



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Princeton University Library



32101 07777827

**RECAP**

PITN  
014  
.347

Library of  
Princeton University



The  
Mrs. J. O. G. Pitney  
Collection of  
International Law  
and  
Diplomacy



Handwritten text at the top center of the page, possibly a signature or initials.





JOANNIS FRANCISCI FINETTI  
DE PRINCIPIIS  
JURIS NATURÆ,  
ET  
GENTIUM  
TOMUS I.





№ 128

JOANNIS FRANCISCI FINETTI  
DE PRINCIPIS  
JURIS NATURÆ,  
ET  
GENTIUM

ADVERSUS

HOBBESIIUM, PUFENDORFIUM, THOMASIIUM, WOLFIUM,  
ET ALIOS.

LIBRI XII.

TOMUS I.

Πάντι δοκιμάζετε: τὸ καλὸν κατέχετε. 1. Tessal. V. 21.

*Omnia probate: bona tenete.*



VENETIIS MDCCLXIV.

APUD THOMAM BETTINELLI

SUPERIORUM PERMISSU, AC PRIVILEGIO.

Sunt nonnullæ disciplinæ, quæ propositis Bonorum & Malorum finibus, Officium omne pervertunt . . . . Hæ disciplinæ igitur, si sibi consentaneæ esse velint, de Officio nihil queant dicere: neque ulla Officiorum præcepta firma, stabilia, conjuncta Naturæ tradi possunt, nisi ab iis, qui solam, aut ab iis, qui maxime honestatem PROPTER SE dicant expetendam. *Cic. de Off. Lib. I.*

Non injuste petere videmur, ut si quis erit ille, qui inciderit in hæc, si leget, perleget: si audiet, sententiam differat in extremum. *Lactant. Divin. institut. Lib. V.*

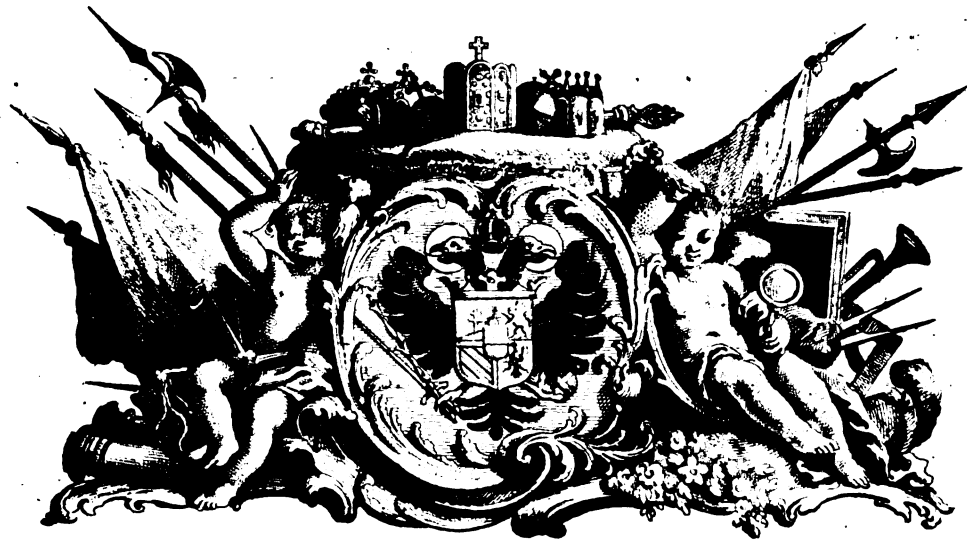
(RCPXR)

PITN 014  
.347





*Art. Baratti sc.*  
MAJESTAS *et* AMOR *quaeris qua in sede morentur?*  
AVGVSTAE *vultum respice, doctus eris.*



MARIÆ THERESIÆ  
 AUGUSTÆ  
 HUNGARORUM, BOHEMORUM  
 &c. &c.  
 REGINÆ APOSTOLICÆ.

JOANNES FRANCISCUS FINETTI  
 FELICITATEM.



*Uod ego AUGUSTA hoc opus  
 Sacro Nomini Tuo inscribi,  
 Tuisque fortunari Auspiciis sum-*  
 a *mope-*

*FINETTI  
 37*

536628

5-20-24 P. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

moperere expetierim, & pro incredibili Clementia  
 Tua fauste feliciterque exoraverim, si quis equo  
 perpenderit animo, non me ambitus accusabit,  
 sed probabit officium. Non enim ego nunc Tibi  
 munus quod liceat mihi in quemcunque velim,  
 effundere, offero; sed quod plurimis debetur  
 Tibi nominibus, imo quod plane Tuum est,  
 reddo Tibi. Tuum namque est hoc opus, ceu  
 fructus in Solo Tuo natus, & decerptus e plan-  
 ta, quæ Tua pariter tota est. Et sane si fru-  
 ctus omnes, præsertim vero primitiæ Domino  
 fundi plenissimo jure debentur; profecto cum  
 opus istuc sit in hoc genere primum, quod  
 ex Italia prodeat, prodeat vero ex ea Italiæ  
 parte, quæ felicissimo tuo paret Imperio;  
 ac præterea auctorem habeat, ut ortu Ti-  
 bi subditum; ita animo quoque addictissi-  
 mum, & ob collata ab Augustissimis Ma-  
 joribus Tuis in gentem suam beneficia sum-  
 me devinctum; nulli mehercle sine gravi pia-  
 culo præterquam Majestati Tuæ offerri ab  
 ipso

ipso poterat, & nuncupari. Huc vero proxime accedit, quod lucubratio istæc tota sit de Jure Naturæ & Gentium, de ea videlicet disciplina, in quam tot tantaque merita tua sunt, ut nulli magis quam Tibi obstricta esse posse videatur. Nemo enim ignorat, quanti eam facias, quo favore completaris, quanta cura ejus studium satagas promovere. Hinc & peculiarem ipsi cathedram erexisti, & Virum ad eam profitendam sapientissimum accivisti, & ejus studiosos favoribus tuis, ut in eam alacrius incumbant, incitare non desinis. Sed nihil planius facit, quo loco apud Te ea sit, quam quod Augustissimam Sobolem Tuam eadem imbutam, & apprime instructam esse voluisti: qua cum emineat Serenissimus JOSEPHUS Tuus (cujus faustissima in Cæsarem electio bonos omnes letitia perfudit maxima & incredibili) nemo est, qui ejus Regimen Tuo plane simile, hoc est optimum & felicissimum, futu-  
rum



rum, non ominetur. Sed est nihilominus præterea aliquid, quod hanc multo ampliore titulo decorat præclarissimam, commendatque ceteris disciplinam, opusque hoc Tibi potissimo jure vendicat; nempe quod eam in Te, velut in Exemplari absolutissimo sic referas, ut si quis viva imagine eandem velit mortalium oculis objicere, non alio opus habeat, quam ut in Majestatem Tuam digitum intendat. Quod enim æquitatis genus est, quod illa edoceat, Tu vero sponte non exequaris? Quam legem profert ipsa, quam Tu alacriter non adimpleas? Quam virtutem eadem explicat, cujus Tu apicem non attigeris? Quod si ad Regimem Tuum, AUGUSTA, mentis aciem convertimus, quid illo magis alienum ab horridis illis commentis de Imperii jure a potentia irresistibili fluente; de æquitate in virium prævalentia posita; de impossibilitate administrandæ Reipublicæ sine injuria; de conservatione sui, nullo habito

medio-

v

mediorum discrimine, procuranda; de legum omnium silentio inter arma? quæ sane, ut & alia multa humani ingenii deliramenta, ego quidem in hoc volumine verbis refello; at Tu opere ipso multo efficacius condemnas, oppositasque virtutes factis suades atque demonstras. Quare dum ista commentarer, Tu plerumque animo obversabar meo; Tecum quæ scripturus essem, tacitus conferebam; & ex Te sumebam scriptionis meæ ultimum argumentum. Præsertim vero demonstrationis instar mihi eras, quum virtutem ob internam pulchritudinem, bonitatemque suam propugnarem amandam, expetendamque; quum non sola utilitate, vel voluptate, non sola spe vel metu, sed & sola Honestate nos ad agendum cieri posse, defenderem; quum amorem nostrum non intra bonum appetentis necessario concludi, sed ad aliorum quoque, ac præsertim commune bonum extendi posse ac debere, disputarem. Et sane quis est, ad  
quem

quem Tui notitia aliqua pervenerit, qui Te præstantissimo integerrimoque hoc amore captam flagrantemque non fateatur? Nonne hic est nobilissimus ille stimulus, quo jugiter incitaris, ut publicam privatamque omnium felicitatem cura vere materna promoveas? Hinc sane est liberalitas illa Tua, qua ad stuporem usque cunctorum prospicis necessitatibus: hinc tot amplissimæ Domus regio sumtu erectæ, atque ditatæ vel levandis egenis, vel alendis invalidis, vel curandis languentibus, vel educandæ erudiendæque omni scientiarum, artiumque genere juventuti. Hinc mira illa, & infracta Animi firmitas, qua nullum laborem refugis, qui opportunus regendo recte feliciterque Imperio Tuo amplissimo videatur. Et quidem norunt omnes, quibus Te cominus intueri concessum est, quam quotidie propterea vigil, quam experrecta sis; quamque assidua intersis consiliis, quam prompta in excipiendis

sup-

*supplicum votis, quam denique constans in  
 expendendis expediendisque negotiis; ut nihil  
 jam, quod gravioris alicujus momenti sit,  
 a Ministris geratur Tuis, quod non sit pri-  
 mum abs Te incredibili, qua polles, men-  
 tis amplitudine mature expensum, solerter  
 discussum, sapientissime constitutum. Neque  
 vero in his omnibus Te ipsam, Tuamque  
 utilitatem spectas; sed Tuorum felicitatem  
 unice præ oculis habes. Alte enim infixum  
 hæret animo Tuo vere regio id, quod etiam  
 in hoc opere pro data opportunitate adstrui-  
 tur, alienum esse a legitimo Principe pri-  
 vati sui causa boni a bono publico vel tan-  
 tisper deflectere; atque Supremas Potestates  
 in id esse naturali divinoque jure constitu-  
 tas, ut in curanda communi felicitate vires  
 omnes, omnesque cogitationes impendant. Qua  
 cum ita se habeant, est profecto, cur ipse  
 mihi impense gratuler, quod eorum, quæ pro  
 tenuitate ingenii mei hic plana facere anni-  
 sus*

*sus sum, accuratissimum in Majestate Tua  
 exemplar repererim: quo quidem in certam  
 spem erigor, futurum ut hoc, quale de-  
 mum cumque sit, munus ad Imperialem  
 Thronum Tuum deferentem clementer adspi-  
 cias, atque excelso favore tuo complectaris.  
 Quin opus hoc ipsum velut magna sui par-  
 te ex Te expressum, proprio impetu ad si-  
 num Tuum convolat; & eo quidem alacrius,  
 quod Tu, Divi Genitoris Tui cura provi-  
 dentissima jam usque a tenellis annis appri-  
 me exulta bonis artibus atque literis, non  
 solum de facie ipsum cognoscere, sed etiam  
 intime pervadere, atque lustrare, deque eo  
 iudicium ferre, rectissimeque ipsi pretium,  
 si quod insit, statuere valeas. Nec vero est  
 cur vereatur, aut concidat animo, propte-  
 rea quod nimis exile se esse intelligat, at-  
 que rude: novit enim procul dubio fore, ut  
 si vel solum placido vultu ad ipsum respi-  
 cias, multoque magis si Clementiæ Tuæ ma-*

gnanimæ sinu illud excipias, & dignitatem eo ipso consequatur, & ornamentum. Sed non ornamentum solum & dignitatem abs Te, AUGUSTA, mutuari se posse sperat hoc opus; sed etiam tutelam, cuius eget maxime, certissime sibi spondet, & patrocinium. Quum enim catholicae juventuti veris sanisque juris naturæ principiis imbuendæ, contraque errores, qui recta mores, & oblique Ecclesiam Catholicam adoriuntur, muniendæ, tutandæque totum impendatur; non potest abs Te, quæ es juris ejusdem, bonorumque morum studiosissima Fautrix, Orthodoxæ Religionis firmissimum Præsidium, & universæ catholicae juventutis Matris instar, amantissima, non omnem sibi favorem polliceri. Hoc solum igitur reliquum est mihi (quandoquidem immortalia facinora Tua, quibus velut sidus in Orbe refulges, ne mihi quidem fas est attingere;) ut cum communibus bonorum omnium votis enixe Deum ob-

x  
*secrem, ut Te, Augustissima Imperatrix,  
Regina vere Apostolica, Sexus tui Decus  
& Ornamentum, Subditorum Felicitas &  
Gaudium, Caesarum Filia, Sponsa & Ma-  
ter, diutissime sospitem & incolumem ser-  
vet.*

**Dabam Gradiscz in Foro Julio Idibus Januar. An. MDCCCLXV.**

**PRÆ-**

# PRÆFATIO.

**V**etus, ac trita doctorum hominum sententia est, adeo indies crescere Librorum numerum, ut de eo potius minuendo, quam de augendo cogitandum jam sit. Quanquam vero ego istorum sententiam non improbo, verius tamen, accuratiusque dici posse crediderim, libros quidem malos immane nimiam in copiam excrevisse, at bonorum numerum multo minorem adhuc esse, quam illorum compensandæ multitudini opus esset; ut idcirco aut de illis minuendis, aut de istis augendis hodie laborandum videatur: at quoniam de eo obtinendo nulla spes est, ad hoc alterum assequendum curas nostras, & studia conferenda nunc esse; ut quæ perniciæ a malis libris infertur, ea bonorum subsidio ex omnium, si fieri possit, animis propulsetur. Malorum librorum numero non solum eos omnes accenseo, quos impii, increduli, ac improbi homines conscribunt, evulgantque, ut vel supremi Numinis existentiam, ejusque providentiam per summum scelus in dubium revocent, vel ut religionem omnem cum revelatam, tum naturalem temerario plane ausu aggrediantur, vel ut rebus, dictisque obscœnis Lectorum præsertim juvenum mentem, animumque corrumpant; verum plerosque etiam ex illis, quos *Protestantes*, præsertim *Germani de Jure Naturæ, ac Gentium* inscriptos emisertunt in lucem, atque indefinenter emittunt. In iis enim non solum varios errores disseminant, Ecclesiamque Catholicam aut oblique, ut per cuniculos aggrediuntur, aut apertis calumniis, convitiisque



tiisque proscindunt (a); sed ipsum etiam *jus naturale* specie ejus instaurandi, expoliendique, aut funditus ever-  
tunt, aut magnopere labefactant, enervantque. At vero  
hujusmodi libri ex quo jus naturæ peculiariter, ac se-  
paratim excoli, auctore *Grotio*, cœptum est, atque fræ-  
quentes in *Germania* cathedræ ad illud edocendum sunt  
instituræ, mirum quantum! multiplicati sunt. Cum enim  
ii fere omnes, qui aliquam Juris hujus cathedram ob-  
tinent, aut ad eam capeffendam aspirant, aliquid sibi de  
eodem commentandum, atque in lucem edendum existi-  
ment, hinc tot id generis libri, libellique hucusque pro-  
diere, ut jam satis amplam Bibliothecam replere possint.

At librorum hoc in genere bonorum, seu sanæ tu-  
tæque doctrinæ quanta quæso est copia? Nulla profe-  
cto; sed imo paucitas summa, atque inopia. Paucissimi  
enim sunt, qui ad periculum, quod ex illorum lectione  
præsertim Juvenibus imminet, propulsandum serio ani-  
mum adjecerint. Nam si unum vel alterum exceperis,  
quos in *Germania* vel magis urgens necessitas impulit,  
vel excivit æmulatio propinquior, (qui tamen valde  
impar malo remedium attulere) ex aliis regionibus, ac  
præsertim ex *Italia* nostra, neminem, quoad ipse no-  
verim, repereris, qui tantum humano generi beneficium  
impendere sit aggressus. Ex quo contigit, ut ii Prote-  
stantium libri ex *Germania* in proximam Italiam sine  
obice irruerint, ac sonoris auctorum nominibus, titulis  
sane magnificis, fallacibusque promissis brevi obtinue-  
rint, ut ab imperitis, & semidoctis hominibus, (quo-  
rum ubique maximus est numerus:) præsertim vero ab  
incautis Juvenibus non solum tanquam amici hospites  
bene-

(a) *Pufendorfius* non alio, quam *regni tenebrarum* nomine Ecclesiam Catholicam  
indigitare solet.

benevolo exciperentur animo ; verum etiam magno in pretio, & honore, ac si peregrinam continerent, præclaramque doctrinam, haberentur. Hinc plerique eos avide legere, vehementer mirari, extollere laudibus, sententias cum plausu proferre, magni pendere auctoritatem, & quod caput malorum est, venenum in eis latitans eruditionis cujusdam mele delibutum pleno ore potare, sibi que mutuo, & discipulis, si quos institutos nacti essent, alacriter propinare.

Neque vero intra imperitum vulgus, aut Juvenum, semidoctorumque ambitum hoc sese malum continuit ; sed in nonnullorum etiam, qui eruditione, & doctrina florent, animos sensim irrepsit. Neque mirum ; nam cum Itali suo apte ingenio a severioribus disciplinis paullo alieniores sint, ut sunt in amœniora studia propensiores, eorum aliqui Protestantium fama permoveri, atque in transversum agi facile potuerunt. Et hinc nonnullos videas quædam illorum auctorum adoptare principia, quin absurda, quæ inde consequuntur, perspiciant ; alios lucubrationibus suis plures eorum sententias, ac si selecti flores essent, inserere ; quosdam etiam illis in italicum idioma transferendis insudare, se ita de patria præclare meritos existimantes : qui cum eo mentis acumine polleant, quo si niti vellent, docere alios facile possent ; tamen se *Germanorum Protestantium* discipulos profiteri malunt ; neque animum advertunt dedecori, quod Italiæ nostræ exinde redundat. Et sane quid magis dedecet feracissimam hanc optimorum ingeniorum altricem, & veræ religionis principem sedem, quam in re morali e borealibus, protestanticisque regionibus sibi magistros accersere, cum alias non minus literis magisterium suum in ceteras quasque nationes extendere posset, quam  
olim

olim armis in totum pene orbem dominationem suam, suumque propagavit imperium. Præsertim vero quantum Germanis Protestantibus Itali præstent ingenio, addiscere ipsi possunt vel ex solo *Joanne Clerico*, cujus testimonium neque ut minus idonei critici, neque ut minus æqui judicis, respuere jure queunt. Porro ille ad *Joannem Baptistam Vicum*, qui opus suum *de universi juris uno principio, & fine uno* ediderat, scribens (a) diserte testatur, *acumen, & eruditionem non minus apud Italos inveniri, quam apud Septentrionales eruditos; imo vero doctiora, & acutiora dici ab Italis, quam quod a frigidiorum orarum incolis expectari queat.* Non igitur ingeniorum inopiæ, aut reformidationi alicui tribuendum, si Italorum nemo hucusque contra Protestantes hac de re calamum strinxerit; sed aliquorum quidem desidiæ, aliorum vero in amœniores literas propensione, multorum demum neglectui, contemptuique Protestantium Scriptorum doctrinæ, quo minus attente considerarunt, quantum nocumenti ipsi possent inferre. Idemque fortasse dicendum de aliis Catholicorum regionibus, *Hispania* præsertim, & *Gallia*: quanquam probabile etiam est, in regiones alias Catholicas nec tantam ejusmodi librorum multitudinem irrupisse, nec eos tanto in honore vulgo saltem, haberi. Verum utcumque ista se habeant, illud certum, exploratumque est, ex hoc Catholicorum silentio, & quorundam plausu Protestantes plerosque magnos sumpsisse animos; quin & eo audaciæ devenisse, ut disciplinam hanc quasi peculiarem, & propriam sibi ipsis vendicarent, se unicos in ea magistros, & doctores esse contenderent, omnesque Catholicos arbitrarentur ad quidpiam de ea

recte

(a) Anno MDCCXXII.

recte conscribendum ineptos. Quare cum P. *Schmierus* Ordinis S. Benedicti Monachus librum, qui huc pertinere videbatur, edidisset, illorum quidam (a) in has temerarias voces erupit. *Totus literatus Mundus obstupuit, cum Catholicorum aliquis ausus est, jus naturæ, & gentium, seu publicum universale edere: quasi vero jus naturæ, & gentium cum Catholicorum doctrina aperte pugnaret.*

Jam vero hæc omnia mihi sæpenumero cogitanti, & memoria identidem repetenti inflammari animum sensu desiderio conscribendi aliquid in juvenum utilitatem, & gratiam: *juvenum*, inquam; nam vulgus hæc non intelligit, semidocti pro more suo contemnent; sapientes his non indigent. Verum ut hac in re maturius me gererem, eorum ante lectioni me serio, & diligenter addixi, qui in hoc genere principes haberentur. Necdum vero multum itineris in eorum lectione confeceram, cum subiit, eorum qui hosce scriptores suscipiunt, levitatem admirari. Et istine sunt, (mecum ipse dicebam) summi illi, ac præstantissimi Viri, quos etiam Catholici complures tantopere admirantur, ac laudibus ad sydera tollunt, quos ut heroes deprædicant, ac velut magistros in moralibus venerantur? Ego contra, neque firma principia, neque solidum ratiocinium, neque delectum sententiarum, neque sublimitatem, novitatemve doctrinæ in illis deprehendo; non ordinem concinnum, non stylum perspicuum, non ornatum dicendi genus: video autem errores quamplures, præjudicia vanissima, multum temeritatis, bonæ fidei parum. Hinc magis magisque incitatum mihi animum sensi, ut data opera eorum confutationem aggrederer. Sed alia

(a) Editor *Status Imperii Germanici Bilderbeckii* lingua germanica, apud <sup>ex</sup> Desingum in *Jur. Nat. larva detrac.* Cap. XV. Th. I. n. 5.

ex parte me retrahebant tenuitas ingenii mei mihi satis perfecta, ætas jam ingravescens, fractæ adversa valetudine vires; & illud vero maxime, quod in plerisque, quæ præsertim adversus *Thomasium*, *Wolfium*, & *Schmausium* dicenda mihi videbantur, neminem quoad mihi constabat, præeuntem haberem. Prævaluit tamen veritatis amor, studiumque comprimendæ Protestantium audaciæ, ac perniciolæ falsitatis e juvenum nostrorum animis depellendæ.

Itaque ut primum mihi per valetudinem licuit, manum operi admovi; & per ea, quæ benignissimus Deus mihi impertitus est, non quidem optimæ, sed tamen mediocris valetudinis intervalla, perfeci opus istud, in quo præcipuos, gravioresque Protestantium errores ad jus naturæ, & gentium generatim acceptum pertinentes impugnare, ac pro viribus profligare mihi proposui. An vero propositam metam reipsa attigerim, aliorum esto judicium. Mihi sane sperare licet ab ea non procul admodum aberrasse; præsertim cum Viri doctissimi, & ab omni assentationis studio prorsus alieni, quos ipse hac de re non semel consului, judicaverint, me satis contrivisse errores, quos in hoc opere impugnandos suscepi. At quemadmodum hanc mihi spem fovere licet; ita mihi persuadere nullatenus possum, opus hoc in suo genere esse perfectum: sentio enim ipse, quantum ei perfectionis, & ornamenti accedere posset. Sed quia ad illud ulterius exornandum necessariis viribus in præsens tempus plane destituor, quale illud cunque sit, in publicum exire permitto, sperans a benigno lectore pro humanitate sua, & ob eas rationes, quas supra indicavi, excusatum iri. Quod vero attinet ad rigidos *Aristarcchos*, semidoctos homines, morososque censors, eos monitos velim, me eorum judicia, atque dicteria floccifactorum

rum, nisi ostenderint, in re mihi proposita a veritatis tramite me deviasse. Si hoc vero præstiterint, veritati, quam unice quæro, fasces lubenti animo submittam. Ceterum, si Deus vitam, sanitatemque, quæ satis sit, imposterum dederit, huic operi aliud adjicere in animo mihi est, quo tractatio de jure naturæ, ac gentium penitus absolvatur: quem in finem ita istud digessi, ut primæ, ac generalis partis locum tenere possit, sequente alio, quod partem alteram, eamque particularem contineat. Verum hac de re spem quidem aliquam facere possum, fidem obstringere non possum. Non dubito tamen, si me vires omnino defecerint, ex amicis meis futurum aliquem, qui postremam huic operi manum imponere possit, ac velit. Quin in spem erigor fore, ut hisce conatibus meis aliorum etiam Italorum excitentur animi, ut quod ego cœpi, ipsi perficiant.

Pauca jam de fructu hujus operis, ejusque stylo dicenda supersunt. Quoad primum attinet, eum saltem mihi polliceor, ut juvenes, atque tyrones, quorum gratia laborem istum suscepi, si diligenter, & attente, quæ hic dicuntur, perpenderit, probeque intellexerint, postmodum possint innoxie in Protestantium scriptorum lectione versari, eaque utcunque proficere. Quare eos etiam atque etiam rogo, non quidem ut a Protestantium hac de re libris evolvendis penitus abstineant; sed ut priusquam eorum lectioni se dedant, istius lectionem præmittere ne dedignentur: quo nihil moderatius postulari posse videtur. De stylo, quo usus sum, ut brevissime me expediam, eum fateor nec adeo ornatum, neque adeo expolitum esse, quemadmodum hujus Seculi cultus, rei que qua de agitur, dignitas postularet. Neque vero id ego, ut fieri solet, excusabo trito illo

*Manilii* effato: *Ornari res ipsa vetat, contenta doceri.* Novi enim quacumque de re, præsertim philosophica, eum ornatissime eloqui posse, qui polleat facultate dicendi. Verum cum ego hac me destitutum agnoscam ( siquidem cum mihi per ætatem liceret, severioribus additus studiis, multo minorem, quam par erat, expoliendo stylo operam navavi; ) idcirco in illud ferme tantum mihi incumbendum censui, ut plane, perspicue, ac dilucide dicerem. Quod si assecutus fuero, satis *præclare* vel ipso *Tullio* iudice ( *a* ) a me dictum existimabo: assecutum autem me spero, aut saltem in illud maximum non incidisse vitium, quod in *Pufendorfio* notat gallus ejus interpres, & insignis alias laudator *Barbeyraus*, ( *b* ) dum ait, eum non solum *aspere*, & interdum *barbare*, & non solum quandoque nimis *concise*, quandoque *redundanter* locutum esse; sed etiam nonnunquam *omnino oppositum dixisse ei, quod in mente haberet*: quo nihil puerilius, nihilque deterius in dicendi genere fingi potest. Hic præfari desino: nam alia, quæ huc revocari possent, commodius digesta reperies libro hujus operis primo, ubi discutiam, & ostendam quanto jure *Protestantes Germani* institutionem sibi arrogent *Juris Naturæ*. Unum tamen addo, quod mente mihi prorsus exciderat, nempe non ita *Heterodoxis* confutandis addictum, intentumque me fuisse, quin etiam *Catholicorum* in hoc genere aberrationes pro data occasione libere non minus, quam modestè perstrinxerim: id enim a me veritatis amor, æquitas, rei que disputandæ necessitas postulare videbatur.

## EPI-

( *a* ) *Omne quod de re bona dilucide dicitur, mihi præclare dici videtur ... Plane, & perspicue expedire posse, docti est, & intelligentis Viri.* Cic. de Fin. Lib. III. cap. 5.

( *b* ) *Son stile est non seulement dur, & quelquefois barbare, mais encore plein de negligence, & tantot trop concis, tantot chargé de superfluité. Il y a même laissé glisser quelquefois des inadvertences, qui lui font dire tout le contraire de ce, qu'il pense.* Præfat. in gallicam vers. ejus operis de Jure Nat. ac Gent. §. XXXIII.

E P I S T O L Æ  
A D A U C T O R E M.

XIX

EPISTOLA I.

*P. Bonaventuræ Luchii Min. Conv. S. T. M. ac in Patavino Gymnasio olim Metaphysices, nunc Sacræ Scripturæ Pub. Profess.*

**S**I nihil unquam libentius a me lectum fuisse dixero, quam id, quod tu Vir Optime, & Sapientissime de Principiis Juris Naturæ, & Gentium commentatus es, nil sane dicam, quod hominem tui & veritatis amicum, cultoremque dedeceat. Quem enim non magna oblectatione afficiat, accurata & dilucida principiorum expositio, queis sua pleraque superstruxerunt, qui Juris naturæ, ac gentium præmonstratores & Patres cluerunt hætenus? Quis horum inventa probe nosse, quantumque roboris ac nervorum habeant, perspicere non gaudeat? Cui non dulce sit quam multa peccarunt magni isti Saperdæ, quo respexerint, quid in ipsis probandum, quidque cavendum, in comperto habere? Sed præterea hominem Italum, multarum rerum studio, cultuque occupatum & impeditum censoria virga castigare esse ausum, quæ gentes pleræque cæca quadam admiratione suspensæ ad hoc usque tempus veneratæ sunt, eorundemque levitatem, falsitatem, pravitatemque detexisse; fecisse porro, ut experrecta illorum ingenia, qui Juribus addiscendis, tractandisque operam dant, alios sibi adeundos fontes intelligant, si puræ, incorruptæque doctrinæ latices haurire amant, ac bene sibi, societatique consultum volunt, quis non lætetur, non gestiat, non serio triumphet? Itaque Operis capita quum prima legissem avide, cohibere me non potui, quin repetita lectione explerem animum, ac novæ voluptatis accessione priorem auferem & cumularem. Et si autem ita natura comparati sumus, ut comprehensas semel mente opiniones, & cordi penitus infixas aut nunquam aut ægre dimittamus; confido tamen fore, ut qui ad Opus tuum legendum accesserint, si modo clausis oculis repugnare veritati pulchrum minime, beatumque putent, quæ de Viris, & scitis istiusmodi inolevit in hominum animis, æstimationem libenter remittant, honestumque neutiquam habeant, æquumve in ipsorum auctoritate conquiescere. Opus namque perarduum, & invidiæ plenum tanta solertia diligentiaque persecutus es, nihil ut iis, qui vera sapere avent, reliquisse optandum mihi visus sis, quam ut inceptum urgeas, perfectumque exhibeas & suis numeris absolutum. Quamobrem non te modo hortor, sed obsecro etiam atque obtestor, ut in re tota enucleanda explicandaque vires industriamque contendas, efficiasque ut speciem suam hominum studiis obiciat. Nihil quippe sapientia ac pietate tua dignius moliri potes, nihil ætatis studiis conducibilius, nihil Italiæ gloriosius, quam ut hæc doctrinæ pars humani ingenii vitio deformata suam recipiat formam dignitatemque, & hominum moribus ac societatis juribus & officiis temperandis, expoliendis, perficiendisque lucem operamque suam caste incorrupteque impertiat. Vale.

*Patavii Idibus Sextil. CIOCCCLXIV.*



D. *Andreae Benediæti Ganassoni Casinatis, Philosophiæ Professoris in Monasterio Sancti Georgii Majoris Venetiarum, Consultoris S. Officii, Publicique Librorum Censoris.*

**M**Aste virtute esto, Finette mi, qui totam causam aggressus universi Juris & Legum, diutius non patiaris incautos homines præstigiis magnorum nominum ludificari. In affluenti scilicet pompa eruditionis Puffendorffii, atque Seldeni, & rursus in majori artificio Hobbesii, Wolfii, Thomasi equidem qui eorum ( ut fere solet ) singula effata perinde ac Pythiæ oracula ex trypode sic miratur & laudat,

*Ut nihil anteferat, nihil illis comparet, errat*

*..... si pleraque dure*

*Dicere credat eos, absurde multa, fatetur,*

*Et sapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.*

Haud dubie autem omnium Princeps H. Grotius ( quem in plerisque lubentissimus laudo ) cujus spoliis secutos omnes Scientiæ hujus Aristarchos constat factos esse locupletiores. Nec aliter judico de Montelquieu quoad reliquos recentissimos, in quorum ego cœtu unum alterum aut Arcesilam, aut Carneadem fortasse noverim, Solonem certe, aut Platonem non noverim. Itaque bene habet quod & perpetua serie in Opere tuo universo de Principiis Juris Naturæ & Gentium, & præsertim data opera libro primo urgeas, & declames, aut non adeo arcanam illorum esse doctrinam, ut non eandem nostrates etiam multo ante tradiderint exploratissimam, ut ex iis ipsis Grotius, Leibnitiuss, aliique confessi sunt; aut si quæ ii sibi nativa habeant & peculiaria, ea in pluribus vacillantissima

*..... incerta si tu postules*

*Ratione certa facere nihilo plus agas*

*Quam si des operam ut cum ratione insanias.*

Egrege vero omnis secundus Liber insumitur in multiplicibus definitionibus enucleandis, quarum aut negligenter postpositarum, aut non acriter perpenfarum ignoratione multo major pars succrevit dissidiorum in Scientiam Juris. Et insignius, uberiusque tertio Libro a Deo O. M. divinisque attributis necessario intellectus exorsus, pergis ostendere ex intima Philosophia quid sit homini natura tributum, quantam vim rerum optimarum Mens humana contineat, cujus muneris colendi, efficiendique causa nati, & in lucem editi sumus, quæ sit conjunctio hominum, quæ naturalis societas inter ipsos. Quæ profecto ( ut Atticus apud Tullium exclamat de legibus I. ) majora sunt, quæ aliorum causa differuntur quam ipsa illa, quorum hæc causa præparantur. In magna autem copia hominum Itatorum, qui Principes post renatas litteras altius Legum originem eduxerunt quam aut a Prætoris edicto, aut a Lege XII Tabb. tu fortasse primus omni sua latitudine primigenii Juris Disciplinam es circumplexus, satis intelligens, posse eam quidem partibus suis aliquibus stare, sed complexione tota corruiere, nisi fundamenta præsticuantur, quibus ea æque nitatur undecunque lubeat spectari, atque adeo artem esse præcellentissimam in dissolutis, divulsisque membris principiorum apte conglutinandis, ut quælibet objecta in unum veluti desinant punctum, a quo ad ambitum omnem æquales lineæ ducantur. Perge igitur magno animo ut facis, Finette mi doctissime, & animum ipsum ingemina, si quis novus alter nostro ævo reviviscat

*..... Autolycus furtum ingeniosus ad omne,*

*Qui facere assuevit Patriæ non degener artis*

*Candida de nigris, & de candentibus atra.*

Et tuo Operi perpetuo plaudant Scientiæ hujus Studiosi luculentissime in eo nati celebratiora quæque Systemata comparata inter se omnia, eademque singula ad rationem summam veluti ad lydiuum lapidem explorata, & exacta. Tu denique de Catholico nomine maxime meritis in solida, absolutissimaque Apologia nostrorum Patrum, atque Theologorum, in quos nemini ignotum, quot quantasque plerique ex Protestantibus Publicistis ( sic enim dici volunt ) evomant vanitates, atque insanias falsas, Vale.

*Venetiiis Kalendis Septembris anni 1764.*

EPI-

## E P I S T O L A III.

*P. Petri Mariae Gazzaniga S. Theologiae Magistri, ac Publici in Academia Vindobomensi Professoris.*

AMICO CARISSIMO.

AMICE PERDILECTE.

Nelle passate vacanze ho letto tutto il primo Tomo della vostra bell' Opera *de Principiis* ec. ed ho il piacere di confermarvi quanto a bocca ho detto ad altri; cioè, che mi piace assaissimo, in primo luogo per lo stile puro, succinto, e didattico; secondo, e molto più, per la materia trattata con grande chiarezza, e sodezza, specialmente in ciò che riguarda al mettere in vista alcuni spropositi ben grandi di quelli Autori Protestanti, che sono in maggior voga. Spero in oltre, che senza altro otterrete anche il frutto, che vi siete prefisso, di eccitare cioè i Letterati della nostra Italia a trattare e rischiarare questa materia sì importante, in modo che non abbiasi più bisogno d'impararla sui libri degli Eretici infetti di molti errori. Per queste ragioni specialmente ho lodato il vostro Libro, ed ho l'onore di farvene le mie più sincere congratulazioni. Mi lusingo ancora, che incontrerà la comune approvazione, potendo assicurarvi, che altre persone, che sono assai più a portata di me, di giudicare del merito di quest' Opera, e che l'anno letta con attenzione, ne anno meco fatto i ben dovuti encomj. Io ho profitato della vostra erudizione, e mi son fatto gloria di citarvi nel secondo Tomo delle mie Prelezioni ad uso de' miei scolari ec.

*Vienna 24. Novembre 1764.*

Præteritarum tempore vacationum primum egregii tui Operis de Principiis juris Naturæ & Gentium volumen legi, perlegique: Et nunc gaudeo, me tibi posse scripto confirmare, quod aliis ore jam affirmavi: opus nimirum hoc tuum mihi vehementer probari; primo quidem ob styli rationem, qui nitidus, brevis, & didacticus mihi videtur: deinde Et multo magis, ob materiam magna claritate, soliditateque pertractatam, præsertim dum detegis, refellisque absurdissimos nonnullos errores eorum Protestantium Auctorum, qui vulgo majore in pretio habentur. Valde autem spero futurum, ut eum, quem tibi proposuisti, fructum assequaris, excitandi nimirum Italos nostros ad rem hanc gravissimam accurate versandam, optimoque in lumine collocandam; ita ut non amplius opus habeatur, ex Heterodoxorum libris, qui erroribus scatent, ipsam haurire. Ob has igitur potissimum causas Opus tuum commendavi; de quo nunc tibi impense, Et sincerissime gratulor. Spes quoque mihi est, illud communi Sapientum calculo probatum iri. Sane fidem tibi facere possum, doctos etiam alios homines, qui de hujus Operis præstantia multo melius me judicare valent, quique illud attente perolverunt, debitis ipsum encomiis mecum extulisse. Ego jam ex eruditione tua profeci; atque in tomo altero mearum Prælectionum, quas in usum Auditorum meorum edidi, te allegare mihi gloriæ duxi. &c.

*Vindobonæ sexto Kal. Decembr. MDCCLXIV.*

## E P I S T O L A IV.

*P. Raimundi Adami Ord. Serv. B. M. V. in Academia Pisana Publ. Theologiæ  
Dogm. & Polem. Professoris.*

**M**iraberis Vir præstantissime, ab ignoto homine hanc ad te Epistolam scribi, & a gravioribus studiorum curis oculos, mentemque tuam avocari. Quæ tamen causæ me ad scribendum impulerint, æquo animo audire ne pigeat. In feriis Academicæ nostræ, quibus Christi Reparatoris natalitia dies celebratur, fausto quodam eventu accidit, ut cum Felice Antonio Matthæio Publico Theologiæ Professore, & Literariæ Reipublicæ singulari ornamento de pluribus, quæ ad studiosorum Juvenum mentem excolendam pertinent, colloquerer; atque ex uno in alterum argumentum divagati ad Juris naturæ, & gentium præstantiam, utilitatemque descendimus. Hanc ego ipse provinciam nedum Jurisprudentiæ, verum & Theologiæ Tyronibus lustrandam semper exhibui, ejusdemque divitiis me ipsum ab adolescentia locupletare fategi: quod cum sincere Matthæio exposuissem, dolendum vehementer, addidi, nostra hac ætate deesse inter Catholicos eruditum, emunctæque naris hominem, qui Jus naturæ gentiumque tractandum assumat, atque errores eradice, quos in hoc feracissimo Campo Hobbesius, Puffendorsius, Thomasius, Wolfius, alique Acatholicorum doctrinis addicti, & effræni quadam libertate perciti disseminarunt. Tunc Matthæius festive subridens exoptatum hominem inquit, a se iuisse repertum, meque cum illo nocturnas diei ejusdem vigiliis transfaturum pollicitus est. Hæc ego sive jocosè dicta, sive ad antiquiorem quempiam Scholasticum maximeque ad Angelicum Præceptorem referenda existimans, libentissimo animo hunc hospitem a me expectatum iri, respondi. Vix autem domesticum limen attigeram, Matthæii nomine assertur primus egregii Operis Tomus, in quo Vir doctissime, de principiis Juris naturæ & gentium erudite, solide, & diligentissime disputas. Eximia cum voluptate illum legi, sæpiusque miratus sum, qua sagacitate ad trutinam revocas Hobbesii deliramenta, aliorumque Scriptorum sophismata, quæ copia rationum, & doctrinarum cum singulis congregiari nobilem inde triumphum laturus. Efferre quoque satis non possum singula quæ in libro primo protheoretico recluduntur, rectamque methodum, qua disciplinam juris naturæ & gentium nobilissimam a duplici fonte, a Deo scilicet, & ab humana natura derivas; ut veram libertatem, rectam rationem, & sincerum inde elicias bonum, quod objectum est essentiale, integrumque naturæ, cujus beneficio evenit, quod socialis redditur status, in quo homines vitam traducunt. Quæcunque tamen in primo eximii Operis Tomo leguntur pauca sunt, si cum argumenti, quod tractandum assumpsisti, amplitudine, & varietate conferantur. Ab eisdem propterea manum ne retrahas, totiusque humani generis commoda cures, ad examen accitis recentioribus Libris, præsertim vero Wattelii, Vitriarii, Montesquii, aliorumque opinionibus, quas inter nonnulla sapienter, & plura eleganter scripta arbitror te reperisse, sed etiam non pauca minus recte, quæ emendatricem manum expectant. Illa demum, quæ ad Metaphysicam, sive ad Ethicam solitarie sumptas referuntur, & virulentam Librorum segetem, qua nostra hæc ætas improbo quodam fato luxuriat, prolixius si investigaveris, vereor ne aucta voluminum mole fastidium generent, & ideo parcius examinanda, sive etiam silentio premissa esse arbitrarer. Hoc accipias consilium volo tamquam amicitie tesseram & studii singularis quo te ipsum perpetuo complectar: nullumque officii genus Finette doctissime, me impostero prætermisurum polliceor, ut sapientiæ & humanitati tuæ sincerum, firmumque pro viribus testimonium reddam. Vale.

*Pisæ XII. Kal. Febr. CIOXCLXV.*

EPI-

## E P I S T O L A V.

*Leopoldi Andreae Guadagnii Publici in Academia Pisana Jurisprudentiæ Professoris.*

Quando id opportune accidit, quod mihi maxime erat optatum, Cl. Vir, ut libros quinque (a) a te egregie scriptos de principiis Juris naturæ, & gentium summa aviditate, voluptateque perlegerem, constitui litteras ad te mittere, quibus & gratularer tibi, & quantam lucubrationes illas tuas utilitatem esse adituras, ex animi sententia augurarer, aperte significaretur. Quum enim par sit, maximeque deceat iis gratulari, qui studio veritatis addicti rationum momentis ad trutinam revocatis bene de ingenua facultate aliqua merentur, teque id præstitisse deprehenderem, quod ad Juris naturalis Prudentiam, hoc est ad præstantissimam disciplinam conferre plurimum potest; sperabam equidem fore, ut officium hoc meum pro singulari, qua polles, humanitate æqui bonique consuleres: Ac primo consilium tuum in perquirendis, perscrutandisque principiis, quæ ad reæ de Jure sentiendum, ac mores tum privatos tum publicos ad rationem optime conformandos pertinent, laudatione dignissimum duxi; oportet enim circa rei cuiusque, præcipue autem Juris, principium statuendum adhibere τὸ πολὺ λόγον, καὶ τοῦ πολλοῦ σιέψιν, (b) ut Socratem loquentem inducit Plato, utrum recte quis decernat, an secus; quo quidem satis superque expenso, cetera illud consequi debent. Pierique sane de naturalis Juris principiis tractandam susceperunt quæstionem, quæ & ad agnitionem animi pulcherrima est, & ad Juris disciplinam ab origine summa repetendam, ac penitus adeo ex intima Philosophia, ut bene ac sapienter Cicero putavit, hauriendam necessaria. Verum illi tanta sunt in varietate ac dissensione constituti, ut adolescentes, qui primo ad hanc facultatem animum adpellunt; quum sæpe mentis aciem magnorum Nominum splendor perstringat, neque subtilibus disputandi rationibus admodum exercitati sint, subito hæreant, & quo sese vertant, profus ignorent. Ab aliis enim scriptoribus principia ejusdem constituta fuere, quæ vel ipsi in arduis quibusdam quæstionibus deserere sunt coacti; ab aliis ingeniosæ quædam, ut videntur excogitatæ sunt sententiæ, quæ spectaculorum more modoque in præsentia tantum oblectant; emolumentum vero, quod semper idem sit, nullum adferunt, imo improvidos & incautos in errorem sensim inducunt. Qui vero tua hæc perlustraverint φιλόκαλοι, καὶ φιλοδίκαιοι, (c) præclare secum actum putabunt, quum te noverint latentes detegere insidias, opinionum portenta convincere; iusti & æqui originem in lucem proferre. Interim & rectam rerum seriem, & γνώσιν, καὶ πραξίν (d) & orationis elegantiam; & quod de Theopompo scripsit Halicarnassensis Dionysius τὸ ὑπαρκολόγηθαι, καὶ σμῆς (e) non sine summa solertis accerrimique ingenii tui laude spectabunt. Sed non est cur te diutius detineam, ne nimis forte importuna tibi sit gratulatio mea: superest exorem te, ut epistolam hanc velis non modo sententiæ, sed & observantiæ erga te meæ indicem existimare. Vale, & me inter eos, qui ingenium, doctrinam, nomenque tuum plurimi faciunt, recense.

*Pisæ III. Kal. Febr. CIOCCCLXV.*

(a) Nempe priores qui tomo primo hujus operis continentur.

(b) *Studium multum, multamque considerationem.* (c) *Honesti, justique amatores.*

(d) *Scientiam, & judicium.* (e) *Intellectu facile, & planum.*

# I N D E X

## LIBRORUM ET CAPITUM PRIMI VOLUMINIS.

### LIBER PRIMUS PROTHEORETICUS.

#### CAPUT I.

**P**ufendorfius, Buddens, Thomafius aliique Proteftantes Germani Scholasticos omnes qui Grotium praecessere, tanquam juris naturalis ignaros, illudque perpetuo cum jure positivo, ac revelato confundentes, summa injuria traducunt.

#### CAPUT II.

Barbeyracus, qui plaudense Thomasio vel ipsis Ecclesiae Patribus antiquissimis, praestantissimisque juris naturalis inscitiam affingit, breviter refellitur.

#### CAPUT III.

Vana est Protestantium Juristarum jaectatio de instaurata, illustrataque, & ad perfectionem perducta a se Juris naturalis doctrina.

#### CAPUT IV.

Ratio a Protestantibus inita tradendi jus naturale ut peculiarem, separatamque disciplinam non omnino inutilis, aut illaudabilis est. Verum quod omnem auctoritatem, praesertim vero divinam, ab ea removendam plerique illorum censeant, id vero probari non potest.

#### CAPUT V.

Varia de Hugone Grotio Protestantium judicia: alii nimis illum extollunt; nimis deprimunt alii. Juris naturae conditor, vel instaurator dici jure non potest: non tamen omni laude fraudandus. Grotianum opus de jure belli & pacis haud immerito inter libros prohibitos relatus est. Castigatur in banc rem Pufendorfsi dictterium.

#### CAPUT VI.

Joannes Seldenus haud inutili labore juri naturae ex Hebraeorum traditione explicando se addixit: hac tamen ratione illud in tuto non posuit:

posuit: immo in Noachidarum præceptis enumerandis, explicandisque aliquantulum a veritate deflexit.

### CAPUT VII.

Joannes Georgius Wagnerus, alique Protestantes Thomam Hobbesum inter instauratores juris naturæ perperam, & injuria recensent. Plus æquo etiam ille a Pufendorfo laudatur.

### CAPUT VIII.

Quamquam Pufendorfi opus de Jure Naturæ & Gentium omnino contemnendum non sit, neque omni sit laude fraudandum; baud magnopere tamen de illius præstantia præsumendum: neque Auctor ipse admodum benemeritus de jure naturæ censendus est.

### CAPUT IX.

Pufendorfi errata non minuit, sed auxit Christianus Thomassius. Eius systema aut epicuræum est, aut proxime ad epicuræismum accedit.

### CAPUT X.

Tametsi Cl. Wolfius in mathematicis disciplinis immortalē sibi gloriam merito comparavit; nihilominus in tradendo Jure Naturæ minus recte feliciterque versatus esse videtur. Systema Wolfianum humana Reipublicæ magis obesse quam prodesse arbitramur: quippe quod magnam cum Epicuræismo cognationem habet. Quod etiam Asbeis, & imprebis hominibus patrocinium aliquod præstiterit, baud prorsus injuria accusatur.

## LIBER SECUNDUS.

De idea Juris Naturæ.

### CAPUT I.

**J**uris etymon, variæque illius significationes.

### CAPUT II.

Juris pro Lege sumpti definitiones, & divisiones. Jus concessivum seu permissivum a Barbeyraco & Burlemaquio perperam explicatur. Absurdum est legis a consilio discrimen, quod Hobbesius constituit: neque hunc satis corrigat Pufendorfius.

CA-

## CAPUT III.

*Definitiones ac divisiones Juris sumpti pro attributo persone.*

## CAPUT IV.

*Juris accepti pro adjuncto actionis definitiones, & divisiones. Immerito gloriatur Thomafius, se omnium primum tradidisse discrimen justitiae, honestitatis, & decori: imo veram decori ideam neque tradidit unquam, neque habuit. Justitiae definitio & partitio traditur. Pufendorffii hac de re errata emendantur.*

## CAPUT V.

*Juris pro arte vel scientia definitiones, ac divisiones.*

## CAPUT VI.

*Definitiones peculiares juris naturae, & in earum aliquas censura.*

## LIBER TERTIUS.

De primario juris naturalis fonte, nempe Deo O. M.

## CAPUT I.

*Existentia Dei adeo clara ac facilis est, ut quivis vel mediocri ingenio praevidens adhibita mediocri attentione detegere illam possit ac debeat.*

## CAPUT II.

*Extrema dementia & impietatis est negare Deum universi hujus, omniumque in eo contingentium providentiam & curam habere.*

## CAPUT III.

*Deo convenit verum & legitimum jus imponendi leges hominibus. Jus istud non fundatur in sola Dei potentia irresistibili, ut vult Hobbesius; neque in praecellentia naturae, ut aliqui docent apud Pufendorffium; nec in collatis beneficiis, ut ipse Pufendorffius censet; nec in sola creatione, ut existimat Barbeyracus; sed in creatione cum summa potentia, sapientia, & bonitate conjuncta.*

## LIBER QUARTUS.

Dè secundario & proximo Juris naturalis fonte,  
nempe humana natura.

## CAPUT I.

**H**omo non solo corpore constat, sed & animo prorsus immateriali, seu spiritali. Falsissimum, absurdumque est Jo: Lokii commentum, videlicet incertum esse, utrum Deus cogitandi vim possit materia conferre.

## CAPUT II.

Animus hominis per se immortalis est, neque sine maxima imprudentia censeri potest aliquando periturus.

## CAPUT III.

Humanas omnes actiones necessarias esse, post Hobbesium, & Spinosam docent ex Protestantibus Juris naturæ Scriptoribus Thomastus, Coccejus, aliique non pauci: quorum perniciosissimus error refellitur, demonstraturque, hominem esse vera præditum libertate.

## CAPUT IV.

Libertate qua fruitur homo in suis actionibus, nititur Imputabilitas. Confutatur gravissimus error Pufendorffii docentis, actiones metu extortas imputari ad culpam non posse.

## CAPUT V.

Objectum essenziale, integrumque humana voluntatis est Bonum, cuius traditur idea. Perperam illud definit Hobbesius per cuiusque appetitum. Immerito etiam consentit, voluntatem ultra bonum appetentis proprium ferri non posse. Maxime vero errant tum ii, qui cum Spinoza spe solum ac metu; tum ii, qui cum Epicuræis sola voluptate ac dolore; tum demum, qui cum Pseudopoliticis putant solo utilitatis intuitu voluntatem nostram ad volendum determinari posse.

## CAPUT VI.

Extat in homine Recta Ratio. Eam Hobbesius perperam contrahit ad veritates per ratiocinationem ex principiis deductas; & minus recte in ratiocinii actu constituit. Sed gravius errat, dum asserit rectam Rationem esse ratiocinationem cuiusque propriam. Suppetit nobis certa regula veram, rectamque rationem a falsa, pravaque secernendi.

CA.



## CAPUT VII.

*Pufendorfius nimis parce pro scopo sibi proposito humanam naturam considerat. Thomafius vero vel ea non perpendit, qua potissimum considerata forent; vel in iis qua perpendit, plerumque a veritate recedit. Ab intellectu voluntatem dirigi contra ipsum defenditur, & quomodo id praestet, explicatur.*

## LIBER QUINTUS.

## De statu hominis naturali.

## CAPUT I.

*Sententia Hobbesii afferentis, naturalem hominis statum esse bellum omnium in omnes falsa, & absurda est.*

## CAPUT II.

*Status hominum naturalis non est ex pace belloque confusus, ita tamen ut ad bellum magis inclinet, ut vult Thomafius: sed absolute pacificus est, solumque per accidens bellicus.*

## CAPUT III.

*In statu hominum naturali fuisse unicuique jus in omnia, absurdissimum est Hobbesii commentum.*

## CAPUT IV.

*Status naturalis a J. Jacobo Rousseau dicitur absurdissime esse status hominis sylvestris, ac solitarii, belluinoque more viventis. Perperam etiam status idem exprimitur a Pufendorffio fictione hominis utcunque & undecunque in Mundum projecti, sibi que plane relictii. Status naturalis est status domesticus.*

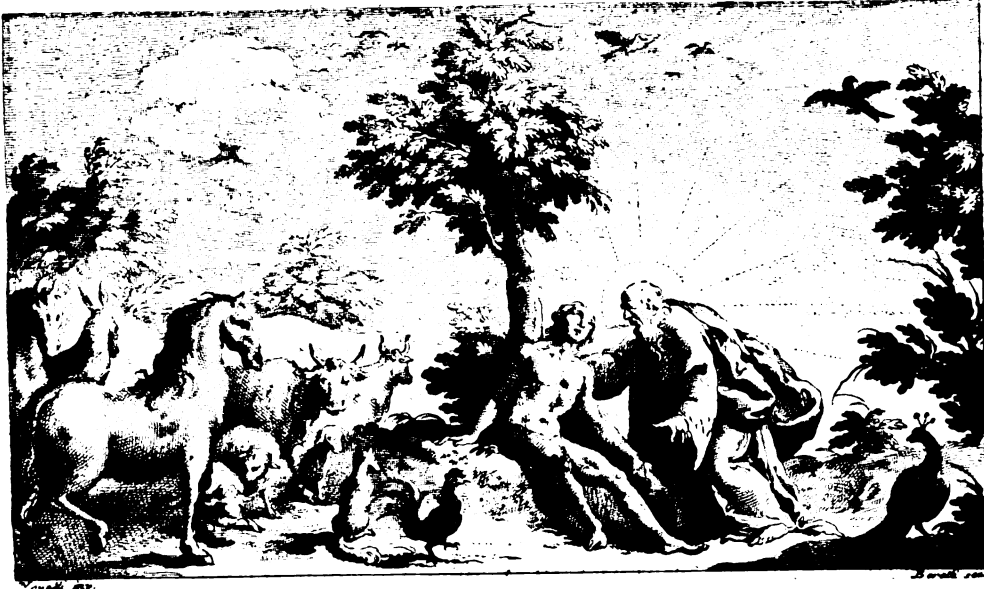
## CAPUT V.

*Status naturalis hominis est socialis: seu homo est animal aptum natum ad societatem. Id perniciofa errore negat Hobbesius, cui ad stipulatur Jo: Jacobus Rousseau.*

## CAPUT VI.

*Status naturalis nec adeo felix esset, ut contendit Rousseau; nec adeo miser, ut sentiunt Hobbesius & Pufendorffius: imo posset in nonnullis cum statu civili de felicitate contendere: hic tamen illi omnino preferendus est: oppositum frustra suadere conatur memoratus Rousseau.*

DE



DE PRINCIPIIS  
JURIS NATURÆ, ET GENTIUM

ADVERSUS

HOBBSIUM, PUFENDORFIUM, THOMASII, WOLFIUM  
ET ALIOS.

LIBER I.

PROTHEORETICUS.



**P**IMUM hunc librum ideo *protheoreticum* voco, quia continet *protheoriam* quandam, seu *previã* quorundam *considerationem*, quæ quamvis proxime intimeque ad Jus naturale non spectent, nihilominus ad ea, quæ postmodum dicenda sunt, melius comparatum, dispositumque juris hujus studiosum efficient. Nemo enim fere est, qui adiciat animum hujusmodi studio, qui præoccupatus aliquo modo non sit celebritate nominis *Protestantium* quorundam Scriptorum, maxime vero *Germanorum*, eorumque merita commendari, & nimium extolli sæpenumero non audierit. Quocirca non abs re factu-

A rum

rum me arbitror, si ex studiosorum, præsertim juvenum, animis præjudicium hoc in primis remove fategero. In hoc igitur libro retundam illorum *Protestantium* jaçantiam, qui juris naturæ instaurationem, ac pene dixerim creationem sibi falso, & per summam injuriam arrogat; qua etiam occasione nonnulla præfabor de auctoribus illis, quorum celebriora sunt nomina, & ex quibus plerique, ac pene dixerim omnes peculiaria hac de re systemata procuderunt. Magni siquidem interest, eos a tyronibus probe cognosci, ne magnificis eorundem titulis, nominibusque ita capiantur, ut ad ea, quæ dicenda in hoc opere sunt, animum haud satis liberum a præjudiciis & affectionibus adferant. Auctores porro, de quibus potissimum sermo erit, sunt *Grotius*, *Pufendorfius*, *Hobbesius*, *Seidenus*, *Thomasius*, ac *Wolfius*: hos nanque ferme sequuntur, aut saltem majori habent in pretio *Protestantium* scholæ. Sed in antecessum, primoque loco elidendæ sunt iniquissimæ de summa juris naturalis, disciplinzque moralis ignorantia ubique, & perpetuo ante *Grotii* tempora obtinente, criminationes.

## C A P U T I.

*Pufendorfius*, *Buddeus*, *Thomasius*, *aliique Protestantes Germani Scholasticos omnes, qui Grotium præcessere, tanquam juris naturalis ignaros, illudque perpetuo cum jure positivo, ac revelato confundentes, summa injuria traducunt.*

**P**rotestantes Germani, ut hanc juris naturæ disciplinam ceu propriam sibi vindicent, pro viribus persuadere conantur, ante *Grotii* ætatem summam ubique juris hujus ignorantiam obtinuisse; vel si qua illuxerat ante cognitio, eam scholastico pulvere summe fædatam, nulloque ordine digestam fuisse contendunt. Quare *Grotius*, si eis habenda sit fides, primus omnium disciplinam hanc eduxit e tenebris, instaurationemque, vel etiam a fundamentis extruxit. Eorum verba hic præstat referre, in quibus nescias, an magis inscitiam, vel arrogantiam admirare. Primus omnium in scenam prodeat *Pufendorfius*. Hic rationem assignans, cur a suo opere exclusisset scriptores

res illos, qui inter secta romana (ita sectarius ipse loquitur) addictos, mores sibi, atque conscientias hominum regendas sumere, hæc habet. Scilicet, istis hominibus suorum traditorum nullum certum fundamentum, aut hypotesin subternere solenne est: sed præter illa, quæ a jurisconsultis mutuari solent, frivolas ut plurimum questionibus paribus ratiunculis confirmare contenti, de cetero integras legiones suæ sectæ scriptorum allegasse præclarum habent, quorum unum si noveris, (Pufendorfus nullum agnovisse videtur; neque enim alias tam elato supercilio omnes despiceret) omnes noveris: ita omnes magno conatu, magnas nugæ agunt; ut tamen vix ulla sit questio, in qua isti in partes non discedant (quasi vero modica esset dissensio inter protestantes juristas.) Cujus instituti (pergit ille) hæc est arcana ratio (audias hominem solertissimum, qui tam magnum penetravit arcanum) ut postquam inter fundamenta sacra istorum reipublicæ est, hominum conscientias non ratione, sed auctoritate sacerdotum regit, (mera calumnia) ubique in promptu sit auctoritatis nubes, quæ qualemcunque sententiam stabilire idonea sit, prout quæque persuaderi illorum interest. Atque inde de bono publico pessime mereri arbitramur, qui in tanta solidarum scientiarum luce ad istas adhuc nugæ, regni tenebrarum (a) factum juxta, ac stabilimentum juventutem manuducere laborant. Turpiter vero otio suo abutitur, ac vulpes jungit, ac hircos mulget, qui ista in utranque partem disceptare, & cum sana ratione conciliare satagit. Hæc æquissimus scriptor.

Franciscus Buddens in historia juris naturalis ita hanc, de qua loquimur, ignorantiam *Ἐστυφεί* seu tragice deplorat. „ Ecquis  
 „ ignorat, fuisse tempus, quum foeda, & tristis ignorantia  
 „ orbi universo incumberet, & superstitionis regnum magis  
 „ undique viribus stabiliretur? Deplorent alii cladem puriori  
 „ cœlesti doctrinæ illatam. Id ego nunc non ago. Philosophiam  
 „ moralem quoque cum ceteris artibus incultam squalore, &  
 „ rubigine oblitam jacuisse, ut prosriptam veluti, profugam-  
 „ que avolasse, & mortalium deseruisse sedes, censere ejus  
 „ artis homines potuisse, neminem fugit. Non quidem defue-  
 „ runt, cum scholasticorum, ut vocant, barbaris vocibus lit-  
 „ tera-

(a) Ita Heterodoxus istæ catholicam appellat ecclesiam: a quo tamen convicio vir philosophus saltem urbanitatis gratia abstinere debuisset.

4 DE PRINCIPIIS JURIS NATURÆ,

55 terarum sedes, & sapientiæ sacraria personarent; ex ipsi  
 55 etiam Theologis, qui hanc doctrinæ partem sub incudem  
 55 revocarent: ast adeo infelicitè, ut nullus dubitem, mul-  
 55 tos in eam ituros sententiam, satius hosce homines, & sibi  
 55 & optimæ arti consulturos fuisse, si hæc sacra non contrecta-  
 55 sent. Qui vero in horum successerunt locum, ejusdem di-  
 55 sciplinæ alumni aliquanto recentiores industriam profecto,  
 55 & ingenium ad hanc scientiam excolendam, quod non dis-  
 55 fiteor, attulerunt, & subtili, ac spinoso dicendi genere,  
 55 quæ fere propria illorum hominum lausest, multa juris na-  
 55 turalis excusserunt capita: sine ordine tamen cuncta tradunt,  
 55 infirmo, aut lubrico fundamento, quæ docent, superstruunt,  
 55 divina, humanaque jura miscent, rationum momenta aut  
 55 plane non, aut jejuna quandoque, & ridicula afferunt, sæ-  
 55 pissime contra ad patrum auctoritatem, ad conciliorum ca-  
 55 nones, ad romanorum præfulum decreta intempestive pro-  
 55 vocant. Sunt tamen aliqua, quæ indefesso horum homi-  
 55 num studio, id quod æquus rerum æstimator non abnuet,  
 55 atque labori incredibili debetur (*at nos Catholici profiteri me-  
 55 rito possumus, nihil nos hac in parte Protestantium studio debere*)  
 55 Nec tamen ab erroribus variis, iisque gravissimis fuerunt  
 55 immunes. Silentio hic ego prætereo quæ inibi de proba-  
 55 bilismo, & de peccato philosophico commemorat; nam licet sub  
 initio majorem romanæ ecclesiæ invidiam conflare velle vi-  
 deatur, attamen bona deinde fide fatetur, *cordatiores, saniores-  
 que ex ipsis ecclesia romanensis propugnatoribus* ab hujuscemodi  
 commentis abhorruisse semper, & abhorrere. Verum si res  
 ita se habet, cur aliquorum errata hic audet impropere,  
 quasi in intimo protestantium sinu minime extarent, qui  
 monstruosissima commenta in dies procudant?

Budæo immoderatus loquitur *Thomasius* in histor. jur. nat.  
 ubi sese totum in calumnias effundit, in eo duntaxat quidpiam  
 æquitatis præferens, quod juris hujusmodi ignorantiam, etiam  
 55 ipsi-

(a) *Thomasius* in sua paulo pleniorè  
 historia juris adeo hujus confusionis de-  
 trimentum exaggerat, ut dicere non ve-  
 reatur cap. 1. num. 4. *potissimam huma-  
 næ miseriæ causam esse confusionem lu-  
 minis naturæ, & gratiæ; & num. 5. sum-  
 mum genuinæ sapientiæ apicem in eo con-  
 sistere, ut cognoscatur debito modo differentia  
 rectæ*

Ipſiſmet Proteſtantibus *antegrotianis* communem facit, „ Initio  
 „ qui decimi ſeptimi ſæculi, inquit, doctrina de virtutibus, & Cap. 1. §. 11.  
 „ vitiis, ſive de differentiis juſti, & juſti, boni, & mali, de jure  
 „ naturæ &c. tam apud pontificios, quam apud evangelicos  
 „ miſerrimo, & pene incurabili morbo laborabat. Scholaſtici  
 „ pontificii, qui titulis de juſtitia & jure, vel ſimilibus in-  
 „ ſigniebantur, talia dogmata inſinuabant animis diſcentium,  
 „ quæ ſolum inſerviebant incremento *papatus*, & *clericatus*, &  
 „ ſupprimebant auctoritatem, & potentiam principum, &  
 „ ordinum politicorum & laicorum. Præterea diverſiſſimas  
 „ res inter ſe miſcebant, jura naturæ, gentium, moſaica,  
 „ judaica, græca, romana, imperialia, pontificia, colligen-  
 „ do videlicet ex iſtis quidquid inde poterant ad ſcopum mo-  
 „ do memoratum. „ Hæc ille. Ecquis vero non miretur  
 egregium plane historicum, qui nedum quid ſcripſerint, egerintque ſcholaſtici, omnia novit; ſed finem etiam illorum, eorumque ſcopum miro penetravit acumine, popularibusque ſuis diſerte ob oculos poſuit?

Eodem ferme modo alii loquuntur Proteſtantes juriſconſulti: quorum etiam nonnulli eoſque *antegrotianam* juris naturalis ignorantiam exaggerant, ut eos affirmare non pudeat, *vel ipſum juris natura nomen quondam inter arcana latuiſſe*, ut inter cæteros Jo: *Justinus Schierſchmidius*. Sunt etiam, qui diſciplinæ juris naturalis *neglectum, contemptumque*, qui per multa Præfat. in  
Elementa  
Juris natu-  
ralis. ſecula, ſi eis fidem habemus, *perduravit*, ſuperſtitioſis temporibus tribuant, in quibus *maiores* noſtri, ut ipli putant, vitam tranſegerunt: ita Jo: *Laurentius Fleiſcherus* in Præfatione *Inſtitut. juris natura & gentium*.

Ex his vero liquet, duas potiffimum, quoad præſens attinet, criminationes in catholicos doctores a proteſtantibus inſtrui, & altera quidem *juris naturalis* ignorationem, altera vero ejuſdem cum jure *ſupernaturali*, ſeu *rationis* cum *revelatione* commixtionem, & confuſionem, velut crimen maximum iisdem improperari (\*). Verum non erit difficile accuſationes iſtas diſpellere.

Ac  
*recta rationis, natura & gratiæ*. Quam rectius dixiſſet, ſummam hominum ſapientiam in eo ſitam eſſe, ut ſubjiciant rationem revelationi, & naturam gratiæ, & potiffimam humanæ miſeriæ cauſam, quod non ſatis ſubmittamus animi revelationi, & voluntatem gratiæ.

De jure  
belli, &  
pacis. Pro-  
legomen-  
um 5a.

Ac primo quidem, iniquo *Pufendorfi* in *scholasticos*, atque *catholicos* judicio æquius oppono judicium primi juris naturalis, si *Diis* placet, *instauratoris*, ac vindicis *Grotii*, qui hac de re ita loquitur: “ Scholastici quantum ingenio valeant, sæpe offendunt. Sed in infelicia, & artium bonarum ignara sæcula inciderunt; quominus mirum, si inter multa laudanda, aliqua & condonanda sunt. Tamen ubi in re morum consentiunt, VIX. est, ut errent: quippe perspicaces admodum ad ea videnda, quæ in aliorum dictis reprehendi possunt, in quo ipso tamen diversa tuendi studio laudabile præbent modestiæ exemplum, rationibus inter se certantes, non, qui mos nuper adeo litteras inquinare cæpit, conviciis (quod præsertim *Pufendorfus* præstat in suos adversarios) turpi fœtū impotentis animi. “ Non adeo itaque vel hac in re despiciendi sunt doctores catholici, ut eos despicit *Pufendorfus*. Et si Scholastici erant admodum perspicaces, ut sentit *Grotius*, & si industriam, & ingenium, fatente *Bæddo*, ad hanc disciplinam excolendam attulerunt, qui fieri potest, ut multa, eaque præclara non detexerint? Et si quando consentiunt (consentiunt autem in plurimis, iisque præcipuis) vix est, ut errent; quomodo illi infirmo tantum (ut ait *Pufendorfus*) & lubrico fundamento quæ docent, superstruunt; & rationum fundamenta vel plane non, vel jejuna quandoque & ridicula afferunt? Apage injustum accusatorem, qui profecto dum hæc asserit justo sapientum virorum contemptui famam suam imprudenter exponit. Satius & consultius egisset, si juxta *Grotii* monitum datum a scholasticis modestiæ exemplum sectatus esset. Sic enim non adeo inurbanis sane conviciis cum suis adversariis æque inurbanis decertasset (a) quæ res perpetuo dedecori ipsi erit apud prudentes æstimatores.

At vero ne una tantum *Grotii*, quæ tamen hac in re magni

(a) Specimen inurbanæ, ac plane honesto viro, nedum philosopho, indignæ, concertationis inferius dabimus.

(b) Præter *Grotium*, etiam a *Wolffo* haud modico in pretio habitos fuisse scholasticos, constat ex eo, quod *Formeyus* in brevi ejus vita, quam præfixit compendio ejusdem juris naturalis, quod gallice

edidit *Amstelodami* an. 1758. testatur, unum ex primariis fontibus unde ille doctrinam suam hausit, fuisse philosophiam scholasticam, & cum ea convenire in pluribus suorum operum locis. Et re ipsa celeberrimus hic auctor multas scholasticorum opiniones, quas præcedentes protestantes non solum exploserant, sed

& de-

gni utique ponderis esse deberet, auctoritate niti videamur, ajo secundo: si tanta fuit, ut ipsi contendunt, apud catholicos præsertim ante tempora *Grotii* juris naturalis ignorantia, undenam est, quod ille, vir & acerrimo ingenio, & criterio solidissimo, dum celebrem suum de *jure belli & pacis* librum conscriberet, scholasticos doctores præcipuos *Franciscum Victoriam*, *Dominicum Soto*, *Molinam*, *Suarezium*, & id generis alios evolverit, & tam multa ex his in usum suum transfulerit, ut indicant frequentes eorundem allegationes, quas in margine videre est? (b) Dicent fortassis *Pufendorfiani*, hoc ipsum scholasticorum studium ut pote nimium, esse id, quod est in *Grotio* vituperandum? Verum quod lubet dicant illi, at certum est, eos quidquid fere boni rectique habent, a *Grotio* decerpisse, quemadmodum a scholasticis ille: hinc dum hosce omnimodæ inscitæ arguant, fontes ipsos, unde eorum rivuli promanarunt, oculere æque invidiose, ac inutiliter satagunt, fortasse ut si quid boni laticis habeant, id e proprio fonte elicuisse videantur (c). Ea est enim ipsorum vanitas, ut ipsi soli sapere, si fieri possit, videri velint.

Quod si vero res non ita se habet, proferant ipsi veritates illas, quas pridem ignotas e tenebris eruerunt. Hasce enim nec protulerunt unquam, neque proferre possunt. Immo si eorum scripta cum scholasticorum lucubrationibus conferantur, manifestum exploratumque fiet, eos nihil, quod momenti sit, novi docuisse. Et quidem si *Grotius*, cui instaurati juris naturalis honos defertur, nihil edidit, nisi quæ ex scholasticis, aliisque, qui eum præcessere, defloravit, ut ex *Cappite* tertio patebit; quid de iis dicendum, qui sequentibus temporibus florere, quique cum *Grotio* nec ingenii acumine, nec eruditionis copia comparari possunt? Sibi itaque blandiantur illi, quantumcunque eis libet, sese jus naturæ instaurasse,

& deriserant, propugnavit, suoque modo demonstravit.

(c) Plerique juristæ protestantes de scholasticorum doctrina judicant ex uno vel altero vulgari, ac plebejo scholastico, quem præ manibus habeant. Sic *Thomasius* fuscè citat *Patrem suum* haud

certe valde præstantem scholasticum, in eoque hæret. Hinc multa ille tribuit generatim scholasticis, quæ unus tantum aut alter, & quidem inferioris subtelii scholasticus docuit: multa etiam ipsis affingit, quæ nemo eo saltem, quo putat, sensu opinatus est.



se, expoluisse, expurgasse, perfecisse; profecto nemo, qui sapit, fidem eis adhibebit; cum id eadem possit facilitate negari, qua ab ipsis affirmatur. Quin contrarium etiam, si quod proposui ut perficiam Deus dederit, clarissime demonstrabo: animus enim mihi est, aliquando data opera ostendere quamlibet alicujus frugis ab ipsis excitatam quaestionem, a scholasticis quoque fuisse agitatam, & melius plerunque definitam: ut demum protestantes gloriari desinant de instaurato abs se, purgatoque naturali jure; nec amplius audeant scholasticis, seu aliis catholicis *antegrotianis* doctoribus ejusdem ignorantiam exprobrare. Sunt tamen, fatebor, ne ex omni parte falsa sit protestantium juristarum jactantia, quæ catholici illi doctores in jure naturæ ignoraverunt, nempe multi perniciosique errores, quos ipsi protestantes in naturæ jus intulerunt: quam sane ob causam tam vere eos juris naturalis *corruptores* quis dixerit, quam falso sese *instauratores*, & vindices esse gloriantur. Ast ita prorsus gloriari oportebat eos, qui ea tantum de causa ad scribendum (*Grotiam* tamen semper & fortasse paucos alios exceptos volo) animum applicuisse videntur, ut sibi plausum apud populum ineruditum, insipientemque captarent. Oportebat ergo ignorationis juris naturæ ceteros omnes incusare, ut ipsi unice sapientes, & intelligentes videri, & credi possent. Quare postquam velut agmine facto in catholicos *antegrotianos* infurrexerunt, in suos quoque cœperunt desævire; scilicet, posterior quisque, qui ingenio tantillum valeret, ignorantia, perversaque methodi præcessores suos arguere non dubitavit, ut ceteris ejectis, juris cathedram solus teneret. Ita plane *Pufendorfius* erga *Grotium*, *Thomasius* erga *Pufendorfi*, erga omnes istos *Wolfius*, erga *Wolfium* ceterosque omnes novissime *Schmausius*; ut hoc ipso in capite patebit, quum judicium in eorum singulos pronuntiabimus. Id solum addimus in præsentia, pravum hunc morem dejiciendi e gradu suo (quatenus per ipsos fieri potest) eos qui præcesserunt, omnes, apud protestantes juris naturæ scriptores adeo invaluisse, ut neque *Jo: Gottlieb. Heineccius* vir alioqui ceteris moderatior libellum suum de elementis J. N. vulgandum crediderit, nisi reliquis omni-

omnibus æstimatione detracta. Eapropter in Præfatione hæc loquitur, *Quicumque* (nominem excipit sive *Catholicum*, sive *Protestantem*) *ad hanc in pulcherrima juris naturalis disciplina versati sunt, doctrinas suas, vel nullo certo, ac indubio principio superstruxerunt, veritates varias, easque utilissimas velut uno fasce collegisse contenti; vel principia parum idonea admisserunt, vel ea denique tam longe ex subtilissimis, quas Metaphysica suppeditat, notionibus petierunt, ut data veluti opera tenebris omnia involvere voluisse videantur. At ego &c.* En quemadmodum de præclarissimis illis juris Naturæ instauratoribus, ac vindicibus *Grosio, Pufendorfo*, aliisque, qui eum in hac provincia tempore præcessere loquitur auctor iste recentior. Hoc nempe modo vicem reddit iis, qui tanta cum præfidentia Catholicis doctoribus *Antegrotianis* similia exprobrarunt. At melius nihil, nihilque felicius de suo opere expectet *Heineccius* ab illis, qui post eum venturifunt; neque enim pati poterunt, ut honoris, dignitatisque gradu, quem dejectis aliis, sibi vindicavit, pacifice perfruatur: & *Schmaufius* quidem scriptor recentissimus novum systema juris Naturæ sibi procudendum putavit, illudque reipsa nuperrime evulgavit, contendens, omnes juristas, adeoque & ipsummet *Heineccium*, quin & *Wolffium* a seopo plurimum aberrasse. Hinc vero colligere quisque poterit, quo demum habenda sint loco Protestantium juristarum judicia, quantique eorundem in Scholasticos, sive Catholicos doctores criminationes faciendæ sint: quanta vero vituperatione digni sint e semidoctis nostris hominibus nonnulli, qui magnum quidpiam præstare se putant, si ex hujuscemodi auctoribus ac præsertim ex *Pufendorfo* aliquid proferre noverint. Sed quanta sit eorum inscitia, clarius patebit in censura, quam in enumeratos Protestantes singulos hoc ipso capite proferemus.

Sed jam criminatio altera in Catholicos doctores a Protestantibus prolata, quam sanctis quoque Patribus *Buddens* communem facit, de confusione videlicet in jus naturæ invecta, breviter dispellenda est. Mirum vero est, Protestantes quosdam, homines certe neque ingenio, nec eruditione multum præstantes, tam alte sentire de se, ut in ceteros cujusque generis omnes, ne ipsis quidem præstantissimis æque, ac vetustis-

B

simis

pag. XIV.  
edit. Vea.  
1740.

simis Ecclesiæ Patribus exceptis, censoriam virgam audeant adhibere. *Confuse*, ajunt, *Patres, atque ex illis scholastici quique ea, quæ Juris Naturalis sunt, tradidere. Cur vero confuse?* Quia videlicet naturalia a revelatis separatim non docuere; quia naturalia præcepta sacræ Scripturæ testimoniis comprobarunt; quia demum de Jure Naturæ peculiarem, separatamque disciplinam non confecerunt. At hoc vero est confuse, quæ Juris naturalis sunt, tradere? Falluntur sane egregii hi censores: erroremque suum facile detegent, si serio cogitare velint, posse quempiam in qualibet materia diversimode versari juxta varium diversumque, quem sibi proposuerit, scopum. Vel enim perfectam, completamque ipsius notitiam quærit, vel imminutam duntaxat habere contentus est, ejusmodi tamen, quæ ad præstitutum scopum utcumque sufficiat. Si primo modo res agatur, ex quocumque fonte sive naturali, sive supernaturali hauriri aqua debet, atque ex principiis non tantum naturali lumine, sed etiam revelatione divina cognitæ rationes, & argumenta depromenda sunt: hæc enim omnia eidem rei penitus, certius, meliusque cognoscendæ inserviunt. Altero vero si res quærat, contentus quisque esse poterit, si unica duntaxat præeunte face, quæ scopo suo respondeat, rem expendat. Primum ergo illud præstiterunt post SS. Patres scholastici doctores, qui leges naturales atque divinas utriusque luminis beneficio, sibi aliisque perspicuas facere sategerunt: & eo vel magis, quod eas recte intelligere, & explicare aggressi sunt, non quatenus præcise ad hujus vitæ commoda, felicitatemque procuranda sunt idoneæ (ut Protestantes Juristæ); sed quatenus earum observantia ad perfectam alterius vitæ beatitudinem neces-

(a) (1) Tradere veritates naturales simul cum supernaturalibus ad idem subiectum spectantibus non est *confusio*, sed uberior subjectæ rei consideratio. (2) Veritatem naturalem tum ratione, tum revelatione probare, non est *confusio*; sed perfectior veritatis confirmatio. (3) Quæstionem, quæ ad praxim pertinet, consulto tum lumine naturali, tum lumine revelato definire, non est *confusio*, sed (de Christianis sermo est) necessitas. Ut enim Christianus actionem ali-

quam exercere valeat, satis non est, ut eam jure naturali non esse prohibitam noscat; sed insuper eam neque positivo divino jure vitatam esse, exploratum habere debet. Hæc tria præstant Theologi Catholici. (4) Veritatem naturalem velut supernaturalem, & vicissim supernaturalem pro naturali, ac argumentum ex revelatione, ac si esset ex ratione, proponere, & e converso, hoc est omnino lumen naturale cum revelato confundere. Sed a re hac longissime absunt Catholici

Dc-

necessaria est: Hinc eas & naturali lumine evincere, & superna revelatione comprobare; & officia hominis una cum officiis Christiani tradere abs re minime judicarunt; immo & necessarium esse duxerunt. Quid in hoc reprehensione dignum? Dicant enim nobis, quæso, quis hanc tulerit legem, vel ferre potuerit, qua caveatur, ne quis posteaquam ratione quidpiam probaverit, illud idem divina quoque auctoritate confirmare non valeat, aut officia hominis una cum officiis Christiani docendo conjungere, quando ea in praxi separari non queant? Quis cum merito condemnaverit, qui ad Dei notitiam perfectiorem (quatenus fieri potest) anhelans tum ratione, tum etiam ex revelatione divina ejus attributa perscrutari velit? id est vero, rationem cum revelatione confundere? (4) Hoc, si libet, auditoribus suis *intenta ora* in scholis *tenentibus* deprædicent illi, nec dubitent sese apud illos inventuros fidem. At ea litteris mandare non audent, ne apud justos rerum æstimatores se præbeant deridendos. *Jus ipsi Naturæ* ab omni revelatione sejunctum tradere, adeoque variis erroribus inspergere, pergant, si placet; atque nil aliud, nisi miseriam hujus vitæ commoda, & lucrum fortasse aliquod, aut gloriolam exinde expetant: at desinant Catholicis, multoque magis sanctis Patribus insultare, qui de æterna discipulorum salute, ut maxime decet, unice sunt solliciti: neque aut *Turcis*, aut *Japonensibus*, sed Christianis juris præcepta tradere, & explicare aggressi sunt: quum contra illi vana spe oblectentur futurum, ut ex ipsorum lucubrationibus negotia cum *Turcis*, & *Sinensibus*, & *Japonensibus* definiantur. Quid vero, ait *Heineccius*, si *Gens quadam cum Turcis, Sinensibus, Japonibus de*

Loco cit.  
P. XI.

*viola-*

Doctores, qui rationis, & revelationis discrimen & multo ante, & longe melius, quam Protestantes, noverunt: (5) Tradere veritates morales consulta tantummodo ratione; est eas (respectu Christianorum) tradere *inadequate* & *imperfecte*; ac etiam inutiliter quoad *praxim*. Hoc modo Protestantes se gerunt. (6) Officia hominis ab officiis Christiani distinguere utile est: & hoc præstant Catholicæ doctores. Separare officia hominis ab officiis Christiani (quod

Protestantes faciunt) inutile est (quum hæc in praxi separari non possint) atque etiam quodammodo perniciosum. Periculum enim est; ne juvenes, quibus sola officia hominis, vel etiam civis inculcantur; absque ulla consideratione ad Christiani officia operari assuescant: & dum *Jure naturæ* quidpiam licitum esse non dubitant, eo ipso an *jure revelationis* idem sit prohibitum, inquirere negligant.

*violatis fœderum legibus exposulet?* Quasi vero priusquam Protestantes Juristæ in lucem prodirent, nihil negotii cum gentibus Christiana fide alienis peractum esset; aut horum ratiunculis nuper inventis opus foret, ut infideles de non violandis fœderibus persuaderentur: aut quasi naturales, quas Catholici afferunt, rationes vim amitterent persuadendi ex eo duntaxat, quod eas revelatarum etiam veritatum robore confirmarint. His scilicet, *Turcis, Sinensibus, Japonibus, facile ne*, subdit Heineccius, *persuadebitur, iusta esse omnia, qua non dicam jurisconsulti, aut Pontifices Romani, vel Thomas Aquinas, sed ipsi Apostoli, & Prophetæ scripserunt?* At facile ne sibi persuadebit Heineccius, adeo dementes esse Catholicos, ut horum auctoritate cum Gentilibus disceptare præsumant? aut facile putabit, *S. Thomam Aquinatem* naturales veritates absque ulla naturali ratione proposuisse? Somniat ipse, si id sibi persuadet: incitiam prodit suam, si hoc affirmat: & injustus rerum æstimator est, si validiores a consodalibus suis censet excogitatas esse rationes ad revincendos Gentiles, quam a Catholicis doctoribus, & præsertim ab *Angelico doctore Aquinate*. Quoniam vero Heineccius exempli adferendi causa de violatione fœderum mentionem facit, qua quæso ratione servandorum fœderum necessitatem Gentilibus persuadebit ille? An *Hobbesianis* utetur principiis de *securitate sibi consciscenda per præoccupationem; de nullitate pactorum, metu in alterutra parte insurgente; de conservatione sui quibuslibet mediis procuranda?* At reponent illi, his ipsis principiis ad fœdus violandum incitatos se esse, inque cœpta violatione sic confirmari. An *Grotiano, & Pufendorfiano* Socialitatis principio eos aggredietur? At ridebunt illi, quod diversæ, disparatæque societati ea proponantur. An vero confugiet vel ad *Thomastianum* principium de *procuranda vita quam maxime diuturna, & felicissima, vel ad Wolfianum de perficiendo se, suoque statu?* sed regerent illi, sese tum majoris felicitatis, tum perfectioris, seu melioris status sui desiderio, ac spe ad ea, quæ incommoda sibi sint; fœdera infringenda compelli. An demum eo utetur argumento, quod violatio pactorum opponatur debitàe fidelitati, illique principio, *quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris?* Hisce quidem duabus rationibus probat ille, pacta esse

esse servanda: at hæ rationes non tantum centies, milliesque a doctoribus Catholicis adhibentur; sed nemo ferme apud nos adeo rudis, & hebes est, qui eas apprime non calleat; & ore non terat. Jam vero colligas velim vel ex hoc brevissimo specimine, quanta isti homines injuria Juris Naturalis ignorantiam ejusque cum supernaturali confusionem Catholicis doctoribus imputare audeant, & quam vana jactantia arrogent sibi perfectam completamque ejusnotitiam. Verum hæc de re hoc ipso in capite iterum.

## C A P U T II.

*Barbeyracus, qui, plaudente Thomasio, vel ipsis Ecclesiæ Patribus antiquissimis, præstantissimisque juris naturalis inscitiam affingit, breviter refellitur.*

**S**I Protestantes scholasticis solum, aliisque Catholicis doctoribus ab illorum jactatæ Reformationis exordio haud valde remotis ignorantiam juris naturalis adscribere pertentassent, utcunque ferenda illorum criminatio foret. Verum quod eorum plerique ausi fuerint & vetustissimis, præstantissimisque Ecclesiæ Patribus eandem ignorantiam notam affingere, major mihi audacia videtur, quam ut tolerari pacato animo possit. Nemo tamen ferocius in eisdem invehitur Joanne Barbeyraco in præfatione, quam versione gallicæ Operis Pufendorfiani a se adornatæ præmisit. In ea siquidem Patribus æstimationem omnem adimere gestiens summam in primis incuriam, atque neglectum moralis doctrinæ eisdem appingit: *cujus rei, inquit, evidens argumentum sunt crassissimi in ea materia errores, in quos fere omnes prolapsi sunt.* Atque ut id ostendat, celebriorum opera Patrum percurrere aggreditur, eorumque errata detegere; atque in iis deprimendis ita se gerit, ut ne *judicium quidem mediocriter sanum* iistribuendum existimet. Ait enim: *contendo vel hominem sani mediocriter judicii nunquam prolapsurum in tot, tantosque errores, in quot, & quantos fere omnes Patres prolapsi sunt.* Nihil hic dicam de alia Barbeyraci in eisdem Patres criminatione, qua & veram illis pietata-

tatem non veretur adimere, contendens, eosdem, dum aliquid scriberent, agerentve, plerunque pravis affectibus indulsisse: acriterque in suos Protestantes invehitur, eo quod aliqui *obstinate pergant defendere Patres, & hoc Papisimi residuum* retinere. Qua in re omnimode condemnandus non videtur: quandoquidem *boni Protestantis* est, ut ipsemet scribit, *ita iudicium ferre de vetustissimis Patribus, ut de aliquo, qui seculo elapso obierit & cuius existimationis nihil nostra interest.* Si ita est, profecto *Barbeyracus Protestans* censendus est perfectissimus, & numeris omnibus absolutus, qui nedum celebriores omnium priorum sex Ecclesiæ seculorum Patres *pravos morum magistros infidosque* in morali disciplina *duces* esse contendit; verum etiam *Reformatores suos Calvinum, & Beza* *haud semper Christianismi, & Reformatoris spiritum* retinuisse, quod *dogma de intolerantia seu persecutione Religionis causa peculiaribus tractatibus ab utroque sit propugnatum: & insuper Calvinus illud ad praxim erga Servetum redegerit.* Sed hoc mirandum, quod quum in illis spiritum *tyrannicum* agnoverit (putat enim, ut ait paullo post, *quamcunque sive directam, sive indirectam Religionis causa vexationem, esse veram tyrannidem*); nihilo tamen minus eos ad reformandam Christi Ecclesiam divina providentia destinatos fuisse, sibi persuadet.

ibidem.

§. XI.

Cap. III.  
Num.  
XXII.

*Barbeyraco* festive *Thomasius* applaudit in paullo pleniore *Historia juris Naturalis.* „ Cui tempus & occasio deficiunt, ait, præfatos (*Sculsetum, Dupinium, & Baylium*) & alios auctores consulendi, ei valde commendanda est eruditissima præfatio *Barbeyracii*, quam versioni Gallicæ operis *Pufendorfiani* de *jure Naturæ, & Gentium* præmisit, utpote qui laudabili, ac a *Politicis, & Jurisconsultis* grata mente agnoscenda industria, quidquid in hac materia apud Auctores sibi lectos invenit, collegit, & clarissime monstravit, quod *Athenagoras, Clemens Alexandrinus, Tertullianus, Origenes, Ciprianus, Lactantius, Basilius, Gregorius Nazianzenus, Ambrosius, Chrysostomus, Hieronymus, Augustinus, Leo, Gregorius Magnus* (en catenam præcipuorum Ecclesiæ Patrum, qui maxima ex parte, ut sancti coluntur) non solum in doctrina morali PARUM, aut NIHIL sciverint; sed & in explicatione Sacræ Scripturæ,  
„ aut

7 aut alias, occasione ita ferente, varia noxia, & erronea ac  
 12 non solum luci Evangelii, sed & Juri Naturæ adversaria  
 20 dogmata (ut ipse loquitur) in animis auditorum suorum dis-  
 22 seminaverint. Itaque, si *Thomasio* fidem adhibemus, quatuor-  
 decim Patres modo enumerati *parum, aut nihil de doctrina morali sci-*  
*verant;* quæ profecto vix dici merito, & decenter possent de  
 tyrone, qui in hujusmodi studium recens incumbere cœpif-  
 set. At undenam vero tanta cum in Patribus, tum in ce-  
 teris Ecclesiæ doctoribus, qui post Patrum tempora florue-  
 runt, ignoratio doctrinæ adeo obviæ, ac necessariæ? *Ex sup-*  
*pressione,* respondet ille, & *abjectione rationis.* Sed unde vero hæc  
*suppressio, & abjectio rectæ rationis?* Hæc ait *suppressio, & abjectio*  
*rectæ rationis ad maxime arcana Papatus Politici pertinet.* Optime  
 quidem: sed dudum ne hæc arcana Papatus Politici detecta sunt,  
 & in lucem prodierunt? Non dudum, respondet: nam *primi*  
*Reformatores Ecclesiæ Protestantium statim detegere non poterant, ut-*  
*pote qui potissimum controversias] Theologicas examinabant: neque Poli-*  
*tici etiam advertent, cum in universitatibus nequaquam manu-*  
*cerentur ad veram, & rationabilem Politicam, & in Papatu saltem*  
*errores Theologicos, non vero astutias Pseudopoliticorum arcanorum*  
*observarent. Et hæc tenebræ per aliquot secula regnarunt in orbe eru-*  
*ditorum. Jam vero (oh nimis sero!) per Dei singularem gratiam*  
*lux meridiana tenebras istas discussit, & artificia omnia astuta &*  
*violenta insufficientia sunt, ut non possint amplius luminis ubique*  
*perrumpentis veritati officere.* Nonne satis festivus est homo iste,  
 quum præsertim paullo post arcanorum Papatus politici noti-  
 tiam a detectione repetat per *Scultetum* facta, qua etiam *Po-*  
*litici, qui alias tempus lectione Patrum perdere non possunt, quasi*  
*in speculo miseram conditionem illorum temporum, quibus Patres*  
*floruerunt, cognoscere possint?* Sed magis adhuc festivus est,  
 dum, ut *arcana politica Papatus & magis intelligantur, & Prote-*  
*stantes eo cautius eadem vitare, & simul eo distinctius comprehendere*  
*possint, qua occasione lumen naturale, in primis vero doctrina mo-*  
*rum, & Politica, item jus naturæ magis, magisque obscurata, &*  
*corrupta fuerint, & ad profundiore[m] quoque notitiam Historiæ Ec-*  
*clesiasticæ, dividit Patres Ecclesiæ omnium seculorum in duas, eas-*  
*que sibi adversas, & repugnantes classes, quarum alteram Ortho-*  
 doxo-

Ibid Num  
XX.Num.  
XXIII.  
& seq.



*doxorum*, alteram *Mysticorum* appellat, earumque differentias ob oculos ponere aggreditur. Ne Lector meus pretiosam hanc arcanæ historiæ particulam omnino ignoret, eam hic in nota (a) subjicio; simulque veniam peto, si hisce referendis lectoris patientia abuti videar: sed abs re non fuerit, illustrem hunc Juris Naturalis instauratorem, & historiographum paullo penitius cognoscere.

Jam vero comprimendæ Barbeyraci, Thomæque audaciæ satis primo loco esse deberet insigniorum inter Protestantes ipsos testimonium, qui adeo non putabant priorum Ecclesiæ secu-

(a) Profundior hæc *Ecclesiastica historia* pars ita se habet: Patres omnes, inquit, in duas easque sibi adversas, & repugnantes classes dividi commodissime possunt. Quo hoc asserat fundamento, ne quaeris: nullum enim asserit, nec afferre potest. Somnium est scilicet: tamen proferre non dubitat, confidens hanc profundioris Ecclesiasticæ historiæ particulam a sodalibus suis non sine plausu excipiendam. Harum una, inquit, quaesivit viam ad aeternam felicitatem perveniendi in vero & subtili conceptu mysterii essentia Dei, & supposita doctrina de emendatione voluntatis sua sponte sequente emendationem intellectus: de cetero, de Christiana, & Deo placente vita parum fuit sollicita; sed hanc soli divinae reliquit providentia. Libenter discerem ab hoc egregio jurisprudentiæ naturalis historiographo, quosnam Ecclesiæ Patres, eosque & scriptis & factis suis clarissimos classe ista concludat. Nunquid enim eos, qui in profligandis de Deo, & Christo erroribus potissimum laborarunt, cujusmodi fuere Athanasius, Epiphanius, Chrysostomus, Augustinus, Hieronymus &c. Sed qua quæso fronte audeat asserere, hujusmodi Patres, aeternam felicitatem duntaxat in vero, & subtili conceptu mysterii essentia Dei quaesivisse, ac de cetero de Christiana, ac Deo placente vita parum fuisse sollicitos; sed hanc soli divinae reliquisse providentia? Si id asserat de hisce Patribus, quid de Thomasio dicendum sit, qui sapiunt, judicent. Alios vero Patres non video, quos potiore jure in hanc classem conferre possit. Itaque somnium tantum-

modo ac putidum figmentum est classis istæ: quemadmodum mera calumnia est, quod de eadem addit, nimirum, hoc modo ab hujusce classis Patribus inculcatum fuisse auditoribus, Deum esse Patrem indulgentissimum, qui non adeo rigorose examinaret actiones liberorum suorum carissimorum, qui se Christianos dicerent, sed patientissime ferret opera carnis tanquam imbecillitates humanas, ac propterea Christum in hunc mundum miserit, ut liberos hos liberaret a jugo legis Mosaicæ; intuitu autem opinionum de divina essentia, ac aeternis emanationibus, ac operationibus, item de opere salvationis per Christum, esse Deum Zelotem, & severum &c. Potest ne quis impudentius calumniari? Ubi enim, rogo, in Patribus Ecclesiæ, & scriptis, & factis suis clarissimis vel umbra aut vestigium doctrinæ adeo prævæ, quæ ad unum omnes cum fidei integritate plenam divinorum mandatorum custodiam ad salutem necessariam esse apertissime doceant? Ecquis vero pacate audire potest, quæ Patribus Thomasio audeat affingere, eos videlicet docuisse, Christum sustulisse decem Decalogi præcepta? Nam alteram declarans Patrum Ecclesiæ classim, ea, ait, præcedenti plane opposita, oppositas etiam fuit doctrinas, nempe Christum non sustulisse decem præcepta, sed præceptum Charitatis, in quo tanquam in centro fundatus esset totus Decalogus, discipulis suis strenue inculcasse &c. Ergo ex lege oppositorum una ex Thomasio classis docuit, Christum sustulisse decem Decalogi præcepta, & Charitatem discipulis suis non inculcasse. Vis

ne

seculorum Patres, parum vel nihil de doctrina morali scripsisse; ut immo quammaxime illorum facerent auctoritatem. Unum vel alterum in re compertissima proferre satis fuerit. Grotius in *Prolegom. Secunda*, inquit, post hos (nempe Canones, & veterum Christianorum mores) auctoritas est eorum, qui suis Oper. dt.  
S. 11. quique temporibus pietatis & doctrina fama inter Christianos floruerunt, neque gravis cuiusquam erroris notati sunt: nam & hi, quæ dicunt magna cum asseveratione, & quasi comperta, momentum non exiguum habere debent ad interpretanda, quæ obscura videntur in Sacris Litteris, eoque majus, quo plurimum apparet consensus, & pronius

acce-

ne plura, aut pejora? Pergit porro ille alterius classis oppositas doctrinas declarare. At ne longior sim, hæc pauca excipio, nimirum, Christum Dominum in extremo judicio non examinatum, quid quilibet circa mysterium essentia divina crediderit, sed . . . . de præcepti Charitatis officio in illa die examen institutum atque eos, qui eadem præstiterint, ab aliis, ut oves ab hædis, separatum esse, etsi hi non solum ad veras de divina essentia opiniones, sed ad prophetias, & miracula sint provocaturi. Ergo non adeo opus esse, ut quis de emendatione intellectus sit sollicitus; (adeoque si Sabellianus, aut Ariannus est, minime necesse erit, ut suos abiciat errores) sed potius ut incumbat emendationi voluntatis &c. Hic lectorem meum rogo, quem hominem existimet Thomæsum, qui litteris mandare non veretur, Patres ecclesiæ omnium seculorum in duas modo designatas classes dividi comodissime posse? Siccine ergo Patres Ecclesiæ omnium seculorum hisce perniciosissimis, atque absurdissimis erroribus irretiti fuerunt, quamvis essent & scriptis & factis suis clarissimi? Atque hæc proferre in vulgus audent homo nomine, & professione christianus? Nisi legissem hæc oculis meis, vix credidissem. Mitto vero cetera, quæ de utraque ea classe absque testibus, & tabulis, velut ex tripode pronuntiat præclarus iste juris naturalis historiographus: quibus haud scio, indignationis ne plus, aut risus creare valeat prudenti lectori. Inter quæ illud putidissimum ac perridiculum commentum est, quo ait, utranque eam classem privasse auditores suos usque sanæ

rationis, dum videlicet orthodoxi eos alligarent formulis Fidei a se inventis; contra, mystici motibus internis, seu enthusiasmis: & sic duo præjudicia capitalia intellectus humani in toto orbe christiano propagarent, ac fulcirent, orthodoxi quidem præjudicium auctoritatis humanæ; Mystici vero præjudicium præcipitantiæ. At non tantum usu rectæ rationis ab utriusque classis, seu sectæ, ut postmodum loquitur, Patribus privatos asserit auditores suos, sed etiam a clero laicos omnes ipso sensu communi orbatos fuisse; ut jam non liceret laicis etiam sensu communi sine indulgentia, & approbatione cleri uti (risum teneatis amici). Alias, inquit, quomodo fieri potuisset, ut laicis superstitio, & idololatria sutillissima fuisset persuasa, ut videlicet hostias, quas omnium oculi vident, manus palpant, nares olfaciunt, lingua gustant, non esse panem, sed hostias: seu panem post consecrationem in corpus Christi esse transubstantiatum. Quasi vero recta ratio dictaret, majorem fallacibus sensibus fidem esse præstandum, quam verbo divino. At quoniam hucusque nos deduxit ineptissimus Thomæsi excursus, vel hoc ipso exemplo animadvertere præstat, quo demum tendant plerunque Protestantium lucubrations de *Jure Naturæ*, ut nimirum arrepta qualicunque occasione, Catholicæ Fidei dogmata impetant, & quum jam eam Sacræ Scripturæ adversam probari posse desperent, rectæ saltem rationi, juri que naturæ esse contrarium persuadere nitantur. Sed hocce etiam conatus pro data occasione, Deo bene favente, retundemus.

C

6 IX. acceditur ad prime puritatis tempora. Sane per ea tempora Ecclesie doctores (subdit Grotii Paraphrastes Zyglerus) tum doctrina puritate, tum morum integritate floruerunt, ut in utroque genere nunc merito ab eis consilia petantur. Buddeus in Histor. Jur. Natur. ita hac de re disserit. „ Sæpius antiquissimis Ecclesie doctoribus de juris naturalis capitibus haud perfunctorie sermo instituitur. *Basilium Magnum, Gregorium Nazianzenum*, ipsumque *Chrysostomum* non tantum græcæ, sed universæ, quacunque patet, Ecclesie summum decus evolvat, legat, scrutetur, cui dubium forte ambiguumque id quod a me asseritur, videtur. Hos ingenio acri, judicio singulari juris hujus quæstiones, quoties eas attingerent, attigerunt autem sæpius, expedivisse constat, & ipse *Ugo Grotius* restitutor hujus Philosophiæ felicissimus tum demum & pondus, & robur, & lucem insignem se assertis suis conciliare posse, si præsulum horum auctoritate sententiam suam muniret, fuerit opinatus. *Ambrosius*, qui plane ad *Tullii* exemplum tres de Officiis libros composuit, quanta solertia in hac doctrinæ parte fuerit versatus, nemo, puto, ignorat, aut si ignorat, *Joannem Henricum Boeclerum* adeat, velim, qui in præfatione ad hosce *Ambrosii* libros, quanti istius viri labor sit faciendus, omnes edocuit. „ Si ita res se habet (& plane ita se habere demonstrat *Michael Foertschius* in dissertatione de Philosophia morali, & Jurisprudencia naturali christiana veterum Ecclesie doctorum, adnexa *Ambrosio de Officiis* ab se edito ubi jurisprudentiam naturalem *Clementis Alexandrini, Gregorii Nissenii, Lactantii, & Augustini* exhibet) enormiter profecto a veritate aberrant *Barbeyracus, & Thomafus*, dum effutiunt, SS. Patres parum aut nihil de doctrina morali scivisse. Verum hæc homines istos cujuslibet auctoritatis contemptores minime permovebunt.

At saltem aliquid plus æquitatis hac in re *Barbeyracus* præsetulisset: sed quænam, rogo, æquitas est, aliquot in vetustis Ecclesie Patribus, qui certe plurima sanissima doctrina, omnique sapientia referta conscribere volumina, ex quibusdam aut malignis, aut saltem plus æquo rigidis censoribus, *Baylio* nimirum, *Clerico, Dupinio*, nævos colligere nonnullos, statimque

que eos esse *pravos doctrinae moralis magistros & infidos duces*, velut ex tripode pronunciare? Sed hic non sistit ille; verum (quod multo iniquius & peius est) plura Patrum illorum dicta plane innoxie ab ipsis prolata, ex unius alteriusve voculae ambiguitate in pravam detorquet sensum, quum commode omnino, si quam voluisset meritissimorum Patrum rationem habere, in optimum sensum flectere potuisset; quin & plane debuisset, quum aequitas ipsa requirat, ut nedum Patres de Ecclesia optime meriti, sed nemo damnetur, nisi de iis erroribus, a quibus expurgari, & excusari nullatenus valet. Aequitatem hanc naturalem minime profecto consulit *Barbeyracus*, quum amarulentam illam in Patres censuram conscripsit; sed magnam ubique prodit eos carpenti pruriginem. Utinam vero ita sese erga Patres gessisset, ut erga eos nos gerere solemus, *quorum fama nil nostra interest* (ita enim ipse de Patribus iudicandum censuit): nam mitius profecto de iis locutus fuisset. At ita in Patres insurrexit ille, ut in eos insurgere quis posset, quorum infamia summopere cordi ei sit. Et sane si pravo hoc in Patres spiritu animatus non fuisset ille, nunquid asseruisset, *Asbenagoram* secundas damnasse nuptias, propterea quod ait: *ἡ δεύτερη γαμος ἀσθενάγορας ἐστὶ μορφή*, <sup>in Apologia</sup> <sup>gia</sup> *Secunda nuptia sunt detorum adulterium?* quum hoc ipso, quod *decorum*, seu *bonestum* dicat, jam ab adulterii crimine absolvat; adeoque intelligendus sit, secundas nuptias solum veluti minus convenientes, & a communi illius temporis Christianorum usu abhorrentes, hyperboli ista voluisse notare. Et nisi flagrasset Patres carpenti cupidine nunquid verba illa *Clementis Alexandrini*: *Dedit Deus illis (Gentilibus) astra* <sup>Strom. VI.</sup> *eis Ἰσχυεῖται in religionem*, ita interpretatus esset: *dedit Deus astra Gentilibus, (a) ut ea adorarent* (quasi vero Clemens postquam tot in locis quamlibet idololatriam insectatus esset, eo insaniae dilapsus fuisset, ut Deum idololatrici astrorum cultus auctorem faceret), cum adeo obvia esset hęc illorum verborum explicatio, nempe Deum permisisse, ut Gentiles Deum ignorantes, interim astra colerent, ne omnis in eis religio

(a) *Asin qu' ils adorassent.*

ligionis sensus periret; sed inde postea ad Deum ipsum cognoscendum, atque adorandum assurgerent. Multo vero minus eundem patrem fugillasset, ac si ex *Stoicorum* opinione docuisset, dolorem non esse *malum*, eo quod dixerit, Deum non jussisse Apostolis, ut fugerent ingruente persecutione, *quasi pati persecutionem* (nempe propter fidem) *malum esset*. Quis enim non videat, Clementem dum hoc assereret, ad maximum bonum, quod persecutionibus perferendis consequi possumus, respexisse? Qua quidem ratione tritum est apud nos effatum, *bonas esse afflictiones*; quod nos plerunque a peccatis avocant, & ad Deum reducunt. Quid hac in re cum *Stoicorum* sententia commune? At Philosophia hæc vere christiana, & quam ore proprio Servator nos docuit, quum ait, *Beati eritis, quum vos oderint homines, & ejecerint* &c. fortasse parum arridebat *Barbeyrac*, ut fere mirandum sit, ipsum Christum Dominum *Stoicis* non inculcasse. At eum quoque inculcasset omnino, si eodem animo quo Patrum dicta, verba ejus expendere aggressus esset. Ait quidem ille, Christum & Apostolos *omnia secundum rectam rationem docuisse*. Rectissime hoc sane; sed animadvertere etiam, ac meminisse debebat, quam longe diverso animi affectu legerit codices sacros, & scripta Patrum. Quapropter non semel eadem in patribus damnavit, quæ in *Evangeliiis*, vel *Pauli epistolis* veneratus est, ac benigne, licet non semper recte, explicavit. Quod licet exemplo paullo ante allato planum sit, lubet tamen uno adhuc, aut altero comprobare. Is itaque id probat in Christo Domino, quod eos, *qui seipos castraverunt propter Regnum Cælorum* commendat: damnat vero Patres, qui laudibus efferunt virginitatem, vel cælibatum. Sic etiam illud Christi Domini probat, *mutuum date, nihil inde sperantes*; Patres vero reprehendit, qui usuram damnant. Sic denique probat in Christo quod *paupertatem, lacrymas, Crucis bajulationem, abnegationem sui* deprædicet; at cum Patres paria suadent, nimis eos severitatis; & *Stoicis* inculcat. Verum hæc tanquam parerga sint dicta: neque aliud est hic addendum. Ceterum, quæ in patribus velut errores *Barbeyrac* carpit, vel res sunt levissimi momenti; in quibus etsi errassent, non nisi summa injuria

IV. Scrom.

Luc VI.  
22.

Juria velut *pravi doctrinae moralis magistri* traduci possent: vel certe hujusmodi sunt, quæ ab æquo Lectore in bonam partem excipi, & flecti valeant. Pauca sunt graviora, quæ videntur præferre plus aliquid difficultatis. Sed in his quoque fere omnibus purgari satis possunt: quod nos alias, Deo favente, monstrabimus.

## C A P U T III.

*Vana est Protestantium Juristarum jactatio de instaurata, illustrataque, & ad perfectionem perducta a se Juris naturalis doctrina.*

SI plerisque Protestantes de jure naturali scribentes audias, præcipue *Thomasium*, ejusque asseclam *Fleischerum*, doctrina moralis ab orbe condito ad initium usque decimi septimi æræ christianæ seculi inculta, & sordida jacuit, ac tenebris miserabiliter obruta. Nam ante Christum natum Ethnicis veræ religionis lumine destitutis plane incognita fuit. Post Ethnicos vero, & ante scholasticorum initia intercesserant tempora, quibus *æda, & tristis ignorantia orbi universo incubuit*, ut scribit Hist. Juris natur. §. XI. Buddeus: deinde scholastici nugis, quisquiliis, inutilibusque quæstionibus prorsus addicti nihil aliud præstitere, quam novas offunderetenebras, eamque scholastico pulvere commaculare. Quid plura? Vel ipsi Protestantes religioni christianæ a pravis dogmatibus expurgandæ (si Diis placet) studium omne, operamque navantes, ac præsertim fatali inter eos orto dissidio distracti, rectificandæ rationi, moralique doctrinæ, ut par erat, purgandæ incumbere nequiverunt. At tandem aliquando illuxere faustissimi dies, quibus illa in primævam restituta est puritatem, tanto operi manum admoventibus primum *Grosio*, deinde *Pufendorfio*, ac tandem *Thomasio*. Ita fere loquuntur illi. Fleisch. in Pref.

Sed si ita res est, cur, Divina Providentia (tantisper te alloqui, & tecum conqueri liceat) cur, quæso, tot annos, & secula passa es in rei tam necessariæ ignorantia, tenebrisque jacere? Cur hæc astra tam fulgida oriri tam sero tulisti? Ergone ad hæc postrema impeditissima tempora cultum rectæ rationis,

nis, veramque morum doctrinam reservasti? Sed quid de divina providentia conqueror? Ridenda potius, spernendaque illorum jactantia est, qui demum post plurima secula se morum magistros veluti e cælo delapsos esse gloriantur, aliisque persuadere pro viribus admittuntur.

Sed in medium proferant isti præclarissimi viri eas naturæ leges, quas eduxerunt e tenebris, aut luculentius explicarunt, aut confirmarunt validius, aut solidius demonstrarunt. Quæ nova fundamenta, aut principia juris excogitarunt? Quem fructum, quamve morum correctionem systematibus suis in mundum invexerunt? Ad me quod attinet, legi quidem, perlegique eorum volumina; sed præter multos errores, vix, ac ne vix quidem quidpiam frugis alicujus inveni, quod ex auctoribus nostris non antea didicissem.

Dicant vero etiam, quos progressus in morali doctrina fecisse censei poterunt qui nondum primum principium, seu primam, unde ceteræ derivandæ sunt leges, adinvenere? Annon constat, tot ferme in rem hanc eorum esse sententias, quot capita? *Socialitatem* a *Grosio* propositam pro primo principio statuit *Pufendorfius*: hanc primo defendit, deinde impugnat *Thomasius*: *Thomasii* principio rejecto, aliud proponit *Wolffius*; atque alii alia excogitarunt: Postremo *Schmausius* & *Pufendorfi*, & *Thomasii* & *Wolffi* ceterorumque omnium, qui eum præcessere, principia impugnat, novumque cudit *systema*, novamque juris naturalis sedem adstruit, non scilicet *intellectum*, sed *voluntatem*, non rectam rationem, sed naturalem instinctum. Quid itaque præsumendum est de eorum doctrina, qui nondum de primo ipso principio convenire potuerunt?

Quid? Quod si vel Protestantes ipsos de suis, qui antea flourerunt, judicium, ferentes audiamus, nondum jus naturale satis ab illis illustratum intelligemus. Prodiit ille, quemadmodum ab eis insignitur, incomparabilis *Grosius*, lucemque affudit naturali juri: sed illius opus *imperfectum*, *binicum*, *mancum*, quin & *inemendabile* judicatur a *Pufendorianis*. *Pufendorfius* igitur (si ipsi credimus) primus ad perfectæ disciplinæ formam illud reducit. At *Thomasius* non tantum primum *Pufendorfi* principium evertit, sed etiam negat, eum multum in morali disciplina

plina valere potuisse, quum ignoraverit veram *bonestis, justis*, ac *decori* distinctionem, quam a se primo e tenebris erutam jactat. Num igitur juris naturalis disciplinam per *Thomasium* perfectionis suae attigit fastigium? Ita sane visum est *Fleischero*, qui, a *Thomasio* *ultimas* tanto operi *appositas* esse manus, affirmat. Nihilotenus, si *Wolfio* fides, *actionum humanarum theoria* in profundo adhuc anno 1736 latebat, quum is *magnam omnino opus & arduum conatus* est, *theoriam istam* in apertum proferre. Anno vero praecedente *Heineccius Hale Magdeburg.* scribebat, omnes, qui ante ipsum in hac disciplina *versati sunt*, vel *principia parum idonea admisisse*, vel *omnia veluti data opera tenebris involuisse*. Jam vero quis sibi persuadeat, vel *Heineccium* parvulo libello suo disciplinam hanc ad perfectionem evexisse; vel hoc praestitisse *Wolfium*, qui, si *Jacobum Langium* audimus, *moralem doctrinam* a fundamentis evertit, quum ipsam *atheismo, naturalismo, & fato factuo* superstruxerit, ut nihil nunc dicam de ejus primo juris naturalis principio, cujus falsitatem, quin etiam absurditatem nos suo loco demonstraturi sumus. En quo demum recidunt Protestantium de jure naturae scribentium labores. *II saeculo & amplius*, ex quo in rem hanc insudant, innumeris pene, quos edidere, libris, nondum, *judice Schmausio* novissimo scriptore, primam juris naturalis legem detexerunt; nondum, *judice Heineccio*, solidis principiis, perspicuaque & facili methodo disciplinam hanc tradidere. Ut quid ergo tam alte de instaurato, illustratoque abs se jure naturali gloriantur? Cur tam elate ejusdem juris ignorationem catholicis doctoribus, quin & ipsis Patribus vetustissimis & praestantissimis improperant?

Utinam vero tot post labores jus naturae tantummodo non perfecissent. Ferendum utcunque id esset. At, quod pejus est, maximeque dolendum, & quod perpetuo illis dedecori apud cordatos viros futurum est, illud non subtili duntaxat pulvere (quod a scholasticis effectum ajunt illi) sed luto, cenoque commacularunt, conspurcarunt, foedarunt. Nanque ipsorum saltem aliqui primo illud humi reperere coegerunt, finem illius ad hujus vitae commoda coarctantes, neque sursum ad Deum as-

sur-

Instit. J.N.  
& G. in  
prafac.  
in Epist.  
dedic. pr.  
missa Pbi-  
losofb.  
prafica  
Elem. Jur.  
Nat. &  
Gen. in  
prafatione.

Causa Dei  
adverfos  
Atheif-  
num &  
Pseudo-  
philoso-  
phiam.  
Sectio II.  
Memb. VI.



surgere, nec intra ipsum hominem perspicere (subtracto illi utroque officiorum genere) permittentes: deinde vero ad quamlibet impudicitiam frena laxarunt, nullam eidem repugnare asserentes. Illud præterea contrariis veræ religioni præceptis immorigerum, solutoque omni revelationis repagulo, elatum, arrogans, petulanisque reddiderunt: ut nihil modo proferam de singularibus erroribus, quibus velut ingentibus, putidisque maculis deformarunt. Hæc ex iis quidem, quæ jam supra attigimus, manifesta sunt; at ex dicendis explorata plane fient; semperque magis constabit, vanam esse Protestantium Germanorum (a) de Morali doctrina a seipsis illustrata, illustrataque jactantiam,

## C A P U T IV.

*Ratio a Protestantibus inita tradendi jus naturale ut peculiarem; separatamque disciplinam non omnino inutilis, aut illaudabilis est. Verum quod omnem auctoritatem, præsertim vero divinam, ab ea removendam plerique illorum censeant, id vero probari non potest.*

**T**Ametsi Protestantium plerique de Jure naturæ, & gentium agentes doctoribus catholicis minus æquos se præbeant, eosque modo traducant ut juris naturalis prorsus ignaros, modo naturalia cum revelatis confundentes, modo nugas, quisquillasque duntaxat in suis operibus ventilantes, aliquando demum de suppresso, obrutoque rationis lumine condemnantes, adeo nihil ferme aliud superesse videatur, nisi ut eisdem inter bruta animantia recenseant; nobis tamen ita veritas, æquitasque cordi est, ut siquid laude dignum oc-

(a) Ajo, *Protestantium germanorum* eo quod hi hac in re quemadmodum celebriores sunt, ita & esse soleant elatiores; quum ex aliis regionibus moderatiores plerique sint: & aliquorum etiam libri satis sunt innoxii, ut *Richardii Cumberlandi*, *Jo: Jacobi Burylemaquii* &c., licet nec omnes *Protestantes Germani* moderationis fines æque transiliunt. Ceteris tamen immoderatio videtur *Thomasius*:

quare si in eum, aliumve parum ab similem durius mihi verbum aliquod exciderit, spero, me excusatum iri a benigno lectore. Ceterum, non rationibus, sed convitiis in re præsertim philosophica pugnare ab honesto viro alienum semper existimavi; a quo ipsa indoles ingeniumque meum prorsus abhorret. Verumtamen insolescentes scriptores, dum vel arrogantius spernunt alios, vel

currit in eorum operibus, & probare, & efferre laudibus parati sumus. Quamvis itaque nobis consultius, utiliusque videatur, in quavis materia simul conjungere officia hominis, & officia Christiani, ut ea, quæ separari in praxi non possunt, eadem doctrinæ serie a christianis scriptoribus proponantur; nihilominus non omnino improbamus eorum institutum, qui juris naturalis præcepta instar peculiaris separatæque doctrinæ continuo veluti filo tradere, ac illustrare aggressi sunt: imo cum id suas habeat utilitates & commoda, probandum re ipsa censemus. Nam veritatum nexus continua serie ex uno veluti fonte deductarum sic melius perspicitur; & ea, quorum usus frequenter in vita est, studiosæ juventuti facilius, & citius proponuntur; inde etiam ad jus civile, & positivum lumen hauritur; ac demum jus naturale, quo veluti fundamento tota nititur humana felicitas, penitus inspicitur, clarius illustratur, confirmatur solidius, & opportunius ab impiorum insultibus vindicatur.

Hucusque igitur non vituperandi, sed commendandi sunt *Protestantes* Germani. At hic non hæserunt illi, sed eorum plerique, quantum ex scribendi ratione conjectari valemus, solo, ac sincero, ut decebat, veritatis amore ad hoc studium sese minime contulerunt: sed alii vanitate quadam, nimioque gloriæ appetitu: hinc aliorum, qui præcessere, depressio, & receptis sententiis contradicendi libido. Plures vero Protestantissimi confirmandi studio: hinc vel apertæ in Romanam Ecclesiam calumniæ, vel ipsius dogmatum oppugnatio. Alii ut moralem doctrinam ad proprium genium attemperarent; hinc absurdæ monstroque similes opiniones enatæ; hinc effrenis quæcunque docendi, scribendique licentia.

Hujusce præsertim libertatis amore orrum esse arbitror, ut,  
vel

vel apertius calumniantur, vel audacius Catholicæ insultant Ecclesiæ, verbulo aliquo interdum comescere necessarium fluxi, ut quod eorum dicta ingerere scandalum solent, a juvenum catholicorum animis propulsarem. Etenim juvenes quum leni, pacatæque disputatione rem totam peragi vident, vix animadvertunt, quam absurda, & perniciofa sint ea, quæ adeo placido, sedatoque animo re-

felluntur. At vero nemo putet, ob aliquorum errata vel toti Protestantium cœtui, (inter quos multos & doctissimos, & honestissimos moribus præditos esse novi) multoque minus inclytæ nationi Germanicæ, quam nil minus quam ceteras omnes suspicio, magnique facio, notam aliquam, vel maculam ullam inurere me voluisse.

D

vel omnem ab hac disciplina auctoritatem, aut divinam saltem removendam esse decernerent; quam sane rem in illis magnopere improbandam sentio. Porro eos inter, qui omnem penitus ab hac disciplina rejiciendam auctoritatem propugnare, eminet *Thomasius*, cujus illud fuit decretum, nihil magis impedire consecutionem veritatis, quam auctoritatis præjudicium. Inter eos vero, qui revelationem a naturali jure segregandam esse contendunt, numeratur recens Auctor *Schmaussius*: *Natura*, inquit, certo modo opponitur divinae revelationi, quam sacra exhibet Scriptura: ex quo consequitur, in jure naturali abstrahendum prorsus ab eo esse, quod in revelata divina lege, quippe qua divina, ac positiva est, continetur: exempli causa, a statu integritatis & lapsu Adami, a Decalogo &c. Quare jus naturale juxta principia Christianæ Religionis valde absurdum commentum est. Consideranda est tantummodo natura hominis, neque decipi se sinere oportet, tametsi in revelatione quidpiam diversum proponi videatur. Quæstio est tum de eo, quod homini innatum est: quidquid in homine, eique indita natura non reperitur, tanquam extraneum, & alienum existimandum. Simili, atque etiam fortassis majore energia hac de re loquitur nuperus Auctor *Speciminis historiae Juris naturalis*: *Opiniones*, inquit, & verba *SS. Augustini, Hilarii, Moysis, Ciceronis, Plutarchi, & S. Pauli* valde adiabora esse debent ei, qui inquirere aggreditur de jure humani generis... *Jurisconsultus naturalis esse non debet nec Romanus, nec Judæus, nec paganus, nec Muhamedanus, nec Christianus, nec subditus, nec Princeps; nullius ille Religionis revelatae, nulliusque civilis potestatis rationem habere debet, nisi ut sit homo quispiam; ac totum mundum velut patriam suam respiciat, oportet.*

Contra verò nos asserimus, in indagandis Juris naturæ principiiis atque præceptis Scripturam, Patres, & antiquos etiam sapientes in subsidium esse advocandos; a revelatione saltem præscindi omnino non posse: quod ita demonstro.

Quoties aliqua disciplina multas variasque complectitur veritates, quarum plures difficiles, obscuræ, & implexæ sunt, ipsa prudentia dicitur, eos, qui in id studium incumbunt, iis uti debere omnibus, quæ ad veritatem faciliusque ac certius detegendam conferre valent. At vero ex una parte naturalis juris veritates aliquæ valde implexæ sunt, & captu difficiles,

vel

Nov. syst.  
jur. Nat.  
Cap. 1.  
§. VII.

Essai sur l'  
histoire du  
Droit Na-  
turel. Par.  
M. S. 2.

vel quia sunt a principiis suis remotiores, vel quia in iis definiendis varii sese immiscent affectus, qui necessariam attentionem impediunt; ut constat ex variis Doëtorum opinionibus, plurimisque erroribus a sapientibus circa easdem admiffis: ex altera vero, S. Scriptura lumen præbet indefectibile atque clariffimum; SS. etiam Patres speciali desuper lumine collustrati lucem haud modicam fœnerari possunt: denique sapientes, quod acutiffimo pollerent ingenio, ratiocinii vim in pluribus administrant. Hi ergo omnes indagandis juris naturalis præceptis in subsidium advocandi sunt. Deinde cum experientia innotescat nativa humanæ mentis imbecillitas, aliundeque constat, summum eidem per Originis peccatum ignorantiaæ vulnus inflictum esse, nimium de se præsumit quicumque omnes juris naturalis veritates proprio acumine deprehendere contendit; imprudenterque, immo & ingrate se gerit, qui oblatum Scripturæ, Patrum, atque Sapientum lumen acceptare, eoque uti contemnit.

Præterea, non tantum vetusti philosophi gentiles, qui ejusmodi subsidiis pro temporum locorumque illorum conditione carebant; sed etiam recentiores Protestantes, qui iis sponte semotis, juris naturæ arcana scrutari fidenter aggressi sunt, præsertim ceteris fidentiores *Pufendorfus*, & *Thomasius*, in varios crassoque errores re ipsa impegere, quos nos suo loco refellemus: propria igitur experientia edocti ii prædictorum hac in re subsidiorum necessitatem fateantur, necesse est.

Hoc unum hic cavendum existimo, ne hujuscemodi auctoritas contra eos in argumentum assumatur, qui ipsam minime agnoscant: hi namque vel primum de illius extantia & veritate persuadendi sunt, vel sola ratione convincendi, vel si quam aliam auctoritatem admittunt, ea in illos intorquenda est. At, quum qui hodie de jure naturæ libros conscribunt, Christiani sint, itemque Christiani, qui eos legunt, & qui documentis in ipsis contentis uti ac proficere possunt; equidem non video, cur se jungenda omnino sit divina auctoritas, quæ ab omnibus hinc agnoscitur & recipitur. Quando autem hujuscemodi volumina in *Sinensem*, vel *Japonensem* linguam transferri contigerit, ut ii quoque, qui iis utuntur linguis, jus naturale ab *Europæis* ad-

discant, tunc prudens interpres verba Scripturæ omittere poterit; vel tractatum aliquem præmittere, quo Gentiles de ejus primum divina revelatione & auctoritate instruantur, & vincantur.

Loco cit.

Objicit vero Auctor *Speciminis Historiæ juris naturalis*, auctoritatem omnem ineptam esse ad constituendam *legislationem universalem*, seu quoad totum genus humanum; ejusmodi est jus naturale. At respondemus, non idcirco nos affirmare, hæc in disciplina consulendam quoque auctoritatem esse, quod ea legem universalem constituat, sed quia, si gravis fuerit, magnique ponderis, & multo magis si divina, ad universales leges indicandas idonea est. Quid vero refert, divinam auctoritatem non ab omnibus agnosci hominibus? Anne propterea qui eam agnoscunt, merito ipsam negligere possunt; &, quod majus est, contraria eidem moralia dogmata constituere?

Quamquam vero rationes istæ satis ostendunt, in jure naturæ tradendo prædicta subsidia negligenda non esse; nihilo tamen minus, si quis naturales leges sola ratione deducere velit, ferri facile potest; modo nihil de eisdem statuat, quia disquiserit prius, an cum lumine revelato consentiant, necne. A Christiana nanque pietate alienum arbitror, quæcunque ad mores pertinent, insuper plane habita revelatione, definire. Id præsertim adversus *Schmussum* monendum existimavi, qui, ut constat ex ejus verbis modo recitatis, a revelatione ita præscindendum docet, ut neque temperandum sit ab iis statuendis propositionibus, quæ eidem adversari videantur: quod sane magnopere absurdum est. Hinc ab iis, qui ita sentiunt, quæro, an propositiones, quas enunciant, theses esse velint, vel

(a) Cum hoc ajo, nemo putet, me illis suffragari velle; qui humanam rationem plus æquo extenuant, deprimuntque; quasi aut foret naturaliter falsa, aut ejus lumen adeo tenue, ut quæ ad morum directionem pertinent, aut nullo modo, aut non satis certo patefacere possent. Procul ego absum ab hac sententia, seu potius errore, quem ipsi etiam revelationi injuriam arbitror: si enim ratio nostra aut naturaliter falsa,

aut necesseario incerta sit, quomodo ipsius revelationis extantiam certam, competentemque nobis facere valeat? Hinc ego contra Hobbesum, aliosque infra demonstrandum assumo, extare in nobis rationem *rectam*, certa item esse ejus cognoscendæ *κρίσις*; & leges naturales non sola scriptura, & traditione, sed & ratione posse a nobis certo cognosci, quin & demonstrari. At aliud est, quod præstare illa absolute potest; aliud quod re ipsa,

vel hypotheses, hoc est an absolute & reapse veras, vel tantummodo, si rationis duntaxat lumen attendatur? Si postremum asserant, consequens est, eos doctrinam tradere *hypotheticam*, qua nulli Christiano ad praxim uti liceat. Si primum dicant, impii sunt: id enim, quod revelationi divinæ contrarium est, verum dici non potest, nisi revelatio ipsa falsitatis coarguatur. Impium est igitur, hoc pacto a Scripturis abstrahere. Et re ipsa quidam sinistram de se suspicionem ingerunt qui ab revelatione abstrahendum in jure naturali tradendo indiscriminatim affirmant, tantoque calore inculcant: neque enim veritatis amorē præstare id possunt, quum quo is major est, eo potior sollicitudo sit oporteat, ut ad certissimum, cujusmodi certe est revelatio, principium, id, quod proponitur, exigatur. (\*) Reliquum est ergo, ut ea tantummodo ratione revelationem omnem a juris naturæ doctrina semotam velint, ne ipsis obstaculi loco sit, quominus ea omnia quæ lubent, proferant: quo profecto nihil est ad quoslibet procudendos errores accomodatius, ut funesta nimis experientia constat. Hoc itaque modo pius & sapiens Doctor hæc in re sese gerere debet, ut primo quidem ratione ex naturali principio deducta, quas statuit, propositiones confirmet: tum vero cum revelatione conferat, ostendatque eas revelationi ipsi consonas esse, vel saltem minime repugnare. Methodum hanc nobis perpetuo retinendam adhibendamque proponimus. Eam etiam cordatiores Protestantes nonnulli quadantenus servaverunt. *Heineccius* enim hæc de re ita fatetur: *Plerisque paragraphis Scholia subjunxi, in quibus... consensum veterum, & recentiorum, ipsarumque Sacrarum Literarum ostendi; non quod*

Præf. ad  
Elem. Jur.  
Nat.

re ipsa, & communiter præstat: exploratum enim experientia est, eam sin nativi defectu luminis, certe frequentissimo ab utentium vitio, & debitæ attentionis defectu, sæpissime errare. Cui igitur in jure naturali tradendo, divina etiam auctoritas consulenda, & in auxilium vocanda non est, non quidem ad omnimodam rationis impotentiam supplendam, sed ad eum, qui facillime obrepit, ejusdem ab usum præcavendum? Hinc ipse pro-

bare nullatenus possum, quod multi, cum scripturæ eis opponitur auctoritas, respondent, se non tanquam theologos loqui, sed ut philosophos: quibus reponendum arbitrò, eos; quotiescunque illis ad versatur scriptura, neque philosophi partes explere: cum enim tunc certissime errent (neque enim verum vero contrarium esse potest) necesse est, eos tunc non uti ratione, sed abuti; quod philosophi non est.

quod turpi transitu in aliud genus, juris Naturæ & Gentium præcepta ex aliis, quam ex suis & domesticis principiis derivare voluerim; sed quod ea & oblectare lectorem & convincere possint, talia esse hujus disciplina præcepta, ut ea & veteres solo rationis ductu perspexerint, & ipsi sacri scriptores divino afflatu humano generi inculcarint. Nimirum falsissimum est, ea omnia, quæ in Scripturis præcipiuntur, ad positivam legem spectare, ut innuit *Schmausius*; multa enim ad legem etiam pertinent naturalem: quod is solum ignorare potest, qui in divinis Literis plane sit hospes.

## C A P U T V.

*Varia de Hugone Grotio Protestantium judicia: alii nimis illum extollunt; nimis deprimunt alii. Juris naturæ conditor, vel instaurator dici jure non potest: non tamen omni laude frandandus. Grotianum opus de Jure belli, & pacis haud immerito inter libros prohibitos relatus est. Castigatur in hanc rem Pufendorffii dictærium.*

**A**Ntequam celeberrimi hujus Auctoris, Operisque ab eodem inscripti, de Jure belli & pacis, varia Protestantium judicia profero, meumque subjicio; rem lectori haud injucundam facturum me arbitror, si de conditione, patria, obituque ab ipso muneribus prius aliquid dixerò: quod etiam de aliis clarioribus-juris naturæ scriptoribus præstare suo loco constitui, in eorum gratiam, qui hujusmodi auctorum sola fere nomina norunt.

Itaque *Hugo Grotius* anno 1583. natus est *Delfis* *Bataviæ* opido, ex nobilibus parentibus, sed *Calviniana* hæresi infectis. Puerili adhuc ætate se non indignum ostendit sui generis nomine, quod *belgica* lingua significat *magnum*. Nam vel novennis jam excellebat arte poetica; quindennis vero *Philosophiæ*, jurisque laurea insignitus fuit. Deinde post biennium cum accessisset ad causas in foro dicendas, primarii *Sindici* dignitate haud multo post *Roterodami* est auctus. Paucis vero post annis, toto *Belgio* in *Gomaristarum*, & *Arminianorum* factiones discisso, cum istis paullo impensius faveret, a factione preva-

lente

lente coniectus in carcerem est, & parum absuit, quin capitali afficeretur supplicio. Veruntamen fidissimæ uxoris *Maria Reigerspergica* industria e manibus inimicorum elapsus, contendit in Galliam; ubi diu *Suedica* legatione sibi concredita emicuit. Tandem *Rostochii* diem clausit extremum anno 1645. Plurima atque eruditissima, quæ lucubraverat, opera immortalæ ubique famam ipsi compararunt. Hic unum commemoro, quod ad præsens attinet institutum, videlicet opus inscriptum *de Jure belli & pacis*, Parisiis hortatu præsertim *Peirescii* confectum. *Multis gravibusque* causis se impulsus ad ejusmodi Num. 28. scriptionem fuisse, asserit in ejusdem prolegomenis, quas sequentibus 29. 30. verbis recenset, & explicat: „ Videbam per Christiana-

„ num orbem, vel barbaris gentibus pudendam bellandi li-

„ centiam: levibus aut nullis de causis ad arma procurri,

„ quibus semel sumtis, nulla jam divini, nulla humani juris

„ reverentiam, quasi plane uno edicto ad omnia scelera emis-

„ so furore. Cujus immanitatis conspectu multi homines mi-

„ nime mali eo venerunt, ut Christiano, cujus disciplina in

„ omnibus hominibus diligendis præcipue consistit, omnia ar-

„ ma interdicerent. . . . Medicina ergo utrisque adhiben-

„ da fuit, tum ne nihil, tum ne omnia crederent licere.

„ Simul & jurisprudentiam, quam antehac in muneribus

„ publicis quanta potui, integritate exercui, nunc quod mihi

„ e patria tot meis laboribus ornata ejecto restabat, privatæ

„ diligentia studio adjuvare volui. Artis formam ei impone-

„ re multi antehac destinarunt, perfecit nemo: neque vero

„ fieri potest, nisi, quod non satis curatum est hætenus, ut ea

„ quæ ex constituto veniunt, a naturalibus recte separentur,

„ Nam naturalia quum semper eadem sint, facile possunt in

„ artem colligi: illa autem, quæ ex constituto veniunt, quum

„ & mutantur, & alibi alia sint; extra artem posita sunt,

„ ut aliæ rerum naturalium perceptiones.... Eo autem ma-

„ gis visum est pretium operæ, quod, ut dixi, totum argu-

„ mentum (*De Jure Belli & Pacis*) tractavit nemo, & qui

„ tractarunt partes, ita tractaverunt, ut multa reliquerint alie-

„ næ industriæ. „.... Hi quidem, qui Summas fecerunt ca- Num. 36.

„ suum, quos vocant, conscientia, ut de aliis rebus, ita & 37.

o: de



„ de bello, de promissis, de juramento, de repressaliis capita  
 „ fecerunt. Vidi & speciales libros de belli jure partim a  
 „ Theologis scriptos .... partim a Doctoribus juris, .... sed  
 „ hi omnes de uberrimo argumento paucissima dixerunt, &  
 „ ita plerique, ut sine ordine quæ naturalis sunt juris, quæ  
 „ divini, quæ gentium, quæ civilis, quæ ex canonibus ve-  
 „ niunt, permiscerent, atque confunderent. „ Hactenus ille.  
 „ Hoc opere, quod primo prodit Parisiis Anno MDCXXV,  
 „ *Restauratoris juris naturalis* nomen apud Protestantes consecu-  
 „ tus est *Grotius*, ob eamque causam summis laudibus ad Cæ-  
 „ lum usque ab ipsis extolli promeruit. Audiantur in primis  
 „ hac de re duo juris naturalis historiographi *Buddeus* & *Thoma-*  
 „ *sus*. „ Fata tandem dedere, inquit ille, *Ugonem Grotium*, il-  
 „ lum juris naturæ *restauratorem* felicissimum, qui restitutæ suo  
 „ nitori hujus Philosophiæ moralis partem gloriam apud lit-  
 „ teratum quacunquē patet, orbem jampridem retulit... Hic  
 „ signum aliquod ad bene de jure naturali sperandum sustu-  
 „ lit, viamque primam ingressus est, quam clarissimi deinceps  
 „ solertissimique viri suis signarunt vestigiis.... Grotio demum  
 „ ingenium, & tanta inter eruditos obtigerat auctoritas, ut  
 „ vel hoc nomine, si quisquam alius, ille sane par esse tam  
 „ arduo operi merito crederetur. „ Audiamus quoque eadem  
 „ de re loquentem *Thomasium*, qui consueto lepore suo parum-  
 „ per nos recreabit. „ Igitur, quum summa inquit, ignoran-  
 „ tia, & confusio, ac suppressio luminis naturalis per aliquot  
 „ seculorum decades inter gentes ethnicas, & Christianas „  
 „ & novissime inter Protestantes (*hoc mirandum*), æque ac Ca-  
 „ tholicos tantas radices egisset, quis quæso prævidere, vel  
 „ ominari potuisset, istam corruptionem, & confusionem  
 „ emendari, ac in ordinem redigi unquam posse; tantum ab-  
 „ est ut sperare potuisset, eam emendationem proxime expe-  
 „ ctandam esse. Sed divinæ providentiæ nihil est impossibile.  
 „ Omnia agit suo, idest debito tempore (*tempus scilicet debitum*  
 „ *erat seculum a Christo nato decimum septimum*). Et ubi error  
 „ summum attigit fastigium, adventus veritatis appropinquat.  
 „ Confusio vero & falsitas per Doctores in Cathedras Ec-  
 „ clesiasticas, & academicas introducta erat : tres facultates

Histor. Jus.  
 Nat. §.  
 XXII.  
 XXIII.

In paullo  
 pleniore  
 Histor.  
 Jur. Nat.  
 Cap. XIV.

aca-

„ academicæ, theologica, juridica, philosophica nugis scholasticis  
 „ erant addictæ. Suscitabat igitur divina Sapientia virum, qui  
 „ neque Doctor Ecclesiasticus, ( *Divina Sapientia profunditatem*  
 „ *attende* ) „ neque academicus esset, qui neque Philoso-  
 „ phiam tanquam professor publicus doceret, simul tamen  
 „ & egregius Theologus, & excellens jurisconsultus, & Phi-  
 „ losophus eximius esset. Propagatum erat malum per ortho-  
 „ doxiam scholasticam, & Theologiam mysticam, ut is, qui  
 „ illud eradicare deberet, nec Scholasticus esset, nec mysticus  
 „ ( *nec ulli inter Christianos secta*, addit Pufendorfius, *saltem ri-*  
 „ *gide addictus* ); interim tamen Scholasticorum doctrinam in-  
 „ telligeret ( *quam quum non intellexerint Pufendorfius, & Thoma-*  
 „ *sus, hinc tanto eam despectui habuere* ); nam mysticos nemo in-  
 „ telligere potest... atque ejus insufficientiam probe cogno-  
 „ sceret. ( *Sed id minime satis fuit.* ) Opus erat Doctore qui jam  
 „ expertus erat persecutionem Scholasticorum ( *attamen Pro-*  
 „ *testantium* ) & qui ab aliis eruditis non Scholasticis ( *Ca-*  
 „ *tholicis tamen* ) ad id opus difficile suscipiendum impellere-  
 „ tur. Scilicet ut ex una parte caute versaretur cum Philo-  
 „ sophia morali Scholasticorum, ne hujus bilem adversus pru-  
 „ dentiam naturalem, & rationalem ex latebris productam  
 „ nimis irritaret; ex altera vero parte non magnopere me-  
 „ tuendum haberet odium scholasticorum, sed in protectione  
 „ potentiarum „ ( *cujus videlicet indigebat multum, ut proferre tuta*  
 „ *posset doctrinas magna ex parte a Scholasticis depromptas* ) „ aliquo  
 „ modo fiduciam poneret. Talis erat vir incomparabilis, &  
 „ nunquam satis laudandus „ ( *satis tamen inepte a Thomasio lau-*  
 „ *datus* ) „ Ugo Grotius. „ Ne quis tamen ex hactenus ab  
 „ ipso dictis in eam sententiam deduceretur, Grotium ita juris  
 „ naturæ restauratorem extitisse, ut illud ad debitam absolu-  
 „ tamque perfectionem omnino perduxerit, adeoque nec sibi,  
 „ nec Pufendorfo in eo perficiendo laudis locus ullus relictus  
 „ esset; paullo post, ejusdem elogium ita ipsi placuit temperare:  
 „ Paucis, Grotius erat instrumentum, quo Divina Sapientia Num. XV.  
 „ utebatur, ut initium faceret tollendæ confusionis adeo  
 „ diuturnæ hominis naturalis, & supernaturalis. Dico *initium*,  
 „ quemadmodum enim divinum Numen pedetentim ex die no-

E

„ ctem,

„ Etiam, & ex nocte diem facit, & inter primas diei horas, &  
 „ meridianam lucem magna pariter differentia est, ( ex aliis  
*Thomasii scriptis patet, in jurisprudentia naturali auroram concessisse*  
*Grotio, Pufendorfo primas diei horas, meridianam sibi lucem reservasse )*  
 „ manet tamen Grotio inventionis primæ laus, & quod aliis  
 „ ad minimum ostenderit viam veras doctrinæ ab erroribus,  
 „ ac falsis separandi. „

*Thomasius* hac in re *Pufendorfi* exemplum secutus est, nam  
 & hic primo loco *Grotium* mire, impenseque commendat; mox  
 vero, ut operis sui *de Jure Natura & Gentium* necessitatem, ac  
 pretium ostendat, ipsum, ejusque opus deprimat, & quidem non  
 modice: *Quantumcunque, ait, ejus viri fama nobis cordi sit; faten-*  
*dum tamen est, non pauca ab ipso esse præterita, quadam levi dunta-*  
*xat brachio tractata, quadam denique admixta, quæ, & ipsum ho-*  
*minem fuisse arguerent. In primis tamen non exiguam nobilissimo ope-*  
*ri labem aspergunt, quæ passim a receptis Ecclesia orthodoxa senten-*  
*tiis diversus abit. Alibi vero asserit, eum, neque in iustæ formæ*  
*artis ( jus naturale ) disposuisse, & præter multa admixta heterodoxa*  
*materiam de bello fusius tractasse, quam in generali disciplina requi-*  
*rebatur. Alios alii in Grotiano opere errores, defectusque inve-*  
*niunt, & carpunt. At nemo iniquius de eo judicium tulit, quam*  
*Claudius Salmasius in Epistola, quam publici juris fecit Thomas*  
*Crenius: „ In philosophicis, inquit, si disputandi solertia spe-*  
 „ Etetur, vix mediocribus par est: nec unquam vidi, qui mi-  
 „ nori cum vi ratiocinetur: id quod testantur scripta ejus, qui-  
 „ bus Rivetus, & Maresius rescripserunt: in studio litterarum  
 „ multos habet pares, & plurimos superiores. In jure quan-  
 „ tum excelluerit, ostendit sparsio florum ad Jus Justinianum.  
 „ Librum ejus de jure belli, ac pacis refutandum suscepit qui-  
 „ dam Professor almæ Juliæ (*Feldenus*) qui amicis aliquot,  
 „ quos vidi, adfirmavit, se ostensurum esse, nullam pagi-  
 „ nam vacare insignibus erratis. „ Judicium hoc *Salmasii* quam  
 longissime distat a sententia *Gerardi Vossii*, qui *Grotium* litterarii  
 orbis miraculum, alterumque terræ *Batava*, cum magno *Erasmo* lu-  
 men, appellat, quo nihil nunc undique eruditius, vel sol vi-  
 deat, vel solum sustineat. Hinc merito, ut ego quidem cen-  
 seo, *Buddeus* quorundam parum recta in *Grotium* judicia invi-

Præf. oper.  
major.

Specim.  
controv.  
cap. IV.  
S. 22.

Tom. I.  
Animadv.  
Phil. & Hi-  
stor. p. 22.

Tab. III. de  
h. flor. lat.

invidiæ tribuit in citata historia. Nanque *Grotium* fuisse vi. s. XXVII  
 tum præcellentis ingenio præditum, ac reipsa doctissimum, &  
 eruditissimum, haud dubito: librumque ejus esse præclarum  
 opus, demptis erroribus contra fidem, lubentissime fateor.  
 Attamen non idcirco *Juris naturalis restauratorem*, multoque  
 minus *conditorem* dici posse, contendo.

Primo enim non restauratur, nisi quod antea perierat, vel  
 destructum, corruptumque est: at vero jus naturale tum apud  
 vetustos Ecclesiæ Patres, tum apud sequentium seculorum ca-  
 tholicos Doctores indefinenter viguit, quemadmodum supe-  
 rius demonstratum est. Saltem illud aliquando desuisse, aut  
 fuisse corruptum, aut generatim ignoratum, nondum Protestantes  
 probavere, nec unquam, licet omnes exerant vires, probabunt.

Insuper, quomodo naturalis *Juris Restaurator* dicendus est  
*Grotius*, aut *Reformator*, qui nequidem jus naturale data ope-  
 ra unquam tradere aggressus est? Nam quod *Boecterus* ait, eum  
 juris naturalis systema integrum conscribere sibi proposuisse,  
 licet sub modestiore titulo de *Jure belli ac pacis*, refellitur ex  
 ipsomet *Grotio*: disertis enim verbis in prolegomenis declarat,  
 sibi in animo fuisse, *ius illud conscribere, quod inter populos plures,* loco cit.  
*aut populorum rectores intercedit;* (quod vocatur jus Gentium)  
 eo quod illud attigerint pauci, certo autem ordine tractavit hacten-  
 us nemo, quum tamen id fieri intersit humani generis. Igitur dun-  
 taxat juris prudentiæ universalis partem, quæ versatur circa  
 bellum, & pacem (ut titulus ipse præferebat), sibi tractandam  
 assumit Auctor iste: quod & clarissime liquet ex sequenti-  
 bus ejus verbis: *Quod si qui vera justitiæ sacerdotes naturalis,* & Num. 31. 32.  
*perpetuæ jurisprudentiæ partes tractandas susciperent... alius qui-  
 dem de legibus, alius de tributis, alius de judicium officio &c. posset  
 deinde ex omnibus partibus collectis corpus juris (universalis) con-  
 fici. Nos certe quam viam ineundam censeremus, re ipsa potius, quam  
 verbis ostendimus in hoc opere, quod PARTEM Jurisprudentiæ longe  
 nobilissimam continet. Quod vero partem hanc adeo fuisse, ac  
 pingui minerva tractaverit, ut modum quibusdam excessisse  
 videatur, id efficere potuit, ut aliqui minus attento animo  
 opus illud evolventes, integrum complecti juris naturalis sy-  
 stema, sibi persuaderent.*

E 2

Tertio,

Tertio, quæ de jure naturali pro data sibi opportunitate operi suo inseruit Grotius, ea ex Scholasticis Doctoribus desumpsit omnia: quod nemo, nisi qui aut ipsius, aut Scholasticorum doctrinam ignoraverit, potest, inficias ire. Id ex parte saltem viderunt nonnulli ex Protestantibus jurisconsulti, ex quo nimium illi studium Scholasticorum frequenter exprobrant, atque etiam Pufendorfus animadvertit, eum *sectæ Romanæ addi-*  
 in Præfat. *Etos Doctores magno agmine advocare gaudere.* Interim tamen ille nimio hoc Scholasticorum studio eam sibi gloriam comparavit, quam ei postmodum invidere multi, consecutus est nemo. At vero invidia plenum Restauratoris titulum homini aliena colligenti quis jure meritoque concesserit? Honorem porro hunc in eum minime quadrare & sincere agnovit, & eadem, qua nos, ratione probavit Joannes Jacobus Schmaufius Gotingæ ordinarius Juris Professor in *historia juris naturæ*, quam exhibet lib. 1. *Novi systematis* sui ejusdem Juris, quod germanice conscripsit, ediditque An. MDCCLIV. *Alterum de Ugone Grotio præjudicium* (verba ejus germanica latine reddo) *in*  
 s. XXI. *vo situm est, quod is Jus naturæ novum tradiderit, atque a Scholasticorum gryllis purgaverit, adeoque ut hujus disciplina reformator, & restaurator habendus sit: quum potius quidquid de jure naturæ profert nihil aliud sit, quam vetus Scholasticorum doctrina.* Allatis deinde præcipuis hac de re Grotiana doctrinæ capitibus, subdit: *hec omnia in fufioribus excerptis, quæ ex veteribus recentioribusque Scholasticis supra tradidimus, reperiri possunt.*

An ne vero nihil omnino novi in celeberrimo suo opere habet Grotius? Juvat huic quæsito ex *Salmasio* haud suspecto iudice respondere. „ Quod in *Grotiano* opere, ait ille, velut novum haberi potest in eo consistit, 1. quod jura belli ad  
 „ certa principia, normamque revocare satageret, quum alias  
 „ apud plurimos tum veteres, tum recentes (*non sane catholicos*)  
 „ perversa opinio invaluisset, inter bella juri locum nullum esse,  
 „ & inter arma leges filere debere... 2. Quod præter jus divinum positivum universale, de quo tamen Scholastici jampridem disseruerant, pro fundamento in decidendis liberrarum gentium controversiis usurpaverit, illudque accuratius, quam ante factum fuisset, discusserrit. 3. Quod  
 „ ipse

„ ipse primus jus gentium ad certa principia, nempe ad con-  
 „ sensum tacitum, & pacta tacita moratorum gentium rede-  
 „ gerit, cujus rei nemo ante sollicitus fuit. 4. Quod *jus pu-*  
 „ *blicum universale* fufius, quam huc usque ab Aristotele ejus-  
 „ que Commentatoribus factum, ad decidendas controversias  
 „ de jure belli & pacis applicaverit. Ex his patet, Grotium  
 „ juxta quadruplex jus, nempe *divinum naturale, divinum posi-*  
 „ *tivum universale, jus Gentium, & jus publicum universale* ma-  
 „ teriam de jure belli & pacis pertractasse: quæ omnia jura  
 „ diversa inter se sunt, eademque ut diversa consideravit „  
 Hæc quemadmodum non levem Grotio ejusque operi existima-  
 tionem conciliant, ita satis certe non sunt, ut *Restauratoris ju-*  
*ris naturalis* laudem eidem vindicare possint. Opus igitur il-  
 lud, si quo ad præcipuum scopum suum spectetur, præcla-  
 rum, ut diximus, est. Nihil tamen scelus a Romana *S. Of-*  
*ficii* Congregatione ob errores, quos continet contra Fidem,  
 relatus est inter libros prohibitos die IV. Februarii Anno  
 MDCXXXVII. *Quam severitatem forte non expectasset Grotius,*  
 inquit Buddeus, *qui multa Romana Ecclesia placita etiam hoc ipso*  
*in opere, non sine aliorum indignatione, comprobavit.* At verò si id  
 minime expectavit Grotius, erravit sane; multoque magis er-  
 ravit Buddeus, qui hoc Ecclesiæ judicium *severitatem* vocat:  
 nam veram Ecclesiam non decet ullos dissimulare errores,  
 propterea quod aliqui fortasse in ejus gratiam rejecti sint, &  
 emendati: quanquam puram, putamque fabulam puto, quod  
 ait Buddeus, alique, Grotium in gratiam Pontificis, & Romanæ  
 Ecclesiæ plura silentio præteriisse, aut aliter ac sentiret, locu-  
 tum esse.

Histor. Jar.  
 Natur. 6. 1  
 XXIV.

At longe iniquius de Romana Grotiani operis prohibitione,  
 sive condemnatione loquitur Pufendorfius. *A Pontificis,* in-  
 quit, *est inter libros prohibitos relatum, non tam ob ea, quæ ipso-*  
*rum placitis circa Religionem dissona continet, quam quia in univer-*  
*sum solidior Philosophia moralis rationibus Regni tenebrarum adver-*  
*satur.* Sic iste plane inurbanus Auctor, ne acerbius quid di-  
 cam. At quænam, rogo, solidior moralis doctrina in Grotiano  
 opere continetur, quæ Ecclesiæ Romanæ rationibus adversetur,  
 quum ferme quæ in illud contulit, omnia ex Catholicis,  
 Scho-

De jur.  
 Nat. ac  
 Gent. in  
 præfac.

Scholasticisque (quos vel ipso *Pufendorfio*, teste *pleno advocat agmine*) Doctoribus hauserit? An ne fortassis laudabilis *Grotii* scopus frænum aliquod injiciendi bellantium furori Ecclesiæ Romanæ potuit displicere? Quasi vero illa nimiam effrænemque in bello gerendo licentiam summopere non improbareret, damnaretque. Nulli itaque dubium esse debet, quidquid crocitet inurbanus hic Scriptor, opus illud ob errores circa fidem unice fuisse proscriptum.

*Sed facile fuisset*, ait ipse, *medicinam facere resectis materiis Theologicis, sicuti a nostratibus factum est, qui contenti errores non rasset, veris debitam estimationem ideo non detraxerunt*. At quis est iste, qui Ecclesiæ officia, & modum præscribere audeat? Ad ipsam spectat monere fideles, ut caveant a veneno in libris latente (quod facere solet librærum prohibitione): munus est vero illorum, qui iis uti quomodocunque innoxie voluerint, (neque enim legendi facultas idoneis & sapientibus denegatur) bona a malis, vera a falsis secernere, unamque ab alia materiam pro opportunitate separare. Sed hæc ad retundendam hujus Auctoris hac in re petulantiam satis.

## C A P U T VI.

*Joannes Seldenus* baud inutili labore *juri naturæ ex Hebræorum traditione explicando* se addixit: hac tamen ratione illud in toto non posuit: immo in *Noachidarum præceptis enumerandis, explicandisque aliquantulum a veritate deflexit*.

*Joannes Seldenus* natione Anglus prodiit in lucem *Salvingni* in *Subsexia* anno 1584. Die 16. Decembris. Vir fuit omnieruditione clarus, præcipue vero ita in jure suæ nationis excelluit, ut vulgo diceretur *magnus doctrinæ Anglicanæ dictator*. Migravit e vita anno 1654., postquam eximia Patriæ suæ munera summo omnium plausu obiisset. Plurima diversi generis opera lucubravit, quæ simul collecta prodierunt in lucem anno 1726. tribus tomis in folio, editionem procurante  *Davide Wilkinsio*. Opus, quod ad rem nostram spectat, inscribitur: *De jure naturali & Gentium juxta disciplinam Hebræorum*:  
quo

quo in opere jus naturæ ex Hebræorum traditione explicare contendit. Hoc eruditissimum opus in compendium redegit *Franciscus Buddeus*. In eo *Seldenus* fundamenti loco statuit cum Hebræis naturalia præcepta, saltem præcipua, primum *Adamo*, deinde *Noacho* tradita ab ipso Deo fuisse. *Noachum* vero eadem docuisse Filios, quemadmodum & filios suos ante docuerat *Adamus*: quo effectum est, ut perenni traditione transmissa indefinenter fuerint a parentibus in filios, atque nepotes, adeoque in totum manaverint orbem, cum omnes *Noachides* essent, hoc est a *Noacho*, tanquam ab unico fonte, post *Adamum* descenderent. At Hebræi nomine *Noachidarum* non omnes homines, sed Gentiles duntaxat, seu ceteras gentes a se diversas intelligunt. Cum enim Hebræi nomen sibi proprium adscivissent, quod commune omnibus erat, ceteris reliquerunt. Hinc præcepta illa, quæ omnes omnino obligant, & quæ propterea juris naturæ & gentium dicuntur, *Noachidarum præcepta* ab eisdem vocantur. Hæc vero *Seldenus* ex doctrina Hebræorum ad numerum septenarium redigit; quæ omnia negativa sunt: I. nempe de *cultu extraneo*; quo idolatria, omneque superstitionis genus prohibetur. II. de *maledictione Nominis sanctissimi*; quo omnis blasphemia, seu divini Nominis profanatio vetatur. III. de *effusione sanguinis*, quo homicidium interdicitur, & quælibet mutilatio. IV. de *revelatione turpitudinis*; quo prohibetur adulterium, fornicatio, omnisque impudicitia. V. de *furto & rapina*. VI. de *Judiciis*, seu regimine forensi, & obedientia civili. VII. de *membro animalis viventis non comedendo*. Jam vero *Seldenum* hac in re non inutiliter laborasse, facile demonstratur.

Hebræorum enim gens dubio procul in eo Gentilibus præstat, quod ad plura secula fuerit populus Dei electus, magistrosque habuerit Patriarchas, atque Prophetas. Quum itaque maxime utile a sapientibus omnibus censeatur ad juris naturæ confirmanda præcepta, quarumcunque præsertim politiorum Gentium traditionem colligere, inutilis reputari *Seldeni* labor non potest, qui præstantissimæ nationis traditionem, atque doctrinam quo ad ea, quæ de jure naturæ ac gentium censeantur, colligere, & in apertum producere aggressus est.

Hæc



Hac tamen ratione jus naturæ ac gentium in tuto ipse non posuit. Neque enim I. demonstrare unquam potest, quanta fuerit apud Hebræos vetustas hujusmodi traditionis: nam qui eam primum litteris consignarunt, aliquot post Christum natum seculis floruerunt. II. Traditio unius Nationis, licet præstantissimæ, haud satis esse videtur ad veritatem aliquam ponendam extra omnem dubitationis aleam, modo non supponatur divinitus inspirata. III. Quum Hebræorum Rabbini veris traditionibus plures etiam fabulas soleant immiscere, hinc parum firma est hac etiam in re eorum auctoritas: neque enim potuit Seldenus certissime scire, an quidpiam illi proprio Marte addiderint traditionibus vetustis. Et reipsa quidem unum ex iis capitibus non recte se habere, mox dicemus, IV. Disciplina hujusmodi imperfecta est; tum quod nullum exhibet principium certum, ac evidens, quo peculiaria præcepta deduci queant; tum quia præcepta ferme proponit tantummodo *negantia*: ut, *non exercebis cultum extraneum, seu non coles Deos alienos: non effundes sanguinem: non revelabis turpitudinem* &c. At vero præcipuum naturale præceptum, nimirum de amore, & cultu Dei, est *affirmans*: & generatim prima juris naturalis præcepta *affirmantia* censenda sunt, & *præcipientia*, quum omnis negatio in affirmatione fundetur. V. Seldenus Rabbiorum auctoritate contentus esse non debebat; sed illorum præceptorum convenientia cum naturali ratione demonstranda erat. Si vero auctoritate sola niti mallebat, fatius illi fuisset, ea præcepta ex *Jobi* libro (ubi excepto ultimo, clare satis apparent) quam ex *Rabbiorum* traditione deducere.

Erravit demum cum *Rabbini* Seldenus dum statuit ultimum præceptum, quo esus sanguinis prohibetur; quasi illud ad *Noachidas*, seu ad gentes omnes pertineret, adeoque foret quoque de jure naturæ. Nam istud ad Hebræos tantummodo pertinuisse, satis aperte colligitur ex *Deuteronomio*, ubi Deus præcipit Israelitis: (a) *Quidquid morticinum, seu absque sanguinis*

(a) לא תאכלו כל בבלה לגר אשר בשעריך תתננה ואכלה אי  
מכר לגבר ב' עם קדוש אתה ליהיה אלהיך:

niseffusione mortuum est, *ne vescamini ex eo. Peregrino, qui intra portas tuas est, da ut comedat, aut vende ei, quia tu populus sanctus Dei tui es.* An vero ita Deus præcepisset, si sanguinis; qui in morticino remanet, esus vetitus fuisset etiam Gentilibus; & non potius omne morticinum, quod a nemine innoxie comedi posset, abjiciendum, edixisset, ut aut tempore putresceret, aut bestix agri illud devorarent?

Contra hoc tamen obiicere quis posset illud Geneseos; ubi <sup>Cap. IX.</sup> Dominus *benedicens Noe, & Filiis ejus, quum illis in cibum concessisset omne, quod movetur, & vivit, sive animalia omnia, subdit: (a) excepto quod carnem cum sanguine non comedetis.* Quod quidem præceptum direxit Deus ad omnes Filios Noe, adeoque ad omnes omnino homines; quum omnes a filiis Noe prognati sint.

Verum hæc objectio, utut speciosa sit, movere tamen neminem debet. Etenim I. certum est, hocce præceptum juris naturæ non esse, alioqui nunquam abrogari potuisset: abrogatum est autem, fatente *Seldeno* ipso, quidquid Hebræi contra sentiant. II. Hoc præceptum, si tamen verum præceptum dicendum est (nam hac de re ambigunt multi) ex Dei intentione vel universale non fuit; vel non certe perpetuum, sed ad tempus, donec videlicet populum sibi peculiarem elegisset, eique peculiarem legem imponeret. Cujus quidem rei ratio est, quod quum hujuscemodi præceptum juris naturæ non esset, eo supernaturale aliquid spectabatur, venturi nempe *Messia* Mysterium. Rem ita se habere vel ex eo satis evincitur, quod Deus *Mosaicam* legem *Israelitico* populo imponens, ei quidem de hujuscemodi abstinentia innovavit præceptum: at ceteras Gentes ab eo liberarum asseruit, ut patet ex allato *Deuteronomii* textu; in quo præsertim ea verba notanda sunt, quibus rationem videtur adferre, cur populo *Israelitico* esum sanguinis interdiceret, quem ceteris populis permittebat; nempe quia *tu Populus sanctus Dei es.* Perperam itaque enumeravit *Seldenus Noachidarum* præcepta: ut alia hic parerga silentio præteream.

CA-

(a) אך בשר בנפשו דמו לא תאכלו:  
F

## C A P U T VII.

Joannes Georgius Wagnerus, *aliique Protestantes Thomam Hobbesium inter instauratores juris naturæ perperam, & injuria recensent. Plus a quo etiam ille a Pufendorffio laudatur.*

**T**homas Hobbius, vel Hobbefius Malmensburii in Anglia natus est anno 1589. Ejus Mater, audito Hispanorum adventu, perterrita eundem ante consuetum tempus peperisse dicitur. Cum primum illi per ætatem licuit, addiscendis præsertim orientalibus linguis operam dedit maximo sane profectum: tum Philosophiam, & Mathematicas disciplinas excoluit; quibus omnibus studiis maximam præsetulit perspicacitatem ingenii. Erudiendis nobilibus adolescentulis omnem fere vitam transegit, nulla dignitate insignitus. Ut vero patriæ suæ tumultus, turbasque declinaret, profectus in Galliam diuturna *Gassendi, Merfenii*, aliorumque doctissimorum virorum familiaritate usus est. Deinde reversus in Angliam *Carolo II.* Regi acceptissimus fuit: aliosque quamplures sua morum suavitate, exteriorique probitate amicitia sibi devinxit; sed plures etiam offendit, multorumque in se odium concitavit ob nimiam opinandi licentiam. Obiit anno 1679. ætate valde provecta. De re nostra duplex conscripsit opus, alterum *de Cive*: alterum *Leviathan*, seu *de materia, forma, & potestate Civitatis Ecclesiastica, & civilis* inscriptum. Primum lucem aspexit anno 1646. alterum 1651, utrumque vero simul editum *Amstelodami* anno 1668., qua ego editione utor. In hoc duplici opere ejusmodi tradit jus naturæ, quod *expressus humana malitia* succus dici posse videatur. Pro fundamento enim sui juris statuit *malitiam universalem*. Ex quo vel solo conjicere licet, quam immerito juris naturæ restauratoribus accenseatur.

Sed insuper, quis eum de jure naturali benemeritum putet, qui funditus jus idem evertit? Porro talis haberi debet Hobbefius, utpote qui Dei existentiam (quæ primum est juris naturalis fundamentum) tametsi verbis videatur admittere, re tamen ipsa de medio tollit. En enim absolutissimi Athei syllogif-

logismum: *quidquid nec corpus, neque accidens corporis est, id nequaquam existit: Deus non est neque corpus, neque corporis modus: igitur non existit.* Profecto ille pluribus in locis duas primas hujus syllogismi propositiones nititur demonstrare: execrandam tamen conclusionem negat, pernegatque (qua fide, qui sapiunt, judicent); contenditque, eos, qui Deum negant, peccatum maximum perpetrare; quod tamen, si ipsum audimus referri debet ad peccata imprudentia: unde Deum negare ex *Hobbesio* nihil aliud est, quam *imprudencia*, quantumvis maxima. At ipse est sane *imprudensissimus*, dum ab *Atheorum* numero eximendum se putat, licet ea principia statuat, quæ si vera esse supponantur, Deum plane non existere conficiunt; cujusmodi sunt præmissæ allati syllogismi propositiones. At vero priorem ex illis propositionibus diserte tradit in *Leviathan* ubi ait: *corpus & substantia idem significant, ut proinde vox composita substantia incorporea est significans aque, ac si quis diceret corpus incorporeum &c.* Antea vero in exemplum terminorum, quorum significationes inconsistentes sunt, assumserat *corpus incorporeum, vel quod idem est, substantia incorporea.* In *Tractatu* autem de Corpore hæc habet: *Nam quod quis quidquam... a substantia incorporea... moveri, aut produci dixerit; nequicquam dictum erit.* Minorem vero propositionem, nimirum *Deum non esse corpus* diserte videtur docere *Hobbesius* in libro de *Cive*, ubi negat, Deo tribui posse, quæ corporis propria sunt, videlicet *figuram, motum, situm &c.* Nihilo tamen minus in *Appendice ad Leviathan* diserte affirmat, Deum esse corpus, idque *Tertulliani* auctoritate confirmat. Verum alibi dixerat, *Philosophos, qui ipsum Mundum, vel Mundi animam (idest partem) dixerunt esse Deum, indigne de Deo locutos esse; nec enim (subdit) ei esse attribuunt, sed omnino esse negant: nam per nomen illud Deus intelligitur Mundi causa: dicentes autem Mundum esse Deum, dicunt, nullam esse ejus causam, hoc est Deum non esse.* Si igitur *Hobbesius* Deum esse corpus alicubi docet, nonne vel eo ipso asserit, Deum esse vel *Mundi partem, vel Mundum ipsum, præsertim cum alibi doceat, non dici proprie corpus, quod non sit totius universi aliqua pars, vel partium aggregatum?* Ex his omnibus facile revinci potest *Hobbesius* de pernegata ab ipso sin verbis tenus, necessaria sal-

De Cive  
c. XIV.  
§. 19.

Cap. xxxiv.

Cap. IV.

Part. IV.  
Cap ult.Cap. XV.  
§. 14.

Cap. III.

De Cive  
Cap. XV.  
§. 14.Lev. loc.  
cit. in  
Not.

tem consecutione doctrinæ, supremi Numinis extantia. Præclarus sane Juris Naturæ Restaurator!

Quum tamen ille, suis licet reluctantibus principiis, multoties Dei extantiam diserte fateatur, atque præterea ipsius vitæ Scriptor eum ab *Atbeismi* nota (quæ nonnunquam nimis facile viris paullo liberius sentientibus, aut loquentibus affingitur) liberare nitatur, nos hac in re ulterius insistendum non esse, putamus. Verum enim vero pessime de jure Naturæ eum scripsisse, demonstrant alia gravissima errata, quæ inferius referenda, & refellenda occurrent. Commemorare hic sufficiat nonnulla ex perniciosissimis, & impiis, quæ statuit ipse, principiis. Nimirum I. Statum hominis naturalem esse *statum belli ob jus omnium in omnia*. II. Summorum imperantium statum esse *naturalem*, hoc est *hostilem*. III. *Jus naturale sanctum* sese protendere, quantum se vires extendunt. IV. Justitiam nil aliud esse, quam *pactorum custodiam*. V. In *Ratiocinatione falsa*, seu in *stultitia hominum non videntium*, quæ necessaria sunt ad *conservationem propriam*, omnem consistere legum naturalium violationem. VI. Non esse medium aliquod melius sese conservandi, quam alios præoccupare, ac de medio tollere. VII. Voluntatem Imperantis regulam esse *boni & mali, iusti & injusti*. VIII. Imperantis potestatem esse indefinitam, seu nullis terminis circumscriptam. IX. A subditis deberi imperantibus obedientiam absolutam, seu nulla ratione limitatam. X. Ecclesiam non esse distinctam a statu politico &c. Ex quibus quam absurda consequantur consecutaria, nemo non videt. Et quidem si *Hobbesianis* hisce principiis hæreamus, nec erit amplius ulla Religio, neque cuiquam aut securitas, aut certa justitia; atque ut uno omnia verbo complectar, Mundus ipse perpetuis, & indefinentibus conflagrabit bellis, donec humanum genus integre destruat. Atque hoc est vero jus naturæ restaurare, & illustrare, & non potius funditus evertere?

Ceterum ipsi etiam Protestantes cordatiores Auctoris hujus improbitatem & agnoverunt, & execrati sunt; quanquam alii ita crassiores ejus errores improbant, ut eum & laudibus simul efferant, & summam, præsertim quod attinet ad *penitentiam Politicam*, existimationem concilient: ex quo demum illud

con-

consequitur, ut ab iis politicis viris, quorum non multum de pietate ac religione interest, avidissime legatur: quod quidem inter cetera hujus seculi infortunia connumerandum est: quanta enim inde proficiscantur mala, experientia ipsa, heu nimis! docet. Sunt vero, qui etsi ingenii multum in *Hobbesio* agnoscant; (neque hanc ei laudem quispiam jure inviderit) illum tamen aliis pluribus, qui eodem, quo ille, in genere scripserunt, inferiorem fateantur. *Leibnitius* enim ingeniorum profecto idoneus æstimator, quemadmodum *Cartesium* *Bacono*, ita *Hobbesium* *Thomas Campanella* Patria Neapolitano e *Predicatorum* Familia summe inferiorem pronunciare non dubitavit. *Quid Cartesio*, ait, in *Physicis*, *Hobbio* in *Moralibus* acutius? At si ille *Bacono*, hic *Campanella* comparetur, apparet, illos bumi repere, bos magnitudine cogitationum, consiliorum, immo destinationum assurgere in nubes, ac pene humana potentia paria moliri. Quod itaque nonnulli eum omnibus præferant, & tanquam ingeniorum phœnicem deprædicent, non nisi ipsius doctrinæ impietas id efficere potuit, qua sefe perverfis Politicis, qui omnia metiuntur sola utilitate, quam maxime commendavit.

In otio Hannover. P. 162.

Inter eos porro, qui plus æquo extulerunt *Hobbesium*, eumque majore, quam par erat, in pretio habuerunt, *Pufendorfius* numeratur. *Thomas Hobbes*, inquit, in operibus suis ad civilem scientiam spectantibus (adeoque præsertim in libro de *Cive*, & *Leviathane*) plurima habet quantivis pretii, & nemo cui rerum ejusmodi est intellectus, negaverit, tam profunde ipsum societatis humanæ, & civilis compagem rimatum fuisse, ut pauci priorum cum ipso comparari queant. An in *Hobbesium*, qui jus naturæ principis suis perverfissimis funditus evertit, laus hæc quadrare possit, judicent qui sunt ab omni partium studio alieni. Fatetur tamen *Pufendorfius*, illum interdum aberrasse a vero: at exinde quoque occasionem arripit ipsum commendandi. Nam qua, inquit, a vero aberrat, occasionem ad talia meditanda suggerit, quæ fortasse alias nemini in mentem venissent. Fatetur etiam, ipsum peculiaria sibi, & horrida dogmata finxisse in Religione; quasi non idem in jure quoque *Naturali* præstitisset. An non enim horrida sunt, quæ cudit, dogmata de jure omnium in omnia, & bello omnium in omnes in statu naturali; de statu hostili civitatum omnium; de iusto & equo pendente a

Præf. ad Lect.

volunt-

*voluntate Principum; & alia hujusmodi, quæ & jus naturale penitus proscindunt, & extremam humanæ Reipublicæ perniciem ingerunt, aut saltem ingerere aptissima sunt? At hæc tamen Pufendorfo affectu nimio erga Hobbesium occupato fortasse visa sunt levia. Hinc, cum dissimulare nequiret, cum apud multos non citra rationem sui aversionem excitasse; subdit tamen, non raro contingere, ut ab illis maximo cum supercilio condemnentur, a quibus minime lectus fuit, aut intellectus; quasi vero quo magis legitur, ac penitus intelligitur, non eo majore execratione dignissimus reperiatur. Verum de nimio Pufendorfi in Hobbesium studio hic ne plura; nam alia Capite sequente dicenda sunt.*

At hic præterire non possum, etiam Gassendum Virum ceteroqui Catholicum, Hobbesii librum plus æquo commendasse. Etenim in Epistola ad *Samuelem Sorberium* librum illum vocat *non vulgarem, dignumque, qui omnium, qui altiora sapiunt, manibus seratur*. Sed (ut rectissime observat vir clarissimus *Antonius Genuensis*) „ accuratius de eo populares sui judicarunt, „ quibus scilicet Auctoris scopus notior erat. *Samuel Parkerus* „ *Disp. 1. de Deo, & Providentia* contendit, *Hobbesium* nil „ nobis aliud attulisse nisi quæ apud veteres in *Epicuro* re- „ prehensa invenimus. *Ricardus* vero *Cumberlandus* ex insti- „ tuto illum, & docte confutavit in opere celebratissimo *de* „ *legibus naturæ*. *Becherus* velut imperitum earum rerum, „ quas de moribus scripsit, accusat, ejusque nefaria dogmata „ paucis exprimit: *Justum, inquit, & injustum perperam æstimat:* „ *Legem male definit: Principem impie solvit lege: Civitatem, quam* „ *adornat, aut deformat, aut evertit. Paſtorum Religione non mul-* „ *tum irangitur.* „ *Quid pestilentius (merito concludit vir Doctis-* „ *simus) in hominum societatem iruebi potest?*

Elem. Met.  
Tom. IV.  
de Princ.  
Leg Natur.  
cap. V. §. 1.

## CA-

(a) *Quam dirum fuerit hoc bellum, quantaque acerbitate, & quidem pariternique, pugnatum sit, colligere licet vel ex inscriptione unius scripti, quo Beckmannus hoc bellum Pufendorfo indixit. Eum refert Mascovius ipse, ac ita se habet: Nicolai Beckmanni legitima defensio contra Magistri Samuelis Pufendorfi execrabiles fictitias calumnias, quibus illum*

*contra omnem veritatem & justitiam, ut carnatus diabolus & singularis mendaciorum artifex per fictitia sua entia moralia (diabolica puto) toti honesto, & erudito orbi malitiose, & ignominiose exponere voluit. Naturalis sive brutalis & gentilis Pufendorfi spiritus usque adeo enormiter se exserit, & perversa operatur, ut nec diabolus nec infernum, nec vitam æternam dari*

## C A P U T VIII.

*Quamquam Pufendorffii Opus de jure Naturæ & Gentium omnino contemnendum non fit, neque omni fit laude fraudandum; haud magnopere tamen de illius præstantia præsumendum; neque Auctor ipse admodum benemeritus de jure natura censendus est.*

**S**amuel Pufendorffius Floehæ, quæ pagus est Misnia haud procul ab oppido Kemnitio natus ex Elia Pufendorffio verbi Dei, ut vocant, ministro, ejusque cura ac studio literis, bonisque artibus imbutus est. Occasione belli inter Danos, & Svecos detentus in carcere composuit, seu potius in compendium redegit ex Hugone Grotio, & Thoma Hobbesio, nonnullis a se additis, vel demptis, *elementa jurisprudentiæ universalis*. Hoc compendium Haga comitum, quo ipse commigraverat, editum est, & Carolo Ludovico Electori Palatino dicatum. Deinde a Rege Carolo in Sveciam accitus jus publice docuit Lundini Scanonum, ubi celebre opus de *jure naturæ & gentium* lucubravit, & editit anno 1672. quod postea breviter contraxit, inscripsitque: *de officio hominis & civis*. Sub idem tempus inter Pufendorffium, ejusque collegas *acre bellum litterarium exarsit* (utor Mascovii verbis) *quod per XIV. annos pari utrinque acerbitate gestum est.* (a) Inde vocatus Holmiam Consiliarii, atque Historici regii aliquandiu munere functus est. Berolinum postea accersitus conscripsit historiam *Friderici Wilhelmi M.* Electoris Brandenburgici: atque hoc etiam in genere haud mediocrem sibi famam comparavit. Postremo a Sveciæ Rege ad *Dynastæ*, seu *Liberi Baronis*, ut vocant, dignitatem evectus, paullo post obiit Berolini anno 1694.

In præfat.  
ad eius  
edit. 22.  
1744

Protestantes Germani summis auctorem hunc, ejusque ope-

ra

*dari impie credat, & dum omnem actionem humanam statuat esse indifferentem, boni ac mali nec præmium, nec penam futuram: hoc tamen pro satyrico suo ingenio firmiter credit, si viris honestis & proximo suo audacter & malitiose calumniatur, quod semper aliquid fecis, sive mendacii in animis legentium hæreat. Impressum*

Anno 1617. Si par fuit utrinque acerbitas, quomodo responderit Pufendorffius, facile est conjectari: qui vero id plenius perspectum habere desiderat, adeat, & evolvat ejus *Eriden Scandicam*; quo nomine complexus est varia opuscula, quæ contra adversarios suos conscripsit.



Hist. Jur.  
Natur. 5.  
XXXIII.

Hist. Jur.  
Natur.  
Cap. VI.  
n. 14.

Loc. cit.

s. EXCI.

s. XXXI.

ra passim laudibus efferunt. *Buddeus* eum *virum perspicacissimum*, vocat, aitque, *ita magnorum virosum vestigia feliciter pressisse, ut parum absuerit, quin superaret ipsum Grotium: exemplum saltem clarius, una cum Hobbesio præiisse ceteris, qua vera ratio esset perficiendi, perpoliendique Juris naturalis.* *Thomasius* vero asserit, ipsum *jus natura & gentium in justam formam artis primum redegisse, quod ante eum, subdit, tentaverat quidem Grotius, sed non perfecerat.* *Hartvvigus* opus ejus *absolutissimum, & opere Grotii incomparabiliter excellentius, deprædicat.* *Gottfridus Mascovius* affirmare non dubitat, eum *principatum fere inter Scriptores de Jure natura adeptum esse.* *Joannes Lokius* in tractatu de educatione puerorum *Pufendorffii* opus præfert tum libro *Ciceronis de officiis*, tum operi *Grotii de Jure Belli & Pacis.* Similiter *Joannes Clericus* in libro cui *Parrhasiana* titulum fecit, parvum *Pufendorffii* opus de *Officio hominis, & civis* commendat velut *admirabile ob principia generalia; in eoque, ait, magna cum claritate, & ordine prædi fundamenta Moralis, Politicæ, & Jurisprudentiæ.* *Barbeyracus* in Præfatione Gallicæ versionis suæ quemadmodum *Grotianum* opus *Pufendorffiano* styli elegantia, & eruditione præferendum, ita quoad cetera eodem inferior esse decernit.

Hæc magnifica *Pufendorffii* ejusque operis encomia non omni ex parte falsa esse, ultro fatemur. Et sane, nemo illi, ut puto, gloriam merito inviderit, quod systema methodicum integri juris naturalis dederit primus (quum *Grotius* partem tantummodo sibi illustrandam assumerit), & quod in opus suum haud pauca non solum vera, sed & utilia congeserit. Contendo tamen, non multum de illius perfectione operis præsumendum: quod ita planum facio,

De

(a) *Joannes Lochius* Lib. IV, cap. III. s. 2. *Minime, ait, sperandum magnum profectum aliquem in morali scientia, quousque homines æstimatione divitiarum, aut potentiæ cupidine movebantur ad amplectendas sententias præsentis temporis consuetudine receptas, & ad conquirendas rationes, quibus earum tegant deformitatem.* Bene quidem: sed addere debuisset, multo minorem sperandum esse profectum, quum homines æstimationis, divitiarum,

aut potentiæ cupidine movebantur ad contradicendum receptis sententiis, & ad conquirendas rationes, quibus earum veritatem obtegant (neque enim ambigi potest ex receptis sententiis plures esse veras) & ut semel prolata præfractæ tueantur.

(b) Dum hoc in *Pufendorffio* notat *Mascovius*, videtur fidem non habuisse verbis ejus, quibus in præfatione ita de se profitetur: *neque vero ea est mihi superbia,*

De illius operis præstantia, & perfectione non magnopere præsumendum, cujus Auctor minus veritatis studiosus, parumque fidus amicus fuisse convincitur. Hujusmodi vero est *Pufendorfius*, quippe quem præjudiciis, & affectionibus, quo nihil detegendæ veritati infestius esse potest, nimium fuisse addictum fatetur, testaturque vel ipsius laudator *Mascovius*. Hic enim in eo notat, primo pag. XI. nimium *Hobbessii*, perverfissimi scilicet Auctoris, amorem (cujus etiam lectione *depravatum judicium* ipsius asserit). Secundo, *nimum studium receptis sententiis contradicendi*. (quam male hoc cum veritatis amore consentiat, nemo non videt) (a). Tertio, cupidinem *semel dicta præfracte tuendi* (b): quæ quidem cupido eorum duntaxat animo insidere solet, qui sunt de gloria sua magis, quam de veritate solliciti. *Martinus Hubnerus* impropere ait, merito posse *Pufendorffio pruritum Grotii* (cui tamen multum debet, quod ei viam aperuerit ad laudem, quam sine ipso consecutus nunquam fuisset) dicta carpendi; nam & *circulum visiosum* in definitione legis ei affingit; quanquam ipsius verba *circulum omnem clarissime excludant*: & doctrinam de jure naturæ perfecte remansuro, sublato Deo, eidem tribuit; licet *Grotius* non nisi *imperfectum* illud fore, aperte doceat. Quam obcausam laudatus *Hubnerus* de invidiæ vitio, & de pruritu gloriam sibi ex alienæ gloriæ depressione comparandi *Pufendorffium* accusat. Sed & alterum æque indignum, *adulationis* nempe, vitium, & quidem cum dispendio veritatis, in eo detegit *Hubnerus*, eo quod eorum, sub quibus scribebat, Principum genio, nimium indulserit, eorundemque regiminis formæ dogmata sua accomodaverit. Eo scilicet veritatis amore ducebatur

In cit. præfat.

Pag. XVI.

Essai sur l'histoire du Droit Natur. secon. part. §. II.

*bia, nec eam adhuc cani pertinaciam addunt, ut monitu Sapientiorum aliquid didicisse, vel emendasse erubescendum mihi ducturus sim. Quin, & resellere sine pertinacia, & reselli sine iracundia paratus ero. Quomodo enim cuique cordato erubescendum sit adplicare sibi illud Marci Antonini Lib. VI. §. 21. Si quis convincere me poterit, palamque mihi facere, quod in re ulla minus recte sentiam, vel me geram, læto animo, lubentique mutabo. Similia etiam tenacissimi quique suarum*

opinionum homines jactare solent. Sed interim sapientiores se neminem agnoscunt, cujus monitu discere quidquam valeant, vel de errore convinci. An huic censui adnumerandus sit *Pufendorffius*, videat *Mascovius*, qui in eo cupidinem *semel dicta præfracte tuendi* notat. Illud ex eride *Scandica* constare arbitror, eum, quidquid verbis profiteatur, paratum minime fuisse, aut resellere sine pertinacia, aut reselli sine iracundia.

G

tur Philosophus iste. Vitium idem in *Pufendorfio* agnoverunt alii ante *Hubnerum*. Sane *Leibnitius*, *relatum est mihi*, inquit, *quum primum Pufendorfius Elementa sue jurisprudentiæ conscriberet Haga Comitum An. 1660.*, hoc ipso captasse sibi favorem *Electoris Palatini Caroli Ludovici*, quod *Hobbesum* in præfatione commendaret, ex eoque quædam assumenda putaverit sibi, quum nimium constaverit ipsi, summum *Hobbesii* admiratorem esse *Electorem*, cui & opus istud dedicavit; hacque ratione meruisse, ut *Professio Heidelbergensis* eidem demandaretur. En præclarum doctrinæ *Moralis Restauratorem*: en amatorem veritatis eximium. Sed utinam, & vitiis aliis minime laborasset. Legat, cui lubet hoc scire, ejusdem *Eriden Scandicam*, comperietque hominem ambitione, ira, aliorumque pravorum affectuum æstu agitatam. Quis vero dixerit, hujuscemodi hominem juri naturali, quod nonnisi in placida ejusdem naturæ, ejusque *Conditoris* consideratione perspicui potest, enucleando parem fuisse, idoneumque? Cui rei si addas, ipsum, laudato *Leibnitio* iudice non sane inepto, justique, rectique materiam haud valde profunde penetrasse (a) facile intelliges, nonnisi imperfectum opus prodire ab eo potuisse: ac si quid bonæ frugis contineat, id non ingenio peperisse suo; sed ex aliis *Auctoribus*, ac etiam *Scholasticis*, quos ceteroqui tantopere despicit, in opus suum transtulisse.

Quod ad peculiare attinet ejus operis imperfectiones, ut nihil modo dicam de crassis, quos continet, erroribus, lubet nonnulla hic latine verba transferre, quæ habet in sua præfatione ejus interpret *Barbeyracus*, cujus sane iudicium nequit esse suspectum, ac si ex animo minus erga ipsum æquo profectum foret. „ Stylus ejus, inquit, non solum durus est, & „ interdum barbarus. Nonnunquam etiam adeo negligenter „ loquitur, ut contrarium ejus proferat, quod habebat in mente. Textus græcos sæpe, & interdum latinos prave interpretatur, & applicat; vel quod non satis sermonis seriem „ perpenderit, vel quod non legerit in fonte. *Auctorum opinio* „ nio-

(a) *Essai sur la bonté de Dieu* pag. mihî 349. Gallica ejus verba hæc sunt: *il n'étoit pas entré assez avant dans ce sorte de matiere*. Hinc vero profectum vide-

tur, quod sæpe non exerte, & definite; sed hæsitanter loquitur, variasque incertitas addit limitationes, ut qui sibi, si impetatur, paret effugiam. Hinc frequen-

„ niones non semper accurate, & exacte refert, & , quod  
 „ majus est, cogitata sua eisdem absque distinctionis nota im-  
 „ miscet. Evacuandi ea, quæ ex lectis auctoribus college-  
 „ rat, nimis avidum sese ostendit.... Animadversiones mul-  
 „ tas habet sæpe inutiles, aut ad scopum suum non nisi remo-  
 „ te spectantes, quæque fere orationis filum citra necessita-  
 „ tem abrumpunt. Confusio etiam interdum in cogitatis re-  
 „ peritur: & quum secundæ editioni suæ aliquid addendum  
 „ putaret, tanta id negligentia præstitit, ut primo, qui illi  
 „ occurrit, ejus capitis similem materiam complectentis lo-  
 „ co, nulla habita eorum, quæ præcedunt, vel quæ sequun-  
 „ tur, ratione, ea inseruisse videatur. „ Hæc & alia, quæ  
 „ causa brevitatis prætereo, talia visa sunt *Barbeyraco*, ut nisi  
 „ ea emendasset, persuasum haberet, versionem suam brevi a *Bi-  
 bliopolis ad Pharmacopolas migraturam*.

Ex his porro omnibus jam habes Lector, quantum *Pufsen-  
 dorffius* fuerit & profundus in meditando, & sincerus in do-  
 cendo, & in scribendo accuratus. Anne igitur de ejusdem  
 operis præstantia multum præsumendum, aut ipse de jure  
 naturali valde benemeritus censendus est? Negamus nos, ne-  
 gabuntque nobiscum, qui recte sapiunt, omnes. Quid vero  
 si plura præterea opus ejus complectatur, quæ ipsum immo  
 pessime de naturali jure commersisse, conficiant? Et quidem  
 de jure naturali pessime meritis censendus est ille, qui &  
 præcipua ipsius officia, quæ Deum nempe respiciunt, temere  
 abscindit (quanquam enim ea operi suo minori aliorum mo-  
 nitu utcunque inseruerit, tamen profitetur, ea se non ut ad  
 ipsum jus pertinentia, sed ut e Theologia desumpta addi-  
 disse) & finem ipsius hujusce vitæ commodis ignobiliter con-  
 cludit, objectumque ad actiones externas injuste coarctat, ac  
 demum, ut alia præteream, robur ipsius, & vim obligandi,  
 humanæ animæ immortalitatem, adeoque & futuræ vitæ re-  
 tributionem ab ejus consideratione removendo, extenuat. Hoc  
 loco ista raptim indicasse sufficiat: nam quantam his omnibus  
 juri,

tes in eo occurrunt illæ particule præcipue, plerunque, quo ad magnam partem &c. quum res esset absolute affirmanda, vel neganda. Hoc sane argumento manifesto est, eum minus firmiter, & clare id tenuisse, de quo scribebat.

juri, quo de loquimur, intulerit injuriam, quantumque estimationi ejus officere hæc debeant, pro data opportunitate demonstrabimus: quemadmodum etiam plures alios errores, quibus opus suum commaculavit, suo loco refellemus.

Quæ hæcenus attigimus tum operis tum auctoris vitia displicere quoque debent *Protestantibus* ipsis, displicentque reipsa multis. Sed & alia peccavit *Pufendorfius*, quæ quemadmodum majorem ei apud *Protestantes* gratiam conciliant, ita *Catholicis* haud leviter exosum reddere ipsum debent. Sic enim sese passim gerit, ut tradendi juris naturalis obtentu Religionem Catholicam suffodere in animo habuisse videatur. Quo enim spectant illiberalia illa in Romanam ecclesiam convitia, in quibus non tantum æquitatem, sed & decentiam frustra requiras? Quo illæ fallaciæ, quibus Religionem Catholicam (quanquam suppresso nomine) juri naturæ repugnare subdole insinuat? Quæ quidem licet non expectanda ab homine scriptore *de Justo, & aequo*, haud mirum tamen prolata esse a *Pufendorffio*, cui summis in votis erat, tum Principum, quibus inserviebat, gratiam, tum *Protestantium* suorum plausum, quacunque arte posset, aucupari. Verum mirandum id potius, esse ex Catholicis aliquos, multosque fortassis, qui illum admiratione dignum judicent, ac in pretio, in honore, & deliciis habeant; sibi que plaudant, si vel aliquam ex eo sententiam, ejus prolato nomine, proferre norint: quanquam hi ferme juvenum numero sunt, qui magnificis titulis, sonorisque nominibus facile capiuntur; aut certe ex iis, qui supra juvenilem ætatem sapere nondum didicere; quibus propterea, quod in aliorum Auctorum lectione minus sunt versati, novum videtur, præclarumque, quidquid in eo invenerint, tamen illud idem in ignobilioribus etiam auctoribus nostris obvium sit, atque protritum.

Illud etiam cuique prudenti movere stomachum debet, quod tam elato supercilio Catholicos omnes Scriptores despiciat, ut quum Gentilium Auctorum textus ad nauseam usque congerat, omnes tamen Catholicos ab opere suo excludendos putarit, eo quod ii, *frigidus* (sic ait) *ut plurimum questionibus ratiunculis confirmare sunt contenti*. Atque ita *Pufendorffius* ar-

Vide præfertim quæ habet ille lib. II. Jur. Natur. ac Gent. cap. IV. §. 4. & in Apolog. §. 6.

De Jur. Natur. & Gent. in Præfat.

ro-

rogantia intolerabili omnes *secta* (*sectam* vocat Ecclesiam Dei) *Romana addictos* (e quibus adeo se profecisse fatetur *Grotius*) uno fasce collectos rejicit, & projicit. Sed sint, si ita placet, frivolis Catholici quæstionibus, & ratiunculis *ut plurimum*, contenti; non igitur contenti sunt semper. Saltem ergo aliquando, & solidas excitant quæstiones, & solidis eas rationibus definiunt: cur igitur illorum omnino nullam habendam sibi rationem ducit hic Auctor? cur eos omnes a suo opere penitus excludendos decernit? Quæ æquitas? Verum si solidiora duntaxat, vel solida omnia adferret ipse, ferendus esset utcunque: at contra, præter multas inutiles quæstiones (quo in loco haberi potest quidquid fuscè differit de *ente morali directivo actionum voluntatis*, quæ sane utiliora non sunt, quam quæ disputant Peripateticorum nonnulli de *Ente rationis operationum intellectus directivo*) sæpissime frivolissimis ratiunculis, immo & putidis paralogismis contentus est, ut passim legum argumentationis valde imperitum se prodatur. Speciminis loco sint rationes, quibus probat, juris naturæ objectum actionibus externis, finem vero *ambitu hujus vitæ* concludi, & circumscribi. Hoc ita conficit: *Persuasio* de hujusmodi futura vita, in qua *animus hominis plane, & firmiter aquiescere potest, ex solo Dei verbo hauritur*; igitur finis disciplinæ *juris naturalis tantum* ambitu hujus vitæ includitur. Non videt vero ille, futuram vitam firmissimis quoque momentis comprobari a ratione petitis. At si tantummodo de illa vel probabilis haberetur noticia, aut solum suspicio; quin, si vel *possibilis tantum esset anime immortalitas*, ut ait ejus laudator *Mascovius*, *ratio ejus habenda foret in jure natura*. Illud vero sic probat *Pufendorfius*. In præf. Oper. min.

*Forum humanum circa externas tantum hominis actiones occupatur: igitur jus naturale MAGNAM PARTEM circa fundandas hominis exteriores actiones versatur*. At non animadvertit ille, primo sibi evincendum fuisse jus naturale non latius, quam forum humanum patere, seu huic tantummodo intervire; atque si hoc probasset, tunc sibi inferendum fuisse, non *magnam partem*, sed *duntaxat* circa exteriores hominis actiones versari. Sed de his plura suis locis: nam in hujus decursu operis satis frequenter ejus paralogismos detegemus, & refutabimus; ut planum

DE PRINCIPIIS JURIS NATURÆ,  
num fiat, quam immerito ille Catholicis omnibus *frivolas ra-  
tiunculas* sit ausus exprobrare.

C A P U T IX.

*Pufendorfi errata non minuit, sed auct* Christianus Thomafius.  
*Ejus systema aut epicureum est, aut proxime ad  
epicureismum accedit.*

**I**Nter juris naturalis illustratores recenseri etiam solet *Cbri-  
stianus Thomafius*, natus ex *Jacobo Thomafio*, viro philoso-  
phicis lucubrationibus satis claro; natus, inquam, est Lipsiæ  
anno 1655. Philosophiæ, Jurisque studiis sedulam navavit ope-  
ram, Doctorisque laurea decoratus est anno 1679. Primo cau-  
sis Lipsiæ dicendis aliquandiu incubuit: sed cum multorum  
in se odium concitasset, Berolinum contendit, tum Halam  
Magdeburgicam, ubi ad obitum usque (si breve temporis in-  
tervallum, quo in Patria substitit, excipias) jus publice pro-  
fessus est. Obiit anno 1728. Plura scripsit, eaque fere omnia  
non indocte quidem, sed stilo plane rudi, & inculto. Du-  
plex in re, qua de agimus, edidit opus: prioris titulus est,  
*Institutionum jurisprudentia Divina libri tres, in quibus fundamen-  
ta juris naturalis secundum hypotheses illustris Pufendorfi perspicue  
demonstrantur*. Alterum, in quo plura mutat, quæ ante docue-  
rat, præfert hunc titulum: *Fundamenta juris natura & gentium  
ex sensu communi deducta, in quibus ubique secernuntur principia bo-  
nesti justii, & decori*. Utrunque pluries excusum est. Ego prio-  
ris utor editione septima; posterioris editione quarta; illa an-  
ni 1730. ista 1718.

H: ff. Jur.  
Natur. S.  
XXXI.  
Instit. Jur.  
Natur. &  
Gent. priz-  
tat.

Si fides habenda *Buddeo Thomafius* fuit *vir ingenii acutissi-  
mi, ipsique Pufendorfo comparandus*. *Laurentius Fleischerus* in  
hoc disciplinæ genere palmam *Thomafio* tribuit: *quis* (inquit)  
*non agnoscat mente grata, & bilari animo accipiat, quod illustris Dn.  
Thomafius ultimas huic quoque disciplina manus voluerit admove-  
re? Tantum enim in ea se præstitit, ut unusquisque invidia & odio haud  
obcecatus fateri omnino debeat, palmam ab illo aliis fuisse præreptam.*  
*Alibi vero ait, neminem Thomafio purius jus natura tradidisse.*

Sed

Sed quæcunque demum sint hæc, atque alia Fleischeri, quæ afferri possent, elogia (quæ etiam vocari in suspicionem possent, velut in collegam viventem profusa) ut tamen illius, quod primo loco proposui, veritatem ostendam, non alia re mihi opus esse videtur, quam ipsius Thomasi verba in medium proferre. Hæc igitur sunt verba ab illo prolata in *programme* germanico coram academicis Halensibus recitato anno 1691., quod editioni septimæ Jurisprudentiæ divinæ præpositum est „ Nonnisi felicitati hujus ævi acceptum re-  
 „ fero ( verba ejus germanica latine reddo ) quod sentiendi  
 „ docendique libertas, qua in Institutionibus *Jurisprudentiæ*  
 „ divinæ usus sum, hætenus publice impetita non fuerit, ta-  
 „ metsi in illis non solum id, quod alii de jure naturæ do-  
 „ cuere, iterato dixerim; sed etiam longius, quam *Pufendor-*  
 „ *fius*, ipse progressus sim, & absque jactantia asserere pos-  
 „ sim, me primum esse, qui revelatam legem a jure naturæ  
 „ sejunxerim, ad eamque retulerim multas hominis actiones,  
 „ præsertim quæ ad conjuges, membraque generationi dica-  
 „ ta pertineant, quæque etiam *Grotius* cum vulgo Doctorum  
 „ juri naturæ adscripsit. Nam illud pro certo habeo, si eo,  
 „ quo *Pufendorfius*, tempore institutiones meas edidissem, eas-  
 „ que, quæ in tertio tertii libri capite modo extant, doctri-  
 „ nas propugnassem, futurum fuisse, ut ego pessimus audi-  
 „ rem hæreticus: adeo scilicet eruditus orbis veterum præ-  
 „ judiciis doctrinarum absorptus erat. Si enim contra *Pufen-*  
 „ *dorfium* adeo ad arma conclamatum est, quum is de poli-  
 „ gamia muliebri in utranque partem differeret, quanquam  
 „ eo maxime propenderit, eam non esse naturæ conformem;  
 „ quid facturi fuissent, si ipse aperte, ut ego, sustinuisset, neque  
 „ poligamiam muliebrem, neque poligamiam virilem, quin  
 „ neque incestum in recta linea posse ex jure naturæ, sed  
 „ tantum ex sacra Scriptura illicita demonstrari? Et nihilose-  
 „ cius hujus temporis felicitas eam mihi quietem præstitit, ut  
 „ hac de causa publico scripto impeterer a nemine &c. „  
 Habemus hic contententem reum, seu potius sese de audacia sua  
 jactantem in augendis *Pufendorfi* erroribus, in iisque proferendis,  
 ob quæ paucis ante annis *pessimus hæreticus audivisset*. Ex  
 quo



quo etiam colligitur, quantum *Germania Proteſtans*, ex quo jus naturæ a lumine revelato ſejunctum cœptum eſt tradi, proferit in ſentiendi, docendique licentia: quod quidem ævi ſui felicitati adſcribit ille; ſed quod alte deplorare debent quicumque noverunt, quam facile humana mens fræno ſoluta in præceps ruat.

At non tantum auxit *Thomasius Pufendorſi* errores, verum etiam pluribus majoribuſque vitiis laboravit. Nihil tamen de ejus in *Papatum, Clerumque Romanum, Monachos, Catholicos, Scholaſticosque Doctores* petulantia hic proferemus, qua non ſolum extra æqui juſtique, ſed etiam extra decori metas sæpe numero abripitur. Pauca tantummodo dicam de ejus vanitate, qua inter Juris naturalis illuſtratores nomen & famam ſibi comparare omni conatu ſtudit. Nam & ſe primo detexiſſe gloriatur vera *juſti, bonæſque & decori* principia, ſine quibus nullus vel certe exiguus fieri poſſit in juris naturalis cognitione progreſſus; & opiniones aut novas, aut etiam paradoxas amavit; & quum nihil novi, quod proferret, haberet, diverſa ſaltem a ceterorum phraſi loqui maluit, ut novitatis vultum rebus vetuſtis tritiſque indueret. Ex plurimis pauca innuo. Cartesiaſnam de brutis ſenſu carentibus ſententiam ut demonſtratam amplectitur. Aſſerit, homines *ſpecie differre omnes*; adeoque hominem non eſſe *ſpeciem inferam*: tres quoque homini voluntates ineſſe dicit: hominem præditum eſſe ratione, ſed *ſulta*; hominis *eſſentiam in voluntate* conſiſtere: libertatem voluntatis ſitam eſſe in eo, quod intellectus imperio non ſubſit; dari *exhalationes morales* ex omnibus corporibus effluentes &c.

Verum etſi iſta ferri utcunque poſſent, illud tamen proſus intolerandum videtur, quod peſſimum pernicioſiſſimumque Juris naturalis ſyſtema procenterit; quippe quod vel plane *Epicureum* eſt, vel ad *Epicureorum* inſaniam quamproxime accedit.

Pro

(a) Dum *Thomasio*, & poſtmodum *VVolfio* objicio, exprobroque *epicureiſmum*, atrita de genuina *Epicuri* morali doctrina, ejuſque moribus quaſtione penitus abſtraho. Novi enim, eruditos plures

extitiſſe viros, qui ipſum ab ea infamia, qua jamdudum aſperſus erat, purgare aggreſſi ſunt; licet mihi perſuaſum ſit, (ut de privatis ejus moribus nihil modo dicam) ejuſ doctrinam

mo-

Pro norma enim *universali & fundamentali propositione*, seu *Legge Juris naturalis* statuit, *Facienda esse, quæ vitam hominum reddunt & maxime diuturnam & felicissimam*. Felicissimam vero vitam definit eam, *quæ simul maximam laudem meretur, & suavissime transigitur, & omnium rerum sufficientia prædita est*: quorum primum, & tertium nemo non videt, huc non alia de causa advocari, nisi ut mera subsidia ad *vitam suavissime transigendam*. Quæso autem, quantum hocce principium a sententia differat *Epicuri*, qui summum bonum in *voluptate* constituit? Tantum scilicet *Thomasi* ab *Epicureo* systemate distare dicendum est, quantum differt *suavitas* a *voluptate*, hoc est nihil, aut, quod nihilo proximum est, modicissime. Nam & *Epicurus voluptatis* nomine non solas voluptates corporeas, sed generatim *jucundam* (suavem diceret *Thomasi*) vitam intellexit: & ad ejusmodi vitam laudem, animique quietem, quæ sola honestate, & virtutum cultu obtineri posse agnoscebat ipse, requirit. Sed præstat, paullo accuratiorem *Thomasi* & *Epicurei* systematis comparisonem instituere. Quod ut efficiam, dogmata *Epicuri* non ex vulgari aliquo auctore, sed ex *Torquato Romano Equite*, quem *Tullius* lib. I. de *Finibus* loquentem & pro *Epicuro* perorantem inducit, exhibebo. (a) Sed in antecessum illud ego de *Thomasi* proferam, quod de *Epicuro* ipse *Tullius* ibidem dixit: *Vellem equidem, aut ipse doctrinis fuisset instructior; est enim (ut mihi quidem aliisque videtur) non satis politus iis artibus, quas qui tenent, eruditi appellantur (addam ego de Thomasi, neque iis moribus, quos qui habent, urbani dicuntur) aut ne deteruisset alios a studiis; ut deterere videtur Thomasi, dum sustinet, omnes habitus theoreticos, qui pro fine tantum habent speculationem, etiam si multas veritates ostendant, ad stultitiam pertinere. Sed ad systema ipsum accedamus.*

Quam parum differat, immo proxime conveniat *Thomasi* principium cum *summo bono* *Epicuri* in voluptate posito,  
jam

moralem fuisse corruptissimam. Verum ut ut hæc sese res habeat, ego *Thomasi*, aliisque *Epicureismum* oppono, qualem, qui dicebantur *Epicurei*, quin & ejus sectæ præstantissimi, palam profite-

ri non dubitabant: quorum nihilominus dogmata, quippe quæ nullum genuinæ virtuti locum relinquerent, rejiciebant, & execrabantur aliarum sectarum Philosophi.

H

Fundam.  
Jur. Nat. &  
Gen. Lib. I.  
Cap. VI.  
S. XXI.

Lib. I.  
Cap. VI.  
§. XXIX.

jam innuimus. Nunc cetera. Afferit *Thomasius*, vitam, felicissimam, ut ipse appellat (quæ nempe simul & maximam laudem meretur, & suavissime transigitur, & omnium rerum sufficientia prædita est) esse ad palatum omnium hominum, ambitiosorum ob laudem, luxuriosorum ob suavitatem, avarorum ob sufficientiam; quasi avari animus sufficientia ulla contentus sit. *Epicurus* in argumentum sui systematis ait, *Omne animal* (nedum omnes homines) voluptatem appetere, eaque gaudere ut summo bono .... & naturalem atque insitam in animis nostris inesse notionem, voluptatem esse

§. XXXII.

appetendam. *Thomasius* in suo principio virtutum officia ex eo probat, quod nec quiete vivere quis possit, nec laudabiliter, nec suaviter, nec sufficienter, nisi quis vivat honeste, decore & iuste. Sed clamat etiam *Epicurus*, ait *Torquatus*, non posse jucunde vivi, nisi sapienter, honeste iusteque vivatur. Rationem reddit *Thomasius*, cur ad quiete, laudabiliter, suaviterque vivendum necesse sit vivere honeste, decore & iuste; quia hæc tria (laus, suavitas, &

§. XXXI.

sufficientia) non nisi in vita quietâ conjuncta sunt; & quia inquietorum omnis generis privât eos vera jucunditate, laude, & sufficientia. Simili modo probat *Epicurus*, non posse jucunde vivi, nisi honeste, iusteque vivatur, eo quod, si neque civitas in seditione beata esse potest, neque in discordia *Dominorum* domus; quanto minus animus a seipso dissidens ipse, secumque discordans (en inquietem *Thomasii*) gustare partem ullam liquidæ voluptatis & libera potest? Atque pugnantibus, & contrariis studiis consiliiisque semper utens nihil quieti videre, nihil tranquillâ potest. Quod si corporis gravioribus morbis vita jucunditas impeditur, quanto magis animi morbis impediri necesse est? Animi autem morbi sunt cupiditates immensæ, & inanes divitiarum, gloriæ, dominationis, libidinosarum etiam voluptatum &c. *Epicurus* negabat, virtutem per se expetendam esse, sed tantummodo ob aliquam voluptatem, vel utilitatem,

Lib. cit.

quæ exinde acquiritur. Hinc ajebat prædictus *Torquatus* apud *Ciceronem*: *Istæ enim vestra eximia, pulcræque virtutes, nisi voluptatem efficerent, quis eas aut laudabiles, aut expetendas arbitraretur?* Paulo vero antea negaverat, majores suos egregii quicquam ita fecisse, nihil ut de utilitatibus, nihil ut de commodis suis cogitarent. Et paucis interjectis, interea hæc tenebo, inquit, si ob aliquam causam ista (a *Tullio* commemorata), qua sine dubio præclara

*clara sunt, fecerint, virtutem bis per se causam non fuisse. Deinde post alia docet, sigillatim & sapientiam propter voluptatem expetendam esse, eo quod omnes doceat vias, quæ ad quietem & tranquillitatem ferant: eademque ratione ne temperantiam quidem per se expetendam esse; sed quia pacem animis adferat, & eos quasi concordia quadam placet ac leniat. Eandem esse rationem Fortitudinis pluribus probat; id enim præstat illa, ut sine cura metuque vivamus, quæ sane utilitas maxima est. Justitia restat, subdit Torquatus, ut de omni virtute sit dictum. Sed similia fere dici possunt: ut enim sapientiam, temperantiam, fortitudinem copulatas esse docui (dicta ratione) cum voluptate, ut ab ea nullo modo nec avelli, nec distrabi possint; sic de justitia judicandum est, quæ non modo nunquam nocet cuiquam; sed contra semper alit aliquid tum vi sua, atque natura, quod tranquillet animos; tum spe nihil earum rerum defuturum, quas natura depravata desideret &c.*

Hæc omnia rata habere *Thomasium*, negaverit sane nemo, qui qua de causa nitendum esse ad virtutem, ipse doceat, prospectum habuerit; nempe, ut vita *felicissima*, hoc est laude non carens, *suavis & sufficiens* obtineatur. Hinc Sapienti, qui aliquem velit ad *justum, honestum, ac decorum* amplectendum incitare, id injungit officii, ut (præter ea, quæ antea ex eodem descripta sunt, & huc quoque spectant) doceat, *nullam esse veram suavitatem, & jucunditatem vitæ, nisi honestam; nullam vitam laudem mereri, nisi decoram, nullam sufficientiam vera frui, nisi justam*. Subdit vero: *quum omnes tres affectus vitiosi, nempe libido, ambitio & avaritia & pacem internam, & tranquillitatem animi impediunt, & si in actiones externas erumpant, pacem cum aliis hominibus externam turbent . . . etiam his defectibus medetur vita honesta, decora, & justa*. *Honestam* quidem, ut prospiciatur *paci internæ* (hac eadem ratione temperantiam expetendam esse docet *Epicurus*), *decoram*, ut alii alliciantur ad auxilia nobis præstanda (en utilitatis impulsus) & promovendam pacem externam: *justam*, ut alii non incitentur ad turbandam nobiscum pacem externam. En utilitatem in evitanda pacis turbatione repositam. Sed clarius adhuc quæ incitamenta virtutis agnoscat *Thomasius*, colligitur ex §. §. 37. & 38. ubi probat, hæc tria *honestum, justum, & decorum* simul conjungenda esse. *Quid juven-*

ret, inquit §. ex citatis altero, *vita honesta sapire ebullientes animi affectus, si non vita decora alii moveantur, ut subveniant quotidiana indigentia* (quam præclarus, eximiusque est finis iste vitæ decoræ!) *si non vita justa impediuntur, ne pacem tuam turbent?* (remoto hoc periculo annon licebit esse injustum?) *Quid juvaret, actionibus decoris aliorum adjumenta provocare, si frena laxando cupiditatibus te indignum redderes aliorum auxilio?* (Ecquid vero si effrenem meam cupiditatem non noverint illi?) *si actionibus injustis eos simul provoces ad nocendum?* (Ne ipsi noceant, injustitiam meam celabo.) *Denique quid juvaret actionibus justis neminem irritare ad inimicitiam, si non actionibus decoris eorum excitates animum benevolum, si actionibus inhonestis perpetuo hostem intra te sentire?* Anne putas, ullum ex Epicureorum grege hominem hinc vel similibus de causis virtutem excolendam esse negaturum? Alia, quæ huc spectarent, missa nunc facio; nanque iterum hac de re nobis habendus sermo erit. Hoc unum addo, *Thomasi* nequidem in modo loquendi ab *Epicuro* recedere voluisse. Etenim quemadmodum *Epicurus* homines vitii addictos non improbos, vel iniquos, sed *stultos* appellitare solebat; *sapientes* vero qui virtutem colebant: ita & *Thomasi* ipse hac utitur perpetuo phrasi, rejectaque hominum divisione in *malos*, & *bonos*, agnoscit solum *stultos*, atque *sapientes*: & quidem non perperam ad constitutum a se ipso principium. Quum enim eoduntaxat juxta *Thomasi* *improbi* differant a *bonis*, seu qui *Juris naturalis* præcepta violant, ab iis, qui servant; quod hi quidem hujus vitæ felicitatem mediis congruis sibi studeant comparare; illi vero licet non minore ejusdem felicitatis cupidine teneantur, ea tamen agant, quæ illos a scopo suo abducant, atque in miseriarum ærumnarumque barathrum pertrahant; jure meritoque hos quidem *stultos*, illos autem *sapientes* appellari posse, non diffitendum. Neque dubitandum, hanc eandem *Epicuro* fuisse rationem alios quidem *stultos*, *sapientes* alios appellandi: atque ex hoc etiam liquet, quam sint hæc duo (si duo tamen vocari possunt) systemata *Thomasi*, & *Epicureum* affinia, cognata, & amica. O eximium ergo præclarumque *Juris naturalis Reformatorem Thomasi*! At in eo erravit ille, quod opus suum, in quo adeo eximia continetur doctrina-

doctrina, inscripserit: *Fundamenta juris Natura & Gentium*, quum potius inscribere debuisset: *Epicureismus redivivus*. Sed hic adnotare non pigebit, post *Epicurum* etiam *Hobbesum* habuisse magistrum in eo, quod nefariam omnem improbitatem nihil aliud præter *stultitiam esse definierit*. Nam & ille hæc habet: *in ratiocinatione falsa, sive in stultitia hominum officia sua erga ceteros homines ad conservationem propriam (diceret Thomafius, ad vitam diuturnam & felicissimam) necessaria non videntium omnis consistit legum naturalium violatio.*

De Cive  
Cap. II.  
S. 1. in  
Not.

Plura in hanc rem hic addi possent, quæ brevitatis causa missa facio. Ut tamen instituta comparatio utcunque absolvatur, unum adhuc animadvertere placet, nempe *Thomafium* pessimam *Epicuri* industriam in plena animi tranquillitate ac securitate suis asseclis procuranda proxime fuisse sectatum. Quum enim *Epicurus* animadverteret, ejusmodi tranquillitatem in iis, qui dant operam voluptati, supremi alicujus judicis notione, & expectandæ in altera vita factorum retributionis timore potissimum interturbari; Dei O. M. providentiam, adeoque justitiam, & animi nostri immortalitatem (sine qua nulla esse valet post mortem retributio) impie, insaneque inficiatus est. *Thomafius*, quum hæc duo, salva Religione christiana, negare non posset, ut tamen asseclis suis tranquillam, seu nullo terrore turbatam, adeoque jucundam, suavemque vitam ducere liceret, eo se recepit, ut & naturales pœnas esse suprimi judicis pœnas negaret; & in jure naturali ab immortalitate animæ præscindendum, atque abstrahendum, doceret. Quare jus naturale *Thomafii* cum jure naturali *Epicari* satis etiam ex hac parte consentit: nam quoad effectum, parum aut nihil differt abstractio a negatione. Sed de *Epicureismo* hujus Philosophi satis.

CA-

## C A P U T X.

*Tametsi Cl. Wolfius in mathematicis disciplinis immortalem sibi gloriam merito comparavit; nihilominus in tradendo jure naturæ minus recte feliciterque versatus esse videtur. Systema Wolfianum humana Reipublicæ magis obesse, quam prodesse arbitramur; quippe quod magnam cum Epicureismo cognationem habet. Quod etiam Atheis, & scelestis hominibus patrocinium ille præstiterit, baud prorsus injuria accusatur.*

**C**hristianus Wolfius, vir celeberrimus Uratislavia in Silesia natus est Anno MDCLXIX. Quum obiit (nempe Anno MDCCLIV.) hisce decorabatur titulis, ut legitur in Epigraphe ejus memoriæ consecrata: *Regis Prussiae a Consiliis sanctioribus, Academiae Fridericianæ Cancellarius, Juris Naturalis ac Gentium Professor Ordinarius, Professor Petropolitanus honorarius, societatum scientiarum Londinensis, Parisiensis, Berolinensis, & Bononiensis Socialis, Dynasta in Klein Doeltzig.*

Quam celebre ejus nomen evaserit, & quot quantisque laudibus extollatur cum ab aliis, tum præsertim a Protestantibus, neminem latet. Instar omnium sit illud, quod scribit *Jo. Jacobus Schmausus*. Eodem, inquit, anno (1740.) in lucem prodiiit systema nostri novi *Hermetis Trismegisti*, & totius humani generis *Doctoris D. Bar. de Wolff* sub hoc titulo: *Jus naturæ methodo scientifica pertractatum*. Quanquam autem ego huic viro *ter maximo* nihil de laude, quam in disciplinis præsertim mathematicis, sibi merito comparavit, detractum velim; in jure tamen naturæ explicando minus recte, minusque feliciter versatum esse, fidenter affirmo; tametsi ille aliter senserit de opere abs se lucubrato. Quandoquidem in epistola nuncupatoria *Philosophiæ practicae*, quam vulgavit, *summa jactantia contendit* (verba sunt *Schmausii* paulo ante citati, cujus censura post elogium illud amplissimum, nemini debet esse suspecta) *neminem hucusque de actionibus humanis, earumque imputatione, culpa, conscientia, adeoque & de lege naturali, ejusque connexionem cum Jure civili humano funditus vel tractasse vel intellexisse; propterea se primum hæc omnia ex imo fundo detecturum*. Sed nos hæc minime terrent, quominus

Histor. Jur.  
Natur. S.  
X. XXVI.

Pag. 338.

nus propositionem supra a nobis positam veram esse credamus: quam & propugnamus hoc modo.

Is merito cenferi debet in tradendo jure naturæ minus recte minusque feliciter versatus esse, qui (1) usus est methodo satis incongrua. (2) multa inutilia, & inepta, ac puerilia permiscuit. (3) quod operis initio spopondit, id nequaquam præstitit: (4) qui demum in errores varios prolapsus est, adeo ut accusari non immerito possit, quod jus naturale vel evertit, vel corruperit. Porro *novum* hunc *Trismegistum* in ea omnia, quæ commemoravimus, impegisse, statim demonstro. Quoad primum attinet, *Wolpbiana methodus* his præsertim vitiis laborat. 1º. Quod ut plurimum sit longe prolixior, quam par esset, & identidem omnino redundans. 2º. Quod summo incommodo, & molestiæ studiosis sit. 3º. Quod nimis obscura sit & perdificilis.

Porro primum *Wolfsiana* methodi vitium ex eo patet, quod ad unam, nec quandoque arduam, demonstrandam propositionem sæpenumero quinquaginta & amplius paragraphos, seu propositiones cum suis demonstrationibus, adjectisque scholiis impendit; ita ut ad decem tantummodo ex iis intelligendas, calculo accurate ducto, trecenti, ni amplius, paragraphi sint percurrendi, menteque retinendi. Rem ita se habere, norunt omnes, qui in hujus Auctoris lectione aliquantisper versati sunt. Tanta vero prolixitas & verbositas quantum incommodi molestiæque parere debeat, reputare quisque per sese potest. Sed & aliud, illudque fortasse molestius graviusque *Wolffius* addit incommodum. Ut enim quæ in Jure naturæ tradit intelligantur, traditæque percipiantur demonstrationes, satis non est, opus ipsum attente diligenterque versare; verum necesse est etiam, omnia ejus philosophica volumina, quæ nec pauca numero sunt, neque exigua mole, nempe, quæ *Ontologiam*, *Psychologiam Empiricam*, *Psychologiam Rationalem*, *Theologiam naturalem*, *Philosophiam practicam*, *Philosophiam naturalem* continent, præsto semper habere & evolvere; siquidem in quacunque ferme propositione, quam demonstrare aggreditur, continenti atque perpetuo fere circuitu Lectores mittit, remittitque modo ad *Ontologiam*, modo ad *Philosophiam practicam*, subinde ad alias, & iterum



iterum, iterumque modo ad hanc, modo ad illam. Quæ quidem re quid quæso gravius, quidve molestius? Præsertim vero quum tantam Lector molestiam absque ulla necessitate, immo nec utilitate quidem, subire cogatur. Non infrequenter enim tanta ille paragraphorum multitudine ad eas demonstrandas propositiones abutitur, quæ vel sunt evidentes per se, vel sunt ab aliis jam demonstratæ, vel paucis saltem verbis, ac una vel altera propositione demonstrari possent. Illud etiam non raro contingit, ut propositiones alias certæ, claræque methodi *Wolfsianæ* opera incertæ obscuræque reddantur. Mens nanque lectoris tanta paragraphorum farragine nedum uberiore non affunditur luce, sed obscuratur, confunditur & hebetatur; ut jam sic obruta non satis videat, quæ antea

(a) Qui primus, quem ego sciam, in *Wolfsianam* methodum insurrexerit, eamque damnarit, fuit doctissimus, & piissimus P. Daniel Concina Ord. Prædicator. in sua *Theologia Christiana* edita an. MDCCL, Tomo VI. Quæ ille inibi contra *Wolfsium* disserit, clarissimo viro P. Anselmo Desingo Ord. S. Benedicti, Episcopi, & Principis *Passaviensis* Consiliario, ansam suppeditasse videntur conscribendi *Diatriben circa Methodum Wolfsianam in philosophia practica universalis, hoc est in principiis juris naturæ statuendis, quam non esse methodum, nec esse scientificam ostenditur.* (hæc est nempe libri ejus inscriptio) *Monachii Anno MDCCLIII.* Quæ laudatus *Schmausius* ex ea *Diatriben*, atque ex *Daniele Concina* exscribere operæ pretium duxit, (*Histor. Jur. Natur. §. XXXIX.*) illud mihi afferre non pigebit, ut constet, esse etiam ex Protestantium cœtu homines, qui nobiscum de *Wolfsianæ* methodi pravitate consentiant. „ In ea, inquit, (Germanica Schmausii verba latine reddo), „ D. „ *Wolfsio* præsertim verborum probratur, „ Et inter alios ab *Italo* quodam scriptore „ *Daniele Concina* *Dominicano*, qui non „ ita pridem *Theologiam Christianam* edidit, notatur *Wolfsius*, in tertio tomo sui „ juris naturalis *Capite 2. in materia de* „ *Veriloquio* & *Falsiloquio* 161. *paraphrasos* eosque singulos suis commentariis „ ampliatos impendisse, ut demonstraret,

„ mendacium esse licitum ob publicam „ necessitatem. „ Sunt autem, inquit „ *auctor pag. 47.* inter illas propositiones „ etiam sequentes: nam (§. 148.) *Qui* „ *ab aliis vult intelligi, vocabulis uti de-* „ *bet prout fert usus loquendi.* Ad quam „ propositionem ipsis etiam pueris non „ tam demonstrandam remittit ad septem omnino paragraphos diversarum „ scientiarum, *Logicæ* nimirum, *Psychologia* *Empiricæ*, *Philosophiæ practicæ*, „ & *Juris Naturæ*. Tum subdit statim „ (§. 149.) *Quoniam qui ab aliis vult in-* „ *telligi, vocabulis uti debet, prout fert* „ *usus loquendi, Quam propositionem a* „ *priore nihil differentem alio rursus com-* „ *mentario confarcit.* Atque ita porro „ progreditur, manifesto verborum & „ tautologiæ exemplo. *Hoc multis etiam* „ *aliis exemplis a Domino illo Consiliario de-* „ *monstratur, quin posset, si operæ pretium* „ *foret, fere singulis Wolfsianorum præsertim* „ *latinorum voluminum paginis demonstrari.* „ *Extant præterea in Wolfsiana methodo mul-* „ *tæ remissiones ad cetera sua proluxa Volumina.* „ *Methodus Wolfsiana, inquit lau-* „ *datus Concina*, per ambages & circuitus „ veritatem ad hominum mentes defert. „ In quinquaginta propositiones dividit „ methodus hæc doctrinam, quæ unica, „ & ad summum duabus propositionibus „ plenissime exhaustiri poterat. Sed quod „ methodum illam a philosophia morali „ exterminare debet, est quod illa le-

Stores

antea clarissime intelligebat. Verissimum namque est quod ait *Cotta* ille apud Tullium, *perspicuitatem argumentatione quandoque elevari*; præsertim vero si hæc nimia fuerit, ac *prolixitate molesta*. Eapropter *VVolfiana* methodus veritati investigandæ inveniendæque citius officit, quam profit. Præcipue vero, quum satis non sit, citatas propositiones variis in voluminibus quærendo lassari; sed plane opus est, ut, antequam quis ad opus evolvendum accedat, si aliquem velit ex eo fructum percipere, cetera ejus, quæ enumeravi, philosophica volumina & mente perceperit, & memoria teneat: ad quod tum maxima ingenii acies ac robur necessarium est, tum plurimus ac diuturnus infumendus est labor (a). At Methodi suæ arduitatem agnovit *VVolfius* ipse; eam tamen, (quod plane mirandum) sibi

Lib III. de  
Nat. Deor.

„Stores suos ut rotas in gyrum perpetuum circumagat. Ut probet propositionem trigessimam, modo te remittit ad decimam, modo ad quinquagesimam. „ Illuc pergis, & continuo aliam citationem offendis, quæ te mittit ad philosophiam moralem. Arripis iter, & „ illuc quum perveneris, quasi lætus de „ invento demonstrationis promissæ arcano, en tibi obviam alia citatio, „ quæ te remittit ad Logicam: & hæc „ te iterum mittit ad Ontologiam, & hæc quoque iterum te in gyrum agit ad Psychologiam: & hæc te denuo ad jus naturæ amandat, ut continenter per hunc te rotes circulum. Factum tam evidens & obviuum narro, quam „ obvia & manifesta sunt *VVolfii* volumina. Vellem, ut aliquis eorum, quæ „ narravi periculum faceret. Et sane, „ ut tu ex opere *VVolfiano* de jure naturæ profectum percipere valeas, opus est, ut omnia fere volumina, quæ edidit, in promptu habeas, eaque in cubiculo non valde angusto bene disposita, & modo ad unum accurrere, modo inspicere aliud, nunc progredi, nunc regredi, nunc pergere ad ultimum, nunc redire ad primum, a primo ad quartum, a quarto ad secundum volumen. Et en in hoc vitioso, ac perridiculo citationum circuitu percurrendo occupatos lectores, temporisque jacturam gravissimam factam „

*Hoc totum vocat Desingus doctas nugæ*, subditque: „ Annon vero nugæ sunt hæc, „ si vel trina tantum, ut numero præcedente dixi, remissio ad loca, eaque „ tantum bina, fiat? Nugæ iterum dico „ sunt, si ad unam pueris notam propositionem demonstrandam trecentis aliis „ propositionibus velut quodam pelago circumjacteris. Quod si deinde idem „ tibi contingat, cum omnibus aut sane „ multis in jure naturæ paragraphis, labor in immensum excrescens sit penitus insuperabilis. Ponamus enim in „ tot voluminibus juris naturæ *VVolfianis* tantum mille occurrere, ad quorum intelligentiam necesse sit, non „ trecentas, ut modo dixi, alias propositiones adire, & investigare, sed „ solas centum; consequitur ad intelligendum jus naturæ *VVolfianum* remissum „ te iri saltem ad centum millia propositionum: quas ornēs si incredibili „ cum liberæ animæ tormento enavigaveris, nihilo plus, quam quum e portu solvisti, intelligis, ideo quia prima „ propositio plerunque clarior ceteris „ fuit. Quin in tot propositionum millibus tantam invenies per singulas ad dubitandi causam, & materiam, ut „ ad extremum, tui quoque ipsius oblitus „ nullam evadendi viam deprehendas „ aliam, nisi hanc, ut remissionibus omnibus mittas nuncium. His autem neglectis, rursus ad omnem, quem pro-

Epistol.  
Nuncup.  
Phil. prac.

sibi ducit honori. Ita enim eam deprædicat: *magnum omnino opus & arduum conor, Theoriam actionum humanarum in apricum prolaturus.... Neque hac vulgo imperito scribuntur, nec iis, qui in moralibus haud altius vulgo sapiunt; sed his, quorum auctoritate & vulgus, & qui eodem non altius sapiunt, stare tenentur. Verum si res ita se habet, procul a VVolfianorum voluminum lectione juvenes quique in jure naturali tyrones; procul qui singulari mentis acie minime pollent; procul qui in scientiis philosophicis perfecte, & quidem juxta VVolfianam methodum, exculi non sunt: procul demum omnes, qui supra vulgus non sapiunt, quique non sunt adeo docti, ut eorum auctoritate & vulgus, & qui eodem altius non sapiunt, stare teneantur. Scilicet soli viri doctissimi honore tanto perfrui poterunt, ut ad Wolfii scholam tanquam discipuli haud inepti admittantur.* (a). Quis vero merito putet, eum de morali doctrina multum bene meritum esse, qui rem, quæ omnibus pervia esse debet, tot tantisque difficultatibus circumsepsit. Hocine est Theoriam suam in apricum proferre, & non potius in profundum obscuritatis demergere, nebulisve involvere, quas perspi-

„ moveris, passum offendes, & hæsitabis. Ex his denique alterum consequatur, oportet; aut ut VVolfium totum plane abjicias tantorum malorum causam unicam, id quod tibi fuerit oppido salutare; aut vero, ut eum obiter legens videare tibi tamen intelligere, & methodo tam necessaria instructum ceteros omnes, qui ea non utantur, præ te despiciere posse; id quod pro ea, qua nunc tibi vehementer places, vanitate maximo te tandem aliquando pudore suffundet. „ Prætereo alias multas, easque scitas, convincentesque libelli hujus observationes, quæ ad institutum nostrum proprie non pertinent. Hactenus Schmausius. Qui hac de re plura desiderat, adeat ipsum Desingii librum.

(a) Ut opera VVolfii cum fructu legi possint, quinque leges statuit. Formeyus in brevi ejus vita, quam præmisit operi suo Gallico, quod inscripsit: *Principes du Droit de la Nature, & des Gens, extrait de Grande Ouvrage latin de Mr. de VVolf*. Ex his regulis prima est:

Quum quis lectionem operum hujus Philosophi aggreditur, oportet ut abs se removeat omnia, quæ ad illud usque tempus legit, didicit, ac meditatatus est; adeoque ad hanc Philosophiam adferat spiritum, ut ita dicam, omnino novum, liberumque ab omni alia idea. Absque hac conditione conformitas terminorum, quæ in aliis systematibus adhibentur, & quibus VVolfius in suo utitur, sed in alio plane sensu, qui scilicet proprius est, confusionem pareret inexplicabilem. Si ita res se habet, optime dixit ille Gallus: opus est summa patientia ad legendum id, quod summa crudelitate scripsit VVolfius. Quid enim crudelius, quam exigere in suis lectoribus modo dictam præcisionem, seu ut omnium, quæ didicere, obliviscantur ad hoc, ut ejus discipuli evadant præsertim quum hujus rei nulla justa causa excogitari possit?

(b) Ut sapiens lector judicet, num Schmausius de VVolfio merito hæc pronuntiet, juverit, ea omnia, licet paullo prolixiora, hic adferre, quibus elogium istud appingit lib. cit. s. XXXVI. In reliquis,

perspicacissimæ duntaxat mentes penetrare valeant, atque pervadere? An laudabilis sit methodus ista, qui sapiunt, judicent.

Verum, enimvero ferenda utcunque esset arduitas tanta, patienterque jugum subeundum, quod *ter maximo* huic *humani generis Doctori* nobis imponere placuit, si, quæ ille proponit, aut nova essent & rara, aut saltem utilia; & ad referandum juris naturalis aditum, tametsi per ambages longosque circuitus, tandem conducerent. Sed pleraque in eo sunt omnino obvia in aliis quoque scholasticis Auctoribus; alia vero plane inutilia & inepta, atque (quod in celeberrimo viro vix credibile est) etiam *puerilia*. Et quidem hujus generis bene multa agnovit in *Wolfo* notavitque post alios ille ipse *Schmaussus*, qui paullo ante adeo enormiter ipsum laudaverat. Quum enim multa nullius pretii retulisset ex eo, sermonem abrumpit his verbis, quæ germanice primum referre placet: *Eine menge anderer dergleichen Kinderereyen zu geschweigen*, id est, ut plurimas alias id generis puerilitates silentio præteream (b). Pleraque vero inutilia, inepta, nulliusque plane frugis in singulis philo-

V. Not.

loso-

quis, inquit, sui operis partibus agit *VVolthus de specialibus obligationibus*, seu de officiis cum prolixitate vere fastidiente, *supervacaneisque demonstrationibus*. Ex. gr. in capite de officiis hominis erga seipsum, hæc inter alia inutilia prolixis stipata demonstrationibus proponit. §. 411. ex duobus cibus vel potibus salubribus ob saporem gratum unum alteri præferre licet, ubi temperans fueris. §. 412. Solius voluptatis percipiendæ gratia cibum ac potum appetere licitum non est. §. 413. Si quis in morbum incidat, operam dare tenetur, ut sanitati restituatur. Postquam vero ille §. 414. definiisset, quid sit medicamentum, subdit §. 415. Si absque usu medicamentorum sanitas restitui non possit, homo iisdem uti tenetur. §. 427. ait. Actiones ministræ sunt, que ad officium aliquod explendum necessariæ sunt, seu requiruntur; in se spectatæ autem actus obligatorii non sunt: *cujus hoc præbet exemplum*, si edere volueris, inquit, cibus apprehendendus, & ori ingerendus, masticandus & deglutiendus. Cibi adeo

apprehensio, & ingressio in os, masticatio & deglutitio sunt actiones ministræ, quum sine iisdem non detur cibi ac potus usus, quem exigit conservatio corporis. §. 428. Actio, quæ ad finem ab agente intentum, vel intendendum nil facit, superflua dicitur. Ex. gr. si cibum ori ingerere vis, nullo opus est motu labiorum, dum os aperitur. Quod si ergo quocunque modo eadem moveris, actio ista superflua est. §. 431. Operam dare debemus, ut actiones ministræ sint tales, quales exigit finis intentus, vel intendendus. Ita nemo negaverit, dandam esse operam, ut apertura oris cibi ingerendi gratia facta, talis sit, qualem cibus ingerendus requirit, & ut ipse actus ingerendi cibum talis sit, qualis esse debet, ut idem commode ori ingeratur. §. 432. Si actiones ministræ tales sunt, quales exigit finis intentus vel intendendus, rectæ sunt. §. 430. Sed actiones rectæ hominem decent. §. 199. Par. 1. Phil. pract. univ. Ergo actiones ministræ, si tales sunt, quales exigit finis intentus vel

I 2

inten-

lofophicis *VVolfii* libris (ne id ex mea duntaxat sententia affirmare videar) sæpius mihi asseruit dum viveret, Vir acerrimo ingenio, profundaque meditatione *Nicolaus Concina* Ordinis Prædicatorum, qui quum esset in Patavina Academia publicus *Metaphysices* Professor, *VVolfiana* opera diu multumque versarat, ac diligentissime expenderat, ut vix quisquam eo melius de *VVolfianorum* voluminum pretio iudicium ferre posset. Is itaque, cum de rebus eruditis amice colloqueremur, injecta *VVolfii* mentione, rogatus a me, quid de eo sentiret, inter cetera respondit: *Si Leibnitius scripsit, in scholastico stercore multum auri latere; multo potiore jure affirmari potest, in multo VVolfiano fursure parum farine reperiri.* Si quis tanto viro fidem adhibere detrectet, periculum ipse faciat, producta aliquandiu ejus operum lectione, comperietque, id esse verissimum, simulque de jactura temporis dolebit. Addebat eximius ille vir: *jactat quidem VVolfius, sese omnia demonstrare, quæ proponit; reipsa tamen demonstrat prope nihil.* Quod effatum verissimum esse pluries comperisse mihi videor. Nam cum plures ejus demon-

stra-

intendendus, hominem decent. Ex. gr. si apertura oris cibi ingerendi gratia fit, non aliud in ea requiritur, quam ut quantitati cibi ingerendi proportionata fit, nec major, nec minor, quam ut per eam cibus ingeri possit. Talis oris apertio fit sola depressione mandibulæ inferioris, neque ad eam requiritur præterea ullus labiorum motus. Dico, decere hominem, ut, si cibi ingerendi gratia os aperit, sola mandibulæ inferioris depressione oris efficiat cibo ingerendo proportionalem aperturam, nullo labiorum motu factò, quo eorum situs respectu aliarum partium vicinarum mutatur. *Ut vero ille plura alia de hominis in capiendo cibo obligatione disseruit, de vestium ratione loqui aggreditur, rursusque prolixas de his exhibet demonstrationes.* §. 445. Homo corpus vestimentis adversus injurias tempestatum munire debet. *Et postquam §. 447. definitionem tradidisset de partibus corporis obscænis, subdit §. 448. partes corporis obscænx vestibus velandæ sunt: cumque hoc fuse demonstrasset, repetit §. 449. Quoniam partes corpo-*

ris obscænx vestibus velandæ sunt §. 448. Id vero, propter quod agimus, finis est. (932. Ontol.) vestium quoque finis est, partes corporis obscænas velare, & §. 450. iterum: vestes aptæ esse debent ad corpus contra injurias aeris tuendum, & ad partes obscænas velandas. Etenim quum finis vestium sit tueri corpus adversus injurias aeris (446) & velare partes obscænas (§. 449.) vestium usus spectandus est tamquam medium, quo utrumque finem consequimur (§. 937. Ontol.) Quamobrem si earum usu finem utrumque consequi volueris, vestes aptæ esse debent ad corpus contra injurias aeris tuendum, & ad partes obscænas velandas. §. 452. Vestes commodæ esse debent agenti, quod iis indutum agere oportet. §. 455. Homo in incessu se providum probare debet, ut sit ab omni lapsus periculo immunis *prolixa cum demonstratione.* §. 460. Homines obligantur ad ædes extruendas. §. 463. Decent hominum ædes essentia ac naturæ animæ convenientes. §. 466. Homo obligatur ad vitam commode transigendam. §. 467.

Homo

rationes expenderem, sæpe visæ sunt mihi *sophistica* magis, quam *solida*; *irresire* potius, quam *convincere*; ac demum in *paralogismos* quandoque degenerare. Hujus rei specimen, si quod desideres, comperies infra Cap. VII. §. V. Neque vero in hoc solum promissa sua non implevit *Wolffius*; sed ab eo recessit etiam, quod initio sibi præstandum propofuit. Pollicetur ille, sese omnia ex ipsa natura & essentia hominis demonstraturum. *Legem naturæ*, ait in præfat. *cum jure & obligatione naturali ex ipsa hominis rerumque essentia derivamus*. At dum de obligatione naturali Lib. I. Cap. I. disserit, eam quidem in varia tribuit genera, aitque, *priorem esse jure, hoc est, anteponendam esse aliquam obligationem, quam jus aliquod concipi possit; adeoque jus oriri ex obligatione passiva.* „ At in his omnibus „ obliviscitur inquit *Schmausius*, demonstrare ex ipsa essentia Loc. cit. „ & natura hominis, quod tam exerte promiserat. Et sane „ (pergit *Schmausius*) ut recte procederet, demonstrare debuisset, cur jus ex *obligatione* potius, quam obligatio ex jure nascatur: & præsertim qua ratione fons omnis obligationis „

Homo ad singula, quæ ad vitæ commoditatem spectant, cognoscenda obligatur. §. 469. *Ædes commodæ sunt extruendæ.* Obligamur enim ad vitam commode transigendam (§. 466.) & ad ædes extruendas (§. 460.) Quamobrem quum in Architectura civili ostendatur, ædes commodas extrui posse; ædes commodæ sunt extruendæ. Sumitur hoc in Architectura civili instar axiomatis, & jam olim sumfit Vitruvius, quemadmodum nemo ignorat, qui eandem vel primis labiis degustavit. Quod vero recte sumatur, ex præfenti demonstratione patet. §. 471. Homo obligatur ad vitam jucunde transigendam. §. 473. Homini jus est extruendi ædes pulchras. *Ædes enim pulchræ aptæ sunt ad voluptatem in nobis producendam* (§. 545. *Psych. Empir.*) adeoque earum extractio facit ad vitam jucunde transigendam. §. 470. Quoniam itaque homini jus est ad ea omnia, quæ ad vitæ jucunditatem faciunt, & ad omnes actus huc requisitos (§. 472) jus etiam ipsi est ædes pulchras extruendi. Sumitur, Vitruvio præeunte, instar axio-

matis in Architectura civili ædes pulchras esse, atque adeo in iis extruendis habendam quoque esse rationem pulchritudinis. Hic vero ostendimus, hominem hoc facere suo jure, ut pateat, recte idipsum sumi. Pulchritudinem ædium facere ad vitæ jucunditatem notionibus communibus conforme est. Hic vero discimus, notionem communem non abhorre a veritate. Constat ex Architectura civili, dari pulchritudinis ædium gradus, & esse quamdam pulchritudinem essentialem, quæ locum habet in omni ædificiorum genere. Unde vero definiatur gradus unicuique observandi, ex statu hominis externo intelligitur, quem nunc pendere a dominiis & imperiis introductis, nemo est, qui non nisi culpa sua ignoret. Unde & officia hominis quoad statum externum perspicere non datur, antequam de dominio & imperio summo civili fuerit actum. *Ut multas alias his similes puerilitates præteream.* Hæc *Schmausius* de suo novo *Trismegisto*, & *Doctore humani generis*.

tionis in hominis natura existat, eaque illi innata sit. Quod  
 „ *Volfius* nullatenus præstitit; quanquam hæc una ex præ-  
 „ cipuis sit, magisque arduis Juris Naturæ quæstionibus „  
 Alia etiam plura, quæ in Opere de *Jure Naturæ* proponit &  
 docet, nequaquam derivat ille ex ipsa essentia hominis: adeo  
 scilicet magis fuit in promittendo liberalis, quam fuerit in  
 adimplendo fidelis: nisi quis potius velit eum imprudentiæ  
 damnare, quod ea sponderit, quæ præstare non poterat,  
 immo quæ a nemine præstari valeant. Nam inter cetera pub-  
 licetur, jus etiam *privatum*, seu jus *Civile & Feudale*, quod  
 quinque posterioribus operis sui de *Jure Naturæ* partibus com-  
 plectitur, ex ipsa natura hominis deducturum se, & demon-  
 straturum: quæ quidem promissio *cuicque sane mentis homini ri-*  
*dicula* est, judice jam sæpe laudato *Schmausfo*.

Verum enimvero hæc omnia doctissimo viro condonari fortas-  
 se possent, si in varios præterea errores, eosque apprime per-  
 niciosos, minime incidisset. Ægre, puto dictum hoc ferret  
 ille, si adhuc esset in vivis, quippe qui adeo fidenter in om-  
 nibus veritatem se assecutum professus est, ut ferme omni-  
 modam, *ἀναμάρτησιν*, seu *inerrantiam* sibi adscripsisse videatur.  
 Ita enim de se ipso loquitur in *Morali* opere germanice con-  
 scripto: „ qui absque præjudicio (versione utor *P. Desingi*, qui  
 hæc recitat ejus verba), „ & cum capacitate in scripta mea  
 „ incidet, inveniet veritatem esse quidquid hic scripsi. Diu  
 „ est (quæ Dei sit laus) quod a deceptione mei ipsius in  
 „ ejusmodi judiciis sim immunis, eo quod rem ex suis prin-  
 „ cipiis dijudicem, nihilque mihi sit rei cum externis. Qui  
 „ præsertim Logicam meam latinam legerit, atque intelle-  
 „ xerit, is videbit callere me, quid factò opus sit, ut ve-  
 „ rum ex fundamento comprehendatur, & quantum opus  
 „ sit perpendere rem, donec securus esse possis, ejus te ef-  
 „ se adeptum certitudinem, nec ne „ . Optandum plane  
 fo-

Larva de-  
 tracta. Cap.  
 XVIII.

(a) Narrat *Formeyus* in brevi ipsius  
 vita, *Theologos Halenses* Oratione,  
 quam habuit *Volfius* An. 1721. (quum  
 Prætoratus gradum dimitteret) de  
*Scientia Morali Sinensium*, in qua illorum  
 Philosophiam valde extollebat, ejusque

cum suis principiis conformitatem osten-  
 dere nitebatur, adeo offensos fuisse, ut  
 sequenti mane ex omnibus *Cathedris* ipsi  
 anathema dictum fuerit. Duobus vero  
 post annis Regis *Borussici* decreto fuisse  
 eum ob doctrinam suam eo gradu, quem  
 obti-

foret, ut celeberrimus iste Philosophus, qui in *abditos animorum recessus penetrare* aggressus est, humanæ mentis imbecillitatem paullo magis perspectam habuisset, aut ejus non ita facile oblitus esset. At ex ejus assuetis fortasse non deerunt, qui eandem de illo, ac ipse de se, sententiam ferentes, nimis audaciæ atque temeritatis me condemnent, quod ausim tanto viro errores adscribere. Ab his tamen ego *humanitatis jure postulo, ut si legant, perlegant* (utor Lactantii verbis) *& sententiam differant in extremum*: & si ego plures *Wolffi* errores in hujus operis progressu non demonstravero (quod in præsentia absque magna ordinis perturbatione fieri non posset) tunc me, qua libuerit, censura condemnabunt.

Lib. I. Divin. Instit. Cap. I.

Quod hic duntaxat innuo de erroribus a *Wolffo* in suo jure naturæ admittis, incredibile minime videbitur iis, qui noverunt, de hujuscemodi etiam erroribus a doctis aliis hominibus eum accusari, quorum si revinceretur, non juris sane naturalis *illustrator*, & *demonstrator*, quam sibi laudem arrogat ille, sed *peffimus*, & *iniquissimus* ejusdem everfor habendus esset; siquidem & *Atheismi*, seu *Spinosismi*, & *Fatalismi*, seu de sublata humanorum actuum libertate, non quidem disertis verbis, sed ex pravorum principiorum consecutione, accusatur præsertim a *Joachimo Langio*, in *Causa Dei adversus Atheismum*. Accusationem hanc, eo præsertim elata voce reclamante, mihi persequi & urgere non libet. Novi, istud criminacionis genus in viros doctos, qui a communi loquendi usu recedunt, nimis quandoque facile intorqueri; & ipse quidem lubentius *Atheorum* numerum minuerim, quam auxerim, ne videlicet vel ipse fautorum numerus debitum erga atheismum horrorem imminuat, aut ipsi aliquod patrociniū impendat. At illud vitio procul dubio *Wolffo* vertent cordati omnes, quod singulari sentiendi, aut loquendi modo tantæ suspicionem impietatis viris doctis ingesserit (a); qua quidem re nihil ingenuo

obtenebat, privatum, & ex Halensi Urbe ejectum: quo non rediit nisi Anno 1741, quum interim in *Marburgensi* Academia Mathematicam & Philolophiam docuisset. Addit *Formeyus*, *Wolffum* non solum dum viveret, se egregie ab impa-

ris accusacionibus vindicasse; sed etiam quum morti esset proximus clarissima Religionis & pietatis in Deum signa & argumenta edidisse. Hinc ego quoad hoc, ejus famam intactam relinquo.



genno proboque philosopho magis indecorum videri possit :

Est tamen aliud, quod nondum quidem ab aliquo notatum comperio, sed quod mihi potiore jure ac fundamento, huic philosopho objici posse videtur; nempe ipsum se *Epicureismi* fautorem quadantenus præstitisse, immo longius quam *Epicurus*, circa *voluptatem*, *commoditatem*, *iucunditatemque* progressum esse. Nam quum *Epicurus* ista tantummodo per se *expetenda esse* asseruerit; *Wolffius* præterea docet, nos naturali lege ad ea persequenda adstrictos esse. Ut quam justa sit mea hæc in *Wolffium* accusatio, judicare per se Lector valeat, proferam hic propositiones aliquot, quas habet ille in *Jure Naturæ*, ubi officia hominis erga semetipsum recenset, explanatque. Adnotanda imprimis est hæc propositio Paragraphi 280. *Homo obligatur ad felicitatem consequendam, & infelicitatem fugiendam: seu operam dare tenetur, ut sit felix, sibi autem cavere debet, ut sit infelix*, in hac nempe vita, cujus tantummodo in hoc Opere rationem habet (a) Hujusce propositionis momentum & pondus explicat ille in nota adjecta; quia (1) *etsi homines per naturam appetant felicitatem, & aversentur infelicitatem, paucissimi tamen sunt, qui obligationem consequendæ felicitatis, & sibi cavendæ infelicitatis agnoscant, & alias (2) generalis determinatio, seu inclinatio & impetus ad felicitatem, non sufficit ad eam consequendam; quasi vero si naturalis obligatio eam procurandi superaddatur, id ad eam consequendam sufficiat*. Interim gratissimum erit felicitatis hujus vitæ amatoribus intelligere, sese, *Wolffio* auctore, naturali lege ad eam sibi procurandam adstringi. Sed grata etiam erit *Epicureis* ratio, qua hujuscemodi legem evincere conatur, quia nempe *obligamur ad consequendum ea, quæ nos felices necessario reddunt, nempe virtutes, & fugiendum ea, quæ nos necessario infelices reddunt, nempe vitia*: hac nanque ratione satis indicat *Wolffius*, virtutes eo tantum fine excolendas esse, ut earum subsidio feliciter in hac vita vivamus; sicque virtutes, *quas ratio rerum omnium dominas judicat, terrenæ ipse*

Parte I.  
Cap. II.

(a) Non solum *Wolffius*, sed etiam *Thomasius* alique generatim omnes *Germani* Juristæ non de alia quam de hujus vitæ felicitate loquuntur, ut ex eorum scopo, & dictis compertum est. Quare

ego etiam, dum non aliam exprimo, eandem intelligo.

(b) Non enim hanc solum sequimur, inquit *Torquatus* loc. cit., *quæ suavitatem aliqua naturam ipsam movet, & cum*

felicitationis satellites & ministras facit, ut Epicurei voluptatis ministras esse volebant, teste Cicerone. Nec dubitari potest, quin *Wolffius* ea in sententia fuerit, virtutes non propter se, sed velut humanæ felicitatis medium, esse expetendas, quum in nota insequenti propositioni subiecta ratum habeat, in *Philosophia moralis præcepta moralia ex felicitate tanquam ex fine deducere licere, & a vero non aberrare, qui Esbicam habet pro ea Philosophia parte, que modum consequendi felicitatem docet: immo ex no-tione felicitatis totum quoque jus natura deduci posse*. Clarius adhuc sententiam hanc suam aperit in nota ad §. 466. ubi hæc habet: *Lex natura est medium felicitatem consequendi (§. 57. Ontol.) consequenter per virtutes felicitas nostra (hujus vitæ) tanquam finis intenditur: neque ad illam servandam obligamur, nisi quia ejus custodia felicitatem consequimur, nec sine eadem eandem consequi da-tur*. Quantum hoc ad *Epicureismum* accedat, per sese liquet. Neque quis dicat, eo maxime discrepare *Wolffium* ab *Epicuro*, quod hic virtutes faceret ministras voluptatis, ille felicitatis. Etenim honestius est quidem felicitatis nomen, quam voluptatis; at certum est, Epicureos voluptatis vocabulo quidquid ad hujus vitæ felicitatem spectat, fuisse complexos, nimirum præter transientes corporis voluptates, etiam & præcipue animi jucunditatem, quietem, & omnis doloris, tædii, molestiæque vacuitatem. (b) Hæc vero omnia (& quidem ipsa etiam voluptate corporis inclusa) felicitatis partes *Wolffium* facere, clarum, exploratumque evadit ex sequentibus ejus propositionibus. Quoad voluptatem ita mentem aperit suam §. 281. *Quoniam homo obligatur ad felicitatem consequendam, seu operam dare tenetur, ut sit felix, felicitas vero status est, quo voluptas vera perdurat; homo utique operam dare tenetur, ut eum consequatur status, quo vera voluptas perdurat*. Anne plus hac in parte dixerat *Epicurus*? Neque vero putes *Wolffium* in eo recedere ab *Epicuro*, quod voluptatem tantummodo veram procurandam nobis edicat; nam & *Epicurus* de vera sine du-

bio

jucunditate quadam percipitur sensibus: mus; omne autem, quo gaudemus, voluptas est; omne quo offendimur, dolor; doloris omnis privatio recte nominata est voluptas. quæ percipitur, omni dolore detracta: nam quoniam quum privamur dolore, ipsa liberatione & vacuitate omnis molestiæ gaude-

K

bio voluptate locutus est, seu de ea, *quæ ex vero bono percipitur, & quæ in se innocua est, scilicet quæ nec in tadium degenerat, nec tadium sive molestiam parit* (quibus duabus conditionibus *veram* voluptatem eodem paragrapho definit *VVolfius*) hinc etiam sapientiam ipsam ad felicitatem requirebat, negabatque, quempiam beatum esse posse, nisi esset sapiens; adeoque voluptatem duntaxat *innocuam*, & ex vero bono, non *apparente*, perciperet. Ceterum *VVolfium* ipsum non minore in pretio habuisse sensuum voluptatem, quam *Epicurus* habebat, luculenter patet ex sequente ejus propositione: *Voluptas transitoria* (cujusmodi est voluptas sensuum) *equipollet veræ, si fuerit innocua*. Ratio, quam subdit, mentem ejus clarissime manifestat. *Quum enim, inquit, voluptas vera sit innocua* (hoc ut demonstratum sumit ex §. 388. part. 1. Philosoph. pract. univer.), *ubi etiam transitoria fuerit innocua, non alia inter eam, & voluptatem veram differentia intercedit, nisi quod illa nonnisi exiguo temporis spatio duret, nunquam reditura, hæc autem utpote ex vero bono percepta, constans sit. Quoniam itaque hæc differentia non attenditur, ubi de statu sermo est, in quo voluptas tadia sive molestias excludit, perinde omnino est, sive vera fruaris voluptate, sive transitoria innocua, eo scilicet momento, quo eadem frui tibi datur. Atque adeo voluptas transitoria, si fuerit innocua, vera equipollet (a).* De voluptate sensuum loqui *VVolfium* hoc loco extra dubitationis aleam constituit sequens, quam subjicit, uberior positæ propositionis explanatio & confirmatio. „ Ex. gr. suavitas gustus, qui ex cibo & potu salubri percipitur, voluptas innocua est, quum metuendum non sit, ne tibi ideo perveranda sint tadia, quia eadem frui tibi datum. Perinde „ igi-

(a) Distinctionem voluptatis *innocuæ* & *nocuæ* ante *VVolfium* agnoverunt etiam *Epicurei*, & idem ac *VVolfius* de utraque sensere. *Quis*, ait *Torquatus* *Epicureus* apud *Ciceronem* lib. 1. de fin. eum *jure reprehenderit, qui in ea voluptate velit esse, quam nihil molestiæ consequatur... Eos accusamus, & justo odio dignissimos* *ducimus qui blanditiis præsentium voluptatum deliniti, atque correpti, quos dolores, quas molestias excepturi sunt, occæcati cupiditate non provident. Quin ulterius pro-*

*grediuntur, & fortasse magis caute, quam VVolfius rem hanc definiunt. Unde simili sunt in culpa* (pergit *Torquatus*) *qui officia deserunt malitia animi, id est laborum, & dolorum fuga. Et harum quidem rerum facilis est, & expedita distinctio. Nam libero tempore quum soluta nobis est eligendi optio, quumque nihil impedit, quominus id, quod maxime placeat, facere possimus; omnis voluptas assumenda est, omnis dolor depellendus. Temporibus autem quibusdam aut officiis debitis, aut*

re-

igitur est, ac si voluptate vera tibi eo momento frui datum fuisset. Illa igitur voluptas in locum veræ substitui potest, nulla facta quoad statum animi mutatione: æquipollet adeo in hoc casu voluptati veræ, utut eo saltem momento percipitur, quo cibum comedis vel potum hauris. Nimirum si illo momento veram percepisses voluptatem, voluptate innocua tibi frui datum fuisset, nec metuendum fuisset, ut propterea tædiis affectus esset animus. Sed idem obtines, ubi suavitate gustus, qui ex cibo, ac potu percipitur, delectaris. Transitoria igitur hæc voluptas, quia innocua, veræ æquipollet: Id unum superesse videtur, ut *Wolfius* cum *Epicureis* quoad voluptatem perfecte consentiat, ut & felicitatem voluptate definiat, & transitoria, seu sensuum, voluptate augeri felicitatem affirmet. Utrunque præstat ille in sequenti propositione §. 286. quæ ita se habet: *Quoniam felicitas status est in quo voluptas perdurat* (quod ut exploratum sumit ex definitione, quam tradit, §. 636. *Psychol. empir.*) *voluptas (b) vero transitoria, si innocua fuerit, veræ æquipollet; voluptas transitoria, si fuerit innocua, felicitatem auget.* Nonne si *Epicurus* ipse revivisceret, Philosophum hunc suspiceret velut genuinum discipulum suum, immo fautorem, singularemque patronum? Quinam vero pudor est, Christianum Philosophum ea ratione philosophari, quam dedecori sibi ducerent vel ipsi cordatiores Gentiles? Pergamus tamen; & propositiones, quas *Wolfius* ex sua fecilitatis idea ad *Epicureorum* plane gustum deducit, in medium proferamus.

*Operam dare tenemur (ait §. 451.), ut omnem molestiam, quantumlibet exiguam evitemus.* Demonstrationem addit: *Operam bo-*

mo

rerum necessitatibus sæpe eveniet, ut & voluptates repudiandæ sint, & molestiæ non recusandæ. Itaque harum rerum hic tenetur a sapiente delectus, aut ut rejiciendis voluptatibus majores alias consequatur, aut perferendis doloribus asperiores repellat.

(b) Ita idem *Torquatus Epicureus* loc. cit. *Constituamus inquit, aliquem magnis multis, perpetuis fruentem & animo & corpore voluptatibus, quem tandem hoc statu aut præstabiliorem, aut magis expeten-*

*dum, seu magis felicem possumus hoc dicere?* Huc faciunt verba, quæ paullo post habet: *perspicuum est, omnes rectas res, atque laudabiles (hoc est omnes virtutes) eo ferri, ut cum voluptate (seu feliciter) vivatur.* *Quoniam autem id est vel summum bonum, vel ultimum, vel extremum, quod græce τέλος nominant) quod ipsum nullam ad aliam, ad id autem res referuntur omnes; fatendum est, summum esse bonum jucunde vivere.*

L 2

mo dare tenetur, ut eum consequatur statum in quo voluptas vera perdurat: consequenter quum tedium sive molestia voluptati contrarietur (qua de re, si quis dubitet, est enim aliunde fatig. captu difficilis, eum remittit ad §. 511. 518. Pſyc. empir.) oportet ut liberum possideat ab omni molestia animum. Necesse igitur est, operam det, ut omnem molestiam quantumvis exiguam, evitet: Audistis delicatæ mulieres? Jam non amplius vobis vitio vertetur, si omne imposterum vel levissimum incommodum fugere satagatis. At ne indignemini quoque, si & viri vestri ita se gerant; quandoquidem novus iste *humani generis Doctor* id tanquam naturæ legem præscribit: ac ægre fane ferre non debetis; si & ipsi felices esse velint. At vero *felicitas* (monet vos *Wolſius*, si id ignoratis) omnem excludit molestiam (hoc demonstrat ille §. 636. Pſyc. Empir.) & quidquid homini tedium aliquod, sive molestia quidpiam creat, id ad infelicitatem ejus quidpiam confert. Si hoc vobis arduum videtur, consulite §. 639. Pſyc. Empir., quo vos amandat *Wolſius* ipse. Ceterum grata quoque vobis erit sequens ejus propositio §. 466. *Homo obligatur ad vitam commode transigendam*; quæ propositio sponte fluit ex præcedente: quemadmodum & istæc, quam habet §. 469. *Ædes commoda sunt extruenda*. Sequens vero placebit omnibus, præsertim Juvenibus: *Homo obligatur ad vitam jucunde transigendam*. Vis ne plura? Timet solertissimus iste Philosophus, ne contra obligationem commode, jucundeque vivendi agamus (in nota ad §. 474.) tunc etiam, cum eidem satisfacere intendimus: eapropter necessarium ducit duas propositiones addere, ut pateat quousque se extendat obligatio vitam commode (jucundeque) transigendi. Ait itaque §. 474. *Vita commoditas in potestate nostra non est, nisi quatenus facultatem virium ac rerum nostrarum usu, aliorumque ope ac auxilio efficere possumus, ut quod nobis agendum, absque molestia peragatur*. Addit vero, in eo casu, quo commoditas & jucunditas vitæ non est in nostra potestate, nullam esse obligationem commode jucundeque vivendi. Quoniam enim nemo obligatur ad id, quod impossibile est (juxta §. 209. Philos. pract. univers.) vesanum esset, obligationem eo usque extendere. Necessaria plane admonitio, admonitionisque magis adhuc necessaria demonstra-

stratio! Quid vero eo in casu agendum est, ne contra naturæ legem aliquid peccemus? Præsto est *Wolfii* consilium. Curandum est, subdit, ne molesta nobis accidant ea, quæ talia recte haberentur, si quidem ea unde oritur molestia, evitare in potestate nostræ positum fuisset. Videas, studiose Lector, quam accurate Philoſophus iste sive præceptis, sive consiliis hominum felicitati prospiciat. Miraberis & juste quidem miraberis tantam in eo homine diligentiam atque solertiam. At ego citius stupore & admiratione capior, dum quid novo huic *Mercurio Trismegistro* in mentem venerit, considero, ut hominibus in terrenam hanc felicitatem pronissimis, & ad vitæ hujus commoditatem, jucunditatemque, & ad corporis voluptates sua sponte currentibus, quin & ruentibus impetu depravatæ naturæ, adderet stimulos & calcaria. Stupori tamen & admirationi dolor & longe quidem major accedit, dum video, proponi hæc, commendarique juvenibus, qui ad notitiam juris adspirant, de quibus periculum maximum est, ut si antiqui Romani jurisconsulti plerique omnes *Stoici* erant, isti non jurisconsulti, evadant, sed *Epicurei*. Vix alius e *Wolfiano* juris naturæ opere expectari fructus potest: & si quis alius, minime certe, qui valeat cum tanta pernicie juvenum comparari. Quam ob causam quicumque recte & vere sapiunt, solertissime curabunt, ut hujusmodi opus perniciosissimum e manibus studiosorum præsertim juvenum, excutiant. Qui enim fieri potest, ut si *Wolfianis* hisce naturæ legibus, atque principiis imbuantur, ad Evangelium, quod *Crucem, mortificationem, lacrymas, sui abnegationem*, & id generis alia indefinenter deprædicat, inculcatque, bono animo audiendum dispositi sint, atque parati? Sed multo magis ad Evangelicæ legis dogmata amplectenda forent imparati Gentiles, si sorte mala in *Wolfianum* Juris naturæ opus inciderent. Qua enim, quæso, ratione persuaderi unquam poterunt, veram esse eam legem, quæ cum lege naturæ a *Wolfio* excogitata, qua ad jucunditatem, commoditatem, voluptatemque adstringimur, recta fronte pugnare videatur? Optandum igitur foret, ne *Jus istud natura Wolfianum* lucem unquam aspexisset: eo vel maxime, quod præter errores, ac pernicioſa principia, nihil  
novi

novi adferat & peregrini: totum enim impenditur vel in iis, quæ notissima sunt, proponendis; vel in iis, quæ sunt certissima ac suapte natura clarissima, prolixa molestissimaque sua methodo demonstrandis, si quid tamen re ipsa demonstrat: qua de re nos alibi plus quam semel. Perperam igitur & inutiliter in eo pervolvendo tempus insumeret quispiam, quum ex tanto labore nec doctior fieret, nec de rebus antea notis evaderet certior.

S. 374.  
par. 1. Phil.  
pract. univ.  
S. 336. ibid.  
S. 412. p. 1.  
J. N.  
S. 353 p. 2.  
Phil. Pract.  
univ.

At hic insurget fortasse ex hujus Philosophi admiratoribus aliquis, meque velut reum calumniæ condemnabit, propterea quod eam ipsi sententiam adscripserim, nempe virtutes non nisi *auxillas esse*, atque *ministras voluptatis*, vel *utilitatis*. Quomodo enim id senserit *Wolfius*, inquiet, qui (1) summum hominis bonum in ipsius perfectione, seu non impedito progressu ad majores continuo perfectiones posuit: qui (2) virtutes ob eandem bonitatem *intrinsecam* exercendas docuit: Qui (3) *solius voluptatis gratia cibum, ac potum appetere licitum esse*, negavit: qui demum *virtutem ipsam sibi et ipsi primum esse*, definivit?

S. 381 p. 1.  
I. N.

Ib. S. 573.  
in Not.

Verum si quis hisce momentis Philosophum hunc a sententia, quam illi adscribere non dubitavi, alienum esse, putet se posse evincere, fallitur egregie. Etenim primo nihil ei tribuo, quod suis ipse verbis non expresserit. Deinde perfectionem hominis in complexione bonorum *animi, corporis, & fortune* reponit ipse; adeoque et si sui perfectionem *Juris Naturalis*, virtutumque unicum finem faciat, propriam semper utilitatem seu felicitatem finem constituit; immo & voluptatem ipsam ex perfectionis propriæ notitia exurgentem unicum statuit seipsum perficiendi obligationis fontem: quod quum ex pluribus locis pateat, tum ex sequentibus ejus verbis clarissimum est. *Perpendendum est imprimis, quod absque voluptate prævisa, quam perfectio propria parit, nulla concipi possit obligatio naturalis, quæ scilicet ex ipsa natura humana fuit.* Omnia itaque quæ *Juris naturæ* sunt, ad voluptatem tandem dirigit *Wolfius* non minus, ac *Epicurus*: neque aliter res esse potest, quum, quemadmodum *Epicurus* summum bonum in voluptate constituebat, ita & *Wolfius* in voluptate, seu in statu, quo voluptas perdurat, feli-

felicitatem, ut supra vidimus, ponat: perinde est enim quod attinet ad rei substantiam, sive *summum bonum*, sive *felicitatem summam* in voluptate statueris. Et quidem *beatitudinem a felicitate* distinguere *VVolfiana* subtilitas est, quæ ab aliis jure negligitur. Illud certum est *VVolfio*, perfectionem quantumvis magnam, seu qualemcunque bonorum animi, corporis, & fortunæ copiam non posse quempiam, nisi voluptate parata, felicem constituere. Quod si *Epicureum* non est, quid aliud *Epicureum* esse possit, ignoro. (a) Recta igitur in *VVolfio* sunt argumenta omnia, quæ adhibentur contra *Epicureos*, sive alios quoscunque, qui finem juris naturalis, ac *Erbices*, adeoque virtutum omnium, constituunt vel *felicitatem*, vel *utilitatem*, vel *voluptatem*: nam hæc unum idemque sunt, vel saltem in idem recidunt. Et quidem ex *VVolfii* mente virtutes expetendæ sunt, quia perfectionem inducunt, sive eorum, quæ sæpe diximus, bonorum copiam: perfectio expetenda est, quia constituit hominis felicitatem, quatenus parit voluptatem: superest ergo, ut sola voluptas propter se sit expetenda: quod sine dubio *Epicureum* est.

Quæ in objectione subduntur, reliqua iis tantum fucum facere possunt, qui *VVolfii* mentem sententiamque illis subjectam propositionibus perspectam non habeant. Virtutes quidem seu actiones *legi naturali conformes ob intrinsecam earum bonitatem* exercendas statuit. Sed quænam est hæc intrinseca bonitas? Anne decus ipsum virtutis? Minime gentium. Sola enim utilitas est, quam homini actiones ex se, suaque intrinseca ratione, seu quatenus actiones physicae sunt, conferunt, ad consequendam sui perfectionem, hoc est ad assequenda bona *animi, corporis & fortuna*. Hæc *VVolfii* mens liquet ex sequente ejus propositione: *Si actiones ad perfectionem nostram statusque nostri per se tendant, seu, nos statumque nostrum perficiant* (hoc est ex se adferant nobis bonum aliquod vel *animi, vel corporis, vel fortuna*) *bonitatem intrinsecam habent*: hujusmodi vero actiones, quæ descriptam bonitatem intrinsecam habent paullo ante affirmaverat, *per se appetibiles esse*. At mani-

S. 203.  
P. I. Phys.  
Præd. Univ.  
ver.

s. 99.

nise-

(a) Effugium quod hic parari posset *formalis*, infra a nobis præclusum invenies ex distinctione felicitatis *objectivæ*, & *nies*.



nifestum est, *bonitatem* hanc *intrinsecam* non esse nisi *intrinsecam* aptitudinem ad producendum aliquod bonum, adeoque non esse nisi *intrinsecam* utilitatem, & *inlitam* rationem mediæ ad aliquod commodum: cujusmodi *intrinseca* bonitas est etiam in medicina ab bonum sanitatis relata; quæ tamen nonnisi utilitatis causa adhibetur, sumiturque. Et sane qua, quæso, de causa sobrietatem *Wolffius* naturæ lege præscriptam docet? Ob bonitatem ipsius *intrinsecam*, respondebis. At in quo sita est hæc bonitas *intrinseca* sobrietatis? In eo nimirum quod ex se & suapte natura conferat ad sanitatem comparandam, conservandamque: eadem scilicet ratione, qua etiam peritus quisque medicus clienti suo sobrietatem præscribit præfatæ utilitatis gratia. Quænam pariter est juxta *Wolffium* *intrinseca* ebrietatis malitia? in eo scilicet sita est, quod ex se, & vi sua mentis corporisque salutem lædat; qua quidem ratione vel rusticus quisque novit, temperandum sibi esse ab immodica potatione. At si non alius in his proponitur finis, jam patet, eum non esse virtutis proprium, sed communem utilitatis, ut inferius data opera demonstrabitur. Fucum igitur facit *Wolffius*; dum virtutes, seu actiones legi naturæ conformes ob bonitatem *intrinsecam* exercendas affirmat. Sed quid opus est multis? Proferre enim hic possumus rationem ipsam, qua in jure naturæ demonstrare aggreditur, *hominem obligari ad virtutem omnem colendam, & vitia omnia fugienda*. Ratio illius hæc est: *Acquirere enim tenetur habitus facultate appetendi & averfandi utendi*. Sed hoc qua de causa? *Quia homo voluntatem & noluntatem, appetitum etiam sensitivum, & averfationem sensitivam perficere debet; facultates autem animæ perficiuntur acquirendo habitus iis utendi*. At cur facultates animæ perficiuntur hoc pacto? *Quia ubi anima acquirit habitum facultatibus utendi, promte eliciuntur actiones, qua per essentiam & naturam ejus possibiles sunt*. Hactenus nihil sane vides, nisi perfectionem earundem facultatum, adeoque solam utilitatem ex virtutum exercitio promanantem. Perge vero, & quære a *Wolffio*, cur homo facultates animæ perficere teneatur? Respondet ille, quia *voluntas, si fuerit perfecta, nunquam appetit nisi bonum verum, & noluntas, si perfecta fuerit, non averfatur unquam nisi malum verum*. At  
quid

§. 278.  
Par. 1.

§. 274.

§. 209.

§. 273.

quid, inquires, interest, voluntatem nonnisi bonum verum appetere? Plurimum juxta *VVolfium*: neque hac de re dubitabis, si ex ejus *Psychol. Empir.* didiceris, bonum verum esse S. 557 quod nos, statumque nostrum revera perficit: perficit autem nos quidem bonis animi & corporis; bonis vero fortuna statum nostrum: quid vero utilius, quam virtutum moralium exercitio comparasse habitum hæc omnia vera bona appetendi? Inde enim fiet, ut omni studio ea nobis comparare satagamus, sicque nos, statumque nostrum indefinenter perficiamus. In non im- S. 374. Phil. prac. univ. part 1. pedito autem progressu ad majores continuo perfectiones situm est summum bonum nostrum: summum autem hominis bonum cum vera voluptate constanter conjungitur; qui enim perfectionis suæ sibi conscius est, voluptate necessario perfunditur. Cumque felicitas non aliud sit, quam status, in quo voluptas vera (hoc est quæ ex vero bono animi, corporis & fortunæ percipitur) perdurat; S. 393. ib. jam perspicuum est, nos virtutum exercitio ad felicitatem nostram S. 636 Phys. Emp pervenire. Quid igitur virtutibus utilius? At, inquires, utilitatem, voluptatemque ex hujusmodi actionibus manantem video: virtutis tamen decus in ipsis non agnosco. Optime quidem; nam si id velis, alibi, & ex alio, quam in Jure naturæ *VVolfiano*, & ex *VVolfio* quærere debes: interim vero persuasus sis oportet, nihil ex intrinseca actionum bonitate *VVolfiana* extundi posse, quod illi ab *Epicureismi* labe eximendo purgandoque possit inservire.

Gravioris in speciem ponderis est tertia objectionis pars: nam si voluptatis solius causa cibum, potumque appetere licere, negat (ut ipsum negare manifestum est ex indicato paragrapho) profecto a sententia *Epicureorum*, qui voluptatem propter se expetendam censebant, satis longe recedere videtur. At illud hac in re animadvertendum primo est, eum non dicere, voluptatis gratia cibum appetere non licere; sed solius voluptatis: adeoque non negat, ipsam etiam voluptatem, in cibo esse per se appetibilem, sed non vult illius tantummodo habendam esse rationem: cui rei *Epicureorum* nemo refragatur; nam & ipsi sanitatis rationem habendam esse, agnoscunt. *VVolfius* præterea nullibi voluptatem per se appetendam inficiatur; sed eam tantummodo, quæ nocua sit: qua in re omnino con-

L

scn.

sentientes habet *Epicureos*. Immo certum est tertio, *VVolfum* voluptatem per se expetendam censuisse, quum felicitatem, quam omnes necessario & per se expetunt, in voluptatis permanentia constituerit, ut constat ex definitione felicitatis ab ipso proposita. Quarto, non negat, *solius* voluptatis causa cibum appetere licere *aliquando*, sed *semper*; vel si hoc negat, ratio, quam exhibet, id non evincit. Id scilicet minime licere asserit, eo quod *non nisi sanitatis conservandæ gratia cibum ac potum appetere quis debet: ac nimia cibi, ac potus etiam salubris quantitas sanitati inimica est*. At *VVolfio* probandum remanet, cibi quantitatem ad salutem conservandam necessariam ita determinatæ esse mensuræ, ut quilibet vel excessus, vel defectus nocu- menti quidpiam sit allaturus. Contrarium experientia suade- re videtur: saltem determinata & certa cibi mensura com- perta omnino esse non potest. Frequentissime igitur in cibi quantitate capienda, servata etiam temperantia a *VVolfio* præ- scripta, voluptati possumus indulgere; quin & debemus, si ad ipsius leges attendamus. Nam si curandum nobis est, ut voluptas *nostra vera perduret*, & voluptas transitoria ex cibo potuque (adde, si placet, ex venere) percepta, modo nullum sit aliquando tædium paritura, aut molestiam, pro eo tem- pore *equipolles vera*; jam profecto curemus oportet, ut tam- diu comestationi vacemus, quamdiu absque nocu- menti dis- crimine id facere posse, nobis videtur: quin & debemus, exquisitissimos conquirere cibos, & concoctionis facillimæ, non tantum ne noceant sanitati, sed & ut frequentius com- edere liceat; ac exaturato ventre, aliæ voluptates capien- dæ: & demum quo promptius fieri potest, ex una ad aliam migrandum; ut videlicet voluptas *nostra vera*, seu *vera equipollens* quam diutissime duret, nostraque felicitas au- geatur. Quisnam potest inficias ire, ad vitam hujuscemo- di *Epicuream* nos recta ducere *VVolfiana* principia? An non  
juxta

(a) Tullius lib. cit. II. de *Finibus*, il- lud ut maxime absurdum objicit *Epicureis*, quod si esset in voluptate summum bonum, optabile esset, in voluptate maxima: (cu- jusmodi est venerea) nullo intervallo in- terjecto, dies, noctesque versari.) *VVolfia-*

na principia non solum hanc consecutio- nem admittunt; sed conficiunt etiam extare hujus rei, modo possibilis foret, naturalem obligationem; quandoquidem juxta illum ex naturæ *Lege curandum nobis est*, ut voluptas *nostra vera* quam  
din-

juxta *VVolfianarum* legum præscripta vivebat voluptuosus ille *C. Tiberius Balbus*, quem Tullius contra Epicureos differens describit? „ Is ita vivebat, ut nulla tam exquisita posset in-  
 „ veniri voluptas, qua non abundaret: erat, & cupidus vo-  
 „ luptatum, & cujusvis generis ejus intelligens & copiosus..  
 „ cupiditates non Epicuri divisione finiebat, sed sua satieta-  
 „ tate. Habebat tamen rationem valetudinis: utebatur his  
 „ exercitationibus, ut ad cœnam & esuriens & sitiens veni-  
 „ ret: eo cibo utens, qui & suavissimus esset, & idem facil-  
 „ limus ad concoquendum: vinum & ad voluptatem, & ne-  
 „ noceret: cetera adhibebat, quibus demtis negat se *Epicurus*  
 „ intelligere; quid sit bonum. Aberat omnis dolor, qui si  
 „ adesset, nec molliter ferret, & tamen medicis plusquam  
 „ philosophis uteretur. Color egregius, integra valetudo,  
 „ summa gratia: vita denique confecta voluptatum omnium  
 „ (utique *VVolfiano* sensu, *innocuarum*, adeoque veris *equipollen-*  
 „ *tium*) varietate „. Hunc vero sin omnino, magna saltem  
 ex parte, felicem suis inhærens principiis *VVolfius*, plaudentibus  
 quidem *Epicureis*, ceteris vero Philosophis indignantibus, pro-  
 nunciabit: quod ad ejus condemnationem (a) satis est.

Lib. II. de  
Fin.

Quarta objectionis pars nihil *Wolfii* causam juvat. Quo enim ille sensu virtutem *sibimet* ipsi *præmium* esse intelligat, ex iis, quæ ad secundam objectionis partem diximus, satis liquet. Nimirum, id ille non alio sensu intelligit, quam quo apud nos est vulgi sermone tritum, *sobrietatem esse simul virtu-tem & præmium; ebrietatem esse culpam simul, & penam*; ob effectus videlicet, quos naturaliter producunt: nam sobrietas sanitatem vel ejus conservationem parit; ebrietas morbos, mentisque alienationem. At vero in hoc non decus ipsum virtutis, sed utilitatem spectari, perspicuum est. Hunc, & non alium esse *Wolfii* sensum, ratio, quam adfert, dubitare non sinit. Ait enim, idcirco virtutem esse *sibimet* ipsi *præ-*  
 mium,

*diutissime duret*, & alias, *voluptas transito-*  
*ria*, si sit *innocua*, veræ *æquipollet*.  
 Quare cum Tullius ibidem subdat: *Quis*  
*est autem dignus nomine hominis, qui unum*  
*diem totum velit esse in isto genere volupta-*

*tis?* *VVolfius*, ut suis inhæreat princi-  
 piis, afferere debet; hunc dignum vel ma-  
 xime esse hominem, quippe qui qui naturæ  
 legi exactius obtemperaret.

mium, quia efficit, ut eas edamus actiones, quæ ad nostri, statusque nostri perfectionem tendunt, hoc est bonum aliquod vel animi, vel corporis, vel fortunæ nobis conferunt: adeoque virtus præmia quædam naturalia, quæ scilicet ex actionibus ipsis naturaliter fluunt, in nos confert: quæ est utilitas manifesta. Hac ratione, subdit ipse in nota, intelligendum quod cecinit Poeta: *ipsa quidem virtus sibi met pulcherrima merces*. Mihi tamen videtur longe probabilius, Poetam, dum ait, *pulcherrima merces*, non utilitatem aliquam ex virtutis actionibus profluentem, sed ipsam virtutis pulchritudinem atque decorem pro insita propriaque virtutis mercede habuisse: quæ semper saniorum sententia Philosophorum fuit. Sed hac de re alibi. Mihi modo satis fuerit, *VVolfo* non aliud esse virtutis præmium præter *intrinsicam*, si ita loqui fas est, utilitatem ipsius: adeoque quæcunque objecta sunt, satis non esse ad ipsum ab ea quam diximus, accusatione purgandum: ex quo, si verum sit, plane consequitur ipsius systema non tantum falsum esse, sed etiam perniciosum. Vide in rem hanc alia lib. VII. hujus operis, ubi *primum* ejus juris naturalis *principium* expendimus, nec non lib. VIII. ubi ejusdem de *Fine* Juris naturalis sententiam profligamus, planumque facimus, *intrinsicam* virtutibus bonitatem inesse distinctam a quocunque effectu ex earundem actionibus profluente; propriam item pulchritudinem habere virtutes, ob quam sint ipsæ propter se expetendæ.

Alia hic, ne longior sim, *VVolfsiani* systematis vitia prætereo, quæ aliis fortasse in locis & detegentur opportunius, & commodius redarguentur. Unum tamen, alterumve adhuc hoc loco

(a) *Pietatem philosophicam* definit in *Philos. Pract. Par. I. §. 339. Habitum conformandi actiones legi naturæ vi motivorum ab attributis divinis & providentia divina desumptorum quatenus lumine naturali innotuerunt*. Virtutem vero philosophicam paragrapho præc. ait esse *Habitum conformandi actiones legi naturali ob intrinsicam earundem bonitatem vel malitiam*. Eadem facilitate potuisset *VVolffius* arctare virtutes philosophicas ad habitum moderandi affectus iræ & concupiscentiæ, ut quis posset esse philosophice

*virtuosus*, quanquam *injustus*. Ceterum dum in definitione ait: *ob intrinsicam earundem bonitatem*, non intelligit bonitatem moralem, sed physicam & utilitatis, seu bonum aliquod ex ipsis fluens, ut patet ex superius dictis. Alias, si de bonitate morali intelligatur, etiam pietas erga Deum ob bonitatem ejus intrinsicam exercetur.

(b) De patrocínio *Atheis* præstito accerrime *VVolffium* accusat *Joachimus Lægius in causa Dei adversus Atheismum*. Duplici capite hæc innititur accusatio.

Pri-

loco commemorare non inutile fuerit, ut rectum statuatur *Volfiano systemati* pretium. Occurrit inprimis ea, quam exhibet ipse, *obligationis naturalis activa* idea; qua vel sola jus naturale everti, nos demonstrabimus Lib. X. cap. I. ubi examen ejus instituemus. Vitium *Volfii* alterum illud censeo, quod is et si *impiæ Atheorum* dementiæ immunis fuerit, ut puto; adeo tamen in illos clementem sese, benignumque exhibuit, ut patrocinium aliquod illis impendere quodammodo videatur. Nam non tantum docet, *Atheos* posse naturæ legem propriis viribus implere; verum etiam ut omnibus *philosophicis* virtutibus ornatos eorum plures reipsa fuisse, aut esse potuisse, conficeret, *philosophicas virtutes* a *pietate philosophica* secernit; ac si *pietas* ipsa inter virtutes philosophicas recensenda non foret; vel posset quispiam & impius esse, & virtutibus ornatus philosophus; (a) quum qui Deum ignorat aut negat, non solum philosophi nomine sit plane indignus, sed, mea quidem sententia, neque homo appellari mereatur. At *Volfius* in oratione de *veterum Sinarum sapientia* eos, tametsi *atheos* fuisse, non dubitaret, *sapientissimos*, *virtutibusque* ac *moribus honestissimis*, & quidem *gradu summo* ornatos prædicat, ac velut qui *naturæ viribus omni religione puris felicissime sint usi*, mire commendat. Permagno etiam sibi honori ducit, philosophiam suam cum *Confuciana*, utique *athea*, optime convenire. Negat demum, *Atheismum* quidquam ad pravos mores *per se* conferre; ac solum ejusdem *abusum* bonis moribus perniciosum esse, contendit. Hoc vero totum quid aliud demum est, quam *Atheorum* causam quodammodo perorare? (b)

Hic

Primum est, quod trita argumenta, quæ Dei existentia solide demonstratur, velut invalida rejiciat, immo refellere aggrediatur; & unicum, quod ipse proponit, quamvis fortasse imbecillius ceteris, efficacax esse contendit. Alterum ex eo petit, quod *Atheismum per se bonis moribus & Reipublicæ innocuum*, solumque *abusum* ejus noxium esse sustineat. Quoad primum attinet caput, id minime dissimulabo, mihi semper auctores illos vehementer displicuisse, qui in quæstionibus summi momenti, ( ut est certe quæ-

stio de Dei existentia ) consueta communique consensu probata, pro veritate argumenta temere rejiciunt, improbantque; ut argumentum aliquod, quod vel excogitarunt ipsi, vel ex aliis desumptum exornarunt, unice valere persuadeant: siquidem hac ratione seu prudentes, seu imprudentes veritatem ipsam in discrimen adducunt. Seu *imprudentes*, inquam, seu *prudentes*; nam compertum est, sæpe improbos homines illuc arte ista collineare, ut quas oderunt, veritates, quasque alias aperte impugnare non audent,

Hic vero non sistit mira *VVolfii* clementia atque benignitas; sed in vitiosos etiam homines, ut *avaros, voluptuosos, & ambrosios*, sese effundit; ut pene fautorem eorum omnium dixeris.

dent, sub specie certioris defensionis enervent, ac incertas esse demonstrent: norunt enim id, quod ipsi proponunt, argumentum vel non esse efficacem, vel non adeo perspicuum & clarum, ut omnibus, iis præsertim, qui consueta argumenta infirmari ægrè ferunt, probari debeant. Hinc qui ita se gerunt suspicionem de se creant, ac si contrario adhæreant errori, vel saltem patrocinium aliquod eidem impendere velint; nec quidem immerito, nisi aliunde recta ipsorum mens innotescat, aut nisi propositum ab eis argumentum adeo clarum sit ac perspicuum, ut dubitationem omnem a veritate, quæ in contentionem venit, removeare valeat. Quo loco sit habendus *VVolfius*, ego quidem non definiam: sed præstat, ejus mentem meliorem in partem interpretari. Attamen quod plura, eaque validissima pro Dei extantia argumenta rejicere, & infirmare aggressus sit, ut unico argumento suo exactissimæ demonstrationis honorem asserat, ego sane probare non possum: ut enim illud validissimum sit, & efficacissimum (absit enim, ut ego argumentum ullum, quod pro tanti momenti veritate pugnat, infirmare velim) certe illud non est, quo hucusque homines de Dei extantia persuasi sunt, & quo nunc quicumque, qui acri ingenio præditus non sit, ac in Metaphysicis rebus plane versatus, convinci possit, atque omnimode persuaderi. Si igitur de patrocinio hac ratione, data opera, *Atheis* impenso *VVolfius* revinci non videatur, certe imprudentiæ, modicæque cautelæ condemnandum eum censeo, eo quod ad aliorum potius enervanda, quam confirmanda pro Dei extantia argumenta animum adjecerit; adeoque optimæ, gravissimæque causæ præjudicium inferre veritus non sit. Sed & *Langium* ipsum reprehendendum existimo, qui dum *VVolfianam* demonstrationem *vsuas* seu illegitimæ demonstrationis redarguit, *Atheos* ad triumphum sibi arrogandum animosiores reddit. Quid enim pronius, quam ut hi sic cecinant: *Per*

*VVolfium* invalida sunt ad extantiam Dei adstruendam consueta argumenta, quæ *Langius* urget: *Per Langium* illegitima & nulla est *VVolfiana* demonstratio: igitur nullum est argumentum, quo Deus existere solide efficaciterque demonstratur. En quo demum recidunt hujusmodi rixæ. Interim dum ego ad aliud *Langianæ* accusationis caput accedo, judicet Lector, num *VVolfius* sit *Atheismi* patronis ex hoc capite accensendus.

Si justam accusationem removeare est patrocinari, profecto negari non potest, *VVolfium* *Atheismi* patrocinium quadantenus suscipere, dum illum per se innocuum Republicæ, & solum ejus abusum noxium moribus esse, si fides *Langio*, declarat. Diserta sunt in rem hanc verba quæ *VVolfius* (referente eodem *Langio* lib. cit. Sect. I. mem. II. prop. V.) habet in *Politica* Germanice conscripta: *Jam demonstravi*, inquit, (verba ejus Germanica latine reddo) *solum abusum Atheismi ad pravam vivendi rationem ducere posse; nullo autem modo illum per se*. Nonne si hæc verba presse sumantur, indicant, a *VVolfio* habitum bonum censeret *Atheismum*, quum asserat, ejus tantummodo abusum esse causam mali? *Abusus* locum non habet nisi in rebus bonis: nec dicere solemus, quempiam abuti malis, sed uti ad mala vel majora vel minora. Sed illud minus ferendum in *VVolfio*, quod *Atheismum* cum *Religione Christiana* quoad abusum, ausit comparare. *Quemadmodum* novimus (inquit in *Morali Germanica* §. 22. apud eundem loc. cit. mem. VI. §. XV.) etiam *Christianæ Religionis veritates* ab iis, qui in ignorantia & errore circa bonum & malum versantur, ad fovenda delicta trahi. Quam indigna comparatio! At in operibus latine conscriptis, ac præsertim in *Philosophia practica* cautius de *Atheis* & *Atheismo* loquitur: quinimmo cum sese ab accusatione ista defendit, tum adversarios recriminatur, quasi ipsi potius *Atheis* patrocinentur. Ut æquus Lector hac de re judicare possit, aliqua ipsius verba hic referre placeat & ex-

ris. Nam & docet, unumquenque ad voluptatem, opes, atque honores sectandos naturali adstringi lege; quo nihil desiderabilius esse potest id generis hominibus: & eam vitiorum illo-

& expendere. Igitur in *Philosophia Præctica* hanc statuit propositionem §. 254: *Lex naturæ subsistit etiam in hypothese impossibili Athei; hoc est, ex eo quod ponit atheus, non dari Deum, minime sequitur, non dari legem naturæ.* Verissima est hæc propositio, posita idea *Legis naturæ*, ut a *VVolfio* proponitur, in qua scilicet obligatio quidpiam agendi non aliunde sumitur, quam ex bono aliquo, quod ex actione suat. Hoc sane posito, non valet consequentia (ut ait *VVolfius* ibid. in nota) si atheus ita argumentetur. *Non datur Deus, ergo non datur lex naturæ, seu nulla datur obligatio ad actiones alias committendas, alias vero omittendas, nisi quæ a lege humana venit.* Erit proculdubio, inquit ego, alia obligatio, eaque in sensu *VVolfii*, ac etiam *Epicuri*, legis naturalis: ex. gr. obligatio edendi ad servandam vitam & sanitatem; abstinendi a crapula, ut evitentur valetudinis incommoda; non lædendi verbo contumelioso alterum, ne is iratus alapam impingat &c. Sed quam pulchra sit istæc *lex naturæ*, qui sapiunt, viderint. Quot enim iniquitates bona eius venia, patrari adhuc ab Atheis non poterunt? Nonne quotquot pœnis, vel naturaliter connexis se vel arbitraria potestate impositis aut per se, aut per accidens immunes fore, crediderint? Scilicet *Atheus* unice a noxiis voluptatibus, si vel maxime sapiat, abstinerebit: neque enim obligationem aliam agnoscere potest, quousque Deum jubentem, aut vetantem non agnoscat, aut saltem rationi morem gerere non eligat, cuius tamen regulam *Atheo* suo non proponit *VVolfius*, qui non negat utique dari *Atheos*, qui negent legis naturalis extantiam: sed negare id eos, ait, ex illo errore, quem communem habent cum *Deum* profitentibus; quod nulla detur obligatio naturalis ex ipsa hominum essentia atque natura manans, nec moraliter quidpiam sit bonum, nisi a superiore præcipiatur.... nec nos obligari posse, nisi ejusdem voluntate: ex quo concludit, *Atheis* potius patrocinari eos, qui obligationem natura-

lem tollunt, nec hominem obligatum esse volunt, nisi Dei voluntate. Verum, qui Deum profitentur, profecto obligationem naturalem *VVolfiano* sensu intellectam non negant, neque negare possunt vel ipsi Athei: quis enim unquam negaverit, esse in natura congruum aliquod motivum se continendi ex. gr. ab ebrietate, ex qua tot profluunt incommoda; sed utique rident *VVolfium*, quod hujusmodi motivum nomine obligationis naturalis insigniat, & quod abstinenciam ex illo motivo ab ebrietate moraliter bonam, ceu legi naturali conformem, appellet; & quod demum putet ejusmodi obligationis doctrinam quidpiam prodesse ad Atheos ab innumeris (ex quibus malum nullum sibi imminere potest) iniquitatibus absterrendos. Præterea, qui Deum profitentur, si sit cum atheo, qui legis naturalis extantiam in dubium vocat, disceptandam, ii si sapiunt, ante de Dei existentia cum convincere, aggredientur, quam cum eo in arenam descendant, & in hoc plus apud eos valebit *Authoritas Tullii* licet gentilis, qui inde legum naturalium causam exordiendam esse decernit, quam *VVolfii*, qui isto exordio opus non esse pronunciat: (ibid. in cit. nota) Quod si Athei vel evidentissimis argumentis manus dare recusaverint, tunc aut eos ut immedicabiles, dimittent, vel urgebunt, ut saltem juxta præscripta rationis, qua homines sumus, vivendum sibi esse sciant: fieri enim potest, ut hoc pacto, qui melioris sunt indolis, saltem a crassioribus quibusdam iniquitatibus contineantur. At non idcirco jus naturale *Atheis* more *VVolfiano* accomodabunt unquam: quod exinde non Atheorum profectum sperandum, sed aliorum damnum timendum esse, norunt. Alia, quæ *VVolfius* in sui defensionem disputat, tum quia eodem nituntur principio, tum ne notam hanc longius protraham, hic prætereo. Satis hæc puto, ut Lector dijudicet, num ille *Atheis* quodammodo patrocinatus dici possit. Ad me quod attinet, neminem injuste damnari volo.



illorum ideam præbet, quæ omnem turpem notam, infamiamque ab iis etiam hominibus, qui voluptatibus, opibus, honoribusque impensissime sunt addicti, remove videatur (a) ac si timuisset, ne illorum quispiam hujuscemodi exterritus infamia, minus inhiaret opibus atque honoribus, minusque voluptatibus indulgeret. O præclarum sane eximiumque Moralis doctrinæ Auctorem! Ne plura.

## DE

(a) Corruptissimam esse moralem *VVolfii* doctrinam pluribus ex ipsius systemate Germanice conscripto, demonstrat *Langius*. Quum opus illud Germanicum penes me non sit, exscribere placet pauca ex iis, quæ habet *Langius* ipse, (in causa Dei adv. Atheism. Tractat. II. Mem. VI. §. XIX.) verbis, quæ ille Germanice profert, latine versis. "Ca-  
 ,, pite, inquit, quinto alterius partis exter-  
 ,, nas divitias inter eas perfectiones recen-  
 ,, set, ad quas vi legis naturæ omnibus  
 ,, viribus, omnique opera niti debemus:  
 ,, atque commendat sub industriæ nomine  
 ,, veram avaritiam, velut officium, debi-  
 ,, tumque, quod a nobis exigit lex naturæ  
 ,, pag. 444. En vero hic absurdam ava-  
 ,, ritiam, & ἀναιμία, (seu moderationis)  
 ,, definitionem §. 538. Avaritia est cupidi-  
 ,, tas plus habendi, quam necessitas & de-  
 ,, centia postulet, & quam quis, juxta cir-  
 ,, cūstantias, in quibus est, sibi comparare po-  
 ,, test. E contra, Moderatio est cupiditas ha-  
 ,, bendi quantum necessitas & decencia pos-  
 ,, stulant, & quantum quis juxta circum-  
 ,, stantias, in quibus est, sibi comparare po-  
 ,, test. Hic ἀναιμία (moderationem)  
 ,, cujus forma consistit in quiete, seu acquie-  
 ,, scencia in iis, quæ adsunt, reposita, po-  
 ,, nit in motu seu cupiditate tantundem ha-  
 ,, bendi, seu acquirendi, quantum non so-  
 ,, lum necessitas, & ἀναιμία (at quam  
 ,, comitum & speciosum hoc vanitatis &  
 ,, luxus monstrum vulgo est!) requirunt;  
 ,, sed quantum etiam circumstantiæ ulla  
 ,, modo secum ferunt, seu quantum cuiuslibet  
 ,, in acquirendi augendique studio possibile  
 ,, est, & quantum nexus permittit. Quæ ipsius  
 ,, definitio avaritiæ est, quum nec avari  
 ,, ipsi ultra tendant, nec tendere possint;  
 ,, quis enim tenderet ultra id, quod pos-  
 ,, sibile est? Eiusmodi vero avaritia, quæ  
 ,, ultra possibile, seu, ut ex hypotesi Aucto-  
 ,, ris loquar, ultra nexum, & fatum ten-

dit, & est atopica, & si alicubi est, to-  
 ,, ta est insana, & ridicula. Eodem loco  
 ,, connumerat *VVolfius* honorem, & glo-  
 ,, riam eas inter perfectiones, quas vi le-  
 ,, gis naturæ omnibus viribus sibi procu-  
 ,, rare quisque debet; & ita quidem,  
 ,, ut ad sibi felicitatem constandam &  
 ,, simulationes, & propriæ, etsi falsæ, &  
 ,, vanæ laudes, quibus pulvis, & fumus  
 ,, oculis aliorum obiciatur, adhiberi pos-  
 ,, sint ac debeant, pag. 450. Hinc inter alia  
 ,, hæc traduntur §. 594. Quando alii bo-  
 ,, num, quod nobis inest, non cogno-  
 ,, scunt, debemus nos eos hac de re in-  
 ,, struere (o quam sedulus auctor noster  
 ,, fuit in eo, ut auditores suos viva, &  
 ,, lectores scripta voce sua de perfectio-  
 ,, nibus suis instrueret!) Et quoniam  
 ,, homines sæpe ex malevolentia nobis  
 ,, honorem; qui nobis convenit, dene-  
 ,, gant; debemus pro virili nostra, eo-  
 ,, rum amicitiam nobis captare, ac procu-  
 ,, rare (en scopum amicitia non incunda  
 ,, solum sed omnibus modis etiam captan-  
 ,, da!) item §. 597. Qui honorem cupit  
 ,, majorem, quam mereatur, vel juxta  
 ,, circumstantias, in quibus est, assequi  
 ,, potest, is est ambitiosus. Sic ambitio  
 ,, tantum ponitur in ejusmodi vanæ glo-  
 ,, riæ aucupio, quod ad impossibilia exten-  
 ,, ditur. Sic *Langius*: quod tamen non est  
 ,, undequaque verum; nam *VVolfius* etiam  
 ,, eum ambitiosum dicit, qui plus honoris  
 ,, appetit, quam mereatur. Sed cui facile  
 ,, non videtur, sese tantundem & etiam  
 ,, plus honoris mereri, quam consequi pos-  
 ,, sit? Vix aliquis igitur hac regula ambi-  
 ,, tiosum se credat. Fortasse etiam minus,  
 ,, si pro norma sumat definitionem ambitio-  
 ,, nis, quam *VVolfius* tradit in *Jure naturali*  
 ,, Par. I. §. 570. Ambitio, ait, est insatiabilis  
 ,, honoris cupiditas. Quis enim credat, se ho-  
 ,, noris adeo cupidum, ut nullo quantumvis  
 ,, magno, & multiplici honore satiari possit?



D E P R I N C I P I I S  
JURIS NATURÆ, ET GENTIUM  
L I B E R II.

*De idea Juris Naturæ.*

**A**bsoluta juris, quo de agimus, *protheoria*, ut modo ad jus ipsum proprius accedamus, varias multiplicisque illius definitiones, ac divisiones tradere aggredimur, ut & inde compertum fiat, quænam juris, tum generatim, tum maxime naturalis, idea celebrioribus insit auctoribus; & simul plura pateant, quæ homini seriam navare operam huic studio cupienti ignorare minime licet. Hac vero occasione nonnullos etiam explodemus errores, & inconsultam in his quoque quorundam temeritatem castigabimus. Si cui vero minutiora persequi in hoc capite videbimur, is cogitet, huc nos congerere voluisse id generis fere omnia, ne insequentibus admixta capitibus horum vel magnitudini quodammodo officerent, vel claritati. Ne vero breviores essemus, in causa fuit studium depellendæ confusionis omnis, quam variaz, multiplicisque loquendi rationes adhibitæ ab Auctoribus de Jure naturali tractantibus, ingenerare tyronibus solent; ut experientia ipsa comperimus.

C A P U T I.

*Juris etymon, variaque illius significationes.*

**U**T consuetudini, quæ in disciplinis tradendis obtinuit, morem geramus, de Juris etymo pauca, & quidem ex aliorum potius, quam ex nostra sententia, præmittimus. *Ulpianus* itaque *jus a justitia* appellatum censet: quæ tamen *etymologia*

M

logia

Instic. lib.  
I. 2. 1.

*logia* minime probatur recentioribus plerisque, qui potius a *jure justum*, & a *justo justitia* nomen derivatum arbitrantur. Hinc plurimum *ius* a *jubendo* deducunt, ut perinde sit *ius* ac *jussum*: nimirum, eodem plane modo ex *jussum* oriri *ius* putant, quemadmodum ex vetusto *offum* factum dicitur *os*, postremarum scilicet abscissione litterarum. Addunt vero, dictum olim fuisse *ius jus*, idque postmodum in *ius iuris*, mutatum, ea ferme ratione, qua una ex præcipuis Romanæ Reipublicæ familiis dicta est *Papiria*, quæ antea, Cicerone teste, *Papisia* dicebatur. Huic favet opinioni *Festus* vetustissimus Grammaticus, apud quem unum idemque sonant *jusa*, *jura* & *jussa*. *Hugo Grotius* a *Jovis* nomine latinis *ius dictum esse probabile*, putat. Quam sententiam ceteris omnibus præfert *Jo: Baptista Vico*, ex eoque confirmare conatur, quod vetustissimis latinis *Jupiter* diceretur *Jous*, ex quo genitivus *Jovis* & *Jouris* casus manabat: atque exinde horum nominum contractione *ius iuris* ortum esse arbitrat. Si res ita se habet, angustum plane est nomen istud, divinamque juris originem prodit. Atque hæc de juris nomine ejusque *etymo* dicta sint.

Epif. 22.  
lib. 9.

Proleg. lib.  
de J. B. &  
P. 2. 12.

Jam vero, varias vocabuli *Juris* acceptiones exponamus oportet, ne qua in decursu operis confusio subrepat. Quum ex tamen plurimæ variæque sint, nos ex omnibus quatuor duntaxat commemorabimus, quæ ad nostrum pertinent institutum. Prior est, qua dicitur *pro lege*: altera *pro adjuncto personæ*, ut vocat *Grotius*; seu *pro facultate quidpiam faciendi*, vel *habendi*: tertia *pro adjuncto actionis* juxta ejusdem phrasim; quo quidem sensu idem est *ius* ac *justum*, aut *licitum*: quarta *pro scientia legum*, easque interpretandi applicandique arte, quæ vulgo *Jurisprudentia* appellatur. Acceptiones tamen istæ apud Auctores non omnes æque frequentes sunt ac tritæ. *Pro lege* ac *pro facultate*, seu *pro adjuncto personæ* frequentior est; rarior vero *pro arte vel scientia*; rarissima *pro adjuncto actionis*, seu *pro honesto & licito* &c. Sunt qui ceteras quaslibet respicientes *pro adjuncto tantummodo personæ*, seu *pro facultate*, id nominis usurpandum censent, ea ducti ratione, quod reliquis exprimendis peculiaria suppetunt vocabula, nimirum *lex*, *justum* vel *licitum*, *jurisprudentia*. Atque hæc quidem dicendi ratio satis mihi

mihî probatur, quod ambiguitati e medio tollendæ, claritati-  
que procurandæ paullo aptior videatur. Ac quadruplex com-  
memorata juris acceptio ansam nobis suppeditat, eas omnes  
proponendi hoc in capite, explicandique definitiones ac divi-  
siones, queis instructum esse Tyronem oportet, priusquam ul-  
terius in hujus lectione operis progrediatur.

## C A P U T II.

*Juris pro Lege sumpti definitiones, & divisiones. Jus concessivum  
seu permissivum a Barbeyraco & Burlemaquio perperam explica-  
tur. Absurdum est legis a consilio discernen, quod Hobbesius  
constituit; neque hunc satis corrigit Pufendorfius.*

**J**uris vocabulum sæpe usurpari pro ipsa lege dictum superius  
est. Nunc itaque in primis naturam, & indolem legis ex-  
ponere juvat. Porro *lex generatim ab Angelico definitur: l. s. Quest.*  
*regula & mensura actuum, secundum quam induitur (seu obligatur) xc. 2. 1.*  
*aliquis ad aliquid agendum, vel ab agendo retrahitur. Quam defi-*  
*nitionem amplectuntur non modo Scholastici omnes, sed etiam*  
*ex Protestantibus plures præstantioresque Scriptores. Ad eam*  
*quippe proxime accedit tum hæc Grotii definitio: lex est regu- Lib. 1. cap.*  
*la actuum moralium obligans ad id, quod rectum est; tum hæc alia, 1. §. 2.*  
*quam exhibet VVolfius in Philosophia præctica universalî: est s CXXXI.*  
*regula, juxta quam actiones nostras determinare obligamur. At vero Tho-*  
*masius inurbane Scholasticos carpens ait: mire vero & inepte Jur. Div.*  
*(in lege generatim definienda) sudant Scholastici. Deinde mo- lib. 1. cap.*  
*do quodam dictatorio subdit: nos ita definimus: lex est jussus imperantis 1. §. 28.*  
*obligans subiectos, ut secundum istum jussum actiones suas instituant.*  
*At Thomasius inepte prorsus substituit jussum pro regula. Nam*  
*fatis compertum est, non omnem imperantis jussionem habe-*  
*re rationem legis. Hæc enim permanens diuturna que sit, oportet:*  
*jussus autem, seu jussum nullam per se exigit diutur-*  
*nitatem. Insuper lex communitatem integram, bonumque*  
*commune respicit; non ita quodvis Imperantis jussum.*

A Thomasiانا vix in aliquo differt legis definitio a Pu-  
fendorffio tradita tum in majori opere *de jure nature, & Gen-*  
*tium,*

Lib. 1. cap. 6. §. 4.  
Ibid. §. 30.

tium, tum in minore de officio hominis & civis; sic enim illam definit: *lex est decretum, quo Superior sibi subiectum obligat, ut ad istius præscriptum actiones suas componat.* Qua in definitione Thomæ Superioris vocabulum in Imperantis mutandum cenlet. Nam præter Superioritatem imperii (inquit) dantur & aliæ superioritates ordinis, puta dignitatis, addo etiam beneficii, quæ hujus loci non sunt: quasi vero præcedens vox decretum, vel Jussus satis minime indicaret, hoc loco Superioris nomine nonnisi Imperantem venire.

Essai sur l'Histoire du Droit naturel par. 2. §. 7. pag. 350.

Martinus Hubnerus eandem Pufendorfsianam Legis definitionem reprehendendam arbitratur, propterea quod nec promulgationis, neque legitima potestatis in ipsomet imperante existentis, neque sanctionis (seu comminationis pœnæ violatoribus infligendæ, promissionisque præmii legem implentibus conferendi) mentionem faciat: quoniam, inquit, Lex priore conditione destituta non est nisi *propositum*, ut vulgo dicitur, *in pectore*; altera vero si careat, aut *ridicula* est, aut *tyrannica* jussio; ac, si tertia desit, valde *imperfecta* est Lex, quippe omni ferme robore destituta. Hubneri hæc in Pufendorfsianam Legis definitionem censura æque in aliorum, & fortasse omnium, qui ipsum præcessere, definitiones cadit: nemo enim, quem sciam, omnia illa in definitione Legis censuit exprimenda; quod vel solum ab ea ferenda censura doctum hunc hominem revocare debuisset. An ne enim vidit ipse in tritissimæ rei definitione, quod viderit nemo? Equidem, quænam fuerit ea omnia describendi declarandique necessitas, nec ipse video, Nam ad promulgationem quod attinet, ea legem minime constituit, sed unice manifestat; ut subditi agnitam impleant, quam ignotam implere non possent. Superioris vero nomen, quum indefinite ponitur, nonnisi legitimum, qui unus verus est, superiorem significare valet: Tyrannus siquidem proprio vocabulo a vero superiore discernitur. Demum sanctione, sive promissione præmii, & comminatione pœnarum subditi ad legem implendam aut alliciuntur, aut compelluntur; adeoque legi robur aliquod adjicitur, non ejus substantia conflatur.

In Not. ad cit. loc. Pufendorfsii,

Barbeyracus etiam Pufendorfsianam Legis definitionem ut non satis amplam & accuratam suggillat, Quare hanc judicio suo melio-

rem

rem proponit: *Lex est decretum superioris quocunque modo sufficienter manifestatum: quo is subjectorum aut omnes in universum, aut saltem alicujus generis actiones dirigit; ita ut ratione illarum aut necessitatem certo modo agendi, vel non agendi imponat; aut libertatem pro lubitu agendi, vel non agendi relinquat.* Cur posteriora verba adjicienda Barbeyracus existimavit, perspicuum fiet ex Legis divisione, ad quam tradendam accedimus.

Juris itaque pro lege accepti ea videtur mihi optima ac generalissima divisio, qua ex parte Legislatoris in *divinum & humanum*; ex parte vero intimæ ejusdem proprietatis in *præceptivum & concessivum*, seu *permissivum* tribuitur. Singulis huius divisionis partibus aliqua subjecta partitio est. *Divinum* namque jus aut *necessarium* est, aut *liberum*: *humanum* vero aliud *naturale* est, *positivum* aliud, seu *voluntarium*. *Præceptivum* pariter in *affirmativum & privativum*, quod alii *negativum* appellant, tribui solet. Sed melius fortasse dixeris, illud dividi in *præceptivum proprie dictum*, & in *prohibitivum*; priore enim illo quidpiam ut fiat præcipitur, isto quidpiam fieri prohibetur. (a) *Jus divinum necessarium* est ipsum *Jus naturale*; quod etiam *humanum* dici potest, eoquod in humana natura fundatur, & ab ea velut ab immediato fonte dimanat: at proprie est *jus divinum*, quia ejus auctor Deus est; hinc *jus naturale divinum* a quibusdam vocatur. *Jus divinum liberum* aliud est *legale*, aliud *evangelicum*. Minutiores alias divisiones prætereo. Ad *jus humanum positivum* quod spectat, illud ab aliquibus triplex statuitur, admirum *Jus Gentium, Civile & Ecclesiasticum*: quæ tamen partitio a pluribus improbat: alii namque *Jus Gentium naturalis juris* partem faciunt; alii *naturale inter, & civile* medium esse contendunt: quæ de re suo loco disputabitur. Singula hæc Juris genera accurate definire & explicare ad præsens non attinet: pleraque etiam ex ipsa eorum nuncupatione satis innotescunt. Duo duntaxat nobis potissimum explicanda sunt, *jus naturale & Gentium*. At quum postremi hujus idea in controversia posita sit, hinc ejus definitio tunc tradenda nobis erit, quum quid sit, aut saltem

quo

(a) Posset etiam brevius primo dividi ex parte *intimæ constitutionis* in *præceptivum, prohibitivum, & concessivum*.

quo a nobis sensu accipiatur, constituemus. De *Jure* autem *naturali*, quod ad nos maxime spectat, peculiari opera inferius agemus.

Hic vero animadvertere præstat, divisionem *Juris* in *præceptivum* & *concessivum* licet vetustissimam; nam eam tradit *Modestinus* vetustus ac celebris *Jurisconsultus Romanus* (a) a quibusdam ex eo improbari, quod *concessio* seu *permissio* actionem nullam per se includere videatur: *Permissio*, ait *Grotius*, cui adstipulari videtur *Thomasius*, quamvis nihilominus eam partitionem amplectatur, *proprie non actio est legis, sed actionis negatio, nisi quatenus alium ab eo, cui permittitur, obligat, ne impedimentum ponat*. Similia habet *Pufendorfius*. Verum *Barbeyracus* contendit, ipsam etiam *permissionem* præsertim in *naturalibus* (in quibus mere *negativa* permissio, aut *tolerantia* locum non habet) actionem esse *positivam sin expressam, saltem tacitam* Legislatoris, qua moralem facultatem tribuit quidpiam legitime habendi, agendi, vel exigendi.

Etsi vero controversia istæc exigui plane momenti videri possit, eamque parum a quæstione nominis abesse; attamen quum *Burlemaqui* non obiter quidem sed data opera *Barbeyraci* sententiam defendendam suscepit, eique propterea quidpiam celebritatis addiderit; haud omnino abs re fuerit, si eam hoc loco paucis dirimamus. *Permissionem* itaque seu *concessionem* non esse veram legis actionem ex eo primo confici posse videtur, quod omnium sensu *obligatio* sit essentialis veræ legis proprietatis: at vero *concessio* sive *permissio* non obligat, nisi forte alium, ne alterius libertati obsit; ut recte animadvertit *Grotius*: quamquam & hæc ipsa obligatio, qualiscunque sit, non tam ex permissione quidpiam agendi, quam ex injuriæ cuiquam inferendæ prohibitione oriatur. Deinde vero, si ponamus, Legislatorem ad qualemcunque actionem indifferenter se habere, videlicet neque eam præcipere, nec vetare; jam eo ipso intelligimus, *permissionem* adesse, seu liberum cuique esse operari, si velit; vel ab actu abstinere: cur igitur ad hoc positiva voluntate legisla-

(a) *Legis est* inquit, *Digesti*: libro VII. *præcipere, vetare, permittere, punire* &c.

gislatoris opus fuerit? Quin nec illud intelligitur, qua ratione, positiva hæc voluntas sit ei in permissione adscribenda. Vel enim actio illa, quæ dicitur permiffa, fpectat, aut confert ad finem Legislatoris, necne: fi fpectat, jam censendus est Legislator, qui sapiens fuerit, eam aut præcipere, aut vetare: fi fecus vero, quum prudens Legislator nihil nifi ob præftitutum fibi finem ftatuere poffit, nihil pariter de ea decernere credendus est. Quamobrem quæ exinde effluit, permissionem nihil positivæ voluntatis Legislatoriæ includere, recte concipimus. Si ergo *fticte*, ut ajunt, & *rigorose* loquamur, divifio juris in *præceptivum*, & *conceffivum* live *permiffivum* abjicienda est, & permiffio non *actio legis*, fed *actionis negatio*, ut ait *Grotius*, exiftimanda.

Si vero quis dixerit, libertatem agendi, qua homo pollet, effe positivum Dei donum a positiva ejus voluntate collatum; adeoque, quum permiffio nihil aliud effe videatur, quam ipfa agendi libertas, negari non poffe, permissionem quidpiam positivum effe, ipfamque propterea permittentem legem effe pariter positivam. Respondemus, libertatem humanam effe quidem eximium Dei donum, fed tamen ut Conditor est, non ut legislator; nam legislatio libertatem invenit, non inferit. Diftinguenda deinde est *phyfica* libertas a libertate *moralis*: illa rationalis naturæ essentialis proprietas est; adeoque ab ipfamet natura dimanat; estque propterea donum quidem Dei, fed a natura ipfa minime diverfum. *Moralis* autem libertas in facultate (falva tamen femper actionis rectitudine) agendi & non agendi reposita, ex eo uno confurgere intelligitur, quod Legislator actionem aliquam, quæ nihil confluit ad fuum finem, nec præceperit, nec vetuerit. Verum audiamus *Burlemaquium* fententiam *Barbeyraci* propugnantem.

„ *Legiflator*, inquit, *nil nifi* deliberate & fapienter decernit. Si folum in aliquibus neceffitatem certo modo agendi imponit, neque ulterius neceffitatem iftam extendit, id exinde est, quod fini fibi propofito congruere arbitratur, fi certis in rebus libertatem pro lubitu agendi fubditis fuis relinquat, Idcirco filentium Legislatoris infert *permiffionem positivam*, quantumvis tacitam, agendi quidquid nec vetat, nec præcipit.

Ref-

Princ. de  
droit Nat.  
par. 1. cap.  
x. §. 6.



Responſio. Legislator non idcirco libertatem certis in rebus ſubditis ſuis relinquit, quod ea proſit propoſito ſibi fini; ſed quia actiones illæ ſubditorum voluntati relictae fini præſtituto nec proſunt, nec obſunt: quamobrem de illis nihil decernit, quod ad permiſſionem ſatis eſt.

„ Qui certos limites ſtatuit ( ſubdit *Burlemaquius* ) quos præterire non liceat, eo ipſo ſignificat, quouſque ipſe progredi permittat, & aſſentiatur. Permiſſio igitur effectus legis eſt non minus quam obligatio „.

Responſio. *Qui certos limites ſtatuit quos præterire non liceat*, eo ipſo ſignificat, actiones alias ad ſcopum finemque ſuum minime pertinere; adeoque quemadmodum ipſæ, ad finem indifferentes ſunt, ita voluntas Legislatoris ad eaſdem indifferens eſt: atque adeo illius aſſenſus, quo ſubditi iis in rebus pro lubitu agere permittuntur, non poſitiva voluntate conſtat, ſed mera negatione, ſive potius remotione diſſenſus: quæ equidem dici poteſt tacitus & moralis aſſenſus, quatenus idipſum moraliter præſtat quod poſitivus & expreſſus præſtaret; non quia libertatem adferat pro lubitu agendi ( qui poſitivus eſſet effectus, ) ſed quia præexiſtentem libertatem nec aufert, nec imminuit. Ex his vero cetera facile refutantur, quæ urget *Burlemaquius*.

„ Quum homo, inſtat ille, pendeat a ſuperiore Deo, cujus voluntas eſſe debet univerſalis regula ejuſdem actionum; hinc jus quodlibet, quo gaudet homo, innoxie & impune quidpiam agendi, nititur expreſſa vel tacita ipſius Superioris, vel legis *permiſſione*. „

Responſio. Ex eo quod homo pendeat a Deo tanquam a Superiore, id ſolum conficitur, exigendas illi eſſe actiones omnes ad normam, & regulam, quam Deus ipſi præſtituerit. At vero Deus, & quilibet Superior in iis tantummodo normam præſcribit, quæ ad finem ſibi propoſitum quidpiam momenti habent; in reliquis nullam præſcribit, ſed plenam agendi, vel non agendi libertatem relinquit. Jus itaque pro lubitu agendi, quo tunc homo potitur, proprie a naturali ſua libertate proſluit, quæ tamdiu integra manet, quamdiu Legislatoris præcepto vel interdicto non imminuitur, aut *moraliter* aufertur. Atque in hoc quidem *permiſſio* ſita eſt.

Postre-

Postremum *Burlemaquii* argumentum eo nititur, quod *permissio a lege alicui concessa, iusque ex ea consurgens ceteris obligationem imponat minime ei resistendi*. Hinc concludit: igitur obligatio & *permissio naturaliter colligatae sunt, & hoc totum effectus est legis*. Utique respondeo; sed non peculiaris effectus legis illius, qua alteri pro lubitu agere permittitur; sed alterius generalis, qua cuilibet inhibetur, ne alienum jus impediatur, aut lædat: ut supra innuimus. Plura in hanc rem congerere operæ pretium non est.

Addere potius pauca libet de *Legis a Consilio* discrimine, quod ab *Hobbesio*, quem secutus est *Pufendorfius*, perperam assignatur. *Distinctio* (ait *Hobbesius*) *inter consilium ac legem desumenda est a differentia inter consilium ac mandatum*. Nam *consilium est preceptum, in quo ratio quare paremus, sumitur ab ipsa re, qua precipitur*. *Mandatum autem est preceptum, in quo parendi ratio sumitur a voluntate precipientis; proprie enim non dicitur, sic volo, sic iubeo, nisi stet pro ratione voluntas*. Hinc legem ita ille definit: *Mandatum ejus personæ (sive hominis, sive curiæ) cujus preceptum continet obediendi rationem*. Congruit hæc *Hobbesii* doctrina cum ejus de *Imperii* fundamento sententia, quod esse ait *potentiam irresistibilem*; (quem errorem nos suo loco rejiciemus) quemadmodum enim ibi *legitimum imperium a tyrannico* non fecernit; ita hoc loco veram *legem* cum *tyrannico mandato*, seu potius cum *violentia, ac coactione* confundit. *Tyrannicum* sane *mandatum* est illud, quod *ratione destituitur, unaque nititur vi, ac potentia, qua valeat Tyrannus alios ad obediendum compellere*. Errat igitur enormiter *Hobbesius*, dum generatim ex præmissis concludit: *Universaliter præcepta omnium potentium respectu eorum, qui non possunt resistere, eorum leges dicenda sunt*. At dicantur, si placet, *leges*; sed *iniquæ illæ tamen, & tyrannicæ, adeoque ex verarum legum albo omnino expungendæ*. Castiganda ergo sunt & corrigenda, quæ hic Auctor ibidem subdit: *Differunt, inquit, multifariam lex & consilium. Lex enim ejus, qui potestatem (adde legitimam) habet in eos, quibus precipitur; consilium ejus, qui non habet. Facere id, quod lege precipitur, officii; quod consilio, arbitrii est* (hic limitatione utendum; nam si consilium de re fuerit necessaria aut utili,

De civ.  
cap. XIV.  
§. 1.

N

tum.

tum lex naturæ præcipit, ut consilium danti pareamus). *Consilium* (pergit Hobbesius) *dirigitur ad finem ejus, cui præcipitur; lex autem ad finem ejus, qui præcipit.* Absurda plane est hæc doctrina, si hunc reddat sensum, finem legis minime esse utilitatem eorum, quibus imponitur lex; quum contra, certum sit, probi Legislatoris officium esse, subditorum felicitatem suis legibus promovere: atque in hunc certe finem constituuntur Principes & Legislatores; ita ut qui propriam utilitatem legibus suis unice spectant, hi quod probi Principis est, minime gerunt, sed quod Tyranni. Jam vero si finis legis subditorum utilitas sit, illud quoque discrimen corrumpit, quod subjicit *Hobbesius*, *Consilium nempe nonnisi volentibus dari, legem etiam nolentibus.* Patet siquidem non posse subditos recta ratione legem illam nolle, aut respuere, qua eorum felicitati consulitur. Et hinc qui recti & probi sunt Imperantes, solent ea de re subditos præmonere, ut eos ad obediendum suaviter alliciant, non invitos compellant. Norunt enim ipsi sese subditis ratione utentibus imperare: eapropter non mera quidem autoritate, sed etiam, immo maxime, ratione eos satagunt permovere. Illud tamen verum est, haud debere subditos in causas, ob quas feruntur leges, curiosius inquirere; sed potius confidere, æquam & justam Imperantibus subesse legis ferendæ causam, tametsi minus fortasse appareat. Et hoc quidem sensu probari utcunque potest quod ait *Hobbesius*, *rationem parendi legi sumi a voluntate* (quæ creditur recta) *præcipientis.* At vero in hoc minime discriminatur *consilium a lege*: neque enim semper redditur consilii quod datur, ratio; sed quandoque, etsi minime pateat, præsto tamen eam esse consilium danti, non dubitatur. Hac plane ratione pharmaca a Medicis præscripta plerunque sumunt ægroti, licet quæ ipsis insit sanandi virtus, prorsus ignorent: scilicet Medicorum peritiæ, bonæque eorum voluntati & æquitati unice acquiescunt.

De J. N. &  
G. lib. I.  
cap. VI. §. I.

*Pufendorfus* in assignando legis a consilio discrimine, *Hobbesii* vestigia proxime premit, quanquam nonnihil pro more suo ejus doctrinam emollire non omittit. Fatetur ille primo, *legem suis non debere carere rationibus; subdit tamen, eas non proprie*

*prie esse causam, quare imperanti obsequium præstetur, sed hanc esse potestatem præipientis. Immo, inquit ego, rationes proprie causa sunt, cur subditus lubenti bonoque animo sese imperanti subjiciat; nanque potestas imperantis, si pro facultate cogendi sumatur, prout a Pufendorffio sumi videtur, a rationibus omnino sejuncta, causa esse non potest, nisi ut quis invitus, repugnanteque animo pareat. Non etiam satis proprie loquitur Pufendorffius dum pronunciat, *leges suis non debere carere rationibus*; hoc enim loquendi modo se in ea esse sententia indicat, *rationes non proprie & per se, ut ajunt, ad legem pertinere; sed solummodo, ut quid addititium*; quum tamen rationes ita integrent legem, ut mandatum ratione omni prorsus destitutum, etiam si a legitimo Imperante latum, *coactio* censenda sit potius quam lex. Verum in legitimo Principe rationes, ut dictum est, præsumendæ sunt potius, quam audacius investigandæ. Ceterum illud est certissimum, Superiorem, dum quidpiam sine justa ratione decernit & jubet, autoritate abuti sua; nec verum tunc sese gerere Superiorem: multoque magis, si iniquum aliquid, vel injustum præcipiat: quin tunc subditi, dummodo mandati injustitia evidens & certa sit, obtemperare non debent, nec innoxie valent. Pergit vero Pufendorffius Hobbesium suum hac de re loquentem emollire: quum enim Hobbesius absolute protulisset, in consilio *rationem parendi sumi ab ipsa re, qua præcipitur, in lege autem accipi a voluntate præipientis*, Pufendorffius ait, *legibus obediri non principaliter propter rem ipsam, sed propter voluntatem præipientis*. At si ratio, ob quam lata lex est, sit, ut esse debet, communis subditorum felicitas, non video, cur non æque, si etiam *principaliter*, sit propter rem ipsam obtemperandum. Scilicet quavis lege illud duntaxat recte præcipitur, quod subditi, nullo etiam accedente præcepto, præstare deberent, eo quod res ipsa præscripta in ipsorum cedat utilitatem ac commodum. Quod quidem quum verum sit in legibus ipsis positivis, modo ad rationis præscriptum fuerint latæ; longe tamen verius est in legibus naturæ, quibus nihil præcipitur, nisi quod in propriam cujusque, vel in publicam vergat felicitatem. Sic temperantiæ præcepto principaliter etiam*

propter rem ipsam, nimirum ob eximios hujus virtutis fructus parere debemus: quanquam neque negandum, perfectius agi, si ex leges impleantur præcipue ob eam rationem, quod ab Auctore naturæ, ceu ab infinitæ dignitatis Legislatore fuerunt præscriptæ.

Quod demum *Hobbesius* ait, *Consilium dirigi ad finem ejus, cui præcipitur*, Legem autem ad finem ejus, qui præcipit, ita corrigit *Pufendorfius*, ut admittat, legem quoque sæpe habere finem tendentem ad eos, quibus præcipitur. Verum dum dicit sæpe, satis jam indicat, finem legis æquo modo esse posse privatum Legislatoris commodum, quod est falsissimum: nam finis legitimæ cujuscunque Legis nonnisi publica felicitas est; ob id enim Imperantes constituuntur, ut communi subditorum, non privatæ suæ utilitati prospectum velint. Eapropter si imperans quispiam legem aliquam ferat, ut unice privatæ suæ utilitati consulat, hoc ipso & auctoritate abutitur sua, & ad tyrannidem quadantenus accedit. Verum hac de re ne plura. Clarior vero est differentia *Legis a pacto*, & a *Jure*, si hec pro libertate agendi sumatur, quam ut ejus explicatione tempus teramus.

### C A P U T III.

*Definitiones, ac divisiones Juris summi pro attributo personæ.*

**J**US acceptum pro attributo personæ definiri communiter solet: *potestas legitima ad rem aliquam obtinendam, vel ad aliquam functionem, vel quasi functionem, cujus violatio constituit injuriam.* Ab aliis eodem in sensu definitur: *facultas legitima (hoc est legi consentanea; alioquin non juris, sed injuriæ rationem haberet) utendi, ac fruendi re aliqua, aut certe obsequendi, ne qua actio ab alio fiat.* Grotius vero jus ita definit: *est qualitas moralis personæ competens ad aliquid juste habendum vel agendum.* Hanc Grotii definitionem ampliat *Thomasius certis*, ut ait ille, *de causis*, quas tamen non explicat; sed solum verba aliqua adjungit. En vero absolutissimam juris definitionem a *Thomasio* tradi-

Jurispud.  
div. lib. 1.  
Cap. I.  
S. 82.

traditam: *Jus pro attributo persone sumtum est qualitas moralis activa ex concessione superioris persone competens ad aliquid ab altero homine, cum quo in societate vivit, iuste habendum vel agendum.* Si mancā imperfectamque Grotii definitionem certis de causis Thomāsius existimat; ego definitionem istius certis de causis (quas utpote per se manifestas, opus non est ut exponam) verbosiorē arbitror & redundantem. Sed ut ad Grotianam definitionem revertar, utitur Grotius *qualitatis* vocabulo, ut unica definitione comprehendat nedum facultatem *perfectam* (quæ proprie facultas vocatur) sed etiam *imperfectam*, quam ipse *aptitudinem* vocat, sed alii fortasse rectius *dignitatem*, vel *meritum*, Græci autem *ἀξίαν dignitatem*. Quod a Jurisconsultis *facultas*, ab aliis *jus strictum*, vel etiam absolute *jus* dicitur: nam *juris* vocabulum frequentius pro hac facultate, quam pro lege usurpatur, ut & alibi dictum est.

Facultas istæc sub sese continet tanquam species, *Libertatem* tum in se, tum in alios, ut *Patriam, dominicam* &c. *Dominium* tam *plenum*, quam *semiplenum*, cujusmodi sunt *ususfructus, jus pignoris* &c. *Creditum*, cui *debitum* respondet; *jus puniendi*, cui respondet *obligatio ad penam*. Partitur quoque hæc facultas in *vulgarem* & *eminentem*. Illa particularium personarum est, particularemque respicit usum: hæc convenit Communitati seu Reipublicæ, eique, qui rempublicam administrat; versaturque circa ipsius Reipublicæ partes, sive subjectos, eorumque res boni communis causa. Id generis est *potestas Regia*, cui *patria* & *dominica* potestas subjicitur. Eapropter majus est Regis, quum agitur de bono communi, in singulorum bona dominium, quam ipsorummet peculiarium dominorum. Hinc debitor quisque quoad usus communes, magis obligatur Reipublicæ, quam creditori suo. Hæc ferme Grotius.

*Jus*, quod *facultatem* appellat Grotius, *jus perfectum* vocant plerique: quam vero ille *aptitudinem* nominat, *jus imperfectum* dicunt. *Perfectum* jus vulgo definitur *id, cui, ut satisfaciat, cogi potest alter*; hinc etiam *jus cogens* ab aliquibus nuncupatur. *Imperfectum* vero dicitur illud, quod *jus ad coactionem* non continet. In jure *Civili* solius *juris perfecti* habetur ratio, quod & simpliciter *jus* appellatur. Quin etiam minime desunt, qui hujus-

Instit. jur.  
Nat. lib. I.  
cap. I.  
§. 33.

hujuscemodi in *perfectum*, & *imperfectum* juris divisionem e medio penitus auferendam existiment: *involvit enim contradictionem*, inquit Jo: Laurentius, Fleischerus, *jus habere, & eo tamen non posse uti; jus adesse, sed sine obligatione; obligatum esse, & cogi tamen non posse*. Sed hæc mera *logomachia* est. Quid enim prohibet, aut quid obstat, eam qualemcunque exigentiam, quæ alias *aptitudinis, dignitatis, meriti*, vel etiam *convenientiæ*, aut *decentiæ* vocabulo indigitatur, *imperfecti* juris nomine appellare; præsertim quum id saltem juris illa obtineat, ut nemo absque injuria rei, ad quam jus istiusmodi est, asssecutionem valeat impedire? *Fleischerianæ* vero contradictiones vel ipsa *imperfecti* juris idea evanescent. Possent hic aliæ adnecti juris hujusmodi divisiones; sed eas Cap. VI., quod de *jure naturali* futurus est, commodius trademus.

## C A P U T IV.

*Juris accepti pro adjuncto actionis definitiones, & divisiones. Immerito gloriatur Thomasius, se omnium primum tradidisse discrimen Justitiae, bonestatis, & decori: imo veram decori ideam neque tradidit unquam, neque habuit. Justitiæ definitio, & partitio traditur. Pufendorfii hæc de re errata emendantur.*

Lib. I. c. I.  
§. 3.

**J**us pro *adjuncto actionis* sumtum significat (inquit Grotius) illud, quod *justum est*. Quocirca cum primum suum de *jure Belli* tractatum inscripserit, perinde significat, & intelligi vult, *sine aliquod bellum justum, & quid in illo justum sit*. Monet autem hoc vocabulum *justum* accipiendum hic esse *magis in sensu negante, quam agente*, ita ut jus sit illud, quod *injustum non est*. Sed ipse addiderim, *justum* hoc loco non accipi stricte pro eo, quod pertinet ad virtutem justitiæ, sed in sensu latiore, nimirum pro eo, quod nulli omnino legi contrarium est; adeo ut hoc loco idem sit *jus*, ac illud, quod ex quacunque lege debitum est; vel (si sumatur in sensu negante), id quod nulla lege prohibetur; uno verbo, quod *licitum est*. Nam quemadmodum *jus acceptum pro lege* legem omnem complectitur; ita *sumtum pro actionis adjuncto* congrue usurpatur

patur pro eo omni, quod legitimum est, nullique legi contrarium; adeoque quod culpa vacat, & jure reprehendi non potest.

Jus hoc modo sumtum dividi potest in *justum*, *honestum*, atque *decorum*. Quæ partitio celebris est apud recentiores juris naturæ scriptores, præsertim postea quam *Thomasius* eam sibi tribuit laudem, se *primum omnium* distinctionem justii ab honesto, & decoro agnovisse, & explicasse, cum *Doctores scholastici* (ait ille) fere unanimiter *justum*, & *honestum* confuderint; de *decoro* vero plane non cogitaverint. Sed injusta plane censura, & criminatio hæc est. Nam adeo certum exploratumque esse debet, scholasticos quosque doctores alterum ab altero distinxisse, videlicet *justum* ab *honesto*, sicut certum & exploratum est, eos habuisse *justitiam* ut *peculiarem* virtutem a ceteris, quæ circa *honestum* versantur, omnino distinctam. De eo autem, quod *decorum* dicitur, satis egerunt quicumque *Ethicen* tradidere, sin expresse sub hac voce *decori*, saltem quoad rem ipsam agentes de virtutibus illis, quibus *decorum* omne (teste *Cicerone*, continetur, nimirum de *constantia*, *moderatione*, *temperantia*, & *verecundia*. Sed quod majus est, doctores scholastici in suis operibus *decori* leges accurare servarunt; secus ac *Thomasius*, qui eas haud raro transgreditur, cum de *Catholicis*, aut *scholasticis* mentionem facit. Sed quandoquidem tantopere jactat, se *primum omnium* discrimen inter *honestum*, *decorum*, & *justum* explicuisse, id paucis expendere libet. *Honestum*, inquit, *dirigit actiones insipientium internas*. *Decorum* *externas*, ut *aliorum benevolentiam* acquirant. *Justum* *externas*, ne *pacem* turbent, & ut *turbatam* restituant. Hæc propositiones pro rotidem definitionibus habet *Thomasii* interpretes *Fleischerus*, ut constat ex marginalibus notis. Eas porro ille ita proponit: *intelligimus sub regulis honesti illa præcepta moralia, quæ docentur in Ethica, idest ea, quæ nihil aliud intendunt, quam felicitatem hominis internam &c.* *Decorum* *nihil aliud comprehendit, quam qualitatem moralem actionum humanarum, quæ homo intendit amicos sibi parare.* *Justum* *involvit illa officia, quibus homo intendit, sibi non facere inimicos.* Scilicet quum juxta *Thomasiana* principia jus naturæ nil aliud sit, quam *ars feliciter*, idest *juvunde suaviter-*

Fund. jur.  
nat. & gen.  
in cap.  
proem.  
§. XII.

De Offic.  
lib. I.  
n. 26.

Op. cit.  
lib. I.  
cap. IV.

Inst. Jur.  
nat. & gen.  
cap. VI.  
§. 72.

que



que vivendi, ut supra monuimus; ad hoc autem necessaria sunt tria; primo nempe *pax interna*, quæ ex sedato passionum tumultu confurgit, secundo *pax externa*, quæ nulla aliis hominibus irrogata injuria obtinetur; demum illorum, quibuscum vivimus, *benevolentia*, ut quotidianæ nostræ indigentia prospiciant, primum nobis suppeditat *bonestum*, sive potius honestas; alterum tribuit *justum*, seu *justitia*; tertium præstat *decorum*, seu *decentia*. Sic itaque *Tbomasius bonesto*, *justo* ac *decoro* suas veluti provincias distribuit, invectamque jampridem circa hæc omnia a scholasticis confusionem a se primo tandem sublatam e medio, gloriatur.

At ego facile *Tbomasio* concesserim, ipsum omnium primum extitisse, qui hujuscemodi ideam *Honesto*, *Justo*, ac *decoro* affinxerit, quique primo commemoratam differentiam tradiderit; nego tamen ac pernego, veram eorum ideam exhibuisse, veramque inter hæc tria distinctionem adinvenisse: quod hoc modo ex ipsiusmet verbis evinco. Gloriatur ipse, sese primo hanc distinctionem protulisse, adeoque & earum rerum ideam, unde fuit ipsa distinctio: veterum ergo nemo talem iis vocibus subesse ideam existimavit. At, subsumo, quæ vocibus subsit idea, nonnisi ex veteribus, qui eam affinxere, scire valemus: idea ergo *bonesti*, *justi*, atque *decori*, eorumque inter se differentia a *Tbomasio* invecta non est vera, sed pro arbitrio & gratis omnino ab eo conficta; quandoquidem nec ulla autoritate ab eo fulcitur, nec confirmatur ratione ulla, neque ex ipsa notione vocis elicitur; sed unice asseritur & enunciatur. Veniam, puto, dabit humanissimus Philosophus, si ipsi nos minime talem tantamque attribuamus auctoritatem, ut subjectum vetustis vocibus sensum mutare valeat, novasque ideas constituere. Qua tamen potestate etiamsi donatus esset, non idcirco gloriari posset, sese veram detexisse *bonesti* a *justo* & *decoro* distinctionem, sed novam proprio Marte procudisse. Interim vero nos, qui neque veteris detegendæ aciem, nec facultatem novæ cudendæ in eo agnoscimus, hoc ipsius commentum abjicimus; & eo quidem vel maxime, quod *justo* & *bonesto* non alium quam *utilitatis* finem, *pacem* videlicet *externam*, *internamque* ipse præstituat; *decoro* autem

autem eum tribuat scopum, quo collineant etiam abjectorum hominum famulatus, immo & pravæ adulatorum, hypocritarumque artes, atque improbi ambitionum conatus; ad captandam videlicet benevolentiam aliorum (*ut nostra quotidiana subveniant indigentia*) aliorumque laudes sibi comparandas (a). Itaque dimissa Thomasi doctrina, triplicis hujus attributi, videlicet *decori, honesti, & justi* notionem ex melioribus magistris exhibeamus. (b)

*Justum* vel *positive* sumitur, vel *negative*, pro eo videlicet quod non est *injustum*. Primo modo acceptum definiri potest *id, quo alterius juri satisfiit, vel quidquid fit juxta jus alterius*: sumtum vero *negative* id, quo nullius jus leditur, aut violatur; nam e contrario *injustum* est *id, quo leditur alterius jus, seu quidquid est contra jus alterius* (c). Quemadmodum vero jus alterius vel *perfectum* est, vel *imperfectum*; ita quoque *justum* aliud dicitur *proprie* atque *perfecte* justum, quod etiam *justum* absolute vocatur, & est id, quod fit secundum jus perfectum alterius: aliud est justum minus *proprie* & *imperfecte*, peculiarique vocabulo appellatur *æquum*; id nimirum, quod est secundum *imperfectum* alterius jus, cujus oppositum dicitur *iniquum*.

*Honestum* vel *ample* sumitur juxta integram hujus vocabuli significationem: atque definiri sic potest, *id, quod legi nature convenienter fit, vel est*: qua quidem ratione comprehendit etiam *justum*. Vel minus *ample* accipitur, quatenus distinguitur, vel distingui potest a *justo*. *Honesti* porro sic accepti nullam apud alios definitionem invenio; ita vero congrue definiri posse videtur: *honestum est rectus, seu rationi consentaneus, passionum iræ & concupiscentiæ usus*. *Rectus* enim harum passionum usus eatenus dicitur *honestus*, quatenus excludit turpitudinem & deformitatem, quæ ex earundem oritur immoderantia, effi-

(a) Recolantur hic quæ diximus de Thomasi doctrina lib. præcedenti cap. 7.

(b) Arbitraria ejus principia, ob quæ adeo sese effert, infra lib. VII. discutiemus.

(c) Grotius lib. I. Cap. I. §. 3. definit, *injustum* id esse quod *naturæ societa-*

*tis ratione utentium repugnat*: ex quo efficitur, justum illud esse, quod *naturæ societatæ fit conforme*. Verum hæc definitio ab illa ejus sententia fluit, qua statuit, *socialitatem esse primum & unicum juris naturalis principium*; cujus sententiæ falsitas inferius demonstrabitur.



efficique hominem laude & honore maxime dignum. Ceterum quum turpitudine atque deformitas toties hominem dehonestat, quoties is actiones elicit minus convenientes legi naturæ (a), adeoque etiam quum quidpiam *iniustum* patrat; hinc Auctores *honestum* a *justo* atque *decoro* non nisi tanquam minus a magis amplo, seu tanquam speciem a genere distinguere solent, quum de *honesti* definitione agunt; quamvis id quod *justum* est, ab eo, quod est tantummodo *honestum*, distinguant omnes, qui in morali Philosophia sunt vel mediocriter versati; quidquid *Thomasius* blateret de confusione *justi* & *honesti* a scholasticis inuenta, & a seipso magna cura sublata.

Ad *decorum* quod attinet, non illi ego, ut *Thomasius*, ideam proprio Marte & temere affingam, sed ex vetusto gravissimoque scriptore erutam exhibebo, ac declarabo. Is est vero *Marcus Tullius*, quem ex communi sui temporis Philosophorum sensu hac de re scripsisse dubitari non potest. De *decoro*, sermonem habet in opere de officiis. Adnotat autem primo, *decorum* dici ad imitationem *Græcorum*, qui hanc *honestatis partem* ἀρετήν, quasi id, quod decet, dicunt. Hinc vero subdit: *hujus vis ea est, ut ab honesto non queat separari. Nam & quod decet honestum est; & quod honestum est, decet.* Esse tamen, subdit, inter *honestum* & *decorum* differentiam aliquam; sed eam facilius intelligi, quam explanari. Rationem addit inquires: *Quidquid enim est quod deceat, scilicet decorum, id tum apparet, quum antegressa est honestas. Est enim quiddam, idque intelligitur in omni virtute, quod deceat, quod cogitatione magis a virtute potest, quam re separari.* Quod satis apto exemplo declarat. Ut *venustas*, ait, & *pulchritudo corporis* secerni non potest a *valetudine*: sic hoc, de quo loquimur, *decorum*, totum quidem illud est cum virtute confusum (est enim omnis virtus decora); sed mente & cogitatione distinguitur, quatenus videlicet consideratur quidpiam tantummodo decere. His præmissis definitionem tradit tum *Decori generalis*, quod in omni honestate versatur; tum alterius huic

subje-

(a) Hinc *honeste vivere* apud vetustos *venienter vivere*, adeoque etiam *juste ac decore*.

Lib I. Cap.  
XXVII.  
num. 93.

Num. 96.

*subjecti*, quod nos speciale ac proprium appellare possumus. Porro illud superius (pergit Tullius) sic fere definitur solet, decorum id esse, quod consentaneum sit hominis excellentiæ in eo, in quo natura ejus a reliquis animantibus differat. Alterum autem sic definiunt, ut id decorum esse velint, quod ita natura consentaneum sit, ut in eo moderatio & temperantia appareat cum specie quadam liberali. Verum hoc utrumque decorum præstat exemplo aliquo illustrare. Illud ex esu & potu desumimus. Si quis itaque ita temperate de cibo aut potu sumat, ut neque excedat eam mensuram, quæ vitæ ac fanitati tuendæ conservandæque consentanea est, neque ab ea deficiat, is *honestus* imprimis est homo, quia ea, quæ legis naturalis sunt, implet: est etiam *decorus* decoro *generali*, quia maxime decet, ut homo nec magis nec minus edat, quam vita exigat, aut fanitas patiatur. Erit vero etiam *decorus* decoro *speciali*, si qui ita temperate quoad quantitatem comedit, temperate etiam comedat quoad modum; ita scilicet, ut in eo moderatio & temperantia appareat cum specie quadam liberali: quod tum præstabit, si nec nimis festinanter, nec avide nimis cibum sumserit, ac si comedendo nullum motum gestumve ediderit, quod adstantium oculos offendere possit.

Ex his vero *Decori* ab *Honesto* discrimen habes; hæc duo nimirum *non re*, ut ait Tullius, sed cogitatione differre, si de decoro generatim accepto sermo sit: at *honestum* etiam re ipsa secerni posse a decoro *speciali* (licet non e contrario decorum hoc ab *honesto*) allatum supra exemplum luculenter ostendit. Docet insuper idem Tullius, proprietatem esse hujusce Num. 98.  
*decori*, quod elucet in vita, movere approbationem eorum, quibuscum vivitur, ordine & constantia & moderatione dictorum omnium atque factorum, similitudine, ac pulchritudo corporis apta compositione membrorum movet oculos, & delectat hoc ipso, quod inter se omnes partes cum quodam lepore consentiant. Multo vero magis *decori* munus est, aliorum quamlibet offensionem vitare: quod præsertim præstat *Verecundia*, quæ aliorum hominum, quemadmodum & justitia, rationem habet. Sed hoc differt, inquit ille, in hominum ratione habenda inter justitiam & verecundiam, quod *justitiæ partes sunt non violare homines*, seu ab injuria cuique in-

ferenda se continere; *Verecundia non offendere: in quo, subdit, maxime perspicitur vis decori.* Quod quidem verissimum est: etenim omne *indecorum* offensionem aliquam parit: quemadmodum e contrario *Decorum* & delectat, & aliorum *approbationem* sibi conciliat: quæ quidem *approbatio* ab honesto homine negligenda non est; nam *negligere* quod de se *quisque sentiat, non solum arrogantis est, ut ait idem Tullius, sed etiam omnino dissoluti.* Quod vero finis *Decoris* sit aliorum *benevolentiam* comparare, ut *quotidiana subveniant indigentia*, est inane *Thomasii* commentum nulla ab eo ratione confictum; quippe quod nec communi sensu, nec Philosophorum opinione, nec vi vocis ipsius nititur, aut fulcitur. Et ut de voce ipsa aliquid dicamus *Decorum* a *decendo* dicitur, ut perinde sit *decorum*, ac *decens*, seu id quod *deceat*. Hinc de ipso agunt nonnulli sub nomine *decentia*: *Bienfiance* vocant Galli, Germani *WVolfstand*, & *WVolfstaendigkeit*, Itali *Decoro*, *decenza*, Græci, ut dixi, *ἀρετὴν* *prepon*. Quid sit vero *decere*, quanquam omnes intelligant, attamen ex sæpius laudato *Tullio* ita describi potest, ut illud *decere* dicatur, *cujus possit ratio probabilis reddi*, videlicet vel ex principiis internis actionis, vel ex statu & conditione agentis. Simillima est huic a *WVolfso* exhibita descriptio: *Hominem decere dicitur, inquit, cujus aliqua ratio continetur in iis, quæ eidem insunt, aut inesse concipiuntur, vel ejus statui, cur ita potius agere debeat, quam aliter. Dedeceat vero, quod cuidam eorum, vel quæ eidem insunt, vel inesse concipiuntur, vel ejus statui disconvenit, seu repugnat.* Ex quo colligi potest, *WVolfsum* fictitiæ a *Thomasio* invectæ *decori* notioni vetustam communemque ideam prætulisse: qui demum admonet (licet & hoc pariter omnes noverint), *naturale decorum*, quod ipsa natura præscribit, confundendum non esse cum *decoro arbitrario*, quod *nonnisi hominum opinione* tale est; adeoque varium pro diversitate locorum ac temporum.

Habes ex his, ut puto, claram, distinctamque *Honesti, Decoris,*

(a) Apud alios etiam Auctores Latinos, ut *Svetonium*, & *Sallustium*, *dignitas* idem est, ac *suum*.

(b) Pufendorfius lib. I. C. VII. §. 7.

perperam asserit, *differre justitiam actionum a bonitate in hoc potissimum, quod bonitas simpliciter notet convenientiam cum lege; justitia autem præterea involvat res-*  
pe-

Lib. cit.  
cap. XXIX.

Instit. jur.  
nat. & gen.  
§. 33.

cori, & *Iusti* ideam. Pauca hic addo de virtute, quæ iustum respicit, scilicet de *Iustitia*: de aliis nanque Virtutibus, quæ circa *bonestum* & *decorum* versantur, alibi opportunior dicendi erit locus.

Itaque *Iustitia* a celeberrimo Romano Jurisconsulto *Ulpiano*, & a *Iustiniano* Imperatore definitur *constans & perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi*. Quæ definitio communiter recepta est, atque ex supra dictis de Jure satis perspicua. Ea ex *Stoicorum* schola fluxisse creditur ad *Romanos*: hinc etiam traditur ab ipso *Tullio*, aliis tamen verbis concepta, nimirum: *Iustitia est habitus animi, communi utilitate conservata, suam cuique tribuens dignitatem*: quæ vox *dignitas* id totum complectitur quod alteri debetur, sive is ad illud reddendum cogere alium possit, sive non (a). Hoc idem significat *πὸ jus suum* in allata *Ulpiani* definitione: quam ita ad strictiorem formam *logicam* revocat *S. Thomas*: *Iustitia est habitus, secundum quem aliquis constanter ac perpetua voluntate jus suum cuique tribuit* (b).

At vero quum *jus* duplex sit, *perfectum* videlicet, & *imperfectum*, ut dictum est, hinc duplex quoque vulgo distingui solet ipsa *iustitia*, altera quæ *perfectum*, altera quæ *imperfectum* respicit *jus*. Illam *Aristoteles* *συναλλακτικὴν* quasi *contractoriam*, vel *commutatoriam*, hanc *διανεμητικὴν* *distributivam* vocat. Communiter vero prior illa *commutativa*, posterior hæc *distributiva* appellatur. *Grotius* aliis nominibus eas designat. Et quidem hanc modico discrimine *Atributivam* dicit, & alicubi *Assignatricem*. Illam vero vocat *Explettricem*, inde quod, ut adnotat *Gronovius*, per eam *expletur & satisficit* cuique pro eo quod ab ipso accipimus; nam *explere* latinis interdum est *satisfacere*. Hic tamen non sistit *Grotius*, sed *Aristotelem* carpit, quod hujusmodi *iustitiam* arcto nimis vocabulo *contractoriam* appellavit. Nam, subdit, *ut possessor meæ rei eam mihi reddat, non est ἐξ συναλλαγματος (contractu) & tamen ad eandem hanc iustitiam pertinet*. Sed *Grotium* meminisse

*perfectum ad eos, in quos actio exercetur*. Siquidem quum bonitas generatim notet convenientiam cum lege, sane complectitur etiam convenientiam cum ea lege, quæ dirigit actiones, quæ sunt ad alterum; adeoque *iustitia* a bonitate non differt, sed species ejus est.

Instit.lib.I.  
tit. I.

II. 2. q. 58.  
2. 1.

Lib. II.  
cap. VII.  
§. 7.

nisse oportebat, *Stagyritam* præter contractus voluntarios, cujusmodi sunt emptio, venditio &c. aliud contractuum genus asseruisse ἀξίον involuntarium (a), ad quod pertinet justitiæ actus ab eo objectus. At præterea eo vocabulo *Aristoteles* minime significare censendus est *fundamentum* integrum obligationis, quæ profluit ex hac *justitia*; sed rem ipsam, circa quam ea versatur, quæ videlicet talis est, ut sub contractum cadere possit, & quæ vi ipsiusmet justitiæ sit *commutanda*, hoc est ab unius ad alterius possessionem transferenda: sic quicumque rem possidet meam, mihi possidendam tradere debet.

Lib. V. Eth.  
c. V. & VII.

Ceterum *Aristoteles* alia etiam appellatione, quæ *Grotio* magis probatur, hanc *Justitiam* designat, nempe ἐπινοθευτικήν *directoriam* & *correctoriam* etiam vocat; quod & contractus dirigit, & si quid peccatum fuerit, *corrigit*.

Præter *Justitiam Commutativam* & *Distributivam* (recepta hæc vocabula adhibere placet etsi minus *latina*) alia est *Justitia*, quæ dicitur *Generalis*, ut a *particulari*, cujus duo membra sunt, *Commutativa*, & *Distributiva*, secernatur. Hinc accurata divisio *justitiæ* est primo in *Generalem* (quæ etiam *legalis* dicitur) & *Particularem*. *Particularis* vero in *Commutativam* & *Distributivam* tribuitur: ex quo tres *Justitiæ* species consurgunt, *Generalis*, sive *Legalis*; *Commutativa*, & *Distributiva*. Et hæc quidem divisio ratione non caret. Virtutis enim *Justitiæ* proprium est, quemlibet hominem rectum efficere erga alium; efficit namque ut quisque unicuique *Jus suum*, seu quidquid ei debetur, reddat. Quot itaque modis potest quis ad alterum comparari, tot sint oportet *Justitiæ* species. At vero tripliciter, quoad præsens attinet, potest quis erga alterum se habere: nimirum vel ut *pars ad totum*, vel ut *pars ad partem*, vel ut *totum ad partem*. Priore modo *Civis* comparatur ad *Civitatem*; altero *Civis* ad *Civem*: tertio *Superior*, vel *Civitas* ad *Subditos*.

*Justi-*

(a) *Involuntarios* contractus alios *clandestinos* facit, ut furtum, adulterium, veneficium &c. alios *violentos*, ut rapinam, convitium, cædem &c.

(b) *Pufendorfius* etiam in idea *justitiæ generalis*, seu, ut vocat ille, *universalis*, & *particularis* vehementer hal-

lucinatur. En enim qua ratione unam ab altera secernit loc. cit. §. VIII. *Quando exhibentur alicui actiones, aut res, quæ illi ex jure duntaxat imperfecto debentur, aut quando adversus alterum exercentur actiones in commercium non venientes (nec certo pretio taxatæ) communiter dicitur*

*Justitia*, quæ hominem priore modo consideratum efficit re-  
ctum, dicitur *Generalis & Legalis*: *Generalis* quidem, tum quia  
persequitur, intenditque Civitatis, seu Reipublicæ bonum,  
quod est bonum quoddam *generale*, utpote commune omnibus,  
quos Respublica comprehendit; tum quia ad aliarum etiam  
virtutum actus permovet, & impellit, quatenus illis omnibus  
commune bonum perficitur, & integratur: *Legalis* vero, quia  
dum dirigit aliarum virtutum actus in bonum commune, in-  
dolem *Legis* exprimit, cujus est bonum commune respicere.  
*Justitia*, quæ secundo modo hominem ad alterum comparatum  
rite recteque disponit, ea est, quam *commutativam* ex allata  
ratione vocari diximus; contractus enim, permutationes,  
commercia inter privatas personas exerceri solent, quæ se ha-  
bent in Republica ut *pars ad partem*. Quæ demum *Justitia* diri-  
git hominem tertio modo consideratum, dicitur *Distributiva*,  
quia locum habet in bonorum, onerumque *distributionibus*; ef-  
ficet enim, ut tam bona quam onera communia privatis per-  
sonis recto ordine, rectaque ratione distribuantur. Ex quibus  
liquet, *Justitiam* tum *Distributivam*, tum *Commutativam* priva-  
tas respicere personas: qua de causa utraque *Justitia* particu-  
laris vocatur. (b)

Præter discrimen, quod *Commutativam* (c) inter & *Distributi-  
vum* *Justitiam* versari jam diximus, in eo repositum, quod il-  
la jus alterius *perfectum* expleat, *imperfectum* ista; aliud, exin-  
de tamen ortum, assignat *Aristoteles*, nempe quod *Commutativa*  
proportionem servet *simplicem*, quam ille *Arisbmeticam* vocat;  
*Distributiva* vero proportionem *comparatam*, quam *Geometricam*  
appellat: videlicet *Commutativa* *Justitia* omnimodam inducit  
æqualitatem, cujusmodi est inter rem & rem, seu inter tan-  
tum & tantum. Ex. gr. si quatuor quis debeat alteri, quæ-  
cunque demum ejus obligationis causa fuerit, *Commutativa*  
*Justitia* quatuor omnino reddenda præscribit. At vero æquali-  
tas,

ctur servari *justitia universalis*... At  
quando alicui exhibentur actiones in com-  
mercium venientes, aut quibus res aliqua  
in alterum transfertur, ad quam ille jus  
perfectum habebat, *justitia particularis* di-  
citur. Sane *Aristoteles*, ceterique Docto-

res ante *Pufendorfium*, hocce discrimen  
minime agnovere inter *justitiam univer-  
sale*, & *particularem*.

(c) Hanc *Pufendorfius* minus recte ad  
effectum conventionis alicujus restrin-  
git.



tas, quæ a *Distributiva* servatur, hujusmodi non est, nisi proportione quadam; ut scilicet tanto plus alio quis recipiat, quanto amplius præ illo dignitate præstat, aut merito: adeoque non est æqualitas rei ad rem, sed proportio rei ad personam.

Lec. cit.  
num. 8.

Grotius putat, hujuscemodi discrimen ex eorum genere esse, quæ sepe locum habent, non semper: neque per se justitiam Explettricem ab *Attributrice* differre tali proportionum usu, sed materia, circa quam versatur. Itaque, subdit, & contractus societatis expletur proportione comparata, & si unus tantum inveniatur aptus ad munus publicum, non alia quam simplici commensione attributio fiet. Hæc Grotius. At ejus Commentatores in varias hac de re sententias abeunt. Nam Gronovius contra Grotium Aristotelis partes propugnat; Barbeyracus contra Gronovium tuetur Grotium. Mihi res hæc tanti non esse videtur, ut in ea dirimenda quidpiam operæ vel temporis impendendum sit. Fortasse Aristoteli satis fuit, a *distributiva* justitia per se proportionem respici *comparatam*, quam *geometricam* vocat, licet quandoque veluti per accidens, ex adjecto nempe, ut in contractu societatis, pacto, etiam justitia ipsa *commutativa* eandem respiciat: vel ipsamet Justitia *distributiva* in rarissimo casu, defectu aliorum subjectorum capacium æqualitatem *simplici commensione* perficere debeat. Sed hæc de justitia satis.

## C A P U T V.

*Juris pro arte, vel scientia definitiones, ac divisiones.*

**J**US pro arte, vel scientia sumtum unica voce *Jurisprudentia* vocatur. Istius indoles atque natura facile intelligitur ex duplicis vocis, qua componitur, significatione. Quid juris nomine veniat, satis constat ex dictis hactenus. Patet etiam, quid sit prudentia, nimirum *habitus intellectus practici dirigentis actiones nostras in rectum finem*. Cum autem ad directionem duo sint necessaria, nimirum cognitio regulæ, ejusque ad ali-quod peculiare opus applicatio, prudentia utrunque completitur. Quare Jurisprudentia nihil aliud est, quam prudentia legum

legum (Juris vocabulum hic præsertim pro lege accipitur, licet & aliæ juris notiones alienæ ab hoc loco non sint) seu cognitio, vel scientia legum, & applicatio earundem ad facta moralia, & quæ a nostra libertate dependent. Alii definire Jurisprudentiam malunt, quod sit *habitus intellectus dirigens actiones nostras liberas secundum leges*. Igitur Jurisprudentia continet *Jurisperitiam* tanquam partem sui propriam, cui & applicationem adjungit. Unde patet discrimen inter *Jurisperitum*, & *Jurisprudentem*, seu *Jurisconsultum*; & cur a veteribus definiatur: *ars æqui bonique*.

Porro quemadmodum prudentia ob diversitatem actionum, circa quas versatur, dividitur in *legislatoriam*, *consultatoriam*, & *Judicalem*, quarum prima respicit futuras inferiorum actiones; altera Superiorum; tertia præteritas aliorum hominum actiones: sic Jurisprudentia alia est *legislatoria*, quæ considerat leges ferendas; alia *consultatoria*, quæ spectat actiones juxta legum præscripta dirigendas; alia *Judicialis*, quæ respicit leges ut præteritis actionibus applicandas, qua applicatione dignoscitur, justæ ne fuerint, vel iniquæ. Hæc Jurisprudentia, quæ ad præsens institutum maxime pertinet, definitur: *ars leges salutem hominis in hac vita concernentes cognoscendi, & ad actiones hominum applicandi*. Hinc *Jurisprudentia Judicialis* sunt partes duæ, nimirum *leges interpretari*, eademque *applicare*. Prior *Doctores*, & *Professores*; posterior *Judices*, & *Causidicos* spectat.

Quum *Jurisprudentia* omnis in legum disquisitione versetur, comparate ad leges primo dividi potest in *divinam*, & *humanam*. Utraque vero subdividitur in *naturalem* & *positivam*: quæ partitiones satis constant ex dictis. Alia Jurisprudentiæ divisio est in *universalem*, & *particularem*. Prima respicit leges universales, quæ scilicet totum genus humanum, vel maximam illius partem adstringunt; adeoque complectitur *Jurisprudentiam naturalem*, & *Gentium*. *Particularis* vero, quæ alicujus Reipublicæ particularis curam habet, ut *Atheniensis*, *Romana* &c. Jurisprudentiæ *universalis* plures sunt partes, quæ varia sortiuntur nomina juxta varios hominum status, qui legibus obstringuntur. Alia est igitur Jurisprudentia simpliciter talis, quæ

P

statui

statui Sociali absolute officia præscribit. Alia Jurisprudentia *Socialis*, quæ statum *Socialem* hypotheticum spectat. Alia *Oeconomica* specialis, quæ minoribus societatibus officia statuit; quæ vero majoribus, dicitur Jurisprudentia *Oeconomica generalis*: & hæc iterum ex Societatibus quas respicit, diversitate varias denominationes fortitur. Sic dicitur Jurisprudentia *Ecclesiastica*, quæ Ecclesiæ leges expendit &c.

Jurisprudentia universalis ad Civitatem determinata vocatur *Jus civile universale*. Quumque in Civitate ipsa statum publicum a privato distinguere opus sit; hinc jus civile *universale* dividitur in *publicum*, & *privatum*. *Jus publicum universale*, seu Jurisprudentia *publica*, & *universalis* definitur vulgo, *habitus prudentiæ per se dirigens actiones publicas omnium, vel saltem plurimum Civitatum ad justitiam, & salutem publicam in suo genere consummatam*. Hinc vero Juris publici, seu Jurisprudentiæ *publicæ*, & *universalis* *subjectum*, & *forma* innotescunt; adeoque & ejus discrimen a ceteris facultatibus.

Itaque subjectum constituunt Jurisprudentiæ *universalis* 1. *Imperantes*, qua tales, sive supremi sint, sive subordinati in ordine ad subditos. 2. Ipsimet subditi, non quidem ad se invicem considerati (hoc enim modo ad jus *publicum* cujusvis Reipublicæ *proprium*, non ad *universale publicum* spectant, quemadmodum & *Imperantes* ipsi, si ut privatæ personæ sumantur); sed relate ad *Imperantes*, & ut membra ad Rempublicam. 3. Civitates omnes, vel plures inter se. Eapropter optime ait Grotius ep. 4. *Jus publicum ordinat totum ad partem, partem ad totum, & duo inter se*. Ejusdem Jurisprudentiæ forma est dirigere actiones non quidem ad privatam, sed ad publicam omnium vel saltem plurimum Civitatum felicitatem. Demum finis ejus proximus est *justitia*, remotus vero *salus publica* in suo genere perfecta, atque completa.

*Jurisprudentia universalis* ab *Ethica* vulgo distinguitur *inadequate*; quia hæc, ajunt, versatur circa actiones tum privatas tum publicas sub ratione potius *honesti*, atque *decori*, quam *justi*;

(a) Hinc tamen non inferas, jus *naturale* ea tantum respicere, quæ justitiam spectant; nam quum jus naturale leges omnes naturales complectatur, ad ipsum profecto pertinent ipsæ etiam honestatis leges. Aliud est duarum facultatum, prou  
t

*justi*; *Jurisprudentia* vero potius sub ratione *justi*, quam *bonelli*, atque *decori* (a). Hinc etiam distinguitur a *Politica*, quia licet utraque Civitatem respiciat, hæc tamen id sub ratione *utilitatis* præstat, quatenus separat proficua a noxiis; *Jurisprudentia* vero sub ratione *Justitiæ*, quum ejus sit *justa* fecernere ab *injustis*. Simili modo parique ratione *Jurisprudentia* nostra differt ab ea facultate, quæ *Ratio Status* vulgo appellatur, ac pars *Politica* esse censetur, quæque circa feligenda *Reipublicæ* conservandæ media præcipue versatur.

Demum a *moralis Theologia* distinguitur, quatenus hæc sub generali ratione bonitatis, ac malitiæ de virtutibus ac vitiis agit, & insuper actiones omnes considerat sive ad Civitatem referantur; sive non: atque præterea primo ac per se forum spectat internum, licitum ab illicito absolute fecernens. *Pufendorfius* *Jurisprudentiæ Universalis*, seu *Naturalis* a *Theologia* discrimen in eo repositum asserit, quod illius *finis tantum ambitu* *hujus vitæ includatur*, & *magnam saltem partem circa formandas hominis exteriores actiones versetur*: hæc vero felicitatem alterius vitæ spectet, & *internos motus ad placitum Numinis effingere* intendat. *Pufendorfio* hac in re consentit *Thomasius*. Verum utrumque in hoc errare infra demonstrabimus. De ceteris porro *Jurisprudentiæ* generibus non est hic loquendi locus. Hæc itaque de jure generatim inspecto, variisque ejus acceptionibus, divisionibusque dicta sufficiant. Jam vero juris *Naturalis*, quod hujus operis præcipuus scopus est (jus enim *Genitium* est minus principale) peculiare definitiones, partitionesque in medium adferendæ sunt, & explicandæ.

Præfat. in lib. de Officiis hom. & civ.

Jurisprud. div. lib. I. cap. II. §. 126.

CA-

prout vulgo sumuntur, discrimen assignare; aliud vero terminos ipsius juris naturalis definire. Quamquam alii diverso modo ipsarum facultatum differentiam constituent.

## CAPUT VI.

*Definitiones peculiares juris naturæ: & in earum aliquas censura.*

**J**US naturæ varii varie definiunt, prout illud sub diversa ratione quisque considerat. Præcipuas hic definitiones ad tyronum eruditionem referre non pigebit; quarum aliquas etiam discutiam & improbabo.

Pervulgata in primis est definitio, quæ continetur in corpore juris, & quæ ita se habet: *Jus naturæ est, quod naturalis ratio inter homines constituit, & quod omni humano generi commune est, quodque semper æquum, & bonum est.* Trita pariter est, & quam plerique amplectuntur Scholastici, definitio hæc: *jus naturæ est dictamen rectæ rationis circa ea, quæ homini vel agenda, vel omittenda sunt.* Ad hanc accedit & illa Grotii definitio: *est dictatum rectæ rationis indicans actui alicui ex ejus convenientia, aut disconvenientia cum ipsa natura rationali, ac sociali, inesse moralem turpitudinem, aut necessitatem moralem, ac consequenter ab auctore natura talem actum aut vetari, aut præcipi.* Grotii commentatores paulo brevius ita definiunt: *dictamen rationis congenitum præcipiens ea, quæ creaturæ rationali, quæ tali, consentanea sunt, & prohibens contraria.* Pufendorfius, seu potius sectatores illius definitionem hanc ad ejus mentem exhibent: *dictamen rationis rectæ supra socialitatem reflexum officia homini incumbenti proponens.* Ita Weberus Pufendorffii scholiastes. Has omnes definitiones, quæ jus naturæ exprimunt per dictamen, seu dictatum rationis, aliqua ex parte peccare, ex dicendis infra constabit; maxime vero Pufendorffianam, eo quod amplissimum naturæ jus ad Socialitatem sine certa ratione restringit.

Præcedenti capite adnotavi, jus naturale etiam *divinum necessarium* appellari; eo quod ejus Auctor est ipse Deus: quam quidem rationem multi exprimendam in suis definitionibus censuerunt. Hinc frequens est hæc definitio: *Jus naturale est illud, quod Deus toti humano generi innato lumine, seu naturali ratione notum facit, ac promulgat.* Similem huic sed paulo fusio-

rem

De jure B.  
& P. lib I.  
cap. I. §. X.

De Off.  
hom. lib I.  
cap. I §. 6.

rem proponit *Thomasius*, nimirum: *Lex naturalis est lex divina cordibus hominum inscripta obligans eosdem, ut ea, quæ necessario conveniunt naturæ hominis rationali, faciant; ea vero, quæ eidem repugnant, omittant.* Parum ab hac differt illa *Joachimi Langii*. *Lex naturæ est jussum a Deo humana naturæ in ipsa creatione ita impressum, ut sub exhibitâ honesti, ac turpis notitiâ conscientiam ad hujus fugam, & ad istius studium religiose obliget, & sic actiones dirigat.* *Cumberlandius* hanc proponit *Legis naturalis definitionem: Est propositio a naturâ rerum ex voluntate primæ causæ menti satis aperte oblata, vel impressa, quæ actionem communi rationalium agentium bono promovendo idoneam indicat, & cujus exercitium sequantur retributiones, violationem vero pœnæ, utraque sufficientes juxta naturam entium rationalium.* Hujus definitionis prima pars, ut ipse subdit, *præceptum, effectum, finem principalem; posterior sanctionem, effectumque Legis subordinatum manifestat.*

Quoniam vero *Jus naturale* multas ambitu suo complectitur *leges*; hinc illud ita definire malunt alii: *Est complexio regularum secundum quas omnes actiones nostras componere debemus, quasque Deus auctor naturæ cordi nostro insculpsit, & mediante ratione promulgavit.* Demum *S. Thomas* ait, *Legem naturalem nihil aliud esse, quam participationem legis æternæ in rationali creatura.* Scilicet, inquit ille: *Lex quum sit regula, & mensura, dupliciter potest esse in aliquo, uno modo sicut in regulante, & mensurante; & sic Lex æterna est in Deo. Alio modo sicut in regulato, & mensurato; quia in quantum aliquid participat de regula, & mensura, sic regulatur, & mensuratur: & hoc modo Lex æterna est in creaturis; quoniam omnia, quæ divina providentiæ subduntur, a lege æterna regulantur, & mensurantur: atque adeo omnia participant aliquantulum legem æternam, in quantum scilicet ex impressione ejus omnia habent inclinationes in proprios actus, & fines. Inter cetera autem rationalis creatura excellentiori quodam modo divina subjacet providentiæ, in quantum & ipsa fit providentiæ particeps, sibi ipsi, & aliis providens; unde & in ipsa participatur ratio æterna, per quam habet naturalem inclinationem ad debitum actum, & finem. Et talis participatio legis æternæ in rationali Creatura lex naturalis dicitur. Itaque juxta verissimam hanc doctrinam Lex, seu Jus naturale in Deo est velut in fonte,*

Jurisprud.  
div. lib. I.  
cap. II.  
§. 97.

Causa Dei  
adv. atheis.  
& pseudo-  
phil. pro-  
theor. de-  
fin. XXI.  
De leg.  
natur. c. V.  
§. 1.

I. 2. quæst.  
XCI.  
art. 2.

te, & est ipsa *Lex æterna Dei*: in homine vero reperitur per quandam emanationem, & participationem, quæ ex ipsa sapientissima Dei providentia profluit, quatenus ipsa rationalis creatura habet *naturalem inclinationem ad debitum actum, & finem*. Sed hac de re fusius alibi. Illud interim ex hæcenus dictis ratum esto, jus naturale esse legem, seu plurimum legum complexionem: legem hanc vel ipsam esse legem Dei æternam, vel ejus effectum, & participationem; eamque naturali lumine nobis innotescere; adeoque nos naturaliter adstringi, ut actiones nostras liberas eidem accomodemus: quæ omnia in hujus operis progressu clarissima fient. Satis est in præsentia, ut quid Legis naturalis nomine intelligendum veniat, utcunque habeamus.

Quoniam vero non omnes definitiones, quæ ab Auctoribus traduntur, æque probari possunt, ut jam innuimus, juvat quatuor ex iis, quæ celebritate suorum auctorum, magis conspicuæ evaserunt, hic breviter expendere. Harum duæ vetustæ sunt, nempe *Ulpiani, & Gaii*: duæ aliæ recentiores, *Grotii* videlicet & *Wolfii*. *Ulpiani* definitio est: *Jus naturale est, quod natura animalia omnia docuit*. *Gaii* vero: *Quod naturalis ratio inter omnes homines constituit, idque apud omnes peræque custoditur*. Subditur quidem hoc loco, *vocaturque jus gentium*; non quod hic jus naturæ non definiatur, sed ob aliam causam, quam nos inferius suo loco pandemus. *Definitio Grotii* ipsa eadem est, quam superius attulimus, quamque accepit ipse ex Scholasticorum vulgo, *jus nempe natura esse dictatum rationis &c.* *Wolfii* denique definitio, quam ipse ex proprio penu depromsit, hæc est: *Lex naturalis est, quæ rationem sufficientem habet in natura*.

Ad primam quod attinet harum quatuor definitionum, ea idcirco nobis minus probatur, quod *Jus naturale* Brutis etiam commune facere videatur: quod vel maxime confirmatur per hæc verba, quæ in definitione ipsa subduntur: *Nam jus istud non humani generis proprium est, sed omnium animalium, quæ in Cælo, quæ in terra, quæ in mari nascuntur. Hinc descendit Maris, atque Fœmina conjunctio, quam nos matrimonium appellamus; hinc Liberorum procreatio, hinc educatio: videmus enim*  
cete-

Dig. lib. 1.  
14. l. leg. I.  
5. 3. &  
Inst. lib. 1.  
tit. II.

cetera quoque animalia istius juris peritia censeri. At vero certius est, quam ut probari oporteat, jus nullo pacto convenire posse animalibus ratione carentibus. Si id igitur definitione sua intendit *Ulpianus*, quod præferunt ejus verba (quæ res tamen alio in loco a nobis discutietur) ea dubio procul ceu falsa rejicienda est. Admitti tamen utcunque poterit, si hunc illi sensum adhibeamus, *jus naturale* illud esse, quod circa ea versatur, quæ nobiscum brutis quoque animantibus communia sunt, salvo tamen eo discrimine, quod bruta naturali duntaxat inclinatione, & necessario instinctu ad ea feruntur; homines vero præter naturalem inclinationem, sequuntur in iisdem rationem ducem, adeoque & libere eadem operantur. Verum enimvero si hoc sensu ea definitio intelligatur, satis manca & inadæquata deprehenditur; constat enim, *jus hominum naturale* complecti plurima, quæ nulla ratione Brutis communia sunt. Potest tamen res hæc ita componi, ut duo Juris naturalis genera secernantur: alterum *strictum*, & *rigorosum*, quod fundatur in principiis, quæ sunt homini cum ceteris animalibus communia, adeoque complectitur ea duntaxat, ad quæ homines vehementi quadam naturali inclinatione, & instinctu feruntur, cujusmodi ea sunt, quæ Philosophi *Stoici* τὴ ἀφ᾽ οὐτι τῆς φύσεως *prima natura* appellabant: Genus aliud *naturalis Juris* magis late patet, eaque omnia comprehendit, quæ homini dicat naturalis ratio: atque hoc peculiari nomine *Jus Gentium* dici potest, quum sit hominis proprium; indeque vocari etiam posset *jus naturale humanum*. Sensum hunc præ oculis habuisse videntur veteres latini Jurisconsulti, ut colligi facile potest, si *Gaii* definitio cum *Ulpiani* definitione conferatur. Et reipsa quidem quum jus naturale fundetur in principiis humanæ naturæ, quamque hæc complectatur cum principia ceteris animantibus communia, quæ nimirum ad animalitatem pertinent; tum propria hominis, nempe rationalitatem; satis congrue jus naturale in duo inadæquata genera partiri valet; alterum, quod in principiis homini, ac animantibus reliquis communibus fundatur; alterum quod principiis nititur ipsius hominis propriis: ac distinctionis gratia illud *jus natura* nempe *strictum*, hoc *jus Gentium*, seu



seu hominum proprium appellari . Sed de *Ulpiani* definitione satis.

In *Gaii* vero definitione illud reprehensione dignum videtur, quod si rigoroso sensu accipiatur, juris naturalis præcepta ad modicissimum redigit numerum . Quam enim pauca sunt, quæ humana ratio *apud omnes constituat*, atque *ab omnibus peræque custodiantur*? Constat enim, plurima apud varias nationes, ut licita permitti, immo etiam ut honesta commendari, quæ apud alias & injusta & illicita censentur, & execratione digna . Potest scilicet Ratio & pravis affectibus obnubilari, & educatione corrumpi, & consuetudine obtundi, hebetarique . Ad *jus* itaque *naturale* constituendum non tam spectare oportet quid cujusvis hominis ratio dicat, quam quid dicere debeat, si affectionibus pravis, si educatione, si consuetudine corrupta non sit: parique prorsus ratione non tam investigandum, an quidpiam ab omnibus peræque custodiat, quam quod debeat ab omnibus custodiri . Probabile mihi est, hoc sensu definitionem suam celebrem illum jurisconsultum intellexisse: atque hoc pacto ea admitti utcunque potest.

Minus quoque accuratæ definitiones sunt *Grotii* aliorumque, qui *jus naturale* ajunt esse *dictatum*, sive *dictamen rationis*; nam eo nomine non satis exprimitur id, quod ad *Juris naturalis* ideam spectat, quod nimirum sit vera Lex naturalem hominibus obligationem imponens . Neque enim *dictamen*, seu *dictatum* rationis aut proprie lex est, aut legem proprie dictam constituit; sed duntaxat latam ab Auctore naturæ legem promulgat, indicitque; atque adeo humana Ratio in *jure naturali* non *Legislatoris* quidem locum tenet, sed *Praconis* . Ut igitur recta sit hujuscemodi definitio ita est intelligenda, ut illud *dictamen*, sive *dictatum* perinde se habeat, ac Lex Auctoris naturæ, *dictata*, seu promulgata, manifestata, atque indicta per naturalem rationem . Hoc sensu definitiones hujusmodi fuisse a suis auctoribus, ac fautoribus intellectas dubitari vix potest, ut proinde minus recte se gerant qui eas acrius insectantur . Ex earum tamen numero, quæ sic benigne explicari possunt, expungenda videtur definitio *Hobbessii* . Ipsum nanque per *dictamen rationis*, quo Legem naturæ definit, non rationem Dei im-


imperantis, ac promulgatam dictamine rationis, sed purum putumque ipsius rationis humanæ præscriptum oportet intellexisse; alioqui inferre minime potuisset, leges naturæ non veras esse leges, nisi quatenus divinis Scripturis revelatæ sunt: qua de re inferius.

Displicet demum *Wolfiana* definitio, eo quod, quum asserat, legem naturalem habere *causam sufficientem* in natura, jam perfectam rationem legis, obligandique vim ex sola ipsa natura, sive seclusa supremi Legislatoris autoritate, derivat: quod quidem a vero prorsus abluere, suo loco demonstrabimus.

Quoad Juris naturæ divisiones attinet, tametsi plures a quibusdam afferuntur unicam hic commemorare operæ pretium duco. Ea est jam vulgo recepta in *absolutum*, & *hypotheticum*, seu *conditionatum*. *Absolutum* dicitur, quod convenit homini eo ipso quod homo est, adeoque independenter a quolibet statu, vel conditione. Ut *amare*, & *colere Deum*, si jus pro lege sumatur: ut *se se conservare*, & *defendere*, si sumatur pro facultate. Jus *conditionatum*, ut nomen ipsum indicat, est quod pendet ab aliqua conditione, seu facto humano, quodcumque illud sit: cujusmodi est facultas utendi re aliqua tanquam propria, posita divisione rerum: debitum servandi pacta, posteaquam libero contractu sunt inita &c. Jus *absolutum* pro *facultate* sumtum *connatum* vocat cum aliis *Wolfius*, Instit. J.N. §. 74. definitque illud esse, quod ex obligatione connata oritur: eam autem dicit obligationem *connatam*, quæ cum *essentia & natura hominis* ponitur. Juri *connato* opponitur *adventitium*, id scilicet quod posito aliquo humano facto homini advenit: adeoque idem est ac quod *hypotheticum* vulgo dicitur. Sed de his jam satis.

Q

DE

  
 D E P R I N C I P I I S  
 JURIS NATURÆ, ET GENTIUM  
 L I B E R III.

*De primario juris naturalis fonte, nempe,  
Deo O. M.*

**Q**uemadmodum quisquis ædificium construere vult, a jaciendis fundamentis sumit initium; ita nos, quibus in animo est de jure naturæ disserere, illudque ab impiorum insultibus vindicare, optimum ducimus, a Deo illius primario fonte, & auctore exordiri. Ordinem hunc in re, qua de agimus, esse servandum vel ipse Romanus Orator agnoscit, & profitetur. Ita enim in libro, quem de Legibus scripsit, Quintum Fratrem alloquitur; *vis ne ergo, juris ordinem a fonte ipso repetamus?* Cui cum Atticus, alter ex collocutoribus, annuisset, orationem in eum convertens: *dasne igitur, inquit, hoc nobis Pomponij (nam Quinti novi sententiam) Deorum immortalium natura, ratione, potestate, mente, numine, sive quod est illud verbum, quo planius significem, quod volo, naturam omnem regi? Nam si hoc non probas, a Deo nobis causa ordiendæ est potissimum.* (a) Cum hoc igitur inficiari videantur nonnulli etiam ex iis, qui juris doctores haberi volunt, ab ipsa existentia Dei demonstranda ordiamur, oportet. Nam quæ huc usque præmisimus, præmii seu præparationis loco habenda sunt. Non fuisse tamen, ut rei dignitas postularet, sed strictim, breviterque hac de re disputabimus, ut instituti nostri ratio videtur exigere; præsertim cum plurimi, ac doctissimi viri Spartam hanc

(a) Sublato impie Deo, nullum remanere verum propriumque jus naturale, nullamque perfectam ad naturalia officia præstanda obligationem; adeoque

ejus agnitionem cum ad naturalem tuendam societatem, tum ad civilem statum firmandum necessariam esse, ex infra dicendis constabit.

hanc contra atheos ornandam susceperint. At quia satis non est ad naturæ jura firmanda, utcunque Deum existentem evincere, nisi etiam evincatur esse providus, qua ratione naturalium legum fons est, & origo; ideo præter Dei existentiam summa illius providentia, qua rebus omnibus absolutissime prospicit, demonstranda est. Deinde vero de illius in homines imperio, seu potius de imperii ipsius origine & fundamento disputabimus. Quibus omnibus præstitutis, facile erit Juris naturalis extantiam comprobare.

## C A P U T I.

*Existencia Dei adeo clara, ac facilis est, ut quivis vel mediocri ingenio præditus adhibita mediocri attentione detegere illam possit, ac debeat.*

**Q**uilibet vel mediocri ingenio præditus, adhibitaque vel mediocri attentione, facillime intelligit, non omnia cœpisse in tempore, nec incipere potuisse. Si enim omniatemporeana fuere, aliquando igitur nihil fuit. Si aliquando nihil fuerit, etiam modo nihil esset. Nam quæ modo existunt, unde originem trahere potuissent? Ex nihilo? Quis unquam hoc dixerit? A seipsis? Sed evidens pariter est, nihil posse causare seipsum; cum id contradictionem involvat. Nam quod causat, est; quod causatur, non est; adeoque quod producit seipsum, simul esset, & non esset: quod omnes repugnare fatentur. Admittendum igitur aliquod ens existens ab æterno.

Porro hujusmodi ratio non solum evincit ens illud æternum, sed etiam necessarium esse debere; ut quisque facile intelligit. Si enim necessarium non sit, erit contingens; si contingens, ergo potuit non esse ab æterno. Igitur absque certa ratione æternum esse affirmatur. Insuper si aliquando potuit non esse, consequens est, non habere in se principium sufficiens, & integram causam existendi: nam quod in se habet integram causam cur sit, illud non potest non esse. Si igitur non est per se ipsum integra causa cur sit, hoc habuit ab

Q 2

alio,

alio, saltem ex parte. Porro etiam de illo, a quo habuit esse, potest inquiri cur sit, & sic de cæteris omnibus, donec perveniatur ad ens necessarium. Ergo ens aliquod æternum ac necessarium admittatur oportet.

Quod autem ens æternum ac necessarium sit a seipso, & a nullo dependens, luculentissime eruitur ex iis, quæ modo diximus; imo est illud idem, quod diximus. Nam idea necessarii, si bene evolvatur, exprimit id, quod in se habet causam, seu rationem sufficientem existendi, seu cur existat, & existere debeat. Quod igitur necessario est, ab alio non recipit esse, nec recipere potest: adeoque a se est. Itaque jam demonstravimus, existere *ens æternum, necessarium, & a se*. Hinc vero facili negotio progredi quisque poterit (si ratione uti pergere velit) ut Deum tandem esse concludat. Hunc enim jam tenebit, si vel præterea percipiat, illud idem ens esse aliarum quoque rerum causam, totiusque Universi principium: hoc enim est, quod Dei nomine intelligimus.

Qui igitur ad rem hanc paullo attentius animum adverterit, statim intelliget horum alterutrum sibi esse concedendum; vel omnia, quæ in universo sunt, *æterna, necessaria, & a se esse*; vel ab unico illo ente, quod *æternum, necessarium & a se* est, fuisse producta. Stupidus vero omnino, ac demens fuerit, si in priorem hujus dilemmatis partem, vel modicum propenderit. Cui enim ex duabus iis partibus, quibus constat Universum hoc totum, *æternitatem, necessitatem, a se esse* (sic enim loqui non vereor, licet minus latine, ut me brevius explicem, atque facilius) tribui posse putaverit? Anne materiæ? Quæ neque æternum moveri potuisset (nam motus non nisi successione quadam perficitur, quod pugnat cum idea æternitatis): neque si æternum quievisset, sese ad motum excitare potuisset unquam: qui enim id fieri potuisset? cum non nisi aliquo alio, seu alterius alicujus partis motu præstandum id foret, qui nullus ab æterno fuit, si tota quievit? Quid? Quod si ea ab æterno vel in motu fuisset, vel in quiete (alterutro sane ex his modis necessario omnino esse debuisset); nulla etiam æterna vi ad statum alium transferri vel potuisset unquam, vel nunc posset: quemadmodum enim necessario esset, sic pari necessitate, aut moveretur, aut quiesce-

sceret: nam sicut ideo esset necessario & ab æterno, quia in se sui esse sufficientem, integramque causam haberet; ita si ea ab æterno fuisset vel in quiete, vel in motu; id esset, quia in se sufficientem, & integram haberet causam, cur in motu potius esset, quam in quiete, vel e converso in quiete potius, quam in motu: & hinc sicut in suo esse, sic etiam in suo motu aut quiete a nullo penderet: vel igitur semper moveretur, vel quiesceret semper: sed neutrum horum esse experientia compertum est. Hoc totum plane nemo, qui facile non intelligat, est, modo vel mediocri polleat mentis acumine.

Sed & illud sponte in oculos incurrit, id quod *æternum*, quod *necessarium*, quod *a se* est, perfectissimum quoque, omnisque limitationis expers esse oportere. Unde enim illi ullius limitationis accessio? Unde perfectionis alicujus decisio? Si enim abs se habet esse, cur itidem non omnium perfectionum cumulum abs se habere debeat, causam nullam quis poterit comminisci: quinimmo clare intelligitur, quod si a se habet esse, seu rationem entis a se, a se quoque habere debeat quidquid ratio ipsa entis complectitur: qua ratione comprehendendi etiam perfectiones omnes, neminem fugit. Quod quum ita se habeat, nemo pariter non intelligit, quam absurdum sit, *Materia*, enti utique, imperfectissimo (cum tota ejus idea sola extensione seu dimensione, adeoque sola inerti inactuosaque ad *motum* & *quiescem*, ad figuram, situm & similia capacitate compleatur) velle *æternitatem*, *necessitatem*, *ascitatemque* adscribere. Ex quo clare evidenterque conficitur, eam ab alio aliquo esse recepisse suum: a quo vero? nisi ab eo ente, quod *æternum*, quod *necessarium*, quod *a se* esse demonstravimus.

Est ne vero quidpiam aliud in Universo, cui expositas *æternitatis*, *necessitatis*, *ascitatisque* prærogativas aliqua vel tenuissima verisimilitudinis specie quis putet esse tribuendas? Non video, quid hic in medium, quamvis temere, adferri possit, nisi una *humana mens*, quæ quum sit substantia rationis, & intelligentiæ capax, ceteris universi partibus præstantia dignitateque longe præcellit. Sed hujus quoque deplorata causa est; si ratum id habeatur, quod inficias ire nemo potest, *Ens æternum*,

*num, necessarium, & a se, perfectissimum, illimitatum, & omnino independens esse debere. Quanta porro sit humanæ mentis imperfectio, quanta limitatio, quanta demum ab ipso corpore dependentia, opus non est enarrare, quum id noverint omnes, & quisque propria sibi experientia testatum habeat. Quamquam ea etiam ratione nonnisi dementissime æternitatem, & aseitatem ei tribueret quisquis novit, sese, aliosque homines, qui modo sunt, indeque & cujuslibet mentem non multo ante (determinato certe tempore,) existere cœpisse. Anne dicent fortassis, ipsorum animam a tota retro æternitate somno quodam obrutam fuisse, quem demum tunc excusserit, quum primum cœpit intelligere? Si cui ita somnari placeat, ens plane præclarum, atque festivum efformat, proponitque; quod nempe æternum sit, necessarium & a se, simulque per integram æternitatem somno detineri potuerit. Si vero quis dixerit, mentem non inertem & inactuosam, sed semper cogitantem suoque modo operantem ab æterno fuisse; at quum corpori juncta est, ejus veluti contagione eorum omnium oblitam esse, quæ antea sciebat: jam hoc erit somnium alterum, & quidem præcedente aut non minus, aut etiam fortasse magis absurdum: hac nempe ratione summa humanæ menti imperfectio affingitur, ut ea perfectissima, hoc est æterna, necessaria, & a se constituatur. Quis enim non videat, quam belle congruat iste oblivionis defectus ex conjunctione cum corpore ortus, cum summa & cujusque limitis experte perfectione aseitatis? Verum enimvero, quemadmodum merum somnium somniantis est dicta præteritorum omnium ex contactu corporis oblivio, ita indubia veritas est, propria cujuslibet experientia firmata, eam in actionibus suis, quamdiu est huic corpori alligata, quam maxime ab eo pendere: quod vel unum immaniter abhorret ab idea entis æterni, necessarii & a se, quæ imperfectionem omnem, omnemque a quacunque alia re pendentiam, ut supra dicebamus, excludit. Itaque non admodum profunda meditatione opus est, ut quis humanam quoque mentem a perfectissimo illo ente æterno, necessario, & a se productam esse concludat.*

Quod quum præstiterit, jam tenebit ens æternum, necessarium  
a se,

*a se*, omniumque rerum opifex. Si enim partes illæ duæ (e quarum altera, nempe materia, constant omnia hujus Universi corpora) productæ ab eo sunt, jam ab eodem quoque totum hoc Universum, quod nihil nisi *materiam* ipsam, mentemque complectitur, effectum esse minime poterit dubitare.

Jam vero si vel hic sistat rei, qua de agimus, indagator Deum a se deprehensum comperiet: nec enim aliud a nobis aliisque Dei nomine intelligitur, quam ejusmodi *ens*, quod cum in se perfectissimum est, tum rerum omnium est causa. Quod si ad uberiores Dei ideam alias ei perfectiones addere, seu potius explicare velit, nullo id negotio efficere poterit: promptum enim illi erit, vel ex infinita, & illimitata perfectione entis *a se*, quod ut diximus, omnium perfectionum plenitudinem in se comprehendit; vel ex ratione causæ, quæ omnem effectus sui perfectionem modo excellenti continere debeat, eas elicere. Hinc enim statim deprehendet, perfectiones omnes, quæ hoc in Universo, omnibusque ejus partibus elucet, in ente illo, tanquam in primo & unico fonte, plenissime reperiri. Hoc ratiocinio facillime ad intelligendum deducitur, illud idem ens non solum utcunque ratione, & intelligentia præditum esse, sed esse etiam sapientissimum; quum sit causa mentis humanæ, quæ intelligendi facultate pollet, ac præterea pulcherrimi, & perfectissimi illius ordinis, quem in hoc Universo, singulisque illius partibus demirantur omnes, qui oculis & mente non sunt destituti. Eodem filo deducente comperiet, ipsum esse etiam *omnipotens* non solum quia tot tantaque produxit, sed quod ad ea efficienda nullo opus habuit subjecto, nullave circa quam operaretur, materia, neque adjutor ullus præsto illi esse potuit; adeoque omnia ipse propria virtute a nihilo eduxerit: cujus proinde effectrix facultas, seu producendi potentia nulla ratione imminui potest, vel coarctari: quamobrem plane infinitam esse oportet, quum ipsam universalissimam entis rationem attingere, atque efficere debuerit: nullum exinde concipi potest ens, quod ejus facultatem, seu efficiendi virtutem quocunque modo exuperet, sive transcendat. Cæteras etiam perfectiones, atque ut vocant, attributa ejus Entis *æterni*,  
atque



atque necessario & a se existentis, poterit quis hoc similive pacto facillime deducere: sed pluribus opus, puto, non habebit, ut Dei O. M. extantiam compertam sibi, exploratamque arbitretur. Adeo igitur clara & obvia est Dei existentia, ut a quovis mediocri ingenio, & mediocri attentione detegi facile possit. Quod erat demonstrandum. Qui plura hanc in rem desiderat, adeat libros eam data opera versantes, qui obvi sunt.

## C A P U T II.

*Extrema dementia & impietatis est, negare, Deum universi hujus; omniumque in eo contingentium providentiam & curam habere.*

**I**N hanc summam dementia, impietatemque prolapsi olim fuere duo illa Philosophiæ non decora, sed opprobria, *Democritus*, & *Epicurus*, & nunc temporis ii qui *Deiste* vocantur, eo quod Deum admittere non detrectant, sed tamen stultissime negant, a Deo curari, administrarique Universum. Hos omnes brevissima hac, facillimaque demonstratione refello.

Stultissimum impiissimumque est vel propugnare, Deum Mundi hujus auctorem non esse; vel illi sapientiam, prudentiamque subtrahere. At horum alterutrum eligat, necesse est quicumque Deo abnegat mundi hujus curam, atque providentiam. Nam si Deus ex una parte sit sapiens, ex alia Mundi hujus sit auctor, ob finem aliquem produxerit mundum, necesse est; solius enim insipientis est operari sine aliquo fine. Si autem produxisset mundum ob aliquem finem, simulque prudentem esse concedas, necessario admittere debes, ita eum ordinare, ut exigit finis a se prestitutus. Id vero quid aliud est, quam Mundi providentiam habere? Hæc enim utpote prudentiæ pars nil aliud est, quam *ratio ordinandorum in finem*. Si igitur ex una parte Mundum ille produxit, ex alia sapiens, & prudens est; illius curam & providentiam habet; seu illum gubernat & regit. Quocirca qui Deo adimit providentiam, alterutrum neget necesse est, vel Deum condidisse Mun-

Mundum (quemadmodum re ipsa negarunt *Democritus* & *Epicurus*) vel præditum esse sapientia, atque prudentia: utrunque vero summæ stultitiæ, & impietatis est: proinde stultissimum impiissimumque est, negare Deo providentiam, curamque Universi: quod erat demonstrandum.

Hæc ratio clarissime patefacit, non modo totum hoc universum divinæ subjici Providentiæ; sed etiam singulas ejus partes contra vetustos quosdam Philosophos; quorum alii res corruptioni obnoxias, alii homines, vel omnimode, vel saltem quoad liberos eorundem actus, eidem providentiæ subtrahere non dubitarunt. Si enim Deus omnium omnino, quæ sunt, auctor est, & quidem auctor sapientissimus; jam non potest, non omnia ad debitum finem non ordinare, & promovere: quod est providentiam habere, ut dictum est.

Robur amplius sumit hæc ratio, si quis consideret, nedum hoc universum a Deo fuisse ab initio productum; sed etiam perpetuo ipsius conservari virtute; alioqui non tantum utcumque turbaretur exquisitissimus ejus ordo, sed in nihilum prorsus Universum ipsum abiret. Actio autem Dei conservans eadem est prorsus ac ea quæ produxit juxta tritum illud: *conservatio est continuata productio*. Igitur Deus etiam nunc agit, & operatur in hunc Mundum, eumque quodammodo continenter producit. Anne vero totum hoc sine aliquo erit fine? dementissimus sit oportet qui hoc affirmet. Ergo nunc Deus Mundum procurat, regitque, singulasque ejus partes in proprios dirigit fines, ipsosque fines omnes particulares in ultimum aliquem finem, qui alius esse non potest, quam ipsemet Deus, quatenus sese quodammodo in creaturas effundit, seseque illis communicat, & ex iis, seu ex perfectissimo illarum ordine divina ejus bonitas, ceteræque ejus perfectiones manifestantur, & elucet.

Huic rationi, quæ si recte perpendatur, ineluctabilis demonstrationis vim habet, aliæ addi possunt argumentationes non paucæ, quæ ad quemlibet cordatum hominem persuadendum aptissimæ sunt; cujusmodi est, 1. Quod notio Providentiæ divinæ humano cordi naturaliter insita videatur, ut idcirco in repentinis ad Deum invocandum, natura veluti

R

ducen-

ducente, feramur. 2. Quod peritiores quique philosophi, ipsique poetæ (qui ex communi sensu in moralibus loqui solent) eandem agnoverint Providentiam ab ultima verustate. 3. Quod dubitandum non sit, hanc fuisse gentium, quæ aliqua religione usæ sunt, adeoque omnium, vel pene omnium, persuasionem: neque enim Deum cultu aliquo sibi propitium reddere conati essent, nisi humana ab ipso curari, administrarique existimassent. 4. Experientia compertum est, artifices operum suorum, parentes filiorum, quin & bestias suorum foetuum, naturali instinctu curam gerere: quidni idem sentiendum de Deo sapientissimo artifice, & parente optimo suarum creaturarum? Hæc, & similia alia argumenta tum quod ab aliis fuisse dataque opera sunt expensa, tum quod in re certissima versemur, evidentissimaque, pluribus persequenda non arbitror; adeoque lubens prætereo.

At vero quanto clarius emicat in omnibus divina Providentia, tanto audacius, fidentiusque in eam insurgunt ipsius osiores, ac ut poetice paullisper loquar, *imponunt Pellion Offæ*, ut Deum e throno præsidentiæ suæ, si fieri posset, deturbent. Quodque magis est, dementem impiamque temeritatem suam pietatis etiam furore delinire nituntur. Ajunt nimirum, melius Dei honori consultum esse, si ei omnis adimatur hujuscemodi procuratio, quam si tribuatur; quia, inquiunt, hujuscemodi procuratio nec ipsius congruit naturæ, neque ea, quæ in hoc mundo contingunt, cum divinæ procurationis decore conciliari valent. Nam alienum est, ajunt, a Dei natura, utpote *æterna*, atque *beata*, alienis implicari negotiis, quum ipsam quiete perfectissima, summaque tranquillitate gaudere deceat: igitur non recte tantæ molis ipsi imponitur procuratio. Nullum deinde ex istiusmodi procuratione potest Deus percipere fructum, quum illius natura nullius rei indiga sit, sed sibi plene sufficiat. Nemo vero prudens frustra operatur quicquam. Tertio, Deus ejusdem procurationis finem nullum præstitui potest: scilicet non sese; quia nihil sibi potest acquirere, quod antea non haberet: non alia quæcunque; quia indignum est Dei perfectione tendere in finem extra se constitutum. Quarto, ideo Rex subditorum, pater filiorum, do-

mus-

musque suæ curam gerunt, quia exinde ex parte saltem, ipsorum felicitas pendet: bruta etiam, instigante natura, suorum fœtum curam habent, quia ex eo pendet conservatio eorundem speciei. Quum vero nihil horum locum habere possit in Deo, dicendum est, mundi curam ei nullatenus convenire. Quinto, peritissimi Artifices multoties opera negligunt sua, abjiciuntque: cur non eodem modo sese potest gerere Deus? Quod si quidam Artifices opera sua sedulo conservant, id propterea faciunt, quod ex eis aliquod emolumentum sperant, vel gloriolam saltem, quæ ipsorum augeat felicitatem: at Dei felicitas neque utilitate ulla, neque gloria qualicunque augeri ullatenus valet: potest igitur cunctorum, quæ fecit, curam omnem abjicere: at si potest, quid demum obstat, ne dicamus re ipsa abjecisse?

Levissima sunt hæc, & vix responsione digna; primumque præsertim membrum, quod unicum tamen Epicuri fundamentum erat. Eapropter in *selectis ejus brevioribusque sententiis*, ut ait Tullius, quas Epicurei *appellant xveias dōxas* (quasque refert Laertius in ejus vita) *hæc est prima sententia: Quod beatum, & immortale est, id nec habet, nec exhibet cuiquam negotium*: quasi vero, Ens omnipotens, perfectissimum, sapientissimumque aut perturbari negotiis, aut curis defatigari, aut lassari operibus valeret: quo nihil absurdius, aut dementius cogitari potest. Dissolvuntur quoque paucis verbis cetera hujus objectionis membra. Hinc ad secundum respondeo, beneficæ naturæ satis esse aliis benefacere; neque frustra & incassum qui alios juvat, operari. Operari porro absque spe utilitatis, perfectionis est; absque fine operari, est dementia. Et si quidem aliquis Deo finis fuit, ut crearet, idem illi esse potest, ut gubernet. Creationem quidem Mundi a Deo factam negat Epicurus, sed quam insipienter, & stolide, constat ex præcedente paragrapho. Ad tertium ajo, procurationem proxime quidem tendere in creaturæ bonum, ultimo autem in Deum ipsum, ejusque gloriam; quæ ex exquisitissimo ordine hujus Universi resultat: quod utrunque summopere divinæ bonitati convenit. Quartum ex responsione ad secundum & tertium omnino concidit. Ad quintum vero dico, artificem nullum, si sapiat, opus ali-

Lib. I. d.  
Nat. Deor.

quod eximium plane abjicere; multo minus Deum: qui neque posset, omnem Mundi curam dimittere, quia in nihilum abiret.

Firmiora in speciem sunt argumenta, quæ alio ex capite opponunt providentiæ Dei oïores. Ajunt enim: quomodo cum Dei O. M. providentia, gubernatione, & cura tot conciliari possunt mala, quæ in hoc Universo contingunt, & naturæ & pœnæ & culpæ? Et primo quidem, mala seu errores naturæ quot, quantique sunt? Perpetua nempe ferme, tempestatum inconstantia, ac perturbatio: modo igniti summique calores, qui cuncta exurunt; modo exundantes enormæque aquæ, quæ magnam terrarum obruunt partem; modo erumpentes subterranei ignes, qui longe lateque campos devastant; modo terræ motus, & concussiones horribiles, quæ civitates evertunt; nec frigora nec calores tempestatum ordinem servant, & alia id genus innumera. (2) Mala pœnæ sunt innumera. Quot enim ærumnis, quot miseris non conflantur homines? quorum potissima cura Deo, si quid provideat, incumberet. Ac si quidem improbi duntaxat, vel saltem potissimum, ejusmodi ærumnis essent obnoxii, id utcunque ratione aliqua non vacaret. At (3) contra videmus, malos sæpissime in summa prosperitate versari, dum interim boni premuntur intolerabili malorum mole. Sed hoc ipsum (4) quod in hoc Mundo tot mali, & improbi sunt, num bene, recteque cum divina gubernatione cohæret? Cur Deus, si ulla ipsum tangit hominum cura, eos minime continet in recto virtutis, & probitatis tramite? Immo cur (5) vel ab initio non omne exterminavit peccatum, quum hoc Deo ita contrarium sit, ut si fieri posset, ipsum e throno Deitatis dejiceret? Quæ quum ita sint, concludunt illi, melius honori divinitatis consulitur, si asseratur, Universum, ac præsertim genus humanum, potiusquam tanta socordia ac pravitate, nullo modo a Deo administrari. Quin hominem revera a Deo minime regi, aut gubernari certum vel ex hoc ipso videtur, quod illum plena libertate donavit, ac, ut ait *Ecclesiastes*, *reliquit in manu consilii sui*: quod perinde est, ac ejus curam abdicat-

dicasse; quemadmodum Parentes sese gerere sæpe solent erga filios, qui ad adultam jam ætatem pervenere. Demum saltem minima animalcula a Dei providentia ipsa gubernante oportet excipere. *Absurdum est enim, ut ait S. Hieronimus, ad hoc Dei deducere Majestatem, ut sciat per momenta singula quot nascantur culices, quotve moriantur: que cimicum, pulicum, & muscarum sit in terra multitudo &c.* Quorum vero non est in Deo cognitio, illorum nec providentia ulla esse potest. Hæc ferme illi.

Com. in  
Cap. 1.  
Abacuc.

Attamen iis omnibus, quanquam summa præfidentia ab impiis proponantur, jaçtenturque, haud difficile est respondere. Dico itaque ad primum, ea quæ videntur errores naturæ, errores re ipsa non esse, sed necessarias legum ab initio positarum consecutiones. Hujusmodi vero leges esse sapientissime constitutas nemo dubitaverit, nisi qui temerarius adeo & impius fuerit, ut Deum insipientiæ arguere non vereatur. Ad secundum: Deus sapientissima providentia disposuit esse mala in hoc mundo (1) ad exercitium virtutum, quarum pleræque absque hujusmodi malis locum non haberent. Quæ enim sine malis Fortitudo, aut Patientia? Quæ sine ærumnis Misericordia? Quæ sine paupertate Liberalitas? (2) ut homines intentius vacarent Sapientiæ, quæ maxime in malis discernendis, cavendis, repellendisque elucet. (3) Ad Mundi pulchritudinem quæ sine admixtione malorum minor esset; quemadmodum & pictura minus pulchra est, in qua nullæ sint umbræ. Sane bona ipsa comparatione malorum potissimum elucent; hinc nos magna ex parte ignoraremus, quot quantisque bonis donati a Deo simus, nisi comperta forent mala, a quibus liberamur. (4) Mixtio malorum magis immo commendat providentiam, bonitatem, & omnipotentiam Dei: Non enim ille, quum sit *omnipotens, & summe bonus ullo modo fineret*, ut adnotat S. Augustinus, *aliquid esse mali in operibus suis, nisi usque adeo esset omnipotens & bonus, ut benefaceret etiam de malo.* (5) Quæ respectu hominum mala sunt, bona esse possunt relate ad systema integrum Universi. Spectat vero ad Supremum generalemque Proviforem peculiarium crea-

Enchir. n. 9.  
alias cap. 11.

creaturarum bonum aliquando negligere, si hoc ad bonum & perfectionem totius Universi necessarium sit: (a) ob quam rationem sapiens Princeps etiam cum aliquo peculiarium personarum damno bono totius communitatis quandoque prospicit. (6) Demum quatenus Providentiæ divina, quoad mala, quibus premuntur homines, satis hisce rationibus vindicetur, fides tamen catholica multo melius nodum hunc solvit, præciditque, docens, omnium hujusmodi malorum causam & originem esse peccatum, quod primus homo patravit, & quo omnes modo nascuntur infecti. Et quidem hoc est dogma Fidei: quod tamen vel ipsi sanctiores philosophi quadatenus suspicati sunt; nec ipsi *Deistæ* illud refellere ullatenus valent, ut necessarium foret, priusquam ad divinam Providentiam ex malorum capite impugnandum accederent, etiam si daremus, rationes alias eandem Providentiam tuendi minus idoneas esse.

Ad tertium. Quum mala præter rationem pœnæ pro delictis, rationes alias, ut diximus, habere possint, ob quas provide dispensentur, v. gr. exercitium virtutum &c. immerito impetitur Providentiæ divina ex eo, quod quandoque improbi prospere vivant, & boni gravibus ærumnis, ac ferme intolerabilibus miseriis premantur. Deinde, Divina Providentiæ non raro satis aperte se prodit in infelicissimo & tragico exitu sceleratorum; quin etiam dum prospera uti fortuna videntur, non raro infelicissimi sunt eo quod eorum pectora conscientia scelerum dirissime dilaceratur: ac præterea maxima illis infligitur pœna dum in prosperitate ad mortem usque degere sinuntur: sic enim accumulans, gravantque delicta sua, ob quæ gravius in altera vita torquendi sunt: bonis e contra optime prospicitur, dum in hac vita miseriis ærumnisque permittuntur affligi; sic enim, modo id æquo perferant animo, majus sibi præmium parant in altera vita. Addo summæ ac benignissimæ Providentiæ esse, ut mala, & bona, minime proportionem meritorum in hac vita distribuantur; inde enim eru-

diun-

(a) *Cum Deus sit universalis provisor* *impediatur bonum universi perfectum.* S. totius entis, ad ipsius providentiam pertinet, ut permittat quosdam defectus; ne Th. 1. p. quæst. XXII. a. 2. ad 2.

diuntur homines, (1) non omnia morte finire, sed expectandum in altero sæculo & supplicium pro delictis, & præmium pro virtute. *Si enim nunc peccatum semper manifesta ple-* Lib. I. de Civ. Dei. Cap. VIII.  
*teretur pena, nihil ultimo iudicio servari putaretur (ut ait Augustinus): quemadmodum si nullum peccatum nunc puniret aperte divinitas, nulla esse providentia divina crederetur. (2) non esse bona cupidius appetenda, que mali quoque habere cernuntur, nec mala turpiter evitanda, quibus & hanc plerumque afficiuntur.*

Ad quartum. Et si Deus omnes homines possit in officio continere, id tamen minime præstat, non quidem ob incuriam, aut Providentiæ defectum, sed ob sanctissimos, sapientissimosque fines, quorum nonnullos, optime possumus ratione ipsa detegere. Nimirum (1) ad exercitium virtutis bonorum: quam enim præclara facinora, si mali forent nulli, deessent Ecclesiæ? nam nec essent martyres sine tyrannis; nec adeo emicaret virginum castitas sine aggressoribus impudicis: nec tot coronis digna esset patientia justorum, si non essent injusti persecutores. (2) Ut malorum comparatione pateat, quo in pretio habendi sint justii. (3) Ut humanæ naturæ fragilitas cognoscatur, & ejusdem ad malum proclivitas, adeoque sese altius non efferant, qui divina ope roborati virtutis stadium inoffenso pede decurrunt. (4) Quum de ratione voluntatis humanæ sit, ut a recto possit deficere, si Deus eam semper in recto tramite contineret, contra contingentium naturam faceret, quorum non est eodem semper modo se habere: & perpetua hominum rectitudo videretur non tam rectus libertatis usus, quam necessarius naturæ effectus; adeoque propriam infirmitatem homo penitus ignoraret: quæ res divinæ ipsi providentiæ manifeste adversatur. (5) Quod est consentaneum divinæ justitiæ, alienum merito ceteri non potest a Providentia divina. Est vero consentaneum Divinæ Justitiæ, ut Protoparentis culpa (quam credimus fide divina) puniatur in posteris permittendo ut in plura labantur crimina: quemadmodum divinæ Misericordiæ consonum est, ut aliqui, seu multi vel serventur innoxii, vel lapsi erigantur. Igitur perperam impii ex criminibus hominum improborum divinam cavillandi providentiam ansam arripiunt.

Ad



Ad quintum respondeo, Deum sapienter potuisse, immo & juxta suæ Providentiæ leges aliquatenus debuisse, peccatum permittere; quia permissio istæ necessaria erat, ut hic mundus, vel ea, qua nulla major esse possit, perfectione donaretur; vel saltem ad eum attolleretur perfectionis gradum, quem ipse sibi liberrime æque ac sapientissime præstituisset (a) Mundus scilicet longe fuisset imperfectior dempto peccato, quam sit cum peccato; sicut imperfecta foret pictura, quæ umbra careret omni, ut dictum est. Itaque quemadmodum Imperantes sapienter justeque mala quandoque permittunt ob bonum communitatis; ita Deus potuit, peccatum primi hominis permittere ob majorem totius Universi perfectionem, atque ob majus bonum totius Generis Humani. Scilicet omni in hominibus excluso peccato, minus esset exercitium virtutis, quia plurimarum virtutum materia, & occasio deesset, ut jam innuimus: minus quoque haberetur gratiæ, quia dempto peccato, divini Verbi Incarnatio, vel nullo pacto, vel non ita congrue, nec tanto cum hominum emolumento facta fuisset: minus quoque demum gloriæ & beatitudinis; nam hæc respondet gratiæ magnitudini. Hic ista innuere sufficiat; nam hac de re fusius disputare alterius loci est. Illud duntaxat hic addo ad majorem objectionum, quæ ex malis deducuntur refutationem: si homines non adeo superbi, sui que amantes essent, ut Mundum sui tantum causa creatum a Deo putarent, non tot adversus Dei providentiam, malorum, quæ perferunt, prætextu querelas instruerent. Quemadmodum civis, si prudens, & sapiens fuerit, is minime de Imperante conqueritur, si quandoque ex lege ab ipso lata aliquod sibi nocumentum obveniat; novit enim, imperantem non privato sui, aliorumve commodo, sed totius præsertim Communitatis bono

(a) De perfectione hujus Universi hic ego nihil definitio: veram tamen semper existimavi sententiam; S. Thomæ docentis mundum alium isto perfectiorem a Deo condi potuisse. Ceterum etiam S. hic Doctor in hac sententia fuit, Deum potuisse permittere peccatum ne minueretur universi perfectio, ut colligitur ex

ejus verbis in nota præcedente allatis, & ex his quæ immediate sequuntur: *Si enim omnia mala impedirentur, multa bona deessent universo. Non esset vita leonis, si non esset occisio animalium; nec esset patientia Martyrum, si non esset persecutio Tyrannorum.*

bono legibus suis consulere debere. Ita plane quæcunque in hoc universo videntur mala, etiam si mala sint respectu particularis alicujus ejusdem partis nempe hominis; si tamen cum bono totius Universi conferantur, adeoque relate ad finem ut ita dicam, *universalem* creatoris, & provisoris, bona dici possunt: atque vel hæc sola consideratio satis esse deberet ad obstruenda *ora loquentium iniqua adversus* supremi Numinis providentiam.

Ad sextum. Libertas qua homo donatus est, eum a necessitate quidem, non a providentia divina eximit ullo pacto: potest enim Deus, ejus libertate incolumi, ad finem, quem in eo creando sibi præstituit, certissime dirigere, modo scilicet illum suaviter permovendo ad bonum, modo in eo juste, sapienterque permittendo malum. Ac reipsa sese Deum ita erga hominem gerere, tam certum esse debet, quam certum est, Deum nec sine certo fine potuisse hominem condere, nec assequendi finis, quem sibi constituerit, impotem esse, neque finem bene sapienterque constitutum posse negligere. Hinc allatus *Ecclesiastici* textus intelligendus est procul dubio de libertate ei concessa, non de abdicata ejus cura: eo enim collineat illo loci *Siracides*, ut doceat, peccata hominum Deo adscribenda non esse: ad quod satis est, ut homo ad ea patranda minime adigatur a Deo; neque impulsu aliquo necessario ad ea moveatur. (a) Ad rem vero non facit similitudo Patris, qui filium abdicavit: nam hujusmodi abdicatio in supremo ac generali Provisore locum habere non potest: neque enim ille alicujus partis curam valet abjicere, quin una simul totius Universi negligat bonum, finemque, qui ex partium singularum ordine necessario confurgit.

Demum tantum abest ut minutissimarum rerum cognitio divinam dedecet majestatem, ut summam potius ejus sapien-

(a) In hoc quod dicitur, Deum hominem sibi reliquisse, non excluditur homo a divina providentia, sed ostenditur, quod non præfigitur ei virtus operativa determinata ad unum, sicut rebus naturalibus, quæ aguntur tantum, quasi ab altero directæ in finem, non autem se ipsa agunt, ut creature rationales per liberum arbitrium, quo consiliantur, & eligunt. S.Th. p. I. q. XXII. a. 2. ad 4.

pientiam magnopere commendat, quæ infinita esse nequiret; si quidpiam etiam si minutissimum ignoraret. Et profecto si Deum minime dedecuit, minutissima ista producere, cur dedecens erit, si ea omnia cognoscat; eo vel magis, quod nihil adeo minutum esse possit in Mundo, quod ad perfectionem Universi non conferat suo modo. Si nobis aliter videatur, ideo est, quod imbecilli mentis nostræ acie intimum rerum omnium nexum, colligationemque non percipimus. Neque vero putandum est, adeo desipuisse *Hieronymum*, ut vel minutissima animalia a Dei scientia & providentia omnimode eximeret ( quum alibi disertissime doceat, & *parva animalia absque Deo Auctore non decidere, & in omnibus providentiam esse, fateatur* ) sed ab ea duntaxat speciali, quæ hominibus impenditur, cujusmodi præsertim est, quod Angeli hominibus præsideant: exinde enim infert, apocryphum habendum esse librum illum, *in quo scriptum est, quendam Angelum nomine Tyri præesse reptilibus*. Favent sane verba, quæ ibidem præmittit: *Ne simus tam fatui adultores Dei, ut dum potentiam ejus ad ima detrahimus, in nosmetipsos injuriosi simus, EANDEM rationalium quam irrationalium providentiam esse dicentes*. Quum tantummodo neget eandem esse reptilium ac nostri providentiam, aliquam etiam ipsorum esse satis ostendit. Igitur nonnisi summa injuria, Doctori maximo, vel minimum summæ dementiæ ac impietati, quam hic refellimus, patrocinium adscribi potest. Atque hæc de Divina Providentia quod præsens attinet, satis.

In Cap. X.  
 Matth. v.  
 29.

CA-

## C A P U T III.

*Deo convenit verum & legitimum jus imponendi leges hominibus. Jus istud non fundatur in sola Dei potentia irresistibili, ut vult Hobbesius: neque in præcellentia natura, ut aliqui docent apud Pufendorhium: nec in collatis beneficiis, ut ipse Pufendorfius censet: nec in sola creatione, ut existimat Barbeyracus: sed in creatione cum summa potentia, sapientia, & bonitate conjuncta.*

**D**E O. M. legitimum jus imperandi hominibus convenire, nemo negaverit qui Deum existere, hominemque create fateatur. At quænam sit radix, & fundamentum hujus imperii, non ita conveniunt qui de hoc argumento scripsere, sed in varias distrahuntur sententias. *Hobbesius* ceteris longius a veritate recedens, illud ex sola Dei omnipotentia repetit; ac debitum quo obstringuntur homines, obtemperandi Deo, in eorum inbecillitatem refundit; ait enim: *regendi & puniendi eos, qui leges suas violant, jus Deo est a sola potentia irresistibili.* Et paulo post iis, quorum potentia resisti non potest, & per consequens Deo omnipotenti jus dominandi ab ipsa potentia derivatur; & quotiescunque Deus peccatorem punit vel etiam interficit, etsi ideo puniat, quia peccaverat, non tamen dicendum est, non potuisse Deum eundem juste affligere, vel etiam occidere, etsi non peccasset. Infra vero hæc habet: *quod si jus regnandi habeat Deus ab omnipotentia sua, manifestum est, obligationem ad præstandam ipsi obedientiam, incumbere hominibus propter imbecillitatem.* Hæc *Hobbesius*. Alii, *Pufendorfi* teste, originem imperii, potestatisque quam habet Deus, imponendi obligationem hominibus, deducunt ex *ὑπεροχῇ* seu ex eminentia naturæ divinæ. Rationem petunt ex ipsa natura hominis, in quo mens ceu præstantissima pars, dirigendi vim habet. *Pufendorfius* vero jus istud arcessit ex beneficiorum collatione: *omnino agnoscendum est, inquit, non solas vires sufficere (aut solam naturam eminentiam) ut mihi ex alterius voluntate obligatio nascatur; sed accedere insuper oportere, ut aut ab isto insignia quædam bona sint in me profecta, aut ut ipse ultro in ejus directionem consenserim... nam uti naturaliter*

De Cive  
cap. XV.  
num. 5.

Cap. XVI.  
num. 7.

De jur. nat.  
& gen. lib. I.  
cap. VI §. 4.

*liter non potest non quis illi conciliari, abs quo multa bona accipit; ita, si constiterit, eundem & bene mihi velle, & certius quam ipse valeam, mihi prospicere posse, simulque idem actu mei directionem sibi vendices, nil apparet rationis, quare imperium istius detrectare velim.* Paulo aliter & aliquanto confusius hac ipsa de re alibi loquitur. Quæ quidem varietas, ut adnotat *Barbeyracus*, signum est rei minus liquido perceptæ. Nee omnino probat *Pufendorfii* sententiam ipsemet *Barbeyracus* existimans, causam omnem divini in homines imperii revocandam esse ad dependentiam naturalem, qua supremi Numinis imperio subsunt, eo quod ab ipso existentiam habent, & motum, & vitam. Porro istorum neminem rem acu tetigisse, ex probationibus mox afferendis compertum fiet.

In primis itaque dico, in dubium vocari non posse, an Deo conveniat verum, legitimumque jus imponendi leges hominibus. Nam quæcunque demum statuatur origo illius naturalis imperii, & fundamentum, sive summa & *irresistibilis potentia* cum summa *sapientia*, & *bonitate* conjuncta, sive *excellencia præstantissimæ naturæ*, sive eximiorum collatio beneficiorum, sive demum ratio productionis, seu causæ effectricis; perspicuum est exploratumque, id omne perfectissimo gradu in Deo quoad homines reperiri. In confesso nanque est apud omnes ejus omnipotentia, cui resistere nemo valet. Nemo etiam ignorat infinitam ejus sapientiam, bonitatemque. Divina autem natura tanto est natura humana præstantior, quanto creaturam Creator dignitate præcellit. Beneficia vero homini a Deo collata immensa esse, quis dubitet? quum quidquid habet homo, Dei beneficentia possideat. Est demum Deus efficiens hominum causa, quippe qui eos e nihilo creavit, adeoque verus illorum Dominus est: quemadmodum quilibet Artifex operis sui dominio gaudet. Ambigendum igitur non est, Deo verum legitimumque legum hominibus imponendarum jus convenire.

Ajo tamen secundo, divinum hujuscemodi jus minime fundari in sola ejus *potentia irresistibili*, ut vult *Hobbesius*. Nam primo, illud est verum legitimumque jus imperandi, quod recta adprobat ratio, ceu cujus gratia ipsa dicitur, veram obli-

obligationem *moralement* parendi in subdito oriri; itaut iudicet, malum *moraliter* esse nolle sese imperanti subicere, atque obedientiam præstare. At vero recta ratio nullatenus adprobat, eum, qui viribus præstat atque potentia, eo ipso imperium in alios sibi arrogare posse; neque omnino iudicat, ex sola alterius majore validioreque potentia *moralement* parendi obligationem in imbecillioribus oriri: neque demum ulla ratione dicit, sese eidem submittendum esse ex *moralis* obligationis idea, sed potius, si fieri utique posset, ei resistendum; cedendum vero, non quia resistere iniquum, sed quia aut inutile foret, aut noxium. Scilicet eo in casu recta ratio agnoscit quidem patiendi imperii necessitatem, non vero *moralement* debitum illius æquo animo acceptandi ferendique. Sola igitur potentia irresistibilis nemini ratio sufficiens est juris legitime imperandi; atque adeo sola omnipotentia nequaquam Deo tribuit naturale jus imperandi, seu imponendarum hominibus legum. Deinde Imperium, quod sola nititur potentia, communi omnium sensu est *tyrannicum*: neque enim alia ratione legitimi Imperantes differunt a Tyrannis, nisi quod illi, seclusa etiam potentia, qua cogere possint, imperandi habent facultatem; hi vero sola potentia invitos ad obsequium compellunt. Quis porro sana mente sanoque consilio tribuere audeat Deo imperium, quod illi sit cum Tyrannis commune? Igitur nonnisi absurdissime dicitur, illius imperandi jus in sola potentia *irresistibili*, seu in ejus omnipotentia fundari.

Ajo tertio, Dei imperium nequaquam fundari in sola præcellentia Divinæ Naturæ. Major enim excellentia naturæ ex se apta est tantummodo ad æstimationem, seu admirationem in aliis excitandam: seu is, qui natura præstat, id duntaxat recto jure exigere ab aliis potest, ut veritatem istam agnoscant & fateantur, seseque illi nobilitate pares haud existiment: at vero totum hoc consistit in mera cognitione: igitur sola naturæ excellentia satis non est ad legitimum imperandi jus cuiquam tribuendum.

Accedit fieri utique posse, ut qui naturæ præstantia altero inferior est, attamen sibi ad sui regimen ipse sufficiat; id saltem ex natura rei minime repugnat: quo sane posito, nulla

nulla ratio est, cur is moralem parendi alteri in se obligationem agnoscat, quantalibet ille naturæ perfectione superemineat.

Præterea, sit quispiam perfectiore præditus natura, sibi que in alium imperium arrogare præsumat; nonne hic priusquam sese illi sponte submittat, primum ab eo exquirere recte potest, quem in finem, bonum ne, an malum velit cum dirigere, quibusque uti erga ipsum mediis, bonis ne an malis, & hac de re cum ipso pacisci? At hoc vero signum evidens est, solam majorem naturæ præstantiam non tribuere jus imperii in quempiam: ab eo enim, qui jus imperandi habet, conditionem nullam exigere quis valet ab obedientiam ei præstandam, sed jubenti parere simpliciter debet.

Ajo quarto, errare *Pufendorfium*, dum divinum imperandi jus ex beneficiis ab eo hominibus collatis unice arcessit. Etenim (1) collata alteri beneficia ex se & suapte natura nihil aliud præter gratitudinem exposcunt: at hæc ab eo, qui beneficia accepit, haberi exercerique potest, quia sese benefactoris imperio subjiciat: igitur beneficiorum quorumcunque collatio satis non est, ut quis imperium sibi in alium arrogare merito valeat. Addo, nullum fortasse majus beneficium quempiam impendere, quam qui vitam alteri servat: at hic tamen inique se gereret, si hoc ipso in hominem illum vellet imperium arripere; ut omnium sensu exploratum est.

Præterea, obligatio moralis ei parendi, qui imperandi jus habet, est obligatio strictissima & necessaria: at obligatio, quam collata beneficia pariunt, non est hujusmodi; sed *convenientia* potius, quam necessitatis obligatio ista est: neque enim necessitatem ullam inducere potest virtus gratitudinis: sola igitur beneficia ad jus imperii constituendum minime sufficiunt.

Ajo quinto, falli *Barbeyracum*, dum divinum imperandi jus ex sola repetit creatione: quod ita ostendo. Quod aliquis causa sit rei alicujus, v. g. Artifex alicujus artefacti, hoc illi tantummodo jus tribuit, ut de eadem quidquid libuerit, facere possit, uti figulus de vase abs se confecto; sed hoc ad ejus potentiam pertinet: diximus vero, potentiam non esse sufficiens imperii fundamentum: igitur ex eo solummodo, quod Deus hominem creaverit, non consequitur, ut in  
ho-

hominem ipsum imperandi jus habeat; sed ut valeat duntaxat, de ipso quidquid libuerit facere; adeoque eum ad obediendum compellere, vel etiam in nihilum redigere.

Deinde, productio rei, si sola spectetur, parit utique dominium *proprietas*, secus autem *jurisdictionis*: ex eo enim, quod rem aliquam quis condiderit, id solum conficitur, eam rem esse suam. At imperium est dominium non *proprietas*, sed *jurisdictionis*: igitur productio hominum a Deo patrata, si ea spectetur sola, sufficiens jus ipsi non tribuit ad leges iisdem imponendas. Quod potest & alia ratione firmari. Nam si homo creatus esset ab aliquo *principio malo*, cujusmodi *Manti-chai* admittebant, & quidem ob malum finem, ut nempe miser redderetur, perpetuisque cruciatibus torqueretur; nullo profecto morali debito adstringeretur ad sese illi sponte submitendum; quin potius eidem optimo jure reluctari animo posset, tametsi imbecillitate virium resistere non valeret: & tamen malo illi principio ea in hypothesi, integrum conveniret creationis jus: nuda igitur creatio sufficiens non est naturalis imperii fundamentum.

Sexto demum ajo, Dei in homines naturale jus exurgere ex ejus creatione cum infinita ejus sapientia, potentia, bonitateque conjuncta. Duplici ratione id planum facio. Primo, si quispiam alterius sit causa efficiens, eaque bonitate sit præditus, qua velit, personam a se productam felicem reddere: ac insuper ea sapientia polleat, qua idonea ad id media seligere valeat: atque demum ei potentia non desit, qua id valeat executioni mandare, reluctantemque punire; tunc recta ratio causam nullam deprehendere potest, ob quam sibi persuadeat, illi non esse parendum: immo cum probe intelligat, hujuscemodi obedientiam unicum esse medium, quo propriam, quam non amare non potest, beatitudinem consequatur, jam non valet ratio non improbare inobedientiam, inobedientemque damnare. Si igitur creationi divinæ, adeoque & divinæ omnipotentæ addatur quoque summa ipsius sapientia, & bonitas infinita, comperta res est, Deo verum legitimumque jus imperii in homines convenire, hominibusque veram atque strictissimam eidem parendi obligationem.

Con-



Contra vero, si vel una ex modo recensitis conditionibus desit, divinum in homines imperium neque legitimum, neque satis firmum esse intelligitur. Nam primo, sola omnipotentia non sufficit, ut superius demonstravimus. Sed neque sapientia & bonitas ab omnipotentia sejunctæ, quia absque potentia ad benefaciendam inefficaces sunt. At nec cujuscunque quidem particularis beneficii collatio satis est, ut probatum est: sed tale sit oportet, ut naturalem hominis a Deo dependentiam in omnibus inducat; cujusmodi est sola *creatio*. Sed hanc etiam solam nequaquam sufficere item demonstravimus. Igitur insuper requiritur bonitas & sapientia. Demum nec etiam satis est potentia cum sapientia, & bonitate, si illa a beneficio creationis sejungatur. Fac enim (hypothese[m] porro absurdissimam quidem, sed huic manifestandæ veritati apprime idoneam) hominem quidem creatum esse, sed qui creavit, ejusdem curam nolle gerere omnino ullam (ut ii Philosophi docent, qui Deo abnegant humanarum rerum procuracionem) tum vero fore aliud Numen, quod potentia, sapientia, ac bonitate præcelleret, quodque idcirco hominem & pluribus beneficiis cumulare, & ad felicitatem provehere posset ac vellet; clarum esse videtur, hujusmodi Numen, non adhuc posse pleno jure imperium sibi in hominem vindicare, nec hominem vera obligatione morali ad sese illi submittendum adstringere; quandoquidem, quum ab eo esse non habuisse supponatur, naturalem ab ipso dependentiam non haberet: atque adeo posset cuicumque beneficio & felicitati ipsi ab eo Numine conferendæ renunciare. Igitur hæc omnia simul, nempe potentia superior, summa sapientia, ac bonitas, & creationis beneficium ad naturale, legitimumque Dei in homines imperium fundandum concurrant, necesse est.

Principes  
du Droit  
de Nature  
Part. I.  
Cap. IX.  
§. 8.

Ex his vero inferri facile potest, nec *Joannem Jacobum Burlemaquium*, qui alioqui egregie aliorum refutavit sententias, satis accurate divini juris fundamentum proposuisse, dum Dei imperium *ex potentia superiore juncta cum sapientia & bonitate deduxit*. Attamen, quum ex iis, quæ præmittit, satis colligatur, eum etiam *Creationi* in Divino jure fundando partem suam tribuere, non putamus, ipsum a nobis dissentire; sed  
per

per *potentiam superiorem* non qualemunque, sed *creatricem* potentiam, seu qua Deus homines creavit, intelligere, facile nobis persuademus. Hæc quidem de naturalis Dei in homines imperii fundamento: nam de fundamento imperii humani, seu unde Regibus, & Principibus jus imperandi obveniat, alia, alteriusque loci res est. Ex his tamen, quæ hoc loco dicta sunt, illud exploratum fit, compertumque, eorum imperandi jus, neque a sola sapientia & bonitate, neque a collatis beneficiis, & multo minus a *potentia irresistibili* (quod absurdissime afferuit *Hobbesius*) oriri posse. Sed hac de re alibi.



T

DE



D E P R I N C I P I I S  
JURIS NATURÆ, ET GENTIUM  
L I B E R I V.

*De secundario, & proximo Juris naturalis  
fonte, nempe humana natura.*

**N**aturam humanam aliquo modo esse juris naturæ fontem, veterum Philosophorum sententia est, quam Tullius proponit his verbis: *natura juris explicanda est nobis, atque ab hominis repetenda natura*. Veteribus etiam Recentiores plerique consentiunt; quibus & ego maxime assentior. Per se quippe manifestum videtur, humanæ naturæ jus ex ipsa hominis natura effluere aliquo modo debere. At natura humana si ad primum juris naturæ fontem, quem Deum esse, diximus, referatur, fons *secundarius* est: & quia post se alium non habet, *proximus* jure vocatur. Ex duobus hisce fontibus prior ut juris auctor, & conditor habendus est; alter nempe humana natura, haberi potest ut codex, in quo inscriptæ insculptæque Dei leges continentur. Qua etiam ratione Apostolus eam spectasse videtur; dum ait, *habere homines opus legis scriptum in cordibus suis*. Aperiendus igitur est hujusmodi codex, ut inscriptæ a natura leges detegi, & ut ita dicam, perlegi queant; atque etiam identidem conferendæ cum primo juris fonte, seu cum indole, & genio Legislatoris supremi, ut recte, & perfecte intelligi, explicarique possint. Quamobrem in hoc capite differemus de humana natura: ita tamen, ut illas tantum quæstiones enucleandas sumamus, quæ explicandis vindicandisque naturæ legibus inserviant. Eas inter locum principem tenent duæ illæ gravissimæ, maximeque necessariæ disputationes, quæ de animi immaterialitate, immortalitateque institui a Philosophis solent. Nos enim longissime

De leg.  
lib. 1.

Cap. VII.

Rom. II. 15.

gissime absumus ab illorum errore, qui in hisce quæstionibus discutiendis frustra nos fatigari, ac sollicitos esse contendunt. Nonne Philosopho cuique, jurisque naturæ consulto indignum plane videatur, quod scribit *Fleischerus* Thomasi explanator his verbis: *frustra sumus solliciti an anima sit immortalis?.... an sit spiritualis, an vero materialis?* Eo quod ut dixerat paullo ante, *cacutit, & ineptit ratio in ejus indole & essentia indaganda.* Quid absurdius dici potest? At hac in re non *humanam* quidem generatim, vel tot præclarissimorum hominum, qui in *indole & essentia animi indaganda* insudarunt, sed *Fleischerianam cacutire, & ineptire* rationem suo loco demonstrabimus. Interim vero judicet prudens Lector, an non *solliciti* summo-pere esse debeamus de ea quæstione, ex qua validissimum pendet incitamentum ac fulcimentum Virtutis. Et sane nostra quammaxime interest nosse, an post mortem eorum omnium, quæ in vita gesserimus, reddenda sit ratio; & an in futura vita expectanda sit aliqua bene vel male gestorum retributio, cum præsentis vitæ, quibus fruimur, bona, malaque, quæ perferimus, omnia finem sint habitura. Enimvero quicumque de animi nostri immortalitate indaganda *solliciti* non sunt, atque per consequens brevissimæ hujus vitæ exilibus, semperque incertis bonis fruendis, malisque, sæpe frustra, cavendis uice sunt addicti, maximam pulcherrimæ juris naturalis disciplinæ injuriam irrogant, ac ferme infamiam creant. Has itaque nos diligenter quidem, uti per nos fieri poterit, tamen æque pro instituto nostro breviter, quæstiones versabimus. Sequetur alia de libertate nostra nil minus necessaria disputatio: cui adjungemus de recta ratione dijudicanda, de incitamentis & instrumentis, quibus voluntas nostra ad agendum quidquid agit, movetur, aliasque nonnullas in rem nostram utilissimas quæstiones.

Iust. Jur.  
Nat & Gen.  
lib. I. cap I  
§. 21.

## CAPUT I.

*Homo non solo corpore constat, sed & animo prorsus immateriali, seu spirituali. Falsissimum absurdumque est Jo: Lokii commentum, videlicet incertum esse, utrum Deus cogitandi vim possit materie conferre.*

**N**emo forte negavit, homines verum corpus habere. Nam Philosophos illos, qui nobis non corpus, sed solam corporis ideam inesse affirmabant (ideoque *Idealiste* vocati) paradoxum istud non tam serio, quam ostentandi acuminis causa propugnasse reor. Utinam vero quemadmodum isti perpauca, ita & pauci essent ii, qui solo corpore, seu tenuissimorum corpusculorum congerie, ac textura constare se tueantur, & propterea *materialista* vocari solent. Cum vero isti per intimum sensum certo cognoscant, substantiam sibi cogitantem inesse, ideo non minori audacia, quam stupiditate contendunt, substantiam cogitantem non esse distinctam a corpore. Non una tamen eademque ratione id explicant, seu potius implicent *Materialista*. Veteres Epicurei, ut colligitur ex *Lucretio* censuebant, cogitationem esse motionem tenuissimæ, mobilissimæque substantiæ cerebro inexistentis. *Dicæarchus* celebris Aristotelis discipulus, Tullio referente, autumabat, substantiam qua cogitamus, non esse, nisi corpus unum & simplex, ita figuratum, ut temperatione natura vigeat, & sentiat; addebat vim eam, qua vel agamus quid, vel sentiamus in omnibus corporibus vivis aequaliter esse fusam, nec separabilem a corpore esse. Vim hanc, seu habitum Græci *armoniam* vocabant teste *Lucretio*. Ex recentioribus materialistis *Hobbesus* cogitationem ut & sensationem docet esse actionem cerebri. *Quoniam*, inquit, *motui ab objecto per media ad organi partem intimam propagato fit aliqua totius organi resistentia, sive reactio; fit propterea conatus ab objecto conatus ab organo contrarius; ut quum conatus ille ad intima ultimus actus sit eorum, qui fiunt in actu sensationis; tum demum ea reactione aliquandiu durante ipsum existit phantasma, quod propter conatum versus externa semper videtur tanquam aliquid situm*

Lib. III.  
de nat.

Quæst.  
Tusc. lib I.

Loco cit.  
v. 109.  
Elem. Phil.  
cap XXV.  
num. 2.

ex-

*extra organum*. Nec aliter explicat cogitationem, ut patet ex sequentibus ejus verbis: *ortus perpetuus tum sentientibus, tum cogitantibus phantasmatum idipsum est, quod appellari solet animi discursus; & communis est hominibus cum brutis: nam is, qui cogitat, transeuntia phantasmata comparat idest similitudinem, vel dissimilitudinem inter ea animadvertit*. Ita nempe *Materialista*. His aliquatenus favet *Joannes Lokius*, qui licet animam nostram spirituales esse non neget, contendit tamen, *nobis impossibile esse nostras tantum ideas intuentibus, sine revelationis adminiculo, describere, an non Deus omnipotens, quibusdam materia portionibus, ita, ut ipsi ad hoc propositum visum est, dispositis percipiendi & cogitandi facultatem tribuerit, aut materia ita disposita cogitantem substantiam immaterialem adjunxerit*. Contra hos omnes posita est bimembris propositio, quam per partes demonstramus. Et Mentem quidem re ipsa corpus non esse sic demonstro.

De intell.  
hum. Lib.  
IV. Cap. III.  
S. VI.

Primo. Omne corpus, utpote essentialiter extensum, constat ex partibus in quas dividi potest. Anima nostra, quum sit *substantia cogitans* (id enim nomine animæ intelligimus) constare non potest ex partibus: vel enim unaquæque ex illis prædita foret cogitandi potentia; & sic tot essent in nobis animæ, quot sunt partes: ac præterea de singulis iis partibus quæri posset, an ex aliis essent compositæ eadem præditis facultate; itemque de istis eadem quæstio fieri posset, & sic in infinitum. Vel unaquæque pars ejusmodi virtute penitus destituta esset; & sic ne aggregatum quidem ex illis ulla pollere posset, ut patet, cogitandi virtute. Vel demum singulæ illæ partes, licet non adæquata atque totali, partiali tamen facultate cogitandi gauderent: & sic quum sit compositum cogitandi principium, omnem quoque cogitationem compositam esse consequitur: quod dici non potest præsertim de simplicissimis perceptionibus *entis, veri, boni, &c.* Ac præterea hujusmodi compositio est contra intimum cujusque sensum. Igitur anima non est corpus, neque materia, sed substantia, immaterialis, adeoque spiritualis.

Deinde. Mens nostra non est, nec esse potest extensa: quum enim sit essentialiter substantia cogitans, oporteret, ipsam etiam cogitationem, quæ in ea tanquam in subjecto recipitur,

tur, esse pariter extensam, quod nemo dixerit; & saltem nihil in ea extensionis concipimus, aut concipere valemus. At vero omne corpus est essentialiter extensum: igitur anima nostra non potest esse corpus: igitur est spiritus.

Præterea. Si mens nostra esset corpus, necesse foret ut cogitatio sita esset in aliquo eorum, quæ propria corporis sunt (quod vulgo *Materialista* admittunt) videlicet vel in certa, determinataque figura, situ, plexu, textura, ac ordine particularum; vel in certo earundem motu, seu in motione tenuissimæ, maximeque mobilis substantiæ a rebus illis, quæ percipiuntur, excitata in cerebro, vel in oscillatione fibrillarum ipsius cerebri, ut vult *Hobbesus*. At in horum, nullo potest esse sita cogitatio. Et primo quidem non in varia figura, situ, textura, & ordine particularum; quia hæc omnia seipsis inertia sunt & inactiosa; cogitatio vero velut actio concipitur, per quam anima ipsa vivit & operatur. Sed neque in qualicunque motione: nam præterquam quod idea motionis ab idea cogitationis est omnino diversa, & optime quilibet vel perniciosissimus subtilissimæ materiæ motus absque ulla cogitatione concipitur, & reipsa plerisque in corporibus ab omni cogitatione sejunctus est; inde etiam efficitur, res eas duntaxat, quæ aptæ sunt, prædictam in cerebro nostro motionem excitare, & secundum eam tantummodo, quam excitant, motionem, nos posse percipere; quum tamen experientia constet, nos multa percipere, quæ nullum valent in cerebro nostro cujusvis vel tenuissimæ, mobilissimæque substantiæ motum producere; aliaque percipimus sub diversa profus ratione ab ea, qua possunt eum motum excitare. Primi generis sunt res omnino spirituales, vel penitus a materia secretæ, ut Deus ejusque attributa, summa nempe ejus bonitas, justitia, potentia &c. Huc referri possunt tres quantitatis dimensiones ab invicem distinctæ, v. g. *linea*, seu longitudo absque latitudine & profunditate, *superficies*, seu latitudo absque ulla profunditate &c. quæ sic acceptæ, nec sunt reipsa, nec esse possunt, & tamen clarissime intelliguntur. Alterius generis sunt rationes *entis*, *substantiæ*, *existentiæ*, *principii* & *principiati*, *causæ* & *effectus*, *possibilitatis* &c. quæ nec in se sunt sen-

sensibiles, nec sensibiles a rebus materialibus reddi possunt, quum istæ secundum eas rationes nec excitent motionem prædictam, nec valeant excitare. Si dixeris, mentem ex ideis ab exteriori objecto excitatis alias ideas efformare puriores vel magis universales & abstractas; repono, hoc ipsum plane demonstrare, eam corpus non esse: pugnat enim hujusmodi energia & activitas cum inertia corporis propria, qua statum suum tuetur, manetque in eo donec ab aliquo alio principio dimoveatur, nec quidquam ex se agere potest. Quum igitur nec intelligi nec explicari possit mentis perceptio per aliquid, quod sit corporis proprium, jam substantia cogitans, seu mens nostra nequit esse corpus: ergo est spiritus.

Ad hæc vero. Si anima nostra esset corpus, oporteret, ut non tantum nostræ mentis perceptio, sed etiam judicium & ratiocinatio in subtilis cujusdam materiæ vel fibrarum cerebri motu sita forent; nemo enim vel insipientissimus ad hæc munera obeunda alias proprietates, seu affectiones corporis destinaverit. At evidentissimum est (ut sit modo de simplici perceptione) judicium saltem & ratiocinationem non posse præstari qualicumque motu materialium particularum. Et quidem non *judicium*: si enim istud in certo particularum motu consisteret, quum judicium affirmativum non aliud sit, quam unio idearum subjecti & prædicati, oporteret, ipsum propriè consistere in unione earum motionum, in quibus consistit idea subjecti & prædicati: quod fieri nullatenus posset quin eadem ideæ subjecti, & prædicati, contra ac ipsius judicii naturam requirit, destruerentur; non enim valent duo motus uniri in eodem subjecto, quin tertius compositus producat ab utroque illo diversus, ut demonstrant *Mathematici*, quum agunt de legibus motus, quod etiam experientia ipsa cuilibet manifestum est. Multo vero minus ratiocinatio consistere potest in hujusmodi motu; quum enim ratiocinatio sita sit in illatione unionis duarum idearum inter se ex eo quod ambæ uniantur cum tertia, quin ex his ulla vel pereat, vel cum alterutra confundatur; necesse quoque foret (si ratiocinatio in motu corpusculorum consisteret) ut duæ motiones unirentur

cum



cum tertia diverſi generis, & ex hac unione cum tertia illa unirentur inter ſe, ita tamen ut unaquæque motio diſtincta, & impermixta, & inconfuſa ſubſiſteret; adeoque corpuscula illa ex hac motionum unione non mutarent directiones ſuas, ſeu novum non induerent motum compoſitum a ſingulis præcedentibus diſtinctum, quod eſt impoſſibile: utpote contrarium certis apud omnes Mathematicos, ratiſque legibus de motus communicatione, atque compoſitione. Igitur neque judicium, neque ratiocinatio oriri poteſt a ſola particularum, ſeu corpusculorum motione. Ergo anima, quæ judicat, & ratiocinatur, non eſt corpus.

Alia quoque ratione demonſtrari poteſt, judicium, & ratiocinationem non eſſe motiones corporeas, ſi ponamus cum *Malebranchio*, *judicium* nil aliud eſſe quam *plurimum idearum earumque relationum perceptionem*; ratiocinationem vero eſſe *plurimum judiciorum comparationem inſtitutam ad id percipiendum quod intuitione non percipitur*. Hinc enim primo evidenter ſequitur, judicium nullum, nec ratiocinium eſſe poſſe, quin plures eodem tempore ideæ menti obverſentur: non enim conferri poſſunt ad invicem, niſi quæ eodem tempore percipiuntur; neque ſimul percipi, quæ quo tempore percipiuntur, non coexiſtunt. Jam vero ſi judicium, & ratiocinatio motiones ſunt, ſeu ortus fibrillarum cerebri ex actione, & reactione conflictus; tot in eadem cerebri parte eſſe debent hujusmodi motiones, quot ſunt ideæ, quæ ad invicem conferuntur, nempe ad minus duæ in judicio, & tres in ratiocinatione; quibus addi debet motio alia in judicio, ea nempe, qua relatio idearum percipitur (quum enim perceptio iſtæ diſtinguatur ab ideis, ſicut viſio a re viſa, non poteſt non conſiſtere in diverſa motione), & ad minus tres aliæ in ratiocinio, quot videlicet in eo ſunt relationis idearum perceptiones. Quum igitur fit judicium, tres ſaltem, & quum peragitur ratiocinatio, non minus quam ſex in eadem cerebri parte diſtinctæ motiones ſint, oportet: quod patet, non minus eſſe impoſſibile, quam impoſſibile eſt, eandem cytharæ cordam uno eodemque tempore multiplici motu cieri. Quid ad hæc reponi poteſt? anne eas omnes diſtinctas motiones ſeſe ad invicem penetrare? Verum id in motu  
cor-

corporeo fieri minime posse, ignorat nemo. Quid? Quod si sese invicem compenetrarent, nonnisi unica motio evaderent, quæ nullo pacto repræsentare posset plures ideas, perceptionesve; neque enim singularis una motio plures singulares motiones repræsentare valet; quum hæc quorumcunque singularium conditio sit, ut sese mutuo non contineant, nec repræsentent: igitur fieri non potest, ut perficiatur iudicium, & ratiocinium sola materiæ subtilis in cerebro existentis qualicunque motione, aut fibrillarum cerebri oscillatione, seu ex actione, & reactione orto conflictu.

Multo adhuc minus sola corpusculorum motione fieri potest, ut anima ipsa perceptionis suæ, iudicii, ac ratiocinationis conscia sit. Vel enim id præstaretur ipsa eadem motione, qua perceptio ipsa constituitur, vel alia: si priore, jam illa motio esse deberet & directa, & reflexa supra seipsam: quod est evidenter impossibile: motus nanque reflexus basilice distinctus est a directo. Si alia, in absurdum aliud offendimus: neque enim fieri potest, ut una eademque motione percipiatur alia ab ea omnino diversa, illique contraria; cuiusmodi est directa reflexæ, & vicissim. Deinde intima conscientia est eodem omnino tempore, quo est perceptio; est enim ipsius perceptionis perceptio: at motus reflexus non est eodem tempore, quo directus; ut patet: igitur intima conscientia nulla motione haberi valet.

Demum plura sunt in Anima nostra, quæ validissimo sunt argumento, eam multo præstantioris esse naturæ, quam corpus. Etenim ( 1 ) corpus suapte natura iners est; neque enim se movet nisi ab alio moveatur: Anima vero semper actiosa est, seseque ipsa excitat ad cogitandum, ut jam innuimus. ( 2 ) Vis qua movetur corpus, motus continuatione languescit, ac demum extinguitur: vis qua cogitat animus diuturno crebroque exercitio crescit, ac roboratur. ( 3 ) Corpus nonnisi in præsens objectum agit: Anima & præteritorum meminit, & prospicit futura. ( 4 ) Corpus non nisi tempore, & per medium transit in alium locum: Anima momento, nulloque cogitato medio, ad loca maxime dissita, resque disparatissimas cogitationem suam convertit. Omitto id generis

V.

alia,

alia, & hoc unum addo, vel solam artium disciplinarumque inventionem firmissimo argumento esse debere, eam nedum superioris esse naturæ, sed pene divinæ. Videat qui plura desiderat, eos auctores, qui latius pro rei dignitate de immaterialitate animæ dataque opera differuerunt. Nunc de altera propositionis parte, quæ est contra *Lockium*, pauca.

Itaque *Lockium* his argumentis refellimus. Primo. Dum ait, vel innuit, Deum aliquam potuisse materiæ cogitandi facultatem impertiri, cogitationis vocabulo aut operationem corporea aliqua affectione v. g. motu, exercendam intelligit, aut obeundam modo aliquo spirituali; ita ut tum cogitatio, tum ideæ illi inservientes sint res ab omni affectione corporis distinctæ atque diversæ. Si primum, iis refellitur argumentis, quæ paulo ante produximus: nam ea quemadmodum rei istius repugnantiam declarant, ita id a Deo fieri non posse plane conficiunt. Si alterum vero sibi *Lockius* confinjerit, id multo fortasse absurdus est. Quid enim magis absurdum, quam corpus donari virtute ad eliciendam actionem ab omni corporis affectione secretam, adeoque vere spiritualem?

Deinde. Illa cogitandi vis, siqua a Deo corpori concederetur, aliquod proculdubio fundamentum, seu subjectum, quo inniteretur, haberet. Istud vero fundamentum, sive subjectum aut esset ipsum corpus, qua corpus est, aut quidpiam aliud a corpore diversum. Primum esse non potest, alioqui oporteret, corpus omne cogitandi facultate præditum esse; quod nemo dixerit, nec *Lockius* ipse asserere audebit. Quidpiam ergo ob hanc rationem corpori superadditum excogitari debet, & illud quidem substantia; neque enim accidens potest esse fundamentum, aut subjectum facultatis ullius, quum ipsa facultas quoddam accidens sit, vel ut accidens concipiatur. Porro substantia istæ corpori superaddenda ad cogitationem efficiendam, esse deberet aliquid omnino a corpore diversum (alioqui argumentum rediret, quod paulo ante objecimus) esset ergo spiritus; adeoque corpus cogitandi facultate donatum, esset quidpiam ex corpore & spiritu compositum: quo nihil dici potest absurdius, magisque ridiculum.

Præterea. Nec ipse Deus valet efficere, ut essentia substantiæ,

tix, rei utique simplicissimæ, proprietatibus, & affectionibus ita contrariis, atque inter se pugnantibus, quæ sese invicem destruant, componatur: id enim contradictionem involvit: hujusmodi vero sunt substantiæ cogitantis, & corporis proprietates: nam proprietates corporis sunt *soliditas, divisibilitas, inertia*, & id genus alia: his profus contrariæ, & recta fronte pugnantes sunt substantiæ cogitantis proprietates, nempe *penetrabilitas, indivisibilitas, activitas*, & hujusmodi: neque enim haberi potest quarum simul idearum perceptio, cujusmodi ad judicium præsertim, ratiocinationemque requiritur, quin plures idæ eidem perceptioni præsentis eodem omnino tempore sint, adeoque quin sese mutuo penetrent. Cogitationem vero cum simplicissima actio sit, nemo dixerit, dividi in partes posse: quemadmodum neque judicium, & ratiocinationem consistere, si quæ illis inserviunt, idæ separentur. Si igitur Deus efficere non potest, ut a simplicissima essentia proprietates, & affectiones inter sese pugnantes, seseque mutuo destruentes profluant, in eaque fundentur; neque (quod in idem recidit) ejusmodi adeo contrariæ affectiones in eadem simplici substantia, & entitate inexistant; dicendum est, alienum esse a Dei potentia id efficere, ut substantia sit purum putumque corpus, & materia, ac nihilominus cogitet, & intelligat.

Unum adhuc duntaxat, ne in re certissima atque clarissima diutius immorer, argumentum addjicio. Facultas intelligendi, Lockio ipso fatente, ex nulla vel magnitudine, vel figura, vel coordinatione, vel cohæsiõne, ex nullo quoque motu, aut situ, aut nexu partium exurgere potest, aut constitui. Illa itaque nequit a Deo materiæ communicari, quin sit res, quædam a materia distincta: neque vero res istæc produci a Deo potest, nisi per creationem: productio nanque rei, quæ neque ex præexistente subjecto educitur, neque ex partibus præexistentibus conflatur, vera creatio est, ut docet ipsemet *Lockius*. Ergo ex *Lockio* ipso illa res seu entitas non posset esse nisi substantia: tum quia juxta ipsum, *peripatetica Accidentia commentitia* sunt; tum quia ex ipsa creatione realitatem, essentiam & existentiam obtineret a realitate, essentia, & existentia materiæ distinctam: esset ergo spiritus; spiritus nempe esset si-

Lib. IV.  
Cap. X.  
S. 16.

mul, & purum, putumque corpus: qua major nulla concipi repugnantia potest.

Itaque non ex eo tantummodo, quod minime intelligamus, qui fieri possit, ut cogitare corpus valeat, id a Deo præstari nequaquam posse, affirmamus (ut contendit *Lockius*): bene vero ex eo, quod intrinsicam hujus rei repugnantiam, contradictionemque apertissime intelligimus, & videmus, id aliunde pro certo habentes, quod ne *Lockius* quidem ipse negare, puto, audebit, ea Deum facere non posse, quæ contradictionem involvant. Quanquam, quum non nisi ex ideis quas habemus, congrue philosophari possimus, & quum clare nobis innotescat, iis, quæ notæ nobis sunt corporis affectionibus, cogitationem convenire non posse; vel ex hoc uno recte concluderemus, corpus cogitationis omnis incapax esse, adeoque cogitantem in nobis partem esse spiritualem: non quidem quasi modulo nostro metiri vellemus Dei potentiam, sed ut lumine ab ipso nobis concesso probe uteremur. Hic sistendum est Philosophis, nisi superiore aliquo lumine collustrentur. Hic quoque sistendum erat *Lockio*, si prudenter, & sobrie philosophari voluisset, nec eo usque progrediendum, audendumque, ut, majoris erga divinam omnipotentiam obsequii prætextu, veritatem summi, siqua alia, atque gravissimi momenti, apud eos, qui Scripturam revelatam non norunt, in discrimen adduceret.

## C A P U T II.

*Animus hominis per se immortalis est; neque sine maxima imprudentia censeri potest aliquando periturus.*

**D**E anima humana tria hic distincte statuimus, quæ non satis accurate a pluribus discriminantur. Nam vulgo pro eodem habetur, quod anima naturaliter incorruptibilis sit, & quod sit immortalis, & sit æterna, seu nunquam peritura. Quæ tamen distincta sunt atque diversa. Neque enim ex eo precise, quod primum positum sit, etiam duo postrema intelliguntur adesse. Nam quemadmodum corpus esse potest & vi-  
vum,

vum, & mortuum, neque per mortem desinit esse; ita anima concipi utcumque potest existens, licet illud, per quod vivit, amittat. Deinde animadverto, aliud esse, quod anima sit suapte natura incorruptibilis, & immortalis; aliud quod sit æterna, seu nullum existendi finem habitura. Prius illud tantummodo significat, animam humanam, si ejus natura spectetur, semper esse duraturam, atque victuram, quatenus nullum in se continet corruptionis, mortisque principium, & causam. Alterum vero significat ipsius æternitatem, seu quod sit semper, & absolute duratura. Et sane nonnulli, animam suapte natura incorruptibilem esse fatentur (& ita sentiant necesse est, qui animæ immaterialitatem admittunt) & tamen volunt, eam quum soluta a corpore fuerit, vita privandam fore, aut saltem ita sopore obruendam, ut nullum actum vitalem, nullamque valeat cogitationem exercere; sed ita se habeat, quemadmodum habet se etiam corpori unita, dum deliquium quis patitur, vel apoplexi vehementiore corripitur. Sunt etiam, qui quamvis nullum corruptionis principium inesse animæ fateantur, putant nihilominus, eam statim ac separatur a corpore, vel saltem post aliquod tempus, suo veluti perfunctam officio desituram esse, seu in nihilum, cessante Dei conservatione, abituram (\*) Igitur hæc tria, nempe primo, animi nostri *incorruptibilitas*, secundo, *immortalitas* naturalis, tertio ejus *æternitas*, seu *futura reipsa ejus æterna duratio* distincte & separatim probanda sunt. Primum vero demonstratur hoc pacto.

Illud est ens suapte natura incorruptibile, quod neque ex principiis intrinsicis, neque ex cujuscumque creati agentis actione corumpi valet, aut dissolvi. Hujusmodi est porro anima nostra: nam quum sit *immaterialis* (ut capite præcedente demonstratum est) adeoque simplicissima; partes profecto habet nullas, quarum dissolutione possit interire: quumque sit *spiritualis*, circumjacentia corpora nihil in ejus destructionem agere possunt: neque demum agens ullum creatum potest  
eam

(\*) Stoici ajunt animos manere e corpore cum excefferint, sed non semper. Cic. Quæst. Tuscul. lib. 1.

eam in nihilum redigere (quo tantummodo res simplex interire posse concipitur, ad hoc enim non minor virtus, quam ad creandum exigitur, hoc est infinita; ut inconfesso est apud omnes. Est igitur anima nostra suapte natura incorruptibilis.

Alterum vero, hoc est, eam itidem esse natura sua *immortalem*, ita breviter demonstratur. Vita animæ in facultate cogitandi sita est, quemadmodum vita animalis in se movendi facultate consistit. Porro anima nostra non potest naturaliter cogitandi facultatem amittere, quum facultas cogitandi sit essentialis spiritualis naturæ proprietas ex internis ejus principiis necessario promanans (immo juxta multos essentiam ejus constituens; neque enim aliter concipi potest spiritus, nisi ut ens potis cogitare, & intelligere) idcirco separari ab ea nullatenus potest: quemadmodum a natura nulla, quamdiu integra subsistit, separari valent ipsius proprietates naturales, & essentielles. Tam ergo certum est, animam nostram naturaliter vitam amittere nequire, quam certum est, ejus entitatem non posse naturaliter dissolvi, perire, aut in nihilum reverti. Est igitur anima nostra naturaliter *immortalis*.

Dicet fortasse aliquis, vitam animæ non in mera capacitate, seu facultate cogitandi, sed in actuali cogitatione, aut saltem in cogitandi facultate proxima & expedita, hoc est nullo obice impedita ne in actum prodeat, sitam esse: fieri vero posse, etiam naturaliter, ut anima nostra a corpore soluta, tametsi qualemcunque cogitandi facultatem, ac veluti radicem cogitationis retineat, non solum cogitatione omni re ipsa careat, verum etiam expedita, prompta, & libera facultate cogitandi destituatur; quo casu illa vel mortua dicenda est, vel, quod perinde valet, ita sopita, ut cogitare proxime non valeat, neque ullam sui conscientiam habere: quo certe in statu, quemadmodum cujusque sensus vel gaudii, vel mæroris incapax est, ita etiam omnis pro actionibus hujus vitæ percipiendæ retributionis. Probabile item esse, fore ut in hunc statum nostra labatur anima, ut primum a corpore soluta est; quum ita pendeat a corpore, ut destructis,  
vel

vel obstructis ejus organis, illa penitus cogitare non possit (ut patet in deliquiis aut ictibus apoplecticis:) quanto ergo minus cogitare ea poterit omnino a corpore avulsa; quando organorum, a quibus pendet ejus cogitatio, præsidio penitus destituetur; & quando a sui comparte divisa integram hominis naturam constituere non poterit. Erit ergo tunc velut Cytharedus absque cythara; aut saltandi peritus constrictis pedibus, qui facultatis suæ exercitium nullum habere possunt.

Respondeo tamen, si admittatur, quod negari non posse constat ex dictis, facultatem aliquam cogitandi manere post mortem, illud quoque admittendum esse, eam fore liberam, expeditam, & promptam, adeoque & cum exercitio suo conjunctam: nihil enim conungi eo in statu potest, quod intelligentis facultatis exercitio, seu actuali cogitationi obstare possit. Quid enim? Absentia, inquis, corporis. At esset hæc sufficiens quidem impedimentum, si actio cogitandi foret corporea, aut per organum corporeum, tanquam per instrumentum, exerceretur; quod esse falsissimum, jam supra demonstravimus, & per se patet; quum cogitatio sit actio penitus spiritualis: quo plane concidit Cytharedi similitudo, aut illius qui pollet saltandi peritia. Tantum abest vero, ut unio animæ cum corpore sit conditio ad cogitationem necessaria, ut potius censendum esse videatur, corpus esse magno animæ impedimento, ne adeo facile & perfecte intelligat; siquidem potentia quælibet eo impeditior solet evadere, quo arctius substantiæ extraneæ copulatur. Quam ob causam jure meritoque plerique ex præstantioribus Philosophis corpus habuere pro carcere & velo animæ, quibus disruptis, vel sublatis, illa liberius operaretur, & clarius intelligeret.

Attamen, dices, experientia constat, animam in cogitando a corpore reipsa pendere, ut allata evincunt exempla. At inquis ego, dependentia istæc est ne in ipsa animæ natura fundata? Id asserere neminem puto: neque enim concipi potest, naturam mere spirituales, quæ a corpore in suo  
esse



esse non pendeat, ab ipso per se in suis proprietatibus & operationibus dependere. Dependētia ergo istæc, qualiscun- que demum sit, fundatur unice in statu unionis animæ cum corpore; seu ea est ratione status, non ex exigentia naturæ; quatenus scilicet Deus auctor naturæ, ut animam arctius corpo- ri alligaret, utque ex duabus substantiis *unum quid*, seu unum hominem conficeret, talem naturæ legem constituit, ut certis af- fectionibus corporis certæ responderent mentis cogitationes, & corpore male affecto, imperfectæ evaderent cogitationes men- tis, & corpore penitus torpente, penitus torperet & anima. Sci- licet anima amice se gerat, oportet erga corpus velut erga inte- græ naturæ compartem, ut ne quicquam sine aliqua communi- catione cum ipso operetur, aut cogitet (sic enim solent agere amici); alioqui nihil esset, cur eæ duæ partes vere & sub- stantialiter unitæ censerentur. Verum hoc totum dicendum non est proprie dependentia animæ a corpore, sed mutuuum commercium, & ultro citroque communicatio: quod quidem multo est intellectu difficilius, quam quod natura spiritualis per se absque ullo cum substantia extranea commercio cogi- tet & operetur. Quum igitur disputatur de anima a corpo- re sejuncta, non ad modum, quo ipsa unita corpori cogitat, attendendum est (ab uno enim statu ad alterum nulla est consequentia); sed illud dispiciendum, quid ipsius exigat na- tura, & cujusmodi naturales ejus facultates sint: quod si fiat, minime dubito, quin apud omnes in confesso esse de- beat, eam etiam post mortem, immo perfectius & purius cogitare, adeoque ejusmodi vitam vivere, quæ spiritus pro- pria est. Neque vero quidquam obest, nos satis intelligere non posse, nedum accurate explicare, quomodo re ipsa ani- ma a corpore separata cogitet, ac unde ideas habeat, qui- bus intelligat: nobis sat est scire, eam esse naturam per se cogitandi, intelligendique capacem, ac generatim ad intelle- ctionem subsidium corporis necessarium non esse (alioqui oporteret, ut Angeli quoque, immo & ipse quoque Deus aliquo constaret corpore), ut animabus separatis cogitatio- nem minime abnegemus; aliunde vero dubitari non potest,

Aucto-

Auctorem naturæ substantiis illis, quas cogitandi facultate donavit, eo ipso etiam subsidia omnia ad reipsa cogitandum necessaria & suppeditare potuisse, & reipsa suppeditasse: sive ea sint ideæ in ortu ipso impressæ, sive aliæ, quas animæ dum corpori fuerunt unitæ, sibi compararunt, sive quas ipsæ post mortem efformare possint: qua de re nihil hic opus est disputare. Neque demum quod corpus sit compars animæ ad humanam naturam integre constandam, id potest efficere, ut absque corpore anima non cogitet: nam licet anima quoad humanam naturam sit pars & compars; quia tamen spiritualis natura per se subsistit, per se quoque cogitat: atque idcirco etiam separata a corpore, sua, ut ita dicam, seu quæ ipsius propria sunt, secum defert: & quemadmodum potest, licet compars, subsistere sine corpore; ita etiam potest sine corpore cogitare.

Res hæc clarissima profecto foret & explorata, si admitteretur ab omnibus *Harmonia præstabilita*, quam *Leibnizius* exco- gitavit, & *Wolffius* explicavit, expolivitque. Quum enim juxta hypothese[m] hanc ideæ, seu rerum repræsentationes non extrinsecus, ac ministerio sensuum ullo modo adveniant; sed ex ipsa essentia animæ profluant: seu ipsæ hominum animæ ita naturaliter constitutæ sint, ut sibi ipsæ efformare possint absque ullo corporalis actionis concursu, claras sensibilesque corporeorum objectorum ideas; facile intelligitur, quomodo anima etiam post mortem cogitare valeret, ac ratiocinari: quemadmodum si duo horologia perfecte in horis designandis congruerent, non exinde efficeretur, ut, uno destructo, alter quoque cessaret, exacte horas indicare. At quum hæc hypo- thesis a multis rejiciatur, ab aliis vero periculosa, a me au- tem saltem falsa censeatur, licet ad id, quod intendimus, satis commoda & utilis sit, ea hic minime utemur. Neque enim ad scopum nostrum falsa hypothesi ullo pacto indige- mus; præsertim quum alia suppetat, vetusta quidem, sed que recentioribus etiam non paucis probatur (deberet vero probari omnibus) hujusce rei demonstratio.

Ea ducitur ex intellectuione *pura*, seu quæ sine ope ullius ideæ, aut imaginis corporeæ atque sensibilis, & absque ullo

necessario corporis concursu (a) sæpe exercetur ab anima ; dum adhuc huic corpori conjuncta est. Si enim id verum sit, jam nihil profecto obstare poterit, quominus eadem, etiam a corpore sejuncta, cogitare, intelligere, ac ratiocinari queat ; quod enim absque adminiculo alterius fit, ipso etiam amoto, aut destructo, fieri procul dubio potest. Tota ergo difficultas ad hoc deducitur unum, ut *puram* hanc intellectionem esse in homine, demonstretur ; nam eam esse absolute possibilem, immo reipsa extare in Deo, atque in Intelligentiis separatis, extra controversiæ aleam positum est : ex quo illud saltem conficitur, cogitandi, seu intelligendi, volendique actum suapte natura ex nulla pendere imagine corporea atque sensibili : ex quo quidem & illud consequitur, in homine saltem esse possibilem ; quin & extare reipsa, quoties res aliqua intelligatur, cujus imago nulla corporea atque sensibilis esse, aut fingi possit. At quam multa hujusmodi sunt ? Plurima sane, ac pene numero infinita. Hujusmodi sunt primo, *metaphysica* omnia ; ut ratio entis, ejusque proprietates, possibilitas, necessitas, contingentia, &c. *Abstracta* etiam a corporibus ; ut longitudo, latitudo, impenetrabilitas, divisibilitas, &c. *Universalis*, ut naturæ quæque v. gr. hominis, animalis, arboris &c. Secundo, *Moralia*, ut ideæ virtutis, vitii, justitiæ, æquitatis, superbiæ, ambitionis, avaritiæ &c. Tertio, operationes, & affectiones mentis, ut cogitatio, intellectio, dubitatio, affirmatio, negatio, ratiocinatio, &c. Quarto, ea quæ per se quidem cor-

po-

(a) Ita caute loquor, ut in medio relinquam id quod non satis certo definiri posse videretur, an videlicet, quotiescumque intellectus quidpiam, vel abstractissime intelligit, etiam facultas imaginatrix suo modo operetur, seu vel phantasma aliquod producat, vel jam productum revocet, eique adhæreat ; nec ne. Mihi ad *intellectionem puram* propugnandam satis est, ejusmodi phantasma, si quod tum etiam adsit, *per se* ad eam nihil conferre, neque necessarium tunc esse, ( licet ante necessarium fuerit, ut intellectus posset abstractam, seu universalem ideam sibi comparare ) ; sed solum

eandem concomitari ratione status præsentis unionis animæ cum corpore : ex qua contingit, ut vix, ac fortasse ne vix quidem, possit quispiam intellectum ad considerandum applicare, quin eodem nisu facultatem etiam imaginatricem ad aliquam excitet operationem, vel ipsa ultro quodammodo tumultuetur. Fortasse inquam, nam, quidquid occinant nonnulli, demonstrari non potest, facultatem imaginatricem nunquam operante intellectu, penitus filere, & quiescere. Hæc si, ut par erat, expendisset, & percepisset *Joachimus Oporinus*, dum suam conscripsit *historiam criticam doctrinæ*

porea sunt, gradu tamen aliquo omnem nostram imaginationem excedunt; ut mille vel amplius angulorum figuræ, corporum cælestium immensa magnitudo, &c. Hæc & alia innumera, quæ, ne longior sim, prætereo, nulla corporea, aut sensibili imagine exprimere possumus; & tamen perfecte intelligimus, & de iis ratiocinamur. Unde plane conficitur, animam nostram habere posse intellectiones puras, & habere reipsa, etiam dum est suo corpori unita; & idcirco nihil obstare, quominus etiam post mortem cogitet, intelligat, velit, se sentiat, uno verbo, vivat: & quidem eo præstantius & purius, quo ab imaginationibus corporeis & sensibilibus, quibus vix unquam, quamdiu hanc vitam vivimus, penitus carere possumus, liberior est, & defæcator.

Pro certo itaque & explorato habendum est, animam nostram esse suapte natura immortalē. Fateor, non eo ipso necessario sequi, æternam quoque fore, seu æternam reipsa duraturam; id enim pendet a voluntate Dei conservante: quæ, quum libera sit, posset utique, actionem conservantem subtrahere; quo posito, nequicquam ejus repugnante natura, in nihilum abiret certissime. Eatenus ergo duntaxat certi esse valemus, animam nostram reipsa æternam fore, quatenus certi esse possumus, Deum eam per totam æternitatem conservare libere decrevisse. At hoc certum ne est? Nos affirmamus, idque, etiam seclula revelatione divina (b) eo quod tot, & talia suppetunt a ratione ipsa argumenta, ut nemo hac de re dubitare, nisi imprudentissime possit: quod profecto

*Erina de immortalitate mortalium*, non adeo elate intellectum purum, tanquam fabulam ex pagana de animi divinitate sententia ortam explosisset, neque adeo propterea Scholasticos, & ipsum Angelicum Doctorem despexit; (Cap. VIII. §. VI., & XII. §. IV. &c.) neque etiam adeo fides ridiculæ illi distinctioni intellectus *objective puri*, & *subjective impuri*; neque demum tanta fiducia propugnasset intellectiones nostras, quandiu in hac vita sumus, *per omnia impuras* esse.

(b) Errant qui absolute & indiscriminatim pronunciant, ea, quæ pendent a

voluntate divina, sola revelatione a nobis cognosci posse. Quum enim Dei voluntas semper conformis sit ejus sapientiæ, aliisque attributis; ex horum consideratione conjectari, atque etiam quandoque valide arguere valemus, plura Deum velle, quæ se velle discrete non revelavit: quanquam & ea revelasse quatenus dici potest, quatenus nobis ratione donatis suppeditavit aliqua ex suis effectibus, & ex suo agendi modo argumenta, queis voluntatem ipsius detegere possumus in plerisque. Inter quæ recensenda est animæ nostræ æternitas,

Et ad veram habendam hujus rei certitudinem satis est ; certum enim illud recte dicitur, de quo non nisi imprudenter potest dubitari ; habet siquidem eam omnem firmitatem , quam conciliare ratio valet, quum stante rectæ rationis usu, in dubium revocari non possit. Porro hæc certitudo, quam *rationis* ipse voco (*moralement* fortasse dixerint alii) quoad firmitatem, in eo solum a certitudine *metaphysica*, & *mathematica* differre mihi videtur, quod ea actualem exigat rectum rationis usum, ac proinde, insurgente passione aliqua ei adversa veritati, vacillare potest, seu mente ita turbata, non satis percipi ac discerni: quod in demonstrationibus *metaphysicis*, ac *mathematicis* vix contingere potest; eo quod in iis pravi affectus rationis usum turbare non solent; atque adeo non obstant, quominus mens in eis plane defixa ipsarum certitudinem, ac necessitatem accurate percipiat, eisque immobiliter adhæreat (a). Jam vero hac explicata *rationis certitudine* gaudere futuram animæ nostræ perpetuitatem, ita demonstro.

Primo. Decet supremum Opificem, ut quæ fecit, opera juxta cujusque conditionem, atque naturam conservet, quum sciens & prudens talis ea naturæ condiderit. Quum igitur anima nostra suapte natura minime sit corruptioni, dissolutioni, aut morti obnoxia, eam perpetuo ab ipso fore confer-

(a) Hinc conciliari posse videntur variorum, oppositarumque Auctorum de animæ nostræ immortalitatis demonstrabilitate sententiarum: si nempe dicamus, animæ nostræ incorruptibilitatem, naturalemque immortalitatem demonstratione *metaphysica*, aut saltem *physica*; ejus autem æternitatem, seu perennem durationem demonstratione, quam *rationis* vocavi, attamen certissima ac plane immobili, posito recto rationis usu, concludi posse.

(b) Ex natura operis recte colligimus intentionem operantis. Si enim opus tale fuerit, ut parum, multumve per se durare possit, optime inferimus, intentionem Artificis fuisse, ut parum, multumve subsistat. Sic ex.gr. ex figura, ceterisque qualitatibus *Pyramidum Egypti*

haud dubitamus inferre, eorum, qui eas ædificandas curarunt, intentionem, ac desiderium fuisse, ut æternum, aut quam longissimo certe tempore inconcussæ permanerent. Fateor, rationem hanc, si sola sumatur, non omnino efficacem esse. Non raro enim Opifices opera conficiunt ex solidiore, firmioreque materia, quam exigat tempus, quo ea subsistere volunt; eo quod nimirum, si forent imbecilliora, ad principale, quod moliantur, opus inservire non possent. At hoc in iis tantummodo locum habet rebus, quæ ut mera instrumenta adhibenda sunt; non vero in opere, quod per se intenditur ab Artifice. Sic multa, quæ ædificandis ædibus necessaria sunt, firmiora fiunt, quam tempus possulet, quo duratura ædificatio est; quæ tamen

servandam, censendum est (b) præsertim cum nemo dubitet minimas, insectileque materiæ particulas æternum duraturas. (2) Annihilatio rei existentis non minus proprius est divinæ omnipotentis effectus, quam rei non existentis creatio. Sicut ergo assereret quis imprudentissime, novam quandam in morte nostra, vel quocunque postea tempore substantiam creandam a Deo esse; ita non nisi summa temeritate adversarii nostri asserere possunt, ac contendere, substantiam utique, & quidem spiritualem, id est, animam nostram, in morte vel aliquando postea, in nihilum redigendam a Deo fore: præsertim cum nihil in toto universo sit, quod arguat, Deum ad annihilandum esse propensum; omnia vero insinuent, eum esse creatorem, & conservatorem. (c) (3) Deus animam nostram, ut cætera omnia procul dubio ad gloriam suam creavit, quæ in eo præsertim sita est, quod ab ipsa cognoscatur, & ametur. Ut igitur eandem sapienter posset in nihilum redigere, oporteret, ut majorem ex ipsius annihilatione, quam ex ejus conservatione gloriam haustus esset: quod est evidenter falsum; quæ enim illi ex nihilo gloria provenire unquam potest? ut semper potest, quamdiu anima in suo esse perseverat. Est igitur animæ nostræ annihilatio contra Dei sapientiam (d): inde censendum est, nunquam reapse futuram. (4) Quum Deus sit infinite bonus, dubitari non potest, eum condidisse homi-

tamen ædificatione perfecta, destruuntur. Similium ergo rerum duratio non ex materiæ, qua constant, qualitate; sed ex fine, ob quam facta sunt, colligenda est & desumenda. At in rebus, quæ Artifex per se intendit, recte ex qualitate materiæ ejus intentio deducitur, an scilicet modico, vel multo tempore velit, ea durare: ut constat ex ædibus, quæ idcirco ex firmiore construuntur materia, ut quam diutissime subsistant. Quum igitur anima nostra & suapte natura sit incorruptibilis, ac immortalis, & eam ob finem aliquem temporarium creatam esse, non constat; sed potius ut cognoscat, diligat, & glorificet Deum (qui quidem finis omni caret termino); recte inde colligimus, æternum a Deo fore conservandam.

(c) Notandum est hic discrimen, quod inter nos, illosque est in hac disputatione. Nam cum illi asserant mutationem futuram, & quidem tantam, quanta est annihilatio substantiæ, nos ab eis probationes rei tantæ petere, & exigere jure possumus; illi non item a nobis; quippe qui rem naturalem ac ordinariam, nempe substantiam quancunque simplicem, ejusmodi est anima nostra, non mutandam, sed in suo esse permanens, asserimus. Ex abundantia tamen rationes multas nos asserimus; illi nec minimam quidem.

(d) Corpus hominis moritur quidem, sed non annihilatur: perseverat enim ejus materia, quæ progrediente tempore varias induit formas, ut floris, plantæ, segetis &c.; sicque quidpiam adhuc ad

Uni

hominem, ut esset, seu esse aliquando posset felix atque beatus. Quum igitur in hac vita perfecte felix, beatusque esse non possit, ut patet; oportet ut talis esse queat post mortem. At vero neque post mortem perfecte beatus esse posset, nisi foret in perpetuum duraturus: vel enim sola incertitudo amittendæ aliquando felicitatis, qua frueretur, non posset non illum vehementer angere, aut saltem magnam illi felicitatis partem auferre. Afferere igitur oportet, ejus animam perpetuò duraturam. (5) Insitum naturaliter habemus desiderium æternitatis; quod eo magis crescit, quo magis in veritatis cognitione, virtutis exercitio progredimur: illudque est humano generi apprime utile, quippe quod animum nostrum ad virtutes acquirendas impellit, ad heroica excitat facinora, redditque ad superanda obstacula firmiorem: est igitur hujusmodi desiderium, quippe rationi consentaneum, ab ipsa natura, seu ab ipso Deo: atque adeo frustraneum esse non potest, ut esset profecto, si anima nostra non foret æternum duratura.

Sexto. Si Anima nostra aliquandiu post mortem superstes, & viva maneat, eam in æternum victuram fore dicendum est, cum nulla omnino occurrere possit ratio, cur ipsa postea desinere, vitamve amittere debeat: (a) quamobrem merito sapienterque Cicero deridet Stoicos, quod aliquandiu quidem post mortem, non semper animum duraturum putarent. At vero plura sunt argumenta, quæ invictè probant, animam nostram saltem aliquandiu superstitem fore post mortem, seu alteram post hanc superesse vitam. Nam (1) haud est credibile, ens tot eximiis facultatibus donatum intelligendî ratiocinandique, & non tantum admirabiles hujus Mundi effectus, sed etiam Creatorem ipsum, divinasque ejus perfectiones contemplandi, diligendique; adeoque animalibus cæteris tantopere dignitate præcellens, (cujusmodi est anima nostra) productum a Deo fuisse, ut tam brevi temporis spatium, hoc est paucos annos, & quan-

Universi pulchritudinem, adeoque ad Dei gloriam confert. At anima annihilata ad confert plane nihil: unde ejus annihilatio omnino absurda censeri debet: & eo magis quod certum est apud omnes Philosophos, ne atomam quidem a conditio-

ne Mundi hucusque annihilatam esse: qua igitur ratione dici potest,strarum animarum myriadas in nihilum redactas esse, aut postmodum redigendas fore?

(a) Anima post mortem superstes potest Deum perfecte diligere, adeoque illi grata.

& quandoque dies paucos, vel horas, duraret; indeque ple-  
 risque brutis animantibus vita multo brevior frueretur. (2) Mens nostra ita a Deo formata est, ut semper magis ma-  
 gisque sese perficere possit. Non est ergo verisimile, eam bre-  
 vi postquam creata est, tempore in nihilum redigendam fore;  
 tunc enim frustra eximia hæc capacitas ei concessa videretur.  
 (3) Quis sibi merito persuadeat, animam, ens præstantissi-  
 mum, eo tantum fine creatam esse, ut ignobile corpus ani-  
 maret, (ut dicendum cum Epicuro foret, si statim ac ab illo  
 soluta esset, in nihilum abiret) & vel, vilem quidem inertem-  
 que materiam a Deo creatam esse, ut perpetuo variis induta  
 formis persisteret, atque hujus universi pulchritudini inservi-  
 ret; Animam vero spirituales ad Dei imaginem conditam,  
 ut post brevem, ac plerumque miseram vitam, penitus inte-  
 riret? (4) Homo non tantum esse physicum habet, sed et-  
 iam morale; est enim mali a bono discernendi capax, libe-  
 roque, quo præditus est, arbitrio (ut capite sequente demon-  
 strabimus) potest bene, maleque uti, bonum scilicet eligendo,  
 respuendo malum; qua quidem re immensum cæteris præstat  
 animantibus. Etiam si igitur animam hominis, physica ejus  
 natura inspecta, una cum corpore interire oporteret, congrue-  
 ret tamen ut superstes remaneret ob esse suum morale, ut  
 scilicet usus arbitrii sui Auctori suo rationem redderet (non  
 secus, ac servus quisque ad reddendam administrationis sibi  
 conceditæ rationem æquissime adstringitur,) indeque pro me-  
 rito suo aut præmium, aut pœnam reportaret. (5) Exstant in  
 nobis naturaliter ex una parte idæ primitivæ honestatis,  
 æquitatis, virtutis, &c. adeoque plena inest nobis persuasio  
 nunquam nobis licere ab honestate, æquitate, & virtute de-  
 fectere; qua de re alibi: ex alia parte viget in nobis æque  
 naturalis ac necessarius stimulus; atque appetitus felicitatis;  
 qua de causa non possumus non indefinenter felicitatem no-  
 stram

grata esse, & amica, præsertim si ob  
 virtutem, seu ob ipsius Dei honorem  
 temporalem vitam amiserit. Qua igitur  
 ratione Deus poterit unquam illam dese-  
 rere, ut in nihilum suum abeat; cum

& atheus ipse, tametsi virtutis omnis  
 contemptor, vitam tamen, & quidem  
 perpetuam donaret illi, qui ob sui amo-  
 rem mortem subiisset?



stram desiderare, ac persequi. Utrunque igitur hoc vult a nobis Deus, & ut honestatem nunquam deseramus, & ut nunquam nostram negligamus felicitatem; siquidem ipse & dictas ideas, & dictum stimulum nobis inseruit. Ad ipsius igitur sapientissimam pertinet providentiam, ita sortem hominis disposuisse, ut virtutem semper sequi debeat felicitas, & felicitas nunquam opponatur virtuti. Hoc vero non contingit in hac vita, in qua, ut experientia constat, sæpe honestiores magis sunt infelices; & non raro virtus ipsa infortuniorum, & infelicitatis causa est, aut occasio. Providentia igitur, & Sapientia, imo & Justitia Dei exigit, ut post hanc altera sit vita, in qua certissime felicitas cum virtute societur, compensenturque ea etiam mala, quæ virtutis causa in hac vita haud raro tolerantur. Alioquin Deus stimulos, ideasque inter se pugnantés nobis inseruisset, sibi que ipse contradiceret, ut qui nos ad contrária, atque inter se pugnantia obligaret. Horum igitur alterutrum dicendum, aut per Deum nobis licere comparandæ in hac vita felicitatis causa, scelera cuncta patrare, ipsique Deo horrendis maledictis eadem de causa convitari; vel aliam superesse vitam, in qua virtuti felicitas rependatur. Sed plura in hanc rem, cum futuram operum retributionem demonstrabimus, dicemus.

Postremo, ut multa alia argumenta præteream, animam nostram esse immortalem, seu aliam superesse vitam, universalis semper fuit, & est etiamnum omnium gentium, & omnium nationum persuasio. Nam ut a vetustis populis ordiar, quorum testimonium eo in hac re gravius esse videtur, quo illi a primis humani generis progenitoribus propius aberant (a) id de *Ægyptiis* testati sunt *Ærodotus* lib. II. cap. 123. *Diodorus Siculus* lib. II. p. 199. de *Chaldeis* idem *Diodorus* lib. III. p. 220. De *Gymnosophistis*, seu *Brachmanibus* Indorum philosophis, item *Diodorus* lib. cit. p. 225. de *Getis*, & *Tbracibus*, *Herodotus* lib. 4. cap. 94. & lib. 5. cap. 91. de

Sa-

(a) Auctoribus quidem ad istam sententiam de animi immortalitate uti optimis possumus: quod in omnibus causis & debet & solet valere plurimum: & primum qui-

dem omni antiquitate, quæ quo propius aberat ab ortu, & divina progenie, hoc melius ea fortasse quæ erant vera, cornebat. Cic. Tuscul. quæst. lib. I.

*Sabæis* vetustissimis *Abulfarajus* in hist. Dynast. p. 184. de *Persis* Laertius in proœmio vit. phil. de *Panicibus* *Suidas*, voce *Phericides*: de vetustis *Sinis* libri eorum classici. De *Græcis* satis constat vel ex *Homero*. De vetustioribus Romanis testatur, & probat *Cicero* in quæstion. Tulc. lib. 1. de *Druidis Celsarum* *Ammianus Marcellinus* lib. 15. cap. 9. de *Gallis* *Valerius Maximus* de Instit. Antiq. c. 186. de ipsorum *Druidis Cæsar* lib. VI. de bel. gall. De antiquis *Germanis* *Appianus* in *Celtico*: de priscis *Irlandis*, *Danis*, & *Norvegis* *Thomas Bartolinus* in Antiq. Danic. De veteribus *Cymbris* *Kohlius* in Theol. gentium Cimbric. de *Gothis* demum *Joan. Magnus Gothus* lib. I. hist. cap. 13. Quoad Gentes attinet ab aliquot sæculis agnitas, & detectas; de *Formosanis* testimonium perhibet *Dapperus* in collect. Legat. De *Tunkinensibus* *Tiffanierus* in descript. *Tunkini*, de *Peguensibus* Auctor hist. gener. cerem. religios. to. VI. p. 360. de *Siamensibus* *Louberus* in descript. regni *Siam* tom. 1. de *Cocincinensibus* *Borrius* in relat. *Cocincin.* de *Insularum Marianarum* Incolis *P. Gobienus* in earum hist. de *Brabmanis* hodiernis *P. Bouchetus* in epist. ad *Episc. Huetium*: de *Malabaribus* *Ziegenbalgius* in Epist. De *Hosentotis* qui censentur *Africanorum* populorum rudissimi *Kolbenius* in Descrip. Cap. *Bona spei*. Alios *Africæ* populos prætereo (de quibus videri potest *Dapperus* in descript. *Africæ*) ut ad *Americanos* transeam. Eos generatim *Animæ immortalitatis* opinione imbutos esse, non dubitabit, qui leget quoad *Peruvianos* *Garcilassum* hist. Ync. lib. II. cap. 3. quoad *Brasilienfes* *Corealem* in itin. ad *Ind. occid.*; quoad *Mexicanos* auctores hisp. quos allegat *Purchasius* in hist. theol. geogr. lib. VIII. cap. 13. §. 3. quod *Floridenses* histor. gener. cerem. religios. tom. VIII. p. 131. quoad acolas regionis *Missisipi* *P. Hennepinum* in histor. novæ detect. quoad *Canadienses* *Labontanum* in descript. *Americ. Septemtr.* tom. II. p. 114. Sic de aliis alios, quos omnes referre infinitum foret. Porro universalem hanc consensionem summi momenti argumentum esse ad rem qua de agimus confirmandam, agnoverunt sapientissimi quique. *Tullium*, & *Senecam* in testimonium adducere hic satis sit: quorum ille ut *Deos*, inquit, esse natura opinamur.... sic

Quæst. Tusc. lib. I.

Y

per-

*permanere animos arbitratur consensu nationum omnium. Cum, ait*  
 Ep. LXXI. *alter, de animorum immortalitate differitur, non leve momentum*  
*apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos, aut colen-*  
*tium. Utor hac persuasione publica. Et sane hujusmodi universa-*  
*lis consensus non nisi ex ratione dictante, ceu quadam voce na-*  
*turæ; vel ex perenni aliqua traditione ex communi fonte ma-*  
*nante; vel, quod credibilius est, ex utroque oriri potuit. Quæ-*  
*cunque vero ejus statuatur origo, non potest, non invicti*  
*ponderis esse ad eos revincendos, qui immortalitatem ani-*  
*mæ vel absolute negant, vel sola revelatione divina inno-*  
*tescere nobis posse contendunt: nam si vox est naturæ, ut sen-*  
 Loco cit. *tit Cicero, ea fallere non potest, nisi fallatur aut fallat auctor*  
*ipse naturæ; & si perennis traditio est, vera sit oportet: quip-*  
*pe quæ non nisi a primo homine, qui a Deo fuerit edoctus,*  
*descendere potest. Licet vero huic argumento nihil solidi re-*  
*poni ab adversariis possit, attamen objectiones aliquot pro-*  
*ponendæ sunt, ut earum solutione res in meliore lumine*  
*collocetur. Quæ igitur opponi valent, hæc fere sunt.*

Objectio prima. Consensus de animorum æternitate saltem apud Græcos non fuit perennis: designantur siquidem hujus apud eos sententiæ auctores, nempe *Thales a Laetio, Pheracides a Cicerone & Hesichio; Pythagoras a Maximo Tyrio.*

Responsio. Quum alii aliis invecitæ apud Græcos de Animorum immortalitate sententiæ gloriam adscribant, nullus meretur fidem; nam alter alteri contrarius est: & quamvis priora duo testimonia conciliari utcunque possint, si dicamus, *Thaletem* verbis, literis *Pheracidem* omnium primos hanc tradidisse sententiam; nihil de *Pythagora* dicendum superest, quo testimonium de ipso latum cum reliquis consentiat; saltem si ita ii auctores intelligantur, quemadmodum eos intelligendos putat pessimus auctor *libertatis cogitandi*, ut nempe indicare voluerint, ignotam plane antea, vel minime receptam inter Græcos eam fuisse sententiam. Id ii adferere minime potuerunt, quum constet tum ex vetustissima Græcorum *Mitologia*, & ex *Homero*, tum ex cultu perpetuo alicujus Religionis, Græcos multo ante *Thaletem* credidisse animorum æternitatem. Hoc ergo, ut summum, *Thaletis, Pheracidis,*

*dis*; & *Pythagora* gloriæ concedi potest, quod illi omnium primi inter *Græcos* dogma de animorum perennitate illustrarint, ornarint, ac philosophice explicantes notius aliquanto, celebriusque reddiderint. Igitur non ab illis inventa hæc doctrina, sed tantummodo exulta censenda est, si quidpiam veritatis testimoniis inest, quæ de iisdem feruntur.

Objectio secunda. Consensus iste non est universalis; nam primo plures commemorantur sectæ tum vetustæ, tum recentes inter *Sinas*, *Græcos*, *Hebræos*, atque etiam *Christianos*, qui animæ æternitatem negarunt, & adhuc negant. Secundo, de plurimarum gentium hac de re sententia nullum habetur, aut haberi potest testimonium. Tertio, sententiam hanc olim apud Orientales minime viguisse, haud obscure colligitur ex libro *Job*, in quo nulla ejus habetur mentio, quamvis occasio non deesset. Immo quarto, neque apud *Hæbreos* obtinuisse, ostendit pluribus *Joannes Clericus*.

Responsio. Ut consensus de immortalitate animæ censeatur universalis, necesse non est, ut omnes ad unum homines eam profiteantur; stultorum enim in quocumque genere magnus ac pene *infinitus est numerus*: sed satis est, nullam esse gentem, in qua aliqua hujus opinionis monumenta ac testimonia, aut saltem semina, ac vestigia non reperiantur. Hinc istiusmodi universalitati adversæ sectæ, quæ identidem exortæ sunt, nequaquam officiant. Exempli gratia viget modo latissime disseminata apud *Sinas* *Literatorum* secta, quæ animæ immortalitatem negat; at *Sinas* vetustissimos eam tenuisse, fidem faciunt libri eorum classici. Inter *Græcos* *Epicurei* eam inficiabantur omnes: at *Epicurum* a communi sententia recessisse, ejus prodixit historia. Inter *Hebræos* erant *Sadducei*, qui eandem negabant; sed *Pharisæi*, & qui ab illis stabant, priscam primitivamque traditionem retinebant. Sunt etiam inter *Christianos*, qui hujus impietatis rei sunt non pauci; sed quid inde? quum eos execrentur ceteri: ac ne ipsi quidem, nec *Literati Sinenses*, nec *Epicurei*, nec *Sadducei* unquam negarunt, ante sua tempora de immortalitate animæ traditionem, sententiamque viguisse. Sed cur *Epicurus* ab ea recesserit, notum est omnibus, ut videlicet sese, suosque di-

scipulos levarēt futuræ retributionis timore. Eadem quoque ratio potuit permovere tum *Literatos Sinenses*, tum *Sadduceos*, ut certe permovet hujus temporis impios. Siqua vero honestior aliquibus hujus rei causa extitit, ea certe fuit aut prava & inepta veræ sententiæ propugnandæ ratio a veteribus usurpata, vel errores a quibusdam inventi, ut de animæ *divinitate*, ἀειμυσία & ἀόριστοςία, &c. quibus tantummodo ejus immortalitatem fulciri existimabant: aut demum, quod animam expertem corpore concipere & intelligere non valerent: quam quidem esse unicam abnegandæ animorum æternitatis rationem arbitratus est *Tullius*, cujus etiam imbecillitatem, & ineptitudinem ipse demonstrat (\*). Sed quæcunque aut modo sit, aut fuerit olim tantæ causæ dementiæ, certum est, eam universali Gentium consensio, quam nos urgemus, officere nullatenus posse. Ad alterum vero ajo primo, nihil universalitati consensus, quo de agimus, obesse posse, quod nullum ea de re in Gentibus quibusdam testimonium habeatur: nam quum suppetat de plurimis, & quidem ex omni Mundi parte, nempe & de *Orientalibus*, & de *Occidentalibus*, de *Septentrionalibus*, & *Meridionalibus*, ac de *Americanis*, ex his judicium satis firmum ferri potest de ceteris, quorum nulla pervenit ad nos notitia. Secundo. Etsi de quibusdam gentibus exertum aliquod testimonium non habeatur, habetur tamen implicitum & æquivalens hoc ipso, quod constet, gentem adeo barbaram esse nullam, quæ nullam habeat Religionem, Religionemque nullam esse, in qua non aliqua habeatur vitæ alterius ratio. Tertio. Si etiam constaret, aliquam esse gentem, quæ & alterius vitæ omnino esset ignara, & nullo tangeretur religionis sensu, illud ex hoc solummodo evinceretur, eam ita obsurduisse, ut ne quidem adeo claram *natura vocem* amplius sentiret, nec ulla apud eam primævæ traditionis vestigia remanerent: at non evinceretur, apud illius Gentis majores traditionem hujusmodi minime extitisse, vel hujusmodi *vocem naturæ* nullam esse: una namque, aut altera exceptio uni-

(\*) Verba ejus sunt: *Neque aliud est quicquam, cur incredibilis his animorum videatur æternitas, nisi quod nequeunt, qualis animus sit vacans a corpore, intelligere, & cogitatione comprehendere: quasi vero (subdit) intelligent, qualis sit in ipso corpo-*

universalitatem non tollit; nec unum aut alterum exemplum, quod est velut quoddam monstrum, esse valet rei naturalis indicium. Postremo, certum est, tantam esse hujusce consensionis universalitatem, ut, etiam si non foret numeris omnibus completa, tantam tamen adesse nequidem concipi possit, non admissa communi, perennique traditione, ac interius loquente *natura voce*.

Tertiae difficultati antequam respondeo, præstat, illam plenius diducere: siquidem hic nobis concertatio est cum celebri *Joanne Clerico*, qui *Jobo*, adeoque & *Orientalibus*, inter quos degebat, vitam futuram, atque operum retributionem plane incompertam fuisse contendit. Ejus argumenta omnia ad hæc valent capita revocari. 1. Nullum extat *Jobi* testimonium, quo ipse alterius vitæ mentionem faciat: nam illud, quod unicum in rem hanc adferri solet, ex Cap. XIX. com. 25. clarum est quidem & efficax, si admittatur liberior & *audacior* versio *Hieronymi*; at si ad textus *hebraici* amussim exigatur, unam continet spem, certamque fiduciam sibi in hac vita obventuræ liberationis, seu in pristinum salutis suæ gradum restitutionis; cujus rei ipsa potitus adseritur Cap. XLII. v. 10. 12. Idque confirmatur ex ipsismet *Judæis*, qui *hebraicum* sequuti textum, dogma de altera vita, deque futura mortuorum resurrectione, quod alioqui credunt, hinc exculpi non putarunt. 2. „ Ignotum tunc fuisse animorum statum post mortem ex totius libri argumento facile colligitur. Nam quæritur in eo, „ cur, qui non sunt deteriores aliis, qui boni habentur, & revera sunt, interdum inusitatis calamitatibus premantur; quod „ quomodo consentire queat cum justitia divina nec *Jobus*, „ nec amici possunt comminisci; immo nec Deus ipse, ubi „ *Jobum* postea alloquitur, docet. Solutio problematis & una „ consolatio, qua *Jobi* animus pacari poterat, peti debuit ex „ alterius vitæ cognitione. Quam si novissent *Jobi* amici, ventuissent, eum usque adeo perturbari, & lamentari: esse „ enim dixissent, aliud tempus præmiorum virtutis, idque „ expe-

Commen-  
tar. Philo-  
log. ad  
Cap. XIX.  
*Jobi*.

corpore . . . ut si jam possent in homine uno *Quæst. Accadem. Lib. I. pag. mihi*  
cerni omnia, quæ nunc testis sunt &c. 158.

„ expectari ab eo debere post hanc vitam mortalem ; & eo  
 „ majora præmia relaturum, quo majores calamitates con-  
 „ stantius tulisset: quibus præmiis Deus mala hujus vitæ  
 „ abunde esset pensaturus. Quod si talia eorum mentem  
 „ non subiissent, Deus certe, si res jam revelata erat, di-  
 „ xisset, monuissetque *Jobum*, sibi visum esse, tot malis vir-  
 „ tutem ejus explorare... ut ea magis eniteret, aliisque exem-  
 „ plo esset: ceterum effecturum se, ne hominem constantiæ  
 „ suæ pœniteret, æternis, & eximiis in eum collatis præ-  
 „ miis. Quæ oratio (subdit) si rem jam tum patefecisset  
 „ Deus, multo ejus sapientiæ convenientior erat, quam crea-  
 „ tio *Crocodili*, & *Hippopotami*, aliaque id genus: quæ *Jobum* qui-  
 „ dem terrere potuerunt divinæ potentæ metu, sed solari vix  
 „ potuerunt“. Hucusque *Clericus* præscribens nedum *Jobi* ami-  
 „ cis, verum etiam ipsimet Deo aptiorem ejus recreandi mo-  
 dum.

Ut *Clericum* hac in re frustra laborasse demonstramus, di-  
 scutiemus primo, num *Verſio Hieronymi* hujus loci *pravis* illis  
*interpretationibus* sit accensenda, quibus, *Clerico* asserente, *Vete-*  
*res transverse acti* mortuorum resurrectionem hic quaſerunt. Plu-  
 ribus deinde argumentis propugnabimus, *Jobum* eo loci de vi-  
 ta altera, futuraque mortuorum resurrectione reipsa sermonem  
 habere. Postremo ejus, aliisque, si quæ sunt, objectionibus  
 satis faciemus.

Itaque *Verſio Hieronymi* ita se habet. Scio, quod *Redemptor*  
*meus* vivit, & in novissimo die de terra surrecturus sum: & rursus  
*circumdabor pelle mea*, & in carne mea videbo Deum salvatorem  
*meum*: quem visurus sum ego ipse, & oculi mei conspecturi sunt, &  
 non alius: reposita est hac spes mea in sinu meo. *Clericus* vero sic  
 vertit. Novi ego liberatorem meum vivere, & posthac fore, ut in  
 pulvere stes. Si post pellem meam, hoc pertulerint, etiam in carne  
 mea Deum videbo. Quem ego videbo mihi, oculi mei videbunt, non  
 alienus, quamvis in sinu meo consumti sunt renes mei. Quem ve-  
 ro putat ipse inesse his verbis sensum, hac exprimit para-  
 phraſi: Novi, me a Deo aliquando ex hisce ærumnis liberatum iri,  
 cumque æternum esse, & judicia sua, in hoc pulvere executioni man-  
 daturum. Si non contenti me ad pellem & ossa redactum, me et-  
 iam

iam vulnerarint, non impediunt tamen, ne Deum vivus in hoc corpore videam, si ita ei videatur. Videbo Deum, quatenus mortalibus oculis cerni potest, meis, non alienis oculis, quamvis vis morbi ipsa mea viscera adfecerit. Qui quidem sensus si admittatur, ex his profecto verbis nihil de vita altera, nihilque de mortuorum resurrectione extundi potest. At age jam textum hebraicum expendamus. Priora illa verba יָדַעְתִּי כִּי גַמְלֵי מָוֶתִי *jadanbti cbi goali bbai*, scio quod Redemptor meus vivit, nullam præferunt difficultatem; & satis Versio Clerici congruit cum Hieronymiana. Præcipua difficultas est in sequentibus verbis וַיִּחַי עַל עַבְרֹן יְקוֹם *Ve abbaron nbal abaphar jakum*: quæ vertit Clericus: & postbac fore ut in pulvere stet (seu, & postbac in pulvere habit) quod perinde est, ait in Commentario, ac cum victurum, κατ' ἀνθρώπων; quia homines, qui stant in pulvere, vivunt; opponuntur enim iis, qui in pulvere recli sunt, atque in sepulcro jacent. Vocem autem אַבְרֹן *abbaron* antea adnotarat, non solum significare ultimum vel postremum, sed etiam posterius, ut docent lexica: quare hic adverbialiter sumptum significat post, postea, postbac. Sed primo, nullo scripturæ exemplo confirmabit Clericus, τὸ *abbaron* absolute positum significare postbac: deinde, præclara sane & festiva sententia foret hæc: scio, quod Deus vivit, & postbac vivet. Anne timebat Job, ne socii sui dubitarent, Deum postea moriturum? vel anne significare Job voluit, Deum semper victurum? Verum præterquam quod causa nulla, ut illud adlereret, Jobo aderat; nemo non videt, quam sit inepta ad id exprimendum phrasis istæ: vivit, & postbac, seu post nunc, vivet. Æque pariter inepta, immo & plane absurda ea videtur locutio: in pulvere habit ad significandum Deum victurum: Etenim quum in pulvere, seu supra pulverem stare eatenus tantum possit significare vivere, quatenus qui mortui sunt, jacent sub pulvere, seu in sepulcro; quemadmodum quum de viventibus hominibus habetur sermo, hæc haud incongrue adhiberi locutio valet, ita Deum, qui mori non potest nec interire, dedecere plane videtur. Sed hoc, ait Clericus κατ' ἀνθρώπων, seu translatione ab hominibus sumpta dictum esse. At quid opus fuit Jobo hac adeo a longe petita & impropria locutione uti, vel eam nos admittere, quum ea verba non

uno



uno sed pluribus, iisque congruentioribus modis valeat explicari? Id an verum sit, jam videamus.

S. Hieronymus vocem *abbaron* interpretatur, in *novissimo die*; paullo quidem liberius, sed ad sensum optime: nam quum *abbaron* frequentius in Scriptura significet *ultimum, postremum*, & hic videatur subintelligi tempus, satis probabiliter verti potest *postremo tempore*, quod perinde est, ac in *novissimo die*, si referatur ad resurrectionis tempus, ut reipsa referendum ostendemus deinceps. Favet *Hieronymiana* interpretationi vetustissima versio *Syriaca* apud S. Ephrem Syrum in Commentario hujus loci: reddit enim *ve abbaron* ⲗⲁⲙⲁⲛⲟ *vabsaupho*, & in fine. Pressius quidem ad litteram verti potest *postremo*, qua significatione adhibitam reperimus vocem maxime affinem chaldaicam ܐܒܒܪܘܢ *abbaren* Danielis Cap. IV. v. 5. Verba hebraica *nbal nbapbar* vertit Hieronymus *de terra*; pressius verteretur *supra pulverem*: sed idem plane est ad sensum. *to jakum* vertit *surrecturus sum*, minus sane recte, si ad lectionem hodiernam ratio habeatur: at sponte fatetur vel ipse Clericus, S. Hieronymum pro *Jakum* tertiæ personæ legisse אקום *akum*, quod rectissime vertitur *surgam*, vel *surrecturus sum*. Sed *Hieronymiana* lectioni obstat lectio hodierna omnium codicum hebraicorum. Quid inde vero? Anne etiam contendi potest, in codice *Hieronymiano* non extitisse *akum*, ipsumque Hieronymum adeo lippis fuisse oculis, ut potuerit *Jod*, minimam ac simplicissimam litteram ab *Ⲁ Aleph* aliquando non secernere? Age vero fingamus, extare nunc codicem illum *Hieronymianum*, vel ejusdem antiquitatis alium; an non ejus lectio omnibus, qui in Bibliothecis hodie asservantur, codicibus merito præferri posset? præsertim quum ea Hebræorum & hebraizantium Christianorum, qui nullum ne literulæ quidem mendum in hodierno hebraico textu admittendum esse contendunt, sententia, vel potius superstitione jam a viris doctissimis, duce Ludovico Capello, explosa sit; aliunde vero in versione *Hieronymiana* sensus aptissimus confurgat; aliaque multa ipsi faveant, ut postremo ostendemus: Interim vero, si *Hieronymiana* hujus loci lectio minime Clerico arrideat, aliam & quidem vetustissimam ei exhibeo, nempe לxx LXX. qui, ut Clerico mini-

minime ignoratur, legerunt יק' , *resurgere faciet*, vel *excitabis*: ex qua quidem idem consurgit sensus, nempe, *scio*, *Redemptorem meum vivere, qui* (nam & relativa quandoque est particula *ve*, alias conjunctiva) *postremo* (tempore) *supra pulverem surgere faciet*, *suple me*, vel homines.

At vix dubito, quin Clericus prætracte neget, fas esse, vel latum unguem a recepto hebraico textu recedere. Hoc illi per me liceat, modo nolit, versiones, quæ lectiones alias secutæ sunt, & quidem vetustiores, ceu *pravas* fugillare, neque eo ipso sese tanquam victorem efferre. At rata habeatur, quoniam ita placet, recepta lectio יק' *jakum*. An ne propterea causa nostra deplorata est? minime gentium: immo vero ea etiam mortuorum resurrectionem *Jobum* credidisse, aperte prodit: duplicem enim interpretationem commode recipit, quarum una ad homines, altera ad Messiam ea verba referuntur. Prima est: & *posterior* (nempe *homo redivivus*, qui *posterior* dicitur ad discrimen *prioris* mortalis; unde ab Apostolo *secundus homo* appellatur) *super pulverem*, seu *terram stabit*, vel *surges*. Altera ad literam plane exacta est: *scio*, *Redemptorem meum vivere, qui postremo* (tempore) *supra pulverem*, vel *de pulvere*, hoc est *de terra*, *surges* (nam particula *ly nbal* etiam de significat, ut in Psalm. LXXX. 6. *Quum exires Israel ימ לy nbal cretz de terra Aegypti, linguam, quam non noverat, audivit*). Lippus & cæcus sit oportet, qui hic *Messia* Redemptoris resurrectionem prædictam non videat, quum vix clarioribus verbis ea exprimi potuisset. Favet huic interpretationi laudata vetustissima versio Syriaca apud *S. Ephraem Syrum*, licet non *resurrectionem* exprimat, sed *manifestationem*. Ita enim se habet: *והוא יתגלה ויבא ויפא ויבא ויפא ויבא* & *in fine super terram revelabitur*, seu *manifestabitur*, nempe *surgendo de pulvere*, aut *de terra*, hoc est *resurgendo a mortuis*; hac enim ratione se ille potissimum manifestavit esse *Messiam*. Neque dicat *Clericus*, nihil hic esse, cur intelligendus sit *Messias*: nam & *Jobi* verba in ipsum optime quadrant, & si nulla versioni vis inferatur, *Messias* sponte in oculos incurrit: atque hæc est communis Patrum sententia; & quidem jure, meritoque: nam nomen *Goelis* licet utcunque de Deo Patre dici possit; tamen

Z

pro-

propriissime dicitur de Filio *Messia*. *Goel* nanque non quemcunque *Redemptorem* significat, sed eum, cui proprie jure propinquitatis convenit, & incumbit, redimere quenquam, ac liberare; ut constat ex *Levit. XXV. 25. Ruth. III. 13.* Aliunde vero nullum *Clerico* suppetit argumentum, cur ea verba sint de Deo simpliciter intelligenda, nisi fundamenti loco ponat id, quod in quæstione versatur, nempe *Jobum* omnino caruisse cognitione tum alterius vitæ, mortuorumque resurrectionis; tum venturi *Messia* liberatoris.

Sed etiamsi daremus, in iis verbis esse simpliciter de Deo sermonem, anne propterea omnino inepta ea evaderent ad indicandam mortuorum resurrectionem? Nil minus: nam ita reddi valent: *scio, quod Redemptor meus vivit, & vel qui postremo, seu ultimo tempore, contra pulverem surget, vel stabit* (nam particula *nbal* etiam *contra* significat, ut constat ex variis Scripturæ locis) *vel pulverem oppugnabit* (liquidem *לחם נבא* *Kum nbal* apud *Isaiam* Cap. XXXI v. 2. *oppugnare* significat): *oppugnabit* scilicet *pulverem* tanquam vindex meus, ex illo corpus meum, abolito mortis jure, repetens, meque ad vitam revocans. *Vel stabit supra pulverem*, tanquam victor mortis, ex illo educens mortuorum corpora rediviva. Explicatio istæ ut minimum, æque probabilis est atque ea, qua *Clericus stare in pulvere* idem esse ait, ac *vivere*. Sed aliz, quas attulimus, explicationes multo probabiliores sunt.

Ne æquo longior sim, ab expendendis duobus sequentibus versiculis supersedeo; & quidem eo lubentius, quod in verbis iis, quæ rei summam continent, satis versio *Clerici* congruit cum *Hironymiana*. Videlicet: *in carne mea videbo Deum: quem ego videbo mihi, oculi mei videbunt, non alienus*; quæ quam modice differant a *Hironymi* verbis, nemo non videt. At vero verba hæc luculenter & valide confirmant, *Jobum* commate præcedente de futura sui resurrectione sermonem habere; alioqui minime dixisset, *videbo Deum*, qui certe in carne mortali videri non potest. Equidem *Clericus*, ut ab hac difficultate se expediat, effatum istud explicat: *videbo Deum, quatenus mortalibus oculis cerni potest*. Verum explicatio istæ tunc tantummodo locum haberet, quum aliunde constaret, *Jobum* de ærum-

ærumnarum liberatione in hac sibi vita obventura sermonem habere. At quum id in quæstione sit, negeturque a nobis; jam ipsa dispicienda est verborum proprietates; & cui magis favet, ea præferenda sententia est; præsertim quum ipsa verbis quòque sequentibus confirmetur. Quid enim sibi vult emphatica illa repetitio: *quem ego ipse visurus sum, & oculi mei conspècturi sunt, & non alius, vel alienus*, quod perinde est? Anne decuisset, ita loqui *Jobum*, si tantummodo locutus fuisset de sui restitutione in statum pristinum? Non plane: nemini quippe venire in mentem poterat, eum post recuperatam sui corporis sanitatem, atque divitias alium ab eo fore, qui ante eorum amissionem fuerat. At vero apprime congrua euphrasis est, si sermonem habeat de sui resurrectione post mortem. Posset enim quis, tametsi immerito, sibi in animum inducere, corpus redivivum idem non esse, ac fuerat antequam redactum esset in pulverem; adeoque eandem non esse personam ante mortem & post resurrectionem. Aut ego vehementer fallor, aut hæc *Clerici* temeritatem in propatulo ponunt, & magnopere castigant; *Clerici*, inquam, qui in hujus loci expositione a communi tum Catholicorum, tum Protestantium sententia recedere non dubitavit, non alia, uti videtur, de causa, nisi ut sequeretur judaizantem *Grosium*.

Verum aliud est quoque ad rem hanc confirmandam non minus efficax argumentum, quod ex verbis, quæ *Jobus* integro huic loco præmittit, conficitur. Scilicet, postquam vir patientissimus usque ad comma 23. Capitis XIX, in quo textus, quo de agimus, continetur, statum suum miserimum descripsisset, deplorassetque; mutato repente stylo, velut extra se raptus, *Quis mihi*, inquit, *tribuat, ut scribantur sermones mei, quis mihi det, ut excarentur in libro stylo ferreo, & plumbi lamina, vel cæte sculpsantur in silice?* nempe, ut verosimillimum videtur, in *petra*, quæ sepulcro ejus juxta vetustissimum Orientalium morem apponenda erat. Porro verba, quæ sanctus *Job* tum in libro scribi & imprimi, tum in *petra* sepulchrali insculpi tantopere desiderabat, alia esse non possunt, quam quæ sequuntur: *Scio quod Redemptor meus vivit &c.* scilicet particula *1 va*, quam hic *S. Hieronymus* vertit *enim*, ac plerumque

que copulativa est, hic censenda *explanativa*, ut perinde valeat ac *videlicet*, *nimirum*, *nempe*: non est enim verisimile, eum desiderasse, ut sui omnes sermones, ac verba omnia, quæ ad illud usque tempus fuderat, in *silice* insculperentur. At vero est ne credibile, *Jobum* ea verba: *scio enim &c.* tanto digna honore existimasse, aut ipsum tale de iis in petra insculpendis desiderium incessisse, si nihil aliud præter liberationis ab ærumnis hac in vita obtinendæ, seu proximæ in statum salutis pristinum restitutionis spem continerent? Altius profecto *Jobi* animum respexisse credendum est, atque censendum, supernaturali collustratum luce eo se convertisse virum sanctissimum, unde potissima, immo omnis fidelium consolatio descendit; nempe ad *Messiam* liberatorem; ac tum ejusdem, tum sui ipsius a mortuis resurrectionem designare voluisse. Et quidem quum *Job* jam præcedente Capite XVII. sese omnem præsentis vitæ spem abdicasse, solaque niti futuræ vitæ spe, aperte significasset, (illud quidem, quum ait, *solum sibi superesse sepulcrum*, & dies suos transisse, & dixisse *putredini, pater meus es tu, mater mea, & soror mea vermicibus*: alterum, quum rogat socios, *ubi est ergo præsolatio mea? & patientiam meam*, seu expectationem meam, *quis considerat?*) qui credibile est, exultationem, quam ipse prodit Cap. XIX. in allato textu, fluxisse totam ex concepta in statum pristinum restitutionis spe, & non citius ex certa fiducia vitæ futuræ, & a mortuis resurrectionis?

Quod attinet *Clerici* objectiones, ex facile dissolvuntur. *Hebraei*, inquit primo loco, *dogma* de futura vita, & resurrectione, *quod alioqui credunt, hinc exculpi non putarunt*. Respondeo primo. Non mirum, quod *Hebraei*, in hisce *Jobi* verbis non videant neque resurrectionem *Messia*, quem moriturum non credunt; neque resurrectionem *Jobi*, quoniam *Gentiles*, e quorum numero erat *Job*, resurrecturos non putant: ac præterea non mirum, si verum hujus loci sentum non percipiant carnales homines, qui in plerisque sacræ scripturæ locis, quæ sublimius aliquod mysterium continent, intelligendis, explicandisque caligant: ut præteream, haud paucos eorum resurrectionem mortuorum non credere. Secundo. Ju-

dæis

dæis recentioribus oppono *Scholiasten* Hebræum a *Mercero* laudatum, qui ea verba ita explicavit: *super pulverem* (idest super habitantes in pulvere, sive sepulcro) *surget ad dandum essentiam, & exitum omni invento, quem inveneris super pulverem:* tum multo majorem LXX. *Interpretum & Paraphrastis Chaldaei* auctoritatem, qui ea verba interpretantur de mortuorum resurrectione. Nam *Septuaginta* ita reddunt: Οἶδα γὰρ ὅτι ἀενάος ἐστὶ ὁ ἐκλύειν με, μέλλων ἐπὶ γῆς ἀναστῆσαι τὸ δέρμα μου τὸ ἀναντλήν τῆς τῆς, *Novi, æternum esse eum, qui me soluturus est, super terram ad suscitandam pellem meam, qua suffert ista.* *Paraphrastes* autem *Chaldaus* ita habet: וְאֲנִי יָדַעְתִּי דְּפִרְיָקִי קִים וּמִן בְּתַר כְּרִין פּוֹרְקִנִּיהָ עַל עַפְרָא יְקוּם. *Et ego scio, quia Redemptor meus vivus est, & posthac redemptio ejus supra pulverem surget.* Quæ verba proculdubio satis indicant resurrectionem a mortuis.

Ad illud vero de *Amicis Jobi* facilis est & prompta responsio, eos ex illis fuisse ineptis, & importunis consolatoribus, qui non consolationem adferunt, sed amaritudinem, afflictionemque addunt afflicto. Quære in illis consolationis verba, & nulla invenies, sed solummodo importunas quasdam quaestiones, & digressiones prolixas. Et quod majus est, toti sunt in fugillando, accusandoque patientissimo viro, ac si eas omnes acerbissimas ærumnas sibi conscivisset sceleribus suis: quare Dominum ad iracundiam provocarunt, eo quod non essent locuti rectum coram ipso. Quid igitur mirum, si intempestivi isti *Paracleti* uberrimum consolationis fontem, qui est alterius vitæ remuneratio, imprudentes præterierunt? At *Deus* saltem, inquit *Clericus*, si res jam revelata, aut alias nota erat, monuisset *Jobum*, se effecturum, ne ipsum constantia sua pæniteret, æternis & eximiis in eum collatis præmiis. Immo, inquit ego, si res hæc nondum revelata, aut alias *Jobo* non cognita fuisset, tunc congruum erat, ut eam illi manifestaret, ne videretur, ipsi tam uberem consolationis fontem quadantenus invidere. Quod si maluit *Deus* de creatione *crocodili*, & *hyopotami*, qua, ut ait *Clericus*, *Jobum* terrere potuerunt potentia metu, solari vix potuerunt, verba cum ipso facere, id in causa esse potuit, quod noverat, ea notitia nequaquam carere patientissimum virum; eaque jam ad omnes constanter ferendas ærumnas suas,

suas, satis roborari. Et sane concipi vix potest (ut & hoc ceteris addamus argumentum), quomodo *Job* absque omni vitæ futuræ spe tanta in gravissimis ærumpis constantia divinæ sese voluntati subjecerit, ut ejusdem *sufferentiam* *Jacobus* Apostolus in aliorum exemplum celebrarit. Quod igitur *Moses*, aut alius quicumque fuerit ejus libri auctor, repræsentet, Deum nihil de spe vitæ futuræ attigisse, id potius indicat, eam sententiam communem, vulgaremque eo loco ac tempore fuisse, quam defuisse *Jobo* viro illuminatissimo.

Epist. Cath.  
V. 11.

Quæ quum ita sint, jam se ipsa concidit quarta objectionis pars, quam item suppeditat temeritas *Clerici*, contendentis *Hebræos* vetustos caruisse cognitione futuræ vitæ, & resurrectionis mortuorum. Nam si ejus expertus non fuit *Job* Gentilis, eaque clare prodita in ejus libro reperitur; qua veritatis specie poterit affirmari, eam non habuisse *Hebræos*, populum electum, in quo multo facilius, quam in ceteris populis, primæva ista traditio conservari potuit, & apud quem liber *Jobi* semper ut canonicus summo in honore habitus est? An non ad id satis esse illis potuit instructio vetustiorum Patriarcharum, & *Mosis* Legislatoris, quos præclara hac notitia destitutos fuisse, sola temeritas affirmare potest? ad quam ut par est, retundendam, necessarium nequaquam duco, singulos excutere hebræorum libros, in quibus magis, minusve clare exhibetur tum futura vita, tum perennitas animæ, & resurrectio mortuorum (quod etiam multo prolixius foret, quam instituti nostri ratio patiatur): quousque enim contrarium non probetur (ut certissime a *Clerico* minime probatur) præsumptio hac in parte Hebræis vehementissime favet. En vero qua ratione commentum hoc suum conatur evincere:

In Proleg.  
Hist. Eccl.  
Cap. VIII.

*Quum*, inquit, *multus fuisset sermo apud Græcos jam a temporibus Homeri de altera post hanc vita, & forte etiam apud Orientales; at tamen apud Hebræos V. T. scriptores aut altum est de ea re silentium, aut adeo obscura significatio, ut Pharisei rem potius traditioni majorum, quæ quando cepisset, aut unde manasset, non constabat, quam revelationi divinæ scriptis consignatæ, debere sibi viderentur. Paucis in verbis multiformiter peccat vir ceteroqui doctus, sed qui nescio quo spiritu agere de iis aggressus est, quæ ab*  
*Ethni-*

*Ebnicis obicit iudais poterant; nisi fortasse, ut hoc obtentu revelatam religionem impeteret, erga quam minus bene affectum sese aliis quoque declaravit, aut saltem declarare visus est. Multiformiter, inquam, peccat. Nam primo ianuit, sermonem de altera post hanc vita Homeri temporibus apud Græcos cepisse, quum certum esse debeat, sententiam hanc nullo non tempore inter eos floruisse. Secundo, ut exploratum ponit, Hebræos nonnisi ex revelatione in veteris testamenti libris proposita notitiam haurire potuisse de altera vita; quum exploratum sit, Hebræos, non secus ac alias gentes, quin & eo facilius, quo magis ipsorum Progenitores pietatem coluerunt, ex primæva, perennique traditione hanc habere notitiam potuisse. Eapropter licet *altum* foret, ut inquit ille, apud V. T. Scriptores *ea de re silentium*, aut tantummodo *obscura* quædam *significatio* (quod quam verum sit, hujus loci non est examinare); exinde tamen confici non posset, judaicum populum ea caruisse notitia, quam Gentiles absque revelatione obtinuerunt. Hinc, ut demus, quod ceteroqui Clericus non probat, visum esse *Pharisæis, potius traditioni majorum, quam revelationi* in sacris libris comprehensæ sese *rem hanc debere*; nihil id Clericum juvat, dum non evincat (quod nunquam præstare poterit), Majores, unde fluebat illa traditio, sectæ pharisæicæ fundatoribus multo vetustiores non fuisse, seu a primis ipsis humani generis propagatoribus non effluxisse, ut nos quidem certissime existimamus: nihil enim faciendum ducimus, quod ille temere ait, minime constasse, *quando ea traditio cepisset, & unde manasset*, quum nullum prorsus adferat hujus, quam Pharisæis ac fere omnibus Hebræis adscribit, ignorantiaæ fundamentum. At quicumque sapiunt, firmissime tenebunt, *Pharisæos*, si ea de re fuissent rogati, hanc esse perennem ab orbis condito, vel instaurato humano genere traditionem, nihil hæsitantes responsuros. Errat ego immaniter, vel prorsus illudit Clericus, quum subdit, *Sadduceos, eam cum reliquis Pharisæorum traditionibus rejecisse*; quasi vtro solas Pharisæorum traditiones, & non alia quoque communia dogmata rejecissent *Sadducei*, quos ab Epicureorum doctrina & vita parum abfuisse.*

con.



constat. Ridendum est vero, quod ipse *Clericus* subdit, eos alteram vitam in lege & Prophetis invenire non potuisse: Unde enim novit ille; *Sadduceos* aliquando, & quidem animo ab affectionibus & præjudiciis vacuo, eam quæsisse? Multo sane verisimilius est, ipsos invenire noluisse eam veritatem, quæ sibi, utpote fere *Epicureis*, nimium incommoda videretur. Nam ceteroqui, etsi extitisset tantummodo *obscura ejus significatio*, in lege & Prophetis; non deerant certe *Sadduceis* præsidia, quibus eam valuissent certo detegere, si quidem sincere quærere voluissent. Hinc non mirum, si *Pharisæi* ipsos ab eorum sententia deducere nequiverunt (quod frustra, irritoque conatu urget *Clericus*); nam iis, qui in respuenda veritate obstinatioribus sunt, desunt nunquam effugia, ut sese veritati subtrahant; & quum aliud non possunt, oculos claudunt, obstruuntque, ne micantem lucem percipiant. At quid hic *Clericus* *Pharisæos* duntaxat memorat, ac si ii soli cum *Essenis*, de quibus paullo ante mentionem fecerat, huic sectæ adhærerent, vitæque altera, & mortuorum resurrectio opinio esset propria illius sectæ, non dogma nationis integræ, una dempta *Sadduceorum* secta, hominum scilicet manipulo, si ad totam universamque comparentur judaicam nationem. Hinc etiamsi verum esset quod indicare *Josephus* videtur, *Pharisæos*, & *Essenos* ita quod credebant expressisse, ut quæ dicebant, *Græcis Poëtis ac Philosophis accepta referre deberent* (quod tamen intelligendum de aliquibus, non de omnibus); hinc tamen nemo sanæ mentis deduxerit, hoc dogma a *Græcis* ad *Hebræos* commigrasse: facile enim potuerunt homines aliqui profanæ eruditionis ostentandæ gratia commune, antiquissimum, ac maxime domesticum dogma *Græcorum*, aut *Philosophorum placitis*, aut *Poëtarum figmentis* accommodare.

Ceterum, hebraicum populum de altera vita rectissime sensitisse, fidem præferunt indubiam duo eorum *Ecclesiastici* & *Sapientia* libri: in quibus, ac præsertim in altero, luculentissima sunt de bonorum, malorumque post mortem retributione testimonia. Legantur præ ceteris *Capita III. IV. & V.* quæ ferme integra in ea re explicanda insumuntur. Neque vero  
re-

reponat *Clericus*, libros illos non continere legem judaicam ; nec esse Hebræis *authenticos*. Nam responsio in promptu est , omnino sufficere, eos libros & auctores habere hebræos , & publice apud illos esse receptos, seu legi publice, ut inde conficiatur, communia & præcipua eorum dogmata continere ; præsertim quum *Sapientia* liber data opera adversus *Sadducæos* videatur conscriptus, quorum insania graphice describitur

Cap. II. Deinde vero, quum liber iste tam diserte, copioseque disserat de altera vita, argumento est validissimo, ejusmodi dogma non tunc recens fuisse apud eos inventum, sed jampridem vetusta traditione firmatum. Quod utique confirmari potest ex eo, quod Gentilium nemo hanc *Hebræis* ignorantem objecerit. At objicere tamen eos potuisse contendit *Clericus* hanc *Legi Mosaicæ omissionem*, propterea quod, quidquid sit de posterioribus scriptis, nec in ea, quin nec in ipsis *Prophetis*, tanta res, & tam necessaria ad conservationem Religionis & virtutis, expressa fuerit. Eo scilicet animo erga Religionem revelatam affectus est *Clericus*, ut defectum hunc *Mosaicæ* legi, quæ procul dubio a Deo est, objiciendum, seu objici posse non dubitet. At quid opus erat, inquit ego, ut *Moses* & *Propheta* eam data opera veritatem exprimerent, quam iis, quibus scribebant aut loquebantur, naturali jam lumine, perennique traditione perspectam esse sciebant? Satis profecto fuerat, ut eam aliunde notam veluti fundamentum eorum, quæ dicebant, supponerent. Hoc ipso enim veritati hujusmodi testimonium perhibebant, eamque sin magis, æque saltem, ac si eam diserte expressissent, confirmabant. At vero *Mosem*, & *Prophetas* pro fundamento eorum, quæ dicebant, aut scribebant, posuisse alterius vitæ, futuræque retributionis notitiam, vel ex eo manifeste colligitur, quod plurima scriptis mandarunt, quæ proculdubio intelligi vellent a suis, neque tamen possent, nisi supposita animæ post mortem superstitis & immortalis notitia. Et sane qui intelligi alia ratione potuissent, quæ *Moses* scribit in *Pentateuco* suo, ex. gr. *Enochum*, postquam *ambulasset cum Deo*, in præmium pietatis suæ ablatum ab ipso, seu juxta multorum sententiam e vivis exemptum : *Abrahamum*, dum mortuus esset, congregatum esse ad populum suum

Gen. V.  
v. 24.

Ib. XXV. 8.

A a

suum

1b. XV. 1. *suum* (a); & antea ipsi dixisse Deum: *ego sum merces tuâ magna nimis*. Isaacum per mortem *appositum esse populo suo*: Jacobum proxime moriturum dixisse Domino: *expectabo salutare tuum*; & ad Filios: *ego congregor ad populum meum*, idest mortuus: mortuum denique, & ipsum *appositum esse ad populum suum*: & ut alia multa præteream, Deum vetuisse Israelitis, ne ritus & mores Cananæorum adoptarent, cumque inter ceteros, qui apud illos vigeat, *querendi a mortuis veritatem*. An vero hæc *Moses* prudenter scripsisset popularibus suis, nisi exploratum apud illos fuisset, animas hominum simul cum corpore non interire, sed superstites, adeoque immortales esse; quum hujuscemodi dicta, non nisi hoc posito intelligi valerent, veramque sententiam aliquam continere? Simile argumentum confici potest tum ex iis, quæ narrantur in libris Regum de Anima *Samuelis* evocata a *Saule* per *Pythionissam*; de anima mortui *pueri* intra eum *reversa*; de puero altero suscitato ab *Eliseo*; & de *cadavere*, quod ossium ipsius contactu *revixit*; tum ex innumeris Prophetarum dictis, quæ hic indicare, nedum referre non vacat. Sed quæ hucusque attigimus satis profecto sunt, ut insanire merito censeatur quisquis *Hebræos* priscos alterius post mortem vitæ ignaros fuisse contenderit. Et sane, quum *Hebræis* præ omnibus aliis gentibus vera origo hominis innotuerit; qui verisimile esse poterit, hanc maximi certe momenti de immortalitate animæ veritatem, unde pendet Religio omnis naturalis, ac revelata, quamque norant gentes ceteræ, eos latuisse? Sed hac de re pro instituto nostro jam nimis multa, nisi comprimendæ Clerici audaciæ necessaria visa fuissent.

Obiectio tertia. Etiam si admittatur universalis de animorum æternitate consensus, non exinde tamen satis sententia istæ firmatur. Aliæ enim præter quam perennis traditio, aut vox natura, hujus rei causæ esse potuerunt: nempe vel humanæ ostentationis vanitas, ac gloriæ captandæ studium cum aliorum superstitionis levitate credendi conjunctum: vel Principum & Le-

(a) Hoc certe dictum significare non potest, *Abrahamum* sepultum fuisse in sepulcro patrum suorum: id enim Scriptura ipsa refellit, quæ narrat Genes. XXV. 10. sepultum fuisse in spelunca duplici, quæ sita erat in agro *Ephron filii Sæor*

I. Reg. XXVIII.  
III Reg. XVII. 22.  
IV. Reg. IV. 35.  
1b. XIII. 21.

& Legislatorum sive fraus sive industria ad facilius continendos in officio populos, vel ad egregia æque ac difficilia facinora excitandos: vel demum error aliquis communis, qui totum occupaverit orbem; quemadmodum etiam Idololatria, seu plurimum Deorum cultus a cunctis gentibus receptus videtur.

Responsio. Nihil eorum, quæ in objectione recensentur, sufficiens esse potuit universalis consensus, quo de agimus, causa: quanquam non diffitendum, ea omnia admisceri potuisse, non quidem ad substantiam dogmatis invehendam, sed ad quædam excogitanda, quibus aut suavius, aut fortius popularum animis infigeretur; & hi quoque nimia quadam credulitate quæ adjecta forent, exciperent. Sic ambitio Philosophos, Poetas oblectandi cupido, utilitatis amor Principes permovere potuerunt, ut sua commenta, aut figmenta procederent: at hoc ut facerent, in mentem illis nunquam venisset, neque populi adeo facile illis, quæcunque dicebant, credidissent, nisi jam aliunde hoc dogma clarius aut obscurius, tum ex primæva traditione, tum ex interna *voce naturæ* eorum animis insedisset. Et quidem nec Philosophi commentis suis, nec suis Poetæ figmentis, nec Principes documentis unquam efficere potuerunt, ut universali consensu exciperetur. Illud potius constat, eos suis illis additamentis effecisse, ut a multis, qui ea vel a substantia dogmatis discernere nesciebant, vel imprudenter existimabant, dogma ipsum his commentis inniti, res ipsa aut rejiceretur, aut in dubium revocaretur. Postremo fieri nullatenus potest, ut error ullus utcunque fucatus, ornatus, aut inculcatus universali consensu recipiatur. Universalis enim consensus, universalis causa, seu communis omnibus, sit oportet: quæ profecto nullatenus esse potest errori obnoxia. Non alia ergo esse potuit universalis de perennitate animorum consensus causa, nisi vel naturalis quidam stimulus ac sensus, seu *vox naturæ* omnibus communis, vel primæva ab uno communi fonte traditio promanans, vel utrunque, ut supra dictum est. Quoad Idololatriæ exem-

*Sæor Hætei*, quam ipse emerat a filiis *Het*; & consequenter procul valde a Sepulcro Patrum suorum, quod in Chaldea

erat, unde jubente Deo *Abrahamus* exierat.

exemplum attinet, nego, eam unquam fuisse universalem; nec ubique eandem; sed potius ita ubique variam, ut vel sola varietate falsitatem suam liquido demonstraret.

### C A P U T III.

*Humanas omnes actiones necessarias esse, post Hobbesium, & Spinofam docent ex Protestantibus Juris natura Scriptoris Thomafius, Coccejus, aliique non pauci; quorum perniciosissimus error refellitur; demonstraturque, hominem esse vera præditum libertate.*

**L**ibertatis nomine hoc loco intelligimus facultatem agendi, & non agendi immunem ab omni necessitate. Et hanc libertatem is habere censetur, qui juxta rationem, & beneplacitum suum, seu prout sibi videtur, ac lubet, operatur; & ita quidem operatur, ut absque ulla mutatione eorum, quæ sunt extrinseca voluntati, possit non agere, imo & non agendi voluntatem concipere. Libertatem ita circumscribere placuit, ut sublata omni ambiguitate verborum, quæstionis status clarissime pateat. Sunt enim non pauci tam liberales in admittendo nomine libertatis, quam sunt ab excludenda necessitate alieni. (a) At vero descripta libertate præditum esse hominem triplici, potissimum ratione demonstro. Una hæc est.

Inti-

(a) Libertas & necessitas, ait Hobbesius (Leviath. cap. 21.) consistere simul possunt. Nec mirum, ipsum ita loqui, atque sentire; etenim libertatis vocabulo nil aliud intelligit, ut aperte profiteretur, quam externorum impedimentorum absentiam. (Ibid. cap. 14.) Atque exinde deducit (Ibid. cap. 21.) aquam per fluminis alveum tum libere, tum necessitate naturæ versus declivia moveri: ex eo scilicet, quod absint impedimenta externa, quæ ipsius cursum inhihent. Nonne satis pulchra hæc est fluminis libertas? Neque tamen aliam agnoscit ille in humanis actibus libertatem. Hinc actiones omnes voluntariæ, subdit, quæ sua natura liberae sunt (nimirum ab externis impedimentis) quia tamen causas habent, & causæ illæ alias causas, & sic perpetuo usque

ad causarum omnium causam primam, nempe divinam voluntatem, necessariae sunt. Spinofa diserte scribit, se libertatem non in libero decreto, seu electione voluntatis, sed in libera necessitate ponere. Et paullo post (Epist. 62.) concedit Cartesio, nos quibusdam in rebus nullatenus cogi, si per hominem coactum intelligit eum, qui invitatus agit; negat vero, nos in aliqua re liberos esse a coactione, si per coactum intelligit qui, quamvis non invitatus, necessario tamen agit. Hoc itaque sensu semper nos coacte agere non dubitat, (Epist. 49.) quatenus semper ab extrinsecis causis determinamur; adeoque cuncta, quæ agimus, inevitabili necessitate agimus. Nihil ab his discrepat Thomafius. Voluntas, inquit, (Fund. J. N. cap. 1. §. 66. & seq.) intrinsece nullam libertatem, idest

Intima experientia certi sumus, multa nos facere vel omittere ex propria nostra ratione, ac beneplacito, seu quia hoc agere, & illud omittere bonum esse judicamus & nobis libitum est; adeoque & ita volumus illud facere, ut tunc quoque cum volumus, possimus etiam non velle: qua de re omnium conscientiam appello. Non igitur dubitandum hominem esse vera præditum libertate.

Argumentum hoc ab intimo sensu ductum, quo in re quacun- que validius nullum, efficaciusque cense- ri solet; in hac tamen nullius esse ponderis, ceu animi sibi nimium blandien- tis imaginatione unice innixum, perfricte affirmant humanæ libertatis o- sores. *Benedictus de Spinoza* evertere illud se posse putat paritate lapidis, qui utique a causa externa ipsum impel- lente certam motus quantitatem accipit, cessante causa externa impulsu, moveri necessario pergit. Porro concipe, subdit, si placet, lapidem, dum moveri pergit, cogitare & scire, se quantum potest, conari, ut moveri pergat. Hic sane lapis, quandoquidem sui tantummodo conatus est conscius, & minime indifferens; se liberrimum esse, & nulla alia de causa in motu perseverare credit, quam quia vult. Tunc vero quasi triumphans concludit: *Atque hæc humana illa libertas est, quam omnes habere jactant, & quæ in hoc solo consistit, quod homines sui appetitus sunt conscii, & causarum, a quibus determinantur, ignari.* Sed immerito triumphat *Spinoza*; & procul dubio ea fingit de lapide, quæ, si cogitaret, minime ei convenirent. Ait enim, illum

Epist. LXII.  
pag. 584.

idest nullam electionem liberam, & indif- ferentem habet. Servit illa aliis potentiis tam extra, quam intra hominem, quatenus cupidini grata sunt, eamque irritant, & inclinant. Dum autem non semper intelligitur quod voluntas agat irritata ab ejus- modi potentiis, tum hoc intuitu dicitur li- bera. Dicitur, inquam, sed non est. Nam voluntas hominis semper irritatur, etiamsi id fiat insensibiliter. Concludit vero hæc vere digna *Thomasi* sententia: & qui hæc agnoscit, nec putat, se libere agere, & absque irritatione, is jam desit despere. Sic, *Thomasio* iudice, desipiunt omnes, qui se liberos arbitrantur: & iudice *Spinoza* homines idcirco se liberos esse pu- tant, quod actionum suarum sunt conscii,

& ignari causarum, a quibus determinan- tur. Fateor despicientiam hanc, & igno- rantiam multo mihi cariorem esse, quam horum Scriptorum sapientiam, atque pe- ritiam. At illos potius plane despere demon- strabo, postquam unicum adhuc ex Protestantibus *Germanis* de jure Scripto- ribus commemoravero. Is est celebris *Coccejus*, qui docet, ( In disput. de dolo, & culpa &c. §. 2. ) necessitatem vitiosæ libertati opponi; adeoque libertatem non consistere in indifferentia actuum ad con- tradictoria; sed in eo; ut quæ quis agit cum assensu pleno, & complacencia agat, etiamsi aliter agere non possit: ut si quis in *Belgium* navigare volens, vehementia ven- ti eo feratur.

illum *conatus sui conscius* fore: sed cuiusnam *conatus*? Si nullum reipsa exerit, neque ut exerat, opus habet eo ipso, quod a causa externa ipsum impellente certam motus quantitatem accipit. Neque vero potest lapis ullo modo *conari*: nam *conari* proprie est insitis viribus niti; cuiusmodi viribus plane destituitur lapis. Non sciret itaque lapis *conari* se, sed tantummodo *moveri*: quæ duo valde diversa sunt: nam & qui cymba vehitur, vel rheda, aut ab alio trahitur, vel impellitur, movetur quidem; sed tamen ad hunc motum exercendum ipse minime *conatur*. Non posset ergo lapis, tametsi cogitare fingatur, credere, se *liberrimum*, vel ullo pacto liberum esse, quemadmodum potest homo, ob contrariam utique rationem. Deinde, si lapis ille suaviter imaginaretur, se liberum esse, facile deprehenderet errorem suum, inito suarum virium experimento: si nempe vellet eum, quo fertur, cohibere motum, aut retardare, vel alio flectere; ut vellet profecto, si prævideret futurum, ut aut in duriores lapidem, a quo esset confringendus, impingeret; aut in ignem rueret, a quo solvendus esset in calcem. At homo, qui libere movetur, motum, ut lubet, suum flectit alio, accelerat, retardatque, atque etiam sistit omnino. At quoniam *Spinosa* fingit, lapidem illum cogitare, fingamus etiam nos, eundem posse supra semetipsum reflectere, ut reflexionis capax est homo. Hoc posito, posset ipse utique animadvertere, se non ex propria ratione, & beneplacito, non ob aliquod motivum, quod ipse inquisivisset, & expendisset, moveri cœpisse; adeoque sese ad motum illum minime determinasse, aut incitasse; sed sibi aliunde, & ab extrinseco advenisse; quemadmodum homo quum vehitur, aut trahitur, aut ab alio propellitur, hoc ipsum facile deprehendit. Denique lapis ille nunquam foret conscius propriæ determinationis ad motum; quia hæc in illo nulla foret: homo autem sibi conscius est non proprii tantummodo motus, sed etiam propriæ determinationis: scilicet, intime sentit, & experitur sese a seipso ad motum, aliamve actionem, prout vult, & quando vult (saltem in casibus plerisque) determinari. Atque hoc quidem illud est, quo argumentum pro libertate ductum ab intima experientia, potissimum nititur. Ad quid igitur advocat

vocat hic *Spinoza* exemplum lapidis ab exteriori causa ad motum impulsus qui ut fingatur vel maxime cogitare, nunquam tamen fingi potest intimo sensu percipere (ut percipit homo) semetipsum ad motum determinare, quum reipsa sese nequaquam determinet. Mirum itaque, manifestum adeo, enormem, atque multiplicem hominis a lapide disparitatem non vidisse virum ceteroqui ingenio fatis acuto; atque ausum fuisse, quasi ex tripode pronunciare: *hac humana illa libertas est, quam habere omnes jactant*; atque contendere, nullam aliam esse in nobis de libertate agendi conscientiam *prater illam, quam exemplo lapidis explicuit*. Sed quid non potest in præconcepta opinione obfirmatio? (a)

Verum, ut quod cœpit, *Spinoza* tueri pergat validius, a fictione lapidis in motu positi, & cogitantis, ad eorum exempla transit, qui quum liberi reipsa non sint, sese tamen liberos putant. Sic inquit, *infans se lac libere appetere credit; puer autem iratus vindictam velle; & timidus fugam. Ebrius deinde credit se ex libero mentis decreto ea loqui, qua postea tacuisse vellet. Sic delirus, garrulus, & huius farina plurimi, se ex libero mentis decreto agere, non autem impetu ferri credunt. At undenam novit ipse infantes, pueros, deliros, ebrios (quibus paullo post dormientes addit, atque somniantes) credere, se libere agere ea quæ agant? Anne meminit ea quæ, quum infans & puer esset, cogitavit? vel expertus novit quid deliris, atque ebriis de imaginaria libertate sua videatur? Ego certe, qui tum memoria hac, tum hac experientia careo, negabo facile, eos credere se esse liberos, qui liberi, non sunt: scilicet infantes, deliri, ebrii, & quandoque somniantes, agunt quidem multa; sed sibi non arrogant eam, qua non gaudent, libertatem, nec de ea tum cogitant: neque reflectunt supra modum; quo agunt, vel supra principium, quo agunt; sed simpliciter agunt, utunturque directa tantummodo, non etiam reflexa cogitatione. Sed ut demus etiam, illos reipsa credere se liberos esse (quod quidem asserit, sed non probat *Spinoza*) nihil ne ille infantem,*

deli-

(a) Hæc sane una potuit illi ea suggerere verba: ego sane ne meæ conscientia, hoc est rationi contradicam, & ne præ-judicia, & ignorantiam foream, nego, me ulla absoluta potentia cogitare posse quod vellem, & quod non vellem, scribere.



*delirum, ebrium, somniantem* inter, ac hominem *maturum, vigilem, sobriumque* discriminis esse putarit? Anne infantes, deliri, ebrii, somniantes reflectunt supra ea quæ agunt, ac supra internas affectiones suas? Anne deliberant, quid sint acturi, anne inquirunt, expendunt, comparantque invicem rationes, ob quas agant, necne? sine quibus nulla est libertas. An de libertate, si quam sibi videantur habere, data opera inquirunt, disceptantque? An consulto periclitantur, num possint non agere, quæ agunt, aut quod volunt, non velle, aut cohibere impetum, quo feruntur; & in hunc finem modo hoc, modo illud agunt, quin ulla extrinsecus ratio illis superveniat? Anne demum attentissimos se præbent ad id, quod intime sentiunt, ut de libertate, qua se gaudere arbitrantur; certi fiant? Minime gentium. Hæc vero omnia homines maturi, sobrii, ac præsertim philosophi præstant. Est itaque mera illusio horum intimum sensum de insita libertate cum vana illorum, si quæ sit, quod nunquam crediderim, credulitate comparare. Sed illud etiam comparisonem istam profligat, quod si ex eo quod infantes, deliri, ebrii, somniantes falluntur, dum sese liberos credunt, recte inferretur, vigiles etiam ac sobrios æque facile falli posse, dum de se idem credunt, putantque sese intimo sensu libertatem percipere; posset etiam inferri nos falli posse in omnibus, quæ clarissime, & evidentissime cognoscere putamus; adeoque de re nulla nos certi esse possemus. Quæ quidem consecutio, quantum *Pyrronicis*, ac *Scepticis* maxime arrideat, tamen a sapientium omnium sensu prorsus abhorret; præsertim quia Deo O. M. summe injuriosa est, adeoque & principii, unde profluit, falsitas tanquam comperta & explorata merito habenda est. Jam itaque desinat crocitare *Spinosa*, ac ineptissimis exemplis certissimæ veritati ne amplius reluctetur: neque illud etiam ultimo loco fingere audeat, homines sese liberos *propterea* tantummodo credere, quod res quasdam leviter appetant, quarum appetitus facile potest contrahi memoria alterius rei, cujus frequenter recordamur. Nam haud tam levi fundamento niti generalem hominum de sibi insita libertate persuasionem, constat ex dictis. Quid? Quod hoc, quod ipse *præjudicium* appellat,

omni-

*omnibus hominibus innatum esse* ultro concedit. Ergone falsitas omnibus hominibus innata putanda est? Id mediisfidius absque supremi numinis naturæ conditoris injuria dici non potest.

Nescio tamen, annon majorem Deo O. M. injuriam inferat *Balius* ea, qua utitur, hypothesi ad eripiendam huic ex intima experientia deducto argumento certitudinem. Si *Deus* inquit, *ita leges unionis animæ cum corpore temperasset, ut omnes animæ modificationes essent tum inter se, tum cum certis cerebri modificationibus necessario connexæ, profecto illud idem in nobis contingeret, quod experimur. Adeoque inesset nobis sensus Idearum, affirmationum, deliberationum, velleitatum, volitionum. Sive enim volendi actus sit nobis ab externa impressus causa, sive a nobismetipsis productus, illud æque verum erit, nos velle, & intimo sensu percipere quod velimus. Et quandoquidem causa ista exterior quantum vult, volitioni, quam nobis imprimit, admiscere valet oblectationis, interdum experiri possemus voluntatis nostræ actus nobis infinite placere, eosque illo nos ferre, quo appetitiones nostræ validius propendent. Hoc ego totum facile concesserim, si tamen Deus posset perpetuo nobis illudere; si posset de constanti perennique deceptione nostrâ oblectari; si posset omnem nobis certitudinem eripere, nullo nobis relicto medio, quo verum a falso, certum a dubio, bonum a malo tuto ac certo discernere possemus. At hoc ipsum apertissime pugnat cum idea, quam habemus omnes Dei infinite boni, veracis, providi, φιλανθρωποπότης, seu *hominum*, creaturarumque suarum *amantissimi*. Absit igitur, ut hoc vanissimum commentum argumento huic nostro pro libertate homini asserenda ex intima experientia deducto, vel minimum detrahat certitudinis gradum. Ratio nunc altera proponenda est, quæ ita se habet.*

Homo censendus est liber, si neque ab exteriori ullo principio cogatur, neque a natura determinetur ad peculiare actiones; neque demum ab objectis ulla ei necessitas imponatur. At vero homo imprimis ad plurima agenda nullo externo cogitur principio. Quo enim quæso? Non hercle a Deo, qui, ut cetera modo omittam, non potest hominem cogere ad tot scelera, quibus ille se conquinat sæpenumero. Non a primo aliquo principio malo (quod delirantes *Manichei*

Réponse  
aux ques-  
tions d'un  
Provincial  
Cap CXL.

admittebant); nam nullum omnino esse hujuscemodi principium, certa res est: non ab agente aliquo creato; nullum enim creatum agens in voluntatem agere quidpiam valet. Experientia denique, & intimus sensus nullum externum principium agnoscit. Risum vero meretur, quod ait *Spinosæ* esse quidem *causas externas*, a quibus homines necessario determinentur, sed ab iisdem eas ignorari; quum nullum assertionis hujus fundamentum afferat, nisi forte absurdissimam hypothesim suam de rebus omnibus necessario ex divina substantia promanantibus. Hominem vero a propria ipsa natura nequaquam determinari, explorata res est. Quam ob causam bruta animalia ejusdem generis omnia eisdem seu omnino similes actiones constanter edere videmus: at homines varii, vel vario etiam tempore iisdem, variisque in circumstantiis varia omnino, totoque cælo quandoque diversa operantur. Demum nullam objecta homini necessitatem imponunt; ea enim a ratione proposita, ad summum voluntatem alliciunt; at eam determinare non valent, quum careant omni actione; neque possunt ipsam ad sese determinandam compellere, quum non sint infinitæ virtutis, neque unumquodque eorum totam expleat voluntatis capacitatem; quemadmodum explet, aut bonum generatim, aut perfecta cujusque felicitas. Iis igitur resistere valet voluntas; nec obsequitur quidem, nisi quia suo modo, hoc est libere vult: quia videlicet ita est suapte natura comparata, ut nonnisi quod bonum videtur, & pla-

(a) *Spinosæ* sustinet (Epist. 49.) inevitabilem rerum necessitatem neque leges divinas, neque humanas tollere. Nam documenta moralia, inquit, sive normam legis ab ipso Deo accipiant, sive non, divina sunt, & salutaria; & si bonum, quod ex virtute, & ex amore Divino sequitur a Deo tanquam judice accipiamus, vel quod ex necessitate Divinæ naturæ emanet, non propterea magis, aut minus optabile erit; ut nec contra mala, quæ ex malis operibus sequuntur, ideo quia necessario ex iisdem sequuntur, minus sunt timenda: & denique sive ea, quæ agimus, necessario, sive libere agamus, spe tamen, aut metu ducimur. Quare falso asseritur, concludit, me statuerè præceptis nullum re-

linqui locum. At *Spinosæ* rem involvit, ideasque perturbat. Omnes enim clare intelligunt, aliud esse legem divinam, aliud esse rem, seu emanationem divinam. Deinde bonum, utique etiam necessarium, est optabile; & malum, tamen si necessarium, est timendum: sed & illius optatio, & hujus timor frustranea sunt, si actio, ex qua necessario ea sequuntur eligi, vitiarique non potest. Quid vero refert, si semper (quod ego non facile concesserim) spe aut metu ducamur, si & spes, & metus sint necessaria? Ergone idcirco mandatis locus relinquitur, si sublatis mandatis omnibus, æque omnia non secus, ac iisdem positis, contingerent? Melius in speciem humanis legibus

& placet, velit (ei porro placere nihil potest absque aliqua causa seu momento a ratione proposito), & ad illud persequendum insita sibi virtute se ipsam flectat, atque determinet: neque plus aliquid ad libertatem exigitur. Est igitur homo revera liber.

Tertia ratio communissimo, atque perpetuo hominum consensu nititur. Omnes enim homines sese liberos credunt: omnes vero homines in re præsertim propria, seu quæ ad propriam experientiam spectat, falli, absurdum est asserere, quod tamen asserunt *Spinoza*, & *Thomasius*. Et quidem in omni re ut optime *Tullius*, *consensio omnium gentium lex* (vel ut habet alibi) *vox naturæ putanda est*. At qua quæso in re alia æque, ac in hac consensere gentes omnes, aut consentiunt? Universalis hujus consensionis certissimum argumentum est, quod nullus est populus, qui nullis regatur legibus; nullus est populus, qui non censeat alias quidem actiones laude præmioque, alias vituperatione & pœna dignas; nullus ubi non hortationes, non preces, non minæ adhibeantur, ut ad agendum aliquid alii inducantur, excitenturque. At vero quisnam adeo desipiens sit, qui velit præscribere leges homini, quem credat necessario operari? (a) Quinam actiones ejus

Tufcul. lib.  
r. cap. 17.

lau-

gibus alibi prospicit *Spinoza*, posita etiam inevitabili agendi necessitate. Qua de re ita disserit. (Ethices parte IV. prop. 37. Schol. 2.) *Qua ratione, inquit fieri possit, ut homines qui affectibus necessario sunt obnoxii, atque inconstantes, & varii, possint se invicem securos reddere, & fidem invicem habere, patet ex propositione 7. hujus partis & propositione 39. partis III. nempe quod nullus affectus coerceri potest, nisi affectu fortiore & contrario affectui coercendo; & quod unusquisque ab inferendo damno ablinet timore majoris damni. Hac igitur lege societas firmari potest, si modo ipsa sibi vindicet jus, quod unusquisque habet se vindicandi, & de bono & malo judicandi; quæque adeo potestatem habeat communem vivendi rationem præscribendi, legesque ferendi, easque non ratione, quæ affectus coercere nequit, sed minis firmandi: quibus scilicet incutiatur timor majoris mali, quam sit bonum illud, cujus*

*spes alias necessario ad legis violationem determinaret, adeoque affectus spei majore, & contrario affectu timoris coerceatur. Sic Spinoza: atque vix dubito, ceterorum quoque, qui perpetuam agendi necessitatem propugnant, quanquam plerique diversimode loquantur, eandem, aut modicissime discrepantem esse sententiam. Sed fallitur Spinoza, & quicumque putant hac ratione legibus relinqui locum: Duo enim sunt in quacunque lege, nempe ordinatio, & sanctio, ut alibi diximus: quæ si comparentur ad invicem, haud dubium, quin prior substantiam efformet legis; posterior vero non tam legem efficit, quam ejus jam constitutæ promovet, urgetque executionem. Porro posita inevitabili agendi necessitate priori nullus relinquitur locus, ut patet. Posterior quidem adhuc locum haberet aliquem, non enim ad propositum scopum ea in hypotesi prorsus esset inutilis. At hoc*

B b 2

ad

laude præmioque, vel vituperatione, & pœna dignas censeat? (a) Quis preces in illum, hortationes, minasve adhibeat? Insanum est vero, quod omnes sibi persuadent verum esse, inficiari: nihilque magis temerarium fingi potest, quam affirmare universalem omnium persuasionem esse meram *ignorantiam*, & *prajudicia*, ut sentit *Spinosa*, aut *desipientiam*, ut *Thomasius*. Igitur verissimum censei debet, hominem esse predictum facultate agendi, & non agendi ab omni necessitate immuni: quod est esse liberum.

Objectio prima. Dubitari non potest, omnia in hoc universo, certo constantique ordine, seu continuata causarum, effectuumque serie contingere; alioqui daretur purus *casus*, qualis in Epicureorum schola admittebatur. Si hoc autem verum est; omnia ergo inevitabili rapiuntur fato. Consecutionem hanc si negas, visque aliqua secus fieri posse, ac fiant: igitur, subsumo, aut nullus in hoc universo constitutus est ordo; aut si quis constitutus est, violari ille potest, ac perturbari: quorum alterum naturæ Conditoris insipientiam, alterum impotentiam argueret. Igitur necessario contingunt omnia, adeoque & qualescunque hominis actiones: homo igitur agendi, & non agendi libertate minime gaudet.

Responsio. Omnia in hoc Universo, ne quidem exceptis quibuslibet hominis actionibus, certo, constantique ordine fluere, adeo ut *casus* proprie dictus in nulla re locum habeat, minime dubitandum est. Ast hinc minime consequitur, agi,

ra-

ad legem satis non esse tum ex dictis perspicuum est; tum ex illo fit manifestius, quod etiam bruta ab inferendo damno per se *abstinent* injecto tērorē; quibus tamen leges imponi non nisi absurdissime quis dixerit. Quod autem hac in re discrimen inter belluas & hominem versatur, in eo repositum, quod illis quidem non nisi mechanicè, ut ita dicam, incutiatur timor; homo autem denunciantione, & intimatione minarum in metum adducitur, instituto nostro non officit: nam in utrisque idem est effectus timoris, utcunque diversimodè percepti. Sed si solo timore, seu comminatione pœnarum constant leges, in hoc ergo uno

sistere deberent Imperantes omnes, & Legislatores quique; non verba præcipientia aut vetantia in suis edictis adhibere; non rationes ullas adferre, quibus subditi de justa legis causa persuadeantur, quo facilius obtemperent. Sed quid dico obtemperent? Si ne obedientia quidem ulla concipi potest, dum actio quævis est necessaria: neque profecto merito increparetur, qui quoquo modo non obedi- ret; id enim ex eo unice proficisceretur, quod imperans eum illi timorem minime incusserit, qui contrarium spei affectum coerceat; quo haud compresso, obedientia est impossibilis. Demum major nulla ratio suppeteret, cur legitimo potius Prin-  
cipi,

rapique omnia inevitabili fato. Neque enim hujuscemodi ordo, rerumque omnium series aut ab ipsa Dei essentia naturali quadam emanatione profluit, ut absurdissime commentus est *Spinosa*; aut necessaria Dei voluntate constitutus est, ut vulgo *Stoici* docuisse censentur: sed eum Deus non tantum libere ab initio definivit, sed etiam actione sua, influxuque ita rerum naturis consentaneo, accommodatoque persequitur, ut causæ liberæ, cujusmodi humana mens est, salvam, & incolumem semper activitatem relinquat, ac libertatem. (b) Neque hoc inficiari potest, nisi qui aut adeo impius sit, ut Deo potentiam detrahat id præstandi; aut certe sensum habeat adeo hebetem, obtusumque; ut sese propriam, ubicunque voluerit flectere voluntatem, seu ex propria determinatione operari non animadvertat, non sentiat.

Objectio secunda. Voluntas, cum suapte natura determinata ad bonum sit, necessario fertur in id, quod sibi a ratione tanquam bonum, & conveniens, omnibus expensis, proponitur. Ratio autem nihil proponere valet velut bonum, atque conveniens, nisi quod vigentibus animi inclinationibus consentaneum est. Porro hujusmodi inclinationes sunt prorsus necessariæ; oriuntur enim tum ab interna animi, corporisque constitutione, tum ab externa objectorum impressione. Quum igitur voluntas necessario pendeat a ratione proponente; mentis vero propositio necessario item ab inclinationibus; & inclinationes æque necessario ab objectorum impressione pendeat; jam ea libera, & indifferens esse non

po-

cipi, quam Tyranno foret obtemperandum, si uterque ad obediendum posset solo timore compellere; & subditus non nisi timore prævalente, commotus obedire valeret. Scio equidem quid ad hæc *Spinosa* cum affectis suis sit responsurus, videlicet, principes, etsi satis illis foret comminari poenas, timoremque incutere, verba tamen imperii adhibere, quia tum sese, tum alios liberos esse falso existimant, & ex eodem præjudicio prodire cætera, quæ hic adduntur. At his ego non aliud reponendum arbitror nisi & eos quoque ita loqui, quia fanos se pu-

tant, quum sint (hac in parte) *insani*.

(a) Coccejus (l.c.) docet, hominem, si propter actiones necessarias, attamen propter complacentiam, qua agit, si coactus, vel invitatus non agit, mereri laudes vel poenas: quasi non eadem ratio sit de actione, atque de complacentia actionem comitante, si utraque sit necessaria.

(b) In hoc immobilis, & certus est Divinae providentiæ ordo, quod ea, quæ ab ipso providentur, cuncta eveniunt eo modo, quo ipse providet, sive necessario, sive contingenter, sive libere. S. Thom. p. 1. q. 22. ar. 4. ad 2.

potest: ex necessariis enim causis nonnisi necessarius effectus prodire valet.

Responsio. Voluntas quidem ad generalem rationem boni, & ad summum etiam bonum, cujusmodi est *Beatitudo*, naturaliter determinata est, adeoque relate ad tale bonum nulla ei convenit libertas. At non perinde se habet erga particularia bona, quæ plerunque sunt ei agendi motiva: ea enim, quum sint finita, & limitata, quemadmodum non totam explent capacitatem voluntatis, ita nullam ei necessitatem imponunt; siquidem ad eam permovendam finitæ virtutis sunt, ut in probationum altera dictum est. Quum igitur ratio, pensatis, libratisque omnibus, quidpiam velut bonum, atque conveniens ultimo proponit; non potest quidem voluntas in contrariam ferri partem (neque enim amplecti potest, aut tendere in malum, qua malum est); indubie etiam eidem rationi ita dictanti obsequetur; ejusmodi namque indolis condita a Deo est, ut a ratione per motiva sibi proposita flecti debeat: attamen flectetur libere, seu ipsa, ut ita loquar, flecti se libere sinet, seu potius ipsa se libere flectet: quandoquidem, quum ratio nulla alia in eam vi polleat, nisi qua pollent motiva ab ea proposita; istaque, ut diximus, virtutis sint finitæ, ac limitatæ, adeoque ab ipsa voluntate superabilis; nullam ei valet necessitatem inferre: quamobrem, si voluntas obsequitur rationi, id ex eo est, quod ita ei placet, adeoque plane libere: omnium enim sensu liber ille censetur, qui ideo operatur, quia ita illi placet, seu quia ipsum ita agere oblectat. Quo plane conficitur, voluntatem nostram, etiam facta per rationem ultima motivorum allicientium propositione, liberam esse, seu libere (sicut infallibiliter) sese determinare.

Verum adhuc amplius aliunde elucet in ipsa rationis propositione indifferentia libertatis. Quum enim nullum particulare bonum sit omnimode connexum cum idea *Beatitudinis*, in quam naturaliter, necessarioque ferimur, nullumque totam exhauriat amplitudinem boni; hinc fit, ut possit ratio varia volun-

(a) Illud solum bonum, quod est perfectum, & cui nihil deficit, est tale bonum, quod voluntas non potest non velle, quod est beatitudo. Alia vero particularia bona, in quantum deficiunt ab aliquo bono, possunt accipi, ut non bona: & secundum hanc

voluntati bona proponere, unum cum altero conferre, & varia bona sub diversis rationibus considerare (\*); atque cum variis, quæ semper insunt homini, inclinationibus comparare: imo & ipsas peculiare inclinationes (de naturalibus non loquor; nam hæ omnino necessariae sunt) minuere valet, atque comprimere, aut sese avertendo ab ideis bonorum, quæ excitare ipsas valent, ac sine quibus omni illæ destitutæ sunt activitate movendi; vel in aliorum bonorum ideas, quæ ad contrarios actus allicere possunt, aciem defigendo; aut etiam in mala exinde fluentia, quorum timore perculsa voluntas non amplius velit juxta easdem inclinationes agere: qua certe industria plerasque inclinationes, seu passiones non tantum utcumque comprimi, sed & penitus convelli posse, experientia ipsa suadet. Hinc vero efficitur, nullum plane esse peculiare bonum, in quod voluntas necessario feratur. Quid enim refert, etiamsi concedamus voluntatem semel propositis, indistinctisque rationibus mali, vel boni, indeque ob arctam connexionem rationis, & appetitus, genitis, excitatisque commotionibus, rapi necessario in objectorum prosecutionem, vel fugam; si notiones illæ in antecessum abjici valeant, illæque commotiones impediri? quod ad libertatem utique satis est; neque profecto, tametsi nil amplius præsto esset, juste conqueri possemus. At illud insuper præsto est, quod antea commemoravi, videlicet voluntatem, posita etiam qualicumque notione boni particularis, & qualibet inclinationum seu passionum commotione (*modo hæc tanta non sit, ut totaliter ratio ligetur, ita quod homo usum rationis non habeat*, ut loquitur S. Thomas) esse liberam, & indifferentem, non quidem somniata quadam *indifferentia æquilibrii*, qua in unam non magis, quam in alteram partem propendeat, inclinaturque; sed libertate a necessitate; quatenus impulsus ille, qui in eam a notionibus boni, vel mali, & ab inclinationibus fit, talis, ac tantus non est, cui resistere sua virtute non valeat, quamvis re ipsa nunquam resistat; quia iis omnibus positis,

ac

I. 2. q. X.  
23.

*hanc considerationem possunt repudiari, vel ferri secundum diversas considerationes. approbati a voluntate, quæ potest in idem S. Th. I. 2. q. 10. art. 2.*



ac constitutis, ei amplius resistere non placet. Non video quid ultra ad plenam, perfectamque libertatem desiderare quis possit, nisi & illud velit plane absurdissimum, voluntatem nostram, æque posse faciliter velle, quod sibi non placet, & quum non placet; idest quidpiam velle, & absque ratione, & contra naturæ suæ inclinationem. His ita constitutis cetera, quæ in objectione adferuntur nullam ingerunt difficultatem.

At quoniam motivorum necessitate, ut voluntas in actus suos prodeat nimium nituntur adversarii & obstinatissime contendunt, voluntatem non sese ipsam ob motiva determinare, sed a motivis determinari; & idcirco vi extrinseca ad volendum compelli, ut ab arce ista, in qua tutos se putant, eos extrudamus, proponendus est eis casus, in quo evidentissimum videtur, voluntatem ab objectis præponderantibus non determinari. Is vero est ille, quem Græci *ισορροπία* vocant, hoc est *æquilibrium*, seu quum motiva utrinque inclinantia omnino paria sunt. *Leibniti*us casum hunc impossibilem censet, quod nescio an facile cuiquam persuaserit? Ut ut sit, manifesta ei experientia adversari videtur. Cur enim fieri non possit, ut esurienti in æquali distantia duo panes proponantur penitus æquales, simileſque; sitienti duo æqualia pocula vini, vel aquæ, ac mendico duo numismata ejusdem valoris & formæ, &c. Et ut demus *Leibnitio*, aliquod minimum inter ea esse discrimen, quo non omnino, & ex omni parte æqualia sint, vel similia; nobis satis est, discrimen ejusmodi adeo tenue esse ut sensu percipi minime possit, aut ad intentum eo in casu finem nihil referat: nam vel hoc uno ea motiva erunt omnino rationi, & voluntati paria, neque alterum alteri præponderabit. Sed magis adhuc elucebit isorropia istæ, seu motivorum æqualitas, si quis e. g. dicat alicui: ex duobus, vel tribus hisce numismatibus unum tuum erit, si illud apprehenderis, quod mente teneo; vel ad id brachium illud moveris, quod mente signavi; vel ex tribus, aut pluribus, numeris illum primo pronunciaris, quem mecum ipse constitui. En omni ex parte perfectam isorropiam. Nam & ratio eligendi una est æqualiter pro singulis, scilicet necessitas,

Theodic.  
S. 35. 46.  
272. 303.  
220.

tas, vel utilitas; & in eo quod eligendum est, nullum valet esse præponderans, motivum, ut dixi. Superest igitur hoc in casu, ut voluntas pro suo duntaxat arbitrio sese ad alterutrum determinet, adeoque plane libere; neque tamen absque ratione: illi namque suppetit ratio, cur eorum alterum alteri præferat (nempe ut dixi, necessitas, vel utilitas) licet nulla plane sit, cur hoc potius præferat, quam illud: & idcirco in hoc plenissime, & evidentissime suam libertatem voluntas exercet. Negas hoc? Vin, igitur esurientem illum, atque sitientem eo in casu, præsentem pane & vino, vel aqua, instar *Afini Buridani* fame vel siti periturum; & mendicum ne tentaturum quidem, ut promissum lucraretur numisma, eo quod non possit isorropiæ vincula dissolvere, quibus teneatur? Ita quidem *Spinosa* respondet: & addit: *Si me rogant, an talis homo, non potius asinus, quam homo sit altimandus, dico, me nescire: Bælius Spinosæ* responsionem redarguit, atque contendit duobus ad minus modis posse quempiam a laqueis isorropiæ se expedire.

Primus est, si ut sibi blandiatur grata imaginatione, se esse sui dominum, nec pendere ab objectis, hunc præmittat actum: volo hoc illi præferre, quia ita mihi lubet. Alter, si partem eligendam sorti committat. At primo ex his modis nequaquam tolli isorropiam perspicuum videtur: siquidem persuasio, qua ego existimo, me esse mearum actionum dominum, ut summum, incitamento mihi esse poterit, ut ego re ipsa me ad partem unam præ altera eligendam determinem, ut videlicet oblectatione fruatur exercendi imaginarii (juxta *Bælium*) dominii mei; at nequaquam alteri præ altera parti amplectendæ momentum aliquod addit, quum ea persuasio æque se habeat ad utramque partem; & ego æque frui possim illo, quodcumque sit, dominio sive unam amplectar, sive alteram partem. Mea igitur imaginatio istæc non facit, sed supponit in me utriuslibet eligendi potestatem; eaque in eo ipso elucet, quod ajo: volo hoc illi præferre, quia ita mihi lubet. Ad quid ergo ipse adsciscam blandam illam, gratamque imaginationem, cum jam habeam multo validius determinandi mei incitamentum, nempe famem, sitim, paupertatem &c.? De altero solvendæ isorropiæ modo, nempe per sortem, nihil mihi fortasse dicendum;

Cc

nam

Eth. par. 2.  
pag. 89.  
& 91.  
Diction.  
Histor. in  
*Buridan.*  
& respons.  
ad *Provinc.*  
cap. 38.

nam perridiculum est putare, jacta sorte vires mihi obvenire, quibus antea carerem, eligendi alterutrum; quum potius nemo sorti sit commissurus, nisi qui utrumlibet eligere possit. Sed quid plura? Utrunque hoc *Bælii* commentum adeo abhorret ab experientia, & usu, ut si mille occurrant perfectæ *Ifforropiæ* casus, nemo unus determinandi sui causa ad ea confugeret; sed si ulla urgeret sese determinandi necessitas, confestim se determinaret, & alterutram partem pro libito eligeret. Quod si interdum jacitur fors ad tollendam *ifforropiam*, id non ex necessitate, sed alio motivo fit; ut cum sunt duæ personæ æque dignæ, uni vero tantum dignitas aliqua conferri possit, ac debeat; tunc recte ad sortem confugitur, ne persona prætermissa offendatur. Quo patet responsio ad exemplum a *Bælio* propositum de duabus *Matronis* &c. Concludendum igitur, inesse voluntati nostræ facultatem determinandi seipsam etiam citra motivum aliquod præponderans ex parte objecti; (a), adeoque quando etiam adsunt motiva præponderantia, allici eam quidem ad sese determinandam, non vero ab objecto ipso, aut motivis extrinsecis necessario determinari.

Objectio tertia: juxta omnes Catholicos, sapientioresque Philosophos, Deus certissime omnia novit, quæ ventura sunt. Igitur necesse est, ut omnia, adeoque & humanæ omnes actiones eo modo, & ordine eveniant, quo præcognita a Deo sunt. Non sunt igitur humanæ actiones indifferentes & liberæ; alioqui possent aliter esse, indeque Dei præscientia falli posset. Insuper, juxta aliquos Catholicos Doctores, *Thomistas* nempe, Deus ipse physice præmovet, ac prædeterminat homines ad singulares quasque actiones. Demum juxta alios,

nem-

(a) Ajo, ex parte objecti: quandoquidem negandum non puto, in quolibet etiam exactissimæ *ifforropiæ* objectivæ casu excitari posse aliquem affectum in voluntate, ratione cujus intellectus dicitur unum eligendum præ altero, etiamsi simillimo, & omnimode æquali; adeoque semper contingere id, quod necessarium censuisse videtur S. Thomas (1. 2. q. 13. a. 6. ad 3.) nempe ut si aliqua duo æqua-

lia proponantur, quorum alterutrum eligere oporteat, circa alterum consideretur aliqua conditio, per quam emineat, & magis selectatur voluntas in ipsum, quam in aliud; Mihi satis est ejusmodi conditionem non inesse objecto, neque ab intellectu ex ipsius objecti consideratione deprehendi; sed apponi ab ipsa voluntate ad cujus naturalem viam, & ut ita dicam, industriam pertinet, ut si ex una par-

nempe *Malebranchii* asseclas, Deus omnia in omnibus immediate operatur; ita ut creaturæ omnes, & ipsa quoque humana mens nulla præditæ sint activitate agendi, sed ad Dei actionem mere *passive* se habeant. Igitur juxta *Thomistarum*, & *Malebranchii* sententiam humana mens nullatenus esse potest libera; quum agentis liberi sit omnium sensu sese determinare, & non tantum ab alio determinationem accipere.

Responsio ad primam objectionis partem. Præscientia Dei, si sejuncta ab ejus voluntate sumatur, seu prout duntaxat prævia rerum futurarum cognitio est, nullam potest humanæ voluntati necessitatem imponere: siquidem hoc modo accepta, est ei extrinseca, nec quidquam in ea efficit; adeoque in sua libertate, seu libera activitate ipsam relinquit: non secus ac ille qui alium tantummodo conspicit quidpiam molientem, nihil ad ejus operationem ullatenus confert; ac qui præteritorum reminiscitur, *non cogit esse facta quæ præterierunt*: qua paritate utitur *Augustinus*. Si autem Divina Prævidentia una simul cum voluntate Divina sumatur, nulla hac in re oritur difficultas ab ea distincta, quam ingerit ejus Providentiæ modus, quo certum ille, constantemque rerum omnium, effectuumque in hoc Universo ordinem, seriemque constituit ac custodit: quod posse ab ipso præstari jam diximus, influxu suo rerum naturis consentaneo, accommodatoque: & idcirco omnia contingunt ea ratione, qua a Deo ordinata sunt; nempe necessaria necessario, & libera libere, & cum potentia ad oppositum, licet certo omnia, ac infallibiliter. Qui probe intelligit certum hunc præfinitumque ordinem, illumque simul a liberis liberum, effici a Deo posse, atque re ipsa effectum esse; is facili quoque negotio intelligit, posse Deum futura omnia certo præscire

Lib. 3. de  
lib. arbit.  
cap. 4.

parte opus habeat se determinare, ex altera vero objecta proposita quippe plane similia, nil illi subministrent momenti ut in unam potius, quam in alteram partem propendeat; illa ex suo penu depromat aliquem affectum, cujus causa intellectus apprehendere possit in objecto conditionem aliquam, qua unum alteri emineat. Saltem facere potest voluntas, ut pro eo momento quo illa determinare

se debet, intellectus ita defigatur in uno ex iis objectis, ut non attendat ad alterum; adeoque unius tantum utilitatem, vel voluptatem voluntati proponat; qua illa *magis flectatur in ipsum, quam in aliud*. An vero hoc in casu, ea voluntatis determinatio sit vera proprieque dicta *electio*, non attinet hic disputare: factis est, quod illa ad unum se determinet, relicto alio.

scire, quin ullam vim inferat hominum voluntati, aut ullam ei necessitatem imponat.

Ad alteram objectionis partem respondeo eos, qui vulgo *Thomista* audiunt, præmotionem physicam docere tanquam opinionem mere *philosophicam*, adeoque tantummodo probabilem: iidem vero libertatem hominis habent pro certissimo dogmate. Hinc per eos licitum est, hujusmodi sententiam abiicere, si cui cum libertate hominis conciliari non posse videatur. Ipsi tamen haud dubitant, posse libertatem hominis cum *præmotione physica* componi ea ipsa ratione, qua cum Dei Providentia, constitutoque ab illa certo, constantique rerum ordine conciliatur: scilicet quemadmodum Deus certum præfinitumque rerum effectuumque etiam liberorum ordinem servat, custoditque citra humanæ libertatis læsionem eo, quod influxum suum propriis rerum naturis accommodat, attemperatque; ita, ajunt *Thomista*, præmovet etiam voluntates hominum impulsu liberæ causæ ita attemperato, & consentaneo, ut minime tollat activitatem ejusdem, adeoque, quin vim inferat ullam, imponatve necessitatem. Illis enim ratum est, in quocunque effectu, adeoque & in ipsa determinatione voluntatis primam causam simul cum causis secundis suas partes habere; easque causas, sibi minime contrarias esse, ut se se alterutræ excludant, sed ita subordinari, ut causæ secundæ perficiantur a prima. Quid igitur obstat, quominus, quum Deus ut prima causa, præmovet, ac prædeterminat voluntatem, ipse etiam homo possit ut causa secunda sese ad agendum determinare? Et si sese reipsa determinat, cur dicenda non erit causa libera? Non vident *Thomista*, cur influxus causæ primæ non adimat cæteris causis activitatem agendi, producendique; adimat vero voluntati potestatem sese

(a) Hic est sensus illius distinctionis, in sensu *diviso*, non in sensu *composito*, quæ vulgo in hac controversia a *Thomistis* adhibetur, quamque illorum adversarii perperam intelligunt, & in primum sensum detorquent: quibus miror hac in re suffragari Vir. Clarissimum, atque doctissimum, quem ego valde sus-

spicio, *Antonium Genuensem*, qui Elem. Metaph. tom. II. in append. ad Cap. IV. §. 4. Respondere solent, inquit, iis principis positis, liberos nos esse, in sensu *diviso*, si non in sensu *composito*: id est *facum imperitis facere, quod est perspete a Becano observatum*. Enim vero si quidem verba in sensu *diviso* intelligantur, quum

non

fese modo sibi congruo determinandi . Nam si ais , quum voluntas prædeterminatur a Deo , quid opus est , aut qui fieri potest , ut illa sese determinet ? Regerunt illi : quum Deus effectum aliquem necessarium producit , quid opus est , aut qui fieri potest , ut causæ secundæ eundem illum effectum producant ? Videlicet sunt rationes , quas attingit causa prima ; & sunt rationes , circa quas causæ secundæ versatur activitas : vel easdem omnes causæ tum prima , tum secundæ rationes attingunt ; sed tamen diverso modo . Idem quoad determinationem voluntatis sentiendum , putant . At quæro , inquires , an qui a Deo præmotus est , valeat dissentire ? Si enim non potest , quomodo liber ? Si potest , frustrabitur , aut saltem frustrari poterit Dei efficientia , quod est absurdum . Ego vero *Thomistarum* nomine abs te quæro , num quando quis vult , possit non velle ? Utique , inquires , non quidem ita ut possit & velle simul , & nolle ; sed quia & libere sese ad volendum determinavit , & libere in ea voluntate perseverat , & potest a volendo cessare , seu nolle , quod antea volebat . ( a ) Idem ergo de eo dicas , qui præmotus est : neque enim intelligere possumus quempiam esse præmotum , quin reipsa velit , adeoque sese libere tanquam causa secunda , & immediata ad volendum jam determinaverit ; adeoque & tum libere vult , & potest non velle , seu voluntatem suam mutare . Quemadmodum enim Deus præmovet , & tamen voluntati relinquit se se determinandi activitatem ; ita postquam præmovit , eidem potestatem relinquit recedendi ab ea determinatione . Si hæc utpote subtiliora & peculiaris scholæ propria non intelligis , parum refert , dummodo dogma libertatis velut certissimum , & irrefragabile retineas . Ceterum hujus loci non est rem hanc plenius deducere , & accuratius enucleare .

Quoad *Malebranchianos* nil dicam ; nam eorum systema de  
caus-

*non operamur , potentia retinere libertatem , ut in sensu composito , id est cum nos determinamus , non habeamus ; nescio utrum id libertatem vindicet potius , an evellat . At id certum est , eam libertatem potentia , quæ sit necessitas actu , nullius esse homini usus . At illud etiam mihi certum*

est , Clar. virum , dum nimium *Becano* fidit , genuinum Thomisticæ distinctionis sensum non penetrasse , ut non penetrant , alii permulti . Quamobrem Thomistæ nonnulli consultius putant , ab hujusmodi phrasi paullulum obscuriore abstinere , ut inter ceteros *Consensonus* .

caussis omnibus creatis mere passive se habentibus, ac de Deo omnia per se ipsum, & ἀμέσως in homine operante hoc ipso validius impugnatur, quod illud cum hominis libertate vix, ac ne vix quidem conciliari possit. Ceterum & ipsos quoque non secus ac *Thomista*, ita animo comparatos esse non dubito, ut malint systema suum, quam dogma libertatis abijcere.

Objectio quarta. Certum & indubium est, omnia a Deo, adeoque & ipsas humanas voluntates conservari; quod enim si bimet ipse esse tribuere non valet, neque seipsum potest conservare. At vero conservatio, ut trito vetustate proverbio dicitur, perennis est, & *continuata productio*: igitur Deus perpetuo, ac indefinenter producit tum homines tum illorum voluntates; atque hæc consequenter creat cum iis omnibus modificationibus, quibus quolibet instanti affectæ sunt. At, si ita res se habet, nunquam profecto voluntas determinare se poterit; siquidem eo ipso instanti, quo se se determinare deberet, a Deo cum ipsa determinatione creatur: scilicet, quum quolibet momento a Deo producat, nullo momento supra seipsam agere potest.

Responsio. Quum conservatio dicitur continuata productio, sensus non est, res ideo conservari quia perpetuo ac quolibet temporis instanti reipsa producantur: iterato enim creari non potest, quod jam existit, nisi prius in nihilum redactum fuerit. Sensus est igitur, conservationem creationi æquivalere, quatenus conservatio efficit, ne res creata redeat in nihilum, a quo per creationem educta fuerat. Itaque Deus generali, perennique actione sua conservat tum rerum omnium entitates, tum earum activitates, & quidem tales, quales sunt, & exigunt esse: neque enim actionis conservatricis est rerum naturas evertere; sed continere, ne diffluant, destruanturve. Vigent ergo activitates istæ sic conservatæ atque juxta propriam conditionem in suos effectus erumpunt. Igitur etiam voluntas hominis, tametsi a Deo conservata, libere valet sese ad volendi actum determinare.

CA-

## C A P U T IV.

*Libertate qua fruitur homo in suis actionibus, nititur Imputabilitas.  
Confutatur gravissimus error Pufendorfi docentis, actiones  
metu extortas imputari ad culpam non posse.*

**E**X eo quod homo sit liber, seu vera libertate præditus; aperte consequitur, unicuique imputari posse, ac debere proprias actiones: seu inde cognoscitur; hominem esse causam non modo physicam, sed etiam moralem suarum actionum, & effectuum, qui inde promanant, adeoque & moralitatis earundem actionum, sive bonæ sint, sive malæ. Quapropter ad reddendam rationem compelli merito is potest; & si bonæ sint, laudem, & præmium; si secus, vituperationem, & pœnam mereri jure censetur. Hoc totum unico *imputabilitatis* nomine significatur. Porro *imputabilitatem* a libertate profluere tanquam a fonte, & radice, ita exploratum est, ut quisque putet, se prorsus a quacumque accusatione purgare, & a reddenda ratione se omnino immunem reddere, si asserere & probare possit, se quidpiam ex mera necessitate fecisse, aut per se non stetisse, quin aliquid fieret. Et sane cum imputatio sit judicium quoddam, quo aliquem suarum actionum effectuumque ex illa consequentium dominum, seu causam liberam judicamus, profecto imputari nullatenus possunt, quæ plane necessaria sunt; seu in potestate nostra non est, ut eveniant, vel non eveniant, agantur vel non agantur. Ex quo principio quisque facile colligat, quænam sibi imputari nulla ratione possint. Hinc operæ pretium minime cenleo, fusius ostendere cum *Pufendorfo*; jure imputari non posse. (1) *quæ ex necessitate Physica, aut quibusvis causis extra directionem hominum positis eveniant.* (2) *Actiones & effectus rerum vegetabilium.* (3) *Ea quæ vires nostras excedunt, neque per eas probiberi, aut effici queunt.* Hæc enim nimium sunt per se nota.

Verum quod *Pufendorfi* in his evolvendis diutius, quam par esset, immoretur, facile condonari. At nullatenus fer-

ren-



Lib. I.  
cap. V.  
§. 9.

Inst. jur.  
nat. & gen.  
§. 4.

Ib. §. 5.

Loc. cit.

Hist. lib. I.

rendum videtur, quod absolute dixerit, *imputari non posse, quæ quis coacte patitur, aut agit*. Si enim *coactionis* nomen, in sensu proprio, strictioreque usurparet, illius propositio reprehendi jure non posset: nam proprie ut definit *Wolfius*, *ille agit coacte, qui ab alio vi externa impulsus agit, in actione se habens per modum instrumenti: coacte autem patitur, qui alterius a se actioni resistendi vim non habet: adeoque utrunque est involuntarium*.

At *Pufendorfius* hoc loco *coacti* nomine complectitur etiam *invitam*, tametsi actio *invita* quammaxime differat a *coactione*: nam proprie loquendo ille operatur *invitus*, qui facit ea quæ non facere mallet, modo aliquod malum, (ait *Wolfius*) ex actione contraria emergens evitare posset: seu agit vi metus ab altero incussi; adeoque simpliciter *voluntarie*. Sed *Pufendorfi*um, sese explicantem audiamus. *Coactum*, inquit, *babetur, non solum quando principium motus est in alio, qui per vim alterius renitentis, vel abhorrentis membra ad aliquid agendum vel patiendum applicat; sed etiam quando quis intentato vitæ aut alio gravissimo malo, ab altero compellitur ad suscipiendam executionem facinoris, quod ipse alias vehementer averfatur: ita tamen ut non ipse, sed alter ejus facinoris auctor haberi velit. Prioris exemplum est, si quis robustior aliquem in alterum violenter impulerit, aut arreptam ipsius manum eidem impegerit; aut si quis violentum stuprum femine intulerit, quæ nulla sua culpa alienam libidinem provocavit: cujus quidem corpori hoc modo contumelia inferatur, ut tamen ad animum ea labe non penetret. Corpus tantummodo violatum est, sed animus infons: dicebat *Lucretia* apud *Livium*. *Pufendorfius* turpiter errat, dum *Lucretiæ* factum, & dictum huc revocat: constat enim ex eodem Historico, non omnino violenter ei stuprum a *Tarquino* illatum; sed comminatæ infamiæ metu *Lucretiam* in adulterium consensisse, seu violari se permisisse: ac propterea, immerito, ut equidem puto, & verbo tenus, non revera se purgabat a crimine. *Lucretia* itaque exemplum pertinet ad posteriorem, quam *Pufendorfius* explicat, partem, ut v. g. *Si quis satelles jubeatur, virum quem ipse infontem novit, interficere, nisi ipse malit interfici*. Huic subdit, eo nomine nihil potest imputari, cum eidem nuda executio injungatur, quæ neque a persona ipsius abhorreat, neque ut cum dispendio vitæ detrectetur, ratio*

no est : quum is sua nece innocentem haudquaquam sit servaturus. Oh doctrinam Philosopho indignam ! ex qua satis eruitur , quam excelsò animo is foret , & quantum justitiæ rectitudinisque tenax esset . Neque vero hunc repudiavit errorem , quum aliquo post tempore libellum de Officiis conscripsit , quin ibi etiam eundem ἐμφοτικώτερος expressit.

*Imputari, inquit, non possunt, quæ quis coacte patitur, aut agit. Talia enim amoliri, aut defugere supra ipsius vires positum intelligitur. Cogi autem dicitur duplici modo: uno, quando alius valentior per violentiam nostra membra ad aliquid agendum, vel patiendum applicat: altero, si potentior grave aliquod malum cominus intenderit (idque statim representandi facultatem habeat) nisi ultro nos ad aliquid faciendum moveamus, aut a faciendo abstineamus. Tunc enim, nisi expresse obligemur id, quod alteri est inferendum, nostro malo redimere, is qui eam nobis necessitatem adfert, pro auctore facinoris habebitur: nobis autem non magis factum illud imputari poterit, quam gladio aut securi cades. Apage ineptissimam, ne quid amplius dixerim, comparisonem. Quæ enim affinitas gladii, vel alterius inanimis instrumenti cum homine, qui licet ut grave malum evitet, nihilominus ipso Pufendorffio agnoscente atque fatente, ad aliquid faciendum ULTRO se movet? Qua quæso æquitate eadem sententia fertur de eo, qui ultro se movet ad agendum malum, ac de eo cujus membra ab alio per violentiam applicantur ad aliquid agendum vel patiendum? quum in isto, actio, vel passio nullatenus voluntaria, ac libera sit: secus autem in illo, ut Pufendorffius ipse fatetur. Proprie enim ultro-neum non est, nisi id, quod aliquis a seipso, & sine alterius impulsu suscipit peragendum. Quod autem ex metu fit, est voluntarium & liberum; sed tamen cum involuntario mixtum, sive, ut loquuntur Scholastici, simpliciter liberum, & secundum quid (hoc est diminute, & aliqua ex parte) involuntarium; quia qui ita agit, re ipsa & efficaciter vult, quod dempto alterius impulsu, nollet; at eo urgente vult quidem, sed cum aliqua animi ægritudine, minusque plena voluntate. Quapropter hujusmodi actiones, minus quidem imputari debent, quia minus voluntariæ sunt; attamen quia absolute voluntariæ, imputari possunt, ac debent. Et mirum profecto,*

D d

cto,

Lib. 1.  
Cap. 1.  
S. 24.

cto, aliter sentire potuisse *Pufendorsum*, qui *immutabilitatem* repetit a libertate, & exerte docet, *quamlibet actionem directionis humana* (multoque magis *Divina*) *capacem, quam penes aliquem est fieri vel non fieri, ipsi posse imputari*. An ne dicet *penes eum*, qui metu gravis mali ad pravam actionem impellitur, *non esse, actionem illam, fieri vel non fieri*. Si hoc asserat, ab omnibus, nec sine justa indignatione, rejicietur.

Id tamen reipsa videtur asserere. Dixerat enim imputari *non posse, que quis coacte patitur vel agit: coacte autem agere juxta illum est etiam, quum potentior aliquis grave aliquod malum cominus intente, nisi ultro nos ad aliquid agendum moveamus*. Ratio autem quam adfert hæc est; quia *talia amoliri, aut defugere, supra ipsius vires positum intelligitur*. Itaque juxta hunc juris naturæ præclarissimum Restauratorem incusso metu *gravis alicujus mali* (dixisset saltem *gravissimi, quale mors est, sed sufficit illi, si sit grave duntaxat*) quivis innoxie potest deserere, vel conculcare justitiam, adeoque interficere innocentem, committere adulterium, aliena bona surripere: quia scilicet grave perpeti malum servandæ justitia causa *supra vires ipsius positum intelligitur*. Quam humilis, abjectique animi fuerit necesse est, qui ita judicavit, & sensit. Sed illum condemnant, redarguuntque non tantum innumeri Christi fideles, ac præsertim invictissimi Martyres, qui servandæ Fidei, justitiæque gratia, & tormenta gravissima, & sævissimam mortem alacriter pertulerunt; sed veteres etiam Philosophi, quorum plurimi virtutis causa mortem appetendam esse duxerunt; & nonnulli etiam reipsa oppetere. Quin (ut nihil in præsentem dicam de tot magnanimis viris, qui ob Patriæ defensionem gloriose occubuere) *Pufendorsum*, qui dicitur, supra vires hominis esse, grave malum, aut mortem justitiæ causa perferre, refellunt ii omnes, qui gloriolæ captandæ cupiditate, aut desiderio vindictæ, aut blandientis vultus amore, in gladios irruunt, seseque in manifestum vitæ discrimen conjiciunt: & tamen ex *Pufendorfo supra hominis vires esse putandum est, grave malum justitiæ virtutisque causa perferre, aut mortem ipsam oppetere*. Non ita sentiunt profecto, quibus revera cordi est justitia, & virtus; quique meminere præcepti supremi Legislatoris, & æternæ in futu-

ro seculo retributionis. Igitur absurdissima *Pufendorfi* illa sententia est: *executio necis innocentis ut cum dispendio vite detrectetur, ratio non est.*

An ne fortassis ideo hoc asserit *Pufendorfius*, quia nemo nisi ex pacto expresso tenetur *id, quod alteri est inferendum, suo malo redimere?* Hanc certe videtur ille rationem innuere, dum ait: *si potentior aliquod malum cominus intenet, nisi ulro nos ad aliquid faciendum moveamus, aut a faciendo abstineamus: tunc nisi expresse obligemur, id quod alteri inferendum est, malum nostro malo redimere.... nobis factum istud imputari non poterit, & quidem non magis quam gladio, aut securi cades.* At non animadvertit *Philosophus* iste, aliud esse *malum alteri inferendum nostro malo redimere*, aliud ad malum nostrum evitandum, alteri malum inferre. Etiam si daremus, neminem ad illud teneri, nisi expresse, seu pacto aliquo obligetur; ad alterum profecto, quod non est *alienum malum malo nostro redimere*, sed potius injuriam nostram innocentis injuria propulsare, ratio, seu lex naturæ, ac supremi numinis ceu manifeste iniquum, severissime prohibet. *Est igitur ratio, cur satellites injustæ cædis sibi demandatæ executionem detrectet.* Quid enim refert, quod is ne sua quidem cade innocentem sit servaturus? quod objiciebat postremo loco *Pufendorfius*. Sit enim ita (quod tamen incertum est, quemadmodum etiam incertum est, utrum is iniqua cæde propriam vitam sit servaturus, quum non raro contingat, ut tyranni ipsi iniquis executoribus postea vitam eripiant) an propterea quod iniqua cædes nihilo secius patranda sit, ego ipsam perficere innoxie poterò? Iniquitas a quocumque patretur, semper iniquitas est.

Est demum animadversione dignum id, quo suæ doctrinæ coronidem *Pufendorfius* imponit. *Fatendum* tamen est, inquit, executionem quorundam *actuum ita esse gravem, aut fixam, ut generosum habeatur mori malle, quam talibus patrandis sua membra accom-*

Loco cit.  
ex lib. I.  
de J. N.  
&

*modare, licet culpa in alio sit hæsuræ.... exempli loco potest esse si quis iubeatur, matri stuprum inferre.* Audin præclarum hunc juris naturæ Restauratorem! Vitandæ mortis causa potest quis sine culpa stuprum matri inferre: nam etiam tunc *culpa in alio, seu in mandante, eo definiente, est hæsuræ.* Si tamen *is mori*

*malit*, **GENEROSUM** quidem actum exercebit, non vero debitum: quo indicare videtur, se ne *generosum* quidem existimare, si quis mori malit, quam innocentem interficere: scilicet *generositatis* laudem unice tribuit actui illi, quo quis cum vitæ suæ dispendio peculiarem aliquam gravissimam foedissimamque executionem detrectat; necis autem innocentis executio illi visa non est adeo gravis, ac foeda, ut cum dispendio vitæ detrectetur; neque cur eo in casu mori malle saltem *generosum* habeatur. Digna plane Philosopho doctrina!

Ratum igitur esse debet, actiones omnes voluntarias, adeoque etiam metu extortas, eo ipso quod voluntariæ ac liberæ sunt, imputari posse. Hinc imputabilitas actionum tota quantitas est, nititur libertate, eique commensuratur: seu actiones liberæ eo ipso talis indolis sunt, ut valeant imputari. Ut vero reipsa actiones, vel omissiones ad laudem vel vituperationem, ad præmium vel pœnam moraliter imputentur, seu imputandæ sint, haud sufficit libertas, qua fiant; sed præterea necesse est, ut adsit aliqua moralis necessitas, seu obligatio agendi vel non agendi. Hæc porro duo *Pufendorfius* non distinxit; quum tamen omnino distinguere debuisset eo ipso, quod hanc materiam sibi explanandam assumpserit, & ideo hæc ommissio ei ad vituperium (ut ex ipso propositæ doctrinæ exemplum sumam) imputanda est. Si vero de jure Naturæ & Gentium opus non conscripisset, hujusmodi ommissio, etsi absolute imputari ei posset, quia fuisset libera; reipsa tamen imputari moraliter non deberet; quia nulla, ut puto, obligatione ad opus illud elucubrandum adstringebatur: imo laudabilius in eo fuisset ab eo opere conscribendo abstinere, quam tot erroribus vitiisque foedatum in lucem emittere. Præstat tamen omissionem hanc potius defectui memoriæ, quam ignorantia adscribere: nam ceteroqui rem hanc mente tenuisse argumento esse potest, quod de actionibus verba faciens, quæ imputandæ sunt, duo hæc sæpe jungat: *quantum poterat, & debebat*.

Dixi omissionem: nam aliunde non omnino æquam censeo accusationem quam *Hubnerus* ipsi hoc loco affingit, ac si *imputabilitatem* cum *actuali* imputatione confuderit; quæ duo  
is ita

is ita distinguit, ut *immutabilitas* meram facultatem agendi vel non agendi supponat: at actualis imputatio præterea obligationem agendi, vel non agendi requirat. At ego, cum actualis imputatio non sit, nisi ipsa immutabilitas ad exercitium deducta (quod in foro humano fit a legitimo iudice, in foro autem interno fit a ratione, & a supremo Legislatore) de eo potius redarguendum arbitror Pufendorfium, quod immutabilitatem *naturalem*, qua quis præcise velut dominus & auctor actionis alicujus agnoscitur, ab immutabilitate *moralis*, qua quis ob eam actionem laude, vel vituperio, præmio, pœnave dignus haberi merito possit, non distinxerit: illa enim immutabilitas meram exigit libertatem, hæc vero præterea agendi, vel non agendi obligationem: si quis tamen hanc immutabilitatem *moralem* appellare malit *actualem* imputationem, quamquam id minus proprie dictum videtur, per me quidem licet. Certum illud est, Pufendorfium vel ob confusionem, vel ob omissionem, in hac quoque doctrinæ parte reprehendi merito posse.

## C A P U T V.

*Extat in homine Recta Ratio. Eam Hobbesius perperam contrahit ad veritates per ratiocinationem ex principiis deductas; & minus recte in ratiocinii actu constituit. Sed gravius errat, dum asserit, rectam Rationem esse ratiocinationem cujusque propriam. Suppetit nobis certa regula veram, rectamque rationem a falsa, pravaque discernendi.*

**R**ectam Rationem homini inesse, seu rationem hominis rectam esse posse, & aliquando reipsa esse, nemo, ut arbitror, in dubium revocat. Plures tamen hic errant vel in ea definienda, vel quod nullam agnoscere velint illius rectitudinis regulam. Ut alios præteream, *Hobbesi* errata hic referre lubet. Primum, sed levius erratum ejus est, quod rectam rationem restringat ad eas tantum veritates, quas ex principiis ratiocinando deducimus: *Injuria*, inquit, *factum* censere debemus, quod rectæ rationi repugnat; hoc est, quod contradicit

De Cive  
cap. II. §. 1.

Ib in Nota.

dicit alicui veritati a primis principiis ratiocinando collecta. Quis autem negaverit, eam quoque dicendam esse rectam rationem, quæ principiorum veritatem attingit? Gravius vero errat, dum rectam rationem esse definit actum ratiocinandi, inquit: *Per rectam rationem in statu naturali intelligo, non ut multi, facultatem infallibilem (a) sed ratiocinandi actum.* Fallitur plane; nam actus ratiocinandi & rectus esse potest, & falsus. At recta ratio non potest non esse vera: & quamvis ratio non sit infallibilis, cum tamen recta est, procul dubio non fallitur; siquidem illius rectitudo in veritate consistit: quod nec ipse diffitetur *Hobbesius* in textu, quem paulo ante commemoravimus; ubi *Rectam Rationem* explicat per veritatem a veris principiis recte ratiocinando collectam. Sed non veretur ille sibi vel in eodem loco contradicere, ut supremum hac in re errorem suum procudat, nempe *Rectam Rationem* censendam esse *Ratiocinationem uniuscujusque propriam*: subdit enim ibidem. *Extra Civitatem..... sua cujusque Ratio non modo pro actionum propriarum, quæ suo periculo fiunt, regula, sed etiam in suis rebus pro actionis alienæ mensura censenda est: cujus doctrinæ abfurditas sua sponte in oculos incurrit.* Non dissimulandum tamen, eum non qualemcunque ratiocinationem uniuscujusque propriam pro recta ratione habere, sed veram, hoc est ex veris principiis recte propositis concludentem. Propterea quod, subdit: *In ratiocinatione falsa, sive in stultitia hominum, officia sua erga ceteros homines ad conservationem propriam necessaria non videntium, omnium consistit legum naturalium violatio.* Sed præterquam quod principia, ex quibus ille vult (b) ut ratiocinatio recte concludat, pessima sunt atque falsissima, nempe, *Societatis Civilis initium esse a metu, & universalem esse mutuo se laudandi voluntatem*, illud certe minime ferendum, ratiocinationem propriam constitui suarum, aliorumque actionum regulam in suis rebus; cum nihil proclivius sit, quam ut unicuique ratiocinatio sua vera videatur. At *extra Civitatem, seu in statu naturali*, inquit ille, *rectam ratiocinationem a falsa dignoscere,*

(a) Si per *infallibilem* hoc loco intelligat *Hobbesius* facultatem, quæ falli non possit; pessime hoc multis attribuit, quum nemo sit, qui putet, rationem nostram falli non posse. Si intelligat facultatem reipsa erroris expertem, seu recte ratiocin-

*scere, nisi comparatione facta cum sua, nemo potest.* Hoc falsissimum est. Extat enim generalis, & certa regula, qua cum de nostræ, tum de aliorum rationis seu opinionis rectitudine judicare possumus, ac debemus, ipsa nempe rerum natura. Scilicet quum rationis rectitudo veritas sit, ut diximus; veritas autem perceptionum, judiciorumque nostrorum sita sit in conformitate cum rebus, quas percipimus, ac de quibus judicamus; hinc planum sit, rectam rationem nostram in rebus, quæ proximè respiciunt, eam esse, quæ conformis est vel vero fini, vel mediis ad finem consequendum idoneis (quæcumque enim actiones nostræ, quæ recta ratione dirigendæ sunt, non nisi vel circa finem, vel circa media versari possunt); quia nimirum indicat, quinam optimus finis sit, in quem tendere debeamus, quæve optima sint media ad eundem finem conducentia. Quoniam vero quod aliquis finis verus sit, non habet ab opinione nostra, sed a propria natura, qua scilicet, ita nos perficere potest, ut nostra desideria expleat, beatosque efficiat; & media pariter a propria eorum natura sortiuntur aptitudinem ad ipsum finem; hinc dici absolute potest, rectam rationem eam esse, quæ rerum naturæ conformis est; & idcirco an recta sit, diiudicandum ex ipsa natura rerum. Absurde igitur *Hobbesius* pro nostrarum, aliorumque in rebus nostris actionum regula ratiocinationem statuit uniuscujusque propriam; nec rem in tuto collocat addendo *veram*; quum an vera sit, ex ea, quam modo explicavimus, regula discernendum sit.

Itaque ad comparandam rectam rationem, rerum natura omni conatu expendenda, & undequaque consideranda est; & cum ea cunctæ, quas assumimus, propositiones, conclusionesque, quas deducimus, conferendæ: & ita quidem, sive de nostris, sive de alienis opinionibus judicium ferendum sit; & sive qui judicat princeps sit aut magistratus, vel privata persona; sive potens, sive debilis, sive dives, sive pauper &c. ipsa

cinantem; id perperam rejicit; alioqui efficeretur, rationem esse rectam dum re ipsa fallitur, & sibi ipsi contradiceret: siquidem paulo post ait, rectam rationem

esse ratiocinationem uniuscujusque propriam, & veram.

(b) Ipse indicat, ea esse quæ statuit cap. I. §. 2. 3. 4. 5. 6. 7.



ipsa semper rerum natura præ oculis unice habenda est. Hinc si quis aliter quum in egestate est, judicat, aliter quum in prosperitate, aut potentia; aliter quum princeps est, aliter quum privatus; aliter quum de se, aliter quum de aliis agitur, aliter demum uno, aliter alio tempore; apud illum profecto recta ratio non viget, quæ semper est conformis, quemadmodum ipsa rerum natura semper conformis est. Quam profecto uniformitatem tollit, imo rectæ rationis ideam penitus evertit Hobbesius, non tantum eo, quod rectam rationem esse statuit ratiocinationem uniuscujusque propriam, quæ in variis hominibus nonnisi varia esse potest; sed etiam propterea quod ejusmodi ratiocinationis veritatem pendere facit ex eo, quod quisque judicat, ad conservationem propriam necessarium esse: quod quidem iudicium non tantum pro diverso cujusque genio, & indole varium esse potest; sed etiam ad quævis perpetranda crimina valet inducere, quum nullatenus ad jus aliorum respiciat. Ex quo efficitur, & furta, & rapinas, & homicidia fore licita, si hæc ad propriam conservationem necessaria existimentur. En quam prava sit istæ ratio, quam *rectam* vocat Hobbesius. Ea in mutuam cædem obarmare homines valet, dum plures eandem rem ad conservationem sui necessariam judicant: sibi que ipsa contradicit non tantum prout est in diversis hominibus, sed quia juxta Hobbesium ea dicitur *omnibus jus esse in omnia*, & istiusmodi jus *inutile*, adeoque retinendum non esse, statum *naturale esse bellum*, & bellum conservationi hominum *adversum* esse; adeoque naturam dictare, *querendam esse pacem: unumquemque iudicem esse mediorum ad sui conservationem*, & tamen *injuria factum* censerì debere *quod rectæ rationi*, hoc est *rationi propriæ & proprio iudicio repugnat*. At quod pejus est, hujusmodi contradictiones Hobbesius in Deum ipsum refundit, quum postea doceat, *Verbum Dei per naturam regnantis non aliud supponi præter rectam rationem*, & *Leges Dei per solam naturam regnantis, solas esse leges naturales*; hoc est *dictamina rectæ rationis*: nam legem naturalem ipse definit, esse *dictamen rectæ rationis* (seu ratiocinationem uniuscujusque propriam) *circa ea, quæ agenda, vel omittenda sunt ad vitæ, membrorumque conservationem, quantum fieri po-*

Lib. cit.  
Cap. I. §.  
10. & seq.

*ri potest diuturnam.* Quapropter Deus Hobbesii ipse sibi contradicit. Nam ex una parte, per rectam rationem *Hobbesianam* omnes in mutuum bellum, eademque impellit, ut unusquisque jus suum tueatur: ex altera vero per eandem rectam rationem ipsis vetat bellum; jubetque, ut in hunc finem unusquisque cedat juri, quod sibi convenire novit, quodque nihilominus potest postmodum armis vel dolo repetere. Sane hæc omnia fluunt ex *Hobbesiana* rectæ rationis idea, & regno Dei per rectam rationem regnantis; præsertim si addatur ejus definitio juris, qua asserit, illius nomine non aliud significari, quam *libertatem, quam quisque habet, facultatibus naturalibus secundum rectam rationem utendi.* Quid vero expectandum ab isto auctore, qui tam perverse rectam rationem explicavit? 1b. cap. 1.  
S. 7.

At, inquit ille, in statu naturali nulla est ratio, quæ a singulis pro certa habenda sit, cujusmodi est in Civitate ipsius Civitatis ratio, hoc est lex Civilis: igitur quisque rationem suam pro certa habere potest, ac debet; ac unusquisque est iudex mediorum ad sui conservationem, adeoque juris, quo ipse fruitur. At nos minime inficiamur, oportere, ut homo in statu naturali sua utatur ratione, & secundum eam operetur. Quod nos negamus, improbamusque, est, ideo *rectam* dicendam esse rationem, quod *propria* sit; negamus etiam, eam esse cum principiis ab *Hobbesio* positis comparandam, ut vera judicetur; negamus demum, unumquemque de sola sui conservatione debere esse sollicitum: contra vero contendimus, eniti unumquemque debere, ut ea naturis rerum, certoque, ac immutabili ordini a Deo in natura constituto conformis sit, seu ut verum optimumque humani generis finem, & consentanea media patefaciat; utque demum iudicium ejus semper sit uniforme: uniformitas enim est veritatis caracter; ac veritas nec sibi contradicit unquam, neque cum aliis veritatibus pugnat. Hinc quum quisque recta ratione judicat, sibi aliquid licere (v. g. de rebus sumere nondum ab aliis occupatis quantum vitæ suæ conservandæ necessarium sit) judicare quoque debet, idipsum alteri etiam in pari casu licere. Sic qui judicat, sese posse jure, immo & quandoque debere, quidpiam ab alio exigere, oportet ut ju-

Ee

dicet,

dicet, alterum illud idem etiam a se exigere posse, aut debere. Scilicet recta ratio in statu naturali non tantum proprium ratiocinantis, sed etiam generale totius hominum communitatis bonum curare debet: quemadmodum Lex Civilis, quæ in Civitate, Hobbesio teste, a singulis civibus pro recta ratione habenda est, non alicujus peculiaris tantum personæ, sed commune totius communitatis bonum curat, promovetque: quod sane Ratio consequetur, quotiescunque ordinem a Deo in rerum natura constitutum satagat custodire.

Quod si dixeris, nisi pro recta ratione habeatur ratio uniuscujusque propria, nullam nos certam operandi regulam habituros, quum cuique adeo proclive sit in errorem ratiocinando prolabi; respondeo, utut hoc unicuique maxime proclive sit; tamen diligentia nostra, atque industria fieri posse, ut erroris sin semper saltem plerumque immunes simus: nempe si conatum impendamus omnem, ut clare distincteque, & quoad fieri potest complete, cunctastrarum actionum incitamenta dignoscamus; si perceptas ideas diligentissime invicem comparemus; si non assentiamur nisi propositionibus, quæ claritate sua, atque evidentia assensum nostrum extorquere valeant; si non uni tantum sensui fidamus, sed plurimum, quum res paritur, testimonia adhibeamus, invicemque conferamus; si demum affectu summo veritatem prosequamur, inquiramusque voluntate a pravis affectionibus libera. Notum est enim, a prava voluntatis dispositione cunctos ferme qui praxim spectant, errores (quemadmodum e lutulento fonte inquinatæ fluunt aquæ) scaturire. Hujusmodi porro recta voluntatis dispositio præsertim exigitur ad evitandos errores in peculiaribus actionibus, quæ circa objecta versantur variis circumstantiis involuta. In his enim, quum eadem prorsus claritas haberi non possit, quæ in primis principiis, vel in universalibus scientiarum veritatibus habetur; si operandi necessitas urgeat, prudens quisque contentus sit oportet ea majore, quam obtinere valeat, verosimilitudine, & probabilitate: qua de causa non quid homines temere & insipienter agant, ut Hobbesius frequenter, considerabit; sed scita prudentum, peritorum decisiones, leges etiam po-

positivas, siquæ sint circa ipsam, affinemve materiam, consulet, serioque expendet. Hoc quisquis sincero cum amore veritatis faciat, vix unquam a scopo suo aberrabit; sed in his quoque rectam rationem tenebit.

## C A P U T VI.

*Objectum essentiale, integrumque humane voluntatis est Bonum, cuius traditur idea. Perperam illud definit Hobbesius per cuiusque appetitum. Immerito etiam contendit, voluntatem ultra bonum appetentis proprium ferri non posse. Maxime vero errant tum ii, qui cum Spinoza, spe solum, ac metu; tum ii, qui cum Epicureis, sola voluptate, ac dolore; tum demum, qui cum Pseudopoliticis putant solo utilitatis intuitu voluntatem nostram ad volendum determinari posse.*

**H**Oc capite plura complectimur, quoniam paucis expedi-  
ri ea possunt, atque expositione magis indigent, quam probatione. In primis omnium consensu, intimaque experientia exploratum cuique est, voluntatem nostram semper tendere in bonum, & quidquid eligit, licet in se quandoque malum, eligere sub ratione boni. Quare sicut objectum intellectus est verum, ita, fatentibus omnibus, bonum est essentiale integrumque voluntatis objectum: proinde ad hoc quod attinet, nullatenus libera voluntas est; sed solum in ordine ad peculiariora bona, seu in eligendo potius uno, quam altero; ut supra diximus. Verum in idea *boni* stabilienda non omnes consentiunt. Plerique definiunt generaliter bonum, *quod cuique convenit, seu uniuscuiusque natura*. Sed ambiguum illud *convenientia* vocabulum obscuriorem definitionem reddere videtur, quam ut satisfacere queat. At quia boni generatim prout scilicet bonum *physicum*, seu naturale, & bonum *morale* complectitur, clariorem definitionem tradere difficile est; satius videtur utriusque ideam singillatim, ac distinctim exponere.

Hoc lib.  
cap. IV.

Itaque bonum naturale, seu physicum defini potest illud, quod rei alicujus naturam, facultatesve conservat, augeat, aut

*perficit*. Si enim ea omnia, quæ bona physica, seu naturalia vocantur, expendamus; facile comperiemus, eadem ob unam, alteramve ex his rationibus talia existimari. Et si quidem generalis illa, sed obscurior boni notio, quam supra attulimus, admittatur, perspicuum est, ea, quæ rem quamlibet vel ejus facultates conservant, augent, vel perficiunt, ipsi, seu ipsius naturæ convenire; immo non aliud, quam hoc ipsum *convenientia* nomine ea in definitione posse intelligi. Et sane cum nemo non velit, nec possit non velle sui, suarumque facultatum conservationem, ac nemo sit, qui de suarum facultatum incremento, ac succrescente perfectione voluptatem non percipiat, hinc satis clare patet, in ejusmodi conservatione, augmento, ac perfectione rationem boni, quæ unice voluntatem afficere, ac percellere potest, aptissime collocari. Quare *Aristoteles* licet bonum definiat: *id quod omnia appetunt*; tamen veluti præcipuam proprietatem boni in eo sitam esse innuit, ut conservet id, cujus est bonum. *Quod*, inquit, *est cujusque bonum, ipsum conservat*: vel si mavis ita vertere; *quod quidpiam conservat, illius bonum est*. (a) Nec ullus dubito, idem prorsus sensisse de eo, quod facultates aut auget, aut perficit. At vero sive in *convenientia*, sive in effectu aliquo conservationis, augmenti, & perfectionis boni essentia constituatur, exinde duo inferre licet: unum, Bonum esse ex genere eorum, quæ *relativa* dicuntur; eo quod necessario relationem aliquam, seu habitudinem ad aliud includunt, exprimuntque. Nam si bonum convenit; cuiquam conveniat necesse est: & si facultates alicujus conservat, auget, vel perficit; habeat oportet habitudinem aliquam ad ejus naturam. Alterum, ideam boni nequaquam intra alicujus individui fines coarctari; sed non solum omnes homines, verum etiam animantia quælibet, quin & inanimatas res omnes pervadere: nihil est enim cujus natura, vel facultates quoquo modo augeri non possint, ac perfici. At vero, quemadmodum est aliquod bonum universalissimum, quod rebus omnino omnibus convenit v. g. conservatio; ita alia, & pleraque sunt bona, quæ magis mi-

Politic.  
lib. II. c. 1.

(a) Græca ejus verba ita se habent: *Καὶ τὰ πῶς ἐκείνη ἀγαθὸν οὐκ ἔχει.*

nusve late patent; quo scilicet plura vel pauciora sunt ea, quarum naturæ, vel facultatibus conveniunt. Sic sanitas v. g. corporibus omnibus viventibus bonum commune est. Expedita intelligendi facultas est bonum commune omnibus ratione utentibus. Ex quo conficitur, ex natura alicujus *boni* cum natura rerum ad quas refertur, comparata dijudicandum esse, quænam, & quotnam suo ipsum ambitu complectatur. Eapropter quiquis rem aliquam cuiquam bonam, aut necessariam esse compererit, is eo ipso intelliget, eam ceteris quoque ejusdem naturæ corporibus bonam esse, vel necessariam; modo convenientia illa, aut necessitas non in quibusdam accidentibus peculiaribus fundetur, sed in natura ipsa omnibus communi. Et hac quidem ratione *cibum, potumque* ceteris omnibus hominibus *bonum* ac necessarium esse non ambigo, quia mihi utrunque bonum ac necessarium esse, experientia magistra, intelligo. Quia tamen quandoque contingit, convenientiam cujuslibet rei totam pendere a peculiaribus individui accidentibus; inde fit, ut non semper ceteris ejusdem speciei, aut naturæ individuis idem bonum sit: indeque consurgit trita illa divisio *Boni* in *particulare* quod uni tantum, vel paucis convenit; in & *commune*, quod omnibus ejusdem speciei, aut generis, consentaneum est. At sive in communi natura, sive in peculiaribus accidentibus convenientia boni fundetur, perspicuum est, convenientiam ipsam in objecto residere, & esse necessariam, seu non pendere ab opinione, aut voluntate, aut desiderio cujusque; atque adeo non propterea quidpiam esse bonum, quod ita putatur, aut appetitur; sed contra, propterea appeti, & desiderari, quia bonum esse aut cognoscitur, aut, tametsi sæpe falso, existimatur.

Plane igitur errat *Hobbesus*, dum *bonum* ex cujusque desiderio, ac voluntate definit, ut hac ratione dissidiorum, & mutui inter homines belli generalem, perpetuamque esse causam facilius persuadeat. Quo quidem dogmate vix quidquam fingi potest perniciosius: siquidem & naturam boni, malique tollit, & cupiditates fovet improborum, qui sese semper bonum sectari dubitare non poterunt, si semel bonum ex cujusque cupiditatibus definiatur. Errorem tamen adeo absurdum pluribus in locis diserte tradit hic Auctor. Quanquam  
alibi,

De Hom.  
cap. XI.  
§. 4.

alibi ipsa, ut puto, rei claritate cogente, rectius loquatur. *Omnibus rebus (inquit,) quæ appetuntur, QUATENUS APPE-  
TUNTUR, nomen commune est bonum: & rebus quas fugimus malum. Sed cum alii alia appetant, & fugiant, necesse est multa esse, quæ aliquibus bona, aliquibus mala sunt. Ut quod nobis bonum, hostibus malum. Sunt ergo bonum, & malum appetentibus, & fugientibus correlativa. Quasi vero & cibi nonnulli ei qui maxime eos appetit, mali esse non possint, noxiique; & phararmacum ægroto, amentique, etsi illud vehementer refugiat, salubre, adeoque bonum esse non possit. Quid absurdius quam adeo fallaci regula bonum, malumque definire?*

De Cive  
Cap. XIV.  
§. 15.

At nil melius hac de re alio in loco loquitur ipse. *Ea est, ait, natura hominis ut unusquisque quod sibi cupit fieri, bonum; quod fugit, malum vocat. Itaque diversitate affectuum contingit, ut quod alter bonum, alter malum, & idem homo, quod nunc bonum, mox malum, & eandem rem in seipso bonam, in alio malam esse dicat. Bonum enim, & malum delectatione, & molestia nostra (vel ea quæ nunc est, vel quæ expectatur) omnes æstimamus. Ita quidem res se habet, inquit ego, si bonum malumque brutorum more æstimemus omnes. Bruta enim, quippe quæ solo feruntur impetu naturæ, non nisi delectatione, ac molestia quibus unice trahuntur, bonum, malumque metiri possunt. At homines alia ad bonum, malumque æstimandum, dijudicandumque regula donati sunt, nempe ratione; qua, quidquid fit de Hobbesio, ejusque similibus, aliquos saltem vel interdum uti, non absque gravi in humanitatem omnem injuriæ inficiari quis potest. Omnes vero, semperque in bono maloque dijudicando ea uti debere, tam est exploratum, quam certa res est, *Rationem præcipuam esse hominis partem, eaque reliquis omnibus animantibus præstare. Hac si utamur regula, sapissime comperiemus, ea, quæ molestiam creant, reipsa esse bona nobis; contra vero quandoque mala, quæ pariunt voluptatem: illa enim nos facultatesque nostras aut conservant, aut perficiunt; hæc vero labefactant multoties, & perdunt. Quod si plerique reipsa bonum malumque oblectatione æstimant & molestia; non ita se gerunt, neque id faciunt, quod ea hominis natura sit, ut vult *Hobbesius*; sed quia vale dicto ratio-**

ni,

sti, qua homines sumus, affectibus, & passionibus, brutorum instar, sese abripi patiuntur. At solemne est Hobbesio, naturæ nomine affectus, passionesque brutis etiam communes nuncupare: quod tum ex innumeris ejus locis constat, tum ipse verbis satis apertis declarat cum ait, *Ad quas (societatis delicias) natura, hoc est ab affectibus omni animanti insitis, ferimur.*

De Cive  
Cap. II.  
§. 2.

At nihilne ergo Hobbesius in hominis natura reperit, præter affectus omni animanti insitos? Et si quid aliud in hominis natura agnoscit, cur ad illud minime respicit, quum ad hominis naturam quidpiam spectare pronunciat? Et cur id quod homines pravis affectibus abrepti efficiunt, in naturam ipsam hominis refundit? Profecto, si humanam naturam data opera calumniari, aggressus esset hic Philosophus, non alia potuisset ratione se gerere; & si ipsi propositum esset, unumquemque ad suos sectandos, implendosque affectus, atque passiones, vehementius incitare; id melius perficere non potuisset, quam eos venerando *humane natura* nomine cohonestare. Verum quidquid molitus sit ipse, quicumque sapiunt, ratum semper habebunt, *bonum, malumque*, non affectibus, sed ratione, non oblectatione, aut molestia, sed effectibus vere utilibus aut noxiis; non demum vulgari opinione vel sensu, sed rerum natura bene perpensa, dijudicanda esse, ac dimetienda.

Error Hobbesii, alter circa naturam boni, malique non minus reliquis absurdus, ac perniciosus est. Ait enim, voluntatis objectum non ultra illud extendi, quod quisque sibi ipse bonum, arbitratur; adeo ut voluntas nequaquam possit aliud ultra proprium appetentis bonum appetere, aut curare: *in omni societate*, inquit, *queritur voluntatis objectum, hoc est quod videtur unicuique congreredientium bonum sibi*; subdit vero paulo post: *quidquid fit voluntario, propter bonum aliquod fit Volentis*. Et hinc infert: *unumquemque BONUM SIBI naturaliter, iustum propter pacem tantum, & per accidens querere*: ut sexcenta alia similia ejus loca præteream. Absurdissimus hic error tum rationi, tum experientiae adversatur. Experientiae quidem: nam licet plurimi ex vulgaribus præsertim hominibus ita sint comparati, ut nihil propemodum, nisi quod sibi commodum est, appetere, & persequi videantur; tamen alii quoque magis ge-

De Cive  
Cap I. §. 2.  
Ib. Cap. 2.  
§. 8.  
Cap. III.  
§. 21.

nero-



æroſa præſtantique ſunt indole, quibus aliorum etiam & præſertim commune Civitatis, immo totius humani generis bonum curæ eſt quammaxime, illudque pro virili curant, promoventque. Hoc in primis videre eſt in bonis Principibus, ſapientibusque legiſlatoribus, qui quas ferunt, legibus luculentiffime oſtendunt, nihil ſibi magis cordi eſſe, quam commune bonum, publicamque utilitatem, felicitatemque. Neque vero ego arbitror, Hobbeſium adeo Imperantibus, quibus ceteroqui nimium in aliis deſert, inſenſum eſſe velle, ut illorum neminem bono hoc animo præditum aut nunc eſſe, aut aliquando extitiſſe contendat, velitque omnes omnino ipſorum leges injuſtas eſſe, & malas: ſi nanque vel aliquam juſtam eſſe fateatur, & bonam; *cum lex bona*, ipſo docente, non ſit *nifi quæ ad ſalutem populi neceſſaria eſt, tametſi ſummo Imperanti utilis ſit*; illud etiam admittat oportet, Imperantes aliquos eſſe, qui legibus ſuis populi ſalutem ſeu bonum commune intenderint; adeoque non tantum bonum noſtri proprium, ſed etiam bonum aliorum eſſe poſſe voluntatis noſtræ objectum.

Leviath.  
Cap. XXX.

Jam vero ſi a ſummis Imperantibus & Legiſlatoribus, ad alia hominum genera deſcendamus, rem eandem frequenti experientia comprobata facillime comperiemus. Nam ut eos nunc præteream, qui quamvis privati, bonum tamen commune, publicumque & ſincere deſiderant, & quoad poſſunt, opere promovent (quorum aliquos, & extitiſſe, & eſſe, fruſtra, & injuria negaret Hobbeſius; licet fateamur, non adeo multos eſſe, ut opporſeret) quid dicendum de amicis erga amicos, de ſponſis erga ſponſos, de parentibus erga filios, & viciffim? An non iſti omnes sæpe ſaltem ſin ſemper, iis quos caros habent, & corde bene cupiunt, & opere bene faciunt, quin exinde ullum intendant proprium commodum, ullamve delectationem, niſi quam ipſis parit conſcientia benefaciendi iis quos diligunt, quorumque felicitas tam ipſis cordi eſt, quam ſui ipſorum propria: quamobrem ipſum bonum amici, ſponſæ, filiorum, aut parentum gratiſſimum eſt ipſorum voluntatis objectum. Idem prorfus dicendum de iis qui vere grati ſunt erga benefactores; idemque de aliis quotquot humana, & benigna indole ſunt; qui neque interdum

dum propriis absterrentur incommodis, quominus aliis, qui suo indigent auxilio, manum porrigant, operamque suam impendant: ipsa scilicet natura illos innato compassionis affectu erga egentes vel male habentes ad id impellit. Hinc si quis iter faciens ignotum aliquem, a quo nihil sibi timendum sit, obviam habeat v. g. puerum, eum amanter salutatur, ac bene precatur; & si in foveam casu lapsum animadvertat, occurrat, auxiliatur, extrahit, erigitque: si secus fecerit, hoc quicumque noverit, eum, quin & ipse se ut inhumanum condemnabit. At quodnam quæso hoc in casu sui commodum respicere poterit homo ille, vel quam oblectatione sua ad id faciendum permoveri? Res ergo est experientia ipsa constantissime comprobata, humanæ voluntatis objectum non esse tantum proprium appetentis bonum.

Ratio vero id ipsum suadet, si imprimis, id de quo nemo prudens ambigere possit, ratum habeatur, non affectibus, & passionibus, sed ratione ipsa *Bonum*, ut diximus, æstimandum esse; & bonum qualecunque esse voluntatis objectum; adeoque eoque amorem nostrum extendi posse, quo ipsamet boni ratio pertingit. Comperta vero res est, Bonum eo quod sit in alio, non desinere esse *bonum*; illud igitur velle, & desiderare nostra voluntas potest. Quod adversus argumentum istud objicitur, illud est, quod cum bonum ad genus relativum pertineat, hæc relatio ad appetentem debere pertinere videatur; secus, quoad ipsum, boni ratio destrueretur. Quid enim, inquiet quispiam, refert, in se, aut alteri bonum quidpiam esse, si bonum non fuerit respectu illius, cujus ad ipsum volendum excitanda sit voluntas? Si nanque illud unum sufficit, jam bonum etiam inimici ab inimico amari posset, atque deberet; quia tametsi huic noxium sit, adeoque malum; alteri tamen utile est, & bonum. Verum (ut nihil modo de inimico dicamus, cujus quoque bonum appetere quis potest, tametsi non ut sibi malum) recta ratio in uniuscujusque bono satis relationis aut convenientiæ ad unumquemque ostendit, ut uniuscujusque voluntas illud velle queat, & quadantenus debeat. Nam primo, Ratio cognoscit bonum totius esse bonum cujusque partis; & cujuslibet partis bonum esse item bonum totius: sicut enim totum complectitur omnes partes,

ita partes omnes totum conflant, perficiuntque: ex quo consequitur, etiam bonum cujusque partis æstimari posse bonum alterius, sin alia de causa, saltem quia partis cujusque bonum est bonum quoque totius, in quo omnes continentur partes. Hac igitur primum ratione potest quis velle bonum alterius, quia bonum ipsius, ut est individuum humanæ naturæ, est bonum speciei, seu totius humani generis, quo & ipse continetur: qua ratione quodcumque nostri corporis membrum, si sensu præditum esset, desideraret utique sanitatem cujuslibet alterius membri; quia ea sanitas est bonum totius corporis, cujus ipsum quoque membrum est; & idcirco est quoque bonum suum. Ex quo clare apparet, quomodo voluntas, si rationem sequatur ducem, tum bonum totius humani generis, tum hominis alterius cujuscunque velle possit: nam quisque tam bonum commune, quam cujusque alterius bonum tanquam bonum proprium, seu in quo sui bonum quodammodo involvitur, considerare potest: & hac ratione de ipso, ut de proprio gaudere.

Generalissimæ huic rationi peculiare aliz plerunque accedunt, & quidem eo validiores, quo illud totum, quod est humana societas, intra terminos angustiores concluditur. Nam præter immensam totius humani generis societatem, datur primo *politica* societas, quæ arctiori unius civitatis vinculo, certam hominum multitudinem mutuo devincit; adeoque potiore suppeditat rationem, cur bonum cujusque civis, & multo magis bonum commune civitatis, ut bonum proprium a quolibet cive haberi possit, ac debeat. Arctiores adhuc, adeoque ad id quod intendimus, validiores sunt societates familiarum, omniumque consanguineorum & affinium, in quibus sanguinis communio, vel cognationis vinculum, aliæve mutue relationes bonum unius aliis quodammodo commune efficiunt; bonumque toti societati commune proprium faciunt esse cujuslibet ejus membri. Inter omnes autem societates, quemadmodum nulla *præstantior, ac firmior*, ut ait Tullius, *ita nulla est ad mutuam amorem fovendum potentior, quam cum Viri boni moribus similes sunt familiaritate conjuncti.... Nihil enim est amabilius nec copulativius quam morum similitudo bonorum. In quibus enim eadem studia sunt, eademque voluntates; in his fit, ut æque quis-*

Lib. I. de  
Offic. cap.  
XVII.

quisque altero delectetur, ac seipso; efficiturque quod Pythagoras vult in amicitia, ut unus fiat ex pluribus. Quæ cum ita sint, quis assentiatur Hobbesio asserenti, integrum voluntatis objectum esse ipsius appetentis bonum? itemque neganti, quenquam posse bonum aut commune aut alterius cujusque reipsa desiderare, ac velle? Quod si Hobbesianus quispiam reponat, hoc ipsum conficere objectum voluntatis esse bonum appetentis proprium: quia si bonum commune, vel cujusquam alterius appetitur, non nisi quatenus ipsius appetentis quodammodo proprium est, appetitur; respondeo, eum immo verissime commune bonum, bonumque alterius desiderare, ac velle, quum ipsum illius bonum ut proprium habeat, & velit, deque eo, ut de proprio bono oblectetur. Neque enim in eo, quod Patriæ, aut civi particulari, aut familiari, aut amico optamus, omnem ad nos relationem, seu convenientiam removendam volumus; alioquin amor ille irrationalis esset, vel potius impossibilis (hujusmodi nanque bonum omnem, ad nos quod attinet, boni relationem amitteret); sed illud duntaxat contendimus, voluntatem nullatenus arctari posse, aut debere ad volendum bonum solum appetenti proprium, seu illi soli commodum, & utile; sed item posse aliorum bonum, ut proprium diligere, seu velle bonum aliis, etiam (quod sane est amare alios) absque ullo proprii commodi aut utilitatis intuitu; modo adsit, quæ ceteroqui nusquam deest, ratio aliqua (ut minimum, naturæ communio) ob quam alterius bonum, ut bonum nostrum haberi, seu considerari queat. Qui hoc admittere renuit, dignus profecto est, qui ex hominum censu obliteretur: præsertim cum sese quoque minus amare ostendat, qui eos non amat, qui vel sanguinis cognatione, vel morum similitudine, vel patriæ vinculo, vel demum communionem naturæ unum quodammodo cum ipso sunt, &, ut ita dicam, *alter ipse*: quod quidem quanquam de amico speciatim dictum est, sua tamen proportionem de omni qui dictarum rationum aliqua alteri conjunctus est, haud incongrue dici potest. (a)

His

(a) Huc facit præclara illa S. Thomæ doctrina, qua rationem reddit, cur similitudo sit causa amoris. Ex hoc, (inquit 1. 2. q. 27. a. 3.) quod aliqui duo sunt similes, quasi habentes unam formam, sunt quodammodo unum in forma illa: sunt

De Off.  
lib. I. cap.  
VII. n. 22.

His duæ aliæ rationes accedunt, quæ aliquo modo etiam experientia ipsa nituntur. Nam primo manifestum est, homines iis facultatibus ornatos esse a natura, quibus sese mutuo juvare possint. Quod præ oculis habuisse videntur Stoici, quorum ea erat apud Tulum sententia. *Quæ in terris gignuntur, ad usum hominum omnia creari: homines autem hominum causa esse generatos, ut ipsi inter se aliis aliis prodesse possent.* At vero hujusmodi facultate homines incassum natura donasset, nisi quisque bonum alteri desiderare posset, ac velle. At non tantum natura utcumque potestatem dedit hominibus, qua alii aliis profint, si velint prodesse; sed eos etiam in rem hanc velut insito pondere inclinât, incitatque: cujus profecto naturalis propensionis indicium clarissimum est eximia, & singularis illa oblectatio, quam animi præsertim nobiles, dum aliis beneficia impendunt, experiuntur: qui quidem quo pluribus se prodesse norunt, eo majore perfunduntur voluptate. (a) Quin haud scio, an quisquam adeo vili, & agresti sit animo, ut si cuiquam citra incommodum suum bene, benigneque facere possit, id lubenti animo non faciat. Quocirca haud sane bonam de se opinionem ingerit *Hobbesius*, dum sustinet, voluntatis objectum esse tantummodo bonum proprium appetentis. Quod quidem commentum ex eo etiam censendum est ab omni ratione alienum, quod nemini ante ipsum

in

cist duo homines sunt unum in specie humanitatis; & duo albi in albedine: & ideo affectus unius tendit in alterum, sicut unum sibi, & vult ei bonum sicut & sibi. Ex hac ratione probe intellecta fat clare perspicitur, non solum quomodo amor ultra bonum appetentis ferri possit, & tendere in alterum; & quomodo bonum alterius sufficientem habeat cum appetitu amanti convenientiam; quomodo etiam quisque alium omnem amare possit, eique bonum velle; sed etiam quomodo amor ipse nostri prima radix sit, ac fundamentum diligendi alios. Si enim amor procedit ex apprehensione unitatis amati ad amantem, ut loquitur S. ipse Doctor (ibidem q. 23. a. 1.) profecto eo ipso, quod nosmetipsos amamus, consequens est, ut eos omnes quos nobiscum

unum esse concipimus, ut tales diligamus: siquidem bonum illorum ratione apprehensæ unitatis concipitur ut bonum nostrum; adeoque potest esse objectum nostri affectus, amoris, ac desiderii.

(a) Hoc probe agnovit Aristoteles: unde ait (II. Polit. cap. III.) ἡ χάρις ἀγαθὴ καὶ βουδὴται δίλοις, ἢ ξένοις, ἢ ἐταίροις ἡδίστη; gratificari, & auxiliari amicis, & hospitibus; vel sodalibus suavissimum, vel juxta vetustiore versionem: benefacere, & auxiliari amicis, & extraneis est delectabilissimum. Quomodo autem benefacere alteri sit causa delectationis egregie explicat S. Th. 1. 2. q. 32. a. 6. ejus verba tametsi paullo fusiora hic referre non pigebit. Benefacere, inquit, alteri tripliciter potest esse causa delectationis. Uno modo per comparisonem ad effectum, quod

in mentem venerit, saltem non constat Philosophorum aliquem id diserte docuisse.

Postrema denique ratio, quæ ad hunc Hobbesii errorem refellendum mihi validissima videtur, hæc est. Præter bonum physicum, quod supra admittendum definivimus, aliud est *bonum rationis*, quod vulgo *morale* dicitur, atque in conformitate actionis cum ratione positum est. Porro illud quod rationi consentaneum est, bonum esse negaverit nemo, qui noverit generalem ideam boni esse convenientiam cum natura, cujus pars potissima in homine est ratio. Et reipsa quidem si edere bonum sit homini, eo quod animali ejus congruit naturæ; cur non item sit bonum id, quod rationali naturæ congruit, idest rationi? Ut igitur concludamus voluntatem nostram, cujus objectum est bonum, posse etiam bonum aliorum & commune desiderare & velle, illud unum quærendum est, an id sit rationi consentaneum. At quis hoc neget, nisi qui omni careat ratione? Quid enim rationi adeo consentaneum, quam illorum bonum desiderare ac velle, qui vel solum ea, quæ maxima & amplissima est, naturæ societate conjuncti sunt? ut nihil dicam de aliis societatibus, quæ quo arctiores sunt, eo magis consentaneum rationi reddunt amorem mutuum inter eos, qui iis societatibus continentur. Qui fulgentissimam hanc convenientiam non videt, non est cur animantibus ratione utentibus accenseatur; cum eum ipsa ratio minime permoveat. Alia in rem hanc infra dabimus, eo præsertim

*quod est bonum in altero constitutum. Et secundum hoc, in quantum bonum alterius reputamus quasi bonum nostrum propter unionem amoris, delectamur in bono, quod per nos fit aliis, præcipue amicis, sicut in bono proprio. Alio modo per comparisonem ad finem: sicut cum aliquis per hoc quod alteri benefacit, sperat consequi aliquod bonum sibiipsi, vel a Deo, vel ab homine: spes autem delectationis est causa. Tertio modo per comparisonem ad principium: & sic hoc quod est benefacere alteri potest esse delectabile per comparisonem ad triplex principium. Quorum unum est facultas benefaciendi: & secundum hoc be-*

*nefacere alteri fit delectabile; in quantum per hoc fit homini quædam imaginatio abundantis boni in seipso existentis, ex quo potest aliis communicare; & ideo homines delectantur in filiis, & operibus propriis, sicut quibus communicant proprium bonum. Aliud principium est habitus inclinans, secundum quem benefacere fit alicui connaturale. Unde liberales delectabiliter dant aliis. Tertium principium est motivum: puta cum aliquis movetur ab aliquo, quem diligit ad benefaciendum alicui: omnia enim, quæ facimus vel patimur propter amicum, delectabilia sunt; quia amor præcipua causa delectationis est.*

sertim loco, ubi virtutem per sese ipsam expetibilem, & expetendam demonstrabimus.

Interim vero ex iis quæ hucusque delibavimus, (si quidem, ut putamus, satis firmiter constitutum est, integrum voluntatis objectum non esse bonum proprium appetentis) omnino conficitur, toto ostio illos a veritate aberrare, qui contendunt nihil nos agere posse, nisi affectu aliquo *spei*, aut *timoris* moveamur; vel nisi *voluptate*, aut *dolore*, oblectatione aut molestia excitemur; vel demum nisi nobis proprium aliquod commodum, vel utilitatem consequendam proponamus. Si enim ut pluribus demonstravimus, possumus aliorum etiam bonum, felicitatemque appetere & velle; & si velle possumus quidquid bonum est, & idcirco etiam bonum rationis, seu quidquid rationi consentaneum est, nempe bonum *morale*, sive honestatem; profecto unicum agendi incitamentum esse non potest vel solus affectus *spei*, & *timoris*, vel oblectationis molestiæque sensus, vel demum proprii duntaxat commodi, utilitatisque intuitus: quidquid enim velle possumus, ob eandem causam qua illud volumus, possumus quoque illius affectionem opere ipso nobis procurare; & quamlibet actionem, quæ bonum rationis continet, ob illud ipsum rationis bonum exercere. Si dicas hoc ipsum rationis bonum nos persequi non posse, nisi aliqua oblectatione, qua illud nobis præ suo contrario placeat, ad idem persequendum incitemur: respondeo, si oblectationis, vel voluptatis nomine simplex animi complacentia, cujusmodi ex ipsa rationis approbatione fluere potest, intelligatur; haud ægre essentiar, nos non nisi ob voluptatis & oblectationis incitamentum quidpiam agere posse, aut velle (a) atque in hoc ipso libertatis nostræ vel maxime prærogativa consistit. Quod igitur ipse admittere renuo, improboque, est, nos, quod non pauci asserunt, nihil agere, aut velle, nisi quodam sensibilis aut certe indeliberatæ voluptatis impulsu ad id agendum feramur: quo quidem dogmate nihil potest esse absurdius; clarum est enim quid inde sequatur, nempe fore ut unusquisque voluptati prævalenti sese permittat; quod quidem inter homi-

nes

(a) Hanc in rem plura infra dicentur lib. VII. cap. VI.

nes plerunq̄ue contingit : at aliud est quod fit , aliud quod fieri debeat. Ceterum quod nos diximus probe tenendum est ; nanque contrarius error plurium pravorum dogmatum in theoria , plurimorumque scelerum in praxi fons est , & origo.

C A P U T VII.

*Pufendorfius nimis parce pro scopo sibi proposito humanam naturam considerat. Thomafius vero vel ea non perpendit, qua potissimum consideranda forent, vel in iis, qua perpendit plerunq̄ue a veritate recedit. Ab intellectu voluntatem dirigi contra ipsum defenditur: & quomodo id praestet, explicatur.*

**J**US naturale ex humana natura repetendum esse, adeoque ratione ad ipsum habita, esse accurate considerandam, minime latuit *Pufendorfium*. Hinc non potest non probari, dum scribit: *Nobis nulla via propior videtur, & magis adposita ad investigandum jus naturale, quam ipsam hominis naturam, conditionemque, & inclinationes accuratius contemplari.* At displicet ratio, quam in hujusce rei confirmationem, paucis interjectis, subjicit: *Sive enim, inquit, ad promovendam ipsius felicitatem, sive ad coercendam ejusdem malitiam in proprium exitium erupturam, lex illa (jus naturæ) homini est imposta; non felicius addiscetur quam perspecto, quo ipse subsidio, quo freno opus habeat.* Nam his satis declarat, se in ea esse sententia, jus naturæ solius utilitatis causa esse constitutum; nempe vel ut promoveat hujus vitæ felicitatem, vel ut avertat ejus exitium: quam sententiam esse absurdam, inferius demonstrabimus. Displicet quoque secundo, quod post allata verba subdit: *Etsi in ea consideratione, humanæ naturæ, necessario etiam ad alia, quæ extra hominem sunt, reflexio sit faciendæ: displicet, inquam, tum quia negare videtur, ex sola humanæ naturæ consideratione jus naturæ esse repetendum; tum quia illa alia non exprimit, ad quæ reflexio necessario sit faciendæ: quæ sane vaga & generalis loquendi ratio philosophum minime decet; quippe quæ hominem prodit, cui non satis exploratum sit id, de quo verba facit: quumque demum addat; ac imprimis ad ea, quæ ad commodum*  
*vel*

Lib. II.  
 Cap. 3.  
 §. 14.



vel incommodum aliquod eidem conciliandum apta sunt, rursus indicat, jure naturali potissimum utilitatem spectari, quod est absurdum. Sed illud fortasse absurdus, quod quum humanam naturam accuratius in rem hanc contemplandam fateatur, eam tamen negligentissime, aut certe satis inepte consideret: reperit enim in ea ferme nihil, præter ea, quæ homini cum ceteris animantibus communia sunt. Sunt vero, ut ab ipso exhibentur compendio descripta, 1. hominem esse animal sui conservandi studiosissimum: 2. per se egenum, ac sine sui similium auxilio servari ineptum: 3. ad mutua commoda promovendum maxime idoneum: 4. sæpe tamen malitiosum, petulans, & facile irritabile, ac ad noxam inferendam paratum ac validum. Hæccine est vero accuratior humanæ naturæ contemplatio? Nihil ergo in ea invenit Pufendorfius, quo homo referatur ad Deum? Nihil ne, quo homo ceteris animantibus antecellat? Nullamne Rationis, qua homines sumus, rationem sibi in jure naturali habendam putat vir philosophus? Verum enimvero Pufendorfius non ex accuratiore, ut videri vult, humanæ naturæ contemplatione legem naturalem sibi explicandam assumit; sed quum jam socialitatem velut primariam naturæ legem a Grotio, aliisque, nullo fortasse inito examine, accepisset; ea postmodum investigavit in homine, quæ ad eam utcunque statuminandam sibi viderentur magis idonea. Sic scilicet philosophatur ille. Sed quam male hoc ipsum ei cesserit, infra suo loco videbimus. Inepte ergo, ne quid gravius dicam, & nimis parce pro scopo sibi proposito, humanam naturam consideravit Pufendorfius.

Anne vero feliciter hac ipsa in re versatus est Thomasius? non quidem, ni fallor ipse. Nam primo quæstiones summi momenti, cujusmodi sunt de spiritualitate, & immortalitate animæ, non secus ac Pufendorfius, penitus prætermittit. Quin minus recte sentire videtur de animæ immaterialitate: nam Animæ potentiam, quæ est voluntas, definit esse conatum cordis: quo eam differre asserit a conatu, qui sentitur in aliis membris, ut conatus ejiciendi excrementa, conatus in ulcere. Præclara sane & summopere festiva definitio spiritualis animæ facultatis! Subdit tamen, hanc non esse sufficientem definitionem volun-

Fund. I.N.  
Cap. I.  
§.XXXIV.

§.XXXV.

voluntatis: quia *talem conatum in corde suo etiam bestia sentiunt, quæ tamen voluntatem non habent.* Ad voluntatem igitur recte definiendam illud præterea addendum docet, ut *conjunctus sit ille conatus cum cogitatione intellectus.* Verum quum *voluntas non sit ipsa cogitatio*, ut ille fatetur; jam exploratum est, voluntatem totam ex ejus mente in conatu cordis positam esse: quo quid absurdius? Quemadmodum etiam absurdum est, quod addit, voluntatem humanam eatenus solummodo ab appetitu bestiarum differre, quod hic adjunctam non habeat *cogitationem intellectus*: ex quo concludit, quod si *concupiscentia*, seu conatus cordis consideretur absque ordine ad *potentiam cogitandi*, dicitur *appetitus sensitivus*, quo nempe etiam prædita sunt bruta. Pulcherrima sane notio voluntatis humanæ! Hinc colligit vero, *Voluntatem semper movere intellectum.* Nam *voluntas*, ait, *quatenus ab appetitu sensitivo differt, nihil aliud est, quam appetitus conjunctus cum cogitatione, per dicta.* Quo sibi plane contradicere videtur: nam si voluntas in se complectitur cogitationem, ut dici voluntas possit; supponit utique intellectum jam motum: non ergo eum movet. Quod si eum movet, quatenus est *conatus cordis*; igitur appetitus sensitivus is est, qui movet intellectum, non voluntas. Putas ne, novisse hoc loco *Thomasium*, quid affirmaret, quidve negaret? Pergit ille ajens, *voluntatem, seu appetitum hominis moveri a potentiis rerum extra hominem*, nempe, ut puto, *ab objectis.* Valde, subdit, *falsum est commune dictærium, quod voluntas non possit cogi.* Sic scilicet nullo negotio definit ille quæstionem, circa quam alii multum laborant. Cur vero effatum istud vocet *dictærium*, idest *dictum falsum & acutum*, seu *mordax*, non est facile divinare, nisi forte ejus vocis significationem & valorem ipse ignorarit. Illud vero plane mirandum quod subdit, hujusce dicti falsitatem experientia ipsa constare: *Per virtutes invisibiles* (verba ejus sunt) *potentiarum externarum, concupiscentias hominum, adeoque voluntatem* (hæc nimirum duo perperam & inepte pro eodem habet) *vel reprimi vel irritari, idest vel impediri vel ad agendum impelli, quotidiana docet experientia.* At eadem experientia docet, voluntatem sæpenumero, ratione duce, resistere concupiscentiæ. Hinc absurde *Thomasius* voluntatem, quæ facultas est

est penitus spiritualis, minime secernit a concupiscentia, seu appetitu inferiore, qui ab objectis exterioribus necessario movetur. Et quemadmodum voluntatem prorsus subjectam facit potentiis rerum externarum; ita & intellectum in affirmatione boni & mali, quod nos afficit, semper impulsui voluntatis subesse, contendit: tantum abest (subdit) ut voluntas in appetendo bono, vel fugiendo malo dirigatur ab intellectu.

Quæ dum ait Thomafius, satis ostendit, sese communem de modo, quo intellectus voluntatem dirigit, sententiam minus recte percepisse: quam idcirco abs re non fuerit in gratiam tyronum compendio explicare. Quum itaque vulgo dicitur, ab intellectu voluntatem dirigi in prosecutione boni & fuga mali, id non ita intelligendum est, ac si intellectus nutu imperioque suo determinet, præscribatque objectum, in quod ferri voluntas debeat; quum manifestum sit, eam suapte natura in bonum ferri, malumque aversari: sed ita, ut primo intellectus ostendat voluntati qua in re insit ea boni ratio, quam ipsa appetit. Secundo, modum manifestet, mediumque, quo illud assequi ipsa possit. Tertio, invicem conferat varia bonorum genera, illudque patefaciat, in quod ut tendat, magis expedit voluntati. Quarto, licet bonum sensibile voluntas, seu potius appetitus, se sola, seu propria experientia valeat cognoscere; bonum tamen morale, quin & utile unice ab intellectu, seu ratione detegitur, ac voluntati proponitur.

Voluntas ex. gr. appetit ciborum suavitatem: illa tamen non potest ea frui, nisi ei intellectus indigitet proponatque cibos, qui suaviores sint, & gustui accommodatiores. 2. quum voluntas quidpiam amat tanquam finem, modum ei intellectus ostendit, mediumque, quo ipsum obtineat. Amat ex. gr. voluntas proprii individui conservationem, & consequenter ea omnia quæ eidem conservando conducunt; hæc ei porro aperit intellectus: scilicet finem appetere proprium voluntatis est; ad ejus assecutionem dirigere spectat ad intellectum. Sic voluntas amat, & quidem necessario propriam felicitatem; at intellectus ostendit, ubinam ea quærenda, & quæ ad eam consequendam utilia sint, vel necessaria. 3. Voluntas amat sæpenumero plura eaque diversa bona, inter quæ ea quoque

que non raro, quæ postmodum nocitura sunt. Tunc vero munus est intellectus, ea varia bona mutuo & ad varias voluntatis affectiones comparare, innocua a noxiis secerne- re, nocumenta prævidere; indeque ea sub varia ratione vo- luntati proponere, sicque eam de bono præferendo instruere; atque etiam affectiones voluntati contrarias quadantenus, seu superiore aliqua excitata affectione, comprimere: quæ re exem- plo clarior evadet. Amat ex. gr. voluntas cibi, potusque oblectamenta, amat etiam sanitatem corporis, laborem refu- git; sed amat quoque propriam, & quidem necessario felici- tatem. Itaque ad intellectum pertinet 1. varia ciborum ge- nera invicem comparare, & innocuos a noxiis discernere: & hos quidem ut malos, ut bonos illos voluntati proponere: quod quidem facile præstabit, si cibos non ad unam quæ vo- luntati inest, inclinationem ad oblectamenta; verum etiam ad ejusdem amorem sanitatis comparabit: sic enim cibos, qui uno inspecto voluptatis illicio, boni cense- ri valeant, comparatos ad sanitatem, quam lædunt, malos utique judicabit, & ut noxios, malosque voluntati proponet: quo plane reprimet præviam ejusdem ad hujusmodi cibos propensionem, seu voluptatis amorem. Pari arte laborem ut bonum intellectus voluntati offeret, eo quod veræ obtinendæ felicitati, quam voluntas non amare non potest, conducit. At vero præcipue intellectus, seu ratio patefacit bonum *morale*, illudque vo- luntati persequendum proponit. Dixi *præcipue*: nam quum alia bona, ac præsertim sensibilia, experientia sensuum perci- pere possit, indeque ad eorum appetitionem incitari; bonum morale ab una ratione cognosci potest ac proponi: licet ad- mittenda quoque sit in voluntate ipsa aliqua ad ipsum incli- natio, ac veluti coaptatio. Sed quum de bono morali quæ- stio sit, ad solam rationem pertinet illud dijudicare. His fer- me terminis directio illa continetur, quam juxta communem sententiam voluntati præstat intellectus: quæ sane omnia & cum recto sensu, & cum experientia apprime conveniunt. Hinc quod ait *Thomasius*, intellectum in *affirmatione boni vel mali, quod nos afficit, semper impulsui voluntatis subesse, falsum est, si velit, voluntatem semper determinate impellere intel-*

lectum ad judicandum, hoc esse bonum, illudve malum; alioqui neque consultationi relinqueretur locus, neque deliberationi; neque intellectus ullo indigeret rationis usu ad judicandum de bono, ac malo: & præterea voluntas extra objecti sui sphaeram extenderet se; eo quod intellectum determinaret ad ferendum de veritate & falsitate judicium: in quo intellectus, cum illud sit juris sui, ut ita loquar, *privativi*, a voluntate saltem per se, pendere non potest: quemadmodum enim *bonum* est voluntatis objectum, ita *verum* objectum est intellectus. Ea propter intellectus de bono, prout verum est, ex se & ex propriis suis principiis judicat; quemadmodum voluntas verum, prout est bonum, seu bonum verum per se respicit: at ultra bonum sese ipsa extendere non potest. Si vero *Thomasius* iis verbis velit tantummodo, voluntatem primo applicare intellectum ad considerandum, inquirendumque, quid tunc sit ei bonum vel malum; intellectum vero sic impulsam rem comparare, quæ in consultationem venit, tum cum principiis sibi propriis, tum cum variis voluntatis ipsius affectibus & dispositionibus; hoc quidem verum est: constat enim intellectum *quoad exercitium*, ut ajunt, a voluntate pendere. Sed hac etiam ratione intellectus dirigit voluntatem, non quidem tanquam dominus, vel ultroneus præceptor; sed tanquam famulus, qui jussus cum face præcedere, domino suo monstrat viam, per quam ille incedere debeat. Exercitium ergo considerationis & perquisitionis hoc in casu acceptum referri voluntati debet impellenti, applicantique; at judicium de bonitate, deque malitia rei intellectus ex suo penu depromit; neque in illud dominium habet voluntas. Dixi *judicium de rei bonitate vel malitia*: nam aliud vulgo admittitur judicium in intellectu de eo, quod hic & nunc agendum est, ad quod proxime sequitur actio, vel electio voluntatis, cumque eo necessario connectitur; quare & *practicum* in scholis appellatur. Istud profecto, si adsit, imperari a voluntate, quin & ejus subsequi determinationem, communis fert opinio. *Si adsit*, inquam; nam vel non semper adest, vel solum in decreto voluntatis implicitum est, ac inclusum: saltem ut expresse adsit, necessarium quibusdam non videtur: quod non vident,

cur

cur voluntas, accepto intellectus judicio de rei propositæ malitia vel bonitate, non possit sese pro sua libertate determinare, ut libet ipsi, quin aliud judicium intellectus expectet, & quin ejus ullo modo indigeat. Quod igitur exprimitur judicium intellectus ceu ex præmissis quibusdam illatum, sic: *ergo hoc est faciendum*, non aliud videtur, nisi ipsa determinatio seu electio voluntatis, quæ ea propositione enunciatur velut decretum, ac judicium illatum; quia voluntas vi propositorum momentorum se determinat. At perinde est sive dicamus, nullum ulterius desiderari intellectus judicium, sed solum subsequi voluntatis actum; sive hujusmodi etiam immisceri judicium: certum est siquidem illud obsequi voluntatis imperio; non ita vero illud aliud judicium, quod proprium est intellectus, ex suis principiis, aliorumque collatione ipsum colligentis. Quo fit, ut quandoque contra illud ad oppositam partem pro suo arbitrio se determinet voluntas: quoties enim contingit, voluntatem sese ad agendum determinare cum judicio seu conscientia male agendi? Passionibus siquidem & affectibus plecta, eis obsequi potius vult, quam intellectui, seu rationi, id quod revera ei expediret, monstranti, atque dictanti, juxta illud tritissimum: *Video meliora, præboque; deteriora sequor.*

At licet dixerim, judicium de rei malitia & bonitate juris esse *privativi* intellectus, quatenus ex proprio ratiocinio in ipsum prodit; non negaverim tamen id, quod jam vulgo observatum est, & experientia constat, voluntatem multum conferre posse ejusdem rectitudini, vel eidem obesse. Quam enim quoad exercitium, ut innui, is pendeat a voluntate; ab eadem quoque pendeat necesse est quoad magis minusque attentam, pacatamque rei objectæ considerationem, & quoad meditationem earum rationum, quæ uni vel alteri parti faveant: quo fit, ut dum voluntati obsequens in consideratione objecti minus attente defigitur, ac dum rationibus inclinationi voluntatis faventibus explorandis impensius vacat, ac ferme unice; rapiatur in transversum, atque in falsum judicium voluntati seu affectibus favens, identidem inducatur. Et hic est plane fatalis ille tot immanium errorum fons circa Religionem, moresque: hinc illa obfirmatio

&amp;

& pervicacia hæreticorum, infidelium, atheorum in præconcep-  
tis erroribus: quum enim rationes veritati faventes aut nul-  
lo prorsus modo, aut non, ut par esset, considerent, perpen-  
dantve; quid mirum, si ipsam non deprehendant: nam ne-  
que solis lucem vident qui oculos claudunt, vel alio con-  
vertunt, aut fumo vel pulvere opletos habent. Hinc tamen  
nemo jure negaverit, ab intellectu voluntatem dirigi posse, at-  
que debere, nisi quis æque negare voluerit; quempiam esse  
non posse ducem viæ, quia non potest oculis clausis vel obte-  
ctis eam monstrare.

Videamus tamen quam ille adferat rationem ad hujusce-  
modi directionem intellectus improbandam. *Non enim, in-  
quit, quia aliquid bonum videtur intellectui, id appetit; sed ideo,  
quia voluntas quid appetit, id bonum videtur intellectui.... siqui-  
dem quod voluntati gratum est, id intellectus non potest aliter sensu  
percipere, atque sub imagine grati; & quod non gratum est, sub ima-  
gine non grati. Quod vero ut gratum sentitur, sentitur ut bonum; quod  
nongratum, sentitur ut malum.* Immo, inquit ego primo, quia  
aliquid bonum videtur intellectui, seu quia apprehenditur ut bo-  
num, ideo voluntas illud appetit; alioqui ferri illa posset in  
bonum incognitum, vel non apprehensum ut bonum, quod ne-  
mo hucusque, quem sciam, dixit. Potest quidem voluntas bono  
frui præsentem absque ulla apprehensione ex parte intellectus, quia  
illud ut præsens reipsa intime sentit; at ne concipi quidem potest,  
quomodo bonum absens possit appetere, nisi prius apprehen-  
datur seu ab intellectu, seu a facultate imaginatrice ut bo-  
num. Falsum est igitur quod subdit *Thomasius: sed ideo quia  
voluntas quid appetit, id bonum videtur intellectui*: nam, ut in-  
nui, apprehensio bonitatis appetitionem præcedat, oportet.  
Quum autem addit: *siquidem quod voluntati gratum est, id intel-  
lectus non potest aliter sensu percipere, atque sub imagine grati;*  
quis eum intelligat? Quid sibi vult hoc quod ait, intellectum  
*sensu percipere?* An non secernit intellectum a sensu? An sen-  
sum esse actum intellectus ponit? An non aliam in homine  
cognoscitivam facultatem agnoscit, nisi sensum? Nihil ego in-  
telli-

(a) Duplicem intellectui actum tri- to, intelligere, & sentire. Sic enim ait  
buit *Thomasius: meditari*, seu, ut pu- s. XLIX. *intellectus agere dicitur quando  
impel-*

telligo; sed vereor, an vel ipse sese intelligat (\*). Interim illud exploratum videtur, eum hic loqui de bono sensibili, quod sensu percipitur (& quis scit, an aliud ipse bonorum genus agnoverit?): sed de eo etiam perperam dicitur, ideo *sensu percipi* ut gratum, quia gratum est voluntati; quum potius ideo gratum sit voluntati, quia ut gratum percipitur a sensu, seu quia sensum oblectat. Absurde etiam loquitur, quum ait, quidpiam sensu percipi *sub imagine grati*: nam sensus non percipit *sub imagine*, sed intima sensatione, quæ nec imagine opus habet, nec potest imagine repræsentari. Præterea, non quidquid gratum est voluntati, percipitur sensu; nisi asserere velimus, nihil esse posse voluntati gratum, nisi bona sensibilia; quod est absurdum. Et reipsa quidem *bonitas* & multo altius attollitur, & multo largius diffunditur, quam ut sensu semper percipi possit: ex gr. bonitas medicinæ procul dubio ab intellectu cognoscitur; sensu vero nullo modo percipitur: nam si is consulatur, amara judicabitur ac molesta; adeoque hac ratione mala, non autem bona, quatenus recuperandæ sanitati prodest. Multo minus bonitas moralis sensu percipi valet; & tamen est grata voluntati multorum. Sed illud quoque hic a *Thomasio* quærendum: quum voluntati multa sint grata, v. gr. cibi, potusque suavitas, corporis valetudo, ejusque conservatio; quomodo absque directione intellectus poterit ea persequi, quæ gratam ipsi bonitatem præferant, vel eidem conferant assequendæ? Voluntas quidem suapte natura est ad bonum determinata; at ubi ratio bonitatis resideat, nonnisi intellectu, & quandoque sensu cognoscere valet: est quidem determinata ad propriam appetendam felicitatem; sed ubi ea sit inquirenda, quave obtinenda ratione, si intellectus, seu ratio id minime monstret, penitus ignorat. Neque hic satis est sensus perceptio: quod enim *sentitur ut gratum*, non bonum quandoque, sed malum est; eoquod comparandæ felicitati non conferat, sed obsit: ut patet de delicatioribus eduliis, quæ licet

*impellitur a voluntate ad meditandum: voluntatem ad sentiendum. Quæ profecto pati, quando movetur ab aliis rebus præter* ex qua philosophia hauserit, plane ignoro.



licet grata palato sint, ac etiam ipsi accepta voluntati; attamen si sanitatem lædant, ut sæpe contingit, mala sunt: frivola est ergo ac profus inepta *Tbomasi* ratiocinatio ad excludendam directionem intellectus.

Verum si inepta, si nulla est hæc *Tbomasi* ratiocinatio, & ita quidem comparata, ut jure ambigas, an ipse sciret quid in hoc argumento enunciaret, lepida saltem est ratio, quam ille commentus est, cur *communiter asseratur intellectus in materia boni vel mali dirigere voluntatem*. Id, inquit Vir vere philosophus, *partim factum est, quod natura hominis fuerit in libris aliorum quesita* (utinam idem & ipse fecisset: profecto in errores ita crassos lapsus non esset) *non in sensu proprio* (quasi vero ii omnes, qui primi hac de re scripsere, vel omni sensu proprio caruerint, vel illum nullatenus consulærint) *partim quod facultates intellectus & voluntatis non recte fuerint distinctæ* (quam recte & apposite eas *Tbomasius* distinguat, constat ex superius dictis) *partim quod* (audi argutam scitamque rationem) *Doctores scholastici ob interesse domesticum fontes omnis felicitatis & infortunii posuerint in intellectu* (vereor ego ne *Tbomasius* posuerit in sensu). Sed cur in intellectu Scholastici posuere?

Quia, inquit, *salutem æternam promiserunt iis, qui suos conceptus pro veris habent; damnationem minati sunt eis, qui vel latum unguem ab istis recedebant*. At ubi, bone *Tomasii*, vel in Scholasticorum catholicorum deterrimo adeo absurdæ *promissionis* vestigium, vel vola? Nescio vero, an mihi hic sit procedendum in incepto doctrinæ hujus *Tbomasiana* examine: jam enim nimis tædet ineptiarum. Adhuc tamen paullulum progrediamur, & cursim aliqua ejus commenta indicemus, ut appareat, quam sit eximius philosophus iste *Tbomasius*, & quo loco is habendus, quem *Fleischerus* commendat velut illum, qui *ultimam manum* apposuerit instaurationi juris naturalis.

Itaque, pergit citato loco docere, intellectum non solum *meditari*, sed etiam *sentire*: ait enim, eum *agere quando impellitur a voluntate ad meditandum; pati vero quando movetur ab aliis rebus præter voluntatem ad sentiendum*. Nescio ex qua philosophia hoc hauserit, quum ceteri communiter Philosophi, intellectum a sensu distinguant; licet plerique dicant, unam, can-

eandemque mentem, seu spiritualem animam & intelligere & sentire. Subdit, *voluntatem agere sicut in locomotivam aliorum membrorum; ita etiam in ipsum cerebrum, idest in locomotivam intellectus.* At cerebrum esse facultatem locomotivam intellectus, quis intelligat? At illi satis est affirmare: de explicatione autem & probatione non est multum sollicitus. Deinde docet, s. LI. omnem actionem intellectus esse *immanentem*; ratio ejus est, quia *agit in cerebro, non extra illud*: contra vero nullam esse voluntatis actionem *immanentem*; sed *omnes esse transeuntes*; s. LII. eo quod, inquit, *voluntas agit extra cor; quia est conatus*: quasi conatus cordis extra cor esse & agere posset. Hinc negat s. LIII. electionem esse *actionem immanentem voluntatis*: quod autem communiter aliter sentiatur, inde evenisse ait, *quod putatum fuit erronee, & contra sensum communem, voluntatem habere libertatem internam.* Quam sit erronea & contra sensum communem sententia istæc, jam vidimus libri hujus capite III. Paulo post animadvertit, actiones a voluntate impera- s. LV. tas dici *morales*, quia *plures actiones voluntaria conformes, mores appellantur.* Quo planum facit, quam recte sentiat de actionum moralitate. Adnotat vero ipsam etiam voluntatem s. LVI. dici *potentiam moralem*, quia *est fons omnis moralitatis*: quod perinde est ac si diceret, quia est fons omnis *voluntarietatis*; nam liquet ex dictis alio loco ipsum moralitatem in voluntarietate reponere; quod est, moralitatem e medio tollere: quod etiam magis patet ex eo, quod inferat, naturam hominis *moralem esse complexum potentia volendi cum potentiis vo-* s. LVII. *luntati subiectis*: & idcirco naturam hominis *moralem non recte opponi natura hominis physica*: quia nempe morale supra physi- s. LVIII. cam voluntarietatem, ipso iudice, nihil addit: unde etiam colligit, *Philosophiam moralem esse partem physices specialem*: quo s. LX. nihil clarius dici potest ad omnem veram moralitatem e medio tollendam. Et hi sunt celebres & adeo decantati Juris naturalis, Ethicesque restauratores.

Docet insuper voluntatem *intrinsicè nullam libertatem, idest* s. LXVI. *nullam electionem liberam, & indifferentem habere*; adeoque eam *servire aliis potentiis tam extra, quam intra hominem, quatenus hæc cupidini grata sunt, eamque immutant, & inclinant.* Dum

Hh

autem,

autem, subdit, non semper intelligitur, quod voluntas agat irritata ab hujusmodi potentiis; tunc & hoc intuitu voluntas dicitur libera; dicitur, inquit in nota, sed non est: nam voluntas hominis semper irritatur, etiamsi id fiat insensibiliter. Et qui hac agnoscit (audi sapiens epiphonema) nec putat, se agere libere, & absque irritatione, is jam desit desipere. Longe melius dixisset, is jam perfecte desipit. At quæ audacia & insipientia est hæc, omnes humanæ libertatis assertores ut desipientes traducere! Ceterum ille apprimè convenit cum Spinosa, qui, ut superius diximus, (cap. 3.) docet, propterea spectare nos liberos, quia causam extrinsecam determinantem, cogentemque ignoramus. Consequenter vero ad hæc contendit, ut aliqua actio homini imputetur, satis esse, ut sit spontanea, seu a voluntate imperata, neque adeo opus esse, ut sit libera. Rationem addit; quia imputare est, aliquem auctorem dicere: sed id nequaquam satis esse, constat ex iis, quæ diximus capite citato hujus libri.

§. LXXVIII. Deinde definit, vitam esse unionem potentiæ cum corpore, in hoc quoque singularitatem affectans, ut scilicet contra scholarum usum etiam corporibus post plantas & arbores vitam assereret: hinc juxta ipsum vivunt etiam lapides, quum potentias, seu facultates quasdam habeant: plane egregie. At quidpiam magis adhuc festivum adfert §. LXXIX: Vita, inquit, durante, corporis partes, quæ sunt sedes potentiæ, & ipsæ manent unitæ. Morte dissolvuntur etiam particula corporis, & in pulverem rediguntur; potentia vero (serio Lector attendas) avolans, quod ad potentias separatas (fortasse ad ideas Platonicas): ut non appareat, ubi præcise operentur, etsi certum sit, eas multo minus esse redactas in nihilum, ac ipsas corporis partes. Eapropter corpus quidem, subdit §. LXXX, mortale est, potentia autem immortales sunt: mors enim (in nota subjecta) solvit saltè potentias a corpore, non extinguit eas. Si vero ab eo exquiras aliquam hujus paradoxii rationem, nullam adfert; satis illi est dixisse: & mihi retulisse, refutasse est.

§. XCVI, hæc habet: Communes & ubique ferme receptæ doctrina duplicem errorem fundamenti loco ponunt (sic nempe illa studio singularitatis communes ac ferme ubique receptas doctrinas per ignominiam traducit. Sed quinam isti errores sint, vide-

dea-

deamus. Alter in eo, ipso iudice, repositus est, quod intellectus seu ratio debeat normam præscribere voluntati: alter vero in eo, quod voluntas dictatum rationis debeat secundum libertatem suam sequi. Nos duo hæc recto sanoque sensu explicata verissima esse, superius demonstravimus: de utroque tamen ferme ex tripode pronunciat, esse contra sensum cuiusque communem, si modo naturam animæ humana præiudiciis vacuus consideret: sic vanitate sua obcæcatus ceteris fere omnibus objicit præiudicia. Adversus errorem alterum ita insurgit §. XCVII: *Si voluntas sequi deberet intellectum, necesse esset, ut intellectus semper esset rectus. At fasentur, dari etiam intellectum corruptum: hunc ergo voluntas non debet sequi. At voluntas non habet potentiam iudicandi, uter intellectus sit rectus vel corruptus; quum omne iudicium pertineat ad intellectum: ergo voluntas nescit, quem sequi debeat.* Inepta plane ratiocinatio, & vix tyroni in philosophia condonanda. Bonus *Thomasius* intellectum hoc loco & voluntatem velut duas personas concipit, quarum una magistri vices gerat, altera discipuli; vel una dux viæ sit, altera viator; ut si posterior hæc ignoret, an magister, vel dux itineris sit viarum peritus, & illum tamen sequatur, imprudenter faciat. Apage puerilem conceptum! Intellectus & voluntas duæ sunt facultates ejusdem hominis, qui sua voluntate non potest velle, nisi quod intellectu concipit ut bonum, & ut appetendum: quemadmodum nemo potest per viam incedere, quam prorsus ignorat. Quum ergo vulgo dicitur, *voluntatem sequi debere intellectum*, non ita intelligendum est, ac si voluntati morale aliquod debitum incumbat, cui si probe non satisfaciatur, imprudenter agat; sed ita, ut non possit quidpiam velle, nisi ille appetendum proponat; illudque ea possit pro sua libertate non velle, si quidem bonum particulare sit, seu tale, quod totam non expleat ejus capacitatem: ut agentes de libertate explicavimus. Ineptè igitur *Thomasius* pronunciat, voluntatem sequi non debere intellectum, si hic semper non sit rectus. Verum ille pueriliter ludit, aut certe illuditur ambiguitate verbi *debere*, quod duo significare valet; nempe tum officium, seu moralem obligationem, tum necessariam ad agendum conditionem. Igitur voluntas intellectum sive *rectum*, sive

corruptum, seu proponentem non verum, sed tantum appa-rens bonum sequitur, & si quidem prodire in actum vult, sequi debet; adeoque in ea non requiritur judicandi facultas.

Sed dices, quis ergo dijudicabit, sit ne rectus intellectus, vel corruptus? Intellectus ipse, respondeo, supra seipsum reflectens id judicare potest, ac debet: ad quod tamen summo-  
 §.XCVIII. pere conferet ipsa voluntas, si sincere, ut debet, veritatem amet & rectitudinem. Homo scilicet veritatis ac rectitudinis amore instructus cavet diligenter, ne intellectus in pravum judicium præceps ruat; ac voluntate sua eum in seria rei meditatione defixum detinet, usque dum diligenter adhibitis veritatis & rectitudinis criteriis, eam certo ac indubitanter deprehendat, juxta ea, quæ de recta ratione dignoscenda superius diximus capite V. Hinc vero corrui plane quod *Thomasius* his verbis colligit: *Quum supra demonstraverimus, intellectum in cognitione boni & mali corrumpi a voluntate ipsa, adeoque huius arbitrio in moralibus subjacere (hoc non esse omnino verum multo verius nos demonstravimus): & nullum imperium in voluntatem exercere (quod & ipsi fatentur, dum voluntatem regem faciunt, intellectum vero consiliarium) sequitur iterum, quod si voluntas intellectum sequatur, emendatio omnis frustra speretur. Quomodo enim, subdit, Rex emendari posset a consiliario, cujus consilia secundum placitum Regis ei in omnibus sunt obnoxia? Scire vis, *Thomasi*, quomodo? Si nempe beneplacitum Regis fuerit, ut consiliarius nonnisi vera ac recta consilia ei proponat. Si nanque Rex sese exhibeat sincerum veritatis & rectitudinis amatorem, profecto nonnisi bona consilia a consiliariis suis accipiet: sic plane Medicus salubrem & non tantummodo palato gratam medicinam amanti sanitatem præscribit: sic quoque quilibet Doctor, veritatem patefacit ei, qui ipsam vere nosse desiderat. Pari ergo pacto, si voluntas fuerit in veritatem ac rectitudinem sincere serioque propensa, eamque vere amaverit, ut potest ac debet (est enim bonum prorsus eximium), indeque pravos comprimet affectus, qui intellectui offundere tenebras valent; dubio procul intellectus veritatem ipsi manifestabit: seu, ut magis proprie loquar, si quis veritatem sincera voluntate desiderabit, modo alias sit idoneus, eam inveniet, & assequetur.*  
 Est

Est ergo falsissimum quod ait *Thomasius*, si intellectum voluntas sequatur, emendationem omnem frustra sperari: immo nulla speranda est voluntatis emendatio, nisi prius intellectus emendetur. Voluntatis enim emendatio in eo potissimum sita est, ut bonum verum appetat, aversetur apparens & falsum. At poterit ne id unquam præstare, nisi prius secernatur bonum verum ab apparente: hoc autem non nisi ab intellectu fieri potest, qui solus inter utrunque valet dijudicare. Intellectus igitur voluntatem emendat, ei bonorum quorundam falsitatem, aliorumque veritatem, soliditatemque detegendo; aperiendo virtutis pulchritudinem, & amabilitatem, vitiique turpitudinem & deformitatem; quantum illa ad veram felicitatem conferat, manifestando, quantumque istud dedecoris adferat & infelicitatis; ac demum edocendo, quænam actiones virtutis decore niteant, quæve inhonestatis labe infectæ sint. Si res ita non se habet, edisserat nobis *Thomasius*, quomodo absque emendatione intellectus, emendari immediate ac corrigi voluntas possit? Si libros ego morales consulo ad morum emendationem elaboratos, primo emendari intellectum invenio: quid enim aliud in iis agitur, præterquam, quænam virtutes sint, quæ vitia, quæ cuius officia incumbant, edocere; quæ sit vera felicitas, qua via ad eam enitendum sit, in propatulo ponere? *Thomasius* ipse adnotat, *Logicam quidem docere* <sup>ad §. XCIV.</sup> *criteria veri & falsi; philosophiam vero moralem criteria veri boni, & apparentis.* At hæc doctrina dubio procul primo spectat ad intellectum, licet per se quoque ad voluntatis emendationem dirigatur. Sed magis adhuc videamus, qua hic ipse Doctor ratione vitiosos homines asserat corrigendos, & ad veram felicitatem perducendos. Proponit ille primo velut fundamentum juris naturæ hanc propositionem: *Facienda esse que vitam* <sup>Lib. I. Cap. VI. §. 22.</sup> *hominum reddunt maxime diuturnam ac felicissimam; & vitanda que vitam reddunt infelicem, & mortem accelerant:* deinde ait, eam propositionem esse veram & perspicuam. Igitur a corrigendo intellectu ducit *Thomasius* initium: nam ad illum spectat de propositionis alicujus veritate & perspicuitate judicare. Rursus, posteaquam dixerat, *vitam felicissimam*, quæ scilicet & <sup>§. XXIX.</sup> *maximam laudem meretur, & suavissime transigitur, & omnium rerum suffi-*

*sufficientia prædita est, esse ad palatum omnium hominum, ambiciosorum ob laudem, luxuriosorum ob suavitatem, avarorum ob sufficientiam, quos omnes non male stultos appellat, subdit: Sed mox tamen sapiens stultos in viam rediget ostendendo, quod hæc tria non nisi in vita justa, honesta, & decora (brevitatis hic causa superflua verba prætermitto) reperiantur. Sed cui, quæso, Thomasi, ea sapiens iste ostendet? Utique discipulis suis, inquis: at hi qua demum veritatem hanc facultate percipient, & addiscent? Nonne intellectu? id utique negari non potest. Hic ergo sapiens magister discipulis suis stultis insipientior erit, si corrigere eorum voluntates volens, intellectum ipsorum instruere, ac recte informare aggrediatur, si verum sit, intellectum nullatenus dirigere voluntatem, nihilque ad eam permovendam conferre; & si intellectus intuitu voluntatis sit potentia mere passiva, quippe quæ nullam in ipsam habet efficaciam, ut ipse contendit Thomasi §. XIX. a quo proinde scire vellem, in quem finem librum hunc conscripserit; nonne enim ad lectores suos instruendos? Anne vero putavit ipse, doctrinas suas non fore intellectu, sed voluntate a lectoribus percipiendas? seu fortasse existimavit, doctrinam suam intellectu assecutam posse emendandæ voluntati nullatenus inservire? Unum addo: agnoscit Thomasi, intellectus cogitationes nutrire affectus, eorumque durationem fovere; cur non poterunt etiam sopitos affectus excitare? atque adeo cur intellectus persuasio, & consideratio pulchritudinis, uno verbo, amabilitatis virtutis, non poterit, voluntatem ad eam amandam, & prosequendam, amplectendamque excitare? Ita quidem se habet communis, ac ferme ubique recepta sententia (a): at ei, qui singularitatem in omnibus quærat, contrarium dicendum erat, etiam si ob id sibimetipsi contradicere, oporteret. Sed adhuc parumper institutum examen prosequamur.*

Lib. I.  
Cap. I. §. 66.  
nota.

s. XCIX. *Si nullam, inquit, libertatem eligendi habet voluntas, haud dubie tota corrumpit disciplina moralis scholastica (verum non tantum scholasticam, quæ fortasse unica vera est, sed quamcunque disciplin-*

(a) Omnibus enim ratum est illud S. Th. I. 2. q. 9. a. 1. *Intellectus movet voluntatem sicut præsentans ei objectum suum.*

sciplinam moralem, ac ipsum demum jus naturæ, sublata libertate, corruere debere, nos infra demonstrabimus Lib. IX. Cap. IV.). Quod vero voluntas non habeat libertatem eligendi, clarius patebit, si prius ostenderit fontem erroris communis ex neglecta intimioris considerationis ipsius facultatis humanæ ortum; dum nempe putant, unam esse voluntatem humanam. Ita ostenso eo (subdit) quod singuli homines habeant non unam, sed oppositas; plane S. CXIX. corrumpet tota fabula doctrina communis de natura voluntatis, & libertatis ejusdem: ita scilicet ante victoriam canit Thomastus triumphum, sperans, posse se evertere doctrinam communem, ut singulariter sapere videatur. Tota vero singularis adeo, peregrinæque doctrinæ summa eo deducitur, ut rem communissimam, atque tritissimam probandam suscipiat; tres nimirum esse in homine præcipuas affectiones, seu cupiditates, aut passionem, nempe voluptatem, seu voluptatis appetitionem, avaritiam, & ambitionem. Quæ in re id unum singulare habet; quod eos affectus, quæ auctoritate aut ratione nescio, voluntates appellet; nisi, uti videtur, idcirco, quia omnem aliam voluntatem illis superiorem, illisque dominantem rejiciat. Probat autem, hæc tres cupiditates, atque actiones voluntarias eidem respondentem, non posse esse motus ab uno principio volendi, seu ab una voluntate ortos; quia actiones contrariae pugnantem non possunt oriri ex communi, & una voluntate. Quod vero voluntates istæ tres, subdit, non solum sint oppositæ, sed & revera pugnantem, monstrat partim earum natura, partim effectus tum in singulis, tum in diversis hominibus. Avaritia enim est inimica voluptati; quia sentit, voluptatem adversari acquisitioni proprietatis, & dissipare bona propria: est inimica cupidini imperandi; quia & hæc dissipat bona, & homines alios dominii sui facit participes: Ambitio est inimica voluptati, & avaritiæ; quia sentit, utramque impedire acquisitionem gloriæ & imperii. Ex dictis vero, ita demum concludit, sequitur, quod ea, quæ communiter in scholis attribuuntur electioni, adeoque libertati voluntatis, magis referenda sint ad passionem voluntatis, aut coactionem ejus, & necessitatem. Orta enim pugna inter diversos affectus, semper vincit potentia major. Sic scilicet Thomastus ad brutorum nos conditionem traducit: eorum enim proprium est, eo necessario rapi & abduci, quo præ-

S. 138. 433. 135. &amp; seq.

S. ult. Cap. I.



prævalentium passionum impetus impellit. Frustra ergo sapientissimus, & beneficentissimus Auctor naturæ hominem ratione donavit, si ratio istæc nec dirigere voluntatem potest, nec moderari insurgentes passionum fluctus: ergo homo constitutus est a Deo in hoc mundo tanquam navis in medio mari omni gubernaculo destituta, & contrariis undequaque ventis exagitata, inter quos *semper vincit* qui fuerit potentia major. Vah indignam Philosopho doctrinam! Anne eam ille e propriæ experientiæ penu hauserit? Equidem liquet, vulgares plerumque homines non ratione sed passione aliqua vel affectu in actionibus suis duci; sed eos, & generatim homines non aliter se gerere posse, absurdissimum hujus Pseudophilosophi commentum est: quod ab impurissimo *Spinoza* fonte hausisse videtur, quippe qui idem profus, quanquam nonnihil nitidius, docuit. Attamen ne quid *Thomasianæ* insipientiæ desit, de hoc commento, velut de præclaro quodam invento suo in doctrina morali gloriatur, jurgaturque cum *Francisco Buddeo*, propterea quod hanc de necessitate voluntatis sententiam adoptarit, nec sibi tamen acceptam retulerit; quasi & ipse id idem acceptum referre non debuerit *Hobbesio* & *Spinoza*, aliisque tanto nomine indignis Philosophis. Sed de his ineptiis tandem satis.

In not. ad  
§. 132.



DE

D E P R I N C I P I I S  
 JURIS NATURÆ, ET GENTIUM  
 L I B E R V.

*De statu hominis naturali.*

**P**ostquam duplicem juris naturæ fontem referavimus, alicui fortasse videbitur, proximum esse, ut ipsius existentiam nulla interposita mora, demonstramus. At nobis rectus ordo postulare videtur, ut prius de statu hominum naturali, ad quem potissimum spectat jus naturæ tanquam unica in eo statu agendi regula, differamus. Quem sane ordinem eo magis servandum nobis esse censemus, quod errores a nonnullis inveci contra hujusmodi statum impedimento esse possent, nisi ante dispellantur, tum ad demonstrandam juris naturalis extantiam, tum ad recte constituendum ejusdem juris universale principium. Aliqui enim adeo perversam status naturalis notionem exhibent, ut ea semel admessa, vel nullus amplius supersit juri naturæ locus; vel quodcunque statuatur illius fundamentum, atque principium, omnino vacillet. In hoc autem capite, quod statui naturali a pravis notionibus vindicando consecramus, potissima nobis cum *Hobbefio*, *Jo. Jacobo Rousseau*, & *Pufendorfo* concertatio erit, quorum primus pro statu hominis naturali monstrum quoddam horribile; alter statum belluinum; tertius cujuslibet belluæ conditione deteriolem nobis obtrudunt. Horum confutatis erroribus, demonstrabo, naturalem hominis statum nullatenus esse societati contrarium, imo reipsa esse socialem: tum cætera, quæ ad ejusmodi statum pertinere videbuntur, expediam. Antequam tamen ad hæc discutienda propius accedo, præmittere præstat, quid nomine status generaliter veniat; deinde quid hoc loco intelligatur nomine status hominum naturalis.

Ii

Sta-

Inft. jur.  
nat. & gen.  
§. 8.

Status, quoad præfens attinet, vulgo definiri folet: *conditio in qua homines constituti intelliguntur ad certum actionum genus obcundum*: quandoquidem homini juxta varietatem status, in quo est, variz competunt actiones, & diversa incumbunt officia. Wolfius *statum in genere* definit esse *coexistentiam mutabilium, hoc est eorum, quæ etiam aliter se habere possunt, cum iisdem fixis, quæ scilicet aliter se habere nequeunt*. Est vero, subdit, *status vel internus, quatenus mutabilia ista subiecto insunt; vel externus, quatenus eidem adsunt, vel extrinsecus ad idem referuntur*.

Status vero hominum *naturalis* alio plane sensu hic intelligitur, atque a Theologis intelligi soleat. Hi enim *statum naturalem supernaturalem* tantummodo opponunt; definiuntque, eum esse, *cui donorum supernaturalium, & gratuitorum nihil accedit*: & hoc sensu disputant, num hujusmodi status hominis *naturalis* sit possibilis, nec ne. At hoc loco status *naturalis* perinde est, atque *originarius*, seu quem tenet homo a sola ipsa natura, seu vi solius suæ originis: atque adeo opponitur *adventitio*, quem homo nonnisi factò aliquo humano interveniente, acquirit. Sic status *naturalis* vulgò definitur: *conditio hominum inter se equalium, neque alterius, quam Creatoris arbitrio, legibusque subiectorum*. Sed definitionem hanc minus accuratam esse, statumque istum non omnimodam excludere subjectionem, ex iis, quæ inferius dicemus, clare constabit.

De jure  
nat & gent.  
Lib. I. cap. I.  
& de Offic.  
Lib II. c. I.

Pufendorfius docet, *triplici modo statum hominum naturalem considerari solo prælucente rationis lumine posse; nempe vel in ordine ad Deum Creatorem; vel in ordine singulorum hominum ad se ipsos; vel in ordine ad alios homines*. Priori modo status hominis consideratus est, inquit, *illa conditio, in qua a Creatore est constitutus, dum eximium præ cæteris animalibus ipsum esse voluit; & huic statui opponitur conditio, & vita brutorum*. Altero modo, *statum hominis naturalem*, pergit ille, *considerarep offumus, si animo fingamus, qualis ejusdem conditio futura esset, si quilibet sibi soli relictus foret, sine ullo adminiculo ab aliis hominibus accedente, & quidem posita illa naturæ humane conditione, qualis nunc deprehenditur*: & in hoc sensu status *naturalis* opponitur *vite per industriam hominum exculta*. Tertio modo *statum hominis naturalem* consideramus, subdit, *prout intelliguntur homines sese invicem habere ex*  
nuda

nuda illa, & communi cognatione, qua ex similitudine natura resultat ante pactum aliquod, vel factum humanum, quo peculiariter unus alteri redditus fuit obstrictus: quo sensu status hominis naturalis opponitur statusi civili. Pufendorfium in status hominum naturalis consideratione, & descriptione quidpiam errasse inferius demonstrabimus: sed Hobbesius primum, qui hac in re omnium pessime erravit, refellendus est.

## C A P U T I.

*Sententia Hobbesii asserentis, naturalem hominis statum esse bellum omnium in omnes, falsa, & absurda est.*

**S**Tatum hominis naturalem esse bellum omnium in omnes, docet Hobbesius tum lib. de Cive, tum in *Leviathan* inquit: *status natura status belli est: ac hostis est quisquis cuique, cui neque paret, neque imperat; quibus addere debuisset: neque communem cum eo dominum habet.* Et alibi: *status, inquit, Civitatum inter se naturalis, idest hostilis est: neque si pugnare cessent, idcirco pax dicenda est, sed respiratio, in qua hostis alter alterius motum, vulsumque observans, securitatem suam non ex pactis, sed ex viribus, & consiliis adversarii aestimat.* Quare addit in *Leviathan*, belli tempus non esse duntaxat, quo pugnae exercentur, & praelia, sed quo durante, voluntas armis decertandi est manifesta. Neque vero quis putet, hæc solum hypotheseos gratia ab Hobbesio dicta fuisse. Quanquam enim præferat quandam hypothesis speciem, quod ille scribit in libro de Cive: *ut redeamus iterum in statum naturalem, consideremusque homines tanquam si essent iam iam subito e terra (fungorum more) exorti, & adulti sine omni unius ad alterum obligatione &c.* hoc tamen se habere ceu thesım demonstrat præsertim loco supra citato, dum statum civitatum naturalem, idest hostilem vocat. (a) Ex quo etiam constat, Hobbesium nomine *status naturalis* non intelligere statum solitudinis, in quo videlicet homines citra societatem

De Cive  
cap. IX.  
§. 3.

Ibid. Cap.  
XIII. §. 7.

Cap. XIII.

Cap. VIII.  
§. 1.

(a) Hinc patet, quanti momenti sit hæc quæstio, quanquam primo aspectu exigui videatur, eo quod homines vel nunquam fuere in statu naturali, vel jam dudum, assumpto statu civili, desierint esse. At cum *Civitates*, seu Imperantes qui-

tatem ullam seorsim sibi viverent; sed & ipsam vitam socialem, modo alter non pendeat ab altero. Neque fallitur in hoc Hobbesius: nam status naturalis, & vita socialis invicem absolute non pugnant; quum etiam illi, qui in naturali statu vivunt, socialem vitam vivere possint, ac debeant, & sæpe numero soleant. Scilicet non socialitas, aut *societas æquatoria*, in qua videlicet omnes æquales sunt, sed *rectoria*, in qua nempe rector aliquis constitutus est, statui opponitur *naturali*, ceu illi, qui pactum omne, omnemque humanam institutionem, sine qua Rector nullus esse potest, antecedit.

Lib. II. de  
jur. Nat. &  
Gent. c. II.  
§. 5.

Ceterum *Pufendorfius* recte adnotat, non primum hæc de bello, & exinde de *statu hostili* Civitatum ab *Hobbesio* tradita esse: sed & apud *Platonem* haberi lib. I. de *legibus*; ibi enim *Climias Cretensis* rationem reddens, quare Cretensium Legislator multa instituta rem militarem spectantia introduxerit, inter cetera ait: *In quo sane arbitror, eum stultitia crimine permultos condemnasse, quod minime intelligant, bellum civitatibus omnibus*

quique suprema gaudentes potestate, sint non solum juxta *Hobbesium*, sed juxta omnes etiam nunc si comparentur ad invicem, in statu *naturali*; nihil humano generi constitui potest magis perniciosum, quam eum statum esse *hostilem*: inde enim sequitur, Imperantes omnes esse ad invicem hostes, seseque mutuo timere debere, & quidem *in tanto metu* esse, ut *securitatis viam meliorem habeat nemo anticipatione*: nempe ut unusquisque vi, & dolo ceteros omnes tamdiu sibi subicere conetur, quamdiu alios esse, a quibus sibi cavendum esse viderit: ut de naturali, adeoque & de Imperantium, supremarumque Potestatum statu habet *Hobbesius* ipse in citato loco ex *Leviathane*. Sed vix Mundo, si Imperantes hanc imbibant opinionem! Quam tetra facies Universi futura esset! Nempe *bellum omnium Imperantium in omnes*, indeque omnium nationum in omnes: singulæ enim Imperantibus suis obsequi debent. Qui horror! An non omni execratione dignus est liber, ejusque auctor, qui ferinum istud principium inculcat? Et tamen hic liber Pseudopoliticorum delicias facit. Unde

non mirum si acerrima quandoque bella nulla de causa, vel ex levi tantum suspitione oriri videantur. Illud potius hic mirandum, reperiri homines, paucos quidem illos, sed doctos, qui aliquod sententiæ huic *Hobbesianæ* patrocinium impendere velint, ægreque ferant, eam a nobis ceu falsam, absurdamque damnari; eo quod, inquirunt, *intelligenda est de statu naturali hominum post originale peccatum*. Sed hi errant profecto. Ut enim præteream, non posse dici statum naturalem hominis eam corruptionem, quæ peccato originis investæ est, cum peccatum ipsum sit contra naturam hominis, ut docent cum S. Thoma Theologi quique; *Hobbesius* certe cum suum hoc commentum protulit, ad peccatum originis minime respexit; quandoquidem *bellum omnium in omnes* ex pessimo alio principio, nempe *ex jure omnium in omnia* derivat: atque adeo loquitur non de statu naturali hominum, qui est *destitutus per peccatum*, neque de eo, qui est *restitutus per gratiam*; sed de eo, qui est *institutus a primo rerum Satore* (ut jamdudum adnotavit *Joannes Templerus* in sua *Idea Theo-*

bus cum omnibus jure, ac perpetuum esse: quum enim plerique pacem nominant, id esse nomen solummodo existimandum; re vero ipsa omnibus civitatibus adversus omnes indictum bellum secundum naturam esse. Ex quibus constat malos pessimosque Politicos nunquam in orbe defuisse. Ceterum posita a nobis propositio sic evincitur.

Primo. Ex nulla re magis metiendus videtur status hominum naturalis, quam ex generis humani origine. At hæc, prout a sacris Litteris enarratur, pacificum potius, quam bellicum, & homines invicem potius amicos, quam hostes arguit; ac quicquid in prima hominis conditione peractum est, amorem, & amicitiam spirat. Nam primo homini creato mulier adjungitur sociæ, objectum utique ejus amoris, & amicitiae, cum esset caro de carne ejus, & os ex ossibus ejus. Deinde Gen. II. 2; ex his duobus alii homines mox nascuntur, quos unitas originis, cognatio sanguinis, exemplum parentum in mutuum amorem naturaliter impellere debebant. (a) Igitur status hominum naturalis non est bellicus, sed pacificus.

Se-

*Theologiæ Leviathanis* dogm. XI. ) seu loquitur de humana natura in se spectata, non quatenus corrupta per peccatum. Qua etiam ratione nihil penitus causam ejus juvat patratum a Caino fratricidium, (quo ipse argumento utitur): nam illud non ex natura instituta, sed ex corrupta profluxit. Auctores etiam qui hac in re *Hobbesium* impugnant, de natura in se spectata loquuntur.

(a) Argumentum hoc adeo obvium, ac naturale, quo idcirco passim utuntur Auctores agentes de hac re, & in primis *Pufendorfius*, & *Suvarcius*, elevari quidam ajunt factò Caini Protoparentis primogeniti, qui fratrem Abelem interfecit. Mirum, si istud ii sibi serio persuadeant; cum experientiae, & rationi, communique sensui adversetur. Neque vero obstant peculiaris exempla: nam si ad ea attendamus, facile exinde confici posset, neque parentes ad filios, neque filios ad parentes, neque maritos ad uxores, neque uxores ad maritos &c. diligendos naturaliter inclinari, cum constet fuisse & parentes, qui filios, & filios, qui parentes, & maritos, qui

uxores, & uxores, quæ maritos &c. aliquando trucidarint. Sed aliud est id, ad quod per se natura inclinatur; aliud, quod homines cæco impetu passionum abrepti quandoque faciunt. Alias, unitas originis, & sanguinis quomodo ad mutuam dilectionem non conferat, cum omnis amor cum concupiscentiæ, tum amicitiae procedat ex quadam apprehensione unitatis amanti ad amantem? ut docet S. Th. I. 2. q. 28. ar. 1. An non primum est hominibus, qui ejusdem sunt originis, & sanguine cognati, ejusmodi apprehendere unitatem, quæ re ipsa existit. Sane S. Augustinus lib. XII. de Civ. Dei Cap. 21. rationem cur Deus omnes homines ex uno (ut dicitur Act. XVII. 26.) propagari voluerit, his verbis reddit: *Ut eo modo vehementius homini commendaretur societatis unitas, vinculum concordiae; si non tantum inter se naturæ similitudine, verum & cognationis affectu homines necesserentur.* Postremo non video, cur potius ex furore unius Caini status bellicus, quam ex Abelis, aliorumque fratrum, qui genus propagarunt humanum, mansuetudine status pacificus inferri debeat.

Secundo. Similitudo est mater amoris, ut experientia, communique sensu constat. (a) Quum igitur homines similem naturam habeant; in pacem, mutuamque amorem potius, quam in bellum naturaliter inclinant.

Tertio. Is status naturalis esse non potest, qui violentus est, ac per se, si diu perseveret, in omnimodam speciei perniciem tendit: at status belli est hujusmodi; bellum enim, ut constat, mutuam interneccionem affert.

Quarto. Ut vera foret opinio Hobbesii, oporteret hominem esse animal natura sua (1) ferox (2) malum, seu nocendi cupidum (3) audax, seu ad pericula quæque subeunda animo paratum: oporteret etiam (4) ad societatem nullatenus esse propensum; ac denique alterius cujusque auxilio non indigere. Sed profecto hujusmodi non est homo; quod vel ipsa experientia constat: constat enim, saltem plerisque homines minime feroces esse, sed potius indole satis pacifica, & placida, atque ab omni inferenda injuria alienissimos. Plerumque etiam sunt adeo pavidum, ut ad quodvis periculum horreant: neque quidquam audeant, nisi necessitas, seu timor impendentis maximi mali eos compellat. Profecto feritatem non esse homini naturalem vel illud clarissimo est argumento, quod natura ipsum inermem, nudum, imbecillumque in hanc lucem emittat. Esse autem hominem natura ad societatem propensum tum per se exploratum est, tum inferius data opera demonstrabitur. Hominem autem homine indigere, nemo sanæ mentis negaverit. Est igitur improbabilissimum commentum, statum hominis *naturalem esse bellum omnium in omnes*.

Quinto. Vel homines in statu naturali viribus pollent æqualibus, vel inæqualibus. Si æquales habent vires, ipsa æqualitas eos naturaliter ab alio lacefendo arcere debet. Si inæ-

(a) Hoc data opera docet S. Th. 1. 2. q. XXVII. art. 3. ubi ita ait: *Ex hoc quod aliqui duo (ratio eadem est de omnibus) sunt similes, quasi habentes unam formam, sunt quodammodo unum in forma illa: sicut duo homines sunt unum in specie humanitatis, & duo albi in albedi-*

*ne: & ideo affectus unius tendit in alterum, sicut unum sibi, & vult ei bonum, sicut & sibi. Hinc Ecclesiastes cap. XIII. 19. Omne animal, ait, diligit simile sibi: sic & omnis homo proximum sibi, quantum scilicet ad naturalem propensionem: quam agnovit & Tullius, cum ait lib. 1. de*

Leg.

inæquales; tunc timor debiliorem in pace continebit, & ferocitas a fortiore belli occasionem & causam removebit: mutuum igitur omnium in omnes bellum est impossibile, adeoque nullo pacto naturale. Si dicas, *etiam nunc Societates omnes esse virium vel equalium, vel inequalium*. Quid inde? respondeo: an ne est bellum societatum omnium in omnes? cum imo hac ipsa ratione sæpe diu duret pax inter plurimos Principes (licet ad se invicem in statu naturali sint) eo quod soleant imbecilliores quidem metu fortiorum, fortiores securitate sua, & animi moderatione, pares quia mutuo se timent, ab aliis laceisendis se continere.

Sexto. Illud non est homini naturale, quod præcipuæ hominis parti contrarium est: at bellum perpetuum, ac universale contrarium profecto est præcipuæ hominis parti, nempe rationi; neque enim istiusmodi belli causa esse ulla potest rationi consentanea.

Septimo. *Omnia*, docente *Augustino*, & probante S. Thoma II. 2. q. 19. a. 2. naturaliter *pacem* appetunt: multo ergo magis homines, in quocunque sint statu: est sane, etiam qui *bella quarunt, & dissensiones, non desiderant nisi pacem, quam se habere non existimant*; ut adnotat idem S. Doctor. Demum *Hobbes* ipse docet primam naturæ legem esse, *querendam esse pacem*; igitur natura hominis per se inclinatur ad pacem: pacificus ergo, & non bellicus est status hominum naturalis.

Octavo. Historiæ fidem faciunt, cum primum *Hispani* ad *America* insulas appulere, eos comperisse plerosque ex iis incolis, quanquam Hispanorum respectu in statu mere naturali forent, erga se humanissimos; quippe qui & de ipsorum adventu lætitiæ signa dedere non pauca, & benevolentiam etiam eximiam opere ipso, fruges videlicet eis deferendo, commonstrarunt. (b) Humanitatem similem sæpius experti sunt

Leg. *Natura propensum sumus ad diligendos homines*: Igitur non ad eis nocendum, bellumve inferendum.

(b) Quoniam quod de *Americanarum* gentium humanitate hic innuo, incredibile nonnullis videtur, præstat hoc probatissimis testibus confirmare. Nemo ve-

ro magis idoneus hac in re testis esse potest *Christophoro Columbo*, qui primus ad eas insulas appulit. Porro hic in epistola, quam *Ulyssone* ex suo primo in illas itinere redux ad *Raphaelem Sanxis* conscripsit, quæque habetur Hispaniæ Illustratæ Tom. II. pag. 1282. Incolæ, inquit,



sunt etiam *Lusitani*, quum primum ad varia incultissima *Africæ* litora adventarunt. Quod si tum *Hispani*, tum *Lusitani* populos nonnullos, ad quos navigando appellebant, hostes sibi deprehenderunt; id plerumque non contigit, nisi postquam de ipsorum sævitia, crudelitate, atque dominandi in ceteros libidine fama jam pervagata erat. Non igitur homines ad bellum, & mutuam cædem natura ipsa inclinantur.

Demum horridum hoc commentum *Hobbessii* de bello omnium in omnes funditus evertitur exemplo *Groenlandorum*, quos *Joannes Handersonius* testatur etiamnum in statu mere naturali, & tamen satis pacifice simul vivere, ut infra dicitur.

Objectio prima. Status naturalis hominum est bellum omnium in omnes si in eo statu sit ex una parte *virium equalitas*, & ex altera *mutua ladendi voluntas*. At ita se se res habet in statu naturali: adest enim æqualitas virium, cum facile sit *infirmissimo* cuique *robustiorum* occidere sin roboris magnitudine, saltem *industriæ* vigore: tum *inest omnibus voluntas ladendi*; nam unusquisque vel se *aliis superiorem existimans omnia licere sibi soli vult*, & *præ ceteris honorem sibi arrogat* (quod *ingenii ferocis est*); vel *secundum æqualitatem naturalem permittit ceteris eadem omnia quæ sibi, quod modesti hominis est, & vires suas recte æstimantis*. Porro illi est *voluntas ladendi ab inani gloria, & falsa virium æstimatione*: *illi ex necessitate res suas, & libertatem contra illum defendendi*: ergo &c.

Responsio. 1. Falsum est, omnes homines virium æqualium esse; experientia enim constat, naturam ipsam haudquaquam æqua-

quit, *Hispanæ insulæ sunt natura pavidi, & timidi*: ceterum ubi se cernunt tutos, omni metu repulso, sunt admodum simplices, & bonæ fidei; & in omnibus, quæ habent, liberalissimi; roganti quod possidet, inficiatur nemo; quin ipsi nos ad id poscendum invitant. Maximum erga omnes amorem præferunt: dant quæque magna pro parvis, minima licet re nihilominus contenti. . . . Nec sunt segnes, ac rudes, sed summi, ac perspicacis ingenii. . . . Tam scæminæ, quam viri, tam impuberes, quam adulti, tam juvenes, quam senes, deposita formidine paullo ante concepta, nos cer-

tatim visebant, magna iter stipante caterva; aliis cibum, aliis potum afferentibus, maximo cum amore, & benevolentia incredibili &c. Testis alter gravissimus, omnique exceptione major, est *Bartholomæus delas Casas* hispalensis Ord. Prædic. Episcopus *Chiapensis* in *Mexico*. Hic in sua *Historia Destructionis Indiarum Occidentalium*, de *Insulæ Hispanæ*, finitimarumque regionum incolis hæc scribit *Cap. l. num. 4.* *Infinitas has gentes creavit Deus omnium, quæ sunt in mundo, simplicissimas, malitiæ expertes, ac simulationis; dominis suis naturalibus, ac Christianis,*  
qui-

Hobb. de  
Civ. cap I.  
§. 3. & 4.

æquale robur unicuique concessisse; neque semper roboris defectum sagacitatis, & solertiæ magnitudine compensasse. Nam alii tum corporis robore, tum animi acumine pollent: sicut alii ex utroque capite exiles sunt, & imbecilles. Neque jactatam hanc æqualitatem evincit hoc suo ratiocinio *Hobbesius*: “*æquales sunt, qui æqualia contra se invicem possunt: at qui* „ *possunt maxima, nimirum occidere, æqualia contra se invicem possunt: sunt igitur omnes homines natura (viribus) æquales* “: Nam & major propositio indefinite sumpta falsa est; quandoquidem ii soli æquales viribus sunt, qui æqualia æquali modo, seu eadem facilitate, in iisdemque circumstantiis possunt; non secus. Et minor supponit falsum; nam *occidere* non est maximum, quod humanæ vires possunt, imò fortasse minimum, si nempe circumstantiæ favent, ut patet. Verum quidem est, occisionem maximum nocumentum esse, quod alter alteri inferre potest. Verum si hoc intelligit eo loco *Hobbes*, clarum vel ex dictis jam est, id ad virium æqualitatem inferendam satis non esse. Sed nec unusquisque unicuique vitam eripere potest: ane enim quis absentem interficiat, aut eum, quem nec robore superare, nec dolo circumvenire valeat? 2. æstimatio, qua quis vires proprias aut aliorum viribus superiores, aut eisdem æquales judicat, non minus, imò fortasse magis ad pacem colendam, quam ad bellum inferendum conferre potest; ut probatione quinta explicavimus. Deinde neque quicumque se aliis superiorem viribus agnoscit, vel putat, animi adeo ferocis est, inanisque gloriæ tam cupidus; ut propterea confestim velit, unicuique bellum inferre: neque omnis

nis

*quibus serviunt, obsequentiſſimas, ſubmiſſiſſiſſimasque; patientiſſimas, ſummeque paciſſimas, atque tranquillas; a contentione, tumultu, querimoniis, odio, & vindicta quammaxime alienas &c.* Alios hanc in rem testes afferre opus non est. Qui vero inſigne aliquod humanitatis illarum gentium exemplum videre deſiderat, legat *Relationem Alvari Nunez*, quæ habetur volum. III. *Navigatorum*, pag. 316. edit. Ven. 1556. ibique comperiet humanitatem ab illis in Hispanos naufragos impensam, qualis vix a cultiſſima

natione expectari potuiſſet: quanquam poſtea diſſimulandum non eſt, nonnullos etiam Americæ populos, ſumme barbaros, crudeſque ab iis, qui primi ad eos appulere, compertos eſſe. Ceterum quod de *Hispanorum, & Luſitanorum* crudelitate mentionem hic facio, neminem offendat: neque enim in integram nationum infamiam cedere debet, quod olim eorum aliqui, ceteris diſſidentibus, & improbantibus, ſuiſque principibus reſtantibus, perpetrarunt.

Kk

nis, qui modesti *animi* est, continuo est ita suspiciosus, ut ad res suas, & libertatem tuendam bellum sibi ultro suscipiendum existimet. Fieri igitur potest, ut plures seu æquales seu inæquales viribus pacifice unà vivant. Status igitur hominum naturalis bellum omnium in omnes necessario non infert.

Hobb. ibid.  
§. 5. & 6.

Objectio secunda. Assiduæ sunt inter homines discordiarum causæ: nam primo, *maximum est certamen ingeniorum, ex quo necesse est oriri maximas discordias: etenim non modo contra contendere, sed etiam ipsum non consentire, odiosum est.....* Cumque omnis animi voluptas, omnisque alacritas in eo sita est, quod quis habeat, quibuscum conferens se, possit magnifice sentire de se ipso; impossibile est, quin odium, & contemptum mutuum ostendant aliquando, vel risu, vel gestu, vel verbis, vel aliquo signo: qua quidem nulla major animi est molestia, neque ex qua ledendi libido major oriri solet. Deinde frequentissime accidit, quod multi simul eandem rem appetant, qua tamen sapissime neque frui communiter, nec eam dividere possint: unde sequitur fortiori dandam esse; quis autem fortior sit, pugna judicandum est: igitur bellum erit omnium in omnes in statu hominum naturali.

Responsio. Recensitæ discordiarum causæ nimis singulares sunt, quam ut omnium in omnes bellum excitare valeant. Nam & ingeniorum certamen apud omnes esse non solet; sed tantummodo apud eos, qui supra vulgus eminent: cujusmodi in statu naturali paucissimi, & fere nulli forent. Neque etiam eos, qui ceteris præcellunt, morbus iste invadit omnes: sunt enim, qui cæteris, quibus excellunt, dotibus eximiam etiam animi modestiam addant. Et ex iis etiam, qui ingenio certant, pauci sunt, qui propterea manibus etiam certare velint. Sic non adeo frequentes possunt esse casus, in quibus multi rem eandem adeo impense appetant, ut ad eam sibi vindicandam, pugnæ discrimen subire quisque paratus sit: tot enim, & tam varia bona Deus in hunc mundum effudit, ut probabile non sit, valde frequenter contingere posse, ut multi eidem rei inhiant: præsertim cum in statu naturali non multi simul habitarent, utpote qui mutuo civilis societatis vinculo colligati non essent. Non igitur genera-

nerale, ac perpetuum, imo neque valde fortasse frequens in statu hominum naturali foret bellum. Præsertim quum eo in statu si ex una parte magistratum metu ab aliis laceffendis nemo arceretur; ita nec tot tantaque suppeterent alios lædendi incitamenta; quod nulla tunc foret status inæqualitas: adeoque nec divitiarum splendor, nec dignitatum eminentia, nec comitatus magnificentia, nec vestium pompa, quæ modo aliorum animos irritant, malitiamque acuunt, quod non pauci ea obtinendi desiderio æstuent: cumque per bonas artes non possint, per malas assequi conantur. Sed sint vero, quoniam ita placet, in statu hominum naturali perpetua discordia, ac plurimorum dissidia: anne propterea bellum erit status naturalis? nil minus: hic enim non ex impetu passionum, sed ex rationis, qua homines sumus, regula dijudicandus est: qui rationi contrarius est status, is naturalis esse non potest; ut probatione sexta diximus.

Objectio tertia. *Ex natura humanarum passionum perspicue inferitur, naturam homines dissociavisse, & ad mutuam eadem aptos, inclinatosque produxisse: idque experientia consentaneum est. Cur enim unusquisque quando iter ingreditur, comites quarit, arma gestat? quando dormitum it, fores claudit, arces obserat: qualem hic habet opinionem de concivibus, de vicinis, ac de domesticis? Nonne cautela ista genus humanum accusat, & hostilem cujusque erga alterum animum demonstrat? Sed quid necesse est doctis demonstrare id, quod ne canes quidem ignorant, qui accedentibus oblatrant, interdum quidem ignotis, noctu autem omnibus.... Reges vero, & Personas summam habentes potestatem omni tempore hostes esse inter se ex eo patet, quod alii aliis suspecti semper sunt, more stantes gladiatorio, armis, oculisque intentis, idest cautelis, & praesidiis ad confinia collocatis, & exploratoribus in hostio latitantibus, quæ est conditio belli..... Americani, excepto quod per familias parvas legibus paternis subditi sunt, quarum familiarum concordia similitudine sola cupiditatum sustinetur, ita vivunt; nimirum ut sit bellum omnium in omnes.*

Hobb Leviath. Cap. XIII.

Responsio. Mirum, quod cautela, quibus cum privati, tum Principes utuntur, homini philosopho adeo manifestum errorem imponere potuerint. Cautela prudentis animi sunt: ac

omnes sibi hostes existimare est malignæ, & ferinæ indolis. Ad adhibendas merito cautelas satis est, quod quo animo comparati sint ii, quibuscum agendum est nobis, nescimus; & alias non ignoramus, in tanta multitudine hominum multos esse malos, & ad male faciendum pro data occasione paratissimos (a). Et Principes quoque cum ignorent, quid Principum vicinorum in corde vel eo tempore lateat, vel postmodum foveri possit, justissime, & prudentissime *castella, & praesidia ad confinia collocant*, & exploratorum vigilantia utuntur: neque hæc est *conditio belli*, sed prudentis cautelæ: ac non nisi summa cum injuria in Principes, illis adscribi potest animus semper *hostilis*, & ad ceteros invadendos, & dum fieri possit, subjiciendos paratus. Profecto *Hobbesius* pessime de Imperantibus omnibus meritus est, quod adeo pravam de illis opinionem & in se foverit, & aliis insinuare conatus est.

Quoad *Americanos* attinet, (nam, quod ait de *Canibus*, indignum responsione est) eos in bello omnium contra omnes vivere, temere affirmat *Hobbesius*; cum eorum plurimos satis mitis indolis esse prodant earum regionum historiarum. Nos etiam specimen eorundem *φιλανθρωπίας* humanitatis, & mansuetudinis jam innuimus probatione octava. Falsum item est, tantummodo *per familias* ipsos vivere, cum certum sit in aliquibus eorum pagis, haud modicam incolarum multitudinem simul habitare; quodque magis est, de *Irrocbensibus* populis Americæ Septentrionalis alias ferocissimis viri fide digni referunt, eos in summa libertate, & integra unius ab altero independentia, & nihilominus in magna tranquillitate vivere; tamen si frequentia, & sæpe injusta, cum aliis populis bella gerant. De *Groenlandis* in naturali statu, & pacifice viventibus vide Caput sextum hujus libri. Unum addo, *Hobbesium* vehementer falli, dum tanquam exploratum sumit, easdem, æqualesve passiones, & vitia in statu naturali vigere debuisse, quæ vigent in statu civili, & quæ ipse in *Anglis* suis turbulentissimo tempore observavit. Hoc certum non est: quin vide-

(a) Si cautelæ satis sunt ad *genus* & ad *hostilem* cujusque erga alterum *animi humanum accusandum*, ut ait *Hobbesius*, *non demonstrandum*; inde inferri potest  
in

videtur eo in statu multo minora esse debuisse vitia, eo quod in eo pleraque irritamenta passionum, & vitiorum incitamenta necessario abessent, ut infra dicitur. Qua vel sola observatione corrumpitur præcipuum Hobbesiani commenti fundamentum.

Objectio quarta. S. Thomas eandem ac Hobbesius de *bello omnium in omnes in statu naturali* sententiam propugnavit, ut colligitur ex I. 2. q. 95. ar. 1. & ex ejus lect. I. in lib. I. Politicorum Aristotelis: igitur ea vel in obsequium erga tantum Doctorem, saltem tanquam *absurda* rejicienda non est.

Responsio. Hæc objectio, quam ab uno tantum, vel altero instructam reperio, mea quidem sententia, gravem Sancto illi Doctori injuriam infert: quandoquidem ipsum ab *Hobbesiano* hoc errore quammaxime abhorruisse ostendunt varia, quæ statuit, principia eidem errori plane contraria. Hujusmodi sunt, (1) *similitudinem præsertim in natura*, esse causam amoris: ad amorem vero consequitur pax, non bellum. (2) *Naturalem inclinationem inesse cuilibet homini ad hoc, quod agat secundum rationem, quod est agere secundum virtutem*: colere autem pacem, & abhorre a bello est *secundum rationem, & secundum virtutem*. (3) *Omnia naturaliter pacem appetere*: & illos etiam, qui bella quærunt, & *dissensiones, non desiderare nisi pacem*. Sentit ergo S. Doctor, naturam hominis in pacem inclinare; atque idcirco statum hominis naturalem non esse bellum.

Quoad vero duo illa, quæ opponuntur, loca, nescio quibus verbis nitatur objectio; quandoquidem, qui eam instruunt, nulla proferunt verba, loca solum indicare contenti. Cum tamen primo in loco hæc habeantur: *Disciplina cogens metu pœna est disciplina legum: unde necessarium fuit ad PACEM, & virtutem, quod leges ponerentur*; quid ni primus objectionis hujus auctor putare potuit consecutione quadam, S. Thomam sensisse, nullam fore pacem, sed perpetuum universale bellum, sublata *disciplina legum metu cogentium*; quæ *disciplina* in statu

in statu civili vigere statum belli omnium in omnes; quandoquidem etiam nunc ejusmodi cautelæ generatim adhibentur.

In respons.  
ad 1.

statu naturali locum nullum haberet. At perspicuum est eum percurrenti S. Doctoris articulum, ipsum *legum metu cogentium* necessitatem adstruere non ex eo, quod *omnes*, sed ex eo quod *QUIDAM* protervi inveniuntur, & ad vitia proni, qui *verbis de facili moveri non possunt*; & quia *QUIDAM* male dispositi non ducantur ad virtutem nisi cogantur. Nil igitur hinc in Hobbesianæ de bello omnium in omnes opinionis favorem colligi potest.

Quoad aliū locum attinet, ego quidem integram lectionem illam accurate legi, expendique; sed nihil neque in *Aristotelis* textu, neque in commentario S. Thomæ deprehendi, quo vel in speciem *Hobbesiana* causa jvari possit. Ait quidem eo loci *Aristoteles*, eum, qui ἀπολις sine Civitate est, seu extra civilem societatem, esse πολέμιος ἐπιθυμητὸς, cupidum belli: sed id limitat ad eum, qui talis est διὰ φύσιν ἢ ἐκ διὰ τύχην natura sua; non casu, aut fortuna; seu, ut explicat Angelicus, qui habet ut non sit civilis propter naturam, cum scilicet hoc contingit ex corruptione nature humana: non vero si non sit civilis propter fortunam, ut qui sunt expulsi de civitate, vel propter pauperiorem necessesse habent excolere agros, aut animalia custodire &c. Addo ego, vel qui vivunt, ubi nondum est invec̄ta civilis societas, seu nondum Civitas est constituta: ut, exempli gr. in *Nova Groenlandia* &c. Ait etiam *Aristoteles* ibidem, hominem separatim a lege, & justitia animal esse χειρῖσιν πάντων πῶστος animalium; atque eum, qui sine virtute est, esse ἀνοσιώτατον ἢ ἀγχιώτατον scelestissimum, & immanissimum: justitiam vero esse πολιτικὸν, quidpiam politicam; quatenus scilicet homo reducitur ad justitiam per ordinem civilem, ut exponit S. Doctor: nempe per institutionem ad virtutem, & pœnarum metu; quæ in statu civili locum habent. At nemo qui sapit, ex hoc inferat, *Aristotelem*, & *S. Thomam* existimasse, coli non posse justitiam, virtutemque etiam extra statum civilem; cum uterque procul dubio admiserit in homine φύσει ποσὸς ἀρετῶν naturalem inclinationem ad virtutem; quod eodem loco habet *Aristoteles*, & in plurimis aliis *S. Thomas*; sed præsertim 1. 2. q. 94. a. 3. Plura addere necesse non est, ut hujus objectionis vanitas demonstratur.

CA-

## C A P U T II.

*Status hominum naturalis non est ex pace belloque confusus, ita tamen, ut ad bellum magis inclinet; quemadmodum vult Thomafius: sed absolute pacificus est, solumque per accidens bellicus.*

**M**Entem suam explicat Thomafius his verbis: *status natura-*  
*lis hominum omnium, accurate loquendo, nec status belli est,*  
*nec status pacis, sed confusum chaos ex utroque; plus tamen parti-*  
*cipans de statu belli, quam de statu pacis. Deinde subdit: sic me-*  
*diam teneo viam inter Hobbesianos, & Scholastico-Aristotelicos. Hæc*  
*media Thomafii sententia his refelli potest argumentis.*

In Fundam.  
 juris Nat.  
 & Gent.  
 lib. X. c. 3.  
 §. 55.

Primo. Status hominum naturalis proprie, & absolute pacificus est, solumque per accidens bellicus, si naturalis ratio dicat, pacem per se appetendam esse, bellum vero non nisi per accidens suscipiendum. Ita porro se rem habere satis perspicuum est. Nam pax per se bona est, quippe quæ maximam utilitatem, jucunditatemque eam colentibus affert: ex opposito bellum summopere perniciosum est, atque molestum; eaque tantum ratione interdum est utile, quatenus ad pacem, securitatemque obtinendam expediens, ac necessarium esse cognoscitur: nam belli finis est pax.

Secundo. Prima bellorum origo sunt humanæ passiones in appetitu inferiori, sive animali fundatæ, quæ contra rationem insurgunt, & prævalent. Dixi *primam originem*: nam etiam recta ratio bellum imperare, & indicere potest; non tamen absolute, sed solum in hypothesi, quod illata fuerit injuria, vel alia suppetat bellandi legitima causa. At vero pacem per se dicat, & præcipit ratio ipsa, seu nobilior hominis portio. Porro id, quod originem ducit ex parte hominis nobiliore, ejusque propria, atque specifica, potiori jure dicendum est homini *naturale*, quam quod oritur ex parte inferiori, eaque rebeli, seu quæ non subjicitur, cui subjici deberet, nempe rationi.

Tertio. Si homo in statu etiam naturali positus æqua  
 lance



lance perpenderet, quid sibi ex supremi Numinis voluntate magis esset eligendum, facile intelligeret, voluntatem Dei esse, ut, quantum in se est, pacem servare studeat; bellum vero nonnisi per accidens, & quodammodo invitus assumat: igitur status hominum naturalis absolute pacificus, solum vero per accidens bellicus censendus est.

Thom.loc.  
cit. §. 56.

Objectio. In hominibus sunt equidem *tenuia* quædam *pacis semina*, ob quæ ad pacem non sunt plane inepti, si eo ducantur debite a potentiis externis, seu si externæ faveant circumstantiæ: at experientia constat, eos multo acrius tum internis stimulis ambitionis, invidiæ, avaritiæ &c., tum externis offensarum, & injuriarum irritamentis ad bellum ferme indefinenter incitari: magis igitur ad bellum, quam ad pacem ii, si in naturali statu spectentur, propendent.

Responsio. Quæ *tenuia pacis semina* vocat *Thomasius*, ea proprie ad hominis naturam pertinent; sunt enim rectæ rationis dictata. Stimuli vero interni, & externa irritamenta ad bellum sunt pessimi corruptionis per peccatum illatæ, & inde orti abusus libertatis fructus: qui quamvis acria sint ad bellum irritamenta; illud tamen, si rationi pareatur, extorquere non possunt: nec ea pacis semina, ut ut velis *tenuia*, ita obruere valent, quin ea possint, ac debeant, hominum arbitrio ad rectam normam composito, fructificare. Hinc pax erit semper homini naturalis, bellum vero nunquam, nisi per accidens; quum videlicet non passionibus incitantibus, sed ratione imperante suscipitur.

Neque vero dixeris, hanc humanæ naturæ corruptionem, quæ in medium affertur, non naturali ratione, sed divina tantum revelatione manifestam esse: a qua tamen abstrahendum sit ei, qui jurisprudentiam mere naturalem explicandam assumit.

Nam respondeo (1) naturæ nostræ corruptionem etiam naturali rationi non esse penitus imperviam: quandoquidem Philosophi non pauci eam aut suspicati sunt, aut ratam habuere, licet veram causam ignorarent. (2) ex quocunque capite nobis veritas illucescat, excipienda a nobis est, etiam in tradendis naturalibus disciplinis, ut supra diximus. Et sane  
per-

perabsurdum est, veritati falsitatem substituere, propterea-  
quod ea naturali oculo percipi non possit. Ut summum tunc  
hypothetice loquendum, videlicet quantum a ratione sibi re-  
lictâ investigari potest; vel naturalis ratio indaganda, quæ  
cum veritate ipsa cohæreat: cujusmodi in casu nostro foret  
ea, quam nos supra innuimus, videlicet quod passiones &  
vitia quæ bellum parere solent, non proprietates naturales  
sunt, sed meri naturæ defectus, quia sunt contra rectam ra-  
tionem, ac, ut par est, non eidem subjecta.

## C A P U T III.

*In statu hominum naturali fuisse unicuique jus in omnia, absurdis-  
simum est Hobbesii commentum.*

**I**D diserte docet *Hobbesius* his verbis: *Natura* (dedit) *unicui-  
que jus in omnia; hoc est in statu mere naturali, sive antequam  
homines ullis pactis sese invicem obstrinxissent, unicuique licebat fa-  
cere quacunq; & in quoscunq; libebat, & possidere, uti, frui om-  
nibus, quæ volebat, & poterat. Docet etiam, in eo statu po-  
tuisse quemlibet de re omni dicere: hoc meum est. Hujus absur-  
ditatem doctrinæ sequentes rationes evincunt.*

De Cive  
cap l. 9. 10.

Prima. *Jus esse omnibus in omnia* apertam contradictionem  
involvit. Nam jus unius in rem aliquam necessario jus alio-  
rum in rem eandem elidit. Qui enim jus habet in aliquid,  
ab ejus usu impediri sine injuria non potest: & tamen si om-  
nes jus verum in rem aliquam habeant, absque injuria po-  
terunt usum ejusdem rei alteri præpedire. Igitur contradi-  
ctorium est, inesse omnibus jus in omnia.

Secunda. Si in statu naturali jus omnibus in omnia com-  
peteret, iis collatum fuisset ab aliquo. A quo vero? *a natura*,  
inquit *Hobbesius*. At natura illud conferre non potuit, tum  
quia implicat contradictionem, ut diximus supra; tum quia ef-  
set, vel ipso *Hobbesio* fatente, frustraneum: *juris effectus* (ait il-  
le) *idem pene est, ac si nullum omnino jus extiterit: quamquam enim  
quis de re omni poterat dicere: hoc meum est; frui tamen ea non po-  
terat propter vicinum, qui equali jure, & equali vi pretendebat, idem  
esse suum. At non frustraneum modo, verum etiam pernicio-*

Loco cit.  
9. 11.

Ll

sum

sum hominibus jus illud fuisset; quippe quod rixas perpetuas, jurgia, atque discordias, & rursus bellum universale, atque continuum, proinde & innumera incommoda, imo omnium fere hominum internecionem parere debuisset. Neque hoc vel ipse diffidetur Hobbesius: imo ex hoc capite errorem suum, quem in prima propositione confutavimus, derivavit, videlicet statum hominis naturalem esse *bellum omnium in omnes*.

Tertia. Cum nihil a natura sit, quod non sit etiam ab Auctore naturæ, sequeretur, hujusmodi jus *omnium in omnia* a Creatore Deo fuisse hominibus datum: hoc autem evidentissime pugnat cum ejus bonitate, sapientia, providentia &c.

Quarta. Juxta principia *Hobbesii* non aliud jus hominibus in statu naturali conveniret, præterquam quod ex jure sese conservandi consurgeret; neque enim is eo in statu aliud juris principium agnoscit, neque aliam *mensuram juris præter utilitatem*, ut disertissime asserit. At non omnia in eodem statu ad cujusque conservationem necessaria erant; imo neque utilia: sive ob omnimodam superfluitatem, postquam scilicet quis ea omnia, quibus ratione aliqua frui possit, occupasset; sive ob impossibilitatem, ut omnia caderent sub cujusque dominio.

Quinta. Arrogare sibi jus in omnia est contra rectam rationem, ut & ex dictis perspicuum est, & adhuc probari potest; quia non nisi insanæ ambitionis, aut impotentis avaritiæ, aut intolerabilis invidiæ id esset: ergo censendum non est hujusmodi jus in omnia concessum cuique a natura fuisse.

Sexta. Hujus sententiæ falsitatem clarissime demonstrant plura, & gravissima absurda, quæ sequuntur, & quorum pleraque deducit Hobbesius ipse. 1. enim ex hoc principio colligit ille, *statum hominum naturalem, antequam in societatem coiretur, bellum fuisse*: quia eoposito, alter jure invadit, alter jure resistit, ex quo oriuntur omnium adversus omnes perpetuo suspiciones &c. 2. unicuique jus in omnes regnandi ipsi Naturæ *coeruum fuisse*; quia per naturam jus erat omnibus in omnia. 3. impossibile tunc fuisse, alienum invadere: etenim nihil alienum erat, quia Natura omnibus dedit. 4. Conubitus omnes fuisse licitos, quia omnia erant communia. 5. licitum fuisse occidere, quia status erat belli. 6. Potuisse unumquemque honorare, vel non honorare,

re,

re, prout libuisset, parentes suos; quia tunc *omnia proprio cuiusque iudicio definita erant*, ideoque honores etiam paterni. Plura alia prætermitto absurda: nam hæc satis produnt, quam sit absurdum principium, unde fluunt.

Objectio prima. *In statu naturæ cuique jus erat omnia facere, & possidere, quæ ipse ad sui conservationem necessaria esse iudicabit: At quisque iudicabit, ad sui conservationem necessarium esse omnia possidere, & omnia facere contra omnes: igitur in statu naturali cuiusque jus est in omnia contra omnes.*

Ad hunc Syllogismum revocat Ricardus Cumberlandus in suo *Tractatu philosophico de Legibus naturalibus præcipuum hujus, quod refellimus, Hobbesiani commenti fundamentum. Et quidem huiusce syllogismi propositionem majorem ipsis, queis nos expressimus, verbis, tradit Hobbesius. Eam vero sic probat: Unicuique est jus se conservandi: eidem ergo jus est, omnibus uti mediis ad eum finem necessariis: (nam jus ad finem dat jus ad media necessaria). Media autem necessaria sunt, quæ ipse talia iudicabit: jure namque naturali quisque est iudex mediorum ad sui conservationem: si enim contra rectam rationem sit, ut de proprio periculo ipse iudicem, iudicet alius: quoniam igitur alius iudicat de iis rebus, quæ ad me spectant, eadem ratione, quia æqualis natura sumus, iudicabo de iis rebus, quæ ad ipsum spectant. Itaque rectæ rationis, hoc est juris naturalis est, ut ego de illius iudicem sententia, scilicet, an ad conservationem meam conducatur, necne. Eidem ergo licet omnia facere & possidere, quæ ipse ad sui conservationem necessaria esse iudicabit. Minorem vero propositionem non probat, imo nec exprimit Hobbesius: sed clarum est, inquit Cumberlandus, eam subintelligendam esse; aliter conclusio ex illa majore haud sequeretur.*

Responsio. Ambæ objecti syllogismi propositiones præmissæ falsæ sunt. Et quidem falsitas minoris propositionis se ipsa evidens est: quis enim ita desipiat, ut, quod evidentissime falsum est, verum iudicet? constat siquidem experientia, posse paucis conservari cuiusque vitam. Quod si quis vel amentissimus, omnia ad sui conservationem necessaria esse existimet; anne ex stultissimo ejus iudicio jus ei ullum acquireretur? Non puto, vel *Hobbesium* ipsum id dicturum. Anne vero as-

feret, hujusmodi iudicium *secundum rectam rationem esse?* At si hoc dicit, sibi utique contradicit; quum paulo ante affirmaverit, nonnullos quidem *secundum aequalitatem naturæ permittere cæteris omnia quæ sibi, quod modesti hominis est, & vires suas recte æstimantis*. Non igitur omnes sibi omnia arrogant: & si qui sibi non omnia arrogant *modesti homines sunt, & vires suas recte æstimant*; immoderati ergo sunt, & perverse judicant alii, qui sibi arrogant omnia. Sed sit, ut placet, horum etiam iudicium *secundum rectam rationem*: re igitur ipsa, quandoquidem rectum iudicium falsum esse non potest, rerum omnium usus, & fruitio, & quidem eodem tempore, & juxta varias, ac multiplices hominum voluntates, ad cujusque conservationem necessaria sunt; sicque res quæque eodem tempore infinitis diversissimis, ac contrariis quoque motibus cieri deberet, ut cujusque usui inferviret, omniumque voluntati obsequeretur: quo quid absurdius dici potest?

Major vero æque falsa est: pendet illa ex eo, quod antea *Hobbesius* statuerat, unumquemque jure naturali esse *judicem mediorum ad sui conservationem necessariorum*; ex quo deducit, *habenda esse pro necessariis ea, quæ ipse talia iudicat*: dixerat vero antea, *jure natura fieri, & haberi, quæ necessario conducunt ad tuitionem propriæ vitæ, & membrorum*: at hoc quidem non semper verum est: neque enim majus aliquod bonum, v. g. animæ salutem, & Dei gloriam licet unquam negligere; quamquam hoc interdum necessarium foret ad propriæ vitæ conservationem. Illud vero falsum est absolute: utut enim admittere velimus, in statu naturæ esse unumquemque iudicem competentem mediorum, quæ ad sui conservationem necessaria sunt (quod non est usquequaque verum): quid inde ad jus omnibus in omnia asserendum? quum constet, etiam sententiam iudicis, si falsa sit, (potuisse autem esse falsam in statu naturæ, quis neget?) nec ullum jus conferre, nec rerum naturam mutare posse. Judicet ergo quis, esse aliquid necessarium, quod re ipsa necessarium non est, non propterea evadit necessarium, quod inutile aut nocuum est. Perperam igitur tale iudicium satis *Hobbeso* videri potuit ad jus eo ipso cuique in rem quamlibet asserendum. Equidem in statu civi-

li lu-

li supremi sententia judicis, etsi quandoque erronea, satis est, subditorum respectu, ad jus in rem aliquam alicui tribuendum: sed hoc exigit bonum publicum ad finem litibus imponendum, in eoque subditorum consensus adesse præsumitur: quæ ratio in statu naturali locum habere non potest. At Principis cujusque sententia profecto non potest efficere, ut quidpiam, quod vel nocuum est, vel inutile, vel impossibile, servandæ vitæ necessarium reddatur. Est ergo putidissimus error, illud esse censendum servandæ vitæ necessarium, quod tale esse ipse judicaverit.

Objeçtio secunda. Antequam consensu hominum rerum divisio fieret, omnia erant communia: ergo tunc habebant omnes jus in omnia.

Responsio. Communitas rerum, quam extitisse Auctores admittunt ante divisionem rerum, nil favet *Hobbefio*: ea enim *negativa* erat tantummodo, quatenus res nondum peculiari domino erat subjectæ; non vero *positiva*, ut quisque jus, seu verum dominium haberet in omnia; quod vult *Hobbefus*. Quanquam probabilis quoque altera est sententia, quæ peculiaria dominia ex Dei ipsius determinatione primis facta hominibus, orta esse, adeoque & tempore Adami viguisse contendit; ut rationibus non contemnendis vult *Joannes Selden* Lib 2. Cap. IV. in opere, cui titulum fecit *Mare clausum*. Si admittatur opinio istæc, omnis hac de re cavillandi ansa eripitur iis, qui tueri cupiunt *Hobbefii* sententiam.

#### C A P U T IV.

*Status naturalis a J. Jacobo Rousseau dicitur absurdissime esse status hominis sylvestris, ac solitarii, belluinoque more viventis. Perperam etiam status idem exprimitur a Pufendorfio fitione hominis utcunque & undecunque in Mundum projecti, sibi que plane relictæ. Status naturalis est status domesticus.*

**J**oannes Jacobus Rousseau, vir hoc tempore notissimus, sed qui vulgo pessime audit, de statu naturali hominis fuse disserit in opere, quod elucubravit *de origine & fundamento inæqualitatis*

litatis inter homines (a). In eo ita describit hominem in statu naturali constitutum, (quem quidem statum & originarium vocat & primitivum: ) Animal, ait, imbecillius quidem, quam nonnulla alia, aliis vero minus agile; at si omnia computentur, perfectioribus, quam cetera animalia, organis instructum. Hucusque nihil exhibet præter animal: conveniunt reliqua. Illius vitæ summam ita proponit: Si ego hominem considero, prout e manu nature prodire debuit, non aliud video quam animal quod cibum capit sub quercu, potum ad primum aquæ rivum, quietem nocturnam sub ipsa arbore, quæ victum illi suppeditavit: quo ejus necessitatibus jam satisfactum est. Eximius profecto ac præclarus naturalis hominis status! At homines hoc in statu non soli erant omnino, sed cetera quoque animalia aderant, inter quæ sparsi (pergit noster philosophus) ea observant (videlicet velut magistrōs a Providentia sibi datos) ipsorumque imitantur industriam, & sese elevant ad instinctum bestiarum: avara nimirum natura etiam ipsum instinctum, quem aliis bestiis omnibus concefferat, primis illis hominibus denegavit! Fuit vero acquisiti hujus instinctus hic fructus, ut homo sese aleret omnibus ferme variis iis cibis, quos cetera animalia inter se partiebantur; sicque singuli eorum facilius unde viverent, reperirent. Ceterum, (prosequitur ille) homines isti sylvestres (sic huic Philosopho illos homines primitivos placet appellare) rigidiore vivendi ratione maximum sibi robur corporis compararunt, quo validissimum temperamentum potuerunt in filios transfundere: frequenti vero cum belluis, inter quas versabantur, dimicatione æque ac pleræque earum, feroces evaserunt. Subdit vero, eorundem sanitatem morbis tentatam fuisse nunquam, aut raro: nam & nos ipsi omnes facile ægrotudines evitaremus, inquit, si simplicem, si uniformem, si solidam vitam, cujusmodi nobis a natura præscripta est, duceremus. Addit: Si natura ad sanitatem nos destinavit, jam certo affirmare ausing, Reflexionem esse statum contra naturam, ac hominem, qui meditatur, esse animal depravatum. Ex quo colligit, infirmitates esse una cum societatibus multi-

(a) Hujus operis gallice conscripti titulus est: Discours sur l'origine, & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.

Par J. Jacques Rousseau. A Amsterdam MDCCLV.

triplicatas, adeo ut illarum *historia historiarum societatum proxime sequatur.*

Functiones vero, operationesque hominis in hoc statu sylvestri ita describit: *Homo sylvestris inciperet a functionibus vere animalibus. Percipere & sentire primum illius statum constitueret, qui ceteris quibusve animalibus communis est. Valde & nolle, desiderare & timere prima essent, & fortassis unica ejus operationes, quousque novæ circumstantiæ novas causerent evolutiones. Paucis vero interjectis subdit: Homo sylvestris quovis luminæ destitutus nihil desiderat, nisi ea vero impulsu naturæ: ejus desideria physica indigentias ipsius non excedunt. Alia non agnoscit in hoc universo bona, nisi cibum, feminam, & quietem: nec alia timet mala præter dolorem & famem. Hinc, omnia illum a tentatione, & mediis statum suum mutandi remove videntur. Nam ejus imaginatio nihil ei repræsentat; cor ipsius nihil exigit ab eo: ad manus habet id omne, quod modicis indigentis ipsius sat est: tantumque abest ab eo cognitionis gradus, qui ad plura, & majora desideranda requiritur, ut neque prævidentiam ullam habere possit, neque curiositatem. Ejus animus quippe qui a nulla re commoveatur, vacat unice sensui propriae existentie absque ulla idea futuri quantumvis proximi: ejusque cura vix ad unius dici terminum extenditur. Talis est homo juxta Rousseau in statu suo naturali & primitivo, qui quantum distet a belluino per sese liquet.*

At illud mirandum quammaxime, quod hunc statum magnopere commendat, & præ sociali, civili que velit esse optabiliorem: nam imprimis felicitatem illius prædicat & extollit. Et quidem negat primo, statum hunc sylvestrem, ac rudem dici posse miserum; alioqui, inquit, quum homo ex eo statu non nisi post multa secula egredi potuerit, reprehendenda esset natura, qua illum in eo constituisset. At non profecto natura reprehendenda foret (novimus siquidem, naturam, seu potius Auctorem naturæ longe diversum, ac sibi confinxerit Rousseau, hominem condidisse); sed ejus damnanda est sive Thesis sive hypothesis, qua ponit, hominem ita e manu nature prædire debuisse. Subdit vero Rousseau: *Quum infelicitas nihil aliud significet, quam privationem, qua dolorem adferat, molestiamque, sive corporis sive animi; explicari non potest, quo genere miserie angatur ille*



ille, *cujus cor tranquillum est, & corpus sanum*. At parva ne miseria huic Philosopho videtur, hominem vivere in statu belluino, rationis usu carere; & quum præstantissima natura donatus sit, tamen quoad functiones, operationesque suas nihil a brutis animantibus differre? Nihil tamen hæc *Rouffeaum* movent; quinimmo Brutis irrationalitatem ipsam, seu omnimodam ratiocinandi impotentiam videtur invidere. Nam hominis *perfectibilitatem* deplorat (qua scilicet progressu temporis potest ad ratiocinationem pertingere), velut *fontem omnium malorum*, quibus homo obnoxius est; & quod ea sit, *quæ longo post tempore hominem ex statu ejus originario eduxit, in quo ipse dies suos tranquillos, innocentesque decurrebat*: quod quum ait *Rouffeau*, minime profecto animadvertit, summa se ingratitude reprehendere naturam, seu potius naturæ Auctorem, qui hominem non modo perfectibilitate donavit, sed immo condidit in statu perfecto. At *Rouffeau* ipsam sylvestris sui hominis stupiditatem autumat esse *originariam felicitatem*: quare putat, non posse tanquam beneficum non laudari (*tametsi id dictu mirabile videatur*) qui primus *Accolas riparum Orenoqui fluvii docuit usum cujusdam aquæ, quæ infantium temporibus admota in tuto ponit saltem ex parte, ipsorum mentis imbecillitatem, & FELICITATEM ORIGINARIAM*. Proh! quam stupida philosophia hæc est, quæ mentis imbecillitatem, stupiditatemque habet *originaria felicitatis* loco! Fatendum tamen, cum haud omnino immerito videri posse beneficum, qui istiusmodi aquas quorundam infantium temporibus admoveret; eorum videlicet, qui mentis acumine ad sui aliorumque perniciem sunt abusuri.

Ceterum non felicitatem solummodo, sed & bonitatem sylvestri suo homini tribuit *Rouffeau*. *Homo* (inquit p. 225.) *est naturaliter* (seu in statu naturali) *bonus*: idque putat se *demonstrasse* ea præsertim ratione, quod quum eo in statu liber foret homo ab irritamentis passionum, & alioqui omni lumine careret; *tranquillitas ipsa passionum* (p. 73.) & *ignoratio vitiatorum cum a malis operationibus removeret*: vividusque *commiserationis* sensus, qui in hoc homine maxime vigere debuit, *vices legis, consuetudinis, virtutumque omnium eo in statu obiret* (p. 80.) *atque ab omni inferenda injuria suaviter avocaret*. Deum,

num, ut alia præteream, quæ in commendationem sylvestris hujus, ac belluini status congerit *Roussseau*, eidem *caelestem*, *venerandamque simplicitatem* adscribit (præf. pag. 66.) quo profecto illius status amore se captum prodit, ut ferme dolere videatur, eo quod amens vel bellua natus non sit, ut perpetuo *originaria illa felicitate* gauderet. Licet vero quam falsa, quamque absurda sit hæc sententia, ex sola fere ejus expositione satis intelligatur; præstat nihilominus, id data opera demonstrare, ut nemo ab eo se seduci patiatur; neque ei accidat id, quod legenti hunc librum *D. de Voltaire* evenire affirmat, ut scilicet *eum cupido incedat gradiendi quatuor pedibus.*

In epist.  
ad ipsum.

Igitur statum hominis naturalem in hujusmodi sylvestri, animali, ac belluina vita absurdissime ab hoc Auctore constitui hinc rationum momentis planum facio.

Primo. Status naturalis hominis idem est, ut vult vel ipse *Roussseau*, ac *primitivus & originarius*, seu qualem is, quum *primum* esse cœpit, & in sua origine habuit, & qualis *concepitur prodire debuisse*, juxta illius phrasim, *e manu nature*. At vero certissimum est, hominem *primitus*, seu in sua origine non talem fuisse, qualem ipse describit; nec talem debuisse e naturæ manu prodire. Horum primum patet ex sacra atque certissima, quam habemus, conditionis ejusdem historia; ubi qua ratione cum quoad corpus, tum quoad animam fuerit conditus, enarratur; indicaturque, quibus jam tum facultatibus fuerit instructus. Quum vero nulla alia natura fingi possit, e cujus potuerit manu prodire, præterquam ipsemet conditor Deus, qui *natura naturans* dici solet; idcirco plane absurde dicitur, aliter debuisse hominem a natura prodire, ac reipsa e Dei manu prodierit; & alium esse naturalem illius statum, ac ille, in quo ipsum Deo placuit constituere (si dona tantummodo supernaturalia demas): qui certe non fuit status mere animalis, ferinus, atque *sylvestris*, qualis confingitur ab hoc Scriptore.

Secundo. Quum hominis natura duplici confletur parte, nempe *animalitate*, & *rationalitate*; & illam quidem cum brutis animantibus communem habeat, ex hac vero speciem sortia-

M m

tur

tur suam; profus absurde status ejus naturalis mere animalis esse statuitur & belluinus.

Tertio. Temere asseritur, statum aliquem esse naturalem, seu hominem e manu naturæ talem debuisse prodire, ni prius constet, quænam sit, quæ ipsum produxerit, natura; ac qualem proinde ipse homo habeat originem; atqui hoc non explicat *Rousseau*, nec explicare potest: ergo temere affirmat, statum hominis naturalem esse *sylvestrem & solitarium*, qualis scilicet futurus fuisse concipitur, si e terra sponte sua fungorum instar, emerisset. Enimvero vetusti Gentiles, qui hominem initio brutum, mutumque fuisse putaverunt, hoc plane modo existimarunt, primam originem sortitum esse: unde est illud *Horatii*: *Cum prorepserunt primis animalia terris, mutum & turpe pecus &c.*

Lib. I. Serm  
Sat. III.

Quarto. Si homo, qualis conditus est a Deo, non fuisset in statu suo naturali, ut contendit *Rousseau*, id esset ipso auctore, idcirco quia Deus eidem alia præter naturam indidit dona, nempe expeditam ratiocinandi facultatem, seu ideas ad cognoscendum & ratiocinandum necessarias, ac præterea conditoris sui, aliarumque rerum notitiam; itemque facultatum loquendi &c. At hæc hominem minime potuerunt e statu naturali extrahere (a), quum ea omnia perfecto ejus statui convenientia essent, consentanea, ac debita; quæ proinde non ejus statum naturalem in *artificialem*, ut contendit *Rousseau* mutarunt, sed ipsum statum ejus naturalem compleverunt. Homo igitur in statu animali, atque sylvestri in statu quidem naturali esset, sed imperfecto; & sane imperfectiore, quam is, in quo modo nascuntur infantes: hi siquidem parentes habent, qui eos enutriant, instruantque, & ad perfectum statum perducant; at vero illi educatores & magistros haberent nullos, nisi feras & bruta: a quibus reipsa primos homines didicisse, ait *Rousseau*, quomodo, quibusque vesci possent, ne fame perirent. At apage statum hominis naturalem a *Rousseau* confictum, qui concipi nullatenus valet, absque maxima

(a) Non nego Adamum fuisse per supernaturalia dona ad statum supernaturalem elevatum: sed tantummodo nego, ipsum e statu naturali educatum fuisse per

xima & summa in Naturam, seu Naturæ Auctorem injuria.

Quinto. Ille censendus non est status hominis naturalis, quo subsistente Naturæ Auctor frustraretur sine, quem in hominis conditione sibi præstituit. Hujusmodi porro est status naturalis a *Roussseau* descriptus: neque enim in eo potuisset homo Deum cognoscere, colere & amare, ad quem certe finem homo conditus est a Deo; utpote qui ad suam gloriam creavit omnia, quin nec ad alium finem creare quidquam potuit. Gloria autem Deo ex homine consurgeret nulla, si is Auctorem suum cognoscere & diligere nequivisset: immo fuisset plane Deo indecorum condere hominem eo in statu, in quo aut nullo prorsus modo, aut post plurima duntaxat secula, & nonnisi postquam e statu naturali excessisset, eum cognoscere ac diligere valeret.

Sexto. Ita natura comparatus est homo, ut sese possit assidue perficere, quod & experientia ipsa compertum est, & a *Roussseau* non negatur; quin immo in hac ipsa *perfectibilitate* <sup>P. XXXVI.</sup> (si ita loqui fas est) constituit potissimum hominis a ceteris animantibus discrimen. Quum ergo natura hominem fecerit *perfectibilem*, ea procul dubio peccasset, si illum in eo statu constituisset, in quo nequidem sibi comparare posset substantialem perfectionem, in eo repositam, ut mens sit proxime apta ad ratiocinandum; adeoque ideas habeat universales, ex quibus ratiocinium omne proficiscitur: ac præterea conceptus suos valeat aliis communicare, sicque cum aliis suæ speciei individuis versari; ac proinde præcipua virtutum, quæ ad alios sunt, officia exercere. At vero in statu illo sylvestri ac solitario, quem esse naturalem, originarium ac primitivum *Roussseau* contendit, vel ipso agnoscente atque fatente, aut nullo modo, aut difficillime, & nonnisi post multa seculorum millia, & datis tantummodo quibusdam circumstantiis, iisque *fortuitis*, quæ idcirco *potuissent* nunquam contingere, ideas comparare universales & abstractas, & linguas instituire va-  
luif-

ea dona quæ sunt intra naturæ ordinem: & de quibus res nobis est cum *Roussseau* cujusmodi sunt, quæ hic enumerantur, *seau*.

lisset. Ergo nonnisi prorsus absurde status ille esse naturalis affirmatur.

Hoc argumentum sic brevius colligo. Status naturalis hominis debet esse ille, in quo homo sit substantialiter perfectus quoad utramque sui partem, corpus nempe & mentem; atqui homo in statu solitario constitutus, erransque inter cetera animalia, posset utique quoad corpus perfici modo dicto, non vero quoad animam: non est igitur ille status hominis naturalis.

Septimo. Homo etiam in statu naturali, nempe sylvestri ac solitario ipso fatente *Roufseau*, esset liber, seu libere se ad agendum determinaret. At nulla potest esse libertas, ut communiter docent Philosophi, absque ideis universalibus: habuisset ergo etiam tunc ideas universales: igitur saltem ex hac parte non talis fuisset naturalis hominis status, qualis ab hoc Auctore confingitur ac describitur.

P. XXXIII.  
XXXV.

Octavo. Quum modo vir naturali affectu feratur erga mulierem, & non tantum explendæ libidinis causa; sed etiam quia ejus societate oblectatur, ejusque adjutorio hanc potest minus ægre vitam transigere: quum etiam exploratum sit, modo genitores naturali quodam amore ferri in filios, eorumque necessitatibus prospicere, ex quo domestica oritur societas; jam plane absurdum est, etiam per hypothesim fingere, homines aliquando seorsim omnino in sylvis vixisse; virumque cum muliere nonnisi fortuitum habuisse congressum, ac expleta semel libidine, eam statim deseruisse &c. quæ de eo statu naturali fingit *Roufseau*.

Nono. Nulla verisimilitudinis specie statui potest, naturalem statum hominis esse sylvestrem ac solitarium, ratiocinii omnis, omnisque cognitionis, præterquam sentientis, experientem, nisi prius constet, primos homines ita esse productos. At non ita productos esse, non solum historia sacra, sed nec ipsa Philosophia docet: si nanque vel philosophice origo hominum consideretur, ea esse non potuit nisi per creationem, sive per productionem a Deo rerum omnium opifice. At a recta ratione prorsus alienum est credere, Deum hominem creare voluisse in statu adeo imperfecto, ut nonnisi animale bellui-

belluinamque per plura secula agere vitam posset; immo qui in multis inferioris esset conditionis quam bruta animalia: hæc quippe variis instructa sunt instinctibus, quibus percita, quæ ad sui conservationem necessaria sunt, norunt ac persequuntur, & cetera, quæ ipsorum naturæ consentanea sunt, naturaliter præstant; at homo nec ipsos haberet naturales instinctus (nam juxta *Roussseau* brutorum tantummodo imitatione, quibus vesci posset, agnovit, & ad illorum *instinctum se extulit*); neque usu rationis polleret, qua sibi valeret consentanea providere. Dicendum est itaque, Deum attenda ejus sapientia ac providentia, hominem ita condere non potuisse, aut noluisse saltem; sed quemadmodum animantibus ceteris suos indidit instinctus, quibus dirigerentur; ita primum hominem donasse rationis usu, seu proxima & expedita cognoscendi ac ratiocinandi facultate, qua quæ suæ naturæ consentanea sunt, agere valeret: Ratio scilicet idem præstare debet in homine, quod instinctus præstat in brutis. Quemadmodum vero in brutis instinctus eorum naturæ superadditi, ea non extrahunt e naturali statu; ita perfectus rationis usus, quo donatus fuisse censendus est primus homo, cum extra naturalem statum nullatenus posuit. At non solo rationis usu primum donasse hominem censendus est Deus etiamsi philosophiam tantummodo consulamus; sed etiam una simul vel paullo post condidisse foeminam, sociamque ei dedisse, quo posset genus propagare: atque adeo minime dubitandum, primum hominem fuisse a Deo in societate domestica constitutum; adeoque societatem domesticam esse statum hominis naturalem; quo posteris prospectum est: quum enim ii & imbecilles oriri deberent & actuali ratione destituti, illis plane necessaria erat domestica educatio, qua tum corpore, tum mente possent adolescere, roborari & ad statum homini convenientem pervenire. Ita quidem gerere se debuit summus & sapientissimus Opifex: quod si vero Natura aliter hominem formare potuit aut debuit, edisserat nobis *Roussseau*, quænam sit illa Natura a Deo Auctore naturæ distincta, e cujus manu sylvestris homo prodire debuerit?

Decimo. Quum Natura homini indiderit ratiocinandi præclarif-

clarissimam facultatem; dubitandum non est, ejusdem Naturæ intentionem fuisse, ut hæc eximia facultas, qua homo tum ceteris animalibus præstat, tum ab iis potissimum differt, in actum prodiret & erumperet; est nanque plane inutilis ea facultas, quæ suo destituitur actu: & alioqui natura frustra nihil operatur. Qui ergo fieri poterit, ut censeamus, eandem Naturam, quum fudit primum hominem, eum posuisse in statu sylvestri ac solitario, in quo is per plurima secula, ut sentit *Rousseau*, sola sensatione omnibus animantibus communi, uti deberet; & nunquam, nisi quibusdam *fortuitis* circumstantiis positis (quæ potuissent nunquam contingere) posset ratiocinari. Ita ne a scopo putabimus aberrasse naturam? Ita ne cæcam esse, ut a *Rousseau* confingitur? At non ita certe cæca & improvida potest esse *Natura naturans* seu Auctor naturæ, e cujus tantummodo manu prodire potuit homo.

Addo: Si naturæ intentio fuit, quemadmodum dubitari non potest, ut homo non otiosa duntaxat ratiocinandi facultate brutis animantibus emereret, sed ut ea etiam ad exercitium sibi proprium deduceretur; quis non videat, absurde prorsus limitari statum hominis naturalem ad hominem ratiocinationis expertem. Id enim perinde esset, ac si quis diceret, arborem in statu naturali esse foliis ornatam; in eoque non esse, quum jam est fructibus onusta. An non ille status, qui intenditur per se a natura, naturalis censendus est?

Demum, ut habeatur status hominis naturalis, docente *Rousseau*, considerandus est homo *prout prodire debuit e manu naturæ*. At vero ita considerari non potest homo, nisi quænam sit hæc natura opifex innotescat: pro diversitate enim hujusmodi Naturæ opificis, aut cæcæ, & necessariæ, vel sapientis, providæ, ac liberæ, diversis instructus dotibus prodire homo potuisse, ac debuisse concipitur: non est igitur explicandus ac determinandus status hominis naturalis, ac primitivus, nisi per ordinem ad ipsam naturam: quod quum non præstet *Rousseau*, temere statuit, hominem in statu sylvestri, ac solitario e manu naturæ prodiisse. Si enim hæc natura & provida est & sapiens, (cujusmodi certe sit oportet, cum non alia sit, quam ipse Deus omnium opifex, qui idcirco *natura*

*naturæ*

*naturans* dicitur,) ab ea homo prodire non potuit in statu a *Roufseau* excogitato: si vero asserat, naturam esse cæcā ac necessariam; primo, unde novit hominem talem, hoc est sylvestrem ac solitarium, ab hac natura prodire? deinde si talem admittat naturam, eo ipso incidit in Atheismum seu *Spi-noffismum*: neque enim aliud talis naturæ nomine venire potest aut intelligi, nisi aut casus, aut combinatio rerum omnium ac naturarum, quibus componitur universum. At *Roufseau* tamen videri vult, verum Deum admittere: sibi igitur contradicit; vel nomine *natura* utitur, quin ullam huic voci ideam subiciat: indeque iterum temere asserit, ab hujus sibi ignotæ naturæ manu talem debuisse prodire hominem, qualem describit.

Neque ab hac temeritate ullo modo se purgat Philosophus iste, (*si tamen is tanto credatur nomine dignus*,) dum ait, quæ de statu hominis sylvestri ac solitario proponit, non esse habenda tanquam veritatem historicam; sed solummodo ut hypotheticas ratiocinationes, quæ magis indagandis naturis rerum, quam vera origini declaranda inserviunt: cuiusmodi hypotheses *Physici* indies efformant circa *Mundi* hujus originem & conditionem. Nam, inquit ego: si status hominis sylvestris ac solitarius mera est hypothesis, cur affirmat, hunc esse reipsa statum hominis naturalem? Cur hoc ipsum non exprimit hypotheticæ, ajens: *si homo sibi soli foret relictus, status ejus naturalis fuisset sylvestris, ac solitarius?* Quam est absurdum, ex hypothetico principio thesım colligere! sed absurda est vel ipsa hypothesis, atque rei impossibilis. Quomodo enim fieri potest hypothesis, hominem fore sibi relictum, si ita nec esse potuit, nec conservari? Quæ ratione præscindi potest homo conditus ab ejus conditore, & ab eo statu, in quo reipsa conditus est? At inquiet *Roufseau*: Deus hominem nequaquam condidit in statu suo naturali; sed adjecit supernaturalia dona, & ea insuper, quæ arte & industria longo progressu temporis acquiri valent. Edisserat ergo nobis *Roufseau*, qualem condere hominem debuit, ut in statu esset mere naturali. In statu, inquit, *sylvestri & solitario*. Cur vero? fortasse quia eo in statu homo sola natura constaret suus, nullisque auctus esset donis superadditis. At si  
res

Pag. VIII.



res ita se habet, repono ego: immo debuit Deus hominem creare infantem; nam & is integram habet naturam, nullisque potitur superadditis donis, neque facultatibus *artificialibus*, quæ comparantur longo temporis tractu. Non ita, inquit *Rousseau*, sed adultum, sed robustum condere debuit, sensibus expeditis, & appetitu conservandi se, immo & genus propagandi facultate instructum; alioqui nec ipsum genus subsistere & conservari potuisset. Debuit itaque Deus, subsumo ego, quidpiam homini superaddere ultra animalem ejus naturam, quo conservaret se, ac genus suum; neque tamen per hoc peremit naturalem ipsius statum: cur ergo non potuit, aliqua etiam ei adjicere ultra naturam rationalem, ut posset juxta ipsammet naturam vivere, finemque, ob quem conditus est, obtinere, & posteros demum suos ad eundem statum perducere, quin statum illius naturalem destrueret? Noverit itaque *Rousseau*, nullam esse aut fieri posse hypothesim de homine suæ naturæ prorsus relicto.

Lubet vero parumper adhuc immorari in hac discutienda hypothesi, quam *Rousseau* excogitavit. Unum ex his tribus velle necessario debet ille: nimirum, vel statum sylvestrem, & solitarium esse statum hominis naturalem (1) in hypothesi, quod Deus hominem condidisset cum solis dotibus, quæ ejus debentur naturæ, seu in *puris naturalibus*, ut ajunt Theologi nostri: vel (2) in hypothesi, quod homo non a Deo quidem conditus esset; sed aut sua sponte natus, aut casu, sive vicujusdam veluti cæcæ, necessariæque naturæ, seu combinationis hujus universi formatus: vel (3) demum in hypothesi, quod reipsa in prima sui origine nactus esset statum sylvestrem, ac solitarium. Porro jam probavi, hominem in prima hypothesi non potuisse in primæva sui origine esse sylvestrem, ac solitarium, neque omni ratiocinatione, & intellectuali cognitione destitutum. Altera hypothesi & est absurdissima, & non nisi ab Atheo concipi ut possibilis potest, aut admitti; atque præterea nec ipse *Rousseau*, nec quispiam alius aut divinare, aut ullo modo conjicere posset, qualisnam homo e cæca hac natura prodiret, etiamsi per impossibile prodire potuisset ullus. Tertia hypothesi ut factum ponit quod est in  
quæ-

quæstione, seu, ut dici solet, *petit principium*. Quum enim status naturalis sit idem ac originarius & primitivus; proculdubio si homo in lucem eductus fuit solitarius, atque sylvestris, hic est naturalis ejus status. Sed hoc totum non a nobis tantum, sed ab omni, qui quidpiam sapit, negatur, utpote non solum gratis confictum, sed etiam præter omnem rationem, & verisimilitudinem constitutum; immo contra expressam, disertamque ejus ortus historiam in sacra ipsa scriptura descriptam. At inquit *Roussseau*: *Scriptura non vetat conjecturas efformare ex sola natura hominis, rebusque, quæ illum circumstant, deductas, qualem futurum fuisset genus humanum, si sibi soli relictum esset.* Quod perinde est, ac si diceret, licitum esse conjicere, qualis futurus esset homo, si a nullo, vel certe non a sapiente, ac provido opifice prodiisset; quod est absurdissimum: insanum vero, in eum finem hypothetice ponere, hominem primo fuisse sylvestrem, ac solitarium.

Sed illud adhuc fortasse pejus, quod tametsi *Roussseau* primo declaret, se tantummodo hypothefim, & conjecturas proponere, non *veritatem historicam*; ea tamen postmodum subdit ac profert, quibus palam facit, sibi persuasum esse, veram se historiam narrare. Sic nanque homines alloquitur: *O homo cujuscumque regionis sis, & qualescumque sint opinionæ tuæ, audi: en historiam tuam, qualem me legisse puto non in libris tuorum similium, qui mendaces sunt (quis non videat, Moysem hic quoque complecti, primum, eumque unicum verum humanæ historiæ auctorem?) sed in natura, quæ nunquam mentitur.* At rogo te, optime *Roussseau*, qua in natura hæc legisti? Naturam assidue crepas, sed eam nusquam explicas, & duntaxat eam esse a Deo diversam innuis: quo certe Atheismi vel Spinosisimi suspicionem tibi creas. Sed audiamus, quomodo pergat ille, paucis interjectis. *Tempora, de quibus verba facere aggredior, valde remota sunt: quantum mutatus ab eo es, qui olim eras! Est ne hoc hypothetice loqui? Paria his sunt quæ sequuntur: Hæc est, inquit, vita, ut ita dicam, speciei tuæ, quam describere aggredior, post qualitates, quas accepisti, quas educatio tua, & consuetudines depravare quidem, sed destruere non potuerunt. Est, probe scio, ætas quadam, in qua sistere homo vellet: quæ tu*

atatem, in qua subbitisse velles speciem tuam: agre ferens statum presentem ob eas rationes, qua infelici posteritati tuae majores annuntiant arumnas, retrogradi fortasse velles &c. Quum hæc dicat *Rousseau*, quis ei credat profitenti, sese hypothetice loqui; aut quum simulat, fidem se historię sacrę contrarium testantij adhibere; aut quum ait, fortasse nunquam existisse statum, quem ipse naturalem appellat, ac probabiliter exiturum nunquam? Quis vero potius non existimet, eum data opera sibi contradicere, ut si una contradictionis pars ipsi creet invidiam, possit sibi ex altera defensionem arcessere? Nota scilicet est hæc ars hominum improborum, qui errores suos cupiunt caute evulgare. Verum utut hæc sese res habeat, ratum esse firmumque nobis debet, statum hominis naturalem perperam & præter omnem rationem constitui a *Rousseau* in vita animalis, sylvestris, ac solitaria. Age vero videamus, quibus ille argumentis suam hæc sive thesim sive hypothesim firmare aggrediatur. Nullum quidem argumentum ad eam evincendam exerte proponit; duo tamen, quoad mihi expiscari licuit, innuit ipse, ac veluti subindicat, quibus possit objectio duplex confici contra a nobis positam assertionem.

Objectio prima. Ut habeatur status hominis naturalis, expoliandus est ille tum omnibus supernaturalibus donis, si quæ receperit, tum omnibus facultatibus artificialibus, quas non nisi longo temporis tractu, multiplicique profectu sibi potuit comparare. Hoc si fiat, remanet animal sylvestre ac solitarium solis sensationibus instructum &c.

Responsio. Admitto imprimis, ad habendum statum hominis naturalem, ab eo detrahenda esse dona supernaturalia, quæ scilicet hominem ad finem ordinant supernaturalem, nempe ad beatitudinem in clara & intuitiva Dei visione repositam; at nego, detrahenda itidem esse ea dona, quæ hominem perficiunt intra ordinem ipsius naturæ; quibus profecto esse debuit primus homo instructus, ut eadem in posteros paterna educatione transfunderet; quæque illi necessaria erant, ut vitam duceret naturæ suæ consentaneam; atque precipue ut Auctorem suum agnosceret, ac diligeret; ob quem finem procul dubio ab ipso conditus fuit. Nego item, facultates

tates cognoscendi, ratiocinandique dicendas esse *artificiales*, quum ad ipsam naturam naturaliter consequantur; dataque occasione prodeant in actus suos, modo tamen insint corpori satis solidis organis instructo: quo certe defectu infantes actuali rationis usu destituuntur. Quamobrem ego vix dubito, hominem etiam in sylvis enutritum, omnique humana ope destitutum, postea quam ejus corpus robur acquisierit necessarium, ratiocinari, cognoscere, ac intelligere utcunque posse. Quod si vero, ut contendit *Rousseau*, hujusmodi homo omni prorsus cognitione, præterquam sensuum, foret perpetuo destitutus, id profecto clarius demonstrat domesticam educationem homini deberi ab ipsa natura, ne frustra & incassum facultate cognoscendi, ratiocinandique ab ipsa donatus sit. Ex quo consequitur illud ipsum, quod volumus, nempe naturalem hominis statum non esse *solitarium & sylvestrem*, sed *domesticum*. Et sane, si in naturali sunt statu animantia cetera, dum etiam a sui generis animalibus nutriuntur; cur non in statu naturali erit homo etiam quum a genitoribus educatur? Quum ergo educatio a natura ipsa cunctis animantibus debeat, & ea quidem, quæ eorum necessitatibus respondeat, videlicet qualis, ac quanta necessaria est non solum ut utcunque possint vitam producere, verum etiam ut in actum prodeant naturales eorum facultates; jam ipsi quoque homini sua debetur educatio, quoadusque evadat ratiocinandi capax, & ea, quæ ad finem, ob quem creatus est, necessaria sunt, cognoscendi. Domestica ergo societas, in qua sola hujusmodi educatio haberi potest, non *artificialem*, aut *adventitium*, sed *naturalem* constituit hominis statum. Quid! quod vel ex ipso *Rousseau* evincitur, non omnia quæ progressu temporis acquiruntur ab homine, naturalem hominis statum destruere? Admittit enim ille, docetque, *sylvestrem* hominem successu temporis, exercitioque assiduo multum proficere quoad vires & facultates corporis; illud nempe robur adipisci eamque agilitatem ac valetudinem, quam ipsi Natura, quum eum primo in lucem edidit, impertita non est: neque tamen e naturali statu propterea excedere. Cur igitur statum naturalem amittere dicendus est homo ob eam solummodo rationem, quod progressu temporis, & pro datis

occasionibus profecerit, ideasque acquiserit ei non inditas a natura, vel inditas excitaverit & ad exercitium perduxerit? Quod si respondeat *Rouſſeau*, ſtatum naturalem ſtatu acquiſito ponni ac contrarium eſſe, expeditam autem ratiocinandi facultatem eſſe acquiſitam vel ex eo patere, quod ea penitus careant infantes; ego facile reponam, facultates ratiocinandi, cognoscendique neutiquam acquiri; ſunt enim plane naturales ex ipſius humanæ naturæ ſinu promanantes; ſed duntaxat acquiri, vel excitari ideas, quæ ad exercitium neceſſariæ ſunt. Præterea, ſi quidquid quocunq; modo progreſſu temporis acquiritur, dicendum foret artificiale, & ad ſtatum naturalem evertendum ſufficeret; jam nec homo ſylveſtris adultus, nec avis, quum creverit, in ſtatu naturali eſſent; quia ille facultate gradiendi, iſta volandi, quum primum in lucem venerunt, carebant: neque arbor quum emiſerit poma, eſſet amplius in ſtatu ſuo naturali; quod eſt falſiſſimum.

Rouſſeau  
Pag. LIX.

Objectio ſecunda. Facultas loquendi non eſt homini naturalis: nulla eſt enim lingua ab ipſa natura hominibus indita; omnes quippe linguæ vocibus conſtant, quæ non ſuapte natura ſed ex arbitraria hominum institutione, &, ut dici ſolet, *ad placitum* ſignificant. Homines ergo in naturali ſtatu conſtituti nulla præditi erant lingua. Igitur nullas habebant ideas univerſales: hujusmodi nanque ideæ *acquiri non poſſunt niſi ope verborum, ac mens eas non percipit niſi per propoſitiones; quam ob cauſam bruta tales ideas nequeunt efformare.* Quum vero ratiocinium nullum eſſe poſſit abſque ideis univerſalibus; conſequens eſt, homines in ſtatu naturali facultate ratiocinandi, eaque cognoscendi quæ ſenſibus non percipiuntur, carere debuiſſe. Inſuper, homines abſque linguarum ſubſidio non poſſunt mutuo converſari: in ſtatu igitur naturali homines ſolitarie vivere, atque adeo ut cetera quæque animantia, in ſylvis errare debuerunt.

Reſponſio. Fateor, linguas non eſſe homini naturales eo ſenſu, quod ex ipſa natura, nullo docente vel inſtituente, profluant ſponte ſua: aſſero tamen, eſſe naturales ea ratione, quod naturæ rationali convenient, ac debeantur. Hinc primo homines natura naſci debent iis organis inſtructi, quæ ad loquen-

loquendum, seu ad formandas, articulandasque voces necessaria sunt. Secundo esse debent naturaliter capaces comparandi usum loquendi, saltem posita institutione; alligandique certis vocibus certas ac determinatas ideas; immo & novas condendi linguas, & perficiendi jam conditas atque vigentes. Tertio ipsa natura hominis exigit, ut ponantur in eo statu, quo linguarum usum sibi valeant comparare. Hinc primus homo donari debuit lingua aliqua, non quidem a natura, nescio, qua cæca, stupidaque, sed a natura provida, sapientique; nempe a Deo supremo rerum omnium Opifice: ut reipsa protoparenti Adamo inditam a Deo fuisse linguam aliquam, colligimus ex S. Scriptura, quæ refert, Adamum paulo postquam creatus fuerat, locutum esse, dum nempe cunctis animantibus nomina imposuit: sic Eva etiam locuta dicitur cum serpente. At vero donum illud linguæ a Deo primis Parentibus collatum dicendum non est proprie ac in se *supernaturale*; quum id esset velut appendix conditæ naturæ, & illius supplementum facultatis, quam ipsimet, si progenitores habuissent ullos, ex eorundem institutione sibi comparassent. Quod ut melius intelligatur, finge, nunc hominem aliquem a Deo creari adultum, eaque lingua instructum, quam, si juxta ordinariam naturæ legem ortus esset, a suis parentibus didicisset; nemo hunc merito asseveraret, supernaturali aliquo dono hac una de causa ornatum esse. Primus ergo homo, tametsi a Deo lingua aliqua instructus fuerit, non ea tamen de causa a naturali statu dimotus est, sed in eo permansit; quid enim quoad hoc interest, an ex ejus natura ea lingua effluxerit, an vero ab Auctore naturæ fuerit impertita? modo tamen linguarum usus ejus naturæ conveniat, & aliquo modo debeatur, quemadmodum reipsa debetur; esset nanque sine illa in suo genere imperfectus: nam esset obdotes naturæ suæ rationalis proprias ad societatem aptus, ordinatusque; & tamen, quippe loquendi facultate destitutus, non posset societatem inire & colere, neque uti aliorum hominum consortio, eorumque conversatione gaudere. Et sane quam misera fuisset primi hominis conditio, si Hevam intruens ex costa sua efformatam, eamque *sociam* sibi datam intelli-

telligens, tamen nec alloqui verbis, nec suam in eam dilectionem prodere potuisset? Quum ergo homo fuerit semper præditus facultate loquendi, quid refert, an ejus lingua sit a natura ipsa, an vero ab ejus Auctore? Quid insuper prodest, alium somniare *naturalem* hominis statum, vel hypothese finiri fingere, in qua Deus primam homini linguam ponatur minime indidisse, dein vero quid in ea futurum esset, inquirere? An ne sic unquam *Rousseau* conficiet, statum hominis *originarium*, ac *primitivum* fuisse statum *solitarium*, ac *bellinum*?

Et quoniam hac de re incidit sermo, præstat hic animadvertere, quam vano inutilique labore se torqueat Philosophus iste, dum adeo operose disceptat, quomodo sylvestres homines & solitarii ideas potuerint acquirere universales, linguasque instituere. Si enim nunquam sylvestres hi homines extiterunt, cur in brutali eorum vita describenda tantus infumitur labor? Ad quid tantopere in eorum qualitates inquirere? Quinam hujusce inquisitionis fructus? Etiam si planum utcumque faceret, qualis futurus fuisset homo sibi prorsus, omninoque relictus (utor ejus phrasi, tamen vix ulla certa idea possit eidem subjici); quid inde? An ne propterea jus naturale, aut fundamentum societatis in propatulo ponerentur? Ita quidem sibi ille blanditur; sed prorsus immerito. At inquit: *Philosophi, qui fundamenta societatis excussere, agnoverunt omnes necessitatem ascendendi usque ad statum naturæ; sed illuc usque pertigit nemo.* Verum si in statu naturali homo est solitarius, sibi que relictus, illuc profecto (ut hoc obiter dicam) pertigit *Pufendorfius* sua illa fictione (de qua pauca paullo inferius) *hominis utcumque, & undecunque in hunc Mundum projecti*: nam & ille hominem hunc sibi relictum proponit. At vidit ille, de ficto homine accuratius non esse disputandum: cujus exemplum sequi *Rousseau* debuisset, nec ut adeo fusa de suo homine sylvestri ac solitario, æque ficto, verba faceret, atque differeret, congruum erat. Neque enim ex statu hominis, qui nunquam nisi in imaginantis cerebro fuerit, & ut summum, possibilis est (quanquam attenta divini Numinis providentia possibilem fuisse, negari potest haud immerito); sed ex eo, qui aliquando saltem, seu initio extiterit; vel potius non tam

ex

ex statu qualicumque hominis, sed ex ejus ipsa natura, quæ in quolibet statu eadem est, leges naturales derivandæ sunt. Est ergo plane inutilis tota hac de re istius hominis disputatio. Inutilis inquam, si ejus subjectum tantum hypothetice ponatur; at impia, & perniciosa, si status ille thesibus loco habeatur, quemadmodum re ipsa fuisse a *Rousseau* habitum, qui ejus opus attentius legerit, ambigere vix potest. Quin & hypothetica illius status positio, ut a *Rousseau* proponitur, & tractatur, haud vacat periculo: eo namque tendere videtur ut legentium animos ad credendum inducat, hominem ex animali, sylvestri ac belluino in præsentem statum potuisse citra divinæ providentiæ curam, seu *fortuitis* tantum circumstantiis occasionem præbentibus, devenire. Qua ratione hypotheses illæ variæ & multæ, quæ circa formationem Mundi hujus a quibusdam otio suo abutentibus fieri solent, invisæ piis hominibus esse debent; cæcæ quæ in eum fortasse finem a suis auctoribus diriguntur (de hoc enim merito suspicari licet), ut quantum fieri potest, summi rerum Opificis considerationem cognitionemque submoveant; innuantque, hoc Universum citra Dei effectivum, providumque concursum, positis paucis hypotheticis, arbitrariisque principiis ac legibus, in hanc formam vi, nescio cujus cæcæ naturæ evadere potuisse; adeoque ad id opus non fuisse Dei efficientia, & cura.

Quo sane vehementem ingerunt suspicionem, eos nullatenus credere, hoc Universum, cujusmodi est, a Deo fuisse conditum, ornatumque: eo vel magis, quod illorum aliqui etiam eorum, quæ primo ponunt, exerte non affirmant, Deum esse auctorem: quod quum faciat *Cartesius* in celebri sua de rerum principiis hypothesis, idcirco ab omni impietatis suspicionem merito liber censetur. At *Rousseau*, ut alios modo præteream, *sylvestris* sui hominis nullum assignat Opificem, sed ait tantummodo, eum *e natura* (quod nomen valde æquivocum est) *manu ipsa prodire debuisse*; statimque in eo describendo tempus, operamque insumit, quin animadvertat, quam impium sit affirmare, ita a natura hominem debuisse prodire, quum Auctori naturæ placuerit, eum aliter efformare. Verum, quanquam hoc ei condonare fortasse possumus in gratiam hypothe-



potheseos, quam proponere contendit; ab impiæ tamen temeritatis nota purgari non potest, si cetera dispiciantur, quæ de hoc hypothetico hominis statu affirmat: ex quibus e duobus alterum conficitur, aut historiæ sacræ eum fidem non habere; aut reprehendere & condemnare Auctorem naturæ, quod hominem non creavit in statu sylvestri, & solitario, atque omni ratiocinatione & intellectuali cognitione destitutum. Quid enim aliud consequitur ex tot eximiis bonis, quæ *Roussseau* suo attribuit sylvestri homini præ homine sociali. Et ex eo quod societatem malorum omnium ærumnarumque causam, ac fontem esse asseveret; nisi valde improvidum fuisse Deum, quum hominem non in illo felici naturali statu creavit, sed donis superadditis, ex eo statu, si huic philosopho fides, extraxerit, ac in domestica societate, creata Heva, statim constituerit, atque ad ulteriorem, majoremque societatem ordinaverit?

Sed & multa alia habet *Roussseau* in hoc libello impiæ suæ temeritatis specimina: pauca tantum hic placet indigitare, quibus ille ipseus Dei verba, sententiasque reprehendere videtur, atque corrigere. Ex. gr. ait Deus: *Non est bonum homini esse solum*. *Roussseau* non tantum vitam hominis solitariam supra sociale extollit, eamque asserit a natura prescriptam; sed etiam contendit, non magis hominem homine indigere, quam simia, & lupus opus habeant sui similibus. Deus, postquam protoparentes peccaverunt, *fecit eis tunicas pelliceas, & induit eos*: *Roussseau* affirmat, eum, qui primo vestes induit, rem parum necessariam sibi tribuisse. Christus Dominus in Evangelio statuit illud tanquam universalem regulam morum: *Quod tibi vis fieri, alteri feceris*: hanc *Roussseau* tanquam nimium sublimem suggillat; & loco illius proponit aliam, ut ipse putat, utiliore. *Fac, inquit, quod tibi bonum est, minore, quo potes, incommodo alterius*. Docet Christus, prima legis naturalis præcepta esse unum quidem dilectionem Dei, alterum vero dilectionem proximi: *Roussseau* statuit velut unicas naturæ leges amorem sui & naturalem miserationis sensum, qui *brutis quoque ipsis aliquatenus communis est*. Alia prætereo, quibus audacissimus iste Philosophus non vulgarem tantummodo, sed & Chri-

& Christianam & divinam ipsam moralem non veretur corrigere & emendare: quæ absurdissima commenta ut gravius proferat, *ponit, sese in Atheniensi Licao consistere, atque suorum* Pag. XV.  
*præceptorum lectiones repetentem judices habere Platonem, & Xenocratem, auditoresque omnes homines, totumque genus humanum.*

At proh! quam perniciosæ sunt, periculoque plenæ istæ ejus *lectiones!* Eo enim demum tendunt, ut omnes naturales leges excindant, evertantque: idque vel ex eo patet, quod nullam velit naturalem legem agnoscere, nisi quæ locum habeat in statu suo illo naturali, seu sylvestri ac belluino; quæ idcirco fundata unice sit in natura hominis animali, antevertatque rationis usum. Docet insuper, homines nullam in illo naturæ statu habere *inter se relationem moralem, nullamque agendi, vel* P.LXVIII.  
*non agendi obligationem agnoscere.* Quorumque statum illum, in quo jam sese ratio explicaverit, non naturalem, sed artificialem, seu factitium, & adventitium esse decernat; quid aliud inde consequitur, nisi leges justitiæ, & æquitatis, quas sola potest ratio explicata cognoscere & dictare, non naturales esse, sed *factitias,* atque *artificiales?* Nullæ itaque sunt, si novi hujus doctoris systema amplectamur, leges *naturales,* quæ dirigant officia nostra erga alterum, multoque minus erga Deum. Hinc enormius *Rousseau* aberrat a veritate, quam *Hobbesius,* qui docet, hominem in statu naturali posse quidem in Deum peccare; at non item injustitiæ actum erga alterum hominem perpetrare.

Verum hic non sistit ille: sed præterea nihil intentatum relinquit, ut societates omnes efficiat exosas, invisasque. Si quidem non tantum miseras, quæ in ipsis pravæ voluntatis abusu reperiuntur, plus æquo exaggerat; sed sæpe affirmat, inculcatque, societatem ipsam, & gradum perfectionis, quem, evolutis progressu temporis ideis, acquisivit homo, esse verum fontem, atque radicem vitiorum omnium, omniumque ærumnarum, quibus misere premuntur homines; ut si cum audieris, status ille sylvestris, animalis, ac belluinus tum quoad felicitatem, tum quoad morum probitatem statui civili, & exculto præferendus sit. Quid Philosopho proferri indignius potuit!

potuit? Quanta in hoc systemate divinæ Providentiæ reprehensio, quæ voluit proculdubio, ut homines in societates coirent, statumque civilem assumerent! Verum nedum in divinam Providentiam, sed in totum etiam genus humanum injuriosius est novus iste Philosophus: annon enim injuriam atrocissimam irrogat humano generi, quum naturalem hominum statum mere animale esse ac belluinum contendit? Dum, quantum in se est, in id conniti videtur, ut ad eundem statum homines revocet. Dum exprobrat illis, quod, eo relicto, in societatem coiverint. Dum acquisitam tractu temporis perfectionem, & initam societatem causam esse dicit, fontemque malorum omnium, quibus impræsens humanum genus obruitur. Dum mala societatis, qua fere totum humanum genus continetur, & ex qua emergere nullatenus valet, nimium ob oculos ponit, auget, ac supra modum & fere in immensum exaggerat. Cujus sane rei non potest alius esse fructus, & finis, nisi ut mærorem aque tristitiam, quæ ex præsentis status consideratione oritur, augeat, amplificetque; quod non aliud est, quam *addere afflictionem afflicto*; quum tamen potius consolationem homini aliquam procurare debuisset, ea bona explicando, quæ ex societate consurgunt; demonstrando, eam non esse per se malorum causam, sed esse plerumque eorum fontem libertatis abusus; ob oculos ponendo Dei Providentiam, quæ ob fines sapientissimos, optimosque ita disposuit; tum demum ad memoriam revocando bona maxima, quæ exercitio earum virtutum, quibus nullus esset extra societatem locus, in altera vita comparari valent; ut fufius explicabitur infra Cap. VI. At nihil horum *Rouffseau*: quinimmo ut contemptibilius, magisque invisum civile dominium efficiat, innuit, principio tyrannica fuisse dominia omnia, & tantummodo longissimo post tempore *violentia jus successisse*, ac mira *prodigiorum concatenatione* eo tandem deventum esse, *ut debili serviat fortis, & ut populus idealem tranquillitatem realis felicitatis dispendio sibi compararit.* Quid paucis his verbis dolosius, insidiosiusque? Hominem hæc loquentem humani generis hostem censendum esse, appellandumque, quis neget? Sane

Pag. VI.

Sane librum hunc *contra humanum genus conscriptum* recte dicit D. de Voltaire in epistola ad ipsum *Roussseau*, qua ipsi gratias agit de hocce dono sibi transmissio.

Sed jam unde sat longe, neque tamen omnino extra scopum, digressi sumus, revertamur. Quum homo a prima sui conditione, atque idcirco in statu suo *naturali*, *originario*, & *primitivo* habuerit linguam aliquam, nihil illi impedimento esse potuit ex hac parte, quominus ideas acquireret universales; quamvis nec dubium esse ullum potest, Deum hujusmodi ideas saltem magis necessarias momento, quo ipsum condidit, indidisse. Ceterum nec illud quoque verum esse opinor, quod contendit *Roussseau*, ideas nempe universales non nisi ope verborum posse acquiri, nec aliter percipi, quam per propositiones vocibus ac terminis expressas: in qua quidem sententia præcessorem habuit *Thomasium*, qui censuit, hominem, qui surdus nasceretur, nullatenus posse ratiocinari, quin neque ullo modo *cogitare*, eo quod, inquit, *cogitare non aliud est, quam sibi ipse loqui; qui surdus natura est, loqui profecto non potest* (a). Falsum id ego arbitror nixus tum ratione tum experientia. Ratione quidem, quia exploratum videtur, plane oportuisse, ut universales ideæ anteverterent nomina universalialia, quum voces nonnisi ad significandas ideas instituantur: proindeque impossibile est, voces existere universale quidpiam significantes ante ideas universales. Experientia vero: constat enim, multos, qui a nativitate surdi erant, atque idcirco muti, tamen didicisse quamplurima, ac præ ceteris mysteria Fidei, divinæque legis præcepta: quæ omnia se revera percipere, suoque modo intelligere nutibus manifestabant (b) e quibus unum novi egomet ipse. Sed inquiet *Roussseau*, eos homines fuisse ab aliquo nutibus ac signis instructos; at vero sylvestres homines habere potuisse nullum hujuscemodi instructorem: idcirco intelligi nequaquam posse, quomodo ideas abstractas & universales sine ope verborum efformarint, aut perceperint. Ego vero ne contentionis funem longius traham,

(a) Vide ejus *Introduct. in Logicam* exempla desiderat, is evolvat T. XXIII. Cap. III. §. 24. Bibliothecæ Germanicæ a pag. 36. & a

(b) Qui hujus rei insignia aliqua pag. 119. Art. VI.

ipsi facile concedam, seu potius permittam si vult, ut videatur, impossibile esse ut sylvestres hi homines tum ideas universales sibi cuderent, tum & linguam aliquam excogitarent. At subdo: ergo absurda est hypothesis de hisce hominibus sylvestribus, & mutis (a): absurdior adhuc thesis, in qua ponitur, statum naturalem hominis esse sylvestrem, & solitarium; quandoquidem sylvestres hi homines nunquam potuissent in hunc statum pervenire, in quo homines & loquuntur, & percipiunt universalia, & ratiocinantur. Igitur non modo falsa, verum etiam absurda est ea hypothesis, qua posita, status præsens fuisset impossibilis. Est quoque ineptissima, quippe quod in ea explicari minime potest, quomodo id evenerit, quod videmus reipsa evenisse. Unica ergo ad hoc explicandum hypothesis, immo thesis verissima est, Deum, ut aperte colligitur ex Scriptura, homini abs se creato tum linguam, tum convenientes ejus statui, graduque notiones indidisse, eumque collocasse, creata Heva, in domestica societate; ut in prognatos suos tum linguam, tum notiones universales domestica educatione transfunderet: quæ ad nos usque continua successione, sed non minore varietate pervenerunt.

Quæ hucusque contra *Rousseau* fuso calamo disseruimus, satis quoque impugnant, evertuntque *Pufendorfii* sententiam, qui statum eundem naturalem exprimendum censuit fictione hominis undecunque in mundum projecti, sibi plane relictæ. *Ut status naturalis, ait, faciem animo concipiamus, fingendus, nobis est homo undecunque in hunc mundum projectus, ac sibi solè plane relictus.* Porro hoc modo non recte exprimi naturalem hominis statum, liquet ex dictis: nam pluribus contra *Rousseau* demonstratum est, statum naturalem hominis non esse solitarium, sed domesticum; quippe quod in eo tantummodo habeat homo quæ ipsi a provida, sapienteque natura debentur. Hinc vero inferas, e tribus modis, quibus statum naturalem

Lib. II.  
cap. II.  
§. II.

(a) *Ad Epicureos tantum spectat, (ut recte ait D. le Maître loco cit.) sibi imaginari primos homines mutos fuisse, atque omnem rationis usum ignorasse æque ac verba. Hanc Epicureorum sententiam exprimit Horatius Sat. III. Lib. I. a v. 99.*

inquiens: *Quum prorepserunt primis animalia terris mutum & turpe pecus... donec verba, quibus voces sensusque notarent, nominaque invenere &c.* Videat *Rousseau*, quibus ille philosophis adscribetur: nisi quod ipse absurdius loquitur:

lem fumi posse docet *Pufendorfius* & nos supra ex eo retulimus, postremum tantummodo admitti posse; quo scilicet *naturalis* status sumitur, prout opponitur statui *civili*: qui utique *naturalis* seu *originarius*, & *primitivus* non est, quia non ab ipsa natura immediate, sed ex pacto & conventionem aut institutione profluxit; adeoque est *adventitius*, velut qui homini in domestica societate constituto supervenit. Quanquam & is ea ratione naturalis dici potest, quod ipsa natura hominem ad eum aptum comparatumque effecerit; immo ipsi ejus ineundi necessitatem imposuerit: ut ex infra dicendis constabit.

## C A P U T V.

*Status naturalis hominis est socialis: seu homo est animal aptum natum ad societatem. Id pernicioso errore negat Hobbesius, cui adscriptur Jo: Jacobus Rousseau.*

**H**obbesius, qui apud se constituisse videtur, ubicunque posset, communem hominum sensum evertere, hac de re ita scribit. *Eorum, qui de rebus publicis aliquid conscripserunt, maxima pars vel supponunt, vel petunt, vel postulant, hominem esse animal aptum natum ad societatem, Græci dicunt ζῷον πολιτικὸν; eoque fundamento ita superædificant doctrinam civilem tamquam ad conservationem pacis, & totius generis humani nihil aliud opus esset, quam ut homines in pacta, & conditiones quasdam, quæ ipsi jam tum Leges appellant, consentirent. Quod axioma, quanquam a pluribus receptum, falsum tamen est, errorque a nimis levi humana natura contemplatione profectus est. Causas enim, quibus homines congregantur, & societate mutua gaudent, penitus inspectantibus facile constabit, non ideo id fieri, quod aliter fieri natura non possit sed ex accidente*. Falsissimum hoc commentum novonifus sustinere aggressus est Jo: Jacobus Rousseau, qui disertè De Civitate Cap. I. n. 2. Lib. cit.

tur: nam iis, quos Horatius *turpe pecus* vocat, Rousseau tribuit *cælestem*, & *venrandam simplicitatem*, præiat. pag. 66. Ceterum quid de sententia ponente homines aliquando mutos extitisse sentien-

dum sit, satis indicat *Laëtantius* Lib. VI. Cap. X. inquit: *Nunquam fuisse homines in terra, qui præter infantiam, non loquerentur, intelliget, cui ratio non deest.*

Pag. XXV. docet, homini *solitariam* vitam a natura esse *præscriptam*; atque  
 Pag. XCIX. adeo præter ejus intentionem solo casu, seu *fortuito concursu*  
*multarum causarum extranearum, quæ poterant nunquam contingere,*  
 in societatem homines coivisse. Quanquam vero jam capite  
 præcedente aliqua huc spectantia pro data opportunitate præ-  
 misimus; data tamen opera hic utrunque refellemus: & il-  
 lum quidem obviis argumentis; hunc vero ex positis ab ipso  
 principiis. Contra priorem ergo hæc sunt præcipua.

Primo. Si ad originem nostram paullulum attendamus,  
 statim in nobis præsumptio oritur, esse nos ad societatem de-  
 stinatos. Statim enim ac in lucem edimur, parentibus subje-  
 cti sumus: ac ne nasceremur quidem, nisi parentes nostri  
 aliquam invicem societatem iniissent. Præsumptio istæ au-  
 getur, si perpendamus modum, quo Deus condidit genus  
 humanum. Quum enim potuisset ille plures eodem tempore  
 homines efformare & unicuique qualitates, facultatesque so-  
 litariæ vitæ congruentes impertiri, non fecit tamen ita, sed  
 AA. XVII. *fecit ex uno homine omne genus hominum inhabitare super univer-*  
 26. *sam faciem terra, ut nempe cognatio sanguinis societatem sta-*  
 tim aliquam inchoaret. Quibus si præsentem, in quo sumus  
 re ipsa, societatis statum adjungimus, haud possumus dubitare,  
 nos ex Dei voluntate esse ad societatem destinatos. Huc facit,  
 Gen. cap. II. *quod, creato homine, Deus ipse ait: Non est bonum hominem*  
 28. *esse solum: quanquam enim illorum verborum scopus præcipuus*  
 sit, necessitatem adjutoris alicujus ad humani generis propa-  
 gationem asserere; ea tamen verba sic absolute prolata sat indi-  
 cant, solitudinem minus esse hominis naturæ consentaneam.

Secundo. Homo censendus est *aptus natus* ad societatem, si  
 extra illam nec vitam valeat conservare, nec suas evolvere, &  
 perficere facultates, nec demum veram solidamque felicitatem  
 acquirere, (neque enim dubitari potest, hominem ad hæc omnia  
 ab ipsa natura ordinatum esse, adeoque & idoneum esse fa-  
 ctum); at res ita plane se habet: nam primo, infans vix hac  
 luce aspecta, omni alterius auxilio destitutus interiret: si  
 casu adolesceret, absque alterius magisterio in summa igno-  
 rantia permaneret, ut vix quidquam intelligeret; minus ve-  
 ro si quid fortasse adisceret, caperetque, illud posset aliis com-  
 mu-

municare. Ad mores vero quod attinet, belluæ potius quam homini similis evaderet. Consenescat vero, jam ob multiplices infirmitates, viriumque exilitatem, eodem ferme, quo infans, alterius indiget auxilio; quo destitutus misere interiret. At non in senectute tantummodo, verum etiam in reliquo vitæ spatio haud raro morbi ingruunt, qui sine alienæ ope dispelli non possunt; & pericula accidunt, quæ homo solus propulsare non valet. *Quo enim alio* (recte inquit Seneca) *nutri sumus, quam quod nutris juvatur officiis? Fac nos singulos, quid sumus? Præda animalium, & victima, ac imbecillissimus, ac facillimus sanguis.* Hisce igitur malis omnibus mederi potest societas sola. *Societas, ut laudati philosophi verbis prosequar, homini dominium animalium dedit; societas terris genitum in aliena naturæ transmisit imperium, & dominari etiam in mari iussit: hæc morborum impetus arcuit, senectuti adminicula prospexit, solatis contra dolores dedit: hæc fortes nos facit, quod licet contra fortunam advocare. Societatem tolle, & unitatem generis humani, qua vita subsistet, scindes (a).*

Lib. IV.  
de Benef.  
cap. XVIII.

Tertio. Societas statuenda est homini naturalis, si ipsa hominis constitutio, facultatesque, queis est a natura donatus, eum ad hunc statum aptissimum & maxime congruentem reddant: at rem ita se habere, negaverit facile nemo, qui consideret 1. facultatem loquendi, qua tam facile & expedite cogitationes, sensusque suos alteri patefacit, quæque extra societatem plane inutilis foret. 2. admirabilem nostri corporis mechanismum, quo fit ut internæ cujusque affectiones facillime, simili facta in alterius cerebrum impressione, ipsi communicentur: hinc alienæ commotiones nos commovent; lætitia in obvii cujusque facie arridens nos exhilarat; aliorum lacrymæ, in nobis mœstitiam, etsi quandoque illorum causam ignoremus, creant; & ejulatus cujuscumque, licet ignoti, atque extranei, in ejus auxilium vel absque ulla reflexione nos movet ac pertrahit. 3. inclinationem ad imitandum, qua aliorum, quibuscum versamur, mores, immo & gestus, &

lo-

(a) Argumentum hoc ex naturali necessitate proponit, lateque deducit S.Th. Opusc. de Regim. Princip. lib. I. Cap. I. cui addit aliud ex facultate loquendi petitum, quod illi visum est evidentissimum.



loquendi modum tam facile in nobis exprimimus. 4. facultatum, donorumque naturalium in hominibus diversitatem, qua id agere valent nonnulli, quod alii nullo modo: & rursus hi queunt aliqua facere, quæ illi omnino non possunt: quæ quidem diversitas facultatum, quemadmodum unumquemque ab aliis in re aliqua pendere facit, ita & mutui auxilii necessitate omnes invicem colligat, necitque: scilicet, societas facultates omnes, licet in diversis hominibus existentes quodammodo communes reddit. Igitur homines ita facti sunt a natura, ut societati quam aptissime congruant.

Quarto. Naturalem in nobis inclinationem esse ad societatem, ex intimo cujusque sensu certissimum esse debet: quam enim ægre solitudinem toleramus? quam dulciter, suaviterque cum amicis versamur? si læti sumus, duplicatur lætitia nostra, dum eam amicis nostris communicamus: si tristes, tristitia nostra minuitur, quando dolores nostros, eorumque causas amicis aperimus: nunquam nos magis delectant scientiæ, quam quum de iis verba facimus inter amicos: quid plura? quod aliis communicare nequimus, vix illud nos scire arbitramur; quin etiam cum molestia quandoque scimus, quod aliis communicare non valemus: si quid pariter præclare gessimus, ut & illud in aliorum noticiam veniat, naturaliter desideramus. Quum ergo vivida in nobis a Deo ad hæc omnia inclinatio indita fuerit, negare non nisi absurdissime *Hobbesius* potest, hominem *aptum natum* esse ad societatem.

Et hæc quidem contra *Hobbesum*: at *Jo: Jacobus Rousseau* ex ejus principiis, ut innui, refelli potest. Nam docet ille  
 P. XXXVI. primo, *perfectibilitatem* seu sese perficendi potentiam una cum libertate esse *maxime specificum* discrimen, quo homo differt a brutis: quod licet non sit undequaque verum, utcunque tamen admitti potest. 2. ait homini a natura insitum esse *vidum commiserationis sensum*, eumque vel solum *sufficere* ad hominem *avocandum ab injuriis aliis inferenda*. 3. asserit, *ex hac una qualitate* (nempe commiseratione) *virtutes omnes sociales fluere*, nempe *magnanimitatem, clementiam, humanitatem, benevolentiam, amicitiam &c.* 4. denique ratum habet, naturam dedisse homini *virtutes omnes sociales in potentia*. Hæc omnia quum dicitur  
 P. LXXIV.  
 P. LXXVII.  
 P. XCVIII. ferte

ferre doceat Rousseau, nunc ab ipso exquiro, an merito præsumendum sit, intentionem naturæ fuisse, ut hominis *perfectibilitas* semper otiosa maneret; ut homini insita commiseratio nullam, aut rarissimam haberet sese exercendi occasionem; ut eadem nunquam pareret virtutes, quas in se continere, secumque ferre Rousseau propugnat; denique ut *sociales virtutes* semper in *potentia* manerent, & nunquam in proprios suos actus prodirent? Si rem ita se habere affirmat, quid dicam, nisi eum stupidissimam facere naturam, ac plane stultam; ac neminem futurum, qui hac de re ipsi suffragium ferat. Quum igitur de intentione naturæ ex donorum, quæ impertita est, qualitate proculdubio judicandum sit, si illa homini indidit plurima, quæ clarissime exigunt societatem; quam absurde dicitur, naturam non ordinasse hominem ad societatem; sed immo ei præscripsisse solitariam vitam? Patet vero unicuique, *perfectibilitatem* fore inutilem sine societate: siquidem extra illam desunt plane occasiones, quibus evolvi possint ideæ, virtutesque exerceri, quæ perfectionem hominis complent. Patet vero, commiserationem per se respicere societatem; nam per eam homo retrahitur a nocumento aliis inferendo, & ad aliis benefaciendum excitatur. Demum ne dicamus, naturam frustra quid concessisse, omnino sentiendum est, eam intendisse societatem, in qua sola virtutes sociales e potentia deduci queunt ad actum. Propriis ergo principiis revincitur Rousseau, hominem esse natura comparatum destinatumque ad societatem.

Sed & aliud principium suppeditat ipse ad hoc idem conficiendum aptissimum. Habet illud Tom. I. alterius sui operis, cui nomen fecit *Emilii*, pag. 4. ubi, *nos nascimur*, inquit, *debiles; quare indigemus viribus: nascimur omni re destituti; unde egemus assistentia: nascimur stupidi; atque adeo egemus prudentia. Totum id, quo quum nascimur, caremus, & quo opus habemus (quod sane multum est) nobis educatione donatur.* Si ita res est, inquit ego, ergo, quum natura edat hominem educationis indigum, profecto eum ad societatem destinavit; nam sine aliqua societate esse potest educatio nulla: quumque inter homines semper alii sint parvuli auxilio indigentes, alii adulti

Emile, ou  
de l'Édu-  
cation.

auxilium præbere valentes; perspicuum est, naturam ipsam in societatem inclinare, ac velle, eam esse perpetuam.

Objectio prima. Si homo esset *aptus natus ad societatem*, homo hominem naturaliter amaret, quod falsum est: *Nam si homo* (verba sunt Hobbesii loco cit.) *hominem amaret naturaliter, idest ut hominem, nulla ratio reddi posset, quare unusquisque unumquemque æque non amaret, ut æque hominem: aut eos frequentaret potius, in quorum societate ipsi potius quam aliis deferretur honor ac utilitas: non socios igitur, sed ab illis honore vel commodo affici natura quarimus: hæc primario, illos secundario appetimus.*

Responsio. Falsum est, quod homo hominem non amet naturaliter ut hominem: nam si similitudo, ut vulgo dicitur, & nos supra explicavimus, est mater amoris; jam fieri non potest, ut similitudo in natura ipsa ad amorem quadantenus non inclinet. Sane quum nos ipsi non diligere nequeamus, quid pronius esse valet, quam eos etiam amare, qui similes nobis sunt? Nec inde tamen sequitur, quod omnes æque amare debeamus eo quod omnes æque sunt homines: quidni enim præter similitudinem naturæ possint etiam alia multa amoris incitamenta accedere? ut sunt commodum, utilitas, oblectamentum &c. Eos porro, a quibus hæc vel accipimus, vel speramus, *frequentabimus* quidem *potius*, & amabimus etiam magis, quam alios; at diligemus quoque omnes, quatenus homines sunt, si rectam naturæ inclinationem, passione nulla perturbante, sequi velimus.

Objectio secunda. Si homines essent *apti nati ad societatem*, eam amarent propter seipsam, seu amore sociorum: at non ita res se habet: “ quo enim consilio homines congregentur, ” ex iis cognoscitur, quæ faciunt congregati: si coeant enim ” causa commercii, unusquisque non socium, sed rem suam ” colit: si officii causa, nascitur quædam forensis amicitia ” plus habens mutui metus, quam amoris; unde factio ali- ” quando nascitur, benevolentia nunquam: si animi & ” hilaritatis causa, solet maxime placere sibi iis in rebus, ” quæ risum excitant, unde possit (prout est natura ridicu- ” li) comparatione turpitudinis vel infirmitatis alienæ, ipse ” sibi commendatior evadere. Etiam si autem hoc inno- ” cum

„ cum aliquando & sine offensa sit, manifestum tamen est,  
 „ eos delectari non tam societate, quam gloria sua “. Hæc  
*Hobbesus* ibid. qui paullo post subdit: “ Clarum adeo est ex-  
 „ perientia omnibus, qui res humanas paullo attentius consi-  
 „ derant, quod congressus omnis spontaneus vel egestate mu-  
 „ tua conciliatur; vel captanda gloria; unde referre student  
 „ congregientes vel commodum aliquod, vel illud *ἄδοκιμῆν*  
 „ existimationem & honorem apud socios. Illud quoque rati-  
 „ one colligitur,.... quum enim societas voluntarie con-  
 „ trahatur, in omni societate quæritur voluntatis objectum,  
 „ hoc est id, quod videtur unicuique congregientium bonum  
 „ sibi. Omnis igitur societas vel commodi causa vel gloriæ,  
 „ hoc est sui, non sociorum amore contrahitur. “

Responsio. Etiam si tam verum foret quam falsum est, ne-  
 minem libere societatem quærere, nisi indigentia ac com-  
 modi sui causa; non inde tamen sequeretur, hominem non  
 esse *aptum natum* ad societatem: si enim ad societatem natura-  
 liter non esset aptus, jam ex societate commoda, propria-  
 rumque necessitatum levamen quærere nequiret, ut patet:  
 quod enim sibi commoda parare possit ex ea, plane suppo-  
 nit, ad eam esse natum: a quo vero ita aptus effectus est,  
 nisi a natura? Mutua ergo egestas, & commoda ex societa-  
 te manantia thesim nostram non enervant, sed confirmant;  
 ut constat ex probationibus allatis. Scilicet, illa mutua ege-  
 stas ac illa quæ ab hominibus ultro citroque dantur, & re-  
 ciipiuntur, commoda quid aliud sunt quam naturale quoddam  
 vinculum quo homines in societate, tanquam in uno fasce  
 colligantur, & constringuntur. Ceterum falsum est, nun-  
 quam revera sociorum amore ac desiderio societatem iniri: quid  
 enim dixeris de congressibus amicorum? nonne eos mutuus  
 conciliat amor, & suaves reddit? Quid de iis, qui commise-  
 ratione moti accurrunt, ut periclitantibus opitulentur? Dein-  
 de vero societas ipsa, sublato etiam quocunque commodo,  
 seu utilitate inde prodeunte, solatium adfert haud exiguum;  
 hinc eam vel ægroti in lectulo decumbentes, & qui arctan-  
 tur carcere, & qui in locis solitariis degunt, societatem ali-  
 cujus desiderant, etiam si ab ipsa commodum aliud præstolen-

tur nullum: amant igitur homines societatem quandoque propter seipsam; sæpe amore amicorum; sæpissime vero propter egestatem, aut commodum inde speratum. Sed hæc omnia naturalem aptitudinem ad societatem expostulant, ut diximus, aut præsupponunt.

Adeo clara sunt hæc, ut *Hobbesius* ipse in adnotatione, quam citato loco in secunda editione ab ipso curata affixit, veritatem hanc saltem aliquatenus fateatur; sed ut opinionem suam adhuc utcunque tueretur, *societatis* nomen, quod antea illimitate usurpaverat, ad peculiare societatis genus, nempe ad civilem coarctavit. En ejus verba: “ explicatius dicendum est; verum quidem esse, homini per naturam, sive quatenus est homo, idest statim atque natus est, solitudinem perpetuam molestam esse. Nam infantes ad vivendum, adulti ad bene vivendum aliorum ope indigent: itaque homines alterum alterius congressum, NATURA COGENTE appetere, non nego. Societates autem civiles non sunt meri congressus, sed fœdera, quibus faciendis fides & pacta necessaria sunt. “ At vero ad hujusmodi societates naturaliter hominem non esse aptum sic probat: “ Pactorum ab infantibus quidem, & indoctis vix, ab iis autem, qui damnorum ex defectu societatis inexperti sunt, utilitas ignoratur; unde fit, ut illi, quia quid sit societas non intelligunt, eam inire non possint: ii, quia nesciunt, quid prodest, non curent. Manifestum est igitur, omnes homines (quum sint nati infantes) ad societatem ineptos natos esse: permultos etiam (fortasse plurimos) vel morbo animi, vel defectu disciplinæ, per omnem vitam ineptos manere. Habent tamen illi vel infantes vel adulti naturam humanam: ad societatem ergo homo aptus non natura sed disciplina factus est “ ita ille sed nihil ineptius.

Nam 1<sup>o</sup>. si concedit, *hominem alterum alterius congressum natura cogente appetere*; quomodo absolute negat, hominem ad societatem aptum natum esse? Annon enim congressus hominum alterius ad alterum societas est? 2<sup>o</sup>. Perperam ait, societates civiles esse fœdera & pacta, quum non sint aliud, quam permanentes hominum congressus sub aliquo regimine viven-

viventium: cui quidem regimini ineundo aliqua conventio, seu fœdus & pactum, seu potius eorum, qui primo societatem iniere, consensus mutuus necessarius fuit; attamen non est necesse, ut qui in hujusmodi societatibus sunt, ii ipsi pacta, & fœdera ferire valeant. Hinc 3°. perridiculum est asserere, homines, eo quod nascantur infantes, ad societatem naturam ineptos esse, quod illius non intelligant utilitatem; quasi vero naturalis aptitudo consistere nequeat absque actuali exercitio: neque enim illud tantummodo naturale est, cujus exercitium statim a nativitate viget, sed id etiam, cujus est in ipsa natura principium & inclinatio; alioqui homo ne ad ratiocinandum quidem aptus nasceretur, quod non potest nisi post aliquod tempus ratiocinari. 4°. Igitur etiam ad societatem civilem, licet non statim per se exercendam, aptus nascitur homo; quia iis facultatibus atque proprietatibus præditus in lucem prodit, quibus per ætatem explicatis, & ad actum suum reductis, possit & eam iniere, si nondum facta sit, vel ad eam conformiter vivere, si inita jam fuerit: ac præterea naturalis ratio eam vel ineundam suadeat, vel adprobet factam. Et sane quid, quæso, aliud ad naturalem aptitudinem, societatemque civilem necessarium est, quam ut alii quæ societati utilia ac necessaria sunt, prospicere valeant & imperare; alii imperantibus obedire, seu imperata ad opus deducere? Quod totum naturali ratione ac libertate obtinetur. Si quod itaque civilem inter ac simplicem societatem, quoad hoc, discrimen interest, hoc non penes aptitudinem versatur; sed penes majorem, minoremque necessitatem, ac penes magis, minusque proximam naturæ inclinationem. Scilicet natura societatem aliquam omnino necessariam reddit: naturalis vero ratio societatem *civilem* ut commodiorem, utilioremque suadet: nam sine regimine aliquo vix ac ne vix quidem potest multitudo in officio contineri (ut suo loco dicetur). Verum aptitudo ad utranque est maxime a natura: quod jam, ni fallor, ex hucusque dictis fatis manifestum est.

Objectio tertia. Si homo natus esset ad societatem, eum procul dubio natura ad eandem præparasset. Non præparavit vero: nam neque nexum posuit; neque id, quod ad so-

cie-

cietatem vel ineundam vel colendam necessarium est, nempe loquelam, impertivit. Non primum quidem; siquidem id aliud esse nequiret, præter mutuam indigentiam: at *concipi nullatenus potest* (inquit *Rousseau*) *cur homo in statu primitivo magis alio indigeret homine, quam simia & lupus sui similibus indigeant; neque hac posita indigentia, quodnam esse posset motivum, quod alium ad ipsum juvandum impelleret.* At neque secundum; quia natura nullius linguæ usum hominibus impertita est, sine quo iniri aut coli societas nulla potest; nec ulla inter homines fœdera sanciri.

Responsio. Si status hominis naturalis ac primitivus talis fuisset re ipsa, qualem commentus est *Rousseau*; admitti utcumque posset, hominem non plus homine indigere, quam lupum lupo, & simiam simia. At statum illum jam nos capite præcedente refutavimus: quare falsissimum est, non magis hominem homine indigere, quam lupum lupo. Verum distinguere etiam potest hæc propositio, & admitti quidem quoad vitam aliquam tantummodo animale & bestialem, congruentem scilicet statui animali a *Rousseau* confecto; at neganda est quoad vitam rationalem, seu animali ratione prædita convenientem: nam exigit proculdubio hujuscemodi vita societatem aliquam, ut scilicet & evolvantur idæ a natura insertæ; & inditæ facultates ad exercitium perducantur; & virtutes, quarum capax homo est, exerceantur. Neque vero defuit natura, seu potius Auctor naturæ quoad linguæ subsidium ad societatem vel ineundam, vel colendam necessarium; constat enim, Deum linguam aliquam Protoparentibus impertitum esse, aut saltem eo lumine ipsos donasse, quo possent linguam aliquam promte instituere si malis cum aliquo e sanctis Patribus sentire, eos primum inter se signis fuisse versatos, donec de vocum significatione convenissent. Sic ergo hominem naturæ Auctor ad societatem ordinavit, disposuit, præparavit. Quid amplius postulat *Rousseau* ut homo sit *aptus natus* ad societatem? Neque enim potest alia confingi natura præter ipsum Auctorem naturæ, quæ possit hominem ad societatem præparare vel non præparare. Is plane est, qui necessitatem societatis ingessit homini, ut propriæ ejus naturæ

fa-

facultates evolverentur, & ad exercitium deducerentur: igitur ridendus est quisquis plus quidpiam exigit, ut homo aptus natus sit ad societatem.

## C A P U T VI.

*Status naturalis nec adeo felix esset, ut contendit Rousseau; nec adeo miser, ut sentiunt Hobbesius & Pufendorfius: immo posset in nonnullis cum statu civili de felicitate contendere: hic tamen illi omnino preferendus est: oppositum frustra suadere conatur memoratus Rousseau.*

**J**O: Jacobus Rousseau statui sylvestri ac solitario, quem esse naturalem, originarium ac primitivum contendit (quod quidem commentum nos supra Cap. IV. refutavimus) magnam, ut ibi diximus, tribuit felicitatem; eoquod & corpore sano, & animo tranquillo sylvester homo perpetim frueretur. Tranquillitatem vero ejusmodi repetit Rousseau ex paucitate desideriorum & quiete passionum, quæ in eo statu vigeret; propterea quod pro illius conditione, nec suppeteret cognitio, quæ hominis desideria accenderet, & occasiones deessent, quæ passiones irritarent. Hinc homo sylvestris, inquit, quum prandium sumpsit, in pace est cum tota natura: nec vero dubitat illum semper ad manus habere potuisse quid comederet.

Contra vero Pufendorfius, qui etiam statum hominis naturalem esse solitarium, hominemque in eo statu velut sibi relietum concipiendum definivit; ejusmodi statum plane miserrimum, immo miseriorem, quam bestia cujuslibet futurum fuisse arbitratur; nec quidem immerito in ea hypothese: at in eo statu, ceu naturali hominis constituendo, ipsum errasse, jam supra demonstravimus. Verum in eo etiam peccat ipse, quod eum statum naturalem esse simul arbitretur solitarium & domesticum; prout scilicet status naturalis opponitur statui civili: insuper ejus etiam miseriam nimis exaggerat. Sed ipsum loquentem audiamus. Status naturalis, inquit, plurima habet adjuncta incommoda, sive fingamus, omnes & singulos in eo existere, sive consideremus conditionem patrumfamilias segregum. Nam si animo

Pag. CCXXIX.

De Off. Lib. II. C. I. §. 4.

Ib. §. 6.

Ib. §. 9.

con-



concipias, hominem etiam adulta ætate in hoc mundo destitutū solum, & sine omnibus commodis, & adminiculis, quibus vitam cultiorem, & meliorem reddit solertia hominum: videbis animal nudum, mutum, inops, famem radicibus & herbis, sitim obvia aqua, injurias aeris antris dispellens: feris bestiis expositum, & ad cujusvis occursum pavidum. Paulo cultior vita potuit esse inter eos, qui in familiis segregibus vivebant; sed quæ tamen cum vita civili nullo modo comparari poterat, non tam ob indigentiam, quam inter coercitas cupiditates familia sic satis videtur posse dispellere; quam quod securitati parum ibi sit consultum. (a) Et ut in pauca rem conferamus, in statu naturali quisque propriis tantum viribus protegitur; in civitate omnium: ibi fructus ab industria nemini certus; heic omnibus: ibi imperium adfectuum, bellum, metus, paupertas, fœditas, solitudo, barbaries, ignorantia, feritas; hic imperium rationis, pax, securitas, divitiæ, ornatus, societas, elegantia, scientia, benevolentia. Ita Pufendorfius post Hobbesium.

P. LXVI.

Priora fortasse ex allatis Pufendorfi verbis, quibus status naturalis solitarii miseriam describit, præ oculis habuit Rousseau, quum scripsit: Novi, frequentissime dici, nihil miserius esse posse homine existente in hoc statu naturali solitario. At habet ille, quod respondeat ad momenta, quæ pro illius status miseria afferenda ac propugnanda a Pufendorfo, aliisque pluribus adferuntur; ea nempe tantummodo conficere, nihil miserabilius esse homine sylvestri, ac solitario, si concipiatur collustratus intellectus lumine, iisque, quæ nunc regnant, passionibus obnoxius; ac si posset statum suum cum alio plane diverso comparare. At vero inquit Rousseau sylvester, & solitarius homo ea ignoraret penitus omnia, quorum carentia animum illius posset excruciare: quæ obrem frueretur ille non solum corpore sano; sed etiam animo tranquillo; quicum quodnam possit consistere miseriæ genus, postulat ipse, ut sibi explicetur. Ast inquit ego parumne miseriæ genus est, carere rationis usu, ac præstantissimum animal ad brutorum conditionem dejectum esse; quin eorum magisterio indigere, ut, quo alimento vita conservanda, quo

(a) Sequentia verba: & ut &c. desumpsit Pufendorfius ex Hobb. de Civ. Lib. II. Cap. I. §. 9.

ve modo genus propagandum sit, agnoscat? Nam & hoc secundum a brutis hominem didicisse oportet, si ab eisdem (quod affirmat *Rousseau*) didicerit primum. Parvane miseria censenda est, non nosse Deum, a quo conditus sit, non diligere, nec colere vitæ suæ Auctorem & conservatorem? Parvane miseria, legitimæ uxoris societate, filiorum præsentia atque consortio, suavissimo amicorum commercio, omnique denique humana conversatione, & consolatione esse destitutum? Verum hæc omnia, quippe ignota, respondet *Rousseau*, sylvestris hominis tranquillitatem non turbant, nec ullam molestiam ei creant. At etiam amentes, inquit ego, miseriam non sentiunt suam, & tamen infelices merito reputantur: & certe carentia ipsa omnis boni proprii hominis magnum malum & magna miseria est. Nequaquam (inquit *Rousseau*); nam *miseria* significat *privationem*, quæ dolorem incutiat vel corpori <sup>Ibidem.</sup> vel animæ. Sed tamen ejusmodi privatio in homine sylvestri ob ejus stupiditatem nullum re ipsa inferat dolorem; ea tamen est vera privatio magnorum bonorum, atque idcirco maximum malum: quod si hoc malum, quippe minime perceptum, nullum sensibilem infert dolorem, molestiamque nullam; procul saltem arcet felicitatis ideam. Qua ergo ratione, & qua fronte sylvestris hujus hominis statum non modo *non miserum*, sed etiam *felicem* vocat *Rousseau*?

At inquit ille, nonne tranquillitas animi magna felicitas est? Utique, ajo ego, si illa ex possessione oriatur, fructu neque bonorum: verum si ex simplici bonorum ignorance confurgat, felicitas non est nisi *negativa*, ut ajunt; quæque non hominis propria est, sed potius bestiarum, vel etiam amentium. Sed quid, si neque tranquillam ducere vitam posset sylvestris homo a *Rousseau* descriptus? Enimvero quomodo tranquillo esse posset animo qui, vel ipso fatente *Rousseau*, foret *semper expositus* alicui periculo? Quomodo somnum quietum caperet, cui nunquam non esset timendum, ne a superveniente fera discerperetur? Quomodo tranquillus, cui assidue aut frequentissime pugnandum esset cum belluis non sine magno, aut etiam certo succumbendi periculo? Et si verum sit quod ait, *Rousseau*, sylvestrem hominem *vivido quodam commiserationis sensu* percelli; quomodo tranquillus esse pos-

Qq

set,

P. LXXVI. *set, vel potius quam terribilem animi commotionem non ex-*  
*periretur, qualesque non pateretur angores, quoties (idque*  
*frequenter contingere oporteret) aut puerum imbellem, aut*  
*infirmum senem ab immani aliqua bellua lacerari, discerpi*  
*ac devorari, quin ipse suppetias ullas ferre posset, conspice-*  
*ret? Quo certe spectaculo magis adhuc commoveretur ex eo,*  
*quod illud idem sibi quoque eventurum prævideret, aut ti-*  
*meret, aut saltem evenire posse, consideraret. Præterea*  
*alia, quibus ut magnopere perterrefieret, ipsa ejus natura-*  
*dium caussarum ignoratio efficeret: cujusmodi sunt horrenda*  
*cæli tonitrua, micantes in æthere ignes, grandines, ventorum*  
*impetus, & id genus alia, quæ nobis etiam quandoque ter-*  
*rorem incutiunt. Ad illud accedo, quod ut certum statuit*  
*Rousseau, sylvestris hominis corpus fore ut plurimum doloris*  
*expers, quippe quod ob simplicem victus rationem raro ægritu-*  
*dine aliqua tentaretur. At ille nunquam, ut puto, cordato ulli*  
*homini pertuadebit, nudum, ac sine tecto sylvestris hominis*  
*corpus eo sola consuetudine pertingere posse, ut cum a solis*  
*æstu, tum a rigidioris hyemali frigore, aliave aeris inclemen-*  
*tia non moleste premeretur, cruciareturque; quin & insu-*  
*per ita debilitaretur, ut in morbos frequentes incideret; qui-*  
*bis nulla ratione curatis, misere interiret. Neque deessent alii*  
*dolores saltem ob vulnera ex frequenti, (ut ponit Rousseau)*  
*cum feris conflictu recepta. Fac enim, hujusmodi hominem*  
*sæpe cum leone aut cum urso luctari, semperque etiam,*  
*quod vix contingeret, victorem remanere; putasne hujusmo-*  
*di victoriam sine ullo accepto vulnere ab eo comparandam?*  
*mirum si vel semel id eveniret. Acceptis vero vulneribus,*  
*si interiret omnino, certe doloribus acerbissimis angeretur in*  
*corpore; & animo inquieto quammaxime foret: siquidem ti-*  
*meret, ne alia superveniens fera quod reliquum illi esset ro-*  
*boris, perimeret; ipsumque demum in frustra discerptum devo-*  
 P. LXVII. *raret. Pergat modo dicere Rousseau, mibi explicari vellem, quod-*  
*nam genus miseria inveniri queat in agente libero, quod corpus sanum*  
*habeat, animusque tranquillum.*

Sed nondum potissimam attigi hujusce status *sylvestris* ac  
*solitarii* miseriam. Hæc sita est in eo, quod vix ac ne vix  
 quidem humanum genus multiplicari potuisset, mirumque  
 foret,

foret, si omnino non interiisset. Finge enim animo id, quod esse oportuit in principio, paucos numero viros, totidemque circiter fœminas per vastissimam sylvam errare dispersos: profecto contingere poterat, ut eorum virorum quilibet aut nunquam, aut semel, bisve tantummodo in vita obviam haberet aliquam fœminam: putasne vero, vel virum statim congressum tentaturum, vel fœminam extemplo consensuram in ipsum? Id verosimile non est admodum, sed potius, utrumque per viam suam perrecturum: virum quidem, quia quomodo fœmina apta esset congressui, ignoraret (nam & hoc est unum ex iis, quæ discere ab aliis quisque solet; & experientia constat, extitisse plures, qui id diu, vel etiam toto vitæ tempore ignorarunt) fœminam quoque eadem de causa, vel etiam naturali pudore, vel timore, aut diffidentia erga incognitam personam. Quod si homines illi modum cum fœminis congregandi didicissent a brutis (neque enim magistros alios primis illis hominibus assignat *Rousseau*) quam proclive fuisset, ut citius aut saltem æque, ab iisdem bestialem, quam humanam libidinem addicerent? Verum utcunque hæc sese res habeat, quum ii non ex uno, necessarioque agerentur instinctu, sed, juxta ipsum *Rousseau*, velut *agentia libera*, adeoque ex prævia cognitione sese ad operandum determinarent; non video, quo motivo possent ad congressum primo impelli, quum & voluptatem inexperti ignorarent, nulloque sobolis procreandæ, seu generis propagandi desiderio tenerentur; quin & illud ipsum eos, judice ipso *Rousseau*, lateret, congressum ejusmodi ad id inservire. Ex his, aliisque, quæ cogitare quisque potest, aut nullos, aut certe rarissimos eo in statu maris fœminæque concubitus contingere debuisse, (saltem posita virorum, fœminarumque primis illis temporibus paucitate) colligere pronum est: nam si mares plurimos, plurimasque similiter fœminas extitisse tunc velis, jam eam multiplicationem factam supponis, quæ modo in controversia est. Porro ex paucissimis, vel certe paucis hisce congressibus pauciores enascerentur infantes; ex quibus paucissimi, iique tantummodo veluti casu, ad maturitatem pervenirent: quandoquidem quum non essent sub custodia patris nec matris, &

illum quidem vidissent nunquam, a matre vero ut primum ablactati essent, fuissent dimissi; illi autem pro conditione ætatis neque eo robore, neque ea dexteritate pollerent, quo adulti; jam facillime in partum cederent illius feræ, quam primo obviam haberent: eadem ratione senes jam languentes ac debiles interirent maturius: quibus addendi sunt ex adultis non pauci, sive mares sive fœminæ, qui cum ferocioribus belluis pugnando succumberent; sicque humanum genus paullatim, non modo non multiplicaretur, sed penitus interiret. Verum ut demus etiam liberaliter, illud nequaquam in integrum periturum; id saltem exploratum esse debet, utpote ipsa meridiana luce clarius, difficilem admodum, & exilem, multoque certe minorem ea, quæ in statu extitit sociali atque civili, futuram fuisse præpropagationem: quod brutorum exemplo animantium (quoniam hujusmodi argumentis *Roussseau* ipse delectatur) confirmari potest. Est enim cuique notissimum, animalia sylvestria in unoquoque genere esse numero paucissima; domestica e contrario numerosissima. Sic oves, capræ, boves sylvestres sunt paucissimi; sed domesticorum greges ubique ferme copiosissimi. Itaque ad ceteras status hominis sylvestris ac solitarii miseras hæc quoque accederet, nempe vel omnimoda impossibilitas, vel difficultas non parva propagationis, & multiplicationis generis humani. Ulterius minime progredior in hoc paradoxo refutando: non deerunt siquidem qui & operam, quam hucusque impendi, ceu supervacaneam reprehendant. Illius tamen me non pœnitet: nam *Roussseau* adeo serio, tanta eruditione, tantaque eloquentia illud omnibus nititur persuadere, ut periculum sit, ne quempiam decipiat: & alicui etiam cupidinem ingerat *gradiendi quatuor pedibus*, juxta jam memoratam phrasim *D. de Voltaire*.

Statum naturalem *domesticum* (qui unicus nostra sententia *naturalis* dicendus est) non adeo miserum futurum fuisse, si perseverasset, ac ipsum imaginantur *Hobbesius*, ejusque excriptor *Pufendorfus*, hujus capituli titulus enunciat secundo loco. Hoc non meis quidem, ne quid novi hac in re promere videar, sed aliorum verbis planum faciam. Quum vero plures ita  
sen-

sentientes afferre liceret, satis mihi erit retulisse duos, nempe *Heineccium*, & *Mascovium*: quorum ille est notissimus, tritissimusque *Elementorum juris naturæ & gentium* Auctor; alter novam *Pufendorfi* editionem curavit anno 1744., illustravitque notis. Prioris verba sunt: *Status naturalis ob quædam peperam*, reprehenditur, veluti ob solitudinem, inopiam, famis, frigorisque periculum, ruditatem, virium propriarum imbecillitatem, ac bella inter homines perpetua, quum ea omnia in statu naturali non minus, quam in civili potuissent evitari, si homines rectam rationem sequi voluissent: & in statu civili æque difficulter, ac in statu naturali evitentur, si homines rationem sequi nolint. Solitudo enim concipi non potest, nisi inter paucos, & brevi tempore. Inopia, fames, frigus non magis premere potuerunt homines in statu naturali, quam in civili; quum nihil obstiterit, quominus & res necessarias occuparent, & commercia æque commode ac in civitatibus instituerent, & nondum nota esset illa dignitatum inæqualitas, quæ luxuriam matrem inopiæ peperit. Ruditati & ignorantia medemur per culturam rectæ rationis. Cur vero rationem non æque excolere potuissent homines in statu naturali, quam in civili viventes? At plerumque candor, vitæque simplicitas pro barbarie; adfectatum elegantia studio pro cultiore vita venditur. Præterea quum hodie virium propriarum imbecillitati non aliter medeamur, quam per pacta & fœdera; quidni idem in statu naturali fieri potuisset? Denique si bellum inter status naturalis incommoda referendum est; nihil sane præcipuum habebit status civilis; quippe quo factum est, ut quum olim singuli cum paucorum periculo vires inter se periclitarentur, hodie integræ gentes cum myriadum interitu inter se invicem sæviant. Eat nunc aliquis, & statum naturalem civili deteriolem dicat, quum hic iisdem, quibus ille; ille pene non iisdem, quibus hic, incommodis fuerit obnoxius. Hæc *Heineccius*, cujus liber toties est excusus, atque etiam Venetiis An. MDCCXL.

Lib. II.  
S. XII.

*Mascovius* vero ita hac de re disserit., Auctor iste in pro- In notis ad  
ban-

Pufendorf.  
de J. N. &  
G. Lib II.  
Cap. II. §. 1.

» banda generaliter *Hobbesii* sententia justo liberalior fuisse vi-  
» detur. Refutarunt eum latissime *Titius* *Observ.* 460. 461.,  
» & *Cl. Barbeyracus* nota 7. & sequentibus, quorum argumen-  
» ta hic recenseri, lectoris interesse videtur, quum status  
» utriusque naturalis & civilis commoda & incommoda si-  
» stant. Igitur I. In statu naturali fructus industriæ cuivis  
» satis certi; in statu contra civili laborum nostrorum pro-  
» ventus sæpe a malis Principibus pessundantur. II. Timor pœ-  
» narum etsi in statu civili continendæ plebi sufficiat; parum ta-  
» men illo proficimus contra proceres & amicos Principum,  
» utpote solitos leges eludere. III. In statu civili damnum  
» onus maximum societatis humanæ a potentioribus oritur,  
» utpote qui animi motibus etiam vehementissimis obsecunda-  
» re sueverunt: cujus contra insanæ potentiz nullum teme-  
» re exemplum in statu naturali inveniretur, ubi & poten-  
» tiz exempla deficerent, avertendo damno tali imparis. IV.  
» Bella statum naturæ non necessario sequerentur, quod Au-  
» ctor pluribus contra *Hobbesum* probat infra §. 5. V. Da-  
» rentur quidem decertationes hostiles, sed non tam graves,  
» ut in Civitatibus, nec ex tam immani congregantium nu-  
» mero conflata, & ex quibus, ut hodie fit, tantum non in-  
» tegra regna, & totæ provinciæ devastarentur. VI. Modi  
» reprimendæ malitiæ neque in statu naturæ deficerent. Vi-  
» de quæ dicuntur infra L. VII. Cap. I. §. 7. nota 1. eidem  
» contra difficilius occurritur in civitatibus propter ministeria  
» & potentiam procerum. VII. Ad victum & amictum ne-  
» cessaria facile unicuique tribuerent suus labor & solertia,  
» iisdemque proinde soli ignavi aut prodigi carerent, perin-  
» de ut iis carent in civitate. VIII. Barbaries, solitudo, &  
» tenebræ ignorantiz in compluribus quoque regnis, in pri-  
» mis Asiæ, Africæ, & Americæ obviæ. IX. Ambitionis,  
» avaritiæ, voluptatis, injustitiæ & crudelitatis monstra ci-

» vi-

(\*) Statum naturalem non tot, tan-  
taque, ut *Hobbesius*, & *Pufendorfus* con-  
tendunt, necessario inferre mala & in-  
commoda, valide confirmari potest ex  
iis, quæ de *Groenlandis* refert *Joannes*  
*Andersonius* in sua *Groenlandiæ descri-*

*ptione* edita *Amburgi* an. 1746. *Groenlan-*  
*di*, inquit Auctor iste sane doctus &  
gravis (verba ejus germanica latine red-  
do) vivunt " in vero, proprioque statu  
» naturali seu libertatis; attamen nul-  
» latenus tali, qualem multi de *jure*

» 22-

„ vitatibus fere propria sunt, utpote in aulis in primis do-  
 „ minantia, unde non lenta contagione ab subditos seipunt.  
 „ X. Pax & securitas ex statu civili non minus exules,  
 „ quam e statu naturali; quod non tantum bella crudelissi-  
 „ me gesta docent, sed etiam persecutiones testantur propter  
 „ sacrorum diversitatem civibus illatae. XI. Divitiis certe pæ  
 „ statu naturali adfluere civilem, negant exempla tot mendi-  
 „ corum & hominum, quibus minus nihilo est, in civitati-  
 „ bus obvia. XII. In civitatibus decori, studii societatis,  
 „ elegantiae, scientiarum, benevolentiae nominibus sæpe va-  
 „ nitas, stultitia, pedantismus, odia, & subtiles fallendi ar-  
 „ tes teguntur: quodsi autem his moribus boni aliquid inest,  
 „ id neque a statu naturali penitus alienum. Præterea hæc  
 „ perpolita vita, hæc elegantiae, hæc urbanitas, & ceteræ ur-  
 „ banitatis suavitates in solis urbibus majoribus inveniuntur;  
 „ ruri contra ubivis, etiam in regnis cultissimis plena omnia  
 „ squaloris & rusticitatis. Ex quibus manifestum est, nec  
 „ civilem sane statum, ut alias in rebus humanis nihil, ex  
 „ omni parte beatum esse. Utut enim status civilis repri-  
 „ mendæ hominum malitiæ accommodatior sit, quam natu-  
 „ ralis, si recte & sapienter imperium administratur: tamen  
 „ si summa in republica potestas viribus suis vel per se vel  
 „ per suos ministros in imperio abutatur, multo is infelicior  
 „ est, quam status naturalis, quod in primis ex bellis, &  
 „ seditionibus est manifestum „. (a) Ita quidem hi Aucto-  
 „ res in quibus tamen illud mihi satis non probatur, quod quum  
 „ utriusque status naturalis, & civilis felicitatem, miseriamque  
 „ expendunt, & comparant; tamen uter illorum præferendus,  
 „ magisque expetendus sit, neutiquam definiunt. Fortasse omis-  
 „ sionis hujus causa est, quod præferendum omnino esse statum  
 „ civilem, velut rem omnibus compertam exploratamque ha-  
 „ berent: vel quod rati sunt, & quidem non immerito, status

so-

„ naturæ scribentes describunt, atque  
 „ teterrimis coloribus pingunt... Vivunt  
 „ illi in summa concordia, animorum  
 „ que unione: invidiam, odium, inimi-  
 „ citias, insidias, iram, diffidium penitus  
 „ ignorant, ac multo magis cædes, vio-

„ lentias, latrocinia, atque homicidia.  
 „ Nihil etiam de bellis cum finitimis no-  
 „ runt, adeoque eorum arma venationi  
 „ tantummodo accomodata sunt. De  
 „ scortis & scortatoribus inaudirunt ni-  
 „ hil. Etiam qui connubia non ineunt,

„ ca-



socialis, civilisque firmitatem a theoretica de majore, minoreque alterutrius status miseria vel felicitate quæstione nequaquam pendere. Et sane fundamento multo firmiore, quam aliquo felicitatis excessu, seu potius majore quadam vacuitate miseriæ, nititur civilis, politicisque status; ut infra explanabitur. Nihilo tamen minus ne quis ex qualicunque, quem laudati Auctores texunt, status naturalis elogio, ansam arripiat illum statui civili præferendi aut præ illo expetendi; operæ pretium duxi, aliam propositionis seu tituli partem addere, & exerte pronunciare, statum *civilem* esse omnino *naturali* præferendum; idque rationibus aliquot confirmare: quod quidem, postquam *Roussseau* in illo extollendo, & in hoc deprimendo tantum operæ impendit, magis adhuc necessarium videtur. Hæc igitur postrema assertionis pars sequentibus rationibus suaderi potest.

Primo. Homines consensione summa statum *civilem*, naturali relicto, assumsere, ut vix possit reperiri ulla adeo agrestis ac barbara natio, quæ aliquam civilis regiminis formam non constituerit. Præsumendum est igitur, statum hunc illo esse meliorem, eique, pensatis omnibus præferendum.

Secundo. In statu *civili* plura quam in statu *naturali* media sunt ad bene, beateque vivendum. Nam 1<sup>o</sup>. est exquisitus superiorum & inferiorum ordo, qui ad confusionem, perturbationemque tollendam necessarius est. Qua de causa *S. Thomas* putavit, futurum fuisse civile aliquod regimen in statu innocentiae, si perseverasset. 2<sup>o</sup>. In statu *civili* multi sunt, ac præsertim supremus imperans, qui bono publico, privatoque promovendo in id constituti incumbunt, quum in statu naturali unusquisque fere solus sibi consulere deberet. 3<sup>o</sup>. Cives, quemadmodum arctiore quam solius naturalis similitudinis vinculo conjuncti sunt, ita magis sese mutuo ad consequenda bona, malaque depellenda juvant. 4. Plures sunt in statu civi-

li

„ castitatem servant; nemoque reperi-  
 „ tur, qui ad aliquam impudicitiam pelli-  
 „ ciat aut inducat. Dani quidem olim  
 „ unam vel alteram ex his puellis ten-  
 „ tarunt, sed omnino frustra & incas-  
 „ sum.... Maritati ita mutuo se ge-

„ runt, ut nullum adulterii exemplar  
 „ habeatur. Res suas agnoscunt illi:  
 „ at unusquisque alteri intacta quæ acqui-  
 „ rit aut possidet, relinquit. Furtum &  
 „ rapina res sunt omnino ignotæ. Om-  
 „ nia patent aperta; carent enim fori-  
 „ bus,

I. p. q. xcvi.  
2. 4.

hi leges, quæ & virtutem excitant præmiis, & vitia penarum comminatione coercent. 5. Demum, ut alia multa præteream, in statu civili excoluntur variæ artes, & scientiæ quam plurimæ, quarum vix vestigia aliqua in statu naturali reperirentur.

Tertio. In statu naturali Evangelii prædicatio difficilior, atque Christianæ Religionis exercitium ferme impossibile fuisset: vix enim concipi potest, quomodo eo in statu, in quo homines nec invicem convenissent, nec certo in loco constituti ac veluti alligati constitissent, fundari possent Ecclesiæ, Pastoresque eligi ac constitui, qui munia Ecclesiæ obirent; cogi concilia quum opus esset, & alia id generis fieri. Est ergo civilis status naturali absolute præferendus saltem a nobis Christianis: imo & ab omnibus qui aliquam religionem profitentur; vix enim ulla religio sine societate civili exerceri, & coli decenter potest.

Objectio prima. Status civilis majoribus obnoxius incommodis est, quam status naturalis: fac enim, imperantem esse malum, injustum, crudelem &c. quod quidem non raro contingere potest; quam tetra profecto, quam misera tunc civitatis est facies! Id non est opus uberius explicare: sat est ad memoriam revocare *Tiberii*, *Neronis*, aliorumque sævissimorum Imperatorum tempora. Annon enim plura tunc mala contingebant in unica civitate unius vel alterius diei spatio, quam longo tempore in statu naturali, & in vasta regione accidissent? ut nihil dicam de malis, quæ pariunt frequentissime regnandi libido & contentiones regnantium; quibus bona & vita subditorum miserrime, & levi quandoque de causa pessundantur, ac pereunt.

Responsio. Nihil in hac vita potest esse tam bonum, quod hominum malitia verti non queat in malum; immo quo aliquid

„ bus, & seris & armariis & arcis: nemo tamen sibi furripit quod alienum est. Nunquam quispiam ab alio deceptus inauditur“. Hucusque *Anderfornius*. Quæ quidem *Hobbefianis*, atque *Pufendorfianis* incredibilia videbuntur. Verum nihil habent quod contra gravif-

simi illius viri auctoritatem excipiant: præsertim quum etiam D. *De la Hontan* similia testetur de populis quibusdam *Americanis* in sua *descriptione America septentrionalis*. Par II. pag. 98. Fides tamen horum omnium sit apud Auctores.

R r

quid melius est suapte natura, eo peior evadit abusu, juxta illud: *corruptio optimi pessima*. Igitur prædicta mala non ex status civilis conditione fluunt; sed ex iniquitate eorum, qui concessa sibi ad bonam finem auctoritate abutuntur. Hinc populi nonnulli suorum imperantium potestatem certis limitibus circumscribunt, ut prædictum abusum quam longius arceant; quod & reipsa plerumque obtinent. Quare proposita objectio non statum civilem quemcunque, sed eum tantummodo impetit, in quo unicus imperans pollet suprema & illimitata auctoritate: cetera status civilis genera, licet in se fortasse minus perfecta, non tot tamen, tantisque ex imperantium abusu incommodis obnoxia sunt.

Objectio secunda. Status naturalis præstaret statui civili 1<sup>o</sup>. *libertate naturali*, seu omnimoda a quovis imperante independentia; quæ sola tanti est pretii, ut quibuslibet vitæ commodis vix queat compensari. 2. *Innocentia & simplicitate*: quam enim in eo statu non tot essent quot in civili, irritamenta passionum, neque tanta esset nec adeo subtilis humana malitia; hinc innocentius viveretur, atque simplicius. 3. *Franquillitate*: quam enim tunc non defuissent hostiles aliquæ concertationes; eæ tamen neque armorum, quæ adhiberentur, conditione, neque congregantium multitudine, cum bellis nostris comparari potuissent: feliciot ergo esset status naturalis, adeoque civili omnino præferendus.

Responsio. Tametsi admitteretur ut verum, statum naturalem quoad tria illa in objectione enumerata reipsa præstare civili; ideirco tamen assertio nostra nequiquam infringeretur. Neque enim asserimus, nihil prorsus in statu naturali reperiri, quo solum spectato, civili statui præferri non queat; quamvis alio fateamur, eum posse cum civili de felicitate in aliquibus contendere: attamen volumus, civilem statum, si pensentur omnia librenturque, esse naturali omnino præferendum; adeo ut si optio daretur utrumlibet eligendi, status civilis, potius, quam naturalis omnino eligendus foret: & hoc plane conficiunt quæ attulimus, momenta, si ut par est expendantur, percipianturque. Ceterum multæ sunt exceptiones, quas patiantur enumeratæ naturalis status prærogativæ: nam prima  
quoad

quoad *libertatem naturalem*, seu omnimodam independentiam spectat, ego negandum non arbitror, eam *in se* esse magno-  
 pere æstimandam, atque summi faciendam tanquam *pretiosum Dei donum* (ut loquitur Vir summus *Ludovicus Antonius Muratorius* in sua *Philosophia Morali*) in iis scilicet, qui ea & frui Cap. XV.  
 possint legitime, & recte uti: quamobrem supremi Principes vix de alio magis, quam de hac omnimoda libertate & independentia gloriari solent: attamen ea generatim hominibus ob proximum, inevitabileque abusus periculum minime conveniens aut utilis est; sed multo optabilior est libertate omni fræno soluta moderata subjectio, cujusmodi viget in civili, recteque instituto regimine: quandoquidem subjectio istæ non tam adimit libertatem, quam ad rectum libertatis usum adstringit. Quare qui bona sunt indole, & quorum voluntas in rectum propendet, subjectionem civilem non modo patienter ferunt, sed amant; adeoque naturalis libertatis privatio nullam ipsis molestiam creat, sed voluptatem.

De altera naturalis status prærogativa primo dici potest, incertum esse, quæ & quanta futura fuisset eo in statu, si perseverasset, hominum innocentia atque simplicitas: fortassis enim aliqua quidem vitia minus in eo regnassent, quam in statu civili; sed alia magis. Sane atrocissimum *Caini fratricidium*, filiorumque Patriarchæ *Jacobi crimen pessimum*, ac fratris optimi decreta primo cædes, & postea executioni mandata venditio non admodum præclaram illius status ideam nobis offerunt. Secundo, in statu civili æqualis ac etiam major, quam in statu naturali custodiri potest innocentia, atque simplicitas, ac reipsa custoditur a multis; quin ad id præstandum majora hoc in statu sunt & plura subsidia, quam in illo, in quo libertas omni fræno soluta nullum criminibus obicem poneret; nullumque ad custodiendam innocentiam incitamentum subministraret. Hinc tertio, si major aliqua tunc fuisset innocentia atque simplicitas, non id ex illius status, in quo nullum vitium, criminibusque obstaculum foret, perfectione oriretur; sed vel ex ruditate & paupertate, vel certe ex eo, quod minora essent irritamenta vitiorum, ut in objectione ipsa indigitatur: quæ ratio perinde valet ad minuendum

vitiorum numerum, ac ad detrahendum virtuti pretium: virtus enim in eo præsertim elucet, quod peccandi occasionibus resistat, & pravitatis incitamenti haud succumbat. Hinc major illa innocentia potius sita esset in vacuitate & ignorantia vitiorum, quam in præstantia, magnitudine & multiplicitate virtutum.

Quod demum tranquillitatem attinet, fatendum est, multo minore congregantium numero peragenda fuisse bella in statu naturali ac in civili; quia scilicet deesset tunc potestas adeo ingentes hominum copias congregandi, easque in perniciem mutuum impellendi. At vero contendo nihilominus, minorem eo in statu futuram fuisse securitatem, quod tunc improbitas hominum nulla publica potestate coerceretur. Quam ob causam vix unquam tunc deesse possent timores; & fortasse, major quoad plurimos est nunc, vigente bello, securitas, quam fuisset tunc in plena pace.

His positis, quæ in hac responsione notavimus, ac bene perpensis, probeque intellectis, facile est omnia elidere, quæ tanto impetu ac calore contra assertionem nostram in citato libello opponit *Jo. Jacobus Rousseau*, ut statum socialem, atque civilem naturali, & quidem suo illo *sylvestri* ac *belluino* multo deteriorem esse, conficiat. Antequam vero ejus argumenta profero, tria ego præmitto ac statuo, quæ videntur mihi plane certa per sese, ac explorata. Primum est: uter præferendus sit status, non ex sola majore, minoreve felicitate definiendum est, si hic nomine felicitatis sola vacuitas miseriarum ærumnarumque intelligatur; sed ex majore, minoreve complexione cujusvis generis bonorum, quæ in eo sunt. Secundum: præstantiam alicujus status metiri non debemus ex iis, quæ per accidens in eo contingunt; sed ex fine ejus & scopo, mediisque ad eum finem consequendum destinatis. Tertium: ut quinam præferendus sit status, merito sapienterque constituitur, non cum singulis individuis, sed cum toto humano genere, hujusque pro conditione status perfectione, comparatio instituenda est. His probe constitutis ac præ oculis habitis, facile erit laudati Scriptoris fallacias detegere, & cunctas ejus machinas disjicere; ut patebit ex sequentium ipsius objectionum refutatione.

Obje-

Objectio tertia. *Vita civilis multo facilius promptiusque intolerabilis redditur, quam naturalis: non enim ferme alios circum nos videmus, nisi homines, qui existentiam deplorant suam: multi etiam vitam sibi adimunt, aut si liceret, adimerent; adeo ut neque divina, neque humana lex huic furori compefcendo sufficiat. At vero an ne auditum est unquam, sylvestrem hominem ullum vitam sibi eripuisse; aut, quod multo minus est, tantummodo de existentia ac vita sua conquestum esse? Vera igitur miseria non in statu naturali reperitur, sed in civili: atque idcirco hic illi non est præferendus.*

Responsio. (1) Nulla major fingi potest miseria, ut supra dixi; quam hominem, animal præstantissimum, vivere in statu irrationali ac belluino, omnique rationis, qua homo est, usu carere & fructu; cujusmodi esset homo in statu naturali a *Rousseau* conficco. (2) Qui sibi necem inferant, paucissimi sunt; & ii plerumque atra potius bile ad amentiam redacti, quam ærumnarum pondere in desperationem impulsii. Qui de vita sua conquerantur, plurimi quidem sunt; at ii tamen non ex status civilis conditione, sed propria culpa vel errore aliquo, aut casu in miseriam inciderunt. (3) Etiam ex sylvestribus hominibus non pauci ægre ferunt vitam suam: cujus rei signum est, quod eorum aliqui fere semper tristitiam præferunt ore, & suspiria identidem trahunt; ut de *Groelandia Nova* incolis refert *Andersonius*. Demum si multum est miseriæ, molestiarumque in statu civili, multum quoque extat solidæ voluptatis & gaudii: quo carerent omnimode homines sylvestres & solitarii, qui a *Rousseau* in statu dicuntur naturali. Huc facit, quod ante adnotavi non ex mera miseriæ vacuitate definiendam esse status naturalis, civilisve præstantiam.

Objectio quarta. Status civilis præferendus non est naturalis, nisi prius accurato inito examine constet, an in cultis hominibus plus sit virtutis, quam vitii; vel an eorum virtutes plus adferant utilitatis, quam damni eorundem vitia; vel an ipsorum in rerum cognitione progressus sufficienter compensent mala, quæ ipsi mutuo sibi inferunt prout magis cognoscunt bonum, quod sibi mutuo facere deberent; vel demum, an pensatis omnibus, meliore essent loco, si nihil sibi a quopiam timendum foret, aut sperandum; quam si universali dependentia se aliis submitterent, a quibus recipere omnia debeant,

quin

quin illi se obligent ad aliquid dandum. At hoc vero non constat; sed potius experientia contrarium videtur esse comperitum. Perperam igitur nobis status civilis naturali præferendus obtruditur.

Responsio. I. Ut statui naturali civilis merito præferendus censeatur, negandum arbitror, oportere, ut vitia in hoc statu reipsa a virtutibus superentur sive magnitudine sive numero: satis est quippe, statum civilem per se ad virtutes colendas esse ordinatum, atque etiam civilem statum, ut ex coli possint, plane requiri ac necessarium esse; quippe qui & earum notitiam præbet, & virtutum exercendarum occasionem, materiamque suppeditat. Nihil vero officit hujusce status præstantiæ, quod itidem in eo vitiorum quoque occasiones suppetant: nam & ipsa vitiorum occasio est materia virtutum quoad eos, qui velint recte agere; & vitia, si perpetrentur, sunt omnino extra status civilis scopum, utpote quæ ex cuique insitæ libertatis abusu unice originem trahunt. Quis vero merito ierit inficias, majorem esse illius status præstantiam, in quo præclarissimæ exerceri virtutes valent (tametsi per accidens, seu ex voluntario libertatis abusu vitia etiam fortasse haud minora irrepant) quam sit illius status, in quo fuisset nullus nec vitiis, nec virtutibus locus, cujusmodi foret sylvestris ille, ac solitarius, qui pro naturali nobis a *Roussseau* divenditur; & quo etiam gaudent bruta omnia animantia: alioqui si propter abusum hominum status civilis præstantiam suam, perfectionemque amitteret; neque ratio, neque libertas, quibus præstant ceteris animantibus homines, ullo in pretio habenda forent, quum iis tantopere ipsi homines abutantur.

At ajo secundo, non ita certum esse, ut vulgo creditur, paria, vel etiam majora esse in statu civili vitia ac sunt virtutes. Id equidem sæpissime dici vulgo solet & affirmari; at id oritur fortasse ex eo, quod vitia magis vulgo observentur, quam virtutes; & quod homines generatim vividius sentiant injurias sibi illatas, quam collata beneficia. Ceterum recentissimus Auctor in gallico libello quem *de Natura* inscriptum edidit Amstelodami anno 1762. demonstrandum assumit,

mit, in hoc Universo esse necessario perpetuum boni, mali-  
que, cum physici, tum moralis *aquilibrum*; adeo ut quantum  
bona crescunt, tantum augeri debeant & mala; & si bona  
decreascant, eadem proportione decrescere debeant & mala;  
& in hoc vel maximè ait, consistere armoniam hujus uni-  
versi. Porro in hac hypothesi (quam ut verissimam thesim  
haberi vult ille auctor) tum modo in statu civili essent,  
tum in statu naturali fuissent paria virtutibus vitia, paresque  
vitiis virtutes: pauciora quidem, & minora vitia in statu na-  
turali, sed & minores paucioresque virtutes; majora quidem,  
& plura vitia in statu civili, sed æque majores pluresque vir-  
tutes, & vicissim. Utut tamen hæc sese res habeat, illud  
certum est, vitia omnia atque delicta suo modo conferre ad  
perfectionem universi, & ipsius corporis politici, in quo es-  
se nequirent tot virtutes, nisi essent tot vitia. Sane justitiæ  
vindictivæ non esset locus, nisi crimina, quæ punienda  
forent, suppetere; nec esset patientiæ, tolerantis, ma-  
gnanimitati &c. locus, nisi forent injuriæ, quæ tolerari pos-  
sent, vel condonari; nec vitiorum umbra semota, adeo vir-  
tutes splenderent; neque hæc in tanto haberentur pretio, si  
illis nequaquam dos raritatis accederet; quin & ignorarentur  
penitus, sublata comparatione vitiorum. Veram ut quid hæc  
fufus persequor? nam satis est dicere, hæc omnia civilis sta-  
tus incommoda fuisse semper Deo compertissima, & tamen  
divina sua providentia voluisse, ut status civilis inter homi-  
nes inveheretur, ac vigeret in Mundo. Immo, eodem faten-  
te *Rouffeau*, *Deus ipse bonitatem & statum naturæ eduxit; ac homines* pag. IX.  
*sunt inter se inæquales* (hoc est alii subditi, & alii superiores)  
*quia Deus voluit, ut essent inæquales: quod dum ait, suumque*  
*deinde statum naturalem belluinam ceu felicem statui civili ve-*  
*lut miserrimo præferendum contendit, non animadvertit vir*  
*audacissimus censuram suam totam in Deum divinamque ejus*  
*providentiam cadere.*

Hæc, quæ diximus de primo objectionis capite, reliquis  
ejus partibus facile aptari valent, modo semper quod *per se*  
convenit statui civili ab eo, quod illi per accidens advenit,  
secernatur; & non tam peculiarium individuum felicitas,  
quam



quam ipsius humani generis perfectio consideretur; & quod caput est, finis ob quem conditus est homo, nempe Dei gloria, præ oculis habeatur. Hinc minime necesse arbitror, in his diutius immorari. At præterire non possum ex citatis verbis postrema, quibus *Roussseau*. Principes omnes, ac tum eorum potestatem, tum subditorum ad obediendum obligationem ceu *inconsultam* fuggillat. *Considerandum*, inquit ille, *an non meliore essent homines loco, si nihil illis a quoquam timendum foret aut sperandum, quam sese omnimode aliquibus submittendo, a quibus omnia recipere debeant, quin ipsi ad quidquam dandum, seu præstandum se obligent.* His verbis nil dolosius dici potest, nilque seditiosius; sed æque nil magis falsum. Compertum est enim; exploratumque omnibus, Principes omnesque imperantes supremos, sin expressis verbis & pactis cum subditis suis initis, tacite saltem, impliciteque gravissime se obligare eo ipso, quod in imperium, ac regimen assumendum consentiant; eo enim ipso consentiunt in onus obligationemque regiar potestati adnexam, nempe bene recteque Rempublicam administrandi, subditosque regendi, eorumque bonum, quoad per eos fieri potest, promovendi; ac norunt illi optime, sese arctissime jure naturali ac divino ad id adstringi, seque hac de re *Deo*, a quo est omnis potestas, strictissimam rationem reddituros. Quid amplius vult *Roussseau*? Premat ergo silentio temerarias eas voces, nec ultra audeat, omnes homines stupiditatis accusare, ac si sese inconsulto submitterent Principibus, a quibus debeant omnia recipere, quin illi ad quidquam dandum se obligent.

Rom.  
XIII. 1.

*Roussseau*  
16. pag. 225.

Objectio quinta. *Homines sunt improbi & mali. Infausta & continua experientia probationem omnem supervacaneam reddit. Attamen homo est naturaliter bonus (quod demonstratur præsertim ex insito a natura vivido commiserationis sensu erga sui similes, si quos torqueri videat.) Quid ergo potuit, adeo depravare hominem, nisi mutationes, quæ ejus temperamento supervenerunt; progressus, quos fecit, & cognitiones, quas acquisivit? Admirationi habeatur, quantum libet, humana Societas, nibilo tamen minus verum erit, eam necessario impellere homines ad mutuuum odium, prout eorum utilitates sibi mutuo obsistunt; & ad sibi mutuo ficta quidem officia præstanda, & vera damna inferenda quoad fieri potest, maxima..... si-*  
qui-

quidem in damno alterius reperimus emolumentum nostrum; & jactura unius fere semper lucrum parit alterius... Relictis ergo frivolis benevolentiae demonstrationibus, intimum cordis hominum excutiat, expendaturque, cujusmodi esse debeat status ille, in quo omnes homines necesse habent, verbis sibi mutuo benevolentiam ostendere, & factis inferre perniciem; & in quo ii nascuntur hostes ex debito, & subdoli sunt ex necessitate. Si respondeas, societates esse ita constitutas, ut unusquisque inserviando aliis lucretur aliquid: rependendum est, praclarum id fore, optimumque, nisi etiam quisque nocendo aliis plus lucri haberet. Lucrum nullum legitimum est adeo magnum, quo majus illegitime comparari non queat: ac sapissime injuria sunt utiliores officiis. Res igitur eo devolvitur tota, ut impunitatem solummodo possit quis certo sibi polliceri: & in hoc vires suas intendunt potentes; debiles astus suos. Homo sylvestris posteaquam prandium sumpsit, in pace est cum tota natura, & amicus omnium sui similibus: & si quando contentio ciborum causa oriatur... ea ut summum aliquot pugni ictibus dirimitur, statimque pax instauratur. At diversum omnino est negotium hominis in societate degentis: in ea agitur primo de necessario providendo; deinde de superfluo: succedunt deliciae; postea divitiae immensae: inde comparandi sunt subditi & servi; nullumque superest tempus quieti. Sed illud magis adhuc singulare, quod quo minus naturales, minusque urgentes sunt indigentiae; eo magis augentur passiones, & quod pejus est, eo magis illis satisfaciendi voluntas crescit: adeo ut post diuturnas prosperitates, post plurimos accumulatos thesauros, plurimosque homines morti traditos, perditosque; heros noster finem faciet omnes jugulando, quoadusque solus ipse totius universi dominus remaneat. Haec est moralis tabula paucis descripta sine humana vita, saltem desideriorum cujusvis hominis civilis & culti.

Responsio. Objectionem hanc ipse Rousseau verbis, licet fusioribus, proponere placuit, ut specimen haberet lector genii, indolisque ac modi ratiocinandi istius *misanthropi*, qui in universum humanum genus iratus indignatusque videtur; quique sylvestrium hominum, quin & brutorum amiciorem se praebet, quam civilium, cultorumque; ut ad sylvas idcirco, quorum incolas adeo praedicat, amandandus merito videatur.

Ceterum vix quidpiam difficultatis præfert objectio istæ : cui ex ante dictis satisfieri non possit. Præstat tamen, addere aliqua, atque illud imprimis, quod maximam *Rousseau* irroget humano generi injuriam, dum exerte, iteratoque pronunciat, omnes homines malos esse, & ad omnem injustitiam, iniquitatemque patranda, secluso timore pœnarum, paratissimos. At constat clarissime, quidquid erocitet ille, plurimos etiam esse, qui quum *possint facere mala, non faciunt*; quique sunt ad benefaciendum pronissimi. Falsissimum est vero, in societate homines necessario impelli ad mutuam odium & nocumentum, vel tunc etiam quum utilitates plurimum invicem pugnant. Id affirmare non potest, nisi qui liberam arbitriam e medio tollat (quod tamen, si ipsi credimus, admittit *Rousseau*) & rationis sequi dictata, passionibus insurgentibus, impossibile arbitretur: quod constat esse falsissimum. Quemadmodum e contrario clarum est, in statu civili quamplurimos a malo, quod corde conceperint, inferendo pœnarum comminatarum timore absterri, propterea quod norint, ad impunitatem obtinendam ut plurimum non valere neque vires potentium, neque astus debilium. Hæc vero propria civilis status dos est, hæc ratione tranquillitati consulere, quæ in statu naturali impune, saltem a potentioribus turbaretur. Quum autem ait *Rousseau*, homines *naturaliter*, seu in statu naturali bonos esse, factos autem esse malos statu civili; in uno quidem ludit in verbo, in altero autem fallaciam committit. Quum enim status hujusmodi civilis cum sylvestri, ac solitario, usumque rationis præveniente comparisonem instituat: quumque discrete asserat, homines eo in statu, quum nullam inter se moralem relationem haberent, neque ullam obligationem agnoscerent, nec bonos esse potuisse nec malos, neque vitia habuisse, neque virtutes; jam dicere non potuit, in statu naturali homines esse bonos nisi physica quadam bonitate, quatenus physico commiserationis sensu sylvestres homines ab aliis lædendis, si ei credimus, avocarentur: eo igitur sensu ii essent boni, quo boni dicuntur canes, qui non mordent, & equi, qui calcibus non feriant. Quæ profecto bonitas, quantacunque esse concipiatur,

mi-

EccI XXX.  
10.

Par.  
LXXXVIII.

minimo gradu bonitatis moralis, seu veræ virtutis, quæ in statu civili frequens reperitur, nequaquam æquivalet. Hinc si accurate & coherenter *Roussseau* loqui voluisset, dicendum ei erat, hominem in statu naturali nec bonum esse nec malum; in civili autem statu bonum esse, & malum. Sed quid inde inferri potest? An ne hominem civili statu factum esse *malum*? At ego eadem ratione dicam, factum esse *bonum*; & quidem hoc ingenti cum discrimine, quod bonitas per se a statu civili intendatur, promoveaturque; malitia vero seu perversitas ad ipsum per accidens tantummodo, ex pravo videlicet libertatis usu consequatur: atque idcirco quantacunque casit, minime derogat civilis status prærogativæ supra naturalem, sylvestrem ac solitarium. Fallaciam ego committit ille *non causa pro causa*, ut vocant, quum vitiorum multitudinem ac magnitudinem in statum socialem, seu civilem veluti in infaustissimum fontem refundit.

Quod si reponat ipse, concipi non posse talem ac tantum libertatis abusum, nisi natura ipsa sit depravata; in hoc quidem illi facile assentior, quin & hoc ipsum volo: sed in eo illum reprehendo, quod hujusmodi depravationem ex statu civili derivet; quum immo hujuscemodi status ad ejus depravationis fructus aut præcavendos, aut præcidendos institutus sit. In hoc item ipsum reprehendo, quod inveciam rationis perfectionem velit esse depravationem humanæ speciei; quod acquisitas temporis tractu notitias esse contendat vitiorum parentes & causas; quod demum sese perficiendi potentiam, qua precipue putat ille, discriminari hominem a brutis; velit esse unicum humanæ miseræ, infelicitatisque fontem. At vero si scripturæ sacræ fidem aliquam, ut debet, haberet, non alium profecto humanæ miseræ fontem quæreret, nisi quem revelatio nobis patefacit, nempe *peccatum originis* in omnes homines naturali generatione transfusum, inveciamque per ipsum in omnes homines corruptionem naturæ. Hæc profecto est verissima humanæ miseræ causa: neque aptiorem aliam indicare unquam poterit ipse, etiamsi quæcumque arripiat fingendarum hypotheseon libertatem. Desinat ergo tandem aliquando, so-

cialem, civilemque statum ceu unicum humanæ miseriæ fontem caussari; præsertim quum ea demum proferat, ex quibus ejus supra statum naturalem præstantia invicte demonstratur.

P.CCXLI. Posteaquam enim de naturalis sui, sylvestris, solitariique status felicitate toto eloquentiæ suæ nisu differuisset, atque socialis, civilisque status miseriam mire exaggerasset, hanc sibi, quæ se ultro offert, objectionem proponit: *Quid igitur? anne destruenda sunt societates, atque remeandum ad sylvas, ut ibi vita traducatur cum ursis? Adhibita atque præmissa distinctione eorum, qui caelestem vocem, idest divinam revelationem non audierunt, atque persuasi sunt, non aliam esse pro specie sua destinationem, quam ut brevem banc vitam in pace decurrant; & eorum, qui in Protoparente supernaturalibus documentis honorati sunt... quique non dubitant, humanum genus ad splendorem, felicitatemque supernarum intelligentiarum divinitus vocatum esse; primis quidem (idest materialistis) ita respondet: quandoquidem a vobis pendet, vetustam, primitivamque innocentiam recuperare (quasi vero iis, qui animam simul cum corpore existimant interire, de morum innocentia admodum caleret) properate ad sylvas, ut liberi ibi suis aspectu, memoriaque criminum contemporaneorum vestrorum. Utinam vero isti omnino omnes huic homini ita præcipienti obtemperarent; sic enim, eorum consortio præciso, minus humanæ Reipublicæ periculum immineret. At ii, fat scio, istiusmodi præceptum sive consilium magnopere ridebunt, atque contemnent; eoque avidius in statu sociali suis frui pergent voluptatibus, quibus profus carerent in sylvis, quo magis & firmiter tenent, nullam sibi voluptatem superesse post mortem. Aliis vero (idest iis, qui Revelationem admittunt, fidemque ei adhibent) consilium dat manendi in statu ac societate civili: ii enim, inquit, curabunt, ut exercitio virtutum, quarum obligationem una cum earundem cognitione acquisierunt, æternum quod expectare debent, præmium mercantur &c.* Recte quidem in hoc ille: sed vel hinc solum (ajo ego) clarissime patet, quanta sit status socialis & civilis præstantia, in quo præmii æterni acquirendi facultas adest & occasio: quod quidem præmium obtineri nullo modo posset in statu  
na-

naturali *sylvestri*; & vix, aut certe non ita facile, in naturali domestico: juxta ea, quæ diximus in postrema assertionis nostræ probatione. *Nihilominus* illum contemnendum præscribit *Roussseau* (a): at nos ipsum merito contemnemus; nihilque facientes ejus verba, præferre pergemus statum civilem statui naturali.

## C A P U T VII.

*Status hominum naturalis aliquando existisse videtur: multiplicato tamen humano genere vix ac ne vix quidem perdurare potuit. Nihilominus fuerunt, & nunc sunt aliqui homines; & probabiliter integri etiam aliqui populi in statu naturali. Satus civilis generatim necessarius est.*

**Q**Uoad extantiam, possibilitatemque status hominum naturalis in diversas abeunt Auctores sententias: quæ tamen opinionum diversitas tota ferme ex diversa, quam sibi efformarunt, illius status idea proficiscitur. Nos, qui, ut ex supradictis patet, statum naturalem statui *civili* tantummodo opponimus, adeoque statum *domesticum* arbitramur esse naturalem; idcirco ei haud omnimodam libertatem, atque independentiam tribuimus; sed eam duntaxat, quæ obligationem ac dependentiam *civilem* excludat. Eapropter subjectionem naturalem, cujusmodi est uxoris ad maritum, filiorum ad parentes, eidem relinquimus; neque enim video, cur quum istiusmodi subjectiones naturales sint, seu a natura ipsa profectæ; statum minus naturalem reddere valeant, adeoque ab eo sint penitus ablegandæ: quod a quibusdam Auctoribus fieri solet, & imprimis a *Pufendorfso*, qui eorum, qui in statu naturali vivunt *præcipuum jus esse*, ait, *ut nemini præterquam Deo sint subjeti*. Cui suffragatur *Suvarzius*, qui idcirco statum naturalem in specie definit *conditionem hominum inter se aequalium neque alterius*,

Instit. jur.  
Nat. & G.  
Part. I.  
tit. II. in-  
stru. I.  
Resp. 2 ad

(a) Mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution, qui ne se peut se maintenir &c.

Quæst. I.  
& Respons.  
1. ad 2.  
Quæst.

*rins, quam Creatoris arbitrio subditorum: ex qua definitione po-  
stea colligit statum naturalem respectu totius generis humani nun-  
quam existisse, neque existere posse in moderna Creatoris providentia;  
ob eam scilicet rationem, quod in moderna Creatoris providentia  
nunquam existit, existit, aut existere potest extra societatem saltem con-  
jugalem, seu domesticam; indeque nunquam fuit, est, aut esse potest  
omnino independens ac liber. Verum ratio ipsa qua evincit, sta-  
tum naturalem non excludere subjectionem Creatoris arbitrio:  
quia videlicet dependentia ista naturalis est ac congenita ut ipse  
ait; eadem, mea quidem sententia, conficit quoque, minime  
excludere subjectionem uxoris marito, & filiorum parenti-  
bus; quia hæc quoque subjectio naturalis est, nempe ab ipsa  
met natura inducta, atque præscripta (a). Hoc itaque posi-  
to, nihil est, quominus dicamus, existisse aliquando statum  
naturalem, per id scilicet tempus, quo nondum civilis pote-  
stas instituta erat. Sententia hæc satis communis est: quam  
adoptavit etiam Joannes Hookius, Facultatis Parisiensis Doctor,  
& Sorbonæ Theologiæ Professor, qui ita ait: In statu natura  
fuerunt initio omnes Familia erga se mutuo ante constitutas civitates.*

Relig. nat.  
& revel.  
princip.  
tom. I par.  
II. sect. III.  
cap. I.  
§. CX.

Urnt vero res hæc se habeat, ajo ipse secundo loco, sta-  
tum naturalem, si extiterit aliquando, multiplicato humano  
genere, vix ac ne vix quidem, quoad totum genus huma-  
num, diu perseverare potuisse. Sic ego loquor, ut non quidem  
absolutam impossibilitatem, sed summam, ac pene insupera-  
bilem, attenta conditione hominum, difficultatem innuerem:  
scilicet non omnimode impossibile dicendum est, quod pen-  
det ex hominum voluntate: potuissent vero absolute homi-  
nes, si voluissent, in statu naturali perseverare, paternæ sci-  
licet potestati tantummodo subiecti, & domestica directione  
contenti. At hoc profecto, multiplicato humano genere diffi-  
cilli-

(a) Nunc mihi minus aridet divisio  
status, quam tradit Joannes Hooke in  
opere, quod incripit *Religionis natura-  
lis, & revelatæ principia*, (To. I. pag.  
260. edit. Venetæ an. 1763.) in *natura-  
lem, domesticum, & civilem*: nam etiam

*domesticus est maxime naturalis quippe  
a natura ipsa suam habens originem.  
Fatendum tamen in statu naturali duas  
hominum classes distingui posse: quarum  
una omnimoda & plenissima gauderet li-  
bertate, quæ scilicet etiam naturalem,  
subje-*

cillimum, ac forte etiam impossibile fuit. Fieri enim non potuit, quin in magna hominum multitudine non orirentur aliqui, qui suis cupiditatibus acti, in alios insurgerent, atque vel ipsos rebus suis expoliando, vel alias iis injurias inferendo, vel demum arrogando sibi imperium, eorundem tranquillitatem turbarent: cui malo non alia potuerunt ratione occurrere, nisi vel consentiendo in imperium illius; quo is ex tyranno legitimus princeps evadere potuit: vel majorem, nempe civilem potestatem familiæ capiti conferendo; quo eos facilius validiusque ab aliorum tyrannide tutare posset, ac vellet. Fieri etiam potuit, ut multi vel aliorum metu, vel sola majoris utilitatis spe illecti sese mutuis pactis, ac conventionibus devincerent, sique civilem societatem constituerent. Hæc leviter hic attigisse sat est; nam alibi, Deo dante, erit mihi de his data opera differendum. At hæc tamen satis abunde demonstrant, pronam fuisse hominibus, ut naturali statu relicto, in civilem transirent; atque idcirco naturalem statum, humano genere multiplicato, vix ac ne vix quidem durare diu potuisse.

Verum tamen si status naturalis, quoad integrum genus humanum vix ac ne vix quidem perseverare potuerit, nunquam tamen penitus extinctus est. Nam & semper fuerunt, & nunc quoque sunt aliqui (pauci quidem, si cum toto humano genere conferantur) qui si ad invicem comparentur, statum retinent naturalem. Hi porro sunt omnes Imperantes supremi, qui nulli omnino sive peculiari, sive communi Domino subsunt. Eademque ratione civitates illæ, penes quas est suprema potestas, si altera ad alteram referatur, in statu sunt naturali: in quo etiam esse dicendi sunt solitarii homines, qui eremos incolunt nullius ditioni subjectas: ac illi etiam, qui ad incolendam aliquam insulam vel terram a nemine

prius

subjectionem excluderet; altera autem tantum minore, seu quæ excluderet subjectionem *civilem*. Illa gaudebant familiarum capita; altera filii paternæ tantum subiecti potestati. Si hoc intuitu

placeat alicui triplicem statum distinguere per me quidem licet; modo non neget statum domesticum recte dici posse naturalem.



prius occupatam, casu aliquo, vel etiam propria voluntate delati sint.

6. XC. Anne vero insuper putandum est, extare etiamnum integros aliquos populos, qui in statu sint naturali? Affirmandum hoc quidem videtur, si Auctoribus id testantibus adhibenda est fides. Sane de *Groenlandia* novæ Incolis id testatur *Joannes Andersonius* in supra commemorata *Groenlandia* descriptione: En ejus verba ex idiomate germanico, in quo scripsit, latine reddita, „*Groenlandi*, inquit, adeo a communi ceterorum hominum vivendi modo recedunt, ut singulare omnino populi genus, gentemque ab omnibus aliis diversam (cui sane nulla in toto terrarum orbe cognito similis reperitur) constituere videantur. Vivunt illi ab ipso ortu in summa, atque plenissima libertate. Dum pueri sunt, nullam habent a parentibus educationem aut disciplinam: quum adoleverint, nihil de legibus audiunt, & multo minus de magistrarum, sive superioris cujuslibet potestate: quisque suo arbitratu vivit, sui que curam proprio sensu gerit: atque æqualitas tanta inter eos est, ut nemo alteri quidpiam opponere, & multo minus jubere valeat. Quare nil vereor dicere, homines istos vivere in vero, proprioque *statu naturali*, seu *naturalis libertatis*: attamen in ejusmodi statu, qui nullatenus similis est illi, quem multi *de jure natura* scriptores in suis systematibus proponunt, horridisque coloribus pingunt &c. „ Deinde, descripto illorum innoxio atque pacifico vivendi modo, subdit: „Nullam habent homines isti legem, quæ quid agendum, quidve omittendum sit, eis præseribat; multo minus quæ illos ad aliquid adstringat. Ipsi sibi lex sunt: adeoque neque habent, neque indigent ullo magistratu; quippe qui ad custodiam legum, defensionem bonorum, malorum punitionem ordinatur „. Hæc *Andersonius*, cui

(a) Huic fidem certe non negaverit laudatus *Hookius*, qui satis indicat, se fidem præstare etiam aliis historicis, qui memorant, fuisse olim populos, & etiamnum

esse, qui liberi, & soluti, sine legibus, & sine imperio vivunt: hoc enim ait ille, ut confirmet statum naturalem nequaquam esse a jurisconsultis confictum ad distinctam

ma-

cui profecto nemo facile fidem negaverit, qui noverit, eum non fuisse aliquem ex trivio hominem, sed virum apprime doctum, & gravem; quippe qui & legationibus apud Principes, & *Consulis* munere per annos plures apud suos functus est; & præter descriptionem *Groenlandiæ*, ad quam accurate concinnandam testatur se multam, sedulamque navasse operam, libros etiam alios non sine plausu exceptos publici juris fecit. (a)

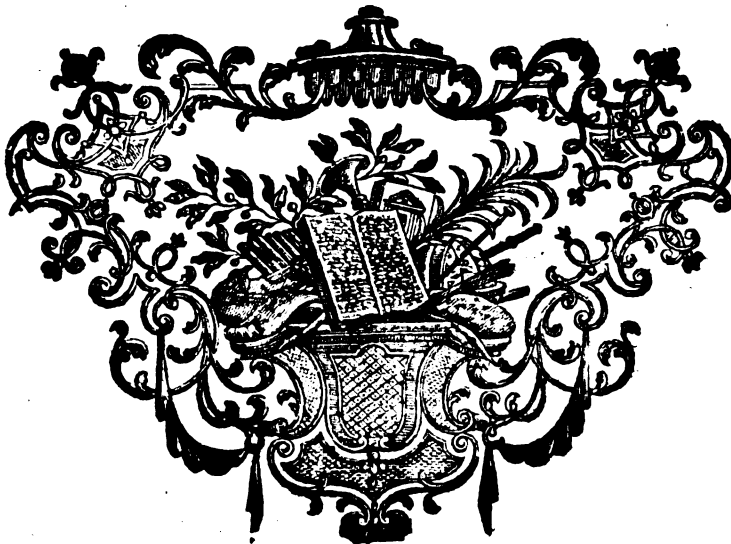
Verum quidquid sit de *Groenlandis*, & fortasse aliquibus aliis similibus populis, quibus ipsorum paucitas cum summa ruditate & paupertate conjuncta civile regimen minus necessarium reddere potuit; ac quidquid sit de *naturalis* status absoluta possibilitate; attenda tamen præsentis generalis hominum conditione, statum civilem penitus esse necessarium, fatendum est. Quum enim humanum genus in tantam excreverit multitudinem, ut separatim, seu per segetes familias, aut diffitos vicos, vivere amplius non possit; adeoque modo non liceat dissidia separatione evitare (quo modo olim Abraham sustulit jurgia inter se & Lot, & inter pastores suos & pastores illius) quumque, invec̄ta bonorum proprietate, graduum, statuumque inæqualitate, multiplicatisque passionum irritamentis, exacuata jam sit, ut ita dicam, & ad supremum gradum provec̄ta hominum malitia; fieri nullatenus potest, ut multi simul collecti, dempto civilis potestatis fræno, in pace & tranquillitate contineantur. Parum absimilis est ratio, qua S. Thomas hujusmodi necessitatem confirmat. *Homo*, inquit in prima *Summa* suæ parte, Gen. XII. 8. *naturaliter est animal sociale... Socialis autem vita multorum esse non posset, nisi aliquis præsideret, qui ad bonum commune (quod præsertim in pace & tranquillitate consistit,) intenderet. Multi enim per se intendunt ad multa (unde facile oriri potest confusio, & dissidia, pacisque violatio) nisi adsit unus, qui tendat ad unum, commune scilicet omnium bonum. Hanc eandem ratio-*

*magis juris evolutionem*: quod notatum ego velim contra eos qui hunc statum tantummodo *idealem* esse contendunt; ac ferme horrent, si dicatur is aut fuisse aliquando, vel nunc adhuc alicubi esse; imo vel solum esse possibilis.

T c

330 DE PRINC. JUR. NAT. ET G. L. V. C. VII.  
rationem alibi etiam pro data occasione repetit S. Doctor  
præsertim in opusculo XX. lib. I. Cap. I. Sed de Status ci-  
vilis necessitate, sicut etiam de ejus origine, fundamento, ac  
firmitate, alibi multo plura, Deo bene favente, dicemus.

*FINIS TOMI PRIMI.*



CA-

## CAPUT PRÆTERMISSUM

Tom. II. lib. XI. post Cap. X. ibidem inferendum.

*Veritates morales, saltem præcipuæ, seu quæ principiorum loco haberi possunt, plerumque non ratione, seu ratiocinio aliquo, sed sensu quodam morali percipiuntur, ac manifestantur. Sensus iste Moralis non est lectus aliquis sensus corporeus, & organicus, ut contendit Auctor libri de Natura; sed est naturalis propensio ad iudicandum de moralitate actionum sine ope discursus, consequens ideas homini vel innatas, sive ab Auctore naturæ in ortu impressas; vel quas naturaliter, ac necessario data occasione sibi efformat ipse homo.*

**V**eritates Morales posse ratione detegi ac cognosci, consentiunt omnes, qui moralitatem aliquam consentunt. Earundem plures, easque præcipuas, quæ seu principia aliarum haberi possunt, sensu quodam, qui *moralis* dicitur, innoscere, in confesso est apud philosophos recentiores omnes, qui de modo, quo veritates morales compertæ nobis fiunt, disputationem instituunt. Nituntur illi præsertim eum intimam conscientiam, qua constantissime experimur, nos omni necessitate ad adprobandas quidem actiones aliquas tanquam bonas, aliasque ut malas & homine indignas improbandas ferri; tum summa uniformitate iudiciorum de quarundam actionum aut bonitate, aut pravitate: quæ quidem uniformitas talis ac tanta est, ut a sola ratione, quæ diversa in diversis esse solet, proficisci non posse videatur. Huiusmodi moralem sensum plerique constituere videntur (videntur, inquam; neque enim satis mentem suam aperiunt) in ideis quibusdam innatis, vel in principiis, atque iudiciis ab Auctore naturæ cuique impressis de bonitate, vel malitia quarundam actionum: alii repositum esse censent in naturali quadam & involuntaria inclinatione ad iudicandum de moralitate actionum, independentem ab omni discursu rationis, ab omni consideratione humana, vel sacra, a promissis Religionis, a legibus pœnalibus vel remuneratoriis, ab amore aut honoris, aut utilitatis: ita *Hutchesonius* apud *Hookium*, aliique, qui propterea eum vocant *instinctum moralem*. Quid post accuratam huius rei considerationem nobis videatur, constituta propositione fati declaravimus; nimirum, ad istiusmodi sensum vel *instinctum moralem* (neque enim de nomine laboramus) & ex parte intellectus ideas aliquas vel innatas vel quomodocunque in ortu impressas, vel quæ facillime ac naturaliter prima data occasione excitari, aut formari queant, exigimus; & ex parte voluntatis requirimus naturalem quandam, ac necessariam inclinationem, seu propensionem pariter ab Auctore naturæ eidem insertam: nam neque iudicia de actionum moralitate formari posse videntur sine ideis; neque necessitas eadem efformandi posse intelligi absque naturali aliqua inclinatione in voluntate; præsertim quum eiusmodi iudicia non solum in mente adsint, sed etiam ipsa voluntas bonis actionibus voluptate quadam, malis vero tædio ac molestia necessario afficiatur.

At Auctor libri *de Natura* supra a nobis memoratus, hac sensus moralis explanatione minime contentus, sibi propugnandum assumit, eundem esse *sexum* quendam verum, proprieque dictum sensum corporeum & organicum, aliis quinque sensibus plane similem, aut analogum. Integram ejus hac de re doctrinam placet ipsius verbis latine redditis ob oculos ponere. Is igitur postquam ex necessitate, conformitate, atque universalitate iudiciorum de moralitate quarundam actionum moralis instinctus extantiam probavit, ita dicere pergit. „Anima percipit bonum & malum, ut *gustu* dulce & amarum, ut *tañu* molle ac durum, „ ut *visu* album & nigrum, ut *auditu* consonantiam & dissonantiam vocum, ut „ demum *olfactu* suavitatem odorum, foetoremque alicujus insectæ materiæ discernimus. Nam quum differentiæ morales immediate a nobis ex dispositione

T t 2

orga-

Lib.V.cap.  
6. P. 3. 8.  
Part. II.

Cap. III.

organica cognoscantur, necesse est, eas esse motus *sex* alicujus *sensus*, qui aliis quinque sensibus similis sit, aut analogus: scilicet Anima de malitia & bonitate morali instrui non potest nisi operatione aliqua, quæ sit illorum quinque sensuum operationibus analogi: quandoquidem quidquid in animali non est effectus inductionis, reflexionis & ratiocinii, id effectus est impulsus alicujus sensus. Pulchritudo & turpitudine actionum sensibiles nobis fiunt eodem pacto, quo patescunt pulchritudo & deformitas facierum. Duæ istæ differentiæ, quæ fundentur in naturalibus sensibus ejusdem generis, eodem modo a nobis percipiuntur: ex quibusdam scilicet lineamentis, quorum alias ignoramus ordinem, symmetriam, geometricasque relationes, cognoscimus alicujus personæ pulchritudinem; sic positis quibusdam actionibus, statim percipimus earundem pulchritudinem moralem, quin vel minimum de utilitate, quæ exinde in homines profuit, cogitemus. Sensationem priorem consequitur spontaneus motus affectivus; alteram approbatio *machinalis*. Ambæ hæc motiones æque essentiales sunt, ordinisque ejusdem; solo objecto differunt, quo posterior tantum antecellit alteri, quantum animæ virtus præferenda est corporis pulchritudini. Bonum igitur, malumque percipimus, discernimusque eodem modo, quo dulce & amarum, nempe intrinseca animæ nostræ dispositione, quæ objecti præsentia excitatur. Hinc dulcedo nobis placet, displicet amaritudo, quemadmodum approbamus virtutem, vituperamus vitium. In utroque casu comperio sensum interio-rem, qui objecti exterioris impressione excitatur; atque uest in nobis, quin voluntas nostra ullo pacto concurrat. Pluribus deinde prolatis, ut perfectam sensus moralis cum aliis sensibus analogiam declaret, concludit, *sensationem moralem æque ac visionem, auditionem ec. ex objecti in aliquod organum impressione ad animam usque propagata ingenerari. Siquidem nulla sensatio potest ad animam pertinere, nisi ope alicujus organi, quod ipsam transmittat.* „ Omnes autem sensus (subdit) sunt quædam species seu modificationes tactus... Hinc quid obstat, quominus dicamus, tactum ipsum adeo attenuari, perficique posse, ut sensum *moralem* valeat in animo excitare, seu eidem occasionem præbere? Sane præsumendum non videtur, analogiam naturæ, quæ in ceteris sensibus adeo accurate servatur, hic deficere. Similitudo operationum de ejusdem legum uniformitate nos plane convincit. Præsentem objecto, nos immediate percipimus colorem: præsentem aliqua actione, æque immediate percipimus moralitatem. Erit ergo legitima consecutio, horum utrumque eodem modo in animam nostram agere; hoc est medio aliquo organo sibi proprio. En necessitatem organi moralis, quod immutatione sui a morali objecto facta, impressionem transmittat ad animam, quæ percipit moralitatem, uti videt alicujus corporis colorem ex actione ipsius in organum visus usque ad animam pertingente. Quando ex constanti analogia ratiocinamur, nullum imminet errandi periculum: exploratum est enim, nullam esse sensationem in anima absque aliquo organo sensibili, quod extrinsecus impressionem recipiat. Addit vero: „ etiamsi explicari non possit, quomodo operatio moralis agat in organum intermedium; non tamen iccirco negandum est, agere: nam experientia constat, objecta in animam non agere immediate ac per seipsa; sed tantummodo nervorum ope, quæ sunt instrumenta sensationum: et quomodo id præstent, quoniam in hoc deficit experientia, ignoramus omnes; nihilo tamen secius minime ambigimus, animam, quousque est corpori huic alligata, per ipsos sentire: concludendum est igitur, per eisdem etiam percipere moralitatem actionum. Quomodo vero id fiat, nonnullis interjectis explicare conatur *ex aliorum sensuum mechanismo*: „ Quævis, inquit, substantia secum desert colorem vel saporem suum, seu potius id, quo opus est ad sensationem illam in anima immediate excitandam. Quælibet similiter actio moralitatem suam, aut saltem id, quod necessarium est ad ejus sensationem in anima progignendam, desert. Quando objectum aliquod sese pingit in oculo, se utique cum colore, figuraque sua pingit: quando sonus aurem percellit, eam afficit cum tono sive gravi, sive acuto, quem habet. Eodem plane modo

„ actio

„ actio sese nobis percipiendam offert cum moralitate sua: si autem actio aliqua „ enarretur, verba percellunt aurem simul cum actionis, quam exprimunt, cha- „ ractere. Moralitas quidem actionis neque visibilis est, neque palpabilis; sed hoc „ non obstat, quominus sensibilis evadat per organum proprium“. Fatetur deinde „ minime nos posse organum istud præcise & accurate assignare; non dubitat tamen, organum ipsum inter, & sensum visus, auditusque aliquam esse relationem. Quare coniectatur „ in systemate organico quædam extare tenuissima fila, „ quæ moralium objectorum impressione ita commoveantur, ut anima præsentem „ moralitatem animadvertat; eaque fila magnam habere cum nervis opticis & „ acusticis connexionem: adeoque toties commoveri, quoties objecta visus & au- „ ditus secum deferunt characterem aliquem moralitatis“. Hucusque laudatus Auctor. Alia, quæ ipse addit, quæque non admodum necessaria sunt, ut mens eius probe teneatur, brevitatis gratia prætermitto: atque ad ipsum ejus commentum impugnandum, profligandumque accedo; quod paucis argumentis me confuturum spero.

Sit itaque primum. Si sensus moralis esset sensus corporeus & organicus, jam Moralitas ipsa, ut sensum hunc organicum tangere, percellere, movere atque afficere posset, aliquid corporeum & materiale esse deberet, seu vel corpus, vel aliqua ipsius corporis affectio, & modificatio; ut plane contingit in singulis sensibus corporeis, qui propterea omnes ad genus tactus reducuntur. Sic in *Visione* nervus opticus tangitur, ut ita loquar, penicillo lucis: in *Odoratu* fibræ olfactivæ effluviis odoriferis percelluntur: in *Gustu* irritantur papillæ nervæ per totum palatum diffusæ. At Moralitas nihil habet his simile aut analogum; quandoquidem percipi sola mente aut intellectu potest, quum sita sit in relatione conformitatis, vel difformitatis cum lege: quæ profecto affectio corporea non est, immo ne quidem physica. Nullo ergo sensu corporeo & organico percipi potest, seu ad animam transmitti. Sensus igitur moralis non est *sextus* quidam sensus corporeus & organicus aliis quinque sensibus similis.

Argumentum alterum est. Qualitates, quæ sensuum nostrorum objecta sunt, simplices sunt omnes, ac propterea sentiri quidem intime possunt, at minime definiri, neque per ideas proprie dictas cognosci aut intelligi. Non ita vero res se habet de *Moralitate*, quam clare definimus & intelligimus esse conformitatem vel difformitatem cum lege Dei vel Rationis, aut cum recto incommutabili ordine: non est illa illa objectum *sexti* alicujus proprie dicti sensus; sed mentis & intellectus, aut rationis.

Argumentum tertium. Actiones humanæ absque ulla physica mutatione sui ex non moralibus evadunt morales, & ex bonis malæ, & vicissim: nam si non sunt liberæ, non sunt morales, & ex varia interna hominis intentione & fine, aut bonæ sunt aut malæ; quod ipse adversarius Auctor confitetur. Nihil habet ergo Moralitas, cujus ope possit sensum aliquem corporeum, atque organicum percellere ac movere.

Argumentum quartum. Quod quis alterius actionem adprobet, deque ea aliquatenus oblectetur, pendet plerumque ex judicio, quod ante formaverat, vel tunc efformat de bona operantis intentione, ac fine. At vero hujuscemodi judicium, vel præjudicium agere nullo modo potest in sensum aliquem corporeum, & organicum: de illa ergo actione non est iste sensus approbationis illius vel obletationis causa.

Argumentum quintum. Hæc de actione aliqua approbatio & oblectatio fluere procul dubio potest a ratione cognoscente conformitatem ejusdem cum lege divina, rectaque ratione, seu incommutabili ordine: saltem igitur ejusmodi sensus non est per se ad id muneris necessarius: necessarius autem semper foret, nec ulla percipi Moralitas posset, nisi opa ipsius sensus (ut semper necessarii sunt sensus visus, auditus ec. ad percipiendam lucem, sonum ec.) quod est apertissime falsum: exploratum est enim, nos quarundam actionum moralitatem sola ratiocinatione deprehendere; quum alias certum sit, nos intellectu nec colorem, nec sonum

num posse percipere ; quemadmodum etiam nec visu sonum , nec colorem auditu ; objecta nanque sensuum nonnisi a sensu proprio percipi valent . Admittendus ergo non est sextus hujusmodi sensus ; sed ut commentitius , quin & ut impossibilis , rejiciendus .

Argumentum sextum . Magis adhuc rejiciendus videtur , propterea quod nulla omnino illius admittendi necessitas est . Hæc enim , si quæ esset , foret utique vel ad habendam in approbandis , improbandisve quibusdam actionibus conformitatem ; siquidem ejusmodi conformitas videtur haberi non posse ex ratione , quæ varia semper est , & incerta : vel ex eo quod earundem actionum moralitatem æque percipiant qui aut non possunt ratiocinari , ut infantes , & rudes ; vel quum ratiocinatio locum non habet , ut contingit in repentinis . At vero hæc omnia haberentur etiam sensu morali in iisposito , quæ altera pars exprimit constitutæ propositionis ; ut consideranti patet .

Et sane nonne ad id muneris satis est loco sensus proprie dicti naturalem instinctum admittere ? Ita plane ipsum sæpe vocat ipse Auctor , quem refello : at dum eum aggreditur explicare , contendit , sensum esse corporeum , & organicum aliis quinque sensibus similem ; quasi vero idem sit instinctus & sensus proprie dictus ; aut quasi id omne , ad quod naturali instinctu ferimur , nonnisi sensu aliquo corporeo percipi , apprehendique possit ; aut tota vis ad hæc præstanda in mechanismo corporis relideat . At esse in nobis plures naturales instinctus , seu inclinationes absque ullo sensu corporeo iis subserviente ; vel quo ipsæ exercentur , manifestum videtur . Inest certe nobis naturalis sive instinctus sive inclinatio ad conservationem , felicitatemque nostram , ad benefactores , amicos , parentes , filiosque diligendos , ad honores , gloriam , scientiasque comparandas ec . Anne vero insunt nobis totidem sensus corporei & organici , quorum ope affectus , effectusque eis instinctibus respondentes aut excitentur , aut exercentur ? Quis hoc affirmare audeat ? Cur enim instinctus hi ipsimet animæ inesse non valeant ? Seu cur anima ipsa nostra talis naturæ esse non poterit , ut ex ea immediate tales profluent inclinationes , quæ pro data occasione sua veluti sponte excitentur ? At Auctor hic noster omnia videtur ad sensum velle revocare , ut nihil sit , quod necessario exigat animæ spiritualitatem : hanc enim ille disputationem ( de animæ spiritualitate ) in medio relinquendam arbitratur ; quum alias hucusque creditum sit , haud esse inefficax argumentum pro animæ nostræ immaterialitate , quod deducitur ex idea moralitatis ; propterea quod videlicet ejusmodi idea nec corporea ullo modo sit , nec medio aliquo corporeo ad animam valeat pervenire .

Inquit tamen ille : Pueri quique , rudesque homines de actionum moralitate judicant , seu actiones quidem alias ut bonas adprobant , alias vero ut malas improbant , quin ullam habeant moralitatis ideam : ideæ siquidem conformitatis vel difformitatis cum lege divina , cum ratione , cum ordine , nimis abstractæ sunt ac metaphysicæ , quam ut eorum ætati , vel ruditati possint esse accommodatæ : igitur non aliud in illis admittendum est , quam sensatio quædam moralitatis : quæ locum teneat abstractæ illius cognitionis , idearumque illarum , quas adulti proprio studio vel disciplina sibi efformant , aut acquirunt .

Respondeo , falsum esse omnino , pueros , rudesque homines carere omni idea moralitatis . Habent sane illi ideas aliquas in ortu ipso quomodolibet impressas , licet nondum ita distinctas & explicatas , ut possint conceptus suos congruis verbis exprimere , & declarare . At principia moralia in imo cordis hærentia sæpe ipsi promunt , quum invicem contententes aut sese defendunt , aut aliis improperant . Nonne enim de injuria , quam accepisse se putant , iis verbis sæpe conqueruntur : *placuisse ne tibi , si ego hoc tibi fecissem ?* Nonne frequenter mutuo sibi exprobrant ingratitude , aut exigunt vicissitudinem agentes : *ego tibi plura donavi , tu mihi nihil unquam dedisti* : aut , *tu quoque mihi debes quidpiam dare ?* quo certe indicant , sese mente tenere , factoque applicare duo illa suprema principia : *Quod tili non vis fieri , alteri ne feceris* : & , *quodcumque vis , ut alii tili faciant , tu fac illis* . Non feruntur ergo illi ad ita judicandum sensatione quadam , sed

ratio-

ratione : ratione inquam , seu ratiocinio non longe deducto , sed ideis , seu principiis ab Auctore naturæ aliquo modo , quem hic non determinamus , impressis . Non solum enim illi vel approbant , vel improbant varias actiones ; sed etiam de iudicio suo rationem reddunt aliquam , multoque magis adulti , & qui sunt per disciplinam subacti : quæ res in iudiciis , quæ sola sensatione nituntur , locum habere non potest . Quis enim rationem reddat , cur aliquid sibi videatur aut dulce , aut amarum ? Quis dulcedinis , vel amaritudinis , alteriusve saporis habeat claram ideam ? Quis verbis exprimat naturam saporum , quis de iis disputet , vel ratiocinetur ? In his , aliorumque sensuum objectis non aliter quis instrui potest , & si neget , persuaderi , nisi experientia . Quum aliter res se habeat in Moralitate ; hinc plane consequitur , eam non sensus alicujus , sed mentis , intellectus , rationis , & ratiocinationis magis minusque promptæ , facilis & obviæ , vel magis , minusque abstractæ , difficilis & arduæ , effectum esse . Sensus igitur Moralis non est sensus proprie dictus , sed *metaphoricus* , sic appellatus ob similitudinem quandam cum sensibus proprie dictis in uniformitate , promptitudine , ac facilitate percipiendi objectum suum : vel si verus est sensus , non est certe corporeus & organicus ; sed spiritualis , & intellectualis , situs in ideis & principiis impressis , iudiciisque necessariis ad illa consequentibus ex parte mentis ; ex parte vero voluntatis in naturalibus inclinationibus , & propensionibus , seu instinctibus , qui , excitatis ideis ac principiis respondentibus , & ipsi excitantur , & in actum prodeunt . Hinc vero oritur tum promptitudo & facilitas in intellectu iudicandi de actionum moralium qualitate ; tum in voluntate amor & complacentia de bonis actionibus ; in malas vero averfatio , tædium , ac odium . Rem ita se habere unico adhuc argumento confirmo .

Si approbatio , vel improbatio bonarum malarumve actionum esset fructus cuiusdam sensus organici , & non rationis ; profecto qui magis sensibus valerent , ii promptius , certius , clariusque de actionum moralitate iudicarent ; ac de bonis quidem gauderent , malas vero averfarentur . At contrarium experientia docet : nam pueri ante usum rationis , licet omnibus jam sensibus sint instructi , nullo tamen pacto de actionum moralitate iudicium ferunt : ut vero rationis usum nacti sunt , tunc huiuscemodi iudicia formare incipiunt ; & quo magis per ætatem ratione proficiunt , eo in iis efformandis magis expediti sunt & accurati , saltem quoad alios ; nam quoad proprias actiones interdum passionum tumultu in transversum abripiuntur . Hoc certe argumento est validissimo , ejusmodi iudicia non a sensu corporeo , sed a ratione magis minusque expedita pendere ; præsertim quum hæc ipsa iudicia in senescentibus , in quibus sensus omnes solent esse imbecilliores , expeditiora , accuratiora , & perfectiora sint . Adde , non tantam esse conformitatem in iudiciis de bonitate & malitia actionum , quanta videretur esse debere , si a vero sensu profluerent : notum est enim , quam sint homines uniformes in sensationibus , atque in iis , quæ pendent a sensu : quam vero varii in prædictis iudiciis pro varia ætate , consuetudine , climate , educatione ec. Quinquam enim & in ipsis sensationibus aliqua pro circumstantiarum varietate diversitas inducitur ; hæc tamen diversitas cum diversitate iudiciorum circa actionum moralitatem ne quidem comparanda videtur .

Ex his omnibus soluta manent omnia , quæ adversarius Auctor ad suam tutandam sententiam profert . Ea ad hoc ferme reducuntur : quod nimirum *discretio boni , malique moralis non est opus mentis , neque est perceptio mere intellectualis , sed est fructus sensationis* ec. Idque a se optime probatum putat ex uniformitate , universalitate , & necessitate iudiciorum boni & mali moralis quæ omnia a ratione præstari non possunt ; *nulla autem sensatio in anima haberi potest , quæ mechanismum sibi respondentem non habeat in systemate organico machinæ* . At nos jam ostendimus , citra sensum corporeum haberi posse in hominibus eandem conformitatem , universalitatem , ac necessitatem iudiciorum ; adeoque esse posse opus mentis , sin ratiocinantis , saltem simpliciter intelligentis ex ideis impressis , aut imperceptibili quodam ratiocinio colligentis ex insitis principiis plura , quæ proxime , immediate

Cap. V.  
prope finem.

Ib. paulo ante p. 290.



diatē & clarissime in illis continentur: accedente præsertim erga ea ipsa naturali propensione, vel aversione voluntatis; unde pro objectorum diversitate vel approbatio oritur vel improbatio, & vel voluptas vel molestia, seu mœror percipitur. Principium vero illud, quo dictus Auctor maxime nititur, nempe *sensationem nullam esse sine mechanismo*, seu sine organo aliquo corporeo, verum quidem censeo, si de sensatione proprie dicta accipiat; non vero si de ea, quæ minus proprie sensatio dicitur, cujusmodi est sensatio moralis, seu perceptio moralitatis; quæ, meo quidem iudicio, non est aliud, quam affectio voluntatis, quæ est facultas spiritualis animæ, quæ excitatur propositione boni vel mali a mente, seu intellectu facta, adeoque sita potius in spirituali quodam gaudio, vel tristitia, quam in vera sensatione, licet veræ sensationi analogæ sit; cujusmodi etiam in mentibus separatis reperiri concipimus: nam & illæ bonum morale adprobant, malumque aversantur, & bono morali voluptate & gaudio perfunduntur. Duo igitur in anima humana sensus haud incongrue admitti valent; corporeus unus, qui scilicet commotione alicujus organi corporei percellitur & excitatur; spiritualis alter, & intellectualis, qui bono aut malo morali a mente, seu intellectu percepto ad actum perducitur. Ambo hi sensus in conformitate, universalitate & necessitate conveniunt; discriminantur sede, & principio excitante, ut dictum est. Quousque igitur adversarius Auctor non evicerit, aut nullum in mente esse posse necessarium de actionum moralitate iudicium; aut ad huiusmodi iudicium nullam progigni in anima, sive in voluntate posse necessariam affectionem gaudii, tristitiæ, aversionis ec., nunquam *sexum* illum suum moralem sensum apte concludet. Id vero nunquam ab eo puto evinci posse: conatus autem ejus evincit solummodo, quanta sit ejus in eam opinionem propensio, quæ animam nostram esse materialem constituit: quamvis ab hac quæstione (quod etiam damnandum est) abstrahere se velle declaret. Ideo enim mechanice omnia nititur explicare, ne immaterialitas animæ necessario admittenda vel præsupponenda videatur; hinc postmodum obrudit fibras etiam *volitivas, intellectivas* ec.

Unum demum addo, ut pateat, quam inepta conjectura colligat hic Auctor, situm organi sensus Moralis esse proximum sensibus Visus, & Auditus, vel inter eorundem organa intermedium. En paucis ejus argumentum. Sensus moralis excitatur ab actione visa, vel audita: ergo ipsius sedes eisdem sensibus proxima vel continua statuenda est. Putat itaque, sensum moralem, seu ejus organum constare quibusdam tenuissimis fibrillis, quæ magnam habeant cum nervis *opticis & acusticis* connexionem; quo fiat ut illæ facile commoveantur, suæque commotione præsentem repræsentent moralitatem, *quoties objecta visus & auditus characterem aliquem secum deferunt moralitatis*. Nil meo quidem iudicio, ineptius: quandoquidem compertum, exploratumque est, sensum moralem, sive iudicium de moralitate actionis, quæ videtur vel auditur, deque eadem oblectationem, vel tædium, nullatenus excitari aut ex sono aures percellente, aut ex picta in oculo imagine; sed si audiatur, ex verborum sententia solâ mente percepta (qua de causa eodem modo excitatur sensus moralis quocunque cognito idiomate actio illa enarretur, etiamsi pro ipsius idiomatis varietate diverso prorsus modo pullietur organum auditus); & si videatur, ex consideratione & comparatione actionis visæ cum regulis morum: quam ob causam eadem *physice* actio, v. gr. interfectio rei, vel innocentis, diversum omnino moralem excitat sensum, ut superius quoque adnotavi: vera igitur & proxima connexio moralis sensus est cum mente ipsa & ratione; non vero cum organo visus, & auditus, nisi quatenus sensus isti ipsimet menti, rationique suo modo interviunt, seu cogitandi occasionem suppeditant. Nulla ergo ratio est, cur juxta sensus aditus & visus positus dicatur sensus moralis; immo vel ex hoc ipso planius fit, eum non esse corporeum & organicum: quod mihi erat demonstrandum.

JOANNIS FRANCISCI FINETTI  
DE PRINCIPIIS  
JURIS NATURÆ,  
ET  
GENTIUM  
TOMUS II.



JOANNIS FRANCISCI FINETTI  
DE PRINCIPIIS  
JURIS NATURÆ,  
ET  
GENTIUM

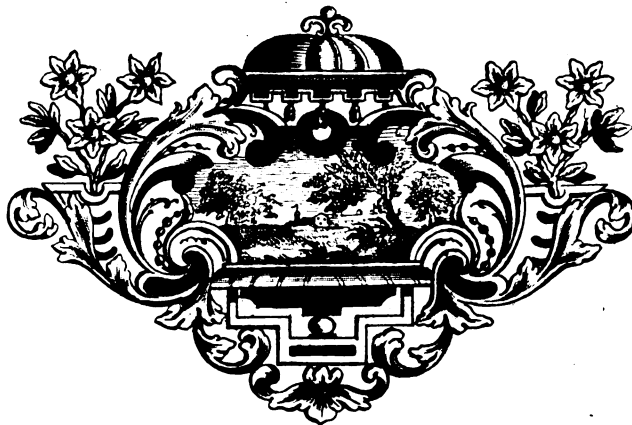
ADVERSUS

HOBBIUM, PUFENDORFIUM, THOMASII, WOLFIUM,  
ET ALIOS.

LIBRI XII.

TOMUS II.

Πάντα δοκιμάζετε· τὸ καλὸν κατέχετε. *I. Tessel. V. 21.*



V E N E T I I S M D C C L X I V .  
A P U D T H O M A M B E T T I N E L L I  
S U P E R I O R U M P E R M I S S U , A C P R I V I L E G I O .

211011111111

111

111111111111

111111111111

111111111111

111111111111

1

I N D E X  
LIBRORUM, ET CAPITUM  
VOLUMINIS SECUNDI.

LIBER SEXTUS.

De existentia Juris Naturæ.

CAPUT I.

*D*atur aliqua norma seu regula naturalis, ad quam homo actiones suas liberas exigere debet, & quæ Jus naturale vocatur.

CAPUT II.

*Exstat divina lex moraliter nos adigens ad actiones liberas eidem regula conformandas, & quæ propriissime dicitur jus naturale. Quare Schmausius plane insipienter ait, Deum creasse hominem ex legem.*

CAPUT III.

*Leges divino-naturales sunt vere, ac proprie leges non ea solum ratione, quod supremi Legislatoris autoritate muniuntur; sed etiam quia sanctionem habent adjunctam, præmium nempe vel penam custodientibus aut violantibus rependenda, etiam si præsens tantum hæc vita spectetur.*

CAPUT IV.

*Prædicta legum naturalium sanctio vera quidem sed imperfecta est; atque insufficientis. Sed alia suppetit perfectissima sanctio, futura scilicet retributionis post mortem; quæ vel solo lumine naturali satis innotescit. Refellit Auctor Codicis naturæ, qui docet, mali moralis punitionem pugnare cum idea Entis infinite perfecti, & benefici.*

CAPUT V.

*Thomasius, ejusque interpres sive illustrator Fleischerus jus naturale vel nimis extenuant, vel prorsus evertunt, dum leges divino-naturales consilii loco habendas esse decernunt.*

## LIBER SEPTIMUS.

De primo &amp; universali juris naturæ principio.

## CAPUT I.

*S*ententia Valentini Alberti afferentis primum juris naturæ principium esse convenientiam cum statu integritatis, in quo conditus est homo, explodenda penitus est: sicut etiam illorum opinio, qui pro primo principio constituunt vel voluntatem divinam, vel convenientiam cum divina sanctitate.

## CAPUT II.

*Hobbesius absurde statuit, sui ipsius conservationem ut primum integrumque juris naturæ principium, & pro prima, & fundamentali naturæ lege, quarendam esse pacem, ubi haberi potest, ubi vero non potest, auxilia belli.*

## CAPUT III.

*Pufendorfius inutiliter fatigatur in statuenda pro primo juris naturæ principio Socialitate, seu hac propositione: cuilibet homini colenda & servanda est societas.*

## CAPUT IV.

*Juris naturalis principium a Thomasio propositum, videlicet esse faciendæ, quæ vitam humanam reddunt & maxime diuturnam, & felicissimam, vitanda pariter, quæ vitam reddunt infelicem, & mortem accelerant, rejiciendum omnino est.*

## CAPUT V.

*Absurde statuitur a Wolfio, velut adequatum Juris Naturalis principium, hæc propositio: Committendæ sunt actiones, quæ ad perfectionem hominis, atque status ejusdem tendunt: & eæ omittendæ, quæ ad imperfectionem ipsius, & status ejusdem tendunt. Ex hoc principio frustra conatur ille deducere, demonstrareque debitum naturale amandi, colendique Deum, & proximum diligendi.*

## CAPUT VI.

*Si unicum juris naturalis principium statuendum sit, hoc ceteris præferendum videtur: naturalis ordo servandus est. In custodia istius ordinis virtus proprie consistit. Refellitur Martinus Hubnerus, qui intrinsicam virtutis pulchritudinem, amabilitatemque deridet.*

CA-

## CAPUT VII.

*Necesse non est, imo forte minus expedit, unicum in hac disciplina statuere officiorum omnium principium. Hinc reprehensione digni non sunt, qui principium triplex admittunt, vel scilicet cum Barbeyraco, & Burlemaquio religionem, amorem sui ipsius, & societatem; vel cum Heineccio amorem Dei, sui, & proximi: hic tamen in suo triplici asserendo principio minus recte procedit.*

## CAPUT VIII.

*Commentum Jo: Jacobi Rousseau duo hæc constituentis juris naturæ principia, amorem sui, & commiserationem erga alios, probari nullatenus potest.*

## LIBER OCTAVUS.

De fundamento & fine juris naturalis.

## CAPUT I.

*Qui utilitatem propriam constituunt pro fundamento juris naturæ; jus ipsum a fundamentis evertunt. A quo quidem errore gravissimo Protestantes plerique non satis recedunt.*

## CAPUT II.

*Fundamentum juris naturæ merito ponitur in cognitione ordinis æterni, & incommutabilis, cui actiones nostræ conformari possint ac debeant. Joannes Baptista Vico Verum pro juris fundamento constituens vel sensit nobiscum, vel nullum peculiare fundamentum assignat.*

## CAPUT III.

*Pufendorfius de jure naturæ pessime meritus est, dum ejus finem ambitu præsentis vitæ concludi, docuit.*

## CAPUT IV.

*Absurda est, & ad Epicuræismum vergens sententia Wolfii docentis, ita per legem seu per jus naturale felicitatem nostram tanquam finem intendi, ut ad illam servandam non obligemur, nisi quia ejus custodia felicitatem consequimur, nec sine eadem eandem consequi datur.*

## CAPUT V.

*Proximus intimusque juris naturæ finis est custodia recti ordinis; proindeque vita ad rationis normam exacta. Finis autem mediatæ nedum communis, sed etiam propria cujusque felicitas, quam*



IV.

*adipisci propriis actionibus quis potest. Finis ultimus atque perfectus est felicitas vitæ futuræ, & quæ inde conjungitur, supremi Conditoris, & Provisoris gloria.*

## LIBER NONUS.

De objecto Juris Naturæ.

### CAPUT I.

**O**bjectum juris naturæ perperam limitat Schmausius ad illa principia, quæ intimo sensu quisque comperit innata sibi esse, atque congenita; quæ vero ex principiis eisdem deduci per ratiocinationem possunt, ad jus naturæ nequaquam pertinere contendit. Sed adhuc absurdius docet, eadem naturæ principia non in ratione, sed in voluntate duntaxat, tanquam in propria sede esse querenda.

### CAPUT II.

Errat baud leviter Pufendorfius dum hominis erga Deum, & semetipsum officia a juris naturalis objecto, & consideratione sejungit.

### CAPUT III.

Juris naturalis objectum sunt omnes actiones hominis liberae. Perperam interiores excipit Pufendorfius.

### CAPUT IV.

Sola actiones liberae sunt juris naturalis objectum. Quare Hobbesius Spinosa, Thomasia, & alii, qui actiones omnes humanas necessarias esse contendunt, jus naturale a fundamentis evertunt.

## LIBER DECIMUS.

De prima juris naturalis proprietate, videlicet obligatione.

### CAPUT I.

**W**olfius baud recte definit obligationem activam, dum ait, esse connexionem motivi cum actione.

### CAPUT II.

Wolfius perperam docet, jus omne ex obligatione oriri; sed contra dicendum, obligationem ex ipso jure prodire.

C.A.

## CAPUT III.

*Rejiciendum omnino est commentum Schmausii docentis, fontem obligationis naturalis esse metum mali, ac speciatim privata vindicta.*

## CAPUT IV.

*Admittenda non est Episcopi Gastrelli Sententia docentis, obligandi principium esse desiderium beatitudinis nostræ, seu felicitatem speratam. Magis vero absurda est sententia Thomasi, qui non aliud agnoscit obligandi principium, quam spem ac metum. Negandum tamen non est, spem præmiorum, pœnarumque metum magnum esse, necessariumque ad virtutem incitamentum.*

## CAPUT V.

*Æque falsa, ac perniciosa est Hobbesii opinio docentis, naturæ leges semper quidem obligare in foro interno, sive conscientiæ, idest quoad animi dispositionem easdem servandi, quotiescumque videbitur earumdem observantia conducere ad finem quo diriguntur; non semper autem in foro externo, seu quoad actum & exercitium illarum, in eo hominum statu, in quo non exercentur ab aliis, sed solum cum tuto id fieri potest.*

## CAPUT VI.

*Burlemaquijs baud recte obligationem naturalem a Ratione absolute deducit: aliquam tamen sola Ratione ingenerari obligationem, negandum non videtur: sed hac nec propria, nec satis firma obligatio est. Traditur definitio Obligationis cum activæ, tum passivæ; & data occasione dirimitur questio de Atheismo per se vel solum per accidens moribus noxijs. Hubnerus qui primas in obligatione Rationi partes tribuit, refellitur.*

## LIBER UNDECIMUS.

*De reliquis proprietatibus Juris Naturæ, nempe de æternitate, necessitate, immutabilitate, & universalitate, certitudine, & claritate.*

## CAPUT I.

*Juri Naturali æternitatem perperam adimit Thomasius, atque inscite asserit, & contendit, Legem æternam esse Scholasticorum figmentum.*

CA-

## CAPUT II.

*Pufendorfius perperam negat, jus natura necessarium esse ante quamlibet legem, contendens, actionem omnem ante legem divinam esse indifferentem. Itaque humanis actibus præconceptis ante Dei legem moralitas aliqua, que fundamentalis, & objectiva dicitur, inest; imo etiam formalis, tametsi imperfecta.*

## CAPUT III.

*De immutabilitate juris natura inepte disputat Pufendorfius. Illius immutabilitas nititur immutabilitate divinæ rationis.*

## CAPUT IV.

*Inter Juris Naturalis proprietates adnumeranda pariter universalitas est; nemo quippe mortalium est, qui non semper, & ubique illius vinculis adstringatur. Quapropter immerito a Pseudopoliticis excipiuntur Principes summi, & Belligerantes.*

## CAPUT V.

*Universalitas adeo juris naturalis propria est, ut soli legi naturali conveniat. Hinc nulla datur lex divina positiva, atque universalis, contra ac sensit Grotius, & aliquando propugnavit Thomafius.*

## CAPUT VI.

*Absurdissima est Sententia Hobbesii asserentis, neminem habere posse de præceptis naturalibus certitudinem citra revelationem divinam, eamque sibi peculiariter factam.*

## CAPUT VII.

*Juri Naturali minime, ut par est, prospiciunt, qui primaria ipsius principia tantummodo ex Traditione certo nobis innotescere arbitrantur.*

## CAPUT VIII.

*Præcepta Juris Naturalis non solum suaderi rationibus probabilibus possunt, sed argumentis etiam evidentibus demonstrari. Ad hoc tamen necesse non est methodus mathematica, siue geometrica; imo ea in re nostra ne commodior quidem est, neque utilior; sed Scholasticam methodum in tradendo jure natura præferendam censemus.*

## CAPUT IX.

*Juris Naturalis præcepta generatim adeo clara sunt, seu cognitu facilia, ut nemo possit eorum ignoratione excusari.*

## CAPUT X.

*Quum in præceptis naturalibus omnimoda certitudo haberi non potest,*  
tum

VII  
*tum id quod probabilius tutiusque videtur, feligendum? Probabilisimum perperam Protestantes Romanae Ecclesiae tribuunt, exprobrantque.*

## LIBER DUODECIMUS.

De Juris Gentium notione, seu idea.

### CAPUT I.

*Veteres Latini Scriptores, Romanique Juris-consulti nomine juris gentium intellexerunt vel integrum ius naturale, vel potissimam partem illius.*

### CAPUT II.

*Juxta S. Thomam Jus Gentium ratione materiae pars est Juris Naturalis; ratione autem formae distinguitur ab illo. Probabile est, in eadem Sententia fuisse Romanos Juris-consultos.*

### CAPUT III.

*Jus Gentium satis congruenter accipi potest pro ea Juris naturae parte, quae mutua gentium inter se moderatur officia.*

### CAPUT IV.

*Nullum extat ius gentium universale, positivum, & voluntarium, quodque ex parte materiae distinctum sit a jure naturae.*

### CAPUT V.

*Exponitur idea Juris Gentium, quae omnium probabilissima videtur.*

### CAPUT VI.

*Animadversiones in ideam Juris Gentium a Cl. Emanuele Duniõ a mentem Joannis Baptista Vici propositam & explicatam, Vici commentum de ferino hominum statu refellitur.*

NOI

## NOI RIFORMATORI

Dello Studio di Padova.

**A** Vendo veduto per la Fede di Revisione, ed Approvazione del P. F. *Filippo Rosa Lanzi* Inquisitor General del Santo Ufficio di *Venezia* nel Libro *Manoscritto* intitolato, *De Principiis Juris Natura, & Gentium, adversus Hobbesium, Puffendorfium &c. Auctore Jo: Francisco Finetti* non v'esser cosa alcuna contro la Santa Fede Cattolica; e parimente per Attestato del Segretario Nostro, niente contro Principi, e buoni costumi, concediamo Licenza a *Tommaso Bettinelli* Stampator di *Venezia* che possi essere stampato, osservando gli ordini in materia di Stampe, e presentando le solite Copie alle Pubbliche Librerie di *Venezia*, e di *Padova*.

Dat. li 3. Gennaro 1763. M. V.

( *Sebastian Zustinian Ref.*( *Alvise Valareffo Ref.*( *Francesco Morosini 2<sup>o</sup>. Cav. Proc. Reff.*

Registrato in Libro a Carte 190. al Num. 1071.

*Davidde Marchesini Seg.*

13. Gennaro 1763. M. V. Registrato.

*Francesco Gadaldini Seg.*

DE



DE PRINCIPIIIS  
JURIS NATURÆ, ET GENTIUM

ADVERSUS

HOBBSIUM, PUFENDORFIUM, THOMASII, WOLFIUM  
ET ALIOS.

LIBER VI.

*De Existentiâ Juris naturæ.*



Postis iis, quæ hæcenus dicta sunt, nihil amplius  
obstare videtur, quominus ad quæstionem omnium,  
quæ deinceps occurrent, gravissimam, nempe de  
existentiâ Juris naturæ pertractandam acceda-  
mus. Quoniam vero naturæ jus spectari duplici-  
ter potest; primo, prout solum regula est, &  
norma quædam nobis naturaliter insita, ad quam actiones  
nostras liberas exigere debeamus: secundo, prout vera lex  
est ab autore naturæ descendens, stricteque ad eandem normam  
sequendam nos obligans; ideo duplici propositione rem istam  
expediemus, in quarum altera regulæ naturaliter insitæ, in al-

Tom. II.

A

tera

tera legis a Deo latæ existentiam demonstrabimus. Deinde vero ostendemus, leges naturales non meram supremi Principis ordinationem esse, sed & congruam *sanctionem* tum pro hac, tum pro altera vita, adjunctam habere: atque adeo *Thomafum*, qui leges divino-naturales *consiliorum* loco perperam habet, confutabimus.

## C A P U T I.

*Datur aliqua norma seu regula naturalis, ad quam  
homo actiones suas liberas exigere debet,  
& quæ Jus naturale vocatur.*

**S**I id, quod modo diximus, ita intelligatur, quasi integrum nobis non sit, indiscriminatim agere quidquid nobis libido suggerat, quin exinde damnum, vel incommodum aliquod incurramus, aut certe amittamus aliquod bonum, quod per actiones ad eam normam exactas nobis comparare possemus; res adeo perspicua est, ipsaque experientia confirmata, ut nemo, nisi ratione, sensuque communi sit destitutus, eam vocare in dubium possit. Quocirca & ipsi *Epicurei* hujusmodi normam ultro libenterque admittebant; immo tanto accuratius præ ceteris illam servabant, quanto majori aviditate quærebant voluptates, vitamque transigere jucundissimam, satagebant. Sed hæc nullatenus est regula illa, pro qua nobis dimicandum in præsentia sit: sublimiorem aliam, ac præstantiorem inquirimus, quæ propria sit hominis, quatenus per rationem ceteris animalibus præstat (nam illa priore vel ipsa bona pro suo modulo utuntur) & qua servata, actiones nostræ laude, præmioque dignæ reddantur, habeanturque, & sint reipsa, moraliter bonæ: ejusmodi scilicet, quæis homines probi ab improbis discernuntur. Hanc porro rejiciunt, & negant *Epicurei*, iique omnes, qui docent, bonum, malumque morale vel ex sola hominum opinione, vel ex mutuis pactionibus inter se initis, vel ex legibus publica auctoritate statutis unice dependere; vel demum ex eo, quod bonum omne, vel malum sola sit utilitate metiendum. Contra hos igitur omnes propositionem nostram his evincimus argumentis.

Pri-

Primo. Dantur actiones aliquæ, quæ ab omnibus omnino nationibus tanquam malæ, & vituperatione, ac pœna dignæ judicantur: *que enim natio (ut ait Tullius) superbos, que crudelēs, que ingratos non aspernatur, non odit?* At hoc profecto esse non posset, nisi extaret aliqua norma, aut regula naturalis, seu a natura statuta, naturalique lumine manifesta, juxta quam homines actiones suas liberas componere debeant: non enim alia ratione malas hujusmodi actiones judicare omnes homines possunt, nisi quia norunt, eas haud esse, quales esse deberent; quod perinde est, ac eas neutiquam exactas ad eam normam esse, ad quam exigendæ sunt: igitur talis norma reipsa existit.

De Leg.  
lib. 1.

Secundo. Quisquis ad intimum proprium sensum parumper attendit, comperit, se ab aliquo facinore naturaliter abhorre, etiamsi occulte, & impune perpetrare illud possit: quod sane indicio est validissimo, esse in nobis aliquam naturalem normam, ac regulam, a qua recedere malum, seu vituperatione, pœnaque dignum sit; ad quam idcirco actiones omnes nostras liberas componere debemus, quamque, *jus naturale* vocamus.

Tertio. Ex actionibus, quas libere exercere possumus, aliæ quidem sunt naturæ rationali consentaneæ, aliæ vero contrariæ: quod aliter esse non potest, cum natura rationalis, sicut ceteræ quæque naturæ sua propria principia, suasque inclinationes sibi proprias, determinatasque proculdubio habeat: quare contrariarum actionum alias oportet eidem convenire, alias adversari. At procul dubio homines debent illas quidem sponte amplecti, has autem sponte omittere: quid enim tam cujusque naturæ individuo debitum, quam consentaneæ ad propriam naturam vivere, & operari; præsertim cum hæ operationes ipsum conservent, ac perficiant; illæ vero in ipsius nocumentum, ac destructionem vergant.

Quarto. Qui naturalem normam, ac regulam liberarum actionum nostrarum inficiatur, perinde facit, ac si homini adimat naturalem rationem: si enim in nobis ratio inest, profecto ea actiones bonas & malas, seu naturæ rationali consentaneas, & adversas, discernere debet, & manifestare; alioquin ratio



non esset: ad ejus vero ductum sequendum nos adstringi, tam certum esse debet, quam certum est, bonum esse amandum, curandumque; malum evitandum, odioque habendum: repugnat igitur, esse in nobis rationem, ac non esse normam aliquam, ad quam actiones nostras liberas exigere debeamus.

Quinto. Natura, ut probavimus supra, hominem condidit socialem, seu egentem, naturaliterque cupidum societatis, non utique qualiscunque, sed tranquillæ, & ordinatæ, qualis nempe homini utilis est, ac necessaria: at si nulla adsit naturalis regula, ad quam hominum actiones sint exigendæ, profecto societas nec tranquilla esse potest, neque ordinata; adeoque nec ullo pacto utilis, imo summe noxia, & exitialis.

Sexto. Evidentius est, quam in dubium vocari possit, cuicumque homini inesse ordinem aliquem, imo triplicem, nempe ad Deum, ad seipsum, & ad ceteros homines; istumque ordinem esse omnino necessarium: non enim ab hominum opinione, vel voluntate pendet, quod homo sit creatura, ac Deus ipsius Creator; & consequenter, quod hic sit Dominus, ille servus, Deus superior, homo inferior, Deus ultimus finis, ad quem homo ordinetur &c. Sic etiam necessarium est, hominem animâ, & corpore constare; animam esse corpore præstantiorem, seu naturam rationalem superiorem esse natura animali; indeque hujus appetitum illius inclinationi cedere debere: necessarium demum est, ut omnes homines natura quidem æquales sint; quoad statum vero sint invicem superiores, & inferiores, ut pater & filius, dominus & servus &c. At vero evidens quoque est, nos ordinem istum in actionibus nostris liberas servare debere (exempli gratia, procul dubio debemus Deum ut superiorem agnoscere, & venerari; homines tanquam nobis æquales habere & tractare; appetitum rationalem animâ, seu corpus animæ præferre): non potest enim non malum esse pervertere naturalem ordinem; cum ordo ex sua propria ratione quid bonum sit, imo bonum in ordine consistat: extat igitur certissima naturalis aliqua norma, & regula, cui actiones nostras liberas conformare debemus; eam vero *jus naturale* vocamus.

CA-

## C A P U T II.

*Extas divina lex moraliter nos adigens ad actiones liberas eidem regula conformandas, & que propriissime dicitur jus naturale. Quare Schmausius plane insipienter ait, Deum creasse hominem ex legem.*

**H**Æc propositio, quæ juris naturalis essentiam, seu essentialia illius exhibet complementum (nam sola ratio regulæ naturalis non est, nisi inadæquatus juris naturæ conceptus) quodque non simplicis regulæ, sed legis proprie dictæ rationem habet, utpote rigorosam obligationem imponens ex Superioris voluntate pendentem; hæc, inquam, propositio complectitur duo. Primum, quod Deus verum jus habeat ferendarum legum, earumque hominibus imponendarum. Alterum, quod reipsa uti voluerit hujusmodi jure ferendi, & imponendi leges hominibus: lex quippe omnis, ut reipsa obliget, præter jus, etiam actum imperandi requirit. Porro Deum summo nobis imperandi jure naturaliter frui, jam superius probatum est. Nunc igitur contra *Schmausium*, qui non dubitavit asserere, hominem a Deo fuisse creatum *ex legem*, luculenter ostendam, Deum O. M. prædicto jure utum reipsa fuisse, legumque naturalium observantiam hominibus imposuisse.

Lib. III.  
Cap. 3.

Probatur itaque primo. Deus ex una parte perfectissime possidet prærogativas omnes, quæ legitimo Legislatori conveniunt, ut supra probatum est; ex alia ut sapientissimus Auctor, condidit hominem legibus recipiendis aptissimum, videlicet intelligentem, & liberum, æque boni, ac mali, præmii, ac poenæ capacem: nullatenus igitur putandum est, has hominibus dotes fuisse a Deo frustra collatas, seu inditam facultatem, quæ nunquam redigenda foret ad actum: præsumendum est igitur, Deum reipsa tulisse, imposuisseque homini leges, quibus prædicta facultas, seu aptitudo ad exercitium, actumque transiret.

Secundo. Finis, ob quem productæ a Deo rationales creaturæ fuerunt, alius esse non potuit, quam ex una parte gloria ipsius Conditoris; ex alia creaturarum earundem perfectio,

Etio, atque felicitas: qui duo fines (si tamen dicendi sunt duo) inter se omnino consentiunt. Nam supremi Numinis gloria sita est in manifestatione perfectionum illius, præsertim vero potentia, sapientia, bonitatisque divina: hæc autem manifestatio obtinetur maxime ex eo, quod Deus & possit, & velit perducere homines ad felicitatem, & beatitudinem. Censendum est igitur, Deum media elegisse, quæ ad hujusmodi finem aptissima sint, & maxime convenientia. Enim vero cum insit homini libertas arbitrii, medium ad obtinendam felicitatem maxime idoneum erit rectus usus ejusdem arbitrii, seu rationis regulam in suis actionibus sequi: igitur dubitandum non est, hoc ipsum velle Deum, adeoque & præcipere; quod est, naturales leges imposuisse.

Tertio. Quilibet artifex vult sui operis perfectionem: igitur & Deus hominis, quem creavit, perfectionem velle, censendus est: at perfectio hominis sita est in recto usu libertatis suæ, seu in actionibus rationis normæ consentaneis: ergo hujusmodi actiones vult Deus; adeoque eas præcipit: præcipit vero non aliter, quam per ipsam naturalem rationem; quod perinde est, ac naturales leges imponere; igitur reipsa imposuit.

Quarto. Si Deus leges homini imposuisset nullas, eum profecto in plena reliquisset libertate sequendi, vel non sequendi datam ipsi rationis regulam. Verum hoc plane absurdum foret: perinde enim esset, ac si Princeps subditis suis Ducem præficeret, eisdemque potestatem faceret obedientiam eidem non præstandi, & quicquid illis luberet, agendi.

Quinto. Sed & aliud quam maximum absurdum ex hujusmodi homini a Deo relicta libertate sequeretur; nempe Deum non magis diligere bonum, quam malum, justum, quam injustum, virtutes, quam vitium; non plus id, quod est creaturæ ab se creatæ consentaneum, quam id, quod est contrarium; demum non magis Deo gratum esse, si eum homines amore, quam si odio prosequantur: qui enim utrumque facere permittit, seu quum possit, neque unum præcipit, neque alterum prohibet; is convincitur minime unum præ altero amare, aut gratum habere: quod est Deo plane indignum; quippe quod cum ejus sanctitate, bonitate, ac justitia

tia aperte pugnat. Neque vero dicas, rationem hanc supponere quidpiam esse ex se, & natura sua malum, vel bonum, vitium vel virtutem; quod nondum probatum est: quandoquidem ita rem se habere, & ex supradictis satis colligitur, & nihilominus suo loco data opera demonstrabitur.

Sexto. Deus homines ad societatem ordinavit, ut supra planum fecimus tum ex summa societatis necessitate, tum quia præcipuæ hominis virtutes extra societatem exerceri non possunt: atqui in hoc ineptissime se gessisset Deus, si leges nullas, quibus homines in societate regi deberent, addidisset: nulla enim societas sine ordine; neque ordo ullus sine legibus esse, aut subsistere potest.

Si dicas, fat fuisse, Deum hominibus rationem, atque intellectum præbuisse, quo possent leges constituere ad societatis conservationem necessarias; hoc in primis firmat legum ad dictum finem necessitatem; adeoque rectæ rationi consentaneum esse, ut ea de causa leges ferantur: igitur dubitandum non est, sapientissimum naturæ Conditorum hoc per sese præstitisse, quum societatem voluerit; alioquin sapientiores dicendi forent homines, qui non societatem voluissent solum; sed etiam ejus conservationi necessario legum præsidio prospexissent. At præterea, vel Deus homines in libertate ejusmodi leges condendi reliquit, vel ad eas condendas reipsa adstrinxit: si hoc dicas; jam legem aliquam a Deo latam fateris; si illud asseras; ergo Deus societatis a se intentæ conservationi nullo pacto consuluit; quod est absurdum. Deinde, si Deus voluit, ut homines pro societate servanda conderent leges; vel eisdem qualescunque luberent, condendi libertatem fecit, vel ad peculiare aliquas sanciendas arctavit: si hoc asseras; jam habemus quod volumus, nempe leges plures esse a Deo constitutas: si illud dicas; ergo non satis adhuc Deus societatis conservationi prospexit: nam societas non quibuscunque legibus, sed rectis, sed justis, sed rationi consentaneis subsistit. Adhuc pauca: vel Deus legibus ab hominibus conditis, ac condendis suæ auctoritatis robur addere voluit, vel non: si primum; habemus totidem leges a Deo ipso constitutas, quot ab hominibus rectæ cum ratione latæ sunt: si alterum; igitur de-  
nuo

quo Deus societatis conservationi, ut par erat, non confu-  
luit: leges enim humanæ parum utique firmæ sunt, si inter-  
na conscientiæ obligatione non roborentur: imo & nullius  
omnino roboris forent, quoties illas impune violare liceret.

Septimo. Si Deus homini naturales leges non imposuit,  
minorem ipsius, quam irrationabilium belluarum curam ha-  
buit: has enim ille naturali necessario instinctu ad operatio-  
nes ipsorum naturæ consentaneas, & ad finem eisdem con-  
venientem adstrinxit. At hominem neque physica, neque  
morali (quæ scilicet per leges inducitur, atque unice homi-  
ni, utpote libero convenit) necessitate operandi ea, quæ na-  
turæ propriæ consentanea sunt, suamque felicitatem obti-  
nendi devinxisset.

Octavo. Si ad nos metipfos attendimus, reipsa in nobis  
comperimus varia dictata practica, quibus haud minore ne-  
cessitate assentimur, quam evidentissimis principiis theoreticis,  
v. g. *Parentibus honorem exhibendum, malum pro bono reddendum non  
esse &c.* Porro ista practica dictata nos ipsi non efformavimus,  
nec studio, aut labore nostro comparavimus: ea igitur cordi no-  
stro insculpsit, seu menti nostræ impressit ipse Deus; quicquid  
enim boni a natura necessario est, id ab Auctore naturæ es-  
se censendum est. Vult igitur, ac jubet Deus, ut ad hujus-  
modi dictata actiones nostras componamus; non enim frustra  
ea insculpere voluisse putandus est. Et aliunde, quid aliud  
est hujusmodi dictaminum impressio, nisi quædam Divinæ vo-  
luntatis promulgatio, ac denuntiatio? nullus autem Princeps  
regulam promulgat, denuntiatve, quam non vult observari:  
vult igitur Deus, hujusmodi dictata ab hominibus servari:  
igitur reipsa naturales leges hominibus imposuit.

Si dicas, ejusmodi dictata non esse speciali quadam volun-  
tate a Deo impressa, sed esse fructus sponte subolescentes ex  
natura rationali. Id ego fateor: sed cum Deus libere, & me-  
ditato, ut ita dicam, consilio, hanc quæ hujusmodi dictata  
naturaliter parit, naturam condere decreverit, id argumen-  
tum evidens est, eum non solum eadem approbare; verum  
etiam eorundem observantiam intendere, velle, atque præci-  
pere: perinde enim est, ac si creata primum (si fieri posset)  
homi-

hominum mente ad quæcunque dictata indifferente, postea in eadem, velut in alba tabula, illa insculpsisset.

Hæc ratio quidem in eorum Philosophorum sententia magis efficax videtur, qui ideas innatas propugnant: sed revera in aliorum quoque Philosophorum communi opinione æquale robur habet: sive enim hujusmodi ideæ, seu, in casu nostro, *dictata practica* nobiscum actu nascantur, sive postea aliquo intervallo temporis, objectorum occasione sobolescant; seu ita mens nostra a Deo condita, ac formata sit, ut eadem suo tempore naturaliter progignat; semper in Auctorem naturæ refundenda sunt, eique tanquam Auctori adscribenda: non dubitandum igitur, Deum per ea nobis loqui, ac suam voluntatem manifestare, hoc est præcipere, legemque nobis imponere.

Nono. Demum, Sacra Scriptura dubitare non sinit, naturales leges hominibus a Deo impositas esse: testatur enim, legem aliquam esse scriptam etiam in cordibus eorum, quibus lex nulla extrinsecus data est: sic enim ait Paulus ad Romanos: *Gentes, quæ legem non habent, ea, quæ legis sunt, faciunt, ejusmodi legem, nempe extrinsecus datam, non habentes, ipsi sibi sunt lex; qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium illis reddente eorum conscientia.*

Cap. II. 14

## C A P U T III.

*Leges divino-naturales sunt vere, ac proprie leges non ea solum ratione, quod supremi Legislatoris autoritate muniuntur; sed etiam quia sanctionem habent adjunctam, præmium nempe vel pœnam custodientibus, aut violantibus rependenda, etiam si præsens tantum hæc vita spectetur.*

**I**N hac propositione supponimus, quod & alibi notatum est, duo in qualibet lege proprie dicta distingui oportere, videlicet *dispositionem*, seu *ordinationem*, ac *sanctionem*. *Dispositio*, seu *ordinatio* est ipsum Legislatoris præceptum, vel interdictum: *sanctio* est decretum, & comminatio punitiois, seu pœnæ violatoribus infligendæ; cui sæpe additur præmii alicujus

Tom. II.

B

jus

jus promissio iis qui legem accurate servaverint . Utraque pars, nimirum *dispositio*, & *sanctio*, legi essentialis communiter reputatur, quia ex conjunctione utriusque illius robur perficitur, completurque. Porro jus naturale, qua parte mandatum Superioris exprimit, veram rationem legis habere, probatum est capite præcedente. Nunc addo, jus illud adjunctam habere sanctionem, adeo ut quæ juris naturalis sunt, hac etiam ex parte sint proprie, & strictissime leges. Jam vero de hujusmodi legum *sanctione* quæri potest, utrum vel ad præsentem solum, vel solum ad vitam futuram, vel simul ad utranque pertineat; seu utrum pœna pro legum naturalium violatione statuta luenda sit in hac, vel in altera vita, vel in utraque simul: idque solum inquiritur, prout naturali lumine detegi potest; nam quid ex divina revelatione credendum sit, cuique Fidelium satis compertum est. Porro sanctionem legum naturalium spectare saltem vitam præsentem, hæc lueulentissima argumenta demonstrant.

Observantia legum naturalium, spectatis omnibus, est opportunius, immo unicum medium ad comparandam sibi felicitatem sin omnino perfectam, saltem quæ major, puriorque, & magis diuturna in hac vita haberi potest; nec sibi duntaxat, sed & omnibus aliis; nec solum in casu aliquo particulari, sed semper, seu toto præsentis vitæ curriculo. Quæ quidem omnia cum ratione, tum ipsa experientia probantur. Ratione quidem: nam certum in primis est, naturali lege præscribi actiones illas, quæ naturæ hominum rationali consentaneæ maxime sunt, & congruunt maxime fini, quem omnes necessario respiciunt, propriam scilicet felicitatem, & statui omnium, & singulorum, sive seorsim, sive in societate spectentur: proinde fieri nequit, quominus earundem custodia legum, quantum in se est, plura bona, felicitatemque hominibus afferat. ( 2 ) Nullum aptius est medium, quo ex. gr. agricola in bono statu conservare arborem possit, eamque optimis fructibus sæcundam reddere valeat, quam si congruam eidem culturam adhibeat: igitur etiam homo non potest melius in prospere, ac felici statu se conservare, quam si actiones naturæ suæ consentaneas exercent: quod perinde est, ac natu-

naturales leges custodire. (3) Dubitari non potest leges naturales a Deo non in sui, sed in nostri commodum, ac felicitatem, ut optimo imperanti, ac benefico Auctori convenit, constitutas esse: oportet igitur, ut earum observantia sit nobis medium ad felicitatem, quantum in nobis est, comparandam quam maxime idoneum.

Experientia vero: nam (1<sup>o</sup>.) quisque dum conformiter ad leges naturales agit, experitur in sese suavem quandam tranquillitatem, ac pacem; non modicam voluptatem, imo & eximium gaudium ortum ex conscientia, quam habet, sese operandi juxta rationem, ac modo naturæ suæ consentaneo, & se esse qualis esse debeat: quod enim naturale est, non nisi gratum, ac dulce esse potest. (2<sup>o</sup>.) perspicimus, legum naturalium custodiam plurimos etiam externos fructus nobis parere: quid enim est nisi ea, quæ & sanitatem nostram magis tuetur, & vitam reddit diuturniorem, & facultates nostras plus perficit, nosque functionibus domesticis, ac civilibus aptiores efficit, & aliorum æstimationem, fiduciam, amoremque magis conciliat? nonne ea est, quæ communem securitatem, familiarum tranquillitatem, communitatum prosperitatem, commercii emolumenta, ac denique bona quæque suppeditat? hæc enim omnia pendent a Religionis cultu, a temperantia, a justitia, a fidelitate, ceterisque virtutibus, quas leges naturales præscribunt. Quod si tot bona ex legum naturalium custodia proficiscuntur, dubium esse non potest, quin ex earundem violatione maxima mala, atque infelicitas profluere debeant. Et reipsa experientia satis cuique manifestat, quanta ex vitiis, malisque operationibus & in animis amaritudo, & in corporibus molestia, & in familiis confusio, & in communitatibus pernicies, & in imperiis calamitas velut exitiali ex fonte indefinenter fluant.

Quæ cum ita sint, perspicuum est igitur, legum naturalium violationi mala, earumque custodiæ bona naturaliter adnexa esse, seu malum *physicum* cum malo *morali*, & bonum *physicum* cum bono *morali* esse naturaliter connexa. Quæ res quum non nisi Auctoris naturæ, ac Supremi Imperantis voluntate, atque ordinatione, seu destinatione contingat, evi-



dens fit, eum hoc ideo voluisse, ut homines ad legum suarum observantiam vel amore præmii, ac pœnarum timore compellerentur: adeoque dicendum est, eadem mala habere reipsa rationem pœnæ a Deo ipso taxatæ, sicut & bona rationem præmii ab ipso constituti; & per consequens ipsam legibus suis *sanctionem* quandam naturalem addidisse. Habent igitur leges naturales divinæ saltem in hac vita *sanctionem* suam; quod probandum nobis erat.

Duo tamen sunt, quæ opponi utcunque hic possunt: nempe (1) etiam vitia suam habere voluptatem; & injustitiam haud raro multum commodi, & emolumenti afferre. (2) esse plurima hoc in mundo mala, quibus boni æque, ac mali obnoxii sunt.

Responsio ad primum. Virtus multo frequentius, ac fecurius bona explicata parit. Deinde ratio, & experientia docent, si quæ bona ab injustitia, aliisque vitiis afferantur, non esse nec ita solida, & firma, neque adeo pura, ut sunt fructus virtutis: quum enim non sint naturæ rationali, & sociali consentanea, apparentia potius sunt, quam realia; suntque veluti flores destituti radice, qui vix exorti marcescunt.

Responsio ad secundum. (1) Plura ex malis virtute, & sapientia vitari possunt. (2) Virtus vires tribuit ad eadem sine absque molestia, certe multo levius toleranda. (3) In quocunque etiam miserrimo statu innocentia, & virtus non parum gaudii, & purissimæ voluptatis administrat. Denique quanquam virtus non omnia bona suppeditet, neque ab omni malo liberare valeat; ad rem tamen nostram satis est, quod legum naturalium observantia omnium aptissimum fit medium, quo quantum in nobis est, & mala evitare, & felicitatem comparare possimus: hoc enim satis est, ut intelligere debeamus, Auctoris naturæ voluntatem esse, ut leges ipsas custodiamus: hoc est, ipsum Leges naturales reipsa, quoad hanc vitam, præmiis pœnisque *sanxisse*.

## C A P U T IV.

*Prædicta legum naturalium sanctio vera quidem, sed imperfecta est, atque insufficientis. Sed alia suppetit perfectissima sanctio, futura scilicet retributionis post mortem; qua vel solo lumine naturali satis innotescit. Refellitur Auctor Codicis naturæ, qui docet, mali moralis punitionem pugnare cum idea Entis infinite perfecti, & benefici.*

**D**iffident Auctores in ea propositionis parte, qua statuimus, solo lumine naturali satis innotescere futuræ retributionis sanctionem. Nonnulli quippe contendunt, etiam demonstrari naturaliter posse, omnibusque evidentem esse debere futuram operum sive bonorum, sive malorum retributionem post mortem. Alii contra propugnant, id penitus esse, si sola ratio consulatur, obscurum, nullamque haberi posse, quoad hoc attinet, certitudinem. Verum utrique iudicio nostro falluntur: illi quidem, quod putent, illud demonstrari per rationem posse, quod pendet ex voluntate divina: isti vero, quia certitudinem agnoscere nolunt, ubi ratio solidissima fundamenta suppeditat, quibus refragari nemo, nisi imprudentissime, potest.

Jam vero quoad primam spectat nostræ propositionis partem, videlicet memoratam legum naturalium sanctionem veram quidem, sed imperfectam, & insufficientem esse, his momentis evinco. Sanctio perfecta, quam leges proprie dictæ requirunt, talis sit oportet, ut semper, & in quolibet casu creaturam ratione utentem determinare valeat ad legis custodiam ex propriæ felicitatis amore. Ad id vero necessarium in primis est, quod legum custodiam semper comitetur præmium, & ad violationem legum semper pœna sequatur; & insuper majus præmium sit, majorque felicitas, ubi exactior custodia legis, vel plurium legum observantia intervenit; major pariter pœna, ubi major violatio legum: ut nempe tam bonum physicum, & morale, quam morale, physicumque malum æquo gradu procedant. Hinc tertio loco requiritur tale  
tan-

tantumque præmium, ut satis sit ad compensandum quodlibet detrimentum, atque jacturam, quæ subeunda essent ob custodiam legum. Jam vero prædicta legum naturalium sanctio non ita se habet quoad vitam præsentem: quamvis enim generatim ad felicitatem magis conferat virtus, quam vitium; nihilominus in hac vita mortali non semper gradui virtutis, aut malitiæ respondet gradus felicitatis, vel miseriæ: bona siquidem exteriora, ut sanitas, opes, & alia similia, sine quibus ægre admodum vivimus, sæpissime pendent ab eventis accidentalibus, atque fortuitis, quæ in potestate nostra non sunt. Deinde pessimi effectus malitiæ, ac injustitiæ alienæ, publicæque calamitates æque bonos, ac malos premunt, vexantque: imo non raro innocentia ipsa, & virtus malorum invidorumque odium, adeoque calumnias, & persecutiones excitant: neque leges ad hæc mala ab innocentibus arcenda satis habent roboris; ut experientia nimis constat. Demum, quandoque naturales leges nonnisi cum vitæ ipsius jactura servari possunt; ut cum pro patria, pro bono communi, vel pro custodia justitiæ, alteriusve virtutis, vitæ discrimen subeundum cuiquam est: quodnam vero tunc pro virtute tam eximia, seu pro adeo fideli naturalium legum custodia præmium in hac vita esse potest, si vita ipsa legibus custodiendis amittitur? nullum profecto: *sanctio* igitur legum naturalium spectata solum hac vita, non est omnino perfecta.

Alteram propositionis partem, quæ effert, naturali lumine satis innotescere legum naturalium sanctionem pro altera vita, seu futuram in ea operum retributionem rationes sequentes conficiunt.

Primo. Admittenda est legum naturalium perfectissima, & exactissima sanctio in altera vita, si anima nostra sit immortalis, seu si simul cum corpore non intereat: nihil enim magis supremo Legislatori consentaneum videtur, quam, ut quidquid suarum legum sanctioni in hac vita deest, suppleat in altera, si re ipsa altera vita detur; perfectissimi enim Legislatoris est, legum suarum sanctionem, quoad fieri potest, perfectam efficere: atqui ratio, sin omnimoda evidentia, saltem sufficientissima certitudine nobis manifestat, animam nostram  
re ipsa

re ipsa immortalem esse, adeoque alteram superesse vitam; ut data opera evicimus supra libro IV. capite II.

Secundo. Si futura non esset in altera vita operum nostrorum retributio, id nobis argumento foret, Deum nec velle serio, ut leges ejus custodiremus; nec eum satis amare ordinem naturalem, quem ipse in hominibus constituit: neque enim quisque serio aliquid velle censetur, qui ejus executionem aptissimo, quo potest, modo non urget; nec ille censetur vere quidpiam amare, ad quod obtinendum congrua, si-bique facillima media non adhibet: igitur etiam Deus seclusa retributione in altera vita, legum suarum custodiam, & ordinis naturalis conservationem non satis curaret; cum non illi sufficiens præmium, seu nullum bonum certum, ac durable alligasset; nec earundem legum violationi malum ullum proportionatum: ut ex superius dictis patet. Sane si quis Princeps non majoribus beneficiis cumularet, vel in eadem miseria obsequentem subditum relinqueret, ac contumacem; jure convinceretur, cum legum suarum observantiam, tum debitum sibi obsequium negligere.

Tertio. Si virtus præmium sibi proportionatum, ac vitium pœnam sibi debitam tandem certo, infallibiliter, exacte, & complete non reciperent, profecto legum naturalium systema imperfectum remaneret; quod in eo leges præcipua vi sua, atque efficacia destitutæ forent: atque adeo ipsum non esset creaturis intelligentibus consentaneum; quarum indoles est, ut ad debitum suum exequendum propriæ felicitatis intuitu præcipue moveantur. At vero adeo imperfectum moralitatis systema plane dedecet sapientissimum Legislatorem Deum: non est igitur a nobis admittendum. Ergo cum vitium, & virtus hac in vita congrua retributione non fruuntur, admittendum plane est eam rependendam esse post mortem.

Quarto. Cum anima nostra superstes remanere debeat post mortem, ut supra probavimus; profecto statim ac illa excesserit e vita, mutationem aliquam quoad statum suum subibit: erit igitur hic vel melior, vel peior; seu felicior, aut infelicior. At vero hujusmodi mutatio nec arbitraria esse potest,

test, nec casu contingere; quippe quæ cum indigna foret sapientissimo Creatore, & Providore; tum enti rationali, & libero, cui actiones suæ merito imputari possunt, ac debent, minime esset consentanea: nec vero esse potest ratio ulla sufficiens hujusce diversæ mutationis in melius, vel in pejus, nisi virtus, aut vitium, in quorum altero in hac vita quis se exercuerit: erit igitur in futura vita præmium pro virtute, & pœna pro vitio, hoc est pro cujuscumque merito retributio.

Quinto. Summi ponderis esse debet, quod vetustissima, atque universalis fuerit etiam apud Gentiles de futura post hanc vitam retributione persuasio: quæ constat vel ex ipsis Poetis cum Græcis, tum Latinis, qui alias ex communi sensu plerumque loquuntur; quanquam omnia fabulis, & figmentis ornare, seu potius involvere, soleant. Nota sunt vulgo, quæ illi canunt, & de *Radamantho* mortuorum inexorabili Judice; & de locis cum beatorum, tum damnatorum; de bonis, quibus fruuntur justi, & de ærumnis, quibus premendi sint improbi post mortem. Verba eorum, quippe satis nota, & trita, hic referre operæ pretium non duco.

Quæ hic opponi possunt, hæc fere sunt. ( 1 ) Ubi nullum est meritum, nullum expectandum est præmium; nullum vero est meritum, ubi quod præstatur, alias est debitum: sed omnes virtutum actus, quos exercemus, sunt plane Deo debiti; nihil enim facere boni nos possumus, quo multo plus Deo non debeamus: non igitur ab eo expectandum nobis est ullum præmium. ( 2 ) Retributio supponit quidpiam esse tributum: at nos nihil Deo tribuere possumus: non igitur retributionem ullam ab eo sperare debemus. ( 3 ) Virtus non aliud est, quam medium assequendæ felicitatis: quemadmodum igitur generaliter labor adhibendi medii compensatur assecutione finis; ita exercitium virtutum satis assecutione felicitatis compensatur. ( 4 ) Si quid insit virtuti meritum, vel vitio demeriti, illud quidem satis rependitur in hac vita, scilicet, tranquillitate animi, intimo gaudio, aliorum æstimatione, & benevolentia, sanitate, rerum sufficientia &c., istud vero animi angore, & tristitia, aliorum contemptu, & ignominia,

minia, corporis doloribus, aliisque ærumnis; quin & ipsa virtus est sibi sufficiens præmium, & ut ait Poeta, *pulcherrima merces*: similiter vitium est sibi pœna: in vanum igitur vel aliud speratur præmium, vel alia timetur pœna. ( 5 ) Deus malis actionibus nullatenus offenditur, neque ex illi displicent ullo modo; hoc enim totum imperfectionis est: non sunt etiam malæ actiones contra, imo nec præter ejus voluntatem; quum si vellet, posset eas plane e mundo eliminare: cur ergo de illis vindictam pœnas infligendo, sumat? præsertim cum ( ut ait Auctor *Codicis Naturæ* ) *idea entis infinite perfecti, infiniteque boni excludat plane ideam entis vindictam amantis*; neque verisimile est, ens bonum *crudeli* reos torquendi *exercitio oblectari*. ( 6 ) Quum Deus sit naturæ plane cuicumque nostro conceptui superioris; adeoque neque ejus attributa a nobis cognosci, aut intelligi valeant ullo pacto; scire plane non possumus, quo loco ipse malum morale habeat, seu quomodo hoc illum afficiat; quamobrem ignoramus an illud aliquando punire decreverit: qui enim hoc ex ejus sanctitate, sapientia, justitiaque deducunt, quum id facere non possint, nisi Dei attributa ad instar humanarum perfectionum, licet gradu superiora, concipiant, ii *incidunt in quendam anthropomorphisimum subtiliorem quidem altero, sed æque etiam magis perniciosum*: ut sese exprimit recens auctor libri gallice conscripti *de Naturæ*, parte I. capite III.

Code de la  
Nature, ou  
le verita-  
ble esprit  
de ses loix  
Pag. 115.

Ad hæc paucis respondeo. Ad primum. Etiam si nullum inesset virtuti meritum, eo quod illius exercitium alias debemus Deo; certe maximum inest vitio demeriti, cum per illud ab eo, quod Deo debemus, libere contumaciterque recedamus: saltem igitur retributio pœnæ in altera vita expectanda est, cum ea aut nullo modo, aut non satis pro gravitate culparum luatur in hac vita, ut experientia constat. At etiam virtuti procul dubio maximum inest meritum eo ipso, quod homo id, quod debet, libere faciat, ac libero arbitrio suo recte utatur; quod omnium sensu laude, præmioque dignum censetur: *dignum*, inquam, seu, cui, ut præmium aliquod rependatur, maxime congruum, rationique consentaneum est; adeoque indubie rependendum a benignissi-

mo Deo, quamvis ad id ex rigore justitiæ minime adstrictum esse ultro fateamur. Sic parentes filios obsequentes, & domini servos fideles, & accuratos diligunt, remunerantque; quanquam cum filii, tum servi, non nisi quod alias debent, faciant.

I. s. q.  
XXII. a. 4.  
ad 1.

Ibid. in  
corp.

Quæst. cit.  
ar. 2.

Ibid. a. 4.

Ad secundam. Tametsi nihil re ipsa homo per actum bonum tribuit Deo, nihilque ei subtrahit per malum; tamen *quantum in se est, aliquid exhibet Deo, vel ei subtrahit, cum servat, vel non servat ordinem, quem Deus instituit, ut ait S. Thomas; scilicet qui facit actum referibilem in Deum, (cujusmodi sunt omnes actus virtutum, ) servat honorem Dei, qui ultima fini debetur, quem non servat ille, qui facit actum malum non referibilem in Deum: ut idem docet S. Doctor. Deinde is, qui bene, vel male agit, tribuit aliquid, vel subtrahit toti Communitati: quicumque enim agit (verba sunt ejusdem S. Doctoris) aliquid in bonum, vel malum alicujus in societate existentis, hoc redundat in totam societatem, & si agit etiam quod in bonum proprium, vel malum vergit, hoc vergit in commune; secundum quod ipse est pars Communitatis. Cum igitur in qualibet Communitate ille, qui regit Communitatem precipue curam habet boni communis, ad eum pertinet retribuere pro his, qua bene, vel male fiunt in Communitatem. Est autem Deus gubernator, & rector totius universi, & specialiter rationalium creaturarum: ad ipsum igitur spectat pro bene, ac male factis retribuere.*

Quod tertio loco objicitur, validum utique est contra eos, qui sustinent, non aliud decus, pretiumve inesse virtuti, quam quod ea sit medium comparandæ felicitatis. At nos hujusmodi sententiam infra libro VIII. cap. IV. data opera refellimus, ejusque patronos ea etiam de causa reprehendimus, quod ita sentientes, argumentum e medio tollunt, quod est adstruendæ immortalitati animæ nostræ quam maxime opportunum. Quarta objectio jam in antecessum probationibus nostris elisa manet. Ceterum Stoicorum error, seu paradoxum de sufficientia virtutis ad felicitatem adeo male audit hoc tempore, ut operæ pretium non sit in eo confutando operam ullam infumere.

Ad quintum. Verum quidem est, actiones nostras malas pro-

proprie Deum non offendere, nec illi displicere, eo sensu, quod Deo molestiam aliquam, vel animi mœrorem seu fastidium inferre valeant: id sane in Ens perfectissimum cadere non potest. Verum quoque, eas non esse contra, vel præter Dei voluntatem ita, ut eo vel insciente, vel impedire non valente, comittantur; adeoque eas invitus, ac reluctans tolerare cogatur. Attamen negari non potest eas offendere Deum, illique displicere, quatenus sunt contra æternum, incommutabilem ordinem in divinis ideis existentem; quatenus per eas lex æterna, quam Deus cordi hominum, inculpsit, & per rationem, ut per clamantem præconem, observandas indixit, violatur; quatenus ei summam inferunt injuriam, surripiendo ipsi quantum est de se, rationem ultimi finis: quod si nihilominus nullam ipsi afferant molestiam, id ex summa & infinita Dei perfectione oritur, non ex defectu malitiæ actionum pravorum. Hinc non possunt ipsæ non esse contra Dei voluntatem, quatenus eas non potest Deus non improbare, ceu legi abs se inditæ contrarias, & rationali naturæ abs se conditæ dissentaneas; adeoque non potest non agnoscere ut malas, pœnaque summa dignissimas. Cur igitur eas in hac vel in altera vita non puniat? Hoc autem non est proprie vindictam agere: vel si vindicta dicenda sit, ea profecto digna Deo est; quippe quæ non ex passione aliqua aut ex crudelitate (scilicet ex oblectatione, & complacentia de miserorum ærumnis & cruciatibus) proficiscitur; sed a sapientia ipsa dicitur, ut scilicet ordo violatus ab iniquis per delicta, resarciatur per pœnam: ordo enim ipse exigit, ut quicumque *contra ordinem insurgit, a principe ordinis deprimatur*; ut scite adnotat S. Thomas. Et sane quinam ordo dignus Dei sapientia fo-

l. 2. q. 87 a. 1.

ret, si homines cum boni tum malí eodem modo, cum in hac, tum in altera vita se haberent. Non igitur idea judicis, ac vindicis pugnat ullo pacto cum *idea entis infinite perfecti, infiniteque boni*: cum immo neque infinite perfectus, neque infinite bonus foret Deus, si & hic ordo a sapientia ejus negligetur; & ab ejus bonitate eodem modo cum religiosi legum spūs custodes, tum contumaces earundem violatores tractarentur. At infinita bonitas quomodo potest aut oblectari



creaturarum suarum cruciatibus, aut saltem eos tolerare, quin commoveatur? Responso prompta est, Deum nec posse oblectari creaturarum cruciatibus, nec iis commoveri, aut ad miserationem flecti; quia utrumque est imperfectionis, & quidem nil minus, quam si Deus iniquis actionibus revera offenderetur, seu molestia aliqua afficeretur, vel tædio. Sed hoc mirandum in adversariis nostris, quod quum Deum quippe infinite perfectum, actionum nostrarum malitia proprie non offendi libenter agnoscant, & velint; velint postea ipsum iniquorum punitione ipsis debita, seu eorum cruciatibus, ac tormentis commoveri: cum æque utrumque imperfectionem involvat. Sed planum est, eos non ob aliam causam sic inconsequenter ratiocinari, nisi ut sopita conscientia criminum, & ejecto pœnæ aliquando saltem subeundæ timore, in suis voluptatibus tranquillo animo conquiescant.

Ad sextum. Tametsi verissimum sit, Dei naturam, ejusque divina attributa a nobis pro dignitate, ac ut in se sunt, cognosci, ac intelligi non posse; certum tamen est multa nos cognoscere de Deo, verissimeque de illo enuntiare, nempe ea omnia quæ imperfectionem nullam in sua idea includunt. Hinc verissime Deo tribuere possumus etiam perfectiones humanas, demptis tamen imperfectionibus, quas illæ ex propria idea, atque notione non habent, sed ex subjecti creati, cui insident, limitatione: quod cum facimus, non tam humanas perfectiones Deo tribuimus, quam alias superioris plane ordinis, quas ex humanarum perfectionum consideratione extrahimus; seu earum occasione quibusdam quidem detractis, aliis vero additis, efformamus: quo profecto nequaquam in *antropomorphisum* ullum neque crassum, neque *subtilem* incidimus; quandoquidem hoc pacto Deum minime facimus nobis *similem*, sed eum plane superiore in ordine collocamus. Attamen ex earum perfectionum ideis sic, ut ita dicam, accisis ex una parte per detractionem omnium imperfectionum, ex alia vero parte locupletatis, & adauctis attributione ejus etiam perfectionis, quam non nisi negative, seu per negationem cognoscimus, nempe immensitatis, & *infinitatis*, si ita loqui licet; clare perspicueque colligimus futurum ut Deus  
homi-

hominibus pro operibus quæ gesserint, aliquando retribuat; quandoquidem ideæ vel purissimæ sapientiæ, bonitatis, sanctitatis, justitiæque id certissime a Deo præstandum annuntiant. Quid enim? anne obtentu perfectionis naturæ divinæ superioris omni conceptui nostro, audendum amplius non est affirmare Deum esse *sanctum, iustum, sapientem, providumque*, neque ex huiusmodi attributis quidquam inferre liceat? Profecto præclara ista divini Numinis idea potis est nos in Epicuri sententiam præcipitare; ut videlicet Deum utcunque extare admittamus, sed ita quidem ut nulla ejus nobis habenda sit ratio, eo quod ejus naturam, ejusque attributa nullo pacto cognoscere possumus, aut intelligere. Sed hæc accuratius discutere alterius loci est.

## C A P U T V.

*Thomasius, ejusque interpres, sive illustrator Fleischaer jus naturale vel nimis extenuant, vel prorsus evertunt, dum leges divino-naturales consilii loco habendas esse decernunt.*

Quamvis videatur primo aspectu *Thomasius* præceptis naturalibus non omnino rationem legis adimere, sed fateri potius eadem esse leges simul, atque consilia ( *licet inter homines lex, & consilium sibi plerumque opponantur* ) nihilominus in id magnopere pendet, ut eas non proprie leges, sed potius consilia reputet; immo tandem eo delabatur, ut mera esse consilia, quamvis non omnino aperte, pronunciet. Qui error est haud parvi pendendus, utpote qui sin aufert omnino, magnopere saltem imminuit obligationem naturalibus præscriptionibus obsequendi, cum persuasum omnibus sit, liberum esse adimplere consilia; debitum vero servare leges a Superiore legitimo impositas. Quare *Thomasius* vel tollit omnino, vel saltem maxime extenuat, enervatque jus naturale: quod quidem valde consentaneum est ideæ ab eo constitutæ, quod nempe jus naturale nihil aliud sit, quam ars reddendæ, traducendæque vitæ nostræ, quoad fieri possit, *diuturnæ, sua-*

Fund. Jur.  
Jur. Nat. &  
Gen. Lib. I.  
Cap. V. §.  
24

*visitæque*; quemadmodum ex primo juris naturalis principio ab eodem statuto colligitur. Ex quo sequitur, violatores legum naturalium non *malos*, aut *improbos*, sed *stultos* a Thomasio vocari, ut alibi notatum est: & sane bonis consiliis non obsequi *stultum* reputari solet, non *improbum*. Ecce quantopere morum laxat habenas novus iste juris naturalis restitutor; quo nemo *purius* ( si fides habenda *Fleischero* ) jus tradidit naturale. Sed jam videamus, quibus ille argumentis firmare satagat perniciosissimum hocce commentum: talia profecto sunt, quæ siquid roboris habent, omnem legis rationem præceptis naturalibus auferant, necesse est.

Et sane ad veræ rationem legis exigitur, ut ab aliquo vel Rege, vel Principe, vel Domino, uno verbo ab aliquo Legislatore legitimo proficiscatur: insuper, quod habeat *sanctionem* adjunctam, seu veram aliquam pœnam violatoribus infligendam: postremo quod debita promulgatione non careat. Hæc porro omnia legibus naturalibus, si sola ratione spectentur, surripit ipse *Thomasius*. Ait siquidem: *ratio sibi relicta nescit, quod Deum concipere debeat ut Regem, aut Dominum*: ulterius, *sapiens magis concipit Deum ut doctorem juris natura, quam ut Legislatorem*: magna sane sapientia hæc est Deum ex Legislatore facere Jurisconsultum. Insuper pœnam proprie dictam violationi legum naturalium adnexam nullatenus esse, probat, ut putat, ex eo quod *pœna ex natura sua humana est, & arbitraria; atque omnis visibiliter infertur: at mala, quæ Deus ordinavit transgressoribus Juris natura, occulte veniunt*: demum *Philosophus* ait, qui nempe sola ratione utitur, *ignorat publicationem Juris naturalis*. Quod cum ait, persuasus esse videtur sufficientem Juris naturalis promulgationem haberi in sola Sacra Scriptura, adeoque sola revelatione nobis innotescere posse: quo manibus, pedibusque in *Hobbessii* sententiam descendit, asserentis leges naturales non esse proprie leges, nisi prout in Sacra Scriptura continentur. Valeant igitur si sic est, leges naturales quoad omnes, qui revelationis lumine carent: iique se in plenam libertatem assertos, seu *exleges* Thomasii, post *Hobbesium*, beneficio redditos grate agnoscant. Sed quam perniciofa, quam indigna *Philosopho* sint hæc, quicumque sapiunt, satis intelligunt.

Ibidem §.  
XXXVII.

§. XL.

§. XXXVIII.

§. XL.

ligunt. Et tamen hujusmodi homines tanquam Juris naturalis illustratores nobis obtrudunt *Protestantes Germani*! An non hinc firmatur suspicio, quam alibi indicavi, ipsos eo data opera tendere, ut Jus naturale specie ejus excolendi a fundamentis evertant? Quam modice enim inter se distant inficiari legum naturalium extantiam, atque asserere leges naturales non esse veras *leges*, sed *consilia*! Quam facilis, ac brevis ex uno ad alterum est transitus! Sed quid verbis hic opus est? cum paucis post *Thomasium* annis *Jo: Jacobus Schmausius* novum Juris *Systema* ediderit, in quo diserte docet hominem a Deo conditum *extegem*, hoc est nullo naturali jure adstrictum. Non est hoc jus naturale penitus evertere? Nonne vero præclarum est *novum* hoc *Juris naturalis Systema*? Sed *Schmausius* inquit *Hubnerus* pro *hæretico* quoad jus naturale, *babetur in Germania*, & *fortasse est quid pejus*. At *Thomasius*, qui proxime ab illo abest & *Fleischerus* *Thomasii* explanator quo loco sunt habendi? Sed jam e diverticulo in semitam regrediamur.

Essai sur  
l'Ét. du  
Droit nat.  
partie II.

Quanquam plane futilia sunt, quæ *Thomasius* promit, ut paradoxum suum tueatur, argumenta, tamen quandoquidem haud exigui momenti res hic agitur, ea in medium adducenda sunt, & profliganda. *Ratio*, inquit ille, *sibi relicta nescit*, quod Deum concipere debeat, ut *Regem & Dominum*, qui pœnas æternas arbitrarias velit inferre iis, qui contra præcepta juris naturæ faciunt: quia videt omnes pœnas, quæ sequuntur transgressores juris naturalis esse naturales, adeoque *improprie dictas*. Sed primo, quid refert, si pœnæ sint naturales, cum etiam leges, pro quarum violatione inferuntur, naturales sint? Sane sicut pœnæ arbitrariæ legibus arbitrariis; ita naturales naturalibus optime congruunt. At *pœna*, reponit ille, *ex natura sua est humana*, & *arbitraria*. Quis hoc docuit *Thomasium*? Exinde colligo, inquit ille, *quia omnis pœna dictatur ab homine imperante*, & *Jus natura dictat saltem peccantes mereri pœnam*. Ergone Deus non potest non modo *dictare*, sed infligere pœnas? Quid ergo illi deest? jus ne eas taxandi, vel infligendi facultas? hoc posterius puto, non negaverit *Thomasius*: sed neque illud prius inficiari potest: nisi velit minus juris convenire Deo in creaturas suas, quam conveniat humano domino in servos, aut principi

Loco cit. §.  
XXXVII.

§. XXXVIII.

cipi in subditos suos. Hoc tamen, quod mirandum, asserere videtur ille, cum tanquam ex tripode pronunciat, pœnam omnem *ex natura sua esse humanam, & jus natura dictare saltem* ( solum ) *peccantes mereri pœnam*. Siccine vero Thomasius exsolvit a timore Dei alumnos suos! Nam si omnis pœna, & quidem *natura sua, est humana*: ergo Deus in peccantes pœnam nullam infligit unquam. At non animadvertit ille hoc commento suo ad omne facinus aditum pandere eis, qui calliditate sua nixi sperant, se posse pœnam omnem humanam effugere? Sed si *jus natura solum dicitur, peccantes mereri pœnam*; igitur scelera pro quibus *humana* nulla taxata est pœna, vel ea, quod occulta sunt, infligi non potest, omnimoda impunitate gaudebunt: honorifica sane Deo omnium provisorii doctrina! Nonne Deo Sapientior per *Thomasius* censendus Imperans *humanus*; si pœna, qua ad coercenda scelera nil est opportunius, *dictatur* a solo *homine imperante*? Melius sane Thomasio sentire Gentiles ipsi, qui Deos suos humanorum scelerum ultores esse, ac vindices non dubitarunt: ex quo tanta trepidatio orta proditur in sceleratis nonnullis, tametsi eo loco essent, ut *humana* nulla pœna timenda illis foret. Similem timorem, natura procul dubio incutiente, sentiunt generatim qui sunt sibi atrocium criminum conscii, etiam cum ab humanis iudicibus tuti sunt: quod vel solum *Thomasi* commentum falsitatis redarguit: præsertim cum ad illud tuendum rationem nullam ille adferat. Quid enim? Anne quod pœna esse debeat *arbitraria*? Sed exinde illud potius inferre debebat, a Deo præter naturales pœnas sæpe infligi extraordinarias alias, easque *arbitrarias*, etiam in hac vita ( quod verissimum esse experientia testatur ) multoque majores infligendas esse in altera vita: ut qui sapiunt, pro comperta re habent.

Sed quid si pœnas ipsas *naturales* ad Deum respectu habito, *arbitrarias* quodammodo esse ostendero? anne contendet adhuc eas esse tantum *improprie dictas*? at nihil ea re facilius. Certum est enim, Deum liberrime humanam naturam condidisse, & ex innumeris aliis possibilibus naturis hanc sibi creandam selegisse, in qua gravissima mala forent naturali, adeo-

adeoque necessario nexu cum plerisque vitiis, atque criminibus colligata. Libere igitur voluit Deus, ut ejusmodi pœnæ crimina consequerentur: quid enim refert, si illæ hac posita natura, naturaliter, & necessario consequantur; cum ipsa natura sit in hunc ipsum finem, ut nempe nemini leges suas violare impune liceat, libere a Deo constituta? Sane arbitrium id omne censetur, quod ad causam arbitrarie positam necessario consequitur; præsertim dum levi mutatione obtineri potuisset ne sequeretur. Potuisset vero Deus proculdubio, etiam posita quoad substantiam, humana natura, efficere, ne pravæ operationes pœnæ naturales consequerentur: satis enim ad id fuisset, si hominem corpore paullo firmiore donasset, ne ex. gr. ex crapula, vel intemperantiore libidine læderetur. Sit igitur, quoniam ita placet *Thomasi*, pœna *ex natura sua arbitraria*; id certe non obest, quominus dicamus, pœnas *naturales* esse proprie dictas pœnas; quandoquidem quoad Deum, sunt plane arbitrariæ: cujusmodi sane non sunt quoad homines; quamobrem perridicula res foret, si Princeps quispiam crapulam, ut hoc insistamus exemplo, prohiberet non alia imposita pœna, quam capitis dolore, aliisve incommodis, quæ eam consequi solent.

Sed *omnis pœna visibiliter infertur*, ( aliud est momentum, quo *Thomasius* probare conatur pœnas *naturales* non esse veras pœnas ): at *mala quæ Deus ordinavit transgressoribus Juris naturæ, occulte veniunt*. Quid inde? sentiuntur tamen, cum adfunt, & secutura prænoscentur. Quid amplius exigitur ad pœnam? An ne ut non solum malum sit *visibile*, sed etiam ut connexio mali cum peccato sit *visibilis*? Apage nugas. Sed nescio, quo loco habendum sit, quod subdit, *Sapientem magis concipere Deum, ut Doctorem Juris, quam ut Legislatorem*. Ergo ne *Thomasius* Legislatoris prærogativam adimit Deo, eumque ad Doctorum juris, seu Jurisconsultorum gradum deprimit? Quid absurdius? Et tamen id, tametsi non asseruisset exerte, satis fluebat ex eo, quod Juri naturæ revera rationem Legis abnegavit. Sed audi Lector perridiculam hujus paradoxii rationem: *Jus enim, inquit, est dictatum rationis tranquilla, nec turbata a cupiditatibus: hoc vero Doctoris est, consilio suo reddere ra-*

Ib. s. XX-XIX.

s. XL.

Tom. II,

D

sio-

*tionem tranquillam. Quid hoc ad abnegandam Deo Legislatoris rationem? Ratio tranquilla, nec turbata a cupiditatibus, seu recta ratio dicat, detegitque, quæ a Deo vel præcipiuntur, vel vetantur. Doctor docet, ac suggerit id, ad quod alicujus ratio non pertingit. At Deus jubet vel prohibet, seu leges imponit: adeoque Legislatoris ratio ei perfectissime convenit: ut non sapiens, sed insipientissimus dicendus sit, qui eum ceu talem non concipit. An ne enim Legislatoris munus imperfectionem ullam includit? Non puto quenquam hoc dicturum, cum Leges ferre ad sapientiam non minus, quam ad potestatem pertineat. Sed et si Sapiens ait Thomafius eum concipiat ut hominem imperantem, tamen magis conciperet ut patrem, quam ut Dominum. Sapiens, ajo ego, concipit Deum & ut Dominum, & ut Patrem: utrumque enim, demptis imperfectionibus, quæ in humano Patre, ac Domino reperiuntur, illi perfectissime convenit. At errat vehementissime Thomafius, dum pro explorato habet, Deum si concipiatur ut Dominus, concipi velut eum, qui legibus hominum cordi inscriptis quæreret utilitatem suam more despótico; nam mos iste eorum tantum est dominorum, qui alienæ opis indigent; vel non domini sunt simul, & patres. Nam Deus, qui nullius est indigus, & non minus est pater, quam dominus, mandatis suis bonum hominum tantummodo quarit; quod non magis ut ait Thomafius, sed unice convenit perfectioni bonitatis Divinæ: nam impossibile est, nedum minus illi convenit, ut quærat utilitatem suam more despótico,*

*At patris jussa consilia magis sunt, quam imperia; ita Thomafius; ego vero ajo: imo patris jussa sunt validissima imperia, præfertim si pater quis sit simul & dominus: quæ quidem duo raro in hominibus, & solum per accidens; at in Deo semper & necessario copulantur. Sed patris etiam, qua pater est, jussa mera esse consilia, nemo merito dixerit: nam consilium quidem quicumque sapit, dare potest; patri autem jubendi auctoritas communi omnium sensu tribuitur. Cumque pater possit item filiis mandata sua vel spernentibus, vel negligentibus pœnas imponere, & infligere; nulla est ratio, cur ejusdem mandata ceu imperia, ac leges proprie dictæ a filiis haben-*

habenda non sint. Neque quicquam obest, quod patris iussa filiorum utilitatem aut semper, aut plerumque respiciant: hoc enim parendi obligationem non tollit, sed auget. Scilicet obligationi *externæ*, quæ paterna nititur auctoritate, adjungitur & alia *interna* orta ex convenientia, seu utilitate rei præceptæ: quæ quidem obligatio in quocunque etiam bono consilio reperitur: sed hæc alteram, ut dixi, non excludit. Quare oppido aberrat Fleischerus Thomasi explanator, dum in iussis Paternis obligationem tantummodo *internam* adesse contendit: quo eum, qui consilium tantummodo dat, ( dare vero quisque potest ) patri jubenti parem absurdissime facit. Ceterum in eo etiam admodum fallitur *Thomasius*, quod ponit Imperantem quemcunque vel esse *Patrem*, vel *Dominum* proprie dictum: quandoquidem Rex, Princeps, ac Legislator quilibet inter utrumque locum tenet, & ex utroque quidpiam participat, ceu qui omnimoda jubendi auctoritate pollet, ut Dominus; & quæcunque jubet, ac leges quas condit, ad subditorum utilitatem dirigit, aut dirigere debet, velut Pater: quam ob causam Principes boni communi elogio dicuntur *Patres Patriæ*, & *Patres populorum*. Nemo tamen eorundem mandata ad *consiliorum* ordinem ablegat; ut propterea mandata Dei absurde ablegat *Thomasius*. Ex quo colligitur nullum intolerando errore eum agnovisse discrimen inter dominium despoticum, & dominium rectorium, seu inter potestatem paternam, & Legislatoriam. Omnia igitur infelicitè cedunt *Thomasi*, quæcunque adhibet, momenta, ut juri naturali veræ legis rationem adimat.

Unum tamen adhuc æque ac cetera, absurdum opponit; nempe, *Philosophus* inquit, *ignorat publicationem juris naturalis*. Profecto nescio an *Thomasius* sciret, quid sibi diceret, quum hoc scripsit; en enim quid inde sequatur: ergo *Philosophus*, seu qui sola naturali utitur ratione, *ignorat constantiam juris*, seu legis *naturalis*: ergo jus naturale naturali ratione non cognoscitur: ergo sola ratione nitendo, negari potest jus naturale: ergo, quod perinde est, non datur jus aliquod naturale: nam absque publicatione lex aut non est, aut nullius roboris est.

D 2

Quo



Quo posito, cur igitur ille librum suum inscripsit: *Fundamenta Juris natura?* si ita ajendo illud plane evertit? Et sane paulo ante Legibus naturalibus adimebat sanctionem; modo eisdem adimit publicationem: ubinam igitur leges naturales? At non sunt, inquit leges, sed consilia: pessime hoc quidem: sed quid? si ne consiliorum quidem loco a philosopho haberi possint, si eorum ignorat *publicationem*: nam non solum leges, sed etiam consilia *publicari* debent, seu manifestari: nullum enim est consilium, quod ignoratur. Si igitur Philosophus non cognoscit leges naturales velut leges ob defectum publicationis; easdem neque cognoscet ut consilia ob defectum sufficientis claritatis. Leges itaque naturales juxta *Thomasii* doctrinam, quicquid ipse verbis tenus præferat, non sunt neque leges proprie dictæ, neque consilia Dei: sed sunt consilia, quæ homo a semetipso sumit, vel sibi dat, vel ex naturali instinctu, & propensione, vel ex eo, quod ratiocinio suo, aut experientia comperit, ex actionibus, quas potest exercere, alias utiles, seu boni alicujus conciliatrices, alias noxias esse, atque perniciosas. In hoc ergo *Thomasianum* jus totum situm est; ut ex iis, quæ hucusque dicta sunt, satis patet; atque ex iis, quæ hanc in rem differit ejus explanator *Fleischberus*, patebit adhuc luculentius.

Hic enim, ut evincat, Deum concipiendum esse non ut *Regem*, aut *Dominum*, aut *Legislatorem*, sed ut *Patrem*; & omnia *præcepta moralia* esse tantummodo *monita paterna* internam, hoc est ex actionis exercendæ conditione ortam *obligationem productivam*, ita differit: *Nam si abs te quæro, cur edas, bibas, interdum calorem, alio tempore frigus optes; baud aliud tibi respondere licebit, quam naturam ipsam, & infirmitatem naturalem ad ea impellere &c. .... Non igitur expectas iussa Domini, non sollicitus de aliqua Lege præcipiente, non quaris aliorum consilia, an edere, & bibere tibi liceat, sed ipsum sequeris natura instinctum, qui te docet omnia hæc ad tui conservationem conducere, & pertinere. Ita quidem addo ego primo, si pecudum more vivas; neque altius assurgas ad eum, qui, quam tibi dedit vitam, vult, jubetque abs te conservari. Deinde ajo: si instinctus naturalis ad hoc suffi-*

Instit. Jur.  
Nat. & Gen.  
Lib. I. cap.  
V.

§. LV.

sufficit, neque ulla lege præcipiente opus est, neque monito ullo: igitur præcepta naturalia non sunt neque leges, neque *monita paterna* Dei: cur igitur idcirco vis Deum non concipiendum ut *Regem, Dominum, aut Legislatorem*, sed ut *Patrem*? cum neque ut *patrem* necesse sit quoad hoc, concipere; nam paternus iste Dei amor in eo solo consistit, quod hominem cum naturali instinctu ad ea, quæ ad *conservationem* sui *conducunt*, creavit: sed hoc ad sapientiam potius Creatoris pertinet, quam ad benevolentiam *Patris*; eodem enim modo se gerit etiam erga bruta animantia, quorum naturales instinctus si *Thomafius* appellare velit *consilia*, vel *monita Dei paterna*, per me quidem illi, qui tot alia absurda profert, liceat. Sed audiamus iterum *Fleischerum*.

*Jam considera quæso*, inquit, *omnes leges naturales, & facile deprehendes te sine illis, neque vitam conservare, neque feliciter vitam transigere posse*. In hoc quidem laudanda est Dei benignitas quod hujusmodi leges homini imposuerit: at non inde colligendum est, non alium esse earundem finem, quam *conservationem, felicitatemque hujus vitæ, qua de re nos alibi*. *Examina te*, prosequitur *Thomafius, cur neminem ledere debeas?* Si me his verbis rogaret *Fleischerus*, ego quidem responderem: quia Deus id prohibet: quia est contra rationem: quia sic invertitur rectus ordo. At is alios ex sese metiens, ita subdit: *Et statim in te ipso banc responsonem invenies; ne alii me rursus ledant, atque par pari referant*. En summam juris naturæ *Thomafiani*, ac *Fleischeriani*. En cur servanda sit justitia juxta homines istos: his scilicet servandæ justitiæ causa non est neque lex divina, neque saltem consilium Dei; sed timor alienæ vindictæ: quam certe causam æque afferat improbus quisque, *Atheus, Epicureus*. An non igitur *Thomafius* eversi juris naturæ, & instaurati *Epicureismi* merito a nobis postulatur? Hoc adhuc clarius fit ex iis, quæ ex mente ipsius subdit *Fleischerus*: *Regula honesti tibi præcipiunt ( verba ejus sunt ) ut modereris, & supprimas tuos affectus*. *Jam iterum examina causam, cur hoc tibi sit faciendum. Statim natura tibi acclamabit: diu vivere cupio; feliciter vitam transigere desidero: percepta hac acclamatio-*

Loc. cit.  
S. 38.

Loc. cit.  
S. 39.

matione, & responsione, porro ita colliges: ergo fugienda mihi est vita voluptuosa, quia morbos parit; (nonne qui ita ratiocinatur magno tenetur virtutis amore? Nonne hic, ubi absit morbi periculum, se totum voluptatibus immergat, nil minus quam Epicuri de grege porcus?) vitanda mihi est ambitio, quoniam mortem accelerat: detestanda mihi est avaritia; video enim neminem pauperiorem esse avaro, neminemque, pluribus indigere quam qui omnia cupit; (recte ita sane ad mentem non solum Thomasi, sed etiam Epicuri.) Unde vides, concludit Fleischerus, neque longam, neque felicem inveniri vitam, nisi apud eum, qui honeste vivit: eo scilicet modo, quo Epicurus clamat apud Tullium, non posse jucunde vivi, nisi sapienter, honeste, iusteque vivatur.

Lib. I. de  
Fin.

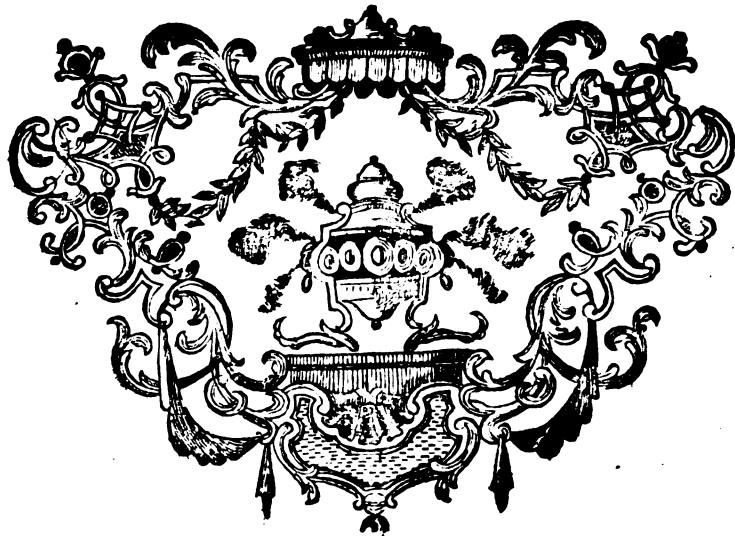
- s. LXI. Hæc igitur, addit Fleischerus, si nobiscum rite perpendamus, nos satis superque convincunt, Deum non ut Dominum, sed ut Patrem se erga nos gerere, & quidem subdo ego, ut patrem benignissimum, & doctorem indulgentissimum, qui suavissimum Epicuri jus naturæ paternis consiliis suis nobis tradit. Hæc vero scribere non erubescit Fleischerus: quin & gloriatur, quasi præstantissimum aliquod dogma proposuisset. Porro multo excellentius, multoque convenientius est, inquit, sapienti Deum sibi concipere ut Doctorem, & parentem, quam ut Legislatorem. Sed quæ sapientia hæc est nolle concipere Deum, sicuti revera est, nempe & Legislatorem, & Regem, & Dominum, & Judicem, & Remuneratorem. non minus quam Patrem? Profecto non sapientia est hæc, sed calliditas, sed improbitas, sed malitia; ut videlicet dempto legis proprie dictæ fræno, & timore impendentis pœnæ sublato, liberius affectibus suis indulgere liceat: idcirco scilicet Deum velut patrem, doctoremve indulgentissimum hi concipere amant. Sed quid? si neque ut talem, adeoque nullo modo in præceptis naturalibus ipsum considerant. Si enim homines, ut paulo ante docebat Fleischerus, tantummodo vel instinctu naturali, vel necessitate sui conservandi, vel evitandi alicujus incommodi causa, vel vitæ suaviter, feliciterque transigendæ desiderio, ad operationes naturali jure præscriptas exercendas permoventur; nihil opus est consideratione Dei, neque ut patris, neque ut doctoris; cum non solum non considera-

derato Deo, sed etiam negato, ut impie faciunt *Arbei*, eadem suppetant causæ, quibus moveantur vel ipsi *Arbei*, & *Epicurei* ad speciem quandam servandam justitiæ & honestatis. Externa justitia sufficit ad evitandam alterius vindictam: & non semper inhonestæ actiones morbos, aut alia incommoda pariunt: quandoque etiam occulta injustitia ad felicitatem conferre, & furtivæ quædam, quantumcunque inhonestæ, voluptates vitam suaviorem reddere videntur. Exitialis igitur, & summe perniciofa est hæc *Thomasi*, ejusque explanatoris doctrina: quippe quæ *gignit libertatem effrenam, magisque homines, atheos, dissolutos, atque contemptores voluntatis Divinae efficit, quam ut eos emendet, & ad veram ducat felicitatem.* s. LXXI.

Vidit hoc ipse, sibi que objicit *Fleischberus*: at quam misere respondet! *Verum quæso*, inquit, quibus hominibus datum est jus natura? Omnibus quidem, quod baud negamus; sed qui ita debent esse comparati, ut incipiant sana uti ratione. At inquit ego, datur omnibus, ut omnes sana ratione utantur, seu uti debeant: si enim datur tantum iis, qui *incipiunt sana uti ratione*: igitur non omnibus datur, ac plerique erunt omni soluti jure naturæ. *Qui enim brutorum instar vivunt* (prosequitur ille) *non desinunt desipere, si ipsis proponas, Jus natura producere obligationem internam, imo si maxime exclamas: Leges Divinas esse proprie dictas, & producere obligationem quoque externam.* Sed multo minus, regero ego, si *desipere desinent*, si iis proponas, leges divinas esse mera consilia, quibus proinde liberum sit non obtemperare: neque aliam producere obligationem præter eam, quæ ex exercendarum actionum profuit utilitate; quam idcirco negligere possunt, si velint: ut reipsa volunt permulti, contenti imaginaria ea felicitate, quam dilecta ipsis pariunt vitia. Quam major vero spes est, ut ejusmodi homines resipiscant, alii que contineant se, ne in *brutorum mores* ruant, si ipsis proponantur præcepta naturalia, ceu verissimæ, & strictissimæ *Supremi Legislatoris, Regis, ac Domini* leges, eaque gravissimam pœnam adjunctam habentes, ab inexorabili iudice violatoribus vel in hac vel in altera, aut in utraque vita infligendam. Hoc igitur est urgendum in jure naturali, si cui

ut

32 DE PRINCIPIIS JURIS NATURÆ;  
ut custodiatur ( unde cum privata , tum publica felicitas ;  
pendet ) cordi sit. Qui aliter se gerunt, & Thomafium, Fle-  
ifcherumque imitantur, certiffime de jure Naturæ, ac de to-  
ta humana Republica peffime merentur. Qua de re etiam  
alibi : fcilicet rem hanc tanti momenti effe puto, ut vix cre-  
diderim, latius pro merito inculcari unquam poffe.



DE PRINCIPIIS  
JURIS NATURÆ, ET GENTIUM  
LIBER VII.

*De primo, & universali juris naturæ principio.*

**Q**UI compertam exploratamque habet juris naturalis ex-  
tantiam ( habeat autem necesse est, quisquis intende-  
rit animum in ea, quæ capite superiori dicta sunt )  
is videtur, studium, curamque suam eo convertere debere,  
ut principium aliquod universale ( si fieri possit ) veritatem-  
que, seu legem aliquam generalem comperiat, qua officiorum  
omnium, quæ naturali jure præscribuntur, certam sibi noti-  
tiam comparare valeat. In hoc principio ( quod vulgo dici-  
tur *cognoscendi principium*, eo quod leges omnes naturales per  
illud sint cognoscendæ ) investigando, determinandoque insu-  
darunt fere omnes, qui de hoc jure hucusque scripserunt, il-  
ludque ut peculiarem, ac separatam disciplinam tradere ag-  
gressi sunt. Utrum vero ipsi propositam sibi metam attige-  
rint, ex dicendis in hoc libro constabit. Ad examen quippe  
vocabimus præcipuas de re hac, celebrioresque sententias  
( nam expendere omnes supervacaneum, & fere impossibile  
foret ) easque impugnabimus, quæ falsæ nobis videbuntur.  
Deinde vero proponemus veritatem illam, quæ ut primum,  
& universale principium ( si tamen unicum statuendum sit )  
convenientius haberi possit, ac debeat. Si *unicum*, inquam,  
juris naturæ principium sit statuendum: neque enim id credi-  
mus omnino necessarium; immo ne fortasse quidem utilius,  
sive commodius ob rationem, quam in libri hujus capite sep-  
timo producemus.

## C A P U T I.

*Sententia Valentini Alberti assertentis primum juris naturæ principium esse convenientiam cum statu integritatis, in quo conditus est homo, explodenda penitus est: sicut etiam illorum opinio, qui pro primo principio constituunt vel voluntatem divinam, vel convenientiam cum divina sanctitate.*

**O**pinio Valentini Alberti modo relata solum ea gaudet celebritate, quam ei diuturnæ ejusdem cum Pufendorffo hac de re concertationes conciliarunt: alioqui vix esset operæ pretium, hujus sententiæ hoc loco mentionem facere. Sed quomodo ille ipse opinionem suam exponat, audiamus.

Compend.  
jur. Nat.  
Orthod.  
Theol. con-  
form. Par. I.  
cap. I. §. 14.

„ Fons, inquit, ex quo a Christianis pura juris naturalis noti-  
„ tia hauriri potest, ac debet, est orthodoxa doctrina de statu  
„ integritatis. In hoc enim habuit homo imaginem Dei, in-  
„ ter cujus reliquias est jus naturæ. Nam quemadmodum  
„ ratione existentia sequitur, quod in solo homine sit jus  
„ naturæ proprie dictum, quia solus ille reliquias imaginis  
„ divinæ habet; & ratione essentia, quod jus naturæ non  
„ consistat in primis naturæ (quid enim his cum imagine  
„ divina?) sed obscure, & confuse denotetur per secunda:  
„ ita & ratione cognitionis quod hæc, si distincta esse de-  
„ beat, a notitia illarum reliquiarum dependeat . . . . Non  
„ igitur homo hoc loco alius, quam sub initium fuit, con-  
„ cipiendus est, non ut ἀνθρώπος, aut terræ filius, non ut  
„ casu in mundum projectus, aut quæ similes possent esse  
„ speculationes; sed ut integer ad imaginem Dei creatus. Id  
„ autem unice ex ea ratione fieri debet, quia homini jus  
„ naturale non aliter inest, quam prout reliquias imaginis  
„ divinæ e statu integritatis in nos tractas possidet . . . .  
„ Ex hac causa solus hic status dignus est, qui naturalis di-  
„ catur: siquidem in eo non tantum natura fuit integra, sed  
„ & ad eundem corrupta, quantum fieri potest, formari, &  
„ reformari debet. „ Hinc vero generalem hanc regulam sta-  
„ tuit: *quidquid ad statum integritatis orthodoxe expositum hodie in*

*mora-*

*moralibus ex aliqua parte recuperandum pertinet, id jure natura præceptum est; adeoque a nobis faciendum.* Ita Theologus iste Lipsiensis, cujus in hac parte doctrinam tuetur *Joachimus Zentgravius* Professor Augustanus in *disquisitione de origine, veritate, & immutabili rectitudine juris naturalis secundum disciplinam Christianorum, ad Gentilium tamen captum*, edita Augustæ an. 1678.

Commentum istud tam infirmo nititur fundamento, ut Pufendorfio, viro haud prorsus inepto, facile fuerit illud evertere. Ad plenam illius confutationem hæc paucula nobis adnotare sufficiet. ( 1 ) Juris naturalis principium naturali lumine notum sit oportet. At status integritatis, in quo conditus homo est, divina solum revelatione innotescit: immo felicissimi illius status nobis admodum pauca vel ipsa Dei revelatione comperta sunt. ( 2 ) Non omnia, quæ conveniebant statui integritatis, ea præsentis corruptionis statui congruere possunt: multa pariter in hoc statu utilia sunt, ad necessaria, quæ illi incongrua, vel inutilia fuissent. ( 3 ) Per illud principium explicari neutiquam possunt jura belli, civitatum, commerciorum, & id generis alia, quibus fortasse locus in eo statu nullus fuisset. ( 4 ) ineptum est hoc principium ad eos qui Scripturarum revelationem non agnoscunt, de naturalibus officiis persuadendos. ( 5 ) Ex Scriptura vix quicquam aliud novimus de illo statu, nisi hominem a Deo factum esse *rectum*. Tantum igitur abest, ut ex eo statu actionum nostrarum rectitudinem definire possimus, ut ni prius habeamus ideam, ac noverimus principium ipsius rectitudinis, ne quidem status illius felicitatem, qualisque fuerit, cognoscere utcumque possimus. ( 6 ) Status *integritatis* fuit status *supernaturalis*, seu supernaturalibus dotibus ornatus ( tametsi *Albertius* perperam velit eum esse *naturalem* ) quomodo igitur esse potest naturalis status, naturaliumque officiorum norma?

Principium alterum, nempe *voluntatem Divinam*, idcirco arbitror tanquam primum juris naturæ principium minus recte constitui, quod lumen nullum ad peculiaris officia dignoscenda subministrat. Quanquam enim ambigere nemo potest, divinæ parendum esse voluntati; tamen inquirendum remanet, quid divina voluntas a nobis velit; adeoque aliquod profes-



rendum principium, quod eam nobis valeat compertam facere. Sed & illud principio isti adversatur, quod non est juris naturalis ita proprium, ut non etiam juri positivo æque conveniat: utrumque enim est divina voluntate constitutum; illud quidem necessaria; hoc autem libera: infra etiam a nobis docebitur jus naturale non penitus interire, tametsi Dei existentia, aut ignoretur stupidissime, aut impiissime abnegetur. Profecto, hoc posito, voluntas divina naturalium officiorum norma unica esse non potest. Aliud igitur, & magis clarum, & magis proprium, magisque generale investigari oportet juris naturalis principium.

Hoc profecto esse non potest id quod tertio loco in posita propositione commemoramus, nempe *convenientia cum Sanctitate Divina*; cum quia hoc principium iisdem ac præcedens, vitiis laborat; tum quia quum Deus sit plane alterius; ac immensum superioris naturæ, ejus Sanctitas non potest esse norma actionum ad humanam naturam pertinentium: quælibet enim natura, ut peculiaris sua principia, ita, & propriam normam habet. Et sane non pauca hominibus incumbunt officia, quæ non videtur Sanctitas Divina exemplar ullum suppeditare posse; ut sunt gratitudo, reverentia erga superiores, restitutio crediti, redditio debiti &c. quorum materia, vel occasio in præcellentissimam, summeque perfectam naturam cadere non potest. Sed de his ne plura.

## C A P U T II.

*Hobbesius absurde statuit, sui ipsius conservationem ut primum, integrumque juris natura principium; & pro prima, & fundamentali natura lege, quærendam esse pacem, ubi haberi potest; ubi vero non potest, auxilia belli.*

**Q**uanquam Hobbesius de primo, generalique juris naturæ principio quæstionem peculiarem nullibi instituat, nec un-

(a) Hinc est quod alii aliam ei hac de re sententiam adscribunt. Nonnulli enim putant ejus principium esse potentiam; alii conservationem sui ipsius, ut nos;

unquam fortasse fuerit de eo constituendo sollicitus (\*) nihilominus ex definitione ab ipso tradita *juris seu legis naturalis* satis superque colligitur, *conservationem sui* ab illo habitam primi principii loco fuisse. Ait enim: *est igitur lex naturalis, ut eam definiam, dictamen recte rationis circa ea, quae agenda, vel omittenda sunt ad vitam, membrorumque conservationem, quantum fieri potest, diuturnam.* Porro si hæc legis naturalis idea rata habeatur, liquido constat, *conservationem sui* esse primum, integrumque *juris naturalis principium*, ex quo proinde peculiariter quævis officia naturæ sint derivanda; ita ut ea solum ratione præscriptum aliquid intelligatur lege naturæ, quatenus propriæ conservationi vel prodesse concipitur, vel obesse. Quocirca in dubium vocari non potest, Auctorem istum pro primo integroque principio habuisse *conservationem sui ipsius*; adeoque & propriam utilitatem: utile enim propriissime dicitur quidquid ad propriam confert *conservationem*. Et hanc re ipsa fuisse mentem Hobbesii confirmat tum axioma illud, quo statuit: *quidquid conservandi sui causa fit, jure fit*; tum ea naturæ lex, quam *primam, & fundamentalem* appellat, videlicet, *pacem esse querendam, ubi haberi potest; ubi vero non potest, querenda auxilia belli*: nam & pax si haberi possit, sui ipsius conservationi utilis est; si haberi non possit, bellum est ad *conservationem sui* necessarium: & si omnia, quæ conservandi sui causa fiunt, jure fiunt; ejusmodi conservatio non potest non esse unica norma, & primum integrumque *juris naturalis principium*, ac veluti fundamentum. Jam vero commentum istud absurdissimum esse, & jus naturæ fere totum evertere, paucis ita demonstro.

Primo. Si sui ipsius conservatio sit primum integrumque *juris naturæ principium*, immo si ipsum naturæ jus nihil aliud sit, quam rationis dictamen circa ea, quæ agenda sunt, vel omittenda propriæ conservationis gratia, quemadmodum sentit Hobbesius; nullum Deo, vel aliis hominibus per se debemus officium: & ita jus naturale duabus præcipuis mutilatur

nos; alii *bellum omnium in omnes*, de quo nos supra; alii demum illud *Servatoris, quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris, &c.*

De Cive  
Cap. I. §. 1.

Cap. cit.  
§. 2.

latur partibus: quo quid absurdius, universoque generi humano perniciosius esse potest?

Secundo. Si ad nostram conservationem referenda sunt omnia (quod luculenter consequitur ex prædicta idea, prædictoque principio Juris naturæ): Igitur non alia nobis habenda est ratio de ceteris hominibus, quin & de ipsomet Deo, nisi quatenus sunt conservationi nostræ utiles & necessarii: quorum alterum est iniquum; alterum impium. Impium quidem istud; quia Deum, qui sicut est primum principium, ita & ultimus finis; ordinat ad creaturam, ut medium ad finem: iniquum vero illud, quia est contra naturam, qua omnes homines sunt æquales.

Tertio. Si conservatio est unicum juris naturalis principium, legesque omnes naturales ad vitæ membrorumque conservationem unice ordinatæ sunt: ergo nunquam nobis licitum erit pro amicis, pro parentibus, pro principibus, pro patria subire vitæ discrimen: quod dictum est absurdissimum, & ab omnium sensu prorsus abhorret. Omnes quippe plurimum admirantur, efferuntque summis laudibus eos, qui ob dictarum causarum aliquam, vel insignis alterius virtutis gratia, salutem, vitamque ipsam contempsere.

Quarto. Si jus naturæ nos unice conservationi nostræ addicit, nulla erit actio tam turpis, tam iniqua, tam criminosa, quæ non possit hac ratione honestari; nam facile vitæ propriæ, sine utcunque, saltem congruo in statu conservandæ necessaria existimabitur. Hac de causa homo voluptuosus impura oblectamenta & adulteria; avarus vel prodigus aliorum opes; Princeps ambitiosus alienas provincias propriæ conservationi necessaria judicabit; quod sine illis vita ducenda videatur uni quidem amara, alteri misera, tertio obscura & ingloria: siquidem hujuscemodi vitam æstimare hi homines solent morti parem, quin & illa deteriore: atque in sui defensionem sacro illo textu abutuntur: *Melior est mors, quam vita amara*. Verum hujusmodi est hoc *Hobbesianum* principium, ut eos etiam, qui moderatiore sunt ingenio, in horrenda possit crimina præcipites agere: ex eo enim haud ægre colligent, non tantum Imperanti, qui in subditorum conserva-

<sup>Eccl.</sup>  
XXX. 17.

tio-

tionem, ut par est, non incumbit, minime obtemperandum; sed concitari etiam in eum a se cives, quin ipsum interfici posse, si vitæ suæ periculum aliquod ejusdem aut socordia, aut pravitate immineat. Scilicet ita quispiam amantissimus vitæ suæ ratiocinari posset: Imperantes in id constituuntur, ut subditorum suorum curam gerant; nec alia ratione privati homines quod cuique per naturam competit, seipsum conservandi jus in Principem transtulerunt, nisi quia se hac ratione melius conservationi propriæ prospecturos existimarunt: alias propriæ conservationi renuntiare nemo potest, quum illa primum, integrumque juris naturalis principium constituat, seu omnium primo a naturali lege præscribatur. Pereat ergo Princeps ille, cujus conservatio cum mei conservatione conciliari non potest: quum enim a pactis ille recesserit, ad me protinus jus rediit conservandi meipsum. En quo demum perducit *Hobbesianum* juris naturæ principium, seu legum naturalium idea, quam Auctor sibi iste confinxit. Et quidem haud levi admiratione capior, dum considero, *Hobbesium*, qui, ut in tuto poneret Principum Majestatem, tot figmenta proculdit, & paradoxa; hujusmodi exinde statuisse juris naturæ principium, quo posito nedum solum quodcumque vacillat; sed & ipsa Principum vita, si illud ratum habeatur, in manifestum discrimen adducitur.

Iis, quæ contra *Hobbesianum* principium hucusque delibavimus, satis quoque lex illa refellitur, quæ *prima & fundamentalis* ab ipso vocatur. Pauca tamen addo. Primo, lex illa nec *prima* dici potest, nec *fundamentalis*: non quidem *prima*; quia ante illam est sese conservandi lex (inde enim vel pax querenda, vel *belli auxilia* paranda:) & ante hanc se ipsum amandi lex est: inde nanque oritur desiderium ac debitum sui conservandi. At neque *fundamentalis*, saltem ratione ad jus naturæ universum habita; siquidem ex ea deduci nequeunt, quæ nobis incumbunt erga Deum, & erga nos officia: at ne quidem colligi actiones omnes possunt, quæ circa proximum versantur; sed illæ duntaxat, quæ ad conservationem nostram ordinantur, nempe quæ pacem, si adsit, non turbent; & subblata pace, quæ *belli auxilia* non impediunt. Sed illud imprimis

mis ac præ ceteris hujus rei absurditatem magis ob oculos ponit; ostenditque, quam inconsulto, insipienterque ea propositio velut prima ac fundamentalis naturæ lex obtrudatur, quod ex ea ita absolute prolata non minus pravæ actiones quam bonæ deduci valent: etenim & pax cum iniquis non nisi pravis actionibus plerumque obtinetur, servaturque; & injustissimæ actiones, cujusmodi sunt furta, rapinæ, violentiæ, innocentum oppressiones nonnunquam promovent *belli auxilia*. Quid quod quæ in ea apponitur propositione, conditio, *ubi pax haberi potest, aut non potest*, occasionem præbet invadendi alium eo prætextu, quod pax haberi non possit cum illo? Et reipsa quidem quis habere pacem non poterit; at sui ipsius non alterius culpa: quod videlicet proprio minime contentus jure, invadit alienum. Primo itaque præscribendæ sunt servandæ pacis leges; & non protinus conclamandum, *ubi pax haberi non possit, paranda esse belli auxilia*. Sed & in parandis belli auxiliis quot, & quæ leges servandæ non sunt, ut ipsum juste geratur? Ex quibus omnibus liquet, quam diminuta & deficiens sit istæc *Hobbessiana* fundamentalis lex: quæ ceteroqui nihil proponit præter id, quod cuilibet, quantumvis rudi, notum sit.

## C A P U T III.

*Pufendorfius inutiliter fatigatur in statuenda pro primo juris natura principio Socialitate, seu hac propositione: cuilibet homini colenda, & servanda est societas.*

**T**Ametsi ex veteribus plures, & aliqui etiam Scholasticorum, ut primum juris naturalis principium statuisse videantur *societatis custodiam*, eorumque sententiam probaverit *Grotius*; nihilominus *Pufendorfius* data opera id evincere, & propugnare primus omnium aggressus est: in ejusque sententiam manibus, pedibusque, ut dici solet, concessere tum ipsius *Pufendorfi*, tum *Grotii* asseclæ, apologetæ, & plerique interpretes. Et quidem quoad *Pufendorfi* attinet, hæc sententia ita illius infederat animo, ut pro uno eodemque *leges socie-*  
*cieta-*

*cietatis, ac leges naturales haberet. Hinc lib. I. de Offic. Homi-*  
*nis, & Civis, postquam necessitatem societatis evincere variis*  
*rationibus annisus esset, subdit: hujus ergo societatis leges, quæ*  
*docent, quomodo quis sese gerere debeat, ut commodum membrum*  
*societatis subsistat, vocantur leges naturales. Et paulo post, præ-*  
*dictam propositionem appellat fundamentalem legem naturalem:*  
 Verum enim vero a veritate penitus recessisse, atque in ea  
 confirmanda opinione perdidisse oleum, & operam, cum  
 alia plura, quæ adferri possent, tum hæc præsertim argumen-  
 ta demonstrant.

Primo. Hoc principium proculdubio adæquatum non est.  
 Cum enim officia, quibus homines ex naturali lege ob-  
 stringuntur, dividantur in partes tres, quarum prima tradit,  
 quomodo iuxta recte rationis dictamen unusquisque se gerere debeat  
 adversus Deum; altera, quomodo erga seipsum; tertia quomodo ad-  
 versus alios homines, ut & ipse Pufendorfius agnoscit; nonnisi  
 tertii generis officia ex socialitatis legibus colligi possunt, ut  
 fatis compertum est.

At ille reponit, „ sola quidem præcepta legis naturalis, quæ  
 „ ad alios homines spectant, ex socialitate directe derivari;  
 „ attamen etiam indirecte officia hominis erga Deum tanquam  
 „ Creatorem inde deduci posse, quatenus ultimum funda-  
 „ mentum officii erga alios homines a religione, & metu  
 „ Numinis accedit: sicut socialis quoque non esset homo,  
 „ nisi religione foret imbutus.... Officia autem hominis er-  
 „ ga seipsum ex religione, & socialitate conjunctim proma-  
 „ nare: ideo enim quædam non pro absoluto suo lubitu ho-  
 „ mo circa seipsum disponere potest, partim ut cultor ido-  
 „ neus divini Numinis; partim ut commodum, & utile  
 „ membrum societatis humane esse queat.“

Sed hic in primis miramur, Auctorem istum, qui adeo  
 despicit Scholasticos omnes, & tam elate in eorum subtili-  
 tates invehitur, modo ad easdem confugere. Nam quo alio  
 pacto ad hæc responderet Scholasticus quisque gregarius, nisi  
 pariter distinguendo, directe, & indirecte? Sed ne in Pufen-  
 dorffio condemnem, quod aliis, si res postularet, facile igno-

scerem, hanc, si placet, distinctionem, tanto Philosopho deferente, admittamus. Ergone præclare se habebit illud juris naturalis principium, ex quo duæ officiorum naturalium partes exque præstantissimæ, magisque necessariæ nonnisi *indirecte* colligi possint, ac deduci? Deinde: quæ tum ad Deum, tum ad nos referantur officia, præter *indirectum*, aliud etiam, semoto quocunque socialitatis respectu, *directum* habent, immediatumque fundamentum; ut optime animadvertit *Barbeyracus* in nota ad hunc locum. Etenim homo vel si in orbe esset solus, aut in deserta aliqua insula; nihilo secius, & Deum colere, & seipsum conservare, & facultates suas, quantum fieri potest, perficere omnino deberet. Falsissimum est præterea quod post recitata verba immediate subdit *Pufendorfius*, videlicet: *sola ratio in Religione progredi ulterius nescit, quam quousque illa inseruit promovenda tranquillitati, & socialitati hujus vite: nam prout Religio salutem animarum procurat, ea peculiari revelatione divina provenit.* Ita scilicet *Pufendorfius* Religionem naturalem socialitati unice alligat, eique subordinat; quod est plane absurdum. Enimvero naturalis ratio unicuique dicat, Deum vel ea tantummodo ratione colendum esse ab homine, quod ipsum condiderit, multisque eximiis facultatibus, atque innumeris beneficiis cumulaverit: dicat quoque eadem naturalis ratio, Religionem naturalem felicitatem aliquam parere posse atque debere, ut superius probatum est. Quæ sane res, seclusa etiam qualicunque societatis ratione, summo pere nos impellere deberet ad Deum, ut melius novimus, colendum. Ceterum horum atque similium objectorum difficultate ac pondere *Pufendorfius* pressus, seseque ad incitas reductum jam sentiens, cum tamen ingenita ipsi cupido *semel dicta præfracte tuendi* (quam in eo agnovit vel ejus laudator *Masceovius*) manus dare ipsi haud permetteret, ad aliam responsionem confugiens, ferme indignabundus ait: „ quicumque  
 „ que librum meum de *Jure Natura & Gentium* non solo ca-  
 „ lumniansi animo inspexit, facile apprehendit, mihi præci-  
 „ pue propositum esse, officia hominum erga se invicem tra-  
 „ dere, & quid juris inter homines exerceatur: cui fini nul-  
 „ lum

Specim.  
 Controv.C.  
 V. S. 25.

„ lum commodius principium adsumi quam socialitatem pos-  
 „ se, in aprico est. Et eam ob rationem caput de Religione  
 „ naturali nuspiam est. “

At ego quidem neque *solo*, nec ullo prorsus calumniandi animo *Pufendorfi librum inspexi*, perpendique, & nihilominus in ea eram persuasione atque sententia, ei propositum fuisse universa *officia hominum tradere*. Quod si vero animum ejus accurate non sum assecutus, ipse in causa est, qui tam magnifica, & illimitata inscriptione *de Jure Naturæ & Gentium* opus ornavit suum: quis enim merito conjectare potuisset, sub pleno integroque Juris Naturæ & Gentium titulo animum latere, tertiam tantummodo tradendi officiorum naturalium partem? Estne res ingenuo Philosopho digna plus polliceri, quam sit animus re ipsa præstandi? Eccur vero in tractatus epigraphæ, aut in ipsa præfatione, aut ubi magis libuisset, limitatum hocce propositum non aperuit, non indicavit? Cur semper absque limitatione loquitur, etiam quum legum naturalium indolem, earumque principium explicare aggreditur? Sibi ergo omnino imputet, nec in aliorum *calumniandi animum* Lib. I. Cap. V. conferat, si ipsum de tali tantaque omissione, deque immunito ac deficientissimo Juris Naturalis principio ab eo tradito reprehendatur. Quid quod ne quidem hoc loco inficiari absolute audeat, universa Juris naturalis officia tradenda se suscepisse? quum enim asserat sibi *PRÆCIPUE propositum* fuisse, officia *hominum erga se invicem tradere*, an non indicat, cetera quoque officia, se suscepisse aliquo modo tradenda? Cur ergo *caput de Religione nuspiam est*? Et quod magis ad præsens attinet, cur principium non proposuit, unde ea etiam derivari possent, quæ *minus præcipue* tradenda forent? Caput quidem de Religione inseruit in parvo opere *de officiis*: at ne videretur errorem agnovisse suum, ait, se ex *Theologia naturali*, seu philosophia prima *mutuo sumfisse*, & in eum *libellum transfussisse*: quo sese in magis implexas conjecit tricas. Nam si revera ad jus naturale ea officia minime spectant; cur simul varias disciplinas miscet? si vero spectant; cur ait, sese ex aliis disciplinis *mutuo sumfisse*? At *Pufendorfius* ne errorem fateatur suum omnia potius effugia adhibebit atque percur-



ret, ut, *directe, indirecte, precipue, minus precipue, proprie, improprie*; atque etiam purum, putumque *calumniandi animum* suis reprehensoribus affinget, prætexens scilicet, se nonnisi aperta calumnia reprehendi posse: sed hic nullum ei patet tessugium. Nam vel propositum ei fuit, integrum naturale jus, seu omnia naturalia officia in suo opere exhibere; & tunc principium profusum deficiens designare convincitur: vel voluit duntaxat officia tradere hominum inter se; & tunc hoc ipsum summopere improbandum est, quod jus naturæ duabus partibus mutilarit (a). Sed hac de re plura inferius. Interim dicta hæc sint, non quidem illius gratia, qui proficere hisce monitis non potest; sed propter illos, qui suis eum laudibus atque in cælum efferunt, & tantum non adorant. Ad alia nunc momenta contra *Pufendorfianum* istud principium proponenda accedamus.

Secundo. Hoc principium non est *primum*. Nititur enim principio alio, nempe amore sui ipsius, quo impellente, quæ ad nostri conservationem, perfectionemque necessaria sunt, quærere debemus, amare, atque implere. Si enim nulla lege ad nosmetipsos amandos adstringeremur, nec fieri certe posset, ut lex esset societatis servandæ ulla; quum ea tantum ratione, *Pufendorfio* ipso docente, servanda sit societas, quod ad conservationem & perfectionem nostram necessaria videatur: ita enim societatem jure naturali esse præceptam ipse probat; atque diserte ait, hominem a Deo obligatum esse ad legem naturalem, seu *socialitatem* servandam, quod est medium expresse a Deo suæ naturæ incolumitati, atque conservationi procurandæ constitutum: qui enim obligat ad finem, censetur obligasse quoque ad media usurpanda fini eidem necessaria. Igitur, subdo ego, ante præceptum *socialitatis* præintelligitur a Deo impositum se servandi præceptum; & ante istud, præ-

(a) Ex hoc liquet, quam irrito labore eum hac in re purgandum suscepit *Barbeyracus* in triplici ipsius declaratione, quam habet L. I. Cap. III. §. 19., *Specim. Contror.* Cap. V. §. 25. & in *Spicileg. Contror.* Cap. I. §. 4. Nec est vero quod di-

cat *Barbeyracus*, in potestate cujusvis esse, tractatui, quem aggreditur, quos velit, limites assignare. Nam tametsi cuiuslibet integrum sit, vel integram disciplinam, vel ejus aliquam duntaxat partem sibi tradendam assumere; nemini tamen

præceptum amandi se : igitur societatis custodia non est primum juris Naturalis principium.

Tertio. Sed neque est principium omni ex parte verum : neque enim locum habet , nisi inita , & subsistente societate. At nullum adest præceptum in societate inita permanendi , ut patet ; quum cuilibet per se liceat , modo congrua subsit causa , sese ab aliorum hominum consortio segregare ; velut pietatis quidem causa innumeri præstitere primitivæ Ecclesiæ *Anacoreta* ( quod superstitioni cum *Thomasio* adscribere , temerarium , & impium est ) & plures quoque ex vetustis Philosophis , ut Philosophiæ commodius vacarent. Quid quod talis erat Adam , antequam ei sociâ adjungeretur *Eva* ? Anne vero hujusmodi homines a naturali lege essent soluti : nullumque eis vel erga Deum , vel erga seipsos officium incumberet , quod eo in statu socialitatem colere & servare nequirent ? Quid demum si unum dumtaxat hominem condere Deo placuisset ? Anne propterea *exlex* fuisset penitus , eo quod illi imponi minime potuisset colendæ societatis præceptum ?

Quarto. Dum ait præterea *Pufendorfius* , *fundamentalem naturæ legem esse , colendam & servandam societatem* , aut loquitur de societate conjugali ; atque familiæ ; vel de societate *civili*. Errat porro , de quacunque societate loquatur. Nam in societatem *civilem* libere homines coivere , eamque absolute dissolvere possent , si vellent ; quod certe facere nequirent , si societatis cultus atque custodia lex esset fundamentalis naturæ. Colendæ vero societatis conjugalis & familiaris debitum a præcepto non distinguitur propagationis & educationis proles : quod quidem præceptum totum humanum genus in communi , non singulos homines peculiariter afficit : at illud esse primum totius legis naturalis principium , nemo sanæ mentis dixerit.

Quinto. Si societatis custodia & cultus est prima lex fundamentalis naturæ : igitur homo in statu naturali , seu ante  
ini-

tamen licet , unam vel alteram partem pro disciplina integra venditare ; nec parti uni titulum totius imponere ac præferre. Vel igitur mutanda erat inscriptio

operis *Pufendorfiani* , vel supplenda quæ defunt ; vel fatendum , illud esse opus imperfectissimum.

initas societates fuisset plane *exlex*; ut vult quidem *Hobbesius*; sed *Pufendorfius*, ceterique omnes negant.

Pag. XII.

Sexto. Præcepta amandi & non lædendi proximi ante qualemcunque societatem esse concipiuntur. Si enim homines vel tanquam fungi e terra orti concipiuntur, sese invicem tamen lædere prohiberentur, & ob naturæ similitudinem sese mutuo amare deberent. Hinc falsum omnino est quod ait *Masovius* in præfatione ad opus majus *Pufendorfi*: *præceptum Christi, quo proximum diligere jubemur sicut nosmetipsos, in sanctissimam resolvi societatis legem.*

Septimo. Malum est alterum lædere, non præcise quia id societatis tranquillitatem perturbat, sed quia per hoc violatur jus, quod habet quælibet privata persona ad sui conservationem; & quia ob æqualitatem naturæ unus homo nullum in alterum naturaliter dominium habet; sed subsunt omnes immediato dominio, & protectioni Dei Creatoris: qua ratione videri posset, ne licitum quidem homini fore, brutis animantibus vitam eripere, nisi ipse hanc dedisset homini potestatem.

Octavo. Societates humanæ subsistere valent per pacta legesque humanas: capropter ut summum societatis custodia potest esse principium ac regula juris humani positivi.

Nono. Si societas juris naturæ principium foret, sequeretur, societatis conservationem esse primum, intimumque finem ejusdem juris; adeoque normam juris esse *utilitatem*. Et quidem solius utilitatis, seu mutui juvaminis gratia societates initas esse, communissima sententia est. Hinc *Socialistæ* in utilitatis principium incidunt, quod in *Hobbeso* & *Spinoza* damnavimus, & iterum improbaturi sumus, dum de fundamento juris naturæ sermo erit.

Ex his luculenter consequitur, hoc esse potius *Politicismi*, quam *Juris Naturalis* principium; utpote quod ad externam, temporalemque Reipublicæ felicitatem promovendam est unice accommodatum; ut idcirco qui illud tanquam unicum totius *Juris Naturalis* principium, aut fundamentum summo ardore, omnique conatu propugnant, ferme in suspensionem veniant, non aliam ipsi præter hanc, cordi esse felicitatem. In hoc  
fal-

saltem vel maxime peccare videntur, quod hoc eorum dogmate occasio sunt incautæ juventati, ut ad hujus vitæ felicitatem unice spectandam, habendamque præ oculis assuescant: quam rem non inter leviora Reipublicæ, humanique generis detrimenta referendam censemus. Ceterum prædicta lex ne quidem pro ipsa hominum societate, satis idoneis verbis a *Pufendorfo* exprimitur: siquidem nimis generali constat formula, neque est ad captum cujuslibet accommodata: nullam enim actionem præscribit, aut vetat, qua societas custodiri possit, ac debeat. Si ergo *Pufendorfo* propositum unice fuisset, societati, seu hominum inter se commercium habentium paci ac tranquillitati, uno verbo, felicitati prospicere; multo satius ei fuisset, cum communi Sapientum, ac fere etiam vulgi consensu has leges stabilire: *neminem lædite: suum cuique tribuissio*: nam ex his simplicibus præceptis facile quisque colligeret, qua ratione sibi humana societas colenda sit, atque custodienda.

## C A P U T IV.

*Juris naturalis principium a Thomasio propositum, videlicet esse faciendæ, quæ vitam humanam reddunt & maxime diuturnam, & felicissimam; vitanda pariter, quæ vitam reddunt infelicem, & mortem accelerant, rejiciendum omnino est.*

**C**hristianus Thomasius in *Jurisprudentiæ divini institutionibus* *Pufendorfianum socialitatis principium non male, si ipsi fides habenda, defendit. At in fundamentis juris nat., & gent., ubi opinandi singularitatem affectasse videtur, repudiato Pufendorfii principio, tanquam universale actionum omnium, primumque juris naturæ, & gentium principium constituit illud, quod modo in propositione nostra retulimus. Porro si hoc principium præcise, ut a Thomasio proponitur, accipiat, nemo non videt, absurdissimum esse; nosque superius ostendimus, illud vix in aliquo ab Epicureismo differre. Et tamen hoc sibi Thomasius ceu scopum finemque præfigit, ubi docet, naturæ principium ita proponi debere, ut sit etiam*

Lib.I. Cap.  
VI.

etiam ad captum, & palatum Stultorum; eorum scilicet, juxta Thomasi phrasim, qui ambitioni, luxurie, & avaritia student, ut per illud suaviter corrigi, & paulatim perducatur ad sapientiam possint. At mihi contra videtur, maximum subesse periculum, ne, proposito juris naturæ principio insanis eorum passionibus consentaneo, illud quidem excipiant ulnis, ut dici solet, expansis; sed tamen interim tenacius hæreant, & altius defigantur in ipso stultitiæ statu; tantoque obstinatius medicinam respuant, quanto minus proprio desiderio, & præconceptæ opinioni vel ipsa Thomasi principii propositione firmatæ respondere deprehenderint. Sed jam videamus, quo pacto Thomasi suum illud principium explicet, & utrum ita illud attemperet, ut minus habeat absurditatis, quam habere prima fronte videtur.

1b. §. VIII.

§. IX.

In primis ille fatetur, principium hoc fore *jane obscurum*, si non palpabiliter explicetur, cum stulti babeant varios, & pugnantes, immo erroneos conceptus de felicitate ac infelicitate, jucunditate, & dolore &c. Explicationem ergo suam sic orditur. *Vita felicissima est, quæ simul maximam laudem meretur, & suavissime transigitur, & omnium rerum sufficientia prædita est.* Deinde, *est hæc vita*, inquit, *ad palatum omnium hominum, ambiciosorum ob laudem, luxuriosorum ob suavitatem, avarorum ob sufficientiam.* Pape! quibus hominibus principium suum probari desiderat sublimis iste philosophus? *Et tamen*, subdit, *nihil præjudicat veritati; nam quis neget, virtutem esse maxime laudabilem, suavissimam, & sibi sufficientem?* Utrique, ajo ego; sed sapiens non erit ille, qui actionibus suis & laudem & suavitatem quærat, & qui de carentia rerum esse contentus nesciat. Cur ergo Thomasi laudem, & suavitatem tanquam juris naturæ principium proponit; quum, si ipsum audierint, citius sapientes evadent stulti, quam stulti sapientes fiant? Omnes enim suavitatem quærent in eo, quod magis sapiat palato suo: sicque pergunt voluptuosi voluptatem sectari, laudem ambitiosi ec. *Sed mox tamen* (ait novus hic magister) *sapiens stultos in viam rediget, ostendendo, quod hæc tria nonnisi in vita quietâ conjuncta sint: & quod iniquis stultorum omnis generis privet eos vera jucunditate, laude, & sufficientia.* Tum vero per plures ambages ostendere nititur,

§. XXXI.

titur, solam virtutem esse, quæ parit felicitatem illam, quam primo sectandam proposuit velut juris naturæ principium. Illud tamen in tria *bonestæ*, *decori*, & *iusti* principia resolvit, quæ his verbis exponit: *Primum principium bonestæ: quod vis, ut alii tibi faciant, tute tibi facies. Decoræ: quod vis, ut alii tibi faciant, tu ipsis facies. Iusti: quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris.* Ita ergo se habet *Thomasianum* principium, ut ab ipso explicatur. At ita etiam explicatum *Thomasianum* Juris naturæ principium non satis ab *Epicureismo* recedere ex iis liquet, quæ diximus citato loco: atque hæc prima esto, atque potissima illius refutatio. Alteram sic propono.

Primum juris naturæ principium sit oportet *per se* clarum atque perspicuum, ut peculiaria ex eo hominum officia deduci queant, iisque deducendis veluti facem præferat: præterea debet esse *adaquatum*, ut omnia exinde juris ejusdem officia valeant derivari. At vero hujusmodi non est *Thomasianum* principium: primo, quia ipse fatetur, *illud esse sane obscurum, si non palpabiliter explicetur*; quam quidem *palpabilem* (adeoque satis certe crassam, ut *palpari* possit) explicationem exhibet ipse longo decem, aut duodecim paragraphorum circuitu. Secundo, quia ex se lumen suppeditat nullum ad discernenda peculiaria officia; neque illius cum debitis officiis connexio apparet. Tertio, quia hujusmodi est, ut ex eo mali homines æque ac boni actiones qualescunque deducere valeant & elicere: quisque enim felicitatem actionibus quærit suis. Immo quarto, eo temel ut regula posito, arcentur, deterrenturque homines a præcipuis naturæ officiis, summeque Reipublicæ necessariis, quum pleraque summum laborem conjunctum habeant; & aliqua exerceri non possint absque vitæ discrimine. Anne enim quis unquam, dum id Patriæ necessitas postulat, strenue dimicando, vitam suam, periculo ac certæ morti objiciat, qui apud semet statuerit, sibi cuncta, aut ea sola præstanda, quæ vitam suam faciunt *maxime diuturnam, & felicissimam*; eaque idcirco vitanda, *quæ mortem accelerant*? Alia præterea hujusce principii vitia, quæ illi cum socialitatis principio communia sunt; spectare nempe illud præsentem tantummodo vitam, & actus duntaxat externos, nulloque

modo Deum, nisi quatenus ad hujus vitæ felicitatem nobis procurandam, ut ita dicam, conducere potest & inservire: quæ summa profecto recti ordinis inversio est. Hoc unum addo, principium hoc supervacaneè omnino proponi, quum tantum exprimat naturalem hominis propensionem ad felicitatem capessendam (quam omnes naturaliter sentiunt, noruntque,) & nihil includat, quod ad ipsius affectionem conferat vel conducat. Subduntur quidem a *Thomaso* aliquæ explicationes, quæ illud nonnihil purgant: at eæ ad principii commendationem satis esse non possunt: quum eidem deliria sua *Epicureus* quisque superstruere possit, ut vidimus.

## C A P U T V.

*Absurde statuitur a Wolfio, velut adequatum Juris Naturalis principium, hæc propositio: Committendæ sunt actiones, quæ ad perfectionem hominis, atque status ejusdem tendunt: & eæ omittendæ, quæ ad imperfectionem ipsius, & status ejusdem tendunt. Ex hoc principio frustra conatur ille deducere, demonstrareque debitum naturale amandi, colendique Deum, & proximum diligendi.*

§. 43. **H**OC principium, quod exhibet *Wolfius* in *Instit. Juris Nat.*, & *Gent.* universale esse contendit, quia nimirum, ex eo continuo ratiocinationis filo deducuntur omnia, quæ juris natura sunt. Hoc idem principium, sed brevius efferunt ii, qui *Wolfii* systema, methodumque sequuntur; quos inter *Joachimus Georgius Davies* aliud sic exprimit: fac ea, quæ te perfectiorem reddunt; & omitte ea, quæ te imperfectiorem reddunt. Deinde addit, hæc propositionem facile in duas alias deduci; quarum altera affirmans, altera negans. Prior est: fac ea, quæ te perficiunt; quæ est fundamentum præceptorum naturalium. Posterior: omitte ea, quæ te imperficiunt; quæ est fundamentum legum naturalium prohibitiivarum. Denique subdit, propositiones illas perinde significare, ac significant istæ, quæ vulgo veruntur: fac ea, quæ bona sunt; omitte ea, quæ mala sunt. Ita *Davies*.

Jam verò principium illud a *Wolfio*, *Affectis*que propositum

ea

*Instit. Juris  
universal.  
§. 143.*

*§. 144.  
in corol.*

ea primum de causa improbandum censeo, & penitus rejectendum, quod cum absurdissimo *Hobbesii*, & *Spinosæ* principio solam utilitatem respiciente, plane consentit. Cujus rei vel illud esse argumento satis potest, quod & ipse *Spinosæ* eodem perfectionis vocabulo utatur ad designandum idem principium; quo tamen vocabulo solam utilitatem intelligit: ut satis constat ex iis, quæ scribit *Ethices* parte quarta: *Cum ratio nihil contra naturam postulet, postulat ergo ipsa, ut unusquisque se ipsum amet, summum UTILE, quod revera utile est, quærat, & id omne, quod hominem ad majorem PERFECTIÖNEM revera ducit, appetat.* Nonne hæc similia sunt iis, quæ docet *Wolfius*, dum ait: *quæ ad perfectionem hominis, ac status ejusdem tendunt?* Quare dubitari vix potest, *Wolfium* ex impurissimo fonte ipsius *Spinosæ* suum hausisse principium, & sub honestiori perfectionis vocabulo solam intellexisse utilitatem. Eo vel magis, quod sicut *Wolfius* summum hominis bonum constituit in non impedito progressu ad majores semper perfectiones, ita & notissimus *Spinosæ* sectator *Lehnofius* moralitatem actionum, ipsamque hominis felicitatem reponit in transitu a minore perfectione ad majorem, hoc est ad majorem bonorum possessorum copiam.

Prop. 18.  
in schol.

Verum quid opus est aliunde venari germanum *Wolfiani* principii sensum, cum ipse alibi mentem suam apertissime prodat, nimirum propositione illa, quam habet §. 181. *Juris Nat.*, & demonstratione eidem annexa, quæ hisce verbis exprimitur: *Quilibet operam dare debet, ut ea consequatur animi, corporis, ac fortuna bona, quæ in potestate ipsius sunt.* Quam propositionem hæc ratio confirmat: *Operam enim dare debet, ut eam consequatur animæ, corporis, ac status externi perfectionem, quam consequi in potestate ipsius possum est;* (quod §. 170. ex principio, de quo hic nobis est sermo, deducit.) *Sunt vero bona animi, quæ animum, bona corporis, quæ corpus, bona denique fortuna, quæ statum nostrum externum perficiunt. Quilibet itaque operam dare debet, ut ea consequatur animi, corporis, & fortuna bona, quæ in potestate ipsius sunt.* Igitur perfectio hominis, de qua loquitur *Wolfius*, nihil aliud est, quam complexio bonorum animi, corporis, atque fortuna, adeoque *Wolfii* principium in hanc resolvitur propositionem: *cura, ut, quoad potes, acquiras*



Lib. I.  
cap. 10.

*bona animi, & corporis, atque fortuna; quo certe utilitas tantum proponitur, adeoque consequens est, totum illius natura juri soli superextrui utilitati. Idque etiam superius de eodem Wolfio differentes ostendimus, solvimusque nonnulla, quæ in ejus defensionem afferri poterant.*

Neque hic dixerit quispiam, ex §. 518. *Psychologiae ejus empirica, (ad quem in allata probatione Wolfius appellat,) satis constare, per bona animi intellexisse virtutem, cum; per eam anima perfectior evadat, quam sine illa. Et ipse id fateor: at negari saltem non potest, sub perfectionis idea inclusisse pariter utilitatem, cum subdat ibidem: sanitas est bonum corporis, quod per eam perfectius est, quam absque eadem esset: opes denique sunt bona fortuna, quod per eas status externus perfectior est, quam absque isdem foret. Sed quid, si etiam ostendero, virtutis nomine Wolfium nihil aliud, quam utilitatem, seu bona physica intellexisse? (nam & ego, & alii omnes, ni fallor, nomine utilitatis intelligunt bonum quodcumque physicum(a).) Id autem haud difficile est demonstrare.*

Part. I.  
§. 221.

Ibid. §. 224.

In not. Ibid.

Wolfius quippe definit in *Philosophia practica universali* virtutem, quod sit *habitus actiones suas legi naturali conformiter dirigendi. Quare actus virtutum ex Wolfio sunt actiones legi naturali conformes; & juxta ejusdem principia sunt moraliter bonæ: nam moraliter bonum illud esse definit, quod legi conforme est. At, ne forte putes, ab ipsa lege derivari quidpiam bonitatis in id, quod lege præcipitur, animadvertit, eorum, quæ lege naturali præcipiuntur, bonitatem esse intrinsicam, nec demum bona fieri, quod præcipiuntur: quin potius præcipi, quia bona. Hinc, quanquam doceat, retineri posse receptum vocabulum; cavendum tamen subdit, ne rationem denominandi moraliter bonum erroneam amplectamur; quasi nimirum bonitas moralis in actiones manaret a lege, cum illis intrinseca sit. Hæc igitur bonitas juxta Wolfium constituit actum virtutis, seu actiones moraliter bonas.*

Quo-

(a) Cicero lib. I. de Off. cap. 3. docet deliberationem omnem in rationem utilitatis cadere, qua aliqui inquirunt, aut consultant, ad vitæ commoditatem, jucunditatemque,

ad facultates rerum atque copias ad opes, ad potentiam . . . . . conducat id nec ne, de quo deliberant.

Quocirca, si ostendero, hujusmodi bonitatem mere physicam esse juxta eundem Wolfium, simul etiam constabit, nomine *virtutis moralis* nonnisi *physicum bonum*, seu quidquid utile est, intellexisse. Jam vero primum illud manifestum videtur ex definitione bonitatis intrinsecæ, quam exhibet; ait enim: *bonitas actionis intrinseca appellatur, quæ eidem competit per ea, sine quibus concipi nequit; seu propter determinationes essentialis, & accidentales ejusdem; seu (quod perinde est,) quæ rationem sufficientem in istis determinationibus habet; adeoque juxta indolem rationis sufficientis per easdem determinationes, seu principia intelligitur, cur bonitas intrinseca eidem competit.* Porro hæc definitio, si quidquam sapio, solam respicit bonitatem physicam: quandoquidem ex determinationibus, seu principiis essentialibus, vel accidentalibus nihil, nisi *physicum*, profluere potest. Vide quæ in hanc rem diximus supra lib. I. cap. 10.

Solam pariter bonitatem *physicam* præfert definitio actionis *bona*, quam ex *Psychologia Empirica* citat in *physica practica universalis* part. I. §. 53. quæ definitio talis est: *bona actio est, quæ nos, statumque nostrum externum perficit: in eo enim opere de sola perfectione physica sermonem habet.* Huc etiam facit generalis illa perfectionis definitio, quod sit *consensus in varietate, seu plurium a se invicem differentium in uno.* Nomine vero consensus, ut se ipse explicat, venit tendentia ad idem aliquod obtinendum, ut scilicet eundem finem plura illa respiciant. Hinc infert, quod si *actiones libera per easdem rationes finales determinantur, per quas determinantur naturales, (seu finem eundem, ac naturales inspiciant,) bona sunt.* Quis vero non videat, *actiones naturales, & quæcunque homini naturaliter insunt, non tendere, nisi in bonum aliquod physicum?* Igitur etiam actiones liberæ, & bonæ dirigantur oportet in bonum *physicum*, tanquam in *finem*. Ex Wolfio itaque perfectiones physicæ sunt & ipsæ virtutes: virtutes, inquam, non modo intellectuales, (de quibus dubium nullum,) sed etiam *morales*, cum inter utrasque nullum aliud agnoscat discrimen, quam quod illæ priores sint *habitus intellectus*; istæ vero sint *habitus boni*, seu in bonum voluntatis tendentes. Cæterum eadem ratione probat, utrasque esse perfectionem ac-

qui-

§. LVII.

§. 514.

Ontal.  
§. 507.

Phil pra et.  
part. 1. §. 55

Jus nat. &  
gen. part. 2.  
§. 547.

quisitam animæ, quia anima facultates ( inquit, ) perficiuntur acquirendo habitus iis utendî; habitibus enim illa prompta, & expedite redduntur ad actus suos exercendos. Hanc perfectionem non nisi physicam esse quis neget? Igitur ex his omnibus concludendum, eum non habuisse præ oculis, nisi bona *physica*, quæ vulgo *utilitatis* nomine veniunt, dum universale principium juris naturalis constituit hominis *perfectionem*.

Hinc, dum ille videtur admittere *bonum morale* sicut in *confermitate cum lege naturæ*, nullatenus recedere censendus est ab ipsomet utilitatis principio. Nam, præterquam quod *morale bonum* admittunt etiam illi, qui apertissime statuunt solum utilitatis principium, & putant, quod querere utilitatem propriam sit illud, quod solummodo conforme sit propriæ naturæ; *Wolffius* contendit, *actiones ipsas legi naturæ conformes*, non eo præcise bonas esse quod sint *tali legi conformes*, sed ob *intrinsicam earum bonitatem*; quia scilicet *ad perfectionem nostram, statusque nostri tendunt per se*, seu ex intima sui conditione, eaque non *morali*, sed *physica*, utpote fundata in *essentia, & natura hominis*. Solam igitur perfectionem physicam spectat illud omne, quod docet in suo *Jure naturæ (a)* adeoque non minus rejiciendum est illius principium, ac *Hobbesii, & Spinosæ* systemata rejiciuntur.

Alia quoque ratione illud *Wolffii* principium improbandum videtur, nimirum quod nimis *generale* sit, & *indeterminatum*. Etenim, ut explicat *Darius* insignis *Wolffii* sectator, perinde valet illud, ac istud: *faciendum est bonum, malum omittendum*: quod plane convenit cum primo principio practico Scholasticorum: *bonum est amandum, malum fugiendum*; proinde tale principium nedum bonis, sed etiam malis actionibus quibuscunque applicari potest, & reipsa applicatur: igitur principium

pro-

(a) Scilicet, si *Wolffii* principium evol-  
vatur, & cum idea, quam ipse exhibet,  
humanae felicitatis componatur; hæc de-  
mum *Wolffianorum* dogmatum summa est:  
curandum cuique esse, ut intellectu  
suum scientiis, & artibus ornet, ac re-  
ste judicandi habitu; ut voluntatem in-  
struat habitu appetendi duntaxat vera  
bona, seu quæ molestiam nullam, nul-

lumque detrimentum sint paritura; ut  
corpus servet incolame, ejusque robur,  
imo & pulchritudinem, si fieri possit,  
adaugeat; ut statum denique suum sem-  
per meliorem reddat comparando opes,  
emulando divitias, commoda extruendo  
ædificia &c. Hæc vero omnia, ut ex tri-  
plicis hujus perfectionis consideratione,  
seu fructibus summam, ac permanentem

62-

proprius, & intrinsicum juris naturalis esse non potest; quum ex eo non nisi actiones bonæ, legique naturali conformes sint deducendæ: ac præterea, cum lex naturalis non obliget ad prosequenda omnia, & singula bona; quomodo propositio hæc indefinita: *bonum est amandum, sive faciendum*, esse poterit proprium juris naturalis principium? (b) Nec minus indeterminatum esse cognoscitur, si verba ipsa, quæ utitur *Wolfius*, retineantur. Quisque enim opinari pro suo genio poterit, quod quidquid agit utilitatis, aut voluptatis causa, aliquo modo conferat ad sui ipsius, propriæque status perfectionem.

Aliud, & quidem maximum *Wolfiani* principii vitium in eo positum censeo, quod gravissimam Dei colendi, & amandi proximi obligationem aut nullatenus, aut saltem ut nobis incumbit, ex illo deducere nequeamus. Nam quamdiu ex solo propriæ perfectionis amore proximo exhibeas humanitatis officia, aut vases cultui Divino; nec diliges proximum, ut diligere debes, neque Deo servitutem debitam, eoque, quo teneris, impulsu præstabis.

Quemadmodum vero hac ex parte imperfectum, mutilumque videtur *Wolfii* principium; ita ex altera immodicum, atque redundans. Si enim lex naturalis nos obligat ad eas omnes committendas actiones, quæ nos, statumque nostrum perficiunt, quam grave nobis onus imponitur! Anne toto vitæ curriculo danda opera scientiis, artibus, disciplinis, opibus, honoribus comparandis, quia hæc omnia semper augere possunt vel animi, vel corporis, vel status nostri perfectionem? Et tamen oppositum ex eodem principio videtur deducere, dum subdit, *nos obligari, ut molestiam quantumvis minimam evitemus*. Non igitur

cipiat voluptatem, qua felix constituitur. Nonne vero præclarum, ac sublime hoc jus naturæ? Nonne opus erat, ut notus exurgeret *Trismegistus*, qui rios illud edoceret? Et tamen hunc esse *Wolfiani* juris succum, ac veluti compendium, dubitaverit nemo, qui in ejus operis læsione attento, & præ-

judiciis vacuo versatus animo fuerit.

(b) Equidem etiam S. Thomas 1. 2. q. 94. a. 2. docet, *hoc esse primum præceptum legis naturæ, quod bonum est faciendum, & prosequendum; & malum evitandum*. Sed quantum S. Doctoris sententia a *Wolfiano* principio abhorreat, ex capite sequente satis constabit.

tur grave, sed suavissimum est principium illud. Quæ vero ratione conciliari possit istud secundum cum studio, curaque perfectionem nostram adipiscendi, judicent omnes, qui sapiunt.

In eo denique videtur deficere Wolfii principium, quod primum non sit, seu prima lex naturalis. Nam ex debito amandi se ipsum oritur obligatio (quæcunque ea sit) perficiendi se ipsum, & statum proprium, ut nemo non videt.

Ob has quidem rationes improbandum videtur principium illud *Wolfianum*. Ceterum mihi persuasissimum est, ut supra innui, Wolfium solis verbis discrepare a ceteris, qui absolute vel *utilitatem*, vel *felicitatem* hujus vitæ pro juris naturæ principio constituunt: quidquid enim nobis utile est, illud & bonum nobis est, & nostrum perficit statum, & præsentis vitæ felicitatem respicit, quatenus illam vel constituit, vel auget. Igitur ratio, cur *perfectionis* vocabulo hac in re uti voluerit *Wolfius*, esse potest alterutra ex his; vel quia honestiore vocabulo abjectum, tritumque *utilitatis* principium decorare voluerit; vel quia dignius phylolophi gravitate, & ad ea omnia, quæ sibi libuerint, inferenda magis accommodatum existimarit: re tamen ipsa a prædicto utilitatis principio nequaquam recessit, ut supra probatum est.

Adde, quod cum *Wolfius* per tot ambages, tam longa ratiocinationum serie, tam subtili discursu ex suo principio deducat, quæ agenda homini sunt; vel ex hoc constare facile potest, quam inepte fons officiorum omnium juris naturalis illud habeatur. Quis enim non videat, constituendum esse tale principium, ex quo omnes colligere facile possint, quod omnes facere debent? At ex opposito *Wolfius* non vulgo, sed *loc. sup. cit.* *iis qui supra vulgus sapiunt, & quorum sententia vulgus stare debet, nempe Viris doctissimis, se scribere profectur*. Illius ergo principium tale non est, ex quo vulgus, seu maxima hominum pars (nam nomine vulgi, quoad præsentem rem attinet, omnes fere homines intelligi possunt) colligere possint ac debeant peculiaria, quibus obstringuntur, officia. Igitur tale principium non est, quale a sapientibus quæritur in hac juris naturalis disciplina. Insuper modus, quo peculiaria deducun-

ducuntur officia, communem hominum intelligentiam ne transcendat, oportet. At mathematica methodus, subtilitatesque, queis utitur *Wolffius* in peculiaribus deducendis officiis, omnium captui accommodatæ non sunt; nec magis videntur congruere rei, de qua agimus, quam si mathematica methodus adhiberetur in tradenda arte colendi agros, quam rusticus quisque callere debet. Verum de hoc alias.

Illud addere præstat, quod etiam retento, si ita lubet, *Wolffii* principio, (quod alias vulgarissimum est,) omnibus illius subtilitatibus nuncius remitti potest, ac brevissime expediri quidquid ille tam longo ratiocinationum apparatu deducit: nam machina omnis *Wolffiana*, (demptis iis, quæ ratione methodi addita sunt,) ad pauca; & quidem obvia, & vulgaria contrahitur. Non abs re vero fuerit aliquod hoc loci specimen exhibere quoad officia, quæ sunt ad seipsum: sic enim, quod & alibi dictum est, illius methodi nimia prolixitas, ac redundantia magis magisque patebit.

Primum igitur hoc est principium: *bona facienda sunt; ea utique bona, quæ nobis vera bona sunt, nosque vere perficiunt; seu, (quod in idem recidit,) perfectio nostra, statusque nostri comparanda est, per vera utique bona, quæ scilicet in detrimentum nostrum converti aliquando non possint. Porro, cum notum omnibus sit, nos corpore, animaque constare, indigereque rebus quibusdam externis ad nostri conservationem, perfectionemque; colligitur inde, enitendum nobis esse, ut bona triplicis generis comparemus, nimirum quæ animam spectant, & corpus, statumque exteriorem. Jam vero exploratum est, animam perfici per intellectuales, moralesque virtutes; per sanitatem corpus; postremo per opes statum externum. Igitur nullo negotio colligimus, hæc nobis omnia comparanda; proinde, quoad possumus, colendas esse artes, & scientias; insuper dandam esse operam virtutibus moralibus adipiscendis ex. gr. temperantiæ, sobrietati ec., ne corpus nimia cibi, potusque quantitate gravetur, lædaturque; vehementibus compescendis passionibus, ne animus interioribus agitato tumultibus molestiam subire cogatur: enitendum pariter esse, ut assequamur ea omnia, quæ necessaria sunt, vel utilia ad con-*

servationem nostram, & perfectionem; imo etiam ad oblectamentum, & voluptatem: nam & hanc comprehendere voluit ille suo universalissimo perfectionis principio. Per simplicem quoque rerum comparationem cum eodem principio colligi & alia possunt, quæ spectant officia erga se ipsum, quæque Wolfius deducit per tot ambages, atque circuitus. Quare satis mirari non possum, cur ille negotium tam breve, & tam facile reddere maluerit tam prolixum, & arduum; nisi forte crediderit emolumentum aliquod ex ipsa difficultate sibi esse obventurum; aut videri voluerit, se magnum aliquid in medium proferre ex hoc ipso, quod rem difficili, maximeque operosa ratione proponat: quasi vero difficultas per se ipsam sufficeret ad utilitatem operis comprobendam. Ex eodem quoque principio sub idea felicitatis proposito possunt tam bona, quam mala omnia deduci, quemadmodum mali homines re ipsa deducunt: quod satis constat ex hæcenus dictis. Frustra igitur illam *Wolfii* propositionem pro legitimo juris naturalis principio quis obtrudere niteretur, ut demonstratum est.

Quia vero diximus supra, ex principio *Wolfiano* recte deduci non posse duo illa gravissima naturæ præcepta, colendi scilicet Deum, & proximum diligendi, (qua de re unam ibi, vel alteram tantum rationem attigimus, ne probationum nostrarum filum abrumperemus,) non abs re fuerit appendicis loco, hic examen subijcere ratiocinationis, qua *Wolfius* duo illa præcepta ex suo principio conatur elicere. Hinc enim Lector magis magisque deprehendet nedum illius imbecillitatem principii, sed etiam *Wolfianam* ratiocinandi rationem, (nisi mea me fallit opinio) quandoque non adeo accuratam esse, ut vulgo creditur, neque propositam sibi metam semper attingere. *Wolfius* itaque probaturus debitum naturale proximi diligendi, (ab hoc enim auspiciari libet,) methodo sua synthetica ita procedit. *Nemo hominum* (inquit priori loco,) *solum se, statumque suum perficere potest; sed unusquisque aliorum indiget auxilio, nec nisi conjunctis viribus perfectio ista haberi potest.* Idque tanquam experientia compertum assumit. Ego vero, antequam ultra progrediar, animadverto.

Phil. Pract.  
S. 210.

Primo, quod *Wolfius*, cum ex prædicta propositione, five prin-

principio deducat generalem diligendi proximi obligationem; videlicet amandi omnes, & singulos, debuisset hoc modo dicere: *Nemo hominum sine aliorum omnium auxilio se, suumque statum perficere potest*: quod falsum esse, nemo non videt. Nam quisque indiget quidem aliquorum auxilio, nempe parentum, aut tutorum, qui pertinent ad statum ejus naturalem; non tamen indiget omnium auxilio, ut satis evidens est. Quare Wolfius in subjecta nota perperam affert exemplum pueri inter urforum gregem decem circiter annos educati; eo siquidem tempore puer ille in suo statu naturali non erat; quod ex alibi dictis patet: quare hinc male deducit, quod *homines* (nimirum, generaliter omnes,) *per ipsam essentiam, & naturam suam obligantur ad perfectionem suam, statusque sui conjunctis viribus promovendam*: nam vel ipsa experientia constat, necessarium non esse, quod omnes homines velut inita societate, ad perfectionem propriam *conjunctis viribus* enitentur, (licet quisque aliquorum egeat auxilio, ut supra dictum est:) infans enim, ut pariter diximus, solis parentibus indiget; imo alterutro tantum ex illis, ut statum suum acquirat, in quo deinde seipsum perficere queat; quemadmodum contigit filiis Protoparentum, qui horum duntaxat auxilio perfectionem sibi congruam adepti sunt, vel certe acquirere potuerunt. At Wolfius ea verba, *conjunctis viribus*, addidisse videtur, ut exinde posset inferre, *unumquemque aliorum omnium perfectionem procurare debere, quemadmodum suam; proinde & diligere omnes sicut semetipsum*.

Animadverto secundo, voluntatem aliis benefaciendi, quæ originem ducat ex propria indigentia, non esse illum proximi amorem, qui lege naturali præscribitur; sed alium quendam ex tacita conventionem profectum: imo amorem proprie non esse, utpote qui non ex affectu naturali, & intima in alium propensione, sed ex propriæ utilitatis cupiditate promanat; qualis etiam mercatoribus inest, qui lucri causa mutuam incunt societatem. At homo ideo alteri benefacere debet, quia diligit; non ex opposito proprie diligit, quia beneficium aliquod præstat: quia potest tunc alteri benefacere, cum noverit, id sibi utile fore sine ulla veri nominis dilectione.



Tertio, si hæc tantum *Wolfiana* ratio proximi diligendi sup-  
peteret, sequeretur, hominem solitariam vitam agentem ab  
ejusmodi debito liberum esse. Quis autem hoc affirmarit?

Quarto, illa ratio *Wolfiana* locum non habet, nisi inita  
societate, totaque ex societatis conditionibus pendet; igitur  
amandi proximi ratio primigenia non est, neque esse potest.

Postremo, amor iste minime extenderetur ad alias hominum  
societates; cum impossibile sit, societates omnes conspirare  
ad cujusque felicitatem *conjunctis viribus*, promovendam.  
Proinde ratio universalis esse non potest amandi ceteros om-  
nes, sicut seipsum. Alia de re hac infra dicemus: interim  
persequi lubet institutam a Wolfio demonstrationem.

S. 222. *Unusquisque hominum, ait ad perfectionem alterius, statusque  
ipfius conferre obligatur per ipsam essentiam, & naturam suam, quan-  
tum conferre valet: In probatione vero nititur iis, quæ ante  
docuerat, videlicet, homines obligari in universum omnes con-  
junctis viribus perfectionem suam, statusque sui promoveri. At ve-  
ro nos supra adnotavimus, hanc virium conjunctionem, nonnisi  
inita societate, & pacto saltem tacito intelligi posse: demon-  
strare igitur debuisset Wolfius, obligari homines lege aliqua  
naturali ad ineundam ejusmodi societatem: quod minime præ-  
stitit. Quoad id, quod subdit, neminem obligari ad id, quod  
est impossibile, responderi potest, a natura neminem obligari  
nisi ad perfectionem, quæ in sua potestate est, obtinendam  
vel propriis viribus, vel aliorum, quoad suppetit, auxilio. Si  
reponas, culpandam fore naturam, utpote quæ deficeret in  
necessariis, si non omnes, singulosque obligaret ad ferendam  
aliis pro viribus opem; naturam satis consuluisse, respondeo,  
hoc ipso, quod nascuntur homines in societate domestica, in-  
dideritque parentibus adeo vividam erga liberos inclinatio-  
nem, gravissimamque obligationem addiderit eos tamdiu edu-  
candi, ac instruendi, quousque seipfos servare, congruamque  
perfectionem acquirere possint. Quod si necessarium ad hoc  
videatur auxilium etiam alienum; poterunt vel inita societa-  
te, vel mutuis pactationibus, & officiis id sibi consciscere. Quid  
quod melius intelligimus, nobis consuluisse naturam, si im-  
mediate præcipere, & inspirare dicatur proximi amorem,*  
( hoc

( hoc enim facile incitatur ad ferendam aliis , quoad possumus , opem , ) quam si dixerimus , prædictum amorem oriri ex necessitate , vel debito se , atque alios *conjunctis viribus* perficiendi? nam si cui videatur , se aliorum ope non indigere , is facile se ab aliis diligendis absolutum putabit .

Non negaverim tamen , necessitatem , cui homines communiter subsunt , mutua sibi auxilia ferendi , vehemens indicium esse illius obligationis , qua singuli obstringuntur ad aliis ferendam pro viribus opem . Quare Wolfii discursus ita reformari posse videtur : *Unusquisque tenetur perfectionem propriam , quoad potest , promovere ; quumque ad hoc indigeat aliorum auxilio , debet eodem auxilio uti . At vero frustranea esset hac obligatio , nisi alius quisque illud præstare deberet : igitur censendum est , singulos a natura homines obligari ad ferendum singulis , quoad possunt , auxilium . Et sane æquitas postulare videtur , ut qui utitur alieno , quo eget , auxilio , ipse pariter aliis indigentibus opituletur . Iste , ni fallor , sensus est ratiocinationis Wolfiana . Porro ex hac argumentatione constat , amorem proximi , & obligationem prædictam ex propria tantum utilitate deduci : quod certo absurdum est . Sed ultra pergamus .*

Ex eo , quod teneatur quisque pro viribus promovere perfectionem alterius , infert Wolfius , *quemlibet hominem alteri cui-cunque debere quod sibi ; quatenus alter id non habet in potestate ; ipse autem citra neglectum officii erga semetipsum præstare potest .* Si primum recte intulisset , haud perperam etiam inferret uniucujusque obligationem promovendi tum in se , tum in aliis eandem perfectionem . Sed limitatio illa notanda est : *quatenus ipse citra neglectum officii erga semetipsum præstare potest : nam inter alia erga seipsum officia istud quoque recenset , evitare omnem , quantumvis minimam , molestiam ; & curare , ut voluptas nostra quam diutissime duret ; & ut commode , & jucunde vivamus ; ut supra vidimus : hinc vero nemo non videt , quam leve onus imponat promovendi perfectionem alterius ; cum vix quidpiam auxilii conferri alteri possit sine labore , & incommodo nostro , & sine ulla quantumvis minima , molestia .* O præclarum proximi amorem ! Oh prævalidam , quæ huic principio nititur , amicitiam !

Ex

Juris Nat.  
Par. 1. §.  
608.

§. 615.

Ex his, quæ præmiserat infert, *unicuique homini constantem*, & *perpetuam* inesse voluntatem debere promovendi aliorum omnium perfectionem, felicitatemque, semper tamen *citra neglectum officii erga seipsum*: deinde præmissa *dilectionis proximi* definitione, nimirum, quod *sit constans, & perpetua voluntas felicitatem alterius promovendi*; concludit, *unumquemque hominem alterum quemcunque diligere debere, tanquam seipsum*. Si veræ essent præmissæ, admittenda quoque esset illatio: at præter ea, quæ diximus supra, non satis recta videtur definitio dilectionis alterius: nam si voluntas promovendæ felicitatis alienæ oriretur ex benevolentia, & amore, intimaque erga alterum affectione, recta definitio esset; secus vero, si illa voluntas ex propriæ felicitatis amore, & desiderio profuatur, ut *Wolffius* contendit. Facile enim contingere potest, quod velit aliquis alteri benefacere, non ejus intuitu, sed potius emolumentum, & commodi proprii; ac proinde quin illum vero, sinceroque prosequatur amore. Itaque *Wolffius* solum definire videtur dilectionem externam, ( si ita loqui licet, ) quæ consistit in eo, quod quis alteri ferat auxilium libere, & voluntarie; solamque operis voluntatem requirit. At in hoc non consistit præcise vera, & germana *dilectio*: ut satis exploratum arbitror tum ipsa experientia, tum omnium communi judicio.

Quod si *Wolffius* forte reponat, dilectionem hanc juri naturali sufficere, cum satis unicuique sit, suam consequi posse felicitatem; adeoque neminem esse debere de interna alterius affectione sollicitum: & ipse reponam, ejusmodi amorem nequaquam sufficere ad satisfaciendum vel ipsi rationi, quæ amorem proximi jubet sine propriæ utilitatis intuitu; vel naturæ inclinanti ad amorem aliorum, eo quod sint ejusdem confortes naturæ; vel Deo Legislatore supremo, qui alios diligendos esse decernit, tum quia ejusdem Opificis sunt creaturæ, & communem habent parentem; tum quia ipsi Deo, utpote omnium provisorum singulorum felicitas curæ est; tum quia demum rationis largitor non potest non velle, quod homo sequatur rationis ductum in proximi dilectione. Ratio autem cuique dicitur, proximum esse ex animo diligendum, etiam seposita, seu præcisa qualibet utilitate.

Sed

Sed unde colligis, (inquit Wolfianus aliquis,) Wolfium in ea esse sententia, quod solius utilitatis gratia diligendus sit proximus; cum neque in definitione dilectionis proximi, neque in allata propositione mentionem faciat utilitatis? Respondeo, satis colligi ex eo, quod amorem proximi ex utilitatis principio deducit: hoc enim perinde est, ac si definitioni suæ; ultimæque propositioni apposuisset utilitatis impulsus. Nam propositionum sensus pendet ex principiis jam positis, & quod continetur in illis, inesse pariter conclusioni censendum est. Igitur si definitioni, ac propositioni Wolfianæ addatur id, quod ex principio jam posito in ipsis latet, definitio dilectionis proximi ita esset efferenda: est *constans*, & *perpetua voluntas felicitatem alterius promovendi ex propria utilitatis impulsu*. Propositio autem hoc modo: *Unusquisque intuitu propria utilitatis alium quemcunque diligere debet tanquam seipsum*. Nonne vero iste proximi amor præclarus est & Philosopho dignus? Hoc ne naturale mandatum [diligendi proximum, sicut seipsum, quod Christus affirmat esse *simile primo, maximoque mandato diligendi Deum*? Nonne Wolfius rationem virtutis penitus aufert quoad proximi dilectionem? Quomodo vero ille ex suo principio deduceret, *dilectionem illam, qua major haberi non potest, nimirum ut ponat quis animam suam pro amicis suis*, rationem virtutis habere? Quomodo ex eodem principio suaderet hominibus ab aliorum societate sejunctis, ut eis impenderent caritatis officia, in quos forte inciderent? Vitiosum igitur, maximeque vitiosum principium illud, ex quo non deducitur verus, & universalis proximi amor, neque etiam proponitur ullus virtutis impulsus; sed sola ratio utilitatis, adeoque tale motivum, quo moveantur etiam *pseudopolitici homines, & improbi, & athei*. Ecce Philosophum, qui quasi e cælo demissus, ut disciplinam moralem e *Democriti puteo* extraheret, res suas, licet plerunque vulgares, magnificis verbis, phrasibusque proponit. Nonne omnia, quæ hoc loco docet, vulgatissima sunt? Certe apud nos non modo sapientum, sed & rusticorum, & muliercularum ore tritum est illud: *oportet, ut alter alteri opituletur, quia alter alterius auxilio eget*. Quid amplius Wolfiana ratiocinatio concludit? Imo habet ali-

quid

Matth.  
XXII. 39.

Joann. XV.  
14.

quid falsitatis adjunctum, ut demonstratum est. Est etiam ex alia parte deficiens: nam vulgus ipsum apud nos pro illius fundamento statuit non utilitatem solum, sed etiam æquitatem, quæ exigit, ut alieno egens, & utens auxilio, ipse pariter aliis indigentibus opem ferat. At Wolfiana argumentatio sola nititur utilitate, ut constat ex dictis.

Age vero expendamus etiam, an debitum naturale colendi Deum recte colligat Wolfius ex suo *perfectiois* propriæ principio. Probat ille, *hominem per ipsam essentiam, atque naturam suam ad cultum Deo præstandum obstringi, quia (1) per ipsam essentiam, & naturam obligatur ad actiones suas omnes dirigendas ad manifestationem gloriæ Divinæ. (2) ad eas determinandum per motiva ab attributis Divinis desumpta.* Primum probat hoc pacto: *per essentiam, & naturam suam obligatur homo ad committendas actiones, quæ per se ad perfectionem suam, statusque sui tendunt.* Ex hoc vero, quod & demonstratum supponit ex §. 128., ita subsumit: *sed perfectio hominis consistit in habitudine representandi perfectionem Dei summam. Ergo (concludit,) per ipsam essentiam, & naturam suam obligatur actiones suas omnes dirigere ad gloriæ Divinæ manifestationem.* Propositionem illam subsumptam, in qua vertitur cardo difficultatis, hac ratiocinatione conatur evincere. „ Homo, quatenus est ens, Deum repræsentat, „ tanquam ens a se, & necessarium, quod intellectu, & voluntate, & potentia præditum, & vi immutabilis ipsius „ decreti auctorem sui agnoscit: quatenus vero cum ceteris „ in systema relatum, eum repræsentat tanquam sapientem, „ & bonum, omniscium, ac summa ratione prædicum. Quamobrem cum ens sit per determinationes essentielles, unde „ ceteræ pendent, & vi earundem cum rebus cæteris in systema redigi possit; determinationes essentielles, ac ceteræ „ inde pendent hominem aptum efficiunt ad repræsentandam perfectionem Dei: quoniam itaque determinationes „ omnes essentielles, ac ceteræ inde necessario resultantes tandem ad repræsentationem Divinæ perfectionis tendunt, „ perfectio hominis tam essentialis, quam accidentalis, naturalis in aptitudine repræsentandi perfectionem Dei summam „ consistit“. Tantum porro abest, ut hæc mihi ratiocinatio pro-

Jur. Natur.  
P. I. §. 1122.

Phil. Praët.  
P. I. §. 250.

Theol. nat.  
§. 917.

probetur, ut eam (pace dixerim tanti Viri,) merum paralogismum existimem. An fallar ego, vel Wolfius reipsa erraverit, judicabit æquus, sapiensque Lector, cum exposuero, quæ contra militare videantur. Primo igitur exploratum censeo, *perfectionem hominis propriam* non consistere in *habitudine*, sive *aptitudine representandi perfectiones Divinas*: nam hæc habitudo creaturis omnibus pro suo modulo convenit; quare ut sacræ litteræ enunciant, etiam *cæli enarrant gloriam Dei*: quæ mobrem dicendum foret, creaturarum omnium perfectionem in hac habitudine positam esse; quod utrum alicui in mentem venerit, nescio. Sed hoc etiam admissio, sequeretur inde, solam hominis perfectionem, quam habet ceteris creaturis communem, consistere in prædicta aptitudine. An vero ex perfectione adeo communi recte inferatur naturale hominis debitum Dei colendi, judicent omnes, qui sapiunt (a).

PG. XVIII.

11

Sed neque communis, ut mihi quidem videtur, neque propria hominis perfectio recte statuitur in *aptitudine representandi perfectionem Divinam*: nam hæc habitudo solum aliquid respectivum importat, ut compertum est. At vero quis dixerit, rei *absolute*, qualis est procul dubio natura hominis, perfectionem in solo *respectu* consistere? nam perfectio afficit naturam, & veluti auget, seu gradum aliquem addit in eadem linea, si perfectio sit *accidentalis*; vel naturam ipsam in suo esse constituit, & complet, si fuerit *essentialis*: & hæc est ipsa natura in suo esse completa. Hinc, si rei natura sit *respectiva*, quemadmodum est imago, cujus essentia est repræsentare exemplar suum; illius perfectio est utique *respectiva*. Si vero *absolute*, cujusmodi est humana natura, nonnisi in aliquo *absolute* consistere potest. Sic corpus, & anima rationalis, quæ utique sunt res *absolute*, constituunt perfectionem hominis essentialem. At Wolfius, inquit, *absolute* hominis perfectionem non negat, sed & *respectivam* admittendam esse contendit. Si ita est, repono, cur ille absolute pronunciat, perfectionem hominis in præ-

(a) In nota ad cit. §. Par. I. Phil. Præst. Probe notandum, ait, obligationem ad manifestationem gloriæ divinæ ex ipsa hominis essentia, & natura eo loci esse de-

Tom. II.

ductam. Nonne pari ratione ex natura cujuscunque rei creatæ deduci eadem obligatio posset?

prædicta habitudine, seu relatione consistere? Cur propositionem suam ad solam hominis perfectionem *respectivam* non limitat? Præterea, si duplicem hominis perfectionem admittit, admittat etiam necesse est duplicem naturam, *absolutam* scilicet, & *respectivam*. Si forte dicat, non duplicem naturam admitti oportere, sed unam, eandemque dupliciter considerari; eadem igitur (inquit ego,) perfectio erit, sed diversa ratione spectata. Et sane capacitas illa, seu habitudo nihil aliud est præter naturam ipsam in se: nam ex se habet, ut repræsentare queat perfectionem Divinam. At, inquires, tunc non inspicitur natura in se ipsa, sed prout creatura Dei est. Sit ita; sed humana natura, prout creata est, nullam perfectionem affert, aut exprimit. Nam tantum abest, quod esse creatum, seu esse ab alio, ullam exprimat perfectionem, ut potius videatur aliqua imperfectio opposita perfectioni illi, quam exprimit *esse a se*. Quomodo igitur hominis perfectio constitui in prædicta habitudine queat, si homo spectatur, qua parte dependentiam exprimit, & imperfectioem?

Insuper quæro, quid sit habitudo istæc? aliquidne intrinsicum ipsi naturæ, eique realiter insidens? Minime: sed, ut ajunt Scholastici, *denominatio tantum extrinseca* profluens ex eo, quod intellectus humanus per eandem naturam ratiocinando perveniat in qualemcunque notitiam perfectionis Divinæ. Dicendum ne igitur, in hoc positam esse hominis perfectionem? Magna quidem hominis perfectio est, quod is ratiocinando

con-

(a) Wolfius quidem *bonum* definit, quod nos *statumque nostrum perficit*: verum non explicat (quod ipse noverim) quid sit, quidve significet vox illa: *perficere*. Quare notum per ignotum, seu quod notius est, per minus notum explicare videtur. Forte reponet, id jam factis constare ex definitione tradita perfectionis. Verum, præterquamquod definitio illa accommodari vix potest actui, quo quidpiam perficitur; falsa, aut saltem minus accurata videtur. Eam paucis expendere liceat. *Perfectio* (ait Wolfius Inst. Jur. Nat. §. 9.) *est consensus in varietate, seu plurimum a se differentium in uno*. In primis hæc definitio non mi-

nus obscura videtur, quam sit definitio *Aristotelica* motus; videlicet, *actus entis in potentia, prout in potentia*. Sed illam sic explicat Wolfius: *Consensus vocatur tendentia ad unum quid obtinendum*: Hinc clarioribus verbis ad Wolfii mentem ita posset efferrî: *Perfectio est plurimum a se invicem differentium tendentia ad unum quid obtinendum*. Ex qua definitione videtur colligi posse, quod si *plures a se invicem differentes tenderent ad unum quid obtinendum ex bonis alterius furto sublatis, ii vel perfecti evaderent, vel perfectionem causerent*. Sed hæc, inquires, crassa nimis subtilissimæ definitionis Wolfianæ interpretatio est. Eget igitur explicatio-

consequi possit hujusmodi cognitionem; at quænam humanæ naturæ perfectio est, quod ipsa illius ratioeini fundamentum esse possit, vel occasio, vel ansa; præsertim cum id commune sit omnibus creaturis, ut diximus supra?

Quarto. Wolfius generatim perfectionem definit, quod sit *consensus in varietate, seu plurimum a se differentium in uno, ac tendentia* diversorum ad idem aliquod obtinendum. Si igitur summa hominis perfectio consistit in habitudine repræsentandi perfectionem Divinam; nobis explicet ille, cum quibus, & ad quid obtinendum ea habitudo consentiat. Præterea, cum iste consensus, juxta Wolfium, nihil aliud sit, nisi *tendentia ad unum aliquod obtinendum*; explicet etiam, quomodo aptitudo illa possit esse tendentia; cum hæc denotet actum, illa vero solam exprimat capacitatem.

Quinto. Si illa aptitudo summa hominis perfectio esset, deberet hominem proculdubio perficere. Quid vero hominis perficit? Animamne, vel corpus, vel statum ejus externum? (nam ad hæc tria capita revocat Wolfius, quidquid perficit hominem;) Nobis igitur explicet: nam ego haud satis intelligo, vel quid perficiat, vel quomodo perficere possit; cum nihil aliud sit, quam mera capacitas, ut ex hominis consideratione aliquatenus cognoscatur divina perfectio: perficere autem sit aliquid boni conferre, vel augere bonum præcedens, (a) ut consideranti patebit.

Sexto. Aptitudo illa neque *physica*, neque *moralis* esse homi-

catione. Explicat vero (Ontol. Part. I. §. 503. in nota) exemplo oculi, & horologii, quæ perfecta dicuntur, si singulæ illorum partes consentiant, sive *oculus tendat ad delineationem imaginis claræ, & distinctæ objecti visibilis in retina; horologium vero ad reddendum motum indicis motui solis proportionalem, & contemporaneum*. Sed quid si plures horologii, vel oculi partes tendant in unum, sed desit aliqua ex partibus necessariis? Perfectus ne adhuc vel oculus erit, vel horologium? Igitur non sufficit *plurimum*, sed requiritur omnium, quæ necessaria sunt, tendentia, & consensus in unum, ut rei perfectio habeatur. Insuper tendentia hæc

non perfectio, sed causa perfectionis esse videtur. Alia autem est causæ; alia perfectionis est idea; sicut aliud victoria, aliud militum ad eam obtinendam necessariorum tendentia, atque consensus. Quid igitur perfectio est? Facilius intelligitur, quam explicetur; sicut olim de tempore *Augustinus* agebat. In concreto melius describitur, quam in abstracto. Illud enim perfectum est, cui *nihil in propria linea deest*: nanque perfectum idem esse videtur, ac *factum omnino*, seu ad suum ultimum complementum redactum. Nam particula *per* verbis adjecta prædictam vim habet; sic perlegere librum, est totum omnino legere: quare Lactan-



minis perfectio potest. Non *physica* quidem, utpote quæ nihil *physicum* affert: non *moralis*, quia omnibus creaturis, licet ratione, sensuque carentibus, communis est, (nam ex omnibus creaturis ad cognoscendam Creatoris perfectionem assurgere possumus;) & quia illa nullatenus a libertate pendet, sine qua moralitas haberi nulla potest. Igitur nullo modo perfectio est.

Septimo. Ædificium elegans, atque concinnum proculdubio est idoneum, & aptum ad repræsentandam Architecti sapientiam: & tamen quis dixerit, illius perfectionem positam esse in habitudine ad repræsentandam sapientiam Architecti; vel per se tendere ad manifestationem scientiæ, & artis illius, tametsi forte ad ejusmodi finem fuerit ab ipso Artifice destinatum? Igitur neque etiam ex eo, quod homo sit aptus ad Dei perfectionem repræsentandam, jure poterit affirmari, positam esse hominis perfectionem in habitudine illam repræsentandi; vel hominis naturam per se, & ab intrinseco tendere ad manifestationem gloriæ Divinæ. Tametsi enim quælibet creatura a Deo fuerit ad ejusmodi finem destinata; quia tamen destinatio hæc solum extrinseca est, residetque in mente Divina, non in homine ipso; absolutis illius perfectionibus nihil ad-

tius ait: *qui legit, perlegat*: hoc est totum legat a capite ad calcem. *Perfectum* itaque (si spectetur vis nominis) perinde est, ac *complete factum*, ita scilicet ut nihil faciendum, vel addendum super sit. In abstracto autem definiri perfectio potest: *complexio eorum omnium, quæ ad alicujus rationem pertinent*. Demum si perfectio pro actione perficiente sumatur; definiri potest: *additio, vel incrementum eorum, quæ cuique juxta propriam naturam conveniunt, vel quæ cum ejus essentia, & natura consentiunt*: nam hic consensus satis apte pro *convenientia* usurpatur: perinde enim est dicere, *quæ alicui conveniunt*, ac dicere, *quæ cum ejus essentia & natura consentiunt*; adeoque *perficere* est vel rem *in suo esse complere*, vel aliquid illi *conveniens*, seu *cum ejus natura consentiens addere, vel augere*. Hæc est idea perfectionis, quam omnibus esse insitam

puto, & quam ut abiciam, vel immutem, auctoritas Wolfii a me nunquam impetrabit.

(\*) Hinc concidit argumentum, quod aliquis struere posset in favorem *Wolfii*, ajens, aptitudinem de qua disceptatur hoc loco, *perfectionem* utique *Wolfiano* sensu dicendam esse, quia convenit quoad *rationes finales* cum natura, & essentia hominis; siquidem ratio finalis, cujus gratia conditus est homo, est ut per ipsum manifestetur gloria Dei. Verum cum ratio ista sit homini tantummodo *extrinseca*, quippe quæ tota se habet ex parte Dei condentis, ut potius dicenda sit ratio finalis creationis hominis, quam ipsius hominis creati; hinc non apparet consensus ad perfectionis ideam necessarius, qui esse debet intrinsecus: quantum & si adesset ejusmodi consensus, perfectio sita foret potius in hominis a-

tio-

adjungit. (a) Quæ mihi comperta satis, & manifesta videntur.

Itaque Wolfius paralogizat, imo & subdole loqui videtur, ( verbo ablit invidia, ) dum hac propositione præmissa: *determinationes essentielles, ac cetera inde pendentes hominem aptum efficiunt ad representandam perfectionem Dei*, ita pergit: *quoniam itaque determinationes omnes essentielles, ac cetera inde necessario resultantes tandem ad representationem perfectionis Divinae tendunt ec.*, quasi vero idem esset; *aptum effici ad representandam perfectionem Dei, ac tendere demum ad representationem perfectionis Divinae*; aut unum ex alio evidenter, nulla interposita probatione consequeretur. Neutrum ex iis verum mihi, exploratumque videtur, ut satis probant, quæ diximus supra; præsertim vero ædificii exemplum, quod quamvis aptum ad Architecti sapientiam representandam effectum fuerit; inde tamen non sequitur, illud *tandem tendere ad manifestationem sapientie Architecti*. Wolfius itaque nobis illudit, dum sine probatione aliqua statuit, *determinationes hominis essentielles, & accidentales TANDEM TENDERE ad manifestationem perfectionis Divinae*; ut inde inferat, atque concludat; *perfectionem hominis naturalem in aptitudine representandi perfectionem Dei summam consistere (b)*.

Jam

tionem ad perfectionis divinæ manifestationem directa, quam in aptitudine divinam representandi perfectionem.

(b) Si cuipiam ex Scholasticis Doctoribus proponeretur hæc Wolfii ratiocinatio ad sylogisticam formam redacta; ipse, ut arbitrator, ita eam expediret, ut ad Wolfii propositum nihil concludere luculenter ostenderet. Primam scilicet propositionem, quæ majoris obtinet locum, ita distingueret: *Homo quatenus est ens, Deum representat &c. intrinsece*, seu per ordinem naturalem in ipso existentem, nego; *Deum representat extrinsece*, seu per meram denominationem extrinsecam; quatenus nempe ex hominis consideratione nens asserere potest in divinæ perfectionis notitiam, concedo. Alteram vero propositionem, videlicet: *Homo est ens per determinationes essentielles &c. concedendam facie arbitraretur*: at consequen-

tiam his verbis expressam: *ergo homo per determinationes essentielles, ac cetera inde resultantes, tandem ad representationem perfectionis divinæ tendunt*, vel absolute negaret, vel ita distingueret: *Tendant &c. per ordinem aliquem intrinsecum eisdem naturaliter insidentem, nego*; *tendant extrinsece*, seu extrinseca Dei ejus opificis destinatione; quatenus nempe creaturas omnes condidit, ordinavitque ad suæ gloriæ manifestationem, concedo. Tertiam denique consequentiam, in quam tota hæc Wolfii argumentatio collineat, & quæ est hujusmodi: *ergo perfectio hominis in aptitudine representandi perfectionem Dei summam consistit*, omnino negaret; & quidem jure, ut mihi videtur. Saltem hæc demonstratio a Wolfio jactata talis non est, ut intellectum impellat, cogatque ad assensum.

Jam vero ruente hac propositione, ruant pariter necesse est aliæ omnes, quæ illi nituntur, ut illa, quæ adstruit *naturale debitum representanda Divina perfectionis*; & quæ *naturale debitum determinandi proprias actiones per attributa Divina*; & quæ inde fluit *circa debitum naturale colendi Deum*: omnes, inquam, ruunt: sicut avulso, vel fracto catenæ annulo, quo illius partes colligatæ tenebantur, & istæ concidant necesse est. Præterea cum Wolfius non modo Dei cultum, sed & alia erga Deum officia, inter quæ primum, maximumque mandatum dilectionis Dei super omnia, ex eodem principio deducat, hæc pariter ruant omnia, necesse est. Principium igitur, de quo agitur in præsentia, ineptum esse cognoscitur ad inferenda quævis officia naturæ, adeoque perperam constructum a Wolfio fuisse. Hinc judicet quisque, utrum Wolficolarum jure, an injuria, jactitent, eum demonstrare omnia, atque ab errandi periculo, sicut ille gloriatur, immunem fuisse: postremo, an pretium operæ fuerit, trita, ac veteri relicta via, novam in demonstrandis juris naturalis officiis inire; præsertim cum adeo facile sit evincere debitum colendi Deum rationibus obviis, atque communibus; contra vero difficile, immo forte impossibile, *Wolfiana* methodo, Wolfique principiis hoc ipsum ostendere, saltem ad communem hominum intelligentiam.

Sed quia jam inchoavi *Wolfianæ* methodi examen, qua præcipua naturæ officia demonstrare suscepit; animus non finit manum e tabula subducere, nisi ante perpendero ratiocinium, quo naturale Dei super omnia diligendi præceptum demonstrare, ex suoque universali principio deducere conatur. Itaque dilectionem Dei super omnia probaturus, definitionem amoris Dei præmittit his verbis: *amor Dei est dispositio animæ ex summa ejus perfectione voluptatem maximam percipiendi. Cujus definitionis hanc rationem assignat: alio amore homo Deum prosequi nequit: cum enim sibi metipsum sufficientissimus sit, nec ente quodam alio, nec re quadam alia extra se indigeat ad sui conservationem, vel voluptatis percipiendæ gratia; nihil est, quod ab homine ipsi superaccedere possit. Atque adeo appetitus ad nihil tendere potest, quo conservetur, & augeatur summa illa, qua Deus fruatur, voluptas. Itaque amor Dei nihil aliud est, aut esse*

po-

Jur. Nat.  
Par. I. §.  
1171. In  
nota ad  
hunc §.

potest, quam voluptas ex ejus perfectione percepta. *Quemad-* in nota ad  
*modum enim* ( verba sunt, quæ paullo ante habet ) *res inanimatas* amamus, quatenus in iis quidpiam deprehendimus, quod nobis multam affert voluptatem pro gradu istius voluptatis; ita non absolum videri debet quod Deus dicatur amari, dum ex perfectione ejus summam voluptatem percipimus, seu eadem delectamur; & amari supra omnia, dum ex re nulla alia tantam percipimus voluptatem, quantum ex Dei perfectione percipimus; seu re nulla alia tantopere delectamur, quantum nos delectat perfectio Dei summa. Quod ut amplius declaret, subdit: Cur aliquo modo amor Dei accedere videatur ad amorem rerum inanimatarum, ratio hac est: res inanimata cum sint felicitatis incapaces, nil a nobis ad earum felicitatem conferri potest, quo tendit amor, quo homines prosequimur; Deus cum sit ens felicissimum, cujus felicitati nihil a nobis accedere potest, amor quoque, quo eundem prosequimur, tendere nequit ad felicitatem ejus amplificandam: quamobrem sicuti amor rerum inanimatarum terminatur in voluptate; ita quoque amor Dei terminandus est in voluptate omnium maxima, quam ex summa ejus perfectione percipimus. Hæc omnia excribenda erant, ut clarius innotesceret divini amoris idea, quam sibi Wolfius procudit, & quæ utrum probetur aliis, ignoro; mihi certe non omnino probatur. Si enim hic solum de amore concupiscentiæ ageretur, haud equidem inficiarer, aliquid analogi esse inter amorem Dei, & inter amorem rerum inanimatarum. At neque ipse crediderim unquam, neque alium quempiam sensisse arbitror, Deum O. M. solo amore concupiscentiæ esse ab homine diligendum. Omnes quippe consentiunt, æque Deum, atque homines, amari posse amore amicitie, seu tanquam personam amicam, cui intima affectione conjungi, & mutua benevolentia obligari possimus; proindeque fieri Deo grati, & accepti: per quæ satis distinguitur amor amicitie ab amore solius concupiscentie. Iste enim nullatenus sistit in re, quam aliquis amat, vel amare videtur; sed reipsa respicit solum amantem: & ideo amare aliquid amore concupiscentiæ nihil aliud est, quam nobis velle optareque bonum, quod objecto inesse deprehendimus; vel eo frui, ac delectari, si jam possideatur. Et quamvis in more positum sit, ut amari dicantur res etiam inanimatas,

mes, quibus delectamur, & fruimur, sive, ut loquitur Wolfius, ex quibus capimus voluptatem; nihilominus distinguendus omnino est *amor rei* (claritatis gratia sic voco) ab *amore personæ*. Dum amantur res inanimatæ, primo tantum, non altero amoris genere amantur, ut patet. Quare amor concupiscentiæ maxime differt ab amore amicitiae, quemadmodum in confesso apud omnes huc usque fuit; nec velim has communes probatissimas ideas, duplicemque speciem amoris omnino diversam a Wolfio confundi, atque perverti, dum agitur de amore divino. Voluptatem quidem maximam ex rei perfectione, puta ex pulchritudine viridarii, vel ædificii elegantia percipimus, nec tamen proprie dicuntur a nobis amari; vel si aliquo modo amari dicuntur, solum amantur ut res, non ut personæ, sive eo amore duntaxat, qui concupiscentiæ vocatur. Uno verbo earum bonitatem, si absit, concupiscimus; eaque fruimur, si possidemus: non vero illis *bene volumus*, quod proprie est amare, seu diligere. (a)

Neque Wolfius opponat, *appetitum nostrum ad nihil tendere posse, quo conservetur, & augeatur summa illa, qua Deus fruitur, voluptas, sive felicitas; & amorem, quo Deum prosequimur, tendere nequire ad felicitatem ejus amplificandam*. Quid enim hinc inferat? An forte, quod Deum amore benevolentiae prosequi, eique bonum velle non possimus? Quid absurdius? Certe cum diligimus Deum; ei bonum volumus, non quo careat, sed quo jam fruitur: videlicet de illius felicitate gaudemus, quia Dei felicitas est, seu quia illa jam fruitur; tantoque magis gaudemus, quanto minus augeri potest, minusque indiget re aliqua exteriori qua conservetur. Anne de viridarii, aut ædificii perfectione eodem modo gaudemus, cum voluptatem ex illa percipimus? Quænam igitur analogia inter Dei O. M., rerumque inanimatarum amorem? Sed præterea dico, ad aliud tendere appetitum illius qui Deum amore benevolentiae prosequitur, nimirum ad amplificandam non quidem ejus felicitatem, sed gloriam: hoc est ad majorem divinarum perfectionum

(a) Ille proprie dicitur *amicus*, cui ali-  
quod bonum volumus: illud autem dicimur  
concupiscere, quod volumus nobis. S. Th. I.

2. q. 26. a. 4. ad 1. In amore concupiscentiæ  
amans proprie amat se ipsum. Idem part. cit.  
q. 27. a. 3.

num manifestationem, ejusque inter homines beneplaciti executionem; ex quibus concipitur, non quidem *intrinsece* (quod fieri nullatenus potest) sed solum *extrinsece*, ei aliquid felicitatis accedere: quod satis est, ut suam quisque benevolentiam in illum exerere, atque exercere possit. Quid huic analogum in amore rerum inanimatarum reperias? Certum præterea est, nos multa velle, & facere posse, quæ Deo grata, & accepta esse cognoscimus. Porro ne istud quidem locum habet in ordine ad res inanimatas, quæ a nobis amari lato modo dicuntur. Nihil autem refert, quod per ea, quæ volumus, agimusque, felicitas Dei crescere nequeat, si affectus noster ita feratur in Deum, ac si reipsa eandem augere possemus. Hæc igitur idea amoris est, quo Deum amare super omnia debemus; frustra que Wolfius eam nobis conatur eripere. Sed notum est artificium, quo Wolfius definitiones suas non ad veras, omnibusque insitas exigit ideas; sed eas plerumque demonstrationibus, quas efficere sibi præfigit, accommodat. Verum neque hoc artificium semper illi feliciter cedereprehendetur, si vel breviter expendamus ratiocinationem, qua Deum super omnia amandum esse, nititur demonstrare.

*Deum, inquit, agnoscere, ac operam dare debemus, ut certa nobis sit Dei cognitio. Cum vero Deus sit ens perfectissimum absolute tale, qui Deum agnoscit, summæ ejusdem perfectionis sibi conscius est; & consequenter ex ea tanto majorem percipit voluptatem, quo certior est ea cognitio, & quo major perfectio. Quoniam itaque Deum super omnia amat, qui ex perfectione ejus summam voluptatem percipit; Deus super omnia amandus est.* Wolfius itaque debitum amandi Deum super omnia colligit ex eo quod ex Dei cognitione, quam sibi quisque comparare debet, necessario simul oriatur hujusmodi amor. Mentem suam clarius patefacit in subiecta nota inquiring: *Fluit nimirum amor Dei necessario ex cognitione ejus, modo certa sit, adeoque viva cognitio: quamobrem cum obligemur ad Deum cognoscendum, ab ejus autem cognitione viva amor Dei separari nequeat; necesse omnino est, ut etiam obligemur ad Deum amandum.* Sed mihi imprimis non satis recta videtur illatio, qua ex obligatione cognoscendi Deum, etiam amandi debitum infert, & quidem ea sola ratione, quod amor Dei necessario

*ex ejus cognitione fluat*. Nam aliud est, quod illud, ad quod obligamur, pariat necessitatem, & aliud quod pariat obligationem agendi: ad primum sufficit necessaria connectio unius rei cum alia re; ad secundum requiritur, quod præceptum obligationem causans extendatur etiam ad aliud cum priore connexum, suoque ambitu essentiali (si ita loqui fas est) complectatur: quæ duo sane differunt inter se. Plura siquidem præcipiuntur, aut præcipi possunt, ex quibus & alia necessario sequuntur; quin tamen hæc præcipi intelligantur. Exemplum esto in comestione, quæ jure naturali præcipitur ad vitam, sanitatemque tuendam, quin tamen voluptas, quæ ex comestione necessario percipitur, censeatur esse præcepta; quia scilicet ratio, qua nititur præceptum edendi, non respicit, neque complectitur voluptatem: cum præceptum illud ad solam corporis, sanitatisque conservationem referatur. Hinc sine ulla voluptate, immo etiam cum molestia (ut in ægrotis plerisque usuvenit) præceptum edendi, & bibendi omnino subsistit. Non igitur recte colligit *Wolffius* obligationem naturalem diligendi Deum super omnia ex obligatione illius cognoscendi; sed ad summum, quod amor sequatur ad cognitionem, ad quam naturaliter obligamur. Quis vero ambigere possit, dari naturale præceptum, quod per se, & directe Dei amorem respiciat? Hoc igitur demonstrandum illi erat ex suo perfectionis principio: quod tamen nec præstitit, nec præstare forsitan potuit.

Insuper nonne ipsa experientia constat, amorem Dei ex Dei cognitione necessario non fluere? Quot homines reperiuntur, qui Dei, ejusque perfectionum cognitionem habent, & quidem certam, nitidam, claram; & tamen Deum super omnia non diligunt? Contra vero quot homines rudes, ac simplices, qui Dei, ejusque attributorum notitiam admodum tenuem habentes, eum tamen ardentissime diligunt? At, inquit *Wolffius*, cognitio Dei unde amor oriatur, debet esse *certa*, & *viva*. Quid sit *certa* cognitio jam novi; eamque multos habere constat, qui Deum super omnia non diligunt. Quid autem hoc loco significet cognitio *viva*, non satis intelligo, cum eam non explicet *Wolffius*. Fortene cognitionem

*vivam*

*vivam* appellat, quæ frequenti assiduaque meditatione, seu contemplatione excitatur, perficitur, vegetatur? Si hoc velit, prius illi probandum erat, nos ad hujusmodi contemplationem teneri, non qualicumque modo, sed ita ut per eam in nobis excitaretur Dei dilectio.

Præterea aliud est ex re cognita, aliud ex cognitione rei voluptatem percipere. Etiam si voluptas percepta ex re cognita vocari amor possit; anne etiam voluptas, quæ ex sola cognitione percipitur, amor dicenda erit? Cognitionis ipsa bonitatem in se aliquam habet, qua oblectare animum valeat. Quamobrem etiam cognitio malorum nos quandoque delectat; quin tamen malum ipsum amemus; & cognitio rerum alienarum sæpenumero voluptatem parit; quin tamen affectus noster rebus ipsis adhæreat. Cur voluptas, quæ ex *Dei cognitione fuit*, talis esse non possit? Sed quod necessario sequatur ex cognitione voluptas, non adeo perspicuum apparet, ut probatione non egeat: veruntamen hanc probationem, immo & demonstrationem tradendam sibi Wolfius assumit in *Psychologia Empirica*, quam paulo inferius expendemus. Hic interim considerare breviter præstat sequentem Wolfii propositionem: *Qui Deum agnoscit, summæ ejusdem perfectionis sibi conscius est*. Hæc propositio mihi falsa videtur, aut saltem probationis egere, quin tamen vel aliquam afferat, vel more suo, ad alium locum remittat. Falsa, inquam, videtur: nemo enim proprie dicitur, & *est sibi conscius*, nisi propriorum actuum, & sensationum, quibus intime afficitur. Quare, dum quis quidpiam intelligit, suæ quidem cognitionis *sibi conscius est*; non vero rei abs se cognitæ, quæ extra ipsum est. Qui igitur Deum cognoscit, conscius sibi est non perfectionis divinæ, sed solum cognitionis propriæ, qua Dei perfectionem attingit: nisi dicere velis, eum esse conscium perfectionis Dei, quatenus cognitæ (res enim ut cognita intra cognoscentem quodammodo est; ) sed hoc nihil aliud est, quam esse conscius sui actus, qui est ipsa cognitio. Utrum autem Wolfius ea loquendi ratione nobis illudere aliquo modo voluerit, fateor, me ignorare. Sed illius mens fortasse patebit ex duobus paragraphis, quos citat ex libro laudato. Demon-



s. 111. strationes eo loco confectæ omnino nituntur definitione voluptatis, quam his verbis præmiserat: *Voluptas est intuitus seu cognitio intuitiva perfectionis cujuscunque, sive vera, sive apparentis.* Quam definitionem, seu distinctam voluptatis notionem Cartesio se debere fatetur, qui in epistola ad Elisabetham Principem Palatinam: *Tota nostra voluptas, inquit, posita est tantum in perfectionis alicujus nostre conscientia.* Quamvis hæc definitio accuratior fortasse videretur, si voluptatem non in ipsa conscientia, sed in intimo sensu, qui oritur ex conscientia, reponeret; nihilominus modo illam admittere non detrecto: solum animadverto, *Cartesium* ponere voluptatem in conscientia perfectionis non cujuscunque, sed *nostræ*: quæ duo inter se maxime differunt. Cartesii doctrina admitti potest ut vera: sed quod asserit *Wolffius*, falsum esse videtur, ipsique experientia contrarium: nam intuitus perfectionis, seu felicitatis alterius creat immo molestiam in homine inimico, vel invidio; & in ordine ad alios indifferenter se habet: solum in homine amico pro gradu ipsius amicitia causa est voluptatis. Sed *Wolffium* ad experientiam pariter appellantem audiamus. Nemo non novit, inquit, nos voluptatem percipere ex imagine v. g. uva quam prototypo suo adeo similem deprehendimus, ut idem adesse existimemus. Neque enim hic voluptas percipitur ex objecto, quod representatur, veluti in presenti casu ex uva, cum gemina voluptate non perfundamur uvas conspicientes, licet earum nobis probe consciis scimus, judicantes quod uva sint, quas videmus. Neque voluptas inde est, quod ad imaginem propius accedentes agnoscamus, nos minime ex veritate judicasse, dum uvam pictam pro naturali habebamus; cum tadio potius afficiamur, quando certiores reddimur, iudicium nostrum nos fefellisse. Ideo igitur voluptas oritur, quod similitudinis uva picta cum naturali nobis consciis simus, & ejus inde convincamur, quod pictam cum naturali confuderimus. Enim vero in similitudine imaginis cum prototypo perfectio ejus consistit. Quamobrem voluptas tota sita est in eo, quod perfectionis imaginis sibi conscius es, seu quod perinde est, eam intuitive cognoscas.

Quod cognitio intuitiva mirabilis artefacti, cujusmodi est imago adeo similis exemplari, ut subintuentium oculos fallat, ingentem parere valeat voluptatem, nullatenus mirandum

dum est: humani siquidem animi ea indoles est, ut rebus pulcherrimis, ac mirabilibus oblectetur. Sed hinc inferre, quamlibet cognitionem (modo certa sit) perfectionis cujuslibet rei extra nos existentis, & ad nos minime pertinentis, necessario voluptatem parere, juxta gradum perfectionis illius, judicium mihi præceptis videtur; aut saltem illius, qui in judiciis ferendis mathematicam evidentiam non desideret. Quævis pulchritudo, venustas, artificium, & concinna rei dispositio suum habet illicium, adeo ut intuitive perspecta animum per se in illa proclivem voluptate perfundat. At non omnia, quorum perfectionem cognoscimus, eodem modo se habent.

Quantam enim capimus voluptatem ex eo, quod noverimus, ex. gr. Salomonem fuisse omnium sapientissimum, pulcherrimum, quod ædificavit templum, ac summo consilio ordinatam ejusdem Principis aulam? At, inquiet Wolfius, hæc minime intuemur, seu intuitivam cognitionem de his non habemus. Si hoc reponat ille, profecto ex sua voluptatis definitione nihil præsidii referre poterit, ut demonstret, cognitionem Dei quantumvis perfectissimam (quoad comparari in hac vita potest) necessario parere voluptatem. Nam impossibile est, *intuitum*, seu *intuitivam* Dei cognitionem, quamdiu in hac vita sumus, nos consequi posse; cum hæc in futura vita, seu Patria cælesti diligentibus Deum reservetur, in qua *videbimus eum sicuti est, & facie ad faciem; nunc autem per speculum in enigmate*, solumque *ex parte* cognoscimus. Alterutrum itaque eligat Wolfius: aut cognitionem, ex qua necessario *fuit amor Dei*, *intuitivam* esse debere; aut aliam quamlibet cognitionem, quam Scholastici vocant *abstractam*, sufficere ad amorem necessario excitandum. Hoc postremum asserere nequit, utpote experientiæ omnino contrarium: igitur primum eligat, necesse est: idque fortasse innuere voluit, dum addit conditionem illam; videlicet Dei cognitionem non solum *certam*, sed etiam *vivam* esse debere; & dum remittit ad definitionem a se traditam voluptatis. Verum si hæc est ejus sententia, admittat etiam oportet, Dei *intuitum*, seu cognitionem *intuitivam* non solum possibilem esse in hac vita, &

1. Joan. 3. 2.  
1. Cor. 13. 12

ab

ab ipsa beatitudine posse sejungi ( quod tamen communi sensui adversatur; ) sed etiam naturalem hominis, tametsi vulgaris, & ex infima plebe, facultatem non excedere; cum ex lege naturali teneantur omnes, & singuli Deum super omnia diligere. Hoc autem si dixerit, simul asserat necesse est, omnem Dei cognitionem eo ipso quod certa sit, esse pariter *vivam*, seu *intuitivam*: quod & absurdum esse nemo non videt, & contra eundem Wolfium probaret, ex cognitione *certa, viva, & intuitiva* Dei amorem necessario non sequi, cum omnes illi, qui Dei existentiam, ac perfectiones certo cognoscunt, eum super omnia non diligant: si autem admiserit, ad ejusmodi cognitionem non necessario consequi amorem, tota ejus demonstratio concidit. Si enim ex cognitione Dei, qualis haberi in hac vita potest ( sive *intuitiva*, sive *abstracta*, seu quocunque vocetur nomine ) non necessario sequitur Dei dilectio, sed quamdiu in hac vita sumus, semper libere amatur; profecto ex Dei cognitione perperam demonstrare contendit ejus amorem: sicut etiam ex debito cognoscendi Deum male colligitur obligatio illius super omnia diligendi. Quocunque se vertat Wolfius, ego sane non video, quo pacto tueri demonstrationem suam ut legitimam possit.

At recte ne vero deducit ille naturale debitum *cognoscendi Deum, & operandi, ut certa nobis sit Dei cognitio*? Illud quidem demonstrare planum, atque expeditum videbatur; cum ad hominis perfectionem procul dubio pertineat cognoscere res suapte natura præstantissimas, præsertim vero D. O. M. ipsius hominis conditorem. At via tam brevis, & trita giganteis Wolfii gressibus minime congruebat. Quare ad demonstrandum aggreditur, *quemlibet hominem, Deum agnoscere debere, quia quilibet obligatur ad determinandum actiones suas per motiva ab attributis Divinis desumpta*. Nonne ordo iste præclarus est? Prius demonstrat debitum determinandi *actiones suas per motiva ab attributis divinis desumpta*, deinde debitum *agnoscendi Deum*: cum illud fieri nullatenus possit, nisi Deus præcognoscatur? Sed ordinem istum exigebat perfectissima methodus *mathematica geometrica, & sola scientifica*, qua Wolfius jus suum naturale digessit; quod quidem, inquit, *sentarunt multi, perfecit*

Lib. cit.  
S. 222.

*cit nemo*. Utinam vero ne ipsi quidem in mentem hoc unquam venisset : sic fortasse haberemus jus naturæ minus hiulcum, atque rimosum. Deinde demonstrare nititur hominem obligari ad *determinandum actiones liberas per motiva ab attributis divinis desumpta*, quia obligatur dirigere actiones suas ad *manifestationem Dei gloriæ*. Quæ demonstratio nititur principio illo, quod falsum esse superius ostendi; videlicet quod *perfectio hominis consistat in aptitudine representandi perfectionem Dei summam, seu manifestandi gloriam ipsius*. Proinde hoc etiam ex capite concidit demonstratio Wolfiana, qua scilicet ex propriæ perfectionis principio inferre nititur obligationem diligendi Deum super omnia. Quid interim tibi videtur, optime Lector? Arbitratus ne unquam fuisses, Wolfianas de rebus gravissimis demonstrationes tot, tantisque obnoxias esse difficultatibus, rimasque tot in partibus agere? Nonne supra præmonui, plerasque *Wolfii demonstrationes sophisticas* esse magis, quam *solidas*; *irretire* potius, quam *illuminare*; ac sæpe demum in *paralogismos* abire? Specimen habes, unde iudicium ferre aliquatenus possis; & quo tibi persuadeas velim, magni etiam hujus ac celeberrimi viri demonstrationes non sine justo examine excipiendas: præsertim postea quam etiam D. de Vattel in gallico libello, quem hac super re conscripsit, (a) eum in multis pravi ratiocinii accusavit. Ceterum ego hæc omnia mea peritorum iudicio libenter submitto.

Phil. Pract.  
Part. 1.  
§. 251.

Ibid §. 210

## C A P U T VI.

*Si unicum juris naturalis principium statuendum sit, hoc ceteris præferendum videtur: naturalis ordo servandus est. In custodia istius ordinis virtus proprie consistit. Refellitur Martinus Hubnerus, qui intrinsicam virtutis pulchritudinem, amabilitatemque deridet.*

**R**atio, cur hanc propositionem non absolute, sed adjecta conditione statuerim, ex capite sequente constabit.  
Nunc

(a) Questions de droit naturel, & Nature de M. Le Baron de Vvolt. a Bern- observations sur le traité du droit de la ne. MDCCLXII.

Nunc morem iis gerens, qui unicum, integrumque principium juris naturæ statuendum existimant, illud quod ceteris anteferendum mihi videtur, produco, videlicet: *naturalis ordo servandus*. Quibus verbis significare id unum velim, quod omnes affectus, actusque nostros ita moderari debeamus, ut ordo, qui naturaliter inest sive rebus, sive personis, circa quas versamur, integer, inviolatusque servetur. Ut vero rationem primi principii, seu primæ, & universalissimæ legis huic vindicem propositioni, duo mihi probanda sunt: primo, verum adesse debitum servandi hujusmodi ordinem naturalem; secundo, ex eodem ordine officia omnia, seu leges quaslibet peculiare derivari posse.

Porro debitum servandi ordinem naturalem oritur ex duplici capite: primo ex ipsa ordinis idea; secundo ex Dei naturæ auctoris, supremique Legislatoris imperio, & voluntate.

Quoad primum. Idea *ordinis* in se complectitur etiam ideam *boni*: etenim bona omnia ex ordine profluunt; quemadmodum & omnia mala ex ordinis perversione: ille rationi maxime consentaneus est; quum ad solam rationem pertineat vel inducere ordinem, vel jam constitutum agnoscere atque probare: neque ratio ipsa quidpiam melius ipso ordine reperit; adeoque non potest non præcipere, ut ordo servetur. Hæc omnia si ad infinitas ideas, & ad ea, quæ in se quisque experitur, attendat, certa, explorataque sunt. Nullatenus igitur dubitandum, nos ad ordinis custodiam obstringi: & sane quis per se malum non judicet, ab ordinis custodia recedere? Quis dignum vituperatione non ducat qui eundem violet, atque pervertat?

At ne illud quidem revocari in dubium potest, quin Deus (quod alterum est, præcipuumque obligationis principium) a nobis servari naturalem ordinem velit. Nam si Ductor exercitus nullatenus patitur turbari ordinem a se constitutum; si ægre fert Artifex, operis a se constructi dispositionem everti; si Architectus merito indignaretur in partes ædificii sui, puta statuas, columnas &c. si movere seipsas possent, & locum ordinemque sibi præstitutum desererent; quanto magis censendus est Deus homini prohibere, ne ordinem sapientissime

me

me constitutum pessudent, vel audeant ab illo recedere? Quum itaque hoc per se notum & evidens videatur; solum reliquum est, ut ostendamus, omnia hominum officia ex ordine naturali posse deduci. Sed & labor iste inutilis ferme videri potest, quum exploratum sit, in quovis officio ordinem aliquem elucere; nullumque ex opposito crimen esse, in quo non appareat ordinis perversio. Majoris tamen claritatis gratia ita rem explico.

Ordo naturalis, quem homines pro norma habere in suis operationibus debent, vel ipsis inest hominibus, vel partibus, quæ constant, vel actionibus, quas exercent, vel denique rebus, quibus utuntur. Quoad primum, si quis oculos in hominem ipsum conjiciat, statim intelliget, eundem ad tria referri posse, primo ad Deum rerum omnium auctorem; secundo ad alios homines ejusdem naturæ consortes; tertio ad seipsum. Hinc triplex ordo resultat, primus *inferioris* ad *superiorem*, secundus *æqualis* ad alios *æquales*; tertius *sui* ad *seipsum*; nam & hic ultimus ordo admitti debet, quum homo cogitationes suas reflectere in seipsum possit, sibi que sive bona, sive mala consciscere. Et ut rem clarius, licet minus latine, explicemus, primum vocare placet ordinem *inferioritatis*, alterum *æqualitatis*, tertium *identitatis*: neque enim vox aptior videtur ad hunc postremum ordinem exprimendum suppetere.

Ex hoc triplici ordine triplex officiorum genus exurgit; scilicet ex ordine *inferioritatis* qui est ad Deum, deducitur submissio, reverentia, cultusque, quæ illi debentur: *æqualitatis* ordo exigit, *ne alteri faciamus, quod nolumus fieri nobis*; adeoque ne proximum ullo modo lædamus. Denique ordo *identitatis*, peculiariter erga seipsum amorem postulat, sui que conservandi ac perficiendi curam, studiumque.

Huic triplici officiorum generi moderando tres præcipuæ, vel ex præcipuis virtutibus, incumbunt; nempe religio, quæ circa Dei cultum versatur: justitia, quæ æqualitatem servat; unicuique quod suum est, tribuendo: & temperantia, quæ interiores animi affectus, usumque rerum moderando, uniuscujusque conservationi bonoque statui prospicit. At quia potest contingere, quod homines malorum impendentium for-

midine a recto ordinis tramite avocentur; virtus fortitudinis addenda est, quæ contra ejusmodi difficultates erigat animum, atque corroboret. Postremo ut virtutes singulæ propriis muneribus tuto, & sine errore fungantur, opus habent aliquo dirigente, nimirum virtute prudentiæ; cujus proprium est dictare, atque præscribere, quid in qualibet circumstantia recto ordini sit consentaneum. Igitur vel ex hoc capite habemus virtutes quinque præcipuas, scilicet *religionem*, & quatuor *cardinales*, ut vocant, nempe *prudentiam*, *justitiam*, *temperantiam*, & *fortitudinem*, quæ humana quævis officia suo ambitu complectuntur. Jam vero quum istæ omnes, & singulæ in ordinis custodiam incumbant; inde oritur generalis idea Virtutis, quod nempe in ordinis custodia proprie consistat, quemadmodum vitium in ordinis perversione. Quamvis autem virtutes omnes, omniaque officia derivari possint ex ordine, qui resultat ex cujusque ad se, vel ad alios homines *comparatione*; nihilominus prætereundi non sunt & alii ordines, qui sæpe concurrunt ad idem præscribendum officium; præsertim quum sæpe promptior occurrat unus, quam alter; qui proinde facilius pro actionum norma arripi potest. Horum itaque peculiarium ordinum seriem ita paucis expedio.

Quum homo diversis partibus constet, variisque instructus sit facultatibus, ex quibus aliæ aliis sunt præstantiores; inde nascitur ordo, quem *præscribitatis* appello: vi cujus magis excolere, majoreque habere in pretio debemus animam, quam corpus, rationem, quam sensus; & ex quo plurima erga nos officia definiri facile possunt. Ordo, qui actionibus naturalibus, rebusque, quibus utimur, inest, solum est ordo *medii ad finem*. Quandoquidem humana ratio hujusmodi actiones expendens, & cum illarum effectibus comparans, facile intelligit, easdem referri ad certos aliquos fines: ratio pariter dicit, servandum hunc ordinem esse, proindeque malum esse, & homine indignum, prædictis actionibus ad alios fines veluti extraneos abuti. Hinc plura determinari possunt officia, quæ ad virtutem temperantiæ pertinent; actiones nimirum, quibus vel propagatur genus humanum, vel vita cujusque individui per cibum, potumque servatur. Ex his vero confici

posse

posse videtur, nullum hominis officium esse, quod ex ordinis idea derivari, definirique non possit: idque secundo loco demonstrandum erat, ut quod initio capitis tanquam universale juris naturalis principium proposuimus, vindicaretur. Nunc alia nonnulla, quæ animadvertenda supersunt, breviter persequamur.

I. Ordo cum juris naturalis, tum *Ethicæ* universæ ( si placeat, *Ethicam* a jure naturali distinguere ) tanquam universale principium haberi merito potest: quum *Ethica* omnis versetur circa virtutes & vitia; virtus autem in ordinis custodia consistat, ut supra dictum est; & vitium in ipsius ordinis perversione. At quemadmodum in aliquo ex. gr. ædificio alius est ordo, sine quo illud consistere nullatenus potest, alius vero qui ad solam pertinet perfectionem & ornamentum illius; ita & ordo naturalis, quem virtutes respiciunt, alius omnino est homini necessarius, cujus nempe perversio in detrimentum cedit, atque perniciem vel universæ speciei, vel alicujus individui; alius vero qui auget tantummodo vel privatam vel communem hominis perfectionem. Prior ille, cujus custodiam lex naturalis præscribit, pro juris naturalis principio statui merito potest; secundus est *Ethicæ* relinquendus, si tamen fas sit, alterum ab altera separare: quid enim prohibet, unicam ex utroque disciplinam conflari, quam sive *Ethicam*, seu *Moralem*, sive *jus naturale* appellare placuerit; eamque pro diversa ordinis gravitate graviorem, leviolemque obligationem injicere, seu continere, dicamus? Certe Doctor Angelicus omnem talis ordinis custodiam referre videtur ad jus naturale, dum ait: *omnes actus virtutum, sunt de lege naturali: dicitur enim* I. 2. q. 96. a. 3. *boc naturaliter unicuique propria ratio, ut virtuose agat.*

II. Ordo *inferioritatis* ad Deum plane immutabilis est; secus ordo *æqualitatis*, qui inter homines intercedit. Nam per mutuas pactiones, atque contractus induci inter homines potest *superioritas*, & *inferioritas*, salva æqualitate naturæ; quemadmodum nemo nescit, reipsa invec̄ta hæc fuisse in statu civili. Ordinem, qui ex hac inæqualitate suboritur, inductum in humani generis utilitatem, ab unoquoque servandum, humana ratio dicitur, atque præscribit. Hinc debitum subjectionis,



nis, & obedientiæ Principibus, Magistratibus &c. Præter superioritatem, quæ inducitur per mutuas pactiones, ipsa etiam natura aliquam tribuit superioritatem parentibus in filios eo ipso, quod eorum sint causa, atque principium. Hinc ordo inferioritatis istorum ad illos. Ex parte parentum servatur hujusmodi ordo per amorem & curam erga filios: ex parte vero filiorum per obedientiam, & pietatem erga parentes.

III. Præter æqualitatem inter homines, extat etiam inter eos relatio similitudinis cum in natura, tum in ratione effectus ejusdem causæ; partis ejusdem totius; servitutis ad eundem Dominum, ac demum ordinationis ad eundem finem.

Nam homines omnes habent & eandem naturam, & causam, eundem Dominum, & finem ultimum, videlicet Deum. Jam vero hæc multiplex similitudo exigit, & quantum in se est ingenerat erga alios amorem, & quidem similem illi, quo quisque amat seipsum: & inde præceptum naturale *amandi proximum sicut seipsum*. Immo hujusmodi debitum vel ex ipsa inclinatione hominis naturali colligi potest, ut suo loco dicemus. Quoad amorem vero erga seipsum, quum sit plane necessarius, solummodo, ut recte ordinetur, nobis enitendum est. Ordinabitur autem, si & rerum & actionum naturalium servetur ordo, ut dictum est alibi.

IV. Ad nostrum de ordinis custodia principium revocari possunt, seu per illud explicari aliquæ propositiones, quæ a quibusdam statuuntur primi principii loco; cujusmodi sunt præsertim hæc duæ: *in omnibus vitam age consentaneam rationi: convenienter naturæ tuæ vive*: nam! neque ducitur vita consentanea rationi, neque conveniens humanæ naturæ, nisi quatenus rectus ordo servatur. S. Thomas tanquam juris naturalis principium, seu *primum præceptum legis naturæ* hanc statuit propositionem: *bonum est faciendum, & prosequendum, & malum vitandum*. Deinde subdit: *& super hoc fundantur omnia alia præcepta legis naturæ, ut scilicet omnia alia facienda pertineant ad præcepta legis naturæ, quæ ratio practica naturaliter apprehendit, esse bona humana*. Quibus verbis aperte concinit nostræ sententiæ: nam ratio apprehendere nequit ut *bona humana*, quæ ordine careant, seu in quibus prosequendis non servetur debitus ordo; quin

1. 2. q. 94.  
a. 2.

quin ex ipso ordine habent, quod proprie sint hominis bona; quum sine eo bona solum animalia, sive brutalia forent. Quocirca, ut idem subdit Angelicus, *omnes inclinationes quarumcunque partium natura humana, puta concupiscibilis, vel irascibilis eatenus pertinent ad leges naturæ, quatenus regulantur ratione, seu quatenus ratio debitum in illis ordinem videt, dicitque, illum esse servandum; subdit enim: ratio est ordinativa omnium, quæ ad homines spectant: & secundum hoc sub lege rationis continentur omnia ea, quæ ratione regulari possunt. Ratione autem regulantur omnia, si ordo servetur. Ex mente igitur S. Thomæ bonum, quod est faciendum & prosequendum, ceu primum legis naturalis præceptum, est bonum ordinatum; ut perinde sit dicere hoc sensu, bonum esse faciendum, ac ordinem esse servandum. Satis igitur congrue hæc propositio pro primo juris naturalis principio a nobis constituitur.*

In resp.  
ad 2.

At quia virtutis mentionem fecimus, statuimusque, in ordinis custodia positam esse, non abs re, ut arbitror, erit, in ejus idea enucleanda immorari. Quærere præsertim hoc tempore solent nonnulli, in quo proprie consistat pulchritudo virtutis, quam tantopere commendarunt antiqui Philosophi; adeo pronuntiaverit Plato, quod si videri oculis posset, omnium in se amorem converteret, raperetque. Nobiliores veterum Philosophorum, & maxime Stoici ratum habuere, pulchritudinem intrinsecam esse virtuti; adeoque in se & propter seipsam amandam, expetendamque præcisa qualibet utilitate, emolumento, vel commodo, quod profluat, & sit distinctum ab illa; quamvis nemo unquam dubitaverit, vel dubitare queat, eam summæ utilitatis esse, maximeque ad felicitatem nostram conferre. Ex recentioribus vero non pauci, præsertim qui excolendo juri naturæ post Grotium se dedidere, contendunt, nullam virtuti per se, & proprie pulchritudinem, vel amabilitatem inesse; adeoque non alia de causa expetendam esse, atque excolendam, nisi quia ad felicitatem nostram (& quidem præsentis vitæ) per bona aliqua ex virtutis exercitio fluentia & ab eadem distincta conducit. Hinc *Pufendorfus* statuit, excolendam esse virtutem, præsertim justitiæ, ob societatis tranquillitatem servandam; *Thomasius* eo quod

quod vitam nostram felicissimam, ac suavissimam reddat; *Wolffius*, quia nos, statumque nostrum perficit animæ, & corporis, & fortunæ bonis, ex quibus voluptas exurgit humanam felicitatem constituens. Ira & alii fere omnes, qui postremis hisce temporibus jus naturæ excoluere, quantumvis diversa ratione loquantur. Hos ego omnes virtutis ideam corrumpere, ac de medio tollere arbitror; immo & indignos esse, qui Philosophorum moralium numero habeantur. Propugno itaque, pulchritudinem, amabilitatem, præstantiam, decusque virtutis distingui & separari debere a quavis utilitate, emolumento, vel commodo inde manantibus; & quæ solius utilitatis gratia expetitur, & exercetur, veram virtutem non esse, sed *Epicuream*, sed *Hobbesianam*, sed *Spinozicam*, sive umbram & simulacrum virtutis: nam & *Epicurei*, & *Hobbesiani*, & *Spinozista*, & alii, si qui sunt, pejoris notæ Philosophi, immo & agrestes, & barbari omnes fatebuntur, virtutes esse colendas ob utilitatem & commodum, quod inde promanat. Horum tamen omnium causam perorandam suscepit paucis ab hinc annis *Martinus Hubnerus*, publicus Hafnienſis in Dania Juris Professor, in *Specimine Historia Juris naturalis* gallice scripto, qui non modo negat, sed & deridet intrinsecam pulchritudinem, amabilitatemque virtutis: *asserere*, inquit, *virtutem habere ex se ipsa intrinsecam pulchritudinem, quæ nos ad illam exercendam impellat; & contra, vitium sua surpitudine validam in nobis sui aversionem excitare, non est aliud, nisi asserere, rationem suppetere aliquam unius alteri præferenda; modo in moralem disciplinam qualitates occultas jamdudum e Phisica ejectas revocare non velimus, ac virtutis, vitioque tribuere areamam quandam vim fascinandi homines. Si quis hoc velit, is hoc saltem tempore, quo magicis incantationibus fides omnis abrogata est, qui suam amplectatur opinionem, inveniet neminem: Sic ille, quem de re hac ex animo locutum fuisse, satis constat ex ipsa loquendi ratione. Verum argumenta, quæ congerit in suæ probationem sententiæ, nullius roboris sunt, semel admissa virtutis idea, quam supra exhibuimus.*

Quod ut planum fiat, argumenta ipsius *Hubneri* verbis latine redditis adferam, & refellam. Ait itaque: *si nihil est absque ratione sufficiente, oportet item extare rationem sufficientem, cum*

vix-

Essai sur l'histoire du Droit naturel. Part. II. S. 23.

*virtus sit amabilis . Ratio vero ista necesse est , ut sit vel in ipsa virtute per mentem sejuncta a quacunq̄ relatione ; aut extra illam in ea relatione , quam habet ad naturam hominis , ejusque finem . Hic sistamus paulisper : dico , rationem sufficientem , cur virtus amanda sit , ipsimet inesse virtuti . Verum ut hæc ratio sufficiens censeatur inesse virtuti , falsum est , a quacunq̄ relatione sejungendam esse , si hæc intime , & suapte natura virtuti conveniat : sed ea solum sejungenda est a quolibet bono , vel utilitate , vel commodo , quod licet ex illa profluat , est tamen ab illa distinctum : proinde falsum est , rationem sufficientem , cur amanda sit virtus , esse extra virtutem ipsam , si ratio sufficiens posita sit in ea relatione , quam ipsa habet cum natura , & fine hominis : nam ista relatio eo ipso , quod virtutis est , est ei intrinseca ; quum virtus , qua virtus , præciso quovis effectu , seu bono eam consequente , est conveniens & proportionata naturæ , & fini ipsius hominis , ut satis constat ex dictis , & clarius ex dicendis infra constabit . Interim audiamus rursus *Hübnerum* : ratio , inquit , sufficiens esse non potest in ipsa virtute , quia nihil aliud in ea reperitur , nisi ad summum quidpiam ignotum , & occultum , seu , ut vulgo dicitur , unum nescio quid ( un je ne sçais quoi ) ad quod confugiendum esset . At nos non confugimus ad aliquid occultum , sive ad illud nescio quid ; sed ex hæcenus tradita virtutis idea intrinsecam ejus pulchritudinem , bonitatemque faciliter explicamus , asserentes , ordinem ipsum , quem virtus in sui idea complectitur , intimam ejus pulchritudinem , & bonitatem constituere : nam pulchritudo , & bonitas vel est ipsemet ordo , vel ex ordine necessario confurgit . Qua in re provocamus ad ideas omnibus insitas : quidquid enim ordinatum est , illud omnes ut pulchrum , bonumque concipiunt . En igitur rationem sufficientem , cur virtus amabilis sit : hæc autem ratio tantum intranea virtuti censenda est , quantum est intrinsecus ordo , in cujus custodia consistit essentia virtutis . En igitur illud , quod , secluso alio quolibet bono ab ipsa virtute distincto , determinare hominem potest ad exercitium illius : quandoquidem servare ordinem rerum , ex . gr. pluris æstimare quæ majore in pretio habenda sunt , puta præferre animum corpori , honestatem utilitati , lucro*

cro justitiam, quemadmodum per se bonum, & pulchrum est, ita & amore & laude & præmio dignum, adeoque per seipsum idoneum ad appetitum hominis rationalem determinandum ad sui ipsius prosecutionem. Mirum sane, quod *Hubnerus*, alioqui vir doctus, & prudens, ista non viderit. Mirum, quod neque viderint *Pufendorfsani*, *Thomasiani*, *Wolfiani*, aliique christiani Philosophi id quod plerisque gentilium Philosophorum non latuit: nam homo suapte natura fertur in bonum, honestum, & pulchrum, uno verbo in virtutem, & quidem ut virtus est; unde illam miramur, atque suspicimus etiam in aliis, tametsi nullum inde commodum, vel emolumentum in nos redundet. Et sane quam humiles animos, propriisque utilitatibus addictos esse oportet, qui virtutis in seipsa spectatæ non sentiunt illicium! quam hebetes oculos, qui venustatem ejus, decusque non vident, & opus habent satelitis alicujus emolumenti, vel commodi, ut eandem amore dignam existiment! Hi sane non minus indigni sunt virtutis amore, quam indignus esset pulcherrimæ sponsæ amplexibus qui eam nonnisi phaleratam, & auro, gemmisque circumdatam sibi esse diligendam arbitraretur. Verum hæc differens novas *Hubneri* objectiones pene anteverto. Eum itaque præeuntem sequamur.

*Aliunde*, inquit *Hubnerus*, *virtus absque ulla relatione spectata non est nisi abstracta quedam idea, quæ, quum realis non evadat nisi in concreto, non potest talem effectum producere, cujusmodi est obligatio*. Sed jam præmonui, ideam virtutis ab omni relatione sejungi non posse, solumque ab omni utilitate, emolumento vel commodo ex illius exercitio manante, ab eaque distincto posse præscindi. Ceterum haud satis intelligo, quid significare velit *Hubnerus* nomine *idea abstracta, quæ nonnisi in concreto realis evadit*. Idea virtutis per ipsum exercitium, seu per actus virtutis fit realis. Falsum est autem, ideam virtutis causare non posse realem obligationis effectum, animumque ad sui prosecutionem allicere: nam bonum mente perceptum excitat ad amorem, & desiderium sui; proinde & voluntatem movet, atque determinat ad illud agendum, quod necessarium est ad boni consecutionem. Ut itaque virtus rea-

lem

lem parere obligationem possit, satis est, illius ideam mente percipere: nam intima bonitas, ac pulchritudo virtutis pertrahit animum recte dispositum in sui amorem ac desiderium: idque experientia, licet non adeo frequens (quum pauci sint, qui moveantur solo virtutis amore) satis ostendit. Sed iterum audiamus *Hubnerum* ita causam suam persequentem.

*Secundo, hæc doctrina asserens, virtutem habere in seipsa rationem sufficientem cur amanda sit, adversatur natura hominis, ejusque voluntatis, quæ quum nunquam determinet sese, nisi generatim ob bonum, velle non potest virtutem, nisi quia aliquod est bonum, & quia eam ut talem agnoscit; (quis de hoc dubitaverit?) exinde sequitur, rationem sufficientem, cur virtus sit pulchra, & amabilis, esse debere extra illam. Nos contra jam ostendimus, rationem sufficientem illi intime inesse. At in quo tandem consistit hæc ratio sufficiens? In relatione, inquit *Hubnerus*, sive proportione, quam habet cum natura, & fine hominis. Sed ista relatio, pono ego, sive convenientia, sive proportio cum natura & fine hominis inest virtuti in seipsa spectatæ; & sejunctæ a quolibet bono distincto ab ipsa fluente. Quomodo igitur hæc ratio sufficiens censenda est extra virtutem? Probandum *Hubnero* manet, solum bonum extrinsecum, & a virtute distinctum eandem amabilem reddere, ex. gr. sobrietatem ea solum de causa expetendam, quod sanitatem vel restituat, vel servet; justitiam ob solam tranquillitatem societatis, quam fovet; liberalitatem nonnisi ratione amicorum, quos acquirit, amandas esse, atque colendas. At *Wolfus* & hanc ipsam bonitatem virtuti intrinsecam esse contendit; nec prorsus immerito: nam cibi moderatus usus suapte natura sanitatem juvat; justitia tranquillitatem, liberalitas amicitiam &c. Sed bonitas ista, sive intrinseca, sive extrinseca virtuti dicatur, solummodo physica est, non moralis, nec propria virtutis, quatenus virtus est; ut sæpius alibi demonstravimus. Sed hoc prætermisso, certum mihi videtur, haud levem virtuti injuriam inferre qui asserit, ut asserere videtur *Hubnerus*, eam quidem & pulchram, & amabilem esse, sed pulchritudine tantum extrinseca, adicitia, & aliunde quæsitæ; scilicet instar illius pul-*

V. Cap. X.  
Lib. I.

chritudinis, quam fœmina de se invenusta sibi extrinsecus comparat alcititiis ornamentis, ac fucis. Hocne loco habenda pulchritudo, decorque virtutis?

At regerit ille, *vanum est*, quoad hominem attinet, *velle abstrahere ab omni utilitate*. Cur quæso? *Quia*, subdit, *bonum generatim est perpetuum objectum ejusdem voluntatis, & spes obtinendi aliquod bonum est unicum incitamentum, quo ipsa moveri potest, ac se determinare ad quidpiam alteri preferendum. Si spes ista præcudatur homini, omnis illi adimitur impulsus ad agendum, omni spoliatur ætîvitate, & ad indifferentiam reducitur; quod fieri non potest, quin destruat*. Sed hæc inaniter regeruntur. Nam si virtus in se bona & pulchra est, ut supra probavimus, & amplius probabitur infra lib. VIII. cap. IV.; jam adest in ipsa virtute bonum, ob cujus consecutionem voluntas se moveat, & ad agendum determinet. Neque animadvertit *Hubnerus* hæc scribendo, se, ut ajunt, ponere, quod est in quæstione, & quod a nobis negatur, nempe virtutem in se pulchram, & bonam non esse, ut exinde concludat, eam amari a voluntate non posse, nisi ob aliquod bonum eidem extrinsecum. Hæc ratiocinandi ratio minime decere videtur virum sapientem; sed magis adhuc dedecet, quod deinde innuit, raturumque videtur habere, videlicet in rerum natura aliud bonum non esse, nisi quod utile est, seu quod aliquod emolumentum, oblectationem, vel commodum adfert. Quam ego sententiam Philosopho indignam existimo, & vix in rudioribus tolerandam; eamque profligavi supra lib. VI. cap. IV. asserere vero, quod homo non possit ab omni utilitate abstrahere ( *de tout interet* ) videtur humano generi injuriosum, ipsique experientie contrarium: nam & amicus amico ( si vere talis sit ) & sponsus sponsæ, & filius quandoque parentibus, & qui sublimiore sanctitate præfulgent, Deo inserviunt solo caritatis impulsu, nullius gratia utilitatis, *sans aucun interet*. Verum dum dico, *nullius gratia utilitatis*, hoc nomen stricte sumo, nimirum pro bono ab actione, & objecto, circa quod versatur, & ab iis, quæ ipsis intrinseca sunt distincto: nam si nomine utilitatis omne omnino bonum, atque ipsius etiam boni amati fruitionem intelligas; quis neget, nos omnes, ac semper utilita-

litatis gratia operari? Nam quilibet determinatur ad agendum ratione boni, ut sæpius dictum est: exemplis rem illustro. Servus Domino famulatur ob pactam sibi mercedem; is servire dicitur causa utilitatis ( pour interet ) quia servit ob bonum a Domino suo, & a propria actione distinctum. Amicus autem servit amico, & sponsus sponsæ, eisque benefaciunt, nulla ratione habita ad mercedem vel præmium ab objecto, quod amant, diversum; hi amare & operari dicuntur *gratis*, & *amore*, ut fert commune proloquium; & tamen nec ipsi agunt, nisi ob aliquod bonum; quia scilicet amare amicum, vel sponsam propter seipsos, iisque gratuito inservire est bonum conveniens amanti; immo ipsamet servitus grata, & jucunda iisdem est, seu ex ipso servitutis actu gaudium purissimum hauriunt, ortum ex eo, quod sit conformis inclinationi naturæ rationalis, adeoque intime sentiunt, se recte honesteque agere, dum rationi obsequuntur. Et sane si operari juxta naturalem sensuum inclinationem voluptate & delectatione non caret; qui fieri poterit, ut agere juxta præscripta rationis, quæ hominem proprie constituit, & rationali inclinationi parere nullam adferat voluptatem? En itaque intimam pulchritudinem, amabilitatemque virtutis: en *rationem sufficientem* eidem intraneam, ob quam diligatur, seu diligi debeat: en denique bonum virtutis proprium, quo voluntas ad ejus amorem propter seipsam determinatur. Neque enim puritati amoris illius officit voluptas, & gaudium, quod ex illa percipitur, & quod allicit ad exercitium virtutis; quum talis voluptas profluat ex ipsa virtute, quatenus virtus est; sicut puritati amoris Dei non obest, quod aliquis ex eo capiat voluptatem, Deumque possidere se gaudet, eoque perfecte frui desideret: impurus utique amor esset, si diligeretur Deus ob aliquod bonum ab ipso distinctum atque diversum. Quamobrem qui sub puritatis prætextu vult etiam, quod ab ipsa fruitione rei amatæ abstrahatur, & a delectatione, quæ ex tali amore percipitur; ille vult puritatem chimericam, & amorem sibi ipsi repugnantem: vult ex gr. quod amicus erga amicum, & sponsus erga sponsam, & qui amore Dei flagrat, erga eundem indifferenter se habeant;



quod perinde est, ac amorem ipsum destruere; quum alias quilibet necessario delectetur de eo, quod amat. Verum jam sentio, me ultra id, quod postulabat *Hubneri* objectio, excurrere: nec tamen omnino me pœnitet; quod haud paucis hæret aqua, dum explicare volunt, quid sit diligere aliquem amore puro, sive illum propter seipsum amare.

Ceterum ex doctrina hæctenus tradita corrui & aliud *Hubneri* argumentum, quod quidem primo loco ille proponit; sed nos ad hunc locum opportunius reservandum existimavimus. Opponit itaque: *quamnam ideam sibi quis efformare potest de pulchritudine virtutis, & de deformitate vitii, de proportione, & convenientia illius, de perturbatione, & turpitudine alterius, si non utrumque referatur ad ipsum hominem, ad ejus perfectionem, & ad felicitatem, ad quam destinatus est?* Fateor, virtutem (idemque de vitio, servata proportione, dicendum) ad hominem referri debere, & ad perfectionem, & felicitatem illius. At nostra hic quæstio est, utrum virtus in se, & per seipsam habeat cum homine convenientiam, ejusque perfectionem, & felicitatem ex seipsa promoveat; vel potius id habeat ratione boni, quod profluat quidem ex illa, sed tamen sit ab illa diversum, eique extrinsecum. Hoc posterius affirmat, vel affirmare videtur *Hubnerus* (non enim mentem suam satis luculenter patefacit); nos primum asserimus, & quomodo illud verum sit, pro nostri ingenii modulo demonstravimus. Quamobrem frustra regerit ille: *desiderium propriae felicitatis, illud nempe desiderium adeo firmum, & naturale homini, idipsum tandem esse debes, quod obligationem producat conformandi actiones nostras regulis incommutabilibus, quas eidem dicitur ratio; quandoquidem non minus homo moveri potest ex propriae felicitatis desiderio ad amandam virtutem propter seipsam (quippe quam in se bonam, & pulchram, & amabilem esse cognoscit, & cujus exercitium eidem sapit, & oblectationem adfert) quam moveatur ex eodem felicitatis suæ desiderio ad prosequendum, expetendumque aliud quodcunque bonum. Cur enim desiderium propriae felicitatis inclinet hominis voluntatem ad corporis bona, puta ad sanitatem, ad delectationem sensibilem; & non inclinet ad bona animi, atque rationis, cujusmodi est*  
virtus

virtus spectata in seipsa? Toties igitur homo ob propriam agit felicitatem, quoties bonum aliquod, cujuscunque generis sit, amplectitur: quum enim humana felicitas ex bonorum omnium, quorum ille sit capax, aggregatione confurgat, & compleatur; ideo quodlibet bonum est veluti pars humanæ felicitatis: proinde propriæ felicitatis amor includitur in amore cujuslibet boni. Itaque qui virtutem in se, & propter se diligit, propriam diligit felicitatem, quia diligit illud, quod bonum sibi est, ut supra explicavimus. Non negaverim tamen, posse etiam amari, & quidem recte, virtutem ob bonos, qui inde consequuntur, effectus, seu propter bona distincta, quæ adfert, ex quibus pariter promovet felicitatem humanam; ex. gr. sobrietas recte diligitur etiam ob valetudinem corporis, justitia ob tranquillitatem &c. At colere sobrietatem, justitiam &c. hac tantum de causa, nulloque amore virtutis in seipsa spectatæ cieri, hoc *Spinofisticum* censeo, hoc *Hobbesianum*, hoc *Epicureum*: nam hoc pacto virtutes habentur, ut olim habebantur ab Epicureis, ceu meri *satellites* voluptatis, seu, quod in idem recidit, felicitatis: & quod pejus est, sæpe ansa præbetur deserendæ virtutis, quum scilicet ( ut aliquando contingit ) separata cognoscitur ab emolumento, vel commodo, quod solet alias adferre; & dum vitium virtute utilius videtur; quod haud infrequens est. Accidit etiam sæpe sæpius, exercendæ virtutis causa nedum plures tolerandos esse labores, sed & odia malorum, & persecutiones identidem sustinendas. Tunc, amabo, quid faciat, aut quo pacto se gerat qui alte imbiberit animo, nullam per se inesse virtuti intimam pulchritudinem, & amabilitatem; sed a bono tantum extrinseco ex illa manante, atque diverso amabilitatem mutuari suam, solumque bonum istud extrinsecum ad felicitatem conferre? Nonne cum *Bruto* moriente dicturus est, *non in re, sed in verbo esse virtutem?* nonne vitium pro virtute amplectetur? En quo tandem ducat hæc de virtutis pulchritudine, & amabilitate doctrina, quæ tantopere arridet hodiernis de jure naturæ scriptoribus, maxime *Thomasianis*, sed & *Wolfianis*, tametsi quod alii vocant extrinsecum, isti dicant intrinsecum; vel potius quod virtuosæ actioni in esse phy-

Flor. lib. IV.  
cap. 7.

physico intrinsecum est, intrinsecam virtutis bonitatem vocent eo modo, quo supra explicavi. Sed hac de re hoc loco ne plura, præsertim quum doctrinæ a nobis hæcenus traditæ, sine qua totum jus naturæ vacillat, iterum confirmandæ opportuna recurret occasio, nimirum Lib. VIII. Cap. IV., ubi de fine juris naturæ contra *Wolffium* differemus.

## C A P U T VII.

*Neesse non est, imo forte minus expedit, unicum in hac disciplina statuere officiorum omnium principium. Hinc reprehensione digni non sunt, qui principium triplex admittunt, vel scilicet cum Barbeyraco, & Burlamaquio religionem, amorem sui ipsius, & societatem; vel cum Heineccio amorem Dei, sui, & proximi: hic tamen in suo triplici afferendo principio minus recte procedis.*

**Q**UO ex tempore jus naturale ad peculiaris disciplinæ formam redigi cœpit, separatimque doceri, fere omnes, qui in illud excolendum, perficiendumque incubuere, conati sunt unum aliquod generale principium invenire, atque statuere, rati vel necessarium omnino esse, vel saltem conferre plurimum ad disciplinam hanc perficiendam omnia naturæ officia ordinatim ex uno, eodemque principio deducere. Quocirca cum *Grotius socialitatem* ut idoneam huic obeundo muneri proposuisset, *Pufendorfius* in adserenda eidem hujusmodi prærogativa nervos omnes intendit; eumque velut agmine factò sequuti postea fuere plerique præceptores, studiosique istiusmodi disciplinæ. Sed cum illius insufficientia principii clarior esset, quam ut diu posset latere, alii alia excogitavere pro suo quisque genio principia; aliorumque principis ante impugnat, atque rejectis, suum quisque statuere, & rationibus confirmare contendit. Ex quo factum est, ut ea mirum in modum excreverint sine ullo profectu, imo cum aliquo detrimento ob confusionem ex illorum multitudine inventam. Nullum autem adhuc inventum est, quod omnibus probaretur, fueritque communi doctiorum Juristarum consensione receptum. Porro tot, ac tam insignium virorum irri-

to conatu perspecto , sibi tandem persuasere quamplures , nullum reipsa dari , inveniri que posse principium generale , adæquatam , & integrum juris naturæ : qua in re an recte sentiant , nec ne , aliorum esto judicium ; neque enim pretium operæ cenſeo , id accuratius investigare . Imo per me liceret , totam hanc de primo juris naturæ principio disputationem ommittere . Quare nisi nos ad refellendos errores , & quidem gravissimos , *Hobbesii* , *Thomasii* , & *Wolfii* necessitas compulisset , ut summum , nonnulla duntaxat majoris eruditionis gratia de hac celebri controversia attigissemus .

An ergo unum aliquod generale , integrumque Juris naturalis principium reipsa habeatur , aut excogitari possit , in medio relinquimus . Illud nobis citra errandi periculum affirmari posse videtur , minime necesse esse , immo neque fortasse expedire , unicum ejusmodi principium statuere , ex eoque vel le officia omnia naturalia continuo veluti filo deducere . Illud enim in scientiis momenti maximi est , ut omnia earum effata certo , evidenterque demonstrantur ; atque ut nihil dubii incertique permaneat : quod vero theoremata omnia ex unico , aut ex pluribus principiis certis utique & evidentibus deducantur , perinde prorsus est : ac si alicujus rei ratio habenda sit , præter certitudinem & evidentiam , ea certe non est generalis cujusdam principii unitas ; sed potius methodi facilitas & brevitatis : ne scilicet aut absterreantur studiosi , aut longioris itineris causa lentius progrediantur , tardiusque propositam sibi metam attingant . Deinde , si percurrantur disciplinæ omnes , reperietur vix aliqua , cujus omnes conclusiones unico nitantur primo , generali principio : cur illud ergo in scientia juris naturalis necessarium asseratur ? Certum est demum , eandem ex variis diversisque principiis conclusionem deduci posse , quod vel ex ipsis juris naturalis scriptoribus manifestum est : quum enim ii in primo principio statuendo quammaxime dissideant , alii que unicum , alii que plura constituent ; attamen in conclusionibus , seu in officiis naturalibus definiendis plerique consentiunt . Non est igitur multum de qualitate , aut numero principiorum hujus disciplinæ laborandum ; modo quæcunque ad

id

id muneris obeundum proponantur, certa sint & indubia, apteque ex iis naturalia hominum officia erui ac definiri queant.

Illud vero signate adjeci, *fortassis etiam minus expedire*, si unicum statuatur hac in disciplinam principium. Ex unico nanque principio vix, ac ne vix quidem sine multo labore, sine proluxa, subtilique ratiocinatione, ac sine profunda meditatione tam varia, tamque multiplicia juris naturæ officia deduci possunt: quo hujuscemodi studium nequit non magis arduum, diuturnum, laboriosumque evadere; quum ceteroqui, si in qua alia disciplina, in hac potissimum, quæ ut ad omnes spectat, ita ad omnium captum sit oportet, claritas, facilitas, brevitatis, perspicuitas inquirenda atque sectanda videatur. Si cum his omnibus generalis cujusdam primique principii unitas conciliari possit, utique fateor, illud & sedulo inquirendam, & inventum grate excipiendum: id enim ad majorem quandam perfectionem disciplinam istam eveheret. Verum num ejusmodi sit illud, quod ipse proposui, ut ferme mihi videtur; vel an saltem spes sit, aliud aliquod adeo commodum reperiendi, constanter affirmare ipse non ausim.

Ut ut tamen res hæc se habeat, ex hucusque dictis sponte fluit, iis, qui tria juris naturalis principia prima constituunt, defectum unitatis principii non esse aut criminis, aut magni alicujus erroris loco imputandum; sive illi ad id præstandum desperatione unius detegendi omnino idonei principii, sive majoris claritatis, & facilitatis studio adducti sint. Porro non abs re fuerit, de his etiam saltem pauca eruditionis gratia adnotare. Duas tamen tantummodo sententias hoc loco commemoratione dignas existimavi, quarum altera *Barbeyraci* (1) & *Burlemaquii*, (2) altera *Joan: Gottliebi Heineccii*: qui tria juris naturalis pro triplici ejus parte principia constituunt: nempe illi *quidem primo Religionem; quæ omnia hominum* (verba sunt *Barbeyraci*) *erga Deum officia complectitur; secundo Amorem sui; ex quo quidquid idem homo directe servare tenetur, fluit: & tertio Socialitatem; unde quæ aliis hominibus debentur, resultant.* Heineccius vero statuit *triplicem amorem, nempe Dei, sui, & proximi.* Inde tria colligit axiomata, e quibus omnia,

(1) Ad Cap. III. Lib. I. de Off. Pu. tend.

(2) Par. II. Cap. IV.

Elem. J. N. Lib. I. Cap. III.

omnia, ad quæ homines adstringuntur, officiorum genera deduci queant. Axioma primum de amore Dei ita se habet: *Deus tanquam ens perfectissimum, & a quo toti pendemus, omnibus animi viribus colendus, eique perfectissimum, ac internum quoque obsequium præstandum est.* Alterum: *Homo nihil eorum, quæ ad perfectionem, felicitatemque assequendam, conservandam, amplificandamque pertinent, prætermittere tenetur, dum id sine amoris divini violatione fieri possit.* Tertium: *Homo hominem non minus quam seipsum tenetur amare, nec alteri quod sibi fieri non vult, facere; contra, illi facere quæ ab altero sibi fieri cupit.* Triplicis deinde hujus principii prærogativas explicat his verbis: „ Nihil illo „ potest esse *verius*, quum ex ipsa voluntate divina, naturæ- „ que humanæ indole fluat; & quo ego magnopere delector, „ in ipsis sacris Literis præsidium reperiat. Nihil *evidentius*, „ quum omnes, quæ illud ingrediuntur, notiones sint comparatæ, ut ex sola recta ratione, etiam ab homine literarum „ rudi, immo & a pagano, cognosci facillime possint. Nihil „ denique magis *adequatum*, quum reipsa paullo post nos demonstraturos putemus, nullum esse vel hominis, vel civis „ officium, quod non ex his principiis, tamquam ex uberrimo, limpidiſſimoque fonte, promanet.“ Haecenus *Heineccius* satis recte.

Addere potuisset, triplex hocce principium specie quadam unitatis donari posse, si triplicis amoris loco dicatur cum *Richardo Cumberlando*, verum, adæquatumque juris naturæ principium esse *Benevolentiam universalem*, seu *amorem erga omnia entia intelligentia*. Dixi *quadam specie unitatis*: nam *benevolentia istæ universalis* non est nisi triplex amor erga *Deum*, erga *se*, & erga *proximum* diversimode enunciatus. Hinc non est cur Auctor ipse de unitate principii sui valde sibi blandiatur. Rectius gloriatur, principium suum cum doctrina *Servatoris* congruere de *diligendo Deo*, & *proximo*, adeoque & seipso: nam quisque est, ut ajebat quidam Poeta, *proximus ipse sibi*. *En benevolentiam universalem, en amorem erga omnia entia intelligentia. En triplicem amorem.* Nihil ergo vetat, Dominum nostrum *Jesusum Christum* cum cælestium dogmatum, tum juris etiam *naturalis magistrum unum* agnoscere; illiusque duplex, & vir-

Tom. II,

N

tute

Traité Philo-  
sophique  
des Loix  
Naturel.  
Cap. I. §. 4.

Math.  
XXIII. 5.

tute triplex, de amore *Dei*, *sui*, & *proximi* præceptum velut primum disciplinæ nostræ principium, & fundamentum stabilire. Objicit quidem *Pufendorfius*, *Amoris fundamentum magis sapere Theologiam* (a); sed immerito: quum nihil magis naturale sit, quam ipsemet amor. Si vero id asserat propterea quod ejusmodi fundamentum propositum legatur in Evangelio, eadem ratione ipse affirmabo, etiam præcepta non *occidendi*, non *furandi*, non *marcandi* &c. Theologiam sapere, quod in Sacra Scriptura haud semel proposita inveniuntur. Non ergo id omne quod in Scriptura legitur, Theologiam sapit; sed id duntaxat, quod non nisi gratuita revelatione innotescere nobis potest. Anne hoc *Pufendorfius* dicere ausit de triplicis amoris debito? non puto. Cur ergo ipse amori potius, quam *Socialitati* suæ legis fundamentalis honorem non detulit; præsertim quum in præfatione ad suum *de Officiis* libellum fateatur, *societatem commode in dilectionem proximi resolvi posse?* Sed jam tunc illi sententia capta erat: ab ea autem recedere erat ejus indoli minus consentaneum.

s. XII.

Sed ut ad *Heineccium* revertar, illud mihi in ipso probandum non videtur, quod in triplici suo principio constituendo, non ipsemet triplici amori, sed amori potius generatim vel propriæ felicitatis amori honorem, gradumque principii ac fundamenti juris naturæ videatur tribuere. Ita enim dis-

Loc. cit. §. 79.  
ferit: *Deus veram hominis felicitatem intendit, ad eandemque consequendam jus natura comparatum est. At vera felicitas in fruitione boni, malique absentia consistit: & vero bono perfrui non possumus, nisi per amorem. Igitur nos Deus obligat ad amorem; isque & principium juris natura est, ejusdemque veluti compendium. Perpicuum videtur, hoc ratiocinio, si quidpiam in eo est roboris, vel amorem tantummodo generalem, vel peculiariter amorem propriæ felicitatis concludi. Uterque porro ( ille quia nimium late patet; hic quia nimis est determinatus & coarctatus ) ineptus facile intelligitur ad triplicem eum amorem, ut par est, inferendum; amor siquidem generatim potest esse*  
& bo-

(a) In *Spicileg. J. N. Cap. I. §. 13.* postquam dixerat, *Zentgravium* Caritatem pro fundamento legis ex disciplina Christiana, se neutiquam repugnante substituisse.

& bonus, & malus, & tum hujus, tum illius objecti: amor vero felicitatis propriæ amorem Dei, & proximi inferre non valet, nisi ut summum, quatenus ad felicitatem nostram uterque conducit: qui quidem amor non ejusmodi est, ut esse debet. At vero si *Heineccii* verba attentius dispiciantur, ea amori generatim accepto favere videntur; præsertim quum in marginali compendio ita se exprimat: *felicitas in frustione boni per amorem posita est; adeoque principium J. N. est amor. Si res vero ita se habet, plane non video, quo jure in subjecta statim nota sic sibi plaudat: En mirificum religionis revelata, ac naturalis concentum. Illius summam Servator his paucis comprehendit: diliges Dominum Deum tuum ec. & proximum tuum sicut te ipsum. ( Matth. XXII. 36. Luc. X. 27. ) additque: ab istis duobus præceptis tota lex pendet. Sed intempestive sibi plaudit Heineccius: quandoquidem inter amorem generalem & amorem Dei ac proximi magnum adeo intervallum positum est, ut non videam, quomodo concentum ullum faciat, nedum mirificum, cum lege divina revelata. Sed quid quod ne recte quidem probat Heineccius, amorem qualiscunque is sit, esse principium juris naturæ? Vult, inquit, Deus nos esse felices, adeoque perfrui vero bono; atqui vero bono perfrui nequimus nisi per amorem: igitur nos Deus obligat ad amorem. Hoc ratiocinium haud absumile mihi videtur huic: *Deus nos obligat ad parandum nobis congruum victum labore; at laborare non possumus sine manibus: igitur Deus nos obligat ad habendas manus: scilicet amor est entis intelligentis naturalis proprietas, ut manus sunt naturale membrum corporis: quæ idcirco quoad substantiam, vel existentiam sui non sunt materia legis; sed quoad usum tantummodo: adeoque non amor absolute; sed peculiaris determinatus amor Dei, nostri, & proximi prima lex fundamentalis, seu principium juris naturæ dicendus est. Deinde & illud reprehensione non vacat, quod amorem cum frustione confundat: nam nos fruimur quidem re amata; sed nec amore fruimur; nec amor est ipsa frustio: quod vel ex eo liquet, quod rem etiam absentem amamus; fruimur vero tantummodo præsentem. Demum ( ut alia præteream, ob quæ Heineccii ratiocinatio continenter vacillat ) si idcirco, ipso au-**



Etore, Deus nos obligat ad amorem, quia bono perfrui non possumus nisi per amorem; jam inde conficitur, nos non obligari nisi ad amorem, quo perfrui valemus: at vero nec nobis, nec proximo frui possumus: igitur amor ille, quem Heineccius principium juris naturæ constituit, neque nostri, nec proximi amorem complectitur; ipsam immo excludit. Minus ergo recte auctor iste ex generali suo amoris principio deducit, amorem triplicem, videlicet *Dei, nostri & proximi*, esse principium triplicis partis hujus disciplinæ.

## C A P U T VIII.

*Commentum Jo: Jacobi Rosseau duo hæc constituentis juris natura principia, amorem sui, & commiserationem erga alios probari nullatenus potest.*

Præf. pag.  
79.

**I**Nter eos, qui non unicum sed plura constituenda juris naturalis principia putant, adnumerari potest etiam Jo: Jacobus Rousseau, qui gradum hujusmodi tenere commentus est hæc duo: *Amorem sui, & naturalem commiserationis sensum erga alios*. Primas, inquit, simplicioresque animæ humanae operationes perpendens mihi videor, duo rationem antevertentia principia detegere; quorum unum efficit, ut felicitatem nostram, nostrique conservationem ardentissime procuremus; alterum magnam nobis ingerit molestiam, atque tristitiam, quoties entia sensibilia, ac præsertim nobis similia, interire, vel graviter torqueri videmus. Ex duobus hisce principiis, subdit, seu ex eorum combinatione, quam mens nostra facere potest, etiam secuso socialitatis principio, fluere mihi videntur regulæ omnes juris naturalis. Hæc duo principia esse subinde declarat amorem sui, & naturalem commiserationis sensum erga alios, ut mox videbimus: sed interim adnotanda oppido sunt verba, quæ hoc loco mox subjicit: quas, inquit (regulas), ratio postmodum instaurare cogitur supra alia fundamenta, quando scilicet illa evolutionibus suis sibi succedentibus demum ad naturam præfocandam pertingit. Ex quibus verbis videtur colligi, ipsum duplicis generis admittere regulas, primo nempe naturales, quæ antevertant rationem, & sponte fluant ex dictis principiis: deinde vero

vero alias minime naturales, sed factitias; quippe quæ formantur a ratione, & quidem *super alia principia* (quæ ei non placuit nobis prodere, sed fortassis innuit principia socialitatis) *quando illa* (quod maxime notandum) *jam perfecte naturam præfocaverit*. Miraberis fortasse Lector, hoc potuisse dici a viro philosopho, humanam naturam a ratione præfocari, quasi ratio ad humanam naturam nequaquam pertineat, & dictata rationis non sint naturalia. Sed *Roussseau* in hoc firmus ac constans esse videtur, ut humanæ naturæ nomine solam animalitatem intelligat: hanc ille respicit unam; ea solummodo oblectatur, hanc unice amat: Ratio, eo judice, corrumpit, *depravat, suffocat* naturam humanam. Quænam, quæto, est hæc philosophia? Hæc in isto adeo illuminato sæculo proferuntur audacter & impune! At persequamur ejus hac de re qualecunque systema.

Adnotat ille, *amorem sui* non esse cum *amore proprio* confundendum; *sed duas hæc passiones valde inter se tum natura, tum effectibus differre*. *Amor enim sui*, inquit, *est sensus naturalis, qui hominem incitat, ut propriae conservationis curam habeat*. *At amor proprius est sensatio quædam relativa, & factitia orta in societate, quæ impellit peculiare homines, ut sese magis æstiment, curentque, quam alium quemlibet*. Ait, effectum esse *amoris sui* (si tamen ratione regatur, & commiseratione) humanitatem parere & virtutem. At *amoris proprii* effectum asserit, instigare ad ea omnia mala, quæ homines sibi mutuo inferre solent. Hæc distinctio, utcunque arbitraria, admitti facile potest. Ceterum nihil obstat, quominus communem retinentes dicendi modum dicamus, amorem sui, & amorem proprium unum esse eundemque amorem; & *bonum* quidem esse, si ratione regatur; *malum* vero, & malorum omnium fontem, si rationis fræno intra æquos limites minime coerceatur. *Amor pro-* pag. 186.  
*prius*, pergit ille, *in statu primitivo, in vero statu natura* (hoc est juxta ipsum in solitario, ac mere animali) *nullatenus existebat; quia sensus, qui in homine ex sui ad alios comparatione, quam homo solitarius facere non poterat, profuit, in ipsius animo germinare nequibat*. Solus ergo amor sui eo in statu vigeat *commiserationi conjunctus*. pag. 187.

Hunc

Hunc porro commiserationis sensum esse omnibus communem probat, quia *antececidit omnem reflexionem*: esse item *naturalem*, tum quia *quandoque sensibile aliquod ejusdem indicium exhibent vel bestia ipsa*; tum quia nos ipsi experimur, quam vehementer tragico alterius infortunio commoveamur, etiamsi ipsum tantummodo in theatro vivide representari intueamur. Ex commiseratione virtutes omnes sociales manare hoc ratiocinio confirmat: *quid enim est generositas, quid clementia & humanitas, nisi commiseratio debilibus, vel reis, aut toti generatim humanitati applicata? Benevolentia etiam, & amicitia, si recte sumantur, nil aliud sunt, nisi effectus cuiusdam miserationis permanentis ac firmæ erga personam aliquam peculiarem: nam desiderare, ne malum aliquis patiatur, quid aliud est, nisi desiderare, cum esse felicem?*

pag. 77.

Hoc idem validius confirmari putat, si miseratio tantum sumatur pro affectione quadam, quæ nos ponat loco illius, qui cruciatur.... nam, inquit, eo efficacior erit miseratio, quo magis miserans identificat se cum eo, qui torquetur. Evidens est vero, subdit, identificationem hanc magis arctam in statu nature esse debuisse, quam in statu rationis: siquidem ratio est, quæ amorem proprium gignit, eamque reflexio corroborat: ratio est, quæ hominem supra seipsum complicat: ea est, quæ ipsum separat a toto eo, quod ipsum torquet, affligitque: philosophia est, quæ facit, ut sese homo, velut si solus in mundo esset, consideret; atque quum aliquem torqueri videt, dicat in corde suo: *peri, si tibi pereundum est, ego securus sum ac tutus ec.* Hæc præclarus hic philosophus de philosophia sentit: atque hac præsertim in re præfert philosopho hominem sylvestrem, qui defectu sapientiæ & rationis semper obsequitur primo sensui humanitatis. Hinc vero tanquam certum elicit, commiserationem esse naturalem quendam sensum, qui temperans in quocunque individuo efficaciam amoris sui, concurrat ad mutuam totius generis conservationem. Ea est, quæ nos ante omnem reflexionem impellit ad auxilium eorum, quos videmus torqueri. Ea est, quæ in statu nature locum tenet legum, morum, & virtutis; & hoc quidem majore commodo, quod nemo dulci ejus voci obedire facile respuat. Ea est, quæ sylvestrem hominem continebit, ne puero imbecilli, aut infirmo seni alimenta agre sibi parata surripiat, si ipse speret, aliunde sibi posse comparare. Ea est, quæ loco sublimis istius ratiocinata

pag. 80.

justi-

*justitiæ regula : fac aliis quod tibi vis fieri ; hanc aliam hominibus inspirat naturalis bonitatis regulam , minus quidem illa perfectam , sed fortasse utiliore : fac quod tibi bonum est minore , quo potes , incommodo alterius . Uno verbo in hoc sensu naturali potius , quam in subtilibus ratiociniis querere oportet causam ejus repugnantia male agendi , quam homo , seclusa institutione , experitur .* Hæc est integra hac de re hujus Auctoris doctrina . Nunc quæ mihi in ipsa improbanda videantur subjicio .

Illud vero imprimis mihi summopere displicet ( quodque præcipuum errorum , in quos *Roussseau* lapsus est , fontem existimo ) quod is leges alias naturales agnoscere nolit præter eas , quæ omnem antevertunt rationem , adeoque eas repetat ex parte hominis *animali* , quæ illi cum ceteris animantibus communis est . Cur enim potius ex parte ipsius rationali , quæ est in eo potissima , & ipsius constituit specificam differentiam , eruendæ non sunt ? An ne timet , quod istæ leges , si sint rationales , non sint amplius naturales ? Ego autem censeo , leges istas , si mere animales sint , ut velle videtur *Roussseau* , vere *humanas* dici non posse . At , inquit , si ea constituit ratio , jam non sunt naturales & congenitæ , sed factitiæ . Sed hoc est , quod ego nego , ac pernego : nam ratio minime eas primo constituit , minime ex se invenit , non cudit , non creat ; sed jam præexistentes detegit , involutas evolvit , & explicat , inculptasque ab Auctore naturæ legit , ut ita dicam , & dicat . Quare non magis hæc leges rationi tanquam auctori tribuendæ sunt , quam legum auctor dicendus sit præco , qui eas a legitimo Legislatore præscriptas recitat populo , promulgatque .

Ceterum leges naturales a ratione ipsa proponi oportere , nec eas esse meras congenitas inclinationes , propensionesque , ut statuit *Roussseau* , inde planum , clarumque fit , quod esse debeant humano agendi modo consentaneæ . Porro modus agendi hominis proprius est agere libere & ex electione , non vero ex mera naturali inclinatione ; siquidem ratio hæc operandi propria brutorum est . Oportet ergo , ut hujusmodi leges in ratione resideant , ab eaque proponantur ; quandoquidem ad rationem proprie pertinet liberarum directio operatio-

tionum. Perperam igitur a *Rousseau* leges naturales ad eas determinantur inclinationes, quæ rationem omnem, & reflexionem antevertunt; alioqui naturæ conditor eodem modo ac bruta animantia, hominem in suis operationibus dirigi voluisset: quod profecto non est dicendum; quanquam ad suam ipsius providentiam pertinuit, inclinationes etiam homini impertiri rationi ipsi consentaneas; sive ne deficeret omne operandi principium, quum nondum ratio regulas suas evolvere potuit, & explicare; sive ut, accedente naturalis inclinationis stimulo, homo facilius ad obtemperandum rationi induceretur.

Quod commiserationis sensum attinet, ego quidem esse illum homini naturalem, atque rationem omnem & reflexionem posse antevertere, facile assentior; attamen puto, eum a *Rousseau* haberi non posse ceu naturalem, quin suis ipse principiis repugnet. Si enim natura, ut ait ipse, vitam præscripsit homini *solitariam*, cur ei indidit atque inseruit inclinationem, ac sensum, qui per se societatem respicit; quippe qui ex aliorum malis & ærumnis excitatur, & ad remedium aliquod ipsis afferendum inclinatur, aut saltem ab injuria illis irroganda revocat, & absterret? At licet demus contra ipsius principia, sensum hunc esse naturalem, & non ex statu societatis in statum naturalem ab ipso translatum; merito saltem possumus ambigere, an ille in sylvestribus hominibus adeo vividus futurus esset, & quidem etiam vividior, quam sit modo in societate, ut ipse contendit: quum enim sylvestres homines & primitivi ex crebro cum bestiis ferocioribus conflictu, *aque*, ut docet ipse, *feroces* evadere debuissent, jam vividum esse potuisse in ferocibus animalibus commiserationis sensum, non video. Profecto inter sylvestres Americæ homines, qui ferociores sunt, & ad statum naturalem, qualis a *Rousseau* describitur, propius accedunt, non quidem viduæ commiserationis, sed truculentæ ac crudelis animi exhibent argumenta: nam ii populi crebris inter se intestinisque bellis ferociunt, pugnantque inter se finitimæ civitates, nec prius finem faciunt, quam alterutra omnimode destruat; & quod majus est, dictuque horrendum, miseros captivos exquisitissimis tor-

tormentis coram excruciatos sine miseratione morti tradunt ; vel etiam, quod adhuc horribilius est, sibi alii reservant, saginantque, ut eos demum contra omnem humanitatis sensum mactent ac devorent . Neque hoc quidem in solos captivos bello captos, sed aliqui in extraneos etiam exercent, siqui in eorum manus infeliciter cadant : sunt insuper, qui non minus venandis hominibus, quam volucris & quadrupedibus operam dant. Quin de ipsis *Groenlandensibus*, quos alias *Ander-sonius* summa inter se tranquillitate vivere testatur, refert tamen ipse, eorum aliquos, quum in extraneum hominem incidissent, eum humi dejectum pluribus in locis confodisse, scaturientemque sanguinem admoto ore exfluxisse. Quid tibi videtur, *Rousseau*, de hoc præclaro commiserationis sensu ? (a) An vero potior extitisset commiserationis sensus, & an magis valuisset in statu naturali, qui juxta *Rousseau* systema sylvestris ac solitarius esse debuerat, ut minimum incertum est, præsertim quum tunc quisque unicuique utpote solitarie viventi fuisset extraneus . Quare absque ullo fundamento asserit *Rousseau*, in statu naturali abs se excogitato vividiorum fuisse commiserationis sensum, quam esse soleat in societate ; & tunc gerere potuisse vices *legum*, *morum*, atque *virtutis* : ut nihil dicam de calumnia, quam hic in Philosophiam promit, quasi ea naturalem commiserationis sensum tolleret ac præfocaret : quod sane falsissimum est.

Verum utut sit de commiserationis sensu in statu naturali, & quomodocunque in eo viguerit ; illud perspicuum videtur & certum, hujusmodi commiserationis sensum perperam statui juris naturalis principium : quandoquidem ex eo non tantum justæ, sed æque, sin etiam magis, injustæ actiones deduci valent. Quin regula, quam juxta *Rousseau* commiseratio ipsa suppeditat, nempe *fac quod tibi bonum est, minore, quo potes, damno alterius*, per se continet injustitiam : huic enim propositioni æquivalet : *fac quod tibi bonum & usile est, etiam cum damno*

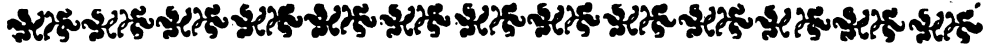
(a) Rousseau ipse disertè ait: *Sylvestres homines sunt crudeles . . . . . per- ita se gerunt in homines, sicut in ursos .*  
 gunt ad bellum sicut ad venationem, & Emilii Tom. I. pag. 332.  
 Tom. II. O

*damno alterius; quando scilicet aliter facere non potes: quod profecto injustum est: nam nunquam licet bonum sibi facere cum damno alterius. Hac itaque regula instructus sylvestris homo, fame pressus, si in infirmum senem, vel in puerum imbecillum incidisset, victum, quem ipsi magno fortasse labore sibi paraverant, tuta conscientia surripuisset: & non quidem tantummodo si alium sibi victum comparare desperasset; sed etiam si de hoc tantummodo dubitasset, vel etiam duntaxat ne presentem, qua angeretur, famem diutius toleraret. Siccine vero se habere potest principium juris naturæ? Siccine inter homines servatur æqualitas a *Rousseau* tantopere commendata? Hæccine est regula, quæ supplere vices possit *legum, morum, atque virtutum*? Sed illud multo pejus, quod eam præferre audeat, sin perfectione, saltem utilitate, illi Christi Domini: *quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris*: hanc vero nimis sublimitatis incuset, quum tamen ea sit unicuique sanæ mentis obvia, utpote quæ ab auctore naturæ cordibus hominum insculpta est; sicut & altera: *quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris*: quæ quidem regula opportunior hoc loco videtur, quum non de bono faciendo seni & puero, sed de malo illis non inferendo agatur. Quare non video, cur hujus hic mentionem non fecerit, atque cum sua regula eam minime contulerit; nisi dicere velimus, quod admodum verosimile est, eum alterius tantummodo meminisse, quod ad producendam suam de *sublimitate* ejus accusationem opportuniorem judicavit.*

Quod demum ait, *ex commiseratione* virtutes omnes sociales fluere, nemini probandum censeo, qui veram earum virtutum notionem habuerit. Vera quippe ipsarum idea sat indicat, eas a sola ratione, independenter a quocunque commiserationis sensu, dictari posse. Verum hac de re differere hujus loci non est. Dicam tamen id unum: si *humanitas, benevolentia, & amicitia* naturalis commiserationis, ut ipse docet, effectus sunt; qui fieri potuit, ut per plura annorum millia (quod tamen contendit *Rousseau*) status solitarius fuisset duraturus? Quomodo non cito sylvestres illi homines in societatem aliquam coaluissent? Finge enim, quod plane fingit *Rousseau*, sylvestrem aliquem hominem obvium habuisse vel puerum imbecil.

becillem, vel senem infirmum, non quidem qui paratum habeant cibum, sed qui ad eum, sibi parandum laborent, aut ob virium debilitatem aut ægre aut nullatenus sibi valeant comparare; an non juxta ejus hypotesim homo ille ex vivo commiserationis sensu ad auxilium illis præstandum excitabitur? non ne hæc & alia benevolentia signa, eodem commiserationis sensu extimulante, eis exhibebit? Facile ergo cum eis amicitiam inibit: nam non est ambigendum, quin illi vicissim & benevolentiam & gratitudinem testarentur, ut possent. Hisce porro amoris ac benevolentia signis ultro citroque exhibitis, aliqua statim amicitia consurgeret, quam confestim fore, illis sine mora in diversas partes abeuntibus, dissolvendam, inverisimile est: quin æquum est credere, puerum illum, ac senem, tum jam conceptæ benevolentia gratia, tum ulterioris auxilii spe, viro illi strenuo ac robusto adhæsurus; ipsumque, eodem commiserationis sensu permovente ab eis minime discessurum, ne eos in proximo relinqueret periculo aut fame pereundi, aut in ferarum escam evadendi. Facilius adhuc sylvestris homo cum obvia femina amicitiam iniret, difficiliusque & ægrius ab ea recederet, aut eam abs se discedere pateretur: quo vel uno domestica statim societas conflaretur. En quam parum cohæreat secum iste philosophus, dum hominem natura solitarium esse constituit, & tamen contendit, ex naturali commiserationis sensu omnes fluere virtutes sociales. Alterutrum ergo eligat oportet, aut statum naturalem non esse *solitarium*; aut commiserationis sensum non esse naturalem, nec virtutum socialium fontem; adeoque neque juris naturalis principium. Fatendum tamen, commiserationem esse a natura inditam hominibus in subsidium rationis, ut dixi; sive ut ejus dictata redderet efficaciora, sive ut rationis vices pro data occasione suppleret; atque hominem rationi immorigerum modo aliquo demulceret, humanioremque efficeret: at pro principio juris naturæ a nemine admitendum: pro principio, inquam, saltem morali; nam si quis velit, esse aliquod principium physicum in actiones influens physice bonas, ego nolim cum eo contendere; modo principio illi, quod Christus Dominus nobis proposuit, illud non audeat quomolibet anteferre.





D E P R I N C I P I I S  
JURIS NATURÆ, ET GENTIUM  
L I B E R V I I I .

*De fundamento, & fine juris naturalis.*

**C**UM primum principium in qualibet scientia tanquam fundamentum ipsius scientiæ habeatur ( unde propositio illud continens a quibusdam dicitur *fundamentalis* ); ideo postquam superiore libro disputavimus de primo principio juris naturæ, supervacaneum videri posset, sermonem de illius fundamento instituere. Verum quia plura a Scriptoribus Juris etiam sub hac fundamenti notione discuti solent; ne mens Tyronum perturbetur, & hæreat, haud inutile fuerit, hoc libro luculenter exponere, quid fundamenti nomine veniat in jure naturæ. Prius tamen nonnulla scribere præstat in eos, qui perniciosissimo errore utilitatem pro integro juris naturalis fundamento constituunt. Cum autem in moralibus fundamentum maxime cum fine conveniat, ac sæpe sit idem; idcirco nobis opportunum videtur, de fine juris naturæ brevem, sed quæ maximi momenti est, disputationem hic adtexere.

C A P U T I .

*Qui utilitatem propriam constituunt pro fundamento juris natura, jus ipsum a fundamentis evertunt. A quo quidem errore gravissimo Protestantes plerique non satis recedunt.*

**P**Lures ex veteribus docuere, utilitatem propriam esse unicum fundamentum juris naturæ, & quidquid utile est, illud etiam esse justum, & æquum; vel sola utilitatis causa jus constitutum fuisse. Porro si hæc tantum de jure positivo, civilique dixissent, levioressent reprehensione digni. At maxime execrandi, qui hoc indefinite, & absolute pronunciant, neque

neque aliud esse justum, & æquum præter utilitatem propriam agnoscunt. Ad horum doctrinam respexisse videtur Horatius, dum tritum illud cecinit: *utilitas iusti prope mater, & æqui: iura inventa metu injulsi fateare, necesse est, tempora si fastosque velis evolvere mundi.* Et ne quis putet, eundem loquiduntaxat de jure positivo, atque civili, subdit: *nec natura potest iusto secernere iniquum.* Jam vero Hobbesium huic perniciosissimo errori adhæsisse constat, illius dogmata vel leviter perpendenti; ex. gr. quod *civitates metu fuerint constituta: in statu natura nihil esse justum, aut injustum: quidquid conservandi sui gratia fit, jure fieri; aliaque ejusdem generis plura.*

Serm. lib. I.  
Sat. 3. v.  
98.

Eos porro omnes, qui ita sentiunt jus naturale profus evertere, per se evidens est. Nam asserere, utilitatem propriam esse unicum juris naturalis fundamentum perinde est, ac asserere, nullum extare jus, quo coerceamur a propria utilitate in omnibus, & singulis perquirenda; nos ceteris omnibus semper & posse, & debere anteferre; nullam de aliis habendam esse rationem, nisi dum cura aliorum cum nostra est utilitate conjuncta; nullam denique actionem suapte natura, vel ex præcepto cujuspiam Legislatoris naturalis bonam esse, vel malam. Quocirca qui hujusmodi jus naturale solum admittunt, hi profecto non rem ipsam, sed solum retinent nomen. Et sane si utilitas propria sit unicum juris fundamentum; cum diversa pro cujusque conditione utilitas sit, nullum jam erit jus naturale; quippe quod idem esse apud omnes oportet. Demum utile per se a justo honestoque distinguere, immo & sæpe eidem opponi, norunt omnes, qui recte sapiunt. Itaque utilitas propria fundamentum juris esse non potest; seu ea pro fundamento posita, jus ipsum naturale funditus evertitur.

Dolendum vero, plerosque ex protestantibus juristis, eosque præsertim, qui de jure naturali sese optime meritos putant, jactantque, non satis ab hac maximo errore recessisse, si tamen in ipsum omnino prolapsi dicendi non sunt. Et *Pufendorfius* quidem sine unicum, præcipuum saltem Juris, quo de agimus, fundamentum in amore propriæ utilitatis, quæ rebus corporeis continetur, reponit; licet subinde moneat, non oportere,

Lib. II.  
Cap. III.  
§ 14.

tere, quemlibet seipsum solum reliquis omnibus ubique præferre, aut omnia propria utilitate metiri. Interim quisque videt, eum valde ad præfatum errorem accedere: siquidem quod est præcipuum non multum abest ab unico. Nec satis bene præfatum ejus monitum cohærere videtur cum ipsius doctrina: nam si non quidem unicum, sed tamen præcipuum juris fundamentum sit amor propriæ utilitatis, nihilosecius conficitur, quemlibet seipsum solum reliquis omnibus præferre posse, aut debere, quamquam ipsi habenda sit aliorum quoque utilitatis ratio.

Loc. cit.  
§ 15.

Utut vero *Pufendorfus* videri velit, non solam utilitatem propriam pro fundamento juris naturalis habere; tamen non aliud eum agnovisse & admisisse ex iis ipsis persuasum mihi est momenti, quibus ipsemet pro fundamento, seu pro primo juris naturalis principio *Socialitatem* constituit. Quum enim ad id adstruendum hoc uno utatur argumento, quod *ejusmodi animali*, cujusmodi est homo, ut *salvum sit, bonisque fruatur, quæ in ipsius conditionem heic cadunt; necessarium est, ut sit sociabile, idest ut conjungi cum sui similibus velit, & adversus illos ita se gerat, ut ne isti ansam accipiant eum ledendi, sed potius rationem habeant ejusdem commoda servandi, ac promovendi; planum est, ac manifestum, ex ipsius mente atque sententia societates solius necessitatis, seu utilitatis gratia & primo constitutas & postmodum colendas esse; adeoque primum omnium juris naturalis fundamentum fore utilitatem, & quidem propriam, quum propria cujusque egestas condendarum societatum integra ratio sit. Promovendæ ergo utilitati jus totum naturæ addicit *Pufendorfus*. Nec sublimius de ipso sentiunt plerique alii protestantes Juristæ, ac præ ceteris *Thomasius*, qui, ut constat ex primo ejus principio, juri isti id tantum tribuit, ut vitam nostram *quammaxime diuturnam & felicissimam* efficiat: quod proculdubio est, pretium in eo nullum, præterquam utilitatis agnoscere. Nam quidquid ad *vita commoditatem, jucunditatemque, ad facultates rerum, atque copias, ad opem, ad potentiam* ( quibus vita redditur *suavissima* ), id totum in *rationem utilitatis* cadit, ut ait *Tullius*. Neque ab hac juris naturalis idea abhorret vel ipse *Wolffus* sua illa primaria, universalique lege, *facienda esse, quæ nos statumque nostrum perficiunt.**

Lib. I. de  
offic. cap.  
III. p. 9.

Qui-

Quibus verbis utilitatem solam significari, alibi demonstravimus. En vero quam præclare, sublimiterque de præstantissima hac disciplina sensere hi, si diis placet, eximii juris naturæ *Instauratores*. Quid enim quæso discriminis est inter hos, illosque, qui nonnisi utilitatem agnovere velut humanarum actionum normam, nisi ferme hoc unum, quod illi id quod sentiebant aperte, candideque professi sunt; isti honestiorum phratium, vocumque involucris tectius insinuant. Ceterum nec illi adeo insipientes putandi sunt, ut vel qualemcunque utilitatem, nempe etiam illam, quæ majore damno excipienda foret, persequendam putarent; vel non eam potissimam agnoscerent, quæ vitam nostram *maxime diuturnam & suavissimam*, ut loquitur *Thomasius*, seu nos, *statumque nostrum perfectiorem reddunt*, ut inquit *Wolffius*. Hoc porro asserere non est ab utilitatis principio recedere; sed utilitatem maximam determinare, quod illi quidem unicuique prudenti intelligendum relinquebant.

At inquiet fortasse quispiam: Nonne jus naturæ utilissimum est? Cur ergo statui non potest utilitas ejus esse fundamentum? Quia, respondeo, ut antea innui, *idæ utilis, honestique* sunt omnino diversæ: nec utile exprimit quidpiam ad gradum virtutis pertinens, & ab honestate non raro sejungitur, quin sæpe eidem etiam adversatur. Eapropter si ejusmodi fundamento jus naturæ superstruatur, corruet illud omnino, aut evadet in artem, quæ tum bonis tum improbis erit communis; quæque aliquando hominem utcunque felicem in hac vita reddere poterit, bonum autem nunquam. Sed quidnam ergo juri naturæ fundamenti loco tribuendum est? Nostra hac de re sententia tum ex iis, quæ superius diximus, patet; tum magis adhuc ex sequente capite manifesta fiet. Sed illud adhuc hic animadvertere præstat, catholicos etiam doctores aliquos in errorem quem huc usque improbavimus, imprudentes impingere; nempe eos omnes qui virtuti non aliud pretium adscribunt, quam quod sit medium assequendæ felicitatis hujus vitæ: nam ratio medii nonnisi utilitatem exprimit; ut alibi diximus.

CA-

## C A P U T II.

*Fundamentum juris naturæ merito ponitur in cognitione ordinis æterni, & incommutabilis, cui actiones nostræ conformari possint, ac debeant. Joannes Baptista Vico Verum, pro juris fundamento constituens vel sentit nobiscum, vel nullum peculiare fundamentum assignat.*

**I**s jam præstitutis, quæ cap. VI. superioris libri dicta sunt de primo juris naturalis principio in custodia ordinisposito, hic nobis vix ulla opus est probatione, ut evincamus, istiusce juris fundamentum esse *cognitionem ordinis æterni, & incommutabilis*; ordinis, inquam, non jam illius, qui ad solam pertinet contemplationem, sed cui *conformari possint, ac debeant actiones hominum liberæ*. Ratio in promptu est. Nam ex una parte in actionibus liberis eo ordine dirigendis, seu in eisdem actionibus huic ordini conformandis (quæ actiones ita ordinatæ pro diversitate materiæ vel honestæ, vel justæ dicuntur, ut adnotavimus supra) totum impenditur jus naturæ; ex alia parte, tali ordine ignorato, id obtineri nullatenus potest. Igitur cognitio hæc censenda est fundamentum, cui totum juris naturæ ædificium superextrui debeat; seu fons, unde haurienda sint officia quælibet naturalia. Sed cuiquam fortasse videbitur potius dicendum, quod ipsemet ordo, non ordinis cognitio sit juris naturalis fundamentum. Per me quidem, si ita quis loqui voluerit, licet: dummodo fateatur, necessariam esse hujusmodi cognitionem saltem ut conditionem, sine qua in hac disciplina ædificari non potest. Verum si adhuc accurratius quis loqui voluerit, dicere, ut ego arbitror, poterit, quod *cognitio ordinis* sit fundamentum juris naturæ, prout disciplina quædam, & scientia est: ipse autem ordo sit fundamentum juris ejusdem, prout jus istud officiorum omnium naturalium complexio est, proindeque facultatis, ac scientiæ moralis objectum.

Sed quomodocunque id demum se habeat, certum exploratumque est, huic ordini convenire dotem fundamenti propriam,

priam, aut certe præcipuam, videlicet firmitatem, seu stabilitatem quæ totam disciplinæ hujus amplissimæ molem sustinere valeat: quam quidem ordinis dotem tunc expressi, cum illum *æternum, & incommutabilem* dixi. Neque vero hic opus est, fufius de firmitate ordinis disputare, tum quia per se ipsam in omnium incurrit oculos (quis enim non videat, ex. gr. ordinem dependentiæ Creaturarum a Creatore, & subjectionis hominum in ordine ad Deum, æqualitatis vero inter eos, qui ejusdem naturæ sunt, esse penitus necessarium?) tum etiam quia hac de re & aliqua diximus supra, & inferius plura dicemus, cum de immutabilitate juris naturalis sermo erit.

Sed nec proprietatem aliam, quæ ad constituendum moralis disciplinæ fundamentum plane necessaria videtur, ut sit videlicet fons & causa obligationis moralis, ipsimet Ordini deesse constat ex sæpe citato loco, ubi hominem ad ipsius ordinis custodiam per se obligari demonstravimus tum ex eo, quod Ordo in se contineat rationem boni, ad quod naturali constitutione fertur nostra voluntas; tum ex eo, quod existentia ipsius auctor sit Deus; tum demum quia ejusdem custodia est unicum, quod nobis suppetat, præsidium, quo felicitatem, in quam ferimur naturali impulsu, possimus nobis utcumque comparare.

Ab hac sententia, quam hic ego propugno, minime quoad rem differre puto eam, quam celebris Philosophus, Philologus, ac Jurisconsultus Jo: Baptista Vicus tradit in libro suo *de Juris naturalis principio uno & fine uno*; et si verbis diversam, novamque proponere videatur. Placet verbis eam referre Viri doctissimi Nicolai Concine O. P. publici olim in Academia Patavina *Metaphysices* Professoris, qui primas, quem sciam, eam adoptavit, proposuitque in aureo libello, cui titulum fecit: *Origines, fundamenta & capita prima Juris Naturalis & Gentium*, eumque Patavii in lucem edidit Anno 1734., & ita quidem proposuit, ut etiam lucem ei aliquam fœneraverit. Ait itaque: *Juris naturalis fundamentum quærendum est: quod ego cum ingeniosissimo atque eruditissimo Viro Joanne Baptista Vico positum esse contendo in cognitione Veri, non qualiscunque quidem, sed ejus*

In Heaton-  
timorumie-  
no. A. & I.  
Scen. I.

*tantum, quod hominum officiis persolvitur. In cujus rei qualemcumque facit confirmationem, quod, quemadmodum vir laudatus observat, locutio vulgaris latina erat, sed origine satis sapienti, ut vere vivere pro recta natura convenienter vivere diceretur; sicut extat apud Terentium, qui, pro Comici stylo, communi vulgi sensu loquebatur. Recta autem natura, hominis propria, est Ratio recta, cujus proprium est Verum nosse. Homo igitur recta suæ naturæ convenienter vivit, quando ex vero, aut vere vivit: id quum facit, honeste quoque, bene, ac juste vivit. Quod namque est verum, dum mente aut ratione cognoscitur, idipsum est honestum, bonum, ac justum, dum animo seu voluntate eligitur, atque perficitur. Verum enim, seu veritas nihil est, quam mentis, vel Rationis cognitio cum ordine rerum consentiens: in cujus proinde ordinis amore, delectu, usque consistit omnis animi nostri honestas, bonitas, atque justitia. Ergo Verum, quod actionem officiumque respicit, primum est fundamentum juris naturalis. Hæc dum attente considero, nihil in iis quoad substantiam video, quod non sit illud ipsum fundamentum a nobis paullo ante propositum & explicatum. Etenim Verum, quod actionem officiumque respicit, quid demum est, nisi naturalis ordo rerum, cui actiones nostræ conformari possunt, ac debent? Favent profecto verba, quibus verum, seu veritas hic definitur esse mentis vel rationis cognitio cum ordine rerum consentiens. Non potest sane hujusmodi Verum ac Veritas aliter actionem officiumque respicere, nisi quatenus cognitio, quæ cum ordine rerum consentit, actionem ipsam, officiumque regit ac dirigit juxta eundem ordinem, præscribendo nimirum, vel indicando, quænam actio eidem ordini conformis sit, quodve officium sit ipsi consentaneum: quod perinde est ac statuere, ordinem esse regulam omnium officiorum moralium; adeoque fundamentum totius juris naturæ esse ipsummet ordinem, seu cognitionem ejusdem. Verumtamen, ut quod hac de re sentio, libere dicam, quid necesse erat, si res ita se habeat, cum Vico rem apertissimam, clarissimamque, ac pene vulgarem vel verbis obscurioribus involvere, vel ita proponere, ac si novum quid in lucem esset productum? Quumque specialis suppetat & aptissima Ordinis appellatio, cur illum sub generali Veri nomine proposuit, & adjunctis tantummodo defini-*

ni-

nivit? *Verum* enim esse alioqui fundamentum cujuslibet scientiæ, adeoque & ipsius juris naturalis, quis ignorat? Omnis utique scientia verlatur circa *Verum*; omnisque veris constat propositionibus, quæ nonnisi ex *vero*, seu juxta consuetum loquendi modum, ex veris principiis deduci possunt: ac disciplinam quoque moralem non qualicunque *vero*, sed eo, quod *hominum officiis persolvitur*, seu *vero morali niti*, æque manifestum est, ac *Metaphysicam verum metaphysicum*, & *Mathesim verum mathematicum*, & quamcunque demum scientiam *verum* sui generis hac ratione pro fundamento habere.

Ceterum non placet omnimode quæ hic proponitur *veri* seu *veritatis* idea: nam si hic *verum* generatim accipiatur, definitio nimis arcta videtur: quemadmodum enim non solus ordo rerum, sed res ipsæ quoque in se objectum sunt mentis, & cognitionis; ita conformatio mentis atque rationis non in solo ordine locum habet, sed etiam in rebus ipsis, sive non tantum respicit ordinem in rebus positum; sed & res ipsas: & idcirco non videtur, universam, omnemque veritatem consistere posse in consensu mentis seu rationis cum ordine. Si autem de *vero* tantummodo *morali* sermo sit, tunc definitio nimis ampla videtur: extat enim etiam ordo, qui *actionem officiumque* respicit nullum, eo quod actiones ei libere conformari non possunt; cujusmodi ex. gr. est ordo, qui in maximis hujus Universi partibus, Cælo, Terra, Planetis ex. relucet: qui quandoquidem solius contemplationis subjectum est, de eo propterea dici non potest, in ejus *ordinis amore, delectu, usuque consistere omnem animi nostri honestatem, bonitatem, atque justitiam*. *Verum* igitur *morale* coarctandum est ad id generis ordinem, cui actiones nostræ liberæ conformari possint, ac debeant; prout nos quidem in hujus paragraphi epigraphæ coarctamus.

Sed neque illud plene satisfacit, quod *verum*; ac *veritatem* absolute in *consensione mentis*, seu rationis reponat. Quum enim duplex distinguatur *verum*, aliud quod rebus ipsis infidere concipitur, & aliud quod menti; nam & dicitur *verus homo*, & *vera hominis idea* ( illud *verum objectivum* & *transcendentale*, hoc *formale* Scholastici vocant ), posterius tantummodo in de-



initione illa exhibetur, quæ notionem veri per mentis seu rationis consensionem, seu per *cognitionem cum ordine rerum consentientem* tradit: nam quod alterum *verum* attinet, illud potius reponendum est in consensione ipsarum rerum cum mente divina, seu cum archetypa Dei *idea*, quam in consensione, vel conformatione mentis, seu rationis cum ipsis rebus. Et hæc dicta sint de *Vici* doctrina a *Concina* relata, salva semper mea in utrunque æstimatione.

Non multo post quam hæc scripsissem, Roma perlata mihi est elegantissima, & eruditissima dissertatio a viro Cl. *Emanuele Duni* Neapolitano *Jurisprudentiæ* in Romana Academia publico Professore, italico idiomate exarata (a). Quumque ex ejus epistola nuncupatoria intellexissem, hoc in libello, duce prælaudato *Vico* (quem non tantum *æternum nationis sue decus*, sed etiam *sublimium ingeniorum, quotquot fuerunt, quin & Philosophorum omnium, Magistrum* appellat) proponendum sibi sumere, *fracto, disjectoque opinionum vulgo obtinentium aggere, integrum, accuratumque jurisprudentiæ universalis eo magis ruinosa, quo pluribus suffulta est adminiculis, systema, illudque omnibus, quæ hucusque tradita sunt, systematitus longe dissimile*; magno incensus desiderio solidam hanc, novamque addiscendi doctrinam, avide, attenteque perlegi quidquid ille imprimis ex mente *Vici* circa juris naturæ fundamentum tradit, cetera commodius postmodum visurus. Verum ut ingenue quod sentio, fatear, nihil in ea comperi, cujus causa ab iis, quæ hæctenus scripsissem, mihi recedendum existimarem: miratus sum potius eum inter systemata, quæ *subsistere non possint*, illud etiam enumerasse, quod *ordine rerum* nititur; quum ipse non aliud possit, meo quidem judicio *veri* nomine intelligere; nisi velit, juris naturalis principium ac fundamentum esse aut *verum* abstracte sumtum; aut vagam aliquam, indeterminatamque veritatem. Ceterum quæ adnotavi in *Vicum*, ea quoque quadrant in *Dunium*, qui ipsius doctrinam explicandam

(a) Integra hujus dissertationis inscriptio hæc est: *Saggio sulla Giurisprudenza universale, in cui si propone altresì la Metodo, colla quale sarà pienamente tratta da Emanuele Duni Professore di Giurisprudenza nella pubblica Università de' Studj di Roma. In Roma MDCCCLX.*

dam propugnandamque suscepit. Hic vero diu anceps hæsi mecum ipse deliberans, num ulterius aliquod eorum, quæ in rem, qua de agimus, proponit & differit ille, examen instituerem; an potius cetera omnia intacta præterirem. Demum quum ipse profiteatur solemniter, se libenter aliorum iudicium de assumpto sibi opere auditurum, rem ei gratam me facturum putavi, si sincere, si candide, si liberaliter, pro ingenii mei tenuitate nonnulla proponerem, quæ, ut minimum, majoris alicujus elucidationis indigere videantur.

Itaque illud primo loco præfatur, omnia nutate adhuc in disciplina morali; *non quod istæc doctrina suapte natura incerta sit ac dubia; sed quia hæctenus erratum est in constituendo fundamento, quo niti debeat, sustentarique hoc ædificium:* (qua de re nescio quid dicturi sint *Wolfiani*, qui omnia a celebri eorum *Coryphæo* demonstrata contendunt); *hinc non miuum*, subdit, *si systemata omnia ad hæc usque tempora procusa difficultatibus & contradictionibus implexa comperiantur.* Quibus certe verbis, tum quid de tot auctorum, qui in illustrando jure naturæ insudarunt, studio ac labore sentiat, satis indicat; tum certam spem facit, non probabile tantum, aut verisimile, sed certum, dilucidum, evidensque juris hujus systema se daturum; quo & *omnis probabilitas, ac verisimilitudo scientifica certitudini locum dare cogatur, & auctorum hæc de re dissidia penitus sopiantur:* quo nihil veritatem amantibus carius, nihilque contingere potest optatius. Utinam vero hoc illi tam feliciter cedat, quam liberaliter pollicetur.

Principio illud sibi *constituendum, & a nemine inficiandum*, putat, *unicum esse debere omnium omnino, quæ homo scire potest, universale principium; quia unica est, inquit, facultas intelligendi, & unicus usus ( seu modus utendi ) talis facultatis in quacunque cognitione, cujus capax sit homo:* hoc vero proculdubio *aliud non esse, quam VERUM.* At illud hic displicet, quod *Vir Cl.* non præmonuerit, quid hic intelligat *universalis principii* nomine: nam quicumque hæc caret notione, de hujus ratiocinii rectitudine judicare non potest. Si enim *universalis principii* vocabulo quidpiam intelligat, unde veritates omnino omnes, quas cognoscere homo valet, deducendæ sint, ut ipsa *principii* vox vide-

videtur innuere; nihil proficit: nam ex vero absoluto, abstractoque nihil deducitur; verum autem *unicum* in concreto, seu propositio aliqua vera, unde omne scibile deduci possit; ac debeat, nulla datur; ac si daretur, ea potius proponenda foret tanquam *universale* scientiarum omnium *principium*, quam *verum* generatim acceptum. Si autem per *universale principium* significare velit, unicum esse scientiarum *objectum* (quod solummodo colligi videtur ex eo, quod unica sit *intelligendi facultas*, & *unicus ejus utendi modus*) illudque esse *verum*; hoc imprimis est vulgatissimum, nulliusque indiget probationis: quis enim ignorat aut ignorare potest, quemadmodum unicum est *objectum visus color*, quemadmodum *auditus sonus* ec. ita *facultatis intelligentis*, omniumque ejus actuum *objectum esse verum*? Sed ut præteream, non satis apte nomine *principii* designari *objectum*; cuinam usui id esse potest, quum de firmo scientiarum & præsertim disciplinæ *Moralis* fundamento quæstio versatur? Sed *verum*, ait ille, est *unicus universalis character eniuscunque cognitionis scientifica*; quia tunc dicitur *verum*, quum *res perfecte cognoscitur*: & *perfecte cognoscere illud proprie est quod dicitur Verum*. Haud ita mihi videtur: *universalis enim character scientificæ cognitionis non est verum, sed evidentia*, qua certo cognoscitur *Verum*: nam & *cognitio tantum probabilis sæpe vera est*: & *perfecte cognoscere non est proprie verum, sed certa & evidens cognitio veri*. Hinc quum dicere pergit: *Adco ut, quando mens ita persuasa est de percepta cognitione, ut nullus relinquatur dubitationi locus, tunc dicitur cognitio vera*: rectius, ut puto dixisset: *tunc dicitur cognitio CER. TA*. Et sane illud admiratione dignum est, quod *Dunius* certum seu indubium cum *vero* confundere videatur.

At saltem *claram Veri* notionem, quæ præmittenda videbatur, nobis aliquando tradidisset *Dunius*: sed eam fortasse ut nimis notam, præterire voluit; idque unum sibi explicandum proponit: *Unde oriatur cognitio Veri*? Respondet ex mente *Vici*: *Conformatio nostræ mentis cum ordine rerum, id proprie est, quod producit in mente Verum*. Sed hoc ipsum *verum* in mentem productum, ajo ego, quid demum est? Hoc non explicat ille: sed paullo post indicat neque ab illa quidem conformatione men-

pag. 6. ad  
calcem.

mentis proxime verum gigni, sed a cognitione, quæ ab ea conformatione oriatur. Ita enim ait: *ista conformatio cum ordine rerum proprie dicitur RATIO, & cognitio, qua ex ea conformatione oritur, illud est, quod in mente producit Verum*: atque ita Verum nonnisi mediate ex ea conformatione oritur. Fateor hæc me non intelligere, præsertim quum etiam innuere videatur, Verum esse rem ipsam: nam hæc habet proxime ante: *Mens cognoscendo realitatem rei, cognoscit per consequens verum*. At res, vel realitas rei non est quidpiam ab ea mentis conformatione, sive a cognitione productum. Non satis ergo videtur sese explicare *Dunius*; neque enim aliud ex ejus dictis colligere valemus, nisi hujusmodi principium esse id, quod in mente producit conformatio ejusdem mentis cum ordine rerum, sive ex eadem conformatione orta cognitio. Hactenus igitur non multum profecimus in indagatione fundamenti juris naturalis. Nec magis fortasse proficiemus, si *Veri* nomine intelligamus vel ipsam conformationem, vel cognitionem ex ea ortam, vel in ea potius sitam esse *Veri* notionem; nam illud tantum ex hoc colligitur, dictum universale principium esse cognitionem aliquam veram. Itaque fortasse sub his involucris nil aliud intelligit *Dunius*, nisi principium universale, seu fundamentum esse cognitionem ordinis rerum; quod equidem uti falsum est quoad alias plerasque scientias, ita verissimum de scientia Morali ac juris naturæ; ut supra exposui, & probavi.

At si hoc intellexit, & significare ille voluit; illud ego non capio, cur determinato vero in ordine sito subrogare voluerit genericum nomen *Veri*. Et, quod amplius est, cur inter nutantia systemata juris illud etiam, quod ordine rerum nittitur, connumerarit, & a ceteris omnibus longe diversum appellarit suum: sed parumper progrediamur.

Quid sit *Verum morale*, explicare volens, id a vero *mathe-matico* & *metaphysico* secerni asserit, quod illud in sola cognitione sistat (quod tamen non est undequaque verum, nam plures mathematicæ veritates utcunque rediguntur ad praxim); *Morale autem actiones humanas dirigit*. Hoc omnibus notum est. Sed hinc, animadverto ego, sequitur, *verum morale* esse ipsas regulas & præscripta, quibus mores conformandi sunt: atque adeo quum  
jus

pag. 7.

pag. 4.  
Ep. Nunc  
pag. penult.

pag. 8.

jus naturale pro disciplina aut scientia sumtum esse non possit, nisi certa ejusmodi regularum præscriptorumque cognitio, perinde videtur dicere, juris naturalis fundamentum esse verum morale, atque asserere, cognitionem eorum, quæ humanas dirigunt actiones, fundamentum esse cognitionis regularum actionum: quod quis intelligat? Fortasse tamen voluerit ille, *verum morale* cognitum, seu cognitionem regularum moralium esse fundamentum executionis earundem, quia *voluntas*, ut ait paullo post, *non eligit quidquam incognitum*; nam *voluntas natura sua est pedissequa intellectus*, quod quidem est vulgo notissimum: verum in eo vertitur difficultatis cardo, ut statuatur principium seu fundamentum illud, ex quo ipsum *verum morale* dignosci possit: ad quod nihil omnino confert, si affirmetur, *verum electum esse verum morale*; & quum ejusmodi *electio ab anteriore pendeat cognitione, necesse esse, ut principium fundamentale scientiæ moralis sit ipsum verum*, quod est principium universale omnis cognitionis scientificæ. Explicandum porro est ipsum VERUM, demonstrandumque, illud esse distinctum, ut esse omnino debet, ab ipsius regulis morum; quum earum cognitione moralis ipsa scientia confletur. Hinc istud *verum* aliud esse non potest, quam *Ordo*, cui actiones nostræ debeant conformari. Nec aliud puto in mente habuisse *Vicum* quem magistrum sequitur *Dunius*: saltem illud ei nunquam in mentem venisse arbitror, ut istud *verum* velut fundamentum a ceteris omnibus diversum proponeret; ac minus etiam ut fundamentum nostrum *in ordine rerum* positum uti non satis firmum rejiceret. Sed illud etiam in utroque mihi minus probatur, quod modum loquendi hucusque tritum velle videantur invertere, quum dicunt, illud *ipsum verum, quod agnoscit mens, eligere voluntatem*; nam melius communi, ac recepta phrasi diceretur, intellectum cognoscere verum, ac bonum sub ratione veri; & voluntatem bonum eligere, quod intellectus tanquam verum bonum proponit.

Pergit vero *Dunius* sigillatim explicare, qua ratione tum *bonestas*, tum *justitia* oriantur ex *Vero*: quod nonnisi per multas ambages tandem utcunque concludit: quæ res multo brevius, meo quidem judicio, confici potest ex rerum ordine:

ad

ad quem tamen ille non potest non postremo confugere: ut quum æquales esse debere *utilium distributiones inter omnes* ultimo ex eo probat, quod *utile cognitum tanquam æquale, quia* <sup>PAG. 19.</sup> *conformatur rerum ordini, producit illud verum, quod actionem reddit justam*: quod clarius obvia locutione diceretur, actionem, qua utilitates æqualiter distribuuntur, quia ordinem servat æqualitatis, quæ est inter homines tum quoad naturam, tum quoad indigentias, esse justam. Quomodo enim aliter per *verum* efformari vel reddi potest actio *justa*, nisi quatenus dignoscitur conformis esse ordini, adeoque a ratione dicitur? Eapropter paullo ante ait: *Æquum & justum in utili ex eodem* <sup>PAG. 20.</sup> *principio necessario oriri debet, in quo fundamentum habet humanarum actionum honestas, & justitia, hoc est ex recto usu, rectaque distributione. Qui autem rectum usum, rectamque distributionem dicit, aliud per hoc intelligere non potest, nisi usum, aut distributionem directam a ratione æterna.* Subsumo vero ego: atqui hujusmodi usus & distributio dirigitur a *ratione æterna*, quatenus redditur conformis æterno rerum ordini: ergo in conformitate cum æterno rerum ordine (qui in usu commensuratur *necessitati*, & in distributione *æqualitati*) sita est rectitudo ejusdem usus & distributionis: ex qua oritur, ut sit actus vel *honestatis* vel *justitiæ*. Uno verbo: usus *ordinatus*, seu conformis ordini, qua talis, rectus est: & quia rectus est, præscribitur a ratione, & est actus virtutis. Neque *verum* hic quidquam supra illam conformitatem addit; sed tantum exprimit, conformitatem ipsam revera actui inesse. Conformitas porro istæc cognita sit oportet, non quod hæc cognitio sit causa rectitudinis, sed quia actus exerceri nequit ut rectus, nisi rectitudo ipsa cognoscatur. Hinc conformatio mentis cum rerum ordine, vel cognitio cum ordine consentiens, seu cognitio vera, velut loquitur *Dunius*, *verum producens*, ipsumque *deum verum cognitum* conditio est exercitii actus, non forma *honestatis* ejusdem. Nescio an satis mentem hic aperuerim meam; eam certe explicare conatus sum: nihil enim magis Philosopho, post falsitatem doctrinæ, cavendum arbitror quam locutionis obscuritatem. Concludo itaque: *Conformatio*, seu *conformitas* mentis cum rebus est *verum*, seu *veritas* in mente; si-

Tom. II.

Q

cuti

cuti conformatio, seu conformitas rerum cum idea archetypa Dei est *Verum*, seu *veritas* in rebus. *Conformatio* seu *conformitas* mentis cum rerum ordine in rebus agibilibus est *Verum morale*, seu *moralis veritas* humanarum actionum directrix. *Conformatio*, seu *conformitas* voluntatis cum rerum ordine est *bonum morale* seu *moralis bonitas*, vel *bonestas* in iis quæ sunt ad se; & *justitia* in iis, quæ sunt ad alterum. Facile mihi persuadeo, neque *Dunius*, neque alium quempiam posse in his propositionibus mecum pugnare & dissentire. Quæcunque ergo *Dunius* ad tuendum suum VERUM, seu principium & fundamentum Jurisprudentiæ universalis in medium profert, fundamentum a nobis in *Ordine* repositum nullo modo concutiunt, sed potius confirmant.

pag. 18.

Quum autem eorum, quæ hic scribo, scopus tantummodo sit, prædictum nostrum fundamentum tueri; lubens brevitatis etiam causa, prætereo quæ obijci possent vel contra ejus definitionem *justitiæ*, quam esse ait *rectam distributionem utilium*, vel contra ipsius *divisionem Societatis*, ut altera sit *Societas Rationis*, altera *Societas utilis*; quarum illam spectare ait *regnum intelligentiæ*, hanc *corporis conservationem*: & societatem generatim nihil aliud esse, quam *communicationem utilis*. Quæ omnia ex *Vico* depromsit; sed vereor an ad mentem quoque *Vici* semper explicarit, in suumque systema transtulerit. Prætereo denique quæ habet pag. 21. quippe quæ ad nos non pertinent; assignamus enim, ut ille exigit; *regulam constantem ac immutabilem disciplinæ moralis*, nempe *Ordinem*: qui certe quidpiam amplius exprimit, quam simplex *Verum*; quo quidem, ait ille, *nullum esse posse in morali disciplina principium certius atque securius*: sed ajo ego, nullum quoque esse, quod minus morali disciplinæ lucis adferat, & claritatis. Donec ergo firmitus aliud, clariusque indicetur, nos quod posuimus & hucusque propugnavimus, fundamentum retinebimus.

CA-

## C A P U T III.

*Pufendorfius de jure natura pessime meritus est, dum ejus finem ambitu præsentis vitæ concludi, docet.*

**P**ufendorfius doctrinam hanc, ut mihi videtur, erroneam data opera tradit in præfatione minoris sui Operis, ubi discrimen juris naturalis a morali theologia sibi explicandum allumit: *discrimen, inquit, longe maximum est, quod finis disciplina juris naturalis tantum ambitu hujus vitæ includatur, adeoque ea hominem format, prout hanc vitam cum aliis sociabilem transigere debeat. At Theologia moralis hominem christianum informat, cui propositum esse debet, non hanc solum vitam honeste transigere, sed quia fructum pietatis post hanc vitam maxime expectat.* Deinde rationem subjicit inquit: *quamquam enim animus hominis ardenti cum affectu immortalitati velut immineat, sui que destructionem vehementer aversetur; atque inde apud plerosque Gentilium inoleverit persuasio de animæ a corpore separata duratione, & quod tunc bonis bene, malis male sit futurum: ejusmodi tamen circa hæc persuasio, in qua animus hominis plane, & firmiter adquietere possit, ex solo Dei verbo hauritur.* Barbeyracus haud equidem probat, Pufendorfiū *exclusisse a jure naturali omnem futuræ vitæ considerationem; veruntamen hanc levem esse omissionem existimat.* Ego vero errorem gravissimum puto, præsertim cum ille non omiserit solum, sed etiam *excluserit considerationem vitæ futuræ, ut ex verbis allatis luculentissime patet.* In hujus tamen erroris censura videtur mihi excessisse Leibnitius, si velit, ut quidem videtur, quod remota consideratione vitæ futuræ, *multa vita hujus officia penitus tollantur.* Cur enim, inquit, *aliquis pro caritatibus pro patria, pro rep., pro recto, & justo discrimen fortunarum, dignitatum, vitæque ipsius subeat, si everfis aliarum rebus, ipse consulere sibi, & in honore, atque opulentia vitam ducere possit? Nam vani nominis immortalitati, famæque postumæ, idest rumoribus, unde nihil ad nos perveniat, vera, ac solida bona posthabere, quid aliud, quam splendida stultitia fuerit? Negari non potest, quod præmio, ac pœna futuræ vitæ sublatis, adhuc justa aliqua ratio*

S. VI. es.

1731.

Ia not. ad  
ep. cens.  
an. §. 6.Ia eit. ep.  
cens.



supereffet, cur homines prædicta officia, tametsi perardua, implere deberent, nempe vel ipsa rei honestas, vel Dei naturæ auctoris voluntas, & jussio. Hæc tamen minime labefactant assertionis a nobis positæ veritatem, quam sic evinco.

Is male, immo & pessime meritis de jure naturæ, ac de republica censendus est, qui validissimum incitamentum ad custodiam ipsius juris, unde salus reipublicæ, & cujuslibet societatis tranquillitas pendet, supprimit ac de medio tollit. Quis autem ignorat, futuræ vitæ vel præmia, vel pœnas validissimum esse ad ejusmodi officia incitamentum? Nam ex una parte non multi sunt indole adeo præclara, ut solo honestatis, voluntatisve divinæ motivo inducantur; ex alia parte quidquid præstolari in hac vita possumus pro custodia juris naturæ, vel quidquid pro violatione vereri, cum futuro collatum & breve, & exiguum est; quin & incertum: nam sæpe improbi juris naturæ violatores iis, qui illud, diligenter custodiunt, & ne latum quidem unguem ab eo recedunt, feliciores sunt: quin aliquis non aliud ejusdem custodia assequitur præmium, nisi vel præproperam necem, vel vitam ærumnarum miseriarumque plenam. Igitur *Pufendorfius*, qui omnem futuræ vitæ considerationem a Juris naturæ disciplina removet, pessime tum de ipso jure, tum de omni humana societate meritis est.

At non tantum validissimum ad juris naturæ custodiam impulsus, qui suppetere hominibus potest, suppressa futuræ vitæ consideratione, retudit, sustulitque *Pufendorfius*; sed etiam præcipuum illi decus ac pretium, maximamque atque potissimam ademit laudem. Quid enim ad juris naturæ decus & laudem potest esse præstantius, quam quod ipsius custodia post hanc vitam nos perpetuo felices reddere, beatosque possit? Quam male igitur vel ex hac tantum ratione de jure naturæ ille meritis dicendus est?

Quod

(a) Digna sunt, quæ hic referantur hujus auctoris verba hac de re; sunt vero: Si vel possibilis tantum esset animæ immortalitas, rationem ejus haberi in jure naturæ nostræ intererat; quia per eam ad-

fringitur obligatio interna, qua Dei reverentia in officio continentur homines: tantum abest, ut in tanta gravissimorum argumentorum copia, omittis palmariis, elevatis ceteris, animæ immortalitatem tanquam

Quod rationem attinet, qua ille non ultra hujus vitæ terminos extendendum putavit Juris naturæ finem, jam alibi adnotavimus, quam levi hoc concluderit momento; ex eo videlicet, quod *certa & firma* de futura vita *persuasio ex solo Dei verbo hauriatur*: nam etiamsi hoc verum esset, probabilitas ipsa tamen, & verisimilitudo, quin & sola *possibilitas*, ut ait vel ipse *Pufendorffii* laudator *Mascovius* (a), satis esse deberet, ut ejus rei consideratio in Juris naturæ disciplina haberetur: quandoquidem vel ipsa tenuis spes summi alicujus boni, vel sola gravissimi impendentis mali suspicio ad magna, atque præclara aggradienda facinora excitare hominum animos solet. Ecquid vero si non tantum suspicio & probabilitas, sed & firma persuasio de altera vita, expectandisque in ea vel summis præmiis, vel maximis pœnis haberi sola ratione possit humana? Id nos superius non tantum ex consensu Gentium, insitoque immortalitatis desiderio (quæ duo duntaxat argumenta non utique spernenda *Pufendorffius* delibat) sed præcipue ex infinita Conditoris nostri potentia, sapientia, æquitate demonstravimus. Quid vero refert quod hic profert *Barbeyracus*, postremum hoc *argumentum omnium quidem validissimum* haud detectum Gentilibus fuisse, si tamen illud una humana ratio valeat suppeditare? (b) ecur illud minime proferendum? Ecur non illo aliisque similibus argumentis ante omnia futura vita demonstranda, ac fundamenti loco ponenda ab iis præsertim, qui disciplinam hanc iis etiam qui a Christiana Religione alieni sunt, fidemque Verbo Dei non habent, sese tradere & explicare profitentur? Interest certe humanæ Reipublicæ, hoc persuasum esse omnibus, quibuscum negotii aliquid habendum est, ut ad officia implenda arctius adstringantur. Mirabiles profecto isti homines sunt; qui quum a revelatione omnino abstrahendam juris naturæ disciplinam contendant, eamque totam Societati devoveant; negligunt deinde

Præfat.  
pag. XVI.

quam sententiam minus necessariam semovere deberet.

(b) Errat etiam in re facti *Barbeyracus*: nam certum est, præmium, pœ-

namque vitæ futuræ innotuisse Gentilibus, adeoque solo naturali lumine fuisse detecta, vel saltem a majoribus naturali aliqua traditione accepta.

de ex naturali ratione ea subsidia depromere, quæ juris ejusdem custodiam urgeant validius, firmissimèque Societatem ipsam tueantur. At hæc tamen omissio *levis* videri potuit *Barbeyraco*: quod certe admiratione dignum est, quum ipse paullo post fateatur, *Rationem, qua homines ad observanda illa, quæ persinere ad officium suum intelligunt, validissime possint permoveri, esse imprimis intuitum pœnarum & præmiorum alterius vite*. Qui ergo hæc non proponunt, nec expectanda edicunt, male juri ipsi & societati consulunt, quæ absque illius custodia subsistere nullatenus potest.

Neque vero disputare hic attinet cum *Barbeyraco*, an nobiliore motu officii partes expleant ii, qui solo virtutis amore, quam qui etiam præmiorum spe, vel pœnarum, timore operantur? nam quum salus Reipublicæ pendeat ex vigente juris custodia, is melius eidem consulit qui illud proponit & inculcat, quod ad ipsius custodiam promovendam censetur validissimum, nempe una cum dignitate virtutis & turpitudine vitii perpetuam aut felicitatem, aut miseriam, quæ pro vitæ diversitate consequi debeant. Duo hæc sejungenda non sunt. Et ut nobilior sit, operantique honestior solius virtutis impulsus, tamen utilius est Reipublicæ præmiorum, pœnarumque incitamentum, quod ad ejusdem felicitatem, magis firmata juris custodia, confert uberius. Deinde vero ipsum Jus naturæ, præmiis pœnisque adjectis, ut validius, ita perfectius rationem legis consequitur: nanque ad rationem legis, eamque proponentis sapientiam spectat, non tantum præcipere, verumetiam ad præcepta implenda præmiis, pœnisque propositis excitare, impellere, adstringere. Lex enim duabus veluti constat partibus, *ordinatione & sanctione*, ut alibi dictum est; & sapiens quisque Legislator utranque simul partem conjungit. Sic plene se gessit Deus ipse tum in vetere, tum in nova lege promulganda: quam enim multa, quam eximia præmia legem implentibus repromisit; quam magnas, dirasque pœnas comminatus est violatoribus; quam frequenter, quam fortiter, utraque inculcavit! Non itaque metuendum, ut metuere *Barbeyracus* videtur, ne doctrina Moralis, præmiis, pœnisque adjectis impurior, ignobiliorque evadat: exploratum est

est potius, eam disciplinam, iisdem præmiis pœnisque semotis imperfectam fore; quum unam tantummodo partem, nempe *ordinationem*, seu *jussione*, non item alteram, nempe *sanctionem* proponat, explicetque. Et quidem aliud est quærere, num nobilius operetur qui sola *ordinatione*, seu *jussione*, quam qui etiam *sanctione* permovetur; aliud est quærere, num perfectior sit disciplina, quæ solam *jussione* legis, non item *sanctionem* proponit. Ut enim concedamus, nobilius operari priorem illum, non est tamen ambigendum, disciplinam, quæ præterea *sanctionem* ob oculos ponit, ob rationem dictam esse perfectiorem. Quamquam ne illud quidem concedendum est, eum ignobilius operari, qui officii sui exequitur partes etiam ut eximia assequatur promissa præmia, comminatasque effugiat pœnas: hoc enim & rationi apprime congruit, & supremi Legislatoris intentioni consentaneum est: ipse nanque quæ in altera præsertim vita naturales, idest suas, custodientibus leges paravit, præmia desiderari a nobis, intendique non tantum patitur, sed etiam vult; quemadmodum vult etiam a violatoribus pœnas in hac frequenter, in altera vero vita certissime infligendas timeri. Nullus est enim sapiens Legislator, qui æquo ferat animo, aut promissa a se præmia, aut comminatas pœnas despici, aut pro nihilo haberi. Eapropter hac etiam in parte valde peccat *Pufendorfius*, Juris Naturæ finem *bujus vite ambitu* concludens: hac siquidem ratione alterius vitæ bona & mala aut se negligere ostendit, aut aliis negligenda aliquatenus insinuare.

C A P U T IV.

*Absurda est, & ad Epicureismum vergens sententia Wolfii docentis, ita per legem seu per jus naturale felicitatem nostram tanquam finem intendi, ut ad illam servandam non obligemur, nisi quia ejus custodia felicitatem consequimur, nec sine eadem eandem consequi datur.*

**S**ententiam hanc, quam modo impugnandam suscipimus, exprimit citatis verbis parte I. cap. II. Juris Nat., & S. 466. in not. Gent.

Gent. ubi præmittit, *legem naturalem esse medium consequendi felicitatem*, quia *legis naturalis custodia felicitatem consequimur, & acquiram conservamus*; idque ut demonstratum assumit ex Philosoph. Pract. Univ. parte I. Huc etiam facit quod, scribit in nota ad §. 280. videlicet *in philosophia morali præcepta moralia ex Felicitate, tanquam ex FINE, deducere licet; nec a vero aberrat, qui Ethicam habet pro ea Philosophia parte, qua modum consequendi felicitatem docet. Imo ex notione felicitatis totum quoque jus natura deduci, & obligatio naturalis deduci poterat ex naturali felicitatis appetitu. Tum paucis interjectis, subdit: nec inconsultum foret, si quis doctrinam juris naturalis, immo totius Philosophiæ præctica ad captum populorum compositurus hac via incederet, cum felicitatis notio communior, & captu facilior sit notione perfectionis.*

Hæc omnia, ni fallor, luculenter ostendunt, Wolfium concessisse in eorum sententiam, qui docent, jus naturale nihil aliud esse, quam disciplinam acquirendæ felicitati accommodatam, legesque naturales nonnisi documenta, sive præscripta ad illius consecutionem necessaria; adeoque virtutes aliud non esse, quam media obtinendi hujusmodi finem, nec aliud in se pretium habere, quam quod felicitatem afferre valeant, seu ad eam consequendam utiles sint, ac necessariæ. Et cum ab ipsomet Wolfio felicitas definiatur: *status, in quo voluptas (a) perdurat*, hoc est, stabilis, permanentisque voluptas; consequens est, decus omne virtutis in eo positum esse, quod tanquam medium permanenti voluptati assequendæ deserviat, seu virtutes sint *ministrae voluptatis*, quemadmodum olim sensitse Epicureos, docet Tullius, ut & alibi dictum est. Igitur Wolfius idem sentit, ac Thomasius sensitse, jam vidimus, & sicut recentiores plerique ex Juristis Protestantibus sentiunt.

De Fin. lib.  
II.

loco cit.

*Ego autem existimo ( verbis utor Tullianis ) si bonestum aliquid ostendero, quod sit ipsum vi sua, propterque se expensendum, & jace-*

(a) Dicit quidem Wolfius: *Voluptas vera*; sed *verum* nihil addit ad rei existentiam: quare nonnisi ad fucum faciendum particulam illam addidisse videtur.

(b) Ne sicut ego aliis objicio *epicureismum*, ita ii me vicissim de *Stoicismo* acculent, monitos omnes velim, me ea

tantum ratione verba Stoicorum adoptare & adhibere, quatenus significant & probant, Virtutem esse propter se expetibilem, seu habere bonitatem intrinsicam, & propriam, id est distinctam diversamque a voluptate, & utilitate, quæ ab actione, qua virtus exercetur, pro-

ma-

*jacere borum philosophorum omnia*, qui virtutem omnem, honestatemque volunt esse expetenda tantummodo propter felicitatem, seu voluptatem, quam pariunt: a qua amplectenda sententia eos saltem revocare debuisset dedecus, quod ex consensu cum Epicureorum Secta in eisdem redundat: at illi proprio quidem honori se satis consuluisse putant, si negent (sicut & ego ex apertis Torquati Tulliani verbis superius ostendi) Epicurum pro summo bono ac felicitate solas habuisse corporis voluptates, sed maxime atque præsertim voluptatem animi; quippe quæ latius patet, & firmior est, longiusque perseverat. Horum opinionem *Wolfus* (postquam demonstraverat, *summum hominis bonum vera voluptate constanter conjungi*) absque ulla reprehensione refert, inquit: *Inde omnino est, quod quidem ipsum summum bonum in voluptate consistere existimaverint, quam fuisse sententiam Epicuri docuit Gassendus, quamvis vulgo ei tribuatur noxia omnino opinio, quasi summum bonum in voluptate corporis consistat.* At vero etiam sic temperatam Epicuri sententiam aspernati sunt cordatiores gentiles Philosophi, & imprimis *Tullius* ipse, cujus verba & argumenta hic nonnulla subjiciam, ut pudeat tandem, Christianos Philosophos humilijus & abjectius, quam ipsi Gentiles, de virtute sentire.

In not. ad  
S. 393. par.  
1. Phil.  
prac. univ.  
vers.

*Honestum*, seu opus virtutis, inquit ille, *id intelligimus, quod tale est, ut detracta omni utilitate, sine ullis præmiis (b) fructibusque* (licet suapte natura ex eo profluentibus) *per se ipsum possit jure laudari; quod quale sit, non tam definitione, qua usus sum, intelligi potest (quanquam aliquantum potest) quam communi omnium judicio, & optimi cujusque studiis & factis, qui permulta ob eam unam causam fecerunt, quia decet, quia rectum, quia honestum est, et si nullum consecuturum (vel etiam naturali consecutione) emolumentum vident.* Huic porro communissimæ *Honesti*, seu *Virtutis* generali notioni adversatur *Wolfus*, quippe qui

manat, aut consequitur; non vero quatenus expriment vel indicant, virtutem esse summum, & unicum bonum, adeoque eam solam appetibilem; nec ad ulteriorem aliquem finem ordinabilem. Ab hoc me errore plane abhorrere, quan-

quam ex iis quæ hucusque dixi, satis plenum est, tum vero ex infra dicendis apertissime constabit: nihilominus hic data opera monuisse, fortasse ad præcavendas aliquorum acculationes non inutile erit.

Tom. II.

R

qui *Honestum* ipsum, seu virtutes eam tantum ob causam expetendas docet, quia *ad nostris, statusque nostris perfectionem statuunt*, vel quia aliquod physicum sive animi, sive corporis, sive fortunæ conferunt bonum; uno verbo, propter utilitatem aliquam, vel voluptatem præter eam, quæ ex ipsa virtute, ut virtus est, naturaliter fluit; ut nos supra demonstravimus. Igitur Wolfii systema decus omnæ virtutis, præsumque tollit.

Et re ipsa quidem Virtutis, seu justæ, rectæ, honestique decus in eo situm esse intelligitur, quod rectæ rationi, adeoque & divinæ legi conforme sit, seu quod eo rectus servetur ordo, ut supra lib. VII. cap. 6. explicuimus; non vero in eo, quod qualemunque, & qualicumque modo adferat utilitatem. Exemp. gr. non exercet propriè temperantiæ virtutem ille, qui solo conservandæ suo corpori valetudinis, amovendique ab eo morbi cujusque studio vescitur moderate: id est enim medicinæ potius quam legis naturalis rationem habere; sed qui sese a nimio cibo, potuque propterea continet, quod moderatus esus rationi rectæ conformis est, eaque rectus servatur ordo (a); unde & lege naturali seu divina præscribitur: hic vere operatur *virtutis amore*, alter vero agit potius *formidine pœnæ*. Quid enim refert, an hæc pœna positiva aliqua lege imposita sit; vel potius ex insita inordinatæ comestioni vi naturaliter consequatur? semper enim pœnæ, malique rationem habet id, quod inde consequitur: illudque esse quidem incitamentum potest ad temperate vescendum; sed istud tamen incitamentum a virtutis impulsu diversum est manifeste.

Adde, Virtutem esse omnium omnino sensu summe laudabilem, & laudè quidem sibi unè propria, nullique alteri rei communi. At Utilitatis laus quibusvis etiam vilioribus artibus communis est: laus vero ex voluptate ejusmodi est, *quæ etiam ex macello peti possit*; ut ait Tullius.

Omnium quoque sensu omniumque judicio Virtus est, quæ  
ho-

(a) Quod hic ajo, planè congruit cum Vir *Franciscus Maria Zanotti* exhibet in doctrina, quam Clar. & præstantissimus aureo suo libello italico idiomate conscri-

hominem facit *bonum*, & *probum*, quemadmodum vitium *malum* reddit, ac *improbum*. At quæ bonitas, ac probitas est suæ tantum vacare felicitati, seu utilitatem tantum captare aut voluptatem; indeque iis tantum incumbere operationibus, quæ earum alterutram, vel utranque consiscere possint? Profecto si Virtutis pretium non aliud est, quam ut medium sit comparandæ felicitatis, corrumpit omnis distinctio hominum *malorum*, & *bonorum*, seu *proborum*, & *improborum*; atque adeo juxta Epicuri præscriptum, duo tantum genera admittenda sunt hominum, nempe *sapientum*, & *stultorum*; scilicet, eorum qui scite curant propriam felicitatem; & illorum, qui eam negligunt, aut sibi comparare nesciunt: quod est absurdum.

Præterea, Virtutis prærogativa est parere meritum. Sed quis in eo meritum ullum concipiat, quod quis omnia ad utilitatem suam referat, vel voluptatem? An non hujusmodi merito ornati sunt omnes, ac etiam ii qui iniquissime operantur? Omnes enim actionibus suis propriam felicitatem seu scopum præfigunt. Nullum igitur peculiare meritum erit in virtute, si tota ac unice in promovenda felicitate versatur. Nulla igitur in altera vita retributio speranda, quæ tantum pro merito datur. Errant igitur omnes, atque immane falluntur qui animi immortalitatem ex debito hujusmodi retributionis demonstrare enitentur. En quot ex sententia quam impugnamus, consequuntur absurda.

Sed illud etiam æque absurdum consequitur, nullam admittendam esse virtutem, præter solam *Prudentiam*. Si enim non aliud præstandum est homini, nisi ut felicitatem suam assequatur; sufficit illi *Prudentia*, cujus est apta media ad finem assequendum adhibere. Ceteræ virtutes, ut summam, tanquam ancillulæ, & ministræ felicitatis seu voluptatis juxta *Cleantbis* tabulam a *Cicerone* memoratam, admitti poterunt.

De Fin. I.  
II.  
I. q. 11.  
11.

Denique, negari non potest, Virtutem nominare, ut ait *S. Thomas*, seu ex se afferre potentiam, cui insidet, perfectionem, qua-

scripto de *Philosophia Morali* juxta sententiam *Peripateticorum*, part. II. cap. 11. ubi docet, non esse assum virtutis summe ne medicinam istuicui solius sanificatis.



quatenus scilicet Virtutes morales, ( de quibus tantummodo hic nobis est sermo ) *potentias rationales, que sunt propriae hominis, determinant ad actus sibi convenientes, seu rationi consentaneos; est igitur per se expetenda Virtus; cum in confesso sit apud omnes quamlibet perfectionem per se expetendam esse (a).*

Verum dum hæc edissero, quispiam fortasse ex illorum numero, qui utilitati propriæ, voluptative addicti sunt, continere se amplius non poterit, quin reponat: si ex virtutis cultu fructus expectandus est nullus, jam nomen virtutis vox erit vacua, & inanis: quique operam illi navant, *nubem pro Junone amplectuntur*. In hunc fere sensum *Wolffius* ipse loquitur in nota ad laudatum §. 353.

Verum enimvero quisquis hæc loquitur is certe cum *Epicuro* consentit, qui *omnino ignorare se dicebat*, *Cicerone* teste, *quam aut qualem esse velint formam virtutis, qui honestate summum bonum metiuntur. Si enim ad honestatem omnia referuntur, nec in ea utilitatem, vel voluptatem dicant inesse, ait, eos inani voce sonare, his enim ipsis verbis utitur; neque intelligere neque videre, sub hac voce honestatis, seu virtutis; quæ sit subjicienda sententia. At nos quæ voci virtutis subjicienda sententia sit, jam supra diximus. Verum audiamus Torquatum Epicuri causam perorantem apud eundem Tullium: Qui in una virtute, inquit, summum bonum ponunt, & splendore nominis capti, quid natura postulat, non intelligunt, errore maximo, si Epicurum audire voluerint, liberantur. Ista enim vestra eximia, pulchraque virtutes, nisi voluptatem, vel utilitatem efficerent, quis eas laudabiles, aut expetendas arbitraretur? (b) Ut enim medicorum scientiam non ipsius artis, sed valetudinis gratia probamus, & gubernatoris ars, quia bene navigandi rationem habet, utilitate, non arte laudatur; sic sapien-*

Loc. cit.  
Lib. VII.  
cap. VI.

(a) *Clemens Baronius* ex *March. de Cavalcabò* Vir doctissimus, & *Academix Roveretensis Secretarius*, quem ego hic honoris causa nomino, hac *S. Thomæ* ratione se adductum fatetur, ( in quarta ex elegantissimis epistolis, quas ad *Cl. Zanotti* conscripsit ) ut admitteret Virtutem esse propter se, seu ob intrinsecam bonitatem suam expetibilem. At

quod hoc ad Virtutem abstracte sumtam ipse limitet, velique eam in praxi nunquam ad sui prosecutionem efficaciter movere posse, nisi quatenus quis videat consideretque, ex cognita ejusdem possessione sibi animum gaudio, voluptateque complendum; id ( quod pace tanti Viri dixerim ) mihi satis non probatur: videtur enim mihi hoc abunde refelli vel solo

*piencia, qua ars vivendi putanda est, non expteretur, si nihil efficeret: nunc expetitur, quod est tamquam artifex conquirenda, & comparanda voluptatis, vel utilitatis. Videant vero, quibuscum sentiant, qui utilitate vel voluptate virtutem universam contineri sibi persuadent, aliisque persuadere conantur: vel, quod eodem recidit, qui contendunt, virtutes esse tantummodo consequendæ felicitatis subsidium.*

Ceterum haud ego inficias iverim, Virtutem summam parere utilitatem suavissimamque voluptatem & gaudium; at quod nego ac pernego illud est, tum non aliud ei decus insidere vel pretium, nisi quod sit utilitatis vel voluptatis effectrix; tum non nisi utilitatis, quam parit, voluptatisve causa expetendam esse, atque colendam. Scilicet Virtutis ratio, ab ejus effectu secernenda est; quemadmodum amicitia ab emolumento plerumque etiam maximo, quod ex ea confurgit: nam alioqui quemadmodum concidente emolumento, amicitia ipsa concideret; ita sublata, ut non raro contingit, utilitate vel voluptate, quæ aliunde solet a virtute profluere, nulla ejus amplius ratio habenda esset; quin ei vitium foret præferendum, quoties majorem ex eo utilitatis, sive voluptatis fructum sperare liceret. Et quidem quoties utilitas, voluptas quoties, ut virtus teneatur, abjicienda est? Quam enim utilitatem capit ille, qui aut debitum solvit, aut depositum reddit, quod abscondere, quod servare tuto potuisset? Quam quoque voluptatem exinde decerpit præter illam, eamque purissimam, quæ ex recte facti conscientia in intimiore animi parte sobolescit? Sit quoque adeundum mortis periculum, aut certa mors oppetenda vel militi ne stationem deserat suam, vel civi ut patriam servet; quam isti, rogo, ex præcellentissimæ exercitio virtutis vel utilitatem, vel voluptatem

solo facto alicujus, qui ob virtutis amorem mortem oppetere elegerit; quem profecto sperata ex virtutis possessione voluptas movere non potuit. Alios etiam licet fortasse non multos reperiri, pro certo habeo, qui aliquem virtutis actum exercent, quin ullo modo voluptati ex ea postea percipiendæ animum intendant:

quibus se ipsum accensendum facile, ut puto, agnoscet: vel iste Cl. Auctor, si nobilem animum suum, stimulumque quod plerumque ad agendum incitatur, paullo diligentius excusserit.

(b) Ovium ne ovo similis est, quam huic dicto allata Wolfii propositio?

tem sperabunt? Videant ergo qui juris naturalis vel Ethices id generis finem faciunt, ne vel virtutem in integrum evertant, vel solum illi ignobilem quendam locum ab oppposito vitio non raro surripiendum concedant. Plura in rem hanc disseruimus supra Libro VII. Cap. VI.

Quod hic opponi ex principiis *Wolfianis* potest, ferme istiusmodi est. Explorata res est, juris naturalis, seu cunctarum ipsius legum custodiam aptissimum esse medium, quo contendere ad felicitatem possumus: felicitas ergo, adeoque & constans, qua illa continetur, voluptas, est juris naturalis, officiorumque nostrorum finis. Neque enim aptius aliunde virtutem finis definiri, quam per effectibus valet: ad id namque virtutes destinatae a natura censendae sunt, quod producant. Itaque omnino a ratione abluat, alium in eandem cultu sibi scopum, finemque praestituere praeter emolumentum ipsum, seu utilitatem, vel felicitatem, quam ipsae pariunt.

Hæc tamen hoc pacto facile dispelluntur. Quinam actionibus nostris liberis praestituendus sit finis, & quo scopo, quove incitamento nobis sit operandum, non tam ex naturalibus actionum effectibus, quam ex insitis rationi principiis dijudicandum est. Rationis est enim, finem, quemadmodum respicere, ita & praestituere. Ipsa porro ratio, uti supra omnia animalia bruta nos evehit; sic excellentiorem, praestantiorumque præ illis finem operantibus nobis indicit. Hinc quum etiam ipsamet bruta ferantur natura ipsa impellente, in utilitatem, ac voluptatem, sui generis felicitatem; ratio id quod altius est & sublimius, persequendum hominibus praescribit, rectum nimirum ordinem, quo virtus quæque & honestas continetur. Finis itaque Juris naturæ, ut rationalis creaturæ proprius sit, censendus est recti ordinis custodia, & vita rationali creaturæ conveniens, seu conformis regulæ rationis (quæ omnia eodem recidunt): quæ quidem plerumque felicitatem parit maximam, prout in hac vita consequi nobis licet; sed hæc recte vitæ dicenda est potius præmium, quam finis, immediatus scilicet & proximus, quo nempe ad recte operandum proxime permoveamur, quemque in operatione ipsa

ipsa unice respiciamus. Si enim proximo felicitatem intendimus, cum amittimus virtutis meritum, tum periculum subest, præferim si felicitatem nostram subitamus utilitate, vel voluptate, ne & vitium præferamus virtuti, & ab ipsa, quam consequi optamus, felicitate excidamus. Quanquam igitur virtutum actus sæpenumero ex insita sibi vi aliquod adferant emolumentum, & fructum; non tamen in eo præcise figendus est intentionis obtutus; sed altius assurgendum est, reditusque, qui in illis est, ordo respiciendus, honestas, rebitudo, uno verbo pulchritudo virtutis consideranda, *quæ si videretur, quam illa ardentes amores excitaret sui!* ut inquit Plato: hujusque præsertim intitu ac cupiditate operandum, & ut homines decet, operari optamus; ac præterea, ne si aliquem quemcunque scopum, utilitatem puta, vel voluptatem tantummodo persequamur, ut primum illarum alterutra, vel utraque, (quod frequentet contingit) nos deserit, ipsi virtutem quoque deseramus; quod est indignum. Ceterum felicitatem quoque nostram posse aliquo modo dici finem juris naturalis, sequente capite docebitur.

Apud Tul.  
lium lib II.  
de Fin.

## C A P U T V.

*Proximus, intimusque juris naturæ finis est custodia recti ordinis, proindeque visa ad rationis normam exacta. Finis autem mediatus non dum communis, sed etiam propria cujusque felicitas, quam adipisci propriis actionibus quis potest. Finis ultimus, atque perfectus est felicitas vera future, & quæ inde consurgit, supremi Conditoris, & Provisoris gloria.*

**H**Æc propositio, quæ finem omnem juris naturæ complectitur, vix ulla indiget probatione: quippe quæ ex hædonis dictis satis luculenter consequitur; & vix in dubium vocari ab aliquo potest, qui juris naturæ indolem fructus, effectusque parumper expendit. Scilicet finis cujusque disciplina censetur bonum illud, quod eandem consequitur, (ut **Wolffius** etiam docet) seu quod per ejus exercitium, cultumque obtinetur: quemadmodum finis serendarum arborum sunt fru-

fructus, quos illa producunt, & finis agriculturæ est com-  
 moda humanæ vitæ traductio. Quidquid igitur boni ex jure  
 naturæ, sive ex ejus custodia in homines profluit, totum il-  
 lud censendum est aliquo modo finis juris naturæ, scilicet  
 magis, vel minus proximus, aut remotus, quo magis, vel  
 minus intima est effectus juris cum ipso jure connexio, seu  
 prout remotius, aut propius ab ipso dimanat. At vero quod  
 proxime, & intime præstat custodia juris, procul dubio est  
 recti ordinis conservatio; quin ipsa juris custodia nihil aliud  
 in seipsa est, quam custodia ordinis recti, proindeque & vi-  
 ta juxta rationis normam traducta, & quæ hominem ratione  
 præditum decet. Ille igitur est illius primus, & intimus cum  
 effectus, tum finis. Porro ordinis accurata custodia, seu vi-  
 ta rectæ rationi conformis primo quidem communem Reipu-  
 blicæ sive societatis humanæ felicitatem progignit; tum pro-  
 priam uniuscujusque, quoad potest humana industria compara-  
 ri. Et sane quid ea republica, regnoque felicius, in quibus  
 naturalia juris præcepta ad amissim ab omnibus, singulisque  
 servarentur? Cum enim quisque ab injuria alterius abstine-  
 ret, vigeret utique tranquillitas summa; & rursus cum om-  
 nes se mutuo diligèrent, eos inter regnaret gaudium, læti-  
 tia, jucunditasque perennis; & cum sese omnes invicem ju-  
 varent, unanimiterque ad promovendum commune bonum  
 incumberent, omnia quæ ad vitæ necessitatem, animique  
 cultum, ad oblectationes honestasque delicias conferre pos-  
 sunt, mirum in modum efflorescerent. Nemo autem non vi-  
 det, in hac communi felicitate privatam pariter uniuscujuslibet  
 contineri; quam præterea singuli augerent privatis officiis, quæ  
 exercere erga seipsos debent. Cum igitur tum communis,  
 tum privata felicitas sit fructus legitimus juris naturæ, con-  
 sequitur, utranque pariter esse illius finem, mediatum tamen,  
 si ad priorem illum ipsi intimiorem, quem explicavimus, com-  
 paretur. Quum vero communis felicitas felicitate privata po-  
 tior sit; atque præstantior; eam præcipue a sapientissimo Le-  
 gislatore intendi asserimus, contendimusque; ita tamen ut be-  
 nevolentissimæ ejus Providentiæ curam atque sollicitudinem  
 etiam ad singulorum felicitatem extendi non dubitemus.

Dixi

Dixi autem humanam felicitatem, *quatenus hominum industria comparari potest*, fructum esse, adeoque & finem juris naturalis; ut indicarem, quod alioqui plane exploratum est, eam in hac vita semper esse imperfectissimam, & valde quandoque exiguam, vel etiam nullam; quod vel adversæ fortunæ casibus perturbatur, vel aliorum hominum nequitia minuitur, nisi etiam extinguatur penitus; vel ipsa quoque custodia juris in occasionem miseræ convertitur; quod non raro contingit. Quam ob rem multum profecto de præstantia juris, multum de existimatione supremi Legislatoris adimeretur, si humana felicitas in hac vita esset ejusdem juris & Legislatoris adæquatus & ultimus finis. Quam frequenter enim uterque aberraret a scopo? Vidit hoc sapientissimus ac providissimus Legislator, tantumque damnum, ut repararet, decrevit, eos qui ad suarum legum præscripta vitam composuissent suam, plena atque perfecta felicitate in altera vita donare: hinc ejusmodi felicitatem ac beatitudinem ipse constituit ultimum certissimumque juris naturalis finem, a quo nemo proinde nisi sua excidere culpa possit. Qua ratione pro sua sapientia tum sui ipsius velut Legislatoris honori, tum juris naturalis dignitati, tum etiam insito abs se homini perfectæ felicitatis desiderio plenissime consuluit, atque profexit. Ex his vero omnibus conficitur, verissimam esse quoad suas partes omnes eam, quam initio posuimus, propositionem.

Quid adversus sic constitutam assertionem nostram objici possit, non video; nisi fortassis illud cuiquam in mentem venerit, eam minus cohærere cum præcedente propositione, qua tantopere in *Wolffo* reprobavimus quod ipse docuerat, per jus naturale *felicitatem nostram tanquam finem intendi*. Si hoc quis objiciat, mentem ille nostram, quantumque ea a *Wolffiano* sensu differat, nondum est assecutus. Aliud est enim, unicum, primariumve juris naturalis finem esse felicitatem nostram, & quidem hujus vitæ; aliud vero eandem felicitatem finem esse *mediatum & secundarium*, ita ut adsit & alter, ejusdem finis, qui prior isto sit, ipsique juri omnino intimus, proximusque, ac veluti essentialis; & alter quoque suppetat, qui illo quidem sit consecutione posterior, attamen præstan-

tissimus, perfectissimus, ultimus, & adæquatus. Insuper aliud est docere, ut nos quidem dicimus, custodiæ juris naturalis fructum hujus etiam vitæ felicitatem esse, adeoque & tanquam finem, utique *secundarium*, intendi posse; aliud contendere nos ad ipsum jus *implendum non obligari* nisi, quia *eius custodia felicitatem consequimur, nec sine eadem ipsam consequi datur*, adeoque *præcepta moralia ex felicitate tanquam ex fine deducere licere*; & ex *notione felicitatis totum jus natura deduci*; neque *alio fine Ethicam adiscendam*: quæ & alia his similia docet *Wolfius*. Illud & verum est, & nulli pravæ obnoxium consecutioni; quin ad excitandum erga illud affectum nostrum, promovendamque ipsius custodiam haud modice confert: hoc vero & pravis deductionibus viam parat, & in *Epicureismum* facile ducit, ut nos quidem probavimus, si quid probavimus. Itaque in *Wolfio* illud minime reprehendo, quod hujusce vitæ felicitatem disciplinæ nostræ utcunque fecerit finem; sed quod nullum alium vel priorem admiserit, vel potiozem. Hoc est sane disciplinam præstantissimam expoliare præcipuo decore suo, hominesque infimis hisce bonis plus æquo ceteroqui addictos, altius infigere atque firmare: qua vel una de causa sus *Wolfianum* omnibus, qui sapiunt, minus probari debet.



DE





Neves Sy-  
stema des  
Rechts  
der Natur.  
Cap. I. §. 5.

juris naturæ principiiis, non ad ipsum jus naturale, sed ad positivam jurisprudentiam pertinere. Ait enim: *natura inter cetera opponitur arti: ex quo sequitur, jus humane nature non unam ex inventis hominum studio scientiis reputandam esse; sed nudum, nullaque arte elaboratum opus nature, quatenus tantummodo hominibus innatum est.* Huc spectat notum illud Ciceronis effatum, quo *Lex Naturæ dicitur non scripta, sed nata Lex, quam non didicimus &c.* „ Sunt equidem multæ scientiæ (pergit ille) quarum „ origo ex ratione hominibus aliquatenus innata profluit; sed „ quæ revera meditatione, observationibus, atque experienciis „ non unius tantum, sed plurium hominum ad scientiæ gra- „ dum evectæ sunt, v. g. *Arithmetica, Astronomia* ec., quæ „ plurium seculorum cultura, atque experienciis tandem ad „ floridum hodierni temporis statum pervenerunt. Eadem „ non est juris naturæ conditio. Hoc non extenditur ultra „ id, quod unusquisque in se ipso, absque labore, multave „ consideratione persentit, deprehenditque sibi innatum esse. „ Hic sistit, neque ultra progreditur: quare nullo indiget „ ulteriore labore, diligentia, arte, cultura, aut demonstra- „ tione per alia principia. Hac ratione hoc jus ab aliis per „ homines inventis juribus secernitur: quæ quidem omnia, „ quo ad primam eorum originem attinet, supra innata prin- „ cipia æquitatis naturalis fundantur; sed præterea multo lon- „ gius extenduntur pro variis circumstantiis, quæ in societa- „ tibus occurrunt, & pro beneplacito eorum, qui leges con- „ diderunt. Hinc omnia jura humana positiva laboriosam ali- „ quam culturam exigunt, & propriam aliquam scientiam, „ quam adiscere primum oporteat, conficiunt. Etiam jus „ quidem nobis innatum conscribi, certoque ordine digerit, „ ac uno verbo, sub forma aliqua artis proponi potest. At- „ tamen si id fiat, nihil addendum ei, quod in simplici na- „ tura hominis reperitur: quidquid superadditur, in Juris- „ prudentiam humanam, aliamve disciplinam degenerat, at- „ que ad Jus Naturæ non pertinet „. Hactenus *Schmausius*: „ cujus verba etsi paullo fusiora referre libuit, quod fere inte- „ grum novi ipsius systematis fundamentum, ideamque conti- „ nent, palamque faciunt quid, eo auctore, de tot a Juristis Pro-

Protestantibus ad instaurandum, perficiendumque Jus naturale exantlatis laboribus, totque tamque confertis in rem hanc præsertim a *Wolffo* conscriptis libris sentiendum sit. Annon enim ii omnes aut sese supervacaneo contrivere labore, aut putido in errore versati sunt omnes, dum de naturali jure se scribere arbitrantur, nonnisi *jurisprudentiam humanam positivam*, aliamve disciplinam tradiderunt? Verum illos non parum certe extra juris naturalis limites vagatos esse, dudum alii observarunt: at ego quoque *Schmausum* angustioribus, quam par est, limitibus jus ipsum circumscripsisse pro certo habeo; nec dubito, quin ad jus naturæ pertineant quæcunque ex ipsius per ratiocinationem deducuntur principiis; ut effert posita propositio: quam sic evinco brevissime.

Primo. Quæcunque ex principiis legitime deducuntur, non sunt nisi ipsa principia explicata, & evoluta; neque enim potest quidpiam ex iis derivari, nisi quod in iisdem continetur virtute. Ergo si hæc sint juris naturalis principia, quæcumque ex ipsis fluunt, seu ratiocinatione deducuntur, ad ipsum pertinent jus naturæ.

Secundo. Quæ ex principiis juris naturæ per rationem colliguntur, sunt eo ipso aut vetita, si cum vetantibus principiis, aut debita, si cum principiis jubentibus, aut licita, si cum permittentibus connexa sunt. Non sunt vero aut *debita*, aut *vetita*, aut *licita* jure aliquo humano positivo; vel quia nullum adhuc de iis extat hujuscemodi jus; vel quia ante ipsum jam fuerant vel vetita, vel debita, vel licita: igitur talia sunt jure naturali; atque adeo ad ipsum spectant.

Hæc plane sufficerent ad propositionem nostram evincendam. Verum ut fundamentum quoque, quo *Schmausii* hac de re nititur singularis sententia, funditus diruamus, placet unam vel alteram objectionem ponere, ac diluere.

Objectio prima. Quæ ex principiis deducuntur, per rationem excogitantur; quæ per rationem excogitantur ad artem pertinent, non ad naturam: igitur quæ ex principiis naturalibus deducuntur, non spectant ad illud jus, quod est *natura*, sed ad illud, quod *artis* est.

Ref-

Responſio. Quæ ex principiis naturalibus deducuntur proprie non excogitantur; nam excogitari eorum eſt, quæ nullo modo ſunt: at veritates, quæ ex naturalibus principiis ratiocinatione colliguntur, ſunt virtute ſaltem, in ipſiſmet principiis, unde rationis ope dimanant: non igitur hæc proprie ad artem pertinent. Inſuper, licet etiam per artem e principiis naturalibus veritates aliæ eruerentur; ejuſdem nihilominus conditionis forent ac ſunt principia; quemadmodum ſuccus ex aliquo corpore vi artis expreſſus ipſius corporis pars eſt, ejuſque ſuo modo naturam retinet, ac proprietates.

Objectio ſecunda. Naturale non eſt, quod non ineſt rei ipſa naturæ; non inſunt vero rei ipſa hominis naturæ, quæ ex principiis practiſis deducuntur ratione: igitur non pertinent ad jus naturale.

Reſpondeo primo, veritates, quæ ratione deducuntur, virtute, ut dixi, eſſe in principiis, unde fluunt: ſi ergo principia æquitatis, auctore *Schmauſio*, inſunt, immo & innascentur hominis naturæ; ſatis eidem ea quoque inſunt, quæ ex ipſiſmet principiis ipſa elicit ratiocinatio. Secundo, gratis omnino illud a *Schmauſio* ſumitur, jus naturale ex eo præciſe dici, quod hominis naturæ innatum ſit, atque in ortu ipſo inſitum: ut enim naturale dicatur, ſatis eſt, quod ipſam ſequatur naturam; quodque naturali ratione deprehendatur, colligaturve e quocunque principio lumine naturali noto: ſcilicet jus naturale opponitur tantummodo juri *poſitivo*, ac *revelato*. Tertio, ſi liſtamus in ipſa natura, nil in ea deprehendimus aliud præter inclinationes, propenſiones, atque inſtinctus: ſed hæc ſatis non ſunt ad conſtituendum jus, ut alibi docuimus; & manifeſtum eſt vel ex eo, quod conſimiles inclinationes atque inſtinctus etiam in ipſis Brutis reperire eſt, in quibus tamen jus eſt nullum proprie dictum.

Objectio tertia. Arithmetica, Aſtronomia, aliæque id genus ſcientiæ aliqua modo ex innata homini ratione prodierunt; nec tamen idcirco ſunt aut dicuntur Scientiæ naturales. Cur ita? niſi quia labore & experientia & adinventæ ſunt, & excultæ: pari igitur pacto etiam jus illud, quod multa medita-

tio-

tione, assiduoque labore ex principiis deducitur & cognoscitur, non est jus naturale, sed jus aliquod humanum vel quævis alia disciplina.

**Responsio.** Scientiæ enumeratæ, & id genus aliæ prodierunt utique ex innata homini ratione, seu ex naturali hominis facultate; at non sunt, saltem omnimode, ex principiis ex una parte naturæ insitis, & ex alia illarum scientiarum propriis deductæ; cujusmodi sunt omnia, quæ nos ad jus naturale spectare arbitramur. Adde, ad deducendas ex principiis practicis naturalibus conclusiones, neque multo labore, neque exquisita opus esse industria: satis est, si Ratio fuerit sana, animusque revera æqui rectique amans, atque in virtutem sincere propensus. Præterea, quod aliqua opus sit ratiocinatione ad veritates hujusmodi eliciendas, conficit ut summum, easdem veritates non esse reipsa innatas, seu in ipso ortu insitas: quod omnino non obstat, quominus eadem veritates non patefaciant nobis officia, ad quæ naturaliter obligamur; adeoque ad jus vere naturale pertineant; nisi *Schmausius* velit, jus naturæ duplex distinguere, aliud scilicet *innatum* ipsique naturæ inditum; & aliud acquisitum, seu ratiocinatione partum, naturaliter tamen obligans: quod perridiculum esset. Demum dum *Schmausius* a naturali jure usum rationis removet, & ad solos instinctus, quos in nobis experimur, restringit; nonne nos ad brutorum conditionem demittit, quæ solis feruntur instinctibus, iisque ad operandum unice determinantur?

Quod alteram attinet propositionis nostræ partem; quum communissima, ac ferme perpetua doctorum sententia fuerit, principiorum juris naturalis propriam primariamque sedem esse intellectum, seu Rationem; *Schmausius* ut novum conderet *Systema*, sustinet, jus Naturæ non in Ratione, sed in Voluntate, & instinctibus naturalibus querendum esse: sic enim mentem aperit suam in compendio Capitis primi opellæ suæ, qua ejusmodi systema explicare aggressus est. In ipso autem Capite hæc habet: *Indidit Deus hominum voluntati, quæ omnium humana- s. X. norum actuum fons est, principia justæ & æquæ: quare jus humana naturæ, ejusque obligatio in voluntate querenda sunt. Sed præterea ani-*  
mad-

*madvertendum est, voluntatem humanam regi variis inclinationibus; quæ affectus, aut passiones appellantur, in ea plurimas innatas, intimasque sensationes amoris, odii, invidia, ira, vindicta, lætitia, tristitia, timoris, spei ec. reperiri. Hujusmodi inclinationes instinctus nominantur; atque adeo in his innatis instinctibus puto ipse, innata principia juris, & æquitatis naturalis inesse. Errorem hunc perniciosissimum puto, nihilque minus, quam ad totius juris naturalis eversionem tendere existimo; adeoque accurate refellendus est: quod magis tamen præstabimus ejus fundamenta diruendo, quam rationes pro thesi posita multiplicando. Unicam ergo rationem hic proponere satis superque fuerit; quæ ita se habet.*

Jus naturale est Lex naturæ, seu norma, ad quam actiones exigere nostras debeamus. Porro legem, normamque cognoscere, atque proponere ad intellectum, seu rationem spectat, non ad voluntatem: igitur propria atque primaria juris naturalis sedes est intellectus, seu Ratio, & non voluntas; saltem si sejuncta consideretur a Ratione ipsam dirigente: nam alioqui etiam in voluntate ipsa quæri jus naturæ posse minime inficias iverim; instinctus enim naturales, quum a natura ipsa proficiscantur, esse valent juris naturalis indicium: principia tamen juris nonnisi in ipsa Ratione resident, cujus solius est, veritates practicas percipere, ac propositiones, quibus mores conformandi sunt, ex ipsis quoque naturalibus instinctibus efformare; & quod majus est, ipsos vere naturales instinctus a spuris & illegitimis segregare.

Objectio prima. Humana ratio varia est pro vario hominum genio, ac indole, vel pro locorum ac temporum diversitate, ut experientia ipsa compertum est. Igitur *non potest fundare jus aliquod universale, uniforme, atque perpetuum pro omnibus hominibus. Sic Schmausus. Eodem fere modo ratiocinatur Auctor libri de Natura par. III. ut sextum suum sensum, nempe moralem evincat: de quo fortasse nos alibi.*

Loc. cit.  
s. IX.

Responsio. Non minus quam ipsa Ratio, variz sunt hominum inclinationes. Si vero dixeris inclinationes, seu instinctus vere *naturales* esse in omnibus uniformes; respondeo primo, hoc absolute negari posse: experientia enim constat, alios

alios a natura promptissimos, tardissimos alios ad amorem, odium, iram, aliosque similes affectus; immo nonnullos aliquo vel pluribus ex hisce affectibus omnino videri expertes. Sed, ut eos etiam in omnibus uniformes esse concedam, non idcirco quoad hoc ipsi Rationi præstant; nam *recta* quoque *Ratio* in omnibus uniformis est, ut supra docuimus. Neque reponas, certos nos esse non posse, quænam & quando *recta* sit *Ratio*: nam falsum hoc esse demonstravi superius. Si dicas, id saltem arduum esse; non minus arduum fore, respondeo, naturales inclinationes, seu *innatos instinctus* a non naturalibus, spurisque secernere: ad quod magna opus esse *prudencia* Schmaufius ipse fatetur. At præterea, si magna ad id *prudencia opus est*; igitur, inquit ego, non in sola voluntate, seu in solis innatis instinctibus juris principia quærenda sunt; sed potius ac maxime in ea quæ ipsos dijudicat, secernitque, Ratione. Et reipsa quidem hujuscemodi instinctus juris naturalis indicium esse non valent, nisi quatenus *rectæ rationi congruunt*, ab eaque probantur: & quatenus inter cetera *rectæ rationis dictata* unum hoc est, instinctus, qui vere sunt naturales, non esse malos; quippe qui non minus quam ipsa, unde profluunt, natura, Deum habent auctorem: ac consequenter, juxta illos agere licitum esse, nisi excessu aliquo, defectuve perturbetur rationis ordo. Ex quo etiam conficitur, jus naturale, seu ejus principia in Ratione velut in propria sede statui debere, & reipsa residere; in voluntate vero, seu in naturalibus instinctibus tantummodo velut in ipsius juris indicibus.

Loc. cit.  
§. XI.

Objectio secunda. Jus naturale, ejusque principia debent esse innata, seu in ipsamet hominis nativitate velut insculpta atque inscripta. Igitur propria illorum sedes non potest esse ratio, seu intellectus, qui ex sui natura est mera capacitas, nec innatas ideas habet ullas: quærendum igitur jus est in sola voluntate, in qua innatos instinctus residere, nemo inficiatur.

Responsio. Ideas innatas nullas esse, nondum demonstratum est; quanquam ita ferat communissima extra Scholam Cartesianam sententia. Hinc satis apparet, quam infirmo ni-

Tom. II.

T

tatur

tatur fundamento novum hoc *Schmausii* systema, utpote quod apud eos, qui innatas ideas nascenti homini infusas putant, locum habere nullum potest. Illud porro plane novum, planeque mirandum est, in re summi momenti Systema concedere ac statuere, quod a sententia pendeat adhuc omnino in controversiam posita. Deinde vero, ut jus naturale innatum, ejusque principia menti dicantur insculpta, necesse non est, ut vel in ipso ortu insint ei reipsa ideæ, queis exprimantur; sed est satis superque, si præsto sit prompta quædam & expedita facultas, facilitas, & habitudo, aut etiam propensio ad hujuscemodi ideas, data prima occasione, efformandas, & ad veritatem principiorum practitorum percipiendam, & ad constituendas propositiones, quæ principia ipsa continent, aut si ab aliis proferantur, ad prompte eis assentiendum eo, quod veritas in illis adeo clare fulgeat, ut ejus lumine mentis acies nequeat non percipi, & ad assensum rapi. Humanæ hanc mentis habitudinem, ac veluti cooptationem, & non aliud significare intendunt Scholastici Doctores, dum ajunt, *principia practica infantibus per modum habitus esse impressa*; quorum quidem sententiam, quod eam non capit, ridet incite *Thomasius*. Scilicet ajunt illi *impressa* non per *habitus* quendam superadditum, sed *per modum habitus*, ut innuant nimirum, inesse hominum menti ab ipsa nativitate ad ea principia vel formanda, vel percipienda facilitatem summam, eique consimilem, quam quisque habere solet ad ea percipienda, quorum sibi habitum dudum comparavit. Satis esse ejusmodi facilitatem, ac propensionem, ut jus naturale menti, seu rationi dicatur insculptum, non video, quomodo possit *Schmausius* inficiari; quum non majus aliquid requirat ipse in voluntate, ut ei juris principia innata dicantur: æque enim, si magis est voluntas in suo ortu pura volendi potentia, quam sit mens pura capacitas intelligendi; siquidem in neutra facultate quidpiam initio est præter meram potentiam & capacitatem: nullus in neutra actus (juxta vetustam loquor sententiam) priusquam sensuum occasione aliquis excitetur. Aliunde vero inclinationi, quæ ad quidpiam volendum inesse voluntati concipitur, ex æquo respondet in mente facilitas,

tas, promittitudo, ac cooptatio ad veritates practicas percipiendas, in eisque acquiescendum: quoad hoc igitur hæ duæ facultates sunt pares; at intellectus præstat voluntati ob alias, quas diximus, rationes.

Objectio tertia. Sensus æquitatis in nobis ante ratiocinationem omnem reperitur. Igitur est prius in voluntate, quam in ratione.

Responsio. Æquitatis sensum, seu sensationem ante omnem ratiocinationem in nobis esse, utcunque concedi potest; non item vero esse ante omne iudicium. Nam quod ego ex. gr. *obvium habens hominem minime antea notum (Schmausii exemplo utor) qui nec armis, nec viribus valeat, a quo proinde nihil mihi metuendum sit, v. g. aliquem puerum, e cuius nece præterea neque emolumentum, neque damnum sperare possim, nullam in me sentiam inclinationem ipsius quoquo modo lædendi, sed potius benevolentiam complectendi; indeque ipsi salutem dicam, interrogem unde veniat, & quo pergat; eidem felice apprecer iter: aut si ipsum non alloquar, saltem me indifferenter erga eundem habeam: quodque si in aliquem miserum, infirmum, aut infelicem incurram, experiar in meipso commiserationis sensum, in eumque pro data opportunitate opera caritatis, & officia humanitatis exerceam; id ex eo oritur, quod ad conspectum huiusmodi objecti ob insitam a natura menti meæ seu Rationi proclivitatem, atque ob commiserationis sensum, quem conspectus infelicitatis hominis mei similis excitat in me, illud statim iudicium efformo, talem hominem nullo pacto esse lædendum; sed exercenda potius in eum humanitatis pietatisque officia: & id quidem non ex eo (saltem præcise) quod inclinatum me sentiam ad ea præstanda; sed quia id rectæ esse rationi conforme, clare, distincteque percipio; ac ipsa Ratio mihi eo in casu quenquam lædere, vel ei humanitatis officia denegare velut absurdum, & a natura rationali alienum, vituperio, ac detestatione, immo & pœna dignum repræsentat. Quare et si occasio efformandorum principiorum juris naturalis possit esse aliunde; tamen ipsa principia, ac velut earundem legum naturalium denunciatio in Ratione ipsa quærenda sunt. Schmausius duo hæc in unum confudisse videtur, aut non satis distinxisse; idemque dicit de Auctore libri de natura.*

Lib. cit.  
Cap. III.  
§. 2.



## C A P U T II.

*Errat haud leviter Pufendorfius, dum hominis erga Deum, & semetipsum officia a juris naturalis objecto, & consideratione sejungit.*

**P**lures inter, ac varios, quos docuit Pufendorfius, errores haud levis est ille, quo tradidit, hominis erga Deum, & semetipsum officia ad naturalem jurisprudentiam minime pertinere; nisi forte quatenus *Deus legis naturalis, & societatis civilis est auctor, ab eoque legum naturalium origo, & firmitas manat*; & quatenus hominis erga seipsum rectitudo cedit in emolumentum & commodum societatis. Dixi: *fortasse*; nam quoad hominis erga Deum officia spectat, eas etiam propositiones, quas modo produxi, fatetur, *ex Theologia naturali se mutuo sumfisse*. Si vero quidpiam addidit de officiis erga seipsum, non dubito, quominus ex Theologia morali se pariter mutuo sumfisse fateatur. Illud saltem compertum est, in majori suo Opere utrunque officiorum genus, nempe erga Deum, & erga seipsum fere penitus prætermisisse, quanquam in Opere suo minori amicorum monitis, & suasionibus pauca de hominis erga Deum officiis addiderit. Jam vero errorem hunc Pufendorfi plures amplexi sunt, præsertim ii omnes, qui *Socialitatem* pro juris naturalis fundamento constituunt; vel *justum*, seu quod justum est, habent tanquam adæquatum juris naturalis objectum. Hujus erroris occasio multis fuisse videtur consideratio juris civilis: cum enim hoc totum in societate recte instituenda, adeoque in eo, quod justum est, definiendo versetur; etiam jus naturale iisdem finibus circumscribendum putarunt, haud satis animadvertentes, naturæ, sive ejus Auctoris præscripta latius patere, quam mandata legislatoris humani ad hoc instituti, ut societatis sibi concreditæ bonum promoveat, procuretque. Hinc limitatio illa Pufendorfi, Affectarumque adeo absona est, & in oculos omnium incurrit, ut vix ulla impugnatione indigere videatur. In eam nihilominus hæc brevissime animadverto.

Cum

Cum juris vocabulum, quoad præsens attinet institutum; duplici in sensu, nimirum vel pro lege, vel pro facultate sumatur; jus naturale vel est lex naturalis, vel naturalis facultas quidpiam agendi, salva rectitudine actionis. Porro sive uno, sive altero modo jus naturale sumatur, officia hominis cum erga seipsum, tum maxime erga Deum ambitu suo complectatur oportet: quis enim negare audeat, legem naturalem adesse, eamque gravissimam, seu gravissimam obligationem ab ipsa natura manantem amandi, colendique Deum conditorem nostrum omniumque bonorum auctorem; proindeque actiones aliquas, quæ rectæ sunt, Deumque respiciunt, edendi; alias vero non item? quam immaniter igitur Jus mutilat naturale, qui duo hæc officiorum genera a naturali jure segreganda decernit! & quam imperfecte illud tradit, qui prædicta officia aut penitus, aut fere integre omittit!

Objeçtio. Si jus naturale etiam circa officia erga Deum, & semetipsum versari dicatur, tollitur ejus ab *Ethica* & a *Theologia* tum naturali, tum morali discrimen; indeque & diversarum facultatum, nempe *Theologica*, *Philosophica*, ac *Juridica* confunduntur munera: quæ quidem confusio alia ratione auferri non potest, nisi dicendo, jus naturale versari tantummodo circa *justum*, Ethicam vero *honestum* respicere, adeoque & officia erga semetipsum; Theologiam naturalem de Deo agere, ejusque perfectionibus, atque de officiis hominis erga ipsum; demum Theologiam *moralem* de his omnibus disputare, sed ex principiis revelatis.

Responsio. In statuendo disciplinarum discrimine, earundemque objecto definiendo ad duo præcipue respicere debemus, nempe ad cujusvis disciplinæ nomenclaturam ( hæc enim plerumque imponitur ex ejus objecto ) & ad fines, quos eidem veterum Auctorum usus definivit, seu ad notionem, quam de eadem tradidere primi Auctores. Porro quum *jus* perinde sit ac *Lex*, ut dictum est, liquet, appellatione hac *Pufendorfsianam* limitationem non indicari. Veterum etiam usus eidem adversatur; quicumque enim Ethicam tradere aggressi sunt, ii de virtutum omnium officiis, adeoque & de justo, sermonem habuere. Præterea, ad disciplinarum discrimen ha-

ben-

bendum, necesse non est, ut iis diversæ omnino tradendæ res assignentur; satis enim est, ut res etiam eadem, sub diversa tamen ratione tradantur: sic *physica* diversa disciplina censetur a *Medica*, quamvis utraque idem corpus consideret; quia scilicet utraque peculiarem sibi rationem, qua illud respiciat, habet. Sicigitur eadem quoque officia, eademque actiones possunt esse & *Theologia naturalis*, & *Ethices*, seu *Philosophia moralis*, & *Jurisprudentia* etiam *Naturalis* objectum: prioris quidem sub ratione pietatis, quæ cultum respicit, venerationemque supremi Numinis; alterius sub ratione Virtutis, seu conformitatis, ad regulam Rationis (a); tertiæ demum sub ratione justitiæ, quatenus hæc suum unicuique tribuit debitum: debita enim sunt proculdubio, quæ erga Deum, & nosmetipsos exerceri valent officia; nam & Deum & nosmetipsos debemus, natura ipsa præscribente, diligere; illum, colere, nosque ipsos curare, conservare, atque perficere. Demum quæ est tot disciplinas distinguendi necessitas, si potest una complecti singula? Magna est, inquit Thomasius; nam alioqui confunderentur munera Theologicæ, Philosophicæ, ac Juridicæ facultatis, quarum unaquæque a diversis Professoribus edocetur. Magna profecto necessitas! nam periculum est, ne inter eos jurgium oboriatur non ei dissimile, quod olim inter pastores *Jacobi*, & *Labani* factum est: at qualicumque huic necessitati occurrere facile potest, si dimissis generalibus, ambiguisque nominibus, ita eis pensa distribuatur, ut unus quidem de Deo agat solummodo; alter tantum de *justo*, sive de eo, quod naturaliter justum est; tertius de honesto. Postremo huic poteris & Decorum assignare, nisi velis peculiarem etiam pro eo cathedram erigere. Sed hæc nugæ sunt.

## C A-

(a) *Wolffius* pro suo arbitrio ita *Ethicen* a jure naturali distinguit, ut jus naturale doceat, quid homo esse debeat, nempe justus, temperans, fortis, sobrius, liberalis ec. *Ethica* vero doceat, quomo-

do talis esse possit; videlicet quomodo possit ac debeat homo esse justus, temperans, fortis, liberalis ec. non male fortasse, si distinctionem hanc alii probare velint, & in usum redigere. Illud ceteroqui

## C A P U T III.

*Juris naturalis objectum sunt omnes actiones hominis liberae.  
Perperam interiores excipit Pufendorfius.*

**N**emo, qui actiones liberas in homine agnoscit, absolute inficiatur, jus naturale versari circa actiones humanas, quæ illius arbitrio subsunt. Pufendorfius tamen ab earum numero, quoad hoc spectat, quamplurimas excipit, eas scilicet omnes, quæ sibi visæ fuerunt minus cum socialitate connexæ; quam cum semel adoptasset ceu primum, & universale juris naturalis principium, propugnare constantissime pergit, licet eam ob causam adeo jus naturæ mutilare cogatur, ut truncum quendam præcipuis, imminutum membris nobis reliquerit. Non modo enim officia hominis erga Deum, & semetipsum, sed etiam interiores actus juri naturali surripiendos putavit: *quia forum, inquit, humanum circa externas tantum hominis actiones occupatur, ad ea autem, quæ intra pectus latitant, nec aliquem effectum, aut signum foras producunt, non penetret, adeoque nec circa eadem sit sollicitum; jus naturale magnam partem circa formandas hominis externas actiones versatur. At Theologia moralis non sufficit, exteriores hominis actiones utcumque ad decus composuisse; sed in eo maxime laborat, ut animus, ejusque motus interni ad placitum Numinis fingantur, & illas ipsas actiones improbat, quæ extrinsecus quidem recte se videntur habere, ab animo tamen impuro promanant.* In his Pufendorffii verbis duo mirabitur Lector; primum, quod absolute non dixerit, *ius naturale versari circa formandas hominis externas actiones*, sed limitationem illam addiderit: *magnam partem*; cum & paritas juris naturæ, & fori humani a Pufendorffio adhibita, & assignatum inter Theologiam moralem, & jus naturale discrimen, siquid valent, evincant, nullam actionem, quæ prorsus interna sit, dirigi  
ab

Præf. Op.  
de Off.  
Hom. &  
Civ. §. 7.

roqui videtur certum, scientiarum distinctionem, indeque sequentem multiplicationem multum ab hominum arbitrio pendere. At illud ipse probare non

possum, terminos scientiarum Auctorum præstantiorum consensu probatos a quorum voluntate variari, aut restringi.

ab ipso jure naturæ. Alterum, quod Pufendorffio in mentem venerit, collocare juris naturalis a Theologia morali discrimen in eo, quod ista actiones etiam internas, illud duntaxat externas moderetur, & dirigat; cum alia vera disparitas in omnium incurrat oculos, nimirum quod Theologia revelatione, jus naturæ sola ratione nitatur. Sed insuper unde didicit Pufendorffius, jus naturale pro foro tantum humano usui esse debere, ut inde definiret pro indole, & genio ejusdem fori, quænam actiones essent juri naturali subjæctæ? Non alio sane fundamento niti potuisse videtur, quam vulgari acceptione, & intelligentia juris. Verum animadvertere debuisset, forum humanum eo spectare, ut pacem, & tranquillitatem, quæ externis solum actionibus turbari potest, in societate custodiat, & exerceri per homines, quos cordis penetralia latent; jus vero naturale constitutum a Deo esse, cui nihil esse valet occultum; esse vero constitutum, non ut homines viderentur, sed ut reipsa essent probi; cujusmodi dubio procul absque internorum affectuum, intimæque voluntatis rectitudine esse non possunt. Ei ergo nequaquam sufficit, *hominis actiones utcumque ad decus composuisse*, ut sufficere, Pufendorffius putasse videtur, dum in eo statuit ejusdem a Theologia morali discrimen; quasi ad *ius naturale* spectaret potius hypocritam, quam virum revera *probum* efficere. Sed demum, ut paucis me expediam, *si juris naturalis scita ad forum duntaxat humanum adaptantur*, ad quam disciplinam spectabit directio actuum internorum? Ad Theologiam naturalem, respondet Pufendorffii defensor Barbeyracus; idque ad mentem ipsius esse asseverat. „ Nonne auctor, „ inquit, tradit, *circa forum divinum*, ad quod actus interiorum res pertinent, *Theologia maxime cura esse*? Est ergo ex ipsius „ mente altera quæpiam disciplina, ac disciplina quidem naturalis, quæ internorum istorum actuum leges non negligit „. At fallitur, vel fallit Barbeyracus: nam Theologia, cui eo loci actuum internorum directionem tribuit Pufendorffius, non est naturalis, sed *revelata*, eadem scilicet, quam & *Theologiam moralem* appellat. Quod adeo clarum est, si ea expendantur, quæ in præcedentibus Pufendorffius scribit, ut mirum plane sit, Barbeyracum aut rem non vidisse, aut ab aper-

Loc. cit.  
S. 6.

Adnot. in  
Ep. aenfor.  
Anonymi  
nempe,  
Leibnitii  
S. 7.

aperto eum errore excusare voluisse. Nam vel ipso statim §. primo mentem prodit suam *Pufendorfius*. „ Manifestum est, inquit, ex tribus veluti fontibus homines cognitionem officii sui, & quod in hac vita sibi tamquam honestum agendum sit, tamquam turpe omittendum, haurire: *ex lumine rationis: ex legibus civilibus: & ex peculiari revelatione divini Numinis....* Inde tres separatæ disciplinæ proveniunt: quarum prima est *Juris naturalis*: altera *Juris civilis....* Tertia *Theologia moralis* habetur, illi parti *Theologiæ* contradistincta, qua credenda exponuntur. „ Est ne vero hujuscemodi *Theologia moralis* disciplina naturalis? Ut rem hanc constituam extra omnem dubitationis aleam, ea addo, quæ habet sequentibus paragraphis. §. 2. *Theologus*, inquit, *moralis in eo ultimo acquiescit, quia Deus in Scripturis sacris ita jussit*. §. 4. *Si aliqua sint, quæ divinis literis agere, aut omittere debeamus.... ea ad Theologiam Moralem proprie spectare &c.* Et proxime ante dixerat, primum discrimen, quo istæ disciplinæ jus Naturale, & *Theologia Moralis* separantur, resultare ex ipso fonte, unde sua dogmata utraque derivat; nempe illa *ex Ratione, ex Revelatione* ista. §. 5. absolute pronunciat, *Theologiam a peculiari Dei revelatione proficisci*. Similia habet initio paragraphi sexti, quæ describere supervacaneum est. Qua ergo fronte sustinere potuit *Barbeyracus*, *Theologiam*, de qua loquitur *Pufendorfius* in ejusdem paragraphi fine, aitque, *maxime cura illi esse circa forum divinum: (ad quod, subdit Barbeyracus actus interiores pertinent,)* esse ex ipsius *Pufendorffii* mente disciplinam naturalem? Merito itaque, quidquid contendat *Barbeyracus*, miratus est *Leibniti*, talia *Pufendorffio*, in hac eruditionis luce excidere potuisse, nempe *Theologiæ morali* non sufficere, exteriores hominis mores utcumque ad decus composuisse; quasi vero, subdit *Leibniti*, hoc *Philosopho morali*, aut *juris naturalis datori* sufficiat; unde recte colligit ipse, *veterum Ethicorum magis, quam Pufendorffii & severam, & sublimem Philosophiam fuisse: quod productis Platonicorum, Stoicorum, immo & Poetarum testimoniis palam facit.*

Quæ *Barbeyracus* ad purgandum Auctorem suum profert, ad hæc fere recidunt. Primo *Pufendorfius* non omnem actuum internorum, sed potiozem tantummodo, aut æque primariam a

loc. cit. jure naturali abtrahit considerationem: ait enim, *MAGNAM* illud *PARTEM* circa actiones exteriores versari: & id quidem re-  
 „ *ste*, subdit *Barbeyracus*: „ Nam solus ipse actionis alicujus au-  
 „ ctor dignoscere & dijudicare tuto valet, an intrinsecus, æque  
 „ ac extrinsecus moraliter bona sit: ceteris omnibus super hoc  
 „ nonnisi indicia facile æquivoca suppetere unquam possunt.  
 „ jam addiscitur jus naturæ, ut de actionibus alienis æque  
 „ ac propriis judicari queat: adeoque scitorum juris naturalis  
 „ applicatio ut plurimum, exteriori actionum habitu debet  
 „ terminari „. Secundo, Quum „ nihil magis arbitrarium sit  
 (eiusdem *Barbeyraci* verba sunt) „ quam disciplinarum divisio;  
 „ modo illud omne, quod ad eas, quæ nexum aliquem ha-  
 „ bent, pertinet, in alterutra deprehendatur, atque in tra-  
 „ denda peculiari aliqua scientia, cujus constitueris limites,  
 „ nihil eorum omittatur, quæ ad definitum spatium necessa-  
 „ rio requiruntur, non est quod præterea quisquam deside-  
 „ ret „. Non est ergo culpandus *Pufendorfius*, quod juris na-  
 Specim. controversial. Cap. 5. §. 25. turalis limites actionibus externis definierit: nam illi præcipue  
 propositum fuit, ut ipse declarat, officia hominum inter seipos tra-  
 dere, & quid juris inter homines mutuo exerccatur.

Præf. cit. §. 6. & 7. Quanquam hæc levia sunt, & jam ferme præoccupata, lu-  
 bet tam adhuc pauca ad plenissimam eorum refutationem adji-  
 cere. Itaque ad primum dico, 1. asserere, *juris naturalis scitu*  
 ad forum *DUNTAXAT* humanum adaptari, illudque circa ex-  
 ternas *TANTUM* hominis actiones occupari; & postea *Jus naturale*  
*MAGNAM PARTEM* circa formandas hominis exteriores actiones  
 versari, est, ut mitissime loquar, hominis nitidam ejus quod  
 ait, *ideam* minime tenentis. 2. Si aliqua sui parte jus naturale  
 etiam circa actiones internas occupatur, quænam est hæc ejus  
 pars? & quænam ejusmodi actiones internæ? an tantummodo  
 quæ sese opere externo produnt, ut in homicidio occidendi vo-  
 luntas? At cur non etiam actiones mere internæ, ut amoris,  
 odii &c. quibus adeo & tam frequenter contra legem natu-  
 ræ, rectam rationem, ipsumque Deum peccamus? Hæc non  
 explicat, nec explicare *Pufendorfius* potest. Nec vero ullius mo-  
 menti sunt suppetiæ, quas ei præstare conatur *Barbeyracus*:  
 nam certum est, jus naturæ esse primo & vel maxime ad-  
 di-

discendum, ut sciamus, quomodo omnes actiones nostræ, adeoque etiam internæ ad normam rationis, & legis naturalis divinæ exigendæ sint; tum vero ut hoc ipsum alios edoceamus quoad per nos fieri poterit: ac demum (si contingat iudicis munus exercendum a nobis esse) ut de externis aliorum actionibus, atque etiam de internis, quæ nempe cum ipsis connexæ sunt, recte iudicemus.

Ad alterum ajo 1º. *Si nihil magis arbitrarium est, quam disciplinarum divisio; cur ergo Pufendorfius adeo adlaboravit, ut juris naturalis a Morali Theologia discrimen traderet? Sane ita ille præfatus est, ac si id molis haud minoris esset, quam Romanam condere Gentem: aliqua ejus verba, quæ alicujus comœdiæ prologo satis congruere quis dixerit, hic audire non pigeat. Hac super re, inquit, paucis sententiam exponam: non quidem pro auctoritate papali (mirum plane fuisset, si homo iste vel parvam præfatiunculam conscribere potuisset absque aliquo in Romanum Pontificem scommate: his nempe gemmis amat ille cuncta sua illustrare) ac si ab omni errore privilegio aliquo mihi cautum foret; neque qui ex somniis divinitus, aut irrationabili aliquo instinctu, singularis cujusdam illuminationis fiducia animetur (quot nugæ?) sed tanquam talis, cui &c.* 2º. Et si utcunque arbitraria est disciplinarum divisio; non licet tamen unicuique, earum fines, quos vel Ratio præscripsit, vel Sapientum firmavit auctoritas, pro suo arbitrio dimovere, & quantum libuerit ampliare, vel constringere: hinc si quis operi suo angustiores, quam disciplina aliqua pati videatur, velit limites constituere (quod quidem per nos cuique licet) æquum est, ut & lectores de scopo suo præmoneat, & generali titulo opus suum haud insigniat. Fuerit igitur Pufendorfio, si fides ipsi habenda, *præcipue propositum, officia hominis inter se ipsos tradere, & quid juris inter homines exerceatur; cur ergo splendida de Jure Naturæ & Gentium inscriptione opus exornat suum? Cur generatim de Naturæ legibus acturum se pollicetur? Cur vel in ipso exordio operis mentem suam non declarat, si non de universo Naturæ jure, sed de ejus solummodo parte agere sibi propositum erat? Quanquam præterea, quum non dixerit unice, sed præcipue, jam ex propriis ejus verbis omnes ejusdem*



dem partes complecti voluisse convincitur, licet non æque, neque eadem omnes animi sedulitate. Plane ergo aberravit a scopo, dum internas actiones vel omnes, vel plerasque, & generatim cuncta erga Deum & semetipsum officia segreganda putavit. Erravit etiam, ut hic obiter quod alibi dixi, refricem, quum ex *præcipuo* suo illo *proposito* recte se pro primo juris naturæ principio constituisse *societatem* propugnat; quia ei *fini*, ait, *nullum commodius principium adsumi, quam socialitatem posse, in aprico est.* At quodnam erit principium pro aliis, quæ ad sui operis integritatem sibi, licet minus *præcipue*, proposuit pertractanda? Vere hic quoque, ut in aliis multis, eam prodit, quam in illo agnovit Mascovius, *semel dicta præfracte tuendi cupidinem.* Sed de his hæcenus.

#### C A P U T I V.

*Sola actiones liberae sunt juris naturalis objectum. Quare Hobbesius, Spinosa, Thomasius, & alii, qui actiones omnes humanas necessarias esse contendunt, jus naturale a fundamentis evertunt.*

**H**Æc assertio certissima, & clarissima est. Illud enim, quod est necessarium, ita determinatum est, ut flecti in partem alteram nequeat. Si igitur actiones omnes humanæ sint necessariae, proinde & voluntatis nostræ facultas; jam homo non poterit, actiones suas ad rationis normam componere, seu flectere voluntatem juxta legis præscripta. Nulla igitur rationis regula admittenda est, proindeque nulla naturæ lex, nisi inutilia, atque superflua admittere velis. Igitur qui actiones omnes humanas necessarias esse contendunt, integrum naturæ jus tollunt de medio

Præterea, quisquis docet ea, ex quibus consequitur, jus naturale & sine laude custodiri, & violari sine crimine posse, is naturæ jus prorsus evertit. Porro id sine dubio consequitur, si omnes hominum actiones sunt necessariae: nam quæcumque illæ sint, si necessatio fiant, nobis imputari non possunt. Quomodo enim imputari queat, quod in nostra potestate non est, ut ita, vel aliter fiat? Igitur & juris custodia sine laude foret,

foret, & violatio sine crimine: quod maxime absurdum est.

Denique Princeps, qui in necessarias subditorum actiones dirigendas incumberet, vel improbandus esset tanquam tyrannus, vel deridendus esset ut demens. Itaque deridendi pariter, & improbandi tanquam juris naturæ evertores *Hobbesius*, *Spinosa*, *Thomasius*, aliique, qui ex una parte multa præscribunt pro humanis actionibus dirigendis; ex alia vero actiones omnes necessarias esse contendunt.

Objectio. Humana voluntas eatenus dicitur potentia necessaria, seu necessario operari, quatenus & majus bonum amore necessario profequitur, & majus malum necessario averfatur; adeo ut in ejus potestate non sit, vel minus bonum eligere in comparatione majoris, vel majus malum in comparatione minoris: scilicet humana voluntas quemadmodum semper vel spe alicujus boni, vel metu alicujus mali cietur, duciturque; ita semper vel spe majoris boni, vel metu mali gravioris abripitur, & expugnatur: si igitur & majus bonum in custodiendo jure naturæ, & in eo violando deterius malum semper adesse ostendatur, necessario quidem, sed hoc ipso efficacius, ac certius ad juris custodiam impellitur, adigiturque. Non igitur ludunt operam suam, multoque minus jus naturæ evertunt, qui demonstrare contendunt, summum hominis bonum, seu beatitudinem ipsam ex ejus pendere custodia, summumque malum, seu miseriam maximam semper ex ejus violatione promanare. Hinc Principes, etiam si persuasum habeant, nulla subditos suos indifferentiæ libertate gaudere; prudenter tamen, utiliterque ad eos dirigendos leges ferunt, earumque custodiæ præmia, violationique adjiciunt pœnas; norunt siquidem nihilofecius, eosdem subditos, quantumvis necessario velint quidquid volunt; posse tamen & majoris spe boni ad earum custodiam abripi, & majoris metu mali ab earundem violatione absterreri. Quid quod & ipsamet bruta, quæ sane libertate potiuntur nulla, metu & terrore, quin & brutorum sui similium punitione, supplicioque a damnis inferendis arcentur, deterrenturque? Itaque cum ipsa voluntatis necessitate consentit Naturæ jus; adeoque hoc minime evertunt qui illam propugnant.

Ref-

Responſio. Hoc ipſum, quod poſtremo in objectione dictum eſt, demonſtrat, ſi quid juris una cum neceſſitate voluntatis ſubſiſtere dicendum ſit, illud eſſe *belluinum* potius, quam *humanum*, ſeu hominis proprium; quum & ipſæ bellæ ſpe boni ad aliquid impellantur, metuque abſterreantur a malo. Huiusmodi ne Jus propoſitum eſt iis auctoribus tradere? Deinde ſi propoſito majore bono, neceſſario in illud rapitur voluntas, quæ laus obvenire poterit, etiamſi ea egerit quæ Juri conformia ſunt? Ut ſummum, totum quantum eſt meritum foret proponentis: & quum fortuita ſit ea propoſitio, per accidens ille operaretur bonum, pari ratione operaturus malum, ſi ſub ratione majoris boni proponeretur. Sed dices, ipſum ſibi quod æquum & juſtum eſt velut majus bonum repræſentare, ut ſuam voluntatem ad ejuſdem proſecutionem impellat: in hoc ſaltem omnino laudandus. In hoc, inquis, omnino laudandus! Sed qua ratione, aut quo jure, quum ea quoque repræſentatio neceſſaria ſit, ſi actiones omnes neceſſariæ ſunt? Ac demum, quodnam quæſo bonum ſibi proponit ille? Anne juſtum qua juſtum, honeſtum qua honeſtum, uno verbo bonum virtutis? In horum ſententia nil minus; ſed tantummodo bonum phyſicum, majorem nempe utilitatem, voluptatemve & quidquid vitam juxta *Thomasium* diuturniorem, *feliciorem*, *incedioremque* valet efficere. Hoccine vero docere & conſtituere non erit jus omnino evertere? Qui enim eſt reliquus virtuti locus? Quodnam honeſtati pretium, ſi tantummodo a majore bono phyſico voluntas permoveatur?

DE

DE PRINCIPIIS  
JURIS NATURÆ, ET GENTIUM  
LIBER X.

*De prima juris naturalis proprietate,  
videlicet obligatione.*

**Q**Uæ hæcenus de jure naturæ disserui, ea fere omnia vel originem spectant, vel existentiam, vel substantiam illius. Nunc rectus ordo postulare videtur, ut ad ejus proprietates explicandas progrediar. Ex his primum sibi locum vindicat *obligatio*; quam nemo inficiabitur, essentialem esse proprietatem juris naturæ; adeout ubi verum jus adsit, ibi pariter veram, strictamque obligationem adesse censendum sit: & vicissim ex qualitate obligationis sit de juris conditione adjudicandum. Hinc errores circa obligationem juris recta impetunt ipsummet jus; ipsaque obligatione vel de medio sublata, vel perperam intellecta, explicataque, auferri pariter jus, vel perperam intelligi, explicarique necesse est. Quapropter hæc juris naturalis proprietas accurate, diligenterque expendenda est, ut qui jus naturæ solo nomine tenus admittunt, ab aliis secerni, atque internosci facile possint. Eorum numero accensendus *Schmausius* videtur, quippe qui non aliam juris naturalis obligationem agnoscit, quam quæ ex formidine oritur privatæ vindictæ. *Hobbesius* autem de legum naturalium obligatione sic scribit, ut nullam reipla agnovisse legem naturalem satis ostendat. *Wolfius* obligationem activam præpostera, inversaque ratione definiens, saltem ingerit suspicionem, germanam juris naturalis ideam minime habuisse. Denique *Burlemaqui* naturalem obligationem haurire non ex proprio fonte videtur. Horum omnium sententias in hoc decimo libro ad examen vocabimus, eosque refellemus errores, quos in prædictis scriptoribus deprehendimus.

CA-

## CAPUT I.

*Wolffius haud recte definit obligationem activam, dum ait, esse connexionem motivi cum actione.*

§. 218.

§. 35.

**A**llatam definitionem exhibet Wolffius in Philosophia practica universalis ubi, etiam *passivam* obligationem definit: *necessitatem moralem agendi, vel non agendi.* Definitionem vero obligationis *activae* affert etiam in Instit. J. N. ubi explicans, quid *motivi* nomine intelligat, inquit: *consistit motivum in representatione boni ex actione positiva, & mali ex negativa fluentis.* Totius vero definitionis rationem assignat his verbis: *cum non velimus, nisi quod nobis tanquam bonum representamus, ex natura voluntatis patet, hominem aliter obligari non posse, nisi motivum cum actione connectendo.*

Jam vero definitio hæc *obligationis activae* cur mihi non placeat, imo & summe displiceat, hæc ferme in causa sunt. (1) Quod multa operamur ex prædicto motivo, ad quæ tamen nulla obstringimur lege. (2) Imo ex eodem motivo homines mali scelera quæque committunt: nam & voluptatibus dediti adulteria perpetrant, vel incestus ex representatione boni *voluptatis*; & fures aliena surripiunt ex representatione boni *utilitatis*. (3) Non in quavis actione ex naturæ lege præscripta deprehenditur aliquod bonum ex illa dimanans; neque in actionibus vitiosis semper habetur malum consequens easdem actiones. (4) Quapropter si obligatio naturalis activa in connexionem actionis cum ejusmodi motivo consisteret, tunc solum teneretur aliquis sobrie bibere, cum ex intemperantia sanitatis læsionem prævideret; vel ex concubitu illicito se continere, cum aut corpus debilitandum, aut contagiosa lue inficiendum timeret. (5) Illud etiam sequeretur, quod ex. g. servus tunc solum domino suo obtemperare ex naturæ lege deberet, cum vel fuste se cædendum, ni pareat; vel contra, si obtemperet, præmio afficiendum se fore cognosceret. Demum cum ex Wolffii definitione *obligatio passiva* posita sit in *necessitate morali agendi, vel non agendi, & cum juxta eundem*

Aucto-

Auctorem tunc habeatur moralis ista necessitas, cum ejus contrarium *impossibile moraliter est*, seu fieri nequit *salva rectitudine actionis*, consequens est, *obligationem activam* aliud esse non posse, quam moralis hujus necessitatis productionem. At moralis ista necessitas nequaquam inducitur per solam connexionem *actionis cum motivo*, seu per connexionem actionis cum repræsentatione boni, vel mali ex ipsa actione fluentis: hæc siquidem repræsentatio cum pravis etiam actionibus connexa identidem reperitur. Hinc ex eo, quod *non velimus nisi quod nobis* tanquam bonum repræsentamus, sequitur tantummodo, nos non nisi intuitu alicujus boni impelli ad agendum posse; minime vero, in ea repræsentatione obligationem *legis propriam* consistere. Et id sane advertere debebat *Wolffius*, præter bonum, malumve ex actionibus ipsis *profluens*, posse nos, immo & debere ad agendum permoveri repræsentatione ipsa debiti, quod nobis incumbit, officio nostro satisfaciendi, puta parendi ei, qui legitime imperat; adeoque repræsentatione boni, non quidem illius, qui ex ea actione *fluat*, sed quod ipsimet actioni inest; quatenus eadem ipsa actione nostrum recti servandi ordinis debitum explemus. Igitur distingenda omnino est obligatio agendi ab incitamento, & impulsione *ad agendum*: hæc a repræsentatione vel acquirendi boni vel mali vitandi proficiscitur; a Superioris illa auctoritate descendit: repræsentatio boni excitat voluntatem, ut velit agere; obligatio præstat, ut agere debeat, seu inducit agendi debitum; ac probos homines, se etiam sola, seu nullius boni alterius intuitu & adminiculo, nisi ejus, quod in proprii debiti executione involvitur, ad agendum impellit: quamvis alia persæpe bona aut naturali profluant connexionem, aut libera Superioris voluntate consequantur. Ideas ergo miscet, confunditque *Wolffius*, dum *obligationem* definit *connexionem motivi cum actione*.

Dicet tamen fortasse *Wolffianus*: quispiam, nullam aliam præter hanc ex *natura* posse fluere *obligationem*: atque idcirco, si naturalis admittenda sit obligatio, eam hoc omnino pacto esse definiendam. At respondeo primo, hoc plane idipsum conficere, quod contendimus contra *Wolffium*, nimirum non extare veram *obligationem* (adeoque *nec legem naturalem*) *cujus*

Tom. II.

X

ratio

*ratio sufficiens sit in ipsa natura.* Est enim quidem in ipsa natura, saltem frequentissime motivum aliquod ea quæ legis sunt, agendi, nempe bonum *fluens* ex recta actione; at nisi ulterius assurgas, nempe ad ipsum Auctorem naturæ, ad quem solum spectat, obligationem veram naturalem inducere, seu naturalibus agendi *motivis* robur legis adjungere, obligationem veram moralem non invenies. Hinc rejicienda est velut falsa, & inepta Wolfiana definitio tum *legis*, tum *obligationis naturalis*, quod utraque sit, quæ *rationem sufficientem habet in natura*; nego enim, sola natura veram ullam *legem*, aut *obligationem* posse constitui; nanque utriusque idea Superiorem aliquem exigit imperantem. Neque vero tantæ apud nos auctoritatis est *Wolfius*, ut putemus, ipsum pro arbitrio suo rerum ideas posse invertere, aut pro lubitu constituere. Est vero penitus arbitraria, quemadmodum aliæ ejus quamplurimæ, definitio producta, quæ non alio fine videtur conflata, quam ut posset jus naturale ipsis etiam *stibus* commune, velut ab Auctore naturæ prorsus independens, statuere. Sed frustra laborat *Wolfius*, frustra que arbitrariæ definitioni tam ingentem molem inædificat. Quid enim demum tam proluxa demonstrationum serie obtinebit ille? Anne evincet, nos reipsa moraliter obligari ad ea quæ inibi proponit? nil minus. Conficiet solummodo, aliquod extare motivum ea operandi, quatenus ex hujusmodi actionibus aliquod plerumque sequitur bonum, quod nos ad ita operandum possit impellere, ac determinare; quod nemo ignorat: idque ii maxime norunt, qui voluptatibus, commodisque suis dediti sunt. Nemo enim ex: gr. ignorat, temperatum esum plurimum sanitati conducere & prodesse: verum si nulla alia obligatio adsit præter eam, quam ejusdem boni repræsentatio valet inducere; lege nulla, nullaque obligatione se adstrictum putabit, qui molestius sibi judicaverit, præsentem se voluptate continere, quam futura incommoda tolerare. Quid, si quis ex iis fuerit, qui ( ut cum *Tullio* loquar ) *primum ita non religiosi, ut edant de patella: deinde ita mortem non timentes, ut illud in ore habeant ex Hymnide*

Lib. 2. de  
Fin. 6.

*Mibi sex menses satis sunt vita: septimum orco spondeo?*

Ade-

Aderit ne in eo obligatio naturalis? Et quidem quisque poterit hujusmodi *Wolfiana* obligatione se liberare, qui cupiditate alterius boni, quod ei magis arridet, nuntium voluerit bono remittere ex actione *fluente* lege naturali præscripta. Quin ad agendum eo pacto se *obligatum* censebit ex repræsentatione boni juxta opinionem, inclinationemque suam, majoris. Ex quibus illud mihi videtur concludi posse, hac vel una *Wolfiana* obligationis definitione, jus naturale totum everti: siquidem ea definitione pervertitur & evertitur *obligationis* idea, quandoquidem obligationi *Morali* substituitur obligatio ( si ita loqui licet ) *physica*, seu quodcunque agendi motivum, aut impulsus: subversa autem *obligatione*, tollitur substantia legis, quæ absque vera obligatione consistere non potest. Sublata vero lege, ubi *jus naturale*, quod aliud non est, nisi *lex naturalis*? En quo demum recidunt immensi, quos *Wolffius* devoravit, labores in tot ingentibus voluminibus de *jure naturali* elucubrandis, atque in demonstrando, has vel illas actiones esse lege naturali præscriptas, vel ad certas nos actiones naturali lege *obligari*. En quo eum perduxit pruritus construendi *jus naturale*, quod *atheis* etiam commune foret.

At præter hoc, quo percitus videtur *Wolffius*, desiderium commune ipsismet *atheis* constituendi naturæ jus ( erat enim magnus admirator, & encomiastes antiquorum *Sinensium*, quos omnes fuisse *atheos* pro certo habebat ipse ) ad definiendam, explicandamque eam ratione legem, obligationemque naturalem, illud eum quoque impulisse videtur, quod nimium hæserit vocî *naturalis*, eaque, plusquam par esset, nixus fuerit. Verum animadvertere oportebat, obligationem, ac legem dicî *naturalem*, non quod ea fluat præcise ex ipsa *natura*, vel ab ea constitatur; sed quia naturali lumine, ejusdemque naturæ consideratione nobis innotescit; vel quod Deus voluntate ab ipsius naturæ constitutione nequaquam diversa eam condiderit; neque aliter, quam per insitum naturæ lumen eam manifestaverit, promulgaverit, indixerit. Quare non *obligatio* ipsa *naturalis*, neque *naturalis* ipsa *lex* habet rationem sufficientem in natura; sed tantummodo ipsius manifestatio & promulgatio. Quum vero totum *Wolfiani* juris naturalis ædificium hac obligationis, legisque naturalis idea velut fundamento nita-



tur, ea, sublata ut falsa, ipsum universum ædificium corruat, ut jam innuimus, necesse est.

Dicet tamen aliquis, *Wolffium* hac in re minime vituperandum, sed esse potius laudandum, nam eo suo hoc labore respexisse constat, ut *atheis*, quorum indies numerus augetur, frænum injiceret aliquod, quo a pravis actionibus retrahantur, ne, quum supremum aliquem Legislatorem ac vindicem non agnoscant, sese a lege quacunque liberos putent, solutosque. Respondeo, me *Wolffii* propositum, si quidem in jure naturæ conscribendo hujusmodi fuerit, quod præsefert, minime vituperare; rem tamen ipsam probare non posse. Primo enim haud credibile est, *Atheorum* numerum adeo ingentem esse (sunt qui ne unum quidem verum *atheum* putent) ut in jure naturali tradendo eorum potius, quam ceterorum fere omnium hominum habenda ratio sit. Deinde vero si *Wolffo atheorum* quoque felicitati in ea lucubratione prospicere lubebat, poterat ille, quin & debebat, a demonstranda supremi Numinis extantia initium facere, vel eam ut alibi demonstratam isthic ponere. Quod si sua illa Dei demonstratione, quam clarissimam, evidentissimamque, ac plane *cogentem* se dedisse gloriatur, eos nihiloscilicet minime revincendos putavit, vel dubitavit saltem; multo magis oportebat ipsum dubitare, immo & habere pro certo, id generis homines subtilibus illis, implexisque, quibus naturalia officia demonstrare conatur, rationibus reipsa nullatenus revincendos; idque vel magis ex eo, quod ut plurimum ipsius demonstrationes arbitrariis nitantur definitionibus atque principiis; & aliunde adeo prolixa tædioque plena proponantur methodo, ut vel lectorem constantissimum valeant deterrere. Tertio, nimium bene de *atheis* sensit *Wolffus* videtur; hos enim certum est, siqui tales sunt, ea potissimum ratione supremi Legisla-

(a) Quum triplici impulsu possit homo ad legem naturalem servandam impelli, nempe *Deo*, *Ratione*, & *Utilitate*, postremum duntaxat *Wolffus* generatim urget: quod est absurdum. Si primo uti impulsu noluit, ut *Atheis* indulgeret; occur altero, qui Philosophi est maxime proprius, prætermisso, ad tertium, qui *Epicureorum* est, statim confugit? Deo

per mentem præciso, impulsu alterum, scilicet *Rationis* dictamen, ut saltem philosophicæ virtuti locum relinqueret, vocare in subsidium debebat. At *Wolffus* philosophicæ virtutis humilem nimis, abjectamque ideam habebat, ut alibi adnotavimus.

(b) Quum *Wolffus* Deum agnoscat & profiteatur, idcirco in Jure Naturali etiam

gislatoris & Vindicis extantiam negare, ut possint eo liberius vivere. Et sane quomodo sibi blandiri ac persuaderi potuit Philosophus iste, eos, qui divini Numinis jugum, adeoque præcipuum naturæ debitum excussissent, legibus a se subtilissimo ratiocinio deductis continendos in officio esse? Quarto, si ipse hac sese lætavit spe, poterat, ac debebat, primo quidem verum jus naturale, seu ex vero principio, nempe Auctore naturæ deducto proponere, tum vero ipsos quoque agredi *Atheos*, eosque edocere, si propriæ velint naturæ, ac præsertim Rationi convenienter vivere, veræque utilitati, ac felicitati propriæ consulere, a pravis sibi operibus temperandum esse; quod saltem in pluribus verum est, ut hac de causa vel ipsi *Epicurei* aliquam virtuti operam sibi dandam putarent: at in *Atheorum* gratiam jus naturale vel falsum vel prorsus imbecille tradere, *legis obligationisque naturalis* ideas invertere atque pervertere, & officia demum, quæ etiam *Epicureis* sapiant, velle deducere, hoc est, quod absurdum, & Philosopho minime condonandum arbitramur (a).

Nec illud satis est, ut ab omni culpa absolvatur, quod etiam doceat (1). *Virtute præditum actiones bonas committere & malas omittere, ut satisfaciatur voluntati divine: ac propterea (2) Legem naturæ nos servare debere, ut obedientiam Deo debitam præstemus. Nam Deum nos obligare ad servandam (3) legem naturæ non probat ille ex principio Juris naturalis proprio; sed ex principiis Theologia: & obligationem obediendi Deo ab obligatione naturali secernit, eique superadditam esse innuit his verbis: Non sufficit servare naturæ legem, ut obligationi naturali satisfiat, verum etiam requiritur, ut eam servando nos obediētes Deo præstare velimus (b).* Hinc semper verum est, *Wolffium* jus naturale omnino independens ab Auctore Naturæ efformasse:

(1) Phil. pract. univ. p. 8 §. 242.

(2) Jur. Nat. Par. 1. §. 167.

(3) Phil. pract. univ. p. 2. §. 276. In Not. ad §. 1167. J. N. & G. Par. 1.

iam officia hominum erga Deum explicat; inter quæ debitum recenset legis naturalis servandæ ad obedientiam ipsi Deo præstandam. Sed hoc non obstat; quominus quæ hucusque dicta sunt contra ipsum, vera sint: ea enim spectant ideam juris & obligationis naturalis, qualem ipse proponit, sicut etiam ejus primarium juris naturalis princi-

quod  
pium, variasque absonas propositiones exinde deductas. In proponendis officiis erga Deum ea tantum ratione reprehendendus videtur, quod non ex vero legitimoque principio, & quod nonnisi ad captum difficillime, & per multas ambages vix & aliquando ne vix quidem, deducat, ut supra vidimus.

quod absurdum esse non dubito. Res est sane fatis festiva, leges primo naturales ex arbitrario principio, & ad libitum sibi conficito deducere, tum vero addere, Deum ad eas servandas nos obligare: qua profecto industria agendique ratione conficit *Wolfius*, ut Deo nos obedientes præstemus, curandum nobis esse, ut voluptas nostra quamdiuturna sit, & omnem quantumvis minimam molestiam evitemus, & ut commode & jucunde vivamus. Nonne Deo valde grata hujuscemodi obedientia putanda est? Sed magis eam illis puto hominibus gratam, qui in *Epicureisimum* paullo fuerint propensiores. Quid enim optatius ipsis contingere potest, quam in eam persuasionem adduci, sese iis ipsis actionibus, quibus suis appetitionibus indulgent, debitam obedientiam, atque etiam obsequium præstare Deo? Eapropter posita *Wolfiana* legis naturalis notione, obedientiæ Deo præstandæ consideratio vix ad aliud deservire posse videtur, quam ad homines in voluptatibus & commodis suis altius validiusque defigendos.

Sed illud quoque hic prætermittendum non est, docere *Wolfium* non debuisse, siquidem vellet *Arbeis* quoque frænum aliquod injicere, naturales leges ea solummodo ratione obligare, quod ad nostram conferunt felicitatem (nam proprio illi genio felicitatem metientes suam, inde potius sæpissime ansam arripiunt eas ipsas leges infringendi;) sed quatenus naturali sunt ratione præscriptæ, ita ut indignum sit homine, quippe ratione prædito, eas violare eo, quod parti ipsius principali, qua brutis præcellit, nempe Rationi, id contrarium est ac repugnans. Hac ratione fortasse fieri potuisset, ut qui meliore indole sunt aliququaliter in officio continerentur. Verum nunquam ad hoc *Wolfius* assurgit: felicitatem ex bonorum omnis generis copia conflata, proindeque utilitatem, voluptatemque tanquam motivum agendi proponit: quod illud unum consequi potest, ut jam sua sponte currentibus & prosperantibus ad voluptatem, sive ad quamlibet sibi illi perfixerint felicitatem, calcaria addat. At vero aliter se gerere non poterat *Wolfius*, qui eam animo, ut videtur, imbiberat sententiam, non aliam Virtuti inesse bonitatem & pulchritudinem, non aliud decus & ornamentum, nisi quod ad nostram

stram hujus vitæ conferat felicitatem. Et huc demum se recipiant, oportet quicumque in eadem sententia sunt, quorum hoc tempore numerus jam fere in immensum excrevit.

Quod attinet ad obligationem *passivam*, eam tradit *Wolffius* definitionem, quæ si sano rectoque sensu intelligatur, facile admitti potest. Ait enim, ipsam esse *Moralem necessitatem agendi, vel non agendi. Moraliter vero necessarium asserit, cujus oppositum est moraliter impossibile. Si Wolffius per moralem necessitatem agendi intelligat impossibilitatem non agendi salva moralitate actionis, seu qua actio est moraliter bona, hoc est rationi præscripto consentanea (ut intelligi posse videtur tum ex vulgari sensu hujus vocis *moralis*; tum ex eo quod alibi explicet moraliter impossibile esse quod salva actionis rectitudine fieri nequeat; & eo vel maxime, quod ibi actionis rectitudinem in conformitate cum mandato Dei constituere videtur) sic ea definitio admitti utique potest (nosque eam hoc sensu superius admisimus); congruit enim cum communi intelligentia obligationis moralis.*

Phil. præc.  
Par. I.  
§. 116.

Phil. præc.  
Par. I.  
§. 115. in  
nota.

At vero, seu minus constans ille fuerit in semel posita obligationis idea tenenda, sitque pro diversa opportunitate diversimode locutus; seu perinde esse existimavit quæcunque demum statuatur sive moralis sive physica obligationis causa; illud exploratum videtur, per *necessitatem moralem* non aliud eum plerumque intellexisse, quam efficacem, aut validum ad agendum vel non agendum incitamentum (ita ut moralis necessitas non sit ea, quæ morali motivo, sed quæ quocunque bono ex actione fluente inducitur) cujus posita *repræsentatione*, difficile sit non agere; adeoque hujusmodi necessitas non includat moralitatis ideam, sed physicam necessitatem tantum excludat, vulgari nempe sensu, quo *moraliter* illud dicitur necessarium, quod nonnisi cum difficultate aut damno potest omitti. Hoc sensu intelligendam esse *Wolffianam moralem necessitatem* haud facile dubitabit, qui animadverterit, *obligationem passivam* esse effectum obligationis activæ, atque adeo respondere eidem, eidemque commensurari debere. Quum ergo illa, ex *Wolffo*, posita sit in connexionem *motivi cum actione*, seu in propositione alicujus boni ex actione, *malitæ* ex ejus omissione *fluentis*;

Theol.  
Nat. Par. I.  
S. 273. tin  
in Not.

*tis*; necessitas ab ea inducta aliud esse non potest, præterquam impossibilitas omittendi actionem, salvo & incolumi illo, quod ex eo debet fluere, bono; aut eam admittendi absque eo, quod ex ea consequitur, malo. Rem ex *Wolffo* ipso explicemus oportet tum in obligatione positiva seu legis positivæ, tum in naturali. *Quomodo*, inquit, *Princeps obligat subditos suos ad non committenda delicta? Nonne decernendo & exequendo pœnas in transgressores? Quinam est effectus pœnæ? Nonne ob pœnam, quam evitari non posse cogitat delictum patraturus, hoc ipsum sibi representat tamquam malum; & ideo idem patrare non vult, etsi ob rationes alias, per quas idem tanquam bonum representatur, patrare mallet? Representatio delicti tamquam mali, scilicet ob pœnam illud secuturam, est motivum id non committendi. Princeps adeo obligat subditos ad delicta non committenda motivum cum actione connectendo. Vides hic apertissime, necessitatem moralem, & obligationem passivam, de qua loquitur in eo paragrapho, totam in impossibilitate vitandi mali pœnæ, si actio prohibita committatur, consistere. Sic in jure naturali probat obligationem naturalem temperate edendi ex bono sanitatis per naturam ipsam cum temperata comestione connexo; ac pari pacto obligationem naturalem demonstrat abstinendi a crapula ex connexionione in natura ipsa fundata pœnæ cujusdam naturalis, nempe doloris capitis aliorumque morborum cum crapula. In his clarum est, nihil moralitatis propriæ attingi (cujusmodi foret debitum obediendi Principi, & conformitas cum regulis rationis); sed tantummodo connexionem boni vel mali physici cum actione, necessitatemque agendi vel non agendi ex hoc resultantem: quod quidem obligationis ac necessitatis genus agnoscunt, fatenturque *Athei*, *Epicurei*, & *improbi* quique homines, qui ad aliqua agenda vel omittenda permoventur non virtutis sed utilitatis amore, vel formidine pœnæ. Hac ergo in re *Wolffus* non est audiendus; quin & quædam ejus verba, quæ in rem hanc saniora videntur, merito esse debent suspecta, seu potius juxta sensum explicatum interpretanda: ut quum ait, illud moraliter necessarium, cujus oppositum impossibile est salva actionis rectitudine, censendus est loqui non quidem de rectitudine morali, seu de ea, quæ ad virtutem*

spe-

spectat, sed de rectitudine, ut ita dicam *physica*; quæ scilicet idonea causa sit aut consecutionis *boni* ex illa actione *fluentis*; aut vitandi mali, quod ex eadem, aut ex ejusdem omissione *fluere*: ut perinde sit illud, salva *rectitudine actionis*, ac *salvo bono*, quod ex ea fluere debet, aut sublato malo, quod ex ipsa *fluere* potest; quo sensu moderata comestio est actio recta, si talis fuerit, ut ex ea *fluat* conservationis sanitatis bonum, evitenturque morbi, & incommoda, quæ fluunt ex nimio esu: quæ sane bonitas est plane *physica*, atque vulgo *utilitatis* nomine designatur.

Ex his colligere pronum est, quomodo definienda sit, & explicanda obligatio vere *moralis*, & legis propria, & illa quidem obligatio, quam *Wolffius* *passivam* dicit, quæque absoluto *obligationis* nomine vulgo intelligitur, quamque solummodo nostra interest cognoscere & declarare. Quam ob causam altum est apud Veteres de *activa* obligatione silentium; non quod eam cum *passiva* confunderent (quod iis immerito exprobrat *Wolffius* loco citato); sed quia explicatam ejus ideam aut non necessariam, aut ex definitione *passiva* satis manifestam arbitrabantur. Igitur dicta Obligatio sic potest defini: *Necessitas agendi, vel non agendi ex actionis moralitate, seu bonitate vel malitia morali orta*. Illudque hoc sensu necessarium *moraliter* dici potest, *cujus oppositum, salva actionis rectitudine morali, seu conformitate cum regulis rationis, aut cum lege divina, impossibile est*. Hujusmodi *necessitatis* impositio seu productio, quæ est vel a Natura, vel a Deo, vel a Principe, dici potest obligatio *activa*, si hæc speciatim definienda & explicanda censeatur. Hæc ex dictis clara sunt, & hac de re satis.

## C A P U T II.

*Wolffius* *perperam docet, jus omne ex obligatione oriri; sed contra dicendum, obligationem ex ipso jure prodire*.

**J**US oriri ex obligatione, docet citatus Auctor in *Instit. Jur. Nat.* quod hac ratione conatur evincere: *cum quilibet obligatio- s. 45. ni sua satisfacere teneatur, cuique liberum est ea facere, sine quibus*  
 Tom. II. Y obli-

5. 46. *obligationi naturali satisfacere non potest. Deinde concludit, nullum jus esse, si nulla esset obligatio.*

Hæc sententia, quæ Wolfii propria videtur, ex eo potissimum nobis non arridet, quod inde sequatur, nullum haberi jus, nisi ad quæ obligamur; adeo ut perinde sit, *habere jus*, ac *habere obligationem*, seu *debitum*. Id vero falsum esse, constat ex eo, quod *jus* pro *facultate* sumptum (quemadmodum hoc loco sumitur) definiri communiter soleat: *facultas moralis agendi, vel habendi* &c. proinde tantum extenditur jus, quantum potentia moralis agendi, seu usquedum impotentia moralis non adest: hæc autem tunc solum adesse censetur, cum aliquid recte, seu salva rectitudine actionis, executioni mandari non potest. Ex quo sequitur, jus ad ea omnia, quæ facere non prohibemur, extendi. Hæc autem multo latius patent, quam ea, quæ præstare tenemur. Nam etiam indifferentia, de quibus nulla est obligatio, licita sunt, adeoque jus habemus ad illa. Idque vel ipse Wolfius agnovit, ut ex definitionibus obligationis, & debiti, liciti & illiciti ab ipso traditis constat. Ait enim: *debitum est, ad quod agendum obligamur. Illicitum, ad quod non agendum, seu omittendum obligamur. Licitum, ad quod jus tantummodo habemus.* Igitur jus habemus ad aliquid, ad quod minime obligamur; proinde non omne jus ex obligatione promanat: neque Wolfius oppositum asserere potest, quin secum ipse pugnet, ac *debitum, licitumque* confundat. Itaque tantum abest, quod licitum oriatur ex debito, ut imo licitum concipiatur hoc ipso, quod nulla ei obligatio, seu debitum advensetur: quemadmodum concipitur aliquid moraliter liberum eo ipso, quod nulla obligatione afficiatur: hæc enim libertatem non tribuit, sed potius restringit, atque coarctat. Quapropter illa facultas, quæ nobis inest, agendi ea, quæ præcipiuntur, jus proprie non est, cum sit veluti ligata facultas, & absque libertate morali: tametsi ea tantum ratione vocari jus possit, quatenus nemo ab iis exercendis prohibere nos licite potest.

Obligationem vero omnem (passivam intellige) a jure, si hoc quidem pro lege sumatur, oriri exploratum est: a lege enim pendet omnino, quod aliquid fieri debeat, vel omitti, seu quod contrarium, salva actionis rectitudine, fieri possit, nec

nec ne; in quo plane sita est obligationis ratio. Quum autem nulla lex fieri possit, nisi ab eo, qui facultate imperandi polleat, jam liquet, ex ipso jure pro hujusmodi etiam facultate sumto obligationem profluere. Ceterum quum *ius*, & *obligatio correlativa* fiat, ut ajunt Logici, ut proinde unum sine altero nec esse possit, nec intelligi; & insuper *correlativa*, ut hujusmodi, non sint proprie alterum alterius causa (v. g. Pater, qua Pater filium non generat, sed habet); hinc quum agitur de jure, vel obligatione unius erga alterum, absolum videtur querere, num jus ex obligatione vel obligatio oriatur a jure: hisce in casibus potius attendenda est actio ipsa, quæ jus & obligationem fundat; nam si ea sit per se obligans, ex ea immediate quidem fluit obligatio, mediate autem jus alterius: si vero sit actio per se jus conferens, ex ea jus immediate oritur, mediate autem obligatio. Sic ex. gr. si quis alteri obedientiam promittat, immediate quidem in eo obediendi oritur obligatio, in hoc vero mediate jus oritur imperandi: si vero rex quempiam constituat alicujus civitatis præsidem, immediate in eo imperandi jus oritur, & mediate in populo obligatio obediendi: at eodem plane temporis momento & est, & concipitur cum jus in uno, tum obligatio in altero; neque enim jus imperandi concipi potest, absque obligatione obediendi in altero: solum ergo in officiis, quæ sunt erga seipsum fieri quæstio potest, num jus ex obligatione oriatur, vel e contrario ex jure obligatio: sed hac de re satis dictum est. Unum hic addo, potuisse *Wolffium* absque dispendio ullo multos in Opere suo juris Naturæ & Gentium paragraphos prætermittere; eos nempe omnes, in quibus, postquam ad aliqua nos obligari probavit, demonstrare aggreditur, ad eadem nos jus habere: hoc enim ex prioro illo satis remanet demonstratum, si verum sit quod ille docet, jus ex obligatione profluere. Sed *Wolffius brevitatem*, quæ una est ex præcipuis quemadmodum orationis, ita & scriptio- nis dotibus, nusquam agnovisse videtur.



## C A P U T III.

*Rejiciendum omnino est commentum, Schmausii docentis, fontem obligationis naturalis esse metum mali, ac speciatim privatæ vindictæ.*

**J**oannes Jacobus Schmausius consiliarius & juris Professor ordinarius *Gottingæ* quum in ea persuasione esset, omnes qui illum præcessere, de jure naturæ Scriptores a scopo aberrasse *Novum* sibi hujusce juris *systema* procudendum existimavit: quare hoc ipso titulo libellum germanico idiomate in lucem emisit. (a) Mentem ille suam hac de re aperit §. 7. & 8. Cap. III. Integra, quæ eo in capite habet, verba referam latine reddita; & primo quidem ea, quibus de *vindicta* differit, utpote quæ ceteris lucem affundent. „ *Vindictæ*, ait, „ desiderium est cuique homini naturaliter insitum; quod quidem ex accepta injuria excitatur, neque quiescere quenquam ullo modo sinit, priusquam satisfactionem aliquam consequatur. Quemadmodum igitur quilibet in seipso desiderium hoc apprehendit, ita ex se ipso cognoscit, non se solum, sed homines omnes, qui perinde ac ipse affecti sunt, idemque quod ille, jus habent, acceptas injurias ulcisci, seu jus sibi reddere velle. Quare qui alium lædit, time-re semper debet, ne læsus vindictam sumat „. His viam sibi *Schmausius* parat, ad ea quæ postea diciturus. Et primo quidem hæc pauca latine habet: *Inest cuique homini metus mali, quo voluntas ejus flectitur, & impetus affectuum freno quasi & vinculo cobibetur, & reprimitur; subdit vero item latine: inde oritur obligatio in animo hominis, quæ fundamentum est juris altero sensu (pro lege) accepti, quo libertati hominis fines pronuntur, ne in aliorum injuriam erumpat. Tum vero germanice ita propositionem probare suam aggreditur.*

„ Voluntas hominis, velut quæ fons est actionis omnis & „ omif-

(a) Titulus hujus libelli germanice *und Prof. Juris ordinarii Neues Systema des Rechts der Natur*. Goettingen, 1754.

„ omissionis, duobus præcipuis affectibus regitur *spe & timore*:  
 „ scilicet *spe boni consequendi, & metu mali imminentis*. Ex his  
 „ postremus efficit, ut homo desideria sua moderetur, frænet,  
 „ reprimatque ad instar viatoris, qui profunda fovea vel tor-  
 „ rente, aut periculo latronum, vel ferarum, iter abrumpere,  
 „ vel alio convertere cogitur. Metus iste pro varia hominum  
 „ indole, proque diverso periculi genere ac mali majoris vel  
 „ minoris, incerti, remoti, vel proximi, aut inevitabilis, ma-  
 „ jorem, minoremve efficacitatem sortitur; attamen, certum  
 „ est, liberam hominis voluntatem in suorum desideriorum  
 „ cursu metu, quasi a compede detineri, impediri que; aut  
 „ veluti fræno torqueri, flecti, atque compelli, ut cupiditates  
 „ moderetur suas, vel omnino contineat. Humanæ iste volun-  
 „ tatis conatus ex ipsa voluntatis natura profluit, illique in-  
 „ nascitur æque ac desideria ipsa; adeoque voluntas libere ac  
 „ sponte vim hanc promit a seipsa, ut quod timet periculum,  
 „ seu impediens malum effugiat: & per hoc conatus iste ro-  
 „ bur suum, & efficaciam consequitur. Quodcunque enim  
 „ illud sit quod ratio suadere valeat, id sæpenumero ad de-  
 „ sideriorum voluntatis impetum retardandum nimis est im-  
 „ becille. Vulgo dicitur: *Video meliora, proboque, deteriora sequor*.  
 „ Necessè est igitur, ut metus alicujus mali sese in animum  
 „ hominis insinuet, illumque tangat, ut voluntas ipsum sen-  
 „ tiens, ab ipso moveri se sinat; aliter **NULLA** sequitur  
 „ **OBLIGATIO**.

„ At hic (subdit) quærendum superest, qualisnam in statu  
 „ naturali sit metus mali, qui hominem, ne offensam alteri,  
 „ vel injuriam inferat, obligare valeat, quandoquidem eo in  
 „ statu nullus est Judex, qui pœnam possit ei imponere. Ex-  
 „ tant quidem pro quibusdam vitiis naturales pœnæ; ex. gr.  
 „ crapulam immediate excipiunt capitis & stomachi dolores  
 „ &c. . . . At injustitiæ actum nulla sequitur naturalis, visi-  
 „ bilis pœna: quin experientia docet, injustos sæpissime, præ-  
 „ sertim si potentes sunt, in summis divitiis, honore, volup-  
 „ tatibus, & pace vitam transigere. . . . Attamen si res soli-  
 „ dius excutiatur, adest profecto semper pro admessa injuria  
 „ naturalis aliqua pœna, quæ etiam acerbior, graviorque est,  
 „ „ quam

„ quam omnes pœnæ in statu civili: quæque sita est in priva-  
 „ ta personæ offensæ vindicta. Hæc est judex in statu natura-  
 „ li millies magis timendus, quam legislator quisque, vel ju-  
 „ dex in statu civili. Hac enim ratione is, qui læsus est,  
 „ adeoque inimicus ipse constituitur judex, offensori procul-  
 „ dubio non parciturus: immo die, noctuque vindictam is  
 „ cogitabit; neque quiescet, quousque acceptam ultus fuerit  
 „ injuriam. Pœna istæc & statim timenda est, & est inevi-  
 „ tabilis. Quare metus mali & pœnæ hoc in statu multo cer-  
 „ tior, fortior, validiorque est, quam in *civili* esse possit.  
 „ Hæc pœna itidem ut in statu *civili*, circa corpus, vitamque  
 „ versatur; eamque timere etiam robustior a debiliore debet:  
 „ nam etiam imbecillior quisque pluribus modis valet fortiori  
 „ vitam eripere. Et hoc est totum, quod circa pœnam dici  
 „ potest.

„ Ex his patet summa *privata vindictæ* utilitas in statu na-  
 „ turali: gerit enim vices judicis, cujus est in statu civili  
 „ exercere vindictam. Si ea præsto non foret, profecto plu-  
 „ res homines essent in statu naturali omnino *intractabiles, in-*  
 „ *sociabiles, & implacabiles*; ac injuriæ mutæ, cædesque &c.  
 „ infinitæ forent: *privata vindicta* (quemadmodum in statu  
 „ civili Magistratus) ceu *judex, custos, & vindex juris, & ju-*  
 „ *stitiæ* haberi potest.

„ Id unicum est hæc in re cavendum, ne læsus nimium  
 „ sibi indulgeat, vindictamque ultra quam par est, extendat:  
 „ vitium hoc in statu quoque civili haud raro in judices ir-  
 „ repit. At quemadmodum judex in statu civili non ad suum  
 „ arbitrium, sed juxta legum præscripta pronunciare senten-  
 „ tiam debet; ita in statu naturali æquitas naturalis pro nor-  
 „ ma habenda est. Pœna cum magnitudine offensæ comme-  
 „ tienda est; ac qui offensus est, debet semper præ oculis  
 „ habere regulam illam: *quod tibi non vis fieri, alteri ne fece-*  
 „ *ris*. Hæc regula docebit semper, quousque læsus in usu  
 „ vindictæ procedere possit“. Hæc *Schmaufius*, cujus verba  
 „ et si fusiora, integra exscribere libuit, ut ejus mens tanto cla-  
 „ rius percipiatur.

At vero commenti hujus absurditas, ita, ni fallor, in oculos  
 sua

sua sponte incurrit, ut vix egeat refutatione ulla: breviter tamen sic refelli potest. Primo, *Schmausius* obligationem confundit cum ratione movente, seu motivo impellente ad actionem exercendam vel omittendam; quod quidem nos jam plus semel improbavimus. Secundo, Jus naturale funditus evertit: si enim solus metus est obligationis fons, sublato metu, tollitur obligatio; obligatione vero sublata, licita omnia sunt. Tertio, Virtutes omnes e medio tollit, bonorumque a malis discrimen: nam proprium iniquorum est, solo metu ab injustis actionibus absterreri: & metus pœnæ externum quidem cohibere actum potest, non vero ipsum animum moderari. Quin quarto, homines ad brutorum conditionem dejicit, quæ & ipsa terrore injecto, absterrentur a præda rapienda. Quinto, Obligatio naturalis immediate profluere debet ex ipso jure naturali, sicut pariter positiva ex lege positiva: ad metum vero spectat, hominem cogere ad satisfaciendum obligationi, non vero ipsum primo obligatum constituere. Sexto, Metus insufficiens est ad arcendas injurias; nam & callidus ita sperat inferre injuriam posse, ut se auctorem ejus non prodat; & fortis ita confidit se posse debiliorem opprimere, ut is nullatenus valeat acceptam injuriam ulcisci: quinimmo metus ipse sæpe crimina auget; nanque avarus, si cui vellet bona surripere, vitam prius latronum instar eriperet, ne is aut rem repetere aut illatam ulcisci injuriam posset; & iracundus pariter, qui alioqui solam alapam contentus esset infligere, ut alteri sumendæ vindictæ facultatem eriperet, ipsum vita privaret. Septimo, *Schmausius* ipse agnoscit, plures modo injustos homines feliciter vivere, & nulla mulctatos pœna ex hac vita migrare: quantum erit ergo pro iis imbecillis hic metus ad avertendas injurias? Octavo, juxta eundem *Schmausium*, major fuisset privatæ vindictæ metus in statu naturali, quam sit publicæ in statu civili: igitur jus naturale debilius est modo, & obligatio continendi se ab injuriis minor est, quam in statu naturali fuisset: quod est sane absurdum. Nono, *Inest* (*Schmauso* ipso docente) *animò cujusvis hominis connatus sensus æquitatis*: igitur, <sup>Cap. cit. § 2.</sup> concludo ego, obligatio naturalis quemcunque timorem præcedit;

dit: frustra enim connasceretur homini hujusmodi sensus, nisi ei obsequendi adesset obligatio. At experientia docet, inquit *Schmausius*, quamcunque rationis suasionem non satis habere virium, ut valeat semper humanas cupiditates reprimere: sed experientia etiam docet, subdo ego, nec ipsum sæpe timorem sufficiens esse humanis cupiditatibus frænum: vel igitur nulla datur obligatio naturalis, vel etiam connato sensui æquitatis, rationisque dictatis vis obligandi concedenda est. Quod si homines *meliora sæpe videant probentque, deteriora sequantur*; non inde sequitur, eos ad meliora sequenda non obligari (quum eo ipso obligentur, quod *meliora videant, probentque*) sed quod plerique obligationi suæ minime satisficiant. Quod si etiam *Schmausius* obligationis nomine nil aliud intelligendum velit præterquam efficacem ad aliquid agendum, omittendumve impulsione; admittere deberet, non solo timore naturalem induci obligationem: nam certum est, multos egregia indole præditos solo *æquitatis sensu*, & ut rationi morem gerant, ab inferendis alteri injuriis se continere. Quid quod *Schmausius* id quod multo quam neminem ultro lædere, difficilius est, nempe iratum in sumenda vindicta non excedere, sed eam ad acceptæ injuriæ mensuram adtemperare, sola ratione, & æquitatis sensu omnes posse ac debere supponit; ut constat ex ejus verbis paullo ante recitatis? igitur in statuenda obligationis naturalis origine secum ipse minime consentit.

Attamen in concordiam secum ipse redire videtur, dum conclusionem ex iis, quæ antea dixerat, colligens, *ex sensu igitur, ait, æquitatis naturalis, penitentia, & pudoris, & metu vindictæ alterius qui leditur, oritur jus obligatorium, sive præceptivum naturale, pacis, atque tranquillitatis inter homines in statu naturali vinculum*: quibus verbis videtur obligationem naturalem ex tribus recensitis capitibus derivare, ita ut omnia illa integrum obligationis fontem constituent. Fortasse igitur putat ille, homines in statu naturali juxta varium cujusque genium ac indolem, potuisse ne injuriam aliis irrogarent, aliqua ex dictis rationibus in officio contineri; nempe probos homines, seu egregia optimaque indole donatos *naturali æquitatis sensu*; alios

alios vero non adeo egregiæ bonæque indolis, sed tamen nec admodum malæ, insito pudore; ac eos demum qui violentis cupiditatibus aguntur, *metu vindictæ* sibi a læso homine subeundæ. Quæ si *Schmausii* mens est (arbitror meliorem ipsi ab amico adscribi non posse) eximium plane commentum hoc est, videlicet pro genii ac indolis diversitate, quam in hominibus reperire est, diversos naturalis obligationis fontes assignare, atque statuere! At ne quidem hac ratione scopum suum assequitur: nam obligationis naturalis nomine vel id intelligit, quod omnes homines ab injuria alteri irroganda re ipsa continet; vel id tantummodo quod ipsos continere debet: si hoc secundum intelligat; jam satis est vel ipse unus *connatus sensus æquitatis*; adeoque cetera supervacanea: si vero illud primum; neque singula, neque omnia illa simul juncta sufficiunt; quum experientia constet, modo etiam homines plurimos ab injuriis inferendis nullatenus abstinere: nisi dicere velit, hoc detrimentum induci a præsentis status civili, in quo *privata vindicta* potestas sublata est: quod perabsurdum esset, & satis ridiculum.

Ceterum, dum ait *jus obligatorium*, seu *præceptivum*, videtur mihi verbis ludere; tum quia obligationis nomine non aliud, quatenus ex ejus dictis colligi valet, intelligit, præterquam motivum ad agendum impellens, vel ab agendo retrahens; tum quia *jus* tanquam *præceptivum* non potest agnoscere, quum illud veram verique nominis *legem* esse inficietur, atque hominem *exlegem* naturaliter esse, audacter pronunciet; quod est funditus evertere jus omne naturale. Sibi ergo modo plaudant Protestantes Juristæ de instaurato abs se naturali jure; eoque ad perfectionis apicem perducto: id modo per me illis licet. Sed verius ac potiore jure gloriari ipsi poterunt de plena libertate, in quam *Schmausii* ope asseruerunt se: scilicet jampridem Ecclesiastici Juris excusserant jugum: jus quoque divinum infirmarant propriæ illud subjicientes interpretationi: quid demum reliquum erat, ut in plenam se assererent libertatem, nisi ut juris quoque naturalis jugum excuterent? Ii certe in hoc jam multum profecerant duce *Thomasio*, qui leges naturales ad mera consilia redegit: profecerunt au-

Ib. cap. 4.  
§. 2.

Etore *Schmaufio*, seseque *exleges*, adeoque plene liberos declarare. Jus tamen remanet civile: ne istud quoque aperte impetant, *Schmaufianum* obligationis naturalis principium, nempe *motus pœna* verosimiliter eos continebit: quid clam & per cuniculos contra istud conari possint, alii videant, & qui possunt, provideant. Sperare tamen præstat, plerosque inter eos saniore mente esse, qui *Schmaufianum* execrentur systema: & execrari quidem reipsa colligo ex eo, quod ait *Hubnerus*, ut alibi adnotavi, *Schmaufium* ceu *hereticum* quoad jus naturale, in *Germania* haberi. Nescio autem, an quidpiam in *Germania* actum sit, ut tanta, tamque perniciofa istius in Jure naturali novatoris audacia reprimeretur. Væ autem *protestantica* Germaniæ, si sinat impune efferri in vulgus perniciosissimum atque damnabilem hunc errorem. Et quidem licet apud illos communis doctrina hæc sit, *neminem* ( ut habet idem *Schmaufius* ) *alteri negotium facere, aut eum persequi debere ob eam rationem, quod alterius Religionis sit, etsi omnium pessima ex gentiliū Religionibus adbareret; execrandumque, ceu reſta rationi, suavique Christi Spiritui contrarium censeant, in Christianum aliquem vel igne, vel ferro prætextu hereseos animadvertere;* puto tamen, non eousque eorum progredi tolerantiam, ut jus quoque naturæ cuique per eos liceat evertere: nam quicumque hoc molitur, is totius humani generis hostis censendus est. Parcat vero Cl. *Schmaufius*, cujus ceteroqui doctrinam, & quem tenet, gradum suspicio, si eum hoc ferme loco habeam: quid enim esse potest cum privatorum hominum, tum imperiorum & rerumpublicarum incolumitati magis infestum, quam dogma istud, aliam non esse naturalem obligationem, ab aliorum læsione se continendi præter eam, quæ oritur ex metu pœnæ, seu vindictæ, *privata* quidem in statu naturali, *publica* vero in statu civili? At horum ille alterum docet disertè, alterum ex illo sua sponte consequitur apertissime. Sed *Schmaufius* fortasse vel amicis monentibus jam a tanto errore resipuerit. Id ego illi corde apprecor.

Hist. I II.  
S. XXIX.  
pag. 370.

CA-

## C A P U T IV.

*Admittenda non est Episcopi Gastrelli sententia docentis, obligandi principium esse desiderium beatitudinis nostræ, seu felicitatem speratam. Magis vero absurda est sententia Thomasi, qui non aliud agnoscit obligandi principium, quam spem, ac metum. Negandum tamen non est, spem præmiorum, pœnarumque metum magnum esse, necessariumque ad virtutem incitamentum.*

**S**ententiam suam *Gastrellus* Episcopus Anglus tradit in libro cui titulum fecit: *veritas, certitudo ac necessitas Religio-* Cap II §. 8.  
*nis*, ubi jus præcipiendi, quod habet Deus ex ejus facultate, qua nos reddere beatos ac miseros potest, oriri existimat; atque adeo felicitatem, quam ab ipso speramus, primum esse fundamentum obligationis nostræ, qua ipsi tenemur obedientiam præstare. Falsam esse arbitror sententiam hanc. Nam primo, si ad nobis insitas æquitatis ideas attendamus, facile animadvertimus, quidpiam nos Deo veluti conditori nostro, ac benefactori summo debere, etiamsi nihil nobis foret ab eo post mortem sperandum, aut timendum. Quis enim dixerit, hoc posito æque fore justum, ac laudabile, eum odisse, ipsique conviciari, ac eum diligere, & laudibus celebrare? id vero plane dicendum foret, si unicum aut primum nos obligandi principium esset sperata felicitas. Hac nanque spe demta, obligatio omnis concideret; atque, obligatione sublata, nostræ omnes actiones indifferentes forent. Secundo, desiderium felicitatis nostræ potest quidem nos ad ea, quæ eidem conferre putantur, agenda impellere; at non potest efficere, ut eæ actiones sint *moraliter* bonæ, sicut nec quod earum omissiones sint *moraliter* malæ. Ex eo enim, quod quis consentaneis actionibus felicitatem non persequatur suam, non injustus vel iniquus, sed ut summum imprudens, aut stultus censetur. At hujusmodi esse debet obligandi principium, ut si quis obligationi suæ non satisfaciat, injustus, vel iniquus, aut improbus merito censetur. Tertio, Ipsa, quam speramus, beatitudo conferenda nobis a Deo est in  
 Z 2 præ-



præmium; supponit ergo meritum: hoc vero repositum est in eo, quod nos moralibus nostris obligationibus satisfaciamus; præsupponuntur ergo illæ ad beatitudinis spem: igitur beatitudo sperata non est unicum vel primarium fundamentum obligationis. Quarto, Filius teneretur obsequi & obedire parentibus, etiam si ab iis neque hæreditatem, nec aliud præmium deinceps speraret, videlicet ob collata sibi beneficia tum procreationis, tum educationis; præsertim si alimenta quoque in dies, quibus sustentetur, accipiat: multo ergo magis teneretur homo obedire Deo ob beneficia creationis & actualis conservationis, etiam si nullam ab eo post mortem beatitatem speraret. Quinto, quum desiderium felicitatis, ac beatitudinis spes in amore nostri fundetur (quod enim amamus, id unice speramus), sequeretur, fundamentum obligationis esse ipsum amorem nostri; nam is nos impellit ad persequendam felicitatem: at hoc non admittit ipse *Gastrellus*, nec ullatenus potest admittere; amor quippe nostri impellere nos ad quidpiam valet, obligare nequaquam. Sexto, vel ipso fatente *Gastrello*, nos ita natura comparati sumus, ut sponte nos Deo obligatos atque devinctos credamus, etiam citra futuræ nostræ felicitatis spem, vel antequam cogitatio in nobis de ea aliqua enascatur: igitur desiderium felicitatis non est verum, primumque obligationis principium, aut fundamentum.

At, inquit *Gastrellus*, si quis sciret, aut sibi persuaderet, nullam, vel miseram sibi obsequii Deo præstiti futuram esse mercedem, ab eo statim descisceret, viamque iniret aliam, quæ ad felicitatem ipsum perduceret. Respondeo, hypothesein hanc esse impossibilem & absurdam: impossibilem quidem; neque enim fieri potest, ut nostris erga Deum obsequiis respondeat infelicitas vera: absurdam vero; quippe quæ ponit Deum voluisse, ut essemus tantummodo, non ut nobis bene esset; quod est falsissimum, nec ab eo istud sejungi potest ullatenus. Igitur *Gastrelli* ratiocinium id unum conficit, obligationem, qua Deo obstricti sumus, non ex una & sola ejus oriri potentia; verum etiam ex bonitate: quod nos ultro, lubenterque admittimus, utpote iis plane consonum, quæ superius de vero divini in homines imperii fundamento fusc disputavimus.

mus. Non est igitur separanda bonitas Dei ab ejus potentia, quum de principio obligandi agitur: enimvero quum dicimus, nos quidpiam Deo debere tanquam conditori nostro & benefactori summo, non nudam creationem, qua sumus, accipimus; sed eam, qua sumus quales sumus, seu qua ut bene sit nobis, sumus; alioqui creatio non esset beneficii loco habenda: quod enim esset beneficium, donare existentiam alicui, ut miser foret & infelix; quum melius ei fuisset, si natus non esset, neque e nihilo educatus? Est ergo absurdissima hæc *Gastrelli* hypothesis, in qua Deus ipse sibi contradiceret, si hominem ad miseriam destinasset, quum ei alioqui necessarium indiderit & inevitabile felicitatis propriæ desiderium, naturalemque inclinationem ac stimulum: quo certe ipsum ab obsequii sibi præstandi obligatione absolvisset, si pietati non felicitatem, sed veram miseriam, ac infelicitatem copulasset. Scilicet, stimulus naturalis, quo ad Deo obsequendum impellimur, non omnino purus constringendus est, sed semper cum felicitatis propriæ desiderio copulatus: atque hic ab illo, nullatenus separandus ex eo ipso intelligitur, quod utrunque Deus homini inseruerit; atque adeo voluntas ejus est, ut utrunque persequamur, atque hunc in finem utrunque quoad effectum copulavit, & junxit. At inde nequaquam sequitur, desiderium beatitudinis primarium esse principium vel fundamentum moralis obligationis, quum ante ejusmodi spem concipiatur, & sit homo Deo maxime obligatus, arctissimeque devinctus. Itaque desiderium beatitudinis, seu perfectæ felicitatis, ejusque spes non est nisi incitamentum, aut principium impellens ad juris naturalis custodiam. Quare si quis nullam a Deo ( quacunque de causa ) felicitatem speraret, isque idcirco a Dei obsequio recederet, non id quidem ex obligationis defectu oriretur, sed ex carentia stimuli & efficacis impulsus. Eapropter hic quoque Auctor *impellendi principium*, ut ajunt, cum *principio obligandi* confundit & miscet; quæ tamen semper & naturaliter conjuncta, summopere invicem differunt: sola siquidem lex, aut voluntas imperantis proprie obligare potest, seu actiones reddere moraliter bonas vel malas; felicitas vero duntaxat impellere, allicere, & excita-

re

re ad agendum, legemque implendam; vel ad pœnitentiam pro actionibus eidem minime consentaneis exercendam. Hinc si quis obligandi principium esse internum velit, seu ipsi homini inditum, is non felicitatis stimulum, sed insitas nobis in ipso ortu ideas honestatis, & æquitatis in id muneris deputabit: quum hujuscemodi ideæ recta nos ducant ad Deum ceu nostri causam primam, cui per consequens parere debitum est strictissimum: at vero stimulus felicitatis ad nos ipsos unice ducit, neque omnino ullam, quantum est ex se, Legislatoris rationem habet; atque adeo impellere quidem ad actionem bonam potest, sed eam constituere moraliter bonam non potest: nihil scilicet honestatis moralis in eo præcise quod felicitatem nostram persequamur, refulget.

Verum quod magis adhuc huic *Gassrelli* sententiæ adversatur illud est, quod si stimulus, seu desiderium felicitatis principium obligandi foret, regula quoque ac norma esset nostrarum actionum; indeque quæcunque, eo stimulo incitante, exercerentur actiones, eæ probæ forent, honestæque: quod experientiæ contrarium est; nam licet ex desiderio felicitatis operentur omnes, plurimi tamen in varia labuntur crimina, proptereaquod felicitatem quærunt in bonis fallacibus & apparentibus: adeoque nonnulli obscœnis voluptatibus, alii opibus nefarie comparatis, & alii honoribus quomodocunque acquisitis eam sibi conflare præsumunt. Itaque præter stimulum felicitatis, aliud illudque indefectibile obligandi assignare principium oportet, legem nempe divinam per ideas æquitatis, honestatisque nobis insitas manifestatam. Nimirum, quum Deus vellet, homines & vivere honeste, & esse suo modo felices, in ortu ipso mentibus eorum tum ideas seu dictata quædam honestatis, æquitatis, atque justitiæ indidit; tum naturale necessariumque desiderium felicitatis: ut iis scilicet ad bene, honesteque vivendum instruerentur; hoc vero ut ad vivendum beate feliciterque tenderent, & laborarent.

Jam vero, si naturale desiderium felicitatis perperam constituitur uti moralis obligationis fundamentum & fons; multo minus tenere locum istum ac gradum valent *spes, metusque*: quod quidem *Thomasius* iter alios docuit. Hanc nanque senten-

ten-

tentiam erroris damnant ea omnia quæ contra *Gastrellum* hucusque protulimus; atque illud imprimis, quod *metus & spes* esse incitamentum possint, ac soleant æque, sin quoque magis, ad prava, ac ad præclara facinora; seu æque ad actus vitiorum, ac ad exercitium virtutum. Addo, hac in hypothese, unumquenque posse se ab obligatione liberare, qui velit aut spem, aut metum abjicere. Quod si dicat *Thomasius*, id nemini licere, quandoquidem homo necessario agitur spe vel metu; jam hoc ipso obligationem moralem omnem, quæ consistere non potest cum necessitate agendi, excludit. Illud etiam ex hac hypothese consequeretur, solam utilitatem esse fontem obligationis moralis (nam circa eam cum spes tum metus versantur); quam rem si quis propugnandam suscipiat, eum omne jus naturale penitus evertere, nos supra demonstravimus: neque vero pluribus hic opus est ad errorem hunc profligandum.

Postrema propositionis pars se ipsa manifestissima est. Constat enim experientia, virtutem non adeo allicere humanum cor, ut ipsum in sui amorem defigat; præsertim quoties nec absque magno exerceri labore potest, nec absque gravi damno coli, conservarique: *Quis enim virtutem amplebitur ipsam, premia si tollas?* inquit Poeta: non quod ipsa vel sola digna non sit, ut eam quis amplectatur; sed quia humanum cor vel ob naturalem sui imbecillitatem, vel ob contractam ex originali labe proclivitatem ad malum, eget quodam veluti fulcimento, quo innitatur, & rectum firmumque consistat adversus impetum voluptatis, aliorumque bonorum. Nimirum in homine inclinatio ad felicitatem suam omnium vehementissima est. Hinc si quis exercitium virtutis eidem adversari apprehendat (quod quidem facile contingit, quoties ingens aliquis in ea exercenda labor fuerit impendendus, aut gravis superanda difficultas) ab ea recedet facillime; atque ad alia, in quibus felicitatem suam sibi reperire posse videbitur, ultro se convertet. Hinc sapientes quique Legislatores suas leges præmiis pœnisque sanxere, quo ad earum custodiam allicerent, ab earumque violatione absterrent. Hac eadem profus ratione usus est Deus in sua lege sancienda cum in Veteri, tum in Novo Testamento, ut omnes norunt: quam quidem ratio-

Juvenalis  
Sat. 19.

rationem non servasset ipse, si hujusmodi incitamentum, & fulcimentum humano cordi necessarium esse, non cognovisset.

## C A P U T V.

*Æque falsa, ac perniciosa est Hobbesii opinio docentis, naturæ leges semper quidem obligare in foro interno, sive conscientiæ, idest quoad animi dispositionem easdem servandi, quotiescunque videbitur earundem observantia conducere ad finem, quo dirigantur: non semper autem in foro externo, seu quoad actum & exercitium illarum, in eo hominum statu, in quo non exercentur ab aliis; sed solum, cum tuto id fieri potest.*

**P**erniciosissimæ hujus doctrinæ falsitas, quam tradit pravus hic Auctor Lib. de Cive Cap. III. §. 27. ita facili negotio demonstratur.

I. Tunc legis obligatio non cessat, seu debitum præstandi, quod lege præscribitur, quando eadem perseverat mens, eademque voluntas Legislatoris supremi, a quo profus obligatio pendet. Porro absurdum est dicere, supremi Legislatoris mentem, animumque mutari, vel non amplius subsistere, eo quod a nonnullis, vel etiam a pluribus violentur leges ab illo sancitæ: ergo dubitare non licet, eandem ex parte Dei voluntatem, adeoque ex parte hominum obligationem persistere quoad leges naturales, etiamsi vel pauci, vel multi easdem infringant. Jam vero obligatio ex lege naturali resultans non minus animum spectat, quam actionem externam: perspicuum enim, exploratumque est, jus naturale divinum plerumque versari circa actiones externas, præsertim quum prohibet læsionem alterius: igitur *eo etiam in statu, in quo non exercentur ab aliis*, actiones lege præscriptas exercere tenemur.

II. Una ex proprietatibus essentialibus juris naturæ, seu legum naturalium est immutabilitas, ut sequenti capite demonstrabo. At illa proprietas omnino periret, si naturalium obligatio legum statim cessaret, ac homines sive pauci, sive multi easdem infringerent: sublata siquidem obligatione, & lex  
ipfa

ipsa tollatur, oportet. Afferere vero eas adhuc subsistere; propterea quod earum adhuc perseverat obligatio ipsas quoad *animum observandi, quodcumque ad finem, ad quem ordinantur, earum observatio conducere videbitur, mera illusio est; quum leges illæ actiones urgeant præsertim externas: nanque ex istis cum earum finis, tum earundem utilitas unice pendet, ut patet.*

Tertio. Quum frequentissime contingat, naturæ leges a pravis hominibus violari, ac nemo possit certus esse omnino de earum observantia ab aliis præstanda; affirmare, eas *tum solummodo obligare in foro externo, seu quoad sui exercitium, quum quis secure id facere potest, quid aliud est, quam omne legibus naturalibus robur adimere extra statum civilem? Est ergo doctrina hæc perniciosissima.*

Quarto. Perniciosior, vero est eo, quod pari jure a legibus etiam civilibus tolleretur omnis obligandi vigor; quum nemo certus sit, eas ab aliis servandas, vel violatores puniendos: siquidem hoc multis de causis potest non contingere. Quod si nihilominus obligandi vigor in legibus civilibus perseverat; quanto magis idem dicendum est atque censendum de legibus naturalibus, quæ legum civilium fundamentum sunt & munimen.

Objectio prima. *Quoniam plerique homines præ iniquo præferendi commodi sui appetitu naturales leges quantumvis agnitas observare minime apti sunt, seu observare nolunt; si forte aliqui ceteris modestiores illam æquitatem, commoditatemque, quam lex dicitur, exercerent, ceteris non idem facientibus... non pacem, sed certius, & maturius exitium sibi compararent, cederentque observantes non observantibus in prædam: adeoque nil minus, quam rationem sectarentur. Non igitur est existimandum, natura, hoc est, ratione obligari homines ad exercitium earum omnium in eo statu, in quo non exercentur ab aliis. Ita Hobbesius loco cit. Ait vero: earum omnium; quia, subdit in nota, inter has leges aliqua sunt, quarum ommissio in statu naturali (modo id pacis, vel sui conservandi causa fiat) legis naturalis adimpletio potius videtur, quam violatio. Nam qui omnia facit contra omnia facientes, eripitque rapientibus, æquum facit. Contra autem id facere quod in pace modus est, & modesti bo-*

Tom. II.

Aa

mi.

*minis; in bello (cujusmodi est status naturalis) ignavia est, & sui proditio.*

Responsio. Primo, ad sciendum, num leges naturales quocunque in casu ad sui exercitium obligent, attendenda unice est supremi Legislatoris voluntas, quæ, (modo subsistat, ut subsistere jam diximus) ea sola sufficiens est ratio obligandi etiam quum hominum mores sunt adeo depravati, ut sæpe malum pro bono reddant iis, qui ad normam justitiæ suas exigunt operationes. Secundo, falsum est, eos qui leges naturales exercent, si idem alii minime faciant, maturare sibi exitium; quum immo exacta hujusmodi legum custodia aliorum benevolentiam conciliet atque fiduciam: indeque a voluntate nocumentum inferendi ipsos removeat. Quodsi vero nihilominus invadant, damnumque irrogare præsumant; tunc qui patitur injuriam, intactis naturæ legibus, jure defensionis uti potest, immo & debet.

At instat *Hobbesius*, Suprema Naturæ lex est conservatio sui: indeque Ratio dicitur, unumquemque securitatem sibi omnimode procurare debere. At leges naturales non valent, securitatem cuique præstare ipsas observandi: manifestum est enim per se actiones hominum a voluntate, & voluntatem a spe & metu proficisci, adeo ut quoties bonum majus, vel malum minus videtur a violatione legum sibi proventurum quam ab observatione, volentes violant. Igitur spes unicuique securitatis conservationisque suæ in eo sita est, ut viribus, artibusque propriis proximum suum vel palam, vel ex insidiis præoccupare possit... & proinde quamdiu cautio ab invasione aliorum non habeatur, cavendum sibi quibuscunque modis voluerit, & potuerit (atque adeo etiam legum naturalium violatione, seu omissione earundem exercitii) unicuique manet jus primum, hoc est ius in omnia, seu jus belli. Ergo sufficit ad impletionem legis naturalis, ut quis paratus animo sit ad pacem habendam, ubi haberi potest: ex quo luculenter consequitur, leges naturales non obligare ad externum sui exercitium, aliis eas non observantibus. Sic ferme ille Lib. cit. Cap. V. §. 1.

Responsio. Primo, majore securitate, ac felicitate, subductis omnibus, frui eos, qui leges naturales constanter, præcipueque justitiam servant, jam nos supra ostendimus, quum de ipsarum

rum legum naturalium sanctione ageremus. Secundo *Hobbesius* C. XXXI  
 ipse alicubi, ut in *Leviathan*, agnoscit pœnas naturales, quæ circa finem  
 scilicet, ut ipse explicat, *peccata non constitutione*, seu positiva p. 172.  
 lege consequuntur, sed natura (easque in anglica editione de  
 Lege Nat. Cap. V. §. 51. diferte ait, teste Cumberlandio,  
 a Deo esse), & exempli loco ponit, quod vim inferentes punit  
 vis aliena: quæ ergo obtineri securitas poterit, si proximus  
 malitia & insidiis præoccupetur? Tertio idem *Hobbesius* do-  
 cet præterea de cive Cap. III. cum omni homine servandam esse S. 2. & 3.  
 fidem . . . quia is, qui præ animi impotentia facit, vel omittit id,  
 quod se non facturum, vel omisurum pacto suo ante promiserat, in-  
 juriam facit; neque minus in contradictionem incidit, quam qui in  
 Scholis reducitur ad absurdum (seu ad negationem assertionis, quam  
 prius sustinuerat): nam futuram actionem paciscendo vult fieri; non  
 faciendo vult non fieri: quod est velle fieri & non fieri eodem tem-  
 pore, quæ contradictio est: indeque injuria absurditas quadam est  
 in conversatione, sicut absurditas injuria quadam in disputatione. At-  
 qui hæc ratio æque valet in omni lege naturali: cujuscunque  
 enim hujusmodi legis violatio infert contradictionem quandam,  
 & absurditatem in humano commercio: quum enim bonum  
 publicum ex exacta legum naturalium observantia, & ex bo-  
 no publico etiam privatum pendeat; qui privatum bonum  
 suum secluso bono publico, quærit, sibi ipsi contrarius est,  
 & contradicit; scilicet vult utique bonum privatum, nempe  
 securitatem suam; & non vult, quia excludit id, a quo pen-  
 det. Unde non potest in eo bellum intestinum non oriri,  
 quod tranquillitatem ipsi adimat, tristitiamque inferat, quæ  
 recta pugnat cum securitatis statu.

Quarto, falsissimum est, nedum non manifestum, princi-  
 pium illud, quo hic utitur *Hobbesius*, ut necessitatem adstruat  
 præoccupandi proximum suum qua viribus, qua insidiis, nempe ho-  
 mines, quoties bonum majus, vel malum minus iis videtur a vio-  
 latione legum sibi proventurum, quam ab observantia, toties volen-  
 tes violare. Enimvero hoc est pessime de toto humano genere  
 sentire, & quorundam improborum hominum malitiam om-  
 nibus attribuire, communemque facere; quum certum sit, &  
 experientia notum, plures esse, qui ad justitiam & æquita-



tem suas exigunt actiones, etiam quum ex juris violatione sese magnum aliquod emolumentum assequi posse non dubitant. Hanc porro de singulis hominibus existimationem, quousque contrarium non appareat, omnino habendam, ratio suadet, postulatque æquitas. Et hanc quidem de humano genere opinionem habuere Principes quique ac Legislatores, qui *neminem pro malo habendum, nisi probetur*, edixere; sanxeruntque, neminem esse statutis pœnis, nisi plene probato crimine, subijciendum: quod sane præscriptum æquum esse, rectumque, nec ipse negare potest *Hobbesius*, qui solam *rationem status* seu Imperantium rectam esse arbitratur. Si itaque rectum est hujuscemodi præscriptum, non est cur arbitremur, adeo universalem esse hominum malitiam, ut quisque ad securitati suæ consulendum, proximum *vi, arte, & dolo* præoccupare debeat, ac perimere. Et si in statu Civili Judices pœnam, nisi probato crimine, non infligunt, eoque securitaticivium *satis consultum* esse arbitrantur; cur potuisset quis in statu naturali, nullo præhabito peculiari malitiæ alterius indicio vel argumento, in ejus perniciem animum intendere, ut sese in securitatem assereret? *Apagè* doctrinam, quam, neque leones, neque tigrides, si sensu pollerent ullo, probarent.

Quinto, tantum abest, ut quis alios præoccupando, sibi conscisceret securitatem, ut in certum potius exitii periculum se conjiceret: ita enim se gerendo erga alios, eos omnes in se velut in hostem exitialem, sui ruina concitaret. Quin posito *Hobbesii* principio, non posset, vel *Hobbesio* ipso fatente, non oriri *bellum omnium in omnes*: quo in casu ubinam, vel cui reliqua foret ulla securitas? Immo omnibus, ut per se patet, nosque alibi demonstravimus, perniciēs inevitabilis immineret; præsertim quum eo in statu nemo ab aliis auxilium sibi aut pactis aut conventionibus adsciscere posset: pacta enim, quibus solis societatem inire aliquam valerent, juxta *Hobbesium in statu natura, si justus ex utraque parte metus oriatur, sunt invalida*. Metus autem non posset non oriri, posito *Hobbesiano* principio de universali malitia, perversaque nocendi voluntate, quoties id profuturum videatur. Est igitur absurdissimum quod ait ille in *Leviathan*: *securitatis viam meliorem*

De Civ.  
C. II. §.  
11.

Cap. XIII.

ba-

*habet nemo, anticipatione; nempe ut unusquisque vi, ac dolo omnes tamdiu subicere sibi conetur, quamdiu alios esse, a quibus sibi cavendum esse, viderit: ex quo apertissime consequitur, cessandum nunquam a bello, seu ab aliorum nece, quousque in terra reliquus homo aliquis fuerit; nam a quocunque semper cavendum est, posita universali voluntate & facultate lædendi. Quare quid atrocius?*

Sexto, quantacunque sit aut fingi possit humana malitia, aliquos saltem in statu naturali futuros homines *modestos & æquos*, non negat vel ipse *Hobbesius* alibi; nam ejus status homines dividens in *modestos*, & arrogantes seu *feroces*; *alius*, inquit, *secundum æqualitatem naturalem permittit ceteris eadem omnia, quæ sibi, quod modesti hominis est, & vires suas recte asstantis*. Porro id generis homines, quum nulla esset eis lædendi, vel ipso *Hobbesio* fatente, voluntas, nisi *ex necessitate res suas & libertatem contra arrogantes defendendi*, possent in hunc finem bona fide in unum coire; sicque quantumvis pauci, satis virium habere, ut sese suamque libertatem contra ceteros omnes mutuo bello divisos, defenderent. Quis neget, meliorem hanc esse *securitatis viam?*

Quod dixi de securitate per fœdera & pacta in statu naturali comparanda, locum habet etiam hoc quoque tempore in Imperantibus ac Civitatibus inter se comparatis; ut nos alibi docuimus, & pluribus in locis inculcat *Hobbesius*. Væ autem generi humano, si Imperantes omnes *Hobbesianum* adoptarent *præoccupationis* principium! Nonne totus mundus bello semper & indefinenter flagraret? adeo humanum genus haud diuturno temporis spatio ad modicum plane numerum redigendum foret, sin omnino absumendum? At ii plerunque horrent hoc principium; atque hinc mutuis cum finitimis, aliisque Imperantibus fœderibus & pactis, ac parata semper militum manu student securitati suæ consulere: & hac ratione diuturna fruuntur pace, factoque ipso illius principii falsitatem, absurditatemque demonstrant. Quid quod *Hobbesius* ipse hunc securitatis obtinendæ modum proponit, ac probat? *Considerandum*, inquit de cive cap. v. §. 3. *quid sit quod securitatem præstare possit. Ad hanc excogitari aliud non potest, præterquam ut unus-*

*unusquisque auxilia sibi comparet, quibus iruasio alterius in alterum adeo periculosa reddatur, ut satius sibi esse uterque putet manus cobibere, quam conferere. Non statim igitur ad præoccupationem confugiendum est; neque ad securitatem sibi consciscendam prælium in omnes infendum.*

§. 21. & 22. Sexto, *Hobbesius de cive cap. xiv. docet, peccatum læsæ majestatis esse legis naturalis transgressionem, non civilis; indeque puniri rebeles, proditores & ceteros læsæ majestatis convictos non jure civili, sed naturali, hoc est, non ut cives malos, sed ut civitatis hostes; nec jure imperii, seu dominii, sed jure belli. At vero negare ipse non potest, pœnam, quæ id generis fontibus jure belli infligitur, nempe mortem, vel hujus periculum, esse sufficiens indicium obligationis naturalis abstinendi a crimine læsæ majestatis etiam quoad externas actiones (alioqui facultatem cuique faceret majestatem ipsam lædendi, neque ullum per illum reliquum esset indicium naturalis obligationis fidelitatis servandæ, temperandique a rebellionem; quod est absurdissimum.) Cur ergo eadem pœna, quæ æquali jure intelligi posset in statu naturali, non fuerit sufficiens indicium naturalis obligationis servandi fidem quoad actiones externas erga alios omnes, etiam extra statum civilem? Eadem vero ratio est de aliis quibuscunque naturalibus legibus.*

Septimo demum, si comparentur mala atque pericula, quibus sese objicit, qui ceteros omnes studet præoccupare, cum iis, quibus sese objicit qui bona fide ab aliis lædendis abstinet; clarum est, exploratumque, prioris illius pericula multo majora, esse, quam posterioris hujus, adeoque hunc frui majore securitate: ac deinde quam longissime majora fore mala universalis belli omnium in omnes. Atqui, vel ipso *Hobbesio* judice, securitas, quæ licet omnimoda non sit, attamen ad alteram comparata, major est (cujusmodi est, quam ipse describit loco proxime citato, & satis esse asserit ad *legis naturalis exercitium*, seu ad obligationem inducendam naturalem servandi legem quoad externas actiones) & mala, quæ inde sequerentur, majora, absterrere juxta naturalem rationem debent ab earum violatione. Igitur falsissimum est, leges naturales in naturali statu ad externum sui exercitium non obligare.

At

At quid inquires postremo, si alter leges naturales violando potentior ad me offendendum evadat, neque ego ipsi nisi item naturales violem leges, resistere valeam sine gravi detrimento? Respondeo, eo in casu, qui rarissimus utique est, & tantum non impossibilis, detrimentum sustinendum, a Deo legum naturalium Auctore, suo tempore, hoc est in hac vel in altera vita certissime compensandum.

## C A P U T VI.

*Burlemaquius baud recte obligationem naturalem a Ratione absolute deducit: aliquam tamen sola Ratione ingenerati obligationem, negandum non videtur; sed hæc nec propria, nec satis firma obligatio est. Traditur definitio Obligationis cum activæ, tum passivæ; & data occasione dirimitur questio de Atheismo per se vel solum per accidens moribus noxiis. Hubnerus qui primas in obligatione Rationi partes tribuit, refellit.*

**Q**uid de Obligationis natura senserit Cl. Burlemaquius, liquet ex ejus definitione, & ex aliis nonnullis, quæ eidem præmittit. Definitio ita se habet: *Obligatio est libertatis naturalis coarctatio a Ratione facta, quatenus ea, quæ nobis supeditat, consilia totidem sunt impulsus, qui hominem ad certum agendi modum determinant. Ad hanc definitionem hac præsertim ratione sibi ille viam parat. Congruentia inquit, agendi modo cum rationis regulis congruente, si bene perspecta fuerit, nobis ita agendi imponit necessitatem, non utique physicam, sed moralem, sitam in impressione, quam in nobis rationes quadam efficiunt, quæ nos ad ita agendum determinant, ut aliter agere prudenter non valeamus. Quando igitur ita affecti sumus, obligati esse dicimur ad aliquid agendum vel omittendum; hoc est validis rationibus, atque incitamentis determinati, & adstricti.*

Princip. de  
Droit nat.  
partie I. c.  
V. §. 9.

Duplicem potissimum ob causam Burlemaquii sententia nobis minime probatur. Primo nempe quod obligationem cum agendi motivo confundat: quam nos rem in Wolfio (ex quo hanc obligationis ideam mutuatus ipse videtur) superius redarguimus. Secundo, quum ratio auctoritate careat, quæ superio-

perioris propria est, potest ea quidem boni propositione ad agendum allicere & incitare, uno verbo, suadere; non vero proprie obligare, seu libertatem adstringere & limitare: quod a superiore unice præstari posse, videtur per se manifestum. At rationem esse homine proprie superiorem, quis dixerit, quum sit ipse homo, seu propria illius facultas? Igitur Rationis præscripta tenent tantummodo consiliorum gradum: quod & ipsemet *Burlemaquius* ultro agnoscere videtur, quum in allata definitione dicat, Rationem per *consilia*, quæ suppeditat, ad agendum determinare. At consilium esse quidpiam a lege diversum, & impulsum consilii ab obligatione, quæ propria legis est, omnino differre, quum omnes norint, miror, a *Burlemaquio* non satis, ut videtur, fuisse animadversum.

S. XI.

Verum quod magis mihi in eo displicet, est, ipsum in damnatum *utilitatis* principium cum plerisque *Protestantibus* incidisse: neque enim putat, aliud agendi *motivum* ad nos determinandos idoneum, præter commodum aliquod, emolumentum, vel fructum ex actione colligendum. *Ratio quacunque sit*, inquit, *non est ad nos determinandos idonea, nisi quatenus bonum aliquod acquirendum, vel malum evitandum proponit: seu quatenus actio aliqua ad nostram oblectationem, felicitatem & tranquillitatem conferre aliquo modo potest. Quod quidem ipsa hominis natura, & voluntatis indoles exigit: quemadmodum enim tantummodo bonum est objectum voluntatis; ita id, quod eam ad sese determinandum movere potest, est spes boni ipsius obtinendi. Quare semovere ab homine quodcunque emolumentum vel fructum (INTERET), est omne illi agendi MOTIVUM subtrahere, atque ad inactionem & indifferentiam reducere (a). At id, quod voluntatem ad agendum inducit, alicujus boni propositionem esse debere, non inficiamur: hujusmodi autem bonum aliud esse non posse, quam utilitatem aliquam ex actione ipsa prodeuntem (quelque interet) hoc est quod negamus: quum possit, immo & debeat esse potissimum bonum virtutis, quod haud semper cum utilitate conjungitur; ut alibi demonstrabimus.*

Quæ in *Burlemaquii* patrocinium ex ipso opponi valent, hæc ferme

(a) Hinc sumfisse videtur *Hubnerus* quod in eo supra confutavimus Lib. VII. cap. 6.

ferme sunt: Primo, Cum vulgi, tum Philosophorum effato nil aliud obligationis nomine intelligitur, quam ratio ad agendum determinans. Secundo, *Obligatio*, quum a ligando dicitur, non est nisi voluntatis adstrictio, vel constrictio: hæc vero ad agendum non constringitur, vel adstringitur, seu compellitur, nisi motivi, quod proponitur, energia & efficacitate. Tertio, quum congruum adest agendi motivum, nos illud approbamus, seu cognoscimus, nos ita agere debere: perinde vero est ita *agere debere*, ac *obligatum esse*. Quarto, admittenda est obligatio interna; quæ ne quidem concipi valet, nisi motivo a Ratione proposito.

Ad hæc tamen ita respondeo. Ad primum: Equidem Vulgus *Obligationem* persæpe confundit cum agendi motivo; sed ab illo neutiquam loquendi, multoque minus sentiendi norma sumenda est. Ad secundum: *Obligatio* non est proprie compulsio ad agendum, sed status, in quo quis, salva honestate, neque contrarium agere, neque actionem potest omittere; ut postmodum suo loco dicemus. Ad tertium: Si *motivi congrui* nomine intelligatur repræsentatio honestatis, justitiæ, æquitatis rei gerendæ, distinctione opus hic esse puto: nam vel tunc præter rei ipsius honestatem atque decentiam, conceipit quis aliquam superiorem auctoritatem, quæ ipsum ad ita operandum adstringat; vel in ipsa sistit rei honestate: si primum; tum assero, veram esse proprièque dictam obligationem; non item in altero casu. Ad IV. dico, necesse non esse, aliquam admittere veri proprièque nominis obligationem internam; sed tantummodo minus propriam, & imperfectam.

Scilicet, ipse non omnem rationi abnego obligandi vim; quin ei aliquam convenire, si quis neget, eum arbitror hisce argumentis revinci posse. Primo. Obligatur quisque, ne id, quod absurdum est, admittat. Porro absurdum est sibi contradicere: contradicit vero sibi qui ductum rationis non sequitur; nam quod per rationem agendum probat, factò id ipsum improbat: quisque igitur obligatur ad actiones suas juxta Rationis præcepta exigendas. Secundo. Quum Ratio quidpiam esse honestum vel turpe dicat, tunc homo intime sibi conscius est, se laude dignum esse, si illud agat, istud omittat; vituperatione vero,

Tom. II.

B b

si istud

si istud agat, omittat illud: obligatur igitur ad illud agendum, hoc omittendum, cum ut sua aliorumque adprobatione fruatur, tum ut suam aliorumque condemnationem effugiat. Tertio. Experientia constat hominem quum primo egerit quidpiam recti, intimo ex propria necessaria adprobatione gaudio perfundi; & e contrario, si quid turpe effecerit, tristitia quadam seu amaritudine ex necessaria sui ipsius condemnatione vexari: hoc satis est ad ipsum utcumque obligandum. Quarto. Cuique intime persuasum est, esse laudabile propriæ naturæ convenienter vivere, quemadmodum vituperatione dignum, quidpiam agere contra illam: igitur sese quisque obligatum censet aut censere debet ad id agendum, quod esse naturæ conveniens ratio dicat; illudque omittendum, quod ratio suadet eidem repugnare. Inesse Rationi nostræ hujuscemodi dictamina, eaque necessaria esse (qua ratione *Instinctus Morales* ab aliquibus appellantur) nemo, qui ad ea, quæ intra se sunt, animum intenderit, inficiari valet. Quinto. Etiam si Ratio homine ipso superior propriæ non sit, eamque ob causam non veram obligationem parere valeat; quum tamen quid honestum, quidque iniquum sit, suggerat, Consiliarii saltem gradus ei negari non potest. Est autem aliqua obligatio ad ea amplectenda ea, quæ ab amico traduntur, consilia, si bona esse noscantur. Sexto. Quid quod imperium aliquod concedendum Rationi videtur? Quum enim homo pluribus constet partibus, quarum aliæ præstantiores aliis sunt, Ratio, quæ omnium præstantissima est, velut ceteris superior, censi potest; quæ proinde aliquod valeat imperium exercere, adeoque & moraliter obligare. Et quidem, septimo, Homo talis est conditionis, ut per Rationem possit supra seipsum munus aliquod superioris exercere: nonne enim homo actiones suas modo probat, modo improbat, quandoque etiam castigat, quum scilicet, vult sese acrius ad virtutem incitare? Potest itaque etiam sibi ipse aliquam obligationem imponere. Octavo demum. Homo propriæ Rationi aliquo certe modo subditus esse videtur: nam si contra ipsam agat, molestam ejus exprobrationem, objurgationemque, indeque tristitiam & quandam animi amaritudinem, quæ veluti inflictæ pœnæ locum teneat,

non

non valet effugere: quemadmodum si morem ei gerat, ab ipsa tum sua adprobatione, tum ea, quæ in hominem exinde profluit, voluptate quodammodo remuneratur.

Hæc omnia luculenter evincunt, Rationem non tantum se sola alicujus esse obligationis fontem; sed etiam posse aliquatenus ad recte agendum inducere. Quod quidem experientia ipsa confirmat: etenim, si vetustis scriptoribus habenda est fides, plures Philosophi, & antiqui Heroes præclara plurima sola Ratione duce patrarunt. At vero hujuscemodi obligationem valde esse infirmam & imbecillem, explorata res est. Quum enim Ratio pars hominis sit, is quidquid ea dictaverit, in sua remanet libertate agendi: ac præterea Rationis lumen insurgente passione, quamfacillime obnubilatur, ejusque stimulus contrariis cupiditatibus frequenter obtunditur; & homo, qui ob libertatem, qua pollet, Rationem inter & passiones veluti Judex sedet, voluptatis, vel utilitatis illicio facile seducitur, ut rejectis Rationis consiliis optimis, cupiditatibus acrius incitantibus obsequatur. Hinc fortior alia admitenda est, & validior, quæque sola vera est, Obligatio ad hominem in officio continendum; ea nempe *Obligatio*, quæ oritur ex supremi imperio *Legislatoris*, *Judicis*, & *Vindicis*. Quæ de re alibi.

Jam vero, ut quæ de *Obligationis* natura hætenus disputavimus, clariora fiant, placet, ea paucis colligere, & consuetaria, quæ inde profluunt, indicare. Animadvertendum est igitur, triplici motivo seu ratione posse aliquem ad debitum virtutis, ex. gr. *Temperantia*, actum exercendum permoveri: nimirum primo, ut corporis sanitatem, congruasque ejus vires conservet, vel augeat; secundo, ad servandam cibi, potusque præscriptam a ratione mensuram; tertio, quia Deus naturæ auctor, supremusque Legislator id præcipit. Motivum primum voco *utilitatis*; alterum *honestatis ac decentiæ*; tertium stricti omnino *debiti*. Primo motivo nullam pari censeo *Obligationem moralem*; aliquam altero, sed imperfectam: tertio propriam, perfectamque. Hinc utriusque *Obligationis*, perfectæ scilicet & imperfectæ, cum *activæ*, tum *passivæ* hæc definitiones efformo.



1. Obligatio naturalis perfecta activa est *Jussio* vel *interdictio* divina actionis humana naturali lumine nota.

2. Obligatio naturalis perfecta passiva est *Impossibilitas* contrarium agendi vel actionem omittendi, salvo debito obsequio erga naturam Auctorem, ac supremum Legislatorem.

3. Obligatio naturalis activa imperfecta est *connexio* actionis cum honestate vel regula Rationis.

4. Obligatio naturalis passiva imperfecta est *Impossibilitas* contrarium agendi, vel actionem omittendi, salva actionis honestate, seu conformitate cum regula Rationis.

Trita illa Obligationis definitio, *Necessitas* moralis agendi, eundem quidem, quem nos definitione nostra expressimus, sensum habere potest; at alio in sensu eam intelligunt qui obligationem cum agendi motivo confundunt: scilicet hi moralis necessitatis nomine eum statum intelligunt, in quo quis boni alicujus propositione ita allicitur, & permovetur, ut ad illum persequendum, salva physica libertate, adstringatur, eo nempe sensu, quo vulgo Scholastici docent, a fine seu bono proposito voluntatem moraliter permoveri: quem sensum minus esse rectum, satis patet ex dictis: eumque nos sensum ut excluderemus, aliam, eamque, ni fallimur, clariorem dedimus definitionem. Fortasse vero hæc quæ hic ad mentem nostram declarandam subjicimus, ad varias Auctorum opiniones conciliandas, alias etiam meliorem in sensum interpretandas, reducendasque poterunt inservire.

## C O N S E C T A R I A.

I. Qui obligationis naturalis nomine nil aliud intelligunt præter *connexionem* actionis cum motivo primum commemorato, nempe *utilitatis* vel *voluptatis*, ii jus nullum naturale admittunt; quia nullam admittunt *moralem* veri nominis obligationem.

II. Secluso per summam impietatem Deo, vel ejus providentia, subsistit jus aliquod naturale, sed imperfectum, & minus proprium: quia aliqua remanet, imperfecta utique, & minus propria obligatio.

III. Si

III. Si sistamus in sola natura aut Ratione, leges naturales non sunt veræ leges; quia natura vel Ratio sola nequit veram, propriamque obligationem inducere.

IV. Qui congrua Dei notitia imbuti sunt, ii duplici obligatione, quarum altera alteram non satis ex se firmam corroborat, adstringuntur; adeoque duplici valent motivo, quorum alterum altero perfectius est, ad recte agendum determinari.

V. Athei, quamvis non sint necessario vitiosi (possunt enim absolute sese a sceleribus solo Rationis dictamine continere); sunt tamen ad vitia omnia summopere proclives: quia deest illis præcipuum in eadem prolabendi retinaculum; nempe debitum obsequium erga Auctorem naturæ, ac timor supremi Legislatoris, iudicis, & vindicis.

Postremo hoc consuetario satis, ut puto, ea solvitur quaestio, num *Atheismus* suapte natura in vitæ ἀτυξίαυ turpitudinem influat; seu per se sit bonis moribus, & societati noxius, vel tantum per accidens, & ex abusu, quorum posterius docet *Wolffius*; illud alterum *Langius* cum aliis plerisque. Nimirum *Atheismus* neque per se in vitæ corruptelam influit, seu positive in vitia haud inclinat, haud propellit (quomodo enim, quum sit error, aut cognitionis privatio?); nec mere per accidens, & ex solo sui abusu; quum nemo vere ac proprie uti errore possit, adeoque neque abuti: sed quatenus duntaxat removet præcipuum labendi in crimina obicem, ut dictum est. Igitur mores ille corrumpit, quemadmodum ruinam ædificii causat, qui solidiore fulcimento sublato, exile tantum aliquod imbecillumque relinquit, quod validioris venti supervenientis impulsui resistere non valeat. Sic plane *Atheus* stabit sua fultus ratione quousque passiones silebunt; iis vero insurgentibus, & paullo acrius urgentibus, corruet & crimina quæque perpetrabit, nisi alia insurgente passione, puta Impendentis alicujus pœnæ timore, vel spe alicujus utilitatis, vel voluptatis majoris, aut propriæ famæ tuendæ studio absterreatur. At tunc opere quidem, non animo ab iniquitate abstinebit; adeoque non probus, sed hypocrita evadet; ut Idcirco nemo illi fidere jure possit. Certum est igitur, etiam ipsimet societati quam-

quammaxime noxium esse *Atbeismum*: quid enim perniciosius evenire potest, quam si fiducia mutua atque securitas auferatur? Nimum ergo bene sentit *Wolfius* de *Atbeismo*, *Atbeorumque* patrociniū videtur suscipere, dum ipsum nonnisi *ex abusu* noxium putat: atheos vero virtutis cultores, virtuteque præditos evadere posse censet, reque ipsa evasisse multos exemplo *Sinensium* demonstrare contendit. At recentiores de *Sinensibus* ipsis *Relationes*, eos quidem ut strenuos virtutis simulatores, sed ut minime ingenuos ejusdem cultores, quin ut semper, cum clam, & impune possunt, ad decipiendum paratos nobis repræsentant. Legi possunt inter cetera quæ narrat *Hansonius* in sui itineris descriptione capite nono &c.

Sed ut res hæc sese habeat, illud, quod ad præsens attinet, certum & exploratum videtur, obligationem a *Burlemaquio* perperam a sola ratione absolute deduci: sed neque probandam arbitror sententiam *Hubneri*, qui comparatione facta, quoad vim obligandi attinet, voluntatis Superioris (qui in jure naturali est solus Deus) cum Ratione, primas huic partes concedit. *Voluntas*, inquit, *Superioris esse non potest primitivus fons obligationis: oportet altius ascendere, ut eidem solidior basis substernatur: hanc approbatio rationis constituit*. Scilicet, *voluntas Superioris obligat proculdubio subditos; non tamen prius quam hi auctoritatem ejus exploratam habuerint. Secus non obligat illa, sed cogit*. At ratione internoscendam esse auctoritatem legitimam, ut quis sponte & absque coactione sese eidem submittat, res est per se exploratissima: sed propterea ex ratione tanquam ex fonte primario obligationem fore accersendam, is solummodo poterit affirmare, qui conditionem necessariam ad sponte parendum ab ipso obligationis fonte non secernat, unumque cum alio perperam confundat. Nimirum *Lex*, modo sit vera *lex*, per se est idonea, ut veram pariat obligationem: vera autem *lex* nulla est, nisi quæ ab auctoritate legitima proficiscatur. Non valet hæc vero quempiam arctare, nisi cognoscatur non tantum esse, sed etiam vera *lex* esse; hoc est a legitima auctoritate esse profecta. Si hujusmodi esse cognoscatur, eo ipso a *ratione adprobatur*; neque enim aliud est vel esse potest adprobatio rationis, nisi notitia, qua *lex aliqua vera, justa*

ac


Essai d'  
Hist. sur  
le Droit  
de Nat.  
part. II

ac conveniens esse dignoscatur. At quemadmodum cognitio legis non facit legem, ita nec adprobatio rationis obligationem parit; sed hæc a superioris auctoritate, ac etiam, si velis, a rectitudine legis unice procedit; adeoque cognitio, vel adprobatio rationis non magis parit obligationem, quam qui ignem admovet stipulæ, combustionem producat.

Nec arridet omnino quod idem Auctor subdit, nempe. *Ad hoc ut voluntas superioris adprobationem rationis obtineat, oportet, ut ea non solum nihil, quod prima hominis constitutioni contrarium sit, contineat, verum etiam ut adeo sit ipsius hominis essentia, ejusque fini consentanea, ut is eam ceu aptam suarum operationum normam non possit non agnoscere; adeo ut sibi persuasum sit, se a proprio fine, seu felicitatis suæ meta recessurum, si eam rejiciat; & contra, nullum aptius sibi medium suppetere ad eum finem attingendum, quam si supremæ Dei voluntati sese subjiciat.* Non omnino inquam arridet hæc doctrina; tum quod voluntatem divinam nimium rationis nostræ examini subdicere videtur; nam satis abunde esse debet ad nos obligandos, si quænam sit voluntas Dei, innotescat; eam nanque rectam esse, nobisque convenientem dubitare nequimus: tum quod impulsus operandi omnem e sola nostræ felicitatis consideratione in nobis oriri posse veluti rem plane compertam ponit. At Deus quidem, qui summa bonitas est, nihil jubet, nisi quod ad nostram felicitatem conducit; verumtamen si quidpiam præciperet, ex quo nulla in nobis utilitas redundaret; anne idcirco in nobis nulla ei parendi obligatio consurgeret? Annon ad id satis foret agnovisse, eam esse voluntatem Dei? Annon saltem maxima ab eo nobis collata cum creationis, tum conservationis beneficia, exposcerent, ut ratio nostra ei parendum diceret? Deinde vero quum ait, oportere, homini persuasum esse, nullum sibi ad consequendam felicitatem medium aptius suppetere, quam si divinæ se voluntati subjiciat, aut de præsentis loquitur, aut de futuræ vitæ felicitate. Si de felicitate præsentis vitæ sermonem habeat, naturalium præceptorum custodiam in discrimen adducit; quum pluries contingat, ob eorundem præceptorum custodiam vitam ipsam, nedum felicitatem hanc omnem, esse prodigendam: ac propterea non de-

defunt plurimi qui felicitatis suæ summam in eo reponunt ;  
ut sint *exleges*, seu nullis legibus ipsorum coerceantur affe-  
ctus. Si vero de futuræ vitæ felicitate loquitur, quum  
certum sit, cujusvis naturalis præcepti custodiam in altera  
vita præmio suo donandam; non alia adprobatione rationis  
hic opus est, quam ut cognoscamus, talem reipsa esse volun-  
tatem divinam.



  
 DE PRINCIPIIS  
 JURIS NATURÆ, ET GENTIUM  
 LIBER XI.

*De reliquis proprietatibus Juris naturæ, nempe de  
 æternitate, necessitate, immutabilitate, & uni-  
 versalitate, certitudine, & claritate.*

**J**uris naturalis proprietates alii plures, alii pauciores recen-  
 sent: immo non pauci nihil, quoad hoc attinet, differen-  
 dum arbitrantur. Qua de re integrum cuique est senti-  
 re, prout sibi libuerit. Mihi hæc disputatio non displicet,  
 utpote quæ occasionem suppeditat, plura quæ ad perfectiorem  
 juris ideam comparandam magnopere conferunt, declarandi.  
 At in earundem proprietatum numero accurratius rigidiusque  
 constituendo minime laboramus. Quamvis enim earum nume-  
 rus contrahi facile posset, nos præter eam, quam explicuimus  
 capite superiore, sex alias enumeramus, videlicet *æternitatem,*  
*necessitatem, immutabilitatem, universalitatem, certitudinem,*  
*& claritatem.* Ea siquidem omnia, quæ de jure naturæ nobis adhuc  
 dicenda supersunt, placet ad totidem capita revocare. Propri-  
 etatibus igitur juris naturæ explicandis hoc caput dicamus.  
 Et primo quidem juris æternitatem præcipue contra Thoma-  
 sium vindicabimus. Tum ejus necessitatem, perfectamque im-  
 mutabilitatem contra Pufendorfium. Tertio universalitatem  
 contra Pseudopoliticos. Postea Grotium, qui hanc juris natu-  
 ralis proprietatem aliquibus etiam positivis Dei legibus com-  
 munem esse contendit, breviter refellemus: postremum locum  
 tenebunt ea, quæ de juris naturalis certitudine & claritate  
 disputare operæ pretium esse, censebimus.

*Juri naturali æternitatem perperam adimit Thomafius, atque infcite afferit & contendit, Legem æternam esse ſcholasticorum figmentum.*

**J**uri naturali æternitatem convenire inficiari poteſt nemo; niſi qui legem æternam eſſe ullam, negare voluerit. At eſſe legem aliquam æternam conficit Angelicus Doct̄or ineluctabili hac ratione: Nil aliud eſt lex, quam dictamen practica rationis in principe, qui gubernat aliquam communitatem perfectam. *I. a. q. 91. 2. 1.* Maniſtum eſt autem, ſuppoſito quod mundus divina Providentia regatur, quod tota Communitas Univerſi gubernatur ratione divina; & ideo ipſa ratio gubernationis rerum in Deo, ſicut in principe univerſitatis exiſtens legis habet rationem. Et quia divina rationi nihil convenit tempore, ſed habet æternum conceptum; inde eſt, quod hujusmodi legem oportet dicere æternam. Nec vero obſtat ex mente ſancti hujus Doct̄oris extantia hujus legis, quod non fuerit ab æterno quiſpiam, cui aliqua lex poſſet imponi: quæ enim in ſeipſis non ſunt, *Reſp. ad 1.* inquit ille, apud Deum exiſtunt, quantum ſunt ab eo cognita, & præordinata: quamobrem æternus divina legis conceptus habet rationem legis æternæ ſecundum quod a Deo ordinatur ad gubernationem rerum ab ipſo præcognitarum. Promulgationem etiam non omnino legi æternæ deeſſe, docet Angelicus: habet enim illa promulgationem ex parte Dei promulgantis, quamvis ex parte creaturæ eſſe non poſſit æterna. Scilicet Deus & intellectu ſuo concepit, & verbo illam expreſſit: ſed nondum creaturæ, quæ eidem ſubderentur extabant. Quare lex æterna non incongrue concipi poteſt, velut ſi Rex quiſpiam leges componat, & in codice ſcribat pro civitate aliqua, quam ſit conditurus: recte enim tunc dici poſſet, jam exiſtere leges, tametſi populus, qui eiſdem regendus foret, nondum extaret. Res eſt, mea quidem ſententia clariffima. Eapropter S. Auguſtinus Lex, inquit, quæ ſumma ratio nominetur, non poteſt cuiſpiam intelligenti non immutabilis, atque æterna *De Leg. lib. II. c. 4.* videri. Et Cicero, ſapentiſſimorum fuiſſe teſtatur ſententiam, legem (utique naturalem) æternum quiddam eſſe, quod univerſum Mundum reget imperandi, prohibendique ſapientia.

Nihi-

Nihilominus *Legem aeternam esse figmentum scholasticorum* velut ex tripode pronunciat *Thomasius*: quod quam imprudenter, impudenterque faciat, patet ex modo dictis; sed magis etiam liquet ex eo, quod ipse fateatur, se negare non posse rem nomine *legis aeternae* a scholasticis denotatam. Quum enim ii, subdit, *per eam intelligant justitiam divinam, vel totum naturae ordinem divina voluntate, & decreto institutum*; quis hæc omnia, eodem faciente *Thomasio*, nisi sit *Atheus crassissimus*, asseret esse ἐκ τῆς οὐκ ὄντων, seu ex non existentibus?

Jurif. div.  
lib. I. c. I.  
§. 31.

In Dissert.  
proxim. §.  
19.

Attamen ut ab hujus dicti præcipitancia ipse se purget, quid ait itidem? nempe se eo in dicto non respicere rem hoc termino (*legis aeternae*) denotatam.... sed ipsam applicationem legis, qua utuntur scholastici in exponendo conceptu suo, quam dico, inquit, esse *impropriissimam, sive maximam ἀκυρολογία* in voce legis esse. At sit vero, ut lubet, *maxima ἀκυρολογία, seu improprietas vocis* a Scholasticis eo loci adhibitæ; annon multo major est *Thomasiana* improprietas locutionis, qua figmentum esse definit id quod voce minus propria exprimitur? Nam si *Thomasius* Scholasticos redarguere volebat, scire debebat utpote Juris naturalis Doctor, æquitatem postulare, ut ad sensum potius eorum, quam ad verba respiceret. Et si sensus is est, qui ne ab *atheo* quidem *crassissimo* negari potest, improprietas loquendi vel condonanda, vel mitius castiganda erat: ac non ita præcipitare sermonem debuerat, ut si ad ejus dicta quis attenderit, sibi persuadere merito possit, eum id plane negare, quod tantummodo *atheus crassissimus* negare potest.

Verum unam locutionis ἀκυρολογία, seu improprietatem in usu vocis legis, eo suo dicto, damnasse se, cui persuadebit *Thomasius*? quum hanc illi notam appingat: *Habet hæc doctrina Scholasticorum aliquid analogi cum doctrina Gentilium: in physicis cum materia prima Deo coaeterna; in moralibus cum doctrina de fato?* Loquitur ergo *Thomasius* de ipsa Scholasticorum doctrina, seu de re sub hoc termino (*Legis aeternae*) denotata; non de simplici ἀκυρολογία seu vocis improprietate; nisi hoc abs se dictum ita intelligi voluerit, ac si dixisset: *Improprietas loquendi in termino legis aeternae hoc loci a scholasticis usurpato habet aliquid analogi cum doctrina Gentilium &c.* qua re quid magis ineptum?



sed quid etiam iniquius, quam vel doctrinæ huic scholasticorum, adeo quoad substantiam innocuæ, ut ipse postmodum agnoverit, nonnisi ab atheo crassissimo negari eam posse, vel soli ἀκυρολογία *improprietas loquendi*, quam ipsimet tamen sanissime explicant, tantam importare calumniam, nempe eam accedere ad absurdissimorum Gentilium errorem aut de *materia Deo coeterna*, aut de *Fato*? Et sane quæ in Doctore *Jurisprudentia divina* æquitas, si quum hæc scripsit, sciebat, quid scholastici *æterna legis* nomine intellexerint! Si vero non novit; quæ incitiam! & quæ in damnando imprudentia! At explicet, si valet, *Thomasius* in quonam sita sit analogia hujus doctrinæ scholasticorum cum ea doctrina Gentilium. Anne ullus scholasticorum infimi quantumvis subsellii, *legem æternam* extra Deum, & ab ipso Deo independentem putavit, ut *Stoici* materiam admittebant Deo coeternam? Sane nullus. Etenim scholastici omnes eam non tantum unice in Deo ponunt, sed rationem ipsam, vel aliquod certe attributum Dei esse decernunt. Neque id ignorare *Thomasius* poterat, vel certe minime debebat. Desipuit ergo, dum asseveravit, *legem æternam* Scholasticorum quidpiam analogi habere cum *materia Gentilium Deo coeterna*. Sed nescio an pejus sit quod subdit, eam aliquid quoque analogi habere cum *Fato*. Anne ergo putavit ille, Scholasticos adeo crasso ingenio, impioque corde esse, ut statuerint, *Legem æternam* ipsi Deo superiorem, secundum *quam ipse agere* debeat, ea ferme ratione, qua censebant Gentiles, *Jovem* nonnisi quæ *fato* erant constituta, agere posse? Ita prorsus censuisse videtur: neque enim ulla alia inter hanc, de qua loquimur, Scholasticorum, & Gentilium de fato doctrinam, ne somniando quidem, fingi valet analogia. At si ita Scholasticos hac de re locutos intellexit; quæ incitiam! Si vero ad invidiam iisdem constandam hæc imposuit; quæ nequitia! Verum illud mihi verosimilius est, eum ne legisse quidem Scholasticos, quos ita imprudenter contemnit, impudenterque calumniatur. Et fortasse eam tantum ob causam sese hac de re purgare in *Dissertatione Præliminari* aggressus est, quod ab aliis de errore suo, & de injuria Scholasticis irrogata admonitus fuerit. Verum si ita est, saltem *notam* illam expungere debuisset: sic enim for-

fortasse fidem utcumque apud aliquos invenisset, dum asserit, sese *legem aeternam figmentum Scholasticorum* dixisse quidem; at in hoc non rem sub hoc termino denotatam, sed maximam in legis voce ἀκυρολογίαν improprietatem respexisse. Quanquam ne hoc quidem effugium imprudentiæ vel inscitæ suæ sufficiens est contegendæ: quum nemo ignoret, *figmenti* vocabulo non vocis improprietatem, sed ipsius rei fictionem indicari. At illi ego, licet in præsumta Scholasticorum ἀκυρολογία damnanda adeo severo, immo iniquo, tantam loquendi improprietatem facile condonarem, nisi eo ipso in loco, ubi sese purgare nititur, sustinendum sibi sumsisset, jure meritoque Scholasticorum ἀκυρολογίαν vocis improprietatem loquendi se *figmenti* nomine damnasse. Ait enim: *Separanda sunt locutiones improprie. Alia enim eo modo se habent, ut etiam ex intentione loquentium pro impropriis habeantur: alia ita comparata sunt, ut loquentes prædicatum, quod nonnisi impropriissime de subiecto prædicatur, jactent proprie de eo dici. Fateor,*

„ priores locutiones improprias satis inconvenienter appellari  
 „ figmenta, at quod posteriores attinet, sunt ea figmenta  
 „ vera; quia prædicatio impropria, dum asseritur esse propria,  
 „ extra figmentis conceptum ut propria non existit; sed lo-  
 „ quens eam esse propriam, omnino id fingit. Ita si quis homi-  
 „ nem pictum vendicaret pro homine vero, aut *Herodem* vellet  
 „ esse proprie vulpem, aut prata ridere proprie, haud dubie fin-  
 „ geret ista &c. constat autem, quod plerique ex Scholasticis  
 „ eam opinionem defenderint, ac si illa æterna sit lex pro-  
 „ prie dicta; unde & circa ipsam legis definitionem maximas  
 „ controversias moverunt eum in finem, ut legis illa genera-  
 „ lis definitio eo melius ad Deum accommodari possit“. Verum tantum abest, ut his omnibus præcipitantiam suam purget *Thomasius*, ut potius magis magisque eam patefaciat, atque confirmet. Primo enim si tantummodo *plerique ex scholasticis legem aeternam veram esse legem defenderint*, cur ille generaliter enunciat, eam *figmentum esse Scholasticorum*? An æquum est, quidpiam tanquam commune damnare, quod plerisque solummodo convenit? præsertim quum principes Scholasticorum, inter quos eminent *S. Thomas*, an lex æterna propria omnino sit, seu in ratione legis perfecta, numerisque omni-

bus

Loc. cit.  
 ex Differ.  
 præcæmiali.

bus absoluta, nullibi disputaverint, nedum definierint unquam. Secundo, esto darem, hanc locutionem Scholasticorum & impro-  
 priam esse, & esse ex eo locutionum impropriarum genere, in quibus loquens prædicationem esse propriam omnino fugit; cur *Thomasius* non dixit solummodo, prædicationem legis æternæ esse figmentum: sed absolute & simpliciter enunciavit, legem æternam Scholasticorum, seu legem illam a Scholasticis constitutam esse figmentum? Anne adeo loquendi imperitus extitit Doctor iste eximius, ut nescierit, rem uti debuerat & paullo clarius explicare? Quid vero, si neque tanta sit, ut maxima dici possit, immo fortasse nec ulla *akyrologia* seu *improprietas* in voce legis, in eo, quod Scholastici ajunt, æternam aliquam extare legem? Atque imprimis undenam colligit *Thomasius*, tantam esse illius vocis *improprietasem*, ac si quis hominem pictum venditaret pro homine vero, aut Herodem esse vellet proprie vulpem, nisi ex definitione legis, quam ipse proponit; nempe quod sit *Jussus Imperantis obligans subjectos, ut secundum iussum actiones suas instituant*? At certus ne est *Thomasius*, hanc unicam esse aptam definitionem Legis, & quam exhibent Scholastici peritiores tam discrepare a lege vera, quam differt ab homine vero homo pictus? Si hoc asserit, nimium de se præsumit, nimiumque alios contemnit. S. Thomas, qui Scholasticorum princeps habetur, ait, *nihil aliud esse legem, nisi dictamen pratica rationis* (utique obligans); adeoque iussum, in Principe (en Imperantem), qui gubernat Rempublicam (en subjectos). Differt ne vero hæc S. Thomæ definitio a *Thomasiana* illa, quantum ab homine vero homo pictus differt? Sed propius ad rem. Agnoscit *Thomasius*, nomine Legis æternæ a plerisque Scholasticis intelligi *Ordinem natura divina voluntate & decreto statutum*. Nunc quæro, num iste ordo divina voluntate & decreto constitutus differat a vera lege veluti pictus homo ab homine vero? tum vero, num voluntas istæc divina, ac decretum sit ab æterno, vel in tempore Deo advenerit? Nisi *Thomasius* desipiat, primum asserere nequit: nam in eo ipso, quem Deus sua voluntate statuerit, & decreto suo firmaverit, ordine non ne satis intelligitur, immo & sufficienter exprimitur *iussum Dei, utique imperantis, ut homines huic Imperanti subje-*  
 cti

Loc. cit.  
 §. XXVIII.

I. a. q. 91.  
 a. 1.

Ati ordinem illum pro eo tempore, quo ipsi existentiam habuerint, custodiant? Nonne enim satis est hominibus scire, talem ordinem Divino decreto statutum esse, ut sese ad illum servandum devinctos agnoscant? Illud ergo divinum decretum rationem *jussu* habet, adeoque legis obligantis. Quomodo ergo lex æterna Scholasticorum tam differt a vera lege quam homo pictus ab homine vero? Et quidem dubitare minime potest, Deum sua illa voluntate, atque decreto moralem etiam ordinem statuisse pro humana natura, adeoque & ver. gr. *non adulterandum, non furandum, suum cuique tribuendam* &c. Quid ergo illi deest, ut rationem habeat veræ legis? Cumque voluntatem hanc, hocque decretum in Deo semper extitisse, ne *Thomasius* quidem ipse negare ausit; consequens plane est, legem æternam non esse *Scholasticorum figmentum*, neque quoad rem sub hoc termino denotatam, neque quoad proprietatem usus in voce legis.

Hoc jam unicum effugium *Thomasio* remanet, ut dicat, eam voluntatem æternam, illudque decretum, quo Deus ab æternitate ipsa ordinem naturæ statuit, legem dici non posse, quousque non haberet subjectos, qui *secundum illud* actiones suas componere teneantur; deerat enim illi obligatio, quæ spectat ad legis essentiam. Sed quis primo loco docuit *Thomasium*, actuale obligationem esse de essentia legis, ut lex propterea dicenda non sit, si ex se, seu ex parte Legislatoris solummodo vim obligandi habeat, nempe pro eo tempore, quod subditi ad existentiam perducerentur? Porro divinum illud decretum a tota æternitate vi obligandi pollebat, quantumvis semper non extiterint homines, qui tali adstringerentur obligatione. Hujus sane solius *correlati* defectu tolli a decreto Principis rationem legis, affirmare quidem pro arbitrio poterit *Thomasius*; nunquam tamen probare. Rem hanc jam supra declaravimus exemplo Principis, qui pro incolis condendæ aliquot post annis urbis leges conscriberet; quas leges ita paratas nemo certe dixerit adeo a vera lege differre sicut hominem pictum ab homine vero. Sed præterea non puto, negabit *Thomasius*, qui *institutiones jurisprudentiæ divinæ* conscripsit, modo saltém extare *legem divinam*; adeoque *lissum Dei*.

*impe-*

*imperantis*, ut ordo servetur ab ipso constitutus. Nunc quæro ab ipso, quando hoc *jussum* ediderit Deus, quandonam hujusmodi decretum efformaverit? An in tempore, quum hominem creavit, an vero ab æternitate? Si primum dixerit; ergo, inquit ego, Deo aliquid tempore accessit, quod est absurdum: insuper, ergo non fuit ab æterno vera hæc propositio: *adulterium est malum*, quia nempe id caruit lege prohibente. Si posterius asserat; ergo lex divina æterna est: saltem semper fuit totum id, quod ex parte Dei etiam modo legem constituit divinam. At si hoc verum est, quomodo lex æterna est figmentum Scholasticorum? Immo quomodo congrue, proprieque, sin propriissime, æterna illa voluntas Dei non potest lex appellari? Aut saltem qua fronte sustinere potest *Thomasius*, id, quod legis æternæ nomine Scholastici intelligunt, adeo differre a lege vera, ut pictus homo ab homine vero? Quocunque igitur se vertat ille, nunquam satis purgare poterit imprudentiam, impudentiamque suam, qua effutiit, Legem æternam esse figmentum Scholasticorum, & eorum hac de re doctrinam quidpiam *analogi* habere cum doctrina Gentilium de *materia æterna*, ac *de fato*; præsertim cum Scholastici ipsi non hanc procuderint, sed eam a vetustissimis Philosophis, & Patribus acceperint; ut constat ex prolatis *Ciceronis*, & *Augustini* sententiis: quibus alias aliorum cum Patrum, tum Philosophorum addere facile foret, si res tanti esset, ut ulteriorem hunc laborem postularet.

CA-

(a) Hunc locum videtur exscripsisse II. §. 2. pag. 83. ubi asserit, *moralitatem* actionum humanarum non esse necess-

## C A P U T II.

*Pufendorfus perperam negat, jus natura necessarium esse ante quamlibet legem, contendens, actionem omnem ante legem divinam esse indifferentem. Itaque humanis actibus praconceptis ante Dei legem moralitas aliqua, quae fundamentalis, & obiectiva dicitur, inest; imo etiam formalis, tametsi imperfecta.*

**J**uri naturæ, seu legibus naturalibus necessitatem per se convenire inficiatur Pufendorfus his verbis: *obiectum juris naturalis non est necessarium ante legem, nempe divinam. At necessaria ne est hujusmodi lex? Non absolute, respondet, sed hypothetice tantum, seu postquam destinaverat Deus creare hominem animal rationale, & sociale, non poterat non lex naturalis ipsi congruere. Si enim is ad contraria officia fuisset adstrictus, non sociale animal, sed alia feri, & horridi speciei animantis fuisset producta. Dum hæc Pufendorfus scribit, in ea sententia fuisse videtur, quod creari a Deo potuerit homo irrationale animal, & non sociale, & ad contraria adigi officia; proinde fieri potuisse aliam feri, horridique animantis speciem. Quo errore apertissimam contradictionem involvente nihil Philosopho esse potest indignius. Mitius illius mentem interpretari liberet, nimirum verbis illis nihil aliud velle, quam quod divina lex necessaria sit, supposita creandi hominis voluntate. Sed hujusmodi interpretationem sibi ipse præcludit quum aperte docet, in beneplacito Dei fuisse, qualem homini, quem creaturus erat, naturam vellet assignare (a)* Quare juxta magnum istum Philosophum assignare homini poterat Deus Leonis, vel Equi naturam: quo nihil dici potest absurdus. Quamvis autem hypotheticam saltem necessitatem admittat, firmum nihilominus manet, ait ille, *ante omnem legem quosvis actus esse indifferentes.*

Lib. cap.  
III. §. 4.

Lib. I cap.  
II. §. 6.

*Pufendorfi sententiam certatim amplexi sunt tum ejus asse-*  
*clæ,*

*cessariam, nisi conditionaliter, quia in Dei potestate erat, dare talem naturam homini, aut negare.*

Tom. II.

Dd

De Usu  
Phil. Lei.  
bn. &  
Wolf. in  
Theol. cap.  
XI. 5. 6.

clæ, tum plerique alii protestantes Juristæ. In eam potissimum videntur perducti ex contemptu, odiove, quo Scholasticos prosequuntur, qui contra sentiunt. Rem ita se habere, fidem faciunt ex ipsismet Protestantibus nonnulli, qui hac in parte æquiores sunt. *Observavi*, ait *Israel Theophilus Cantzius*, qui moralitatem *objectivam tantum damnarent, quod a Scholasticis profectam intelligerent, perinde ac si omne, quod a Scholasticis accepimus, fusile prorsus ac ineptum esset. Scholasticorum despectio adeo apud nonnullos efficax, ut sola eorum mentio horrorem inexcitaret doctrina, qua ab eis traditur. Ex his colligere quisque valet, quam extimii Doctores hi sint, & quam sincero ducantur veritatis amore in opinionum delectu. Nos, qui multo aliter comparati sumus, & ad veritatem ubicunque fuerit, unice animum intendimus, non dubitamus, hac in re, ut in aliis multis, Scholasticorum præferendam esse sententiam; quam & *Wolffius* ipse amplexus est, quamvis eam minus recto sensu propugnavit, ut infra demonstrabimus. Fert vero hujusmodi sententia, liberis hominum actionibus seorsim a Dei lege conceptis competere *moralitatem*, hoc est, bonitatem, vel malitiam aliquam; quam vel *intrinsicam* appellant, quod non ex externa aliqua lege, sed ex ipsa earum natura profluat; vel *fundamentalem*, quia legi æternæ aut præcipienti, aut vetanti fundamentum præbet; vel *objectivam*, quia non reperitur tantummodo in subjecto præcipiente, sed in objecto ipso, quod præcipitur, aut prohibetur: eapropter vulgo definitur *Ratio divina legis ex ipsa objecti, circa quod leges divina versantur, indole petita. Wolffius* eam generaliore in sensu *legem naturæ* vocat: dixisset fortasse melius *regulam naturæ*; quæ scilicet superveniente voluntate Dei legislatoria, evadit lex proprie dicta. Ceterum quæstionem hanc potius esse de modo loquendi, quam de re ipsa, ex infra dicendis constabit: quod & palam faciet studium illud *Pufendorffii* contradicendi *receptis sententiis*, quod in ipso notavit laudator ipse *Masceovius*. Porro argumenta, quæ *Moralitatem* hanc, sive *intrinsicam*, sive *fundamentalem*, sive *objectivam* nominare eam velis, admittendam esse conficiunt, fere sequentia sunt.*

Primo. Adspernenda non est ea malarum actionum divisio  
in

in malas quia prohibita sunt, & in prohibitas, quia malae; utpote quae communi sensu probatur: at si actiones omnes per se indifferentes essent, seu si nulla extaret moralitas objectiva, malae non essent actiones, nisi quia prohibita: admitenda est igitur hujuscemodi moralitas *objectiva*, & consequenter non omnes actus suapte natura indifferentes sunt.

Secundo. Aut Deus rationem aliquam habuit praecipendi quae naturali lege praecipita sunt, vel nullam: dici vero non potest; habuisse nullam; nam (1) Legislatores nulli, si sapiat, absque ratione aliqua quicquam jubet, aut prohibet. (2) alioqui potuisset tam odium, quam amorem sui praecipere, quod est absurdum: asserendum ergo est illud primum. Tum vero ajo: ratio illa sic praecipendi, vel *objectiva* est, vel tantummodo *subjectiva*: si *objectiva* admittitur; jam haec est moralitas *objectiva*, quam propugnamus: si dixeris, eam rationem esse *subjectivam*, haec profecto esse non potest aliud, quam voluntas Dei; & haec vero vel se *sola* vel qua *sancta*: si esse dicatur voluntas Dei *sola*; tunc eadem recurrit quaestio, an ob aliquam vel ob nullam rationem praecipiat: non potest esse igitur nisi voluntas Dei ut *sancta*; atque ad hanc plane confugit *Pufendorfius* jam ad incitas redactus: verum haec non potest non arguere rationes legem ferendi *objectivas*, id est *moralitatem* ipsam *objectivam*: sanctitas enim voluntatis est *ea Dei virtus, quae non nisi bonum vult, & non nisi malum vere tale averfatur*: supponit ergo ipsa id, quod voluntas Dei praecipit, esse bonum seu conveniens rationi, & id quod prohibet, esse malum; seu adesse in re ipsa rationem, cur actio aliqua humana v. g. amor proximi praecipiat potius, quam prohibeatur, & laesio proximi prohibeatur potius, quam praecipiat: at hoc ipsum est *moralitas objectiva*, quam propugnamus: ergo actionibus humanis liberis praconceptis ante legem Dei vel praecipientem, vel vetantem inest moralitas hujusmodi; adeoque eae omnimode indifferentes non sunt.

Tertio. Si non daretur moralitas *objectiva*, moralitas ipsa esset arbitraria, hoc est omnino pendens a Dei arbitrio, quod re ipsa volunt *Pufendorfiani*: ergo potuisset Deus facere, ut, cuncta, quae modo mala sunt, bona essent, & quae bona,



forent mala; atque adeo Deus potuisset facere, ut bonum esset ipsum odio habere, proximum lædere &c. &, malum esset ipsum diligere, proximo benefacere &c. quod est maximum absurdum, ut omnes consentiunt.

Quarto. Sed & alterum, sublata moralitate objectiva, absurdum consequitur: videlicet hoc ipso profus corruit totum jus naturæ, seu jurisprudentia naturalis: nam si tota ratio, cur aliquid præcipiatur vel prohibeatur, esset voluntas Dei; jam ex ipsa consideratione objecti cognosci non posset, an aliquid bonum sit, vel malum: neque enim cognosci posset, an Deus id præcipere, vel prohibere voluerit, quum æque utrunque potuerit. Sola ergo revelatione innotescere posset, quid Deus re ipsa fecerit; atque hinc e medio tolleretur omnis jurisprudentia naturalis.

Quinto. Sed & aliud sententia istæc parit incommodum: his nempe qui Deum negant, aut ignorant, nullum reliquum esset motivum, a malis atque perversis actionibus abstinendi: quoniam sublata objectiva moralitate ex una parte, & lege divina ex altera, actiones omnes indifferentes sunt.

Sexto. Plura alia consequuntur ex negata intrinseca moralitate absurda; ex quibus hoc unum adhuc commemorabo, nimirum quod hujusmodi sententia non submissionem & obsequium erga supremum Legislatorem, sed querimoniam, indignationemque in nobis valeat excitare; eoquod ipse absque ulla congrua ratione nostram in plurimis arctare libertatem voluerit, plures videlicet vetando actiones, quin ex in se magis prohiberi mererentur, quam aliæ quæ præcipiuntur, vel permittuntur.

Septimo. Ipsemet *Pufendorfius* agnoscit, atque fatetur, homini *rationali & sociali*, non posse non congruere legem naturalem, & hominem esse tale animal, cui non omnes actus deberent esse indifferentes, hoc est divina lege nec præcepti, nec vetiti. Est ergo in ipsa hominis natura, atque in actibus ipsis ratio aliqua, cur aut congruum sit, aut debitum, aliquos quidem actus divina lege esse præceptos, vetitos alios. Rationem porro hanc moralitatem objectivam Scholastici vocant: cur eam igitur insectatur *Pufendorfius*? Anne dicet, hoc non obstante firmum manere,

ncrc,

nere, ante omnem legem esse actus omnes indifferentes? Distinguit ergo ille inter esse actus indifferentes, & debere esse actus indifferentes; & vult, actus quidem omnes esse ante legem indifferentes, quia nondum affecti sunt lege; at non debere tamen indifferentes manere, quia ejus naturæ sunt, ut exigant lege vel præcipi, vel prohiberi? At non videt perspicacissimus homo, totam hanc concertationem ad quæstionem nominis revocari: illuc enim demum reducitur quæstio, an ratio illa, ob quam aliqui actus præcipi, alii prohiberi debent, quamque ipse agnoscit atque fatetur, possit alicujus moralitatis vel *intrinsicæ*, vel *fundamentalis*, vel *objectivæ* nomine designari, necne? Nequaquam, inquit, quia aliud est *ratio*, *fundamentum*, *objectum* moralitatis, aliud moralitas ipsa. At si res ita se habet, æquo severiorem se præbet in Scholasticos *Tusendorsius*, ut ne modum quidem ipsis proprium loquendi velit iis permittere. Verum enimvero eodem, sin etiam potiore jure ii ipsum reprehendent, quod eos actus velit esse *indifferentes*, qui suapte natura tales sunt, ut divina exigant lege præcipi, aut vetari. Si dicas, recte eos actus appellari *indifferentes*, quia quum nondum lege præcepti, aut vetiti intelligantur, nec boni, nec mali dicendi sunt; respondeo primo, id ut summum evincere, actus hujusmodi non habere honestatem, aut turpitudinem *formalem*, non autem non habere *objectivam* & *fundamentalem*: secundo non habere moralitatem *extrinsicam* & *absolutam*, quæ a lege extrinseca & proprie dicta profuit, quatenus nimirum actio vere ac proprie dictæ legi nondum conformis intelligitur, aut difformis; non vero non habere moralitatem *intrinsicam* & *imperfectam* sitam in conformitate, vel difformitate cum ratione, & in custodia recti ordinis, ejusdemve inversione. Porro hanc esse veri nominis moralitatem, licet si cum altera comparetur, imperfectam, merito negaverit nemo: quis enim ierit inficias, honestum esse præclarumque ad rationis normam actus suos componere, rectumque ordinem servare; turpe vero, a rationis regula, rectoque ordine declinare? At hoc totum in nostris actibus intelligitur, etiamsi divinam legem per mentem removeamus: negari itaque non potest, humanis actionibus ante legem divinam consideratis moralitatem inesse aliquam.

quam. Ajo, ante *legem divinam*, non vero ante *omnem legem*, ut loquitur *Pufendorfius*; neque enim concipi valent humani actus ante *rationem*, quæ legis, licet minus propriæ, seu regulæ gradum tenet, & quæ etiam obligandi saltem imperfecte vim habet, ut supra docuimus.

Lib. X.  
cap. 5.

Ex his facile solvuntur contraria argumenta, ut ea proponere supervacaneum pene videatur. Proponam tamen, atque ipsis quidem ejusdem *Pufendorfi* verbis; quoniam eam ipsi plerique laudem tribuunt, quod Scholasticorum præjudicia de intrinseca moralitate funditus everterit primus.

Objectio prima. "Quum honestas, sive necessitas moralis, & turpitudine sint affectiones actionum humanarum ortæ ex convenientia, aut disconvenientia a norma seu lege, lex vero sit justum superioris; non adparet, quomodo honestas, aut turpitudine intelligi possit ante legem, & citra superioris suppositionem."

Responsio. Quum moralitas *objectiva & fundamentalis* nil aliud sit, quam ratio & fundamentum legis, seu cur congruum, aut debitum sit, ut lex condatur; ea profecto ante legem intelligitur, quin & præintelligi omnino debet, ne lex ipsa absque ratione sit, ac mere arbitraria. Præterea, extat præter legem divinam norma alia, inferior quidem, nempe *recta ratio*, & ordo insitus rebus ipsis: porro ex *convenientia*, vel *disconvenientia* cum hujusmodi norma oritur proculdubio aliqua moralitas ac rectitudo etiam proprie dicta, & *formalis*, licet imperfecta, ut dictum est.

Objectio secunda. "Qui extra impositionem divinam moralitatis actionum humanarum æternam aliquam statuunt regulam, nil aliud videntur agere, quam ut Deo adjungant principium aliquod cœternum extrinsecum, quod ipse in assignandis rerum formis sequi necesse habuerit."

Responsio. Mirum, quod hoc videri Philosopho potuerit, quasi exploratum non sit, ac omnino evidens, ad id satis esse ordinem necessarium, & incommutabilem in mente Dei existen-

(a) Huc facit quod ait S. Thomas *quæ quidem est sicut lex justitiæ secundum*  
1. p. u. 21. art. 1. *Impossibile est, Deum quam ejus voluntas recta, & justa est:*  
*vult, nisi quod ratio suæ sapientiæ habet: unde quod secundum suam voluntatem fa-*  
cit,

existentem. Aliud ergo principium, si ita loqui licet, adjungimus & quidem *coeternum*, at non *externum*, sed *internum*, & non Deo, sed divinæ ejus voluntati præcipienti, aut vetanti; nempe *Sapientiam* divinam, quæ rectum incommutabilem ordinem rerum præcipiat (*a*); si vis, etiam *Sanctitatem*, qua Deus non nisi quæ justa sunt potest jubere, nec nisi mala prohibere. Porro duo hæc *principia sequi*, seu juxta duo hæc divina attributa *neceſſe habet* agere Deus. Habet ne *Pufendorſius* in his quæ reprehendat? Anne in hac doctrina quidpiam videt *Manicheismi*, sicut postea *Thomasius* vidit? Sane non multum ab hoc delirio videtur ille abesse, si putavit, ex nostra sententia aliud Deo adjungi *principium coeternum extrinsecum*. Proh ingens atque subtile hominis acumen!

Objeſtio tertia. “ Fatentur omnes, Deum uti omnia, ita  
 „ & hominem liberrime creasse; cui consequens est, in bene-  
 „ placito ejusdem fuisse, qualem ei, quem erat creaturus,  
 „ naturam vellet, assignare. Qua ratione igitur actioni homi-  
 „ nis possit competere aliqua affectio, quæ ex necessitate in-  
 „ trinseca & absoluta extra Dei impositionem & beneplaci-  
 „ tum, promanet? “

Responsio. Omnes quidem fatemur, Deum liberrime creasse hominem; at potuisse eidem *quam vellet*, seu quampiam aliam assignare naturam, negant qui sapiunt, omnes: est enim manifesta in hoc contradictio. Itaque existentia hominis pendet a voluntate Dei creantis; at natura, seu essentia hominis pendet ab idea necessaria & incommutabili in mente Dei existente. At fortasse adoptaverit *Pufendorſius* Cartesianam de essentiarum mutabilitate sententiam: qua nihil excogitari potest absurdus. Posita autem essentia hominis necessaria, quid mirum, si ipsius *actioni competere valeat aliqua affectio moralis ex necessitate intrinseca*, priusquam intelligatur accedere voluntas Dei jubentis aut vetantis? Deus scilicet eo ipso quod eret hominem tali natura ac proprietatibus donatum, rationem constituit, cur aliquas ejus actiones præcipere, alias ve-  
 tare

*est, julle facit; sicut et nos quod secundum legem alicujus superioris; legem facimus, julle facimus; sed nos qui- Deus autem SIBI IPSI LEX EST.*

tare debeat (in qua quidem *ratione* sita est moralitas *fundamentalis*, & *objectiva*) eo ipso normam quoque producit & regulam proximam humanarum actionum: & in conformitate vel difformitate cum ista regula consistit moralitas *intrinseca*, de qua hic disputatur. Prævie ergo ad Dei legem intelligitur moralitas aliqua saltem imperfecta. Si demum adhuc contendere velis, moralitatem omnino omnem, a Dei voluntate & beneplacito pendere, haud refragabor pertinacius; sed addam, moralitatem intrinsecam, imperfectamque, quam hætenus explicavi, esse a Deo ut *Creatore*; extrinsecam atque perfectam a Deo esse ut *Legislatore*. Hoc si *Pufendorfius* animadvertisset, argumenta sua verbis illis non conclusisset: *Sic ut revera omnes motus, & actiones hominis, remota omni lege tam divina, quam humana, essent indifferentes: quod falsum esse jam demonstravimus. At neque illud recte fati se habet quod subdit: Earum autem aliqua ideo naturaliter honesta, aut turpes dicuntur, quod eas fieri, aut omitti quammaxime requirit conditio natura, quam Creator homini libere attribuit.* Dicere potius debuisset: quia in natura humana, & in ipsis humanis actionibus inest ratio, cur Deus aliquas præcipere, alias vetare deberet; & quia eisdem actionibus inest conformitas, vel difformitas cum necessario & immutabili ordine, & cum recta ratione, quæ proxima est & immediata earum regula & norma. Hujusmodi autem actus velle nihilominus esse omnino indifferentes, vera mihi insipientia videtur: indifferens enim illud tantummodo censendum, quod non solum aliqua facta hypothesi, nondum ab aliquo legislatore præceptum, aut vetitum intelligitur; sed præterea quod ejus spectata natura, seu qualitate, nec præcipi debeat, nec vetari.

Lib. II. cap.  
III. §. 4.

Objectio quarta. “ Admissa hac (*de intrinseca moralitate*) sententia, in obscuro manet, quinam demum sint illi actus in se illiciti, & quo indicio ab aliis actibus liquido interno-  
scantur; quæ item sit ratio proxima, quare iidem tales sint. “

Responsio. Immo admissa sententia de moralitate tantummodo *extrinseca*, seu ex una Dei voluntate orta, in *incerto manet*, quinam actus ab illa lege præcipiantur, aut vetentur: hoc enim cognosci non potest, nisi expendatur eorundem actuum

actuum natura, an scilicet in se boni, vel mali sint. Si hoc igitur incertum sit, ipsam etiam Dei legem *in incerto manere* necesse est, quod est absurdum. Falsum vero omnino est, quod ait *Pufendorfius*, Scholasticos, *si ab eis quæras quanam sint per se, & natura sua honesta & turpia, nihil aliud habere, quod respondeant, quam esse ea, de quibus lege natura disponitur: respondent enim illi, ea esse, quæ naturæ rationali vel conveniunt, vel repugnant, aut (quod in idem recidit) ea esse, quibus rectus ordo servatur, aut pervertitur. Hinc S. Thomas, peccatum, ait, ex hoc ipso, quod inordinatum est, juri naturali repugnat. Hinc aut ignorantiz, aut malitiz revincitur Pufendorfius, dum concludit, juris naturalis definitionem isti fundamento de necessaria honestate, & turpitudine quorundam actuum superstructam & obscuram esse, & velut in circulum revolvi. Quod quidem recte se habere contra Scholasticos ait Barbeyracus, non ita contra Grotium; quasi vero illud idem, quod in hujus favorem responderi potest, dudum ante ipsum non tradiderint Scholastici. Sed Barbeyraco non adeo cordi erat veritas æquitasque, ut Scholasticorum quoque defensionem contra Protestansem, sibi que prædilectum auctorem suscipiendam ullatenus arbitraretur.*

In Apol.  
§. 19.

I. 2 q. 71.  
ar. 6. ad 4.

Lib. II c.  
III. §. 4.

### C A P U T III.

*De immutabilitate juris naturæ inepte disputat Pufendorfius.*

*Illius immutabilitas nititur immutabilitate divine rationis.*

**P**ufendorfius ita loquitur de firmitate juris naturæ, ut quamvis re ipsa nunquam mutandum, absolute tamen mutabile ex Dei voluntate videtur illud existimare. Ait enim: *in voluntate quidem divina positum fuit, tale animal, cui lex natura congrueret, producere, vel non. Sed jam postquam a Deo creatus est homo animal, quod citra observationem legis naturalis salvum esse nequit, inde baudquaquam fas est credere, eundem velle legem natura tollere, aut immutare, quoadiu natura humana nullam mutationem infert. Si res ita se habet; ergo quemadmodum*

De Jur.  
Nat. &  
Gen Lib.  
III. cap. III.  
§. 5.

Tom. II.

Ee

Deus

Deus arbitrato suo potuit hominem tale animal facere, ut ei non congrueret lex naturæ: ita nunc illi talem potest mutationem inferre, ut lex naturæ nunc vigeas non amplius homini congruat, adeoque præsentem naturæ legem mutare; quippe quæ solummodo *firma, & immota consistit, posita rerum, & humana natura, qualis nunc est, constantia*. Igitur Pufendorfius non absolute immutabilem statuit hujusmodi legem: imo nec certus est, quod aliquando mutationem reipsa subitura non sit, cum minime neget, posse Deum humanæ naturæ mutationem inferre: neque demum rationem aliquam proferat, cur, *posita rerum, & naturæ humana constantia, lex natura firma, & immota consistat*. Nam si hoc solummodo pendet ex voluntate divina; unde ille cognovit, talem esse Dei voluntatem? Si alio nititur Dei attributo, quodnam sit istud, non explicat. Quinimo Auctores illos reprehendit, qui hujusmodi immutabilitatem *fundari asserunt in iustitia, & sanctitate Dei essentiali*. Sed hoc etiam satis inepte reprehendit. Ait enim primo, *difficile fore probatu, legem naturalem ita ad sanctitatem, & iustitiam divinam esse expressam, ut quo modo sese Deus erga creaturas suas, & peculiariter adversus homines gerit, taliter etiam homines invicem, iubente naturali lege, gerere debeant*. At quis hoc unquam asseruit? Quis enim ignorat, alia creatori erga creaturas convenire, alia creaturis ad se invicem comparatis; quum notissimum sit, alia etiam convenire principi erga subditos, alia civibus erga alios cives? Verum enimvero justitiæ, quæ est in principe, idea eadem est ac ea quæ est in cive, licet exercitium pro personæ, reique subjectæ ratione, diversum sit. Neque enim *adparet*, subdit Pufendorfius, *quomodo jus inter aequales natura valiturum exprimi potuerit ex eminentissimo illo jure, quo Creator erga creaturam suam utitur; idest, quomodo lex mutuam hominibus obligationem adferens possit esse specimen potestatis divina, qua nulla lege, nullaque obligatione coerceri apta est*. Verum, inquit ego, nunquid *adparet*, quomodo creatura ens finitum ac limitatum ex eminentissimo illo, infinito, atque ilimitato esse, quod Creator est, exprimi potuerit, ac derivari? Nihil sane difficilius videtur, jus hominum a jure oriri divino, ac velut decidi potuisse. Sed jus, inquit, divinum *nulla oblige-*

*obligatione coerceri aptum est*; quia, scilicet, respondeo, summum & infinitum: e finito autem & limitato sponte oritur obligatio; nam quisque obligatur, ne excedat limites juris sui, alienaque jura invadat: licet & Deo ipsi inesse aliquam obligationem non quidem alteri, sed sibi (vel si ab hujusmodi nomine abhorreas) inesse quidpiam eidem æquivalens, infra dicemus. *Justus*, subdit ille, *inter homines habetur cui cordi est, neminem ledere*, (dicere debuisset, *nemini injuriam facere*; hoc enim est proprie contra justitiam, non *to ledere præcise*) *summi cuique tribuere*. *At Deo jus est quod creavit, destruendi, etiam cum aliquo doloris sensu*. Quid inde? hoc solum probat Deum plura juste posse, quam homo; sicut etiam plura juste potest Princeps publica potestate pollens, quam possit privatus; at non ejus justitiam alterius esse generis, quam sit humana. Et sane cum certum sit, Deum nemini injuriam ullam facere; quod cuique conveniens est, pro summa sapientia & beneficentia sua, dispensare; bonos remunerari, malos in hac etiam quandoque vita punire: cur illi recte justitia non tribuatur? Quid enim refert etiam si *quas regulas justitia Dei vindicativa observet, supra nostrum sit captum*, dum certe constat, eum neminem ultra quam mereatur, punire? quam rationem humani quoque fori sequitur vindicativa justitia: ut plane inepte & insulse, ut justitiam vindicativam Dei ab humana justitia discrepare persuadeat, addiderit Pufendorfius: *falsam hoc constat, eandem non usquequaque vestigia fori humani premere*. Imo constat, ajo ego, justitiam divinam nullo modo *premere vestigia justitiæ humanæ*; non enim ea hujus pedisequa est, ut ipsius præeuntis vestigia premere possit, aut debeat: sed humana justitia divinam sequitur, & imitatur, quantum quidem diversitas creaturæ a Creatore pati, ac permittere potest.

A scopo igitur omnino aberrat Pufendorfius, quum ex iis quæ hucusque ex eo retulimus, colligit, *Jus Deo cum hominibus commune non esse*. In quo quidem si illud solummodo spectet, plurimos justitiæ actus, quos exercent homines, locum in Deo habere non posse, proptereaquod dependentiam aliquam ac imperfectionem iidem includant; frustra omnino laborat: neminem enim contradicentem habet, aut potest habere:



bere: si vero contendat præterea, neque in generali, abstractaque justitiæ idea divinam humanamque justitiam convenire; hoc vero est, in quo ei minime assentiendum puto: certum est enim, in eo saltem utranque justitiam congruere, quod utraque ab injuria inferenda prohibeat arceatque: ex quo quidem consequens est in hominibus, ut debeant unicuique suum reddere, æqualitatem in commutationibus servare, suis obtemperare superioribus &c., a quibus omnibus liber profecto est Deus, quippe qui nemini debet quicquam, omnique superiore caret. Quam ob causam docet S. Thomas, *non competere Deo justitiam commutativam*. At quis ab injuria inferenda magis Deo alienus? Quis etiam in distribuendo æquior, aut accuratior? *Omnibus siquidem tribuis propria, ut ait idem S. Doctor, secundum uniuscujusque existentiam, dignitatem; & uniuscujusque naturam in proprio salvat ordine & virtute*. At, inquit, non potest *citra absurditatem Deo attribui ea, quæ omni juri, sive legi insit, obligatio*. Sit ita. Verum nil aliud exinde conficies, nisi Deum absque omni obligatione ea facere quæ complectitur notio justitiæ; homines vero ea ex obligatione præstare. At hoc justitiam Dei non minuit, sed perficit: neque id obstat, quominus eam homines imitari possint, ac debeant. Sed præterea extat profecto in Deo quidpiam, quod obligationis vices suppleat, demptaque imperfectio, eundem præstet effectum; nempe *ratio sue sapientia: qua quidem est sicut lex justitiæ, secundum quam ejus voluntas recta & justa est*. Igitur a seipso, & a sua sapientia, adeoque & essentia obligatur Deus. Sed hoc *valde ἀνόμιον* (seu *improprie*) dici, ait *Pufendorfius*. Ego vero: satis immo proprie, si ab obligatione imperfectio auferatur. Et quidem obligationi, quæ non ab extrinseco provenit, nulla inesse concipitur imperfectio, quæ dicitur, dependentiæ: esse vero sibi regulam, normam, legemque, summa perfectio est. Ea propter etsi absolute dicere non liceat, *Deum esse obnoxium legi*; nam vulgo nomen legis quidpiam extrinsecum notat; at tamen non incongrue dicimus, Deum obligari *lege sue sapientia, justitia &c.* Nec est vero, cur *Pufendorfius* tantopere aversetur velut *imperiosa vocabula majestati omnipotentis Legislatoris incon-*

I. p. q. 21.  
a. 6.

Puf. loc.  
cit. §. 6.

S. Tho loc.  
laud.

*congrua* verba illa: *Deus necessario debet*, si per ea nihil indicetur aliud præter necessitatem, quæ inest Deo ratione sapientiæ suæ naturales condendi leges, vel ratas habendi. Fallitur enim quammaxime dum subdit: *nulla heic deprehenditur necessitas nisi quæ ex divino beneplacito originem ducit*. Anne enim ex divino beneplacito originem habet necessitas illa, qua divina ejus sapientia perspicit, atque ab omni æternitate perspexit ordinem creaturæ cuicumque, ac præsertim homini, congruentem, indeque subnascentia ejus officia? Anne ex divino beneplacito est, hominem natura esse animal rationale & sociale; indeque ei non convenire *ingratitude*, *violationem pactorum*, *inhumanitatem*, *superbiam*, *consumelias* &c. Videtur quidem id *Pufendorfius* affirmare, propterea quod *naturam* res quæque *non ex se, sed ex Creatoris arbitrio habent*: sed perquam inepte & insipienter. Habent enim res ex Dei arbitrio existentiam; at earundem essentiæ nequaquam pendunt ex Dei beneplacito; sed eæ, sive earum idea summa necessitate, & ab omni æternitate existunt in mente Dei, sive in ratione divina: & ab omni æternitate verum erat; *furtum*, *rapinam*, *perjurium* hominem dedecere, licet nondum existeret qui furtum facere, rapere, pejerare posset. Siccine vero hebetem se præferat vir philosophus, ut rerum essentiam ab existentia, legumque naturam ab earum exercitio non secernat? At piget jam in rem hanc plura proferre: sat enim jam constat, quam inepte de *immutabilitate* juris naturæ disputarit is, qui pro ingenii sui subtilitate atque præstantia adeo despicit Scholasticos omnes, ut *ratiunculis* fere eos esse contentos, dictitare veritus non sit.

Jam vero ex his, quæ hæctenus disputavimus, compertum evadit fundamentum *immutabilitatis* juris naturæ. Scilicet ea nititur immutabilitate ipsa divinæ æternæ Rationis; quæ sane, quum quoad rem, diversa non sit a divina ipsa natura, nisi hæc mutetur, nec ipsa mutari valet ullo modo. Igitur hæc suprema Ratio divina percipit, sive repræsentat necessario ac immutabiliter rerum omnium ordinem ac fines, eaque omnia, quæ unicuique naturæ conveniunt, vel adversantur. Ordinem porro Deus non probare non potest, & non amare; quip-

quippe qui habet per se rationem boni, quemadmodum perturbatio ordinis rationem mali, ut alibi diximus. At vero ordo, qui ante rerum creationem erat tantummodo *ideatis*, posita eorum creatione, realis evasit: ordo siquidem, rebus positus, statim confurgit, emergitque, quin opus sit, ut Deus peculiari aliqua actione ipsum producat. Eo enim ipso, quod homines creati in rerum natura existant (exemplum ponimus in eo, quod nos maxime spectat) triplex in iis confurgit ordo, ad *Deum*, ad *semetipsos*, & ad *alios* ejusdem naturæ. Idem dicito de ordine facultatum ad sua objecta, actionum ad fines suos &c. Hujusmodi vero ordinem non potest non probare & velle Deus, nisi sibi ipse contrarius sit, quod est penitus impossibile. Vult ergo ipsum eadem prorsus voluntate, qua fundamentum ponit, quo is nititur necessario. Ex quo plane conficitur, jus naturæ esse omnino immutabile, ut ne a Deo quidem mutari possit, nedum abrogari.

Ceterum perinde est, eodemque redit siue *immobilitatem* juris naturæ suprema ratione Dei, infinitaque ejus sapientia *mixtum* constituas, siue eam repetas ex ipsa Dei *Justitia* vel *Sanctitate*. Utut enim cavillationibus imperi utcunque possit quod ajunt nonnulli, jus humanum esse *ectypon* quoddam, & imaginem juris divini; illud certe in dubium nemo merito revocaverit, justitiam Dei fulcire, & quadantenus continere justitiam humanam, ut hæc, nonnisi illa concussa, loco dimoveri possit. Tametsi nanque justitia Dei non omnes exercere actus possit, quos humana exerit justitia, eo quod perfectio ipsa divina quorundam materiam excludit (adeoque divina justitia non potest erga alios æqualitatem servare, quia æqualem neminem habet Deus, neque potest debitum proprie dictum reddere, quia nemini quidpiam debet); attamen non potest non omnes urgere actus, quorum capax est humana justitia: nam qui vere justus est, tum in se tum in iis omnibus, qui quoquo modo ad eum pertinent, justitiam diligit, curat & promovet; injuriamque omnem, si commode possit, arcet, ac removet. Igitur Justitia Dei quas sibi mutuo homines inferunt, injurias æquo ferre animo nullatenus valet. Uno verbo, quum justitia omnis hoc uno nitatur principio;

NON

*non faciendam esse cuiquam injuriam*, (quod quidem principium ipsam quoque complectitur justitiam divinam) nullum, patet, dari actum posse justitiæ humanæ contrarium, qui non item divinæ quoque adversetur justitiæ; omnis enim injustitia injuria est. Pari ferme pacto ratiocinari quis potest de *Sanctitate Dei*, quæ fulcrum est firmissimum sanctitatis & justitiæ humanæ, & immobilitatis Juris naturæ: neque enim feret illa unquam indifferenter, multoque minus probabit eas in hominibus actiones, quæ rationalem dedecent naturam, easque præsertim, quæ divinis perfectionibus adversantur, ut blasphemias, odium Dei &c. Hinc ergo quoque naturalium Legum immobilitas repetenda est: vel si te brevius expedire velis, dicere potes, eam niti immobilitate divinæ providentiæ, quæ & *sapientiam & justitiam & Sanctitatem Dei* complectitur. Quæ enim Sapientiæ Dei novit homini convenire, eadem justitia, bonitas, sanctitas executioni mandanda decernit. Hinc Justinianus Imperator *naturalia jura divina providentia constituta* affirmat: quod est vero divina providentia constitutum, id dubio procul incommutabiliter perseveret, necesse est. Ceterum quod moralitatem attinet intrinsecam humanarum actionum, hujus immutabilitatis non aliam oportet rationem quærere præter eam, quæ ex necessitate intrinseca intelligitur suboriri; quidquid enim necessarium, illud etiam incommutabile.

Licet vero naturalis Lex absolute incommutabilis sit, Deus tamen potest efficere, ut multa homini liceant, quæ antea non licebant; non quidem naturalis juris solvendo obligationem; sed rem ipsam subtraendo potestate sua juris naturalis obligationi: quod quidem etiam Princeps quilibet quoad subditos suos, præstare aliquatenus potest. Scilicet, quum ambigere nemo possit, jus Dei latius multo patere, quam creaturæ, quemadmodum & multo amplius jus est Principis, quam privatorum civium; jus suum potest Deus homini communicare, sive eum juris sui administrum, ac velut instrumentum deligere. Ex quo facile intelligitur, quomodo homini illi quidpiam liceat jure divino, quod non liceret humano jure. Hac plane ratione potuere *Israelitæ* absque omni culpa præ-

tias *Ægyptiorum* res auferre, hanc illis Deo potestatem faciente, qui vel ut supremus omnium Dominus, illarum rerum dominium transferre in illos potuit; vel ut supremus Judex debitam eisdem ab *Ægyptiis* restitutionem procurare. Hac quoque ratione licebat *Abramo* filium suum *Isaacum* tamen innocenter occidere; quod ita supremus cujusque vitæ dominus imperasset. Quo certe in casu adeo a jure naturæ lædendo alienus fuit *Abrahamus*, ut maxime contra ipsum egisset, si detrectasset *reddere quod erat Dei, Deo*. Sic etiam in humana justitia licet ministro publica auctoritate occidere gravis criminis reos, quod non liceret ipsi auctoritate privata. Hujusmodi interfectiones non veniunt homicidii nomine; quemadmodum neque ablatio rei legitima auctoritate facta furtum est: res enim eo ipso desinit esse aliena, quod eam alteri accipiendi justa accedit potestas, sive facultas. In hisce ergo aliisque similibus, non mutatur jus aut minuitur; sed jus majus, atque superius impletur. Possit quoque alia ratione cessare legem, seu ejus obligationem gravioris alterius legis collisione, notius est, quam ut explicatione indigeat. Alia itidem ratio est, qua legis obligatio seu potius lex ipsa cessat, est mutatio aliqua, qua materia legi subtrahitur, seu ad legem spectare desinit; eo quod aliqua accedit circumstantia, atque conditio, secundum quam a lege minime respicitur. Sic lex de deposito reddendo non urget, si qui deposuit, re ipsa in sui, aliorumve perniciem abuti velle dignoscatur; vel si ei qui recepit, auctoritate superiore interdicatur restitutio. Ut vero pateat in his & similibus, num peculiare actiones vel omissiones advertentur legi, conferendæ sunt cum regula universali & omnimode necessaria, *injuriam nulli esse faciendam*; quod quidem solum inhibendum per se est lege naturali: peculiare vero actiones, cujusmodi sunt alienæ rei acceptio, non redditio rei depositæ &c. eatenus prohibentur, quatenus in alterum injuriam continent: dempta autem ratione injuriæ, cur hæ actiones prohibeantur, nihil est. Potest vero quandoque & accipi res aliena, & non reddi concredita, quin ulla alteri irrogetur injuria, ut patet in casibus supradictis: neque enim cuiquam irrogatur injuria, dum

dum auctoritate superiore & transferente dominium, quidpiam accipitur & occupatur: nam superiore transferente dominium, definit res illa esse alterius; vel saltem illius Dominus non est, nec esse potest rationabiliter invitus. In hisce ergo casibus quædam ut summum, contingit Juris naturalis mutationis imago; reipsa tamen, salvo, tectoque quod ab ipso jure per se intenditur, mutatio nulla est.

C A P U T IV.

*Inter juris naturalis proprietates adnumeranda pariter universalitas est; nemo quippe mortalium est, qui non semper, & ubique illius vinculis adstringatur. Quapropter immerito a Pseudopoliticis excipiuntur Principes summi, & Belligerantes.*

**P**Rimam assertionis partem statuimus contra plures *Pseudopoliticos*, qui ita sentiunt, vel ita loquuntur, quasi Imperantes summi nullis omnino legibus, ne naturalibus quidem, essent obnoxii; adeoque sola vis, & utilitas (quam *convenientia* nomine cohonestare solent) pro regula agendi ab illis esset habenda. Neque error iste recens, sed vetustissimus est, qui humano generi innumeras semper intulit calamitates. Jam pridem Euphemus ajebat apud Thucididem: *Regi, Lib. VI. aut Civitati imperium habenti nihil injustum, quod utile.* Et Tirdates apud Tacitum: *in summa fortuna id equius, quod validius.* Annal. lib. I. Huc facit & illud *Furii Pbili* apud Ciceronem, *Rempublicam Lib. III. sine injuria administrari non posse.* de Rep. ap. Aug. l. 19. de C. D. cap. 23.

Sed plures fortasse adversarios habet pars altera propositionis. Quis enim ignorat, quantum & olim invaluerit, & nunc temporis vigeat illud effatum, *jura legesque inter arma silere?* Quam frequenter armorum vis opponitur juri? Quam multi repetunt illud Marii apud Plutarcum, videlicet *leges, obstrepentibus armis, exaudiri non posse?* Quæ quidem si eo solum spectarent, ut quod reipsa ex hominum licentia, & usurpatione contingit, innuerent, profecto verissima essent. At contra falsissima, si ita intelligantur, ut armis semel arreptis, belli-

Tom. II.

Ff

gc.

gerantes reddantur immunes a quolibet jure, maxime naturali. Sed jam assertionem nostram ita facile comprobamus.

Primo. Jus naturale in ipsa hominis essentia fundatur; nam ratio, qua homo ceteris animantibus præstat, illud præscribit: igitur omnes omnino homines, adeoque & Principes summi, & belligerantes sunt eidem obnoxii.

Secundo. Jus naturale est lex divina, quam scilicet Deus ab æterno constituit, & per innatam rationem hominibus promulgat, ut supra docuimus. At vero Legi divinæ etiam Imperantes, & Belligerantes obnoxios esse, nemo negaverit.

Tertio. Principes, si ad eos, qui sibi subditi non sunt, comparentur, non sunt nisi homines iidem æquales; si vero ad subditos, arctissima, specialique lege adstringuntur, ut eorum bono, atque utilitati prospiciant, nedum ut ab omni damno, injuriaque iis inferenda abstineant: si demum considerentur in ordine ad Deum & ad se, sic a ceteris hominibus nullatenus differant. Semper ergo naturalibus legibus obligantur.

Quarto. Si Deus leges nullas imperantibus & belligerantibus imposuisset, defuisset ibi ejus Providentia, ubi major existit necessitas; tanto enim major necessitas est, ut Imperantes & Belligerantes legibus coerceantur, quanto potestate qua polent, ad damnum & exitium humano generi inferendum validiores sunt. Non est igitur dubitandum, eos vel maxime velle Deum, legibus naturalibus coerceri.

Quinto. Omnes homines generalem aliquam Communitatem constituunt naturæ similitudine, mutuaque indigentia, & utilitate colligatam; hujusce communitatis universalis partes sunt integri populi, & qui eorum personam gerunt, *Imperantes*, qui cum subjectis populis speciales communitates efficiunt: ergo quemadmodum peculiarium membra communitatum legibus naturalibus obligantur, alioqui minime conservari possent peculiares ipsæ communitates; ita ipsi populi, eorumque Principes naturalibus debent adstringi legibus, ut generalis communitas conservetur. Fac enim populos omnes sectari utilitatem propriam, ejusque gratia alteros in alteros insurgere, bellumque inire; annon integrum humanum genus sese ipsum destrueret?

Sex-

Sexto. Bella nonnulla omnium sensu injusta sunt; ea nempe, quæ absque justa causa suscipiuntur: igitur erunt quoque injusta, si eorum, quæ in ipsis geruntur, justa causa nulla sit: justa vero horum causa esse non potest nisi eorundem necessitas ad rectum finem assequendum: ex eo igitur moderanda sunt quæ geruntur in bello: non omnia ergo in bello licent. Sed de his suo loco plura.

Vix fieri hic potest objectio ulla, nisi forte ex eo ipso efato, quod paullo ante commemoravi, quodque non a vulgaribus tantum hominibus, sed etiam a doctis & prudentibus teritur, *inter arma silere leges, seu, jura non valere*. Verum præterquamquod eo multi utuntur tantummodo ad illud indicandum, quod plerumque reipsa bellatorum nequitia contingit, non quod contingere deberet; ea etiam admitti potest distinctio, qua *Dio Prusaensis* usus est, *inter hostes scripta quidem jura, idest civilia, non valere; at valere non scripta, idest ea, quæ natura dicitur, aut Gentium consensus constituit*. Ceterum Romani vestuti & puro, pioque duello res quærendas, & belli, sicut & pacis jura esse, censebant: & inter eos Camillus *juste non minus, quam fortiter* bella gerenda esse dicebat, & Seneca commendat *Fabricium* velut *in bello innocentem, & qui aliquid esse crederet in hostem nefas*. Quæ satis ostendunt viros summos ne dubitasse quidem, etiam ipsos belligerantes juri naturali obstrictos esse.

Liv. I. 32

Liv. IV. 27

Ep. 120.

## C A P U T V.

Universalitas adeo juris naturalis propria est, ut soli legi naturali conveniat. Hinc nulla datur lex divina positiva atque universalis, contra ac sensit Grotius, & aliquando propugnavit Thomæsius.

Omnes homines esse naturali obnoxios legi, quidquid Pseudopolitici nonnulli contra obganniant, res est exploratissima. An vero lex ulla positiva sit a Deo lata, quæ item homines adstringat omnes, utcunque in controversiam venire potest. Grotius diserte docet, esse jus divinum voluntarium...., id nimirum, quod ex voluntate divina ortum habet; & idcirco a

De Jure B.  
& P. Lib.  
I. cap. I.  
§. 25.

Ff 2

jure



*jure naturali, quod etiam divinum est, sed necessarium, distinctum, illudque non populo uni, nempe bebræo, sed toti humano generi datum est: quod perinde est atque alserere, extare aliquam legem divinam positivam & universalem, quæ obligat omnes homines. Quod si quæras a Grotio, quandonam istiusmodi jus datum fuerit, vel promulgatum; respondet, ter illud datum a Deo reperiri: primo, statim post hominem conditum; secundo iterum in reparatione humani generis post diluuium; postremo in sublimiore reparatione per Christum. Si opponas, hoc jus, sive jura, quum omnibus hominibus nec innotuerint olim, nec modo innotescant, omnes obligare non posse, respondet, tria hæc jura haud dubie homines obligare ex quo, quantum satis est, ad eorum notitiam pervenerint. Hic sistit Grotius: neque Pufendorfus in inquisitione hujusce legis positivæ universalis ulterius progressus est.*

Lib. I. cap.  
III. §. 121.

*Thomasius paullo amplius in eam inquisivit in sua Jurisprudentia Divina. Summa ejus doctrinæ est: Lex divina universalis est, qua publicata fuit omnibus hominibus, vel certe personis totum genus humanum representantibus. Universalem banc legem (subdit), confidentius nimis Adamo, & Noacho datam esse, non solum affirmant Judæi (addere debebat & Grotius) sed & determinans plane vera falsis miscentes.... Nos traditionibus istis sepositis, solam scripturam intuentes, mediæque adeo incedentes via, negare non possumus, dari ejusmodi leges. Nam non solum Adamo præceptum de arbore vetita datum fuit, ac de polygamia & divortio vitandis in primæva conjugii institutione; sed & Noacho inculcatum fuit de puniendo capitaliter homicida, & vitando esu sanguinis. Pertinere autem istas leges ad positivas, exinde constat, quod illi actus non habent necessariam connexionem cum natura hominis rationali. Ceterum ad istiusmodi jus positivum determinandum tria esse necessaria docet: primo ut actum præceptum esse, aut prohibitum Scriptura indicet; secundo ut is actus ex socialitate deduci non possit; tertio ut Scriptura indicet, legem istam Dei pertinere ad omnes homines. Hæc sunt, ob quæ vir plane modestus jactat, se primum fuisse, qui istiusmodi jus divinum voluntarium universale stabilierit: quasi vero quicumque illud idem jus admisit, non ex Scripturis eodem pacto eruendum putarit. Et tamen Thomasius ea minime contentus laude, addit & aliam, nimirum sese etiam primum fuisse qui*

Fund. Jur.  
Nat. c. p.  
P. ozm. §.  
xvi.

se qui eam legem destruxerit: quum, inquit, genuina magis meditatio legis divina etiam ad figmentum legis hujus universalis me nudaverit. Oh quot alia figmenta, quæ inconsulto adoptavit, debuisset ille genuina meditatione destruere!

At non erat, cur ob hanc causam adeo sese *Thomasius* efferret: nam & male eum *stabilivisse* oportet, quod postmodum fuit ipsi destruendum; neque magno opus est robore ad id, quod male *stabilitum* est, destruendum. Quibus vero momentis male *stabilitum figmentum* istud disjecerit *Thomasius*, me penitus latet: *Observationes* enim *Halenses*, ubi ea argumenta se digessisse asserit, ad manus mihi non pervenerunt: in *Fundamentis* vero *Juris Naturæ & Gentium* ejusmodi legem velut jam factis *destructam* habet. Quæ me ad divinam omnem *positivam universalem* legem rejiciendam movent, duo præsertim sunt.

Obfer. 27.  
§. 23.

Primum est. Quum Deus, utpote sapientissimus Legislator, nullam condere censendus sit legem absque congrua ratione; oporteret, ut si quam præter naturales, pro universo humano genere condidisset, illius ratio ac fundamentum foret aliqua totius humani generis vel necessitas, vel utilitas, vel saltem decentia: at hoc ipso hujusmodi lex foret naturalis; quidquid enim est toti humano generi vel necessarium, vel utile, vel decorum, id ratio naturaliter vel cognoscit vel dicitur, atque pro cuiusque rei gravitate præscribit; & per ipsam Deus: ad quid ergo Deus ipse *voluntariam* aliquam seu *positivam* legem pro toto humano genere addidisse censi potest? Alia ratio profecto est de peculiari aliquo populo, cujusmodi erat *hebraicus*, quem Deus sibi delegit; adeoque se gessit erga illum ut peculiaris Legislator, cujus est tales ferre leges, quales & finis ab eo intentus, & peculiare exposcunt ejusdem populi rationes. Hinc leges a Deo latæ populo hebraico universales, seu ad universum humanum genus pertinere, censendæ non sunt.

Momentum alterum ad hypothesim de legibus divinis *positivis universalibus* rejiciendam illud mihi est, quod earundem promulgatio, sine qua vera lex esse non potest, nusquam apparet: hac enim de re Scriptura, qua una constare nobis posset, silet omnino. Equidem *Grotius* ter humano generi, nempe statim

statim post hominem conditum, post diluuium, & post Christum jus datum a Deo asserit; sed non probat. Et dum ait, tria hæc jura omnes homines obligare, ex quo, quantum satis est, ad eorum notitiam pervenerunt, subindicat, hæc jura nec ad omnium notitiam reipsa pervenire, nec pervenire posse; adeoque non omnes utique obligare: quo profecto ipso eorum perimit universalitatem. Adde, earundem notitiam hauriri non posse, nisi vel ex certa, universalique traditione, quam quis adstruat? vel ex particulari hebræorum traditione, cui quis fidat? vel ex sacra ipsa Scriptura, cui si Christianos hebræosque excipias, quis fidem adhibet?

Nihilofecius *Thomasius* ad stabiliendas leges divinas positivas universales in jurisprudentia divina provocat ad Scripturas. Nos, inquit, solam Scripturam intuentes negare non possumus, dari hujusmodi leges universales; quasi vero possit esse universale quod ex una Scriptura hauritur, quæ a maxima hominum parte vel rejicitur vel ignoratur. Illud ut summum exinde extundi posset, leges esse aliquas positivas divinas, quæ cum Hebræos, tum Christianos, quippe qui Scripturarum auctoritatem agnoscunt, ad sui custodiam adstringant: qua de re hic non agitur. Sed quomodo eas leges conficit ex Scriptura? Nam non solum, ait, *Adamo* præceptum de arbore vetita datum est, sed & de polygamia ac divortio vitandis in primeva conjugii institutione; sed & *Noacho* inculcatum fuit de puniendo capitaliter homicida, & vitando esu sanguinis. Quid tum? Pertinere autem, respondet, istas leges ad positivas, exinde constat, quod non habent necessariam connexionem cum natura hominis rationali. Sed utut leges hæc sint positivæ, ergone & universales? Unde hoc colligit? Anne ex eo, quod datæ sint personis totum genus humanum representantibus? Id enim innuere videtur sua legis divinæ positivæ universalis definitione. Sed unde novit ille, leges illas datas fuisse *Adamo*, & *Noacho* quatenus totum genus humanum representabant? quum & præceptum *Adamo* impositum potuerit esse illi proprium & peculiare ad faciendum ipsius obedientiæ periculum: & certum sit, de vitando esu sanguinis præceptum saltem non fuisse perpetuum. Præcepta vero de polygamia & divortio vitandis temere contendit, vel lata esse in primeva conjugii institutione, vel

Lib. I. cap.  
II. §. 125.

§. CXXI

vel ad leges positivas pertinere; ut suo loco demonstrabimus. Non ergo mirum si Auctor iste hujuscemodi leges adeo male a se ipso *stabilitas*, tam facile item *destruere* potuerit. In hoc tamen laudandus, quod admissum semel errorem retinere noluerit, si hoc tamen fecerit non novitatis, cui videtur ad dictissimus, sed veritatis amore: adhuc vero laudabilior foret, si ex errore semel admissio didicisset, minus imposterum sibi, suoque ingenio fidere, aliosque minus contemnere. At illud adhuc refellendum superest, quo ipse speciatim conficere sibi aliquando visus est, *polygamiam & divertium lege divina positiva universali prohiberi*. Omnis ipsius ratio hæc est: *Deus in conjugii institutione, quæ vim legis habet, unum uni femina junxit: ergo simul prohibuit polygamiam*. Quam levi manu rem tantam conficit! Sed unde novit ille, institutionem conjugii a Deo factam vim habere legis positivæ & universalis; quum nec ipsam institutionem conjugii a Deo factam norint pleræque gentes (sola namque natura conjunctionem maris cum femina dictare valet, & quidem prolis suscipiendæ causâ) nec an Deus, uno creato homine, unam vel plures fœminas condiderit, agnoscant ipsæ? At insistamus *Thomasi* vestigiis, qui quum sibi objecisset, eadem ratione *alias* multas *circumstantias, quæ in primæva institutione adsuerunt, per modum legis esse observandas*, respondet, *dicendum, omnes circumstantias negotii a Deo institui hominibus per modum legis esse observandas, & pro essentialibus habendas, modo appareat, Deum in isdem singulare quidpiam, & ad negotium ipsum pertinens intendisse, aut easdem ex post facto non iterum sustulisse*. Constat vero, primum per protoplastorum cum in finem creasse, ut per ipsos mediante matrimonio genus humanum propagaretur. Quod si itaque permittere voluisset, ut una femina pluribus viris, vel unus vir pluribus fœminis posset in coniugio jungi, haud dubie plures masculos, aut plures fœminas creasset, præprimis quum ab initio multiplicatione generis humani, magis quam hodie fuerit opus. Infero exinde, per hanc circumstantiam unius maris & unius feminae Deum singulare quid ratione ipsius conjugii intendisse, adeoque eandem ad essentialia circumstantias esse referendam. Hæc ille. Nonne videtur, hunc hominem Deo velut consiliarium in conditione protoparentum adstitisse, qui adeo fidenter affirmat, **HAUD DUBIE** Deum plures fuisse fœminas

Jurisp. div.  
Lib. III.  
S. 76.

S. 77. 79.  
80. 81.

minas creaturum, si permittere voluisset, ut unus vir pluribus fœminis jungeretur? Anne ad hujusmodi permissionem aliquando futuram id necessarium erat? Minime sane: nam Deus in veteri testamento id reipsa permisit, neque tamen ad id permittendum opus habuit, ut plures fœminas initio crearet. Potuit ergo Deus ob alios utique fines non plures quam unum virum, unamque fœminam creare: inter quos ille probabilissimus est, ut omnes homines ceu ab iisdem parentibus prognati sese mutuo tanquam fratres diligerent, & sese ut omnino æquales cum natura, tum origine considerarent. Sed ejus, inquiet, rei & hæc esse ratio potuit, ut unus jungeretur uni, adeoque vetaretur polygamia. Et hanc esse potuisse, haud ægre concesserim, & etiam fortasse fuit, attamen *baudubie* re ipsa ita fuisse, nonnisi temere quis affirmaverit. Profecto sese temere affirmasse ipse agnovit *Thomasius*, quum ab hac sententia *magis genuina*, ut loquitur ipse, *divina legis meditatione* subinde discessit.

At videamus, num felicius ex Christi domini verbis ad scopum suum differat. *Ipse Christus*, ait, *clarissime ostendit, bigamiam in institutione primæva esse prohibitam, dum ad institutionem conjugii provocat dicens: initio non erat sic.* Quoniam vero Christus Dominus non de *Bigamia*, sed de *Divortio* ea verba protulit, *Thomasius* thesım suam hoc argumento deducit: *Si femina, quam vir tamen dimiserat, nubendo alii, adulterium committit; multo magis adultera erit que non dimissa a priore marito alium assumpsit. Et si mœchatur qui, dimissa priore uxore, seu invita seu volente, aliam ducit; multo magis mœchabitur qui, resente priore uxore seu volente seu invita, superinducit alteram. Connexio tam firma est, ut ulteriorem probationem non admittat.* Firma sit, quantum ei placet, ista connexio; nihil tamen illa ad scopum suum facit. Nam Christus Dominus ait quidem, virum, qui, *dimissa uxore sua, aliam duxerit, mœchari*: at non ait, cum idcirco *mœchari*, quod legem violet positivam universalem in conditione *Hevæ*, vel institutione conjugii a Deo latam: sed integrum nobis relinquit dijudicare, quænam eo casu violetur lex. Nos cum receptissima & communissima sententia naturalem violari arbitramur. Neque sententiam hanc falsam esse,

esse, demonstravit unquam, licet non semel conatus fuerit; *Thomasius*. Instat tamen ille: *Qui polygamiam ex jure naturali impugnant, necesse habent aut dispensationem in jure naturali, quoad Patriarchas V. T. admittere; aut asserere, Deum tolerasse saltem polygamiam, non approbasse. Neutrū procedere commode potest. Jam enim supra ostendimus, jus naturale non admittere dispensationem.* At etiam nos supra ostendimus, aliquando mutatione materiæ fieri a Deo posse, ut aliqua actio, quæ alioqui juri subest naturali, ab eo eximatur, adeoque libera evadat.

Verum enimvero, ut demus etiam, *polygamiam* non esse jure naturali prohibitam; exinde tamen non potest *Thomasius* conficere, idcirco Christum Dominiū dixisse, mœchari illum, qui uxore dimissa, aliam duxerit, quod vetitum id esset lege positiva universali: satis enim erat ad ejus dicti veritatem, vel si lata olim esset lex, quæ hebraicum duntaxat populum obstringeret; vel tunc nova a Christo ferretur lex, cui quicumque in eum credituri essent, forent obnoxii. Sane si jure naturali considerato, licita esset polygamia, ea uti ii tantum possent, qui juxta folius juris naturalis præscripta vivunt; non item Christiani, qui non ad juris naturalis tantummodo, sed ad divini quoque verbi amulsum mores suos tenentur exigere. Nihil ergo ex Christi verbis extundi potest pro lege divina *positiva universali*. Verum ne illud quidem *Thomasio* concedendum assero, *connexionem esse adeo firmam polygamiam inter atque conjugium cum uxore alia, priore dimissa, ut ulteriorem probationem non admittat*: nam quum leges positivæ pendeant ex Legislatoris arbitrio, sola paritatis, utut omnimoda videatur, ratio non sufficit, ut ex unius rei prohibitione alterius etiam inhibitiō inferatur. Potest enim congrua aliqua subesse sapientissimo Legislatori ratio, cur una re vetita, aliam quantumvis nobis appareat priori similima, liberam relinquat. Quid quod si in casu nostro penitus expendatur paritatis ratio, ea non videtur omnino similis? Etenim in polygamia nulli data fides infringitur: infringitur autem in divortio, præsertim si uxor dimittatur invita. Deinde in polygamia quod *Deus conjunxit, homo non separat*:

*Tam. II.*

Gg

quæ

quæ est ratio ipsa a Christo Domino allata; *separat* autem in divortio, ut patet. Demum si *dimittit*, aut dimittere potest homo patrem & matrem suam, ut *adhercat uxori sua*, fiatque cum ea *una caro*; turpe profecto est ab ea subinde discedere ac separari: quæ certe turpitude in polygamia non est. Unitas ipsa carnis inseparabilitatem ex se præsefert: at non ita eodemque modo excludere videtur, si aliæ item fœminæ assumantur ad carnis unitatem. Corruit ergo omni ex parte *Thomasi* ratiocinium pro lege divina positiva univertali adstruenda. Qua ipse postmodum ratione hujuscemodi legem *destruxerit*, videant, quibus *Observationum Halensium* copia est. Ad id mihi momenta istæc plusquam satis esse videntur.

Sed antequam capiti huic finem impono, me cohibere non possum, quin plurium Protestantium *Germanorum* in jure naturæ tractando indolem paucis observandam exhibeam. Ex una enim parte a disciplina Juris naturæ superius omne, seu revelatum lumen segregandum decernunt; ex alia vero ad Sacram Scripturam, ut inde aliquas universales leges eruant, confugiunt: rursus ex una parte sese *naturales* leges pollicentur præscripturos; ex altera divinas *positivas* addunt: demum ex una parte omnia se præscripta naturalia ex principio aliquo lumine naturali noto per rationem sibi deducenda *assumunt*; ex alia prius aliqua omnibus præcepta aut vetita constituunt; tum vero principium investigant, unde præceptio constet, vel prohibitio, & qua lege quidpiam præceptum sit, aut vetitum, Ex quo manifestum fit, quam immerito hi homines se ipsos jactent velut Juris naturalis *instauratores*, ceterosque omnes cum priscos, tum recentiores fere omnimodæ ejusdem Juris imperitiæ, atque ignorantia condempnent; & omne ex alio quocunque fonte, præterquam ex propria ratione oblatum lumen respuant, aut parvipendant: id videlicet minime animadvertunt, sese ni sanctis Christianæ Religionis veritatibus detinerentur, in infinitos propemodum errores prolapsuros; quemadmodum reipsa fere semper in errorem labuntur, quum neglecto superiore vel alieno lumine, sibi met ipsi nimium fidunt. Sed hoc tanquam parergon dictum esto. Illud postremo vix admonendum censeo (facile enim

enim intelligitur) nos rejicere quidem leges divinas positivas universales; at sistendo tantummodo intra ordinem naturalem, seu moralem: quandoquidem inficiari fidelis nemo potest, dari leges aliquas *supernaturales*, seu spectantes ad supernaturalem hominis statum, easque *universales* a Christo Domino latas, & ab Apostolis ubique terrarum promulgatas; cujusmodi sunt de admittendo Evangelio, Fide habenda, Baptismo, aliisque Sacramentis suscipiendis &c. licet ne istæ quidem leges, tametsi pro omnibus hominibus latæ, universales reipsa quoad obligationem sint: neque enim obligare valent eos (cujusmodi sunt adhuc certe non pauci) qui nihil, aut non quantum satis est, de Evangelii prædicatione audierunt.

## C A P U T VI.

*Absurdissima est sententia Hobbesii asserentis, neminem habere posse de præceptis naturalibus certitudinem citra revelationem divinam, eamque sibi peculiariter factam.*

**O**pinionem hanc *Hobbesii* animo insedisse, ostendunt duo ejus operum loca, si conferantur simul, copulenturque. Docet enim primo, *Natura*, quas vocamus, leges non esse proprie loquendo leges, quatenus a natura procedunt, adeoque quatenus naturali lumine cognoscuntur; sed tantummodo quatenus eadem a Deo in Scripturis lata sunt: sic enim legum nomine propriissime vocari. Hinc conficitur, ut quisque videt, nullam nos de legibus naturalibus certitudinem habere posse, nisi ex ipsis Scripturis. At si quæras ab ipso, unde quis certus esse possit, vel Scripturas auctorem habere Deum, vel in ea revelatum esse quidpiam, ita respondet: *Quid Deus aliis dicat, scire non possumus naturaliter, neque sine revelatione divina NOBIS CONCESSA supernaturaliter. Quanquam enim revelatum esse alicui aliquid, credere inducatur aliquis vel propter miracula, quæ ab eo facta esse viderit, vel propter egregiam sanctitatem, vel egregiam sapientiam, vel propter egregiam felicitatem, quæ omnia divina gratiæ signa sunt satis magna, certitudinem tamen non efficiunt. Ex his nemo non*

De Civ.  
Cap. III.  
S. 31.

Leviath.  
cap. XXVI.



videt, plane illud consequi, nullam nos habere posse Juris naturalis certitudinem, præterquam revelatione nobismet ipsis a Deo facta; adeoque *Hobbesium* in ea re ipsa, quam illi adscripsimus, opinione fuisse.

Sententiæ hujus, sive potius erroris absurditas adeo evidens se ipsa & manifesta est, ut eam fusius demonstrare supervacaneum videatur. Quid enim absurdius, quam juris naturalis certitudinem e medio tollere? Id enim ferme perinde est, ac si jus ipsum naturale existere inficeris; quum jus quod incertum est, aut nullum omnino sit, aut parum admodum ab eo differat, quod nullum est. Tollit autem *Hobbesius* a jure naturæ omnem certitudinem, dum ex una parte quatenus unice traditur in Scripturis, veræ ei legis tribuit prærogativam; ex altera vero ad habendam de legibus naturalibus traditis in Scriptura tutam certamque noticiam, privatam revelationem expectandam dicit.

Ceterum illud est indubitatum atque certissimum, omnimodam de legibus naturalibus in Scriptura traditis certitudinem haberi non posse, nisi fide supernaturali: qua quum careant hæretici & infideles, quoad eos verum est, divinæ gratiæ signa, quæcunque sint, *non efficere certitudinem*. Leges etiam naturales, prout *a natura procedunt, non esse proprie loquendo leges*, recta esse sententia potest, si ita hoc dictum intelligatur, leges naturales ex vi solius naturæ, seu quatenus sunt præcise aut naturales inclinationes, aut rectæ rationis dictata, proprie dictarum legum nequaquam gradum attingere; sed tum demum eas id consequi, quum Conditoris naturæ, supremique Legislatoris voluntas præcipientis aut vetans accedere intelligitur: ea enim est, quæ perfectam obligationem, qualis ad legem proprie dictam requiritur, una parere valet & inducere: ut nos alibi docuimus. At perversa omnino sententia est, si quis ita dictum illud intelligat, ac si nullam naturali lumine, sed sola scripturæ revelatione divinæ hujus voluntatis ea præcipientis, aut vetantis, quæ de jure naturæ sunt, certitudinem habere possimus: quod docere *Hobbesius* videtur, dum ait, leges naturales esse proprie loquendo leges, tantummodo quatenus a Deo in Scripturis latae sunt.

CA-

## C A P U T VII.

*Juri naturali minime, ut par est, prospiciunt, qui primaria ipsius principia tantummodo ex Traditione certo nobis innotescere arbitrantur.*

**V**ir Clarissimus, ac præstantissimus *Cassus Innocens Ansaldo* O. P. nunc in celebri Academia Taurinensi publicus Theologiæ Professor, quum diu multumque varias Philosophorum circa Jus naturale, ejusque præsertim principia opiniones, innumeraque diffidia perpendisset, in eam demum sententiam ivit, solam Philosophiam Juris naturæ principiis firmitatem omnimodam suppeditare non posse; & idcirco eorum certitudinem ex alio potiore fonte repetendam esse, nempe ex primæva quadam Traditione a Deo facta Adæ nostro Protoparenti. Hanc sententiam proposuit lateque digessit *Ansaldo* in opere quem inscripsit: *de principiorum legis naturalis Traditione*, edito Mediolani An. MDCCXLII. *Principia legis natura*, (ait ille, referente Ab. Polino in sua ad illud opus præfatione) *aut ego fallor aut repetenda sunt a Deo tradente illa homini primo, a quo deinceps per singulas ætates ad nos usque constanti prorsusque naturali Traditione manarunt. Porro cum Traditionem voco naturalem, animus est, hanc ita a Theologica atque Apostolica Traditione distinguere: ut non suspiceris, me contra me ipsum plagas texere, & ad Fidem nunc demum confugere, a qua paullo ante ceteros deturbaui. Traditio isthac, si quid mei iudicii est, nullo modo ad eum rerum ordinem pertinet, quem Theologi supernaturalem appellant, utpote quæ habenda est inter subsidia Natura, ab optimo Creatore eidem homini, quo demum cumque modo aut tempore paraverit, constituta; ab hoc filiis & nepotibus accurato magisterio commendata, ut ad posteros, non disquisitione natura, & regiminis gratia vel necessitate, sed narratione Majorum illa traducerent, perficienda semper, delenda aut mutanda nunquam; nisi si quando deformata ab illis fuerint, qui inanis sapientia jactantia meditationes meditationibus cumularunt, & quo magis a simplici gentium omnium traditione, eo magis a veritate recesserunt. Addit vero, Traditionem*  
*banc*

banc vires addere mirum quantum, argumentis Philosophiæ, ut ex PROBABILIBUS evadant CERTA, utque in iis, qua docet... non adhaereat scopulis imbecillium disputationum nostrarum, sed luminis divini veluti sydere naturæ præcunte, altum perpetuo teneat, atque hoc seculorum omnium suffragio, quasi aquarum mole feratur &c. Hanc *Anfaldi* sententiam laudatus *Abbas Polinus* vocat *praclarum inventum*: ea tamen mihi (quod pace dixerim tanti Viri) non omni ex parte probatur. Nimirum, si *Anfaldus* *praclaro* hoc invento suo (si *inventum* dici potest, qua de re postea) illud sibi proposuisset solum ut præcipua juris naturalis principia etiam naturali quadam perenni, universalique traditione confirmari posse evinceret; conatum ejus *praclarum* laudeque dignum existimarem. At si ut huic suo invento pretium addat, principiorum juris naturalis certitudinem ita ab hujusmodi traditione pendere velit, ut quæcunque ex intima philosophia, seu naturali ratione, peti ad eorum confirmationem momenta possint, ea tantum *probabilia* sint, nulla omnino satis *certa*; id nullatenus probare possum: quin hoc asserere, aleam esse periculi plenam existimo. Quum enim permagni inter sit humani generis certa haberi, & indubitata juris naturalis principia (nam ab hoc tota quanta est, humana felicitas pendet); illud profecto non potest haberi velut a periculis immune commentum, quod alterum eorum certitudinis fontem, & quidem primarium, & a sapientibus hucusque agnitum, alterius clarioris, certiorisque aperiendi obtentu, obstruere aggreditur. Attamen hunc quidem in finem & mentis humanæ imbecillitatem exaggerat *Anfaldus*, & Philosophorum dissidia amplificat, & *Scepticorum*, *Pyrrhonicorumque* promovet argumenta, ac impiorum etiam exceptiones, & objectiones ceu rationi *insolubiles*, & *insuperabiles* habet. Siccine vero consulere se putat ille præclarissimæ, & perquam necessariæ disciplinæ? Nonne satius utiliusque fuisset, ejus principiorum certitudinem ex naturali primum ratione confirmare, aut ratam saltem habere; tum vero fontem alterum, si quis clarior, facilius, & magis obvius videretur, aperire, atque intento digito commonstrare? Quod ægrius tamen ferendum videtur, est, *Anfaldum* multum quidem esse

se

se in ea minuenda certitudine, quæ ex philosophia peti possit ac debeat, & in evincenda traditionis perennis, & universalis necessitate; at in traditione ipsa firmanda parcissimum, ac fere nullum; adeoque præclarissimam disciplinam ex hac parte ludibrio incertitudinis exponere. Quæ reprehensio ut nunquam in Virum longe doctissimum cadere posset, summopere optassem. At, *rogat ille, & obsecrat*, teste Polino, Loc. cit. ut quod edidit, opus non habeatur nisi *ut adumbratum rudimentum eorum que movenda, & absolvenda essent*. Ego quidem plane assentior; novi enim, quantum ille omnigena eruditione præstare valeat: doleo vero summopere, quod aliis, ut puto, distentus studiis, curisque, ultimam manum tanti momenti operi apponere non potuerit. At consultius multo, meo quidem iudicio fuisset, perenni huic traditioni firmandæ primam operam impendere, aut nihil contra certitudinem alteri capiti innixam disputare.

Ceterum, quod non præstitit quacunque de causa *Ansaldo*, supplere aggressus est ejus amicissimus Abbas *Polinus*, sibi que sumit vigentem omni tempore, & apud omnes universi Orbis Gentes de juris naturalis principiis Traditionem demonstrare. Clarissimi viri conatum laudo: at vero quod Traditionis hujusmodi necessitatem cum amico *Ansaldo* urgeat ex eo, quod absque illa multa quidem eorundem principiorum probabilitas, certitudo vero nulla haberi valeat, *in hoc non laudo*. Sed illud etiam plane mirari subit, qui fieri potuerit, ut hi duo eximii alioqui Viri tam facile crediderint, hac via omnia sopienda Philosophorum dissidia, omnes e medio tollendas *Scepticorum, Pyrrhonicorumque* dubitationes, omniumque demum impiorum semel pro semper *ora obstruenda*; quum vix sperandum videatur, futurum aliquando, ut qui fulgentissimis luminis naturalis principiis manus dare detrectent, ii obviis ulnis Traditionem ipsam amplectantur. Anne enim facile est, eos de istius Traditionis extantia revincere? An non in promptu ipsis non erunt cavillationes, quibus ejus originem impetant, aut valorem? Præclare quidem dicitur: *traditione ea admissa*, Loc. cit. *desinet Philosophus fluctuare* &c. Sed ipsam traditionem tanta certitudine & claritate demonstrare, ut eam vel male affecti philo-

Philosophi, cujusmodi sunt *Sceptici*, *Pyrrhonic*, ac impii quique, re ipsa admittant, vel non possint non admittere, *hoc opus, hic labor est*. Dicent fortasse, per ipsos Philosophos stare, si traditionem hujusmodi non fateantur; ceterum eam satis demonstrari. Sit vero ita; (neque enim caput istud, quaecunque demum sit, certitudinis mihi lubet infirmare, quod immo valere vel maxime desidero) at ipse potiore etiam jure asserere possum Philosophorum pravitatem in causa esse, cur ipsis, seu eorum aliquibus juris naturalis principia omnino certa non videantur. Alias vero ex aliquorum discrepantia atque dissidiis velle eorundem principiorum incertitudinem, vel quod ad rationis lumen attinet, obscuritatem, aut ambiguitatem propugnare, idem esse censeo, ac ideo inficiari solem splendescere, quod a cæcis, aut ab iis, qui oculos clausos tenent, splendor ejus non percipiatur.

Ceterum nova censenda non est doctrina de primæva perenni, atque universali principiorum juris naturæ traditione.

Histor. crit.  
de Immor-  
tal. Mor-  
tal. cap. II.

Ea enim ante *Anselmum* usi sunt alii, ac præsertim *Joachimus Oporinus*, ad confirmandam animi nostri immortalitatem. Tum argumentum exinde desumptum parum nihilve differt a vetustissimo, tritissimoque illo, quod ex omnium consensu populorum desumitur: quandoquidem nonnisi ex isto consensu traditio illa probari potest. Quin ea nunquam oportunius adducitur in medium, quam cum referenda est illius consensus origo, ut argumenti ex eo deducti robur magis appareat: scilicet argumentum istud validiores vires exerit, si ita dicamus, ut de Animi immortalitate agentes nos diximus, ejusmodi consensum nonnisi ex communi natura, insitaque cunctis hominibus ratione, vel a primigenia ab uno aliquo capite in posteros omnes derivata traditione promanare. Ex quolibet vero ex duobus hisce fontibus consensus ille promanet, nequit non esse validissimum veritatis & certitudinis argumentum: nam neque communis ratio nisi verum dictare potest; neque primigenia ipsa traditio, quæ non ab alio quam a conditore naturæ descendere debet, nisi verum docere valet. Verum enim vero videant *Anselmus* atque *Polinus*, ne hoc argumentum infirment potius, quam robovent, dum illud ad evincendam

dam primigeniam traditionem limitant: quod ne præstituri sunt quidem, nisi prius demonstrent, hujusmodi consensum ex ratione, vel ex quadam *naturæ voce*, seu naturali quopiam instinctu, aut sensu fluere non potuisse: quod, mea quidem sententia, poterunt conficere nunquam; & expedit quidem ne possint; adeoque optandum etiam, ne velint. Illud vero ipse sincere desidero, ut demonstratio consensus populorum circa præcipua Juris naturalis principia ita feliciter cedat, ut ne obstinatissimus quidem Philosophus, neve litigiosissimus *Scepticus* eum in dubium revocare audeat, aut possit. Quamquam & satis esse existimo, si ejusmodi consensus ea in luce constituatur, ut cordatus & prudens quisque eum fateri debeat: quod fieri posse non dubito. Et in hunc finem eo nos usi sumus aliquando; utemurque adhuc data opportunitate.

Sed quænam sint ea principia, quæ ex *Anselmi, Polinique* sententia solum, vel præcipue Traditione certo nobis innotescant, postremo dicendum est. Neque enim illi, ut fere alii, hoc nomine intelligunt generaliores Juris naturalis leges, ex quibus peculiare quæque leges deducuntur; sed veritates quasdam, quæ juri naturæ tanquam fundamenta præsupponi debent, quæve naturalium legum obligationem quammaxime roborant, validissimumque suppeditant ad earundem custodiam incitamentum, de quibus nos disputavimus, quam de juris naturalis fontibus ageremus. At *Anselmum* ipsum ejusmodi principia recensentem audiamus. *Principia autem, inquit, naturalis Juris hæc dicimus: Deum scilicet esse, eumque æternum, immortalem ac materiæ prorsus expertem, justum æque ac liberalem, omnipotentem ac providentem, omnia pro imperio suo ac voluntate decernentem, eumque rerum omnium factorem, quem honore, ac laudibus prosequendum dignoscamus: Homines vero animos sortitos esse immortales atque post fata superstites, eosque misera in conditione esse non necessitate naturæ, aut ex imbecillitate factoris; quippe qui omnia condiderit perfectissima; sed extrinseca omnino e causa, ac ratione justitia: virtuti premium, supplicia certissima respondere vitiiis atque peccatis: lento aliquando gradu divinam procedere iram, tarditatem tamen supplicii gravitate pensare. Quæ utique omnia (subdit)*

Lib. I.  
Num. III.

Tom. II.

Hh

non

non arbitrio aliquo humano, aut suapte natura, aut ratione hominum dignosci posse, aut creata lege, aut more dicemus instituta, sed certissima divini Numinis traditione. Quam ego vereor ne ex hac viri doctissimi sententia majores sibi sumant animos *Arbei* & *Materialista* omnes! obviis quidem ulnis, lætoque sinu excipient illi, Dei existentiam, animique nostri immortalitatem, aliasque indicatas veritates sola traditione posse cognosci; ridebunt postea ipsi, ac præsertim *Arbei*, ceu suo ipsorum judicio commentitiam, primævam illam traditionem; de qua ne quæstio quidem institui posse videtur, nisi Dei existentia præsupponatur: eoque vero magis ridebunt, quod Anselmus ipse eam videatur evertere, cum ipsam intra judaicum populum diserte concluderit. Enim vero, inquit ille num. VII. hæc prorsus omnia primo omnium parenti fuisse tradita certum est, quæ Noæ, Abrahamo dein, & Mosi repetita fuere, cum, percussorum Hebræis fœdere, lex interum naturalis lata est. At ut exiguo invisoque in populo se vetus hæc recepit demum traditio, Græcorum sapientes, qui de illa ne fando quidem audiverunt, essentiamque supremi Numinis imbecilli humana mentis virtute rimari posse arbitrati, vel in errores dilapsi sunt infandos, vel si quid attingere potuerunt, vix probabiliter tamen aliquas eruere valuerunt veritates, quibus ad naturæ mores humanum genus posset institui. Si ita est; igitur populis, præter Judaicum, omnibus sufficientia defuere præsidia, quibus possent ad veram Dei noticiam asurgere: quod asserere a ratione alienum mihi videtur.

At inquit Anselmus, validum suppetere impotentiarum hujus argumentum, quod gentiles Philosophi omnes hujusmodi notitia reipsa carere: si enim eorum penitus expendantur systemata, perspicue colligimus, eos omnes *Arbeos*, sive *Spinosistas* fuisse. Respondeo primum, hoc ut minimum, pro incerto habendum esse: cum quia divino verbo adversari videtur; quandoquidem Apostolus ratum habet, Gentiles Deum cognovisse: tum quia non defuere viri doctissimi, qui gentiles eosdem Philosophos ab *Arbeismi*, & *Spinosismi* nota purgare, & ut quidem videtur, haud infeliciter aggressi sunt: quorum sane labor mihi multo magis probatur, quam illorum, qui eos tantarum impietatis revincere conati sunt. At secundo, ut demus etiam

etiam Ansaldo, gentiles omnes Philosophos vera Dei notitia caruisse; inde tamen haudquaquam recte colligitur, eosdem nativo lumine ad eam non potuisse pertingere: ad id enim satis est, ratione sua, ut par erat, minime usos fuisse: aliter, eorum ignorantia omni plane vacasset culpa; cum tamen Apostolus dicat, eos esse *inexcusabiles*; quia scilicet *invisibilia Dei*, loc. cit. v. *ejusque divinitas, per ea quae facta sunt, intellecta conspiciuntur.* 20.

Ulterius non progredior, cum quia alibi fortasse hac de re differendi recurret occasio; tum quia futurum spero, ut vir piissimus æque ac doctissimus in aliquo ex eruditissimis operibus, quæ identidem publici juris facit, ea quæ in præfatio suo opere fortasse minus expensa ipsi exciderunt, emendet. Illud saltem lubentissime vellem, ut ex suis *Vindiciis Maupertuisianis*, Num XIX. ubi inter cetera, de animi nostri immortalitate naturali lumine cognoscenda verba facit, effatum istud expungeret: *remanet aeternum indissolubilis nodus ex anima brutorum derivatus &c.*, id enim nimis *Materialistarum* audaciam fovere posse videtur: & alias tantum abest, ut *nodus* ille dici possit *indissolubilis*, ut nequidem ex anima brutorum (quippe ex re plane nobis ignota) objectio ulla, ullumve argumentum contra hanc summi momenti veritatem prudenter institui queat.

C A P U T VIII.

*Præcepta juris naturalis non solum suaderi rationibus probabilibus possunt, sed argumentis etiam evidentibus demonstrari. Ad hoc tamen necesse non est methodus mathematica, sive geometrica; immo ea in re nostra ne commodior quidem est, neque utilior; sed scholasticam methodum in tradendo jure natura præferendam censemus.*

**H**Æc propositio opposita est satis vulgari opinioni, qua multi tenent aliisque suadere conantur, nempe res morales non esse demonstrationis suscipiendæ capaces. Verum hæc a doctis viris jamdudum improbata & explosa sententia est: & quidem jure, meritoque; quippe quæ haud satis videtur cum divina bonitate, ejusque sapientissima providentia coherere. Et sane nihil minus verisimile est, quam Deum



expeditam homini facultatem fecisse plurima in theoreticis, ac præsertim mathematicis disciplinis omnimoda certitudine demonstrandi; similem vero eidem impertitam non esse vim acquirendi in Moralibus parem omnino certitudinem: in Moralibus, inquam, a quibus & Dei cultus pendet, & omnium actionum rectitudo; & in quibus tota humanæ vitæ ratio, & præsentis, futurique seculi felicitas continetur. Aliud est prorsus de divina bonitate præsumendum. At non est hic opus, præsumptione certare, quum tam facile sit Moralis disciplinæ, ac juris præsertim naturalis certitudinem ob oculos ponere.

Ubi enim certa poni principia valent, ubi claræ haberi ideæ, ubi necessarius unius cum altera idea non deest nexus, ibi profecto & omnimoda eorum, quæ deducuntur, certitudo acquiri potest; & veritates ad eandem materiam spectantes itanecti, colligarique, ut induant veræ scientiæ formam; adeoque non utcunque probabilibus firmentur rationis momentis, sed certis, clarisque demonstrationibus evincantur: neque enim aliud demonstrationis nomine significatur, quam ratiocinatio pariens scientiam, seu certam, necessariamque cognitionem ex certis, claris, ac necessariis principiis deductam. At vero in Jure naturali, & generatim in Moralibus disciplinis certa haberi principia, claras ideas, & necessarium inter eas nexum, is tantummodo inficiari valet, qui nunquam rem hanc debita consideratione ac diligentia perpenderit. Quis enim negaverit, modo serio rem animo expendat, claras exhiberi ideas, ex. gr. *Justitiæ*, quum esse dicitur *constans voluntas suum unicuique tradendi*; ac *injustitiæ* quum dicitur esse *violatio juris alieni*. Porro hæc ideæ, velut & aliæ quamplurimæ clarissimæ sunt: ex quibus non minore ac in Mathematicis certitudine inferre alia valemus; ex. gr. nullam esse posse injustitiam, ubi nulla est proprietas, seu nullum jus est ad rem ullam: quumque nullus sit ambiendi locus, multis jus competere ad rem qualemcunque; hinc humanarum actionum, quæ alios spectant, aliquas quidem esse justas posse, alias injustas: indeque etiam possumus, quæ justæ sint, quæve injustæ, quæ honestæ, quæve inhonestæ, seu licitæ aut

aut illicitæ, definire: atque id quidem continua serie quousque ad actiones quoque minimas perveniamus, modo sistamus intra generales propositiones; nam hæ solæ demonstrationis capaces sunt, solæque ad scientiam proprie spectant, seu scientificam disciplinam constituunt. Potest ergo etiam jus naturale tradi scientificè, seu ad veræ scientiæ formam reduci, & non minus fortasse ac ipsæ Mathematicæ disciplinæ. At erit ne ad id assequendum *mathematica*, seu *geometrica* methodus necessaria?

Ita quidem sentire videntur nonnulli, postquam *Wolfus* jus suum naturæ digessit hac methodo. Nam quum eam ille methodum non *mathematicam* aut *geometricam*, appellet, sed absolute *scientificam*; illis persuasum est, hanc unam veræ scientiæ tradendæ, seu omnimodæ certitudini ingenerandæ esse idoneam. Hinc præter unius *Wolfii*, aut *Wolfiana* Methodo conscriptos libros incerta omnia esse arbitrantur. Qua in re eos vehementer hallucinari puto: scilicet censeo, methodum *geometricam* Juri naturali tradendo non esse quidem ineptam, aut inutilem; non esse tamen necessariam nec tutam omnino, ac fortasse etiam ceteris omnibus minime præferendam. Non est ea quidem inepta: patet enim, ipsam cuique disciplinæ, quæ claris definitionibus, certis principiis, variisque veritatibus cum eisdem necessario connexis constet, posse accommodari: quin etiam fuere, qui ea methodo & *Grammaticam*, & *Rhetoricam* tradere non dubitarint. Est quoque utilis: nam accuratissimo, quo procedit, ordine a simplicioribus ideis ac veritatibus ad magis compositas progrediens, nihilque assumens, quod vel per se non sit manifestum, vel antea demonstratum, omniaque submovens, quæ veritatem efficere valent minus perspicuam, multum conferre potest ad disciplinas clarius, certius, faciliusque percipiendas. Non est tamen *necessaria*. Quum enim certitudo Scientiæ ex congenita oriatur connexionem veritatis cujusque cum certis clarisque principiis, quocumque demum modo connexio hæc ostendatur, vera scientia efficitur & omnimoda obtinetur certitudo. Notum est vero ejusmodi connexionem duplici via ostendi posse: nempe vel resolvendo propositam aliquam ve-

ri-

ritatem in prima atque per se nota principia, seu eam immediatis rationibus confirmando, quousque ad simplicissimas ac per se notas veritates deducta fuerit; vel ab hujuscemodi veritatibus initio ducto, alias aliasque magis compositas, seu a pluribus pendentibus principiis, recto ordine eruendo: quarum viarum altera dicitur *analytica*, hoc est *resolutoria*, altera *Synthetica*, id est *compositoria*; quæ & *geometrica*, & *mathematica* nuncupatur, quod ejus in hisce disciplinis vel perpetuus vel frequentissimus est usus. Non est ergo, ut sibi imaginantur nonnulli scientificæ ulli disciplinæ tradendæ prorsus necessaria geometrica methodus: quum & altera desideratam certitudinem possit veritati consciscere. Quemadmodum etiam necessarius non est certus, determinatusque propositionum ordo, aut syllogistica forma: quum, ut dixi, illud tantummodo ad scientiam requiratur, ut clare pateat propositionis connexio cum certis, clarisque principiis: perinde est vero quocumque id demum modo assequamur: quapropter etiam oratorio stylo veræ confici demonstrationes valent; tametsi forma syllogistica videatur iisdem accommodatior, quod ea veritatem veluti superfluo amictu liberatam ob oculos ponit, certaque propositionum serie facilius earum connexionem patefacit.

Quæcunque vero usurpetur methodus, ni cautio congrua & attentio necessaria adhibeatur, non tantum errores multi possunt obrepere; verum prava quoque, & pernicioosa dogmata sub quavis disciplinæ forma etiam geometrica, latere valent. Res hæc clarior fit meridiana luce ex *Benedicto de Spinoza*, qui atheisticum systema suum geometrica methodo digessit, ornavitque. Alii quoque falsissimas & magnopere perniciosas doctrinas pulcherrima hac methodo contextas, & honestas tradiderunt. Hinc liquet, quanto in errore versentur *Wolfiani* plerique, qui arbitrantur, nonnisi puram, nitidissimamque veritatem in hujus Philosophi scriptis posse reperiri, eo quod demonstrativa methodo digesta sunt, minime animadvertentes, ex certitudine principiorum atque definitionum, & ex necessaria corollariorum, & sequelarum colligatione multo magis, quam ex methodo pendere veritatem demonstrationum. At Jus naturale *Wolfi* in hisce omnibus quandoque

que deficere, & superius adnotavimus, & magis adhuc, Deo dante, vitamque & corporis valetudinem impertiente, inito peculiarium ejusdem sententiarum examine, suo tempore demonstrabimus. Nemo ergo jactatis *Wolffii* demonstrationibus sibi patiatur illudi; sed libero a præjudiciis animo, ejus non secus ac aliorum quorumcunque Auctorum, ratiocinia expendat, exploratumque habeat, geometricæ methodi usum nec *Wolffium* omnis erroris immunem præstitisse, nec quenquam alium ab errore, se sola, vindicare posse; adeoque non esse omnino tutam: quod nostra propositio enunciabat, cui cordatum neminem arbitror posse refragari.

Erunt tamen fortasse non pauci, qui methodum hanc sin omnino tutam arbitrentur, & ab omni erroris periculo immunem, eam tamen cuicumque alteri in disciplinis tradendis præferendam existiment. Cui quidem sententiæ ne assentiar, causas mihi videor habere haud leves: ex quibus illam puto non omnino spernendam, quæ ex eo petitur, quod methodus istæ mathematicis disciplinis, unde & nomen accepit, summa sapientum consensione omni ferme præteritorum seculorum tempore reservata fuerit: idque exinde originem duxisse puto, quod summi illi viri eam disciplinis aliis tradendis congruentiorem non judicarent: quis enim demisse adeo de antiquis omnibus sentiat, aut non tanto eos valuisse arbitretur ingenio, ut eadem mathematica methodo digerere, si id e re fore censuissent, nequaquam possent. Fortasse vero idcirco in rem hanc conspirarunt omnes, quod geometrica methodus & nimium arida sit, & utpote omnem respuens ornatum, ad fastidium tædiumque ingerendum idonea. Sed utut senserint ii hac de re, illud rationi consentaneum videtur, ut scientiæ, quum id fieri sine dispendio certitudinis potest, cultiore amœnioreque, quam geometrica ferat methodus, proponantur stylo, ut studiosi, dum meditationis gravitate fatigantur, styli seu methodi amœnitate paullulum recreentur. At ut hæc, quæ haud magni momenti multis videri possunt, omittam; duo præsertim sunt geometricæ methodi incommoda, quorum causa eam in jure naturali tradendo (eadem ratio est de plerisque aliis disciplinis) non censeo præferendam.

Pri-

Primum est, quod in hac methodo, ut demonstrationum nexus & continua series accurate servetur, rei qua de agitur naturalis ordo plerumque prætermittitur, perturbaturque. Exemplum esto in *Euclide*, qui theorematum sua auspiciatur a problemate de triangulo æquilatere, tametsi naturalis rei ordo (utpote qui a simplicioribus ad magis composita gradum facit) postulare, ut de lineis primum ageret, tum de angulis, ac deinde de triangulis &c. Eadem ratione in hac sæpe methodo inter propositiones, quæ unam rem quamlibet spectant, aliæ diversi omnino generis & materiei inseruntur; & generatim demum non attenditur connexio materię, sed subsciendarum exigentia demonstrationum. Porro hæc naturalis ordinis perturbatio nequit non valde officere disciplinis expedite percipiendis, ac memoria retinendis: nihil enim ad utrumque utilius est apta idearum, materiarumque coordinatione. Alterum mathematicę methodi incommodum esse illud censeo, quod in ea singulis propositionibus proxima tantummodo, & immediata, adjungi solet probatio, atque idcirco ad eam integram, completamque habendam oporteat, in antea actis propositionibus & quidem plerisque multo distitis intervallo, quin etiam in ipsa *Wolffiana methodo*, variis voluminibus comprehensis, alias inquirere & expendere probationes, donec ad prima aliqua & per se evidentia principia ventum fuerit: quæ res & est labore plenissima & ad fastidium ac tædium creandum aptissima. Nec aliter hujusmodi incommodum quis potest effugere, nisi facta a prima propositione initio, lectionem ad usque propositam thesım non interruptam producat: quod profecto & laborem auget mirum in modum, & plus æquo memoriam onerat, & properanti festinantique haud est factu possibile, & ei demum, qui unam tantummodo aut alteram propositionem velit expendere, ingratiſſimum (a). Omitto hic nocumentum haud plane modicum, quod a per-

(a) De nocumento Methodi Mathematicę ita loquitur Auctor Libri, *Essai sur l'histoire du Droit Naturel*. parte II. in conclusione operis s. XX. p. 446. *Postquam Philosophia Leibnitiana, & Wolffia-*

*na Germaniam totam, septentrionaleſque Regiones invaſit, cujus beneficio ceptum est Mathematicę demonſtrari omnes ſcientias, immo & revelata myſteria; ſystema quoque Juris naturalis mutatum est, an*

perpetuo geometricæ methodi usu derivatur in multos, quodque & alii memorarunt, & ipse in aliquibus observavi. Id repositum in eo est, quod ii plerumque qui tali assuescunt methodo, ad disciplinas amœniore stylo digestas rite percipiendas tardiores, & ad differendum, quum opus fuerit, de iis ipsis, quæ didicere, minus expediti, nimiumque aridi evadant.

Hæc me a consilio Jus naturale geometrica conscribendi methodo (quod post aliorum labores & exempla difficile non fuisset) revocarunt semper, atque in ea, quam jamdudum imbiberam, sententia me confirmarunt, disciplinæ huic, & fortasse ceteris quibuscunque, exceptis mathematicis, tradendis commodiorem esse, utilioremque *Scholasticam* methodum, seu eam, cujus hucusque apud Scholarum doctores usus perpetuus fuit, aut sane frequentissimus. Ea enim qua parte ad *geometricam* methodum satis prope accedit, omnia ejusdem commoda participare abunde videtur; qua vero parte nonnihil ab ea recedit, ejus incommodis aut nullatenus aut non adeo abnoxia est. Accedit enim primo *Scholastica* methodus ad methodum *geometricam*, quatenus probationes suas seu rationum momenta syllogistica forma plerumque proponit; cujus si moderatus sit usus, nihil esse valet ad obtinendam rei claritatem & evidentiam accommodatius. Solent præterea Scholastici quæstionis propositæ resolutioni, quoties id opus esse videatur, nonnulla *prænotandorum* nomine præmittere (quibus sternunt sibi viam ad eam magis dilucide enucleandam) videlicet rei, qua de agitur, definitionem, statusque quæstionis, si paullo obscurior sit, accuratam explicationem, principia quoque aut evidentia per se, aut aliunde petenda ut demonstrata. Hinc ni ego vehementer fallor, Scholastici utilitates geometricæ methodi habent omnes. Quatenus vero non ita geometricæ methodi coarctantur lege, ut unam teneantur demonstrationem alia immediate demonstratione excipere, quem-

*vero in melius, ipse non definiam. Quicumque norunt, quo furore invec-ta quocun-que est Methodus Mathematica, quæ scientifica appellatur, ejus abusum agnos-  
cunt. Abje-cta consideratione limitationis cognitionis humanæ, omnia demonstrare decretum, & omnia demonstrando sæpe ad nihil sciendum perventum est.*

Tom. II.

II

quemadmodum Geometræ præstare consueverunt; tum naturalem materiæ, qua de agunt, seriem ac ordinem sequi valent accuratissime; tum thesim propositam pluribus confirmare rationum momentis; atque præterea ornare eruditione multiplici; ac demum objectionum quoque, si quæ fuerint memoratu dignæ, resolutione firmiorem clarioremque efficere. Quamvis enim objectiones, semel posita thesios demonstratione, sua sponte concidant & evanescant; negari tamen non potest, earum dissipatione nubecularum novam veluti induci lucem, mentemque hoc exercitii genere roborari magis, reddique expeditiorem ad promptius in similibus ratiocinandum, ac differendum: ut omittam, eandem quandoque thesim in aliquibus disciplinis ferme videri æqualibus cum firmari, tum impugnari rationum momentis ac demonstrationibus: quarum quidem alterutræ, nonnisi apparentes esse valent; sed eo ipso potior considerationem exposcunt, ut earum adimatur species, detegaturque fallacia.

Demum Scholastica Methodus multo majorem, quam Geometrica, varietatem excipit, ornatumque. Nam qui eam consectantur, quidquid eruditionis ad unam aliquam quæstionem spectat, congerere in prænotandis commode valent, & quæ dicunt omnia, compro, nitidoque stylo digerere. Magna enim in errore versantur qui barbariem seu incultum, hispidumque dicendi genus individuum *Scholastica* methodi asserunt esse proprietatem. Eam scilicet hi respiciunt juxta eam tantummodo speciem, quam ei pro conditione temporum atque locorum, rudes quidam Scholastici indiderunt. At illam non esse nativam, propriamque vultus ejus formam, ostendunt alii, qui multo cultiore, elegantioreque dicendi genere eam exhibuerunt; quin etiam *Tulliano* penicillo pulcherrime exornarunt: ut præ ceteris celeberrimus *Melchior Canus* Or. Pr. Episcopus Canariensis, qui in suo illo incomparabili opere *de Locis Theologicis* planum fecit, fieri omnino posse, ut scholasticus *scholasticè* simul & *ciceroniane* loquatur; quemadmodum ipse præstitit, dignus propterea qui *Cicero scholasticus* appelletur. His ergo de causis in disciplinis tradendis, ac præsertim jure naturali, Methodum *scholasticam*, sed moderatam, sed cultam,

tam, sed eruditam, præferendam arbitror *geometrica*; quin & alteri, quæ continenti oratione, absque certa propositionum, rationum, objectionumque serie & dispositione rem digere ac proponit. Hæc enim methodus, si tamen methodus dici potest, licet plus dignitatis & gravitatis præferre videatur: quum tamen defectu accuratæ distinctionis minus habeat claritatis; discentium, ac præsertim Tyronum profectui minus est accommodata. Sed de his, quæ parerga videri possunt, jam satis. Nunc eo, unde digressa est, revertatur oratio.

Qui veram adimunt rebus moralibus certitudinem, nituntur præsertim antiquorum quorundam Philosophorum, ac imprimis *Aristotelis* autoritate; tum summa non modo Philosophorum, sed etiam integrarum civitatum ac Gentium circa quarumlibet ferme actionum honestatem sive rectitudinem dissensione: qui enim, inquirunt, fieri potest, ut ea certa sint, in quibus certitudinem non agnovere Philosophi peritissimi, & circa quæ cum iidem, tum integri populi & nationes omnino dissentiant? Sunt vero etiam qui moralis disciplinæ incertitudinem sequente ratiocinio probari putent. Demonstrationes locum habere non posse nisi in materia necessaria, exploratum est: non est vero materia disciplinæ moralis necessaria, sed plane contingens, mutabilis, & varia, actiones nempe humanæ & bona externa: demonstrationes ergo locum non habent in disciplina Morali. Verum ad hæc prompta est & expedita responsio est.

Et quidem quoad Aristotelem spectat, etiamsi constaret, eum nobis esse contrarium, nullatenus commoveremur; nam & veritati ipse adversaretur: ob eam ergo solummodo rationem illius hic mentem explicandam assumimus, ut quaecunque falsitatis patrocinium, licet non nisi apud imperitos valere possit, e medio tollatur. Verba, quæ præsertim difficultatem ingerunt, hæc sunt: *Honestæ & justæ, de quibus civilis* (seu Moralis) *disciplina considerat, tantam habent differentiam & errorem, ut lege solum, & non natura talia esse videantur...* *Contenti igitur esse debemus, si de istis & ex istis differentes minus accurate & vetusi figura quod verum est ostendamus.* At his ver-

Ethic. Lib.  
I. cap. 11.



bis Aristoteles non incertitudinem disciplinæ morali adscribere censendus est; sed eam tantummodo minus aptam pronunciare, quæ adeo accurate, exquisiteque tractetur, ut fieri solet in scientiis mathematicis: & hac de re auditores præmonet suos, ne disciplinis mathematicis assueti, eandem in hac quoque disciplina subtilitatem, accuratamque docendi methodum expectent: Hinc ita præfatur: τὸ ἀκριβές *Accuratio, seu accurata tractatio non in omni disciplina eodem modo exquirenda est.* Accuratiorem ergo docendi, differendique modum disciplinis tribuit Mathematicis, non vero majorem præ Moralibus certitudinem: in quibus παχυλῶς *crasso quidem modo ac pingui*, ut ajunt, minerva veritas εὐδείχεται *ostenditur; ostenditur tamen*, non utcunque indicatur, aut innuitur. *Ostenditur* vero quodammodo τύπῳ *imagine, aut simulacro; quia non ea claritate perspicuitate ac evidentia, ut in mathematicis disciplinis, in quibus nullus relinquitur aut dubitationi, aut contrariæ sententiæ locus, eo quod nihil in iis invenire est, quod claritatem aut evidentiam imminuat (id vero exinde oritur, quod nihil in illis sit, quod attentionem impediatur, mentemve erga illius generis veritates minus reddat affectam; ac præterea Mathematica Theoremata per figuras vividius exhibentur, ac veluti oculis subjiciuntur). At claritas, quæ in veritatibus moralibus elucet, licet tanta sit, quæ parere certitudinem valeat; non est tamen ejusmodi, quæ nebulis ex imo cordis hominum ascendentibus obnubilari non possit; siue potius tanta non est, ut ipsa mentis acies ab ea percipienda retrahi non valeat, impediturque. Hoc sane discrimen indicare Aristoteles videtur, dum ait: *Honesta autem & iusta tantam habent varietatem & errorem, non utique in se, ut addit perperam Pufendorfius; sed quoad hominum, populorumque opinionem; adeo ut si hæc spectetur opinionum diversitas, ea lege tantummodo, non natura talia esse videantur. Videantur autem, inquit, non sint: nam iusta & honesta esse hujusmodi suapte natura, nunquam dubitavit ille, ut ex aliis ejus operum locis, quæ post alios colligit Schmausius, certum est. Quæ quidem ejus sententia vel sola, satis argumento est, ipsum ab ea aborruisse opinione quæ incerta omnia in Moralibus pronunciat:**

igno-

ignorare enim non poterat ille, ea quæ a natura sunt, quum sint necessaria, posse demonstrationem recipere.

Quod si hæc vero ad Philosophum hunc a tanto errore vindicandum satis esse alicui non videantur, & ab eo nihilominus disciplinam moralem subjectam esse incertitudini contendere pertinaciter velit, ulterius ipse non reluctabor; sed addam, illum ita esse explicandum, ut non quoad principia, & theoremata, seu generales propositiones inde deductas incertitudinem admisisse censeatur; sed quoad directionem singularium actionum, & quoad consecutionem ejusdem finis, qui est felicitas hujus vitæ, juxta ipsum *Aristotelem*. Scilicet doctrina Moralis, licet suas habeat demonstrationes quoad veritatem generalium propositionum (demonstrat enim ex. gr., esum, qui debitam mensuram servat in ciborum quantitate, & qualitate, esse temperatum, adeoque honestum); attamen singularium actionum rectitudinem, v. g. singularis comestionis temperantiam demonstrare non potest, tum quia demonstrationes non sunt de singularibus; tum quia talia in praxi accidentia occurrunt, ob quæ certi saltem plerumque, esse nequimus, num singularis aliqua actio honestate debita prædita sit. Sic, tamen si quid temperantia a nobis exigat, agnoscamus, eamque pro virili servare velimus; tamen sæpe certi esse non possumus, num reipsa debitam mensuram, adeoque temperantiam in cibo, potuque perfecte adhibuerimus. Pari ferme modo Moralis disciplina incerta est quoad asecutionem finis, seu felicitatis in hac vita: quanquam enim tradat aptissima ad eam esse sequendam media, nempe vitam *bonestam, justam, & decoram*, seu virtutum omnium exercitium; ipsa tamen felicitas pluribus accidentibus impediri valet, & reipsa sæpissime impeditur; quod experientia ipsa manifestum est. Porro *Aristotelem*, si quidpiam incertitudinis disciplinæ morali adscripsit, ad hæc duo capita respexisse, illud primo esse argumento potest, quod tractationem ordiatur suam ab ea propositione: *Omnis ars, omnisque doctrina, similiterque actio & electio bonum quoddam expetere videtur*; & deinde de felicitate tanquam de fine ultimo data opera differit: agit ergo ille de *Morali*, prout est quædam consequendæ felicitatis ars, a quo fine

haud

haud raro aberrat, ut dixi. Secundo, ut rationem reddat ejusdem incertitudinis, hanc addit rationem: *talem porro errorem habent etiam bona, propterea quod multis accidunt detrimenta ex ipsis: jam enim aliqui perierunt propter divitias &c. alii propter fortitudinem.* Locum porro nullum habet hæc ratio; nisi incertitudo illa sumatur ratione habita ad consecutionem felicitatis. Tertio, exigit Moralis disciplinæ auditorem, qui non sit *veos juvenis*, (*interest vero nihil, ut subdit, juvenis ne ætate, an moribus vexpēs adolescentior sit*) quia hic *expers est earum, quæ in vita sunt, actionum, ac affectuum consecrator est, & secundum affectum vivit*: quod ineptum plane foret, nisi Moralem disciplinam consideraret ratione ad praxim habita; adeoque ad singulares actiones, de quibus non possunt demonstrationes fieri. Sed de mente Aristotelis plusquam satis.

Alterum adversariorum momentum sequentia diruunt. Primo dissensum hujusmodi plus æquo exaggerant *Pyrrhonicis*; & non pauca, quæ de contraria populorum circa licitas, honestasque actiones persuasione referunt, quum nullo fulciantur historicorum testimonio, fabulis accensenda sunt. Certe nunc multo minorem esse hujuscemodi dissensum, ex certis itinerantium relationibus exploratum est. Ubi enim nunc ulla gens, quæ licitum honestumque filii ex. gr. cum matre concubicum pronunciet? Hinc secundo, falsissimum est quod ait *Montagnius*, *ne unam quidem naturæ legem existare, cui non una sola natio, sed plures non contradicant.* Est ne enim natio ulla, quæ honestum asserat, benevolam patrem, vel innoxiam, obsequentemque filium trucidare; pro re empta pretium non solvere &c. Huc facit illud *Tullii*: *Qua auserit natio non comitatem, non benignitatem, non gratum animum, & beneficii memorem diligit? Qua superbos, qua maleficos, qua crudeles, qua ingratos non aspernatur, non odit?* Tertio, dissensus populorum illud unum evincit, non omnes homines ratione uti prout possunt, ac debent; & plerisque veritates morales non ita fulgere atque splendescere, ut ab iis etiam percipi valeant, qui mentem gerunt pravis affectibus, educationis, diuturnæque consuetudinis præjudiciis obtenebratam; vel qui ut suis indulgeant cupiditatibus, omni conatu totisque viribus earum certitudinem impugnant: qui demum data opera ocu-

Effais. Lib.  
II. Cap.  
XII. pag.  
476.

De Leg.  
I. b. l. cap.  
XI.

ra oculos mentis vel alio divertunt, vel prorsus claudunt, vel certe, ut par est, in eam minime figunt, intenduntque. Quarto, ex hoc disensu ut summum concluditur, non ipsam per se naturam veritates morales proxime patefacere, sed ad eas detegendas, seu ex principiis eruendas, ac velut ex seminibus excludendas opus esse ratiocinatione recte instituta; quod verissimum est. Scilicet Natura, ut ait Seneca, *semina nobis hujus scientiæ dedit, scientiam non dedit*. Quod si hujusmodi *semina* negligantur, quid mirum, si scientiæ germen in lucem non edant? Ac si ratio minime consulitur, quid mirum, si quas illa dicat, veritates revocentur in dubium, aut penitus ignorentur? At vero qualis quantusque semper apud plerasque nationes fuit moralis disciplinæ neglectus! Sane *Socrates* suo tempore deplorabat, *cum plena essent compita eorum, qui artes quaslibet edocerent; si quis aut ipso discere, aut filium servumve, quod iustum sit, edocere velit eum, quo pergat, non habere*; & *Tullius* plurimum mirabatur, *corporis quidem curandi, tuendique causa quesitam esse artem, atque ejus utilitatem Deorum immortalium inventioni consecratam: animi autem medicinam nec tam desideratam esse, antequam inventa, nec tam cultam posteaquam cognita est, nec tam multis gratam, & probatam, pluribus etiam suspectam & invisam*. En unde demum ortum habuit dissensus iste circa *Moralia*, & ignorantio, aut certe dubietas circa plerasque hujusce disciplinæ veritates.

Ep. CXX.

Apud Xenoph. Memorab. Lib. IV. Cap. IV. §. V.

Tuscul. quæst. Lib. III. cap. I.

Ratiocinatio denique, qua disciplinæ hujus incertitudinem confici putant nonnulli Aristotelis interpretes, quamque ab ipso traditam censent, nullius est roboris. Neque enim *Moralis* de actionibus hominum agit, quatenus sunt quidpiam physicum, & quoad existentiam contingens; sed quatenus subjiciuntur rationis regulæ: qua ratione subiectum esse valent propositionum universalium & necessariarum, non minus quam illæ, quæ in aliis scientiis proponuntur, & demonstrantur: v. gr. *Actio, qua suum cuique tribuitur, est justa: comestio, que debitam servat mensuram in ciborum quantitate & qualitate, honesta est &c.*

CA-

## C A P U T IX.

*Juris naturalis præcepta generatim adeo clara sunt, seu cognitu facilia, ut nemo possit eorum ignorantia excusari.*

**M**ultiplex hujusce propositionis ratio in promptu est. Ac primo quidem, Deus creavit omnes homines ut felices essent; vult idcirco, ut vitam exigant ad rationis præscripta: ad ejus ergo providentiam spectat, ut ea quæ ad felicitatem conferunt, neque obscura essent, neque adeo cognitu difficilia, ut generatim a cujusvis conditionis ac status hominibus cognosci non possint.

Secundo. Juris naturalis præcepta sunt præcepta rationis: omnes ergo, qui ratione præditi sunt, ejusque usu minime carent (ut carent infantes, & amentes) ea nativo mentis lumine detegere valent; præsertim quum ad id quod rectum est, vel ipso naturali instinctu, si pravis ille affectibus obrutus non fuerit, aut diuturna contraria consuetudine non sit retusus, feratur quisque.

De Benefic.  
Lib. III cap.  
XVIII.

De Leg.  
Lib. I. cap.  
X.

Tertio. *Nulla præclusa est virtus ait Seneca: Nec est quisquam gentis ullius, qui ducem naturam nactus, ad virtutem pervenire non possit*, ut habet Cicero, cui non modo ceteri quique Philosophi, consentiunt; sed etiam communis omnium sensus, quin & experientia ipsa in infimæ conditionis hominibus ac mulierculis suffragatur. Oportet ergo, ut juris naturalis præcepta, quibus virtus quælibet continetur, satis perspecta habere valeant omnino omnes.

Quarto. Si prima & universalia juris naturalis principia, unde officia cetera nullo ferme negotio deduci valent, vel leviter expendantur, luce clarius patebit, potius rectitudine cordis, quam singulari mentis acumine opus esse, tum ad ea detegenda, tum ad potissima consuetaria inde deducenda. Quam exigua enim consideratione opus est, ut quis intelligat, Deo amorem, cultum, ac reverentiam deberi, adeoque neque pejerandum, neque injuriosa in ipsum verba proferenda!

da? Est ne vero profunda meditatio adhibenda, ut generalis illius præcepti: *Quod sibi non vis fieri, alteri ne feceris*, noticia acquiratur? Quam facile vero exinde percipiet, a quibus temperandum sibi sit erga alios; satis enim fuerit, si abs se ipso exquirat, utrum vellet, aut libenter ferret, eadem sibi fieri. Demum & illud in oculos facile principium incurrit, *rebus naturalibus non esse utendum contra finem a natura, seu Auctore natura intentum; & generatim naturalem ordinem esse servandum*: unde sponte fluit, esse temperate, caste, unoque verbo, honeste vivendum. Non est igitur dubitandum, Juris naturæ præcepta esse *generatim* adeo clara, cognituque facilia, ut nemo eorum ignoracione valeat excusari; quod demonstrandum in propositione assumimus.

At, si ita res est, inquires, undenam difficultas tanta in quæstionibus moralibus definiendis? Unde Auctorum, qui de licitis, illicitisque actionibus agunt, in unaquaque ferme re dissidia? Fidenter respondeo, id non ex rei difficultate, sed ex inquirerentium oriri vitio, ac culpa: scilicet vel ex defectu attentionis, debitive examinis; vel ex præjudiciis, vel ex pravis affectibus & partium studio; vel ex novitatis, & singularitatis amore; vel demum ex nimia subtilitate, & immoderata evidentix & claritatis perquisitione. Ut de postremo hoc vitio pauca dicam (nam de ceteris fortasse satis dictum est capite præcedente) nimiam subtilitatem, immoderatamque in rem propositam perquisitionem multum, præsertim in Moralibus, officere detegendæ veritati arbitror: nam inde mens semetipsa quodammodo irretitur, perturbaturque, ac suis propriis oppugnationibus defatigatur; adeoque auscultandæ rationi tardior fit & ineptior. Hinc plane fit, ut viri illiterati ac simplices, iique æqui, rectique amatores facilius sæpenumero, quam Philosophi & qui in eorum versati sunt libris, veritatem in Moralibus detegant: ii nempe, quum & mentem habeant a subtilioribus & intricatioribus ratiociniis liberam, & cor a pravis affectionibus immune, rationem distantem quod rectum est, attentius & dociliter, ut ita dicam, audiunt, & rectos ipsius naturæ instinctus percipiunt; eisquæ alacrius obsequuntur & promptius. Hinc ait optime

Instit. Lib.  
III. Cap.  
V. num. 4.

*Christianus Tullius*, nempe *Lactantius*: *Vulgus interdum plus sapit; quia quantum opus est, sapit*: idque experientia ipsa planum facit; nam Rusticorum non tantum mores, sed & moralia dogmata sæpe cum vera Philosophia magis congruunt, quam ipsorum Philosophorum.

Hæc, quæ hucusque de claritate præceptorum juris naturæ disputavimus, ostendunt, quam vana sit & ridicula nonnullorum Protestantium Juristarum jactantia, qui doctrinam moralem veluti alte defossam abs se in lucem tandem se produxisse gloriantur. Ergone tam facilis & ipsismet Rusticis, dummodo sani sensus sint, pervia doctrina tamdiu in profundo delituerit, & non modo vetustos Philosophos, sed & Sanctos Patres (quod *Barbeyracus* contendere audet) & innumeros, eosque doctissimos, sanctissimosque viros, adeoque ab omni detegendæ veritatis impedimento plane liberos & immunes disciplina hæc fugerit, latueritque? Nescio, an æquo animo possit a quoquam ferri tanta arrogantia.

Ceterum hic probe animadvertenda limitatio est, qua assertionem positam circumscripsimus. Videlicet tametsi merito dubitari non possit, Juris naturalis præcepta GENERATIVIM adeo clara esse, cognituque facilia, ut nemo eorundem ignorantia valeat excusari; non est tamen absolute negandum, circa aliquod præceptum a principiis valde remotum, sive potius circa peculiarem generalium regularum applicationem alicui peculiari actioni variis circumstantiis affectæ & implexæ, pendentique ex pluribus principiis inculpatam ignorantiam posse, raro tamen, contingere. Hoc sane humanæ imbecillitati concedendum videtur; & si quidem non quoad omnes, quoad illos saltem, qui mediocri tantum mentis acie pollent: quos etiam in Moralibus absque animi vitio errare posse, plusquam verisimile est, præsertim posteaquam Auctorum de Morum disciplina agentium subtilitates, disputationesque rem hanc magis implexam effecere; ut pene dixerim, abs sanæ mentis rectique sensus homine facilius & verius quamlibet ejusmodi quæstionem finiri posse, si litigiosos id generis auctores legerit nullos, quam posteaquam diu fuerit in eorundem lectione versatus. Ita enim comparati sunt

eorum plerique. At quum dubitari non possit, eorum quoque aliquos, & optimo mentis acumine, & animo ab affectibus vacuo nonnullas discutere quæstiones, & in diversas nihiloscilicet abire sententias; quis neget, id demum ex rei difficultate proficisci; atque adeo a quibusdam veritatem posse ignorari innoxie? A veritate itaque aberrare ii censendi sunt, qui velut impossibile sustinent, ut quidpiam absque culpa ignoretur in quæstionibus Juris naturæ: quanquam neminem puto sibi adeo posse de hujuscemodi inculcata ignorantia blandiri, quin de aliquo occulto vitio non sit sibi pertimescendum: quum enim moralis veritas rationis vires non excedat; si quis eam non detegit, vix certus esse valet omnino, sese recte usum esse ratione, seu ejus luminis claritati sive ex negligentia, sive ex pravo aliquo affectu nihil obstaculi apposuisse.

## C A P U T X.

*Quum in præceptis naturalibus omnimoda certitudo haberi non potest, tum id quod probabilius tutiusque videtur, seligendum. Probabilissimum perperam Protestantes Romanæ Ecclesiæ tribuunt, exprobrantque.*

**L**icet hæc assertio ad celeberrimam de *Probabilismo* controversiam pertineat, eam & nos brevissime evincendam suscipimus: brevissime, inquam, nam supervacaneum existimamus, quæstionem fusius pertractare, de qua tot jam integra conscripta sunt volumina; præsertim quum Protestantes Juris naturalis periti, quibuscum præcipue impresentia nobis res est, non tantum a nobis hac in parte minime dissideant, sed ipsum *Probabilissimum* tanquam Juri naturæ contrarium sua sponte agnoscant, execrenturque. In eo potius eorum plerique immaniter errant, quod illum *Ecclesiæ Romanæ* adscribere & exprobrare non vereantur. Quod quidem quam immerito, quantaque injuria faciant, post pauca demonstrabimus. Interim nos jure naturæ adstringi, quoties certitudo haberi non potest, ad id, quod probabilius tutiusque est, seligendum sequendumque, ita paucis evincimus.



Primo. Recta ratio dicitur, nobis inesse debere veram sinceramque exequendi quidquid naturæ lege præscribitur, voluntatem. Inficias hoc ierit sanæ mentis nemo: qua enim lege præscribitur actio, eadem & sincera actionem illam exercendi voluntas indicitur. At vero quis dixerit, eum veram habere sinceramque legem implendi voluntatem, qui quod ipse probabilius censet esse lege præceptum non eligit, non amplectitur? Quinimmo veram hunc voluntatem habere recedendi a lege, ut suæ satisfaciatur cupiditati, probant exempla plura: quæ afferri possunt. Quem enim ad fidem sibi habendam inducet iter agens, qui sese reipsa *Romam* velle proficisci dicat, si eam eligit e duabus viam, cui insistendo *Roma* se longius recessurum probabilius cognoverit? Fac enim eum plane velle longius ab ea Urbe recedere; quid aliud in eum finem agere posset, si per duarum alterutram ipsi necessario iter agendum esset, nisi eam omnino arripere, qua probabilius putet, sese longius abduci? Eodem plane modo pugnat sincera legem implendi voluntas cum ejus partis electione, quæ probabilius censetur ab eadem lege abhorre. Quum ergo in præceptis naturalibus haberi certitudo non potest, illud seligendum, amplectendumque, quod probabilius, tutiusque videtur.

Secundo. Clarius ita se gerendi debitum evocet, si leges naturæ ut leges sunt Creatoris, considerentur. Annon enim putandum est, Deum O. M. habere injuriæ loco, homines, creaturas suas, innumeris ipsi beneficiis devinctos adeo parum de ipsius mandatis implendis esse sollicitos, ut quod probabilius censent ab eo esse prohibitum, id ipsum, ne aut levi afficiantur incommodo, aut parvula careant voluptate, facere non vereantur? si quis dubitat hac de re, serio abs se exquirat, an æquo ferret animo inofficiosum servum, qui sese excusare contenderet de sibi imposito opere non expleto ita ajendo: *Sibi quidem probabilius visum esse, id ab vero fuisse præceptum; at quum etiam probabile videretur oppositum, se illud neglexisse, ut laborem fugeret, vel ut ludo vacaret?* Quod terrenus vero Dominus merito non ferret in servulo, id ne, Deum in creatura sua æquanimiter laturum putandum? Abhorret hoc certe a sano rectoque sensu.

Ter-

Tertio. Id adhuc fulgentius apparet, si hæc addatur præcedentibus consideratio. Quisquis animo constituit, sese toties velle quod magis libuerit agere, quoties non omnimoda certitudine quidpiam a Deo vetitum esse cognoscat, etiamsi id sibi videatur probabilius; jam, quum ignorare non possit, se sin semper, frequentius saltem quod a Deo vetitum est facturum (quod enim probabilius videtur, id quoque censetur frequentius contingere) eo ipso in hujusmodi divinorum præceptorum transgressiones consentiat, oportet. Idne vero a Dei offensa vacare credendum est?

Quarto. Quum homines in negotiis quibuscunque, ac præsertim alicujus momenti, quæ optant feliciter sibi cedere, peragendis, quod probabilius putant, complectantur; jam non nisi absurdissime censi potest, justum esse, honestumque aliter se gerere, quoties agitur de naturalis, ac divinæ legis observantia.

Quinto. At nihil magis thesım hanc nostram confirmat; quam inanes illæ subtilitates, quæ adversarii satagunt probabilissimum sua ferme sponte ruentem fulcire. Ajunt scilicet primo, damnari non posse, qui quidpiam agunt probabili opinione suffulti, quum hac ratione prudenter agant: probabilis siquidem opinio ea est, quæ iis munitur rationum momentis, quæ prudentem valeant assensum obtinere. Sed quæ est hæc prudentia, ajo ego, assensum præbere ob graves rationes in conspectu graviorum, quæ contrariam firmant sententiam, suadentque? Quin neque est id cuiquam possibile, nisi oculos data opera a contrariis rationibus avertat: quod idipsum est iniquum. Deinde quum ad prudentiam pertineat, idonea ad finis consecutionem media seligere, qui id negligit quod probabilius putat ad observantiam legis conducere, est profecto imprudentissimus, si quidem eam implere velit; sin vero, jam hoc ipso iniquus est.

Ajunt secundo, legem ignorari, cujus certitudo non habetur; præsertim vero, quum ejus extantia æqualibus rationum momentis & adstruitur & impugnatur: neminem autem lege ignorata adstringi posse. At quam immerito ignorari dicatur quod gravioribus noscitur rationum momentis fulciri, sapientes

ju-

judicent. Nec etiam, ni verborum significationes invertantur, dici potest, ignorari quod utrinque noscitur æqualibus roborari rationibus; sed id dicendum est dubium. In dubio vero prudens quisque ab ea parte recedat oportet, ex qua imminere sibi videt errandi periculum. Hinc ille, cui vere cordi est divinam non violare legem, ab actione cujus rectitudinem in dubio versari videt, non minus se continebit, quam sese absteineat mercator ab itinere capeffendo per ea loca, in quibus merces suas a prædonibus diripiendas timet, vel dubitat. Profecto, quisquis rem quamlibet periculo exponit, is illius rei curam non habere, eamque flocci facere, aut saltem minus, quam par est, amare convincitur. Satis ergo Dei legem non amat, qui stante dubio, seu æquali utrinque probabilitate, ejus violandæ discrimini se exponit: exploratumque videtur, eum plus suam cupiditatem, quam divinam legem diligere, qui sibi apparentibus non minoribus pro Dei lege, quam pro sua cupiditate rationibus, eam partem amplectitur, quæ favet cupiditati. Hinc vero concludas, in præceptis naturalibus non id tantum quod probabilius est, fore eligendum; verum etiam in dubio, seu quum æquales pugnant utrinque rationes, eam esse partem amplectendam, in qua non violari legem, certum est: quod pariter adductæ rationes, si recte expendantur, satis evincunt.

Ajunt tertio, nimium homines gravari, si adstricti asserantur non tantum ad leges, quæ certo innotescunt, implendas; sed ad eas quoque, de quibus certitudo nulla, sed tantummodo probabilitas, quantumvis major, habeatur; illudque plane intolerabile fieri, si ad leges quoque dubias, seu æqualibus suffultas, impugnatasque rationibus, obligatio hujusmodi extendatur: inde enim consequens foret, adstringi nos ad plurima, quæ reipsa nec præcipiuntur lege naturali, neque vetantur. Concipiunt nempe illi legem naturalem velut grave quoddam onus, quod quum eis sit invisum, nullum non movent lapidem, ut levius utcunque efficiant; eoque omnem cogitationem & studia sua convertunt, quo sperant posse imminui: quasi vero Deus eo uno fine naturales condidisset leges, ut humanam libertatem arctaret, durisque veluti

luti catenis, compedibusque vinciret; aut quasi Deus homini voluptates quasdam invideret: quum tamen certum sit, naturalibus legibus cum peculiarium hominum, tum maxime totius humani generis felicitatem contineri; & in hunc etiam finem eas esse a Deo sancitas. Videant vero qui ita argumentantur, an bonus, an Deo gratus, an laude dignus sit iste eorum conatus, ut naturalium legum onus, sive pondus, quod vocant, pro virili imminuant. At præsertim serio, animoque ab affectibus vacuo perpendant, utrum ex his duobus rationabiliter ac merito magis exosum esse homini debeat, aut periculum agendi aliqua, quæ lege divina præscripta non sunt, aut patranda plura, quæ lege divina sint vetita. Si Deum vere diligunt, ejusque legem, hoc sane posterius magis horrebunt: præsertim quum non æquale utrinque periculum sit, sed hoc posterius multo latius pateat altero, si quidem verum sit, quod hi contendunt, justum esse honestumque, propriæ cupiditati indulgere, etiam quum valde probabilis est, id de quo deliberatur, divinæ legi adversari. Cogitent vero velim qui ita sibi legum naturalium onus imminuere conantur an hominem, qui quidpiam in eos deliberate moliretur, quo probabilis putaret, ipsis damnum injuriamve irrogari, vel de hoc saltem jure dubitaret, æquanimitè ferrent? Non puto. Qui ergo id sibi erga Deum licere putabunt? Videant igitur & aliquando animadvertant, probabilissimum suum vel ipsa generalissima Justitiæ regula, *quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris*, damnari, improbarique.

Commenta cetera probabilistarum, ac præsertim vanissimum illud ac perridiculum *de possessione, stante dubio, libertatis contra legem* nequidem digna censeo, quæ hic commemorantur. Qui ea omnia accurate recensita & profligata, totamque hanc questionem doctissime discussam videre desiderat, adeat egregium opus, quod non ita pridem in lucem edidit P. Jo. Vincentius Patuzzi, O. P. inscriptum, *De Regula Proxima humanarum actionum*.

In hoc eodem opere extant plurima, quibus *Probabilismi* nota Romanæ & Catholicæ Ecclesiæ a Protestantibus inusta efficacissime dispellitur. In eo nanque evincitur, Romanam  
Ec-

Ecclesiam ab ea semper abhorruisse sententia. Etenim & Romani ipsi Pontifices ulum Probabilismi multis in casibus vetuerunt: & ipsum sin omnino exerte, certe *implicite*, ut ajunt, in variis scilicet necessario cum eo connexis propositionibus condemnarunt: & plurimarum Ecclesiarum Episcopi tum pastoralibus literis, tum Synodalibus decretis a suis Diocesibus eliminarunt: & celebriores Catholicæ Academicæ proscripserunt: & plurimi semper Scriptores catholici impugnarunt: & demum tum etiam quum probabilismus latius vigere videbatur, nunquam fuit ad moderandas conscientias a Pastoribus generaliter adhibitus; nunquam ullo Ecclesiastico decreto probatus; nunquam fidelibus tanquam legitima humanarum actionum regula propositus; nunquam Catechismis animarum directioni inservientibus insertus. Qua ergo ratione, immo qua fronte Romanæ Catholicæque Ecclesiæ adscribi potest? Anne æquum est, aliquorum, ac vulgarium plerumque Autorum doctrinam toti Ecclesiæ adscribere? Verum non in hac solummodo re, sed & in aliis multis æquitatem in Protestantibus desideramus. Qui quod hic duntaxat innuofuse clarissimeque demonstratum videre desiderat, opus ipsum adeat.

Hoc unum hic addo, minime profecto mirandum, si Catholica Ecclesia, Catholicique Doctores præcipui, & ipsi *Protestantes* semper a Probabilismo abhorruerint, & abhorreant; cum etiam Gentiles Philosophi hanc certissime viderint veritatem, & apertissime tradiderint: tanta scilicet est ejus claritas, atque perspicuitas. Duos tantum sed omni exceptione majores hic appello, *græcum unum, latinum alterum*; nempe *Platonem, & Tullium*. Porro *Plato* in *Phædone* ita *Simiam* loquentem inducit: *Hoc vero unum est elaborandum, ut aut discamus quomodo hæc se habeant, aut inveniamus: aut si hoc fieri non potest, humanarum saltem rationum τὸν βέλτιστον ἔδυσσελεγκτότατον ea qua optima sit, difficillimeque refutari possit, delecta, ei quasi insideamus, aut illa tanquam rate veeli, vitæ istius pericula difficultatesque evavigemus, nisi quis possit, certiore tutioreque modo, firmiore videlicet vehiculo, divino quodam verbo, traduci, atque transmitti: Tullius autem Libro I. de Officiis cap. IX. Bene, inquit, præcipiunt,*  
*qui*

Num. 30.

qui vetant, quidquam agere quod dubites, æquum sit, an iniquum: quanto magis si probabilius putes esse iniquum? Huc facit, quod ait Libro II. Cap. XIV. ejusdem Operis: *Judicis est semper in causis verum sequi* (an non velut causa quædam agitur, cum de actionis alicujus æquitate vel iniquitate collatis utrinque rationibus disceptatur, cujus est judex ipse, qui acturus est?) *patroni nonnunquam verisimile, etiam si minus verum sit, defendere: quod scribere (præsertim cum de philosophia scriberem) non auderem, nisi idem placeret gravissimo Stoicorum Panætio. Anne vero scribere auderet ille ea, quæ probabilissimi defensores scribere non verentur?* Num. 12.



DE PRINCIPIIS  
JURIS NATURÆ, ET GENTIUM  
LIBER XII.

*De Juris Gentium notione, seu idea.*

**H**Actenus de *Jure natura* seu de *lege naturali* disputatum est; cujus existentiam, naturam, proprietates satis declarasse, atque a pravis commentis, erroribusque satis vindicasse me arbitror. Hoc postremo capite de *Jure Gentium* nobis agendum generaliter est, videlicet illius idea, quam apud auctores satis ambiguam, obscuramque invenio, pro viribus enucleanda. Quod ut assequar, nonnulla hic præmonere optimum duco. I. Cum Jus Gentium in se aliquid reale, & definitæ naturæ non sit, idem est quærere, in quo illud consistat, ac quærere, quænam iis vocibus subjecta sit idea, vel quænam congrue subjici possit. Quia vero ex hominum arbitrio nominibus subjectæ sunt idæ, haud melius primæ quæstioni satisfieri posse videtur, quam si ea juris gentium idea proponatur, quam habuere, qui *omnium primi* hoc nomine usi sunt, vel qui proxime sunt consecuti: id vero præstabimus capite hujus libri primo. Ut vero secundæ quæstioni fiat satis, expendere necesse est, utrum idea, quæ prædictæ voci subiicitur, cum voce ipsa probe consentiat. Quare ad rectam illius nominis definitionem inspiciendus. seu in memoriam revocandus est valor, ac vis utriusque vocabuli, nempe *Juris*, & *Gentium*: nam multiplex valor earundem vocum in causa est, ut *Jus gentium* plura, ac diversa significare haud incongrue valeat. Sed quia hæc vulgo non satis distincta fuere, ideo in re alias clarissima haud levis confusio oborta est.

Itaque

(a) Vox *Gens* primitus significabat majores familias, seu hominum multitudinem ex pluribus ejusdem generis familiaribus constantem; scilicet *gens ex genus* per contractionem, seu unius literæ elisionem factum creditur. Postmodum hæc vox pro indicandis populis, civitatibus integrisque nationibus usurpata est.

Nunc

Itaque *Juris* vocabulum duo potissimum significare, nempe *facultatem*, & *legem*, jam supra dictum est. Hinc sponte fuit, nomine *juris gentium* vel *legem*, vel *facultatem gentium* intelligi posse. Verum & ipsa vox *gentium* significationem duplicem habet: nam vel perinde valet, ac *omnes homines*; vel significat magnos hominum cœtus, qui nec alicui communi Principi subiant, neque ullum dominium alter in alterum habet. (\*) Ex quo sequitur, duplicem *juris gentium* vocabulo sensum subesse posse, vel ita scilicet, ut significet *jus*, sive *legem* (modo ab alia *juris* significatione præscindimus) vel omnium, & singulorum hominum, vel integrarum gentium, sive nationum; *jus*, inquam, & *legem*, cui omnes homines, & integræ gentes obnoxie sint, vel etiam quam omnes gentes, hominesque condiderint: quandoquidem lex dicitur esse cum eorum qui ea adstriguntur, tum eorum, qui eam condiderunt, aliisque imposuerunt; hoc est cum subditorum tum legislatorum: qua ratione dicuntur *leges Atheniensium*, & *Lacedæmoniorum* eæ, quibus ii populi regebantur: eæque dicuntur *Solonis*, & *Draconis* qui eas condiderunt. Præterea *leges* ab hominibus conditæ sunt duplicis generis; nam aliæ respiciunt materiam, quam alias lex etiam naturalis vel præscribit, vel prohibet; ut furtum, homicidium, adulterium &c.: aliæ versantur circa ea, quæ lex naturalis indefinita, & indeterminata relinquit; cujusmodi sunt pleræque *leges civiles*. Denique si *juris* vocabulum in alia significatione sumatur, videlicet pro *facultate*, ita *jus gentium* haud incongrue sumi potest pro eo, quod facultate, seu autoritate hominum, gentiumque integrarum investum est, ac constitutum, licet hoc propriam legis rationem non habeat. In hoc sensu *rerum proprietas* dicitur, aut dici potest ad *jus gentium* pertinere; quippe quæ inducta creditur non ab ipsa natura, sed hominum, seu gentium voluntate, atque consensu.

Ex his omnibus constat, nomine *juris gentium* intelligi posse 1. *legem naturalem*, quæ fundatur in principiis hominis

pre-

Nunc præsertim apud Juristas, gentium colligantur; seu neque communi sub nomine veniunt Civitates, & Nationes, sunt Imperanti, neque altera in alteram quæ nullo communis regiminis vinculo dominium habet.



propriis : lex siquidem naturalis congruentissime dicitur *ius hominum*, sive *hominum lex*, utpote qua omnes homines obstringuntur, prout homines sunt. 2. Partem illam legis naturalis, quæ integrarum gentium mutua moderatur officia, seu jus naturale integris gentibus applicatum. 3. *Leges positivæ*, siquæ apud omnes homines, ac populos in usu sunt. 4. *Leges positivæ*, queis gentes, qua tales, obnoxie sint quoad mutua commercia, atque negotia, sive hujusmodi leges ab ipsis gentibus fuerint constitutæ, sive ab alio legislatore, sive ex mutuo consensu, atque pactione, vel ex consuetudine, & usu obligandi vim habeant. 5. Demum intelligi ea omnia possunt, quæ ex voluntate, consensuque gentium ob necessitatem, utilitatemque communem inducta, vel constituta fuerunt: vel etiam potest significari facultas, qua gentes quidpiam statuere valent ob communem necessitatem, utilitatemve. Cum itaque jus gentium hæc omnia significare valeat, frustra inquirat aliquis, an *ius gentium* existat a jure naturali distinctum, nisi prius quæ hucusque docuimus, accurate distinguat; nam ante perspectam habeat ideam oportet, quæ respondet huic nomini. Si enim solum quæras, quid sit jus gentium, solam nominis quæstionem propones; adeoque inquirendum est potius, an extet jus aliquod, quod omnibus vel hominibus, vel gentibus commune sit, illudque positivum, & a jure naturali ratione formæ, materiæve diversum. Sic enim quæstio erit non amplius de nomine, sed de ipsa re. His ita prænotatis, clarissimam nobis de jure gentium disputationem futuram arbitramur.

## C A P U T I.

*Veteres latini Scriptores, Romanique Juris-consulti nomine juris gentium intellexerunt vel integrum jus naturale, vel potissimam partem illius.*

De Off.  
L' b. III.  
cap. 5.

**P**Riorem propositionis partem luculentissime evincunt hæc Ciceronis verba: *neque vero hoc solum NATURA, idest JURE GENTIUM, sed etiam legibus populorum, quibus in singulis Civitatibus Resp. continetur, eodem modo constitutum est, ut non liceat sui*

com-

*commodi causa nocere alteri. Eodem sensu jus gentium usurpat Seneca inquit: æquissima vox est, & Jus Gentium præferens: redde quod debes; hoc enim præceptum procul dubio pertinet ad jus naturale. Quoad Romanos Jurisconsultos luculentissima sunt testimonia Triboniani, aliorumque duorum, quorum opera usus est Justinianus Imperator in suis Institutionibus perficiendis, nimirum: quarumdam rerum dominium nanciscimur Jure naturali, quod sicut diximus, appellatur Jus GENTIUM. Ita pariter sensisse Cajum, aperte constat ex ea, quam tradidit, Juris gentium definitione, videlicet esse id, quod naturalis ratio inter omnes constituit, cujusmodi esse jus naturale quique consentiunt. Porro ex eodem Autore illud ipsum vocatur jus gentium, quasi quo jure omnes GENTES utuntur. Eadem omnino est Ulpiani sententia: nam quod Cajus proponit, ut rationem appellationis reddat, illud pro integra definitione Ulpianus assumit inquit: Jus gentium est, quo Gentes humana utuntur; seu, ut paulo post subdit: quod hominibus inter se commune est: id vero soli Juris naturæ congruere exploratum est. In eandem sine dubio sententiam concedunt Pomponius, ac Florentinus: nam alter docet, ad jus gentium pertinere Religionem erga Deum, ac parentibus, & patriæ parere; alter vero, vim atque injuriam propulsare. Ex quo ortum est, quod in libris Digestorum unum, & idem modo juris natura, modo juris gentium esse dicatur: ex. gr. Dig. lib. XXIII. dicitur jure gentium committere incestum, qui ex gradu ascendentium, vel descendendum uxorem sumit; & alibi dicitur, hoc esse juris naturæ. Præterea acquisitio, quæ fit jure ventris, tribuitur juri naturali; alibi juri gentium. Sic etiam dicitur Mare jure naturali commune; alibi vero, tale esse jure gentium &c.*

Hæc sane omnia propositionem nostram extra controversiam, & dubitationem constituunt. Verumtamen dissimulanda non sunt, quæ eidem adversari videntur. 1. Videlicet, quod Ulpianus statuit ut certum, exploratumque, jus GENTIUM a NATURALI recedere, sive ab isto distingui. 2. Quod Hermogenianus ad jus gentium referat ea, quæ juris naturæ non sunt, ut bellorum institutionem, regnorum conditionem, distinctionem dominiorum &c. 3. Quod Justinianus Imperator, seu qui ejus auspiciis

De Benef.  
Lib. III.  
cap. 14.

Lib. II. Tit.  
I. §. II.

Dig. lib.  
I. Tit. I.  
§. 9.

lb. §. 4.

lb. §. 2.

Tit. II. in  
fin.

loc. cit.

lib. I. Tit. II.  
§. 2.

ciis Institutiones adornarunt, rationem assignantes, quare *jus gentium omni humano generi commune sit*, ajunt, *usu exigente, & humanis necessitatibus gentes humanas quedam (jura) sibi constituisse*: quod sane juri naturali non congruit. Quid quod subditur statim: *bella etiam orta sunt, & captivitates sequuta, & servitutes, quæ sunt naturali juri contraria. Jure enim naturali omnes ab initio liberi nascebantur?* Nonne diserte *jus gentium a naturali jure secernitur?*

Verum his omnibus haud difficilis responsio est. Quoad primum attinet, dico *Ulpianum* eo loci non sumere *jus naturæ* in tota sua amplitudine, sed in sensu quodam arctiore, pro ea scilicet *juris naturæ* parte, quæ respicit ea, quæ homini, brutisque animantibus communia sunt, qualis est *conjunctio maris, & femine, liberorum procreatio, atque educatio*: scilicet in ea definitione sumit *Ulpianus naturam*, prout a *ratione* distinguitur; adeoque prout importat non totam essentiam, sed partem hominis *animalem*: quanquam enim cum animalitas, tum rationalitas ad *naturam* hominis spectent, eamque constituent; non inepte tamen *natura* vocabulum animalitati applicatur: tum quia pars hominis superior, atque præstantior peculiare nomen sortita est; tum quia appetitiones, seu inclinationes ex animalitate manantes necessariæ sunt, sicut necessarius est modus agendi *naturæ* proprius. Hinc ea, quæ necessaria in homine sunt, ad *naturam*, cetera ad *rationem* congruè referuntur. Cum igitur etiam *lex* necessitatem quandam inducat, ideo quæ sunt necessaria, speciali quadam ratione dicuntur esse *de lege*, seu quasi de necessitate, *natura*: cetera vero peculiari vocabulo dicuntur potius *dictata rationis*, ut innuatur utrorumque discrimen: quamvis & hæc dubio procul sint *de lege natura*, prout *natura* humana utranque completitur hominis partem. Igitur *ratione* duplicis partis possunt in homine duo jura distingui, quorum alterum *animale* dici potest eo, quod in parte hominis animali fundatur, adeoque respi-

(a) Nobiscum hac de re sentit *Wol-* (quanquam hoc non esse usquequaque  
*fius*. Quare, *Jus naturæ*, (ait in *Instit.* verum, nos alibi docemus) *Quod si ergo*  
*J. N. & G. §. 56.*) *rationem sufficientem* eandem habet in *natura* & *essentia* homi-  
*nis ac brutorum communi*, *Jus naturæ*  
*homi-*

respicit ea, quæ nobis quodammodo communia sunt cum ceteris animalibus; alterum *rationale*, & proprie humanum, quod versatur circa ea, quæ præcipiuntur ab humana ratione, & quæ propria hominis sunt. Et hoc secundum a Romanis Jurisconsultis sæpe vocatur *jus gentium* (a) seu *hominum*; ut hoc nomine innuant, ita proprium hominis illud esse, ut ceteris animalibus ne ratione quidem materiæ, conveniat. Verum constat ex dictis, hæc duo jura, nempe *animale*, sive *natura*, & *rationale*, seu proprie *humanum*, quod etiam *jus gentium*, seu *hominum* dicitur, non esse, nisi duas partes unius adæquati, & integri juris *naturalis* atque *humani*. Cum itaque *Ulpianus*, & alii *jus naturæ* distinguunt a *jure gentium*, utrunque sumunt in sensu arctiore, & inadæquate; neque proinde censendi sunt inficiari, quod ad *jus naturæ* adæquate sumptum etiam illa pertineant, quæ sunt juris *gentium*, ut vel ex ipsa definitione juris tradita ab *Ulpiano* compertum est. Neque enim credibile est, ita cum desipere potuisse, ut omnia, quæ a nobis facienda, vel omittenda ratio constituit, solummodo pertinere crediderit ad *jus positivum*, & a naturali jure omnino diversum. Nullatenus igitur dubitandum, quominus in nostram *Ulpianus* sententiam concedat, seu nomine *juris gentium* intelligat *jus naturale*, quæ proprium hominis est.

Quoad *Hermogenianum*, qui secundo loco opponitur, facilis, & expedita responsio est; videlicet, ea quæ affert tanquam pertinentia ad *jus gentium*, spectare etiam ad *jus naturale*, vel ad istud merito revocari. Et quidem quoad *institutionem bellorum*, ut hæc legitima sint, ad defensionem tantum, vel ad violati juris vindicationem gerantur, oportet; adeoque quoad integras gentes non minus est de *jure naturæ* institutio bellorum, quam sit propria defensio in privatis hominibus, sui que vindicatio juris. Modus vero belli gerendi neque est de *jure naturæ*, nec *gentium*; sed est fructus industriæ cujusque

*hominum & brutorum commune dicitur, brutis differt, Jus hominum proprium, Jurisconsultis Romanis Jus naturæ in significato strictiori; si in natura & essentia hominis propria, seu in iis quibus homo a* *Jurisconsultis Romanis Jus Gentium appellatur.*

jusque nationis, adeoque varius, & multiplex; sed nunquam justus, nisi ad normam juris naturalis exigatur, ut suo loco data opera ostendemus. *Regnorum conditio* eatenus ad jus naturæ revocanda est, quatenus Reges primitus constituti censentur mutuis pactioibus, quæ a naturali jure duntaxat vim habent; seu ex populi consensu, & voluntaria translatione sui juris in alium, quæ jure naturæ fieri potest, ut explicabitur suo loco. Sic *rerum dominia* primum orta per occupationem sunt, tum firmata naturali jure, quod vetat, rem ab alio occupatam sibi, extra necessitatis articulum, vindicare. Hinc vero naturaliter, ac necessario consecuta dominiorum distinctio est, quibusque agnoscentibus dominium suum, & consentientibus in alienum. Sed hæc omnia alio in loco data opera persequemur.

Majorem præferunt difficultatem verba *Justiniani*. Quamobrem eum aliqui hac in re errasse contendunt, atque aliis, qui jus gentium voluntarium admittunt, errandi occasionem dedisse. Sed hæc nobis responsio necessaria non est, quippe quod illius verba in vero aliquo sensu explicari queant, qui nobis minime adversatur. Hoc vero commodius capite sequente præstabimus, D. Thoma occasionem suppeditante. Solum hic animadvertere præstat, non in sensu rigido, & proprio intelligendum esse, quod ait: *captivitates, & servitutes sunt legi naturali contrariae*: neque enim ignorabat Justinianus, quidquid opponitur legi naturali, illud injustum esse, atque illegitimum: quare nihil aliud significare iis verbis voluisse censendus est, quam quod *servitus* sit status diversus, aut etiam, si malis, contrarius illi, in quo homines per se conditi a natura fuere, cum *omnes ab initio liberi nascerentur*, sed tamen capaces subeundæ servitutis; adeoque non *positive* liberi, quasi natura id exigente, sed *negative* duntaxat (ut inquit): seu quatenus natura ipsa neminem per se addicit servituti, nec quisquam potest, nisi justa causa accesserit, alium addicere. At quamvis natura neminem servum edat in lucem, unumquenque tamen servitutis capacem efficit; & juxta rationis dictata facultatem adipisci quis potest redigendi alium, justa tamen de causa, in servitutem (quin & occi-

cidendi, quod majus est): adeoque etiam *servitus*, atque *captivitas* ad jus naturæ merito revocatur, adeo ut necesse non sit, eas alteri juri a naturali distincto tribuere.

## C A P U T II.

*Juxta S. Thomam Jus Gentium ratione materiæ pars est Juris naturalis; ratione autem formæ distinguitur ab illo. Probabile est, in eadem sententia fuisse Romanos Jurisconsultos.*

CUM idem, aut ferme idem sit inquirere, quid sit *jus gentium*, & quid eo nomine intellexerint veteres Jurisconsulti, aliique magni nominis viri, atque Scriptores, ut supra adnotatum est; pretium operæ censeo, hac de re etiam S. Thoma mentem investigare, quo & præstantiorum Scholasticorum sententia innotescet. Primo igitur pro certo habeo, non minus a S. Thoma, quam a veteribus Jurisconsultis, jus gentium habitum esse ceu partem totius juris naturæ. Quod ita demonstro. Ille data opera inquit, *utrum jus gentium sit idem cum jure naturali*. Responsioni vero præmittit, *jus seu justum naturale*, nempe id, quod ex sui natura est adequatum, vel commensuratum alteri, duplex esse: unum, quod tale est secundum absolutam sui considerationem; sicut masculus ex sui ratione habet commensurationem ad feminam: alterum, quod tale est non secundum absolutam sui rationem, sed secundum aliquid, quod ex illo sequitur. Hujus secundi generis esse putat ex. gr. proprietatem possessionum. Si enim, subdit, consideretur iste ager absolute, non habet, unde magis sit hujus, quam illius: sed si consideretur per respectum ad opportunitatem colendi, & ad pacificum usum agri, secundum hoc habet quandam commensurationem (utique naturalem) ad hoc, quod sit unius, & non alterius. Porro jus naturale, quod (ut ait D. Thomas) commune est nobis, & aliis animalibus, ex eodem S. Doctore versatur circa justum naturale primo modo acceptum; quia absolute apprehendere aliquid non solum convenit homini, sed etiam aliis animalibus. Justum vero naturale alio modo acceptum ex eodem S. Thoma pertinet ad jus gentium, quod solis hominibus inter se commune est. Et ratio illius est,

II. 2. quest.  
LVII. a. 3.

quia *considerare aliquid comparando ad aliquid, quod ex ipso sequitur, est proprium rationis, quæ soli homini præ ceteris animalibus convenit: hoc ipsum vero, quod proprium rationis est, docet esse naturale homini, quia est secundum rationem naturalem, quæ hoc dicitur.* Igitur, cum S. Thomas pro objecto juris gentium constituat *jus, seu justum naturale*, perspicuum esse videtur, eum habuisse jus gentium ut partem juris naturalis adæquate, & latius accepti, & solummodo distinxisse jus gentium a jure naturæ arctius sumpto, seu quatenus respicit ea, quæ etiam ceteris communia sunt animalibus. Hanc fuisse S. Doctoris mentem alia, quæ ibidem leguntur, aperte confirmant: sed ea in medium proferre necessarium minime duco, cum & ejus Interpretes pro certo habeant, in eo articulo prædictam tradidisse doctrinam: verumtamen dicunt, non ex propria sententia, sed ex Romanorum Jurisconsultorum mente locutum fuisse (quasi vero idea juris gentium melius ex alio fonte posset hauriri, quam ex Romanis Jurisconsultis) sed alibi clarius, ac certius patefecisse mentem suam allatæ sententiæ omnino contrariam. Nam, inquit, prima secundæ diserte

Q. xcv. a. docet, jus gentium esse partem juris *positivi*, & esse a naturali distinctum: *dividitur (inquit) jus positivum in jus gentium, & jus civile.* Quid clarius? Et infra: *jus gentium est quidem aliquo modo naturale homini secundum quod est rationalis; distinguitur tamen a naturali: ibique subindicat, causam prædicti juris esse hominum consensionem; quod de jure naturali dici non potest.*

Sed mea quidem sententia, errat quicumque arbitratur, S. Doctorem in locis diversis diversa docere: siquidem posteriore etiam in loco apertissime docet, jus gentium circa illa versari, quæ ad jus pertinent naturale: *nam ad jus gentium pertinent ait... iusta emptiones, & venditiones, & alia huiusmodi, sine quibus homines ad invicem convivere non possunt.* Quis vero negaverit, hæc juris naturæ esse? Superius etiam dum ait, *non esse accidendum, ad jus gentium spectare innuit, quod certe juris etiam naturæ est, ut nemo non videt.* Generatim vero ad jus gentium ea spectare docet, *quæ derivantur ex jure naturæ, sicut conclusiones ex principiis.* Quapropter ad naturæ legem

ea quoque spectare, necesse est: siquidem ad eam facultatem, ad quam principia pertinent, pertinent etiam conclusiones. Perperam vero Interpretes quidam S. Doctoris volunt, eo loci Angelicum loqui de conclusionibus non *necessariis*, sed *contingentibus*, seu quæ solam convenientiam, utilitatemve respiciunt: hanc enim interpretationem jam ipse præciderat: nam postquam docuisset, legem omnem humanam a lege naturali derivari, uno modo sicut conclusiones ex principiis, alio modo sicut determinaciones quasdam aliquorum communium; primum explicans modum pertinentem ad jus gentium ait: *hic similis est ei, quo in scientiis ex principiis conclusiones demonstrativæ producuntur*. Deinde exemplum afferens subdit: *sicut hoc, quod est non esse occidendum, ut conclusio quadam (necessaria) derivari potest ab eo, quod est, nulli esse faciendum malum*. Pro certo igitur habebat Angelicus, ea quæ sunt *juris gentium*, pertinere etiam ad jus naturale: quod constat etiam ex eo, quod objicientibus hunc syllogismum: *jus positivum dividitur contra naturale: sed ea, quæ derivantur a principiis communibus naturæ, sicut conclusiones, pertinent ad legem naturæ.... ergo ea quæ sunt de lege humana, non derivantur a lege naturæ*; hoc pacto respondet: *ratio illa procedit de iis, quæ derivantur a lege naturæ, tanquam conclusiones*. Quibus verbis non obscure innuit, hæc ad naturæ legem spectare; & tamen simul asserit in eodem articulo, hæc eadem pertinere ad jus positivum, seu legem humanitatis positam: & articulo quarto diserte affirmat, ad jus gentium pertinere ea, quæ derivantur a lege naturæ, sicut conclusiones ex principiis; & paulo ante docuerat, jus gentium esse membrum, seu partem *juris positivi*. Mirum est, quantum hac diversa, & in speciem opposita loquendi ratione torqueantur S. Doctoris Interpretes; quasi vero unum, & idem ad jus naturale, & positivum pertinere non possit. Illi pro certo habent, id quod *juris naturæ* sit, esse non posse & *juris gentium*; & cur ita sentiant, in causa esse videtur trita juris divisio in *naturale*, & *gentium*, atque *civile*. Cum enim juxta rectæ divisionis leges unum membrum in altero contineri non debeat, inde inferunt id, quod ad unam pertinet juris speciem, ad aliam pertinere non posse; adeoque nullum non movent lapidem, ut



hoc pacto explicent S. Thomam, variosque illius textus una concilient. Sed frustra: nam alia Aquinatis mens, & opinio fuit. Ipse enim, nisi ego magnopere fallor, in ea sententia fuit, ea quæ derivantur ex principiis juris naturæ, pertinere cum ad jus *naturale*, tum ad jus *gentium*; sed alia, atque alia ratione: ad jus naturæ prout deducta ex ipsius naturæ principiis; ad jus gentium, quatenus gentes consensere in præcipiendis, vel prohibendis iis ipsis, quæ alias naturali lege præcepta, vel prohibita sunt. Nam apud omnes gentes naturali legi non occidendi, non furandi, non mœchandi &c. adjectæ fuerunt tacite, aut expresse leges etiam positivæ homicidium, furtum &c. prohibentes: & hæc legum positivarum collectio a S. Thoma vocatur *Jus gentium*; quod perinde est, ac leges positivæ, quibus omnes utuntur gentes. Neque aliam fuisse puto Romanorum Jurisconsultorum mentem, ut clarius infra explicabitur.

Itaque *Jus gentium* ita definiri ex Angelico potest *jus humanum, ac positivum ab omnibus, vel plerisque gentibus constitutum quoad ea, quæ ex principiis juris naturalis derivantur*. Vel aliis verbis: *collectio legum positivarum quæ apud omnes, vel plerasque gentes vigent, quibusque præcipiuntur, aut prohibentur ea, quæ necessario fluunt ex juris naturæ principiis*. Statuta hac juris idea, jam omnia S. Thomæ dicta cohærent. Nam (1) *jus gentium quoad materiam* est idem, ac jus naturale adæquate sumptum (ut docet Angelicus in Secunda Secundæ); sed differt ab eo vel arctè sumpto, nimirum pro solis juris naturæ principiis; vel arctissime accepto, nimirum pro eo, quod omnibus animalibus commune est, ut docet in Prima Secundæ. At vero quoad *formam*, seu causam obligationis plane discrepat a jure naturæ; quia *jus gentium humanum* est, & *positivum*, seu ut loquitur D. Thomas, *ex lege humanitus posita*. Hinc & alia juris naturalis, & gentium deduci discrimina possunt, videlicet quoad ejus objectum, principium, & finem. Nam in ordine ad hæc rectè constitui potest tanquam proprium juris gentium id, quod Juristæ Protestantes perperam docent de jure naturæ; nempe versari circa actiones externas, & hujus vitæ felicitatem respicere tanquam finem, & pro principio habere so-

cic-

cietatis custodiam. Nam ex eo, quod jus gentium sit *humanum*, & *positivum*, consequitur, respicere actiones externas, ut objectum, præsentem felicitatem ut finem, custodiam societatis ut principium &c. constat enim, leges humanas, ac positivas intra prædictos terminos coerceri. Et quidem societatis custodiam, seu tranquillitatem, felicitatemque hujus vitæ a jure gentium per se respici, non obscure innuit Angelicus: postquam enim docuerat, *ad jus gentium pertinere ea, quæ derivantur a lege naturæ sicut conclusiones ex principiis*, subdit: *ut justa emptiones, venditiones, & alia hujusmodi (puta abstinentiam a furtis, cædibus &c.) sine quibus homines ad invicem convivere non possunt, quod est de lege naturæ, quia homo est animal naturaliter SOCIABILE*. En quomodo D. Thomas *socialitatem* optime statuit pro juris gentium principio, quam plures ex Recentioribus perperam statuunt tanquam adæquatum juris naturæ principium. Et hæc de idea juris gentium ad mentem D. Thomæ dicta sint satis.

Hic addere præstat, valde nobis verosimile esse, ut jam innuimus, eandem juris gentium ideam habuisse Romanos Jurisconsultos. Certe verba, quibus utuntur in eo describendo, ita accipi possunt, ut quoad *materiam* censuerint cum jure naturali (saltem magna ex parte) congruere; ita tamen ut illud sit positivum; seu sit legum positivarum collectio, quæ vigent apud omnes, vel saltem plerasque gentes, & respiciunt ea, quæ derivantur ex juris naturæ principiis, & necessaria sunt ad societatis custodiam. Et sane cum illud esse definiunt, *quod naturalis ratio inter omnes constituit*, cur non subintelligi queat, per legem *positivam* vel scripto exaratam, vel tacito consensu, seu usu investam? præsertim cum vox illa *constituit* quid *positivum* videatur innuere. Quocirca cum dicitur, *jus gentium esse illud, quo omnes gentes utuntur*, non immerito intelliguntur leges *positivæ*; quæ in usu sunt apud omnes gentes, quibusque conservationem, ac felicitatem suam persequuntur: quo etiam pacto definitiones reliquæ intelligi, explicarique commode possunt; ut illud *Justiniani*, seu potius *Triboniani* effatum, quo rationem afferens, cur jus gentium, secus ac civile, universo generi humano commune sit, inquit:

quit: nam usu exigente, & humanis necessitatibus gentes humanæ jura quadam sibi constituerunt: quibus verbis eum arbitror significare, quod cum cernerent gentes, non sufficere jus naturale ad societatis custodiam (quippe quod ab hominibus improbis facile violatur) tulerint leges quasdam, impositaque transgressoribus pœna, sanxerit ea quæ societatis tranquillitatem, utilitatemque foverent: quapropter eo loci non exclusit jus naturale, neque a jure gentium, quantum est ex parte materiæ, distinxit; sed eam juris naturalis partem, quæ societatem respicit, seu potius leges positivæ, quæ prædictum jus naturale confirmant, vocat *jus gentium omni humano generi commune*. Quare censendus est *Justinianus*, seu *Tribonianus*, essentialem juris gentium proprietatem eo loci explicare, quod nempe positivum sit; quamvis circa illa versetur, quæ alias etiam ad jus naturæ pertineant.

Neque vero a Romanorum Jurisconsultorum, & *S. Thomæ* sententia dissentiant Scholastici plerique, tametsi alii magis, minusve recedant. Cum autem eorum omnium notiones dependere operæ pretium non sit, unum vel alterum ex celebrioribus *S. Thomæ* discipulis, quos alii ferme sequuntur, satis fuerit in medium proferre. Itaque *Dominicus Soto* hoc modo distinguit jus gentium a jure naturæ. *Prima*, inquit, *principia*, quæ sunt nota omnibus sine discursu, pertinent ad jus naturæ; conclusiones vero, quæ inde derivantur, ad jus gentium spectant. Quæ cum *D. Thomæ* sententia superius exposita plane conveniunt; si solum excipias, a *Soto* non exprimi, utrum jus gentium reipsa positivum sit, vel pars duntaxat juris naturalis, prout soli homini convenit. *Bartholomæus a Medina*, qui hanc *Soti* sententiam refert, his eam verbis impugnat: *hæc ratio divisionis stare non potest: nam ex ea sequitur, quod præcepta Decalogi non sint de jure naturali, sed de jure gentium; quod asserere ab omni veritate alienum est*. Mirum, quod vir alioqui perpicacissimus non viderit, eadem præcepta juris cum naturæ, tum gentium esse posse, diversa tamen ratione, ut superius explicavi. Itaque alio modo utriusque distinctionem juris ille exhibet inquiens: *quædam ex principiis naturæ derivantur necessario necessitate absoluta: quædam vero facta*

quæ-

De Just. &  
Jure Quæst.  
V. ad 4.

In. l. 1. a.  
Quæst.  
XCVI. a. 1.

quadam suppositione. Prima illa pertinent ad legem naturæ; postrema vero ad jus gentium spectant. Sed mirum, quod ipse non viderit, ex sua quoque doctrinâ consequi, præceptum non furandi (quod ad Decalogum pertinet, sicut etiam præceptum non concupiscendi rem alienam) non esse de jure naturæ, sed gentium duntaxat; quia nullum daretur furtum, nisi facta suppositione proprietatis rerum, quæ tamen necessaria non est necessitate absoluta, ut ipse fatetur, & docet. Præterea confundit (quod jure reprehenderat in veteribus Jurisprudenteribus) jus gentium cum jure naturæ. Quis enim negare queat, justum quodlibet naturale, sive absolute, sive aliqua suppositione sit tale, ad jus naturæ vel absolutum, vel hypotheticum pertinere, ut docet S. Thomas? Franciscus Sylvius celebris S. Thomæ Interpretes ut omnia conciliet, duplex jus gentium distinguit; alterum generaliter sumptum, pro omni eo, quo universæ gentes utuntur, estque solis hominibus commune: & hoc (subdit) distinguitur ab eo jure naturali, quod Jurisconsulti commune faciunt omnibus animalibus. Comprehendit autem non solum eas leges, quæ sunt ex communi gentium instituto; sed etiam quæ sunt a natura, & proprie juris naturalis. Atque ita nihil vetat, præcepta Decalogi dici, esse juris gentium, etsi revera sunt juris naturalis. Sed & alio modo stricte, & proprie jus gentium dicitur, quod non a natura, sed ex communi populorum consensu suis introductum: & sic præcepta Decalogi non pertinent ad jus gentium. Deinde subdit: quod B. Thomas hic ait, ad jus gentium pertinere ea, quæ derivantur ex lege naturæ, sicut conclusiones ex principiis, ut de jure gentium proprie, seu stricte accepta verum sit, intelligi debet de iis, quæ ex lege naturali derivantur, tanquam conclusiones non omnino necessariae, sed valde probabiles, & ab hominum usu, seu receptione dependent, ad hoc ut vim obligandi sortiantur; cum alioquin non versentur circa materiam homini simpliciter necessariam in ordine ad suum finem. Sed hanc non fuisse mentem S. Thomæ, neque ejus doctrinam ita recte explicari, supra demonstratum est: jurisque gentium distinctio in id, quod generatim, & quod stricte sumitur, omnino arbitraria est, atque a veterum Romanorum, & S. Thomæ mente aliena; immo falsa mihi plane videtur, quia nullum extat jus gentium universale, nisi quod simul una sit natu-

In. II. 2.  
Q. XCV.  
a. 4.

naturale. Nullum enim invenies jus univertale, quod ex solo usu, & receptione obligandi vim habeat, ut infra ostendemus. Sed de Scholasticorum hac in re doctrina non est hic ulterius laborandum.

### C A P U T III.

*Jus Gentium satis congruenter accipi potest pro ea Juris naturæ parte, quæ mutua gentium inter se moderetur officia.*

**C**elebris est, atque a Recentioribus, qui de jure naturæ scripsere, magna consensione recepta usurpatio *Juris gentium* pro ea parte *juris naturalis*, quæ integrarum gentium mutua pacis, bellique moderatur officia. Primus omnium, quoad ego norim, qui prædictam *juris gentium* ideam discrete tradiderit, fuit *Hobbesius*. Nam tradita definitione *juris naturæ*, seu *legis naturalis*, subdit: *Lex naturalis dividi potest in naturalem hominum, quæ sola obinuit dici lex naturæ; & naturalem civitatum, quæ dici potest lex gentium, vulgo autem jus gentium appellatur. Præcepta utriusque eadem sunt: sed quia Civitates semel institutæ induunt proprietates hominum personales, lex, quam loquentes de hominum singulorum officio, naturalem dicimus, applicata totis Civitatibus, nationibus, sive gentibus, vocatur jus gentium.* *Hobbesio* subscribit *Pufendorfius*; qui proinde inficiatur, dari aliud *jus gentium* voluntarium, seu positivum, quod quidem *legis* proprie dictæ vim habeat, quæ gentes tanquam a superiore profecta stringat. In hanc sententiam post *Pufendorium* certatim itum est: quam adoptavit & *Wolfius*, ait enim: *jus naturæ ad gentes applicatum vocatur jus gentium, necessarium scilicet, vel naturale; admittit enim & aliam speciem, nempe jus gentium voluntarium, ut capite sequente dicemus.* Hinc juxta *Wolfium*, *Pufendorium*, aliosque, quibus hæc sententia probatur, si peculiariter homo hominem lædat, violare dicitur *jus naturale*; si vero Gens, aut Civitas, aut Princeps supremus nationem aliam, seu gentem bello injusto laceffat, vel sine causa aliud inferat detrimentum, censetur agere contra *jus gentium*.

De Civ.  
Cap. XIV.  
n. 4.

De J. N.  
& G. Lib.  
II cap. III.  
§. 2.  
Inst. J. N.  
& G. §.  
1088.

*gentium*, tametsi & legem naturalem infringat, ut certum est. Etenim cum jus naturale, utpote in natura ipsa fundatum, universale sit, omnesque comprehendat; nulla suppetit ratio, cur integræ gentes, ac Civitates ab illius directione eximantur; cum eæ nihil aliud sint, quam homines plurimi mutuo inter se nexu colligati, communique imperanti subiecti. Et sane si homo singularis singularem hominem lædens violat jus naturale; quidni etiam, si gens, vel Civitas Civitatem, vel gentem integram lædat, cum utrobique rectus ordo rationis, & naturæ æqualitas violetur? Cum itaque jus naturale non minus integrarum gentium, quam hominum singulorum mutua moderetur officia; plane consequitur, jus gentium congruenter accipi posse pro hac parte juris naturæ; præsertim cum duplex illa vox, *juris*, & *gentium* sensum hunc sponte exhibeat. *Gentium* quippe vocabulo plerumque intelliguntur magni illi hominum cœtus, qui ejusdem Principis subduntur imperio; adeoque jus gentium, vel solo nomine inspecto, nihil aliud videtur, quam jus, quo gentes diriguntur, obliganturque ad mutua officia: quanquam etiam ob aliam significationem, quam *gentium* vocabulum habere potest, intelligi queat integrum jus naturale, ita ut *jus gentium* sit quasi *jus hominum*, quo scilicet homines singuli, & universi, ceu aliquo cœtu collecti, ad propria obligentur officia. Atque hoc sensu celebris *Hermogenianus* plura ad jus gentium pertinere asseruit, quæ singulis etiam hominibus competunt, ut *empriones, venditiones, locationes* &c.

Dig. Lib. I.  
Cap. II.

Jam vero prædicta ratio explicandi jus gentium & satis habet fundamenti, & nihil præsertim absurdi; nisi forte aliquis cum Joanne Georgio Wagnero ideo reprehendendam putet, quia *primæ ejus acceptioni adversatur*. Verum cum nomen ipsum, ut diximus, hanc explicandi rationem facile admittat, non video, cur magnopere hac de re sit laborandum; præsertim cum nova hæc præfati nominis explicatio tractationi de officiis gentium instituendæ satis accommoda videatur. Sed huic etiam explicationi summa illa utilitas inest, quod Gentes, Civitates, Principesque supremi statim intelligant, jure naturali non minus se ipsos, quam quemque privatum obstrin-

Fund. I. N.  
& G. Part.  
II. cap. I.

gi: adeoque si alias gentes, civitatesque læserint, se æque agere contra jus naturæ, ac quemque privatum alteri injuriam, vel damnum quodlibet inferentem. Scilicet humani generis damnum illud maximum est, si gentes, si civitates, si Principes sibi persuadeant, quod *Pseupolitici* quidam docere non verentur, nimirum, si invadant, seu rapiant alienum, si alterius cujusque generis damnum civitatibus aliis, aut gentibus inferant, peccare se non contra jus naturæ, sed contra jus quoddam inferius, idque cujusdam *convenientia* nomine cohonestent. Hæc sane doctrina exitialis humano generi est: hinc enim efficitur, ut qui furta, & homicidia a privatis hominibus perpetrata vel pœna capitis, vel alio puniunt supplicio, ii ipsi invadant provincias, & civitates alienas, maximæque civium multitudini extremum inferant excidium; tantumque absit, ut dedecori hoc sibi vertant, quin domitores populorum, summosque Imperatores se tunc arbitrentur: nec vero desunt adulatores iniqui, & humani generis pestes, qui cum voce, tum scriptis eisdem ut viros maximos celebrent, deprædicentque.

Jus gentium in eo sensu acceptum, quo usurpant hodierni Scriptores de jure naturæ, & quem supra explicuimus, nemo aut veterum Jurisconsultorum, aut Scholasticorum *reipsa* negavit, aut negare potuit, exceptis Politicis illis nequissimis, qui jus omne de medio tollunt, aut Civitates, Regesque eidem minime subdi per summum scelus effutiunt. Qui igitur arbitrantur, jus gentium esse positivum, non rem quidem rejiciunt, quam recentiores Juristæ huic voci subjiciunt; sed illi denegant nomen hoc peculiare, adeoque generali nomine Juris naturæ, ut partes ceteras, complectuntur. Quoad hanc igitur partem sola nominis quæstio est. De re autem ipsa hæc est controversia, an præter jus gentium huc usque explicatum (quod distinctionis, ac discriminis gratia cum Wolfio vocabimus *necessarium*, ac *naturale*) detur & aliud, quod sit *voluntarium*, *positivum*, simulque *universale*. Sententia affirmans vulgo tribuitur veteribus Jurisconsultis, scholasticisque Doctoribus. Et sane ita plerumque loquuti sunt, ut videantur hanc adoptasse, vel prætulisse sententiam. Grotium, perhibent

hibent opinionem hanc, sicut & alia fere omnia a Scholasticis mutuatum fuisse; at ceteris planius rem digessisse, & explicasse accurratius. Utrum id reipsa præstiterit, sequente capite discutiemus.

## C A P U T IV.

*Nullum extat jus gentium universale, positivum, & voluntarium, quodque ex parte materiæ distinguitur sit a jure naturæ.*

**E**X capite hujus libri primo constat, nos minime inficiari, immo libenter admittere cum S. Thoma, ac veteribus Jurisconsultis jus humanum, sive jus gentium *positivum*, & *universale* respiciens ea, quæ derivantur ex juris naturæ principiis, adeoque ad jus pertinens naturale. Sed hujusmodi jus ex parte materiæ non distinguitur ab ipso jure naturæ adæquate sumpto, ut supra dictum est. Nos igitur hic tantum asserimus, nullum extare jus, vel legem humanam positivam, & arbitrariam de re non subjecta juri naturæ, quæ omnes homines, ac præsertim integras gentes obstringat, & obliget, quoad negotia, & commercia, quæ invicem obeunt.

Propositio nostra his circumscripta limitibus pauciores forte adversarios habet, quam cuiquam prima fonte videbitur. Quamquam enim plerique Scholastici videantur admittere jus gentium positivum, & universale, certum tamen est, quamplures illorum non omnino secrevisse utriusque juris materiam, vel juri gentium non tribuisse omnimodam universalitatem, sed solum in ordine ad plures cultioresque nationes, ut infra dicemus. Ejusmodi jus positivum, & voluntarium existere, nemo negaverit; cum multas inter nationes intercedant conventiones peculiare, & pacta; inter alias vero perennis consuetudo religiose servata obligationem quandam inferre potuerit: licet hæc obligatio sive ex pactationibus mutuis, sive ex consuetudine orta non ad jus positivum, sed naturale pertineat; hoc enim duntaxat obstringere potest gentes liberas, nullique communi Imperanti subjectas ad consuetudines, pa-



ctionesque servandas. Dicitur tamen illud utcumque potest jus voluntarium, quia factum aliquod voluntarium consequitur: at ipsa obligatio voluntaria non est, sed posita conventionem, naturalis evadit. Grotius ipse, quem alii perhibent præ ceteris propugnasse jus gentium *universale positivum*, de eo solum dubitanter loquitur; immo etiam videtur in contrariam inclinare sententiam, ut inferius ostendam. Nonnulli tamen Recentiorum, sed pauci sunt, ut ex Protestantibus Renbarius Vitriarius, & ex Catholicis P. Schmierus Benedictinus, & Ignatius Suvartzius S. J., qui juris gentium omnino universalis, & positivi existentiam conantur evincere; contra quos in præsentia pugnamus. Quia vero ii, qui juris gentium universalitatem defendunt, diversimode intelligunt, explicantque tum ipsam *universalitatem*, tum *voluntarii*, & *positivi* rationem; immo nec plane consentiunt circa significationem istius nominis *jus*, hæc in primis omnia paulo enucleatius distinguere præstat: deinde sententiam nostram distinctis propositionibus planam faciemus.

Itaque jus gentium *positivum*, ac *voluntarium* dici *universale* dupliciter potest, vel in ordine ad singulos homines, vel in ordine ad integras gentes, quatenus mutua inire commercia, ac negotia valent. Primo modo jus gentium *universale* esset, si omnes omnium gentium superiores, & principes consensissent in ferenda aliqua lege diversa a jure naturæ: alio modo, si lex aliqua positiva daretur communis omnibus gentibus, ad quam officia, negotia, & commercia quævis exigere, & cui sese conformare deberent. Verum hujusmodi lex voluntaria esse dupliciter potest, vel scilicet voluntate *singularum gentium*, quatenus pacto expressa, vel tacita in aliquibus mutua officia, atque negotia respicientibus consensissent, adeoque legem ipsæ sibi quodammodo imposuissent; vel voluntate alicujus Superioris legem ita ferentis, ut gentes omnes obstringeret, obligaretque. Jus priori modo acceptum utcumque *voluntarium* dici posset; quia tametsi obligatio illius servandi, supposito pacto, sit naturalis; nihilominus sequeretur ad aliquid voluntarium, & liberum, videlicet ad conventionem, & pactum. In alio casu lex in seipso esset positiva,

& a

& a jure naturali distincta, utpote positiva Imperantis voluntate confecta: & hoc proprie est jus positivum, ut alibi explicatum est. Demum aliquid pertinens ad jus naturale, vel positivum sumi potest vel pro ipsa lege, vel pro facultate faciendi aliquid, vel omittendi; itaut vel naturali, vel positiva lege præscriptum sit, vel aliqua lege, aut facultate legitima inductum, concessum, permissum. Sic ex. gr. rerum proprietas dicitur esse de *jure gentium*, non quia lex aliqua sit; sed quia omnium autoritate gentium invec̄ta fuit: simul tamen dici potest, juris esse naturæ non *positive*, sed *negative*, ut inquirunt; quatenus & a natura permittitur, & razione probatur, nec tamen naturali lege præscribitur. His præmissis rem totam expedit sequentibus propositionibus.

Propositio I. Non datur jus *positivum*, ac *voluntarium* acceptum pro lege, quod sit penitus universale, seu quod omnes singulosque homines comprehendat.

Propositio II. Jus gentium *positivum*, ac *voluntarium* pro facultate sumptum quædam induxit inter omnes, ac singulos homines.

Propositio III. Jus gentium sumptum pro lege, *positivum*, & *voluntarium ex conventionione*, vel *pacto* nullum est universale, in ordine ad integras gentes, quoad mutua earum officia in negotiis, & commerciis: particulare tamen, quod plures, paucioresve comprehendat gentes, & dari potest, & datur.

Propositio IV. Jus Gentium voluntarium voluntate Principis, seu Imperantis, quod gentes integras omnes complectatur, nec extat, nec existere potest.

Prima propositio adeo certa, & perspicua videtur, ut in dubium revocari non possit. Et sane quis asserere audeat, omnes omnino Imperantes, populosve toto orbe diffusos in re aliqua, quæ juris naturæ non sit, statuenda, vel præscribenda consensisse; cum vix omnes consenserint vel in præcipuis juris naturæ præceptis, sine quibus nulla consistere societas potest? Populorum indoles plane diversa, sicut & clima detetarum hucusque regionum, proculdubio suadent, non dari jus illud universale, nec quisquam illud adstruere, nisi temere, potest.

Certa

Certa pariter est & altera propositio. Rerum quippe proprietates (quæ ubique terrarum jam invaluisse jure censetur, cum nondum detecta sit aliqua natio, seu gens, quæ habeat omnia omnino communia) rerum, inquam, proprietates cum a natura non sit, solum induci potuit gentium omnium auctoritate, atque consensu; quatenus ab initio consensere omnes, ut quicquid aliquis occupasset, sub ejus dominium caderet; tamen nunquam defuerint homines violenti, qui deturbare alios ab rerum acquiratarum possessione conati non sunt: sed isti non rerum proprietatem negabant, sed arrogabant sibi dominium. Proprietates rerum alia nonnulla comprehendit, quæ *Hermogenianus* Jurisconsultus ex jure gentium introducta asserit; nempe *discretas gentes, regna condita, agris terminos positos; &* ut idem subdit, *commercias, emptiones, venditiones, locationes, conductiones &c.* quæ pariter ex rerum proprietate dimanant, utpote quæ locum non haberent, si essent omnia communia. Hinc fortasse sola rerum proprietates est id, quod, saltem immediate, jure gentium introductum dici merito possit. Hæc tamen proprietates non est aliqua lex, sed factum quoddam auctoritate gentium inductum, quæ quod ante commune erat (si ita loqui fas est) partitæ sibi invicem sunt. Hinc facile intelligas quam longe absint a præsentis controversiæ scopo ii, qui ut evincant jus gentium *universale positivum*, illico ad *rerum proprietatem* confugiunt, non animadvertentes, disputationem esse aut esse debere, de lege aliqua universali, non de aliquo facto; cum nomine *juris* absolute positi veniat lex aliqua, non aliquod factum. Et hæc dicta sint juxta vulgarem de rerum proprietate sententiam, quæ ex consensu, & auctoritate gentium inductam fuisse propugnæ: ceterum quæstio de vera origine, & causa dominii alibi discutietur.

Quoad tertiam propositionem, vulgo censetur, primam illius partem esse contra plerosque Scholasticos, & contra *Grotium*, qui juris Gentium ideam mutuatus a Scholasticis est, eamque fusius explicuit, confirmavitque, quoad ipsi licuit, rationum momentis. At neque *Scholastici*, neque *Grotius* omnimodam juri gentium universalitatem attribuunt, ut supra indicatum est. Sed *Grotii* doctrinam paulo accuratius exponere præstat, ut  
ma-

magis exploratum fiat id quod superius asserui. In primis hæc de jure gentium disputans habet: *illud (Jus Gentium) inter populos plures (non dixit, omnes, sed, plures) aut populorum Rectores insercedit sive ab ipsa natura profectum, aut divinis constitutum legibus, sive moribus, & pacto tacito introductum &c.* Quibus verbis ostendit, in ea se opinione fuisse, quod gentium erga gentes officia partim naturali, atque divino, partim voluntario jure præscripta sint, ac constituta. Ex quo colligitur, *Grotium* ab eorum sententia minime abhoruisse, qui jus gentium idem esse tuentur, atque eam juris naturæ partem, quæ gentium officia moderatur, & continet. Sed tamen cum Scholasticis addit, dari jus aliquod *voluntarium moribus, & pacto tacito introductum*; quod pariter certum est, ut infra ostendemus. Quamvis autem jus gentium, autore *Grotio*, comprehendat partem illam juris naturalis, quæ dirigit officia gentium; si tamen arctiori in sensu sumatur, & prout distinguitur a jure naturæ, atque ex hominum voluntate proficiscitur, illud esse definit, *quod gentium omnium, aut multarum voluntate vim obligandi accepit.* Ideo vero nomen illud *MULTARUM* addidisse se subdit, *quia vix ullum jus reperitur extra jus naturale, quod ipsum quoque gentium dici solet, omnibus gentibus commune.* Ex quo incertum apparet, utrum admiserit ille jus aliquod voluntarium omnibus gentibus commune. Satis tamen superque patefacit, se in ea opinione fuisse, quod *communitas*, seu *universalitas* illa ad intimam juris gentium rationem, & veluti substantiam non spectet; nam ita prosequitur: *imo saepe in una parte orbis terrarum est jus gentium, quod alibi non est.* Si jus gentium in una est parte, quod in alia non est, profecto ex sua ratione non exigit, esse universale. Quare arbitror, *Grotium*, atque Scholasticos minime ignorasse, hujusmodi jus *moribus, & pacto tacito introductum commune omnibus gentibus* esse non posse; cum optime norint, nullum intercessisse aut intercedere potuisse, vel posse, commercium omnium omnino gentium inter se; adeoque nec inveni jus aliquod moribus, & pacto tacito constitutum. Quare videntur mihi oleum, operamque perdere, qui prædicta ratione conantur evincere, hujusmodi jus *voluntarium, & universale non dari, quia inter gentes, quibus*

De Jure B.  
& P. Pro-  
legom 9.  
1.

Lib. cit.  
Cap. I. 9.  
14.

buscum commercium non est, neque ulla esse obligatio possit *moribus, & pacto tacito* introducta. Quis enim hoc ignorat? Sed minori adhuc ratione Grotium, Scholasticosque reprehendunt, eo quod jus gentium voluntarium a naturali jure discernunt, cum obligatio ex pacto tacito, vel expresse confurgens pertineat ad ipsam naturæ legem, quæ pacta ab unoquoque servanda esse præscribit: neque enim Scholastici negant, aut *Grotius*, obligationem illam a natura, tanquam a primo fonte, manare; verum cum ejusmodi obligatio consequatur ad factum voluntarium, non immerito putant, jus voluntarium a naturali, quod absolute necessarium est, distinguere posse, ac debere; quia illud saltem quoad proximum obligationis fontem est a naturali diversum, & obligationem, quam infert, voluntariam esse, seu libere assumptam, nemo potest inficiari.

Quod alteram spectat propositionis partem, nimirum existere hujusmodi jus (non tamen, ut diximus universale) latius compertum, exploratumque est. Cum enim plures, ex. gr. Europæ nationes mutua identidem commercia ineant, & belli pacisque negotia invicem habeant; nonne verosimillimum est, eas circa modum, quo transigi debeant, vel expresse, vel tacite secum invicem consensisse, seu aliqua *rejecisse ut absurda, & incongrua*; alia vero ut rationi, mutæque utilitati consona adoptasse? Notum profecto est, gentes multas inire pacta, & conventiones expresse (quæ nullatenus mihi excludendæ videntur a juris gentium collectione, sive complexu, quemadmodum *Grotius* exclusisse videtur, dum ait, jus gentium esse *moribus, & pacto TACITO introductum*) sicut & pacta tacita moribus, & consuetudine invecata sunt admittenda, quæ obligationem aliquam pariant: tritum enim effatum est, *consuetudinem vim legis habere*. Neque aliquis contra sentiens objiciat, consuetudinem ut vim legis obtineat, servandam esse ut *obligantem*, eoque animo imperantem esse debere, ut subicere illius obligationi se ipsum velit; quem animum inesse gentibus liberis, summisque Principibus præsumendum haud facile est. Sed ipse arbitror, hujusmodi animum eo ipso inesse Principibus, quod incongruum, & absurdum existiment,

con-

consuetudinem jandiu obtinentem, saltem nulla admonitione præmissa, violare. Hoc modo firmatum arbitror jus gentium quoad hæc, quæ sequuntur: videlicet ne adhibeantur in bello arma veneno infecta; ne captivi occidantur, neque in servitute, saltem inter Christianos, dedantur; ut legati, & nuncii cum pacis, tum etiam belli tempore recipiantur, ac serventur illesi, & alia generis ejusdem: in quibus si aliquis Princeps a consuetudine jam recepta discesserit, ab aliis jure vituperatur ut inhumanus, ac barbarus. Fatendum tamen est, obligationem hæc, & similia observandi non ex consuetudine solum, vel tacita pactione profluere; sed etiam ab ipsa natura, cum sint rationi maxime congrua: nam ex. gr. uti armis veneno infectis in bello crudelitatem quandam sapit, inhumanitatemque. Verum enim vero hæc obligatio, quæ vel primi initio belli vigeat, vim multo majorem ex insequente consuetudine accepit; adeo ut vel hac tantum de causa non liceat principi ab illa recedere, nisi saltem præmonuerit eum, quicum bellum est initurus. Esset enim profus iniquum, dum alter bona fide consuetudinem laudabilem servat, arbitrato suo eandem infringere: sic enim violaretur æqualitas ab ipsa natura præscripta. Certum quoque, exploratumque est, obligationem ex pacto vel expresso, vel tacito derivatam per se, ac necessario perpetuam non esse; sed reciproco partium consensu posse dissolvi, obligatione tamen naturali, siqua fuerit, permanente. Quam ob causam fortasse Principes in id consentire non possunt, ut ex parte utraque adhibeantur arma veneno infecta; quia hæc bellandi ratio merito censeretur barbara, & inhumana. Sed de his alibi.

Quarta propositio vel ex ipsa gentium idea, quæ omnibus inest, & quam omnes admittunt, certa esse videtur. Cum enim gentium diversarum nomine veniant ii, qui neque sibi invicem, neque cuiquam communi Principi subjecti sunt; nulla possunt positiva lege obligari quoad mutua officia: lex enim non nisi a Superioris cujuscumque, seu Principis voluntate profluere potest. Non me latet quorundam responsio, nimirum licet singulæ gentes sibi invicem æquales sint, nec ullum habeant Superiorem; gentium tamen omnium collectio-

*Tom. II.*

O o

ncm

nem singulis gentibus separatim sumptis superiorem esse; adeoque iis, quæ recepta ab omnibus sunt, moribusque firmata, vim legis adjungere posse. Scilicet gentes omnes (inquiunt) simul sumptæ Superioris obtinent locum: eadem separatæ subditæ sunt, & velut subditæ, parere debent; eo fere modo, quo in Republica *Democratica* populus conjunctim imperat, ut superior; divisim, ut inferior obtemperat. Sed ista gentium omnium *democratia* mihi rejicienda videtur tanquam fictitia, cum nullum illius adstruendæ fundamentum possit afferri; imo allatum domini democratici exemplum evincat prorsus oppositum: populus enim una collectus leges condere ad sui conservationem potest; at gentes omnes id unquam præstitisse, aut præstare aliquando posse, ne in mentem quidem cadere valet: nam gentes ipsæ, quæ se liberas omnino censent, nullique humanæ potestati subjectas, hujusmodi dependentiam omnino rejiciunt.

Tamen vero nonnulli ex Recentioribus tum protestantibus, tum etiam catholicis hoc satis persuasum habeant; ne tamen a præconcepta sententia de juris gentium *arbitrari*, & *positivi universalitate* recedant, eo se recipiunt, ut Deum ipsum utriusque juris, naturæ & gentium, autorem faciant. Ut vero confusionem, quæ inde oriri posset, amoveant, nonnulli docent, præcepta quidem naturalia ob intimam honestatem a Deo fuisse præscripta; quæ vero juris gentium sunt, ob necessitatem, utilitatemque duntaxat. Alii vero aliter docent, nempe jus gentium a Deo esse non tanquam *autore naturæ*, sed ut *autore societatis humanæ, & Supremo humanarum omnium politiarum principe*. Deus, inquiunt, sub hac ratione spectatus ferre non potuit, gentes, quæ tales, certa norma carere, ad quam mutua inter se officia exigere possent, ac deberent: hæc autem norma, seu regula non nisi diuturnis gentium moribus, perennique consuetudine promulgatur. Priorem hujusce rei explicandæ rationem amplexus est *Renhardus Vitriarius*, qui propterea jus gentium definit id, quod Deus per rectam rationem inserit omnes gentes propter earum necessitatem, & utilitatem constituit. Alterum explicandi modum amplectuntur Scriptores catholici duo *Schmierus*, & *Suvarzius*; quorum alter jus gentium

Instit. J.  
N. & G.  
Cap. 1. n.  
21.

tium definit, *ordinationem rationis gentium moribus ad communem utilitatem gentium, qua talium, constitutam, & summi humanarum politiarum principis consensu approbatam.* Alter eodem fere pacto definiens ait: *jus gentium est ordinatio rationis longævo gentium usu, Deique ut societatis humanæ gubernatoris immediati consensu inducta, ad gentium, qua talium publicam felicitatem.* Sic illi.

Jurispr.  
Can. Civ.  
Lib. I.  
Tract. I.  
Cap. IV.  
§. 2.  
Instit. Ju-  
ris N. &  
G. Instru-  
t. IV. §. 1.

Sed hæc mihi doctrina minime probatur; tum quia nullum suppetit legislationis istius adstruendæ solidum fundamentum (nam certum esse videtur, Deum lege ipsa naturali, inditoque rationis lumine non solum hominum singulorum, sed etiam integrarum gentium conservationi, tranquillitati, ac felicitati, proinde & necessitati, & utilitati, satis prospexisse; tum quia nulla fingi potest idonea, & sufficiens istiusmodi juris promulgatio moribus, & consuetudine inducta; cum nihil, præter naturæ leges reperiri queat, quod apud omnes gentes, vel majorem illarum partem moribus receptum sit, aut consuetudine confirmatum. Quo postremo refellitur Svarzcius, qui docet extare *obligationem universalem consuetudinis obligantis omnes gentes, majori parte consensiente.* Scilicet Autor iste concipit gentes, maximæ instar Reipublicæ, in qua majoris partis suffragia vim habent omnes penitus obligandi: quod pene ridiculum mihi videtur.

Ex dictis hæctenus concludendum (neque enim diutius in re hac immorari pretium operæ censeo) jus gentium *universale* re ipsa non dari excepto jure naturæ; quod proprium hominum est, & a quo ea solum ratione illud distinguitur, quod quatenus humanis legibus universalium gentium, vel etiam, si placet, earundem moribus, & consuetudine firmatum esse concipitur, *jus gentium* dicatur; *naturale* vero prout ab ipsa natura, seu naturali ratione profluere, seu a Deo naturæ autore ante omnem legem humanam, ac gentium mores, & consuetudinem, jam statutum vigere, & obligare intelligitur: posse etiam jus gentium non incongrue sumi pro ea parte juris naturæ, quæ gentium officia erga alias gentes præscribit sive absolute, & ante omnem pactiõnem expressam, & tacitam, sive mutua aliqua conventionem supposita.



## C A P U T V.

*Exponitur idea Juris Gentium, quæ omnium probabilissima videtur.*

**T**Ametsi de *Jure Gentium* plura hæctenus disputata sunt, illius tamen notionem, quæ maxime probanda mihi videtur, nondum proposui: eam igitur hoc in capite enucleandam suscipio. Ideam itaque juris gentium omnium congruentissimam hanc esse censeo, nimirum, illud esse *complexionem legum omnium, positivarum & arbitrariarum, morumque, & consuetudinum, quæ vigent apud plerasque gentes; aut saltem apud gentes cultiores, sive illæ versentur circa materiam jus naturæ spectantem, sive non; dummodo consentanea sint rectæ rationi, aut saltem eidem nullatenus adversentur.* Primo igitur, ut quidpiam mea sententia merito dicatur pertinere ad jus gentium, id humana voluntate, & arbitrio positive constitutum sit, oportet: quo quidem ipsum discriminatur a jure naturæ, quod absque ulla hominum institutione obligandi vim habet. II. Ut juris gentium ratio servetur, existimo, necessariam esse aliquam *universalitatem* non omnimodam quidem, quæ solius naturæ juris propria est; sed quæ ad plerasque se gentes extendat, aut saltem ad aliquas, quæ cultu ceteris præstant: quo distinguitur jus *gentium* a jure *civili*: nam quamvis & istud positivum sit, seu ab humana voluntate, & arbitrio profectum; concluditur tamen intra alicujus Civitatis cancellos, vel saltem per se non ultra protenditur. III. Ea adjecimus verba: *sive leges illæ versentur circa materiam ad jus naturæ spectantem, sive non;* quia ex una parte non video, cur a jure gentium sint excludenda, quæ materiam juris naturæ respiciunt, modo lege etiam *positiva, & voluntaria* a plerisque gentibus sint vel præscripta, vel vetita; cum nihil obstat, quominus ad idem vel præstandum, vel ommittendum duplici jure quis obstringatur: ex alia parte nihil videtur impedimento esse, quominus pleræque gentes consentire potuerint in rem aliquam, quæ juris natu-

naturæ non sit, præcipiendam. Neque enim eodem simul conveniant, necesse est, communique consilio, ac deliberatione quidpiam constituent; sed sufficit, unamquamque singillatim idem decernere, dum similes necessitatis, utilitatisve circumstantiæ occurrunt. Porro cum hujusmodi sanctiones, sive decreta ad jus naturæ non spectent, ut compertum est; neque etiam ad jus civile, utpote quæ Civitatis alicujus propria non sunt; ea ad jus gentium pertinere congrue asseritur. IV. Adjecti mores & consuetudines; tum quia istæ temporis diurnitate firmatæ gradum obtinent legis; & mores leges quædam sunt non scripto, vel explicita præceptione, sed usu ipso tacite introductæ: (immo apud aliquas gentes nec olim fuisse, nec modo aliæ obtinent leges, quam quæ moribus, & consuetudine nituntur) & ideo turpe censetur, non a lege solum expressa, sed etiam a consuetudine, ac more laudabili sine justa causa recedere. Postremo subdidi: *modo rationi sint consentanea, aut saltem ne ei adversentur*: siquæ enim leges, siquæ consuetudines sint rectæ rationi contrariæ, neque obligationem injicere possunt, neque jus aliquod, facultatemque tribuere (a) Quare rejicienda penitus Grotii doctrina iniquientis, esse aliquid de jure gentium, quod sit juri naturali contrarium.

Jam vero quæ me impulerunt in hanc juris gentium ideam, fere sunt, quæ sequuntur. I. quod idea hæc optime congruat cum ipso juris gentium vocabulo. Neque enim, hoc nomine audito, promptius aliquid concipiendum occurrit, quam leges a gentibus latæ, vel quæ legibus proxime accedunt, nempe consuetudines, moresque vigentes apud easdem. II. quod per ejusmodi ideam optime distinguatur jus gentium tum a jure naturæ, tum a jure civili; ab eo quidem non *materia*, sed *forma*, ut alibi dictum est; ab hoc vero extensione; quia jus gentium *universale* est, non ita *civile*. III. hac idea utcunque conciliantur dissidia Scriptorum: nam iis, qui negant, jus gentium distingui a jure naturæ, concedimus, utrumque quo-

ad :

(a) *Lex humana in tantum habet rationem legis, in quantum est secundum rationem rectam . . . in quantum vero a ratione recedit, sic dicitur lex iniqua; & sic non habet rationem legis.* S. Th. I. 2. Q. XCIII. a. 3. ad. 2.

ad materiam plerumque congruere: iis vero, qui volunt, jus gentium a jure naturæ plane differre, libenter damus, quoad formam esse omnino diversum, quippe positivum, ac liberum, licet quoad materiam sæpissime cum illo conveniat. IV. In hac sententia evanescent pleræque difficultates, quæ in jure hoc determinando multorum torquent ingenia; eæque potissimum huic triplici nituntur hypothese. 1. quod materia istiusce juris debeat esse a materia juris naturæ omnino diversa. 2. Quod lex, vel consuetudo, ut juris gentium rationem, nomenque obtineat, plane universalis esse debeat, seu apud omnes gentes totius Universi vigere. 3. Quod obligatio juris gentium ab aliquo Superiore descendat, qui potestatem habeat in omnes, vel saltem plerasque gentes. Sed omnes istæ hypotheses aut plane falsæ sunt, aut labili fundamento nituntur.

Nam primo nulla potest afferri ratio, cur materia juris gentium esse debeat omnino diversa a materia juris naturæ; cum jura non necessario discriminentur ratione *materiae*, sed *forma*, seu ex diverso obligationis fonte, ut in confesso apud omnes est: nemo siquidem nescit, eandem actionem quandoque præcipi, aut prohiberi multiplici jure: sic ex. gr. homicidium tum jure naturæ, tum jure civili (ut modo *divinum præteream*) interdicitur: cur igitur aliquid & contra jus naturale, & contra jus gentium esse non possit, adeoque utriusque materia juris? Profecto nulla hac de re dubitatio subiit animum veterum Romanorum Jurisconsultorum, qui propterea dixerunt, rem eandem nunc esse juris naturæ, nunc vero juris gentium; & dum hoc secundum definirent, vel de eo sermonem haberent, quandoque earum rerum afferebant exemplum, quæ procul dubio ad jus pertinent naturale. Neque ex eo, quod ita se gesserint, censendi sunt vel utrumque confudisse, vel alterutrum eliminasse; sed ratum apud ipsos fuisse, eandem materiam ad jura diversa, ratione tamen diversa, posse spectare. Quemadmodum vero materia juris gentium non est necessario a materia juris naturalis diversa; ita nec eadem necessario: quod solum ille in dubium vocaverit, qui impossibile censeat, plures gentes in præcipienda, aut vetan-

vetanda re aliqua consentire, quæ juris naturæ non sit. Qui autem hoc neget, aperte fallitur, ipsique experientiæ, & facto repugnat; modo ille consensus ita intelligatur, ut supra explicuimus.

Secundo, immerito nonnulli contendunt, jus gentium omnino *universale* esse debere, nihilque ad hujusmodi jus pertinere, nisi sit lex, vel consuetudo apud omnes omnino obtinens gentes. Cur enim adeo universale esse debeat, ego sane non video. Perfectam hanc universalitatem certe non exigit ipsius nominis ratio; dicitur enim jus *gentium*, non tamen *omnium* gentium: neque universalitas illa agnita fuit ut necessaria a veteribus Jurisconsultis *Romanis*, qui ejusmodi jus explicantes illud esse dixerunt, quod *gentes* (non quod *omnes gentes*) exigente necessitate, *sibi constituerunt*: neque demum universalitas illa ad ingerendam obligationem huic juri convenientem exigitur, ut ex dicendis infra patebit. Postremo, qui omnimodam postulat universalitatem, is nunquam asserere poterit, quidquam esse *de jure gentium*; cum scire nullatenus possit, aliquid re ipsa esse apud omnes omnino gentes vel lege aliqua, vel consuetudine constitutum. Itaque ut aliquid juris gentium esse dicatur, satis erit, si apud plerasque, vel multas, præsertim politiores gentes (nam mores hominum barbarorum merito negliguntur) vigeat lex aliqua, vel aliqua consuetudo. Hinc non unum, sed plura videntur in orbe terrarum jura gentium agnosci posse, atque distingui, ex. gr. jus gentium *Europæum*, *Asiaticum*, *Americanum* &c., si tamen constaret, gentes omnes Europæas, vel Asiaticas, vel Americanas in aliquibus præscribendis, seu consuetudine, usuque firmandis consensisse. Imo & in qualibet Mundi parte, puta *Europa*, vel *Asia* fortasse vigeat non unum, sed multiplex jus gentium, cum ex gentibus ex. gr. *Asiaticis* aliæ in una, aliæ in alia lege, aut consuetudine convenire potuerint. Quid demum si dixerim, dari jus gentium posse cum in ordine ad plures, tum etiam in ordine ad unicam gentem, illudque & a jure naturæ, & a jure civili diversum; proinde generis ejusdem cum jure gentium? Jus istud admitti potest, ni fallor, quando in pluribus Civitatibus ejusdem nationis habetur lex aliqua, vel con-

consuetudo communis, & arbitraria; tunc enim jus illud non erit proprie *civile*, cum istud intra unius civitatis terminos concludatur. Si dixeris, jus illud civile quidem esse, sed pluribus Civitatibus, seu integræ nationi *commune*; solum de nomine disputatio erit: eadem quippe ratione licebit dicere unicuique, & ipsum jus gentium nihil aliud esse præter jus civile pluribus gentibus, populisque commune; proinde non omnino improbanda est eorum opinio, qui totum jus dividunt in *naturale*, & *civile*; hoc vero in peculiare, & commune, nimirum uni, vel pluribus Civitatibus, gentibusque conveniens: quod posterius peculiari vocabulo *jus gentium* vocetur. Sed congruentior mihi esse videtur trita juris partitio in *naturale*, & *positivum*, seu *arbitrarium*: hoc vero in *jus gentium*, & *jus civile*. Nam postrema hæc appellatio per se indicare videtur jus illud, quod proprium est alicujus civitatis. Et hæc de juris gentium universalitate.

Quoad obligationem istiusce juris propriam, plerique perperam putant, eandem ex communi aliquo Superiore descendere, qui jurisdictionem habeat, sive dominium in eas omnes, quas jus gentium complectitur, gentes; quemadmodum peculiaris Superior dominium habet in Civitatem, seu cives, quorum jus civile præstituit. Ex qua falsa hypothesis ortum est, ut vidimus supra, quod aliqui frustra communem hunc Superiorem invenire tentaverint: alii vero Superiorem hujusmodi non inventes confuderunt jus gentium cum naturali jure, vel cum jure civili, aut illud profus de medio sustulerunt. Porro non incidissent in hunc desperationis scopulum, si animadvertissent hanc, de qua loquimur, obligationem non ex aliquo superiore proficisci; sed singularum gentium, vel singulorum in propriam gentem imperantium autoritate inventam fuisse. Scilicet unaquæque gens vel sibi ipsi hanc obligationem imposuit per consuetudinem, usumque diuturnum; vel illam a proprio superiore suscepit per legem expressam, aut tacitam; adeoque quælibet sigillatim, & absque ulla ab aliis gentibus dependentia, jure gentium, quod in illa viget obstringitur. Ex quo sequitur, unamquamque gentem propria autoritate posse mutare, vel tollere omnino jus gentium, quoad

quoad ipsam spectat; nisi tamen pactum aliquod vel explicitè, vel implicite initum cum aliis gentibus fuerit: cujusmodi esse solet præsertim inter finitimas gentes in iis, quæ pertinent ad commercium reciprocum, eo ipso quod diu commercium tali modo exercuerint, vel certas aliquas condiciones servarint. In hoc sane, vel alio simili casu nequit una gens, vel ille, qui præsidet a consuetudine, & more perpetuo servato recedere, nisi, ut summum, alia parte præmonita. Quod ut clarius pateat, fingamus omnes *Europa* gentes (de aliis, præsertim barbaris gentibus, apud quas aliæ consuetudines, juraque vigent, modo non loquor) in id consensisse, ne armis veneno infectis in bello uterentur, neque aliam aggrederentur gentem, nisi ante indicto bello; neque demum pugna captos interficerent (de quibus nihil modo definitio) in his casibus dico, nulli *Europæ* genti licere hujusmodi jus gentium infringere, aut tacitam pactiōnem violare, nisi altera parte, quacum agendum esset, præmonita. Diuturna siquidem consuetudo belli ita gerendi inter *Europæos*, præsertim *Christianos*, non potuit non inducere pactum implicitum; proinde & obligationem aliquam prædictas condiciones servandi. Fatendum tamen est, ejusmodi obligationem juris gentium propriam non esse, sed juris naturæ, quod conventiones, & pacta sive explicita, sive implicita, accurate servanda esse præscribit. Quanquam in his, aliisque similibus, quæ pertinere ad jus gentium vulgo censentur, obligatio illa servandi fortasse non fluat ex sola implicita conventionē, vel pacto, sed etiam ex re ipsa: nam facta etiam hypothēsi, quod injustum non esset, gerere bellum prius non indictum, vel armis veneno imbutis; vel hominibus in bello captis vitam adimere; tamen maxime dedecet, & nimiam sapit crudelitatem uti armis illis, quorum vel leviora vulnera mortalia sint, atque insanabilia. Sic etiam captivos occidere, ut minimum, est *summum jus* exercere, quod *summa injuria* vocari solet: demum non indicere bellum gerendum, est aditum reconciliationi præcludere, quæ vel excusatione legitima, vel voluntaria satisfactione iniri facile posset; adeoque bellum non necessarium vitari. Jam vero comper-

tum est, ejusmodi obligationem manare non ex jure gentium duntaxat, sed ex ipso jure naturæ. Ex quo consequitur, gentes, vel supremum illarum Legislatorem, nullo juris gentium vinculo obstringi, cum propria autoritate mutare illud, vel abrogare penitus valeant, ut supra dictum est. Restat igitur, peculiare duntaxat alicujus gentis personas, vel qui earum legislatori subduntur, proprie jure gentium adstringi; cum isti solum autoritati quæ fons obligationis est, subjiciantur. Legislatori autem supremo, si jus istud non servet, solum objici exprobrarique potest, cum minime conformari consuetudini, ac moribus apud plerasque gentes, vel saltem apud cultiores obtinentibus, vel ex tacita aliqua conventionem recedere: quod sane dignum reprehensione est.

Hanc itaque juris gentium ideam omnium ego probabilissimam censeo; alii aliter, prout cuique libuerit, sentiant. Ceterum mihi ferme persuasum est, hanc eandem Romanorum Jurisconsultorum fuisse sententiam: idque negari vix posse videtur, si quod supra docuimus, ratum habeatur, videlicet eos non *materia*, sed *forma*, seu obligationis radice jus gentium a jure naturæ discrevisse: perspicuum quippe est, veteres illos jurisconsultos juris gentium materiam minime coarctasse ad solam juris naturalis materiam; cum inter ea, quæ juris esse gentium docent, nonnulla quoque recenscant, quæ jure naturæ minime præscribuntur, sed humana tantum autoritate sancita sunt. Pro certo etiam pene habeo, juris gentium universalitatem me ad illorum mentem explicasse. Postremo quæ diximus de justiusse juris obligatione, ex statuta illius idea luculenter, nostra quidem sententia, permanant.

## C A P U T VI.

*Animadversiones in ideam Juris Gentium a Cl. Emanuele Duniio ad mentem Joannis Baptista Vici propositam & explicatam. Vici commentum de ferino hominum statu refellitur.*

**F**INEM huic Libro, totique Operi imponet examen notio-  
nis, seu ideæ Juris Gentium, quam ex Jo: Baptista Vico  
proponit, & explicat Cl. Dunius in *Specimine Jurisprudentiæ uni-*  
*versalis* supra laudato. Ad hoc examen eo libentius animum  
appuli, quod rem viro doctissimo haud ingratham facturum  
me arbitror ob eam, quam indicavi, rationem; eique occa-  
sionem suppeditabo enucleandi in magno suo Opere difficul-  
tates nonnullas, quæ hominibus mediocri ingenio præditis,  
qualem me esse profiteor, negotium facessere possunt. Ad  
hæc, disputatio a me hætenus instituta de Jure Gentium  
valde imperfecta remaneret, si ideam, quam duo præclarif-  
simi viri cum veritati maxime consentaneam, tum omnino ab  
aliis quibusque *diversam* existimant, silentio præteriissem. Por-  
ro Dunius sic explicat hujusmodi diversitatem: *Cum alii Au-*  
*ctores, inquit, putarint, mores, legesque a Rebuspublicis constitutas,*  
*eoquod deprebensæ fuerint uniformes apud omnes, vel saltem plerasque*  
*Nationes, nomen imposuisse Juri illi communi, quod vocatur Jus*  
*Gentium; ego contra contendo, leges mere civiles nihil esse aliud,*  
*quam derivationes, seu additamenta, vel detractiones morum, qui*  
*diu ante Rerumpublicarum originem obtinuerunt. . . . . Quocirca cum illi*  
*arbitrentur, jus gentium ex jure civili uniformi fuisse profectum;*  
*ego contra existimo, jus civile a jure gentium fuisse progenitum.*  
Deinde paucis (de quibus forte alibi) interjectis, ita illud  
definit: *Jus gentium est ea Jurisprudentiæ universalis pars, qua*  
*versatur circa mores, & leges humani institutas arbitrio, qua apud*  
*nationes, & quidem omnes (ut paulo post addit) deprebensæ*  
*sunt uniformes. Hanc autem, subdit, morum, legumque uniformita-*  
*tem longe distare a legibus, moribusque cujusque Reipublicæ peculia-*  
*ris, ne ipsi quidem adversarii negare valent. Sed cum aliud ipsis*  
*effugium non suppetat, sese turpiter ad casum, sortemque recipiunt.*

Lib. VIII.  
Cap. II.

Ibidem

PAG. 27.

PAG. 28.

Pp 2

Tum



Tum vero Pufendorffio, in quem acriter invehitur, miserum hoc effugium adjudicat.

PAG. 30.

*Si igitur ratio omnis (pergit Cl. Auctor) negandi jus gentium in sensu proprio spectatum, in eo posita est, quod ignoretur modus explicandi originem, causamque prædictæ uniformitatis (qua sane in hoc genere argumenti est maxima difficultas) hoc totum subire onus constitui in altera majoris Operis parte, quam præ manibus habeo. Sed ut interim jaciatur ædificii sui fundamentum, assumit ut certum, exploratumque, aliquandiu homines (Vicus saltem ad duo post diluvium secula extendit) vixisse in statu quodam ferino, vago, bestiali, exlegi: postmodum vero per concubitus certos familiarum, deinde civitatum rerumque publicarum, atque nationum societates instituisse. Hinc colligit, eos, qui accurate de uniformi gentium jurisprudentia judicare voluerint, adniti debere, ut severioris Metaphysices ope illorum hominum mentem, ac naturalem indolem penetrent, cum mores, legesque non nisi ex illorum ideis prodire potuerint. Et quidem observatione, inquit, digna est illorum præfidentia Scriptorum, qui mores gentium investigantes, tametsi non ignorent, primarum originum societatum incultas, rudesque fuisse; nihilominus quoad leges, moresque spectat, intrepide transcunt ex uno veluti in alterum orbem; quasi vero possibile foret, homines materialibus tantum, crassisque idcirco instructos vel ab ipso familiarum initio concipere potuisse ideas abstractas, ex quibus morum innocentia debet oriri. Postquam vero suadere contendit, hoc fuisse impossibile, subdit "ordo igitur naturalis esse debuit hujusmodi. Cum essent homines crassissimis ignorantæ tenebris involuti, moribusque ferinis maxime innutriti, societate per certos concubitus constituta, & variis subinde occasionibus, casibusque excitati (qui casus consequi debuere ad familiarum, majorumque societatum institutionem) cœperunt sensim excutere Materialismi gravissimum pondus; sicque genus humanum in idearum defæcatione proficiens eo tandem pervenit, ut philosophicas, & metaphysicas cogitationes a materialibus rebus abstractas efformaret. Quia vero mores inter, & ideas debet esse proportio; ideo hominum mores primo barbari, atque ferini progressu temporis per mentem exculti evasere pu-*

,, rio-

„ riores..... Imo quia eadem occasiones, & casus accidere  
 „ in singulis societatibus debuerunt, ideo censendum est,  
 „ inde exortam fuisse illam morum conformitatem, quæ a  
 „ quibusdam casui perperam tribuebatur.... Et quanquam  
 „ mores fuerint subinde variati ob casus varios, qui apud  
 „ nationes omnes, & respublicas contigerunt; nihilominus  
 „ cum quævis illarum (licet alteri ignota) naturali cursui  
 „ insistens progrediretur, atque proficeret; necessario effectum  
 „ est, ut cum primum vel commercii causa, vel occasione  
 „ bellorum sese mutuo noverunt, morum, legumque confor-  
 „ mitas, quæ in variis nationibus erat, appareret. Et hoc  
 „ (concludit) verum est fundamentum juris apud nationes  
 „ quaslibet uniformis. “

Hinc eos gravissimi damnat erroris, qui jus gentium non  
 ab ejus primordiis, sed solum ab eo tempore considerarunt,  
 quo hominum societates constitutæ jam erant, & Philosophi  
 jam cœperant inclarescere “ Qua de causa mirum, inquit,  
 „ non est, si ignorantes ejus originem, atque progressum us-  
 „ que ad philosophicarum abstractionum initia, pertulere  
 „ naufragium, & in eas inciderunt absurditates, ut vel ex  
 „ nationum consensu, vel ex communicatione unius gentis  
 „ cum alia jus illud repeterent; vel demum desperatione  
 „ quadam adacti, illud penitus denegarent “.

Postremo comparans jus gentium cum jure naturæ docet,  
 istud secundum esse fructum *pure rationis*: illud vero “ factum  
 „ cordis humani plus, minusve ignorantia tenebris, propriisque  
 „ affectibus præpediti, adeoque mentis intelligentia ducti plus  
 „ minusque idearum materialismo gravatæ. Quocirca jus gen-  
 „ tium, inquit, complectitur verum falso permixtum, quate-  
 „ nus magis, minusve ab æterna veritate recedit, vel cum  
 „ illa consentit: & ita quidem, ut impossibile sit reperire in  
 „ societatibus hominum corruptæ naturæ leges, atque statu-  
 „ ta, quæ perfecte consentiant cum recta ratione.... Qan-  
 „ doquidem impossibile est, quod societates hominum, qui  
 „ plerumque & ignorantia laborant, & affectibus abripiuntur,  
 „ ad normam summi, & æterni veri dirigantur. “ Ad hæc fere  
 capita revocantur, quæ de juris gentium indole, atque na-  
 tura

tura proponit ex Vico suo Dunius in Dissert. cit. Modo itaque difficultates, quæ mihi ex ejusdem lectione subortæ sunt, a Cl. viro in majori suo Opere dirimendas, candide proponam. Donec autem ille præstiterit, quod pollicetur, ideam capite superiori propositam retinebo.

Itaque in primis non video, quare jus gentium appellandi potius sint mores, qui vigeant longe ante nationum, rerumque publicarum initia, quam qui post constitutas respublicas obtinuerunt. Nam ratio, cur illi sint præferendi, nulla nobis apparet, nisi forte, quod magis inculti, & barbari forent. Sed ratio ista satis inepta videtur. Si forte Dunius contenderit, illos ratione antiquitatis esse præferendos; respondebimus, modo quæstionem non esse de juris gentium antiquitate, neque utrum cœperit ante rerumpublicarum, nationumque conditionem; sed in quo illud proprie consistat. Porro illius natura non videtur in eo posita esse, quod respublicas, nationesque præcesserit.

Præterea nec video, quanti referat diversitas illa, quam indicat Dunius. Nam vel conformitas morum ante respublicas obtinentium perseveravit etiam post illas; vel diversi mores inveci postea fuere; cum, fatente Dunius, variari jus gentium possit. Si eisdem dixeris perseverasse; quid interest, sive iis, qui ante, sive iis, qui post respublicas obtinuerunt, prærogativam juris gentium attribuas? Si velis, esse mutatos, & qui ante vigerant, obsolevisse; quomodo jus gentium in iis prioribus consistere possit? Parvi etiam referre videtur, sive dixeris, jus gentium prodiisse ex jure civili, sive ex opposito. Nam sicut ex una parte intelligitur, prius fuisse jus gentium, quam jus civile; ita ex alia illud posterius, vel suppar concipitur; quatenus nempe jus gentium cognoscitur per remotionem illorum, quæ propria sunt peculiarium locorum, & civitatum: nam si propria removeas, remanet, quod commune est: atque hac ratione communi, & uniformi discriminatur jus gentium a jure civili. At si res ita se habet, redundans videtur juris gentium definitio his a Dunius tradita verbis: *jus gentium versatur circa mores, & leges hominum arbitrio conditas, quæ deprehensa sunt uniformes apud omnes*

omnes nationes. Satis enim fuisset dicere, *leges hominum arbitrio conatas, & ubique uniformes*. At Dunius nihil aliud fortasse vult, quam quod definitio ita reformata præferret: quæ sane probari omnibus potest, qui jus gentium voluntarium admittunt. Sed hæc definitio a *Grotiana* definitione, quam *Dunius* tantopere improbat, quoad substantiam non differt: hæc enim est *Grotii* definitio: *Jus gentium est, quod gentium omnium, aut multarum voluntate vim obligandi accepit*. De qua *Dunius* sic scribit “ hæc *Grotiana* definitio Scriptoribus sequiorum temporum adeo stomachum, bilemque commovit, ut cum intelligere nullatenus possent, quomodo ex communi omnium, vel multarum gentium voluntate aliqua jurisprudentia prodigini valeret (quod sane omnem superat imaginationem) & multo minus, quomodo plurium, vel universalium consensio nationum obligandi vim posset afferre, non modo repudiarunt *Grotii* systema, sed eousque progressi fuere, ut *Grotianum monstrum* nuncuparent “. Verum, si quod ipse sentio, promere liceat, nulla mihi justa causa videtur tam acriter improbandi istiusmodi definitionem. Nam in primis ille non dixit, accepisse obligandi vim *ex consensu*, sed *ex voluntate* nationum. Quod certe negari non potest, supposito quod leges ad jus gentium pertinentes fuerint *humano arbitrio* constitutæ. Nam humanum arbitrium quid aliud esse potest, quam gentium voluntas, a quibus conditæ leges fuerunt? Jam vero qui legem fert, affert pariter obligationem, seu vim obligandi: nulla enim lex sine obligatione concipi potest. Sed fac etiam, dixisse *Grotium*, quod jus gentium acceperit vim obligandi *non ex voluntate*, sed *ex consensu nationum*; propterea Scriptores adeo excandescere debuissent, quasi *consensus ille nationum superet omnem* (ut ait *Dunius*) *imaginationem nostram*? Ego illorum venia, aliter sentio; nam solum ex illa voce *consensus*, quæ ambigua est, tota oritur criminandi ratio; cum plures illud vocabulum sumant in sensu a *Grotiana* mente diverso. Porro *consensus*, seu *consensire* vel ita potest intelligi, ut plures non modo unum, & idem sentiant, sed etiam collatis inter se consiliis, communique deliberatione aliquid constituent; vel ita, ut plures quidem eodem modo sentiant, sed tamen quin ulla in-

la inter eos communicatio, seu consultatio præceserit: quo pacto existens ex. gr. *Roma* consentire potest cum iis, qui *Pekini* morantur: communiterque dicere solemus, Autores aliquos in aliquam sententiam consentire; tamen consilia inter se nunquam contulerint, nec alter ab altero sententiam, quam tuetur, acceperit. Dicimus etiam, omnes homines in expetenda propria felicitate, seu beatitudine consentire, licet non omnes communi consilio, sed singuli proprio instinctu ferantur in illam. Qui tam acriter invehuntur in Grotium, seu Grotianam definitionem, adeo asserant, omnem vincere imaginationem nostram, eumque propterea *miserum*, ac *infelicem* vocant; procul dubio vocem illam *consensus* in priori significatione sumant, necesse est; & tamen in sensu posteriore potuissent, ac debuisset accipere. Quis enim sibi persuadeat, virum alioqui doctissimum, solertissimumque incidere potuisse in tam immane *παράδοξον*, ut putaverit, omnes, vel plerasque nationes simul una convenisse ad ferendas communi consilio aliquas leges, seu inducendos aliquos mores? Quocirca par est, vocem illam *consensus* in altero sensu intelligere. Hoc autem modo intellecta negari a Dunius non potest, quippe qui leges humano arbitrio conditas, atque conformes apud omnes nationes admittit. Evidens enim, exploratumque est, nunquam fuisse futuram hujusmodi legum uniformitatem, nisi nationes diversæ tulissent easdem leges, seu (quod idem est) in eisdem ferendis legibus *consensissent* modo supra explicato. Igitur Grotii consensus nec *monstrum* est, nec *omnem superat imaginationem*: & solum in eo sensu dici poterit *infelix*, & *miser*, quod alii non ut par erat, vocem illam intellexerint.

At Dunius non modo cum Grotio consentit quoad substantiam prædicti consensus; sed longius etiam excurrere non dubitat, illum ad nationes *omnes* extendere. Sane cum Grotius non omnibus absolute nationibus, sed indefinite vel *omnibus*, vel *multis* consensum, illum attribuat; Dunius semel, & iterum docet, leges, moresque, quæ spectant jus gentium, esse *uniformes apud omnes nationes*, quamvis nullum hujus universalitatis exemplum, aut fundamentum producat; & utrum aliquod afferri possit, ignoro. Certe qui in id accuratius in-

quisi-

quisiverunt, aperte inficiantur, mores aliquos, vel aliquam esse legem, quæ apud omnes omnino nationes obtineat; præfertim si ea excipiantur, quæ sunt etiam juris naturæ, & de quibus hic Dunius loqui non arbitror. Et sane cum naturalia præcepta sufficiant ad societatem quamlibet sartam tectam servandam; eritne verisimile nationes omnes cum indole, & genio, tum moribus, & consuetudinibus inter se maxime discrepantes, consensisse in aliqua lege sancienda a naturalibus legibus, etiam quoad materiam, diversa? Id saltem nemo jure affirmaverit, nisi ante lustratis nationibus universis, quod factum impossibile est. Hinc facile in animum mihi inducerem, illud pronomen *omnes* a Dunius usurpatum, non in toto rigore, sed solum pro plerisque nationibus sumi. Verum cum asserat, se in his scribendis uti severioris Metaphysicæ lumine; mihi incidit dubitatio, an forte principium aliquod metaphysicum habeat, quo ostendere possit omnimodam juris gentium universalitatem, & morum, legumque apud omnes nationes obtinentium uniformitatem perfectam. Sed quomodocumque id se habeat, nos minime discedemus ab illa sententia, quam explicuimus supra; videlicet quæ imperfectam tantummodo juris gentium universalitatem admittit, donec oppositum Dunius ostenderit.

Sed magis mihi displicet, quod ille juris gentium originem explicaturus principio ponat homines aliquando vixisse in statu quodam *ferino*, atque *bestiali*. Status iste ut ex ejus verbis colligitur & latius exponitur a Vico, a quo Dunius hypothesis hanc sumpsit, complectitur quatuor, vel quinque; nimirum *vitam solitariam, concubitus incertos, & vagos, lingue formata carentiam, mentem solis ideis materialibus instructam, & cujusvis vivendi regula privationem* (a). Mirum vero, inveniri homines eruditos, & doctos, qui serio sibi persuadeant, aliisque persuadere nitantur, integrum genus humanum (Judaico populo, quem speciali Deus providentia regebat, excepto) in statu tam misero unquam fuisse; quasi homines fungorum in-

star

(a) De ferinis istis hominibus ita ait Vico in Scientia Nova pag. 5. *Non avevano altro che la sola facoltà, e pur tutta sordida, e stupida di poter usar umana mente, e ragione.*

star e terra emerfisse arbitrarentur; vel cæco atomorum concursu formatos, & in varias mundi partes fuiſſe projectos. A qua erronea, impiaque ſententia cum procul abſint doctiſſimeque homines, quos memoravimus; ego plane non video, quomodo prædictam hypothefim, imo & theſim (nam reipſa ita accidiffe ajunt) conciliare valeant cum revelatione divina, imo & cum ipſa ratione. Ex revelatione ſiquidem conſtat, olim homines univerſos ex tribus Noachi filiiſ fuiſſe progenitos. Porro ſacræ litteræ certiores nos reddunt, prædictos Noachi filios in domeſtica ſocietate vixiſſe, & ita ſobolem propagafſe. Omni autem veriſimilitudine caret, filios in ea ſocietate procreatos, relicto parentum exemplo (quod juxta Vicum, & Dunium tantam vim habuit, ut primam vivendi rationem, ſeu mores invexerit) ſelegiſſe vitam ſolitariam, atque ferinam; utilitatemque omnem, ac ſuavitatem vivendi, quam domeſtica ſocietas affert, ut brutalem, ac miſerrimam vitam amplecterentur, inconſultiffime repudiaſſe. Dixi, *inconſultiffime*; neque enim ulla neceſſitas fingi potefſt, quæ eos ad ejuſmodi vitam impulerit. Quæ enim illa neceſſitas? An forte, quod in remotas, diſſitaſque regiones migrare deberent? Sed hoc quidem familias, non ſingulos mares, ſæmiſnaſque ſejungere potuit. Certe Scriptura ſatis indicat, nullam ante turris babelicæ molitionem factam fuiſſe hominum diſperſionem (a) imo (dixerim ut parergon) ſi conſulatur textus hebraicus, opus illud temerarium ſulcepiffie videntur, ut ejuſmodi diſperſionem impedirent: poſtmodum vero diſperſos fuiſſe, non quidem a ſingulis ſingulos, ſed *unumquemque ſecundum linguam ſuam, & familias ſuas*. Igitur vehementiffima præſum-

Gen. X.,

(a) Hinc non video, qua ratione Vicus affirmare potuerit (de Conſt. Philol. capite XIX. p. 103.) *Terram inter Noachi filios anno ab orbe condito 1656. hoc eſt, ipſo Diluvii anno, diviſam eſſe.*

(b) Eodem ferme modo hanc hominum in bruta, ut ita dicam, metamorphoſin explicat Vicus in ſua Scientia Nova pag. 133. edit. III. Verba ipſius italicæ, ut ſcripſit, aufero: "Gli Autori, inquit, dell'Umanità Genileſca dovetter

„ eſſere uomini delle razze di Cam, che  
 „ molto preſtamente, di Giaſet, che al-  
 „ quanto dopo, e finalmente di Sem, ch'  
 „ altri dopo altri, tratto tratto rinun-  
 „ ziarono alla vera religione del loro  
 „ comun padre Noè; la qual ſola nello  
 „ ſtato delle famiglie poteva tenerli in  
 „ umana ſocietà con la ſocietà de ma-  
 „ tri onj, e quindi di eſſe famiglie me-  
 „ deſime; e perciò dovetter andar a diſ-  
 „ ſolver i matrimonj e diſpergere le fa-  
 „ miglie coi concubini incerti, e con un  
 „ ſe-

sumptio est, quod quamvis homines decursu temporis utou- que evaserint barbari, rudes, agrestes; nunquam tamen ita degeneraverint in vitam, moresque ferinos, ut familiam do- mesticam, usumque humani idiomatis non retinuerint: mul- toque minus credibile est, intra duo post diluvium secula (ut comminiscitur Vicus) talem, ac tantam irrepressisse homi- num corruptionem, quando nempe superstites adhuc erant Noachus cum filiis, vigeabatque, & adhuc recens dici pote- rat recordatio diluvii. Mirum, inveniri hominem potuif- se, qui hzc obtrudere non dubitarit; sed magis forte miran- dum, quod Dunius hunc nobis quasi *Philosoporum omnium Ma- gistrum* venditare non dubitaverit.

Sed jam videamus, si lubet, quo pacto Vicus ipse expo- nat hujusmodi paradoxum: nam juxta Dunius videtur *ilte severioris metaphysica lumine*, quæ contigerunt eo tempore, quod a Varrone dicitur *obscurum, & fabulosum, quoad nostrum attinet institutum*, detexisse.

Primo, Vicus affirmat, homines post diluvium dispersos per familias fuisse; deinde vero & ipsas familias in homines sin- gulos separatas esse, atque diremptas. En præclaram facti hujus explicationem: *Per hanc*, inquit, *ingentem terrarum syl- vam tam Chamitidas, quam Japbetidas hac ratione in solitudinem distraetos esse necesse est; quod sæpe viri a feminis, femina a viris, pueri filii a matribus, matres a filiis pueris, ut feræ effugerent, dividerentur; & ita sensim minores a majoribus ob ferarum metum reli- cti, vel abacti, sic dispalati, solique, prius omnem religionem, deinde omnem linguam, tandem omnem humanitatem exciderunt, & in bru- tam licentiam, ac errorem ferinum abierint (b) Qui statas mille annos (ut subdit ipse) duravit.*

De Coast  
Philos cap.  
IX. pag.  
16.

Hæc, quæ, nescio qua mente *Vicus* scripsit, an serio refel- lere

„ *ferino error* divagando per la gran sel-  
„ va della terra; quella di *Cam* per l'*Asia*  
„ *Meridionale*, per l'*Egitto*, e l' rima-  
„ nente dell' *Africa*: quella di *Giaset* per  
„ l' *Asia settentrionale*, ch' è la *Scizia*,  
„ e di là per l'*Europa*; quella di *Sem*  
„ per tutta l' *Asia di mezzo ad esso Orien-*  
„ *te*: per campar dalle fiere, delle qua-  
„ li la gran Selva ben doveva abbonda-

„ re, e per inseguire le donne, che in  
„ tale stato dovevan esser selvagge,  
„ ritrose, e schive; e sì sbandati per  
„ trovar pascolo, ed acqua, le madri ab-  
„ bandonando i loro figliuoli, questi do-  
„ vettero tratto tratto crescere senza  
„ udir voce umana, non che apprender  
„ uman costume: onde andarono in uno  
„ stato affatto bestiale, e ferino. “

Qq 2



lere debeam, ignoro. Nonnulla tamen dicere præstat, ne ipso scribendi modo, quo hæc tanquam sibi comperta affirmare videtur, legentium aliquis decipiatur. Principio totum fere terrarum orbem (tribus nempe provinciis duntaxat exceptis) revera fuisse densam, & continentem sylvam, absque ullo fundamento Vicus affirmat. Imo plurima terrarum loca his libera impedimentis fuisse, adeo ut inhabitari commode possent, vel ex eo innotescit, quod maxima hominum multitudo per diuturno temporis intervallo (nempe annorum 1655) ante diluvium progenita fuerit, proinde & loca plurima inhabitavit, atque coluerit. Diluvii vero tempore ingentem hanc sylvam subito emeruisse, excrevisseque, quis dixerit? præsertim cum etiam nostra, vel parentum nostrorum ætate plures detectæ regiones fuerint plane hominibus vacuæ (neque ulla suppetit conjectura, eas olim homines incoluisse) ex quibus si pars aliqua sylvis abundat, alia tamen, & quidem latior, in liberos campos, & prata virentia, eaque fontibus irrigata protenditur. Quanto magis hoc idem existimandum de magna Europæ, & Asiæ parte paulo post diluvium? Sed hac immensa continentique sylva etiam admissa; ane cuiquam verisimile videatur, eam fuisse rapacibus, ac ferocibus belluis omnino, & undequaque repletam; quarum occurru, aspectuque perterriti homines sese in fugam conjicere omnes, invicemque separari deberent? Anne etiam modo in qualibet sylva leones, tigrides, ursi, feræque similes reperiuntur? Minime vero; sed plura nemora noxiis animalibus penitus carent. Quanto magis hoc asserendum de tempore diluvium proxime insequente, vel certe non admodum ab illo remoto, quo genus illud animalium non adeo multiplicatum erat, cum ex aquis diluvii non nisi pauca animalia ex qualibet specie supererint? Quid quod, si homines singulos feræ insecutæ fuissent (quod necessario asserere debet, si velit, fugientes homines ab aliis pariter feras fugientibus recessisse) vix intelligi potest, quomodo non statim deletum fuerit universum genus humanum? Cum enim feræ velociores hominibus plerumque sint; quot viri, vel fœminæ masculis imbecilliores a fera insequente sese fuga proripere valuissent? Ad hæc, quomodo fu-

fugere potuissent, per sylvam, quam Vicus adeo densam confingit, ut non nisi *prævalido nisu* perrumpi, ac permeari potuerit? Præsertim vero pueri, atque lactentes quomodo <sup>loco cit.</sup> evadere potuissent? quomodo eos matres lactarent, modo <sup>P. 17.</sup> una ferarum, modo altera insequente? quomodo parvulos suos ab ingruente periculo surripientes, adeoque magis gravatæ, ac tardiores effectæ salutis propriæ consulere potuissent? Neque etiam prætermittendum, quod si imaginari velimus, fuisse matres, etiam insequentibus feris, de vita parvulorum adeo sollicitas; nullatenus credibile sit, eosdem vix ablactatos a matribus solitarios, ut Vicus putat, dimissos fuisse.

At fuerit, si ita placet, ubique maxima multitudo ferarum, maximumque invasionis periculum. Nonne hoc ipsum congregare potius homines, quam segregare, & in solitudines dispergere debuisset? ut scilicet conjunctis viribus earum impetum facilius sustinerent, ac reprimerent. Eis sane nec ingenium, nec vires deesse poterant paulo post diluvium, cum nondum humanitatem exuissent, vigeretque adhuc artium memoria, quas a Noacho didicerant, & communem linguam tenerent, qua consulere sese invicem potuissent, quo pacto sese contra ferarum impetum tuerentur. Nonne tam grande periculum acuisset eorundem ingenia, ut se, & uxores, & liberos, & parentes ab imminente mortis periculo liberarent, & in loca saltem impervia ferarum incursibus sese reciperent? Igitur omnino inverisimile est, homines ferarum persecutionem fugientes vitam solitariam delegisse, ac deinde ad statum beluinum fuisse redactos. Sed etiamsi concederemus, hujusmodi statum incipere casu aliquo potuisse; diu perdurare procul dubio non poterat, cum tamen mille annos perdurasse apud Græcos, Vicus contendat.

Et sane concipe viros plures, ac fœminas, sed singulos separatim, per immensam sylvam errantes, palantesque vagari. Tum vero aliquem ex viris errantibus in fœminam similiter vagantem incidere, ad quam comprimendam incitetur libidinis æstu: porro vir ille vel fœminam fugientem comprehendet, violabitque prorsus invitam; vel ante blanditiis ac benevolentia, amorisque significationibus delinitam, & consentien-

tem

tem amplexabitur: primum pene impossibile videtur, tum quia fortasse par foeminae fugientis, ac viri insequentis agilitas eo in statu fuisset; tum quia difficillimum est foeminam constantissime reluctantem opprimere: alterum nulla ex parte improbable est; bene vero improbable mihi plane videtur, quod vir amore in mulierem fervens, eamque blanditiis, & amore sui aliquatenus captam statim post concubitum a se dimitteret, repelleret, abjiceret. Anne finges feram aliquam praesto semper esse, quae illos mutua jam benevolentia devinctos, subito terrore injecto, dissociet, & in partes varias latissimae, atque inextricabilis sylvae convertat? Nonne verosimilius est, virum industriam esse omnem adhibiturum ut splendae saltem libidinis causa, secum retineat foeminam illam, quae eandem ob causam libenter cum viro maneret? Cur enim & in illo statu quasi ferino naturales hominis inclinationes (cujusmodi procul dubio est maris, & foeminae in mutuam benevolentiam, societatemque propensio) fuissent adeo retusae, ut nihil in eos roboris retinerent? Cur homines illi sylvestres tunc illud non facerent, quod postea fecisse, Vicus ipse describit, quando celebrare inter se matrimonia ceperunt? Quidni quisque *primam quamque foeminam manu capere* potuit, & secum abducere *ad perennem aliquem fontem*, ut illi ipsi fecere (si Vico credimus) postquam *meditatione oculari caelum a syderum motibus observantes animatum credideret, & putaveret Deum?* Anne mulieres, cum prius essent valde *difficiles, durae, renitentes, sicut sylvestres decebat*, tunc primum procliviores subito effectae fuerunt, aditu faciles, mansuetae, benignae? Tunc ne ferarum saevitia, & persecutio repente cessavit? Haec mihi consideranti incidit dubium, an difficilior creditu sit, degenerasse homines a statu humanitatis in statum omnino brutalem, in eoque diu perdurasse; vel ex opposito a statu brutali ad humanitatis statum, ut Vicus autumat, rediisse (licet uterque mihi improbabili videatur) nam quod homines illi brutales vel instructi *meditatione oculari caeli*, ut Vicus ait, *vel tonitruum, fulminumque fragore territi* ad sanio rem mentem, cultumque humanitatis redire ceperint; probabilitate, ac verisimilitudine caret. Cum enim & syderum conversiones, &

cæ-

Lib. cir.  
cap. XX.  
p. 109.

cælorum magnitudinem, pulcritudinemque jugiter intuerentur, & frequens tonitruum, ac fulminum fragor saltem post duccentos a diluvio annos, eorum aures percelleret, cur tandiu persistere in statu illo ferino, adeo in Græcia, atque aliis in locis vix post annos mille ab illo recesserint? Igitur multiplici ex capite explodendus status ille ferinus, cum nullatenus concipi possit, quomodo vel inceperit, vel perduravit, vel aliquando desiverit; eoque magis, quod nullum ex certis monumentis exemplum possit afferri. Quamvis enim detectæ identidem fuerint gentes sylvestres, barbaræ, incultæ, & si ita placet, etiam *ferinæ*, atque brutales; nulla tamen inventa fuit unquam incerta habens conjugia, & multo minus quæ nullam societatem haberet, nulloque uteretur sermone.

Sed quia jactitat *Vicus*, systema suum de primis hominum moribus conferre plurimum ad commendationem providentiæ divinæ, ipse videat, seu potius viderint illi, qui Vicum ut magistrum suspiciunt, an reipsa decuerit summam Dei providentiam, ita deserere genus humanum, ut maxima ex parte quodammodo *humanum* esse desineret; & in statum *plane ferinum, atque brutalem*, imo etiam deteriorem delaberetur. *Deteriorem*, inquam; cum enim cetera animantia omnibus singulisque sui generis proprietatibus gaudeant, & illarum usu fruuntur; homo essentiali sua proprietate, & intima dote, qua ceteris animantibus præstat, omnino esset in eo statu impeditus, usuque omni privatus. Accedit, alia animalia, natura duce, cognoscere, & persequi, quæ ad suam conservationem conducunt; simulque ea fugere, & averfari, quæ noxia: at homo nec instinctu naturæ, qui proprius brutorum est, nec ipsa ratione, cujus usu tunc eum caruisse contendit, res sibi necessarias cognovisset. Insuper, cum reliqua animalia habeant ab ipsa natura & tegumentum, quo sese tueantur a frigore; & arma, quibus hostium aggressionem repellant; & vix edita in lucem satis habeant virium ad cibum sibi comparandum, vel si imbecilliora sint, matris cura nutriantur, donec adoleverint, vel etiam cura patris, ut aves: homo nudus, inermis, & imbellis nasceretur, ac parentum subsidio careret, adeo ut vitam agere aut vix, aut nullatenus posset:  
imo

imo si ei vivere datum esset, nonnisi vitam miserrimam, suæque dissidentaneam naturæ ducere posset. Decetne vero munificentissimas, sapientissimasque divinæ providentiæ leges, quod creatura omnium visibilium præstantissima prolaberetur in hunc teterrimum statum, in eoque ad plura secula perseveraret? Sed quid tum de vita futura? Anne felicitatem æternam, & suum ultimum finem consequi homines potuissent, corporeis tantum, & materialibus ideis instructi, omnique rationis utu privati? Vereor sane, ut vel ipsemet Vicus, etsi vir acerrimi ingenii, hunc hominum statum cum divinæ providentiæ legibus conciliare valeret.

At neque etiam Dunius (addet fortasse aliquis) statum illum componere cum Metaphysica poterit; cujus tamen facultatis, & quidem *severioris*, lumine inquirendum esse decernit in homines illos brutales, atque ferinos. Ego vero neque cum Physica, seu cum naturalibus hominis inclinationibus conciliari posse, crediderim. Fac enim, homines illos ita obbrutuisse, ut obtusa ratio, & tenebris circumfusa nunquam e sua caligine emerferit; adhuc tamen inclinationes illæ viguerint, oportet, quæ proficiscuntur ex ipsa natura sine ullo rationis subsidio; cujusmodi est procul dubio naturalis propensio maris in fœminam & vice versa, nec quidem explendæ solum libidinis causa, sed convivendi etiam simulque versandi; præsertim cum homines non aliqua tantum anni tempestate, sed semper amoris stimulis cieantur. Talis est amor matrum in filios, quo si eo etiam in statu induci potuere ad ferendum grave onus eosdem lactandi; potuerunt etiam induci, ne statim desererent ablactatos, eorumque salutem pro viribus opitularentur, nisi fera aliqua subito occurrens, eos dissociaret: at quis sibi persuadere possit, hujusmodi feram aliquam semper in promptu fuisse; præsertim cum eo in casu non segregasset illos duntaxat; sed etiam alterutrum, & maxime infantem dilaniasset; & ita denique eventum tandem esset ad humani generis interuersionem. Neque dixeris etiam belluarum catulos vix ablactatos a parentibus desereri: etenim illi ad conservandos seipsos jam tum sunt idonei; secus autem infantes, vel pueri. Quamobrem  
natu-

naturæ autor illorum incolumitati prospexit diuturniori matris amore; cum ex opposito bellæ erga catulos ablactatos nullo amore ciantur.

Alia hominis inclinatio profluens ab ipsa natura est ad vitam socialem, seu ad societatem cum individuis sui generis ineundam. Quod hæc naturæ propensio non sola ratione nitatur, sed originem ducat ab ipso etiam instinctu naturæ, patet vel ipso brutorum exemplo, quæ hujusmodi societatem non respiciunt, quamvis fortasse nec quærant. Hinc sæpe videmus, animalium etiam sylvestrium greges sed generis ejusdem, simul progredi, vel pabulari: ex avibus pariter aliarum cantu illectæ sese comites adjungunt: canes una jocantur, ac ludunt; ac demum vel asinus asinum scalpit. Jam vero fac hominem solitarium, atque sylvestrem huc illucque vagantem in alium pariter per sylvas errantem incidere; quæro, an ex duobus illis hominibus unus alterum paveret, ac fugeret, nec ne? Si primum quis asserat, affirmet pariter necesse est, pejoris conditionis, & ferocioris ingenii indolisque fore homines illos ceteris quibusque animalibus; quod profus inverisimile est, vel saltem nullo potest satis idoneo argumento suaderi. Secundum itaque admodum probabile est; nimirum quod illi se in primis attente respicerent, & alter alterius aspectu gauderet, blandisque oculis, atque pacificis intuerentur sese: tum ruerent etiam in mutuos amplexus, & varia benevolentiae signa ultro citroque darent, & acciperent: immo quod & degere simul, & juvare se invicem vellent, donec casu aliquo segregarentur. Hoc, inquam, verisimillimum est: ecquis enim asserere audeat, illorum mentem tantis offusam tenebris fore, sensusque adeo hebetatos, atque retusos, ut alter se alteri similem neutiquam animadverteret? Similitudo autem amorem parit, & mutuam ingerit benevolentiam. En itaque principium aliquod societatis, quæ ex aliorum sive virorum, seu fœminarum accessu augeri facile posset. Hic vero rursus obtrudere frequentissimarum bestiarum incursum, quæ singulos mortalium separant, & ne paucos quidem simul esse patiantur, ineptum, & a ratione plane alienum videtur. Eo vel magis, quod homines illi, quantumvis rudes, & hebetes, jugi periculo non

Tom. II.

R r

exci-

excitari non possent ad cautionem aliquam contra illarum incursionem adhibendam: notum enim, compertumque est, mortis formidinem habere vim maximam ad acuenda vel tardissima ingenia, & ad mentis rubiginem abstergendam. Quocirca status ille ferinus, vel saltem ejus diuturnitas nequit sive cum metaphysica, sive cum physica, seu cum natura, & inclinationibus hominis conciliari.

Sed quid, si etiam ostendero, hujusmodi statum vel ipsa philologia, cui *Vicus* vir vere φιλολογώτατος tantopere fidei, valide impugnari? Age igitur experiamur, an res ex sententia cedat: mihi certe rem confici posse hac ratione videtur. Si olim homines diu vixere in statu solitario, atque ferino; consequens profecto est, quod sublato usu loquendi, obliti fuerint cujusvis idiomatis: idque non modo *Vicus* admittit, sed etiam mordicus sustinet, homines *mutas belluas* per id tempus fuisse. Necessum igitur fuit, ut incipiente hominum societate, nova excogitarentur, ac veluti procrearentur idiomata, quibus membra cujuslibet societatis simul versari, & consilia invicem conferre possent. Jam vero hujusmodi linguæ 1. tot fuerint necesse est, quot societates seorsim institutæ fuere. 2. Idiomata illa, utpote a societate qualibet excogitata, nullo inito cum aliis consilio, diversa inter se fuerint necesse est: nam juxta *Vicum* societates, quæ principio fuerunt tantum domesticæ, excrevere in gentes, atque nationes, antequam sese mutuo cognoscerent. 3. Omnia illa idiomata diversa fuerint necesse est a lingua populi hebraici, qui servavit linguam suam, sive hæc fuerit eadem cum antediluviana, sive alia ex babelica confusione suborta, & in *Heberi* stirpe servata. Hinc vero consequens esset, quod linguæ omnes Europæ, utpote ab hominibus in statu plane ferino per plura secula jacentibus excogitatæ, nullam affinitatem haberent cum lingua hebraica, vel cum aliis, quæ sunt originis plane diversæ. Hoc autem falsissimum est. Certum est enim exploratumque linguam *græcam*, atque *latinam*, imo & *germanicam*, & *slavonicam* talem habere cum hebraica affinitatem, ut communem originem arguat. Quocirca nationes Græca, Latina, Germanica, Slavica, quæ totam Europam occupant, derivatæ

non

non sunt ab hominibus, qui olim elingues, & muti forent, utpote qui linguas hebraicæ adeo cognatas cudere non potuissent; seu nullatenus potuissent homines priorem linguam prorsus oblitæ, tot, & tam luculenta *hebraica* linguæ vestigia transmittere. Falsum est igitur, progenitores *Græcorum*, ac *Latinorum* (idemque de ceteris dicito) fuisse olim elingues, *mutasque belluas*, seu aliquandiu in statu ferino vixisse.

Non me fugit, Vicum contemnere etymologias omnes ex linguis orientalibus ductas, jactareque, *recentiores omnes Etymologos ballucinari, qui pleraque idiomatica ad linguas orientales, cæcè ad ipsorum originem referunt*. Verum cum ejus assertio mero figmento nitatur, nimirum quod linguæ omnes apud posteros *Cbami*, atque *Japbeti* fuerint aliquandiu deperditæ, tum ab ipsis novæ seorsim inventæ; neque alium afferat fundamentum, nisi quod velit, seu fingat, olim homines universos in statu ferino, ac solitario vixisse; nescio, quomodo asseverare potuerit, recentiores omnes *Etymologos* ab se prostratum iri: quasi vero cordatus quisque non debeat plurimas, easque certissimas etymologias, & splendidissima hebraicæ linguæ vestigia, quæ cuique in linguis orientalibus occurrunt, præferre ipsius commento sine ulla ratione proposito. Et sane quod attinet ad etymologias, quamplures ex iis, quæ ex lingua hebraica derivantur, multo probabiliores sunt iis, quas proprio cerebro Vicus confinxit; quarum aliquæ omnino ridiculæ, & ineptæ videntur: ut cum *Jovis* etymologiam ducit ab exclamatione *Jo*, in quam muti homines eruperint, cum primo tonitruum, fulminumque fragorem audivere: cum *legis* vocabulum derivatum ab *ilice* docet, eo quod prima vocabula a rebus sylvestribus sumpta fuerint, & sexcenta alia generis ejusdem. Ceterum quoad *græcam* & *latinam* attinet linguam, explorata res est, eas non modo aliqua nomina, sed & plurimas radices a lingua *hebraica* mutuatas fuisse: ut passim docent Philologi, & novissime *Paulus Maria Ogerius* Ordinis *Carmelitarum* in opere, hoc ipso anno edito, de *Græcæ, & latine lingue cum hebraica affinitate*. Germanica demum, & Slavica talem habent cum *Græca*, *Latinaque* affinitatem, ut plures sint voces his omnibus linguis, levi tantum mutatione,



communes. Porro hæc cognatio linguarum & communem offendit nationum illarum originem, & conditores earundem nunquam fuisse profus elingues, quidquid contra tenferit Vicus.

Prædictum Vici commentum ea quoque ratione explodendum, quod alioqui corrueret 1. argumentum, quod ex cognatione aliqua ceterarum linguarum cum hebraica a plerisque desumitur, & quo ad originem omnium hominum ab eodem protoparente Adamo, & humani generis reparationem ab uno Noacho adstruendam utuntur. 2. Tolleretur e medio traditio omnis ab eodem Noacho, ejusque filiis in nationes Gentium derivata. Id vero ægre ferrent (nec quidem immerito) non solum Hebræi, & judaizantes Philosophi, qui *Noachidarum* præcepta ceu principia, ac fundamenta juris naturæ propugnant; sed etiam Christianorum non pauci, qui dogmata quædam summi momenti, ac præsertim gravissimum illud de humani animi immortalitate, operumque retributione post mortem haud melius probari, confirmarique posse arbitrantur, quam perenni, universalique omnium gentium traditione. Et sane nationum omnium consensus de anima funeri superstite & melius intelligitur, explicaturque, & efficacius evadit, hæc traditione posita ad redarguendos Incredulos argumentum. Quare non improbari non potest, quod Vicus suis figmentis innixus hujusmodi traditionem de medio tollere non vereatur? 3. Redundunt petulantiores illi, qui hominem differre a brutis non substantia, atque natura, sed solum majore idearum explicatione contendunt. Hi quippe reponunt: si homines diu, atque etiam alicubi ad mille annos, ut in Græcia, vixere tanquam *belluæ mutæ*, & in statu plane ferino, deinde ad humanam vivendi rationem rediere; cur dici non poterit, tempus esse aliquando futurum, quo quæ modo bruta dicuntur, rationem exerant, nunc forte durioribus corporis organis tanquam vinculis præpeditam; sicque aliquando animalia ratione utentia efficiantur? Saltem cur fieri istud posse negetur? præsertim cum multa animalia præferant majora rationis vestigia, quam brutalibus illis hominibus a Vico descriptis innessent; & maxime cum quædam sint ex animalibus brutis, quæ hu-

ma-

manum operandi modum adeo imitantur, ut aliqui ambigant, utrum belluis, an hominibus, quorum explicatæ nondum sint ideæ, debeant adnumerari: cuiusmodi sunt, quæ ab Indis vocantur *Orang Outan*, id est, *homines sylvestres*: quandoquidem ea & lignea sibi tecta affabre construunt, & foliis tegunt suorum cadavera, & turmatim, quasi agmine facto, cum opus fuerit, pugnant. Ita illi, perperam quidem, & prorsus immerito; sed quibus ansam hæc effutiendi Vicus suis commentis suppeditat. Quamobrem hac etiam de causa a Vici commento unusquisque, mea quidem sententia, abhorrebit.

Tametsi vero nullibi Vicus suam hanc opinionem probare data opera aggressus est; ne quid tamen dissimulem, duo indicat fundamenta, quibus niti videtur: quorum alterum est traditio Græcorum, qui majores suos ferinam, ac brutalem vitam egisse referunt; alterum, quod *Orphei* armonico liræ sonitu belluas mansuefaciente, & *Deucalionis*, ac *Pyrrhæ* lapidibus post tergum projectis, & in homines cito conversis aliud indigitari non possit, nisi quod homines prius humanitate, sive humanis moribus destituti, fuerint inde ad humanitatem traducti; cum satis constet, fabulas omnes adumbrasse aliquam veritatem. Sed hæc leviora sunt, & ad fulciendum Vici paradoxum inepta. In primis enim commentitia videtur, aut saltem incerta est traditio Græcorum. Quamvis enim Auctores, qui nationum origines quærunt, fere unanimiter asserant, majores suos maxime rudes, agrestes, barbarosque fuisse; nemo tamen illorum (quoad ipse noverim) Poetarum aliquo excepto (a) affirmat, eosdem fuisse prorsus elingues, vitamque penitus solitariam duxisse, ac inter eos non viguisse certos concubitus: quæ tria, autore ipsomet Vico, statum re ipsa ferinum, brutalemque constituunt. Verum etiam si Scriptores Ethnici hoc diserte affirmarent, hac in re fide digni non essent; tum quod veram hominis originem ignorantes, fal-

(a) Horatius quidem fabulam hanc tradit sequentibus verbis: *Cum prorepserunt primis animalia terris, MUTUM, & unguibus & pugnis, dein sustibus, atque ita porro pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus: donec verba quibus voces, sensusque notarent, nominaque invenerent.*

falsis circa illius primordia essent præjudiciis affecti; tum etiam quia serius venerint in orbem terrarum, adeoque status ante conditas respublicas obtinentis testes idonei esse non possint. Equidem Vicus confidit, *obscuri*, ac *fabulosi* temporis latebras se detegere posse, & inde in apricum educere principia totius historię profanę, quę hactenus, inquit, *sepulta jacuerunt*. At vereor, ne obscuraverit potius, quam illustrarit tempus illud *obscurum*, & novis, magisque incredibilibus fabulis implicaverit potius, quam explicarit tempora fabulosa. Cujus rei hic etiam specimen præbet, dum bestiarum fabulam, quas reddidit *Orpheus* mansuetas, explicat de hominibus in statu bestiali viventibus, & quidem eo modo, quo supra narratum est. Sed quo ille nititur fundamento? Nonne æque intelligi possunt homines agrestes quidem, rudes, ac barbari; sed qui & lingua uterentur, & certos haberent concubitus, & societatem aliquam, saltem domesticam, servarent, tamen fortasse peragrarent montes, & sylvas; sicut modo nationes aliquę per agros, & deserta vagantur. Sed quid, si hæc a Poetis de Orpheo idcirco conficta dixerimus, ut summam ejus in musica arte peritiam, seu musicę, vel ut alii malunt, eloquentię vim hyperbolica phrasi celebrarent? Hoc sane multo verosimilius est, quam quod ille confingit, videlicet *Orpheum* non fuisse peculiarem aliquem virum, sed *poeticum*, vel *heroicum* charactarem eorum, qui *primi meditatione oculari calum a syderum motibus observantes, animatum credidere, & pro Deo babuerunt*. Ita scilicet Vicus novo genere metamorphoseon ab *Ovidiano* plane diverso, plures hominum antiquissimorum, quos historię, ac fabulę celebrant, imo & ipsum *Homerum* in characteres *heroicos, symbolicos, poeticosve* convertit, non contentus, ut ita dicam, arte *Circa*, transformare homines in bruta animalia. Quod de feris Orphei dictum primo loco est, idem de lapidibus *Deucalionis*, & *Tyrrba*, atque *Amphionis* servata proportione dicendum, ex quibus aliqui in homines transmutati, alii cytharę sonitu illecti ad struenda Thebarum mœnia sponte accesserunt. Verum circa hujusmodi fabulas, imo & fabulas omnes modo adnotare sufficiat, nullum ex iis argumentum extundi posse, nisi aliunde, nimirum

ex

De Const.  
Philog. p.  
109.

ex ipsa historia aliquod lumen affulgeat, quo manifestetur. hoc potius, quam aliud sub earum involucri tegi, seu ad peculiare aliquid designandum easdem fuisse confectas.

Hic pene aliud mihi exciderat argumentum a *Dunio* propositum, sed quod *Vicus* supponit, ex hominis paritate depromptum, qui varias infantiae, adolescentiae &c. decurrit aetates. Ait siquidem *Dunius*: *sicut vita hominis ab infantia su-* p. 26. 11.  
*mens exordium varias decurrit aetates; ita pariter humani generis vitam a prima infantia aetate coepisse, seu incipere debuisse dicendum est; deinde ad alias aetates cursu suo naturali fuisse progressam.*

Quamvis autem aperte neque *Vicus*, nec *Dunius* utantur paritate illa, ut probent, principio homines omnino brutales, elinguesque fuisse; nihilominus ita illi adhaerescunt, ut vix dubitandi locus super sit, quod paritatem illam satis favore suae in hoc parte sententiae putarint. Et quidem hoc solum probat, siquid probat: re ipsa tamen nihil probat, cum transitus fiat a naturali vita ad vitam civilem. Solum itaque ad explicandum status civilis progressum, ut contingere in Rebus publicis solet, apte quispiam uti poterit ea paritate, modo sobrie eadem utatur. Et tamen, quantum *Vicus* praedictam urgeat paritatem, vel ex eo conijcere licet, quod in medium rationem proferens, cur in ea aetate, quam *humani generis adolescentiam* vocat, fuerit *seculum Poetarum*, & id omne Dejur. principum uno c. CXXIV.  
*tempus in historia heroicum seu fabulosum excurrat, ait: quia aetas illa plurimum imaginatione pollet in homine. Nonne argumentatio haec a Philosophorum omnium Magistro proposita validissima est? Adolescentes phantasia plurimum pollent; ergo & genus humanum in adolescentia sua indulgere potissimum debuit imaginationibus, inventisque poeticis. Nonne aequae concludere hoc modo poterat: infantes loquendi facultate, sive usu privantur: ergo etiam genus humanum in sua infantia elingue fuerit, necesse est. At praeterquamquod haec multiplex humani generis aetas metaphorica est, adeoque ad *Vici* intentum inefficax; ipsa etiam distributio aetatum est arbitraria. Sed jam satis superque in his immorati sumus: modo revertamur ad *Dunium*.*

Primo itaque, non mihi satis probatur, quod ille videtur asserere, *rationem omnem negandi ius gentium in sensu proprio ac-*

*ceptum* (nempe pro moribus, legibusque libere ab hominibus institutis) esse difficultatem illam, quæ occurrit in explicanda origine, & causa conformitatis eorundem morum, ac legum; quæ etiam in causa fuit, cur aliqui, quos inter Pufendorfius, illam *ad casum, fortemque* retulerint. Tantum porro abest, ut ejusmodi difficultas nobis videatur causa negandi omne jus gentium positivum, & arbitrarium, ut potius ipsa difficultas vindicandi juris gentium communis oriatur ex defectu sufficientis conformitatis quoad mores, legesque, quæ non sint de jure naturæ. Ex opposito, si hæc conformitas supponatur, causa illius adeo pervia, & in promptu est, ut nemo ex desperatione illius inveniendæ jus gentium negasse censendus sit. Etenim unicuique venire in mentem potest, ut capite præcedente indicavimus, originem, causamque illius conformitatis (qualiscunque sit) esse identitatem naturæ, atque rationis in omnibus hominibus, eademque genera necessitatis, sive utilitatis, eisdem eventus, occasiones &c. An vero extiterit aliquis, qui reipsa adscripserit casui hujusmodi conformitatem, fateor, me ignorare; saltem qui hoc diserte affirmaverit, comperi neminem: puto etiam, immerito hoc ipsi Pufendorffio exprobrari. Sed forte Dunius ad hoc in Pufendorffio reprehendendum induxit minus accurata interpretatio verborum ipsius Pufendorffii facta a Barbeyraco, quam deinde interpretationem, & verba Dunius Italice refert. Sed verba Pufendorffii latina sensum meliorem aut clare præferunt, aut commode recipiunt. Ait siquidem Pufendorffius: *ex quibus* (nempe consuetudinibus, legibusque inter nationes plerasque communibus) *specialis species juris non recte constituitur, quippecum ista jura gentium inter se communia, non ex aliqua conventionne, aut obligatione mutua, sed ex placito peculiari Legislatorum in singulis civitatibus per ACCIDENS conspirent &c.* (a). Porro hæc Pufendorffii verba nequaquam supponunt, *casum* (ut mihi quidem videtur) fuisse causam illius *conspirationis*, seu conformitatis; sed solum Pufendorffius negat, conformitatem illam

I. lib. II. cap.  
II. §. 23.

(a) Postremam hanc pericopen ita gallice vertit Barbeyracus: *mais purement, & simplement par un effet de la volonté*

*particulière des législateurs, qui se sont accordés par hazard à prescrire, ou à défendre les mêmes choses.* Dunius vero ex eo  
ut

ex intentione, consilioque præhabito, seu, ut ille se explicat, *ex mutua conventione* investam fuisse: quo pacto quis neget, multa *per accidens* evenire, quamvis nihil *casu* contingere certum sit, sed omnia ex causa, seu ratione sufficiente prodire? vulgari tamen locutione pro eodem habetur, aliquid sive *per accidens*, sive *casu* contingere. At si nomen *casus* proprie sumatur, significat aliquid sine certa causa contingere, quod impossibile est: *non* vero *per accidens* idem præfert, ac evenire aliquid præter intentionem: quod non modo possibile, sed etiam frequentissimum est. Fac igitur, duos pluresve Legislatores eandem, vel similem ferendæ alicujus legis causam habuisse, eandemque legem, nullo habito inter se consilio, reipsa tulisse; ii profecto in eadem lege ferenda *per accidens conspirassent*, quatenus sine ulla conventionem, aut consultatione reciproca ad eandem legem ferendam sese determinassent. Et in hoc sensu dici etiam vulgariter solet, eosdem in ferenda lege *casu* fuisse concordēs; non quia casus, qui nihil est, fuerit causa conformitatis legum illarum; sed quia illi non ex intentione, initoque consilio in idem convenierint, seu uniformes evaserint. Quapropter etiamsi Pufendorfius ita esset locutus, ut vertit Barbeyracus; & ex Barbeyraco Dunius; illud tamen vocabulum *casus* tam inique accipiendum non erat, cum in sano sensu intelligi possit ab æquo lectore: eoque magis Dunius ea uti æquitate in Pufendorffium debuisset, quod & ipse quandoque indiget in sensu mitiore explicari; ut cum ex. gr. scribit, *Auctores Grotio posteriores debuisse ipsius Grotii sententiam* (circa fundamentum juris gentium a fundamento juris naturæ diversum) *amplecti clausis oculis* (*ciccamente*) quam voculam rigidior aliquis censor, vel aliquis Pufendorffianus reprehendere posset, atque contendere, non minus indignum viro philosopho esse *ciccamente* sententiam alicujus amplecti, quam eventum aliquem, ut exprobat Dunius, *casui tribuere*. Quæ quidem a me dicta sint, non studio aliquo in Pufendorffium (cujus causam procul habeo)

sed

ut videtur, italice: *ma semplicemente per latori a caso si sono trovati uniformi a un effetto della volontà particolare del legislatore di cadauna nazione: quali legisfime.*

Tom. II.

S s

sed veritatis tantum, & æquitatis amore. Verum animadversiones nostras denuo persequamur.

Juxta Duniū oportet, eum, qui ad juris gentium tractationem accedit, *ope severioris metaphysicæ in eorum hominum indolem, ingeniumque penetrare, qui ex statu exlegi, vago, bestiali* (de quo diximus supra) *emergentes, primas condiderunt societates.* At ego non video quantum vel necessaria, vel utilis sit severior metaphysica, ubi sermo est de moribus, legibusque ex hominum arbitrio, adeoque libere inventis. Agitur itaque de re, seu materia *facti*; quæ proinde argumentis rem facti probantibus, hoc est, idoneis testibus fulciatur, oportet. Metaphysica ad summum conjecturas afferre aliquas potest, quibus verisimile fiat, legem, vel morem aliquem peculiarem primitus viguisse. At æque Dunius, ac Vicus verisimilitudines omnes, probabilitatesque ab hac disciplina excludendas esse contendunt, ut certæ solum veritati aditus pateat. Hoc autem in materia facti ope Metaphysicæ, tametsi severioris, nunquam meo judicio, impetrabit. Unde enim hanc certitudinem hauriet? Fortene ex ratiocinio, quod in rem nostram instituit hoc modo: *cum mundus iste nationum conditus ab hominibus sit, quorum indoles, atque natura severioris metaphysicæ lumine nobis innotescere potest, dummodo genus humanum in omni illius statu, & conditione spectemus, nobis inde certam comparamus historiam illius ordinis, quo idæa humana juxta varias occasiones, vicesque explicata fuerunt.* Sed habeat Dunius in mente, ut sibi blanditur, humanarum ordinem idearum; non propterea eo ipso habebit & facta, seu mores, legesque humano inventas arbitrio: tum quia non omnes occasiones, mutationes, ac vices, quæ apud varias nationes esse solent omnino diversæ, poterit habere perspectas; tum etiam quia non eadem etiam in eisdem, vel similibus occasionibus apud gentes omnes excitantur idæa, sed diversæ juxta diversam illarum indolem, ingenium, & habitudinem: diversa autem est indoles juxta diversam cæli temperiem, qualitatem ciborum, habitationis ratione &c. Quocirca vir iste Cl. dabit nobis hanc veniam, si minime attendimur magistro suo Vico asserenti, historiam, factorum illorum rerumque gestarum haud fore certiore, etiamsi haberemus, qui

PAG. 37.

qui illam contexeret, atque referret: nam, ut subdit Dunius; cum nationes, seu nationum mundus ex humanis fit ideis constitutus; idea vero consueto temporis cursu sese explicare debuerint in eorundem institutis, ac moribus, ideo quisque animo concipere potest historiam, quam Vicus mentalem appellat, etiamsi de rebus eo tempore gestis nobis desit historia: Quandoquidem, inquit, unusquisque historiam contexere potest eorum, quæ ex communi hominum indole, & natura proficiuntur. Sed hæc ratiocinatio non placet, & ex hæcenus dictis satis esse ad intentum non potest. Sed intuper quæro, utrum contingens, vel necessaria fuerit prædicta explicatio idearum? Si solum contingens; contemplationi metaphysicæ subesse non potest, cum hæc tantummodo circa necessaria versetur: si necessaria; rursum inquiri, an mores, legesque ex hujusmodi ideis necessario, vel contingenter orientur? Si primum, quomodo mores, & leges ad jus gentium pertinentes humano institutæ fuerunt arbitrio? Si secundum, igitur ope Metaphysicæ haud certo, sed ad summum probabili conjectura cognosci possunt. Vereor itaque, ut rei veritas mentali historię, quam memorat Dunius, non admodum obsecundet. Sed tandiu iudicium cohibere præstat, donec historiam ille mentalem *argumentis ineluctabilibus fultam*, ut nobis spem facit, exhibeat. Libere tamen, ut philosophum decet, dicam, quod sentio: nisi solidiora protulerit, quam protulit Vicus ipsius magister; juri gentium parvam afferet lucem illius historia mentalis.

Jam vero si mores, legesque nationum obscuro, & fabuloso tempore obtinentes aut nullatenus, aut conjectura solum incerta detegi possunt; non video, cur Vicus, & Dunius Jurisconsultos adeo reprehendant, eo quod de jure gentium agentes non cœperint ab ejus origine; sed solum ab eo tempore, quo nationes constitutæ jam erant, cœperantque Philoſophorum nomina celebrari. Vici potius fidentiam, ne quid amplius dixerim, mirari maxime subit, qui temporum illorum historiam illustraturum se jactat; quod nemo, inquit, *ante sentire ausus fuit*. At nemo fortasse id antea tentavit, quia simplices conjecturas, quin & proprii cerebri commenta, vel somnia pro vera, ac certa historia venditare absurdum quis-



que putavit. Quod si etiam obscuri, ac fabulosi temporis æta certo detegi posse existimassent, id tamen scopo sibi præfixo necessarium minime censuerunt Scriptores, qui Vicum præcessere. Quibus & ego maxime assentior. Cur enim, ut factis explicetur jus gentium, necessarium erit, morum omnium legumque ad illud pertinentium originem, occasionesque detegere. Philosophorum quidem, atque eruditorum hominum est explicare occasionem, & originem morum; at mores ipsos, legesque cognoscere, & interpretari, munus est Jurisconsulti. Et quamvis utriusque conjunctio perfectiorem, nobilioremque juris hujus tractationem efficiat; prioris tamen omissio Jurisconsulto exprobanda non est, cum neque necessaria, neque etiam fortasse utilis sit; sed solum afferat ornamentum: quod præsertim verum est quoad ea, quæ Vicus enarrat in sua *Historia mentali*, quam forte potiori jure vocaverit quis *fabulam realem*. Quid enim interest ad penitiorum ex. gr. matrimonii notitiam (quod Vicus ad jus gentium refert) si ex illo didiceris, originem matrimonii fuisse, quod “ pauci qui-

De Const  
Philo. pag.  
109.

dam homines meditatione oculari cælum a siderum motibus observantes animatum credidere, & putavere Deum; & quidquid ad cælum pertinet, a verbo *diós* cælestis, communis originis & Latinis, & Græcis, putavere divinum; & sic falsam illam sibi persuasionem inducere, Deum volatu, cantuque avium, & fulminibus sive *stuer*, sive *fari*, unde *Numen*, & *Fas* agnovere; & utrumque appellavere divinum; & sic Divinationem introducere.... Itaque sic pudore, propudiosa uti venere coram Deo, & in Dei *con-*  
*specu cadavera in sanie dilabi*, destinarunt cum aliqua quif-

(a) Aliam *historiæ* illius *mentalis* particulam qua Gigantum originem explicat, exhibere hic placet, ut hujus Auctoris genium paullo melius intelligatur. Sic itaque ait in *Scientia Nova* pagina 134. Nello stato *bestiale e ferino* “ le *madri* “ come *bestie* dovettero lattare solamente i bambini, e lasciargli nudi rotolare dentro le *fecce*, le quali *co' sali nitri* maravigliosamente ingrassano i campi, e stozzarli, per penetrare la *gran selva*; che per lo fresco diluvio doveva esser

que  
 “ foltissima; per gli quali sforzi doverano dilatar altri muscoli per *tenderne* “ altri, onde i *sali nitri* in maggior copia s'insinuavano ne' loro corpi; e senz'alcun timor di *Dei*, di *Padri*, di *Maestri*, il qual *assidera il più rigoglioso* “ dell'età *fanciulle*ca, dovettero a misura ingrandire le carni, e l'ossa “ e crescere vigorosamente robusti, e sì provenire *Giganti* “ sic *Vicus*: an vero hoc ex *severiore Metaphysica*, vel *penitior*e *Physica* hauserit, *Lector* judicet.

Ex-

que foemina se abdere, ut cum foedum oculis vitarent vitum: & rati, Deum per auspicia monere homines, unde auspicia observassent, inde primam quanque vitam foemina manu capere, & quo se abderent, auspicia quoque secuti: & quia aves ad fontes nidos faciunt, & circa fontes confidunt, eosque secretos maxime, & in edito ut plurimum; pudici legerunt loca, ubi aquae copia abundantes perpetuo mansere, nec sunt ulterius divagati; idque primum a Deo acceptum beneficium agnorunt, *perennem fontem*, ubi perpetuo manerent: & ea ratione sedes primas in terris auspiciato cepere, easque dixere *Lucos*, quos *Grammatici* recte notant ita dictos, quod ibi non luceret, & Romani semper habuere sacros: & a fonte, qui Graecis *πηγή*, tunc forsitan communi utrisque vocabulo *primos dixere Pagos* &c. “  
 Hæc Vicus: quæ etiamsi vera esse fingantur, quid inde emolumenti juri gentium accedet? Sed ea re ipsa penitus falsa, atque conficta esse, quis non videat? Interim ex hac minima parte illius historię mentalis, tanquam ex specimine quodam conjicere Lector poterit de reliquis partibus ejusdem historię (a) & quid ab eo sperandum sit, qui Vici vestigia tanquam magistri sui premenda sibi proponit, & Metaphysices ope detecturum se omnia confidit. Jam vero ex dictis colligas velim, non esse vituperandos Auctores, qui prætermisso tempore obscuro, & fabuloso, & incertis, fictisque primordiis, rem exorisi ab eo tempore sunt, quo ex historicis monumentis lumen aliquod potest hauriri. Neque videtur audiendus Dunius, dum ait, scriptores juris gentium ideo *passos esse naufragium, & in absurditates varias incidisse, quia ejus originem, at-*

que

Exscribam vero hic adhuc pauca, ut integra hac de re *Vici* idea teneatur. Di Giganti così fatti (subdit ille post pauca) fu sparfa la Terra dopo il Diluvio, scilicet omnes gentiles evaserunt Gigantes: At “gli Ebrei con la pulita educazione, e col timore di Dio e de’ Padri durarono nella giusta statura nella quale Iddio avea creato *Adamo*; e *Noè* avea procreato i suoi tre figliuoli: onde forse in abominazione di ciò gli Ebrei ebbero tante leggi ceremoniali,

„ che s’ appartenevano alla pulizia de’ loro corpi “. Scilicet una ex tribus causis (aliæ duæ sunt *Religio*, vel *superstitio*, & *timor patrum*, & *magistrorum*) ob quas non omnes homines in giganteam staturam olim excreverint, *Vico* auctore, est ablutio pueris adhibita. Hinc lib. de Const. Philol. Cap. IX. pag. 60. rationem reddit cur Gigantes *mature* in oriente cessaverint, quia inquit, *civili cultu introducto, matres capere lavare filios pueros* &c. Hinc etiam *non nati Gigantes inter Semi*

que progressum usque ad Philosophia primordia ignorarunt. Nam aliam naufragii causam fuisse, jam innuimus supra, difficultatem scilicet statuendi perfectam juris universalitatem, fontemque obligationis, quæ inde promanat, definiendi; quarum alteram Duvius profert quidem, sed non probat: alterum silentio premit, licet jus absque obligatione nullum existat.

Alia de causa Scriptores juris gentium accusat ipse (quod quidem ab eo primo loco proponitur, sed nos, ita rerum connexionem ferente, ad hunc reservavimus locum) nimirum ex eo, quod *quamvis Scriptores illi cognoscant, primarum originem Societatum fuisse incultas, & rudes; nihilominus quoad leges, moresque attinet, intrepide transeant; velut ex uno in alterum orbem: quasi fieri potuisset, quod homines materialibus tantum, crassisque ideis instructi concipere ideas abstractas vel ab ipsis familiarum primordiis valerent, unde morum innocentia proficeretur.* Quid hic sibi velit Cl. vir, fateor, me satis non assequi: nam si loquatur de ipsomet facto, facile consentiunt Autores, nedum in Societatum primordiis, sed etiam in ipso Rerumpublicarum flore, & longe post Philosophorum initia, apud Gentiles minime viguisse absolutam legum, morumque innocentiam. At si de *possibilitate* loquatur, ut alias loqui videtur, non video, cur homines in *familiarum primordiis* non potuerint innocentem agere vitam, & æquis legibus uti: ut enim innocentem vitam traducerent, satis erat, parere rationi, quæ agenda, vel omittenda præscribit, & dicit. Porro dictata, & præ-

*Semi posteros vere pios, quia ex cultu antediluviano matres lavabant pueros &c. quam vera sit hæc causa, judicent Physici. Ceterum mundities corporis sicut ob stare potuit juxta Vicum, ne hominum statura nimium cresceret, ita, eodem auctore, postea introducta eam minuere valuit. Hinc ita loco citato ex Scientia Nova, nonnullis interjectis profequitur: "Con tal pulizia de' corpi, e col timo- re degli Dei, e de' Padri, il quale si troverà e degli uni e degli altri esse- re re' primi tempi stato spaventosissimo, avvenne, che i Giganti degradarono al- le nostre giuste stature. . . . Tal de- gradamento dovette durare fin'a' tempi*

*umani delle nazioni.... Quindi di tutto il primo Mondo degli Uomini si devono fare due generi, cioè uno d' uomini di giusta corporatura, che furono soli Ebrei, e l' altro di Giganti, che furono gli Autori delle Nazioni Gentili... Il tempo di venire le Nazioni Gentili in sì fatto stato si determina cento anni dal Diluvio per la razza di Sem, e duecento per quella di Giaset, e di Cam &c. "His ita de Gigantum origine & conditione expositis, reprehendit Philosophos omnes, & Philologos, quod non inde unde debebant, exorti fuerint, inquiens: Da sì fatti primi uomini stupidi, insensati, ed orribili bestioni tutti i filo-*

& præcepta rationis nunquam deesse homini possunt, utpote ratione prædito, modo pravis cupiditatibus lumen ejus non obruat. Ideæ autem metaphysicæ, & abstractæ ad definiendam quidem, explicandamque virtutem, non ad eam excolendam sunt necessariæ. Cæterum mihi facile in animum induxerim, si morum innocentia floruit unquam apud Gentiles, eam præcipue in familiarum primordiis floruisse, cum occasiones, & incitamenta peccandi paucissima & rarissima forent. Qui vero asserit, tempus aliquando fuisse, quo homines morum innocentiam habere non possent, seu vivere sine culpa, is meo quidem judicio a sana doctrina recedit, & anam suppeditat perniciosis erroribus. *At mores*, inquit, *ideis respondent*: Et egomet fateor; non tamen solis ideis abstractis, ac metaphysicis, sed potius practicis, nempe boni moralis, & inclinationi, instinctuique rationis, quo nunquam homines carent, nisi forte sua culpa. At Dunius fortasse reponet: idea boni moralis certe corporea, & materialis non est; adeoque donec homines sese liberarent a mole gravissima materialissimi (quod nonnisi paulatim, & sensim effici poterat) neque ideam habere boni moralis, neque ex statu brutali, in quo jacebant, prorsus emergere, neque morum innocentiam induere poterant. At Deus, hominesque Dunio parcant, & Vico, & si qui sunt alii, qui aliquando homines fuisse belluas, ut ita dicam, materialibus, corporeisque solum ideis instructos sibi persuadent, aliisque persuadere nituntur (a) Sed jam bellu-

num

*sofi, e filologi dovevan incominciar' a ragionare la sapienza degli Antichi Gentili: cioè da Giganti testè presi nella loro propria significazione. Nonne magnum est damnum, quod iste Philosophorum omnium Magister tam sero in hunc mundum venerit, & quod Orbis litterarius tamdiu hac ejus Nova Scientia caruerit? Parce vero Lector si te diutius hisce detinuerim: fortasse nec injucundum, nec inutile fuerit, (quandoquidem ejus opera non adeo obvia sunt) aequaliter nosse hunc obscuri, & fabulosi temporis historiographum. Porro si liceat quæcumque libuerit fingere, & ut explorata habe-*

re, profecto facile erit rerum omnium primordia explicare, & jus gentium a prima ejus origine, mentali, seu potius imaginaria historia, repetere. Sed quid inde frugis?

(a) *Rousseau* hypothesis tantum loco haberi vult, aut saltem se velle simulat, quod de primitivis hominibus suis silvestribus, & brutalibus disserit in libro de fundamento inæqualitatis inter homines; ibique improbabile, & fortasse impossibile judicat, quod homines ad eum statum reversi fuerint, aut aliquando revertantur: id tamen reipsa contigisse censuit *Vicus*, & post eum *Dunius*: quod miramur,

num hominum statum, cui tota hæc fabula superstruitur, satis ut arbitror, refutavimus.

Sed age expendamus paullo accuratius, utrum etiam admittenda hominis solitarii, & elinguis hypothesi, admittendæ essent, nec ne, ideæ solum corporeæ, materiales, & crassæ, cujusmodi brutis inesse dicuntur. Mirum, quod Dunius, & Vicus hoc ut certum constituent. Ego fateor, me mordicus adhærere contrariæ sententiæ, quam ut pro certa habeam, moveor hoc potissimum ratiocinio. Certum est, homines ab ipsa etiam infantia solitariam vitam agentes veros homines esse, adeoque naturales omnes facultates hominis proprias retinere. In primis hic duas memoro, quæ ad institutum nostrum maxime faciunt; alteram, qua supra nos ipsos, actusque nostros reflectimus, seu cogitationem convertimus: alteram vero, qua uniendi, & separandi, abstrahendi, novaque ideas efformandi virtute pollemus. Homo igitur solitarius a teneris etiam unguiculis, supra seipsum animadvertere posset, & supra id, quod ageret, vel agendum assumeret. Possent, imo deberent in illius mente excitari variæ pro variis occasionibus ideæ, saltem ex illis, quæ ut exsolvantur, nulla alia indigent re, nisi occasione excitante; sive illæ sint nobis innatæ, sive faciliter, nulloque negotio comparentur, seu percipiantur, cum veluti lateant in proxima, expeditaque intelligendi potentia. Posset insuper homo suomet arbitrato ideas aliquas excitare, & alias sive copulare, sive sejungere (quo unum de alio vel affirmatur, vel negatur) quare igitur non poterit etiam ex duabus tertiam colligere (in quo ratiocinatio consistit) & ex similibus ideis quandam pluribus communem abstrahere? Homo enim, ut diximus, his omnibus facultatibus pollet hoc ipso, quod homo est: & ex alia parte eidem diutius viventi occasiones variæ occurrerent quam facillime. Ad hæc, finem sibi aliquem præstitueret posset (quoniam hæc pariter naturalis, & necessaria facultas hominis est) quin & suiipsius conservationem non posset non velle. Igitur etiam de mediis ad vitam conservandam necessariis cogitare, ac deliberare valeret: nam ex una parte facultas non deeret, ex alia non raro suppeteret occasio excitans, imo & urgens

gens necessitas in promptu est. Cum edoctus experientia cognosceret, vitam traduci sine cibo non posse, cur non ita ratiocinando concluderet: ergo colligendi fructus sylvestres, iique servandi pro tempore necessitatis, ne fame peream? Nam ipsi pariter experientia constaret, nec ubique, nec semper præsto esse hujusmodi fructus, vel aliud quodlibet alimentum. Similiter plura modo sibi molesta percipiens, modo grata, jucundaque expertus, cur non industriam acueret ad removenda illa priora, & hæc altera comparanda: ex. gr. experiretur, se interdum algere, interdum calore torreri; sæpe imbris, quandoque nive vexari, eaque identidem tegi undique terram. Tot itaque occurrentibus cogitandi serio, deliberandi, discurrendi, sibi que consulendi occasionibus, ac necessitatibus, quomodo illi jure negetur omnis ratiocinatio, ususque rationis, deliberatio omnis, & omnis electio &c. Igitur circa ea, quæ commemoravimus, & alia similia procul dubio ratiocinabitur: & cum ratiocinatio, sive discursus constare solis ideis materialibus, corporeisque non possit; opus erit, ut sibi etiam comparet ideas abstractas, ac spirituales. Jam vero si hominem sylvestrem, ac solitarium concipere placet vel eo tantum, quem descripsimus, modo, haud parum tamen elevabitur supra statum brutalem, atque ferinum.

At quoad morum honestatem, vel turpitudinem spectat, aliquodne rationis lumen deprehenderetur in illo? Si verum est, quod Philosophi docent, nec putaverim, a Dunio negari, nimirum homini a natura insita esse, atque congenita *æquitatis semina, rationales instinctus, & inclinationes, sensum moralem* (quæ variæ phrasæ idem ferme significant); hæc profecto omnia etiam sylvestribus, & solitariis hominibus insunt, oportet, cum ab hominum magisterio & institutione non pendeant. Hæc igitur *semina* suos proferent fructus; hujusmodi *instinctus* sensa sibi consentanea excitabunt; *inclinationes* istæ, statim ac congrua occurret occasio, in suos actus erumpent. At hujusmodi occasiones nullæne in eo statu fuissent? Imo vero perplures. Nam pluribus sæpe hominibus in eadem sylva oberrantibus, occurrere unum alteri, identidem oporteret. Fac igitur, hominem per nemora, sylvasque vagantem primo

incidere in puerum, qui vel colligat glandes, vel edat collectas. Quid putas, inde futurum? Anne alter alterum fugiet? Quamnam ob causam? cum nec vir timere puerum posset, utpote imbecilliozem; nec puer ipse virum utpote serena fronte, haud præpeti gradu, blandisque ad se oculis accedentem: imo etiamsi timeret, nihilominus fugere ob ætatis imbecillitatem non posset. Puer itaque pateretur, ad se virum accedere: & primo quidem admiratione correptus eum attentius lustraret, sibi que similem esse cognoscens gaudio afficeretur, in suamque lubens societatem admitteret: tum vir illerueret etiam in amplexus, & varia benevolentiae signa exhiberet; tantumque esset alienus, ut ipse puto, ab ulla inferenda molestia, ut fructus etiam sapidiores, si quos collegisset, offerret, & contra ferarum incursus pro viribus tutaretur. Talem illum futurum nemo negaverit, nisi qui nulla æquitatis principia, nullum rectitudinis, & honestatis amorem, nullam denique humanitatem a natura insitam homini existimarit: quod & communi Philosophorum sententiæ, & intimo cujusque sensui repugnat. Finge præterea, hominem illum jam a puero paullulum recessisse, & ab immani bellualaniari puerum, vel ab homine superveniente verberibus cædi, fructibusve privari cernentem; nonne primo, doloris & commiserationis sensu afficeretur; tum vero indignaretur in illum, factumque improbare: proinde conciperet, illum, quod minime decebat, egisse, & innocenti puero irrogasse injuriam? Ita sane æstimandum, si eadem ubique sit humana natura; negareque, illum prædictos humanitatis, commiserationis, æquitatisque sensus habiturum, quid aliud est, quam audaciores reddere Libertinos docentes, judicium, sensumque omnem boni moralis esse solummodo humanæ institutionis, & educationis effectum; non naturæ affectionem, impulsumque rationis id naturaliter præcipientis: quem quidem errorem esse gravissimum, ac perniciosissimum constat. In eo igitur, de quo loquimur, homine excitarentur moralis rectitudinis idæ, seu potius, data occasione, & natura ad id inclinante, easdem sibi ipse formaret: præsertim vero, si & ipse experiretur (quod nedum possibile foret, sed aliquando

do etiam reipsa contingeret) sibi ab aliis vel injuriam inferri, vel contra, beneficium impendi: quo vel solo experimento formare posset iudicium illud, sive dictamen, *alteri faciendum non esse, quod sibi fieri non vellet*, & ex opposito, *faciendum alteri esse, quod sibi ipsi fieri vellet*: quæ duo fundamenta sunt omnium erga alios homines officiorum. Ne longior sim, haud ultra progredior: ceterum demonstrare facile possem, quo pacto homo ille sylvester ideas omnes ad traducendam vitam juxta rationis dictamina necessaria comparare sibi valeret; & quidem tunc eo facilius, quod nondum vel contrariis actibus, vel prava educatione hebetati essent morales instinctus. Itaque concludendum, a veritate procul abesse, quod sustinet Dunius, nimirum homines in societatum domesticarum exordio nonnisi materiales, & crassissimas ideas habuisse; proinde materialismi pondere ita oppressos fuisse, ut mentem altius attollere, & ea quæ ad morum honestatem, vitæque innocentiam sunt necessaria, cognoscere non valerent. Idque facile vidisset Dunius, si *metaphysica severioris ope* non in homines illos *exleges, ferinos, & vagos*, quos ille aliquando fuisse, ego nunquam extitisse censeo, introspicere studisset; sed in ipsam hominis naturam, quæ cum essentialiter differat a natura brutorum, nunquam potest huic ita assimilari, ut non aliquid diversitatis retineat, atque præferat. Sed hac de re jam satis.

Postremo quod attinet ad comparationem utriusque juris, quam Dunius instituit, non satis intelligo illud, quod ait, nempe jus gentium esse *fatum cordis humani magis, minusve propriis affectibus, & ignorantia tenebris implicati, adeoque intelligentia materialibus ideis magis minusve depresso*; & inde *verum bonum falso permixtum complecti*; quatenus ab aeterno vero, seu a ratione magis, minusve recedit. Hoc, inquam, non capio, cum mihi persuasum sit, jus quodvis consentaneum rationi esse debere. Si enim actionum nostrarum regula est; quomodo a rationis norma recedere potest? Si actiones nostræ eidem rationi debent esse conformes, quomodo ab æterna Dei lege, quæ per rationem manifestatur hominibus, poterit dissentire? Quocirca quicumque mores, qua parte a ratione



recedunt, jus nullum inducere valent; & lex qua parte rationi, & vero æterno contraria est, iniqua, & invalida est; ut & alibi adnotavimus. Nec Dunio, qui oppositum docere videtur, assentiar, donec hoc mihi congrue explicarit. Opto etiam explicet mihi, quo fundamento nitatur, dum asserit, *in societatibus hominum corruptæ naturæ* (procul dubio loquitur de humana natura, prout modo se habet, protoparentis crimine sauciata) *reperiri non posse instituta, legesque omnino conformes rectæ, exactæque rationi*. Mihi enim res aliter se habere videtur; imo in pluribus societatibus id solum optandum, ut quisque subditorum justissimis, & sanctissimis legibus pareat: profecto *ad normam æterni veri dirigerentur*, si tantum docilitatis, atque obedientiæ subditi præferrent, quantum Legislatores in condendis legibus æquitatis, atque sapientiæ. Sed quia malorum contumacia quandoque frangi sine periculo majori non potest; ideo leges interdum non quidem adprobant, sed permittunt aliquid mali: & hæc permissio non contraria rationi, sed consona est. Quod si aliquando in iis etiam, quæ leges præcipiunt, a naturali æquitate nonnihil recedere videantur; id verificatur, si ad personas tantum particulares, non vero si ad publicum bonum, quod semper præferendum privato est, ratio habeatur: ex. gr. contra æquitatem absolute loquendo esset, furtum leve capitis pœna punire: at nihilominus contra æquitatem non esset, sed imo rationi conforme, ferre hujusmodi legem in ea Civitate, ubi nulla, vel rarissima furta perpetrarentur; ut scilicet terrore supplicii frequentioribus, & gravioribus furtis aditus præcluderetur. Haud alia ratione Auctores nonnulli asserunt, leges positivas non semper perfectam servare æquitatem, eo quod semper commune bonum respiciunt: hoc autem ut factum, tectumque servetur, interdum necesse est, ipsos etiam innocentes pœnam aliquam, seu potius damnum incurrere; reos vero majore affici pœna, quam ipsa sit culpa. Sed istud Dunio non favet, qui in ea videtur esse sententia, quod mores omnes universe recepti, licet ab æterno vero, & a ratione recedant, nihilo tamen minus ad jus gentium pertineant. Imo cum ille sentiat, ut vidimus, primas familiarum societates conflatas

tas fuisse ex hominibus ferinis, vagis, exlegibus, nullas nisi corporeas, & materiales ideas habentibus, qui postea sensim & exuerint ferinos mores, & materialismi sese pondere libera- rint; ex alia vero parte doceat, jus gentium cœpisse simul cum ipsa societate domestica, semperque postea durasse magis mi- nusve perfectum pro varia conditione viventium: ideo pro ju- re gentium videntur habuisse nationes primo quidem mores quasi ex toto brutales; deinde paullo minus ferinos; tum me- dios, sive semibrutales; ac demum vix aliquid retinentes ex illis: itemque habuisse leges, quæ ideis vel ex toto, vel so- lum ex parte, seu magis minusve materialibus responderent. Hæc autem mihi adeo videntur absurda, ut credere malim, me illius mentem non assequi, quam mihi persuadere, talem illius opinionem fuisse, qualem ejus verba præferunt.

Ultimo loco de juris gentium principio fundamentali, prout a Dunio proponitur, dicendum brevissime est. *Duo tantum*, ait Pag. 39. ille, *sunt principia universalis Jurisprudentiæ universalis*. Alterum juris mere naturalis, videlicet *verum*, de quo fuse dixi- mus supra: alterum juris gentium, atque civilis, nempe *certum*. “*Certum* voco, inquit, *ad discrimen veri in sua significatio- ne latina, quæ proprie indicat persuasionem illam, quæ in nobis per fidem gignitur alteri præstitam, quæ facit, ut illius auctoritati, scili- cet vel sensuum nostrorum vel aliorum testimoniis, acquiescamus. Et quia certum gignitur auctoritate, ideo lex omnis, quæ auctoritate, & arbitrio hominum fertur, certum pro suo habet principio: quemad- modum lex omnis, quæ per rationem dicitur, nititur vero, seu in vero fundatur*. In his ne plus æquo videar esse morosus, in præsen- tia non quæram, cur persuasionem illam, quæ sensuum nostro- rum testimonio nititur, fidem appellet; vulgo enim non dicitur *credi*, quod propriis oculis cernitur: nec pariter quæram, cur *certum* tantum auctoritate gigni arbitretur; cum ea certior per- suasio sit, quæ oritur ex propriæ evidentia rationis. Hic solum dicam, ex allatis Dunii verbis, & ex iis, quæ sequuntur, in- ferri duntaxat, quod idem sit dicere, *certum* esse principium fundamentale juris gentium, ac affirmare efficientem illius causam esse hominum auctoritatem: quod quidem satis omnibus constat vel ex ipsa definitione juris gentium superius allata. Quare su-  
per-

pervacaneum videtur, hoc idem data opera rursus adstruere sub nomine *certi*, quasi hoc novam aliquam lucem juri gentium adferret. Siquid itaque sapio, hæc relinquenda sunt Vico, qui gaudet, ideas quandoque vulgares, & tritas verbis obscuris, & quasi mysterium præferentibus obtegere, fortasse, ut videatur, novum aliquid protulisse. Hic autem Dunium etiam, atque etiam rogo, ut quæ hætenus scripsi, æqui bonique faciat: ea namque proposui non contradicendi prurigne, vel animo disceptandi; sed solo discendi desiderio memor

Prov. IX. illius effati: *da sapienti occasionem, & addetur ei sapientia*. Ceterum sicut Cl. virum plurimi facio, ita vehementer hortor, ut alacri animo lucubrare pergat majus illud Opus, quod jam inchoavit. Neque enim dubito, quominus præclara multa sit editurus in lucem, modo mentis acumen, & studium multo magis in investigandis, enucleandisque rebus ad universalem jurisprudentiam pertinentibus, quam in arduis, & obscuris Vici propositionibus, dictisque perscrutandis impendere velit.

*FINIS TOMI SECUNDI.*

IN-

# I N D E X

## R E R U M N O T A B I L I U M .

*Numerus Romanus Tomum, Arabicus Paginam signat.*

### A

- A** *Ctiones humanae* quaedam ab omnibus vituperatione dignae habentur . T. II. Pag. 3. Liberæ objectum sunt Juris naturalis . 151. Non vero necessariae . 156. Omnes necessarias adstruere est evertere Jus naturale . 156. Habent aliquam moralitatem etiam præconceptæ ad legem Dei . 210.
- Eternitas animæ humanæ* an & quomodo certo dignoscatur . I. 163. Quomodo Juri naturali conveniat . II. 202.
- Alberti (Valentinus)* quodnam statunt primum Juris naturæ principium . II: 34. Refutatur . 35.
- Amor purus* quomodo intelligendus . II. 91.
- Andersonius (Joannes)* affirmat Groenlandos in statu naturali vivere . I. 310. 328.
- Anima humana* immaterialis est , & spiritualis . I. 149. Naturaliter immortalis . 157. De ejus æternitate imprudentissime dubitatur . 103. Post mortem manere, consentiunt omnes Gentes . 168. Non ignoratum id a Jobo . 133. Nec ab Hebræis vetustioribus . 182. Stoici putarunt non manere semper . 157. A Cicerone derisi . 166. Quomodo a corpore in suis actibus pendeat . 160. An detur in ipsa pura intellectio . 162. Quomodo post hanc vitam mutetur . I. 15.
- Ansaldo (Cassus Innocens)* unde principiorum Juris naturæ certitudinem repetendam censeat . II. 237. Refellitur 238. Ejus sententia ad Atheos revincendos minus idonea . 242.
- Aristoteles* quo sensu disciplinæ morali adimat certitudinem . II. 252.
- Anthropomorphitæ* dicendi non sunt, qui Deo perfectiones humanas sano sensu tribuunt . II. 20.
- Athei* quomodo lege naturali obligari censeantur a Wolfio . I. 87. Quomodo revincendi . *ibid.* Sunt ad omnia vitia proclives . II. 197.

- Atheismus* an bonis moribus societatique per se noxius . II. 197.
- Asbenagoras* num damnaverit secundas nuptias . I. 19.
- Auctoritas* præsertim divina, non est a juris naturæ doctrina semovenda . I. 26.

### B

- B** *Arbeyracus (Jo:)* neglectum moralis doctrinæ , multosque errores Patribus Ecclesiæ affingit . I. 13. Refellitur , *ib.* & 18. Immerito laudatur a Thomasio . 14. Laudat ipse Pufendorffium . 48. Quem in pluribus notat . 50. Perperam explicat jus permissivum . 94. Legis definitionem a Pufendorffio datam reprehendit . 92. Jus imperandi divinum ex sola repetit creatione . 124. Tria constituit juris naturæ principia . II. 96. Erroris facti reprehenditur . 125. Inanis ejus timor dispellitur . 126. Male tuetur Pufendorffium . 152.
- Belligerantes* an a juris naturæ legibus exempti . II. 225. Effatum illud , *jura legesque inter arma silere* , explicatur . 227.
- Bonum* est voluntatis objectum . I. 219. Particulare quomodo cum idea beatitudinis nestatur . 196. 219. Definitio boni non omnibus una . 219. Assignatur vera . *ib.* Bonum duplex , *ib.* Alia boni divisio . 221. Quantum erret Hobbesius in idea boni assignanda . *ib.* Refutatur . 222. Non affectibus & passionibus , sed ratione æstimandum . 225. Bonum alterius quomodo cum appetentis bono conjunctum . 227. Aliorum bonum velle rationi consentaneum . 229. Boni apprehensio quomodo appetitionem præcedat . 236.
- Buddeus (Franciscus)* juris ignorantiam deplorat . I. 3. Auctoritatem Patrum Ecclesiæ magni facit . 18. Romanam Censuram Grotiani Operis iniuste suggillat . 37. Pufendorffium commendat . 48.
- Bur-*

*Burlemaquius* (Jo: Jac.) quomodo Jus permissivum explicet . I. 94. Quomodo divini Juris fundamentum. 144. Tria statuit Juris naturæ principia . II. 96. De obligationis natura quid sentiat . 191. In damnatum utilitatis principium incidit . 192. Refellitur *ib.*

## C

**C***Aini* fratricidium non probat statum naturalem hominis esse bellum omnium in omnes . I. 253.  
*Casus* proprie dictus nullus in Univerfo . I. 196. Casu inducta legum conformitas quo sensu dici possit . II. 320.  
*Clemens* Alexandrinus Deum non facit auctorem idolatrici cultus Astrorum . I. 19. Stoicis non favet . 20.  
*Clericus* (Joannes) Jobo & antiquioribus Hebræis perperam tribuit ignorantiam immortalitatis animæ . I. 173. 184.  
*Coccejus* humanas actiones omnes necessarias esse docet . I. 189. In quo libertatem constituat . *ib.* Refellitur . *ib.* & seq.  
*Cogitatio* nequit corpori seu materiæ convenire . I. 154.  
*Commissio* non est unum ex principiis Juris naturæ, ut vult Rousseau . II. 104. Ex ea omnes sociales virtutes non oriuntur . 106.  
*Consilium* a lege quo pacto distinguant Hobbesius . I. 97. & Pufendorfius . 98.  
*Corruptio* per peccatum inducta statum naturalem hominis non constituit . I. 52.  
*Creaturæ* cur a Deo conditæ . II. 5.  
*Cumberlandus* (Ricardus) Hobbesium refutat . I. 46.

## D

**D***Emonstratio* quo pacto habeatur in moralibus . II. 252.  
*Deus* est fons primarius Juris naturæ I. 122. Universi provisor . 128. Negantes Deistæ refutantur . 130. Omnes habet perfectiones . 127. Cur mala permittat . 133. & seq. V. *Malum*. Cur non omnes homines in officio contineat . 135. Cur peccatum permiserit . 136. Etiam minima curat . 137. Illi competit legitimum jus imperandi . 139. & II. 5. Omnia quæ fecit, juxta eorum naturam conservat . 164. Ejus præscientia liber-

tati non officit . 203. Decuit, ut crearet hominem, qui cognoscere, colere, & amare eum posset . 275. Creato homini linguam & notiones statui suo congruas concessit . 292. Hominem in domestica societate collocavit . *ib.* Naturales leges condidit . II. 5. Non creavit hominem ex legem . *ib.* In quem finem Creaturas condiderit . *ib.* Nisi naturales leges tulisset, conservationi societatis satis non prospexisset . 7. In altera vita retributionem operibus servat . 15. Quomodo hanc retributionem sperare possimus . *ib.* Malis actibus quomodo offendatur . 17. Vindictam quomodo sumat . *ib.* Perfectiones humanæ quo sensu illi tribuendæ . 20. Deum a ratione sibi relicta potius ut Doctorem cognosci, quam ut judicem, asserit Thomasius . 22. Refellitur . *ib.* Deum colendum quomodo inepte probet Wolfius 64. sicut & diligendum . 73. Deus Sibi ipsi lex est . 214. Suæ sapientiæ, ac sanctitatis lege quomodo adstringatur . 220. Jus naturæ mutare num possit . 221. Qua ratione in eo dispensare dicatur . 223. Num Juris Gentium sit auctor . 290.  
*Dei existentia* verbis admittitur, re tollitur ab Hobbesio . I. 42. Clara est, & facile detegi potest . 123. V. *Existentia*.  
*Deistæ* Dei providentia Mundum regi negant . I. 128. Eorum argumenta . 130. solvuntur . 132.  
*Divortium* quomodo vetitum probet Thomasius . II. 231. Refellitur . *ib.*  
*Dunius* (Emanuel) quodnam statuat Juris naturæ fundamentum . II. 116. Nonnullæ illi propositæ difficultates . 117. Juris Gentium quamnam exhibeat ideam . 299. Quibus subsit difficultatibus . 302. Rejicitur status bestialis & ferinus, quo aliquando vixisse homines ponit . 305. 312. 327. Unde difficultas juxta ipsum admittendi Jus Gentium in sensu proprio . 320. Hominibus in ferino statu nonnisi ideas corporeas & crassas tribuit . 328. Timendum ne ejus doctrina faveat Libertinis . 330. Quid ab ipso explicandum desideretur . 332.

## E

**E***Ns æternum* admittendum . I. 122. Item necessarium . 124. & a se *ib.* Nequit esse materia . *ib.*, nec mens humana .

mana. 125. Entis infinite boni & perfecti idea non pugnat cum idea Judicis, & vindicis. II. 19.

*Epicuræismo* adhæret Thomafius. I. 57. Illi favet Wolfius. 72. Epicuræi homines omnes in stultos partiebantur & sapientes. 60. Juxta illos, in quo sita fit cogitatio. 148.

*Existentia* Dei demonstratur. I. 123. Facile detegi a quocumque potest. *ibid.*

F

**F**elicitas juris naturæ effectus. II. 126. Communis potior privata. *ibid.* Felicitas hujus vitæ imperfectissima. 137. Quomodo spectanda ab operante. 138. Felicitas etiam alterius vitæ sperata non est fundamentum naturalis obligationis. 179.

*Finis* actionum nostrarum quinam. II. 134. Finem præstituire ad rationem pertinet. *ibid.* Finis proximus juris naturalis quis. 135.

*Finis* medius. 136. Ultimus 137.

*Fleischerus* ( Jo: Laur. ) Juris naturæ studium neglectum deplorat. I. 5. Naturalia præcepta esse tantum paterna Dei monita putat. II. 28. Refellitur. *ibid.* Quantum suis doctrinis Epicuræismo faveat. 29. Quam inepte ratiocinetur. 31.

*Fons* errorum in Religione & moribus quinam. I. 237.

*Fundamentum* Juris naturæ non est utilitas propria. II. 108. Num sit *Verum*. 116. In cognitione ordinis æterni, & incommutabilis collocandum. 112.

G

**G**astrellus ( *Franciscus* ) obligationem Juris naturæ a spe consequendæ felicitatis deducit. II. 129. Refellitur. 180.

*Gajus* quomodo jus naturæ definiat. I. 120. *Gassendus* plus æquo *Hobbesium* laudat. I. 46.

*Grotius* ( *Hugo* ) bene judicat de Scholasticis. I. 6. Plura ex ipsis exscripsit. 7. 36. Egrege sentit de Ecclesiæ Patribus. 17. Juris naturalis restaurator audit a Protestantibus. 32. Quid de illo sentiant *Buddeus* & alii. *ibid.* Quid de ejus opere de jure belli & pacis ju-

dicet *Pufendorfius*. 34. Quid *Schmaufius*. *ibid.* Nec *Conditor*, nec *Restaurator* juris naturalis merito dicendus. 35. Operis de jure belli & pacis scopus. *ibid.* Legem divinam positivam universalem admittit. II. 228. Num jus Gentium positivum, voluntarium universale posuerit. 286.

H

**H**obbesius ( *Thomas* ) quodnam juris fundamentum statuat. I. 42. Dei existentiam evertit. *ibid.* Ejus perverfæ ratiocinationes. 43. Nonnulla ejus errata. 44. Protestantium varia de illo judicia. *ibid.* & *seq.* & Catholicorum. 46. A nonnullis merito reprehenditur. *ibid.* Legem male definit. 97. Quomodo legem a consilio distinguat. 97. In quo divinum jus imperandi constituat. 139. Cogitationem materiæ tribuit. 148. Libertatem cum necessitate conjungit. 188. Rectam rationem quomodo definiat. 214. Quantum erret in definitione boni tradenda 221. Refellitur. 222. Statum hominis naturalem esse dicit *bellum omnium in omnes*. 251. Refellitur. *ibid.* & *seq.* Pessime de Imperantibus meritis est. 260. II. 39. 189. In statu naturali easdem ac in civili passiones & vitia viguisse ponit. I. 260. Jus unicuique in omnia tribuit. 265. Quot hinc sequantur absurda. 266. Naturalem statum hominis socialem esse inficiatur. 293. Ejus argumenta refelluntur. 298. & *seq.* Quale constituat primum juris naturæ principium. II. 36. Primam naturæ legem quamnam definiat. *ibid.* Refellitur. 39. Leges quomodo juxta ipsum obligent. 184. Refellitur. 185. Juris naturalis destruit certitudinem. 235.

*Hebræi* antiquiores animæ immortalitatem cognovere. I. 184. *Hebræorum* disciplina de Jure Naturæ & Gentium a *Seldeno* explicata. 38.

*Heineccius* ( *Jo: Gottlieb* ) quid de Juris naturalis Scriptoribus sentiat. I. 9. Non recte judicat. 12. Tria statuit juris naturalis principia. II. 96. Ejus axiomata. 97. In quo reprehendendus. 97. In quo nimium sibi plaudat. 99.

*Hypotheses* varix circa formationem Mundi an noxiæ esse possint. I. 287.

V v

Hemi-

*Hominis* perfectio moralis in quo consistat. II. 6. Quomodo jure naturæ homo liber dicatur. 272. Nunquam fuit in statu silvestri & ferino. 305.  
*Honestum* quid sit. I. 105. A decore quomodo distinguatur 107.  
*Hockius* (Jo.) statum naturalem domesticum admittit. I. Distinguit statum hominis in naturalem, domesticum & civilem. *ib.*  
*Hubnerus* (Martinus) definitionem legis a Pufendorffio datam non probat. I. 92. In quo illum reprehendat 212. Schmausium damnat. II. 23. Intrinsicam virtutis pulchritudinem, & amabilitatem deridet. 86. Refellitur. 87. & seq. Divinam voluntatem rationis nostræ examini nimium subjicit. 89.

## I

*Idea* universales efformari possunt sine ope verborum. I. 291. Idea Judicis & Vindicis in Deo non pugnat cum idea summi Boni. II. 19.  
*Ignorantia* Juris naturæ num a culpa excuset. II. 256.  
*Immaterialitas* Animæ humanæ demonstratur. I. 149.  
*Immortalitas* Animæ humanæ demonstratur. I. 157. De ea perennis extat & universalis consensus Gentium. 168. Agnita fuit a Jobo. 173., & a vetustioribus Hebræis. 182.  
*Imputabilitas* quid, & quo nitatur. I. 207. & 212. An, & quomodo distinguatur ab imputatione. *ib.* Imputantur etiam actiones metu extortæ. 209.  
*Indifferentia* æquilibrii non datur. I. 199.  
*Intellectio* pura quid sit. I. 161. Animæ immortalitatem evincit. 163.  
*Intellectus* quomodo voluntatem dirigat. I. 234. 243. Quomodo de sua rectitudine queat esse certus. 244. Emendandus ut corrigatur voluntas. 245.  
*Job* Animæ immortalitatem agnovit. I. 173.  
*Isorropia* quid sit. I. 200. Libertatem hominis evincit. *ib.* Quomodo tollatur juxta Bælium. 201. Quomodo juxta S. Thomam. 202.  
*Jurisprudentia* quid. I. 113. In quibus versetur. *ib.* Ejus divisiones. *ib.* Quomodo ab Ethicæ distinguatur. 114. Ad Jurisprudentiam naturalem spectant officia hominis erga Deum, & ad sei-

psium II. 149. & seq. Male eam a Morali Theologia distinguit Pufendorffius. 152. Omnino tollitur sublata intrinsicæ moralitate actionum. 212.  
*Juristarum* antiquorum mens in definiendo Jure Gentium explicatur. II. 170. 177.  
*Juris* etymon, variæque significationes. I. 90. Variæ ejus definitiones, & divisiones 91. & seq. Jus pro Lege sumitur *ib.* V. *Lex*. Pro attributo Personæ. 100. Quid sit. *ib.* Variæ ejus divisiones. 101. & seq. Jus pro adjuncto actionis quid. 102. Quomodo dividatur. 103. Jus pro Arte seu Scientia. 112. V. *Jurisprudentia*.  
*Jus Gentium* quæ complectatur. II. 266. Quid illius nomine intellexerint Romani Jurisconsulti 268. Quo sensu isti illud a jure naturæ secernant 269. Quomodo explicatum a S. Thoma V. Thomas S. Summe possit pro ea juris naturæ parte quæ Gentium officia moderatur 280. Jus Gentium positivum universale & voluntarium ex parte materiæ non distinguitur a jure naturæ. 283. V. *Lex*. Jus Gentium positivum ac voluntarium sumptum pro facultate admitti debet. 286. Non datur universale voluntate Imperantis quoad integras Gentes. 289. 296. Num ejus Autor dicendus Deus. 290. Quænam idea probabilissima Juris Gentium. 293. Debet esse arbitrio constitutum *ib.*, & aliquam habere universalitatem *ib.* non esse contrarium rationi. 293.  
*Jus naturæ* apud Hebræos. I. 38. Quænam ejus præcepta juxta Seldenum. 39. Num comprehendat abstinentiam a sanguine. 40. Jus naturæ evertitur ab Hobbesio. 4. Quomodo tradatur a Wolfio. 63. Juris naturæ definitiones plures. 116. Quænam probandæ. 118. Deus primarius ejusdem fons. 122. dupliciter spectari potest. II. 1. Est regula naturalis actionum liberarum. 2. Ejus primum principium non est convenientia cum statu integritatis. 34. nec divina voluntas, seu convenientia cum divina sanctitate. 35. nec sui ipsius conservatio. 36. nec localitas Pufendorffiana. 40. Non recte constitutum a Wolfio. *ib.* V. *Wolfius*. Unicum ejus statuere principium non est necessarium. 93. Qui plura statuunt, non reprehenden-

dendi . 96. Tria constituit Barbeyracus & Heineccius , & quænam . 97. Duo Rousseau , & quænam . 100. Quam inepte . 101. & seq. Si unum constituitur , est in naturalis ordinis custodia collocandum . 112. V. *Ordo* . Ejus finis ambitu hujus vitæ non concludendus . 123. Ad ipsius custodiam conferunt cum virtutis impulsus , tum præmiorum ac pœnarum incitamentum . 124. Ejus objectum quale . 139. & seq. V. *Objectum* . Sumendum prout opponitur positivo & revelato . 142. Non in voluntate , sed in ratione quærendum . 143. Ab eo non sejungenda officia hominis erga seipsum & Deum . 148. Quomodo illi competat æternitas . 203. immutabilitas . 221. Unde hæc illi conveniant . 223. Ejus universalitas ostenditur . 225. Ejus claritas . 256.

*Jus imperandi hominibus* Deo convenit . I. 139. Ejus fundamentum juxta Hobbesium , Pufendorffium , Barbeyracum , & Burlamaquium . 140. Verum constituitur . 143. V. *Deus* .

*Justitia* quid sit I. 19. Variæ ejus divisiones . 16. & seq. Distinctio inter commutativam & distributivam . 117.

*Justum* quid sit . I. 105.

L

**L** *Angius* ( *Joachimus* ) Vvolfium de sublata humanorum actuum libertate , & de patrocinio Atheis impenso accusat . I. 71. 84.

*Leibnitius* præfert Thomam Campanellam Hobbesio . I. 45. Nonnisi ex prævalentibus extrinsecis motivis voluntatem agere posse docet . 200.

*Lex* quomodo definiatur . I. 91. Definitionem Legis Pufendorffianam reprehendunt Hubnerus & Barbeyracus . 92. Legis divisiones . 93. Num ad legem spectet permissio . 94. Legis a consilio discrimen . 97. Legum finis qualis . 98. Non arbitrio sed a ratione sumendæ . 99. Lex duo involvit *Dispositionem* & *Sanctionem* . II. 9. Ad veram legis rationem quid requiratur . 23. Leges humanæ firmæ non sunt sine conscientie obligatione . II. 8. Spes & metus incitamento sunt ad legum custodiam . 183. Legum conformitas quomodo dici possit casu inducta . 310.

*Leges naturales* a Deo sunt hominibus impositæ . II. 5. Suam sanctionem habent . 12. Consilii loco eas habendas , perperam asserit Thomafius . 22. Lex naturæ prima & fundamentalis Hobbesii falsa . 39. Eas solum agnoscit Rousseau quæ ex parte animali hominis sequuntur . 103. Obligant nedum in externo , sed in interno foro . 184. sumptæ tantummodo ut dictata Rationis vim legis non habent . 197. Sunt universales . 227. Quo sensu æternæ . 202. & certissimæ etiam præcisa revelatione . 235.

*Lex divina* positiva universalis non datur . II. 229. Leges Hebraico Populo constitutæ non sunt universales . *ib.* V. *Præceptum* .

*Libertas* hominem eximit a necessitate non a Providentia divina . I. 137. Quid sit . 188. Ea donatus est homo . 188. Eam tollunt Spinosa . 189. 194. Thomafius . 189. Coccejus . *ib.* Bælius . 195. Nulla est in ordine ad bonum in communi ; integra erga particularia bona . 198. Est fons & radix imputabilitatis . 207. 213. A metu minuitur , non tollitur . 209. Nulla in voluntate juxta Thomafium . 241. Omnimoda est inutilis homini . 315.

*Lingua* primo homini a Deo indita . I. 285. Ea usus est Adam statim a sua creatione *ib.* Non fuit donum in se supernaturali . *ib.*

Lockii sententia de possibilitate materiæ cogitantis . I. 149. refellitur . 154.

*Lucretius* quomodo cogitationem explicet . I. 148.

M

**M** *Alebranchii* systema difficillime cum libertate conciliatur . I. 206.

*Malum* triplex in Univerfo . I. 132. Mala cur Deus permittat . *ib.* & seq. Quomodo bona sint relate ad Univerfum . *ib.* Quomodo ex naturæ legibus consequantur . *ibid.*

*Materia* æterna non est . I. 124. Nec cogitationis capax . 154.

*Materialistæ* quomodo cogitationem explicent . I. 148.

*Mascurvius* ( *Gotofridus* ) statum naturalem quomodo comparet cum civili . I. 309.



*Mens humana non est ens necessarium.*

I. 125. V. *Anima*.

*Moralitas* quomodo inquit actibus humanis præconceptis ad legem Dei. II. 211.

*Methodus* geometrica ad præcepta juris naturæ demonstranda nullatenus est necessaria. II. 245. Scholastica in tradendo jure naturali geometricæ præferenda videtur. 249.

## N

**N**atura humana secundarius & proximus fons est juris naturalis. I. 146.

Nimis diminute considerata a Pufendorffio. 222. De se ad pacem tendit, non ad bellum. 253. Non confert unicuique jus ad omnia. 265. Quam imperfecta fuisset in hypothesi Rousseau. 269.

*Natura rerum* quo sensu sit regula certitudinis. I. 212. Semper est uniformis. 214.

## O

**O**bjectum juris naturæ nimium limitat Schmausius. II. 139. Ad illud pertinent quæcunque deducuntur legitime ex ejus principiis. 141. Sunt omnes actiones liberæ. 151. Etiam internæ. *ib.* Non itera necessariæ. 156.

*Obligatio* proprietas est juris naturæ. II. 159. Activa male definitur a Wolfio. 160. Distinguenda ab impulsione ad agendum. 161. Superiorem imperantem supponit. 162. Quo sensu dicatur naturalis. 163. Passiva quid importet. 167. Quomodo jus & præcedat, & sequatur. 170. Eam ex metu privatæ vindictæ deducit Schmausius. 172. Refellitur. 175. Non oritur ex spe felicitatis. 179. Quo sensu admittenda interna obligatio rationis. 193. Imbecillis hæc est, & infirma. 195. Obligationis tum activæ tum passivæ notiones. 166. Num aliqua daretur secluso Deo. *ib.*

*Officia* hominis & Christiani simul tradi recte possunt. I. 11. Ex naturali lege quæ respiciant. II. 41. 81. Quibus regantur virtutibus. *ib.*

*Ordo* triplex in homine. II. 4. 81. Nullus sine legibus subsistere potest. 7. Ex eo officia omnia hominis deduci possunt. 80. Ordinis naturalis custodia Ethices universæ principium. 83. Æqualitatis

ordo inter homines qualis. *ib.* Ordinis naturalis cognitio juris naturalis fundamentum. 112.

*Originale peccatum* omnium humanarum miseriarum causa. I. 323.

## P

**P**arkerus (Samuel) Hobbesium reprehendit. I. 46.

*Patres Ecclesiæ* ignorantiae accusantur a Barbeyracco, & Thomasio. I. 13. Defenduntur. 15. Eorum auctoritatem magni fecere Grotius. 17. & Buddeus. 18. In plurimos errores lapsos asserit Barbeyracus. 13. Vindicantur. 17. Eorum scripta a cordatioribus Protestantibus laudata. 118.

*Pateris* iusta tantummodo consilia esse autumat Thomasio. II. 26. Retellitur. *ib.*

*Pax* homini naturalis, secus bellum. I. 263. V. *Status*. Pacem quærendam, non est prima naturæ lex. II. 37.

*Peccatum* est malorum causa. I. 134. 323.

*Pœnæ naturales* juxta Thomasio veræ pœnæ non sunt. II. 23. Retellitur. *ib.* & seq. Quomodo respectu Dei arbitrariæ dici possint. 24.

*Permissio* in jure quid sit. I. 94. Permissio peccati non adversatur providentiæ & bonitati Dei. 136.

*Præceptum* de sanguine non comedendo num naturale & universale. I. 40. Præceptum de Societate conjugali & familiaræ non singulos afficit. II. 45. Præcepta juris naturalis demonstrari possunt. 243. Sunt clara, ita ut eorum ignorantia generatim non excuset. 256.

*Polygamia* qua lege prohibita. II. 232.

*Principes* summi legibus juris naturæ obnoxii sunt. II. 225.

*Præscientia Dei* necessitatem non intere voluntati humanæ. I. 203.

*Providentia Dei* Universum regit. I. 128. Ex malorum mixtione commendatur. 133. Sapienter permittit quosdam defectus. 134. Non illam dedecet permittere peccatum. 136. Etiam minutissima curat. 137. Non tollit libertatem. 203.

*Principia prima* Juris naturæ in ratione, non in voluntate sunt quærenda. II. 43. Schmausii contrariæ rationes refelluntur. 144. Quomodo dicantur infantibus impressa, 146. Illorum certitudo non

non est ex sola traditione repetenda . 137. Demonstrari possunt . 244. Illorum ignorantia invincibilis non datur . 256.

*Principium primum* Juris naturæ non est convenientia cum statu integritatis . II. 34. Nec voluntas divina . *ibid.* Nec sui ipsius conservatio . 37. Nec socialitas . 40. Nec studium vitæ felicissimæ , & maxime diuturnæ . 49. Nec sui ipsius , statusque sui perfectio sensu Wolfiano . 50. Num necesse sit unicum statuere . 94. 96. Non est amor sui & commiseratio erga alios , ut vult Rousseau . 100. Quodnam statuendum . 79. 83.

*Probabilissimus* rectæ rationi opponitur . II. 260. Non est Ecclesiæ Romanæ doctrina . 263. Merito rejicitur a Protestantibus . 259. Ab Ethnicis Philosophis repudiatus . 264.

*Protestantes* ignorantiam juris naturæ exprobrant Scholasticis . I. 2. Ipsi vicissim de eadem arguuntur a Thomasio . 6. Confusionem Catholicis tribuunt in doctrina Juris naturæ tradenda . 5. Disspellitur hæc criminatio . 6. Scholasticos contemunt . 7. Eos tamen laudat Grotius . *ib.* De instaurato Juris naturæ studio gloriantur . 8. Hæc jactatio retunditur . 21. Errores varios in juris doctrinam intulerunt . 8. Tempore priores a posterioribus improbantur . 22. Laudandi in eo , quod Jus nat. velut peculiarem , separatamque disciplinam tradant . 24. Damnandi vero , quod ab ea omnem auctoritatem rejiciendam putent . 26. Plerique ab errore statuendi utilitatem pro juris naturalis fundamento non recedunt . II. 109. Cavendum illis est a doctrina Schmausii . 177. Eorum indeoles in juris naturæ tractatione . 234.

*Proximus* qua ratione diligendus juxta Wolfium . II. 58. Quomodo nunquam præoccupandus . 187.

*Prudentia* quomodo dividatur . I. 113. Ejus leges non custodiuntur in usu Probabilissimi . 261.

*Pseudopolitici* Principes summos a legis naturæ obligatione eximunt . II. 225.

*Pufendorfius* ( *Samuel* ) cur Catholicos Scriptores nullos sibi allegandos censet . I. 3. Grotium primo extollit , dein deprimit . 32. Censuram Romanam Grotiani Operis carpit . 37. Quid de Hobbesio sentiat . 45. Protestantium

de eo judicium . 47. Mascovii . 49. Barbeyraci . 50. Aliorum . 49. Illiberalia ejus convitia . 52. Arrogantia . 53. Paralogsimi . *ib.* Quomodo legem a consilio distinguat . 98. Divinum jus imperandi unde desumat . 142. Coacti nomine quid intelligat . 202. Coactionis nomen nimium dilatat . *ib.* Metus causa plura virtuti contraria licere arbitratur . 200. Refellitur . *ib.* Ejus æquivocatio detegitur . 211. Nimis diminute ad scopum suum naturam humanam considerat . 235. Triplicem hominis statum naturalem ponit . 250. Statum naturalem hominis quomodo consideret . 292. Socialitatem primum esse juris naturæ principium defendit . II. 40. Quam inepte caput de Religione a juris naturæ tractatione abscindat : 42. Refellitur . 149. Utilitatem præcipuum juris naturalis fundamentum ponit . 110. Finem juris nat. ambitu præsentis vitæ concludit . 123. Juri naturæ præcipuum decus adimit . 124. Actiones internas juri naturali perperam subtrahit . 151. Moralitatem omnem abnegat actibus humanis præconceptis ad Dei legem . 209. Refellitur . 210. Quo sensu dicat uniformitatem legum casu inductam esse . 320.

R

*Ratio recta* in quo sita juxta Hobbesium . I. 214. Quomodo efformetur . 215. De ea contradictiones Hobbesii . 216. Semper uniformis esse illa debet . *ib.* In statu naturali non solum privatum bonum , sed etiam generale totius hominum communitatis curare debet . 218. Quomodo obliget . II. 193.

*Regula* seu norma datur , ad quam homines actiones suas liberas exigere debent . II. 2. & seq.

*Religio Catholica* impetitur a Pufendorffio . I. 52.

*Revelationem* divinam a jure naturæ omnino sejungendam absurde docet Thomasio . I. 26. Privata revelatio ad certitudinem præceptorum juris naturæ habendam non est necessaria . II. 235.

*Rousseau* ( *Jacobus* ) statum hominis naturalem silvestrem statuit , solitarium , beluinoque similem . I. 269. Eiusdem status quasnam constituat functiones . 270. Illi originariam felicitatem adtribuit . 272. Refellitur . 273. & seq. Male se

pur-

purgat hypotheticas simulans ratiocinationes . 279. Ejus simulatio detegitur . 281. Falso nonnullas statui hominis convenientes dotes artificiales appellat . 283. Ejus hypothesis seu hypothetica historia inutilis ad intentum . 280. Societates omnes exosas reddere conatur . 289. Omnia in principio tyrannica fuisse dominia innuit . 290. Ejus principia hominis socialitatem evincunt . 297. Ejus falsum & seditiosum dictum . 320. Refellitur . *ib.* Duo statuit juris naturæ principia , & quæ . II. 100. Inepte ratiocinatur . 101. Leges naturales repetit ex sola parte animali hominis . 103. Refellitur . *ib.* Sibi non cohæret . 104. 107. Commiserationis regula quam statuit injustitiam continet . 105. Inepte ex illa omnes sociales virtutes deducit . 106.

## S

**S** *Almasius* ( *Claudius* ) quale de Grotii opere judicium ferat . I. 34.  
*Sanctio* in lege quid . II. 9. An Legibus naturalibus conveniat . 10. Tum respectu vitæ præsentis . *ib.* quæ tamen imperfecta est . 13. tum respectu vitæ futuræ ; quæ perfectissima est . *ib.* Hæc solo naturali lumine satis innotescit . 14. Objecta soluta . *ib.* Sanctionem legibus naturalibus denegat Thomæus . 22. Refellitur . *ib.*  
*Scriptura sacra* legem nedum positivam, sed & naturalem continet . I. 30.  
*Schmausius* novum Juris naturalis systema procudit , & quare . I. 9. Revelationem a jure naturali omnimode segregat . 26. Quæ in Scriptura continentur , ad solum jus positivum pertinere perperam putat . 30. Ejus de Grotio judicium . 36. Objectum Juris naturæ nimium coarctat . II. 139. V. *Objectum* . Juris principia non in ratione , sed in voluntate collocat . 143. Refellitur . *ib.* Obligationem ex metu , & privata vindicta repetit . 172. Refellitur . 175.  
*Scholastici* a Protestantium criminationibus vindicantur . I. 5. 9. II. 203. 214. Laudantur a Grotio . I. 6. Quo sensu legem æternam admittant . II. 202. Nimum aliquibus exosi . 210. De Jure Gentium quid sentiant . 278.  
*Saldenus* ( *Joannes* ) Jus naturæ ex He-

bræorum traditione exponit . I. 38. Præceptum abstinentiæ a sanguine inter leges naturales immerito recenset . 40. Peculiariora dominia a Dei determinatione facta docet . 269.  
*Similitudo* est causa amoris . I. 227. 257. II. 84.  
*Societas duplex & qualis* . I. 252. Nulla sine ordine . II. 7. Ejus conservatio non est primum juris principium . 40.  
*Spinosa* ( *Benedictus* ) libertatem homini eripit . I. 189. Necessario determinari ab externis causis docet . 194. Oppositam sententiam ignorantiam & præjudicium appellat . 195. Jus naturale funditus evertit . II. 156.  
*Status Civilis* statui naturali est absolute præferendus . I. 312. Spectata præsentii hominum conditione est omnino necessarius . 329.  
*Status naturalis* hominum quotupliciter sumatur . I. 250. Non est bellum omnium in omnes . 251. Non est ex pace bellogue confusus , & magis inclinans ad bellum . 263. Est per se pacificus , & solum per accidens bellicus . *ib.* Non esset in eo unicuique jus in omnia . 265. Neque essent homines *sylvestres* , *solitarii* , & belluino more viventes . 269. Perperam ille exprimitur a Pufendorffio fictione hominis utcumque , & undecunque in mundum projecti , sibi que plane relictii , 292. Status naturalis est domesticus . 285. Et absolute socialis . 293. Non esset adeo felix ut contendit Rousseau . 304. Nec adeo miser ut putant Hobbesius , & Pufendorffius . 308. Aliquando extitisse videtur . 325. Multiplicato hominum genere vix ac ne vix quidem diu durare potuit . 326. In statu naturali adhuc existunt aliqui . 327. Fortasse etiam aliqui populi . 328.  
*Stoici* Animam post mortem non semper manere sentiebant . I. 157.  
*Stuartzius* statum naturalem respectu totius generis humani nunquam extitisse affirmat . I. 226.

## T

**T** *Imor* coactionem inducere putat Pufendorffius . I. 208. Error ejus detegitur . *ib.* Voluntarium quomodo minuat . 209.  
*Thomas* ( *Sanctus* ) quomodo Jus definiat . I. 91.

I. 91. Rationem reddit cur similitudo sit causa amoris . 227. 254. Exponit quomodo alteri benefacere sit causa delectationis . 255. 260. Illi falso Hobbesii sententia de bello omnium in omnes tribuitur . 261. Hominem ad societatem natum quomodo probet . 295. Probat Providentiæ convenire defectuum permissionem . 154. Docet quomodo in *isotropia* se determinet voluntas . 202. Moralitatem actionibus convenire ante legem Dei probat . 215. 257. Omnia pacem appetere docet . 255. 260. Putat in statu innocentiae , si perdurasset , civile aliquod regimen futurum . 312. Statum civilem necessarium asserit . 323. Explicat quomodo bene vel male agendo homo retributionem mereatur . II. 18. Ordinis custodiam pro primo juris naturæ principio habet . 83. Ipsum respicit , dum præcepta legis naturalis exponit . 84. Quomodo jus Gentium in jure naturali comprehendat . 273. Et ab illo distinguat . 276. Socialitatem principium juris Gentium statuit . 277.

*Thomasius* juris ignorantiam exaggerat . I. 5. Quid de Ecclesiæ Patribus sentiat . 16. Quid de auctoritatis usu in doctrina juris tradenda . 26. De Pufendorfio quid judicet . 48. Illius errores auxit . 55. Ejus arcana ecclesiasticæ historiæ particula . 16. Ejus jaſtantia . 55. Ipsius systema ad Epicuræismum , proxime accedit . 57. & II. 47. Refellitur . *ib.* Quomodo legem definiat . 91. Distinctionem justii , honesti , & decori in quo collocet . 102. II. 49. Libertatem humanam evertit . 188. Voluntatis naturam male explicat . 232. Ab intellectu regi negat . 234. Refellitur *ib.* & seq. Libertate eligendi privat . 241. Statum hominis naturalem in quo constituat . 263. Surdum a nativitate negat posse cogitare , ac ratiocinari . 291. Legibus naturalibus veram rationem legis admittit . II. 22. Patris jussa vult esse potius consilia , quam præcepta . 27. Refellitur . *ib.* Quodnam primum juris naturæ principium statuatur . 45. Privatam utilitatem juris naturæ fundamentum asserit . 110. Jus naturale funditus evertit . 156. Obligandi principium unde desumat . 182. Legem æternam Scholasticorum figmentum appellat . 203. Illos incitiae redarguit . 203. Legem positivam divi-

nam universalem ponit . 229. Quænam ejus præcepta constituat . 230. Quibus rationibus eam postmodum destruat . 231. *Thomistæ* physicam præmotionem cum libertate conciliant . I. 204. *Traditio* sola totam non fundat juris naturæ certitudinem . II. 238.

V

**W** *Agræus* ( *Jo: Georgius* ) Hobbesium inter juris restauratores perperam recenset . I. 42. Veram Juris Gentium ideam oppugnat . II. 281. Refellitur . *ib.* *Veritates naturales* tum naturali lumine tum revelatione probantur . I. 9. *Verum* quo sensu dici possit Juris naturalis fundamentum . II. 13. 116.

*Vicus* ( *Jo: Baptista* ) *verum* statuit Juris naturalis fundamentum . II. 113. Quid Juris Gentium nomine intelligat . 299. Ejus de serino hominum statu fictio refellitur . 307. Inaniter putat suum systema ad Providentiæ commendationem conducere . 311. Etymologias ex orientalibus linguis deductas irridet . 315. Græcorum fabulosa traditio ejus hypothese non favet . 317.

*Universalitas* an soli legi naturali conveniat . II. 227.

*Virtus* est quæ facit hominem bonum . II. 131. Ac meritum parit . *ib.*

*Vitium* est ordinis naturalis perversio . II. 82. Facit hominem malum . 131.

*Vitriarius* ( *Renhardus* ) Juris Gentium universalis & positivi extantiam adstruit . II. 284. 290.

*Wolffius* ( *Christianus* ) quid de Scholasticis senserit . I. 6. Quid de ipso sentiat Langius . 23. Quid Schmaufius . 62. 64. Minus recte versatus est in jure naturæ tradendo . 63. Ejus methodus incongrua . 63. Quibus scripserit . 66. Multa inutilia , & puerilia suo operi permiscuit . 67. Quales ejus demonstrationes . 68. II. 72. Quid pollicitus non præstitit . 69. Inerrantiam sibi videtur adscribere . Epicuræismi fautorem se quadatenus præstitit . 72. Ejus lectio Juvenibus noxia . 77. An virtutes ministras voluptatis effecerit . 78. Quid de Atheis sentiat , & an eis patrociniatus dici possit . 85. 8. 6. Ejus doctrina moralis qualis . 88. Quodnam statuatur primum Juris naturæ principium . II. 50. Quomodo cum Hob-

## 344 INDEX RERUM NOTABILIUM:

Hobbesio, & Spinoza sentire videatur. 51. Virtutis nomine solam utilitatem designat. 52. 128. Nimia ejus prolixitas & redundancia. 56. Non recte præceptum de Proximo diligendo ex suo principio deducit. 58. Nec aliud de Deo diligendo. 64. Obscuram exhibet perfectionis ideam. 66. Obligationem activam prave definit. 160. Atheis Jus naturæ commune facere studet frustra. 162. Obligationem passivam in quo constituat. 163.

*Voluntas* ad summum bonum determinata est. I. 98. Quomodo ab extrinsecis motivis determinetur. 200. In æqualitate motivorum quomodo se determinet. *ib.* Potest velle & desiderare bonum alterius. 225. Quomodo definiatur a Thomasio. 232. Quomodo dirigatur ab intellectu. 234. Libertate spoliatur a Thomasio. 241. Quomodo conferat ad intellectus rectitudinem. 244. Voluntati divinæ quomodo obediendum. II. 199. Ejus objectum V. *Bonum*.

*Voluptas* Epicuri qualis. I. 58. 72. Num voluptas percepta ex re cognita, vel ex ejus cognitione dici possit amor. II. 75.

### ERRATA

*in Tom. I.*

### CORRIGE.

Pag. 13.	lin. 9. capite		libro
61.	25. Suprimi		supremi
67.	3. fastidiente	<i>vs not.</i>	fastidium afferente
69.	4. capite		libro
102.	14 futurus		futurum
432.	21. enormisque		enormesque

F I N I S.

4 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100



Uta





